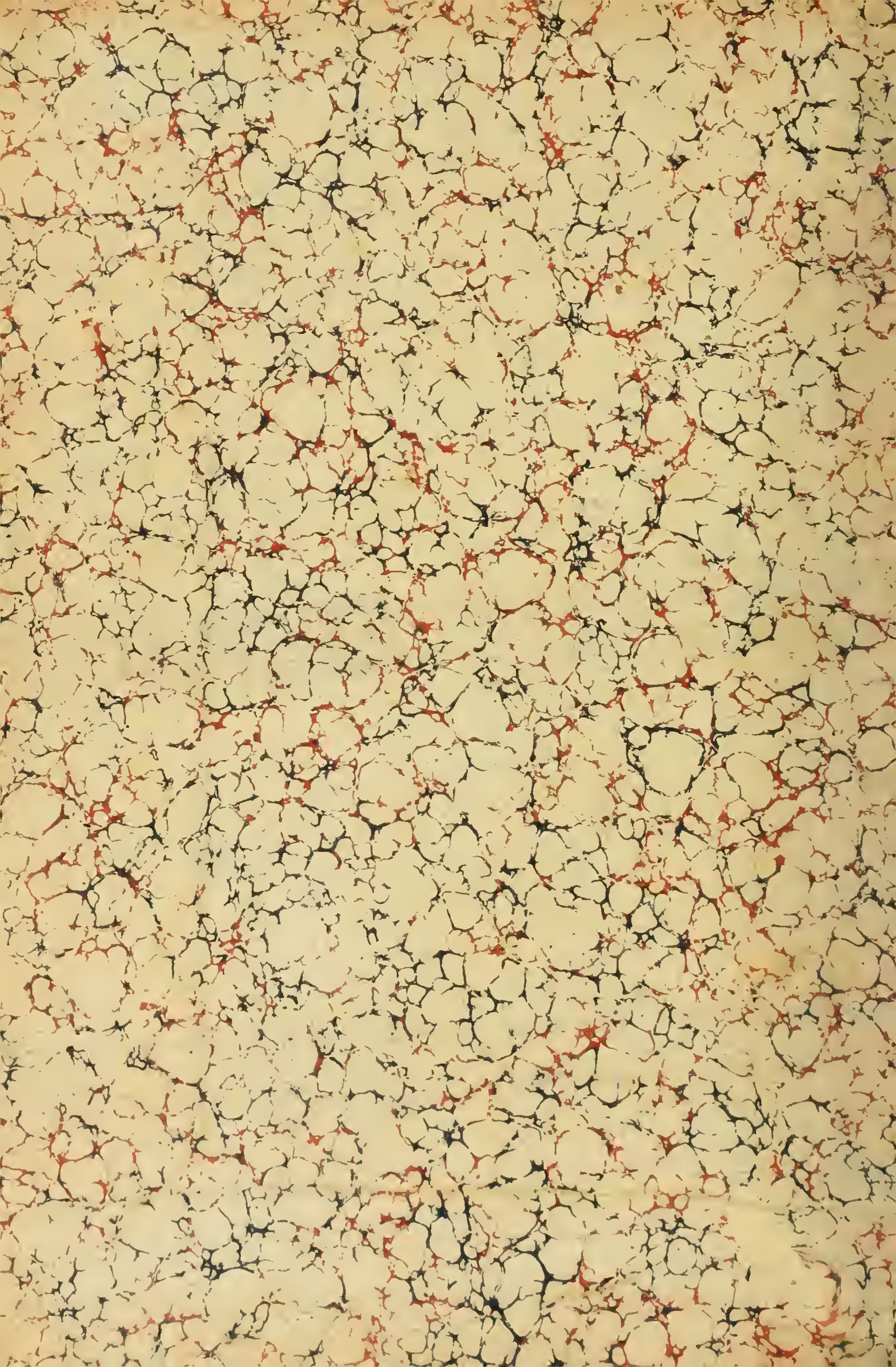
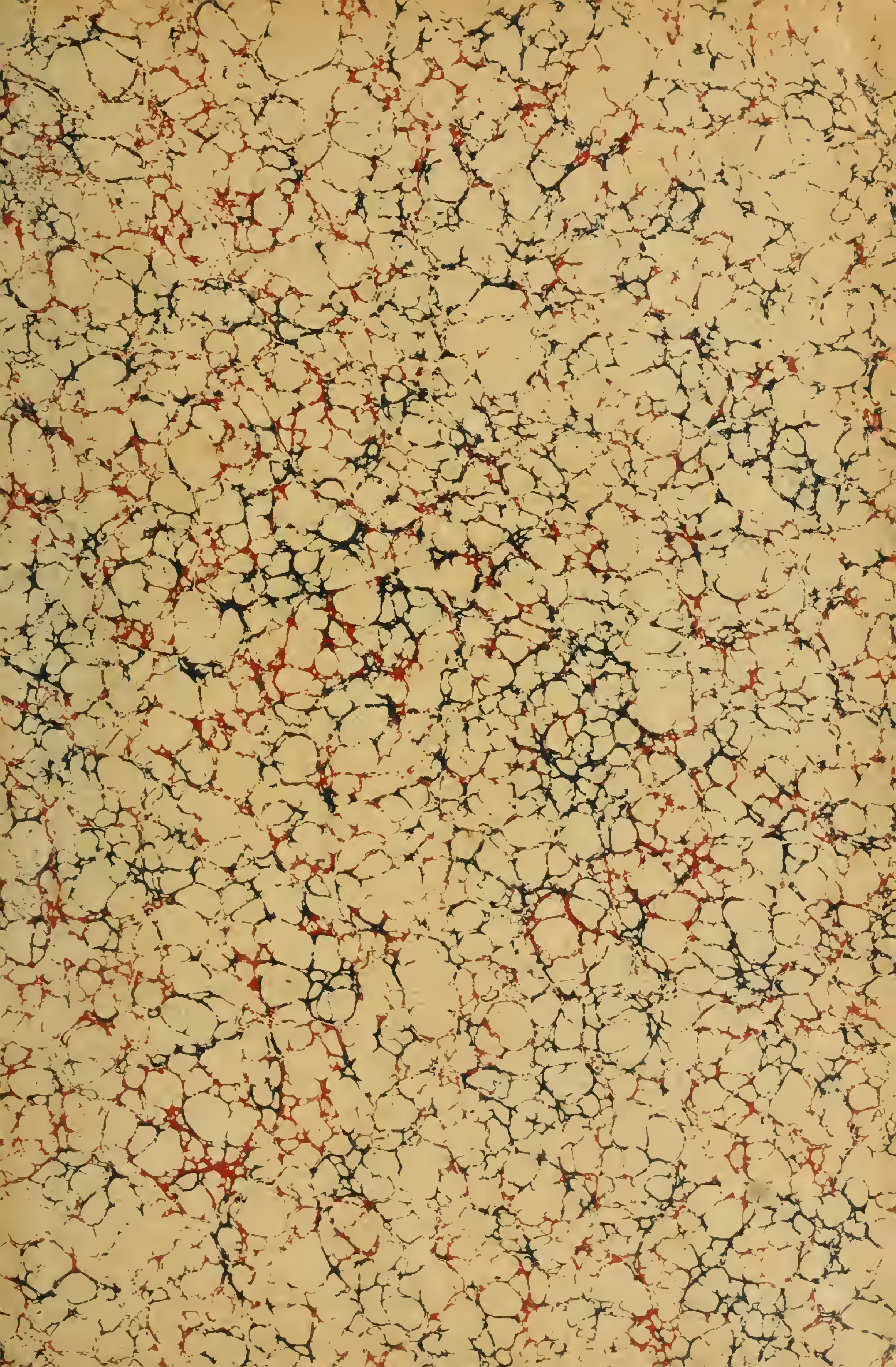








.... et vint se camper devant la table, sur laquelle, le front dans ses mains, Buridan était accoudé. (Page 1099.)

Le premier mouvement de Gaulthier fut de frapper sur l'épaule du jeune homme, d'engager la conversation avec lui et de l'amener, si possible, à narrer une partie de ce qu'il connaissait; mais il se ravisa, estimant que tous les amis de Buridan devaient le tenir en méfiance et il jugea plus prudent d'agir de ruse.

Il se contenta donc de suivre l'escholier, décidé à ne point le lâcher d'un pas qu'il ne l'eût conduit là où gîtait le capitaine.

Mais arrivé en haut de la rue du Grand-Saint-Denys, le sire d'Aulnay s'arrêta, jugeant imprudent à lui d'aller plus loin, par cette voie ; en effet, Franc-Picard ne pouvait se rendre qu'à la butte Montorgueil, et lui, Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de la reine, ne pouvait mettre le pied sur le royaume d'Égypte sans que sa présence ne fût aussitôt signalée et n'excitât une curiosité toute naturelle.

Puisque sa bonne étoile lui avait fait rencontrer l'escholier de Clermont, il préférait attendre son retour et, alors, le suivre, plutôt que de s'en aller à la butte Montorgueil comme l'y poussait son intention première.

Il s'embusqua donc à l'un des angles du mur servant d'enceinte au couvent des Filles-Dieu et demeura là, patient et immobile, attendant le retour de Franc-Picard.

Après une heure de faction qui lui parut longue comme un siècle, il poussa une joyeuse exclamation à la vue de l'escolier débouchant de la Truanderie en compagnie de Jehan de Sarcelles.

Tous deux paraissaient fort préoccupés et causaient avec animation ; ils passèrent tout contre la cachette où se tenait tapi Gaulthier d'Aulnay, auquel ils firent, bien involontairement, part d'un rendez-vous donné, pour la journée même, au cabaret de la *Feuille-de-Houx* par le capitaine Buridan.

— Par mon âme ! grommela le sire d'Aulnay, je m'explique maintenant comment je n'ai pu le rencontrer ni au *Cochon-d'Amour*, ni au *Chat-qui-Pesche*, ni à la *Pomme-de-Pin*, ni quelque part que ce soit ; le mécréant fréquente maintenant la *Feuille-de-Houx*, le rendez-vous des soudards et des routiers.

A peine Jehan de Sarcelles et son compagnon eurent-il disparu au tournant de la route que le capitaine aux gardes sortit de son embuscade et, tout guilleret, reprit le chemin du palais.

Au petit lever de la reine, il avait un visage tellement épanoui que Marguerite, fort étonnée de ne plus lui voir sa mine sombre

Paris — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye

et altristée des jours précédents, ne put s'empêcher de lui en demander la raison.

Gracieusement, le jeune homme remercia sa souveraine de l'intérêt qu'elle voulait bien lui porter ; mais, craignant une intervention de la reine qui nuisît à ses projets, il répondit d'une manière évasive qui lui valut d'être gratifié d'un énergique froncement de sourcils et d'un plissement de lèvres significatif.

Quelques heures après, Gaulthier d'Aulnay, après s'être assuré que son épée jouait librement dans le fourreau et que sa dague était bien affilée, pénétrait derrière le Parloir aux Bourgeois, dans la rue de la Mortellerie, et, poussant la porte du cabaret de la *Feuille-de-Houx*, assez reconnaissable à son enseigne parlante.

Un rapide coup d'œil lui montra que des quelques consommateurs épars dans la salle enfumée, aucun n'était celui qu'il cherchait.

Il s'assit en un coin et attendit impatiemment devant un broc de vin qu'il laissa intact.

Plusieurs fois l'heure avait tinté au bourdon du Louvre et, un à un, les buveurs avaient quitté le cabaret, lorsque sur le seuil Buridan apparut enfin.

Il ne reconnut point le capitaine aux gardes dans le consommateur enveloppé d'ombre sur lequel ses regards glissèrent indifférents, et d'un pas fatigué, il alla s'asseoir à l'opposé de la salle.

En apercevant son ennemi, le sire Gaulthier d'Aulnay avait senti la rage l'étreindre au cœur ; mais, imposant silence à ses ressentiments, il résolut d'être calme et froid afin d'être fort et de bien profiter de l'occasion, unique peut-être, que le ciel lui envoyait.

Lentement, il se leva et vint se camper devant la table sur laquelle, le front dans les mains, Buridan était accoudé.

Celui-ci, étonné de voir une ombre s'interposer ainsi brusquement entre la lumière du jour et lui, releva la tête, et, à la vue du sire d'Aulnay, ne put retenir un brusque mouvement de surprise.

— Par mon âme ! messire Buridan, fit le jeune homme d'une

voix mordante, vous ne vous attendiez certes pas à me voir céans.

Telle était la force de Buridan sur lui-même qu'il reconquit presque aussitôt son sang-froid et répondit, railleur ;

— Ce n'est point de vous y voir, messire d'Aulnay, qui m'étonne, mais bien de vous y voir seul.

— La plaisanterie, si plaisanterie il y a, répliqua Gaulthier, est trop subtile pour mon faible entendement.

— Je croyais que vous aviez l'habitude de vous faire escorter au cabaret par une compagnie d'archers, riposta Buridan en couvrant le jeune homme d'un regard de mépris.

A cette allusion à la tentative d'arrestation faite par lui sur Buridan, le matin même de l'enlèvement de demoiselle Alix, Gaulthier rougit, puis subitement devint pâle.

— Je suis seul aujourd'hui, messire, répondit-il d'une voix sourde.

— Dans ce cas, merci d'avoir pour une fois, dérogé à vos habitudes, fit Buridan.

— Trève de railleries, Messire, gronda Gaulthier, l'œil étincelant et les dents serrées, ce n'est point pour entendre vos plaisanteries que je vous ai cherché et trouvé.

— En vérité, ricana Buridan, et dans quel but vous êtes-vous donc donné la peine de m'espionner ?

— Ne le devinez-vous pas ?

— Par ma foi ! assurément non ; à moins cependant que vous n'ayez tenu à me témoigner de nouveau votre reconnaissance pour le double service que je vous ai rendu en vous sauvant deux fois la vie.

— Par la Vierge et les Saints ! s'écria Gaulthier, blême de colère, je jure, Messire, que vous êtes le plus impudent des traîtres et des félons pour parler de la sorte.

Buridan s'était levé et du regard défiait le capitaine aux gardes.

— Oui, poursuivit celui-ci, vous appelez rendre service aux gens, les dépouiller sur la grand'route, ainsi qu'un coupe-bourses !

Buridan se rassit, souriant ironiquement.

— Ah bah ! murmura-t-il gaiement, vous voulez parlez de l'affaire du parchemin, sur la route de l'abbaye de la Reine-Blanche ; voyons, en toute équité, n'étais-je pas en droit d'agir ainsi que je l'ai fait, après votre conduite félonne à mon égard.

— Que vous fussiez en droit d'agir comme vous l'avez fait ; c'est là un point que je ne veux pas discuter, mais j'espère que vous me reconnaîtrez également le droit de vous en demander raison.

Buridan le toisa du regard.

— Pensez-vous, demanda-t-il d'un ton froid et tranchant comme l'acier, pensez-vous être digne de croiser le fer avec moi ?

A ces mots Gaulthier devint blême, et porta la main à son épée qu'il tira à moitié du foureau.

— Sur mon âme ! capitaine Buridan, gronda-t-il, il me vient à l'esprit, que le mépris en lequel vous me tenez n'est peut-être pas la seule raison que vous fait parler de la sorte.

— Ah ! bah, exclama le capitaine d'un air goguenard ; et y aurait-il indiscrétion, mon beau sire, à vous demander votre opinion à ce sujet ?

— Mon opinion ? exclama le jeune homme que le sang-froid de son adversaire exaspérait, mon opinion ? la voici : c'est que vous ne vous êtes rendu si habilement invisible depuis votre retour à Paris, que parce que...

Buridan éclata de rire.

— Je consens à troquer ma cotte de mailles contre le froc de votre ami Guillaume Feutrier si vous n'alliez pas dire que je me cachais parce que j'avais peur de vous.

— Et vous auriez gagné, répliqua d'une voix nette le sire d'Aulnay.

Le capitaine laissa tomber sur Gaulthier un regard plein de pitié.

— Enfant ! murmura-t-il.

Puis il ajouta, d'un ton mi-sérieux mi-plaisant :

— En effet, j'avais peur ; mais j'avais peur du capitaine aux gardes de la reine Marguerite, non du sire Gaulthier d'Aulnay ; car, je vous le dis sincèrement, autant, si l'on pouvait séparer les

deux êtres qui se trouvent en la même personne, j'aurais confiance dans l'honneur et la loyauté du gentilhomme, autant je me défie de la félonie et de la traîtrise du porte-épée de cette femme.

Dans la prunelle du jeune homme un feu sombre s'alluma.

— Par tout ce que vous avez de plus sacré, Messire, grondet-il, je vous adjure de ne point prononcer à nouveau le nom...

Il se tut, jetant autour de lui un regard soupçonneux pour voir si quelque oreille indiscrète n'était point à proximité.

Seul, non loin d'eux, un buveur dormait profondément, les bras sur la table et le visage enfoui dans les bras, cuvant probablement le vin absorbé en trop grande quantité.

Ému par l'air de profonde souffrance dont était empreinte la physionomie du capitaine aux gardes, Buridan lui demanda d'une voix radoucie :

— Ecoutez, messire d'Aulnay, bien que votre conduite à mon égard ait été contraire aux liens sacrés d'amitié qui nous unissaient, je ne puis oublier que par deux fois déjà je vous ai sauvé la vie, et qu'en ce faisant, je vous ai très certainement rendu un mauvais service. Vous vous rappelez, du reste, que je vous ai déjà exprimé cette opinion, il y a quelque temps. — Et puis, vous êtes jeune, vous êtes malheureux ; parlez et dites-moi en quoi je pourrai adoucir votre peine.

Un moment Gaulthier ferma les yeux, pinçant ses lèvres blêmes, luttant contre lui-même ; puis il répondit sèchement :

— La commisération dont vous usez à mon égard, cet air de pitié profonde sont autant d'insultes pour moi ; je crois m'être assez clairement expliqué tout à l'heure pour que vous ayez pu comprendre le but de ma démarche auprès de vous. Je vous provoque, et quasiment vous me tendriez les bras ! tenez-vous donc ma force et mon courage en si piètre estime ?

D'un geste Buridan, l'arrêta.

— Il suffit, Messire, dit-il d'une voix grave ; Dieu m'est témoin que j'aurai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour éviter une semblable rencontre ; car en dépit des raisons sérieuses que vous m'avez données de vous en vouloir, je sens

là, dans ma poitrine, mon amitié pour vous survivre à mon ressentiment.

Gaulthier fit un mouvement d'impatience.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez.

— Merci, capitaine, s'écria le jeune homme sans chercher à dissimuler la joie profonde que lui causaient les paroles qu'il venait d'entendre.

Mais il ajouta aussitôt avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

— Décidez donc immédiatement en quel lieu, quel jour et à quelle heure nous nous rencontrerons ; je ne vous cacherai pas que j'ai grand hâte d'en finir.

Buridan fixa sur lui un regard mélancolique, tandis qu'un sourire triste courait sur ses lèvres.

— Ma mort serait donc pour vous un grand soulagement ? demanda-t-il avec un soupir.

Un moment Gaulthier demeura silencieux.

— Eh bien ! Messire ? fit-il sans relever la réflexion du capitaine.

— A mon grand regret, messire d'Aulnay, répondit Buridan, il ne m'est pas possible de vous répondre céans ; mais n'ayez crainte, car avant peu je vous ferai donner rendez-vous en champ clos, et tenez pour certain que je m'efforcerai que cela soit le plus tôt possible.

Et comme un pli soucieux venait creuser le front du jeune homme :

— Foi de soldat ! ajouta Buridan, et sur mon honneur de gentilhomme, vous aurez réponse avant ce soir.

Gaulthier s'inclina.

— J'ai confiance, dit-il ; et comme je sais que vous avez affaire céans, je me retire et vais attendre vos ordres au palais.

Sur ces mots, il sortit, laissant le capitaine fort perplexe.

Quand à lui, il se sentait l'esprit tout guilleret, et le cœur tout léger à la pensée qu'il allait enfin en terminer une bonne fois avec cet homme qu'à tort ou à raison il considérait comme son mauvais génie.

Sans être trop vaniteux, il avait confiance dans sa jeunesse, dans sa force, dans son habileté qui devaient le faire sortir vainqueur d'un combat singulier avec Buridan.

Et puis, au demeurant, si celui-ci l'emportait, il comptait bien, lui, Gaulthier, s'arranger de manière à laisser là-bas la vie avec son honneur; alors c'en était fini des peines de cœur et des tourments d'amour!

Plongé dans ses réflexions, il franchit la grille du palais; mais il fut arrêté au milieu de la cour d'honneur par Guillaume Feutrier, souriant d'un air énigmatique.

— J'ai à faire, fit brutalement le jeune homme en cherchant d'un mouvement brusque à se débarrasser de l'étreinte du diacre; je me rends auprès de la reine et n'ai point le temps de causer avec vous.

Le moine blêmit légèrement, mais n'en continua pas moins à sourire.

— Sans doute allez-vous faire vos adieux à dame Marguerite.

Gaulthier ne put s'empêcher de tressaillir à cette question.

— Qu'entendez-vous par là? demanda-t-il.

— N'est-ce point l'habitude des chevaliers d'aller faire bénir leur épée par leur dame avant que de se rendre en champ clos?

— Je ne vous comprends pas, balbutia le jeune homme.

— Comptez-vous donc tenir secret votre combat avec le capitaine Buridan?

Gaulthier d'Aulnay bondit en avant et jetant au diacre un mauvais regard :

— Qui vous a dit? grommela-t-il.

— Que vous importe? mais vous-même, par votre attitude, m'auriez confirmé dans mes soupçons, si je n'avais eu à ce sujet des certitudes. En outre, sachez que je n'ignore rien de ce qui peut m'intéresser.

— Allez au diable, gronda Gaulthier, vivement contrarié, en raison même de la situation de son adversaire, que le bruit de sa rencontre avec Buridan se fût déjà répandu... Ayez soin à l'avenir, quelqu'intérêt que vous y portiez, de ne point vous occuper



Et, en disant ces mots, le jeune homme pressait sur son cœur, la main que sa maîtresse lui abandonnait. (Page 1112.)

de mes affaires, et tenez pour menteur celui duquel vous tenez cette prétendue nouvelle.

Loin de se froisser de cette rebuffade, le diacre, qui comprenait la pensée du jeune homme, lui répondit avec un sourire plein de discrétion :

— Par la messe ! seigneur d'Aulnay, vous vous méprenez sur le sens de mes paroles ; je n'ai cure que de votre personne et c'est par seul intérêt pour vous que je parlais de la sorte.

— Grand merci de l'intérêt que vous me portez, maître Feutrier ; mais sachez que je ne m'en soucie aucunement, et que ce dont j'ai surtout souci, c'est de ne point entendre plus longtemps vos jérémiades.

Sur ces mots qu'il prononça brusquement et avec hauteur, le capitaine aux gardes tourna les talons.

— Allons, murmura le diacre en le regardant s'éloigner, je ne saurai rien de lui, c'est certain ; heureusement qu'il me reste d'autres moyens, et plus sûrs ceux-là, d'apprendre...

Et, prestement, de ce pas glissant et rapide qui lui était familier, il se dirigea vers les appartements de la reine.

Depuis les derniers événements que nous avons racontés, surtout depuis la participation du diacre à la délivrance d'Orsini, Marguerite de Bourgogne tenait le diacre fort en défiance et ne le recevait plus qu'avec une répugnance qu'elle était trop prudente et trop adroite pour manifester ouvertement ; il lui fallait auparavant savoir quels nouveaux liens l'unissaient secrètement à l'Italien.

Cependant, aux premières paroles du diacre, elle quitta sa posture nonchalante et pleine d'indifférence ; il s'agissait de Gaulthier et, bien qu'elle gardât rancune au jeune homme pour son dernier échec du *Cochon-d'Amour*, son amour était plus violent que sa rancune.

En apprenant que le capitaine aux gardes devait se rencontrer avec ce Buridan duquel elle avait déjà réussi à l'éloigner une fois, elle blêmit, et malgré la grande fermeté de son caractère, sentit son cœur s'amollir dans une angoisse inexprimable.

— Mais ne vous trompez-vous point, maître Guillaume ? demanda-t-elle après un moment de réflexion ; êtes-vous bien certain que messire d'Aulnay ira se battre en champ clos avec cet homme ?

— La chose est de tous points exacte, Madame..., malheureusement, répondit le diacre d'un air contristé, qui contrastait

avec la douce satisfaction qui lui causait l'inquiétude de Marguerite.

Et il ajouta :

— Un de mes hommes, installé à la taverne de la *Feuille-de-Houx*, a assisté à la provocation, et me l'a narrée dans tous ses détails...

La reine baissa la tête, réfléchissant.

— Et quand la lutte doit-elle avoir lieu ? demanda-t elle.

— C'est la seule chose que j'ignore, car elle n'est point encore fixée, le capitaine Buridan s'étant réservé de faire connaître le jour, l'heure et le lieu de la rencontre...

Le front de Marguerite se plissa profondément.

— C'est fâcheux, murmura-t-elle.

— Oui, répliqua Feutrier d'un ton mystérieux, d'autant plus fâcheux, que j'avais bâti tout un plan sur ce combat.

— Un plan ! lequel ?

— A quoi bon en parler, puisque sa réussite dépend d'une circonstance qui m'échappe.

La reine eut un mouvement d'impatience.

— Mais alors, exclama-t-elle, qu'êtes-vous venu faire céans ?

— J'ai pensé d'abord, qu'étant donné l'intérêt tout particulier que vous portez à messire Gaulthier, vous ne seriez point fâchée d'être prévenue du danger qu'il court.

— Pensez-vous donc, fit la reine avec irritation, que j'aurais le pouvoir de le faire renoncer à ce combat ?

Et comme le moine indiquait par son jeu de physionomie que Gaulthier ne saurait rien lui refuser, elle s'écria, le visage empourpré, les yeux pleins de flamme :

— N'y comptez pas, maître Guillaume ; le sire d'Aulnay est brave, très brave, et aucune influence, pas même la mienne, n'aurait assez de force pour lui faire abandonner le projet qu'il a formé de se mesurer avec ce Buridan.

— Tant pis, murmura le diacre d'une voix funèbre, car il trouvera certainement la mort dans ce combat.

— Tais-toi, moine du diable, exclama Marguerite, pleine d'épouvante, et va-t-en faire ailleurs tes sinistres prédictions !

Sans s'émouvoir, Feutrier poursuivit :

— Ah ! si vous pouvez vous assurer du lieu de la rencontre...

— Eh bien ?

— Je vous ai dit tout à heure que j'avais un plan, et alors messire d'Aulnay serait sauvé...

— Comment cela ?

— Permettez-moi de me taire, Madame ; l'expérience m'a prouvé qu'il était imprudent de parler de ses projets avant leur réussite ; aussi bien ne vous dirai-je ce que j'ai projeté, qui lorsque le moment en sera venu, c'est-à-dire lorsque vous me donnerez sur la rencontre les détails dont j'ai besoin.

— J'aviserai, répondit simplement la reine.

— Et réussissez, Madame, fit Guillaume... si véritablement vous aimez le sire d'Aulnay.

Sur ses mots, il s'inclina et sortit.

Demeurée seule, Marguerite tomba en une angoisse inexprimable à la pensée du danger mortel que courait Gaulthier ; et elle réfléchissait au moyen qu'elle pourrait bien employer pour arracher au jeune homme les détails dont Guillaume Feutrier prétendait avoir besoin pour le sauver.

A chaque instant une idée nouvelle lui venait à l'esprit, remplacée quelques moments après par une autre idée qui lui semblait plus ingénieuse.

— Oh ! gronda-t-elle enfin, prise d'une rage subite, ce capitaine Buridan, que ne le puis-je faire mourir avant cette rencontre... Ah ! le maudit ! le maudit !... il me le tuera !

Et de grosses larmes roulaient silencieusement sur ses joues pâlies.

Soudain la pensée d'Orsini, l'homme fécond en ruses et en imagination, la fit tressaillir.

Aussitôt, frappant sur un timbre, Marguerite ordonna au page qui parut, d'aller chercher de suite le maître mire.

Orsini était dans son cabinet aux écritures, en grande conférence avec Guillaume Feutrier ; sans doute s'attendaient-ils tous deux à ce message de la reine, car ils sourirent de même façon,

et l'Italien suivit le page en faisant signe à son compagnon de l'attendre.

Néanmoins, lorsqu'il pénétra dans l'appartement de Marguerite, Orsini avait su donner à sa physionomie une expression de surprise si bien feinte, que la reine lui dit :

— Vous ne pouvez deviner le motif qui me fait vous appeler près de moi, inutile donc de vous creuser la cervelle à ce sujet ; j'ai besoin de vos avis, de vos conseils...

— Pour une affaire concernant l'État ? demanda candidement l'Italien.

— Pour une affaire me concernant personnellement, répondit sèchement la reine.

Orsini s'inclina, murmurant :

— Je vous écoute, Madame.

— Il faut, exclama Marguerite, que vous trouviez au plus tôt le capitaine Buridan et que vous vous empariez de lui mort ou vif.

Orsini prit un air stupéfait :

— *Per Baccho!* Madame, fit-il, croyez-vous que ce soit là chose possible ? nul ne sait où gîte cet endiablé capitaine et, le sût-on, qu'il trouverait bien dans son sac quelque sorcellerie nouvelle pour nous échapper... mais y aurait-il indiscrétion de ma part à vous demander quel besoin si pressant vous fait désirer l'arrestation et au besoin la mort de cet homme ?

Cette question parut embarrasser quelque peu Marguerite, qui répondit avec une légère rougeur :

— Il se doit battre prochainement avec messire Gaulthier d'Aulnay...

— Eh bien ?

— Si ce combat a lieu, il me tuera mon Gaulthier ! exclama la reine, d'un ton plein de douleur.

— Mais, êtes-vous bien certaine ?...

Alors Marguerite lui relata la conversation qu'elle venait d'avoir avec Guillaume Feutrier, et l'Italien écouta ce récit comme si quelques instants auparavant le diacre en personne ne le lui eût pas déjà fait.

Il poussa même la duplicité jusqu'à hocher de temps à autre la

tête en signe d'approbation, ou à écarter les mains pour manifester son étonnement.

— M'est avis donc, fit la reine en manière de péroraison, que le meilleur moyen d'empêcher ce combat serait de supprimer l'un des combattants.

— En théorie, assurément, vous avez raison, Madame; pour la pratique il en est autrement; le capitaine Buridan se cache par la ville et il s'y cache assez bien pour que mes plus fins limiers perdent pas mal de temps à le trouver; d'ici-là le combat aura eu lieu...

La reine paraissait altérée.

— Que faire? murmura-t-elle, que faire?

— Le plus sage serait, je crois, de suivre le conseil fort sensé que vous a donné Guillaume Feutrier, c'est à-dire de chercher à savoir le lieu et le jour du combat.

— Mais dans quel but?

— Je ne puis connaître les intentions de votre confesseur, Madame, répondit l'Italien d'un ton glacé; mais c'est un homme avisé et qui ne fait rien sans avoir un but bien déterminé. Conformez-vous donc à ce qu'il vous a dit et agissez habilement de peur d'éveiller dans l'esprit du sire d'Aulnay le moindre soupçon; sinon tout serait perdu.

— Mais comment saurai-je que ce Buridan lui a fait tenir un message?

— Je vais prendre mes précautions et placer à chaque porte du palais un espion chargé de surveiller les gens qui entreront; dès que l'envoyé de Buridan aura parlé à messire d'Aulnay, je vous en aviserai.

Rêveuse, Marguerite inclina la tête en signe affirmatif.

— Et ne négligez, pour le séduire et le faire parler, aucun des moyens que la nature vous a donnés; employez tous vos moyens, toutes vos forces, toute votre intelligence; il y va de la vie du sire d'Aulnay.

Ce disant, il salua et sortit.

Pendant qu'avaient lieu ces conciliabules, Gaulthier d'Aulnay seul, en son appartement, examinait avec soin ses armes, four-

bissait son épée, affilait sa dague, se préparant minutieusemenf au combat imminent qui devait décider de sa vie.

Soudain, on frappa à sa porte et un varlet vint l'avertir qu'un homme ayant toute l'apparence d'un escholier, l'attendait en bas dans la salle des gardes.

Cet escholier n'était autre que Franc-Picard qui entraînant le sire d'Aulnay dans l'embrasure d'une fenêtre, lui dit à voix basse :

— Vous savez de quelle part je viens?

— Je m'en doute, tout au moins.

— En ce cas, sachez qu'on vous attend demain à la neuvième heure du matin, au Pré aux Clercs, on viendra seul et on vous prie d'en faire autant.

Gaulthier, le cœur soulagé de cette incertitude, remercia vivement l'escholier, le chargeant d'assurer Buridan qu'il serait exact au rendez-vous, dans les conditions désirées.

Puis lui-même s'apprêtait à quitter le palais afin de demeurer libre de ses actions jusqu'au lendemain, lorsqu'on vint le prévenir que la reine le mandait auprès d'elle.

Sans soupçonner aucunement que Marguerite était déjà prévenue par Orsini de l'arrivée de Franc-Picard, le jeune homme se rendit à l'ordre de sa maîtresse.

Comme il entrait daas la chambre royale, il surprit Marguerite tenant d'une main un miroir d'or poli, dans lequel elle mirait complaisamment son visage, tandis que de l'autre elle arrangeait avec des gestes pleins de coquetterie les lourdes tresses de sa chevelure fauve retenues par des épingles d'argent sur le sommet de sa tête.

Dans ce mouvement, son corsage de velours brodé d'or s'entr'ouvrit laissant apparaître aux yeux éblouis et fascinés de Gaulthier une poitrine d'albâtre.

— Madame, balbutia le jeune homme d'une voix troublée.

— Ah ! vous êtes là, murmura doucement Marguerite en coulant vers lui son regard fascinateur, mais sans pour cela cesser son occupation.

Puis elle ajouta, railleuse:

— Que ne vous approchez-vous au lieu demeurer immobile sur le seuil.

A pas lents, Gaulthier s'avança.

Quand le jeune homme fut auprès d'elle, Marguerite laissa de côté son miroir et, saisissant les mains de Gaulthier le força, par une douce pression, à s'agenouiller.

— Ne devinez-vous point, mons Gaulthier, les causes qui me font vous mander auprès de moi ?

— J'avoue, Madame, répondit-il sans arrière-pensée, que j'ignore...

— Je vais donc vous narrer cela ; mais, auparavant, dites-moi si vous vous rappelez le serment que vous me fîtes naguère de m'obéir en tous points et de m'accorder toutes mes demandes, quelles qu'elles fussent.

— Oh ! ma reine, murmura Gaulthier, j'en ai trop souvenance, de ce doux serment, pour qu'il soit besoin de me le rappeler.

— En ce cas, pourquoi manquer de confiance en moi ?... c'est donc que vous ne m'aimez pas? demanda Marguerite d'une voix pleine de tristesse.

— Moi, n'avoir point confiance en vous! moi, ne pas vous aimer! ma reine, ma Marguerite adorée!

Et, en disant ces mots, le jeune homme pressait sur son cœur la main que sa maîtresse lui abandonnait.

Marguerite plongea ses regards dans les siens et, à brûle-pourpoint, lui demanda :

— Que ne m'avez-vous parlé du défi lancé par vous au capitaine Buridan ?

Le sire d'Aulnay se rejeta brusquement en arrière, tellement fut grande sa surprise de voir la reine au courant d'un fait qu'il croyait ignoré de tous.

— Par mon âme ! balbutia-t-il, comment savez-vous ?...

— Une femme qui aime vraiment trouve toujours le moyen de savoir ce qui intéresse celui qu'elle aime.

— Mais enfin...... objecta Gaulthier, pris soudainement de méfiance.



Et les deux adversaires tombèrent en garde. (Page 1117.)

— Eh quoi ! répondit-elle d'un ton de reproche, vous allez vous plaindre de ce que, vous aimant, je veuille continuellement vous suivre du regard et de la pensée ; que je m'inquiète de ce que vous faites, de ce que vous projetez...

Et, amoureusement, elle passa son bras blanc autour du cou

du jeune homme, attirant sur sa poitrine la tête bouclée qu'elle baisa avec passion.

— Plaignez-vous donc, mon beau chevalier, murmura-t-elle; ainsi donc, je sais qu'hier, à la taverne de la *Feuille-de-Houx*, vous avez provoqué le capitaine Buridan... Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit-il d'une voix sombre.

— Et vous seriez parti, sans me voir, sans me venir baiser la main, sans chercher, dans mon amour pour vous, cette force dont vous aurez besoin contre un semblable adversaire! c'est mal, Gaulthier, et vous me peinez étrangement.

— Pardonnez-moi, Madame! exclama le jeune homme avec feu; je le reconnais, j'ai mal agi; mais pouvais-je faire autrement? Une première fois déjà, rappelez-vous-le, j'ai voulu provoquer le capitaine Buridan, vous vous y êtes opposée; même vous m'avez chargé d'une mission dont mon honneur s'est trouvé entaché...

— L'honneur d'un soldat n'est point en jeu, s'écria Marguerite avec feu, quand ce soldat exécute les ordres de sa souveraine!

Puis, fidèle au rôle qu'elle s'était imposée, elle ajouta câlinement :

— Mais qu'importe le passé? Tu vas te battre, je le sais, et je ne te détournerai pas de ton projet; moi aussi, mon Gaulthier adoré, j'ai souci de ton honneur et, du moment que ton honneur est en jeu, je serai la première à te pousser à ce combat; mais, précisément parce que je t'aime, je te reproche d'avoir voulu partir sans me dire un suprême adieu.

Et, lui saisissant la tête à deux mains, elle colla passionnément ses lèvres contre les lèvres de Gaulthier.

Il devint blême et murmura :

— Ah! la mort peut venir maintenant; j'ai goûté le plus grand bonheur auquel il me fût permis d'aspirer.

— La mort! répéta Marguerite avec effroi, la mort, dis-tu? Oh! non, car je veux, durant tout le combat, me prosterner aux pieds du Christ et le supplier d'intercéder auprès de son Père Tout-Puissant, afin qu'il écarte de toi les coups de ce maudit; je veux savoir à quelle heure et en quel lieu tu te bats, pour pou-

voir me transporter là-bas en pensée et être à tes côtés durant la bataille.

Éperdu, les sens troublés par les caresses que lui prodiguait Marguerite, l'âme enivrée de cette douce et amoureuse voix, Gaulthier ne pensa plus au serment fait par lui à Buridan de cacher, à qui que ce fût, les détails de leur rencontre, et répondit :

— Certes, ô ma reine ! j'eusse préféré ne point parler, pour ne pas éveiller vos inquiétudes ; mais ce serait maintenant chose superflue, puisque vous êtes avisée de ce combat ; c'est demain, vers la neuvième heure, au Pré-aux-Clercs, que je me dois rencontrer avec le capitaine Buridan, et tenez pour certaine que je combattrai doublement, vaillamment soutenu que je serai par votre amour et vos prières.

— C'est bien, dit brusquement Marguerite en écartant le jeune homme, va et laisse-moi seule ; je veux, dès à présent, prier Notre-Dame la Vierge de te prendre sous sa puissante protection.

Gaulthier se releva ; mais, avant de franchir le seuil, il se retourna et envoya à sa royale maîtresse un amoureux baiser.

A peine la tenture fut-elle retombée immobile derrière le jeune homme que la reine courut à une petite porte dérobée communiquant à un couloir secret qui conduisait à l'appartement d'Orsini.

Lorsqu'elle y arriva, le mire était seul et, bien que Marguerite entrât à l'improviste, il ne tressaillit même pas, tellement sa visite lui semblait certaine.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien ! il se bat demain, au Pré-aux-Clercs, vers la neuvième heure.

— C'est à merveille, fit l'Italien dont les lèvres se plissèrent dans un sourire joyeux.

— Cela vous suffit ?

— Amplement.

— Et vous me garantissez que ce combat n'aura pour le sire d'Aulnay aucune issue fatale.

— Il dépend du ciel, Madame, répliqua Orsini d'une voix grave, de mettre à néant les projets que j'ai formés.

Et il ajouta entre ses dents :

— Mais j'ai le diable pour moi.

Un peu rassurée par ces paroles, Marguerite rejoignit son appartement et tomba à genoux dans son oratoire.

. . . .

Le lendemain, comme le dernier coup de la neuvième heure tintait au bourdon du Louvre, messire Gaulthier d'Aulnay débouchait sur le Pré-aux-Clercs par le sentier du Four-Saint-Germain ; au même instant apparaissait le capitaine Buridan qui arrivait par le chemin longeant le fossé de l'Abbaye et remplacé exactement aujourd'hui par la rue du Pré-aux-Clercs.

En s'abordant, les deux adversaires s'adressèrent un salut plein de courtoisie.

— Ventredieu ! dit Buridan d'un ton de joyeuse humeur, voilà, messire d'Aulnay, une exactitude qui nous fait honneur à tous deux.

— Il nous était fort difficile d'en agir autrement à l'égard l'un de l'autre, répondit Gaulthier; surtout si vous avez au cœur une aussi grande envie que moi d'en découdre.

Buridan s'inclina.

— Libre à vous, seigneur d'Aulnay, de penser ainsi, dit-il ; quant à moi, je vous dirai très franchement que le gai soleil qui luit sur notre tête ne m'inspire contre mon prochain aucune idée homicide.

— Vous oubliez, Messire, répondit Gaulthier dont le visage s'empourpra, votre conduite sur la route de l'abbaye de la Reine-Blanche ?

Un sourire railleur passa sur les lèvres du capitaine.

— J'oublie aussi, gronda-t-il, l'arrestation félone à laquelle vous avez tenté de vous livrer sur ma personne au *Chat-qui-Pesche*.

— Cela prouve, riposta Gaulthier, d'une voix brève, que vous avez la mémoire plus courte que la mienne.

Ce disant il dégaînait, mouvement que Buridan imita aussitôt, en murmurant :

— Espérons que si j'ai la mémoire plus courte que la vôtre, il n'en sera pas de même de mon épée, quoique, et je vous le déclare du fond du cœur, je ne vous veuille aucun mal.

Et les deux adversaires tombèrent en garde.

Mais à peine les fers s'étaient-ils croisés, que de tous côtés surgirent des archers, le fer au poing qui, avant que les combattants eussent eu le temps de se reconnaître, se ruaient sur eux et les désarmaient.

Mais, tandis que Gaulthier demeurait libre, Buridan était jeté rudement à terre et garrotté solidement.

— Ah ! félon ! rugit-il en s'adressant au sire d'Aulnay, muet de stupeur, tu prends ta revanche, et n'ayant pu m'arrêter au *Chat-qui-Pesche*, tu m'as attiré dans ce guet-apens pour me faire saisir plus facilement par tes gardes. Lâche ! qui n'as seulement pas osé te mesurer contre moi à armes égales. Et cela se dit gentilhomme !,.. cela porte une épée au flanc ! Cela a le titre de capitaine des gardes !... Tu déshonores la noblesse dont tu fais partie, et le roi dont tu as les armes sur la poitrine... Lâche ! Lâche !

Et il se tordait dans ses liens, une écume de rage à la bouche.

Un moment abasourdi sous ce flot d'injures, Gaulthier s'élança vers le prisonnier :

— Par le seigneur Dieu ! messire Buridan, exclama-t-il, je jure que je suis innocent de cette traîtrise.

— Comme vous étiez innocent le jour où vous êtes venu m'arrêter chez Landry ! gronda Buridan, traître et menteur ! voilà deux belles qualités pour un gentilhomme et un soldat !

Gaulthier se tordait les mains de désespoir, sentant son impuissance à prouver qu'il était innocent de ce guet-apens.

Soudain, comme un fou, il tira sa dague, dans l'intention sans doute de délivrer Buridan ; mais il n'avait pas fait deux pas, que quatre archers se précipitaient sur lui et arrachaient son arme.

Alors, celui qui semblait avoir le commandement de la troupe s'avança vers lui et dit en se découvrant avec respect :

— Messire, vous m'allez donner votre parole de gentilhomme de quitter ces lieux sur-le-champ, sinon je me verrai dans l'obligation de vous retenir prisonnier.

— Sais-tu bien à qui tu parles, drôle ? grommela Gaulthier.

— A messire Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de Sa Majesté la reine, répondit le soldat.

— Et le sachant, reprit le jeune homme ivre de fureur, tu oses me faire une semblable menace?

— Mes ordres sont formels, Messire.

— Tes ordres! tu dis que tu as des ordres pour agir ainsi que tu le fais!

— Écoutez plutôt, Messire, répliqua le soldat en tirant de son surcot un parchemin scellé des armes royales qu'il déplia et lut :

« Ordre d'appréhender au corps, en quelque endroit qu'il se trouvera, le sire Buridan, se disant capitaine, et de le transporter en notre forteresse du Grand-Chastelet; il sera loisible au porteur du présent d'appréhender messire Gaulthier d'Aulnay, au cas où il chercherait à s'opposer à l'exécution de notre volonté. — Signé : Moi, le Roy, Loys. »

Gaulthier d'Aulnay se tut un moment; puis, s'adressant au soldat :

— Il y a méprise, dit-il ; il est impossible que le roi ait signé en connaissance de cause, un ordre semblable; je vous en conjure, attendez ici pour me laisser le temps de courir au palais...

En ce moment, un homme sortit d'un bouquet d'arbres dans lequel il s'était embusqué ; cet homme était Guillaume Feutrier.

— Inutile, messire Gaulthier d'Aulnay, fit-il d'une voix railleuse, inutile de courir au palais, car il n'y a point méprise; oubliez-vous donc votre conversation d'hier avec dame Marguerite ?

— Traître! exclama le jeune homme en se tournant furieux vers le diacre ; c'est au moins toi qui a machiné cette méchante action qui me ravit l'honneur.

Pour toute réponse, Guillaume lui ricana au nez.

Alors, Gaulthier, s'adressant à Buridan :

— Messire capitaine, dit-il d'une voix suppliante, je vous conjure de croire...

— Assez, ventredieu ! riposta le prisonnier d'un ton méprisant, je ne vous veux point juger d'une autre façon que je ne l'ai fait tout à l'heure et vous tiens pour le digne compagnon de ce suppôt de Satan.

Puis, se tournant vers Guillaume Feutrier :

— Allons ! fils de Belzébuth ! ne me fais pas languir et emmène ta proie.

Le diacre fit un signe, et, désignant Buridan :

— Cet homme au Grand-Chastelet, ordonna-t-il ; vous direz à maître Le Testu qu'il m'en répond sur sa tête.

Gaulthier, muet de stupeur, accablé sous le poids de sa honte, regarda en silence s'éloigner la troupe de soldats au milieu desquels se dressait, calme et fière, la haute taille de Buridan.

Déjà, à grandes enjambées, Feutrier prenait le chemin du palais, sans doute pour aller rendre compte à la reine de la manière dont il avait réussi à empêcher un combat dont l'issue lui inspirait pour son capitaine des gardes de si mortelles inquiétudes.

Alors, comme sortant d'un rêve, le jeune homme se secoua et, tendant la main dans la direction du Chastelet :

— Va ! va ! Buridan ! clama-t-il, je saurai bien te prouver que je ne suis ni un menteur, ni un félon, ni un lâche, car, avant ce soir, tu seras en liberté.

Et, lentement, il s'achemina vers la Cité, sans remarquer une tête qui sortait d'entre les branches d'un taillis.

Cette tête était celle d'un homme, et cet homme était Jacques Tortelier.

D'une main, le routier écartait les feuilles, de l'autre, il tenait un coutelas ; accroupi sur ses jambes, le cou penché en avant, il semblait prêt à bondir.

Muet, il suivit des yeux le capitaine des gardes qui, pensif, s'éloignait ; puis, quand il l'eut perdu de vue, il poussa un

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye

profond soupir, et, remettant son arme dans sa gaîne, il murmura :

— Pour celui-là, nous verrons plus tard ; sauvons d'abord le capitaine.

Gaulthier, en arrivant au palais, tout essoufflé d'une course rapide, s'en fut droit à l'appartement de la reine ; mais là une première déception l'attendait, car Marguerite était absente, le roi l'ayant fait appéler pour venir conférer en sa chambre des affaires du royaume.

Le jeune homme se rendit alors aux appartements royaux dans lesquels sa charge lui donnait droit d'entrée ; mais là encore il dut attendre ; Louis X était en entretien fort grave avec sa noble épouse et son mire Orsini.

Enfin, au bout d'une heure de mortelle attente, il vit la porte s'ouvrir, puis se refermer, donnant passage à l'Italien qui lui adressa en passant un petit salut plein de protectrice condescendance.

A peine admis en présence du roi, auprès duquel Marguerite était demeurée, que le capitaine aux gardes se jeta aux pieds du souverain.

— Sire! s'écria-t-il, je viens quérir justice.

Le roi, étonné, répéta :

— Justice?

— Oui, Sire, justice, pour un acte commis, prétend-on, sur votre ordre, mais qui entache mon honneur.

Louis X fronça légèrement les sourcils et dit en pinçant les lèvres :

— Veuillez vous expliquer, messire notre capitaine aux gardes, comment une ordonnance royale peut nuire à votre honneur.

Gaulthier comprit, à l'accent du roi, qu'il avait été trop loin et il jeta un regard suppliant vers la reine.

Mais, Marguerite, comme indifférente à la scène qui se passait à côté d'elle, feuilletait d'un air fort intéressé, des parchemins couverts d'enluminures.

— Comme le sire d'Aulnay, embarrassé, se taisait, le roi reprit avec impatience.



Alix, la fille d'Orsini.

— Par Notre-Dame, jeune homme, j'aime assez les choses nettes et de compréhension facile ; veuillez donc m'expliquer clairement ce que vous faites là, à mes genoux, et en quoi consiste votre réclamation.

Sans doute, quelque attention qu'elle portât aux enluminures, Marguerite jeta-t-elle un furtif coup d'œil sur Gaulthier et eût pitié de son embarras ; car, repoussant les parchemins sur la table à laquelle elle était accoudée, elle dit au roi d'un ton dégagé .

— Je crois connaître, cher Sire, la requête que vous veut adresser mon capitaine aux gardes et vous serai fort reconnaissante si vous voulez bien lui prêter une oreille attentive.

— Oh ! Dame, supplia Gaulthier d'une voix altérée, n'êtes-vous point la cause première de ce qui m'amène tout éploré aux pieds du roi, et n'est-ce point à vous que je dois attribuer l'accusation de félonie portée tout à l'heure contre moi ?

Louis X regardait Marguerite, tout étonné, ne comprenant rien aux paroles du sire d'Aulnay et encore moins celles de sa noble épouse.

Celle-ci répondit avec un sourire dédaigneux :

— Narrez d'abord au roi, Messire, ce dont il s'agit ; je verrai ensuite s'il me convient de vous éclairer sur les motifs qui m'ont guidée en cette affaire, et alors, au lieu de me rien reprocher, peut-être me remercierez-vous...

— Je suis perdu d'honneur, gémit Gaulthier ; je viens d'être déclaré justement traître et félon, et cependant, vous le savez bien, Madame, ce n'est pas moi le coupable.

— Parlez, Messire, fit Marguerite impassible, le roi vous écoute.

Gaulthier obéit, et, d'une voix vibrante d'indignation, fit le récit du guet-apens dans lequel son adversaire et lui étaient tombés.

Louis X, stupéfait, réfléchit quelques instants.

— Voilà, murmura-t-il, une singulière affaire ; je me rappelle fort bien maintenant avoir signé entre les mains de maître Orsini un ordre d'arrestation concernant le capitaine Buridan, mais j'ignorais, croyez-le bien, sire d'Aulnay, de quelle manière on se proposait d'exécuter cet ordre.

Ce disant, il lançait un regard furieux vers la reine, muette et railleuse.

Le roi continua :

— Je suis gentilhomme comme vous, messire Gaulthier d'Aulnay, et je comprends l'indignation qui doit soulever votre âme à la pensée que l'on s'est servi de vous comme d'un appeau pour attirer en un piège lâche et honteux un adversaire qui se fiait à votre loyauté... Mais, soyez sans crainte, je suis responsable de l'honneur des gentilshommes de ma cour; qui les offense, m'offense... comptez donc sur moi pour vous faire rendre justice, et ce, pas plus tard que sur l'heure...

En achevant ces mots, il étendait le bras vers un timbre ; mais la reine l'arrêta d'un geste :

— Comment entendez-vous vos paroles, sire Loys? demanda-t-elle.

— Mais d'une façon fort simple, répondit sèchement Louis X ; en défaisant immédiatement ce qui a été fait; c'est-à-dire en remettant en liberté le capitaine Buridan et en le munissant d'un sauf-conduit provisoire jusqu'au moment où, ayant combattu en champ clos avec messire Gaulthier d'Aulnay, celui-ci ne le protegera plus de son honneur et de sa parole donnée.

Le jeune homme s'était emparé de la main du roi qu'il baisa respectueusement.

— Ah ! merci, Sire, merci, balbutia-t-il, tout rouge de plaisir.

Marguerite était devenue livide ; un moment elle considéra Gaulthier avec pitié, puis son regard glissa jusqu'au roi sur lequel il s'arrêta, plein d'ironie et de dédain.

— Et ainsi, demanda-t-elle d'une voix calme, vous pensez rendre justice?

— Oui, Madame, répliqua le roi, fort satisfait de lui-même.

Et il ajouta ironiquement :

— A moins que vous-même ne voyez au mal causé un meilleur remède ?...

— Remède ou non, voici mon avis, répliqua Marguerite... au lieu de mettre ce routier en liberté, il faut au contraire donner

des ordres pour que le capitaine Buridan soit jeté au cul de basse-fosse le plus profond et duquel il ne puisse s'évader.

— Madame, s'écria le roi, je vous trouve hardie...

— C'est ainsi qu'il faut agir, insista la reine.

— Mais, cependant, exclama Gaulthier...

— Vous serez le premier à m'approuver, sire d'Aulnay, répondit froidement Marguerite, quand vous apprendrez ce qu'est exactement le capitaine Buridan, et elle ajouta d'une voix mordante, en lui lançant un coup d'œil plein de reproches :

— Je regrette seulement que vos derniers motifs de haine contre lui ne soient pas suffisants.

Gaulthier rougit et baissa la tête.

— Ça, Madame, gronda le roi, jouez-vous aux énigmes, et me daignerez-vous expliquer ce que signifient vos paroles ?

— Elles signifient, Sire, que mon capitaine aux gardes a été, dans différentes missions dont je l'avais chargé, raillé, nargué, joué, insulté même par ce Buridan...

— Est-ce une raison pour qu'un gentilhomme prête les mains à un guet-apens semblable ?

— Il est des cas, cependant, où les crimes sont tellement formidables, que tous les moyens sont bons pour s'emparer des coupables.

— Il est vrai, fit le roi, mais, sommes-nous en présence d'un cas semblable ?

— C'est à messire d'Aulnay qu'il appartient de répondre, Sire, fit la reine.

— Moi ! s'écria Gaulthier stupéfait.

— Vous seul, poursuivit Marguerite, pouvez estimer s'il est des précautions à prendre avec l'assassin de Philippe d'Aulnay.

— L'assassin de mon frère ! gronda le jeune homme qui, subitement, devint pâle.

— Lui-même.

— Cependant, dit vivement Gaulthier en s'avançant vers la reine, ce cavalier arrêté naguère...

— Quel cavalier ?... Je n'ai point souvenance...

— Un certain Orly, que maître Orsini avait fait jeter dans une

fosse de la Tournelle où il est mort depuis... N'est-ce point comme accusé du meurtre de mon malheureux frère qu'il avait été emprisonné?...

— Erreur; lui n'était point coupable... tandis que j'ai toutes les preuves de la scélératesse de ce Buridan.

— Cependant, Madame, j'ai pensé...

— Rappelez vos souvenirs, messire d'Aulnay, et souvenez-vous de certaine nuit où, en compagnie de Jehan de Sarcelles, vous avez recueilli, de par les rues, le capitaine Buridan qui s'échappait, l'épée à la main, de la tour de Nesle. »

Gaulthier tressaillit

— Mais oui, murmura-t-il, je me souviens...

— Sachez donc qu'au moment où vous l'avez rencontré, il venait d'occire Philippe d'Aulnay dans la chambre même d'une femme qui lui avait donné rendez-vous... Outré de jalousie, il s'est précipité à l'improviste sur votre frère et l'a transpercé de son épée.

— Par mon âme, Madame, s'écria le capitaine aux gardes, vous devez dire vrai; car, maintenant, il me revient à la mémoire son émotion, ses paroles entrecoupées, son trouble à ma vue... Oui, tout cela m'apparaît maintenant aussi nettement que si c'était hier... Mais comment avez-vous pu apprendre?...

— Oui, Madame, fit le roi en prenant la parole, vous connaissez là des faits bien secrets... comment sont-ils venus à votre connaissance?

— Par le plus grand des hasards, Sire, répondit la reine avec un imperturbable sangfroid... Votre mire Orsini assistait, il y a trois jours, à la torture d'un truand qui, entre autres crimes auxquels il aurait participé pendant sa longue carrière, a donné les détails les plus complets sur le meurtre de votre ancien capitaine des gardes, Philippe d'Aulnay. Maître Orsini m'est aussitôt venu informer de cette nouvelle, et j'ai résolu de faire rechercher et arrêter secrètement l'assassin, afin de pouvoir venir vous dire : « Sire, j'étais présente le jour où vous promîtes justice au sire Gaulthier d'Aulnay; le coupable est entre vos mains; l'heure de justice a sonné. »

Ces paroles, prononcées d'une voix vibrante, avec une émotion parfaitement jouée, valurent à Marguerite un regard de Gaulthier chargé d'amour et de reconnaissance.

La reine poursuivit :

— Ayant appris de la bouche du sire d'Aulnay lui-même le combat qu'il allait livrer en champ clos contre ce Buridan, j'ai été navrée à la pensée que ce gentilhomme plein d'honneur allait croiser sa loyale épée avec le fer homicide de ce félon, de cet assassin ; c'est pourquoi j'ai cru devoir agir ainsi que je l'ai fait. Ce traître est tombé dans le piège que je lui ai tendu, moi seule, et vous, sire d'Aulnay, vous pouvez lever la tête hardiment et fièrement.

Il se fit un silence ; la reine ajouta :

— Maintenant, Sire, si j'ai mal agi, libre à vous de faire remettre ce Buridan en liberté et d'autoriser le combat en champ clos entre votre capitaine des gardes et un assassin.

Louis X s'inclina galamment vers son épouse et lui baisa la main ; puis il lui dit, avec un accent d'admiration profonde et sincère :

— Ah! madame la reine, vous êtes vaillante femme, et j'approuve, quant à moi, tout ce que vous avez fait.

Puis, s'adressant à Gaulthier :

— La reine a bien dit, sire d'Aulnay, fit-il, vous pouvez lever la tête ; car mon honneur à moi répond du vôtre.

— Par mon âme! gronda le jeune homme qui de la main tourmentait nerveusement la poignée de son épée, que m'importe désormais l'opinion de cet homme sur mon compte... L'opinion d'un assassin et d'un traître en matière d'honneur ! En vérité, ce serait une fort bonne plaisanterie... Il ne me déplaît pas, au contraire, qu'il me croie lâche et félon... Il a tué mon pauvre Philippe, et, pour la vengeance, tous les moyens sont bons !... Oui, je le veux voir souffrir mille morts ! Je veux assister à sa torture, me repaître de la vue de son sang et de ses chairs déchirées ; mais, auparavant, Sire, accordez-moi la grâce de l'aller voir en sa geôle et de lui cracher librement au visage toute ma haine et toute ma joie de le tenir en ma possession...

— A votre aise, messire d'Aulnay, fit le roi tout ravi d'avoir enfin mis la main sur l'un des mystérieux personnages de la Tour de Nesle.

Et, sans plus tarder, il s'approcha de la table sur laquelle des parchemins étaient étalés; il en prit un, y apposa son sceau et, le tendant au jeune homme :

— Tenez, dit-il, vous prierez maître Orsini de vous libeller là-dessus un ordre pour maître Le Testu, gouverneur du Grand-Chastelet, afin qu'il vous laisse en toute liberté pénétrer auprès du capitaine Buridan.

La reine, la bouche pincée et les sourcils froncés, regardait Gaulthier plier soigneusement et mettre dans son escarcelle le précieux parchemin.

Elle se leva, voyant le jeune homme disposé à prendre congé.

— Sire, dit-elle, vous convient-il de me donner congé? je me sens quelque peu fatiguée et profiterai de l'épaule de mon capitaine des gardes pour regagner mes appartements.

— Allez, Madame, fit le roi en reconduisant Marguerite jusqu'au seuil de la pièce, allez, et soyez persuadée que je vous garde personnellement une grande reconnaissance pour l'arrestation de cet homme.

Demeuré seul, Louis X s'enfonça dans un fauteuil en se frottant les mains, tout joyeux, à la pensée qu'il allait enfin, grâce à Buridan, éclaircir ces drames mystérieux de la tour de Nesle.

CHAPITRE XLIII

Dans lequel l'arrestation de Buridan se complique de la disparition de Jehan de Sarcelles et de Landry.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'à peine arrêté et mis hors d'état de se défendre, le capitaine Buridan n'avait pas tardé à reprendre son sang-froid.



..... fut descendu ensuite au fond du cachot le plus profond. (Page 1132.)

Même il plaisanta avec les archers qui l'entraînaient rapidement hors du Pré-aux-Clercs, sur l'ordre de Guillaume Feutrier, désireux de se soustraire au plus tôt aux protestations de Gaulthier d'Aulnay. Mais dès que le jeune homme eut disparu, le diacre fit signe aux soldats de ralentir la marche et lui-même s'approcha du prisonnier.

Buridan ne put s'empêcher de sourire de l'outrecuidance du frocart qu'il examinait curieusement du coin de l'œil; mais, impassible comme s'il ne l'eût point vu, il continua d'avancer paisiblement.

Le diacre était trop fin observateur pour ne point constater l'indifférence affectée du capitaine; il en fut piqué au vif, et, faisant tous ses efforts pour dissimuler, sous une raillerie affectée, la rage qui le mordait au cœur :

— Eh bien ! maître capitaine, dit-il d'un ton sarcastique, ne trouvez-vous pas que les rôles ont un peu changé depuis notre dernière entrevue à l'abbaye de la Reine-Blanche ?

— Certes, riposta Buridan, et ces chaînes doivent assurément être fort étonnées d'étreindre un gentilhomme comme moi, alors que leur véritable place serait aux mains d'un drôle de ton espèce.

Feutrier blêmit de colère.

— Raillez à votre aise, messire Buridan, dit-il d'une voix sifflante ; rira bien qui rira le dernier.

— Qui sait ? peut-être sera-ce moi, et je te jure, moine de malheur, que je le ferai de grand cœur, si Satan me permet de le faire, devant ton vilain museau accroché à quelque gibet.

Une horrible grimace tordit les lèvres de maître Guillaume, qui dit en ricanant :

— Vous avez le persiflage facile, mons capitaine, quoique cependant il ne soit guère de saison pour vous.

— Au contraire ; c'est la seule distraction dont je puisse user, puisque je n'ai pas celle de te tordre le col.

— Ces occasions-là ne se présentent pas deux fois de suite ; il fallait profiter de celle qui s'offrait à vous dans la cellule de l'abbaye.

— Les mécréants comme toi ont la vie dure, et Satan, ton patron, a certainement protégé ton crâne, pour qu'il ne se soit pas fendu sous le pommeau de mon poignard.

Le moine eut un mauvais sourire.

— Et je ne saurais trop le remercier, ce cher Belzébuth, de

Paris. — Imp. Néirot, 22, rue de l'Abbaye

m'avoir fait cette grâce, sans laquelle je n'aurais pas aujourd'hui le bonheur de vous voir à mon entière discrétion.

Et il ajouta, en se frottant les mains :

— Vous ne vous figurez pas, seigneur Buridan, quelle joie j'éprouve à vous conduire ainsi, sous bonne escorte, à maître Le Testu.

— Je te crois, maître Guillaume ; et cependant, sois bien persuadé que cette joie n'est rien auprès de celle que j'éprouverai lorsque, dans quelque temps, le hasard intervertira les rôles.

Le moine partit d'un éclat de rire strident.

— Par ma foi ! s'écria-t-il, vous avez une humeur plaisante, et les rats qui vont vous tenir compagnie ne s'ennuieront pas avec vous... Pensez-vous donc pouvoir vous échapper du Grand-Chastelet ?

Buridan eut un haussement d'épaules plein d'insouciance.

— J'ai eu tant d'aventures, de par le monde, murmura-t-il.

— Je crains bien que vous n'en voyiez plus guère

— Est-ce à dire que je n'ai plus beaucoup de jours à vivre ?

— C'est plaisir de causer avec vous, tellement vous avez l'entendement subtil, fit le moine dont les petits yeux gris pétillèrent.

— Bast ! tu diras ce que tu voudras, tu ne me feras pas croire que je sois déjà près d'avoir la tête tranchée.

— Ai-je dit que vous auriez la tête tranchée ? non pas, car vous mourrez par la hart.

Buridan fit un brusque mouvement, et le diacre, effrayé, se recula prudemment.

— La hart ! à moi ! exclama-t-il, mais je suis gentilhomme et j'ai droit...

— Il est des cas, répondit sentencieusement Guillaume, où la qualité du coupable disparaît devant son crime.

— Que je meure à l'instant si vous me pouvez dire le crime pour lequel vous m'arrêtez.

Un sourire cruel courut sur les lèvres minces du diacre qui répondit d'une voix sourde.

— C'est là un détail sur lequel une torture savante vous éclai-

rera... Vous ne pouvez vous imaginer comme les coins de maître Caboche ont le pouvoir de délier les langues.

— Manant! gronda Buridan, je te romprai les os.

— Allons donc! Satan, mon patron, me défend trop bien ; vous êtes entre mes mains et il n'y a ni Dieu ni homme capable desormais de vous en arracher.

Buridan ne répondit pas, et tous deux, côte à côte, marchèrent en silence.

Du reste, en cet instant, la petite troupe débouchait sur la place du Grand-Chastelet et s'arrêtait bientôt à la poterne de la forteresse que bientôt on lui ouvrit et par laquelle elle s'engouffra après les pourparlers d'usage.

Buridan, amené en présence du gouverneur, maître Le Testu, subit un interrogatoire bref, uniquement pour la forme, et fut descendu ensuite au fond du cachot le plus profond, le plus souterrain, sorte d'oubliette à peine large pour contenir trois hommes, dont les murs et le sol suintaient l'humidité et entretenaient des hôtes d'une incommodité grande, tels que rats, souris, araignées, etc. Cette logette, n'ayant aucune prise directe d'air ni de jour, était plongée dans la plus profonde obscurité.

Une fois Buridan amené là-dedans, on lui délia les mains ; par contre, une ceinture de fer l'enserra par le milieu du corps, rattachée au mur au moyen d'une lourde chaîne qui lui attachait également les chevilles. Pour lit, on lui jeta sur le sol boueux une maigre botte de paille et on plaça, à portée de sa main, une cruche d'eau flanquée d'une miche de pain noir et durci.

Guillaume Feutrier avait tenu à accompagner le prisonnier dont il examinait la sommaire installation avec une évidente satisfaction.

Comme le geôlier s'apprêtait à sortir et faisait signe au diacre de le suivre, celui-ci s'approcha de Buridan.

— Eh bien ! dit-il d'une voix mordante, maintenant que vous voici enchaîné au plus profond de la terre, commencez-vous à croire que je tiens ma vengeance?

— Ce sont là de ces choses que l'on ne peut affirmer que lors

qu'elles sont accomplies, répondit le capitaine avec ce sourire moqueur qui avait le don de mettre le moine hors de lui.

Et il ajouta :

— Voulez-vous me permettre de vous demander une grâce, messire diacre?

Guillaume Feutrier regarda son ennemi d'un air triomphant.

— Parlez, fit-il, que désirez-vous?

— Tout simplement que tu me laisses seul ici; car la vue de ta vilaine figure augmente encore mon supplice.

Et en disant ces mots, il s'allongea sur la paille, tournant sans façon le dos au diacre.

Celui-ci fit la grimace.

— Je vous souhaite de tout mon cœur, grogna-t-il, de vous y trouver mieux après mon départ; du reste, j'ai trop hâte de vous y laisser pourrir en toute solitude pour demeurer longtemps. Et cependant ce m'est un plaisir extrême que de vous voir en cet état de faiblesse. Du reste, nous nous reverrons, car je n'aurai garde de manquer au spectacle de votre torture, comme aussi d'aller considérer votre corps flottant aux fourches de Montfaucon. Si vous ne les connaissez déjà, apprenez que ce sont de belles fourches toutes neuves, solidement plantées sur un fort carré de pierres bien taillées; vous y serez bien à l'aise et, de cette hauteur, il vous sera loisible de contempler la bonne ville de Paris s'étendant à vos pieds. Au surplus, ce sera justice qu'un seigneur de votre importance soit pendu par le col à un gibet tout flambant neuf, plutôt qu'en la Croix du Trahoir ou au pilori des Saints-Innocents, fourches vieilles et souillées par le contact et le sang des vilains.

Sans changer de position, Buridan ricana et grommela :

— Peste! maître Guillaume, malgré votre affirmation, je ne me vois pas encore accroché au gibet de Montfaucon, tandis qu'il me semble déjà apercevoir votre carcasse décharnée, déchiquetée par le bec des corbeaux, se balancer au souffle de la brise.

— Allons! allons! fit le moine en s'apprêtant à sortir, j'espère que l'humidité du cachot vous fera perdre ce goût détestable de la plaisanterie; au revoir et à bientôt.

Sur ce, il donna l'ordre au geôlier d'éclairer sa marche et quitta l'oubliette, écoutant avec une vive satisfaction le bruit des serrures et le grincement des verroux.

Quelques instant après, Guillaume Feutrier quittait le Grand-Chastelet, les yeux benoîtement baissés et les mains croisées dévotement, enfouies dans les larges manches de sa robe de bure, tout comme un saint homme venant de porter à quelque moribond les secours de la religion, et non comme un lâche et un félon qu'il était véritablement.

Tout entier à la joie qu'il éprouvait de tenir enfin Buridan à sa discrétion et l'esprit absorbé par les raffinements de torture auxquels il pensait déjà, le diacre ne remarqua pas un homme qui, caché derrière l'un des pilliers même du Grand-Chastelet, le regardait passer avec des yeux menaçants.

C'était Jacques Tortelier qui, de loin, avait suivi la troupe pour savoir où elle menait son maître.

Quand Guillaume Feutrier eut disparu de l'autre côté du Pont-aux-Meuniers, le digne routier sortit de sa cachette et, lentement, s'avança à son tour vers la poterne en murmurant :

— C'est à moi, maintenant, d'entrer là-dedans ; mais, du diable si maître Carcajou, l'honorable portier et mon estimable ami, se doute du motif qui me pousse à lui rendre visite.

Ce disant, il heurta fortement à la porterne dont le guichet s'ouvrit, laissant voir une grosse face, toute émerillonnée, qui n'était autre que la face de maître Carcajou, le portier.

En même temps, à travers l'étroit grillage, une voix de stentor gronda :

— Par les tripes de monseigneur l'évêque ! qui me vient encore déranger ?

A cette exclamation, qui établissait surabondamment le peu de plaisir qu'éprouvait maître Carcajou en entendant heurter à sa poterne, Tortelier avança la tête à la hauteur du guichet et dit, en plaisantant :

— Eh ! par l'enfer ! ne me reconnaissez-vous plus ?

— Ah ! c'est vous, messire Jacques Tortelier, fit-il ; une minute et je vous ouvre.

En effet, la poterne s'entre-bâilla bientôt suffisamment pour laisser pénétrer le routier qui, à peine dans la place, dit sans préambule à maître Carcajou :

— J'ai à causer avec vous d'une façon toute intime et toute secrète; entrons donc sans perdre de temps en votre logis; là, au moins, nous éviterons les oreilles indiscrètes.

Et, sans attendre la réponse du guichetier, il poussa la porte et franchit le seuil de son domaine.

— Là! fit Jacques Tortelier, en se laissant aller sur une escabelle de bois, nous sommes bien seuls ici, n'est-ce pas?

A cette question, le guichetier ouvrit de grands yeux.

— Il s'agit donc d'un complot? murmura-t-il.

Maître Jacques sourit mystérieusement, et, sans répondre, demanda :

— Vous avez vu le prisonnier qui vient d'être amené ici par les soins du moine Guillaume Feutrier?

— J'ai vu un homme et une troupe nombreuse d'archers que paraissait conduire le diacre du cloître des Billettes.

— Chut! fit Tortelier, en baissant la voix; c'est précisément pour lui obéir que je viens vous trouver afin de causer ensemble du prisonnier.

— Il m'avait semblé entendre dire que c'était par les soins de maître Feutrier que l'arrestation avait eu lieu!

— En apparence, il en est ainsi; mais, écoutez-moi bien, et vous comprendrez dans quel but je suis ici.

Maître Carcajou s'assit à califourchon sur une escabelle et prêta l'oreille à ce qu'allait lui dire Tortelier.

Celui-ci commença :

. . . .

Quand le routier eut terminé, le guichetier se leva et s'inclina fort respectueusement devant lui; c'était, en effet, un homme fort obséquieux de son naturel, et tout confit en protestations d'amitié et de dévouement, quand il avait affaire à des personnages puissants; or, d'après le langage que venait de lui tenir Jacques Tortelier, il était évident qu'il était l'homme de confiance du diacre, lequel était le confident du mire Orsini.

Tortelier répondit à l'humble salutation du guichetier par un signe de tête plein de condescendance et prit, sans plus tarder, congé de lui.

Aussitôt dehors, il s'engagea rapidement dans le dédale de ruelles entourant le Grand-Chastelet, sans se soucier nullement des récriminations des passants qu'il heurtait avec le plus grand sans-gène; parvenu à la rue Bethisy, il gagna l'hôtel des Bourbons et le Louvre; puis, par un crochet, il revint au bord de la Seine, qu'il suivit jusqu'au *Chat-qui-Pesche*, où il entra, après avoir, cependant, jeté autour de lui un regard circulaire, afin de bien s'assurer que nul ne le surveillait.

Quand il eut franchi le seuil, il fit un signe rapide à Landry, paisiblement assis, comme d'habitude, dans son comptoir, et, sans s'arrêter, s'en vint prendre place à une table inoccupée, au fond de la salle, en ayant soin de tourner le dos à la porte.

Lentement, Landry se leva, alla quérir dans son caveau un broc de vin, prit deux gobelets et déposa le tout en face du routier en disant à haute voix, du ton le plus naturel qu'il lui fut possible :

— Grand merci, compère, de me vouloir abreuver; j'ai précisément depuis ce matin une soif inextinguible, et ce me sera double plaisir que de me désaltérer à votre santé.

— Vous savez bien, maître Landry, qu'il me messied de lamper seul, le vin fut-il le meilleur de la terre; c'est pourquoi j'aime à choquer mon gobelet contre celui d'un ami ou d'un compagnon.

Et pendant que les deux hommes trinquaient, Landry, baissant la voix, demanda vivement :

— Qu'avez-vous donc à me dire d'aussi pressé?

— Une chose très grave! le capitaine Buridan...

Le tavernier ne put s'empêcher de faire un bond.

— Il s'agit du capitaine, exclama-t-il sourdement; lui serait-il arrivé malheur?

— Il vient d'être arrêté et enfermé au Grand-Chastelet, répondit Tortelier.

— Cornes de bœuf! exclama Landry, dont la stupéfaction se manifesta par un formidable coup de poing asséné sur la table...



L'autre passa devant lui, le regarda fixement comme un individu qu'on voit pour la première fois. (Page 1143.)

Le capitaine arrêté!... et vous êtes ici au lieu de chercher à le secourir!... Je veux à l'instant...

Il fit mine de se lever; mais, d'un geste énergique, Tortelier le retint à sa place.

— Silence, par l'enfer! fit le routier d'une voix sourde, silence!

qui sait si parmi vos clients il ne se trouve pas quelque suppôt de Guillaume Feutrier dans l'oreille duquel il est inutile de verser nos confidences.

— Le diacre! s'écria Landry, c'est donc lui?

— Qui donc voudriez-vous que ce fût?

— Mais, comment savez-vous?

— J'ai assisté à l'opération.

— Par quel hasard?

— Ce n'est point un hasard... Mais, probablement, ignorez-vous certaine aventure survenue hier au capitaine Buridan en la taverne de la *Feuille-de-Houx*?

— Que le diable m'étripe si j'en connais le premier mot!... Par qui voulez-vous que je sache cela?

— Par Jehan de Sarcelles ou par Franc-Picard.

— Voilà plus de cinq jours que je ne les ai vus... Le docteur ès Sorbonne ne sort plus de la butte Montorgueil depuis que demoiselle Alix y gîte; quand à l'escholier de Clermont, il court la ville aux lieu et place de maître Jehan...

— En ce cas, apprenez que le sire Gaulthier d'Aulnay a rencontré hier, à la *Feuille-de-Houx*, le capitaine Buridan; qu'il l'a provoqué, et que tous deux s'étaient donné rendez-vous pour ce matin au Pré-aux-Clercs; malgré la défense formelle que m'avait faite le capitaine, de l'accompagner, je l'ai suivi de loin, poussé par je ne sais quel pressentiment, et me suis caché dans un bouquet d'arbres. C'est de là que j'ai vu, avant seulement que le combat ait commencé, arriver une troupe d'archers qui a enveloppé messire Buridan, l'a désarmé et garroté.

— Et vous n'avez rien tenté pour le délivrer! exclama Landry d'un ton de reproche, vous, une vaillante et solide épée!

— Vous êtes fou, mon compère, répondit Tortelier en haussant les épaules; qu'eussé-je pu faire contre une trentaine d'hommes d'armes? Me faire arrêter, moi aussi! La capitaine en eût-il été plus à l'aise? Assurément non, tandis que moi restant libre, je puis m'employer à lui rendre la liberté... c'est pourquoi j'ai cru agir plus sagement en faisant le mort.

Probablement Landry n'était-il pas du même avis, car il ronchonna :

— Et à quoi cela vous a-t-il servi ?

— A connaître d'abord le chef des archers.

— Et celui-là, quel était-il ?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure : Guillaume Feutrier en personne ; et ensuite à savoir que messire Buridan avait été conduit au Grand-Chastelet.

Le visage du tavernier se rassérena.

— Et maintenant, demanda-t-il d'un ton radouci, que comptez-vous faire, ami Jacques ?

— Comment ! ce que je compte faire ! mille diables ! Mais sauver le capitaine.

Par dessus la table, Landry saisit la main de Tortelier et la serra avec énergie.

— Avez-vous un plan ?

— Aucun, pour le moment ; aussi suis-je venu vous trouver afin de prendre votre avis... Cependant j'ai déjà une chance de réussite, car je suis fort avant dans les bonnes grâces de Carcajou, le guichetier en chef du Chastelet... au besoin, cela peut servir. De votre côté, voyez-vous un moyen quelconque de rendre la liberté à messire Buridan ?

Le patron du *Chat-qui-Pesche*, le menton incliné sur la poitrine, paraissait réfléchir profondément.

— Enfin, fit Tortelier en se levant, examinez la chose, et si vous trouvez un plan, prévenez-moi de suite... D'ici, je vais avertir Jehan de Sarcelles et Franc-Picard, et en même temps leur demander conseil...

— C'est inutile, dit Landry d'une voix grave.

D'étonnement, le routier retomba tout d'une pièce sur son escabelle.

— Que signifie ? balbutia-t-il.

— Écoutez-moi sans m'interrompre, dit le routier ; quand j'aurai fini, vous me ferez vos observations... La participation du diacre au guet-apens dans lequel est tombé le capitaine est évi-

dente; sauf de rares exceptions, Guillaume Feutrier sert toujours de lieutenant à Orsini. Or, sans qu'il me soit besoin de vous donner des détails sur ce point, sachez que j'ai quelques raisons d'être amicalement reçu par l'Italien, auquel il est difficile de me refuser un service ou une grâce... Je veux donc l'aller trouver, lui causer, le faire causer et vider, si possible, le fond de son sac.

— Vous ne pensez pas, je suppose, obtenir la liberté du capitaine... Si Orsini a arrêté Buridan ce matin ce n'est point pour le relâcher ce soir.

— Là-dessus, mon compère, nous ne sommes pas du même avis.

— Vous êtes dans l'erreur; vous ne réussirez point et nous perdrons notre temps... temps précieux, car l'Italien a trop intérêt à se débarrasser de Buridan pour qu'il se contente de le garder en bonne santé dans un cachot.

— J'ai des arguments devant lesquels il s'inclinera peut-être... En tout cas, si j'échoue, il sera temps de prévenir nos amis. Je vous demande deux heures seulement... Attendez-moi céans, car je cours de suite au Palais.

— Soit, dit Tortelier en fronçant le sourcil, mais faites vite, quoique en vérité...

— Tranquillisez-vous donc, répliqua Landry; il se peut qu'Orsini me refuse la liberté du capitaine, mais ce serait jouer de malheur si je ne recueillais pas quelques renseignements intéressants.

Ce disant, il se levait et ordonnait à la servante de lui aller quérir son surcot des dimanches et son chaperon neuf, pendant que lui-même enlevait l'épais tablier de cuir bouclé autour de ses reins.

Quelques instants après, le tavernier sortait précédé d'un consommateur qui, jetant vivement sur la table le prix de sa mesure de vin, bouscula Landry afin de gagner la porte avant lui.

Ainsi qu'il avait été convenu, Jacques Tortelier se résigna à attendre au cabaret même en buvant force gobelets.

Mais trois heures, quatre heures se passèrent, la nuit arriva et avec elle l'heure du couvre-feu; Landry ne revint pas.

Fortement inquiet, le routier quitta le cabaret et, toujours courant, prit le chemin du logis de Jehan de Sarcelles, situé, on se le rappelle, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Il allait, sans souci de l'obscurité, se creusant la cervelle pour deviner de quelle machination nouvelle Landry pouvait bien avoir été victime, lorsque soudain un corps, lancé avec une vitesse égale à la sienne, le heurta violemment.

— Par les tripes du diable ! exclama-t-il, par l'enfer ! Satan et le pape ! quel est l'insensé, le malotru, le butor qui vient ainsi se mettre en travers de mon chemin !

Ce à quoi une autre voix répendit :

— Que Jupiter et Notre-Dame de Clermont confondent l'ignare qui ne sait point suivre tout droit son chemin !

— Tiens, je connais cette voix ! murmura le routier.

— Et moi de même.

— Franc-Picard !

— Tortelier !

— Que faites-vous à cette heure, tout courant ?

— Et si je t'adressais la même question ?

— Où alliez-vous ainsi ?

— Au *Chat-qui-Pesche*.

— Par le ciel ! y a-t-il encore un nouveau malheur?

— Comment, nouveau ! exclama Franc-Picard, en est-il donc un autre ?

— C'est ce que j'allais annoncer à maître Jehan de Sarcelles.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Le capitaine Buridan a été arrêté, ce matin, et enfermé au Grand-Chastelet ; quant à Landry, il est parti chez l'Italien Orsini pour réclamer la mise en liberté du capitaine ; je l'ai attendu plusieurs heures et le cabaret s'est fermé sans que je l'aie revu ; alors, inquiet, ne sachant que résoudre, je courais rue de la Montagne-Sainte-Geneviève pour prendre conseil du docteur.

— Voilà qui est singulier, grommela l'escholier ; Jehan de Sarcelles a quitté, lui aussi, son logis pour aller à un rendez-vous ; ce soir, nous l'avons vainement attendu à la *Pomme-de-Pin*. et,

quand tu m'as rencontré, j'allais au *Chat-qui-Pesche* pour savoir si Landry ne pourrait pas me donner de ses nouvelles.

— Par le diable! grommela Tortelier, les choses se compliquent; après Buridan, l'Italien s'empare de Landry et de Jehan de Sarcelles, dont les intentions relativement aux meurtres commis en Tour de Nesle lui sont connues... Ah! c'est bien joué.

— Heureusement que ni toi ni moi ne sommes atteints, non plus qu'Orly, et qu'à nous trois nous allons leur donner du fil à retordre, si nous savons ne pas nous laisser mettre la main dessus.

— Et le duc d'Égypte que vous oubliez, mon jeune ami, reprit le routier. Voilà un auxiliaire précieux et qu'il va falloir, sans coup férir, informer de tous les événements survenus aujourd'hui. Demain matin, à la première heure, vous l'irez trouver et lui raconterez l'arrestation du capitaine, en lui faisant part de nos craintes au sujet de Jehan de Sarcelles et de Landry.

Et Jacques Tortelier fit à Franc-Picard le récit détaillé de la scène à laquelle il avait assisté au Pré-aux-Clercs, comme aussi de sa démarche auprès de maître Carcajou.

Quand il eut fini :

— M'est avis, dit l'escholier, que le principal est, pour le moment, de mettre nos personnes en sûreté, car, nous pris, nos amis peuvent dire adieu à la liberté.

— Et peut-être à la vie, ajouta le routier d'une voix lugubre.

L'escholier sentit un frisson lui courir par tous les membres.

— Mieux que moi, maître Jacques, fit-il, vous devez connaître de par la ville des refuges pour les gens désireux de se mettre à l'abri des archers du roi ou de M. le grand-prévôt.

Tortelier réfléchit un moment; puis, passant son bras sous celui de Franc-Picard.

— Venez, dit-il, j'ai fait, depuis que je suis à Paris, connaissance d'une charmante enfant qui gîte aux environs du Pont-aux-Meuniers; nous partagerons sa chambre pour cette nuit... demain nous aviserons.

Et il ajouta, en entraînant l'escholier.

— Buridan, Jehan de Sarcelles et Landry à délivrer des mains d'Orsini ! Voilà une besogne pour laquelle Hercule lui-même ne serait pas de trop.

CHAPITRE LXIV

Landry fait connaissance avec le Grand-Chastelet.

Landry avait été plus ému, qu'il n'avait voulu laisser paraître, de la nouvelle que lui avait annoncée Jacques Tortelier.

Nous savons que le digne tavernier avait pour le capitaine Buridan, non seulement, un profond dévouement, mais encore une affection sincère, et cela lui avait donné un coup en plein cœur d'apprendre qu'il était tombé au pouvoir de son ennemi le plus implacable.

Aussi n'avait-il pas hésité à tenter auprès d'Orsini l'étrange démarche que lui avait conseillée son premier mouvement, et il se dirigea vers le palais aussi rapidement que le lui permit son ventre bedonnant.

Mais, arrivé à la porte des appartements de l'Italien, il lui fut annoncé que le mire était pour le moment en conférence, et force lui fut, malgré son impatience, d'attendre que la conférence prît fin.

Au bout d'une heure, pendant laquelle il maugréa tous les jurons dont son vocabulaire usuel était fort riche, Landry vit enfin la porte s'ouvrir, et, à sa grande surprise, il crut reconnaître dans l'homme qui sortait du cabinet au parchemin un client habituel du *Chat-qui-Pesche.*

L'autre passa devant lui, le regarda fixement comme un individu qu'on voit pour la première fois, et s'éloigna sans avoir manifesté le moindre étonnement.

Sans doute, en un tout autre moment, le cabaretier se fût-il

préoccupé de cette singulière rencontre, mais il avait la cervelle trop absorbée et l'âme trop inquiète des suites de l'entrevue qu'il allait avoir avec Orsini.

Il entra donc précipitamment dans le cabinet, et s'en vint droit au mire qui pâlit légèrement à sa vue, et fronça quelque peu les sourcils, froissé et irrité sans doute du sans-gêne du cabaretier, car il lui dit d'une voix sifflante :

— Or, ça, te crois-tu sur les bords de la Seine, que tu entres ici comme dans ton cabaret ?... Qui t'a donné semblable licence ?

Contre l'attente du mire, Landry ne parut nullement ému de cet accueil peu encourageant et, tout en baissant les yeux, il répondit d'une voix ferme :

— J'avais un besoin urgent de vous parler, maître Orsini, c'est pourquoi je me suis permis...

L'Italien lui jeta un regard en dessous.

— Il s'agit donc de choses graves ? demanda-t-il d'un ton radouci.

— Assurément, répliqua le tavernier.

— En ce cas, la première chose à faire est de bien clore la porte avant de me parler.

Landry se retourna et vit qu'en effet, dans son entrée un peu tumultueuse, il avait négligé de fermer l'huis ; aussi se hâta-t-il d'exécuter l'ordre du mire.

Profitant de ce que le cabaretier avait le dos tourné, l'Italien saisit sur sa table un parchemin signé déjà par le roi et scellé des armes royales, sur lequel il traça fiévreusement quelques traits de plume.

Puis, voyant Landry debout devant lui, il lui dit, tout en écrivant :

— Prends un siège et attends que je finisse.

Une fois le parchemin libellé en son entier, le mire le plia, le scella soigneusement, et, frappa sur une sorte de gong qui lui servait de timbre.

Un varlet se présenta auquel Orsini remit le parchemin avec ordre de le porter de suite au capitaine des gardes.



Alors le cabaretier se redressa tout d'une pièce et, appuyant ses deux mains sur le bord de la table... (Page 1147.)

Cela fait, et quand l'homme les eut laissés seuls, l'Italien se laissa nonchalamment aller sur le dossier de son siège, fixant sur Landry des regards curieux.

— Eh! *per baccho!* exclama-t-il d'un ton qui, à tout autre plus perspicace que le tavernier, eût paru plein de raillerie, quelle

nouvelle m'apportes-tu donc, mon compère?... Ce doit être un nouveau malheur, si j'en juge par ta singulière entrée en ce logis et l'inquiétude peinte sur ton visage... à moins cependant que, par un hasard providentiel, tu ne me viennes annoncer que ma chère Alix est retrouvée.

— Point ne s'agit de demoiselle Alix, répondit Landry; au surplus, que pourrais-je vous dire la concernant que vous ne connaissiez déjà... Non, je viens vous entretenir, en effet, d'un malheur.

— Qu'arrive-t-il donc? parle... ne vois-tu pas que tu me fais languir?

Le tavernier se tut un moment, cherchant à découvrir si les paroles d'Orsini étaient sincères; enfin, il dit en réunissant toute la fermeté dont il était capable :

— Avec vous, Messire, je préfère aller droit au but, estimant qu'avec le passé que nous avons l'un et l'autre derrière nous, nous devons agir franchement l'un vis-à-vis de l'autre.

— Singulier préambule, murmura Orsini en faisant la grimace.

Puis il ajouta :

— Où veux-tu en venir?

— A ceci : le capitaine Buridan vient d'être arrêté et je viens vous demander sa mise en liberté.

L'Italien, à ces paroles nettement articulées, bondit sur son siège et fixa sur le cabaretier des yeux agrandis par une stupéfaction non feinte.

Quelques instants, il demeura ainsi le cou tendu, la bouche entr'ouverte, à demi soulevé sur son fauteuil, considérant Landry qui, impassible, jouait avec la boucle de sa ceinture.

Sans doute, le patron du *Chat-qui-Pesche* se méprit-il sur les causes de cet étonnement, car il demanda :

— Ignoriez-vous donc que le capitaine fût arrêté?

— En doutes-tu?... et connais-tu les causes de cette arrestation?

— Absolument pas.

— Et tu viens me demander la mise en liberté de ce capitaine?

Landry inclina la tête de haut en bas en signe d'affirmation.

Le mire se renversa sur le dossier de son siège, jetant les bras en l'air et riant aux éclats.

Alors le cabaretier se redressa tout d'une pièce et, appuyant ses deux mains sur le bord de la table, s'inclinant en avant pour mieux regarder l'Italien dans les yeux.

— Messire Orsini, dit-il d'une voix lente, mais ferme, voici vingt ans que nous nous connaissons, vingt ans que vous et moi avons trop souvent mêlé nos âmes et nos esprits pour n'être point l'un et l'autre, aujourd'hui, en entière communauté; il est donc inutile que vous vous gaussiez de moi plus longtemps et vous prie de me parler franc. Si vous êtes le mire Orsini, je suis le tavernier Landry; si j'ai exécuté nombre d'ordres dont le moindre vaut la hart, ces ordres, c'est vous qui les avez donnés et j'en ai la preuve... Ainsi donc, foin de supercheries : c'est le diacre Feutrier qui conduisait les archers chargés d'arrêter le capitaine Buridan, et Feutrier n'agit que d'après vous... ainsi donc, vous voyez que j'ai raison de m'adresser ici pour demander la mise en liberté du capitaine.

Orsini plissa ses lèvres minces tandis que son front se creusait de rides profondes.

— Sais-tu bide, compère Landry, que c'est là de la rébellion au premier chef?

— De la rébellion! exclama le tavernier, non pas; sur le chemin du crime, Landry est l'égal d'Orsini, car tous deux y ont marché de front, d'un pas égal et la main dans la main. Il n'y a ici ni tavernier ni mire du roi, il y a deux associés d'égale force et d'égale puissance... bien plus, et voyez combien est grande mon impertinence, je me crois supérieur à vous, en ce sens que moi, je n'ai ni fille ni maîtresse.

L'Italien tressaillit et grommela d'une voix sourde :

— Qu'importe?

— Il importe si bien, riposta Landry, que, si vous me refusez, demain matin, ce soir même, le duc d'Égypte et Jehan de Sarcelles seront avertis par moi de la façon dont vous vous préparez à tenir le serment que vous leur avez fait de les aider à confondre, preuves en mains, les meurtriers de la Tour de Nesle.

— Comment sais-tu? s'écria l'Italien en devenant blême.

— Qu'importe, du moment que je le sais... Ah! pendant que je pense à vous le dire, apprenez que Gargouslier s'est réfugié à la butte Montorgueil, en compagnie de dame Julienne... Ainsi donc, si votre excellente complice, la reine, voulait, comme elle l'a tenté plusieurs fois, mettre la main sur la mère de demoiselle Alix, prévenez la qu'elle doit s'adresser au duc d'Égypte.

Orsini, en proie à une rage d'autant plus violente qu'il ne pouvait la laisser éclater, de peur de compromettre ses plans, eut la force de sourire.

— Allons, dit-il avec un ton de bonhomie parfaitement joué, j'ai voulu piquer un peu ton amour-propre et, en même temps, voir jusqu'à quel point je pouvais compter sur la fidélité et le dévouement de mon vieux Landry... l'expérience a été concluante; mais, passons, car ce n'est point de cela qu'il s'agit en ce moment.

Il se tut, réfléchissant quelques instants, et reprit :

— Tu m'as demandé tout à l'heure d'être franc, je veux l'être en t'avouant que c'est moi, en effet, qui ai donné l'ordre d'arrêter le capitaine Buridan; mais, en toute vérité, je dois ajouter que c'est à la pressante sollicitation de Feutrier et de la reine...

— De la reine! s'écria Landry en frissonnant, car tout à coup il lui vint à l'esprit que l'identité de Buridan avait été reconnue et qu'il ne fallait pas chercher ailleurs la cause de l'arrestation du capitaine.

Cependant il ajouta :

— Quelles raisons dame Marguerite a-t-elle de s'emparer de messire Buridan?

Le mire haussa légèrement les épaules.

— Des raisons! fit-il, ce n'est pas cela qui lui manque : la plus grande et la meilleure, c'est que le capitaine devait se battre avec Gaulthier d'Aulnay, et la reine, se figurant que le jeune homme trouverait la mort dans ce combat, n'a rien imaginé de mieux, de concert avec Feutrier, que de supprimer l'adversaire de son amant.

Landry respira un peu, car l'espoir de sauver Buridan grandissait dans son cœur.

— Bien vrai? demanda-t-il en regardant l'Italien droit dans les yeux.

— Par le sang du Christ! répondit Orsini, je jure que ce que je viens de te dire est la vérité.

A son tour, Landry haussa les épaules, car il savait ce que valaient les serments de l'Italien.

— Pourquoi douter? reprit Orsini nullement froissé de ce témoignage de défiance, ai-je maintenant contre Buridan aucun grief?

Landry eut un plissement de paupières plein de malice.

— La Tour de Nesle est toujours là, murmura-t-il, avec ses crimes mystérieux sur lesquels le capitaine en sait plus qu'il n'en faut pour compromettre la sécurité de messire Orsini, confident de la reine Marguerite de Bourgogne, et dame, un homme aussi dangereux est toujours mieux au fond d'une geôle que humant, en toute liberté, le gai soleil.

L'Italien ne répondit pas.

Le tavernier poussa un profond soupir.

— Enfin, dit-il, je veux bien vous croire quand vous affirmez n'avoir contre Buridan aucun grief.

Orsini s'inclina ironiquement, en signe de remerciement.

— Dans ces conditions, reprit le tavernier, nous nous entendrons facilement.

— Je ne demande pas mieux, fit l'Italien d'un ton bénin; mais avant d'aller plus loin, il serait fort désireux de savoir comment il se fait que tu portes au capitaine Buridan un semblable intérêt?

— C'est un client du *Chat-qui-Pesche*, répondit évasivement et en rougissant un peu le digne tavernier.

Orsini poussa un ricanement plein de scepticisme.

— Un client! pour lequel tu accomplis un acte de dévouement tel que, de ta vie, je ne t'en ai vu faire un semblable! cela me semble bizarre...

— Nous avons guerroyé ensemble autrefois et, à maintes reprises, il m'a sauvé l'existence!

— Mais enfin, insista le mire, tu es demeuré sans le voir pendant de longues années et une amitié qui résiste à l'absence est peu commune!

Ce disant, il fixait sur le tavernier des regards soupçonneux et scrutateurs.

Un moment, Landry craignit que l'Italien ne sût à quoi s'en tenir sur l'origine de ses relations avec le capitaine Buridan.

Pour dissimuler son embarras, il répliqua assez vivement :

— Que vous importe, après tout, où, quand et comment j'ai connu cet homme; qu'il vous suffise de savoir que c'est mon ami et que je réclame sa liberté.

— Il m'importe... il m'importe...

Landry fit mine de se lever.

— Je n'ai point de temps à perdre, messire, dit-il avec fermeté, surtout si votre refus m'oblige à courir à la butte Montorgueil, causer avec le duc d'Égypte...

— C'est donc sérieux, ta demande? questionna ingénuement l'Italien.

Pour toute réponse, le tavernier fit claquer ses doigts avec impatience.

Orsini hocha la tête à plusieurs reprises.

— Diavolo! murmura-t-il, Diavolo! Mais sais-tu bien que c'est là une cause de brouille mortelle avec la reine, Madame Marguerite, et son confesseur maudit!

— Oh! pour celui-là, je puis vous enseigner un moyen, grâce auquel, désormais, vous vivrez en bonne intelligence, avec maître Guillaume.

— Et ce moyen, c'est...

— De lui tordre proprement le col!

— Hum! c'est chose grave que de toucher aux gens d'église... et puis, je ne te cacherai pas que j'ai suffisamment d'ennemis sans ameuter contre moi la gent tonsurée.

— Qui vous parle de vous mêler de la chose? moi, je me char-

gerais volontiers du travail, car depuis le jour où ce frocart a porté la main sur demoiselle Alix...

Orsini fronça le sourcil.

— Ne parlons pas de cela ! fit-il d'une voix rauque ; en ce momoment, j'ai besoin d'oublier l'attentat commis, par ce mécréant, sur ma fille...

— Cependant... insista Landry qui tenait à payer d'un bon office le service qu'il demandait au mire.

Orsini eut un sourire plein de raillerie.

— Oui, murmura-t-il, je connais tes talents sur ce point car, ainsi que tu me le rappelais fort justement tout-à-l'heure, j'ai dû souvent y avoir recours... mais, pour le moment, j'ai encore besoin de Feutrier ; c'est un homme de fort bon conseil et son entendement m'a été utile en maintes circonstances...

Landry haussa insoucieusement les épaules.

— A votre aise, messire, répondit-il... mais, revenons au sujet qui m'amène... je vous serais fort reconnaissant de me libeller de suite l'ordre de mettre en liberté le capitaine Buridan.

— *Per baccho!* grommela l'Itatien en ricanant, que tu vas vite en besogne, mon compère ! au roi seul il appartient de faire sortir un prisonnier du Grand-Chastelet.

— Que cela dépende du roi ou du diable, gronda le tavernier, dont ces lenteurs commençaient à échauffer la bile, peu m'en soucie... libellez céans ce parchemin et allez le faire parapher à notre sire Loys.

— Crois-tu donc, répliqua Orsini, que j'aie droit de pénétrer ainsi à toute heure auprès du roy ?... et précisément, en cet instant, il ne se soucie mie des affaires d'État.

Et il ajouta, avec un regard jeté en dessous, du côté du cabaretier.

— Mais j'y songe, je pourrais intercéder auprès de la reine Marguerite.

Landry, quelque épaisse que fût sa nature, ne manquait pas de perspicacité, lui aussi, sans en avoir l'air, surveillait son interlocuteur ; aussi sentit-il le coup et répondit-il sans hésiter :

— Si vous croyez que dame Marguerite puisse vous accorder la

chose, allez la trouver .. mais de grâce, donnez-moi cet ordre à l'instant même, car je ne m'en vais point sans l'avoir en mon escarcelle.

— Eh! par le sang du Christ! fit l'Italien en souriant, tu ressembles en ce moment à ces enfants volontaires auxquels il faut donner sans tarder tous les objets, fût-ce la lune, qu'il leur prend fantaisie de demander... Je te répète qu'il m'est de toute impossibilité d'aller trouver le roy à cette heure, et tu aurais beau crier, tempêter, menacer, je ne bougerais pas d'une semelle, malgré l'ardent désir que j'ai de t'être agréable.

En dépit du sourire mielleux qui accompagnait ces paroles, Landry crut percevoir comme un sifflement dans la voix de l'Italien qui, tout aussitôt, ajouta :

— Cependant, pour te faire prendre patience ainsi qu'à l'homme auquel tu t'intéresses, il est un moyen ; c'est d'aller rendre visite au capitaine Buridan ; si cela t'agrée, je te vais bâiller un permis de visite pour le Grand-Chastelet.

Un moment, la cervelle du tavernier fut traversée d'un soupçon, mais un rapide coup d'œil jeté à la dérobée sur l'Italien le rassura ; le visage d'Orsini respirait la plus parfaite candeur.

Machinalement, il répéta, prenant conseil de lui-même.

— Visiter le Grand-Chastelet?...

Sans doute, le mire pressentit-il l'inquiétude passagère qui agitait l'âme de Landry ; car il lui dit en jouant négligemment avec le pommeau de sa dague :

— Peut-être te méfies-tu de moi ; tu as tort. Quelle traîtrise peux-tu redouter? que je ne te fasse retenir là-bas! mais réfléchis donc, imbécile, que s'il me plaisait de te faire arrêter sur l'heure, rien ne me serait plus aisé.

Et pour souligner sa pensée, il étendait sa main armée d'une baguette d'ébène vers un timbre d'argent placé sur sa table.

Landry n'avait pas bronché.

— Ouais! fit-il d'un ton goguenard, il ferait beau voir que le mire Orsini arrêtât Landry le tavernier et son complice, Landry qui pourrait bien narrer maintes choses fort désobligeantes pour le dit mire.



Et les trois hommes s'engagèrent dans un escalier étroit et glissant, qui s'enfonçait, en forme de vis, dans les entrailles de la terre. (Page 1157.)

— Aussi, répondit l'Italien d'un air tout confit en amabilité, ne le fais-je point, étant assez intelligent pour ne point m'aliéner ta fidélité; mon intérêt ne t'est-il pas un sûr garant de ma loyauté... et pour te prouver que tu as tort de te méfier, fais-moi le plaisir d'accepter ce petit sac...

Ce disant, il tirait d'un coffret, placé derrière lui et qu'il ouvrit au moyen d'un ressort, un sac qui rendit un son argentin lorsqu'il le plaça sur la table.

Landry, à cette vue, sentit s'évanouir ses soupçons ; il sourit silencieusement et, empoignant le sac, le fit disparaître avec prestesse dans la doublure de son surcot.

— Eh bien ! reprit Orsini d'un ton de complète indifférence, que décides-tu au sujet de ton capitaine ? Je te répète que je ferai tout mon possible pour le rendre libre ; j'y arriverai, sans aucun doute, mais cela demandera du temps, car le roi qui signe, sans même s'inquiéter des causes, les ordres d'incarcération, réfléchit et questionne lorsqu'il s'agit de délivrer un prisonnier. Il me faudra donc trouver une raison plausible à la demande que je vais lui adresser et, cette raison une fois trouvée, il me faudra la lui faire accepter... et puis il me faut agir mystérieusement, car peut-être ignores-tu ce détail, la reine hait singulièrement ce capitaine, et si elle venait à apprendre que je médite de le délivrer, elle serait capable, non seulement de s'opposer à ce que le roi signe le parchemin, mais elle pourrait encore faire assassiner Buridan dans son cachot.

Landry frissonna, tellement était juste l'argumentation de l'Italien.

Celui-ci poursuivit :

— Donc, cela va demander un certain temps, plusieurs jours peut-être ; je te renouvelle donc la proposition que je t'ai faite tout à l'heure de te faciliter les moyens d'entrer au Grand-Chastelet... Au surplus, décide ce que tu voudras, accepte ou n'accepte pas... Voici l'ordre ; fais-en ce que tu voudras .. si tu ne t'en sers pas, tu le déchireras.

Ce disant, il traçait quelques lignes sur un parchemin au bas duquel il apposa sa signature ; après quoi, il le passa à Landry qui constata que c'était bien un ordre à maître Le Testu de le laisser conférer avec le capitaine Buridan.

Le tavernier plia soigneusement le parchemin et le fit glisser dans son escarcelle, réfléchissant qu'à tout prendre mieux valait profiter de cette permission et avertir Buridan de sa prochaine

mise en liberté, d'autant plus qu'en y réfléchissant il devenait évident pour lui que le mire Orsini avait plus d'intérêt à demeurer l'ami du tavernier Landry qu'à épouser les haines du diacre Feutrier, puisqu'au demeurant, il n'avait contre le capitaine aucun grief sérieux.

Il resta donc convaincu de la franchise du mire; et cette conviction était affermie encore par le petit sac qu'il sentait là, sous son surcot, tout contre sa poitrine.

— Grand merci, fit-il en se levant pour prendre congé de l'Italien, je veux, en attendant que, grâce à vos bons offices, mon ami Buridan soit sorti du Chastelet, je veux l'aller trouver pour lui faire prendre patience... Mais je vous supplie de ne pas tarder pour obtenir du roi...

— N'aie crainte, dit Orsini en l'interrompant, je veux, avant la fin de la présente semaine, te porter moi-même au *Chat-qui-Pesche* le fameux parchemin.

Et il ajouta en lui faisant de la main un geste amical :

— Maintenant que tu n'as plus rien à me dire, laisse-moi, j'ai à travailler.

Landry s'inclina profondément, ce qui l'empêcha de remarquer l'air sardonique du mire sur les lèvres duquel courut un léger sourire, tandis qu'il murmurait entre ses dents :

— Tu peux partir à présent ; nous avons causé assez longtemps pour que mes ordres aient pu être exécutés.

Le cabaretier, aussitôt qu'il eut mis le pied hors du palais, prit rapidement le chemin du Grand-Chastelet.

Mais, il n'était pas parvenu au milieu du Pont-aux-Meuniers, qu'il s'arrêta net, repris de plus belle par ses premiers soupçons.

Pour lui qui connaissait l'Italien de longue date, c'était un grand étonnement que de l'avoir trouvé de si facile composition, et cette attitude même lui causait de la défiance.

Aussi, jeta-t-il autour de lui des regards scrutateurs pour bien s'assurer que personne ne le suivait ou que quelque embûche ne lui était pas tendue; rien n'eût été plus facile au mire, afin d'éviter, au palais, des récriminations désagréables de la part d'un aussi dangereux complice que Landry, que de lui faire

planter entre les deux épaules un bon coup de dague et ensuite de faire jeter son cadavre à la Seine.

Mais rien ne vint justifier les appréhensions du tavernier; autour de lui tout paraissait fort tranquille et les gens qui passaient en le coudoyant semblaient, ce qu'ils étaient véritablement, d'honnêtes bourgeois.

Il reprit donc sa course, l'âme rassérénée, ne se rappelant plus le parchemin que, lors de son entrée, Orsini avait libellé si hâtivement et envoyé au capitaine des gardes, et puis y eut-il songé, que certes il n'eût pu supposer que ce parchemin le concernait, puisque le mire ignorait qu'il dût recevoir la visite du cabaretier

Tout en pensant à l'étonnement et à la joie de Buridan, Landry était parvenu à la porte du Grand-Chastelet, et après avoir heurté, avait été reçu par maître Carcajou qui, sur sa demande, lui indiqua le logis du gouverneur.

En entendant la porte se refermer en grinçant derrière lui, le tavernier sentit un frisson le glacer jusqu'aux moelles et peut-être, s'il en eût été temps encore, eut-il bien fait quelques pas en arrière pour se trouver sur le pavé du roi.

Mais, il était trop tard, car Carcajou, étonné de cette attitude, lui indiquait d'un ton rogue, et pour la deuxième fois, les appartements de maître Le Testu.

Celui-ci reçut le tavernier de la façon la plus gracieuse, si gracieuse même, qu'elle modifia complètement les idées de Landry touchant le gouverneur du Grand-Chastelet qu'on lui avait toujours dépeint comme de caractère sombre et d'humeur noire.

Maître Le Testu prit religieusement et respectueusement connaissance du parchemin que Landry lui avait tendu.

— Puisque vous avez licence de voir le prisonnier, dit-il avec un sourire des plus engageants, je vous veux conduire moi-même auprès de lui.

Le visage du cabaretier devint radieux.

— Mais, objecta le gouverneur, comme j'ai ordre de vous laisser seul avec lui tout le temps qu'il vous conviendra, je dois prendre mes précautions pour que vous ne puissiez remettre au

prisonnier rien de ce qui est défendu par les ordonnances; en conséquence, je vous prie de vouloir bien me remettre tous les objets que vous avez sur vous, et en possession desquels vous rentrerez dès que votre entretien sera terminé.

Landry fit la grimace ; néanmoins force lui fut bien d'obéir, et il déposa entre les mains de maître Le Testu, avec un inexprimable serrement de cœur, l'escarcelle qui contenait le sac d'écus, dont Orsini l'avait gratifié quelques instants auparavant.

Cela fait, le gouverneur manda le porte-clefs, et les trois hommes s'engagèrent dans un escalier étroit et glissant qui s'enfonçait, en forme de vis, dans les entrailles de la terre.

Nous devons dire qu'en cheminant dans ce boyau de pierre, Landry sentait de petits frissons glacés lui secouer les membres, à la pensée que des créatures humaines, faites pour respirer l'air pur et se chauffer au beau soleil, devaient à la magnanimité du roi d'habiter ces souterraines demeures.

Soudain, le porte-clés s'arrêta, et, entre-bâillant une porte :

— Voici le logis du capitaine Buridan, fit d'une voix douce maître Le Testu, si vous voulez entrer...

Le tavernier, sans défiance, franchit le seuil du cachot en s'inclinant devant le gouverneur qui s'effaça avec déférence pour le laisser passer.

A peine eut-il pénétré, que la porte se ferma brusquement et qu'un éclat de rire retentit accompagné de bruits sinistres.

C'était messire le gouverneur qui s'esbaudissait tandis que le porte-clés poussait des verrous et fermait des serrures.

Un moment abasourdi, Landry ne comprit pas ce qui lui arrivait.

— Holà ! cria-t-il d'une voix formidable, en accompagnant ses paroles d'un coup de pied dans la porte, on n'y voit mie là-dedans!

Maître Le Testu répondit railleusement :

— L'obscurité permet à l'homme de réfléchir plus profondément à ses destinées.

Puis des pas s'éloignèrent et le silence se fit soudain.

Alors seulement Landry comprit qu'il était prisonnier.

— Par tous les diables de l'enfer ! gronda-t-il, plein de rage, ce démon d'Orsini m'a joué comme un enfant.

Et il demeurait immobile dans l'ombre, n'osant bouger, par crainte de tomber dans quelqu'une de ces oubliettes dont les cachots d'autrefois étaient pourvus.

— Par Notre-Dame ! fit soudain une voix qui partait d'un angle de cet horrible réduit, n'est-ce point maître Landry, le tavernier du *Chat-qui-Pesche*, que l'on vient de me donner pour compagnon ?

Le cabaretier fit un bond, tellement son étonnement était profond de ne se point trouver seul, d'autant plus qu'il ne reconnaissait pas la voix de Buridan.

— Quel est donc, demanda-t-il, le malheureux qu'on a enfermé ici ?

— Ne me reconnais-tu pas, compère Landry ?

— Je vous avouerai que mon émotion est si grande... sans compter qu'on n'y voit goutte !

— Je suis Jehan de Sarcelles.

Le cabaretier poussa un cri.

— Jehan de Sarcelles ici ! dit-il, mais alors je comprends tout.

— En ce cas tu es plus heureux que moi, dit railleusement le docteur ès Sorbonne, et je compte bien que tu vas me faire partager ton bonheur ; car, depuis ce matin, je me creuse vainement la cervelle pour trouver une cause à mon arrestation... et malgré tous mes efforts...

— Ne vous souvenez-vous donc plus de certain entretien qui eut lieu, il y a quelques jours, au logis d'Hugonnet le Bricoleux, entre maître Orsini, vous, le capitaine Buridan et le duc d'Égypte ?

— Parfaitement si ; mais quel rapport peut-il y avoir ?...

— Quel a été le fond de cet entretien ?

— Nous avons en quelque sorte traité d'alliance avec l'Italien pour arriver à venger d'une manière éclatante tous les malheureux qui ont trouvé la mort en Tour de Nesle.

— Vous avez une mémoire merveilleuse, mon cher docteur ; seulement, à cette époque, l'Italien n'était plus d'accord avec la

reine et il entrait dans ses sentiments de marcher de conserve avec vous, tandis que maintenant...

— Sont-ils donc réconciliés ?

— Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que si Buridan a été arrêté ce matin, c'est pour complaire à dame Marguerite et à la suite d'un plan concerté entre Orsini et Guillaume Feutrier.

Sur le premier moment, la stupeur de Jehan de Sarcelles fut telle qu'il demeura muet.

— Buridan arrêté ! s'écria-t-il enfin, en es-tu bien sûr ?

— Tellement certain que je venais le visiter au Grand-Chastelet et que je croyais entrer tout à l'heure dans son cachot.

— Mais nous sommes perdus, dans ce cas !...

— Peut-être bien ; à moins que l'ami Tortelier, qui veille, ne nous sorte d'ici.

— Est-il donc, lui aussi, au courant ?

— C'est lui qui m'a appris l'arrestation du capitaine.

— Aussi donc, fit pensivement Jehan, tu penses que si nous sommes arrêtés, Buridan et moi, c'est parce que l'Italien a dénoncé à la reine nos projets de vengeance ?

— A mon avis, il n'y a pas d'autre motif.

— Mais comment le capitaine a-t-il pu se laisser prendre, car je le connais assez vaillant et assez fort pour ne point se laisser mettre la main dessus, surtout par les gens de Marguerite de Bourgogne.

— Ne vous ai-je pas dit qu'Orsini et Guillaume Feutrier sont les auteurs de cette arrestation, et ces deux noms ne signifient-ils pas traîtrise ?

Et alors le cabaretier fit au docteur ès Sorbonne le récit détaillé qu'il tenait de Jacques Tortelier.

— Ce Gaulthier d'Aulnay est le plus misérable félon qui ait jamais porté éperons et chaîne d'or ! s'écria Jehan de Sarcelles indigné et écœuré de la conduite du favori de la reine.

— Certes, répondit Landry, il a joué là un rôle auquel je n'aurais pas voulu consentir, moi, tout manant que je suis.

Il se fit entre les deux hommes un court silence, puis le docteur demanda :

Paris. — Imp H. Noirot, 22, rue de l'Abreuvoir

— Mais, toi-même, mon brave Landry, comment se fait-il que tu sois ici? ce ne peut-être assurément pour le même motif que Buridan et moi ; car tu n'assistais pas au conciliabule tenu dans le logis du Bricoleux, et les cadavres de la Tour de Nesle te devaient être parfaitement indifférents.

— Peut-être pas autant que vous le supposez, maître, répliqua le tavernier avec vivacité; tout ce qui touche le capitaine Buridan, me touche moi-même.

— Oui, je sais que tu as pour lui un dévouement profond ; mais je ne suppose pas que tu aies poussé ce dévouement jusqu'à venir partager sa geôle. Tu eusses été mieux dehors à t'occuper, de concert avec Tortelier, de notre délivrance.

— Eh ! par les cornes du diable ! s'écria Landry d'un ton furieux, c'est bien ce qui m'enrage; je me suis conduit comme un naïf, comme un imbécile... c'est ma faute et je méritais de me faire berner par l'Italien...

Et en guise de mortification, le cabaretier s'envoyait de gros coups de poings dans la poitrine.

— Voyons, voyons, mon compère, que sert-il de te lamenter et de te détériorer de la sorte? à rien, assurément... conserve donc toute ton énergie et toutes tes forces pour le moment où, peut-être, en aurons-nous besoin.

— Mais, c'est qu'aussi, grommela Landry, on n'est pas plus bête que moi.

Et en quelques mots, il narra au docteur ès Sorbonne comment, dans l'ingénuité de son âme, il était allé trouver Orsini dans l'espoir d'obtenir la mise en liberté de Buridan.

Et ce qui l'enrageait surtout, le brave cabaretier, c'était d'avoir été joué et berné jusqu'au dernier moment.

Ah! si l'Italien l'avait fait arrêter sur l'heure, dans son cabinet, c'eût été de bonne guerre; il n'avait, lui, Landry, qu'à ne pas se jeter dans la gueule du loup.

Mais l'hypocrisie du mire le mettait hors de lui et, instinctivement il maniait dans le vide ses doigts terribles, les ouvrant et les serrant avec une énergie féroce, comme s'il étreignait le cou de cet Italien du diable.



Il éleva la torche de façon à bien éclairer son visage. (Page 1166.)

Et puis, ce qui lui crevait le cœur, à ce pauvre Landry, c'était la mauvaise plaisanterie que lui avait faite maître Le Testu en le débarrassant de son escarcelle en laquelle il avait enfermé les beaux écus dont l'avait gratifié Orsini.

Et, tout à sa rage, il rôdait par le cachot, sans souci des ou-

bliettes, et des murs contre lesquels, dans l'obscurité, il se heurtait rudement.

— Et vous, maître Jehan, fit-il en s'arrêtant brusquement devant le docteur ès Sorbonne, quel hasard vous a amené céans ?

— Un hasard ! dis donc une traîtrise. Ce matin, un homme m'est venu quérir en mon logis de la rue de la Montagne, me disant que Tristan le Roux, un escholier que j'ai connu autrefois, était fort malade et réclamait mes soins... Je me suis rendu en hâte chez lui, et suis tombé dans une troupe de gens d'armes qui m'ont prestement appréhendé au corps et amené ici.

— Mais, ce que je ne m'explique guère, dit Landry, c'est la raison pour laquelle on nous a enfermés ensemble.

— C'est parce que toutes les geôles sont présentement occupées, répliqua Jehan, du moins à ce que m'a dit le porte-clefs, en me conduisant céans.

— Par tous les diables ! gronda Landry, c'est une chance dont nous devons remercier messire Satan, car, à deux, la captivité est moins dure... mais ce n'est point cela que fera marcher mon cabaret...

— Allons, console-toi mon brave Landry, fit Jehan de Sarcelles, peut-être ne sommes-nous ici que pour peu de temps.

— Le pensez-vous vraiment ? exclama le tavernier auquel ces paroles rendirent un peu d'espoir.

— J'en ai la presque certitude.

— Qui vous le fait supposer ?

— Tout simplement ceci : c'est que maître Orsini n'a aucun avantage à nous conserver indéfiniment ici.

— Vous pensez ?

— Ma supposition est basée sur la simple logique. Du moment que nous sommes ses ennemis et qu'il nous tient dans sa main, il n'a aucun intérêt à nous relâcher... dans ces conditions, a-t-il intérêt à nous nourrir éternellement ici ?... assurément non, car quelque maigre que soit notre nourriture, elle grève toujours d'autant le budget de l'État... d'où je conclus...

— D'où, vous concluez ?... balbutia Landry d'une voix tremblante.

— Que son intérêt et son dessein sont de nous faire passer le plus rapidement possible de vie à trépas...

Une kyrielle de jurons épouvantables fut la réponse de Landry à cette sinistre prédiction.

— Allons! paix, mon compère, fit Jehan de Sarcelles avec autorité, quand tu es entré, je composais un fort beau discours sur la vanité des choses humaines; dors ou fais silence, mais laisse-moi reprendre le fil de mes idées.

Et sur ces mots, dits d'une voix calme, le docteur ès Sorbonne se tut, laissant Landry plongé dans des réflexions aussi sombres que le cachot.

CHAPITRE LXV

D'une entrevue entre Buridan et Gaulthier d'Aulnay.

Au moment même où le docteur ès Sorbonne réclamait à son compagnon un silence si nécessaire à ses méditations, on heurtait violemment à la poterne du Grand-Chastelet.

— Par les tripes de monseigneur saint Grégoire! grommela maître Carcajou, qui, son repas achevé, s'apprêtait à faire en sommeillant une digestion facile, si cela continue, le meilleur serait de m'aller mettre en faction à la porte!

Et sans se presser aucunement, traînant les pieds avec nonchalance, il s'en vint tirer le guichet, disant d'une voix rauque et sans prendre la peine de regarder le nouveau venu à travers les grilles.

— Quel est donc le truand assez truand pour heurter de la sorte?...

— Je vais te heurter les côtes plus rudement encore, vilain, pour t'apprendre à raisonner ainsi devant le capitaine aux gardes de la reine, Gaulthier d'Aulnay... Allons drôle! ouvre, et plus vite que ça...

La fureur de Carcajou disparut comme par enchantement, remplacée par une humble obséquiosité.

Aussi rapidement que le lui permit le tremblement communiqué à ses membres par l'énoncé des titres et qualités de celui qui frappait, il déroula la chaîne, tira les verroux et ouvrit la porte toute grande pour donner passage au jeune homme devant lequel il ploya en deux sa souple échine.

— Or ça, maître maraud, fit Gaulthier d'Aulnay, messire Le Testu est-il céans?

— Oui, Monseigneur, balbutia le guichetier en se courbant davantage encore.

Sans écouter les doléances du guichetier protestant de son dévouement et de son respect pour la personne de messire le capitaine, mais mettant sur le compte de sa vue mauvaise les paroles qui lui avaient échappé tout à l'heure, Gaulthier s'éloigna dans la direction du logis du gouverneur.

Le jeune homme arrivait en droite ligne du Palais, encore sous l'impression de la révélation que la reine lui avait faite en présence du roi, concernant la mort de son frère Philippe, et, cédant à un mouvement de fureur, il venait considérer face à face l'assassin de son frère, sans réfléchir à ce qu'une semblable démarche avait d'incompatible avec sa dignité de gentilhomme.

Quand il se fit annoncer chez maître Le Testu, le digne gouverneur allait se mettre à table, et il couvait déjà d'un regard gourmand une superbe volaille cuite à point, toute dorée par le feu, et de laquelle s'échappait un odorant fumet.

« Tel maître, tel valet », dit la sagesse des nations; il est à présumer que ce proverbe était créé déjà au temps de Louis X, dit le Hutin, car le gouverneur du Grand-Chastelet et son guichetier étaient aussi intraitables l'un que l'autre sur la question des repas, à cette seule différence près que Carcajou n'aimait pas être dérangé au moment de sa digestion, tandis que maître Le Testu ne pouvait supporter, ou du moins supportait difficilement que l'on retardât de quelques instants l'absorption d'un bon morceau.

Aussi poussa-t-il un juron étouffé quand on vint lui dire que le

capitaine aux gardes de dame Marguerite demandait à l'entretenir sur l'heure; néanmoins, il était trop habile pour laisser voir l'irritation que lui causait cette visite intempestive, aussi s'avança-t-il avec un obséquieux empressement au devant du jeune homme, dissimulant sa contrariété sous un sourire doucereux.

— Messire Le Testu, fit brusquement Gaulthier d'Aulnay en répondant au profond salut du gouverneur par un geste plein de désinvolture, veuillez prendre les clés et me conduire de suite au cachot d'un de vos prisonniers avec lequel j'ai à m'entretenir sans tarder.

— Je vais faire appeler le geôlier qui vous accompagnera et vous guidera mieux que moi, monseigneur, dit le gouverneur, comptant échapper par ce moyen à une corvée qui faisait refroidir une volaille si appétissante.

Gaulthier d'Aulnay bondit sur le gouverneur qu'il secoua rudement par le bras.

— Me faire accompagner! gronda-t-il; mais n'est-il point dit dans les ordonnances que le gouverneur seul doit avoir les clés du cachot des prisonniers d'État?

— C'est vrai ! c'est vrai ! monseigneur, balbutia le malheureux. Mais, excusez-moi, car vous ne m'avez point dit qu'il s'agissait d'un prisonnier d'État, et je ne pouvais deviner...

— C'est le capitaine Buridan que je désire voir, répondit sèchement Gaulthier.

Maître Le Testu jeta un regard navré sur la belle volaille dont le fumet semblait devenir de plus en plus odorant et la mine de plus en plus réjouissante ; puis, étouffant un soupir, il alla à une petite armoire scellée dans le mur, y prit quelques clés et, précédé d'un geôlier portant une cire, il s'achemina, suivi du sire d'Aulnay, vers la tour au fond de laquelle était enfermé le capitaine Buridan.

Le digne gouverneur avait pressé le pas dans l'espoir de revenir plus rapidement rejoindre son souper; aussi fut-il profondément déçu lorsque, arrivé à la porte du cachot, Gaulthier lui dit d'un ton de commandement :

— Je vais pénétrer seul dans cette geôle et vous m'attendrez au dehors en compagnie de cet homme, afin de m'ouvrir à mon premier appel.

Et, sans même remarquer la physionomie navrée du gouverneur, le jeune homme lui prit la cire des mains et, d'un pas ferme, franchit le seuil du cachot.

Au grincement de la porte qui s'ouvrait, Buridan qui gisait étendu sur une botte de paille, se redressa à demi, fixant sur le nouveau venu un regard troublé par la lumière fumeuse de la cire.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix vibrante.

Sans répondre, Gaulthier s'avança et, lorsqu'il fut arrivé tout près du prisonnier, il éleva la torche de façon à bien éclairer son visage.

— Gaulthier d'Aulnay ! gronda Buridan dont le premier mouvement fut de s'élancer en avant.

La vue du jeune homme lui rappelait cruellement, en effet, la traîtrise dont le matin même il avait été victime et au moyen de laquelle il gisait maintenant dans ce cachot infect.

Mais, grâce à son énergique volonté, il dompta sa colère et, refoulant son émotion, il réussit à donner à sa physionomie cet aspect railleur qui avait le don d'irriter le capitaine aux gardes de dame Marguerite.

Silencieusement, Gaulthier considérait le prisonnier, les lèvres entr'ouvertes par un rictus féroce, l'œil luisant de méchanceté et de haine.

— Enfin, exclama-t-il d'une voix sourde, vous voilà donc à la merci de la justice des hommes, capitaine Buridan.

— De la justice des hommes ! fit Buridan calme et impassible ; vous voulez dire sans doute à la merci de la justice d'Orsini ou de la vôtre peut-être... c'est-à-dire à la merci de votre haine.

— Vous l'avez dit, en vérité, je n'ai cure des griefs que le sire peut avoir contre vous. Je ne veux m'occuper que des miens.

— Quand on est gentilhomme, répondit Buridan d'une voix sévère, c'est l'épée à la main que l'on traite des questions de ce

genre, et ce matin l'occasion était toute trouvée, si vous en aviez voulu profiter... mais il paraît que malgré la noblesse à laquelle vous prétendez appartenir, la traîtrise vous paraît une arme plus sûre que l'arme suspendue à votre côté.

— Par mon âme!... s'écria Gaulthier tremblant de colère, vous en avez menti!

— Vous oubliez, messire Gaulthier, répliqua Buridan sans s'émouvoir, que je suis enchaîné, et par conséquent incapable de vous refouler vos insultes dans le fond de la gorge.

Puis il ajouta avec une teinte de mélancolie :

— Jeune homme, vous entrez dans la vie par une mauvaise voie, quand on oublie comme vous les sentiments d'honneur et de loyauté.

— Par le diable! exclama le sire d'Aulnay, les sentiments dont vous parlez, n'ont rien à voir ici.

— Qu'entendez-vous par là? demanda vivement le prisonnier, n'oubliez pas que s'il est lâche de reculer devant un ennemi, il est peut-être plus lâche encore de le frapper quand il ne peut se défendre.

Gaulthier eut un sourire de mépris.

— En vérité, dit-il en raillant, si ce n'était si horrible ce serait fort curieux que de vous entendre; vous, parler d'honneur et de loyauté!

Buridan fixait sur lui des yeux étonnés; il cherchait, sans le trouver, le sens des paroles que le favori de Marguerite venait de prononcer.

— Oui, reprit le jeune homme avec une âpre satisfaction, te voilà enchaîné, Buridan, et, certes, tu le mérites mieux que le plus criminel des routiers; tu ne peux t'imaginer quel plaisir j'éprouve à te contempler ainsi scellé au mur, au fond de cette fosse, comme aussi quel plaisir j'éprouverai à assister au déchiquettement de ton corps par la torture et au balancement de ta carcasse à l'une des fourches de Montfaucon.

A ces mots, le prisonnier répondit par un ricanement.

— Il me plaît à voir, dit il, que vous avez le même genre de satisfaction que l'honnête Guillaume Feutrier, et que vos sou-

haits se rencontrent exactement avec ceux qu'il me faisait ici même, il y a quelques heures.

Il se tut un moment, puis reprit avec une grande dignité dans la voix :

— Tout en vous reconnaissant le droit de m'injurier, puisque vous êtes le plus fort, je vous serais cependant fort obligé de me dire d'où vient cette haine acharnée qui vous pousse à me souhaiter tant de maux ; car je ne puis supposer que notre rencontre aux environs de l'abbaye de la Reine-Blanche en soit seule la cause.

— Et tu supposes à merveille ! dit Gaulthier en grinçant des dents, et sur ce que j'ai de plus sacré au monde...

— Sur votre amour pour Marguerite, fit ironiquement Buridan.

— Oui, sur mon amour pour elle, exclama le jeune homme, je jure que je suis innocent du guet-à-pens tendu ce matin par Guillaume Feutrier... mais je jure aussi qu'à l'heure présente, je l'approuve, cette traîtrise qui me met en possession de ta personne, je la bénis, et ne regrette qu'une chose, c'est de n'en être point l'auteur. Quand je pense que sans l'heureuse inspiration de ce moine, je froissais mon épée contre la tienne ! Quelle honte !

— Messire d'Aulnay ! gronda le prisonnier dont l'œil lança un éclair.

— Moi, gentilhomme, me battre avec un traître et un félon tel que toi ?

— Gaulthier ! s'écria Buridan en se démenant dans ses chaînes qui bruissaient sinistrement.

— Dire que je pouvais être tué par lui !... Oh ! mon pauvre Philippe, c'eût été une singulière vengeance que je t'eusse offerte là !

— Votre frère ! murmura Buridan, votre frère !

— Oui ! mon frère Philippe.

— Que vient-il faire en cette occasion ?

— L'infâme ! hurla Gaulthier prêt à s'élancer sur le prisonnier, il a l'audace de jouer la naïveté.

— Mais en vérité !...

— Avoue donc, au moins, mécréant, avoue ton crime.



Tortelier gratta de façon toute particulière. (Page 1176.)

— Mon crime! que voulez-vous dire

— Nieras-tu donc avoir assassiné traîtreusement et lâchement mon pauvre Philippe?

— Moi! s'écria Buridan au comble de la surprise.

— Oui, toi, qui, à dessein, cherchais à détourner mes soupçons.

— Ventredieu! j'en jure...

— Jureras-tu aussi que n'es pas allé en Tour de Nesle, cette même nuit où mon pauvre frère a trouvé la mort?

— Je n'ai point à nier ce qui est vrai.

— Nieras-tu aussi l'émotion qui s'est emparée de toi à ma vue?

— Folie! vous dis-je.

— Tu as tué mon frère, j'en ai la preuve...

— La preuve?...

— Oui, la preuve, que notre sire le roy et dame Marguerite m'ont fournie tout à l'heure... La preuve qu'on te mettra sous les yeux, quand le moment sera venu...

— Marguerite de Bourgogne en a menti! s'écria Buridan...

Gaulthier d'Aulnay devint pâle et faisant un bond en avant.

— Tu veux donc que je fasse rentrer tes paroles dans la gorge, mécréant!

Le prisonnier eut un haussement d'épaules plein de mépris.

— Marguerite de Bourgogne en a menti, répéta-t-il d'une voix ferme.

Et il ajouta :

— Je ne sais dans quel but elle vous a conté une semblable histoire... Je prévois là-dessous quelqu'une de ces machinations infernales dont elle est coutumière... mais me tueriez-vous ici même et écarteleriez-vous mon cadavre que chacun des lambeaux de ma chair palpitante crierait encore : « Gaulthier d'Aulnay, Marguerite de Bourgogne en a menti... je suis innocent de la mort de ton frère Philippe. »

Mais, soudain, Buridan se tut, car l'idée lui vint à l'esprit, tellement cette monstrueuse accusation était absurde, que le langage et l'attitude du jeune homme pouvaient parfaitement n'être qu'une habile comédie pour mieux masquer sa traîtrise du matin.

D'un autre côté, en admettant que Gaulthier fût sincère et vît sincèrement en lui l'assassin de Philippe, sans doute Marguerite avait-elle à sa disposition, pour prouver cette accusation, des arguments dont lui, Buridan, manquait totalement pour prouver son innocence.

L'amour ne fait-il pas accepter, les yeux fermés, par celui qui en est pris, les choses les plus invraisemblables?

Pouvait-il donc lutter, sur un semblable terrain, contre un adversaire aussi habile que Marguerite de Bourgogne?

Une seconde de réflexion avait suffi pour rendre au capitaine le sang-froid dont il se départissait rarement; aussi résolut-il de couper court à l'entretien en le ramenant à son point de départ.

Il se laissa tomber sur sa litière de paille et, appuyant sa tète sur son coude replié.

— Savez-vous bien, messire d'Aulnay, dit-il d'une voix grave, qu'avant d'accuser un homme, quel qu'il soit, d'un crime semblable, il lui faut apporter des preuves à l'appui.

Etonné du changement subit survenu dans l'attitude et le langage du prisonnier, Gaulthier le considéra quelques instants en silence; puis il répondit d'une voix sifflante :

— Les preuves, c'est toi-même qui les fourniras... La torture te fera parler...

Buridan haussa les épaules et répliqua railleusement :

— La torture!... en vérité, je serai fort heureux de voir quelle prise la douleur peut avoir sur ma chair qu'ont tailladée et percée, pendant plus de vingt ans, les lances et les épées des infidèles... Ou je me trompe fort, ou j'aurai l'âme aussi calme et aussi inébranlable sur le chevalet que sur le champ de bataille.

Gaulthier le couvrit de son mauvais regard.

— Cela, murmura-t-il, est affaire à maître Caboche... Mais je crois qu'autre chose est souffrir sous le ciel bleu, au grand air, en pleine bataille, au milieu de l'enivrement du choc des aciers et de l'éclatante fanfare des trompes, et qu'autre chose est souffrir la nuit, à la clarté d'une torche, au fond d'un cachot humide, tandis qu'à vos côtés un prêtre, à genoux sur les dalles, psalmodie la prière des agonisants.

Malgré lui, et quel que fût son empire sur lui-même, Buridan tressaillit.

Changeant brusquement de conversation :

— Assurément, dit-il d'une voix ferme, je ne puis me disculper autrement qu'en rejetant, avec toute la force de mon indigna-

tion, l'accusation que vous formulez contre moi ; à moins cependant que le jugement de Dieu...

Gaulthier éclata.

— Le jugement de Dieu ! s'écria t-il d'une voix frémissante... Que moi, je m'aille mesurer contre un maudit, un traître, un félon tel que toi ! Non, j'ai juré, sur le corps encore chaud de mon pauvre Philippe, que le bourreau seul le vengerait ; je te tiens et c'est maître Caboche qui sera le jugement de Dieu.

— Moi ! traître et félon ! répliqua Buridan ; en vérité, voilà ce qu'on appelle intervertir les rôles à plaisir ! Qu'êtes-vous donc, vous-même, pour venir ainsi me jeter à la face des noms qui sont les vôtres ? Ne m'aviez-vous pas fait un serment de fidélité et d'amitié ? ce serment, qu'est-il devenu ?... Je vous avais confié un dépôt sacré !... où est-il ?... Et mes confidences ! au lieu de les conserver enfermées dans votre sein, n'êtes-vous point allé les vendre vilainement à Marguerite de Bourgogne ?... Je ne sais et ne veux point savoir par suite de quels événements ou de quelles machinations vous, autrefois mon ami, vous êtes devenu mon adversaire et mon ennemi... mais ce que je sais, c'est qu'il est outrecuidant de votre part de me venir parler de la sorte, à moi, envers lequel vous avez toujours agi de si singulière façon.

Gaulthier rougit un peu ; mais son trouble ne fut que passager, et il reprit d'une voix éclatante :

— La cause !... elle est bien simple à comprendre et aussi bien simple à dire... J'aimais, et j'aime encore la reine Marguerite... j'ignorais vos machinations contre elle... dès que je les ai connues, je les lui ai dévoilées. L'amour est plus fort que l'amitié, si tant est que le sentiment qui nous unissait fût l'amitié.

— Ventredieu ! dites donc plutôt que c'est Marguerite qui, par ses insinuations et son langage perfide, a réussi à armer traîtreusement votre main contre moi !

— N'as-tu point osé jeter les regards sur elle ! s'écria Gaulthier, dont les yeux brillèrent d'un sombre éclat, sur elle que j'aimais, et pour laquelle tu connaissais mon amour !

Buridan eut un petit haussement d'épaules plein d'insouciance :

— Bast! fit-il, qu'en savez-vous?

— L'affirmation de la reine me suffit, et depuis qu'elle m'a révélé ce secret je me suis cru dégagé du serment de fidélité que je t'avais fait jadis, puisque tu étais le premier à entrer dans la voie de la traîtrise... mais depuis que j'ai connaissance de ton horrible forfait, c'est toute ta chair, c'est tout ton sang qu'il me faut!...

Le prisonnier partit d'un léger éclat de rire.

— En vérité, fit-il, et dame Marguerite a attendu un aussi long temps avant de vous faire une révélation qui vous intéressait à un aussi haut point? Cela ne vous semble-t-il pas étrange, seigneur d'Aulnay?

— Ah! langue de serpent! gronda Gaulthier... tu me voudrais mettre en suspicion à l'égard de Marguerite!... mais c'est peine et temps perdus. Marguerite est élevée dans mon âme sur mon amour, aussi solidement que la Vierge Marie sur son autel, dans la chapelle de Notre-Dame. Sache donc que, sans en rien dire, elle a longtemps cherché quel pouvait être l'assassin de mon pauvre Philippe, et si elle ne me l'a désigné qu'aujourd'hui, c'est qu'aujourd'hui seulement elle a su quel il était.

Buridan réfléchit quelques instants, cherchant à expliquer clairement la conduite de la reine, ne comprenant pas pour quelles raisons elle pouvait bien avoir réservé pour la dernière heure ce mensonge énorme, grossier, et qui n'eût pu trouver de crédit qu'auprès d'un amoureux, tel que Gaulthier d'Aulnay.

Soudain son œil s'éclaira d'une subite lueur; il venait de comprendre et de voir distinctement le rôle véritable que le jeune homme avait joué dans la trahison dont il était victime.

Il se représentait Marguerite l'âme déchirée d'angoisse en apprenant l'imminence du combat de son Gaulthier contre un adversaire aussi redoutable que le capitaine Buridan, et il devina qu'elle avait machiné le guet-apens du Pré-aux-Clercs pour soustraire son amant aux coups qu'elle prévoyait pour lui.

La participation d'Orsini et de Guillaume Feutrier était chose indubitable, non moins que l'innocence de Gaulthier qui n'avait servi là-dedans que d'instrument inconscient.

Et tellement fort l'inexplicable sentiment qui survivait dans le cœur du capitaine à toutes les vilaines actions du jeune homme, qu'il sentit tout à coup sa poitrine soulagée d'un énorme poids.

Cependant, ce qui le chagrinait, c'était de voir l'aveuglement de Gauthier, aveuglement tel qu'aucune preuve, quelque probante, quelque éclatante qu'elle fût, ne pourrait lutter contre les accusations de Marguerite.

Il comprit que ce serait perdre son temps que de vouloir semer la confiance dans un terrain que la reine avait si bien préparé de ses mains, aussi se résigna-t-il à laisser les événements suivre leur cours.

Au fond, Buridan était fataliste, et, persuadé que rien n'arrive ici-bas, que par la force des choses, il ne chercha point à lutter, convaincu que s'il était écrit qu'un jour la lumière se ferait sur ces événements, le temps, dans un avenir plus ou moins lointain, ferait luire cette lumière.

Neanmoins, il fut curieux de s'assurer qu'il ne s'était point trompé en ses nouvelles conjectures, et il reprit, après quelques instants de silence :

— Votre esprit est, en ce moment, trop prévenu contre moi, pour que je cherche à vous démontrer la vérité. La seule grâce que je vous demande est de répondre en toute franchise à la question que je vous vais poser.

— Parlez, fit Gaulthier.

— La reine Marguerite de Bourgogne, ainsi que l'a prétendu ce matin le diacre Guillaume Feutrier, connaissait-elle le combat qui devait avoir lieu, ainsi que l'heure et le lieu de la rencontre?

— Assurément, et tout autre, à ma place, eût fait comme moi. Quel chevalier, en effet, sur le point d'aller combattre, refuserait à sa dame de lui dire l'heure à laquelle elle peut prier le Seigneur, afin qu'il bénisse les armes de son chevalier?

Le visage de Buridan refléta le contentement intérieur qu'il éprouvait de voir dans ces paroles naïves la confirmation de ses suppositions ; et il répondit en inclinant légèrement la tête :

— Il suffit, Messire.

— Quel sens dois-je donner à vos paroles?

— C'est affaire à moi et n'ai, je suppose, aucune explication à vous fournir touchant mes pensées intimes.

Cette réponse fit sourdre dans l'âme de Gaulthier, qui commençait à s'apaiser, une nouvelle colère, plus violente encore.

Il fit un pas en avant, la main sur la poignée de son épée.

Mais un regard ferme et assuré de Buridan l'arrêta et lui rendit le sang-froid qui menaçait de l'abandonner.

Reprenant donc possession de lui-même, il comprit que se livrer, en ces circonstances, à des voies de fait sur un prisonnier sans défense serait un acte indigne de lui.

A pas lents, fixant toujours sur Buridan ses yeux pleins de haine, il recula jusqu'à la porte qui s'ouvrit au premier signal qu'il donna en frappant dans ses mains et sortit sans prononcer une seule parole.

— Pauvre Gaulthier, murmura le capitaine d'un accent sincèrement apitoyé, dès que son cachot fut retombé dans l'obscurité, il souffre vraiment... Mais, ventredieu ! à moins que Dieu ou le diable s'en mêle, je crois bien que je suis perdu !

Puis son œil s'éclaira d'une fugitive lueur.

— Bast ! le capitaine Buridan en a vu d'autres... J'aime à croire que ma carrière n'est pas terminée... Quand on a des amis comme Landry, Jehan et Tortelier, on n'a pas le droit, sans leur faire injure à eux-mêmes, de désespérer... donc, ne désespérons pas...

Et, sur cette réflexion pleine de philosophie, le prisonnier s'allongea sur sa couche de paille pour demander à un rêve agréable toutes les douceurs et tout le confortable que la réalité sombre lui refusait.

Quant à Gaulthier, pendant que Buridan monologuait ainsi dans son cachot, il sortait du Chastelet, l'âme tout aussi altérée de vengeance que lorsqu'il y était entré, laissant maître Le Testu s'attabler enfin devant sa volaille toujours dorée mais froide maintenant, ce qui lui tira de la poitrine un profond soupir.

CHAPITRE LXVI

Dans lequel Franc-Picard fait connaissance avec demoiselle Annette.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, Jacques Tortelier et Franc-Picard cherchant, pour la nuit, un logis sûr où ils pussent être mis à l'abri des recherches probables auxquelles devaient se livrer les archers du roi.

Le routier avait entraîné l'escholier à travers le sombre dédale de rues qui, à cette époque, faisait de cette partie du vieux Paris féodal, comme un inextricable labyrinthe.

Il avait ainsi amené le jeune garçon jusqu'en un carrefour dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une amorce, à l'entrée de la rue Saint-Denys, sur la place Sainte-Opportune.

C'était le carrefour Saint-Magloire ; il s'arrêta devant une porte basse au-dessus de laquelle se balançait, grinçant autour une tringle de fer rouillé, une plaque de tôle portant, en guise d'enseigne, un archange Michel terrassant le dragon.

Tortelier gratta de façon toute particulière ; la porte s'entr'ouvrit presque aussitôt, et par l'entre-bâillement, Jacques Tortelier s'engouffra prestement, suivi de Franc-Picard, dont l'âme battait un peu, en présence de ces allures mystérieuses.

Une fois entrés, les deux compagnons se trouvèrent dans la plus complète obscurité.

Le routier avait pris la main du jeune homme, et tous deux se tenaient immobiles et muets.

Soudain, dans l'ombre épaisse, une voix se fit entendre, qui demanda doucement :

— C'est vous, messire Jacques ?

— Oui, demoiselle Annette, c'est moi.

— Mais, vous n'êtes pas seul ?

— Non, j'amène un compagnon dont je t'ai parlé maintes fois...



Elle entoura de ses deux bras le cou du truand, qui lui plaqua sur les joues ses lèvres gourmandes. (Page 1179.)

— C'est parfait.

— Et qu'il s'agit de loger cette nuit...

— Cette nuit et d'autres encore, mon logis est à votre disposition.

— Merci, mon enfant.

— Mais, vous-même, maître Jacques.

— Je coucherai également ici... mais fais-nous de la lumière, car il fait noir comme dans un four.

Et demoiselle Annette, s'approcha de l'âtre où brillaient encore, au milieu des cendres, quelques charbons tout rouges, et, peu d'instants après, une résine jeta une lueur indécise et fumeuse sur l'hôtesse et le logis.

Annette était une jeune fille d'une vingtaine d'années, à la figure intelligente, aux yeux vifs, aux lèvres souriantes, qui s'avança, en projetant la lumière de sa torche sur le visage des nouveaux venus.

Amicalement, maître Jacques lui prit la main.

La vue de Franc-Picard surtout semblait éveiller en elle un monde d'idées toutes nouvelles; ses regards allaient du routier à l'escholier, et il n'était point difficile de deviner en faveur de qui penchait la balance dans la comparaison qui s'établissait en son esprit.

Tortelier s'en aperçut bien, lui; mais c'était une bonne nature, malgré la brusquerie de son caractère, et puis les questions de femmes, dans une existence comme la sienne, devaient compter peu ou prou.

Il eut un léger sourire, quelque peu sceptique, qui amena sur les joues d'Annette une fugitive rougeur.

— Ça, dit-il gaiement, nous peux-tu fournir asile ce soir, ma gente amie, à moi et à ce compagnon.

— En doutez-vous, maître Jacques? ajouta-t-elle sournoisement et en clignant de l'œil de façon interrogative du côté de l'escholier de Clermont.

Le routier partit d'un éclat de rire.

— Mais, oui, dit-il, ce jeune homme aussi te demande l'hospitalité.

Sans ajouter un mot, la gamine éleva la cire qu'elle tenait à la main, et, faisant signe aux deux hommes de la suivre, s'engagea dans une sorte d'escalier raide comme une échelle de meunier, et dont les marches grasses et vermoulues tremblaient à chaque pas.

Au premier étage, la gamine s'arrêta et, ouvrant deux portes donnant dans deux soupentes :

— Voici vos logis, Messires, murmura-t-elle.

Et leur remettant à chacun un petit morceau de cire, dont elle avait eu soin de se prémunir avant que de monter, elle leur souhaita une bonne nuit et se retira.

A peine était-elle descendue, qu'un petit grattement se fit entendre à la porte, à peu près semblable à celui dont quelques instants auparavant Jacques Tortelier s'était servi.

Annette tressaillit.

Puis, courant sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier, elle tendit l'oreille.

Un ronflement formidable, parti de l'étage supérieur, ébranlait la maison ; c'était Tortelier qui, brisé de fatigue et d'émotion, cherchait dans un sommeil réparateur les forces nécessaires aux labeurs du lendemain.

A la porte, le grattement continuait toujours.

La jeune fille fronça imperceptiblement le sourcil et demeura un moment immobile, indécise, sans doute, sur ce qu'elle voulait faire.

Enfin, elle prit un parti, et, lentement, comme à regret, elle alla ouvrir.

Un homme se glissa par l'entre-bâillement; mais, à peine fut-il entré, qu'Annette lui posa la main sur le bras, tandis qu'elle plaçait un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

La bouche de l'homme se fendit largement dans un rire muet.

Il laissa glisser à terre l'ample manteau dans lequel il était enveloppé, enleva le chaperon qui lui descendait jusqu'aux yeux, et alors, éclairé par la lueur tremblottante de la cire, le visage de Joël le Cagouleux apparut.

Sans bruit, il s'assit au coin de l'âtre, sur une escabelle, et, attirant à lui la jeune fille, l'assit sur ses genoux.

Alors, machinalement, elle entoura de ses deux bras le cou du truand, qui lui plaqua sur les joues ses lèvres gourmandes.

Joël sourit d'un air plein de fatuité et lui chuchota à l'oreille :

— Tu ne m'attendais pas ce soir ?

— Non ! murmura-t-elle, je te croyais en expédition.

— C'est vrai ; mais je n'ai pu résister au désir de te venir embrasser, et me voilà... ça ne te dérange pas au moins?

Elle haussa les épaules.

— T'es bête, murmura-t-elle, est-ce que ça me dérange jamais que tu viennes me voir.

Le truand la regarda en dessous d'un air soupçonneux.

— Et... il n'y a rien de nouveau?

— Où ça donc, veux-tu qu'il y ait du nouveau? demanda-t-elle ingénuement.

— Par le Diable ! mais ici ! répliqua-t-il en fronçant le sourcil.

Elle secoua négativement la tête.

Il la saisit durement par les poignets.

— Écoute, gronda-t-il, il ne faut pas abuser de ce que je t'aime pour te moquer de moi.

Elle eut un mouvement de surprise.

— Moi ! dit-elle, me moquer de toi !

— Je sais ce que je dis, fit-il ; ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire des grimaces.

— Que veux-tu dire?

— Il y a deux hommes ici !

Elle joua l'étonnement; mais son trouble était trop apparent pour que l'autre pût s'y méprendre.

— Il y a deux hommes ici, répéta-t-il en lui tordant brutalement le bras.

La douleur lui fit pousser un gémissement.

— Qui te l'a dit? demanda-t-elle.

— Je les suivais et les ai vus entrer ici.

— Tu mentais donc tout à l'heure, fit Annette, en disant que tu étais venu pour me voir?

— N'as-tu pas menti à ton tour, répliqua-t-il, en me jurant qu'il n'y avait rien de nouveau?

Elle baissa la tête, furieuse d'être découverte.

— Et ces deux hommes, poursuivit le Cagouleux, tu les connais?

— Non ; ce sont des hommes qui sont venus louer un gîte pour la nuit... mais toi, tu les connais donc, que tu les suivais !

— Oui, ce sont des ennemis à moi.

Un léger frisson secoua Annette.

— Écoute, dit le truand dont la voix s'adoucit, si tu veux, nous allons nous entendre?

Il fouilla dans son escarcelle et en tira un collier à perles d'or qu'il fit miroiter à la cire.

Annette joignit les mains.

— Que c'est beau ! murmura-t-elle d'une voix admirative.

Il lui déposa le bijoux entre les mains.

— Regarde-le de plus près, dit-il, vois comme les grains sont lourds et bien ciselés

Les yeux luisants de convoitise, la jeune fille examinait le collier.

— Si tu veux, il est à toi, murmura le Cagouleux.

— Bien vrai ? dit-elle.

— Cela ne dépend que de toi.

Le visage d'Annette s'assombrit soudain.

— Que vas-tu me demander pour cela ?

— Oh ! rien de bien difficile.

— Mais encore ?

— Eh bien ! voilà... Je t'ai dit tout à l'heure que les deux hommes qui sont ici sont mes ennemis...

Sans répondre, elle hocha la tête.

— Comprends-tu, maintenant?... demanda-t-il d'une voix insinuante, mais ferme

Elle s'était écartée brusquement de Joël et, laissant tomber à terre le collier d'or ciselé :

— Je comprends, murmura-t-elle, que tu vas me demander une infamie !

Stupéfait, il la regarda un moment en silence.

— Une infamie ! répondit-il enfin... Qu'appelles-tu une infamie? Est-ce de se venger de ses ennemis?

Sans s'émouvoir, elle répondit :

— Un homme se venge lui-même et seul, sans avoir besoin d'une femme pour l'aider.

— Par le diable! gronda le truand, aurais-tu la prétention de me donner une leçon ?

Et il reprit, d'une voix menaçante :

— Quelle mouche te pique, ce soir?... Aurais-tu, par hasard, des intentions folâtres concernant le jeune escholier ?

— Ah ! c'est un escholier ! répondit-elle étourdiment, tandis qu'une légère rougeur empourprait ses joues.

A peine eut-elle prononcé ces quelques mots qu'elle s'en repentit.

Joël, d'un bond, fut sur elle, et, la saisissant au poignet :

— Écoute, dit-il farouchement, je ne suis point de ces muguets de cour qui supportent d'être tournés en ridicule par les femmes; du jour où tu as accepté d'être ma femelle, je t'ai averti qu'à ta première tentative d'émancipation, le sang coulerait... Or, ce moment que je prévoyais est arrivé...

Ce disant, il tira son poignard :

— Si tu veux avoir la vie sauve, tu n'as qu'à m'obéir... Tu me comprends, hein ?

La tête baissée et les paupières mi-closes, Annette semblait ne pas entendre.

— As-tu eu au moins la bonne idée de les loger en des chambres différentes? fit-il.

— Que t'importe?

Il étouffa un juron en lui tordant brutalement le poignet.

Elle poussa un cri de douleur.

— Tu me fais mal ! gémit-elle.

— Réponds ; sont-ils logés séparément?

— Oui.

— En ce cas, cela va bien... tu vas monter doucement et les enfermer... ou plutôt non; tu vas me conduire et je ferai cela moi-même.

— Allons, dit-elle, prenant subitement son parti de la situation.

Le routier sourit et rengaina son poignard, content au fond,

de n'être pas obligé d'employer des moyens violents contre cette petite, dont la vue excitait en lui de tous autres instincts que la férocité.

D'une main, il saisit le flambleau de cire ; de l'autre il ouvrit la porte qui donnait sur la cage de l'escalier.

— Tu comprends, fit-il avec un rire muet plein de ruse et de férocité, une fois enfermés là haut, je cours chercher des amis et nous leur faisons leur affaire... Ce Tortelier est un gaillard avec lequel je ne me soucie nullement de lutter seul, d'autant plus qu'il pourrait m'échapper; ce qui n'entre nullement dans les plans de celui que je sers... bien au contraire.

Ce disant, faisant signe à Annette de le suivre, il ouvrit la porte.

Mais il n'avait pas fait deux pas que soudain il poussa un cri de rage ; ses deux bras battirent l'air et il tomba à la renverse sur le sol.

Dans sa chute, il lâcha la cire qui s'éteignit, et la pièce se trouva plongée dans une obscurité complète.

La jeune fille, qui marchait derrière le truand, n'eut que le temps de faire un bond de côté pour n'être point entraînée par le corps.

Immobile et muette, la pauvre enfant tremblait de tous ses membres, n'osant faire un mouvement, ni avancer ni reculer, dans l'incertitude où elle était de l'événement inexplicable qui survenait.

Alors, en haut de l'escalier un double éclat de rire éclata, et la voix de Tortelier se fit entendre.

— Et bien ! maître Joël, as-tu ton compte ?

Puis il ajouta :

— Je crois, jeune homme, que le coup a porté juste.

— En effet, répondit Franc-Picard d'une voix rieuse, le virolet a dû l'atteindre en pleine poitrine; tu vois combien tu avais tort de railler mon arbalète.

En entendant ce colloque, Annette, revenue un peu de sa surprise, s'écria :

– Est-ce donc vous, maître Jacques ! descendez, je vous en supplie !

Bientôt, le routier apparut suivi de l'escholier, tenant encore son arme à la main.

Les deux hommes enjambèrent le corps du Cagouleux, étendu, les membres écartés sur le sol de terre battue.

La face était congestionnée, les yeux tout grands ouverts regardaient fixement ; au coin de la lèvre, un léger filet de sang coulait, se mêlant à une large tache écarlate, formée sur la poitrine, par la blessure du virolet.

— Allons ! ho ! fit Tortelier en saisissant le Cagouleux par les jambes, empoigne-moi ce gaillard-là par les épaules et aide-moi à le jeter dans la rue.

Le routier et son compagnon rentrèrent quelques instants après, les mains vides, avec une vive satisfaction peinte sur le visage.

— Par le diable ! s'écria en ricanant maître Jacques, en s'asseyant sur une escabelle, voilà ce que j'appelle une besogne promptement et joyeusement accomplie... qu'en pensez-vous, Franc-Picard ?

Le jeune homme répondit par un simple grognement, fort occupé qu'il était à rassurer demoiselle Annette.

La pauvre enfant, toute tremblante de ce qui venait d'arriver, s'était laissée prendre par l'escholier qui doucement l'avait assise sur ses genoux et s'efforçait de la rassurer avec force caresses et paroles tendres.

Tortelier lança sur ce charmant tableau un regard oblique et fit la grimace.

— Cornes du diable ! maugréa-t-il, voilà pour moi un plaisant spectacle !.. C'est moi qui amène ici Franc-Picard et c'est lui qui...

Il poussa un juron énergique ; puis, calmé sans doute par ce dérivatif, il reprit avec philosophie :

— Bast ! la jeunesse est la jeunesse, et il n'y a rien d'étonnant à ce que ce béjaune ait auprès de la donzelle plus de succès qu'une vieille peau telle que moi... et puis, je lui dois bien une



Eh! par le diable! gronda une voix qui n'était autre que celle de Tortelier, assez causé d'amour comme ça... (Page 1188.)

compensation ; car, sans lui, il est certain que je n'aurais pas le désagrément de le voir carresser si tendrement la petite Annette.

— Mais, demanda soudain celle-ci entre deux baisers, en s'adressant à Franc-Picard, m'expliquerez-vous, mon mignon, comment vous êtes arrivé si à propos pour punir ce méchant Cagouleux.

L'escholier devint tout rouge et Tortelier partit d'un formidable éclat de rire.

Toute interloquée, Annette les regardait tour à tour, ne comprenant pas comment sa question, si simple cependant, pouvait provoquer de leur part une attitude si bizarre.

— Parlez, jeune homme, dit enfin le routier, lorsque son hilarité fut passée ; c'est à vous qu'il appartient de narrer ce haut fait dont vous êtes le héros.

Et, voyant que Franc-Picard hésitait, il s'écria d'un ton plein de raillerie :

— Que le diable me rôtisse de suite si vous ne faites pas, par votre timidité, la honte de l'honorable corporation des escholiers de Clermont ; pour ma part, je n'avais jamais entendu dire que la vue d'une guimpe fît rougir un jouvenceau de votre âge.

Les joues de Franc-Picard se colorèrent davantage encore.

— Tu te trompes, maître Jacques, répondit-il, en supposant que c'est la vue de cette jolie fille qui cause mon embarras.

— Alors, demanda-t-elle en souriant, je ne comprends pas.

Le jeune homme parut prendre son parti de la chose et répliqua :

— Lorsque nous sommes entrés ici et que je vous ai aperçue, tout de suite cela m'a fait quelque chose et j'ai senti comme un grand coup dans la poitrine... mais une fois seul dans ma chambre, cela a été bien autre chose... Je voyais tout le temps ces grands yeux bleus avec ces lèvres rouges comme des cerises et ces cheveux blonds tout frisés... et alors le désir me tenaillait d'embrasser ces joues fraîches et de caresser cette peau duveteuse.

Le visage d'Annette était pourpre ; elle joignait les mains et murmura, toute confuse :

— Oh ! si l'on peut dire...

— Donc, continua Franc-Picard, un bon moment, je résistai contre ce désir ; mais il finit par triompher et je résolus de chercher par le logis en quel endroit pouvait bien gîter demoiselle Annette.

La jeune fille poussa une exclamation pour protester, sans doute, contre le procédé un peu cavalier de Franc-Picard.

Celui-ci continua, en coulant vers elle un regard amoureux.

— A peine étais-je sorti de ma chambre que j'entendis dans cette pièce un murmure confus de voix qui m'étonna... tout d'abord, je supposai que l'ami Tortelier m'avait devancé dans mes projets... mais le ronflement sonore qui partait de sa chambre me démontra mon erreur... je descendis donc l'escalier à pas de loup et collai mon oreille à la porte... j'entendis alors les aimables projets du Cagouleux, je remontai éveiller maître Jacques et, mon arbalète à la main, j'attendis... voilà l'histoire... et maintenant, mignonne Annette, me pardonnez-vous ma mauvaise intention à votre égard?

Gentiment, la jeune fille passa ses bras blancs autour du cou de Franc-Picard.

— C'est encore heureux, murmura-t-elle, que mes yeux bleus et mes cheveux blonds vous aient impressionné au point de vous pousser à désirer les revoir... autrement...

— Autrement, dit Tortelier en riant, tu ne les eusses pu probablement contempler demain matin.

Un frisson secoua tout le corps d'Annette, qui s'écria :

— Ah ! mais, je ne vous eusse point laisser égorger de la sorte.. j'aurais crié... j'aurais. .

Franc-Picard lui coupa la parole d'un baiser.

— Brave enfant! murmura Tortelier.

Puis, brusquement.

— Mais, ce n'est pas tout cela... dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour nous contempler réciproquement le blanc des yeux... la nuit est avancée déjà, et si vous voulez partir demain au point du jour, il nous faut, sans plus tarder, prendre quelque repos.

Ce disant, il regardait l'escholier qui faisait la moue et la jeune fille qui baissait la tête d'un air peu satisfait.

Cette mimique était trop expressive pour que le routier pût s'y tromper; il eut un haussement d'épaules plein d'insouciance et

allumant un morceau de cire, prit le chemin du galetas qui lui servait de chambre.

Il n'était pas à moitié de l'escalier que le bruit de baisers furieux montait jusqu'à lui.

— Bonne nuit! cria-t-il ironiquement, un peu dépité, au fond, de cette aventure.

Un éclat de rire lui répondit.

Le lendemain, Franc-Picard fut réveillé en sursaut par des coups violemment appliqués à la porte.

— Qui va là? cria-t-il, tout ensommeillé encore, tandis qu'à ses côtés, Annette s'étirait les bras, en bâillant.

— Eh! par le diable! gronda une voix qui n'était autre que celle de Tortelier, assez causé d'amour comme ça... Le soleil est déjà haut et nous devrions être partis depuis longtemps.

— Bast! rien ne presse, répliqua d'un ton dolent l'escholier en appliquant un baiser sonore sur la joue de sa maîtresse.

Le routier se mit à tambouriner de nouveau contre la porte.

— Allons! debout! cria-t-il... cela presse si bien que dans quelques instants, les amis du Cagouleux seront peut-être ici...

— Les amis du Cagouleux, exclama Franc-Picard, en sautant en bas de sa couche... ils ont bien assez à faire à le ramasser dans la rue...

— Eh! pour le ramasser, il faudrait qu'il y fût encore, grogna Tortelier.

— Etait-il donc mort? exclama l'escholier.

— Paraît que non... puisque j'arrive de l'endroit où nous l'avons jeté... et la place est nette.

— Par Notre-Dame! gronda Franc-Picard, en achevant d'agrafer son surcot, il faut que le diable l'ait ressuscité, car le coup était bien ajusté.

Ce disant, il boucla sa ceinture, s'assura que sa dague jouait bien dans sa gaîne, embrassa Annette sur les deux joues et ouvrant vivement la porte, se trouva en présence de Tortelier qui pestait et maugréait sur le carré.

— Allons! fit le routier sans même prendre la peine de serrer

la main que lui tendait le jeune homme, filons au plus tôt, car il ne fera pas bon ici pour nous dans quelques instants.

Précipitamment les deux compagnons dégringolèrent l'escalier.

Quelques minutes après, ils étaient dehors.

— Or ça, dit maître Jacques en s'arrêtant essoufflé après une course rapide, m'est avis que le mieux à faire est de nous assurer que depuis hier rien n'est changé dans la situation... je vais donc de ce pas au *Chat-qui-Pesche*, voir si, d'aventure, Landry ne serait pas rentré au logis cette nuit...

— Et moi, dit Franc-Picard en coupant la parole au routier, je cours rue de la Montagne-Sainte-Geneviève constater que Jehan de Sarcelles n'a pas reparu...

— C'est ce que j'allais vous dire... mais où nous retrouverons nous?

— A la *Pomme-de-Pin*, dans une heure.

— C'est entendu.

Les deux hommes se quittèrent, et tandis que Franc-Picard tournait à droite, dans la direction de la Montagne-Sainte-Geneviève, Tortelier prenait le chemin de la taverne de Landry.

Il arriva au *Chat-qui-Pesche* comme la servante enlevait les volets.

— Eh bien! cria le routier, du plus loin qu'il l'aperçut, quoi de nouveau ce matin?

— Rien, répondit la bonne femme.

Et elle ajouta :

— Pour venir de si bonne heure, vous apportez au moins des nouvelles de not'patron ?

— J'en viens chercher, au contraire.

La servante leva les bras au ciel.

— Bonne Sainte-Vierge! gémit-elle, ce sont les mêmes qu'hier soir; maître Landry n'a point reparu.

Sans ajouter un mot, Tortelier tourna les talons, et fort soucieux, s'en revint à petits pas, sur la rive de la Seine, pressentant quelque noire traîtrise d'Orsini, et se demandant quel moyen employer pour avoir à ce sujet des renseignements certains.

L'idée d'une nouvelle visite à son ami Carcajou lui était bien venue de suite à l'esprit, mais il craignait d'exciter les soupçons du guichetier en chef du Grand-Chastelet, et il désirait n'avoir recours à une semblable démarche, que s'il se trouvait véritablement à bout d'expédients.

Tout en réfléchissant et en se creusant la cervelle, maître Jacques avait traversé le Pont-aux-Meuniers, pressant la marche aux environs du Palais, par crainte de quelque espion d'Orsini; il était arrivé rue du Fouarre, à la porte du cabaret de la *Pomme-de-Pin*.

Par précaution, avant d'entrer, il jeta un coup-d'œil dans l'intérieur du cabaret et poussa un cri de joie en apercevant la volumineuse silhouette de Gargouslier attablée devant un énorme broc de vin.

— Par l'enfer! grommela-t-il en franchissant le seuil, le hasard me sert à souhait.

A la vue du routier, l'ex-tavernier du *Cochon-d'Amour* se leva vivement.

— Enfin, je te rencontre! dit-il.

— Me cherchais-tu donc?

— J'ai passé une partie de la nuit à rôder dans tous les lieux où je supposais devoir te trouver.

— Qu'arrive-t-il donc?

— Le duc d'Égypte ayant un besoin urgent de conférer avec messire Buridan, et toi seul connaissant son nouveau logis, il m'a chargé de me mettre à ta recherche.

Le visage de Tortelier devint sombre, et, comme accablé, il se laissa tomber sur une escabelle.

— Messire Buridan, grommela-t-il, est en un gîte que je vous vais indiquer, mais où je doute que vous puissiez l'entretenir.

— Que messire Satan m'étouffe si tu ne me donne pas la chair de poule! fit Gargouslier frappé de la physionomie sinistre et de l'accent lugubre de son compagnon.

Violemment, il frappa sur la table pour demander un second gobelet et un nouveau broc de vin.

Puis, quand la servante eut tourné les talons :

— Eh bien! demanda-t-il, qu'arrive-t-il qui te donne une si triste figure?

— Le capitaine Buridan est au Grand-Chastelet, répondit Tortelier en baissant la voix.

— En vérité, tu railles! exclama Gargouslier.

— Je raille si peu que j'attends ici-même Franc-Picard avec lequel j'ai passé la nuit et qui te confirmera la nouvelle.

— Mais comment le capitaine s'est-il laissé arrêter, je lui connais une épée qui ne reculerait pas devant une compagnie d'archers.

— C'est toute une histoire, fit Tortelier.

Et, avec force détails et jurons, il raconta au colosse ce qu'il savait.

Mais où la stupéfaction de Gargouslier ne connut plus de bornes, ce fut quand il apprit l'étrange disparition de Landry et du docteur ès Sorbonne.

Pour lui, comme pour Tortelier et l'escholier de Clermont, la participation d'Orsini à ces différents événements était évidente.

— Oh! cet italien maudit, grommela-t-il, quand donc pourrons-nous l'étrangler proprement?

Il accompagna cette exclamation d'un formidable coup de poing et ajouta:

— Sans doute, vais-je pouvoir te prêter main-forte; car je suppose que tu ne vas pas demeurer les bras croisés à attendre qu'il plaise à monseigneur Orsini d'écarteler nos amis?... Parle, je suis à ta disposition.

— Grand merci, mon compère, répondit maître Jacques, je n'attendais pas moins de tes bons sentiments et il se peut que plus tard ton aide me soit fort utile... mais pour l'instant je ne sais encore ce que je vais faire... Tout cela dépend, d'ailleurs, de ce que Franc-Picard va me rapporter au sujet de Jehan de Sarcelles.

Comme le routier terminait ces mots, l'escholier de Clermont entra en courant.

— Eh bien? demanda Tortelier.

— Il n'a pas reparu, répondit le jeune homme en se laissant aller sur une escabelle.

— Et autour de son logis vous n'avez rien remarqué de suspect?

— Comme bien tu penses, je ne me suis pas aventuré jusqu'à la maison même, car il m'avait semblé apercevoir, rôdant dans les environs, des figures qui sentaient l'espion à cent pas... Mais des voisins habilement interrogés m'ont laissé entendre que des archers du roi, embusqués dans le logis même de maître Jehan, s'apprêtaient à happer tous les amis qui se présenteraient.

Tortelier l'écoutait, réfléchissant.

— Hein! murmura-t-il, avais-je raison?... et vous faut-il d'autres preuves que l'Italien a juré de se débarrasser du même coup de tous ceux qu'il suppose s'intéresser par trop aux drames de la Tour de Nesle?

— Si encore, objecta Franc-Picard, on pouvait savoir où ce pauvre Jehan a été enfermé...

Sur ce, maître Jacques se leva.

— Le principal est d'être bien certain que le capitaine est toujours au Grand-Chastelet... Il n'y aurait rien d'étonnant, en effet, à ce que le mire l'ait fait transporter ailleurs, afin de le pouvoir faire occire plus secrètement. Nous aviserons ensuite pour les autres, car j'estime que si Buridan est sauf encore aujourd'hui, nous n'avons pas grand'chose à craindre pour les autres, jusqu'à nouvel ordre... Vous donc, Franc-Picard, allez avec Gargouslier à la butte Montorgueil, informer le duc d'Egypte de tous ces évènements; quant à moi, je vais m'occuper de Buridan.

Ce disant, les trois compagnons sortirent.

Nous laisserons l'escholier de Clermont et l'ex-tavernier du *Cochon-d'Amour*, pour suivre Tortelier, qui, d'un pas furtif, prenait le chemin du Grand-Chastelet.

Arrivé à la poterne, il heurta violemment et eut le plaisir, à son premier appel, de voir le visage revèche de maître Carcajou apparaître derrière les grilles du judas.

Cependant, et contrairement à son habitude, le guichetier en chef était d'assez bonne humeur, et en reconnaissant Tortelier au



Allons ! fit Tortelier goguenard, allez-vous pas me faire croire que vous vous fatiguez beaucoup céans. (Page 1194.)

lieu de l'homme d'armes qu'il s'attendait à voir, il esquissa presque un sourire.

Il ouvrit donc aussitôt, en demandant d'un ton quasi aimable :

— Par Belzébuth ! mon compère, quelle mouche vous pique donc de venir d'aussi grand matin visiter un lieu aussi peu récréatif?

— Assurément, répondit Tortelier en se donnant un air d'importance ; mais, le devoir avant tout...

Carcajou ouvrit de grands yeux.

— Le devoir, répéta-t-il, avec une nuance de respect dans la voix... Oh ! je comprends, c'est le diacre qui sans doute vous envoie vers moi

— Vous l'avez dit, maître Carcajou, répliqua le routier d'un ton mystérieux ; mais si vous n'y voyez point d'inconvénient, nous entrerons dans votre logis, car ce n'est guère ici le lieu de causer de semblables affaires.

— Non plus que de vider un pot. J'ai précisément, hier après votre départ, reçu un tonnelet de vin d'Argenteuil, dont nous allons nous offrir la primeur, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Comment donc, cher ami, fit Tortelier, auquel semblable proposition faisait toujours sensible plaisir; bien que l'heure soit matinale, il se trouve que j'ai une soif outrecuidante.

— Le gosier a été donné à l'homme pour qu'il l'arrose, répondit sentencieusement Carcajou en posant sur la table deux gobelets accompagnés d'un broc d'étain plein jusqu'aux bords de vin mousseux.

Un moment, les deux hommes burent en silence, Tortelier réfléchissant à ce qu'il allait dire, se demandant comment entamer la conversation sans exciter les soupçons du guichetier ; Carcajou, suivant sa noble habitude, ne réfléchissant à rien du tout.

— Ah ! murmura enfin maître Jacques en se laissant aller sur le dossier de son siège et en étendant paresseusement les bras, quel bon métier que le vôtre, ami Carcajou, et quelles douces heures vous devez couler ici à ne rien faire.

— Heu, heu, répliqua le guichetier, d'un air soudain renfrogné.

— Allons! fit Tortelier goguenard, allez-vous pas me faire croire que vous vous fatiguez beaucoup céans?

— Assurément, répondit Carcajou, en temps ordinaire, il n'y a pas grande besogne ; mais, par le ventre du pape ! s'il fallait que

toutes les journées fussent semblables à celle que j'ai passée hier, j'aimerais mieux donner ma démission à messire Le Testu.

Tortelier dressa l'oreille.

— Bast! fit-il en plaisantant, dirait-on pas que l'on vous a amené la moitié de Paris à mettre sous les verroux.

— S'il ne s'agissait que de cela, répliqua Carcajou ; mais il paraît que ce capitaine Buridan est un prisonnier d'importance, car j'ai dû ouvrir hier à une foule de messagers porteurs d'instructions secrètes pour messire Le Testu.

— En vérité, dit Tortelier en s'efforçant de cacher tout l'intérêt qu'il portait aux paroles du guichetier.

— Sans compter les prisonniers de marque que l'on nous a conduits ici, auxquels il a fallu ouvrir, que j'ai dû fouiller, examiner, enregistrer...

— Des prisonniers de marque! exclama le routier comme s'il n'ajoutait que peu de foi à ce que disait Carcajou... A moins qu'il ne s'agisse de monseigneur Orsini... je ne vois pas trop...

— Par le diable! gronda Carcajou, pensez-vous donc qu'un docteur ès Sorbonne soit le premier venu?

Maître Jacques faillit pousser un cri.

— Un docteur ès Sorbonne! ricana-t-il, la bonne plaisanterie. Le guet aura arrêté quelque escholier en train de fêter Bacchus qui aura trouvé joyeux de se donner le titre de docteur.

Pour le coup, le guichetier entra en fureur.

— Quand je vous dis que c'est un docteur ès Sorbonne, cria-t-il, je ne veux pas vous dire que c'est un escholier... Par le diable! on s'y connaît...

— Là, là, mon bon ami, fit maître Jacques, ne vous emportez pas... mais, moi qui ne suis pas dans le secret des puissants, comme vous...

Carcajou sourit modestement en faisant un geste de la main.

Le routier continua :

— Vous trouverez naturel que je m'étonne d'une semblable capture, car généralement messieurs de la Sorbonne ne s'occupent pas de politique.

— Paraît que maître Jehan de Sarcelles faisait exception, répliqua Carcajou.

Et il ajouta mystérieusement :

— Paraît même qu'il s'occupait de politique en compagnie du capitaine Buridan.

Tortelier tressaillit légèrement.

— Par le diable ! murmura-t-il, je ne m'étais pas trompé.

Le guichetier prenant la mine de Tortelier pour de l'ahurissement, triomphait.

— Et si je vous disais, ajouta-il, que les cabaretiers, eux aussi, conspirent, qu'en penseriez-vous ?

— Par l'enfer ! se dit le routier, va-t-il me parler de Landry ? ce serait plaisant.

Puis il dit tout haut :

— Je penserais que le Grand-Chastelet est le donjon le mieux achalandé de la capitale.

— Eh bien ! apprenez-donc que, hier, dans la matinée, maître Landry, le patron du *Chat-qui-Pesche*, est venu rendre visite au gouverneur qui l'a fait mettre sous de bons verrous.

— La bonne plaisanterie ! s'écria Tortelier, maître Landry enfermé au Chastelet ! je ne savais pas qu'un tavernier fût homme de telle valeur qu'on crût nécessaire de le clore en ce donjon.

— La chose est certaine, cependant, et vous pouvez l'entendre confirmer par Nicolas Coinctier, le porte-clefs qui a conduit ce pauvre Landry dans le même cachot où gîtait depuis quelques heures maître Jehan de Sarcelles.

En entendant ces mots, Tortelier sentit sa poitrine soulagée d'un poids énorme ; il respira bruyamment et répondit d'un ton d'indifférence parfaitement jouée :

— Au surplus que m'importent tous ces détails?

Et il allait changer de conversation, ne désirant rien savoir de plus que ce que Carcajou venait de lui apprendre tout naturellement.

Mais, une fois lancé dans la voie des commérages, le guichetier

n'était pas homme à s'arrêter, et désireux de faire montre de son savoir, il ajouta :

— Il paraît que ce pauvre Landry venait ici porteur d'une licence à lui octroyée par le mire Orsini de visiter le capitaine Buridan dans son cachot ; mais il ignorait que, quelque temps avant lui, un officier des gardes de notre bon roy Loys était accouru prévenir maître Le Testu de l'arrivée du cabaretier, le priant de l'ouïr avec complaisance et de le jeter en douceur dans quelque cul de basse-fosse.

— Cornes du diable! grommela Tortelier, je reconnais bien là mon italien.

Puis, sentant la nécessité de feindre, il éclata de rire.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, que voilà une bonne farce, et que j'aurais voulu être dans la geôle au moment où Landry y a été poussé ! il devait faire une mine de pénitent après six semaines de jeûne !

— Nous devons respect à l'infortune, fit sentencieusement Carcajou, surtout en cette circonstance où la victime est le tavernier qui, si souvent, nous a versé de ce petit vin de Vougeot sans pareil dans la bonne ville de Paris.

Ce disant, le guichetier se pourléchait les lèvres d'un air gourmand.

— C'est fort triste, dit à son tour Tortelier, comme frappé de l'observation du guichetier... mais que me narriez-vous tout à l'heure que ce digne Landry avait été enfermé dans le même cachot que le docteur ès Sorbonne... est-ce donc l'usage d'accoler ainsi les prisonniers?

— Non certes ; mais toutes les geôles sont pleines dans cette tour.

— Ne pouvait-on le mettre ailleurs? ce n'est pas le logement qui manque au Grand-Chastelet.

Le guichetier accueillit ces paroles par un rire pâteux.

— Monseigneur Orsini a expressément ordonné de veiller sur ces trois prisonniers de manière toute particulière ; aussi maître Le Testu a-t-il jugé préférable de les enfermer dans des cachots assez rapprochés pour que les sentinelles pussent les surveiller d'un même coup d'œil.

Tortelier eut un petit mouvement de joie aussitôt réprimé : ce bon Carcajou venait de lui-même au-devant des questions qu'il n'osait lui poser : en quelques minutes de conversation, il avait appris que Jehan de Sarcelles et Landry étaient réunis dans la même geôle, proche de celle où était enfermé Buridan ! décidément, le ciel était avec lui.

Maintenant, le point important était de savoir dans quelle partie du donjon se trouvaient ces cachots ; mais plutôt que d'interroger le guichetier, maître Jacques préféra s'en remettre à la providence qui l'avait déjà si bien servi.

— Et jusqu'à quand pensez-vous que monseigneur Orsini va les laisser ainsi moisir ?

— En ce qui concerne Landry et le docteur ès Sorbonne, je n'ai rien appris de bien intéressant, mais pour l'autre... le capitaine, je me suis laissé dire qu'il serait avant peu troublé dans sa solitude par une chose assez désagréable.

— Laquelle ? demanda vivement Tortelier.

— Messire Buridan va, paraît-il, être prochainement soumis à la question.

— Par le diable ! ne put s'empêcher de s'écrier le routier, en se levant tout pâle.

Maître Carcajou fixa sur son compagnon des yeux arrondis par l'étonnement.

— Que vous prend-il donc, que vous voilà tout ému ? demanda-t-il.

Et il ajouta d'un ton soupçonneux.

— Le connaîtriez-vous donc, ce Buridan, pour vous intéresser à lui ?

Maître Jacques comprit combien il avait été imprudent, et, se rasseyant :

— Point, répondit-il, seulement je suis soldat et il m'est pénible d'apprendre qu'un homme qui, comme moi, porte l'épée, va être remis aux mains de maître Caboche, le bourreau.

Et il ajouta après un moment de silence.

— Le sort d'un soldat, c'est de mourir librement, les armes à la main et non d'avoir les membres honteusement disloqués.

Le guichetier opina de la tête.

— Oui, murmura-t-il, je comprends... mais, à propos, si le diacre Guillaume Feutrier vient ici, lui dirai-je que j'ai eu le plaisir de vous voir !

— Gardez-vous en bien, fit Tortelier avec vivacité ; vous savez combien le diacre est méfiant et soupçonneux, et s'il se pouvait douter que je vous ai mis au courant de mes rapports avec lui, il pourrait bien y aller de la corde pour vous comme pour moi.

Carcajou sentit un léger frisson courir sur son épiderme.

— C'est bon, c'est bon, dit-il, on sera muet comme une carpe.

Maître Jacques se leva, cette fois pour prendre congé, dépité de n'avoir pas pu savoir en quel endroit se trouvait situé le cachot du Buridan.

Au moment où il choquait une dernière fois son gobelet contre celui du guichetier, on heurta à la poterne.

— Mille diables ! grommela Tortelier entre ses dents, pourvu que ce soit pas ce diacre de malheur!

Et une sueur froide perla sur son front, tandis qu'instinctivement sa main se posait sur la poignée de sa dague.

Mais, à sa grande stupéfaction, en place du visage cauteleux du moine qu'il s'attendait à voir dans l'entre-bâillement de la porte, il aperçut le minois chiffonné de demoiselle Annette.

A la vue de la jeune fille, il faillit pousser un cri de surprise et il allait au devant d'elle la main tendue, lorsque, le reconnaissant, elle posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

Carcajou, tout occupé à replacer les chaînes et à pousser les verroux de la poterne, n'avait rien vu de ce petit manège.

— Bonjour, mon oncle, dit la blonde enfant en s'adressant au guichetier.

— Bonjour, répondit celui-ci d'un ton bourru, il me semble que tu es en avance aujourd'hui.

— Excusez-moi, mon oncle, répondit-elle en souriant, le der-

nier coup de nonnes sonnait aux Saints-Innocents quand je suis passée sur la place ; c'est probablement que votre vieux donjon est en retard.

— Et que m'apportes-tu dans ton panier? demanda-t-il en humant l'air qui s'embaumait, en effet, de senteurs culinaires échappées d'une corbeille qu'en entrant Annette avait deposée sur la table.

La jeune fille sourit finement et répondit avec un coup d'œil à l'adresse de Tortelier :

— Ce matin, j'étais de bonne humeur; pourquoi? je n'en sais rien; j'avais peut-être fait de beaux rêves cette nuit; toujours est-il qu'en me levant je me suis dit : « Je vais faire un bon déjeuner à l'oncle Carcajou. »

L'œil du guichetier s'alluma d'une lueur gourmande.

Une à une, Annette sortit de sa corbeille des écuelles de terre brune qu'elle disposa sur la table.

— Voilà une bonne tranche de lard avec des choux... puis voilà un carré de bœuf bouilli avec des pommes de terre et enfin un gros morceau de fromage blanc.

Carcajou se frotta les mains de contentement; puis, tapotant amicalement sur les joues de la jeune fille :

— Hein! dit-il en s'adressant à Tortelier, n'est-ce pas là une bonne nièce qui, tous les jours, se creuse la cervelle pour me composer des repas variés et succulents.

Machinalement, Tortelier acquiesca de la tête ; il réfléchissait.

— Eh bien! dit tout à coup le guichetier, me voudriez-vous faire le plaisir, maître Jacques, de partager ces victuailles avec moi?

— Ce serait de grand cœur, répliqua le routier, mais le charme de votre conversation est tel que j'ai oublié, en bavardant avec vous, une course importante que je dois faire ce matin... Au revoir donc.

Et, après avoir adressé de la main un salut amical à demoiselle Annette, Jacques Tortelier franchit la poterne et se trouva sur la place du Grand-Chastelet.

— Allons, dit-il en prenant le chemin de la butte Montor-



Ramenant sous la cornette de toile blanche les mèches blondes et bouclées du jeune homme. (Page 1206.)

gueil, c'est à coup sûr la Providence qui a fait de demoiselle Annette la nièce de ce bon Carcajou ; je n'ai point encore de plan, mais je jurerais ma tête que c'est cette enfant qui nous aidera à sauver le capitaine Buridan.

CHAPITRE LXVII

Dans lequel demoiselle Annette prête ses cottes à Franc-Picard et de ce qui en résulte.

Le lendemain soir, demoiselle Annette rêvait en son logis, tout en préparant son modeste souper, lorsque des pas rapides retentirent au dehors.

Elle dressa l'oreille et devint toute pâle en entendant les pas s'arrêter à sa porte; en même temps la porte s'ébranla sous des coups précipités, bien qu'appliqués cependant avec précaution.

— Qui va là? demanda la jeune fille d'une voix étouffée et tremblante.

— Ouvre, Annette, répondit-on, c'est moi, Franc-Picard.

Annette poussa un petit cri de joie et vivement courut à l'huis, qu'elle entr'ouvrit.

L'escholier s'élança d'un bond dans la pièce, et, saisissant la jeune fille dans ses bras, il appliqua sur ses joues deux baisers retentissants.

Immobile et les yeux baissés, elle demeurait devant lui, toute interdite.

— Eh bien ! fit-il joyeusement, c'est ainsi que tu me reçois; et moi qui pensais te faire plaisir?

Elle rougit et balbutia.

— Quand je suis contente, je suis bête comme tout, je ne sais rien dire.

Il la regardait, les yeux luisants, la bouche entr'ouverte par un sourire.

— Alors, tu es contente de me voir?

— Peut-on le demander? murmura-t-elle... J'avais bien le pressentiment que je te reverrais... mais je ne savais pas avoir ce bonheur sitôt.

Et elle ajouta avec une grâce naïve :

— Tu m'aimes donc bien ?

— Autant que tu m'aimes toi-même.

Du même mouvement, les deux jeunes gens ouvrirent leurs bras et se baisèrent sur les lèvres.

Puis, comme ils restaient, l'un en face de l'autre, ne sachant que dire, elle ne trouva rien de mieux, pour rompre ce silence embarrassant, que de lui parler de Tortelier.

— A propos, fit-elle, j'ai vu hier matin chez mon oncle le guichetier du Grand-Chastelet, ton compagnon de l'autre soir.

Un éclair brilla dans l'œil de Franc-Picard, qui s'empressa de répondre :

— Oui, je le sais, il me l'a dit. Je me proposais même de t'en parler...

— Tiens! fit-elle avec curiosité, et à propos de quoi veux-tu me parler de mon oncle?

Sans répondre, Franc-Picard s'assit et, attirant la jeune fille sur ses genoux :

— Écoute, lui dit-il, je m'en vais te causer comme je le ferais à un vieux camarade... Mais d'abord, promets-moi d'être franche?

Étonnée de l'accent subitement grave de l'escholier, Annette demeura un moment silencieuse, cherchant à deviner par avance la question qu'allait lui poser le jeune homme, et à laquelle elle devait lui répondre si franchement.

Enfin, elle dit à mi-voix :

— Je te promets d'être aussi franche que possible.

Sans doute ces paroles firent-elles plaisir à Franc-Picard, car il embrassa la jeune fille pour l'en remercier.

Puis, à brûle-pourpoint :

— Ton oncle Carcajou, l'aimes-tu bien? demanda-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Elle éclata de rire.

— Ah! ah! dit-elle, en voilà une question! Et c'est à cela qu'il faut que je te réponde franchement?

— Assurément! mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Il y a... il y a... que je me demande ce que cela peut bien te faire que j'aime ou non mon oncle Carcajou!

— Annette, dit Franc-Picard, est-ce de cela que nous sommes convenus?

A ces mots, la mine de la jeune fille se renfrogna.

— Et moi, fit-elle d'un ton boudeur, qui m'imaginais, en te voyant venir, que nous allions deviser de gentils propos d'amour... comme l'autre soir...

— Cela viendra ensuite, ma douce amie, répondit câlinement l'escholier... pour le moment, il s'agit de choses sérieuses... tellement sérieuses, que la vie de plusieurs hommes dépendent de ce que tu vas me dire.

— Je comprends de moins en moins, murmura Annette.

Franc-Picard prit dans les siennes les deux mains de la jeune fille.

— Écoute, lui dit-il, plusieurs de nos amis sont enfermés injustement au Grand-Chastelet... nous avons résolu de tout tenter pour les délivrer et nous avons compté sur toi pour nous aider dans nos projets.

— Sur moi! eh! bonne Sainte Vierge! en quoi puis-je vous être utile?

— D'une manière bien simple... tu t'en vas tous les matins et tous les soirs porter les repas de ton oncle Carcajou?

— Oui... eh bien?

— Il s'agit de me laisser demain porter le repas du soir à ta place.

Annette fit un geste de surprise; puis, éclatant de rire :

— A quoi cela te servira-t-il? demanda-t-elle.

— Ça, c'est mon affaire... est-ce convenu?

— Me promets-tu au moins de ne faire aucun mal à mon oncle?

— Pas d'autre mal que de le remplir de vin comme un sac.

— Dans ces conditions-là, c'est entendu... et je n'aurai, moi, rien à faire, rien à dire?

— Demain matin, tu lui annonceras pour le soir un repas succulent et tu lui donneras le conseil d'inviter son confrère le porte-clefs à souper avec lui.

— C'est tout?

— Absolument tout... ah! j'oubliais la chose essentielle... il

me faudrait endosser quelques-uns de tes vêtements, car demain soir, c'est une de tes amies qui portera au Grand-Chastelet le repas de l'oncle Carcajou, et cette amie, ce sera moi.

L'idée de voir Franc-Picard déguisé en femme égaya fort la jeune fille qui eût voulu, sur-le-champ, passer en revue toute sa garde-robe pour choisir à l'avance les nippes qui convenaient le mieux à l'escholier.

Mais celui-ci avait double appétit, celui de l'estomac et celui du cœur; il insista donc vivement pour qu'Annette terminât au plus tôt les apprêts de son souper que son arrivée avait interrompus.

Des repas d'amoureux ne durent jamais longtemps et nous serons facilement cru du lecteur en lui affirmant que les deux jeunes gens expédièrent rapidement le leur, pour se livrer à des occupations plus douces.

Suivant son habitude, le lendemain matin, la jeune fille s'en alla au Grand-Chastelet où, les dents aiguisées et l'estomac vide de maître Carcajou l'attendaient avec impatience.

— Eh bien! lui demanda Franc-Picard quand elle fut de retour, comment cela a-t-il marché?

— A merveille... comme il faisait la grimace en déballant ce que contenait ma corbeille, je lui ai dit qu'il pourrait se rattraper le soir, mon intention étant de lui faire faire un repas comme jamais il n'en avait fait.

— Et qu'a-t-il dit?

— Ses yeux se sont allumés, et il m'a embrasse sur les deux joues; puis, il m'a dit tout de suite: « si j'invitais ce bon Coinctier. »

Un sourire railleur entr'ouvrit les lèvres de Franc-Picard.

— L'imbécile! murmura-t-il.

Puis, tirant de son escarcelle quelque monnaie :

— Tiens, dit-il à la jeune fille, voilà de quoi subvenir aux dépenses de ce souper extraordinaire... et surtout ne néglige rien... Quant au vin, je m'en charge... attends-moi vers la cinquième heure.

Là-dessus il déposa sur les lèvres d'Annette un amoureux baiser, et s'élança au dehors.

Toute la journée fut employée par l'escholier en courses à

travers la capitale et en conciliabules, tantôt avec Tortelier, tantôt avec Orly, ou bien encore avec le duc d'Égypte.

Le soir, il fut exact au rendez-vous, et quand il arriva au logis d'Annette, il trouva la jeune fille surveillant plusieurs marmites qui cuisaient à petit feu, et desquelles s'échappaient d'odorants parfums.

— Par Notre-Dame de Clermont ! dit-il en déposant sur la table un cruche de grès, couverte d'une vénérable poussière, l'oncle Carcajou et son hôte ne seront guère à plaindre.

Et il passait la langue sur ses lèvres, d'un air gourmand.

— Tes vêtements sont prêts, fit Annette ; si tu veux monter t'habiller, moi, pendant ce temps-là, je préparerai la corbeille.

Franc-Picard s'engagea dans l'escalier et redescendit quelques instants après, complètement métamorphosé.

Avec sa mine rose et imberbe qu'éclairaient deux grands yeux bleus, avec sa taille mince de jouvenceau, tout le monde l'eût pris certainement pour une jeune bourgeoise endimanchée.

Assurément, le corsage n'avait point toute la rondeur désirable; quant à la jupe, elle manquait peut-être d'ampleur; mais c'étaient là détails de mince importance auxquels ne prêteraient nulle attention les gens qu'il s'agissait de tromper.

— Bravo ! s'écria Annette en battant des mains et en pouffant de rire... tu es une demoiselle accomplie... au point, qu'il est à craindre que l'oncle Carcajou ne te fasse la cour.

Et, rapidement, elle tournait autour du jeune homme, arrangeant un pli de la robe, chiffonnant une dentelle de la guimpe, ramenant sous la cornette de toile blanche, les mèches blondes et bouclées du jeune homme.

— Là, dit-elle en lui tendant la corbeille où elle avait empilé les écuelles de terre brune contenant les plats savamment préparés pour le repas de maître Carcajou, voilà qui est fait... tu peux partir, damoiselle... au fait, damoiselle comment ?

— C'est juste, répliqua Franc-Picard, je n'avais point pensé. Bast ! les choses les plus simples sont les meilleures; je m'appellerai la Picarde.

Et, de son bras resté libre, il entoura la taille d'Annette qu'il embrassa longuement.

Soudain, inquiétée par cette chaude étreinte, la jeune fille murmura :

— Tu ne cours aucun danger, au moins?

— Aucun, je te le jure, répondit-il, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Et, se dégageant, il courut à la porte et s'éloigna rapidement, suivi de loin par sa maîtresse dans les yeux de laquelle un pleur silencieux roula.

En quelques enjambées notre escholier arriva à la poterne du Grand-Chastelet.

Avant de frapper, il se retourna et promena ses regards sur la place, que l'ombre du crépuscule commençait à envahir; çà et là des ombres, semblant obéir à un seul commandement, s'agitaient.

Par deux fois, Franc-Picard poussa un lugubre sifflement, assez semblable au hululement de la chouette pendant les nuits d'hiver; puis, il prêta l'oreille.

A ce signal, un cri en tous points semblable répondit, et le silence le plus complet régna de nouveau.

— Allons! cela va bien, murmura avec satisfaction le jeune homme; Tortelier est à son poste, je puis entrer.

Et il frappa avec assurance à la poterne.

Quelques instants après, la trogne de maître Carcajou apparaissait derrière les grilles du judas.

— Ah! ah! fit-il d'un ton de bonne humeur, en apercevant la blanche cornette dont était couverte la tête de l'escholier, c'est toi, petite..., je t'ouvre sur l'heure.

Franc-Picard se garda bien de répondre, trouvant préférable de laisser le plus longtemps possible l'oncle d'Annette dans son erreur, et de n'avoir d'explication qu'une fois dans la place.

Chaînes et verroux tirés, la porte s'entre-bâilla et l'escholier se faufila à l'intérieur du donjon royal.

— Allons, allons, dit Carcajou en se frottant les mains après avoir soigneusement refermé la poterne, tu es un peu en retard, ce soir, ma mie; maître Nicolas Coincter, le porte-céls, commen-

çait à s'impatienter... il est vrai que voilà des parfums assez délicieux pour t'excuser.

Et il reniflait d'un air gourmand du côté de la corbeille.

Le jeune homme ne soufflait mot et suivait son guide qui se dirigeait hâtivement vers son logis; mais il examinait avec soin, de droite et de gauche, le chemin qu'il suivait afin de ne point s'égarer au retour au milieu de ce dédale de petites ruelles et de couloirs obscurs.

— Mais, par l'enfer! s'écria le guichetier, en ouvrant des yeux stupéfaits à la vue du visage étranger sur lequel la lumière de la cire frappait en plein, mais par l'enfer! tu n'es pas Annette!

Franc-Picard sourit avec toute la mutinerie féminine dont il fut capable et répondit le plus doucement qu'il lui fut possible.

— En effet, Messire, je ne suis pas demoiselle Annette.

A ce titre de messire, Carcajou sentit soudain s'évanouir la colère qui commençait à lui monter au cerveau; lui, un humble de la vie, il se trouva tout fier de cette appellation.

— Et me direz-vous, ma mie, fit-il d'un ton un peu moins rogue, comment il se fait que vous veniez céans?

— C'est bien simple, Messire; demoiselle Annette s'était mise en retard à préparer tous ces plats que je vous apporte là, et, au moment de partir, comme elle descendait son escalier, elle a voulu trop se hâter et s'est laissée choir si malheureusement qu'elle s'est un tantinet froissé la jambe.

— Heureusement, fit Nicolas Coinctier, en accompagnant sa plaisanterie d'un rire idiot, heureusement qu'elle n'avait point encore notre dîner sur la tête; car ces plats qui paraissent si succulents eussent pu être fortement endommagés.

— Alors, continua l'escholier, comme je me trouvais tout justement là pour lui apporter cette cruche de vieux vin qu'elle avait commandée dans la journée chez mon père; alors elle m'a demandé de la remplacer pour ce soir auprès de vous.

Satisfait de l'explication, Carcajou ne faisait plus attention à l'amie d'Annette et s'occupait fébrilement à disposer le souper sur la table.



Ainsi armé, il attendit de pied ferme le porte-clefs. (Page 1214.)

— Dame! ça ne m'allait pas beaucoup, continua Franc-Picard en minaudant.

— Et pourquoi cela? demanda tout surpris Nicolas Coinctier, sur lequel le minois chiffonné de l'escholier semblait produire une vive impression.

— Comment, pourquoi ? répéta en rougissant le jeune homme; songez donc, entrer dans une prison, ça n'est pas gai, et puis... et puis me trouver seule avec des hommes... si ma mère apprenait jamais cela... elle me battrait sûrement.

— Pauvre mignonne, fit le guichetier, en s'approchant et en cherchant à entourer de son bras la taille de Franc-Picard.

Vivement, l'escholier lui allongea une tape, autant pour jouer en son entier son rôle de jeune fille pudibonde que pour empêcher le rustre d'apercevoir que sa taille n'avait rien de féminin.

— Allons! fit d'un ton autoritaire maître Carcajou, je vous engage, ami Nicolas, à vous tenir tranquille; cette jeune fille, représentant ma nièce, est en quelque sorte sous ma protection; en outre, elle nous a rendu un service considérable en consentant à nous apporter ce délicieux repas... Ce serait donc, à mon avis, bien mal la remercier de sa complaisance que de la tourmenter.

Puis, s'adressant à Franc-Picard :

— Dis donc, ma mie, as-tu un peu de temps devant toi ? demanda-t-il.

— Cela dépend pourquoi faire?

— Parce que, si tu n'avais pas été pressée, tu serais demeurée céans et nous aurais passé les plats et versé à boire.

— Voilà une bonne idée! s'écria le porte-clés, dont les yeux s'allumaient de plus en plus à la vue de l'amie d'Annette.

Carcajou ajouta d'un ton dolent :

— Il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé de ne pas me déranger durant mes repas, qu'il me semble que la bonté de celui-ci en sera doublée s'il m'est servi par tes mains.

— Oh! oh! fit l'escholier en souriant, demoiselle Annette ne m'avait pas dit qu'elle avait un oncle si aimable et si confit en compliments.

Le guichetier lança du côté du jeune homme un regard singulier; puis, tout à coup :

— Que Satan me rôtisse tout vif, maugréa-t-il, je n'ai point pensé au vin.

— Comment, fit vivement Franc-Picard, mais cette cruche que j'ai apportée là, la croyez-vous donc pleine d'eau?

— Non pas; mais il me semblait qu'elle devait être réservée pour la fin.

— Pour la fin! s'écria l'escholier, et demoiselle Annette qui s'était fait une joie de vous voir, durant tout le repas, boire de ce bon Clos-Vougeot!... C'est elle qui serait marrie si elle vous entendait parler de la sorte!

— Allons! dit Carcajou, en s'asseyant et en indiquant à maître Nicolas une place en face de lui, ne faisons pas de peine à ma nièce, d'autant plus que cela m'évitera la peine de me déranger.

Et les deux hommes commencèrent à attaquer le potage.

— Par Satan! grommela le porte-clés en râclant gourmandement le fond de son écuelle, que voilà une bonne soupe! Mais demoiselle Annette a certainement eu la main un peu lourde pour les épices, car on jurerait avaler tous les feux de l'enfer!

— C'est, ma foi vrai! répliqua Carcajou; mais ce n'est pas un mal; cela nous fera boire davantage.

Ces mots amenèrent un fugitif sourire sur les lèvres de Franc-Picard qui, à ce moment, venait de déboucher le cruchon de vin vieux et, chose étrange, en agitait de toutes ses forces le contenu.

Le guichelier et son compagnon tendirent leur gobelet que le jeune homme remplit jusqu'aux bords.

— Par le ciel! exclama Nicolas Coinctier en faisant claquer la langue contre son palais, voilà un excellent nectar!

— Oui, ajouta Carcajou, un fameux vin; je doute que messire Le Testu lui-même, tout gourmand qu'il soit, en possède un pareil dans sa cave.

Et il tendit à nouveau son gobelet dont il avala le contenu d'un seul trait.

Nécessairement, Nicolas Coinctier l'imita et, bientôt, les deux convives, sous prétexte que les plats étaient épicés plus que de raison, se mirent à entonner gobelet sur gobelet.

Le résultat de libations aussi répétées ne se fit pas attendre;

au bout d'une demi-heure, guichetier et porte-clés commencèrent à déraisonner à qui mieux mieux.

— Par le ciel! s'écria maître Carcajou, si les prisonniers devaient être abreuvés de ce liquide-là, je demanderais immédiatement à changer ma place contre celle du fameux Buridan.

— Et moi donc, je passerais volontiers mon trousseau de clés au docteur ès Sorbonne Jehan de Sarcelles, s'il m'était permis de charmer les ennuis du cachot avec une cruche de vin semblable à celui-ci.

Franc-Picard s'avança et dit avec une naïveté parfaitement jouée, en s'adressant à maître Carcajou :

— Pardon, Messire, ne venez-vous pas de prononcer le nom de Buridan?

— Oui, mon enfant, répondit le guichetier avec condescendance; le connaîtrais-tu, par hasard?

— J'en ai entendu parler comme d'un fameux donneur de coups d'épée.

— C'est la vérité.

— Et il est ici?

— Comme j'ai eu l'honneur de le dire.

Le jeune homme joignit les mains avec admiration.

— Et c'est vous, Messire, qui êtes chargé de le garder?

Maître Carcajou se rengorgea.

— Oui, moi et mon ami Nicolas Coinctier.

Celui-ci pris une pose d'importance.

— Ah! c'est un homme terrible, bégaya-t-il d'une voix empâtée par le vin, et c'est une mission de confiance qui nous a été donnée.

Il agita le trousseau de clés pendu à sa ceinture et, parmi toutes, en prit une plus grosse que les autres.

— Dire, murmura-t-il, que ce petit morceau de fer sépare à jamais du monde un homme qui y a fait tant de bruit.

Franc-Picard s'était approché davantage encore et, de son œil perçant, examinait la clé.

— Mais, fit-il avec curiosité, pour des prisonniers aussi dangereux, vous devez avoir des geôles spéciales.

— Nous les enfermons dans les cachots de la Tour Ronde... vous savez, cette tour qui donne sur la Seine... là, dans les assises mêmes, à cinquante pieds au-dessous du niveau de l'eau se trouvent des logettes basses et étroites, creusées dans le roc, où l'air ne parvient que par de minces conduits prenant jour un peu au-dessus de la surface du fleuve...

— Ce qui fait, ajouta Carcajou, en ricanant que, lorsqu'il y a un peu de vent et que les vagues sont fortes, ce n'est plus de l'air que les conduits amènent dans les geôles, mais de l'eau.

— Ah ! si c'était du vin comme celui-ci, soupira Nicolas Conicter en avalant d'un trait le contenu de son gobelet.

En ce moment, assourdi par l'épaisseur des murailles, un sifflement aigu, prolongé, parvint jusqu'aux oreilles de Franc-Picard.

Le jeune homme demeura immobile, fixant un regard inquiet sur les buveurs; mais ceux-ci, dont l'ivresse touchait à son comble, ne bronchèrent pas, n'ayant rien entendu.

— Par mon âme ! murmura l'escholier, les autres s'impatientent, hâtons-nous !

Et tirant de son escarcelle un paquet de poudre blanche, il le laissa tomber tout entier dans la cruche, qu'il agita ensuite vivement, afin de la bien mêler au peu de vin qui restait au fond.

— A boire ! bégayèrent ensemble les deux compères en tendant d'un même mouvement leur gobelet à l'escholier.

Celui-ci imprima une dernière rotation à la cruche et, la soulevant, fit passer le liquide qu'elle contenait dans les gobelets.

D'un geste automatique et machinal, Carcajou et Coinctier les portèrent à leurs lèvres et, se renversant, en absorbèrent le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Muet et retenant son haleine, Franc-Picard regardait.

Soudain le guichetier porta ses mains à son front en balbutiant :

— Par l'enfer ! je ne sais ce qui m'arrive... mais je jurerais que l'on vient de m'asséner sur le crâne un formidable coup de massue...

Il voulut se lever, mais se sentant chanceler, il se cramponna à la table.

— A moi! Coinctier, à moi ! cria-t-il, pris d'une vague terreur, en sentant le sol s'effondrer et tout tourner autour de lui.

Mais le porte-clefs était trop occupé de sa propre personne pour prêter attention, si petite fût-elle, aux appels désespérés de son compagnon.

La face livide et inondée de grosses gouttes de sueurs, il s'arrachait de ses ongles la poitrine que brûlait un feu dévorant; son œil, hébété par l'ivresse, eut cependant un éclair de menace et de haine à l'adresse de Franc-Picard, comme si dans sa cervelle épaissie et obscurcie encore par les fumées du vin une lueur d'intelligence avait lui.

Dans un dernier spasme douloureux, maître Carcajou se redressa, comme mu par un ressort, puis il s'abattit en arrière, les bras en croix, comme un arbre coupé en sa racine par la hache du bucheron.

— Et d'un! murmura l'escholier.

Tout à coup, Nicolas Coinctier se leva à son tour et, comme un fauve, se jeta sur Franc-Picard qui fouillant sous sa robe, en tira une dague à la lame longue et forte; ainsi armé, il attendit de pied ferme le porte-clefs.

Mais celui-ci n'avait pas fait le tiers du chemin que, poussant un rugissement, il s'arrêta, chancela quelques secondes et tomba la face contre terre.

— Allons, dit l'escholier de Clermont, cela a été un peu plus long que je ne supposais; mais au moins, ils sont dans l'impossibilité complète de remuer.

Ce disant, il se baissa vers maître Carcajou, détacha de sa ceinture les clefs de la poterne et sortit en toute hâte du logis du guichetier.

Comme il s'avançait rapidement dans le couloir étroit qui s'étendait, en une sorte de boyau, entre les premiers corps de bâtiments du donjon royal et le chemin extérieur de ronde, il s'arrêta soudain et vivement s'enfonça dans une encoignure, s'aplatissant, se rapetissant autant que faire se pouvait; et là,

secoué par un frisson fiévreux, le front inondé d'une sueur froide, il regarda.

A une vingtaine de pas en avant de lui, un des archers de la prévoté dressait dans l'ombre sa silhouette indécise; certainement Franc-Picard, malgré ses yeux de lynx ne l'eût pas reconnu si la lune, dont la lumière transparaissait faiblement à travers les nuages gris qui couraient au ciel, n'eût allumé, ainsi que des points lumineux, la pointe de sa longue pique et le cimier de son casque.

L'escholier, ignorant naturellement de ce qui se passait à l'intérieur du Grand-Chastelet, ne pouvait savoir que, la nuit venue, messire Le Testu plaçait autour de la forteresse tout un cordon de sentinelles; l'escholier étant entré avant l'heure fixée pour cette mesure de précaution, ne pouvait s'en douter; autrement, il eût pu agir différemment et prendre ses précautions pour parer à un semblable obstacle.

Immobile, retenant son souffle, il demeurait, les yeux braqués sur l'archer qui, nonchalamment appuyé contre la muraille, sa pique entre les bras, ne faisait pas un mouvement.

— Par Notre-Dame! se disait à part soi Franc-Picard, voilà qui est jouer de malchance... nous va-t-il donc falloir, pour ce soldat du diable, voir échouer notre plan dont la partie la plus difficile est exécutée... pour sortir, mon travestissement m'y aidera; mais, est-il prudent de ma part de laisser à l'intérieur cette sentinelle qui, au premier bruit un peu louche, donnera l'alarme à tout le donjon.

Après quelques instants de réflexion, l'escholier prit une subite résolution.

Il assujettit sur sa tête sa corbeille vide et passant sa main droite sous son corsage, il saisit fortement la poignée de la dague qu'il avait fait luire quelques instants auparavant aux yeux de Nicolas Coinctier.

Cela fait, il s'avança hardiment hors de sa cachette et marcha droit à l'archer, tout en ayant soin, cependant, d'amortir autant que possible le bruit de ses pas.

A mesure qu'il se rapprochait, le jeune homme sentait son cœur battre avec violence ; mais le soldat ne bougeait toujours pas.

Craignant un piège, Franc-Picard, arrivé à quelques pas, s'arrêta net, et il s'apprêtait à interpeller l'ombre qui lui faisait si grand'peur, lorsqu'un rire muet entr'ouvrit ses lèvres, tandis qu'un éclair de joie passait dans ses yeux.

Un ronflement sonore venait de parvenir jusqu'à lui ; la sentinelle dormait.

Un moment, l'escholier hésita sur ce qu'il allait faire ; puis il s'approcha à pas de loup du malencontreux dormeur, et quand il fut près de lui, à sentir son haleine chaude lui caresser le visage, il leva le bras et, d'un geste terrible, lui enfonça jusqu'à la garde son poignard dans la gorge.

Une fusée de sang lui éclaboussa le visage, mais le soldat ne broncha pas ; mort sur le coup, il demeura dans la même posture, appuyé contre le mur, sa pique entre les bras ; seule, sa tête s'inclina davantage sur la poitrine.

Franc-Picard, après s'être bien assuré qu'il ne laissait plus derrière lui qu'un cadavre, retira son arme de la blessure et, sans inquiétude maintenant, alla, toujours courant, entr'ouvrir la poterne.

Par l'entre-bâillement de la porte, il passa la tête et jeta sur la place un regard rapide, cherchant à percer l'obscurité.

Tout était calme et silencieux ; rien ne bougeait.

Alors, appliquant ses deux mains sur sa bouche, le jeune homme poussa un sifflement assez semblable à celui dont il s'était déjà servi précédemment pour correspondre avec ses amis.

Mais, cette fois, le sifflement éclata plus sonore, déchirant l'air avec plus de force, suivi d'une modulation qui semblait un chant de victoire.

A peine le dernier écho s'était-il éteint dans la nuit que, soudain, dans l'ombre, des silhouettes semblèrent s'agiter qui, partant des différentes extrémités de la place, s'avancèrent lentement et sans bruit vers la poterne.

Arrivée à quelques pas, la première de ces ombres s'arrêta.

— Est-ce vous, Franc-Picard ? demanda-t-on à voix basse.



Et l'arme disparut toute entière dans la poitrine du dormeur. (Page 1125.)

— Oui, messire duc, c'est moi, répondit l'escholier.

Et il ajouta joyeusement :

— Vous pouvez entrer sans crainte ; tout va bien.

A ces mots, le duc d'Égypte, car c'était lui, fit dans l'air, avec son bras, un signal, convenu sans doute d'avance, car les ombres en marche s'arrêtèrent.

Seul, alors, le duc rejoignit Franc-Picard qui, en quelques mots, le mit au courant de la façon dont les choses s'étaient passées, sans omettre, bien entendu, l'incident de la sentinelle.

— Voilà qui peut nous perdre, murmura le chef du royaume des truands.

— Je croyais, au contraire, que cela nous sauvait, fit le jeune homme avec étonnement.

— Cela nous permet d'entrer, il est vrai ; mais c'est à la sortie qu'il faut songer surtout.

— Eh bien ?

— Par le diable ! n'êtes-vous donc pas au courant des coutumes militaires ?

— J'avoue humblement que je connais mieux mes *Pandectes* que le maniement de la pique ou de l'arbalète.

— En ce cas, sachez que les sentinelles se relèvent toutes les deux heures.

— Par Notre-Dame ! s'écria Franc-Picard, je crains de comprendre.

— Quand on va venir relever l'archer que vous avez tué, il pourra se passer deux choses... Ou l'on remettra au lendemain l'enquête sur cette mort étrange, ou l'on ira de suite éveiller messire Le Testu... mais, de toutes façons, nous serons perdus, car le cadavre sera remplacé par une sentinelle bien vivante qui ne s'endormira pas, elle, instruite qu'elle sera par l'aventure survenue à sa compagne.

— Ne pouvons-nous nous hâter de façon à sortir d'ici avant deux heures ?

— Outre qu'il nous faudra encore pas mal de temps avant de nous retrouver dans ce dédale de cachots et de couloirs, sans compter que les prisonniers sont peut-être chargés de chaînes et qu'il faudra limer leurs fers, savez-vous quand a été posée cette sentinelle et, par conséquent, à quelle heure on viendra la remplacer ?

Le raisonnement parut juste à l'escholier qui baissa la tête, réfléchissant

— Je ne vois qu'un moyen, dit le duc.

— Lequel ?

— C'est que l'un de nous endosse les vêtements de l'archer.

— Et alors!

— Nous courrons la chance que la nouvelle sentinelle vienne seule remplacer l'autre... Dans ce cas, ce serait jouer de malheur si l'on ne parvenait pas à lui faire subir le même sort.

— Mais si, comme je l'ai vu pratiquer aux portes de la ville, c'est un chef qui vient relever les soldats? fit Franc-Picard.

— En ce cas, nous serions perdus, répondit avec beaucoup de calme le duc d'Egypte.

Et il ajouta, pour redonner confiance au jeune homme, dont la voix décelait un profond abattement.

— Mais je ne suppose pas que les choses se passent de la sorte... Maître Le Testu est un gouverneur débonnaire, aimant ses aises, et qui préfère dormir chaudement sous ses courtines plutôt que de se geler les os à faire des rondes de nuit comme les ordonnances du château le commandent pourtant; les soldats savent cela, et, à moins qu'ils ne soient pris d'un zèle qui m'étonnerait, il est fort douteux que les chefs se dérangent pour venir eux-mêmes poser et relever les sentinelles... Ainsi donc, ayons bon espoir.

En terminant ces mots, il fit un pas au dehors, agita son bras en l'air et attendit.

Les ombres se remirent en marche, et quelques minutes après, une dizaine d'hommes, en tête desquels Jacques Tortelier, se trouvèrent réunis dans le petit couloir, en dedans de la poterne.

Alors, Franc-Picard ferma la porte avec toutes précautions qu'employait l'infortuné Carcajou.

Cela fait, le duc d'Égypte expliqua en deux mots la situation à ses compagnons.

— Quel est celui d'entre vous qui veut revêtir la cotte de mailles de la sentinelle.

Gargouslier s'avança, et de sa voix de basse-taille déclara qu'il était prêt à jouer le rôle aussi convenablement que quiconque.

Il souligna ses paroles d'un mouvement terrible de ses formidables mains.

— Eh bien ! va, dit le duc, en lui désignant de la main la silhouette de la sentinelle appuyée contre le mur, et dès que tu l'auras dépouillée de ses hardes, tu nous l'apporteras ici, afin que nous la jetions dehors ; c'est une pièce compromettante qu'il est inutile de laisser ici.

Gargouslier, conduit par Franc-Picard, s'éloigna.

Alors, une voix grondeuse s'éleva.

— Et moi, qu'est-ce qu'on va me donner à faire? Je ne suis pas venu ici pour contempler de plus près l'intérieur du Grand-Chastelet, d'autant plus que je l'ai assez fréquenté autrefois.

Cette voix était celle de Tortelier.

Le duc d'Égypte répondit vivement :

— Tu connais l'intérieur du donjon, viens-tu de dire?

— Par l'enfer ! riposta le routier, j'y ai logé à maintes reprises, et je doute que messire Le Testu lui-même en connaisse mieux que moi les tours et les détours.

Le duc d'Égypte lui saisit les mains.

— Et tu demandes, fit-il d'une voix vibrante, ce que tu vas faire !... Tu vas nous guider droit au cachot du capitaine Buridan.

— Savez-vous donc où il se trouve?

— Le guichetier lui-même l'a appris à Franc-Picard ; si cet homme a dit juste, il paraît que le capitaine, le docteur et Landry sont enfermés dans les geôles creusées dans les assises de la Tour Ronde.

— Par l'enfer ! gronda maître Jacques, voilà des logements que j'ai connus autrefois et desquels il n'est possible de sortir que par miracle.

— Eh bien ! ce miracle, nous allons tenter de le faire... et grâce à toi, au lieu de rôder par tout le donjon à la recherche de ces cachots, nous allons y arriver en quelques instants... pour une tentative comme la nôtre, gagner du temps, c'est assurer le succès.

A cet instant, Gargouslier revenait, portant sur ses épaules le corps de l'infortunée sentinelle occise par Franc-Picard et dont l'ex-cabaratier du *Cochon-d'Amour* avait endossé la jaquette de mailles et coiffé le casque d'acier.

Le géant s'approcha tout contre le mur dans lequel était percée la poterne et qui, en cet endroit, n'était pas fort élevé ; un moment, il balança entre ses bras puissants le cadavre qui, tout à coup, lancé comme par une catapulte, partit dans l'espace, passa par dessus le mur et s'écrasa, de l'autre côté, sur le sol, avec un bruit sourd.

Puis, tout fier de cet exploit, le colosse s'en alla reprendre la place qu'occupait l'archer de M. le grand Prévôt, après avoir reçu les dernières instructions du duc d'Égypte.

Alors la petite troupe, conduite par Jacques Tortelier auquel Franc-Picard avait remis le trousseau de clés arraché de la ceinture de Nicolas Coinctier, se mit silencieusement en marche le long des couloirs sombres et des ténébreuses galeries qui couraient, ainsi que d'immenses serpents enroulés sur eux-mêmes, à travers l'intérieur du donjon royal.

Après une course de quelques minutes, le routier s'arrêta devant une petite porte en fer qui s'ouvrait à fleur de terre et dans le roc vif, sur lequel s'élevait la Tour Ronde.

— C'est par ici, dit-il à mi-voix, qu'on descend dans les geôles du fond... pourvu que la clé y soit.

Et d'une main nerveuse, il cherchait dans le trousseau, tandis que ses compagnons, tout haletants d'anxiété, le regardaient faire.

— Par le diable ! gronda soudain maître Jacques, en passant sur son front mat de sueur sa main tremblante, la clé de cette petite porte n'y est pas.

— Ce n'est pas possible, compère Tortelier, fit le duc d'Égypte ; cette clé doit y être puisque le trousseau vous a été remis tel qu'il a été enlevé au porte-clés.

Le routier recommença ses recherches, essayant l'une après l'autre toutes les clés à la serrure, mais sans aucun succès.

— Que faire ? murmura Franc-Picard d'une voix désolée.

— Rien autre chose que de nous retirer comme nous sommes venus, répondit le duc d'Égypte, sombre et furieux.

Et, comme il faisait le mouvement de revenir sur ses pas :

— Attendez, fit Tortelier, il me vient une idée.

On se pressa autour de lui.

— Il arrive souvent, reprit maître Jacques, que lorsque maître Le Testu, qui est un maniaque et qui tient autant à sa tête qu'à sa situation, a un prisonnier d'importance, il arrive souvent qu'il ne donne à Nicolas Coinctier qu'une partie des clés et qu'il garde par devers lui l'autre partie, afin d'éviter toute chance d'évasion... peut-être, et cela me paraît plus probable à mesure que j'y réfléchis, peut-être a-t-il fait de même cette fois et a-t-il sur lui les clés de cette porte ainsi que celles du cachot lui-même.

— Alors, quel est ton avis? demanda le duc d'Égypte.

— Qu'il faut, sans plus tarder, aller prendre cette clé dans le logis même de maître Le Testu.

— C'est ce que je pense également... mais qui se chargera de cette expédition?

— Moi, si vous n'y voyez aucun inconvénient, répliqua le routier.

— Connais-tu donc suffisamment les êtres du Chastelet pour t'y retrouver de nuit?

Maître Jacques eut un petit haussement d'épaules plein d'insouciance.

— Il n'y a pas comme moi pour avoir la mémoire des lieux, murmura-t-il; j'ai eu l'occasion, il y a quinze ans, d'être conduit auprès du gouverneur qui, s'étant d'aventure cassé la jambe, ne pouvait venir m'interroger dans mon cachot... et je parie que je retournerais à ses appartements les yeux fermés.

Un moment, il pivota lentement sur ses talons et, désignant au duc d'Égypte une lumière qui brillait faiblement derrière une étroite verrière, au premier étage d'un des corps de bâtiments dont la masse grise se dressait dans la nuit :

— Tenez, dit-il, vous voyez bien cette petite lumière, c'est celle de la lampe qui éclaire, la nuit, le vestibule précédant la chambre à coucher de maître Le Testu.

— En es-tu bien certain?

— Je parierais ma tête... c'est là qu'un archer veille pour prévenir le gouverneur au cas où quelque chose d'anormal se produirait.

— Un archer?

— Soyez sans crainte, j'en fais mon affaire... cependant, comme il faut tout prévoir, il se peut parfaitement que j'échoue et que l'alarme soit donnée... en ce cas, vous connaissez le chemin par lequel nous sommes venus... il vous faudra le reprendre en toute hâte, en ayant soin de bien refermer la poterne, afin de retarder les poursuites.

— Mais vas-tu monter seul chez le gouverneur... emmène-moi? fit le duc.

— Non! ces hommes ont besoin d'un chef et vous seul pouvez leur en servir.

Puis s'adressant à Franc-Picard :

— Voulez-vous me suivre, mon jeune ami? dit-il.

— Par Notre-Dame de Clermont! exclama l'escholier, voilà une proposition dont je te sais grand gré, maître Jacques!

— Vous acceptez?

— Quelle question!

— En ce cas, en route!

Et, quittant leurs compagnons, que le duc d'Égypte fit coucher à plat-ventre dans l'ombre, les deux hommes s'éloignèrent en longeant avec précautions les hautes murailles, afin de fuir les rayons argentés de la lune.

Tortelier arriva enfin devant une porte, celle particulière au logis de maître Le Testu.

Il la poussa doucement, elle s'ouvrit et roula sans bruit sur ses gonds, laissant passer par son entre-bâillement le routier que Franc-Picard suivait comme son ombre.

Un large escalier de pierre se présenta devant eux; par mesure de précaution, maître Jacques enleva ses poulaines, qu'il déposa près de la première marche; son compagnon l'imita, et tous deux, pieds nus, retenant leur haleine, commencèrent l'ascension qui les mena au palier sur lequel s'ouvrait le vestibule dont Tortelier avait, quelques instants auparavant, montré au duc d'Égypte la petite fenêtre éclairée.

Le routier ne s'était pas trompé; sous la large tenture, qui tombait du plafond, filtrait un mince rayon de lumière

— Attention! chuchota Tortelier, en tirant de sa ceinture un large coutelas, et faisant signe à Franc-Picard de s'armer également; attention, car derrière cette tenture doit se trouver une sentinelle.

Avec mille précautions, il s'approcha, écarta faiblement les lourds plis de la draperie, jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la pièce, puis les laissa retomber, et, tout souriant, un doigt posé sur les lèvres, il se retourna vers l'escholier.

— Décidément, murmura-t-il, le diable est avec nous.

— Qu'arrive-t-il?

— La sentinelle est là, mais elle dort.

— En vérité!

— Écoutez plutôt.

En effet, au milieu du silence de la nuit, il venait jusqu'à eux comme un bourdonnement, auquel ils n'avaient point, tout d'abord, prêté attention; c'était le ronflement du soldat.

— Que faisons-nous? demanda le jeune homme.

D'un geste énergique, le routier répondit à la question, un peu naïve à ses yeux, de Franc-Picard.

— Très bien, dit celui-ci, mais s'il crie?

— Il ne faut pas qu'il crie.

— C'est facile à dire... peut-être pas autant à exécuter.

La bouche de Tortelier se fendit dans un rire muet.

— Vous croyez cela. Eh bien! vous allez voir.

Il s'éloigna, s'approcha de la tenture, la souleva et se glissa de l'autre côté.

Franc-Picard prit aussitôt la place du routier et vit celui-ci se mettre à quatre pattes, le couteau entre les dents, et ramper par la pièce, en se glissant comme un serpent, derrière les meubles, ou se blotissant, immobile, dès qu'un craquement lui paraissait assez fort pour éveiller le dormeur.

Cependant, celui-ci n'avait garde de songer au réveil; à demi-couché sur un grand coffre, la tête renversée en arrière sur un coussin, les bras ballants, son épée étendue à ses côtés, il ronflait sans souci de la mort qui venait à lui.

Tout à coup, au-dessus de la tête du dormeur, Franc-Picard



Il le maintenait immobile sur le lit. (Page 1128.)

vit, à la lueur de la lanterne suspendue au plafond, se dresser le bras de Tortelier, à l'extrémité duquel brillait son terrible coutelas.

Un moment, la lame jeta un éclair; puis le bras s'abaissa et l'arme disparut tout entière dans la poitrine du dormeur.

Celui-ci poussa un « han ! » étouffé et demeura immobile dans sa posture première ; il était mort.

Alors, Tortelier se dressa, appliqua son oreille sur la poitrine du soldat et fit signe à Franc-Picard de venir le rejoindre.

— Vous voyez, murmura-t-il, railleur, dès que l'escholier l'eût rejoint, que ce n'est point aussi difficile que vous le prétendiez.

— C'est facile pour toi, mais difficile pour moi, répondit le jeune homme.

— Affaire d'habitude, fit laconiquement le routier, et maintenant, à maître Le Testu !

Franc-Picard eut un geste d'horreur.

— L'allons-nous égorger, lui aussi? demanda-t-il d'une voix émue, car tout ce sang répandu commençait à lui donner des nausées.

— Telle n'est point mon intention... et si nous pouvons arriver à ce que nous désirons sans le mettre à mal, j'aime autant cela, car au fond, c'est un brave homme de gouverneur.

Le jeune homme respira, un peu soulagé.

— Cependant, ajouta le routier, n'oublions pas que le sort de tous nos compagnons dépend de la réussite de notre expédition ; et ne regardons pas à un coup de couteau de plus si ce coup de couteau est nécessaire.

L'escholier inclina la tête pour bien marquer que tel était aussi son sentiment.

Alors, marchant sur la pointe du pied, Tortelier s'approcha d'une porte en chêne sculpté qui s'ouvrait dans le fond du vestibule ; il l'entr'ouvrit, passa un moment le cou par l'entre-bâillement et, appelant Franc-Picard de la main :

— Il fait nuit là-dedans comme dans un four ; allez donc couper la corde de la lanterne et me l'apportez, car je ne vois même pas si le gouverneur est dans son lit.

Quelques secondes après, le jeune homme revenait tenant à la main la lanterne demandée.

Le routier l'éleva au-dessus de sa tête et dirigea les rayons dans la chambre de maître Le Testu dont l'obscurité se trouva soudain dissipée.

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

Sur un lit bas et large que surmontait un haut baldaquin tout orné de franges et de draperies, messire le gouverneur était étendu sur le dos; sa face, congestionnée par la bonne chère, tranchait, rouge et sanguinolente, sur la blancheur des draps; ses deux bras, allongés à côté du corps, étaient immobiles, indiquant que leur propriétaire était plongé dans un profond sommeil.

Silencieusement, Tortelier déploya une ceinture d'épaisse étoffe qui s'enroulait autour de son corps; puis il chuchota à l'oreille de Franc-Picard.

— Vous voyez ce petit meuble qui se trouve à la tête du lit, à portée de la main de maître Le Testu?

D'un signe, l'escholier répondit affirmativement.

— Et sur ce meuble, qu'apercevez-vous?

— J'aperçois bien quelque chose qui brille dans l'ombre, mais je ne saurai définir ce que c'est.

— Ce sont les clés que nous cherchons, répondit Tortelier.

Franc-Picard un haut-le-corps.

— Vous allez me suivre et marcherez droit à ce meuble, tandis que moi, de l'autre côté du lit, je surveillerai Le Testu. Vous ne vous occuperez pas de lui, pas plus que s'il n'existait pas... Il importe cependant d'agir le plus silencieusement possible... mais je veux dire que toute votre attention doit se porter sur les clés, à moins cependant que je n'aie besoin de votre assistance. Est-ce compris?

Pour toute réponse, Franc-Picard entra dans la chambre du gouverneur, et, comme venait de lui prescrire son compagnon, se dirigea vers les clés qu'il distinguait parfaitement à mesure qu'il approchait.

Sur la même ligne, mais séparé de lui par le large lit, marchait Tortelier, tenant de ses deux mains écartées l'une de l'autre, la ceinture qu'il avait déroulée d'autour de son corps.

Retenant son souffle, la poitrine serrée par l'émotion, l'escholier mit enfin la main sur le bienheureux trousseau; mais, dans sa joie, il eut un mouvement un peu trop brusque, et les clés s'entrechoquèrent.

— Qui va là? s'écria le gouverneur en se redressant brusquement sur son séant et en promenant ses yeux pleins de sommeil à travers sa chambre.

Mais, d'un même mouvement, les deux compagnons, chacun de leur côté, s'étaient aplatis sur le plancher et se tenaient cois.

— C'est étrange, murmura maître Le Testu après un long bâillement, il m'avait semblé qu'on touchait à mes clés.

Puis, avec un petit rire :

— J'aurai rêvé, ajouta-t-il.

Il allait sans doute continuer son sommeil interrompu, lorsque, machinalement, ses regards s'étant tournés vers le petit meuble, constatèrent la disparition du trousseau, qu'à tout hasard Franc-Picard avait conservé dans sa main.

Cette fois, le gouverneur s'éveilla tout à fait.

— Par tous les diables! gronda-t-il, je ne rêve pas, mes clés ont disparu... Elles étaient bien là pourtant... il faut que l'on se soit introduit...

Puis, soudain, pris de peur devant ce fait étrange qu'il ne s'expliquait pas :

— A moi!... cria-t-il, à...

Il n'eut point le temps de pousser le second appel. D'un bond, Tortelier s'était jeté sur lui, appelant Franc-Picard à son aide, et, au moyen de la longue étoffe qu'il tenait à la main en prévision de ces événements, il bâillonnait solidement messire le gouverneur.

Ensuite, pendant qu'avec sa force herculéenne il le maintenait immobile sur le lit, l'escholier arrachait les draperies et les franges du baldaquin, lesquelles transformées en corde, servirent à attacher les bras et les jambes de l'infortuné maître Le Testu.

Quand il fut dans l'impossibilité d'articuler un son et de faire un mouvement, Tortelier le regarda un moment d'un air gouailleur et lui dit :

— Maintenant, cher Messire, dormez en paix, pendant que nous allons tirer de sa geôle le capitaine Buridan.

Maître Le Testu, à ces mots, roula des yeux terribles, et fit un bond formidable sur son lit.

Mais il était trop solidement bâillonné et garotté pour que cette manifestation pût inquiéter le routier,

— Allons, allons, murmura-t-il, du calme... Au surplus, quand vos yeux et vos membres seront suffisamment fatigués, vous les laisserez en repos. Sur ce, bonsoir!

Et, suivi de Franc-Picard, le routier sortit de la chambre du gouverneur.

Quelques instants après, les hommes étaient de retour auprès de leurs compagnons.

— Eh bien? demanda le duc d'Égypte.

— C'est fait, répondit l'escholier en agitant triomphalement les clés qu'il tenait à la main.

Le duc poussa un profond soupir de satisfaction.

— Par le diable! gronda-t-il, je commençais à être inquiet; je vous voyais déjà étripés ou tout au moins plongés, vous aussi, dans quelque geôle.

Cependant, Tortelier avait pris des mains de Franc-Picard le trousseau dont il essayait les clés dans la serrure de la petite porte.

A la troisième tentative, la porte tourna sur ses gonds et un air chaud et fétide vint frapper maître Jacques au visage.

— Oh! oh! grommela-t-il en reculant d'un pas, voilà une odeur que je reconnais et qui, fussé-je dans le doute, suffirait à me persuader que c'est bien le chemin qui mène à la geôle de Buridan.

Puis, s'adressant aux autres :

— Il est indispensable d'apporter la plus grande attention à la descente, car les marches sont étroites et glissantes, sans compter qu'il fait noir là-dedans comme dans un four...

— Mais, ajouta Franc-Picard, n'allons-nous pas trouver en bas des sentinelles postées devant les cachots?

— Je ne pense pas.

— Cependant je crois me rappeler l'avoir entendu dire à maître Carcajou lui-même...

— Le jour, cela est possible, car, pour les besoins du service et des rondes, la porte de la tour reste ouverte; mais les clés étant

remises, à la tombée de la nuit, entre les mains du gouverneur, je ne pense pas qu'on pousse la précaution jusqu'à enfermer les archers là-dedans.

— Cependant, fit observer le duc d'Égypte, il faut tout prévoir.

— C'est aussi mon avis, répondit le routier ; nous allons donc, afin d'assourdir le bruit de nos pas, enlever nos poulaines et descendre en silence, moi en tête ; arrivés en bas, vous vous arrêterez pendant que moi, auquel les détours des souterrains sont familiers, j'irai en avant pour reconnaître le chemin et voir si vous pouvez avancer sans crainte.

Sur ces mots, il s'engagea le premier dans l'escalier et la descente commença, d'autant plus longue, d'autant plus sinistre que l'humidité suintant des murs mettait sur les marches une boue grasse, glissante comme de l'huile, sans compter que l'obscurité profonde rendait insensible le chemin parcouru et qu'il semblait qu'on s'enfonçât dans les entrailles de la terre.

Soudain, le duc d'Égypte, qui marchait à la suite de Tortelier, lui posa la main sur l'épaule.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Le routier, s'arrêtant aussitôt, prêta l'oreille.

On entendait, en effet, un bruit sourd, frôlant les murs de la tour, avec une régularité monotone ; on eût dit un corps se traînant contre la pierre.

Maître Jacques eut un petit rire.

— Ça, dit-il, c'est l'eau.

— Comment ! l'eau ; quelle eau?

— Celle de la Seine.

Et le routier ajouta :

— Nous sommes en ce moment au-dessous du niveau de la rivière ; aussi l'humidité augmente-t-elle ; quand nous serons en bas, nous marcherons dans de véritables mares.

Sur ce, il se remit en route, et la descente continua.

Après quelques instants, Tortelier s'arrêta, et, se retournant vers ses compagnons.

— Halte ! souffla-t-il dans l'ombre, que personne ne bouge, maintenant ; attendez mon retour sans bruit.

— Mais, murmura le duc d'Égypte, il me semble apercevoir là-bas comme une lumière.

— Et vous ne vous trompez pas, mon compère, c'est une des lanternes qui, de jour comme de nuit, éclairent les souterrains.

En disant ces mots, le routier s'éloigna ; pendant quelques minutes, on entendit le halètement de sa respiration et le frôlement de ses pieds sur le sol, puis tout bruit s'éteignit, et le silence le plus complet régna.

La petite troupe commençait à trouver l'attente fort longue, lorsque, soudain, la voix de Tortelier retentit tout près d'eux, vibrante et joyeuse.

— Allons, dit-il, en route, il n'y a rien à craindre, les souterrains sont déserts; mais, ne perdons pas de temps, car il me tarde d'être hors d'ici avec nos prisonniers.

Et, glissant dans la boue, pataugeant dans les flaques d'eau, tombant dans des trous, se heurtant contre des pierres, tous se mirent en marche, suivant le routier du plus près qu'il était possible.

Enfin, celui-ci s'arrêta en un point où plusieurs portes basses et étroites étalaient leur sinistre armature de fer, leurs chaînes, leurs serrures, leurs verrous.

— Holà! capitaine Buridan ! cria maître Jacques.

Rien ne répondit.

— Capitaine Buridan ! répéta-t-il d'une voix plus forte.

Cette fois, dans l'un des cachots, un bruit de chaînes retentit.

— Par saint Treignant d'Écosse! fit une voix, ne te semble-t-il pas, compère Landry, qu'on vient d'appeler?

Franc-Picard fit un bond en avant.

— Maître Jehan ! exclama-t-il, est-ce vous?

Le bruissement des chaînes devint plus violent.

— Qui m'appelle ? demanda le docteur ès Sorbonne dont la voix trahit une profonde émotion.

— C'est moi, c'est Franc-Picard, répondit l'escholier tout joyeux.

— Par le ciel! mon pauvre ami, que viens-tu faire céans? Toi aussi as-tu donc été arrêté ?

— Bien au contraire, mon cher maître, je viens vous sauver.

— Me sauver! fit Jehan de Sarcelles, entends-tu, Landry, Franc-Picard vient nous sauver!

En même temps, confirmant par des actes les paroles de l'escholier, les serrures s'ouvraient en grinçant, les verrous se tiraient et la porte du cachot roulait sur ses gonds.

— Ah! mon bien-aimé maître, s'écria Franc-Picard en entrant le premier dans la geôle et en se précipitant dans les bras du docteur ès-Sorbonne.

Celui-ci étreignit son élève avec force; puis, le premier moment d'émotion passé:

— Mais, demanda-t-il, m'expliquerez-vous?...

— Plus tard, mon cher Jehan, répliqua le duc d'Égypte, pour le moment, le plus pressé est de délivrer Buridan... mais sans doute son cachot n'est-il point par là, car nous l'avons appelé par deux fois et il ne nous a pas répondu.

Le docteur ès Sorbonne tressaillit.

— Par saint Treignant! s'écria-t-il d'une voix sourde, le malheureux aurait-il déjà passé de vie à trépas!

Tortelier poussa un rugissement.

— Ah! gronda-t-il, s'il est arrivé malheur à mon capitaine, maître Le Testu est un homme mort.

— Cependant, dit Franc-Picard, Carcajou m'a bien affirmé qu'il ne devait passer par la question, et, d'autre part, le guichetier a prétendu que tous les prisonniers avaient été mis dans des geôles voisines les unes des autres afin de faciliter la surveillance.

— Assurément, ajouta Jehan de Sarcelles, le cachot de Buridan es celui-ci.

Et il désignait une porte située à quelques pas.

Tortelier se mit aussitôt en devoir de l'ouvrir et bientôt, à la lueur de la lanterne que le duc d'Égypte était allé décrocher, le brave capitaine apparut, étendu tout de son long sur sa maigre litière et ronflant à poings fermés.

— Eh! Buridan, fit Jehan de Sarcelles en s'agenouillant près de lui et en le secouant par les épaules.



Le prisonnier était condamné à la question des brodequins (Page 1240.)

Le capitaine se dressa à demi, dormant presque, et murmura, bougonnant :

— Par tous les diables! maître Orsini eût bien pu me laisser achever la nuit avant de me faire passer par la torture.

Le docteur ès Sorbonne le secoua à nouveau plus fortement.

— Eh ! par saint Treignant ! ouvre donc un peu les yeux, et tu verras qu'il ne s'agit ni de torture ni d'Orsini.

Le juron familier de son ami réveilla plus radicalement le capitaine que n'eût pu faire une cruche d'eau lancée en plein visage.

Il fit un bond sur sa paille, et, saisissant les mains du docteur :

— Toi ! balbutia t-il, toi ici !

Apercevant, tout à coup, la petite troupe :

— Ensuite, s'écria-t-il, est-ce que je rêve ou bien sont-ce véritablement Tortelier et Franc-Picard que je vois là devant moi?

Puis :

— Tiens ! le duc d'Égypte !... Landry !... Par Satan ! ne sommes-nous plus au Grand-Chastelet? on se croirait plutôt à la taverne du *Chat-qui-Pesche !*

Pendant qu'il dialoguait de la sorte, deux ou trois des suppôts du duc d'Égypte s'occupaient à limer et à scier les fers du capitaine qui, bientôt, put se lever, débarrassé de toute entrave.

— Et maintenant, s'écria Tortelier, en route et rondement !

Il reprit la tête de la petite troupe qui, plus allègrement, cette fois, parcourut le chemin par lequel elle était venue.

On gravit l'escalier, on traversa les cours, on longea les couloirs, on enjamba à nouveau les corps de Carcajou et de Nicolas Coinctier, toujours ivres-morts, et on arriva enfin auprès de Gargouslier montant sa faction imperturbablement.

— Eh bien ! lui demanda le routier, quoi de nouveau?

— Rien, répondit le géant.

— On n'est pas venu te relever?

— Tu le vois.

— Et tu n'as entendu aucun bruit?

— Aucun.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de Tortelier.

— Enfin! dit-il en se tournant vers ses compagnons, nous sommes sauvés!

Il s'avança vers la poterne, l'ouvrit et, soudain, bondit en arrière en poussant un cri de rage.

— Nous sommes perdus ! gronda-t-il en apercevant rangés de-

vant la poterne, en une masse compacte et infranchissable, une cinquantaine d'archers la lance en arrêt ou l'arbalète à l'épaule.

— Oui, tu es perdu et bien perdu! fit une voix railleuse.

En même temps, derrière les gardes et par dessus leurs têtes, une tête grimaçante émergeait : celle de Joël le Cagouleux.

— Ah! truand de malheur! cria Tortelier, c'est toi qui nous vaux cela... tu me le paieras.

Un éclat de rire moqueur fut la réponse du Cagouleux.

Précipitamment, le routier avait refermé la poterne.

— Que faire? murmura-t-il en se retournant vers ses compagnons.

— Soutenir le siège, répondit Buridan.

— C'est insensé, objecta Jehan de Sarcelles.

— J'aime mieux la bataille que la torture, répliqua le capitaine.

— La bataille! avec quoi? avec nos poignards?

— Mais ces bandits vont nous cribler de loin à coups d'arbalète... nous n'aurons même pas la satisfaction d'en étriper quelques-uns avant de mourir!

— Eh! ventredieu! au lieu de nous claquemurer derrière ces murs, ouvrons la poterne, faisons une sortie et empoignons-les corps à corps... peut-être dans la mêlée un seul d'entre nous pourra-t-il s'échapper pour venger la mort des autres!...

Pour la seconde fois, Tortelier introduisit la clé dans la serrure de la poterne; mais la porte ne s'ouvrit pas, les archers l'avaient fermée extérieurement.

— Par tous les diables de l'enfer! gronda Buridan, courons au logis du guichetier et barricadons-nous-y... ensuite nous verrons ce qu'il convient de faire...

La petite troupe fit volte-face, mais demeura immobile.

A vingt pas d'elle environ, une nouvelle troupe d'archers était postée; en même temps, à droite et à gauche, la crête des murs se couvrait de soldats, le doigt posé sur la détente de l'arbalète.

Buridan, découragé, baissa la tête.

— Rendez-vous! cria une voix impérative que, non sans frissonner, Tortelier reconnut pour celle de maître Le Testu.

Après avoir consulté ses camarades d'un regard, Buridan répondit :

— Nous nous rendons.

— Jetez vos armes! ordonna le gouverneur.

Les prisonniers jetèrent leurs coutelas et leurs dagues.

Alors, sur un signal, la poterne s'ouvrit, livrant passage aux archers qui s'avancèrent, tandis que l'autre troupe venait à sa rencontre, enveloppant ainsi dans un cercle de fer Buridan et ses compagnons.

Quelques instants après, le capitaine était replongé dans sa geôle ; Jehan de Sarcelles et Landry dans la leur; quant aux nouveaux prisonniers, gens de mince valeur, ils furent enfermés pêle-mêle dans le même cachot, à l'exception, cependant, de Tortelier et de Franc-Picard que maître Le Testu reconnut pour ceux qui l'avaient ligotté et que, sur les conseils du Cagouleux, il fit solidement lier et jeter séparément dans un étroit cul de basse fosse.

CHAPITRE LXVIII

De la façon toute particulière dont Buridan reçut la torture.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, et la situation de Buridan demeurait la même.

Un matin, enfin, il entendit dans les couloirs un bruit de pas accompagné d'un bruissement d'armes, et il eut le pressentiment qu'on le venait visiter en sa geôle ; il ne se trompait pas.

En effet, la troupe s'arrêta devant son cachot, dont les serrures grincèrent et dont les verrous claquèrent, la porte s'ouvrit brusquement et des torrents de lumière, envoyés par plusieurs torches que portaient des archers, vinrent illuminer jusqu'en son

plus petit recoin le sombre réduit dans lequel gémissait le prisonnier.

Celui-ci tourna avidement la tête et reconnut parmi les nouveaux arrivants Guillaume Feutrier, maître Le Testu, entourés d'une troupe respectable d'archers.

Que signifiait cet appareil ?

Sans doute le venait-on chercher pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, semblable à ceux par lesquels il avait déjà passé, et tendant à lui faire avouer qu'il était l'auteur du meurtre de Philippe d'Aulnay.

Mais pourquoi ce déploiement de forces?

Ce fut maître Le Testu qui, d'une voix brusque, se chargea de répondre à la question que se posait le prisonnier.

— Or ça, Messire, dit le gouverneur du Chastelet, je vous viens quérir ; tenez-vous prêt à marcher vaillamment.

— Mais il me semble, sire gouverneur, répondit Buridan avec une pointe de raillerie dans la voix, que c'est me faire grand honneur que de me donner aussi belle escorte.

— Que vous voyiez ou non là-dedans une marque d'honneur, peu m'importe.

— Vous conviendrait-il, maître Le Testu, de me dire où vous m'allez mener?

Comme le gouverneur ouvrait la bouche, une main se plaça sur son bras, le tirant un peu en arrière; en même temps, la voix aigre de Guillaume Feutrier se fit entendre.

— S'il vous plaît, messire Le Testu, que je renseigne moi-même le capitaine Buridan, je me chargerai de cette mission avec un véritable plaisir.

Et le diacre se plaça devant le gouverneur, bien en présence du prisonnier.

— Ah! ah! Buridan, fit-il d'un ton sarcastique, tu veux savoir où l'on te mène! Eh bien! on te mène à la torture; les gens d'armes que tu vois, vont te déchaîner de ce mur et te conduire avec grands ménagements, ainsi qu'il convient à un prisonnier de marque, jusqu'entre les mains de maître Caboche, le bourreau... j'ai voulu venir ici moi-même pour t'annoncer cette bonne

nouvelle et assister ensuite à tes souffrances... Pendant qu'on t'asseoira sur le banc des *brodequins*, moi, douillettement reposé sur un siège moelleux, je verrai avec joie tes chairs frémissantes, j'entendrai avec joie craquer tes os, et je me réjouirai de ta lente agonie.

— A la bonne heure, messire diacre, riposta Buridan d'une voix calme, voilà qui ne m'étonne nullement, étant donné l'état de votre esprit. Votre laide personne ne peut, d'ailleurs, renfermer qu'une âme noire pleine des sentiments de charité que vous venez d'exprimer. Cependant, quitte à vous causer un grand désappointement, je préfère vous avertir de suite que vous n'aurez point la joie immense d'assister à mes souffrances... Me déchirât-on le corps en petits morceaux, me brisât-on les os et me les réduisît-on en poussière, mon visage demeurera calme, et de mes lèvres fermées, pas un cri ne s'échappera.

— Par le bon saint Grégoire! exclama Guillaume Feutrier, irrité de se voir nargué de la sorte par Buridan, nous verrons si le talent de maître Caboche est une fiction ou si, réellement, il a la cervelle aussi féconde qu'on le prétend. Au surplus, je serai là, moi, pour lui donner de l'imagination, au cas où il en manquerait... Et il faudra que le diable lui-même s'en mêle, ou je t'entendrai au moins geindre.

Et le diacre, perdant toute retenue en même temps que tout sang-froid, rendu furieux par le calme du prisonnier, s'avança sur lui et, lui effleurant le visage de son poing crispé :

— Oui, gronda-t-il, tu souffriras, oui, tu crieras!

Buridan était enchaîné et se trouvait, sans défense, à la merci de Feutrier qui, impunément, le pouvait injurier, menacer et même frapper.

Cependant, saisi de colère et de dégoût à la vue de la face immonde du diacre, dont il sentait sur son visage l'haleine chaude et fétide, il perdit, à son tour, toute mesure et, se servant de la seule arme qu'il eût à sa disposition, il cracha à la figure de l'indigne prêtre.

Cette action fut si rapide que Guillaume demeura tout suffoqué.

Un instant immobile, comme étourdi, il sentit soudain un flot de sang lui monter aux tempes, l'aveugler, lui faire voir rouge, et, affolé par l'insulte, il se précipita sur Buridan, les ongles en avant, pour lui déchirer la figure, peut-être même l'aveugler.

Mais Le Testu vint, d'un bond, se placer entre le diacre et le prisonnier.

— Or çà, dit-il d'une voix ferme, nous ne sommes point ici, messire Feutrier, pour étrangler le capitaine Buridan, mais bien pour l'appréhender au corps et le conduire où vous savez.

— Laissez, rugit le diacre d'une voix que la colère rendait tremblante... laissez, je le veux étriper de mes mains!... Place, entendez-vous, place!...

Mais, loin d'obtempérer à cet ordre, maître Le Testu saisit Guillaume Feutrier par le bras et, lui faisant faire une brusque volte-face :

— Holà! grommela-t-il rudement, qu'on se calme... Je réponds sur ma tête de ce prisonnier que je dois remettre sain et sauf aux mains de maître Caboche... et je n'entends nullement que vous vous livriez sur lui à aucune action qui puisse m'attirer les blâmes du roi ou de monseigneur Orsini.

Puis, s'adressant aux gardes :

— Or çà, dit-il, qu'on se hâte de déchaîner cet homme... Maître Caboche et ses aides nous attendent dans la chambre rouge.

Pendant qu'on exécutait ses ordres, le gouverneur du Grand-Chastelet se tourna vers le diacre et, d'une voix pateline :

— Allons, messire Feutrier, murmura-t-il, prenez patience... dans quelques instants satisfaction va vous être donnée.

Il accompagna ces paroles d'un sourire cruel.

Le cortège, alors, se mit en marche, précédé de maître Le Testu et du diacre dont la fureur s'était un peu calmée, à la pensée que bientôt il allait se repaître des tortures de son ennemi.

Buridan, lui, marchait au milieu des archers avec autant de calme que s'il ne se fût pas agi pour lui d'une promenade dont le but devait être aussi terrible.

En entrant dans la chambre rouge, le prisonnier promena son regard calme sur les instruments de torture appendus tout autour

des murs, faisant étinceler leur acier à la lueur des torches; puis, d'un coup d'œil, il examina de la tête aux pieds le bourreau et son aide, tous les deux le visage caché sous une cagoule rouge percée de deux trous ronds pour les yeux.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit, un moment seulement il abaissa les paupières, pour se recueillir, sans doute, ensuite ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un sourire de triste résignation, et ce fut tout.

Il reprit aussitôt son assurance et releva la tête dans une allure pleine de noblesse et de fierté.

Pendant que maître Le Testu et Guillaume Feutrier causaient ensemble, le premier donnait à l'autre de succinctes explications sur l'emploi des instruments, terrifiants dans leur forme étrange, qui, de toutes parts, s'offraient à la vue, le bourreau et son aide s'étaient emparés de Buridan et le faisaient asseoir sur un siège de bois adossé au mur.

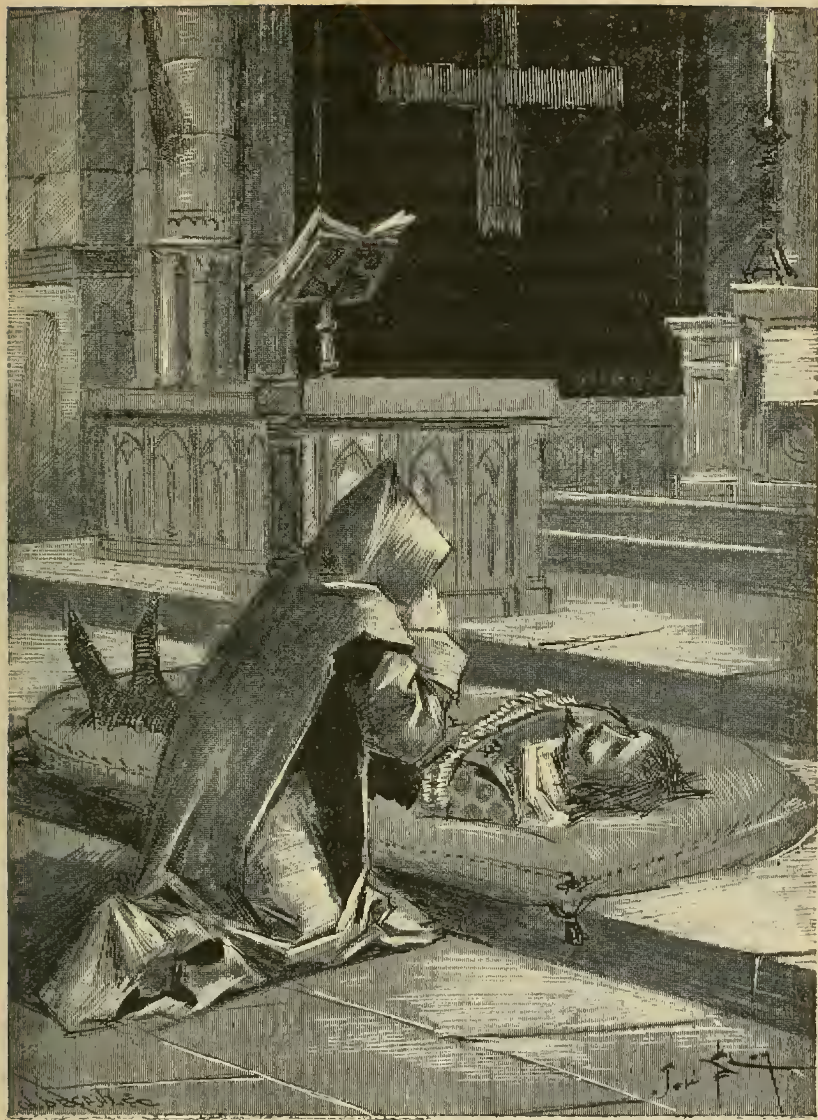
Ensuite, ils lui étendirent les bras, et les attachèrent à deux boucles de fer scellées dans le mur; après quoi, ils lui enserrèrent les jambes dans quatre grosses planches de chêne attachées ensemble au moyen de crampons de fer.

Le prisonnier était condamné à la question des brodequins; ce genre de torture, aussi simple qu'efficace, consistait à enfoncer à grands coups de maillet entre les jambes et les planches de chêne, des coins également en chêne, ce qui avait pour résultat de presser chairs et os jusqu'au point de les réduire en bouillie, et de les faire éclater.

Cette question était celle employée pour les condamnés à mort, à seule fin de leur faire avouer, *in extremis*, le nom des complices qu'on leur soupçonnait.

Seul, le nombre de coins variait, depuis deux jusqu'à dix, et même jusqu'à douze, nombre qui représentait la question extraordinaire et transformait le condamné en une masse inerte, sans force, sans vaillance, même cérébrale, n'ayant plus aucun souci de la souffrance, tellement celle de la torture avait émoussé en lui toute sensibilité.

Buridan était trop au courant de ces sortes de procédures pour



— Ventredieu! murmura-t-il, en apercevant le chapelain qui, dévotement, tombait à genoux à ses côtés. (Page 1248.)

n'être point fixé sur son état, et ne pas comprendre à l'avance qu'il était perdu.

— Combien de coins, messire? fit maître Caboche en s'approchant de Guillaume Feutrier qui s'entretenait à voix basse avec le gouverneur du Chastelet.

— Douze, répondit laconiquement le diacre.

Le prisonnier pâlit légèrement en murmurant :

— Allons. il fait largement les choses... je suis perdu à jamais.

Le bourreau et son aide s'approchèrent alors de lui, et vérifièrent minutieusement si les liens qui l'attachaient étaient de solidité suffisante.

En ce moment, alors, il sembla au capitaine qu'une voix murmurait à son oreille ces mots incompréhensibles pour lui :

— Criez, quoi qu'il arrive.

Lui avait-on parlé véritablement ? avait-il été le jouet d'une hallucination ? il n'eût pu le dire.

Il regarda l'un après l'autre le bourreau et son aide, mais ceux-ci demeuraient impénétrables sous la cagoule rouge qui leur masquait le visage.

Alors, maître Caboche plaça le premier coin et saisit son maillet d'une main ferme.

Son aide se pencha vers le prisonnier pour rattacher une corde dont le nœud s'était relâché, et murmura :

— Quoi qu'il arrive, criez.

Cette fois, Buridan comprit tout au moins le sens des paroles, sans pouvoir cependant deviner ce à quoi elles s'appliquaient.

Il chercha du regard à percer la cagoule sous laquelle se dissimulait celui qui venait de parler; mais inutilement, l'homme était impassible.

Cependant, de nouveaux personnages avaient pénétré dans la chambre rouge; c'étaient d'abord Gaulthier d'Aulnay et plusieurs gentilshommes de l'entourage du roi; puis, se perdant au milieu des seigneurs et des gens d'armes, un homme et une femme dont le visage disparaissait dans les plis d'amples capuchons rabattus jusqu'au menton.

L'homme était Orsini qu'amenait en ce lieu, non pas la curiosité et le vain plaisir d'assister au supplice de son ennemi; mais la nécessité d'accompagner la femme, la princesse Jeanne d'Évreux, désireuse, elle, au contraire, de se repaître des souffrances de celui qui pouvait la compromettre, curieuse d'entendre

les révélations, peut-être compromettantes pour elle, que le bourreau pourrait lui arracher.

Maître Le Testu attendait sans doute ce supplément de spectateurs, car des sièges étaient préparés à l'avance à sa droite et à sa gauche, à l'intention des nouveaux venus qui prirent place incontinent, bien en face du condamné.

Seul, le couple mystérieux ne profita point des sièges mis à sa disposition et se tint debout derrière le gouverneur du Grand-Chastelet, afin de ne perdre aucun détail du jeu de physionomie de Buridan.

Lorsque tout le monde eut pris place, Guillaume Feutrier se leva.

— Messires, dit-il, nous allons, en notre qualité de commissaire royal, procéder juridiquement à l'interrogatoire de sire Buridan, capitaine d'armes, arrêté par ordre du roy Loys le dixième, comme convaincu d'avoir traîtreusement mis à malemort haut et moult puissant seigneur Philippe d'Aulnay, frère de messire Gaulthier d'Aulnay, ici présent, et, de son vivant, capitaine aux gardes de notre dame la reine ; ledit Buridan, capitaine d'armes, ayant été emmuré en une geôle basse du Grand-Chastelet, enchaîné au corps et aux mains, condamné à l'eau et au pain d'angoisse, et enfin conduit céans, en la chambre rouge, pour y être jugé par la question extraordinaire des douze coins, vu son horrible et méchant forfait. J'ai dit.

Le diacre se rassit, promenant un regard circulaire sur l'assistance, parmi laquelle nul ne s'émut des douze coins dont il venait d'être parlé.

Puis, s'adressant au prisonnier :

— Votre nom, à n'en point douter, est autre que celui de Buridan, sous lequel vous cachez certainement votre véritable personnalité ?

Orsini ne put retenir un léger tressaillement

Le prisonnier, lui, demeura impassible, opposant un silence dédaigneux à l'insinuation du moine.

Celui-ci continua d'une voix impérative :

— Ce nom, quel est-il ?

Buridan ne répondit pas.

— Vous vous taisez? gronda Feutrier.

On eût dit que le prisonnier dormait, tellement son immobilité était grande et son silence absolu; cependant, on voyait sa poitrine se soulever doucement et le souffle de sa respiration bruire avec calme.

— Par le bon saint Grégoire! rugit le moine, plein de fureur, tu parleras, mécréant! si fort que tu sois, tu ne résisteras pas tout à l'heure...

Et il leva la main.

A ce signal, maître Caboche, qui attendait appuyé sur le manche de son maillet, le brandit et, d'un coup formidablement asséné, enfonça le coin qu'il avait, au début de cette scène, préparé entre les jambes du patient et les planches de chêne.

Soulevé sur son siège, le corps penché en avant, le cou tendu vers la victime, Feutrier regardait ardemment l'effet produit par ce début.

Buridan n'avait pas poussé un cri, aucun muscle de son visage n'avait bougé, son corps n'avait pas même eu le plus petit frémissement.

L'assemblée qui le considérait curieusement, éprouva quelque plaisir à se trouver en présence d'un homme aussi courageux et aussi persistant, dont la fermeté était une garantie des heures que durerait le supplice; certains condamnés, en effet, mous de corps et d'âme, s'évanouissaient dès le premier coin, et le bourreau n'avait plus, dès lors, entre les mains, qu'une loque inanimée dont la torture n'offrait plus aucune distraction.

Seul, le diacre eut un mouvement de dépit.

— Allons, messire, fit-il d'une voix sifflante, je vois que vous ne manquez pas d'une certaine patience; soyez assuré que nous en sommes pourvus également; il existe encore onze coins, mais j'espère que point ne nous sera besoin d'attendre ce nombre pour entendre le son de votre voix. Pour la seconde fois, vous plaît-il de nous révéler votre véritable nom?

Buridan demeurait toujours silencieux, comme s'il n'entendait pas.

Alors le moine fit un nouveau signe et un second coin fut enfoncé.

La victime ne bougea pas et un léger soupir de stupéfaction et aussi d'admiration courut par l'assemblée.

Décidément, ce capitaine était encore plus courageux que l'on se l'était figuré tout d'abord.

— Allons, cria Feutrier, un troisième coin et, s'il en est besoin, maître Caboche, un quatrième en même temps, pour délier la langue de cet homme.

Buridan ferma les yeux, recueillant toutes ses forces pour la douleur terrible qu'allaient, certainement, lui infliger ces deux coins.

En ce moment, l'aide du bourreau qui venait de placer les coins se releva et, se penchant vers le prisonnier, lui murmura à l'oreille :

— N'avez-vous donc pas compris mes paroles?... Criez, tout à l'heure, comme un homme qu'on écorche... sinon vous êtes perdu...

Cette fois Buridan comprit.

— Ah ! se dit-il, pour être sauvé, il suffit de crier! eh bien je vais leur faire entendre ma voix.

Et, au troisième coin, il se mit à pousser des hurlements tellement formidables que maître Le Testu lui-même en pâlit.

Guillaume Feutrier, lui, sourit avec satisfaction.

— Enfin, murmura-t-il, je savais bien qu'il était de chair et d'os comme les autres et qu'il ne pouvait demeurer insensible aux délicates attentions de maître Caboche.

— Eh bien! messire Buridan, vous déciderez-vous à parler? demanda-t-il ironiquement.

Pour toute réponse, l'autre se tordit sur la sellette de bois à laquelle il était attaché, et, sous l'empire de la douleur, lâcha une bordée de jurons horrifiques.

Mais tout cela ne constituait pas des réponses.

Alors, avec une patience pleine de rage, Feutrier répéta ses questions, répondant à chaque nouveau silence de Buridan par un nouveau coin.

Mais vainement ceux-ci s'ajoutaient les uns aux autres, vainement Buridan se pâmait, hurlant, sanglottant, jurant, écumant, perdant à flots son sang, qui formait une large mare sur les dalles, le moine ne pouvait lui arracher un mot.

L'assistance, muette, immobile, considérait avec effroi, avec respect, cet homme prodigieux, dont la volonté était assez puissante pour dompter la chair et commander à sa langue au milieu d'aussi effroyables souffrances.

Enfin, le douzieme coin fut enfoncé, et maître Caboche, s'appuyant à nouveau sur le manche de son maillet, tourna ses regards vers Guillaume Feutrier, en lui désignant du doigt la victime renversée, quasi morte, sur la sellette.

Le diacre se leva alors, et, d'une voix grave, solennelle :

— Nous, commissaire royal, dit-il, attendu que messire Buridan, ou se disant tel, capitaine d'armes, a subi la question ordinaire et extraordinaire des douze coins, attendu qu'il est accusé d'avoir traîtreusement occis messire Philippe d'Aulnay ; qu'à la vérité, pendant la question il n'a point reconnu les faits qui lui sont reprochés, mais que, cependant, il ne paraît point impossible que messire Buridan, sous l'empire de la souffrance, ait mentalement reconnu les faits reprochés, mais ait manqué de force pour en faire l'aveu de façon intelligible ; qu'en conséquence nous sommes fondés à considérer cet aveu comme ayant été fait...

Là, Feutrier s'arrêta pour reprendre haleine.

Buridan fit un brusque mouvement.

— Silence, murmura le valet du bourreau, et demeurez immobile, sinon vous êtes un homme mort.

Le diacre continua :

— Dès lors, le crime étant parfaitement reconnu, nous décidons, au nom de notre sire Loys, dixième du nom, que messire Buridan, ou se prétendant tel, capitaine d'armes, aura le poing tranché devant le porche de Notre-Dame, après, toutefois, y avoir fait amende honorable, pieds nus, en chemise, la corde au cou, un cierge de six livres à la main ; il sera ensuite pendu haut et court au gibet de Montfaucon.

Puis, Guillaume Feutrier rabattit son capuchon sur son front, et, d'un geste, indiqua à l'assistance que la séance était terminée.

Gaulthier d'Aulnay, le visage blême et les lèvres tremblantes, passa, suivi des gentilshommes, devant le corps inanimé de Buridan.

Puis, en dernier, vint Orsini, offrant son poing à Jeanne d'Evreux.

Une seconde, la belle-sœur de Marguerite s'arrêta, et, fixant un œil brillant sur la face de la victime :

— Il est toujours beau, malgré cette horrible torture, murmura-t-elle.

Quant à Orsini, lui aussi examina Buridan, mais d'un œil mauvais et soupçonneux.

Il considéra à différentes reprises les jambes du capitaine, puis le sang épandu sur les dalles, puis le visage immobile et décoloré, et son front se plissa soucieusement.

Sans doute, s'il eût été seul, se fût-il attardé davantage dans cet examen ; mais la princesse, peu soucieuse de demeurer en semblable lieu, l'entraîna et il partit, à regret, en grommelant :

— Il y a là-dessous quelque sortilège ou quelque trahison.

Maître Le Testu, lui, était demeuré dans la chambre de la torture.

Il donna l'ordre qu'on détachât le patient et qu'on le transportât, avec mille précautions, dans la chapelle du donjon, où, suivant l'usage, il devait passer les quelques heures précédant le supplice, en compagnie d'un chapelain et sous la garde de deux archers.

Le bourreau et son aide coupèrent les liens qui enserraient les membres de Buridan et l'étendirent, toujours inerte, sur un mince matelas dont quatre archers saisirent les coins; puis, maître Le Testu en tête, précédé du porte-clés, le funèbre cortège se mit en marche, escorté de Caboche et de son valet.

Arrivé dans la chapelle, le gouverneur du Grand-Chastelet fit déposer le corps du capitaine sur la première marche du maître-autel dont, pour cette circonstance, tous les cierges avaient été allumés; ensuite, il plaça lui-même les archers aux issues de la

chapelle, avec défense expresse de laisser pénétrer quiconque ne serait pas muni d'un parchemin signé du roi et contresigné par lui-même. Et il se retira en donnant l'ordre, cependant, qu'on laissât entrer le chapelain, quand il se présenterait.

A peine maître Le Testu avait-il tourné les talons, que le chapelain annoncé arriva, l'ample capuchon rabattu sur le visage et les mains dévotement croisées sous ses larges manches de bure.

L'archer s'effaça respectueusement devant l'homme de Dieu qui, à pas lents, parcourut la chapelle dans toute sa longueur, s'agenouilla en une courte prière devant l'autel, puis franchit l'enceinte du chœur, s'approcha de Buridan, toujours étendu sur le dos, sans mouvement, mais qui commençait à trouver le temps long.

— Ventredieu! murmura-t-il, en apercevant le chapelain qui, dévotement, tombait à genoux à ses côtés, la chose commence à devenir diantrement lugubre.

D'un large signe de croix, le chapelain se signa; puis, le capitaine entendit, de dessous le capuchon, une voix étouffée chuchoter ces mots :

— Si vous tenez à la vie et à la liberté, ne faites aucun mouvement, ne prononcez aucune parole qui puisse éveiller l'attention de vos gardiens; est-ce compris?

D'un signe de tête imperceptible, le prisonnier indiqua qu'il avait entendu et compris.

— Mais qui donc êtes-vous? murmura-t-il, et que me voulez vous?

— Buridan, fit le chapelain, avec un nouveau signe de croix, destiné à donner le change à ses gardiens... Buridan, je viens te sauver... je suis Orly.

Le capitaine faillit pousser un cri; mais, avec une force de volonté surhumaine, il se retint.

— Toi! murmura-t-il; toi! ici... mais tu te perds!

— Non, je te sauve, car je n'ai voulu charger aucun autre de te transmettre la nouvelle que je viens t'apporter moi-même.

Et, se penchant vers son ami, Orly laissa tomber quelques mots dans son oreille.



... puis suivit, silencieux et morne, le gouverneur du Chastelet... (Page 1257.)

Pour le coup, Buridan ne put retenir un brusque soubresaut.

— Ventredieu ! exclama-t-il, mais c'est plus que la vie, plus que la liberté, que tu m'apportes là ! mais comment l'as-tu retrouvé ?

— Ce serait long à te narrer, et les moments sont précieux. Le plus important est d'aviser.

Quelque temps, les deux hommes causèrent à voix basse ; puis le chapelain se leva, embrassa le prisonnier, et s'approchant de l'un des archers :

— Mon ami, dit-il benoîtement, grâce à mes exhortations, le condamné s'est décidé à faire des révélations avant de mourir, mais elles sont d'un ordre tellement grave que je vous engage à aller prévenir de suite messire le gouverneur.

Et, sur ces mots, le chapelain donna sa bénédiction au soldat et s'éloigna.

CHAPITRE LXIX

Dans lequel le souper de maître Le Testu se refroidit.

Maître Le Testu, satisfait de sa besogne quotidienne, avait regagné son logis d'un pas alerte, ayant au fond du cœur quelque reconnaissance pour Buridan, dont l'attitude ferme et énergique avait abrégé la torture, et par cela même, moins retardé l'heure de son souper.

C'était, en effet, on se le rappelle, une des principales préoccupations de ce brave gouverneur ; concilier les exigences de sa charge avec celles de sa table ; fin gourmet, gros gourmand et bon serviteur dévoué à la royauté, il eût considéré comme un crime de faire attendre le service de Sa Majesté, et comme une hérésie de laisser refroidir un plat destiné à être mangé bouillant.

Aussi fut-ce en se frottant les mains d'un air de vive satisfaction, qu'il s'assit devant une table chargée de mets fort appétissants; après avoir, quelques secondes, promené ses regards luisants sur les plats entassés devant lui, il avait attiré à portée de sa main une écuelle en brillant étain, pleine d'un ragoût à la mine succulente, et déjà il promenait sa langue gourmande sur ses lèvres lippues, lorsque soudain son valet entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda le gouverneur saisi à l'avance d'un sinistre pressentiment.

— Monseigneur, balbutia le pauvre diable, il y a là un homme qui désire vous parler.

— Tête et sang ! exclama maître Le Testu, d'une voix formidable, ne sais-tu pas, maraud, qu'il y a des moments où je ne veux pas être dérangé ?

— C'est ce que j'ai fait observer à cet homme, monseigneur, mais il a tellement insisté, disant que si je ne vous prévenais pas, il ne donnerait pas un teston de ma tête, que, dam !...

— Mais, encore, quel est-il ?

— Il prétend être un des archers de garde auprès du prisonnier, passé tout à l'heure à la torture.

— Qu'il entre, fit le gouverneur, en poussant un gros soupir de résignation.

L'archer, introduit par le varlet, avança tout tremblant, il connaissait en effet les habitudes de maître Le Testu et, ne les eût-il pas connues, que les jurons formidables parvenus jusqu'à lui, l'eussent amplement éclairé sur l'inopportunité de sa démarche.

A la vue de l'archer, le premier moment de stupéfaction qui s'était emparé du gouverneur, se changea brusquement en rage, à la pensée que l'homme qui le venait déranger au moment de son repas était un de ceux auquels lui-même avait donné comme consigne de ne pas quitter le prisonnier sous quelque prétexte que ce fût.

Aussi fut-ce d'un ton foudroyant qu'il s'écria :

— Tête et sang ! Tu es bien osé de me venir quérir en ce lieu, à cette heure, quand je t'ai mis, il y a quelques instants à peine, de garde à la chapelle... Que dirais-tu, si je donnais l'ordre qu'on te conduise, sans plus tarder, à la fosse Daniel, pour y rester deux jours au pain d'angoisse ?

— Mais, bégaya, le malheureux archer, qu'il vous plaise au moins de m'écouter, Monseigneur... car, si je me suis permis d'enfreindre les ordres que Votre Seigneurie m'avait donnés, c'est qu'il s'agit de la vie du roy !...

— La vie du roy! exclama le gouverneur, quelles sornettes me viens-tu conter là?

— Ce ne sont point des sornettes, Monseigneur, mais bien les paroles mêmes du chapelain que je vous rapporte.

— Du chapelain!... Quel chapelain?...

— Celui qui, après votre départ, est venu confesser le prisonnier et que vous avez donné ordre de laisser pénétrer dans la chapelle.

L'étonnement de maître Le Testu était grand, mais son incrédulité première subsistait toujours.

— Et, dit-il, c'est le chapelain qui t'a narré... Voyons, que t'a-t-il raconté, le chapelain?

— Il m'a dit, comme ça, en s'en allant, que le prisonnier, touché par ses exhortations, était décidé, avant de mourir, à faire des aveux touchant la vie du roy, qui est menacée... et c'est lui qui m'a engagé à vous venir trouver... Il a ajouté que si vous étiez un fidèle serviteur de notre gracieux souverain, vous n'hésiteriez pas à venir voir le prisonnier.

Le visage de maître Le Testu s'empourpra.

— Tête et sang! grommela-t-il, de quoi cet enfroqué se mêle-t-il? et de quel droit s'inquiète-t-il de ma fidélité au roy?

Puis, brusquement, se levant de table, sans même jeter un regard de regret sur les plats qui l'encensaient de leur délicieux fumet :

— Je te suis, dit-il.

Et, précédé du soldat, il prit le chemin de la chapelle et s'en vint prestement auprès du prisonnier, toujours étendu, les membres solidement liés, sur le matelas qui avait servi à le transporter de la chambre rouge.

Mais l'honnête gouverneur poussa une sourde exclamation et faillit faire un formidable bond à la vue du visage frais, reposé, calme, souriant, en place des traits amaigris, pâles, décolorés, qu'il s'attendait à trouver; c'était absolument tout comme si Buridan ne venait point de subir la plus horrible des tortures

Mais la stupéfaction de maître Le Testu fut bien plus grande encore lorsque son regard, glissant de la tête au corps du prison-

nier, constata l'état en lequel se trouvaient ses jambes, peu d'instants auparavant broyées par la torture et toutes sanglantes.

Par suite d'un phénomène de résurrection inexplicable, les jambes semblaient raffermies, les genoux paraissaient bien en place, les tibias étaient nets, et les mollets avaient repris leur forme première. Enfin, de sang, de ce sang qui avait inondé les dalles de la chambre de la torture, pas la moindre trace.

Buridan suivait d'un œil assuré les différentes phases par lesquelles la stupéfaction du gouverneur allait croissant; un sourire joyeux entr'ouvrit ses lèvres et, avant même que maître Le Testu prît la parole, il lui dit d'un ton quelque peu gouailleur :

— Vous paraissez, messire, examiner avec un certain étonnement la transformation qui s'est opérée en moi, et sans vous demander certainement par quel sortilège la question des douze coins, qui me devait rompre et broyer, m'a pu laisser aussi frais et dispos.

Le sarcasme mal dissimulé dans les paroles du prisonnier assombrit le visage du gouverneur.

— Tête et sang ! exclama-t-il.

Buridan ne le laissa pas continuer.

— Permettez, dit-il, que je vous interrompe, et ce dans le seul intérêt de votre estomac, qui, si j'en crois les bruits qui courent, est fort chatouilleux sur l'exactitude, en fait de nourriture. Or, si je ne me trompe, il est l'heure de votre repas, et vous avez même dû l'interrompre pour vous rendre céans.

— Tête et sang! s'écria le gouverneur, voulez-vous vous gausser de moi ?... et d'abord que signifient cette mine réjouie et ce corps en bon état?... Sachez que Le Testu, gouverneur du Grand-Chastelet de par la volonté de notre roi Loys le dixième, n'a point coutume de se voir berner... j'entends donc qu'il vous convienne de m'expliquer d'abord, par suite de quel phénomène, ou plutôt de quelle traîtrise je vous vois aussi dispos, et ensuite de me donner quelques nouvelles de ce danger qui menace le roy et qui m'a fait accourir de suite auprès de vous, malgré l'heure de mon repas.

— Ventredieu! répliqua le capitaine en ricanant, il me paraît

fort que le retard apporté à ce susdit repas vous trouble quelque peu la cervelle... en quoi me voyez-vous donc la mine si réjouie ?

— Tête et sang! grinça la gouverneur, oncques n'ai eu la berlue, encore moins en ce moment, et je vous trouve bien à l'aise pour un homme qui vient de supporter la question extraordinaire.

— Le capitaine Buridan n'est point de ces damoiseaux comme vous avez coutume d'en voir à la cour du roy, mieux faits pour tourner un compliment à leur gracieuse souveraine que pour résister à la souffrance.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Mais ne vous semble-t-il pas que ces questions, oiseuses ne servent qu'à prolonger encore le retard apporté à votre repas ?

— Par le Christ ! c'est ma foi vrai ! exclama maître Le Testu, sans prêter attention au ton railleur du prisonnier. Que m'a dit cet oison ? que vous aviez à me révéler un grave péril en lequel se trouvait le roy !

— Un très grand, en effet; mais il me faut promettre le plus grand secret.

— Que désirez-vous donc? demanda le gouverneur, troublé malgré lui par l'air grave et solennel de Buridan.

— Etre seul avec vous.

— Dois-je faire éloigner les gardes ?

— Je n'osais vous le demander.

D'un geste, le gouverneur ordonna aux archers de se reculer, après quoi, il se pencha vers le capitaine.

— Eh bien ! dit-il, maintenant vous pouvez parler.

— Ventredieu, messire, murmura Buridan avec un sourire railleur, comme vous me paraissez rempli de curiosité !

Le gouverneur du Chastelet s'immobilisa dans la surprise que lui causèrent ces paroles.

— Cependant, bégaya-t-il... je...

— Voyons, entre nous, mon cher Le Testu, fit le capitaine familièrement, pensez-vous qu'il rentre dans les devoirs de votre charge de connaître un secret d'État, — car ce n'est ni plus ni

moins qu'un secret d'État; — bien que gouverneur d'un donjon royal, croyez-vous qu'il vous appartienne de recueillir une confession aussi importante, aussi terrible que la mienne?

Maître Le Testu ne comprenait pas un traître mot de ce que lui disait Buridan, sur lequel il fixait des yeux pleins d'ahurissement.

Ce que voyant, le prisonnier s'écria en riant :

— Allons, je vois que pour être compris, il est indispensable que je parle ptus clairement.

Il fit une pause et poursuivit :

— Oui, mon cher Le Testu, cet archer qui vous est venu trouver, a fidèlement rempli la mission dont l'avait chargé le chapelain qui m'a confessé... oui, j'ai à vous informer que notre roy Loys court danger d'envoûtement et de mort... c'est la pure vérité... quant aux détails, je ne les révélerai qu'à monseigneur Orsini lui-même... si donc vous voulez éviter un grand malheur, mettez-vous de suite en quête du mire et me l'amenez.

Le Testu, un peu remis de son étonnement premier, darda sur le prisonnier son regard défiant et scrutateur; mais en voyant le visage sérieux de Buridan, il sentit ses soupçons l'abandonner, et comprit que les paroles de ce dernier étaient sincères.

D'un signe il ramena les archers auprès du capitaine

— C'est bien, dit-il, je veux moi-même remplir votre mission, mais, s'il y a de votre part la moindre supercherie, prenez garde...

— Un homme prêt, comme moi, à comparaître devant le tribunal de Dieu n'a plus rien à craindre des hommes, répondit Buridan d'une voix lugubre.

— Sans compter, ajouta le gouverneur, que cela ne vous empêchera pas d'être pendu demain haut et court au plus élevé gibet de Montfaucon.

— C'est également mon avis, murmura le capitaine.

Maître Le Testu jeta sur le prisonnier un regard indéfinissable, et sortit pour courir au Palais de toute la rapidité de ses vieilles jambes, que la trop bonne chère avait rendues goutteuses.

Orsini était dans son cabinet aux parchemins, fort occupé à

rédiger une ordonnance relative à de nouveaux impôts, et était loin de penser au gouverneur du Grand-Chastelet, quand celui-ci se présenta.

Profondément étonné, le mire jeta sur le sablier un regard qui le convainquit qu'effectivement c'était bien l'heure du repas de maître Le Testu, dont on connaissait à la cour la scrupuleuse exactitude en semblable matière ; et tout de suite l'Italien eut le pressentiment qu'un événement d'une gravité extraordinaire pouvait lui valoir la visite du digne gouverneur.

Il repoussa donc vivement son parchemin, jeta sa plume, et fixa sur maître Le Testu un regard qui équivalait à une question.

En quelques mots, le gouverneur mit Orsini au courant de ce qui l'amenait.

Si impassible qu'il fût d'ordinaire, l'Italien ne put, au récit du gouverneur, maîtriser son émotion, et il fit un bond formidable sur son siège ; c'est qu'immédiatement il avait compris que Buridan le mandait pour l'entretenir d'un sujet autrement sérieux, autrement terrible qu'un prétendu complot contre la vie du roy !

Que signifiait donc cette demande de révélations *in extremis ?* Pourquoi le condamné avait-il, pour le mander, attendu le moment de marcher au supplice ?

Il s'agissait donc d'un secret bien terrible et bien confidentiel, qu'il n'en avait soufflé mot durant la torture, alors cependant qu'il pouvait, en parlant, compromettre ses ennemis et ses juges ?

A cela, l'Italien se répondait que Buridan avait peut-être poussé l'orgueil et la fierté jusqu'à ne point vouloir desserrer les dents sous l'empire de la souffrance.

D'un autre côté, il le croyait également connaître assez pour ne point le supposer capable de reculer devant la mort et de vouloir conjurer, ou tout au moins retarder son trépas de quelques heures.

En quelques secondes, ces réflexions si multiples et si opposées se croisèrent dans le cerveau de l'Italien, et son visage le refléta assez clairement pour que, dans son for intérieur, maître Le



... posture pleine de hardiesse, qui faisait ressortir la blancheur de ses bras, et valoir la richesse de sa poitrine. (Page 1263.)

Testu s'applaudît d'avoir obtempéré au désir du prisonnier en venant trouver le mire.

Celui-ci se leva vivement, ceignit sa ceinture, à laquelle pendait une escarcelle, glissa une dague sous ses vêtements, puis suivit, silencieux et morne, le gouverneur du Chastelet qui, une

fois arrivé au donjon, voulut le conduire lui-même auprès du prisonnier.

— Grand merci, maître Le Testu, fit, à la vue des deux hommes, Buridan, toujours railleur. Soyez certain que si les événements me sont favorables, je n'aurai garde d'oublier votre obligeance extrême.

Puis, s'adressant, avec un ricanement, à Orsini.

— Or ça, Messire, vous ne pensiez guère me revoir autrement que pendu par le col aux fourches de Montfaucon... mais les vues de la Providence sont insondables, et voilà qu'il me semble soudain que le fil de mes jours n'est pas aussi près d'être tranché que je l'avais cru tout d'abord.

— Est-ce pour me tenir ce discours que vous m'avez fait appeler? demanda l'Italien.

— Celui-là, et aussi un autre, répondit le capitaine... Mais veuillez, je vous prie, vous approcher de moi, afin que je vous puisse entretenir d'un sujet qui ne concerne que vous et moi.

Sans hésiter, Orsini fit quelques pas en avant, et, ainsi que maître Le Testu, il fut frappé de l'incompréhensible état de santé en lequel se trouvait le condamné, après avoir subi un supplice aussi terrible que celui des douze coins.

Ses regards ne pouvaient se détacher surtout des jambes de Buridan, qui eussent pu paraître n'avoir jamais été enserrées dans les brodequins de maître Caboche, sans les plaques de sang brillant sur le haut-de-chausses.

— Je veux voir la reine Marguerite de Bourgogne, fit celui-ci à voix basse.

Orsini crut avoir mal entendu.

— Que dites-vous? demanda-t-il.

Buridan répéta purement et simplement sa phrase.

Cette fois le mire avait ouï distinctement; sous l'empire de l'étonnement et quelque peu de l'effroi, il se redressa brusquement et recula de quelques pas, fixant sur le prisonnier un regard scrutateur.

— Vous voulez voir la reine! murmura-t-il enfin, mais si bas.

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

que Buridan devina plutôt la phrase au mouvement des lèvres qu'il ne l'entendît réellement.

— Oui, répondit le capitaine.

— Pour quelles raisons ?

— C'est mon secret.

— Pourquoi, du moment que vous n'aviez rien à me communiquer, à moi, personnellement, n'avoir point chargé le gouverneur de votre commission ?

— Pour ne point éveiller son attention, car il eût certainement trouvé étrange qu'un prisonnier veuille voir la reine.

— Croyez-vous donc que je ne la trouve pas étrange, moi aussi ?

— Pas assez cependant pour ne point déférer à ma demande.

— Cependant...

— Prenez garde, fit Buridan d'une voix grave... Le secret dont il s'agit est terrible, et, si vous me refusiez d'amener céans la reine, peut-être bien dans quelques jours auriez-vous le plaisir de vous balancer à Montfaucon, en compagnie de ma carcasse.

— Mais, reprit Orsini, impressionné malgré lui par le ton du prisonnier, pensez-vous que la reine consente à se déranger pour venir rendre visite à un prisonnier... d'autant plus que vous me connaissez assez pour savoir que je jouis de toute sa confiance, et que me parler à moi, c'est absolument comme si vous lui parliez à elle.

— Cela dépend des circonstances, répondit gravement Buridan.

Le mire voulut insister ; le capitaine lui coupa brusquement la parole :

— Eh ! ventredieu ! s'écria-t-il, pourquoi perdre votre temps en d'inutiles discussions... Ne me connaissez-vous point aussi, maître Orsini, et ne savez-vous pas, pertinemment, que je n'ai pas coutume de railler... Si j'avais jugé vous pouvoir prendre pour confident, je l'eusse fait sans que vous eussiez besoin d'insister... Du moment que je demande la reine, c'est qu'il faut que je lui parle à elle seule.

Et il ajouta, baissant la voix de façon à ce qu'Orsini seul entendît ce commandement :

— Il faut qu'elle vienne!

Orsini le considérait avec des yeux effarés.

Buridan poursuivit :

— Vous connaissez trop les secrets de Marguerite de Bourgogne, maître mire, pour ne point supposer que, parmi eux, s'en trouve un qui me donne sur elle assez de puissance pour que je lui ordonne de me venir trouver... et je pense que vous userez de toute votre influence pour l'engager à obéir.

— Mais, savez-vous, messire Buridan, exclama l'Italien, que voilà un bien singulier langage!... Oubliez-vous donc de qui vous parlez?

— Je parle de Marguerite de Bourgogne, reine de France, répondit le capitaine d'une voix grave.

Et il ajouta :

— Au cas où elle ferait quelque difficulté pour se rendre à mon appel, n'oubliez pas de lui dire de ma part que, si elle ne vient pas, je l'assigne dans trois jours au tribunal de Dieu.

Ces paroles prophétiques firent une grande impression sur l'Italien qui, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, méditait, cherchant une explication au langage et à l'attitude du prisonnier.

Quel secret pouvait donc posséder cet homme si terrible, que l'existence de la reine elle-même en dépendît; car, il le sentait, Buridan disait la vérité.

Si, sans connaître ce secret, il eût pu être certain que Buridan le connaissait seul, un coup de poignard eût en quelques minutes, tranché la question.

Mais il était douteux que le capitaine n'eût pas, au moins, un confident chargé par lui de lancer le secret dans le public, au lendemain de sa mort; en ce cas, il n'y avait qu'une chose à faire, exécuter ses ordres.

Il eut assez de force de volonté pour se composer un visage impassible, et dit d'une voix ferme au prisonnier :

— Et c'est tout de suite, sans doute, que vous désirez converser avec dame Marguerite?

— Vous l'avez dit, maître.

— Et au cas où je refuserais de lui transmettre votre demande ?

— En ce cas, répondit Buridan avec placidité, je ne donnerai pas un teston de sa tête et de la vôtre.

— Cependant, vous mort, votre secret...

Le visage du capitaine s'éclaira d'un sourire railleur.

— Eh ! ventredieu ! je sais où vous en voulez venir, ricana-t-il ; avant d'en passer par où je veux, vous désirez être persuadé que vous ne pouvez vous en tirer autrement, c'est-à-dire être bien convaincu qu'un coup de dague ne me clouerait pas les lèvres.

Le mire eut un mouvement d'épaules significatif.

— J'aurais mauvaise grâce à vous dénier une grande perspicacité, répondit-il.

— Eh bien ! rassurez-vous, mon cher Orsini, mes précautions sont prises, et si je meurs, j'aurai la satisfaction de savoir, en mourant, que le lendemain, mon secret sera versé dans l'oreille du roi... vous entendez bien, du roi, et alors, je le répète, avant trois jours je vous verrai arriver chez Belzébuth, en compagnie de votre gracieuse souveraine.

— Mais si tout cela n'était que mensonge, objecta l'Italien.

— Allons donc, exclama Buridan ; il y a longtemps que vous êtes persuadé que je dis la vérité et que votre décision est prise... Mais vous voudriez vous échapper du cul-de-sac dans lequel vous vous sentez acculé... Eh bien ! en toute franchise, il n'y a aucun moyen, entendez-vous, aucun... et vous n'avez plus qu'à aller quérir la reine.

Sans répondre, Orsini tourna les talons, et sortit de la chapelle, pendant qu'un éclair de triomphe s'allumait dans les fauves prunelles de Buridan.

— Enfin, murmura-t-il, je vais prendre ma revanche.

CHAPITRE LXX

Dans lequel deux anciens amants se retrouvent.

Avant de quitter le Grand-Chastelet, Orsini prit à part le gouverneur et lui enjoignit de veiller lui-même sur le prisonnier.

Il est inutile de dire que cet ordre fit faire à maître Le Testu une fort laide grimace, car, il le sentait bien maintenant, son repas était perdu sans rémission, et il se promenait de long en large, devant le maître-autel, jurant et sacrant, jetant sur le prisonnier des regards furibonds, dont celui-ci n'avait garde.

C'est qu'il avait en tête d'autres sujets de préoccupation que la colère de maître Le Testu.

S'il ne s'était point trompé, Orsini avait été fortement impressionné par le langage qu'il lui avait tenu, et il n'y avait pas à douter qu'il n'usât de toute sa logique pour décider la reine à faire ce qui lui était demandé.

Aussi, quelque maître de lui qu'il fût, le capitaine avait, par moments, de brusques tressaillements, indices certains de l'agitation de son esprit.

Ainsi donc, il allait voir la reine, seul à seul, lui parler, et de cet entretien devait sortir pour lui, plus que la vie ou la mort; il ne s'agissait plus pour lui, Buridan, de l'existence misérable de capitaine aventurier qu'il avait depuis vingt ans traînée par monts et par vaux, mais bien d'une existence dorée et facile, pleine de joies et de fêtes, telle qu'il la voyait dans ses rêves depuis de si longues années.

Et, son imagination aidant, le capitaine fermait les yeux, voyant déjà ses rêves accomplis.

C'est dans des dispositions d'esprit tout autres, qu'Orsini arrivait au logis de dame Marguerite de Bourgogne et heurtait nerveusement à la petite porte secrète.

En ce moment, la reine enfermée avec Gaulthier d'Aulnay, écoutait, fort attentive, le récit détaillé que le jeune homme lui faisait de la torture du capitaine Buridan.

A demi couchée sur les moelleux coussins d'un siège bas et profond, la tête légèrement renversée en arrière, ses deux mains croisées sous la nuque, posture pleine de hardiesse, qui faisait ressortir la blancheur de ses bras, et valoir la richesse de sa poitrine, ainsi que la cambrure de sa taille, la reine prêtait l'oreille, non pas tant au récit qu'au son mélodieux de la voix de l'aimé.

Celui-ci, agenouillé aux pieds de la reine, sur des carreaux de velours, les yeux fixés sur le visage adoré de sa maîtresse, parlait lentement, pour prolonger autant que possible le ravissement qu'il éprouvait à l'entretenir et à la contempler.

Au bruit sec du heurt contre la petite porte, Marguerite tressaillit et, sans même prendre la peine de dissimuler son émotion, elle se redressa, prêtant l'oreille, espérant s'être trompée.

Mais un second coup, plus énergique, plus impératif, lui fit froncer les sourcils.

Il n'y avait pas à s'y tromper, Orsini était là, demandant, exigeant d'entrer. Quel nouveau danger venait-il encore signaler, cet oiseau de malheur ?

A la grande stupéfaction de Gaulthier, Marguerite se leva brusquement.

— Il faut me laisser seule, mon mignon, fit-elle d'une voix brève.

— Mais, ma chère âme..... murmura Gaulthier, navré de voir ainsi interrompre un si doux entretien.

— Affaire d'État, répliqua Marguerite en souriant au jeune homme malgré son inquiétude.

Gaulthier qui, tout à sa contemplation amoureuse, n'avait rien entendu, — car si l'amour rend aveugle il rend sourd également, — Gaulthier, disons-nous, se redressa, cherchant autour de lui le secret d'État dont parlait sa maîtresse.

La reine surprit ce regard au passage et lui dit vivement :

— Quel que soit votre étonnement, croyez, mons Gaulthier, que je ne puis agir autrement que je le fais et qu'il me faut une cause

puissante pour que j'interrompe de la sorte nos doux propos... Mais allez, allez... j'ai besoin d'être seule.

Le jeune homme étouffa un soupir et sortit, suivi jusqu'à la porte par Marguerite.

— Enfin, dit-elle, dès que la draperie fut retombée immobile derrière son capitaine des gardes.

Puis, courant aussitôt à la tenture sous laquelle s'ouvrait la petite porte secrète à laquelle avait frappé Orsini, elle l'ouvrit d'une main tremblante.

— Pâques-Dieu! gronda-t-elle quand le mire fut entré, que me viens-tu déranger à cette heure!... Est-ce un nouveau danger que tu me viens annoncer?

— Hélas! Madame, fit l'Italien avec un accablement profond dans la voix, la nature de nos relations est telle que vous ne m'admettez guère en votre présence que lorsque l'horizon s'assombrit.

— Ouais! murmura Marguerite, surprise plutôt qu'inquiète du ton singulier avec lequel son confident avait prononcé ces quelques paroles.

Et elle ajouta tout haut, un peu impatientée :

— Mais, enfin, de quoi s'agit-il?

— Vous l'avez dit, Madame, d'un danger nouveau.

— Lequel?

— Je ne sais encore.

Et Orsini se laissa tomber, comme brisé, sur un siège.

Marguerite recula de quelques pas, frappée de la physionomie sombre du mire.

— Tu ne sais! dis-tu... Un danger me menace et tu ne peux le définir... En ce cas, que viens-tu faire ici?

Orsini la regarda un moment, silencieux, et répondit :

— Vous chercher.

Elle tressaillit et s'écria :

— Me chercher?... En vérité, tu railles, maître Italien.

— Non, répliqua-t-il en scandant ses mots, je viens vous quérir pour vous mener auprès d'un prisonnier.



Et, tirant une dague de sa ceinture, elle en dirigea la pointe vers la poitrine de Buridan. (Page 1273.)

— Je rêve ou tu deviens fou !... Tu veux me mener auprès d'un prisonnier?

— J'en ai pris l'engagement le plus solennel !

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, Madame, et cependant, il faut me suivre

— Par le ciel ! s'écria Marguerite, rouge de colère, ne trouves-tu pas que voilà une plaisanterie bien longue?

Puis, s'interrompant soudain.

— Mais, ce prisonnier, quel est-il?

— Il se nomme Buridan.

— Le capitaine?

— Lui-même.

— Il me veut voir?

— Il m'a envoyé quérir tout à l'heure en personne pour me communiquer ce désir... ou plutôt cet ordre.

A ce mot la reine bondit.

— Pâques Dieu! on dirait, maître Orsini, que tu as totalement oublié la portée véritable des mots que tu emploies... Il faut que tu sois fou pour me venir dire...

— Non, Madame, je ne suis pas fou... malheureusement... le prisonnier affirme avoir à vous faire des communications de la plus haute gravité.

— Mensonge!

— Cependant, Madame...

— Paroles fallacieuses pour prolonger sa misérable existence... à moins cependant que la torture à laquelle vient d'être soumis son corps n'ait influé si étrangement sur son cerveau... et toi, un maître mire, tu as pu croire de semblables sornettes, et tu m'es venu déranger...

— Je ne crois pas, dame; je suis certain... et d'abord, le capitaine Buridan n'est point de ces gens d'assez peu de courage pour chercher par un mensonge ridicule à gagner quelques heures de vie. Ensuite, son intelligence n'a nullement eu à souffrir de la torture infligée à ses membres, par cette raison toute simple, que le corps n'a point été torturé.

La reine ne put retenir un mouvement de surprise.

— Que me contes-tu là? à l'instant, Gaulthier d'Aulnay me narrait les horrifiques détails de la question que venait de subir si courageusement ce misérable.

— Quelque chose qu'ait pu vous dire messire d'Aulnay, c'est

moi qu'il faut croire, Madame, quand je vous affirme que la question a été simulée.

— Trahison, alors!

— Oui, Madame, trahison, répondit Orsini avec calme.

— Mais c'est impossible!

— Dieu veuille, Madame, fit l'Italien d'une voix découragée, que vous ne soyez contrainte tout à l'heure de reconnaître la possibilité de choses encore plus impossibles.

— Cependant, ce sang, ces coins, ces nombreux témoins...

— Comédie à laquelle se sont laissés prendre les nombreux témoins dont vous parlez... Au surplus, c'est une affaire que je me propose de tirer au clair avec maître Caboche, si toutefois les événements me le permettent.

Et le mire prononça ces mots avec une indicible mélancolie.

— Tu es lugubre, Orsini, fit la reine, en affectant un enjouement qui n'était nullement dans son esprit.

— Ce Buridan me terrifie, Madame, répondit-il d'une voix sourde, et je crois qu'il possède en effet un secret terrible... pour vous et pour moi.

— Bast! lui pendu à Montfaucon, son secret ne sera plus aussi terrifiant.

— Il a parlé, Madame, de faire tomber votre tête et la mienne.

Involontairement, Marguerite tressaillit.

Cependant, elle s'écria :

— Qu'il se hâte donc, s'il veut assister à ce spectacle avant son supplice!

— Il nous a assigné, à trois jours de sa mort, devant le tribunal de Dieu.

— Quelle plaisanterie!

— Mais, Madame, avez-vous donc oublié tous les événements qui se sont passés il y a quelques semaines, à propos de l'arrestation de ce gentilhomme nommé Orly.

— Où en veux-tu venir?

— Avez-vous perdu souvenance de tous les efforts faits par Buridan pour délivrer cet homme!

— Ensuite.

— Ne vous rappelez-vous plus ce secret arraché par moi à cet Orly, au milieu de son ivresse.

— Quel secret?

— Eh! *per Baccho!* ce parchemin.

— Oui, fit la reine, je me rappelle... mais il était perdu, m'as-tu dit, et avec lui s'était évanouie toute la puissance de ce Buridan.

— Et si ce parchemin était retrouvé!...

La reine regarda son conseiller, prise d'inquiétude vague.

— Mais que peut-il contenir, ce parchemin? murmura-t-elle.

— Suivez-moi, et sans doute le saurez-vous.

— Quoi! sérieusement tu me conseilles, à moi, la reine, d'aller au Grand-Chastelet?

— Vous vous rendiez bien en tour de Nesle.

— Ce n'était point la reine qui allait à la tour, mais Marguerite de Bourgogne, la femme; et encore était-ce la nuit, cachée à tous les regards...

— Eh! Madame, le capitaine Buridan a dit à tous, qu'il s'agissait d'un complot contre la vie du roi! estimez-vous, en semblable circonstance, votre présence déplacée auprès d'un prisonnier de cette importance?

Marguerite hésitait encore.

— Et puis, croyez-moi, Madame, reprit Orsini d'une voix grave, j'ai le pressentiment que les temps sont terribles et que nous sommes l'un et l'autre arrivés à un point culminant de notre carrière...

La reine sentait peu à peu l'effroi de l'Italien s'emparer d'elle.

— Mais enfin, balbutia-t-elle, que croyez-vous... que craignez-vous?

— Tout, Madame, tout, répondit-il... venez vite.

Marguerite jeta sur ses épaules un ample manteau, couvrit sa tête d'une cape qu'elle rabattit sur son visage et, prenant l'escalier dérobé qui conduisait à la poterne, elle sortit par le bord de l'eau suivie d'Orsini.

Jusqu'au Grand-Chastelet, la reine et son compagnon mar-

chaient silencieusement, chacun absorbé dans des pensées sinistres.

En les voyant arriver, maître Le Testu poussa un grand soupir de satisfaction.

L'heure du repas avait fui depuis longtemps, et l'infortuné gouverneur se demandait anxieusement en quel état devait se trouver le souper succulent qu'il avait dû abandonner avec tant de précipitation.

Il se promenait donc devant le maître-autel, maudissant les prisonniers et leurs révélations, roulant des yeux terribles du côté de Buridan qui, nous devons le dire, n'en avait cure.

Le prisonnier était, pour s'occuper de son geôlier, bien trop anxieux de savoir si Marguerite se laisserait entraîner à le venir voir, et soudain il lui venait à l'esprit des arguments qu'il regrettait de n'avoir pas employés avec Orsini, arguments qui eussent certainement vaincu les répugnances de la reine.

A la vue d'Orsini et de sa compagne, le capitaine sentit une joie inexprimable envahir son âme; un frisson délicieux secoua ses membres, en même temps qu'un sourire de triomphe effleurait ses lèvres rapidement, pour disparaître aussitôt, et laisser à son visage son impassibilité ordinaire.

Le Testu s'était avancé obséquieusement à la rencontre de l'Italien.

— Retirez-vous, messire le gouverneur, fit le mire, afin que cette noble dame et moi puissions, en toute liberté causer avec le prisonnier.

Et comme maître Le Testu, suivi de ses archers, s'éloignait avec empressement :

— Pardon, fit Buridan d'un ton railleur, ce n'est point ainsi que j'entends les choses ; ou vous m'avez mal compris, ou je me serai mal expliqué... je vous ai prié d'aller quérir cette haute et noble dame, pour que je puisse converser avec elle, mais moi seul, entendez-vous bien, sans témoins, vous moins que tout autre.

Et comme Orsini faisait un mouvement de protestation :

— Si la dame ici présente consent à vous faire assister à notre

entretien, lorsque je lui aurai dit une minime partie des raisons qui m'ont fait la prier de me venir trouver, je consens à parler en votre présence... mais elle seule en décidera.

Orsini fixa sur la reine un regard interrogateur.

Marguerite lui fit signe de s'éloigner.

— Cependant... fit l'Italien.

— A votre aise, répondit nettement le capitaine, restez si ici est votre bon plaisir, mais je ne parlerai point.

Orsini réprima à grand'peine un mouvement de colère; mais, sur une muette injonction de la reine, il s'éloigna de quelques pas.

— Veuillez, Madame, fit Buridan, enjoindre à maître Orsini de ne point demeurer céans, la confidence que j'ai à vous faire demandant le plus grand mystère.

Ces paroles, prononcées à mi-voix, parvinrent à l'oreille de l'Italien qui, pour éviter un nouvel ordre de la reine, ouvrit la porte de la chapelle et disparut.

Demeurée seule avec le prisonnier, Marguerite le contempla quelques instants en silence, impressionnée malgré elle par ce mâle visage et cette physionomie martiale.

— Qu'il est beau ! pensa-t-elle.

Sans doute, Buridan se rendit-il compte du sentiment étrange qui se glissait dans l'âme de Marguerite, car un imperceptible sourire souleva le coin de sa lèvre, et un éclair joyeux brilla sous sa paupière à demi-baissée.

La première, elle rompit le silence.

— Quel est donc ce secret dont vous voulez m'entretenir, messire Buridan? demanda-t-elle.

— Il s'agit d'une chose importante, répondit le capitaine d'une voix grave, et qui ne se peut narrer en quelques mots.

Puis il ajouta, en fixant sur la reine ses regards perçants :

— Mais, auparavant que je commence ce récit, permettez-moi de vous demander de vouloir bien me considérer attentivement.

Marguerite eut un tressaillement involontaire et balbutia :

— Où voulez-vous en venir?... Je vous regarde avec soin... et je ne vois point...

— Et vous ne me reconnaissez pas?

A cette question, posée d'un ton singulier, Marguerite se troubla.

— Vous reconnaître, répliqua-t-elle avec un rire forcé, vous reconnaître! entendez-vous demander par là si j'ai perdu le souvenir de l'homme avec lequel j'ai eu, il y a quelques semaines, un si doux entretien dans l'impasse du Chat-Blanc... Vous avouerez, au moins, que la question est bizarre.

— Non, Madame, non, répondit Buridan, ce n'est point cela que je veux dire... et vous le savez bien...

— Mais, alors, je ne comprends plus... car je ne me rappelle point vous avoir vu en d'autres circonstances...

— En êtes-vous bien certaine?

La reine fit un brusque mouvement, mais garda le silence.

Un sourire effleura les lèvres de Buridan.

— Avant que de vous dire qui je suis, dit-il d'un ton quelque peu railleur, je vous demanderai la permission de vous narrer une histoire qui vous paraîtra certainement intéressante.

— Est-ce donc pour cela que vous m'avez venir?

Buridan se recueillit quelques instants.

— Il était, un jour, commença-t-il, une noble et belle damoiselle, à la blonde chevelure, aux joues roses, aux yeux langoureux et cependant étincelants, aux seins rebondis, à la taille fine, à la prestance élégante... Or, cette noble damoiselle était fille d'un haut et puissant seigneur qui avait en sa vertu une confiance absolue, et la voulait marier à un fils de roi.

— Que me narrez-vous là ? dit Marguerite, qui tenta de cacher, sous une feinte ironie, la vague terreur qui commençait à s'emparer d'elle.

Et elle ajouta :

— Si vous n'avez réellement aucune autre confidence à me faire, souffrez que je vous laisse en paix à vos dernières prières.

— En vérité, Madame, exclama Buridan, j'admire votre impatience... Eh ! par le ciel ! attendez donc un peu, et je vous jure que vous ne vous en plaindrez pas. Je continue donc.

Le hault et puissant prince dont je parle, s'en vint donc en la

ville habitée par ce fils de roi, et mena également sa fille, laquelle avait pour mire un homme savant, mais traître et félon... Or, il advint que parmi les pages de ce fils de roi, il s'en trouva un, dont la jeunesse et la beauté touchèrent le cœur de la noble damoiselle... ils s'aimèrent, mais si l'amour est aveugle, il est aussi imprudent, et une nuit les amoureux furent surpris par le père qui se hâta de ramener sa fille en son pays...

— Ciel! s'écria Marguerite d'une voix étouffée.

Et saisissant un des cierges qui brillaient sur l'autel, elle en pencha la flamme de manière à éclairer en plein le visage de Buridan.

Mais les traits du capitaine restèrent impassibles.

— Qu'avez-vous donc? Madame, demanda-t-il naïvement.

— Rien, balbutia Marguerite dont la tête s'inclina, et qui demeura plongée dans de sombres réflexions.

— De retour dans son pays, continua Buridan, la jeune fille continua à voir le jeune page; mais elle allait être mère, et ses couches devaient être pour les deux amants le signal d'une éternelle séparation; car son père, vieillard inflexible sur l'honneur, avait décidé d'enfermer sa fille en un cloître pour le restant de ses jours.

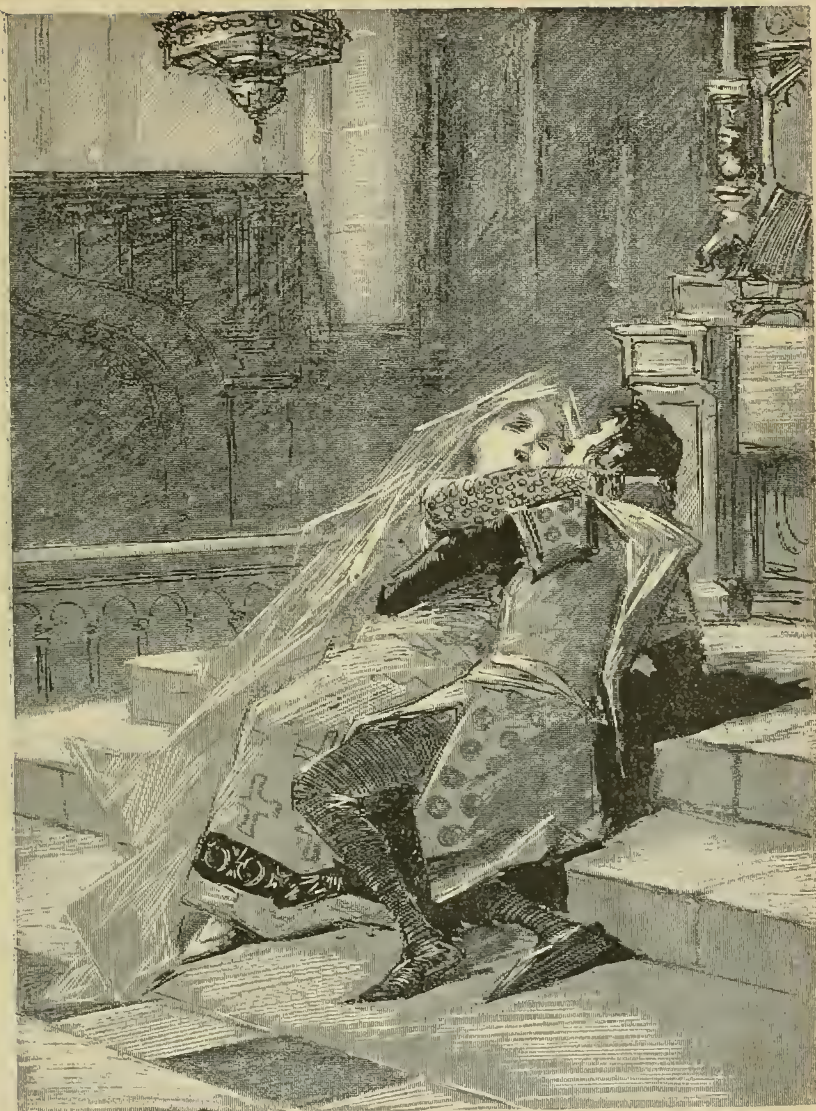
Marguerite regarda Buridan avec épouvante.

— Mais qui donc êtes vous? s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'angoisse... qui donc êtes-vous? Lyonnet de Bournonville est mort, et lui seul savait... les morts sortent-ils donc de leur tombeau?

— Que vous importe qui je suis? répliqua le capitaine avec calme, le principal est que mon histoire vous intéresse et je vois que j'ai atteint mon but... mais laissez-moi poursuivre.

Or, une nuit, Marguerite de Bourgogne qui, alors comme aujourd'hui était une charmeuse, une nuit, dis-je, elle sut si bien enivrer d'amour le page Lyonnet, qu'armé d'un poignard qu'elle-même lui tendit, il courut au logis du duc de Bourgogne...

— Malheureux! reprit la reine en secouant le prisonnier, malheureux, qui donc es-tu pour connaître de si terribles secrets?



Alors, éperdue, elle s'abandonna. (Page 1279.)

— Que t'importe, Marguerite?

— Il m'importe si bien que tu vas mourir!

Et, tirant une dague de sa ceinture, elle en dirigea la pointe vers la poitrine de Buridan.

— Ce serait une grande faute de votre part, Madame, fit le ca-

pitaine avec un calme ironique ; car ma mort ne précéderait la vôtre que de quelques jours... soyez certaine que s'il n'en eût point été persuadé, votre conseiller Orsini m'eût occis lui-même tout à l'heure. Écoutez-moi donc jusqu'au bout.

— Mais qui donc es-tu ? répéta la reine, affolée, dont une sueur froide inondait le front.

— Qui je suis?... mais regarde-moi donc, Marguerite, et reconnais-moi.

Avidement elle se pencha vers lui.

— Quoi donc ! murmura-t-il plein de raillerie, à défaut des yeux, ton cœur ne reconnaît-il pas celui qui si souvent t'a serrée sur sa poitrine en de bienheureuses nuits d'amour... Tous les baisers passés depuis sur ta bouche ont-ils donc pu effacer sur tes lèvres la trace de celles qui, autrefois, s'y posaient avec tant d'ardeur, et mon visage que tu te plaisais à caresser de tes blanches mains, est-il donc si changé qu'à sa vue tu ne tombes pas en émoi ?

— Lyonnet... Lyonnet... balbutia Marguerite, est-ce donc toi ?

Et, pétrifiée, elle laissa échapper de ses mains tremblantes le poignard dont, quelques instants auparavant, elle voulait percer la poitrine du prisonnier.

— Oui, chuchota celui-ci avec une inflexion calme dans la voix, oui, c'est moi, Lyonnet de Bournonville, ton Lyonnet qui, depuis de si longues années n'a pu arracher de son cœur l'amour qui le dévore, et que la Providence a sauvé pour qu'il puisse t'aimer encore... comme autrefois.

Et il ajouta :

— Mais, ventredieu ! ces liens me gênent... Marguerite... coupe-les.

La reine ne répondit pas ; immobile et blanche comme une statue, elle le considérait fixement ; mais, dans ses yeux vagues, aucune pensée ne se lisait.

— Ne m'as-tu point entendu, Marguerite ? demanda Buridan d'un ton insinuant... Allons, ramasse ce poignard, et sers-t'en pour trancher ces liens.

Marguerite releva la tête d'un mouvement brusque, montrant

au prisonnier son front plissé soucieusement, et ses sourcils contractés, sous lesquels, au fond de l'orbite, le regard brillait noir et menaçant.

Puis, soudain, elle poussa un ricanement sauvage.

— Ainsi donc, dit-elle, je ne m'étais pas trompée, lorsqu'il y a quelques semaines, dans cet entretien au *Chat-Blanc*, je t'avais cru reconnaître... C'est toi Lyonnet de Bournonville... Imprudent, qui me viens rappeler ce nom mort pour toujours dans mon cœur!... Mais toi-même m'as dit que Lyonnet était mort, et tu viens le ressusciter!... Imprudent! Qu'espères-tu donc?... sauver ta vie, peut-être, en remuant dans ma poitrine les cendres d'un amour défunt... Malheureux! ne devines-tu pas que de cette cendre c'est la haine qui est née, une haine profonde, insatiable, dont tu eusses depuis longtemps senti les effets si, depuis lors, je n'avais cru que la mort t'avait soustrait à mes poursuites.

Elle se tut un moment, le couvant d'un regard féroce.

— Insensé... qui me viens rappeler cette nuit, cette horrible nuit, dont les cauchemars hantent mes songes depuis de si longues années... mais c'est ta mort, Lyonnet, que tu as cherché, c'est ta mort que tu viens de prononcer.

Et elle ajouta avec un grincement de dents terrible.

— Il est des poisons si terribles qu'ils font éclater les vases mêmes qui les renferment... Certains secrets tuent plus sûrement encore ceux qui les gardent enfouis dans leur poitrine.

Et, l'œil rempli d'éclairs, la reine s'était baissée pour ramasser son arme.

Buridan la regarda, un sourire railleur aux lèvres.

— Insensée toi-même, réptiqua-t-il, femme sans jugement, qui te figures étouffer ce secret en m'ôtant la vie... Oui, insensée, car, moi mort, ta lettre parlera.

— Ma lettre! s'écria Marguerite... quelle lettre?

— En vérité, c'est pitié que de voir mémoire si courte et si peu fidèle... Eh quoi! ne te rappelles-tu plus certain parchemin écrit par toi sous le poignard de Lyonnet, duquel tu t'étais jouée, parchemin dans lequel tu te reconnais être l'auteur du meurtre commis sur la personne du duc Robert de Bourgogne!... Ventre-

dieu! Marguerite, c'est là, je crois, une arme aussi solidement trempée que la lame de ce poignard!

Accablée sous le poids de son émotion, Marguerite chancela; mais elle s'accrocha à l'autel et s'y cramponna de toutes ses forces, car elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

— Ma lettre!... balbutia-t-elle, ma lettre!...

Soudain, elle se rapprocha du prisonnier.

— En effet, murmura-t-elle d'une voix sourde, j'étais insensée de croire que, connaissant Marguerite, tu te fusses ainsi livré sans défense entre mes mains... Mais cette lettre, sans doute, l'as-tu sur toi; on ne se sépare pas d'une pièce aussi importante...

Elle s'interrompit pour pousser un éclat de rire strident.

— Non, décidément, Lyonnet, exclama-t-elle, la mort te réclame. Ce parchemin, il me le faut, et c'est sur ton cadavre seulement que je le pourrai trouver...

— Femme sans jugement, répliqua Buridan d'un ton plein de pitié, me crois-tu donc l'enfant naïf et confiant qu'était autrefois le page Lyonnet de Bournonville!... Mais si, depuis mon arrivée à Paris, j'eusse tenu ce parchemin en ma possession, le lendemain même tu m'aurais vu au Palais, venant réclamer mes droits et te tenir le langage que je te vais tenir...

Anxieuse, Marguerite écoutait.

— Mais, l'autre nuit encore, dans ce rendez-vous à la suite duquel tu m'as voulu faire arrêter, lorsque tu t'abandonnais dans mes bras, pensant me séduire sans doute par tes caresses, crois-tu donc que l'ancien page Lyonnet ne serait pas apparu à tes yeux, si je l'avais eu sur moi ce précieux parchemin... malheureusement celui auquel je l'avais confié, fut dès son arrivée à Paris, jeté en une geôle... Pendant sa captivité, le parchemin disparut, et tout à l'heure seulement, on m'est venu annoncer qu'il était retrouvé...

— Ah! l'enfer est injuste! s'écria Marguerite désespérée.

— Donc ce parchemin est en sûreté maintenant; c'est pourquoi je t'ai fait venir pour causer avec toi... si nous nous entendons, comme je l'espère, tu n'as rien à craindre, sinon, demain, à la

première heure, un ami fidèle remettra ce parchemin entre les mains du roi.

— Ah ! malheureuse ! malheureuse ! gémit Marguerite.

Un moment, Buridan la regarda d'un œil triomphant; puis il lui dit :

— Mais je te le demande pour la seconde fois, tranche ces liens et hâte-toi, car le temps presse, et nous avons encore beaucoup de choses à nous dire.

Les dents serrées et le regard mauvais, la reine obéit, et bientôt le capitaine sauta d'un bond hors du matelas sur lequel il était étendu, s'étira les membres avec une évidente satisfaction.

Ensuite, s'adressant à Marguerite avec une galanterie affectée :

— Viens çà, dit-il, que nous causions comme de bons amis... mais auparavant, donne-moi ce poignard ; on m'a enlevé mes armes, et celle-ci fera mieux à ma ceinture qu'entre tes mains.

Il conduisit doucement Marguerite jusqu'à la première marche de l'autel, s'assit, fit asseoir la reine à ses côtés, et tous deux, durant quelques moments, demeurèrent silencieux.

— Eh bien ! demanda-t-il enfin, te doutes-tu, Marguerite, de ce que je te veux proposer ?

Elle secoua la tête négativement.

— Le joug d'Orsini ne te pèse-t-il pas depuis longtemps ?

Elle eut un geste plein d'éloquence qui, mieux que des paroles, disait sa lassitude et son impatience.

— Je le savais, murmura-t-il, mais j'en voulais tenir la confirmation de ta bouche même.

— Que t'importe cela ? murmura-t-elle.

— Ceci : c'est que te trouvant opprimée par cet Italien, je te trouverai aussi plus disposée à m'écouter favorablement.

Elle le regarda en silence, attendant ce qu'il allait dire.

— Voilà de longues années que je cours par monts et par vaux, Marguerite, fit Buridan, de longues années que je bataille, cherchant à me tailler à grands coups d'épée une gloire et une réputation en rapport avec mon ambition. Aujourd'hui, il n'est pas en Europe, d'homme portant l'épée, qui ignore mon nom

et qui, ami ou ennemi, prince ou soldat, ne me tienne pour son chef... pour son maître...

— Où veux-tu en venir? murmura la reine.

— A ceci : que je suis las de cette vie aventureuse dans laquelle j'ai cherché à m'étourdir, à oublier le drame terrible auquel j'ai été mêlé, à arracher de mon cœur l'amour qui a ensoleillé ma jeunesse... En cela j'ai échoué; le drame est demeuré vivant devant mes yeux, et l'amour est là, toujours vibrant, toujours jeune dans ma poitrine.

Marguerite lui lança un regard plein de défiance.

— Donc, je me sens pris de lassitude et veux me reposer.. mais me reposer en travaillant... en travaillant au bonheur d'un grand royaume.

— Que veut-il dire? pensa la reine.

— Je suis ambitieux, Marguerite, je me sens l'amour de l'or et des grandeurs...

Marguerite eut un sourire de triomphe.

— Je le tiens, se dit-elle.

Et, tout haut, d'une voix douce :

— Eh quoi! mon cher Lyonnet, voilà bien des mots pour arriver à une chose toute naturelle... Tu désires une place à la cour.

Il inclina la tête affirmativement.

— Rien n'est plus facile... Voyons, cherchons ensemble celle qui pourrait te convenir.

— Inutile de chercher, répondit-il.

— Pourquoi? demande-t-elle avec étonnement.

— Parce que je sais ce que je veux, répliqua-t-il d'une voix ferme.

— Et que veux-tu donc?

— Un poste qui, faisant de moi le maître, me permette de reprendre auprès de toi mon doux service d'autrefois.

Et, en disant ces mots, à mi-voix, mystérieusement, Buridan passait son bras autour de la taille de Marguerite.

Celle-ci, d'abord surprise, voulut résister; mais les souvenirs de cet amour de jeunesse lui montant au cerveau, un frisson de

volupté lui courut à fleur de peau, tandis qu'un feu brûlant coulait dans ses veines.

Buridan attira Marguerite contre sa poitrine, puis, brusquement, colla ses lèvres aux siennes.

Alors, éperdue, elle s'abandonna.

Ce fut la reine qui, la première, s'arracha à cette étreinte passionnée.

— Mais, dit-elle, reprenant la conversation au point où elle avait été interrompue, mais je ne vois guère qu'un poste qui te pourrait satisfaire pleinement.

Et elle le regarda, ayant dans l'œil l'effarement que lui causait l'ambition effrénée de cet homme.

Il lut dans sa pensée et répondit avec calme :

— C'est précisément celui-là que je veux.

Et il appuya sur ce dernier mot.

— Pâques Dieu! murmura Marguerite d'une voix étouffée, Orsini...

Le capitaine eut un ricanement plein de mépris.

— Orsini est vieux et laid; en outre, il te tient depuis trop longtemps sous sa domination; moi, je suis jeune encore, je suis brave et je t'aime.

— Mais il luttera...

— A-t-il des armes contre toi?

Elle ne répondit pas.

Prenant ce silence pour une réponse affirmative :

— La Tour de Nesle, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Elle rougit légèrement et baissa la tête.

Il réfléchit quelques instants; puis, soudain :

— Bast! nous sommes maîtres de lui.

— Comment cela?

— N'avons-nous pas entre nos mains sa fille et sa maîtresse?

— C'est vrai, répliqua Marguerite... mais je crains bien que ces armes ne commencent à être émoussées.

— Je ne le crois pas... du reste, nous aviserons.

Il s'était levé.

— Il ne nous reste plus qu'à sortir d'ici.

— Demeure céans, dit-elle; je vais avertir le gouverneur que tu es libre.

Il la regarda, craignant une traîtrise.

— Non pas! répliqua-t-il, je veux sortir d'ici en maître.

— Cependant...

— Je le veux.

Elle courba la tête, puis frappa dans ses mains.

A ce signal, la porte de la chapelle s'ouvrit, donnant passage à Orsini, accompagné de maître Le Testu, suivi lui-même de ses archers.

D'un pas rapide, le mire alla au-devant de la reine; mais il s'arrêta surpris, inquiet, à la vue de Buridan, debout, délivré de ses liens et jouant négligemment avec le pommeau de la dague que lui avait remise Marguerite.

Son œil allait de la reine au capitaine, pendant que sa pensée cherchait à reconstituer la scène qui avait dû se passer entre eux et qui avait eu pour conséquence le changement survenu dans la situation de Buridan.

Quant à maître Le Testu, ce fut de l'ahurissement que provoqua chez lui la vue de son prisonnier libre de ses mouvements, alors que quelques instants auparavant il l'avait laissé solidement ligoté et dans l'impossibilité absolue de remuer.

Mais cet ahurissement se transforma en terreur vague, à la vue de la reine qui, le visage découvert, s'avançait vers lui.

Le gouverneur du Grand-Chastelet demeura quelques secondes immobile, bouche bée et les yeux écarquillés.

Puis, soudain, il se ploya en deux, inclinant le front aussi bas que le lui permettait son énorme ventre :

— Que Votre Majesté me pardonne, balbutia-t-il d'une voix que l'émotion et le respect rendaient tremblante; mais dans cette pénombre et avec ce capuchon, je ne l'avais point reconnue, tout à l'heure.

Marguerite eut un léger sourire.

— Vous êtes tout pardonné, maître Le Testu, répondit-elle, car mon désir était de n'être point reconnue... mais ce n'est point de cela qu'il s'agit.



... tombant à genoux auprès d'elle, il s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers. (Page 1287.)

— Parlez, Madame, fit le gouverneur du Grand-Chastelet, je suis à vos ordres.

— Une erreur a été commise, dit la reine d'une voix ferme, et c'est à tort que le capitaine Buridan ici présent a été arrêté et torturé !

Orsini poussa une sourde exclamation qui lui valut un regard sévère de la part de Marguerite.

— En conséquence, au nom de notre sire le Roy, mon gracieux époux, je vous enjoins de mettre en liberté haut et puissant baron Lyonnet de Bournonville.

Et de sa main elle désignait Buridan qui souriait, immobile, ainsi qu'une statue de pierre, jouissant intérieurement de l'effet multiple produit par ces paroles.

— Sang du Christ ! exclama Orsini d'une voix étranglée... lui ! Lyonnet de Bournonville !... je comprends tout...

Et il ajouta plus bas encore :

— Je suis perdu !...

Maître Le Testu ploya humblement l'échine devant le prisonnier.

— J'espère, murmura-t-il avec servilité, que durant sa captivité, messire de Bournonville n'a eu à se plaindre d'aucun mauvais procédé à son égard...

Buridan, regarda le gouverneur d'un air railleur.

— Je me plais à reconnaître, répondit-il, que vous m'avez appliqué les ordonnances dans toute leur rigueur...

Le malheureux sentit ses jambes se dérober sous lui.

— Cependant, balbutia-t-il...

— Point n'est besoin de vous disculper, mon brave Le Testu, fit le capitaine d'un ton d'amicale condescendance, vous avez fait votre devoir, et à ce titre, vous ne méritez que des éloges; vous m'avez traité comme devait l'être un ennemi de la royauté. La reine ne me désapprouvera pas si je vous en remercie en son nom...

On voit que Buridan n'avait pas été long à entrer dans la peau de son nouveau rôle.

Le visage du gouverneur rayonnait de satisfaction.

— Si Votre Majesté le permet, dit-il obséquieusement à la reine, je vais avoir l'honneur de l'accompagner moi-même, ainsi que messire Lyonnet de Bournonville.

Déjà Marguerite tendait la main à son nouveau conseiller pour qu'il lui offrît son poing, lorsqu'il s'arrêta brusquement :

— Un moment, dit-il d'un ton impératif; avant que de quitter ces lieux, je désire voir mettre en liberté quelques braves gens qui sont enfermés, soit pour avoir été mes amis, soit pour avoir tenté de me sauver.

Maître Le Testu se tourna vers un garde auquel il donna un ordre à voix basse et qui partit en courant.

Quelques instants après, Jehan de Sarcelles et Landry entraient dans la chapelle, tout étonnés du changement soudain apporté dans leur misérable situation.

En apercevant Buridan debout au côté de la reine, le docteur ès Sorbonne ne put retenir un cri de surprise.

— Par saint Treignant! fit-il, voilà qui tient du prodige!

A la vue de son ami, le capitaine se précipita vers lui et l'étreignant sur sa poitrine:

— Sauvés! nous sommes sauvés, lui chuchotta-t-il à l'oreille.

— Et sauvés par la reine, répliqua l'autre sur le même ton.

Buridan crut sans doute voir un reproche dans ces paroles, car ses sourcils se froncèrent légèrement et sa bouche esquissa une grimace.

— Et toi, mon brave Landry, dit-il, tu vas donc pouvoir reprendre en paix la direction de ton cabaret...

Les yeux du tavernier brillaient d'une joie sincère, et ce fut sincèrement qu'il serra la main que lui tendait le capitaine.

— Mais ce ne sont pas là tous les prisonniers, maître Le Testu, fit Buridan.

— Les autres ont déjà franchi la porte, répondit Landry; ils n'ont voulu croire à leur bonheur qu'après avoir respiré l'air pur et libre.

Puis, soudain, frappé d'une idée qui brusquement lui traversa l'esprit, le patron du *Chat-qui-Pesche* vint se planter devant Orsini qui assistait à cette scène, silencieux, et contenant sa rage à grand'peine.

— Monseigneur, lui dit-il d'un ton narquois, ne pourriez-vous infliger à maître Le Testu un blâme sévère pour la singulière façon dont il accueille vos envoyés?

— Baste! répliqua Buridan, c'est moi que ce soin regarde dé-

sormais, comme aussi celui de sauvegarder la tranquillité de personnes auxquelles mes amis et moi nous nous intéressons...

Ce disant il cherchait du regard Orsini.

Mais celui-ci avait disparu.

— Cours et cache-toi bien, Italien maudit, grommela le capitaine, je saurai bien te retrouver.

Puis offrant son poing à la reine qui s'y appuya, messire Lyonnet de Bournonville quitta la chapelle, précédé de maître Le Testu, et suivi de Jehan de Sarcelles et de Landry.

Un moment immobile sur le seuil de la poterne, le gouverneur du Grand-Chastelet les regarda s'éloigner, en hochant la tête; il ne comprenait rien, le digne homme, à ce qui venait de se passer, et c'est précisément parce qu'il ne comprenait pas, qu'il était fort inquiet.

Soudain la cloche des Ménétriers sonna un coup, ce qui fit faire un bond à maître Le Testu, car ce coup résonna assez douloureusement dans son estomac, pour lui rappeler qu'il était vide.

— La demie de onze heures, murmura-t-il, et je n'ai point encore mangé.

A grands pas il regagna son logis, et mélancoliquement, s'assit devant la table sur laquelle, toujours rangés avec symétrie, les plats refroidissaient.

CHAPITRE LXXI

Comment fut retrouvé le parchemin confié à Orly par Buridan.

Pendant que Lyonnet de Bournonville accompagne au Palais la reine Marguerite de Bourgogne et que maître Le Testu mange du bout des lèvres des ragoûts dont la graisse figée lui soulève l'estomac, nous croyons bon de jeter un peu de clarté sur un point du chapitre précédent, demeuré dans l'obscurité.

On a vu, en effet, qu'Orly, sous le costume du chapelain, était venu annoncer à Buridan que le fameux parchemin enterré par lui dans sa chambre du *Cochon-d'Amour*, avait été retrouvé, et nous avons vu les conséquences de cette révélation.

C'est à ce sujet que nous croyons quelques explications nécessaires.

Le lecteur se rappelle comment Julienne, amenée à la cour du duc d'Égypte par Gargouslier et Tortelier, avait, dans un éclair de raison, reconnu Orly.

Depuis ce temps, la pauvre femme et l'ancien page du dauphin Loys avaient vécu côte à côte, en compagnie de demoiselle Alix, et cette vie en commun avait produit d'assez singuliers effets.

Le mal terrible dont la victime d'Orsini était atteinte n'avait point reparu, et Julienne se tenait vis-à-vis d'Orly en une réserve étrange, pleine de froideur, qui le déconcertait et arrêtait sur ses lèvres les mots d'amour prêts à s'en échapper.

Bien plus, elle affectait de ne jamais se trouver seule avec lui, cherchant toujours la présence d'un tiers, et ce tiers, presque toujours, était la gentille Alix; dans sa conversation, elle s'efforçait d'être aimable, gracieuse; mais l'effort était visible et se devinait sous chaque parole, dans chaque mouvement, et Orly, aussi surpris que peiné, ne savait à quoi attribuer une si étrange attitude.

— Ainsi donc, pensait-il en soupirant, lorsque le soir venu il rentrait dans son logis solitaire, après une journée pleine d'espoirs et de déceptions, ainsi donc, j'aurai pendant de si longues années gardé au fond de mon cœur le culte de cette femme, pour ne trouver, après une si grande attente, que froideur et désillusion... En dépit de ce que m'a maintes fois affirmé Buridan, elle ne m'aime plus! M'a-t-elle seulement jamais aimé?... Mais, dans ce cas, alors, elle m'a réellement trompé!

Et une partie de ses nuits se passait à songer ainsi, à se désespérer, à prendre des résolutions suprêmes; puis, lorsqu'arrivait le jour et qu'il voyait, venant à sa rencontre, un sourire triste aux lèvres et la main tendue vers lui, sa bien-aimée Julienne, ses

colères s'évanouissaient, ses désespoirs se fondaient, et l'amour seul subsistait au fond de son cœur.

Huit jours s'écoulèrent en ces conditions, et Alix commençait à croire que sa bonne amie était définitivement guérie, lorsqu'avec un véritable désespoir elle crut remarquer dans l'œil certains regards, et dans le visage certaines contractions, précurseurs certains de ses crises d'autrefois, et comme autrefois, par sa tendresse et sa prévenance, elle réussit quelques jours encore à conjurer le mal.

Un soir, cependant, c'était précisément celui où Franc-Picard s'introduisait au Grand-Chastelet, sous les vêtements de demoiselle Annette, nos trois personnages, réunis comme d'habitude, conversaient entre eux de l'arrestation de Buridan et de Jehan de Sarcelles, lorsque le duc d'Égypte manda demoiselle Alix, qu'il mit en deux mots au courant de l'expédition que Tortelier et lui préparaient pour la délivrance des prisonniers.

Orly et Julienne demeurèrent seuls.

Comme si le départ d'Alix eut laissé la pauvre malade sans soutien et sans défense contre la crise qui se préparait, Julienne cessa brusquement de parler et lentement, automatiquement, elle se dressa, les bras étendus en avant, les yeux grands ouverts, fixés sur Orly.

Muet de stupeur et d'effroi, celui-ci la regardait.

Alors, d'une voix tremblante d'abord, mais qui se raffermit tout de suite.

— Lui! dit-elle, Orly!.... je le vois, mon Orly!... je l'aime!...

Elle se tut un moment; puis sembla se débattre contre quelque cauchemar horrible.

— Nuit fatale! gémit-elle... il ne m'aime plus... et moi, je l'aime... je l'aime toujours... Oh! Orly! mon Orly!...

Soudain les nerfs de la jeune femme se détendirent, son corps perdit sa raideur, et ses yeux leur fixité; ses bras étendus retombèrent le long de son corps et elle-même s'affaissa sur son siège, en sanglotant.

Orly la considérait en silence, sentant une joie ineffable péné-

trer doucement son être tout entier, en entendant les paroles d'amour qui coulaient des lèvres de sa maîtresse.

Il s'approcha, et tombant à genoux devant elle, il s'empara de ses mains qu'il couvrit d'ardents baisers.

— Julienne! soupira-t-il, ma Julienne adorée... te voilà donc enfin telle qu'autrefois... douce, aimante, comme à la *Pomme-de-Pin*... tu m'aimes, tu viens de me te dire... va, ne crains rien, sèche tes larmes... je te pardonne... je veux tout oublier... je ne veux même pas savoir...

Julienne se redressa, comme mue par un ressort.

— Que voulez-vous oublier, Orly, demanda-t-elle d'une voix grave, et que prétendez-vous pardonner?

— Mais...

Orly n'osa continuer, tellement le visage de la pauvre femme était bouleversé et effrayant à voir.

— Oui... oui... dit-elle à mi-voix, je devine ce que vous entendez par là... Votre silence même est plus accusateur que ne pourraient l'être vos paroles...

Et elle ajouta, l'œil fixe et le doigt étendu :

— Ma fille!... ma fille!...

A cette exclamation de Julienne, Orly se retourna et vit Alix, qui toujours courant, se dirigeait vers eux :

— Que faire? murmura-t-il en désignant la pauvre femme.

La jeune fille eut un geste désespéré, et s'approcha de Julienne.

Mais, celle-ci, d'un mouvement brusque, la repoussa : les dents claquantes, les mains crispées comme pour repousser l'attaque d'un ennemi invisible, et fixant dans l'espace un point...

— Que s'est-il passé? gémit-elle d'une voix faible, en se couvrant tout à coup le visage de ses mains.

Puis, tout à coup :

— Je ne sais... je suis toute troublée... Quel horrible cauchemar!... quelle nuit épouvantable!... Oh! savoir!... savoir... Je ne saurai donc pas...

Soudain, elle se leva, en poussant un cri sourd.

— Ciel!... ma couche!... toute défaite!... qu'est-il arrivé?...

Oh! je vois, je vois... là, là, une femme qui me verse à boire... je bois!... Ah! malheureuse! qu'ai-je fait?... Je vais dormir... je dors... et cependant, il va venir... il vient, je l'entends... il entre... je suis seule, je dors... je dors, et...

Haletant, Orly était penché vers elle, écoutant ces phrases hachées qui lui tombaient sur le cœur comme du plomb.

Julienne poursuivit :

— Ah! le misérable!... je suis à lui!... où est-il?... il s'enfuit!...

Elle pencha le corps en avant, prêtant l'oreille à un bruit qu'elle seule entendait.

— Ciel! ce cri, cette voix... mais c'est lui, c'est Orly... Ah! le malheureux! il me croit coupable... moi, moi qui l'adore et qui mourrais plutôt...

Elle se tordait les mains, et son visage convulsionné reflétait une inexplicable douleur.

— Je te jure... je te jure!... Et comment lui faire croire?... Je suis mère... Ah! je ne puis mourir maintenant! Il me faut vivre pour elle... pour ma fille... ma fille!...

Julienne poussa un grand cri et tomba évanouie.

Orly se précipita vers elle, la prit entre ses bras, lui prodiguant les plus douces caresses, les mots les plus tendres, cherchant à la ranimer par ses baisers.

Bientôt, elle rouvrit les yeux, regarda autour d'elle d'un air étonné; puis, soudain, se voyant entre les bras d'Orly, elle rougit et, se redressant vivement, elle s'éloigna de quelques pas.

Mais, lui, se jetant à ses pieds, lui prit les mains en s'écriant d'une voix passionnée.

— Oh! Julienne! Julienne! exclama-t-il, tu peux m'aimer sans remords... comme je peux m'unir à toi avec bonheur, car je sais maintenant comment tu as été victime d'un lâche attentat!...

Et comme Julienne, stupéfaite de ces paroles, regardait l'ancien page avec une sorte d'effarement.

— Non, dit-il, tu ne peux me comprendre ma bien-aimée; mais sache que je connais la vérité même et plus entièrement que si toi-même me l'avais fait connaître.



— Allez, levez-vous, vous n'êtes plus attachée. (Page 1296.)

Et, mot pour mot, il répéta la scène d'extase à laquelle il venait d'assister.

Bouche bée, comprenant à peine, Julienne écoutait attentivement, crispant ses mains sur celles d'Orly, tandis que de grosses larmes roulaient silencieusement le long de ses joues amaigries.

— Le misérable! murmura-t-elle, quand le récit fut terminé.

— Oui! s'écria Orly, un misérable que je châtierai.

— Le connaissez-vous donc? demanda vivement Julienne.

— Qui donc serait-ce, sinon Orsini?...

— Oh! l'infâme! l'infâme! murmura-t-elle.

Sur le conseil d'Alix, familière avec l'état maladif de dame Julienne, on reconduisit la malade au logis qu'elle habitait, afin qu'elle pût se reposer de la surexcitation nerveuse par laquelle elle venait de passer.

Il fut décidé, entre la jeune fille et Orly, qu'à tour de rôle ils veilleraient une partie de la nuit pour garder la pauvre femme, et Orly demanda à être le premier.

Au moment où, deux heures après, Alix arrivait sur la pointe des pieds pour prendre sa place, un grand cri retentit dans la chambre où reposait Julienne.

Pâle d'épouvante, Orly bondit jusqu'à la porte, qu'il ouvrit brusquement.

Mais il s'arrêta à la vue de Julienne qui, reprise sans doute d'une nouvelle crise, semblait occupée à une étrange besogne.

— Qu'y a-t-il? demanda Alix en arrivant à son tour.

— Chut! fit Orly, qui suivait avec un intérêt croissant chacun des mouvements de la malade, regardez et prenez garde de la troubler.

Et il ajouta :

— Par mon âme! voilà un étrange hasard... que béni soit le ciel si j'apprends par ce moyen...

Il s'interrompit, car l'attitude de Julienne devenait de plus en plus bizarre, de plus en plus mystérieuse.

— Mais que fait-elle donc? demanda Alix.

— Silence donc! gronda Orly, en mettant sa main sur la bouche de la jeune fille.

Julienne, une cire à la main, marchait par la chambre à pas lents, le corps penché vers le sol, les yeux fixés sur les dalles qu'elle comptait une à une à mi-voix.

Arrivée près de l'âtre, elle s'arrêta, s'accroupit, fit le geste de desceller une pierre, parut prendre un objet qu'elle cacha dans

son sein ; puis, faisant semblant de remettre la pierre en place, elle se releva.

— Ciel ! exclama Orly, dont le visage rayonna de joie, c'est elle qui a dérobé le sachet !... le parchemin est en sa possession ; mais comment savoir où elle l'a caché ?...

Et, refermant la porte doucement pour ne pas déranger Julienne, il sortit, laissant la jeune fille veiller seule sur la malade, pour aller, lui, rêver aux moyens de rentrer en possession du fameux parchemin.

Plus que jamais, maintenant que Buridan était arrêté, il comprenait de quelle importance la possession de cette pièce était pour le capitaine ; mais, d'un autre côté, à moins qu'un hasard providentiel ne fît avouer à Julienne, en une nouvelle hallucination, dans quel lieu elle avait caché le parchemin, il reconnaissait l'impossibilité de lui arracher un secret dont elle n'avait, une fois revenue à la lucidité, aucune connaissance.

Il passa la nuit à rôder par la butte Montorgueil, à la recherche du duc d'Égypte, auquel il voulait, en cette circonstance, demander conseil.

Mais le duc, lui apprit-on, était parti le soir même en expédition, et force fut à Orly d'attendre au lendemain afin de pouvoir lui causer dès son retour.

Or, dans les premières heures de la matinée, un truand revint tout à coup apporter la nouvelle que le duc d'Égypte avait été fait prisonnier avec ses compagnons et était, à l'heure présente, enfermé au Grand-Chastelet.

Le désappointement d'Orly fut grand. En désespoir de cause, il tenta d'interroger Julienne ; mais la pauvre femme, aux premiers mots qu'il prononça, manifesta un tel étonnement qu'il jugea inutile de poursuivre l'entretien.

En voyant son abattement, Alix lui demanda quelques explications.

— Vous voyez, dit-il en terminant, la situation est inextricable, et mon pauvre Buridan est perdu... et la fatalité veut que le seul homme qui eût pu me sauver, le duc d'Égypte, soit dans l'impossibilité de le faire...

— Et en quoi, demanda Alix, le duc aurait-il pu, en cette affaire, vous être de quelque utilité?

— J'ai ouï dire, répondit Orly, en baissant la voix d'un ton mystérieux, que ces gens d'Égypte connaissaient certaines sciences secrètes que les autres hommes ignorent et qu'ils possèdent, en outre, une puissance infernale qui leur permet de se mettre en rapport avec le démon, au moyen d'évocations.

Demoiselle Alix, terrifiée, se signa dévotement.

— Mais, murmura-t-elle, pensez-vous donc que dame Julienne soit hantée du démon?

Orly répliqua avec assurance.

— A quelle autre cause pouvez-vous attribuer les singuliers états en lesquels elle tombe parfois?

C'était là une opinion trop accréditée à cette époque, pour que la fille d'Orsini trouvât le moins du monde étrange la réponse d'Orly.

— Mais j'y pense, dit-elle tout à coup, j'ai entendu parler d'une vieille femme qui habite la butte Montorgueil et qui passe pour être sorcière parmi les truands.

Un rayon d'espoir illumina les yeux d'Orly.

— Et cette femme, dit-il avec empressement, vous savez son nom?

— Elle s'appelle, je crois, la Cagoule.

— C'est bizarre, pensa Orly, c'est là un nom qui ne m'est pas inconnu... mais qu'importe.

Puis tout haut :

— Et savez-vous où gîte cette sorcière?

— Non; mais ici, le premier venu vous renseignera sur ce point.

En effet, un truand arrêté au passage, s'offrit à le conduire lui-même au logis de la Cagoule.

Après bien des tours et détours à travers des ruelles étroites et sordides, ils arrivèrent enfin devant une masure d'aspect misérable, sorte d'amas de matériaux innommables, sous lesquels il semblait impossible qu'un être humain habitât.

On eût dit comme les décombres d'une habitation qui eût été plus haute et qu'un pied de géant, de passage à travers le ciel, eût écrasé.

— Eh! la Cagoule! cria le guide d'Orly, eh! sors de ton bouge, car voici un seigneur qui te vient visiter.

On entendit alors dans l'intérieur de la cassine une sorte de geignement; puis la porte toute vermoulue s'entr'ouvrit et la sorcière apparut.

Orsini n'eût certainement pas reconnu dans ces débris humains, dont les os s'entrechoquaient, et que recouvraient une peau tanée, parcheminée, la femme déjà vieille au début de ce récit, et dont la complicité honteuse lui avait livré Julienne.

Ce n'était plus un être humain, c'était quelque chose d'inavouable qui remuait, on ne savait trop par quelle force.

A la vue de la sorcière, Orly ne put retenir un geste de dégoût, et recula d'un pas.

— Qui m'appelle? demanda la Cagoule d'unè voix chevrotante, et que me veut-on?

Orly prit la parole.

— On m'a prétendu que tu étais habile dans l'art de connaître ce que les hommes ignorent, est-ce vrai?

— Si tu en doutes, tu n'as qu'à mettre ma puissance à l'épreuve.

— On m'a dit aussi que tu pouvais entrer en communication avec le démon.

La vieille eut un geste de fierté.

— On t'a dit la vérité... as-tu donc quelque compte à régler avec Belzébuth?

— Oui, répondit le jeune homme, après un moment d'hésitation.

— De quoi s'agit-il?

En deux mots Orly mit la sorcière au courant de l'état de Julienne, et lui demanda s'il était en son pouvoir d'évoquer le démon habitant l'âme de la jeune femme, et de le forcer à répondre aux questions qui lui seraient posées.

La vieille eut un petit ricanement.

— Si j'ai bien compris, dit-elle, cette femme est une voyante et tu veux la faire parler... est-ce cela?

— Tu m'as compris.

— Eh bien ! conduis-moi vers elle ; nous allons tenter l'épreuve sur-le-champ.

Cependant la nuit était venue et Orly, malgré sa répugnance, ému de pitié à la vue de cette centenaire, se dirigeant à grand' peine dans l'obscurité, lui offrit son bras.

— Dès que nous serons près du logis de cette femme, dit la Cagoule, tu m'arrêteras.

Après une marche de quelques minutes :

— Nous y voici, fit Orly.

Alors, la vieille étendit les bras dans l'espace, dans un geste de commandement, l'œil fixé sur la chambre qui lui avait été indiquée comme étant celle de Julienne ; puis tout à coup, d'une voix ferme :

— Dors, dit-elle, je le veux.

Et, entraînant Orly stupéfait :

— Pénétrons, maintenant, fit-elle.

Quand ils entrèrent dans la chambrette, ils trouvèrent Julienne assise sur un escabeau, les yeux fermés, les lèvres closes, dans une immobilité telle, qu'on l'eût crue morte, si sa poitrine ne se fût soulevée dans une respiration courte et saccadée.

— Prends-lui la main, commanda la vieille à Orly.

Puis s'adressant à Julienne.

— M'entendez-vous? demanda-t-elle.

Un tressaillement nerveux secoua la jeune femme ; elle s'agita sur son siège, tordant ses bras, crispant ses doigts, serrant ses lèvres tordues dans un rictus douloureux, paraissant lutter contre un ennemi invisible.

— Allons, fit la vieille d'une voix dure, parlez, je le veux... car vous devez m'entendre.

— Oui, répondit faiblement Julienne.

— Voyez, maintenant, je le veux.

Julienne hésita quelques secondes et murmura:

— Je vois.

Alors, la Cagoule dit à Orly :

— Il ne vous reste plus qu'à l'interroger sur le sujet qui vous intéresse ; mais parlez-lui sur un ton de commandement, comme j'ai fait moi-même, sinon le démon ne vous obéira pas.

— Voyez-vous, Julienne? demanda le jeune homme.

— Quoi ?

— Vous êtes au *Cochon-d'Amour;* vous quittez votre chambre, vous pénétrez dans celle d'un gentilhomme... vous comptez les dalles... vous en soulevez une sous laquelle vous trouvez un objet... cet objet vous l'emportez...

Julienne eut une courte résistance.

— Voyez-vous cela? fit Orly.

— Oui, répliqua-t-elle avec peine, oui, je vois cela.

— Cet objet est un sachet, n'est-ce pas?

Julienne parut chercher.

— Oui, oui, un sachet qui contenait un parchemin.

Orly fit un brusque mouvement.

— L'avez-vous donc ouvert? demanda-t-il anxieusement.

— Non ; mais je n'ai point besoin de l'ouvrir pour savoir ce qu'il y a dedans.

— Et ce sachet, qu'en avez-vous fait ?

— Je ne sais pas...

— Répondez... je vous ordonne de me dire ce que vous avez fait de ce sachet... l'avez-vous?

Julienne se débattit, mais, vaincue, répondit faiblement :

— Non, je ne l'ai pas... je ne l'ai plus.

— Cherchez-le!

La jeune femme s'agita avec angoisse sur son siège.

— Je ne puis pas chercher, je ne puis pas chercher, répéta-t-elle désesperement.

La sorcière intervint.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas chercher? demanda-t-elle.

— Parce qu'il me faut marcher et que je ne puis pas marcher.

— Pourquoi cela?

— Je suis attachée sur cet escabeau.

La Cagoule fit un geste impératif, en agitant dans l'espace ses doigts noueux :

— Allez, levez-vous, vous n'êtes plus attachée.

L'endormie parut alors faire un effort ; elle se leva, traversa la chambre et vint jusqu'à la porte qu'elle allait ouvrir lorsqu'un ordre de la vieille la cloua sur le seuil.

— Arrêtez et répondez-moi... où allez-vous?

— Chercher le parchemin.

— N'est-il donc point ici?

— Non.

— Vous l'avez caché en quelque lieu éloigné?

— Oui, éloigné.

— Et la cachette est-elle certaine?

— Très certaine.

— Sans y aller vous-même, pouvez-vous nous indiquer où il se trouve?

Fébrilement, Julienne passa ses mains sur ses yeux comme pour dégager sa vue de brouillards qui l'eussent voilée; puis, d'une voix brève :

— Allez en la place du Trahoir... approchez-vous de la statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs... passez votre bras derrière la statue... au fond de la niche, vous sentez une pierre qui remue... enlevez la et, dans le trou, sous vos doigts, vous sentirez le parchemin.

Orly poussa un cri de joie et, sans plus tarder, s'élança vers la porte.

Mais la vieille lui fit signe d'attendre.

Ensuite, s'adressant à Julienne :

— Transportez-vous en la place du Trahoir.

— J'y suis.

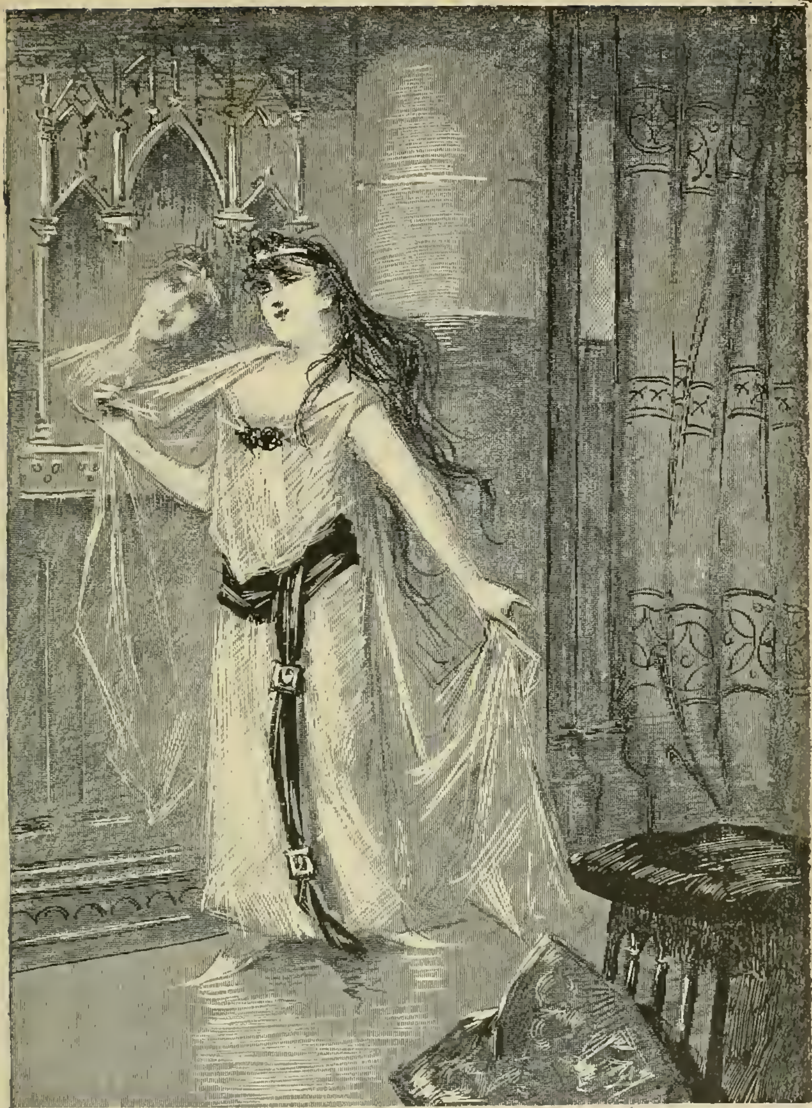
— Passez votre bras derrière la statue.

La jeune femme attendit quelques minutes et répondit :

— C'est fait.

— Enlevez la pierre... sentez-vous le parchemin?

— Le parchemin est toujours à sa place.



... s'approcha d'un miroir d'argent poli suspendu à la muraille. (Page 1302.)

— Court-il quelque danger... ou faut-il l'aller chercher de suite?

— Lui ne court aucun danger... mais je vois un homme qui va mourir et ne peut être sauvé que par ce parchemin.

— Buridan! Buridan! s'écria Orly en se sauvant comme un fou.

Une heure après, il revenait à la butte Montorgueil, ivre de joie, serrant sur sa poitrine ce précieux sachet, dont la disparition avait été la cause de tous les événements précédents.

Et voilà comment, grâce à la Cagoule, le capitaine Buridan avait pu faire connaître sans crainte à Marguerite de Bourgogne son véritable nom de Lyonnet de Bournonville.

CHAPITRE LXXII

Comment le roy Louis X prit un nouveau surintendant des finances.

A peine hors du Chastelet, Buridan se pencha à l'oreille de la reine et lui dit :

— Vous plaît-il, Madame, que je vous fasse conduire jusqu'en votre palais?... Car votre compagnon a disparu, ce me semble...

Marguerite eut un imperceptible sourire.

— Mais, répliqua-t-elle, votre intention n'est-elle point de choisir le palais pour logis?... Les hautes fonctions dont vous allez être investi, exigent que vous habitiez sous le même toit que Sa Majesté le roi.

— Et que Votre Majesté elle-même, répondit tendrement le sire de Bournonville.

Puis, désignant Jehan de Sarcelles et ses compagnons qui stationnaient à quelques pas de là, paraissant l'attendre :

— Si vous le permettez, dit-il, je vous ferai escorte jusqu'en la Cité, et là, je vous quitterai pour quelques heures afin de converser un peu avec ces braves gens... nous avons ensemble certains comptes à régler.

Sur un signe approbatif de la reine, il ordonna à ses amis de le suivre à distance et s'achemina vers le palais avec sa compagne.

Une fois arrivé près de la poterne, il s'inclina, baisa la main qui lui était tendue et rejoignit la petite troupe qui, fidèle à ses instructions, attendait à l'entrée du Pont-aux-Meuniers.

— Par le grand saint Grégoire! s'écria alors le duc d'Égypte en venant vivement à la rencontre du capitaine, on peut donc enfin vous serrer la main.

Et de tous côtés des mains se tendirent que Buridan serra les unes après les autres.

— Or çà, fit Landry, une fois le premier moment d'expansion passé, il me semble que nous serions bien mieux au *Chat-qui-Pesche* où nous pourrions, en toute liberté, deviser et lamper un peu de ce bon vin qui me fait tant défaut depuis de si longs jours.

La petite troupe fit volte-face, repassa le Pont-aux-Meuniers et, longeant la rive opposée de la Seine, arriva au cabaret.

Mais, une fois là, le duc d'Égypte arrêta le capitaine :

— Souffrez que je vous quitte céans, dit-il, car j'ai à faire à la butte Montorgueil.

Et, lui tendant la main :

— Vous savez, ajouta-t-il, quelle part j'ai prise dans la tentative faite par vos amis pour vous délivrer. Je n'ai pas besoin de vous dire quel est mon contentement de voir votre fortune changer si brusquement. Comment de prisonnier et de condamné à mort êtes-vous transformé en homme libre et puissant? cela, je ne veux pas le savoir; le principal, et pour vous comme pour nous, est que vous demeuriez désormais tel que la fortune vient de vous faire; car vous êtes notre allié, et la cause que nous avons juré de servir ensemble ne peut que gagner à votre nouvelle situation.

Et comme le capitaine restait muet, le duc d'Égypte lui dit d'un ton dégagé, tout en lui jetant au-dessous un regard perçant et scrutateur.

— A bientôt... Aussitôt que vous serez entré dans la place et que vous jugerez vous-même l'avoir suffisamment étudiée, il conviendra que vous nous donniez rendez-vous, afin d'examiner la conduite à tenir.

En écoutant parler son interlocuteur, le sire de Bournonville avait froncé ses sourcils, mais si légèrement, si imperceptiblement, qu'il fallait toute la finesse et toute la perspicacité du duc

pour qu'il s'en aperçût; cependant, un sourire avait entr'ouvert les lèvres du capitaine qui, saisissant, dans un brusque élan de sympathie, les mains du chef de la butte Montorgueil, s'écria :

— Ventredieu! sire duc! voilà qui est parlé!... Quant à moi, je ne sais ce que la destinée me réserve, mais je tiens à vous dire que, capitaine Buridan ou Lyonnet de Bournonville, vous me trouverez toujours prêt à vous être agréable.

Sur ces mots, le duc tourna les talons, laissant la petite troupe entrer au *Chat-qui-Pesche*.

Chacun s'étant attablé, Landry apporta brocs et gobelets et la beuverie commença au milieu d'une conversation générale.

Le capitaine se faisait raconter par Orly l'étrange façon dont il était rentré en possession du précieux parchemin; Landry et Jehan narraient leur singulière arrestation, et Tortelier détaillait longuement la tentative faite par lui et ses compagnons pour délivrer les prisonniers, tentative qui n'avait abouti qu'à leur incarcération.

Soudain, la porte s'ouvrit, donnant passage à Alix et à Julienne, qu'accompagnaient deux truands de la butte Montorgueil. Ainsi que la fille d'Orsini l'expliqua, le duc d'Égypte estimait qu'en les circonstances actuelles, la présence des deux femmes n'était plus indispensable à la butte, protégées qu'elles seraient par Buridan; il pensait, en outre, qu'en un jour comme celui-là, Orly et Jehan ne seraient point fâchés d'avoir à leur côté celles qui leur tenaient tant au cœur.

Les deux jeunes gens se levèrent brusquement, Jehan pour prendre dans ses bras et embrasser amoureusement demoiselle Alix, Orly pour s'approcher timidement de dame Julienne, ayant toujours la même attitude réservée et un peu hautaine. Quand les deux femmes eurent pris place autour de la table, les beuveries recommencèrent et aussi les conversations.

Cependant, Marguerite de Bourgogne, rentrée au Palais, l'esprit fort troublé, s'était enfermée dans ses appartements, en renvoyant ses femmes et en donnant l'ordre de ne laisser pénétrer auprès d'elle personne, sous quelque prétexte que ce fût.

Une fois seule, elle se mit à arpenter son oratoire, l'esprit agité

par l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le capitaine, et se demandant quel parti elle devait prendre.

Certes, elle ne se dissimulait pas qu'elle était dans la main de cet homme et que c'était là un nouveau maître qui lui imposerait ses lois plus dûrement peut-être qu'Orsini.

Cependant, elle en convenait elle-même, maintenant qu'elle jugeait plus froidement la situation, à la vue de Lyonnet, ses sens avaient été émus et un frisson délicieux lui avait couru par tout le corps, au souvenir des chaudes nuictées d'amour d'antan.

Et elle se disait que peut-être, si l'ambition n'avait point envahi en entier le cœur de l'ancien page et s'il était resté dans ce cœur une parcelle, si petite fût-elle, de son ancien amour pour Marguerite de Bourgogne, ce serait pour elle une grande force grâce à laquelle il lui serait possible de contre-balancer la puissance que donnait à Lyonnet la possession du parchemin.

Un homme qui aime, quelle que soit sa force, est toujours à moitié vaincu, surtout quand il a affaire à une femme comme la reine.

Aussi, n'était-ce point encore ce côté de la question qui l'inquiétait ; entre Bournonville et Orsini, la balance eût, sans aucune hésitation, penché en faveur du premier, mais si le premier tenait la femme, le second tenait la mère.

Au milieu de tous les incidents qui venaient de se précipiter, en l'espace de quelques jours, et toute à son amour pour Gaulthier d'Aulnay, Marguerite avait peu pensé à la révélation que lui avait fait l'Italien touchant l'existence de ses fils.

Mais soudain la vue de Lyonnet, la vue de leur père, lui avait rendu plus vivant au cœur l'amour maternel.

Elle se laissa tomber, brisée, haletante, la tête entre les mains, le regard vague et l'esprit perdu en de lointaines pensées, l'oreille tendue, écoutant comme un confus bourdonnement qui lui semblait être la voix de ses enfants qui l'appelaient.

Longtemps, elle demeura immobile, cherchant à reconnaître ses esprits au milieu de ce chaos ; enfin elle se redressa lentement, en murmurant :

— Mes enfants !... Orsini me tient par eux... mais par eux

également je vais tenir Bournonville... il doit les aimer, lui aussi, ou tout au moins avoir conservé au fond de son être un regret...

Elle se tut, tandis qu'un éclair brillait dans ses prunelles; puis elle reprit :

— Mais je ne lui parlerai de cela qu'à la dernière extrémité, au cas où ses souvenirs amoureux ne seraient pas assez vifs pour le mettre sous ma domination... Oh ! il faudra bien qu'il se rappelle. Et puis je sais un langage qui le touchera... comme autrefois...

Elle se leva et, dans un geste plein de coquetterie, s'approcha d'un miroir d'argent poli suspendu à la muraille.

— Allons, dit-elle en se souriant à elle-même, la Marguerite d'aujourd'hui n'a peut-être point la fraîcheur de celle d'autrefois, mais elle connaît bien des choses que l'autre ignorait... Nous verrons, mon beau Lyonnet, si je sais réveiller en toi les ardeurs amoureuses qui me plaisaient dans le temps jadis!

Sur ces mots, elle appela ses suivantes, se fit coquettement attifer et, ouvrant une porte dérobée, prit le chemin des appartements du roi.

Louis X était en grande conférence avec messire Enguerrand de Marigny, grand surintendant des finances, lequel exposait moult doléances au sujet d'un nouvel impôt créé par messire Orsini à seule fin de faire tomber dans le trésor royal les derniers testons que le pauvre peuple de Paris, écrasé par les taxes de toutes sortes, possédât dans son escarcelle.

Le roi, dont les coffres avaient certainement au fond un trou par lequel leur contenu s'écoulait dans les coffres particuliers d'Orsini, le roi, qui certainement n'était guère plus riche que ses sujets, le roi écoutait, avec une mauvaise humeur évidente, les remontrances de messire Enguerrand.

A la vue de la reine, Louis X tout joyeux, lui fit signe d'approcher, et lui désignant un siège voisin du sien :

— Prenez place, Madame, dit-il d'un ton gracieux, et sachez que vous me voyez tout heureux de votre arrivée.

— Et en quoi, cher Sire, ma présence peut-elle vous être utile ou agréable? demanda Marguerite.

— Mais je ne sache pas, Madame, répondit galamment le roi, que votre présence n'ait jamais été l'une et l'autre de ces deux choses.

La reine s'inclina sous le compliment.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Messire Enguerrand et moi ne sommes point d'accord sur un nouvel impôt dont maître Orsini m'a suggéré l'idée.

— Et comptez-vous sur moi, Sire, pour faire entendre raison à messire le surintendant ?

En disant ces mots d'un air railleur, Marguerite lançait sur Marigny un mauvais regard.

L'autre répondit d'un ton respectueux, quoique un peu aigre :

— Je sais, Madame, que je n'ai pas le don de vous plaire, quoique cependant il ne me souvient pas avoir jamais manqué à mes devoirs envers ma souveraine.

Marguerite se redressa et, les lèvres frémissantes de colère :

— Il ferait beau voir, riposta-t-elle, que chose semblable arrivât... Pâques Dieu ! nous avons encore la main assez ferme pour pouvoir châtier un seigneur insolent, quelque puissant qu'il cherche à se faire.

Enguerrand de Marigny, à ces paroles sévères, ne put retenir un brusque mouvement de surprise, tandis que les seigneurs faisant partie du conseil privé du roi, se regardaient entre eux, pressentant quelque chose de grave.

Le surintendant, après un moment de silence, demanda :

— Pourrai-je, Madame, sans manquer au respect que je vous dois, vous demander de vouloir bien m'expliquer le sens des paroles que vous venez de prononcer...

Marguerite le regarda droit dans les yeux, puis, tout à coup :

— C'est une explication que vous désirez, messire Enguerrand, dit-elle d'une voix tranchante, soit; vous allez l'avoir... mais complète... et s'il en résulte des conséquences que vous ne prévoyiez pas, vous ne vous en prendrez qu'à vous-même.

Louis X, surpris, regardait son épouse, dont le langage et l'attitude l'étonnaient, sans cependant lui déplaire; car Enguerrand, nous l'avons déjà dit, ne jouissait pas de la faveur du roi avec

lequel il était toujours en désaccord sur les questions de finances.

Les seigneurs demeuraient muets, ayant au cœur le vague espoir que la discussion tournerait mal, et que peut-être il y aurait, à la fin de la séance, une charge à récolter qui pourrait bien échoir à l'un d'eux.

— Messire, commença Marguerite de Bourgogne, pourriez-vous me dire quels sont, à votre avis, les devoirs de ceux en lesquels le roy a assez confiance pour leur donner des charges aussi importantes que celles que vous détenez actuellement?

— Mon rôle, Madame, répondit le surintendant des finances avec fermeté, mon rôle et mon devoir sont de donner au roi mes conseils quand il daigne me les demander et d'éclairer de mes lumières et de mon expérience la route dans laquelle il doit marcher.

Marguerite, dépitée par cette réponse, mordit ses belles lèvres, puis répliqua :

— Mais n'avez-vous jamais pensé aussi que le roi était le maître, et qu'à ce titre il avait le droit de commander?

— Le roi est le maître, Madame, mais il n'a le droit de commander que des choses bonnes pour le peuple que Dieu l'a chargé de conduire.

— Et qui donc, d'après vous, doit estimer si les ordres que donne le roi sont conformes ou non à l'intérêt de son peuple?

— Le conseil dont il a plu au roi de s'entourer.

La reine eut un sourire.

— Voilà, dit-elle, une réponse que je retiens pour vous la rappeler tout à l'heure.

— S'il vous plaisait, Madame, de me faire savoir de suite l'interprétation que vous lui donnez?

— Vous avez raison... aussi bien il vaut mieux trancher la question au plus tôt. Voici donc ce que je prétends et ce qu'aucun des seigneurs ici présents de démentira, je pense... Depuis longtemps déjà, messire de Marigny, vous êtes en opposition constante et systématique avec le roi...

— Madame, l'intérêt du peuple seul...



Étaient étendus, pêle-mêle, les uns sur les bancs, les autres, tout simplement à terre sous la table, dormant et ronflant à poings fermés. (Page 1312.)

— L'intérêt du peuple!... Ah! Pâques Dieu! Messire, est-ce du peuple ou du roi que vous êtes le conseiller.

— Mais, Madame...

— Qui, du peuple ou du roi, vous a nommé au poste que vous occupez?

— Le roi, Madame, assurément.

— En ce cas, pourquoi servir les intérêts du peuple contre ceux du roi?

— Je ne sers point les intérêts du peuple au détriment de ceux du roi... Ils sont solidaires les uns des autres.

— Des phrases que tout cela, Messire... En attendant, les coffres du roi sont vides...

— Et l'escarcelle du peuple ne l'est pas moins, Madame.

— Qu'en concluez-vous?

— Qu'il ne faut pas lui demander de nouveaux sacrifices; il est incapable de les faire.

— En ce cas, comment remplirons-nous le trésor royal?

Enguerrand de Marigny hésita un moment et répondit :

— En faisant rendre gorge à tous ceux qui puisent dedans à pleines mains.

Les seigneurs, voyant dans ces paroles une allusion à leur conduite personnelle, laissèrent échapper un murmure réprobateur qui leur valut, de la part de la reine, un charmant sourire.

— Vous voyez, dit-elle d'un ton narquois à Enguerrand de Marigny, votre moyen ne semble pas être de l'avis de messires les conseillers du roy... et, tout à l'heure, vous-même avez dit qu'en cas de dissentiment entre Sa Majesté et l'un de ses conseillers, c'était au conseil qu'il appartenait de prononcer.

Le surintendant se retourna vers les seigneurs et les interrogea du regard.

Il vit à leur attitude qu'ils étaient pour la reine contre lui.

Il se leva et s'adressant au roy, avec une grande dignité :

— Sire, dit-il lentement, du moment que mes services ne peuvent plus vous être d'aucune utilité, permettez-moi de me démettre, entre vos mains, de la charge que vous aviez bien voulu me confier.

Il s'inclina profondément et sortit.

Les seigneurs qui, pour la plupart, étaient ses créatures, se détournèrent quand il passa devant eux.

— Par Notre-Dame! murmura le roy, voilà ce pauvre Enguerrand congédié, que vais-je faire maintenant?

Et, en prononçant ces mots, il promenait autour de lui des regards inquiets.

Les membres du conseil privé firent tous mine de s'avancer, comme pour offrir à Louis X leurs services en remplacement de ceux du serviteur congédié.

Marguerite, à laquelle rien n'échappait, remarqua cette petite scène et ne put s'empêcher de sourire.

— Messires, dit la reine, le conseil est terminé.

Un à un les gentilshommes défilèrent devant le couple royal qui, au bout de quelques instants, demeura seul.

Alors, Marguerite, à la vue de la figure navrée de son époux, partit d'un bel éclat de rire.

— Pâques Dieu! Sire, exclama-t-elle, à vous voir, on s'imaginerait que cet Enguerrand était le seul soutien de votre trône.

— C'était un bon serviteur, murmura le roy.

— En vérité, un homme que se liguait avec les mécontents.

— Cela n'a jamais été prouvé, Madame, fit Louis X avec incrédulité.

— Le jour où vous demanderez sérieusement des preuves, Sire, il sera facile de vous en fournir.

La reine eut un ricanement plein d'ironie.

— Si je vous demandais de me les apporter demain, ces preuves de la trahison de Marigny? dit le roy.

— Demain! répliqua Marguerite, soit; mais si ces preuves sont concluantes?

Louis X hésita un moment.

— Marigny paiera sa trahison de sa vie.

Marguerite eut un mouvement de joie.

— Enfin! grommela-t-elle.

Soudain, le roy, pris de défiance, fixa sur son épouse un regard scrutateur.

— Mais, fit-il, avec une hésitation dans la voix, ne trouvez-vous pas, Madame, que j'ai de bonnes raisons pour trouver étrange votre attitude vis-à-vis de moi?

— Voilà de singuliers mots, Sire, que je prierai Votre Majesté de vouloir bien m'expliquer?

— Comment! vous avez entre les mains, — du moins vous le prétendez, — des preuves de la trahison de messire Enguerrand et, pour que vous m'en parliez, il faut que les événements vous forcent, en quelque sorte, la main?... Vous avouerez, Madame, que je pourrais m'étonner à moins?...

Marguerite haussa dédaigneusement les épaules.

— Eh! Sire, répondit-elle, messire Enguerrand était honoré de votre part d'une confiance trop illimitée pour que moi, quoique votre épouse, j'aie pu songer un seul instant à vous ouvrir les yeux sur son compte... et puis...

— Continuez, Madame, je vous prie, fit impérativement le roy.

La reine garda un moment le silence, et ajouta :

— ... et puis, vous êtes entourés de si piètres conseillers, Sire, qu'en vérité, je me serais fait un scrupule de vous priver des avis du seul homme intelligent de votre cour.

— Eh! par Notre-Dame! s'écria le roi rouge de colère, si les conseillers me font défaut, à qui dois-je m'en prendre, sinon à vous?

— A moi! exclama la reine.

— En vérité! votre étonnement me surprend, répliqua le roi avec aigreur; n'est-ce point vous qui avez fait le vide autour de moi, afin de laisser autorité pleine et entière à votre favori?

— Mon favori!

— Cet Orsini...

Il s'arrêta, l'esprit traversé par une soudaine pensée et, regardant Marguerite d'un air soupçonneux :

— Mais j'y pense, murmura-t-il, Enguerrand une fois parti, l'Italien va demeurer seul maître du champ de bataille.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que c'est encore peut-être là un coup de maître Orsini.

— Vous croyez? dit ironiquement la reine.

— A qui le renvoi du sire de Marigny peut-il profiter?

— A moi, peut-être, répondit audacieusement Marguerite

Louis X fit un bond sur son siège fleurdelysé.

— A vous? balbutia-t-il, à vous?

— Qui vous dit, continua Marguerite, que je ne sois pas lasse,

moi aussi, des agissements de maître Orsini? Qui vous dit que je n'aie pas, depuis longtemps, remarqué que sa politique pouvait devenir funeste au trône?

A ce langage, tout nouveau pour lui, le roi écarquilla démesurément les yeux.

— Vous! murmura-t-il, c'est vous qui parlez ainsi?

— Qui vous dit que, sans en avoir l'air, je ne m'occupe pas, plus que vous peut-être, de la sécurité de votre couronne?... Eh bien! Sire, permettez-moi de vous le dire franchement, Enguerrand n'est pas l'homme qu'il vous faut, car il prend trop les intérêts du peuple contre ceux de la royauté; quant à Orsini, il prend trop les siens propres au détriment de ceux du peuple et de la royauté tout à la fois; en outre, sa qualité d'Italien le fait haïr de la ville et suspecter de la cour.

L'étonnement du roi allait croissant.

— Par ma foi, exclama-t-il, je ne vous avais jamais entendu parler de la sorte.

— C'est que, quoique femme, Sire, je sais parler à mon heure et estime inutile de faire part de mes projets avant que les circonstances ne soient propices.

— Le sont-elles donc maintenant?

Marguerite inclina la tête affirmativement.

Cependant, le roi se taisait, et un pli soucieux creusait son front.

— Qu'avez-vous, Sire? demanda la reine en remarquant le changement subit survenu dans l'attitude de son époux.

— Mais, si Marigny me quitte et si vous congédiez Orsini, est-ce vous, Madame, qui vous chargez d'administrer le royaume et d'expédier les affaires?

La reine ne put réprimer un sourire ironique en entendant ces mots, qui exprimaient combien le roi était lui-même convaincu de son incapacité.

— Ne vous rappelez-vous déjà plus ce que j'ai eu l'honneur de vous dire tout à l'heure? demanda-t-elle.

Et comme il fixait sur elle des regards interrogateurs, elle ajouta :

— Si j'ai parlé, c'est que les circonstances sont propices.

— Qu'importent les circonstances, exclama le roi avec un geste de mauvaise humeur, c'est un homme qu'il me faut!

— Cet homme, je l'ai, répondit Marguerite froidement.

— Quel est-il?

Sans répondre directement à la question de son époux, la reine lui dit :

— Avez-vous ouï parler autrefois d'un gentilhomme nommé Lyonnet de Bournonville?

Louis X sursauta sur son siège.

— Mais, s'écria-t-il, alors que j'étais dauphin, j'avais un page de ce nom.

Et il ajouta, après un court silence :

— C'est lui que le duc de Bourgogne, votre père, emmena à Dijon, en quittant Paris.

— Votre Majesté a une excellente mémoire, répliqua la reine avec un merveilleux sang-froid.

— C'est le même qui s'illustra en Italie, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Mais, il est mort!

— Le bruit de sa mort a couru, en effet, mais il est vivant et bien vivant.

— Serait-ce lui, par hasard, que vous voudriez me proposer pour remplacer Enguerrand de Marigny?

— Vous avez deviné juste.

— Et, sérieusement, vous songez à ce donneur de coups d'épée pour...

Un geste de Marguerite l'arrêta.

— Ce donneur de coups d'épée, ainsi que vous dites avec ironie, est en même temps un homme de haute valeur intellectuelle; dans ses courses à travers le monde, il a fréquenté les cours et, comme c'est un observateur fin et profond, il a appris bien des choses qui pourront lui être utiles, si vous lui confiez la charge que je sollicite de vous pour lui.

— Mais c'est de la folie! exclama sourdement le roi.

— Croyez-vous, Sire! Tel n'est pas mon avis, à moi..., j'estime

que dans les circonstances critiques que nous traversons, il est bon de placer sur les marches du trône un homme ferme et énergique, serviteur avant tout des intérêts de la royauté, prêt à les servir envers et contre tous...

Le roi, en proie à une vive agitation, s'était levé.

— Par le Christ! gronda-t-il, à vous entendre, Madame, on croirait que la couronne n'est point en sûreté sur ma tête.

— Ne vous illusionnez pas, Sire, répondit Marguerite avec fermeté; le peuple pressuré d'impôts, commence à murmurer, la jeunesse des écoles, obéissant je ne sais à quel mot d'ordre, s'agite dans le quartier latin; il n'est point jusqu'aux truands qui ne prennent une attitude menaçante; d'un autre côté, regardez autour de vous; ces gentilshommes que l'attitude hautaine d'Enguerrand et l'avarice sordide d'Orsini, vos deux conseillers intimes, ont peu à peu détachés de vous... sincèrement, croyez-vous qu'en cas de tumulte, vous trouveriez leurs épées entre la foule et vous?

Le roi ne répondit pas, mais la pâleur de son visage répondit pour lui.

— Prenez Bournonville; sa grande réputation d'homme d'armes, sa subite résurrection, en imposeront aux masses qui aiment les soldats de valeur et les choses surnaturelles, en outre sa noblesse incontestable et son caractère conciliant, vous ramèneront peu à peu les seigneurs dont les sentiments à votre égard sont maintenant plus que douteux...

Louis X courba la tête.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, Madame; mais Dieu m'est témoin que je dégage ma responsabilité de tout ce que cet acte pourrait entraîner après lui.

La reine triomphait; elle se leva et s'inclinant devant son époux:

— J'ai votre parole, Sire; cela me suffit; demain donc, j'aurai l'honneur de vous présenter votre nouveau surintendant des finances.

Sur ces mots, elle sortit et regagna ses appartements, enchantée des qualités diplomatiques qu'elle avait déployées en cette affaire.

Il était trop tard pour songer à prévenir Buridan de cet heureux résultat ; force lui fut donc de se résigner à attendre au lendemain pour envoyer un émissaire au capitaine.

Le lendemain, au lever du soleil, la taverne du *Chat-qui-Pesche* présentait un aspect des plus bizarres, quoique des plus réjouissants.

Nos amis, après avoir, une partie de la nuit, fêté leur heureuse délivrance étaient étendus, pêle-mêle, les uns sur les bancs, les autres, tout simplement à terre, sous la table, dormant et ronflant à poings fermés.

Nous n'avons pas besoin de dire que Julienne et Alix, après avoir choqué un gobelet en signe de réjouissance, avaient de bonne heure regagné leurs chambres, laissant leurs compagnons fêter plus complètement Bacchus.

Le premier qui s'éveilla fut Buridan.

Il se leva prestement, suffisamment reposé par quelques heures de sommeil, aussi frais et dispos qu'au sortir du lit, après une nuit paisible.

Longuement il considéra ses compagnons les uns après les autres, cherchant à deviner sur leurs visages les intimes pensées dormant au fond de leurs cœurs.

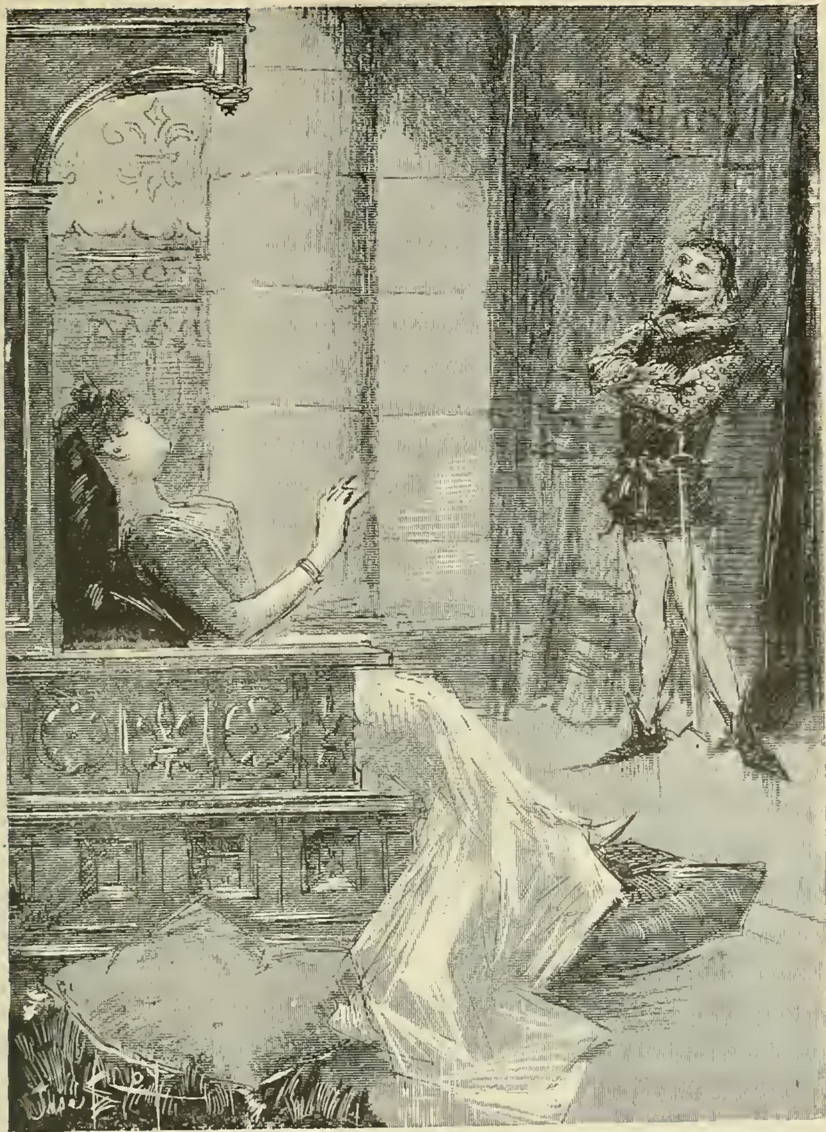
Mais il fut interrompu dans cet intéressant examen par Landry qui ouvrit les yeux, en accompagnant cet acte si simple, cependant, d'un formidable bâillement ; et il fut imité en cela par les autres dormeurs qui s'éveillèrent presque en même temps, en s'étirant bras et jambes.

Jehan de Sarcelles, le premier, prit la parole et s'écria d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux.

— Ah! messire Buridan, je crains fort que saint Treignant, mon digne patron, n'ait rougi de moi, cette nuit!

— Eh! ventredieu! riposta gaiement le capitaine, quelle sagesse nouvelle vous pique donc, mon cher Jehan! Ne dirait-on pas que c'est la première fois que vous fêtez Bacchus!

— Songez donc!... Je dois faire respecter la robe que je porte, moi, un docte maître ès Sorbonne... que diraient mes élèves s'ils



Le capitaine s'arrêta sur le seuil de la chambre. (Page 1320.)

pouvaient savoir... Heureusement que le ciel en sa clémence, a éloigné Franc-Picard et m'a ainsi épargné la honte de rougir devant lui.

Un formidable éclat de rire retentit, poussé par Tortelier.

— Par le diable cornu! exclama railleusement le routier, il vous

sied bien, messire, d'éprouver un soulagement de l'absence de l'escholier; il vous baille belle conduite, à cette heure.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'entends qu'il est probablement allé reporter à demoiselle Annette les vêtements que celle-ci lui avait prêtés pour tromper son oncle Carcajou...

Jehan de Sarcelles sourit avec indulgence, et haussa insoucieusement les épaules.

— Que prétendez-vous faire, maintenant? lui demanda Buridan.

— Retourner au plus vite rue de la Montagne, et rassurer ma servante qui doit avoir certainement les sangs tournés par toutes ces aventures.

— C'est au mieux; quant à moi, je vais tout simplement retourner à l'*Eglantier-d'Or*.

Et comme il se disposait à sortir, une main se posa sur son épaule.

— Si tu n'y vois aucun inconvénient, mon cher capitaine, dit Orly, je t'accompagnerai, ayant à t'entretenir encore de choses intéressantes.

— Qu'il soit fait suivant tes désirs, ami Orly, répondit Buridan; quant à vous, les autres, ne vous inquiétez pas de moi; le moment venu, nous nous retrouverons.

— Au revoir donc, mon cher Buridan, fit Jehan de Sarcelles, et soyez certain que l'incroyable situation en laquelle vous vous trouvez désormais me cause un plaisir infini.

— Permettez-moi de vous dire, riposta chaleureusement le capitaine, que vous me feriez une grave injure en supposant que je pourrais oublier aucun de mes bons et vaillants compagnons.

Le docteur ès Sorbonne prit un air grave.

— Loin de ma pensée, dit-il, un tel soupçon... Vous avez fait un serment, et ce serment, la haulte protection dont la reine Marguerite vient de vous honorer vous aidera certainement à le tenir.

A ces mots, un léger nuage obscurcit, quelques secondes, la mine épanouie de Buridan, mais Jehan de Sarcelles ne s'en aper-

çut point et se trompa entièrement au sourire amical qui entr'ouvrait les lèvres du capitaine.

Le docteur s'en alla doublement heureux, d'abord parce que le triomphe de Buridan l'assurait de pouvoir en toute tranquillité adorer la charmante Alix, ensuite parce que, grâce à l'introduction de son ami à la cour, la vengeance des escholiers était maintenant chose à peu près certaine.

Buridan et Orly suivirent de près Jehan de Sarcelles; Tortelier, lui, partit quelques instants après eux; quant à Landry et à Gargouslier, sous le futile prétexte de mettre un peu d'ordre dans le cabaret, ils se livrèrent à de nouvelles beuveries.

Pour l'instant, nous ne nous occuperons que du capitaine et de son compagnon, dont la conversation pourra peut-être édifier le lecteur sur les intentions du nouveau favori de Marguerite de Bourgogne, relativement à la conduite qu'il comptait tenir.

— Ainsi, ami Buridan, disait Orly à quelque distance du *Chat-qui-Pesche*, tu espères arriver à guider la reine en toute assurance?

— Point ne l'espère, répondit Buridan avec assurance, telle est ma persuasion.

— Mais, cette femme, tu la connais aussi bien que moi, et tu ne t'illusionnes pas sur la sincérité de ses sentiments.

— Que pourraient faire ses sentiments contre ma volonté?

— Ta volonté!

— Oui, ma volonté, à laquelle certain sachet porté par toi dans ton pourpoint donne une puissance irrésistible.

— Il me faut m'incliner devant cette raison, car ta délivrance miraculeuse m'est une preuve de la valeur que peut avoir ce fameux sachet, seulement...

— Seulement?

— ... Sa vertu mirifique durera-t-elle longtemps?

— Autant qu'il existera lui-même.

— Mais, en un tel cas, le capitaine Buridan...

Buridan l'interrompit en souriant.

— Le sire Lyonnet de Bournonville, maintenant.

— Va pour ce nom, si tu le préfères... Je disais donc que, s'il

en est ainsi, le sire Lyonnet de Bournonville a droit de prétendre...

— A la plus haute situation !

— Tu m'effrayes... Que rêves-tu donc?

— Rien que de très naturel. J'aspire à être le très dévoué et très fidèle serviteur de notre sire le roy Louis le dixième... Mais, au contraire d'Orsini, qui se contente de gouverner secrètement, dans l'ombre, je veux gouverner, moi, en pleine lumière, à la vue et au su de la cour et du peuple... Ne crois point que j'ambitionne la puissance pour elle-même... Non, ce que cherche, ce que je veux, c'est la gloire, c'est l'auréole qui entoure le puissant... Je veux donc être le premier dans l'État après le roy...

— Mais le surintendant des finances est là, objecta Orly.

Le sire de Bournonville eut un haussement d'épaules plein de dédain et répondit froidement :

— Enguerrand de Marigny a sa place toute marquée à Montfaucon !... Eh ! ventredieu ! ce sera joyeuse chose que de faire inaugurer ces belles fourches, toutes neuves, par celui qui les a élevées.

— Ainsi, murmura Orly avec une nuance d'admiration dans la voix, tu aspires à la surintendance des finances.

— Surintendant ou non, je veux être le premier, te dis-je.

— Et les seigneurs du conseil, comment penses-tu qu'ils accepteront une fortune si inattendue?

— C'est affaire à Marguerite et non à moi... Mais, sur ce point, tu peux te rassurer ; je grossirai tellement leur escarcelle, à ces hauts et puissants seigneurs, qu'ils ne demanderont pas mieux que de s'incliner devant moi... et puis, je les remplacerai les uns après les autres, doucement et sans bruit.

— C'est sagement raisonné, fit Orly.

— Crois-tu que ce le serait non moins, demanda le sire de Bournonville avec un petit rire, si je te choisissais, toi, pour être le second du royaume après moi?

— Moi ! s'écria Orly stupéfait.

— Oui, toi ! que vois-tu de si étrange à cela?

— Je vois... je vois... que je n'ai aucun titre...

— Et ton amitié, ton dévouement pour moi! Ne sont-ce pas là des titres bien supérieurs à tous les autres? Et puis, n'es-tu pas d'assez bonne noblesse pour prendre place parmi les seigneurs du conseil?... Songes-tu à la puissance formidable dont nous disposerons alors... Nous en haut de l'échelle, au bas de laquelle se trouveront de hardis compagnons tels que Landry et Tortelier?

— Tu parles d'or!... mais nous avons d'autres amis encore sur lesquels nous pouvons compter en toute assurance... Jehan de Sarcelles, par exemple, dont l'influence est grande dans le quartier des écoles.

Le sire de Bournonville fronça les sourcils et fit quelques pas en silence.

Puis soudain :

— A ce sujet, dit-il, je te dois des explications... et d'abord, as-tu entendu le singulier adieu de Jehan?

Orly secoua la tête négativement.

— Donc tu ne l'as point entendu me rappeler un serment fait jadis entre nous?

— J'avoue mon ignorance à ce sujet.

— Il serait peut-être long de t'expliquer céans certains projets qui tiennent fort au cœur de Jehan. Sache cependant que ces projets, auxquels tout d'abord je m'étais associé, alors que je ne pouvais espérer remplacer Orsini, ma nouvelle situation m'oblige à y être opposé de toutes mes forces... Toute la politique est là... En de semblables circonstances, je ne tarderai pas à devenir, si je ne le suis déjà, l'ennemi de Jehan de Sarcelles... Et je le connais assez pour être persuadé qu'il me combattra énergiquement.

— Mais... et le duc d'Egypte?

— Il en sera de même pour celui-là.

— C'est un personnage redoutable.

— Eh! ventredieu, je le sais aussi bien que toi, et je déplore amèrement les circonstances qui nous divisent...

— Cependant, sans désirer connaître de quel serment il s'agit,

ne puis-je tout au moins deviner les motifs que te font renoncer à tenir tes promesses?

— Quand je t'aurai tout expliqué en mon logis, tu comprendras nettement; néanmoins pour te faire prendre patience, je veux bien te communiquer certaines réflexions qui me sont venues à l'esprit, dans mes courses à travers l'Europe, en voyant gouverner des hommes réputés de grands politiques; il est un principe fondamental qui peut s'exprimer ainsi : tout homme d'intelligence sérieuse, advenu au pouvoir et désireux d'y demeurer longtemps, doit oublier ses promesses et agir contrairement à sa première manière. Le capitaine Buridan pouvait être l'allié de Jehan de Sarcelles et du duc d'Égypte; Lyonnet de Bournonville, surintendant des finances, devient forcément l'adversaire de ses anciens alliés !

Le visage d'Orly devint soucieux.

Son compagnon lui posa amicalement la main sur l'épaule, en lui disant :

— Sois sans inquiétude, mon brave ami; tout en bataillant, j'ai acquis une certaine expérience, et j'ai la prétention de me connaître en hommes. Jehan de Sarcelles et le duc d'Égypte ont la foi tenace; ils me croiront leur allié jusqu'à ce que l'évidence du contraire leur crève les yeux. Je veux donc manœuvrer adroitement, afin de les entretenir le plus longtemps possible dans leurs illusions, et de poursuivre mon chemin sans encombre, jusqu'au moment propice. A ce sujet, il me vient une idée...

— Laquelle ?

— Celle de te laisser la garde de ce sachet, qui est pour ma fortune un puissant talisman.

— Tu veux que je le porte continuellement sur moi?

— Que non pas; mais il le faut déposer en un lieu connu de nous deux seulement, et qu'en cas de suprême danger, on pourrait révéler à Landry. Cela évitera de méchantes surprises... et à la garde de Dieu!

— . . . Ou du diable!

— Comme il te conviendra.

Sur ces mots nos deux compagnons arrivaient à l'hostellerie de l'*Eglantier-d'Or*.

A leur vue, l'hostelier qui attendait sur le seuil de sa porte, vint précipitement au-devant d'eux.

— En est-il un, parmi vous, messires, que se nomme le sire de Bournonville? demanda-t-il en enlevant son chaperon et en s'inclinant jusqu'à terre.

— C'est moi, fit le capitaine.

— Il y a là, messire, un messager de notre reyne, qui vous vient quérir, pour vous conduire de suite au palais.

Le capitaine jeta un regard triomphant à Orly qui répondit par une silencieuse poignée de mains.

En pénétrant dans l'intérieur de l'*Eglantier-d'Or*, les deux hommes se trouvèrent en présence d'un varlet d'armes portant écusson de la reine et conférant avec maître Tanneguy, l'écuyer.

Celui-ci le présenta aussitôt au capitaine.

— Messire, fit le varlet en s'inclinant obséquieusement, c'est sur l'ordre de Sa Majesté la reine Marguerite que je viens céans vous prier de vouloir bien me suivre au palais.

— Je vous demande quelques instants pour me vêtir convenablement et je vous suis, répondit Buridan.

Ce disant, il gagna son logis, tandis que l'hostelier installait le varlet et l'écuyer devant une table sur laquelle il posait un broc de vin mousseux, histoire de leur faire prendre patience.

La toilette du sire de Bournonville ne dura guère d'ailleurs, car les deux compagnons avaient eu à peine le temps de lamper deux ou trois gobelets, que le capitaine descendit de sa chambre, galamment troussé d'un pourpoint de velours grenat, étoffe fort chère à cette époque, lui serrant la taille au justepoint, et de chausses en futaine fine de couleur noisette, perdues en des poulaines de cuir parfumé ; sur sa tête un chaperon mi-bleu mi-rouge, encadrait sa mâle figure ; au côté sa grande épée, et au flanc sa dague à poignée ciselée complétaient ce costume.

Sur un signe de Bournonville, le varlet s'arracha aux douceurs de sa beuverie et, précédant celui qu'il était venu chercher, sortit de l'*Eglantier-d'Or*.

Cependant, Marguerite seule en sa chambre, attendait dans une impatience nerveuse, l'arrivée de l'ancien page; elle se promenait à grands pas par son appartement, réfléchissant au passé, songeant à l'avenir et aussi au présent qui se présentait à elle, de manière si étrange, sous la forme de Lyonnet de Bournonville.

Après une nuit agitée, passée presque sans sommeil, la reine se sentait toute frémissante à la pensée de revoir celui qu'elle avait tant aimé, et aussi qu'elle avait si profondément haï.

Et elle interrogeait, inquiète, ses sens et son cœur.

— Est-ce de l'amour, est-ce de la haine ? se demandait-elle.

Pleine d'épouvante, elle reconnaissait l'impossibilité de bien définir ce qu'elle éprouvait.

Soudain, elle s'arrêta; un coup frappé à la porte, en manière de signal, l'avertit que Bournonville venait d'arriver

Marguerite porta, une seconde, sa main à son cœur pour en comprimer les battements, tandis qu'elle reculait pleine d'effroi à la vue du visage pâle et défait dont son miroir réflétait l'image

Enfin, grâce à une force de volonté surhumaine, elle se remit, et d'un pas raide et saccadé alla jusqu'à son fauteuil fleurdelysé, dans lequel elle tomba comme brisée.

Frappant ensuite sur un timbre, elle donna l'ordre d'introduire celui qui attendait.

Le capitaine s'arrêta sur le seuil de la chambre, la tête haute, le regard fier, les bras croisés sur la poitrine, superbe de pose et d'allure.

Silencieusement Marguerite le considérait, recherchant sur ce mâle visage, sans pouvoir les retrouver, les traits de l'ancien page du dauphin de France et, chose singulière, il lui semblait que c'était là un autre homme, bien différent de son amant du temps passé et qu'elle pourrait aimer sans que son amour fût combattu par la haine que lui inspirait l'autre.

D'un regard, Lyonnet de Bournonville comprit qu'il avait vaincu et que la reine était à sa discrétion; un sourire plein de finesse courut sous sa moustache, et dans ses yeux une flamme dévorante s'alluma.



... toisa son adversaire d'un air de défi. (Page 1333.)

— Lyonnet! murmura Marguerite d'une voix défaillante, en abaissant ses paupières et en tendant les bras.

Vivement, il courut vers elle, et, s'agenouillant, enlaça d'une main sa taille fine et souple, tandis que de la main laissée libre il amenait à lui la blonde tête de la reine et qu'il déposait sur ses lèvres un brûlant baiser.

Follement emportée par un vent de passion, Marguerite lui rendait ses caresses.

— Oh ! mon Lyonnet !... balbutiait-elle, mon Lyonnet !... je te retrouve... plus beau... plus mâle qu'autrefois... Va! je n'ai jamais aimé que toi... toute à toi, mon Lyonnet!... toute, tu entends bien !

Le capitaine n'avait cure de laisser s'éteindre une aussi belle passion; au fond, il se demandait bien jusqu'à quel point les sentiments amoureux que Marguerite manifestait aussi ouvertement pouvaient être conformes à la vérité; mais, en l'espèce, cela importait peu; le principal était que la femme fût docile et souple; quant à l'amour, sans cependant le dédaigner, c'était là chose de second plan. Néanmoins, comme, comédie ou non, la tendresse de Marguerite était loin d'être désagréable et qu'il était homme d'imagination, il fit son possible pour ne point rester inférieur à sa compagne dans ce duo d'amour.

Pendant que le sire Lyonnet de Bournonville inaugurait de cette étrange façon son entrée au palais, le roy Loys le dixième attendait en la chambre du conseil, entouré des plus nobles seigneurs de la cour, la venue de son épouse, dame Marguerite de Bourgogne, qui lui devait présenter le successeur de l'infortuné Enguerrand de Marigny.

L'heure fixée pour cette présentation était depuis longtemps passée, et le bon monarque s'étonnait de ne point voir arriver la reine; dans sa naïveté, il mettait cette grave infraction à l'étiquette sur le compte de la coquetterie, dont les reines, tout comme les bourgeoises et les ribaudes, sont les humbles sujettes.

Plusieurs pages expédiés aux appartements de Marguerite avaient tous rapporté cette même réponse, que leur avait faite la grande caméristе :

— Madame la reine est à sa toilette.

Et Louis X, plein d'indulgence, souriait.

Enfin, les damoiseaux de service à la porte du conseil soulevèrent les tentures et annoncèrent la reine.

Marguerite apparut, rayonnante de beauté et de joie, s'ap-

puyant sur l'épaule de Lyonnet de Bournonville, qui marchait gravement à ses côtés.

Elle s'avança à pas lents jusqu'au trône du roi, devant lequel elle s'inclina profondément.

— Sire, notre gracieux époux et roy, dit-elle en se redressant, permettez que je vous présente messire Lyonnet de Bournonville, votre ancien page, alors que vous n'étiez encore que dauphin de France, et dont vous m'avez dit vous-même avoir conservé le souvenir. Ce n'est point à moi à vous faire l'éloge de messire de Bournonville; sa valeur, comme homme d'épée, est connue de toute la chrétienté; vous pourrez avant peu, je pense, apprécier sa sagesse dans les conseils... Enfin, Sire, je vous dois beaucoup, et comme femme et comme reine, mais je crois m'acquitter envers vous en vous donnant messire de Bournonville comme conseiller.

Et sur ces mots prononcés d'une voix caressante mais ferme, Marguerite salua son époux et jugeant inutile une plus longue présence en la salle du conseil, se retira assez confiante en Buridan pour savoir qu'une fois introduit dans la place, il saurait manœuvrer pour leur commune satisfaction.

A peine était-elle rentrée en son oratoire, que dame Aloyse la vint prévenir que le capitaine aux gardes demandait à l'entretenir quelques instants.

La reine tressaillit, une légère rougeur envahit son front, et elle murmura rêveuse :

— Gaulthier d'Aulnay!... pauvre enfant!

La caméristc attendait toujours une réponse.

— Qu'il entre, fit enfin Marguerite, avec un soupir.

Elle s'était laissée tomber, alanguie, sur les coussins de son siège, et attendait, en une pose nonchalante, la venue du jeune homme ; ses regards se fixaient distraitement sur les fourrures épaisses étendues sur le marbre de sa chambre, et sa main jouait distraitement avec la cordelière d'or qui enserrait sa taille; mais sa pensée, enfoncée en une rêverie profonde, était bien loin.

Elle n'entendit point les tentures se soulever pour donner

passage à Gaulthier, non plus que le bruit de ses éperons, et elle ne revint à elle, qu'en sentant les lèvres du jeune homme s'appuyer brûlantes et amoureuses sur sa main.

— Eh! quoi! ma reine, fit le sire d'Aulnay, en constatant sur le front de sa maîtresse un plissement soucieux, ma présence vous serait-elle pénible?...

Un moment, elle le considéra, silencieuse.

— Non, enfant, répondit elle, ma joie est grande de vous voir...

Elle s'interrompit, sentant son cœur envahi par cet étrange sentiment que lui inspirait Gaulthier et se trouvant sans voix pour mentir au jeune homme.

Lui, cependant, avait aperçu dans la voix et dans l'attitude de Marguerite un embarras qui la trahissait.

Brusquement il se releva, et les joues subitement pâlies, les lèvres pincées, les yeux étincelants, il demeura immobile, les bras croisés sur la poitrine, considérant la reine d'un air irrité.

Marguerite, stupéfaite de cette brusque transformation, se redressa sur ses coussins, et chassa sa rêverie, émue malgré elle de la douleur poignante qui se lisait sur les traits du jeune homme.

— Eh ! quoi ! Gaulthier, murmura-t-elle, que vous prend-il ?... est-ce bien vous que je vois là devant moi, dans cette attitude menaçante... debout, alors que votre place est à mes pieds?

Le sire d'Aulnay poussa un petit ricanement plein de raillerie.

— En vérité, Madame, c'est de bonne foi que vous posez cette question ?

— Mais assurément, répliqua la reine, dont l'étonnement allait croissant.

— Ainsi vous ne voyez dans votre conduite rien qui puisse m'autoriser à des reproches?

— Des reproches! fit la reine avec hauteur, voilà un singulier mot dans la bouche de mon capitaine des gardes.

Le jeune homme eut un geste fou.

— Point n'est question ici de votre capitaine des gardes! s'écria-t-il d'une voix sourde. Gaulthier d'Aulnay seul est en jeu; Gaulthier qui vous aime comme un insensé, auquel vous-même

avez confessé votre amour et que cette confession autorise à vous surveiller et...

— Mais songez-vous à qui vous parlez, messire d'Aulnay, fit Marguerite, ma faiblesse pour vous n'empêche pas que je sois la reine, et qu'à ce titre je n'aie droit au respect...

La colère de Gaulthier éclata :

— De grâce, Madame, exclama-t-il, laissons la reine de côté, car ce n'est point d'elle qu'il est question ici ; je n'aime et ne veux connaître que Marguerite, la femme qui m'a ensorcelé et qui m'a pris mon cœur !... Que m'importe votre couronne, je vous eusse également aimée grande dame, bourgeoise ou truande... et je n'admets pas que vous vous réclamiez de votre royauté pour empêcher mon cœur de crier quand vous le torturez !

L'orgueil de la reine disparut devant cette douleur, et, avec une grande sincérité dans la voix, elle demanda :

— Mais de grâce, mons Gaulthier, m'expliquerez-vous d'où vous vient cette grande colère ?

— Ai-je donc besoin de vous parler de votre méchanceté à mon égard ? répondit-il d'une voix dolente.

— Voyons, Gaulthier ! dit la reine de plus en plus étonnée et en essayant de prendre les mains du jeune homme, parlez plus clairement, car je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me voulez dire.

— Par Notre-Dame ! exclama-t-il, perdant toute mesure, je n'ai jamais vu semblable impudence !

Cette fois, Marguerite se redressa tout à fait, un éclair dans sa prunelle fauve et les lèvres tremblantes.

— Pour vous comme pour moi, messire d'Aulnay, murmura-t-elle, contenez-vous et employez d'autres expressions, sinon il me sera impossible de vous entendre.

— Eh ! Madame, s'écria le jeune homme, laissez-moi vous parler à ma guise ; il vous sera loisible ensuite, si mon langage vous a déplu, de me faire tenailler et accrocher aux fourches de Montfaucon... Mais auparavant, je vous veux franchement ouvrir mon cœur et dévoiler ma haine.

— Votre haine !

— Oui... et ma rage de vous voir vous gausser de moi...

— C'est bien de moi que vous parlez?

— Oui, de vous, Madame, qui, en ce moment encore, cherchez à me tromper...

— Je vous trompe, Gaulthier !... Vous vous méprenez ou bien je ne sais plus comprendre la parole humaine... Et qu'ai-je pu faire qui autorise à me traiter de la sorte?

En parlant ainsi, Marguerite était de bonne foi; car il ne pouvait entrer dans sa pensée que Gaulthier fût au courant de ses manœuvres secrètes touchant Buridan, et elle était persuadée avoir affaire à l'un de ces violents accès de jalousie dont les amoureux sont coutumiers.

— Ce que vous avez fait !... n'avez-vous point présenté au roy, en remplacement de messire Enguerrand de Marigny, ce traître, ce lâche, cet assassin qui a nom le capitaine Buridan...

— Mais...

— Et c'est lui, c'est cet homme que je hais de toutes mes forces, pour toutes les raisons que vous connaissez, c'est lui que vous prenez par la main et que vous élevez à la première puissance !...

— Laissez-moi vous expliquer, Gaulthier, le roy...

— Le roy n'a rien à voir en tout cela... N'essayez pas de me donner le change... Ah ! combien mes pressentiments étaient vrais, et combien j'ai eu tort de laisser s'endormir mes soupçons...

— Que croyez-vous donc?

— Je ne crois pas, je suis certain que cet homme vous connaît d'il y a longtemps.

Marguerite voulut détourner ses soupçons.

— Et vous ne vous trompez pas, répondit-elle ironiquement, messire Lyonnet de Bournonville a été page du duc mon père à la cour de Bourgogne...

— Je le sais, répliqua Gaulthier d'une voix sombre; j'étais tout à l'heure dans la salle du conseil, caché par la foule des seigneurs; je vous épiais et lui aussi. J'ai entendu votre voix émue quand vous l'avez présenté au roy, et j'ai vu de quel œil il vous

regardait tandis que vous parliez... Ah! par l'enfer! que n'ai-je suivi le premier mouvement qui m'avait mis la main sur le pommeau de mon épée .. C'en serait fait maintenant, et, à l'heure qu'il est, vous et lui dormiriez côte à côte du sommeil éternel!...

La reine frissonna.

— Mais, vous perdez la raison, Gaulthier, balbutia-t-elle.

— Non, répondit-il les dents serrées, c'est tout à l'heure que je l'ai perdue, lorsque j'ai hésité à venger sur lui la mort de mon frère et sur vous la torture de mon âme.

— Mais, malheureux, le sire de Bournonville n'est pour rien dans la mort de Philippe!

Le jeune homme devint blême, et, s'élançant au-devant de la reine :

— Que m'avez-vous dit, alors? s'écria-t-il.

— Ce que je vous ai dit était nécessité par la politique, répliqua-t-elle froidement.

— La politique!... dites que vous vous jouez de moi... Il y a là dessous quelque trame que je ne saisis pas, mais que je découvrirai tôt ou tard, j'en jure Dieu.

— Mais, Gaulthier!...

— Et mon cœur, poursuivit-il, nierez-vous que vous ne l'ayez torturé et brisé à plaisir... Est-ce aussi par politique que vous vous êtes servie de mon amour comme d'un jouet qui vous déplaît maintenant et que vous rejetez en un coin dédaigneusement.

— Je ne vous comprends pas, Gaulthier.

Il éclata de rire.

— Vous ne comprenez pas que j'ai tout compris, moi... et que cet homme vous avait aimée autrefois, et que, le retrouvant, vous avez été, vous, ressaisie par votre ancien amour!

— Vous déraisonnez, fit la reine avec calme; car, s'il en était ainsi, vous aurais-je une première fois donné l'ordre d'arrêter le capitaine Buridan au *Chat-qui-Pesche*; une seconde fois lui aurais-je tendu, au Pré-aux-Clercs, le piège que vous savez? L'aurais-je fait jeter en un cul de basse-fosse et torturer comme vous avez vu?

— Plaisante torture que celle qu'il a subie, plaisante prison

que celle qui lui sert à se hisser jusque sur les marches du trône !...

Et, comme Marguerite se taisait :

— Allons ! Madame, fit le sire d'Aulnay, ayez donc au moins le courage de vos traîtrises.

— Vous êtes fou, Gaulthier, et je vous prie de sortir d'ici, afin d'aller dans la solitude reconquérir le sang-froid qui vous a totalement abandonné.

— Je ne sortirai point d'ici que vous n'ayez avoué !...

— Je n'ai rien à avouer et n'avouerai rien. . Je suis reine et maîtresse, rappelez-vous-le, et s'il m'a plu jusqu'à ce jour de vous bailler toute ma confiance, toute mon affection, ne vous prévalez pas de ma bonté pour agir ainsi que vous le faites...

Le capitaine aux gardes eut un mouvement de révolte.

— Au surplus, continua la reine, sur quelles preuves basez-vous votre affirmation ?... Je vous trompe ! C'est fort joli à dire... mais il faut le prouver... De quel droit cherchez-vous à fouiller le fond de ma pensée et de mon âme... Vous ai-je pris comme capitaine pour m'espionner ou pour me défendre?

— Je vous ai déjà dit, Madame, que Gaulthier seul était en cause, et j'affirme que le droit d'un amant est de garder son amour par tous les moyens en son pouvoir.

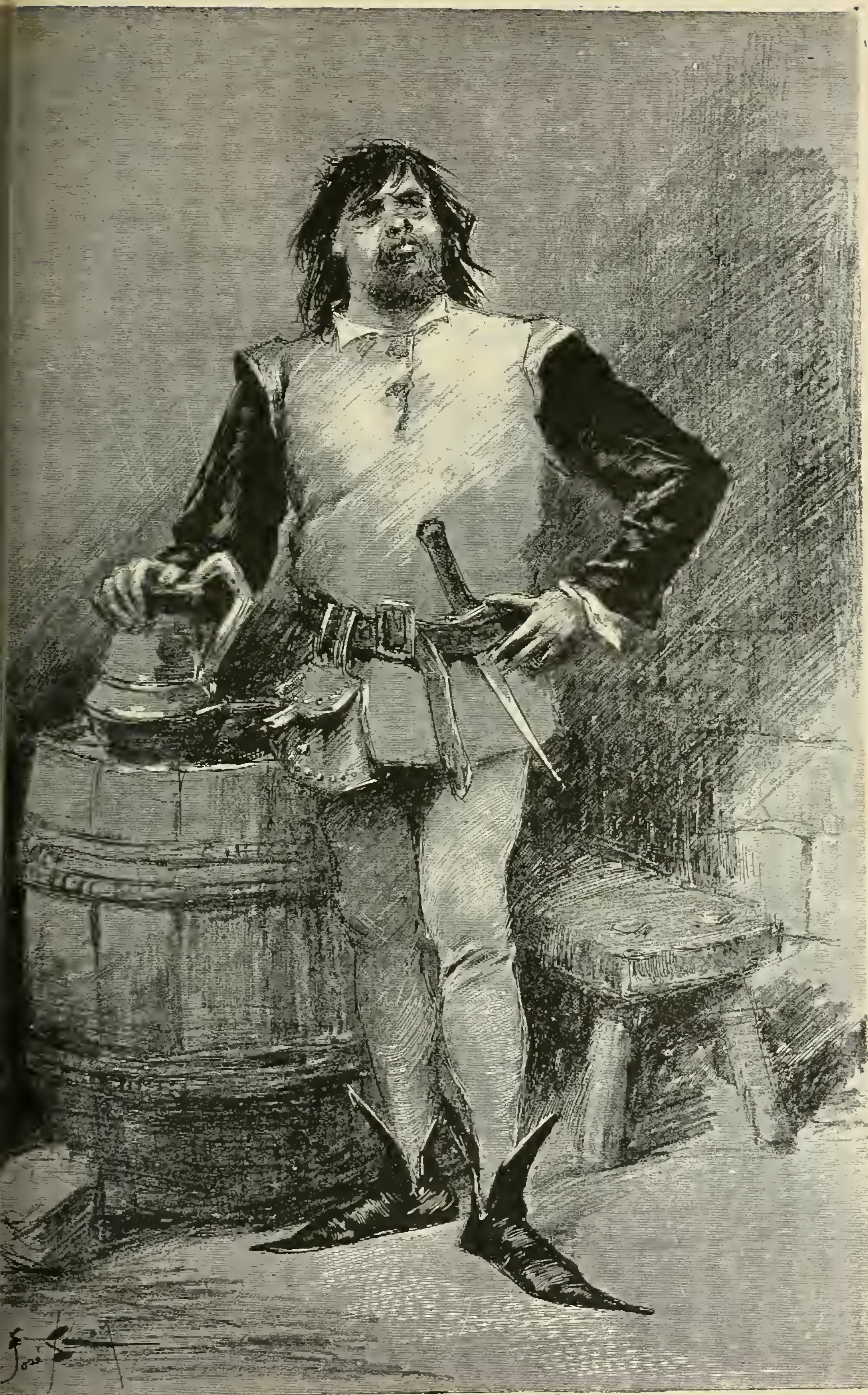
— Silence ! reprit Marguerite avec hauteur. Vous allez sortir d'ici sur-le-champ pour n'y plus rentrer, ou vous allez prendre sur votre honneur l'engagement de ne point me maudire, d'honorer le sire Lyonnet de Bournonville, comme vous l'impose sa situation de surintendant des finances du royaume de France.

— Cela ! jamais !... s'écria Gaulthier la voix vibrante d'indignation.

Marguerite se dressa toute droite, le bras étendu vers la porte.

Gaulthier courba la tête, fit quelques pas comme pour se retirer, puis, précipitamment, revint vers la reine aux genoux de laquelle il se laissa tomber.

Alors, croisant les mains dans une attitude suppliante, les yeux pleins de larmes et la gorge serrée par une inexprimable angoisse :



GARGOUSLIER.

— Marguerite, murmura-t-il, Marguerite... pardon !... Je suis fou, c'est vrai... Mais si vous saviez comme je souffre... Cet homme, je le hais, et vous m'ordonnez de lui tendre la main... Non, cela, je ne puis... Je vous jure que c'est au-dessus de mes forces.

Émue à la vue de cette grande douleur, la reine posa ses mains sur les épaules du jeune homme.

— Et s'il le faut, cependant, pour assurer notre amour, murmura-t-elle de sa voix charmeresse.

A ces mots, une lueur d'espoir brilla dans les prunelles du malheureux.

— Oh ! gronda Gaulthier, je le hais, je le hais, car je sens bien, malgré tous vos dires, que vous le préférerez à moi !

— Encore ! exclama la reine, en frappant du pied avec impatience.

Et, s'animant à nouveau, le jeune homme ajouta :

— Non, jamais je ne pourrai le voir face à face, car, en pensant qu'il est mon rival...

— Silence, Gaulthier, fit Marguerite, j'entends dans la galerie des pas qui viennent de ce côté.

En même temps on frappa directement à la porte.

D'un bond la reine avait rejoint son siège fleurdelisé sur lequel elle avait repris l'attitude nonchalante qui lui était familière, tandis que sur son visage subitement transformé, rien n'eût pu trahir l'agitation de son âme.

Gaulthier s'était éloigné de quelques pas et, la main appuyée sur la garde de son épée, il attendait, immobile et respectueux, ainsi qu'il convient à un capitaine aux gardes que sa souveraine entretient de quelque affaire de service.

Une camériste se présenta :

— Monseigneur le surintendant des finances demande à Votre Majesté si elle peut lui faire l'honneur de lui accorder audience.

Gaulthier eut un mouvement de rage qu'un regard de la reine réprima aussitôt ; elle-même rougit et pâlit tour à tour, tandis qu'un combat violent se livrait en son âme.

Sa première pensée avait été de faire sortir le capitaine aux

gardes par la petite porte dérobée afin d'éviter entre ces deux hommes qui se haïssaient un contact duquel les plus graves événements pouvaient surgir.

Mais une minute de réflexion suffit à lui faire abandonner ce projet ; si l'un ou l'autre de ces hommes, en effet, n'avait été que de passage à la cour, elle eût pu, à force de patience et de ruse, faire en sorte qu'ils ne se rencontrassent jamais. Mais il n'en était pas ainsi, et exposés qu'ils étaient par les rigueurs de leur charge, non seulement à se coudoyer plusieurs fois par jour, mais encore à converser ensemble pour les besoins du service, le premier choc devait fatalement amener une étincelle et de cette étincelle que sortirait-il ?

Elle trouva donc plus prudent de mettre Gaulthier et Lyonnet face à face en sa présence; peut-être pourrait-elle atténuer les effets du premier choc... et puis, au fond, elle éprouvait un certain sentiment de curiosité à assister à cette rencontre de deux rivaux, également aimants, également forts, également courageux.

Gaulthier ne quittait pas de l'œil la reine durant que ce travail se faisait dans son esprit et il se prit à espérer que peut-être elle ne recevrait pas le surintendant des finances.

La camérière attendait toujours.

— Faites entrer messire Lyonnet de Bournonville, fit Marguerite froidement.

Le capitaine aux gardes poussa un cri de rage.

La reine le regarda avec hauteur et lui dit railleusement :

— Si vous préférez sortir et lui céder la place, ce serait peut-être préférable... surtout pour lui qui ne s'en plaindrait pas.

A peine achevait-elle ces mots que la tenture se soulevait, donnant passage au sire de Bournonville.

A la vue de Gaulthier, une légère contraction des sourcils plissa son front tandis que ses lèvres s'allongeaient en une moue significative.

Mais son visage reprit aussitôt sa sérénité première et sans que rien pût trahir l'impression que lui causait la présence du capitaine aux gardes, il laissa glisser son regard sur ce dernier comme

s'il ne l'eût point connu et l'arrêta, plein de respect et d'admiration, sur la reine.

Celle-ci comprit le profond hommage contenu dans ce regard admirateur et rougit.

Le sire d'Aulnay devint blême et sa main se crispa sur la poignée de son épée.

Impassible, comme s'il ne se fût aperçu ni du trouble de la première ni de la rage contenue du second, Bournonville s'avança à pas lents vers Marguerite : arrivé près d'elle, il mit un genou en terre, et, saisissant la main qu'elle lui tendait, il inclinait la tête pour y déposer ses lèvres, lorsqu'une main se posa rudement sur son épaule.

D'un bond, le nouveau surintendant des finances fut debout et se retournant, vit Gaulthier blême et frémissant, dont les yeux lançaient des éclairs.

Avant que Bournonville ait pu demander un explication, le capitaine aux gardes s'écria :

— Vous êtes bien osé, messire, de vous présenter devant moi et d'oser souiller de votre contact la personne de Sa Majesté la reine...

L'autre qui avait tressailli au toucher de Gaulthier, frémit en entendant ces paroles ; il releva sa belle tête d'un air superbe et arrêta l'exclamation du jeune homme d'un seul regard plein d'une autorité souveraine.

Mais Gaulthier, un moment interdit sous l'effet magnétique de ce regard, sentit la colère lui monter plus violente du cœur aux lèvres.

D'un geste fou il mit la main à son épée, qu'il tira à moitié hors du fourreau.

Bournonville imita ce mouvement ; mais, soudain, repoussant la lame, il se croisa les bras sur la poitrine, et après avoir jeté un coup d'œil à la reine, toisa son adversaire d'un air de défi.

Marguerite s'était levée.

— Pâques Dieu, exclama-t-elle d'un ton courroucé en s'adressant à son capitaine des gardes, qu'allez-vous faire, messire d'Aulnay ? Avez-vous donc perdu à ce point le respect que vous

me devez, que vous osiez tirer votre épée en ma présence pour une autre cause que ma défense.

— Il est vrai, dame, dit Bournonville avec calme, que ce reproche pourrait également s'adresser à moi, car, dans le premier moment, moi aussi, j'ai perdu toute mesure devant les gestes et les menaces de ce... damoiseau.

— Par Saint-Jacques! hurla Gaulthier, tu es un mécréant et que Satan m'étouffe si je ne te mets céans à malemort!

— Ciel! exclama Marguerite en joignant les mains.

Le surintendant des finances dit avec calme :

— Votre Majesté ne trouve-t-elle pas qu'une leçon serait nécessaire à ce jouvenceau si oublieux du respect qui vous est dû?

— Laissez, messire de Bournonville, fit Marguerite, je me charge de le ramener à la raison.

Puis se tournant vers le capitaine aux gardes :

— Or ça, sire d'Aulnay, fit-elle d'un ton de suprême dignité, qui donc a seul le droit de parler ici?

Et elle ajouta :

— Sans plus tarder, repoussez cette épée au fourreau et reprenez l'attitude respectueuse dont vous avez eu le malheur de vous départir, sinon...

— Sinon! exclama Gaulthier d'une voix sifflante et pleine de défi.

— Sinon, j'appelle et vous fais désarmer.

Cette menace ne produisit pas l'effet qu'en attendait Marguerite.

Le jeune homme, le visage contracté, l'œil courroucé, s'avança.

— Je veux... gronda-t-il.

La reine, alors, changea de tactique et, prenant le ton d'une mère qui morigène son enfant boudeur :

— Voyons, messire d'Aulnay, fit-elle d'une voix radoucie, écoutez-moi et obéissez, si vous avez un peu de pitié de votre souveraine. Votre attitude me peine autant que votre langage, et ce serait pour moi une profonde humiliation que l'on vous vît en semblable état.

En disant ces mots, elle s'était approchée du jeune homme et, détachant ses mains crispées de la garde de l'épée, avait repoussé l'arme au fourreau.

Alors, Gaulthier regarda tour à tour Bournonville et Marguerite ; puis sa rage se fondit dans une douleur effroyable, et, étouffant un sanglot qui lui montait de la gorge aux lèvres, il se précipita comme un fou hors de l'appartement royal.

— Pardonnez-lui, fit Marguerite quand elle fut demeurée seule avec le surintendant des finances, pardonnez-lui, Lyonnet ; c'est un enfant pour lequel je ressens encore quelque affection.

Et, brisée par l'émotion, elle se laissa tomber sur un siège.

Bournonville haussa les épaules en signe d'insouciance.

— Soit! fit-il, tu me le demandes et ne je veux point repousser ta requête ; au surplus, il importe peu. Nous avons céans à nous occuper de choses autrement sérieuses que des mauvaises humeurs de ton capitaine des gardes.

Ce disant, il traîna jusqu'auprès de la reine une pile de coussins, sur laquelle il s'assit, et, prenant entre ses mains les mains de Marguerite.

— La chose est faite, dit-il.

— Le roi...

— Le roi est un homme charmant qu'avant peu je tiendrai dans ma main.

Et il ajouta avec un sourire railleur :

— Ce doit être un mari facile... il est vrai qu'avec une épouse aussi peu commode que toi...

La reine parut n'avoir pas entendu cette plaisanterie et demanda :

— Maintenant, qu'allons-nous faire?

— J'ai déjà formé un plan qui, si tu veux m'aider à l'exécuter, met l'État entre nos mains.

Marguerite devint attentive.

. . . .

CHAPITRE LXXIII

De la singulière rencontre que fit Gaulthier d'Aulnay et de la singulière visite qu'il fit.

Nous laisserons le nouveau surintendant des finances expliquer à Marguerite de Bourgogne les voies et moyens à employer pour s'emparer du gouvernement, pour rejoindre Gaulthier d'Aulnay qui, fou de désespoir, de rage et de honte, était sorti du palais.

L'esprit vague, la tête en feu, il allait par les rues, tournant machinalement à droite ou à gauche, suivant le côté où le poussait le hasard ; et, dans son affolement, il ne remarquait pas qu'il ne faisait que tourner autour du palais auquel un instinct secret l'attachait et dont aucune force ne pouvait l'écarter.

Enfin, à la tombée de la nuit, le corps brisé de fatigue, il s'arrêta et regarda autour de lui.

Il était au bord de la Seine, à peu de distance de la tour du Trésor ; à ses pieds, le fleuve étendait ses eaux moirées et murmurantes ; sur sa tête, le ciel scintillait de mille étoiles ; autour de lui, tout était calme et silencieux.

Cette solitude rendit un peu de paix à son âme agitée de si tumultueux sentiments, et il demeura un bon moment immobile, baignant avec volupté son front brûlant dans l'air frais de la nuit, la tête levée, les yeux fixés sur ces milliers d'astres dont la douce lumière était pour lui comme un conseil d'apaisement et de pardon.

Soudain, une ombre se dressa devant lui, sans qu'il pût deviner par où était arrivé l'homme qui la produisait.

Avant même qu'il fût revenu de son étonnement, l'ombre se pencha à son oreille et lui dit mystérieusement :

— Vous êtes bien messire Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de Sa Majesté la reine Marguerite ?



... soudain, apparut dans l'encadrement d'une porte percée dans le roc.
(Page 1342.)

Le jeune homme tressaillit et, pris de défiance en face de cet inconnu qui le connaissait, il porta la main à son épée et, reculant d'un pas :

— Je suis celui que vous venez de nommer, répondit-il ; mais que me voulez-vous?

— N'ayez crainte, répliqua l'autre, point ne vous veux de mal.

— En ce cas, que désirez-vous de moi ?

— Vous prier de me suivre.

— Vous suivre ! exclama Gaulthier dont la défiance augmenta.

— Auriez-vous peur ?

— Cette question seule prouve que vous me connaissez peu, riposta Gaulthier avec hauteur; mais enfin qui êtes-vous et dans quel but me demandez-vous de vous suivre ?

— Vous dire mon nom ne vous apprendrait rien, Messire, car vous ne l'avez jamais entendu prononcer.

— Tout au moins, me pouvez-vous dire le motif pour lequel vous me venez quérir ?

— Cela, je ne le puis, par la simple raison que je l'ignore autant que vous... ce que je puis vous apprendre, c'est que je vous suis envoyé par un puissant personnage qui vous veut moult bien et désire vous narrer des choses fort intéressantes.

Ces paroles étranges surprirent fort le jeune homme qui pensa un moment qu'Enguerrand de Marigny était le personnage en question et désirait peut-être, connaissant son influence sur la reine, contre-balancer la faveur du sire de Bournonville.

Aussi, oubliant un moment la douleur poignante qui lui mordait le cœur, il demanda avec curiosité :

— Et où me voulez-vous conduire ?

L'autre étendit le bras dans la direction de la rivière et lui montra un batelet attaché à la rive.

— Si vous voulez monter avec moi dans cette barque, dit-il, je vous conduirai non loin d'ici, au lieu où l'on vous attend, mais qu'il m'est interdit de vous désigner.

Dans cet état de surexcitation, Gaulthier fut en quelque sorte heureux de cette diversion apportée à son chagrin ; en outre, il ne laissait pas que d'être quelque peu intrigué d'une rencontre aussi mystérieuse, et il résolut de pousser jusqu'au bout cette aventure ; il ne songea même pas aux dangers qu'elle pouvait offrir et, y eût-il songé, que sans doute les eût-il affrontés avec joie, tellement il était malheureux.

L'inconnu s'était reculé de quelques pas, silencieux, immobile, attendant la décision du jeune homme.

— Par mon âme! fit soudain celui-ci, celui qui vous envoie conviendra que je suis de bonne composition, car sans savoir ni qui m'appelle, ni ce qu'on me veut, ni où l'on me mène, je suis prêt à vous suivre.

Ce disant, d'un mouvement machinal, il portait la main au pommeau de son épée et s'assurait que sa dague jouait bien dans sa gaîne.

— Venez donc, Messire, fit l'homme en se dirigeant vers le batelet.

Lorsque Gaulthier y eut pris place, l'autre y sauta à son tour, détacha l'amarre et, saisissant les rames, se mit à nager vigoureusement, en remontant le courant.

Assis à l'arrière de la barque, le sire d'Aulnay jeta un mélancolique regard sur le palais dont la masse sombre se reflétait plus sombre encore dans les flots moirés du fleuve, instinctivement il chercha les fenêtres de l'appartement de Marguerite; comme des yeux dans une face masquée, les verrières étincelaient, et il sembla au jeune homme apercevoir les silhouettes de la reine et de Bournonville.

Sans réfléchir, il se leva comme mû par un ressort et tendant le poing vers le palais.

— Ah! me venger! gronda-t-il.

Et il tomba sur la planche qui lui servait de siège, fou de rage et de douleur.

L'inconnu ramait toujours.

Tout à coup, pris de défiance, le capitaine des gardes fit signe au rameur qu'il désirait lui parler.

L'homme s'arrêta, laissant toujours dans l'eau ses rames immobiles.

— Bien que je vous suive sans crainte, fit Gaulthier, il y a cependant, dans ce qui m'arrive, une chose qui m'étonne.

— Laquelle?

— Vous saviez bien qui j'étais, puisque, en m'abordant, vous m'avez salué de mon nom.

Malgré l'obscurité, le jeune homme vit l'autre sourire, et il ajouta :

— Mais vous ne pouviez prévoir me rencontrer là ?

— Là ou autre part... l'endroit importait peu.

— Vous me suiviez donc ?

— Je ne le nie pas.

— Mais je pouvais ne pas sortir du palais.

— En ce cas, je vous eusse abordé dans le palais.

Gaulthier tressaillit et sa curiosité fut plus vivement excitée que jamais.

— Celui qui nous attend, Messire, a hâte de vous voir, fit l'homme, et s'il vous plaisait que nous continuions notre route...

Le sire d'Aulnay, d'un geste bref, lui accorda la permission demandée et, de nouveau, la barque fila sur les flots sombres.

Bercé par le doux balancement du bateau, Gaulthier était tombé en de profondes rêveries, lorsqu'un choc subit vint le rappeler à la réalité.

La barque venait de toucher la rive et déjà le rameur avait sauté sur le sol et attachait l'amarre à un pieu.

— Nous sommes arrivés, Messire, fit le guide, si vous voulez débarquer...

Une fois à terre, le sire d'Aulnay jeta autour de lui un regard curieux qui se brisa contre les ténèbres profondes qui l'environnaient.

— Où sommes-nous donc? demanda-t-il à son guide.

— Non loin du chevet de la basilique de Notre-Dame Marie, répondit l'homme... Cette tourelle que vous apercevez vaguement, baignant son pied dans l'eau, c'est la tour normande de l'hôtel des comtes de Beaugency.

— Serait-ce là, par hasard, que nous nous rendons? questionna le capitaine aux gardes.

— Vous l'avez deviné, Messire, mais nous y entrerons autrement que par la porte.

Machinalement, Gaulthier leva le nez en l'air et ce mouvement provoqua chez l'inconnu un léger accès d'hilarité.

— Je vous devine, Messire, dit-il joyeusement, vous cherchez,

sans nul doute, l'échelle propre à l'escalade... ce n'est point cela... nous entrerons par un lieu moins élevé.

En ce moment, les nuages qui couraient au ciel se déchirèrent, laissant filtrer un éclatant rayon de lune qui permit au jeune homme de distinguer les objets environnants.

— Serait-ce par ici que nous devons pénétrer?

Et, ce disant, il désignait à son guide l'ouverture béante d'un souterrain que la Seine, basse à cette époque de l'année, laissait à découvert, mais que les eaux, par les temps de pluie, devaient certainement envahir.

— S'il vous plaît de me suivre, répondit le guide, c'est effectivement par ce chemin que nous devons rejoindre celui qui vous attend.

— Conduisez-moi, répondit simplement Gaulthier.

Sans plus tarder, l'inconnu courba l'échine et pénétra dans le souterrain où le jeune homme s'engagea à sa suite.

Durant quelques pas, il marcha dans l'obscurité la plus complète, ployé en deux afin de ne se point briser le crâne contre le roc, les mains étendues et frôlant les parois de granit pour guider sa marche chancelante sur les pierres et les cailloux qui, à chaque instant, déboulaient sous ses pieds.

Soudain, une lumière brilla en avant de lui ; son guide venait de tirer d'un trou creusé dans le roc une petite lanterne de corne.

— Mais nous passons sous l'hôtel des comtes de Beaugency, murmura Gaulthier en remarquant que le souterrain allait en descendant, semblant s'enfoncer sous terre.

— Vous avez raison, Messire, répondit le guide sans suspendre sa marche.

— Mais ce n'est donc pas à l'hôtel même que nous nous rendons?

— Je ne me rappelle point avoir dit rien de semblable à Votre Seigneurie.

Et en prononçant ses mots, l'homme tourna brusquement à gauche.

Docilement, le capitaine aux gardes lui emboîta le pas et, pendant plusieurs minutes, les deux hommes marchèrent en silence.

— Nous sommes arrivés, Messire, dit le guide en s'arrêtant soudain.

Surpris, Gaulthier regarda et ne vit devant lui que la paroi rocailleuse du souterrain dans laquelle aucune ouverture ne semblait percée.

L'homme frappa à la muraille cinq coups espacés d'irrégulière façon et, se retournant vers son compagnon :

— J'annonce votre présence, murmura-t-il.

En même temps, une sorte de grincement se fit entendre, semblable à celui que produit une porte sur des gonds rouillés, puis Gaulthier sentit une bouffée d'air chaud lui frapper au visage et la lumière de la lanterne du même coup s'éteignit.

Mais avant d'être plongé dans l'obscurité, le jeune homme put remarquer qu'une ouverture venait soudainement de se produire dans la muraille.

— On vient de nous livrer passage, lui chuchota son guide à l'oreille, prenez ma main et venez.

Gaulthier obéit et, ainsi conduit par son compagnon, fit quelques pas dans l'obscurité, puis soudain il sentit que l'autre s'arrêtait de nouveau et dégageait sa main.

Après une minute d'attente, le sire d'Aulnay eut soudain le pressentiment qu'il était seul.

— Holà ! l'homme ! fit-il.

L'écho seul lui répondit.

Alors, l'idée d'un guet-apens tendu par Bournonville lui vint à l'esprit.

— Par saint Jacques! gronda-t-il, que signifie cette aventure ?

Et, tirant son épée, il se tint prêt à défendre sa vie.

Mais, en ce moment, un nouveau bruit parvint à son oreille, et, en même temps, une subite lueur illuminait l'endroit où il se trouvait.

Cette lueur était celle d'une torche tenue en main par un homme qui, soudain, apparut dans l'encadrement d'une porte percée dans le roc.

Le premier mouvement de Gaulthier fut de jeter un regard autour de lui : son guide avait effectivement disparu, et il se trou-

vait seul dans une salle basse, d'assez petite dimension, face à face avec ce nouveau personnage dont le visage disparaissait sous un ample capuchon rabattu jusqu'au menton.

Gaulthier remarqua que l'homme qui se tenait debout devant lui était sans armes; aussitôt, d'un mouvement chevaleresque, il repoussa au fourreau l'épée qu'il tenait à la main et vivement fit quelques pas en avant.

— Est-ce vous, Messire, demanda-t-il, qui m'avez fait quérir?

L'inconnu abaissa la tête de haut en bas.

— Maintenant que je suis venu, saurai-je enfin à qui j'ai affaire?

Sans répondre, l'inconnu rabattit son capuchon en arrière et rapprocha la torche de façon à éclairer en plein son visage.

— Orsini! s'écria le capitaine aux gardes en faisant un bond en arrière.

— Oui, Orsini, répondit d'une voix calme l'Italien dont un sourire railleur plissa les lèvres.

— Vous! vous! répéta Gaulthier dont les sourcils se contractèrent.

— Moi-même!... Mais qui supposiez-vous donc rencontrer?

— Eh! le sais-je?... Un moment j'avais supposé messire Enguerrand de Marigny.

— Qu'eût-il pu vous vouloir?

— Pensez-vous qu'il accepte bénévolement l'élévation inexplicable du sire de Bournonville? demanda le jeune homme d'une voix vibrante de colère.

— Et moi, riposta le mire, me supposez-vous donc d'humeur plus endurante? Pourquoi donc alors manifester à ma vue une surprise plus grande que ne vous aurait causée la vue du sire de Marigny?

— C'est que vous vous y prenez de si mystérieuse façon pour me faire chercher.

— Le mire Orsini en est réduit à se cacher aujourd'hui, murmura sourdement l'Italien.

— En effet, reprit Gaulthier, le nouveau surintendant des finances n'est pas précisément de vos amis.

Une lueur de colère s'alluma dans les prunelles d'Orsini.

— Ah ! c'est un maître homme que ce capitaine Buridan, murmura-t-il... J'aurais dû me méfier de lui... Mais comment prévoir une fortune aussi inattendue!...

— Mais quel sortilège possède-t-il donc, s'écria Gaulthier, pour ensorceler de la sorte la reine Marguerite?

Le front de l'Italien se plissa soucieusement.

— Un sortilège, répéta-t-il d'un ton ironique... est-ce bien un sortilège ?

— Qu'est-ce donc alors?

Orsini regarda Gaulthier en silence.

— Que vous importe, répliqua-t-il, votre ambition ne s'est jamais élevée jusqu'au poste qu'occupe le sire de Bournonville.

— Mon ambition ! non... fit-il d'une voix sourde... mais mon amour.

— Je vous entends... riposta le mire, vous craignez l'empire du capitaine Buridan sur le cœur de la reine !

— Ah! taisez-vous, exclama le jeune homme en serrant les poings avec fureur, ne raillez point... car vous ne savez point, vous ne pouvez savoir comme je l'aime !

— *Per Baccho!* que me contez-vous là ?... Votre amour! mais j'en ai suivi la marche, pas à pas... je...

Puis s'arrêtant brusquement :

— Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit... je pressens les intentions du nouveau conseiller de la reine, et si je me suis caché, c'est pour n'avoir point le même sort qu'Enguerrand de Marigny.

— Le même sort que messire de Marigny, s'écria Gaulthier, mais je ne sache pas qu'il lui soit arrivé d'autre malheur que de perdre la confiance du roi.

— Messire Enguerrand sera, avant qu'il soit trois jours, suspendu aux fourches de Montfaucon, dit Orsini avec calme.

— Par mon âme ! ce serait un forfait épouvantable, exclama le jeune homme indigné... et il n'est pas possible...

— Rappelez-vous ce que je vous dis, avant trois jours, cet épouvantable forfait sera accompli.

— Mais comment pouvez-vous savoir?.. fit Gaulthier stupéfait



Doucement, il s'avança vers elle, la saisit par la taille et déposa sur ses joues deux baisers retentissants. (Page 1351.)

de l'assurance avec laquelle le mire prophétisait la mort de l'ancien surintendant des finances.

Orsini se contenta de répondre :

— Que vous importe... contentez-vous de savoir que c'est dès à présent chose conclue entre la reine et son nouveau favori.

Le capitaine aux gardes poussa un sourd rugissement.

Orsini continua :

— Si donc le sire de Bournonville en agit ainsi avec un homme qui ne gêne que son ambition, que ferait-il de moi, son ennemi acharné... la reine elle même ne pourrait rien pour me sauver...

— Pensez-vous donc que la reine chercherait à vous sauver?

Orsini fixa sur le jeune homme un regard singulier et répondit avec un mystérieux sourire.

— Oui, seigneur d'Aulnay, la reine a de sérieuses raisons pour me vouloir garder la vie sauve... du moins jusqu'à nouvel ordre.

Et il ajouta :

— C'est pourquoi j'ai jugé à propos de me mettre à l'abri des desseins plus ou moins bienveillants que messire le surintendant pourrait avoir sur ma personne... Je crois être désormais assuré contre ses recherches... vous avez vu par vous-même combien l'accès de ce logis est peu commode.

— Certes, répondit Gaulthier, mais en quel lieu sommes-nous donc?

Orsini eut un sourire plein de finesse.

— Connaissez-vous l'hôtel des Beaugency? Eh bien! nous sommes en l'un de ses caveaux.

— Croyez-vous cette cachette sûre, en ce cas? Les sires de Beaugency doivent en connaître l'existence?

— Ils l'ignorent; et, en eussent-ils connaissance, que je m'en soucierais peu, car s'il leur prenait fantaisie d'y pénétrer, je sais des issues inconnues d'eux par lesquelles je pourrais m'échapper.

— Me permettrez-vous, maintenant, maître Orsini, de vous demander le but dans lequel vous m'avez mandé?

L'Italien fixa un instant sur le visage de Gaulthier ses regards perçants, comme s'il eût voulu fouiller au fond de sa conscience :

— Autant que moi, dit-il, plus peut-être, vous devez haïr cet homme?

— Par mon âme! exclama le sire d'Aulnay, en doutez-vous?

— Non, et c'est pourquoi je vous ai fait venir pour vous allier moi, afin de le renverser.

— Certes, oui, s'écria Gaulthier.

Mais il ajouta avec un soupir :

— Cependant, il me paraît bien fort.

— *Per Baccho!* riposta Orsini, que ne peuvent une ambition déçue et un amour trompé?

Le jeune homme tressaillit.

— Eh bien! est-ce dit? demanda l'Italien, vous convient-il de vous joindre à moi et à quelques autres pour nous occuper de messire de Bournonville et de ceux qui le soutiennent?

Un flot de sang monta au visage du jeune homme.

— En toute franchise, dit-il après quelques instants de réflexions, je dois vous déclarer que je ne m'unirais à vous que contre le sire de Bournonville seulement.

Le mire se prit à ricaner.

— Le seul Bournonville, avez-vous dit?

— Oui, répondit fermement Gaulthier, et si vos desseins menacent la reine...

— L'aimez-vous donc toujours? demanda le mire avec un accent de commisération railleuse.

— Toujours.

— Et si elle ne vous aimait plus, elle?

Le jeune homme devint pâle et se sentit près de défaillir.

— Ne plus m'aimer! murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Mais, tout à l'heure encore, elle me jurait...

Orsini l'interrompit d'un mouvement d'épaules.

— Enfant! dit-il.

Le sire d'Aulnay lui demanda d'une voix irritée :

— Sont-ce vos affaires?... Qui vous permet de suspecter...

— Je ne suspecte pas... je voudrais seulement vous ouvrir les yeux... Si vous saviez quel est ce Lyonnet de Bournonville... si, comme moi, vous connaissiez son passé, vous ne trouveriez pas extraordinaire la fortune à laquelle il est arrivé si rapidement, et peut-être ne vous exclameriez-vous pas en m'entendant vous poser cette question qui vous paraîtrait toute naturelle...

Gaulthier s'élança sur l'Italien et, lui saisissant le bras :

— Maître Orsini, fit-il les dents serrées et la voix sifflante, vous

ne pouvez vous arrêter là... je vous demande, et au besoin, je vous enjoins d'expliquer le sens de vos paroles.

Mais Orsini ne l'écoutait pas, le cou tendu dans la direction du souterrain, il prêtait l'oreille à un bruit perceptible pour lui seul, et qui semblait venir de ce côté

— Silence! gronda-t-il soudain... quelqu'un se dirige vers nous.

Il achevait à peine ces mots que, contre la paroi de la muraille, retentissaient cinq coups frappés exactement comme les avait frappés le guide de Gaulthier quelques instants auparavant.

— Veuillez, je vous prie, vous retourner, Messire, fit alors l'Italien; je dois ouvrir à celui qui frappe, et cependant je ne veux point que vous connaissiez le secret qui ferme ce caveau.

Le sire d'Aulnay fit docilement ce que le mire lui demandait.

Celui-ci se dirigea alors vers la muraille, appuya son doigt sur une pierre, et, aussitôt, tout un pan de mur pivota sur lui-même, formant une ouverture par laquelle un personnage pénétra dans la pièce, soigneusement enveloppé d'un ample manteau et la tête couverte d'une cagoule.

De nouveau Orsini posa sa main sur la pierre, le pan de mur bascula en sens inverse et l'ouverture se trouva fermée.

— Messire Gaulthier d'Aulnay, dit alors l'Italien, voulez-vous me permettre de vous présenter une vieille connaissance?

En même temps l'inconnu retirait la cagoule qui lui masquait le visage.

— Guillaume Feutrier! s'écria d'une voix pleine de surprise et de colère le capitaine aux gardes, en apercevant le visage hypocrite et cauteleux de son ennemi.

Le diacre s'inclina sans s'émouvoir, et Orsini dit à Gaulthier :

— Peut-être ne vous apprendrai-je rien de nouveau en vous disant que messire Feutrier est, comme vous et moi, une victime de Lyonnet de Bournonville, et par conséquent un allié pour le plan dont je vous entretenais tout à l'heure.

— Oui, fit Gaulthier, mais...

Et il recula instinctivement devant la main que le diacre lui tendait.

— Je comprends, murmura l'Italien... votre ancienne inimitié... Cependant il est des circonstances où l'intérêt commun commande à chacun d'oublier...

Feutrier prit alors doucement la parole.

— Et pour vous donner le premier exemple de l'abnégation chrétienne, messire, s'il vous plaît d'oublier certaines mésaventures dont je suis, à l'heure présente, fort marri... s'il vous plaît de me pardonner, je suis tout prêt à être votre humble serviteur, et à vous aider de toutes mes forces dans vos projets contre notre commun ennemi...

Gaulthier hésita un moment, puis prenant brusquement son parti de la situation :

— Par mon âme! fit-il, je te pardonne, maître drôle, quoique ta vilaine figure ne mérite guère... mais qu'importent les moyens, si l'on atteint son but.

Ces paroles amenèrent un air de contentement sur le visage renfrogné du moine.

— Çà, dit, Orsini en désignant du geste un quartier de roc à ses compagnons, et en s'asseyant lui-même dans une anfractuosité de la muraille, causons sérieusement... je vais vous narrer d'abord certains faits qui m'ont été rapportés par des amis que j'ai à la cour, faits qui se seraient passés ce matin au conseil du roi.

— Etes-vous bien sûr de ces gens? demanda Gaulthier.

Orsini eut un incompréhensible sourire.

— Comme de moi-même, répondit-il.

Et il ajouta :

— Cela fait, je vous soumettrai un plan que j'ai formé et en la réussite duquel j'ai une confiance absolue, pourvu que les circonstances veuillent bien nous être favorables.

Et l'Italien se penchant vers ses deux auditeurs attentifs, commença :

. . . .

Deux grandes heures s'étaient écoulées quand Gaulthier d'Aulnay se retrouva seul à l'entrée du souterrain donnant sur la Seine.

Suivant la recommandation que lui avait faite Orsini en le quittant il siffla par deux fois, et aussitôt un bruit de rames se fit entendre, et le guide qui l'avait amené, parut dans sa barque.

— S'il vous plait prendre place, messire, fit l'homme, je vous reconduirai à l'endroit où je vous ai rencontré... à moins toutefois que vous ne préfériez vous faire mener autre part.

— Tu me déposeras donc sur l'autre rive, devant la taverne du *Chat-qui-Pesche*, répondit-il.

En descendant le courant, la barque enlevée par deux bras vigoureux, filait comme une flèche, et en moins d'un quart d'heure le capitaine aux gardes débarquait devant le cabaret de Landry.

Il fouilla dans son escarcelle pour y chercher quelque menue monnaie, mais le rameur vit le geste et s'éloigna du bord.

— Il m'est interdit de rien accepter, messire, dit-il ; je ne vous en suis pas moins reconnaissant.

Et en quelques coups de rames il gagna le milieu du fleuve et disparut dans le brouillard.

CHAPITRE LXXIV

D'un conciliabule tenu à la butte Montorgueil et dans lequel il est question du capitaine Buridan.

A quelques jours de là, demoiselle Annette, le visage tout chiffonné — car il était encore matin — allait et venait activement dans la grande salle du rez-de-chaussée de son logis, ainsi que le doit faire dès l'aube toute bonne ménagère.

De temps en temps, elle s'arrêtait, portait la main à son corsage que soulevait plus violemment les battements de son cœur, puis poussait un gros soupir et se remettait à l'ouvrage ; nul doute que la jeune fille ne pensât à quelque doulce nuictée passée en compagnie de Franc-Picard.

Soudain dans l'antichambre de la porte, une tête apparut : celle de Jacques Tortelier.

Pendant quelques secondes, le routier suivit d'un œil amusé les petits manèges de demoiselle Annette.

— Pstt ! pstt ! fit-il tout à coup.

Comme une biche effarée, Annette bondit sur place, et se retourna brusquement.

En apercevant Tortelier, elle devint rouge comme une pivoine et lui adressant un amical bonjour dans un gracieux signe de tête, elle continua à mettre de l'ordre dans la salle.

Le routier ne fut pas dupe de cet affairement qui n'avait pour but que de dissimuler le trouble produit par sa vue sur la jeune fille.

Doucement il s'avança vers elle, la saisit par la taille et déposa sur ses joues deux baisers retentissants.

Puis l'attirant près d'un escabeau sur lequel il s'assit, il l'enleva légère comme une plume, et la plaça sur ses genoux.

— Or çà, dit-il d'un ton gouailleur, conte-moi un peu, ma mie, comment tu as passé cette nuit.

Annette rougit, baissa la tête et ne répondit pas.

— Ah ! petite dissimulée, fit le routier en la menaçant amicalement du doigt, tu n'oses parler... eh ! bien ! moi, je vais parler à ta place.

Elle le regarda d'un air de défi.

— Gageons, dit-il, que tu as encore pensé à ce galant escholier que j'eus un soir l'imprudence d'amener ici.

Et comme la jeune fille faisait un mouvement pour protester :

— Je t'aime bien cependant, moi aussi, et il ne faudrait pas me tromper... trop.

Il sourit en prononçant ces mots ; ce que voyant, Annette prise d'un bon mouvement, entoura gentiment de ses bras le cou de maître Jacques et lui déposa un baiser sur le front.

— Moi aussi, maître Jacques, murmura-t-elle, je vous aime bien.

Le routier ne put retenir un énergique accès de toux qui exprimait sans doute son incrédulité.

Néanmoins, il reprit :

— Par ma foi, mignonne, je te le rends bien... et puis ta maison me sied fort pour son bon gîte et sa table plantureuse... je serais donc fort marri que ta conduite m'obligeât à ne plus frapper à ta porte.

Annette fit la moue.

— Cependant... protesta-t-elle.

Tortelier l'interrompit d'un geste.

— Laisse-moi t'expliquer, dit-il, tu parleras ensuite, si toutefois mes explications ne t'ont pas convaincue... Je commence par te dire que je ne suis point un jaloux, témoin ce qui s'est passé le soir où il m'a accompagné céans pour la première fois...., donc, je ne vois aucun mal à ce que ton regard s'arrête de temps en temps sur l'escholier, et même à ce que, au besoin... Enfin, tu me comprends... Mais si je ne suis point jaloux, j'ai d'excellentes raisons pour cela, et si je ne m'irrite pas de te voir causer aussi intimement avec Franc-Picard, c'est dans l'espoir que tu sauras le faire parler et que par toi j'aurai connaissance de certains faits... Tu es trop intelligente et trop fine pour que je croie nécessaire d'insister sur ce point.

Annette regarda le routier avec une lueur de malice dans ses grands yeux bleus.

— Ainsi, dit-elle, tu veux... Mais, quand?

— Au plus tôt...

Elle poussa un soupir.

— Que ne m'as-tu dit cela hier soir?

— Voilà qui me prouve que le jouvenceau a passé la nuit ici.

La jeune fille rougit, et de dépit de s'être trahie se mordit les lèvres.

— Je te jure, balbutia-t-elle, que tu te trompes et que nous n'avons fait que converser ensemble.

— En avait-il donc si long à t'apprendre, exclama Tortelier, qu'il n'est sorti de chez toi que ce matin à l'aube?

Elle le regarda du coin de l'œil et murmura :

— Il est fort bavard.



Le capitaine aux gardes demeura un moment immobile à la même place, les dents serrées et les joues blêmes. (Page 1360.)

— Tant mieux, s'écria maître Jacques, il n'en sera que plus facile à confesser.

Puis, après un moment de silence :

— Et de cette longue conversation nocturne, demanda-t-il, en épiant en dessous le visage de la jeune fille, ne te rappelles-tu rien qui puisse m'intéresser?

Elle parut consulter ses souvenirs et répondit :

— Il m'a prévenu qu'il ne pourrait venir ce soir, devant accompagner son maître, Jehan de Sarcelles, à la butte Montorgueil, où il est convoqué avec d'autres personnages, pour s'entretenir de sujets fort importants.

Le routier tressaillit.

— Ces personnages, fit-il, te les a-t-il nommés?

— Non; je ne crois même pas qu'il les connaisse. Je sais cependant que la convocation a été faite par le duc d'Égypte.

Maître Jacques réfléchit quelques secondes.

— Il faut, dit-il, que tu voies Franc-Picard ce soir, au sortir de cet entretien. C'est là une chose qui ne peut t'être désagréable et qui, à moi, me sera fort utile.

— Mais comment le faire prévenir?

— Par un billet que tu enverras au cabaret du *Chat-qui-Pesche*... Une fois ici, je te connais assez fine pour savoir que tu arriveras bien à lui arracher quelques détails sur ce qui se sera passé à la butte Montorgueil.

Sur ces mots, il se leva, embrassa tendrement la jeune fille et allait sortir, lorsque, revenant sur ses pas :

— A propos, fit-il avec un léger froncement de sourcils, tu sais que si je tolère Franc-Picard, je ne veux point du Cagouleux.

Annette eut un mouvement d'effroi.

— Mais il n'a plus remis les pieds ici depuis le soir que l'escholier l'a arrangé de si belle façon.

— Bien vrai?

— Par mon âme, je te le jure.

Rassuré par ce serment, Tortelier franchit le seuil du logis et prit d'un pas alerte le chemin de la Cité, sans remarquer qu'il était suivi à distance par un truand qui n'était autre que Joël le Cagouleux.

Après s'être engagé dans un labyrinthe de ruelles étroites et empuantées, le routier arriva devant la taverne du *Pot-en-Terre*, en laquelle nous avons déjà conduit nos lecteurs; à travers les verrières, il jeta un regard à l'intérieur et tout aussitôt, poussa la porte pour aller s'asseoir à côté d'un buveur solitaire, attablé en un coin.

A peine était-il installé que le Cagouleux s'approcha à son tour, s'assura de la présence de maître Jacques dans le cabaret et alla s'embusquer, de l'autre côté de la rue, sous une porte sombre ; de cette cachette il pouvait, sans crainte d'être vu, observer ce qui se passait au *Pot-en-Terre*.

A l'arrivée de Tortelier, le buveur auprès duquel il s'installait ne se retourna même pas; mais constatant sa présence d'un clin d'œil, il murmura sans paraître s'adresser à lui :

— Eh bien ?

— Vous direz à messire de Bournonville, répondit maître Jacques, qu'il y a ce soir conciliabule à la butte Montorgueil et que Jehan de Sarcelles a été spécialement mandé par le duc d'Égypte.

— Comment savez-vous?...

– C'est là un secret qu'il ne m'est point permis de dévoiler, seigneur Orly.

— Silence, reprit le buveur solitaire, ne prononcez pas mon nom... mais si Bournonville me questionne?

— Vous lui direz que je ne pourrai pas lui répondre avant quelques jours.

— Et Landry, le duc d'Égypte l'a-t-il fait prévenir également?

— Je ne sais encore ; mais c'est là un détail facile à connaître.

— Je serais assez désireux qu'il assistât à cet entretien... car il est avec nous et par lui nous saurons...

Maître Jacques se tut quelques instants et répliqua.

— Sans doute, Landry est des nôtres... mais il ne faut pas oublier que demoiselle Alix est la fiancée de Jehan de Sarcelles... Or, elle est fine mouche, la demoiselle, et tout malin que soit compère Landry, il se pourrait bien faire jouer par sa nièce... En outre, j'ai cru constater que son affection pour le cabaretier s'est beaucoup refroidie depuis qu'elle sait à quoi s'en tenir sur les liens de la parenté qui l'unissent à Orsini... Il faut donc vous tenir sur vos gardes.

— Il se peut que vous ayez raison, répliqua Orly, cependant

Landry n'est pas pour rien un vieux routier et je le crois difficile à prendre au piège... surtout étant donné qu'il doit se méfier.

— Néanmoins, ne comptez pas trop avoir des renseignements par lui, car je mettrais ma main au feu que son amitié pour le sire de Bournonville l'a déjà mis en suspicion et qu'on ne dira devant lui que ce que l'on voudra perdre.

— J'en causerai avec Lyonnet... et d'Orsini, de Feutrier, toujours pas de nouvelles?

— Non... mais j'ai le pressentiment que l'on en aura ce soir.

— Et Gaulthier d'Aulnay... ces absences répétées depuis plusieurs jours... avez-vous quelque indice à ce sujet?

— Aucun... malgré tous mes efforts, toutes mes ruses, je n'ai pu réussir à apprendre où il se rend.

Orly eut un geste d'impatience.

— Cela ne m'étonnerait nullement s'il nous faille rapprocher ces sorties étranges du sire d'Aulnay, de la disparition subite de l'Italien et du moine?

— Vous devez avoir raison, répondit Orly tout soucieux, car il s'est fait soudain dans le langage et dans l'attitude du capitaine aux gardes une transformation inexplicable... et cela ne laisse pas que d'inquiéter fort la reine... elle a tenté de le confesser, mais il est demeuré impénétrable...

— Il se trame certainement quelque complot auquel l'Italien ne doit pas être étranger.

— C'est pourquoi il faudrait redoubler d'habileté et découvrir, coûte que coûte, ce que va faire Gaulthier d'Aulnay en dehors du palais.

— Et vous croyez que c'est là chose facile, maugréa Tortelier; il ne met pas une seule fois le pied sur le pavé du roi, sans que je ne sois à ses trousses... je le suis, je le guette, je ne le lâche pas plus que son ombre et quand je crois le tenir... frttt... il disparaît... mais, dussé-je y laisser ma peau, je vous jure Dieu qu'il faudra bien que j'arrive à connaître son secret.

— N'avez-vous rien de plus à me dire?

— Non, rien; mais il me semblait que c'était là chose assez importante pour que je vous en vinsse prévenir de suite.

— Et vous avez bien fait... je ne sais pourquoi, mais il me semble que dans ce conciliabule il y sera beaucoup causé du nouveau surintendant...; aussi, est-il urgent que nous avisions aux moyens de savoir ce qui sera dit... je retourne au palais informer Bournonville de ce qui se passe... vous, courez au *Chat-qui-Pesche*, voyez Landry et, pour le cas où il serait, lui aussi, convoqué à la butte Montorgueil, venez me prévenir immédiatement au palais... parce qu'alors il est probable que je devrai aller converser dans la journée avec lui.

Sur ce, Orly qui, pour la circonstance, avait revêtu d'humbles habits de bourgeois, se leva et, sans adresser même un regard à Tortelier, sortit du cabaret sans soupçonner qu'il entraînait sur ses pas Joël le Cagouleux, fort curieux de connaître l'individu avec lequel maître Jacques venait de converser.

Car le truand avait surpris le manège entre les deux hommes.

Quand il se furent suffisamment éloignés du cabaret du *Pot-en-Terre*, le Cagouleux hâta le pas, dépassa l'homme qu'il suivait, puis, faisant brusquement volte-face, l'attendit au passage.

Il faillit pousser un cri de surprise en reconnaissant dans ce bourgeois à l'allure pacifique le gentilhomme qu'il avait *filé* plusieurs semaines auparavant et à l'arrestation duquel il avait contribué.

— Cornes du diable ! grommela-t-il, messire Orly sous cet accoutrement? Qu'est-ce que cela signifie?... Comme aussi que veut dire ce singulier entretien avec ce Tortelier de malheur?... Ou je me trompe fort, ou il y a du Buridan là-dessous... Ah ! ce Tortelier! un jour ou l'autre il faudra bien qu'il me passe par les mains... Nous verrons alors...

Tout en monologuant de la sorte, Joël s'était de nouveau lancé sur la piste d'Orly et l'accompagna de loin jusqu'aux grilles du palais.

— Par la malemort, fit-il en frappant du pied, tout désappointé de voir sa chasse aboutir là, j'eusse mieux fait de suivre l'autre... j'aurais du moins appris des choses tout aussi intéressantes qu'en suivant celui-ci.

Rapidement, il revint sur ses pas, parcourant en sens inverse

le chemin qu'il venait de parcourir à la suite d'Orly, et repassa devant le cabaret, avec le fugitif espoir que peut-être Tortelier s'y serait attardé devant un broc de vin.

Mais un coup d'œil montra au truand combien il avait eu tort d'espérer; celui qu'il cherchait avait disparu.

— Allons, grommela-t-il, peut-être aurais-je plus de chance du côté d'Annette.

Et d'un pas découragé, le truand prit le chemin du logis de la nièce de maître Carcajou.

Pendant ce temps, Orly était en grande conversation avec Bournonville.

— Ainsi donc, disait celui-ci, Jehan est convoqué pour ce soir par le duc d'Égypte.

— Oui, à ce que m'affirme Tortelier.

— Et Landry?

— Tortelier a dû l'aller trouver pour savoir si, lui aussi, se rendait à la butte Montorgueil... J'attends la réponse.

Le front du surintendant était soucieux.

— Que crains-tu donc, lui demanda Orly; devines-tu le but de cette réunion?

— Te rappelles-tu ce que je t'ai dit l'autre jour concernant Jehan?

— Oui... Eh bien?

— J'ai le pressentiment qu'il sera question de moi dans cet entretien.

— C'est aussi mon avis.

— Orsini n'est point homme à laisser les choses traîner en longueur.

— Orsini!... Que vient-il faire là-dedans?... on n'en a pas entendu parler depuis...

— Eh! ventredieu! c'est précisément parce qu'il se tient coi qu'il m'inquiète... Il se cache pour pouvoir manœuvrer plus sûrement contre moi.

— Peut-être aussi, répliqua Orly avec un sourire, se cache-t-il de peur d'aller faire le pendant d'Enguerrand de Marigny au gibet de Montfaucon?

— Il est certain, gronda Bournonville, que si je lui pouvais mettre la main dessus, je ne te conseillerais pas de donner un teston de sa peau... quoique...

Et il se tut, faisant claquer sa langue avec impatience.

— Reste à savoir si la reine t'autoriserait à disposer à ta fantaisie de son ancien favori.

— C'est précisément là un des points nombreux qui nous divisent... Je ne sais quelle puissance infernale possède cet homme ni par quels moyens il tient Marguerite...

— Lui as-tu donc fait part de tes intentions?...

— Assurément... ç'a été un de nos premiers sujets de conversation... Eh bien! à peine ai-je eu abordé la question, que la reine est entrée dans une fureur terrible, proférant contre moi les menaces les plus horribles... me jurant que ma vie lui garantirait celle d'Orsini...

— Voilà qui est singulier, murmura Orly tout pensif.

Puis, soudain, une idée lui traversa l'esprit :

— Ne supposes-tu pas qu'elle le voie en secret?

— Ventredieu! grommela Bournonville, si je les surprenais jamais, je te jure qu'en deux coups d'épée je ferais justice... mais je ne pense pas qu'elle pousse l'audace jusque-là.

— N'as-tu rien de plus à me dire? demanda Orly.

— Non, pour le moment du moins. Au reste, il y a conseil tout à l'heure et je me dois préparer à aller chez le roi... mais, d'ici ce soir, je vais réfléchir et peut-être trouverai-je un moyen d'assister à l'entretien de la butte Montorgueil.

Demeuré seul, le surintendant des finances se mit à marcher nerveusement par son cabinet.

— Les imbéciles! grommela-t-il, ne comprendront-ils donc jamais qu'un homme arrivé au pouvoir ne peut raisonnablement tenir les promesses qu'il avait faites auparavant... souvent même il se doit dédire complètement... Ils vont se mettre dans la main de cet Italien... ils vont faire son jeu... ils vont servir ses projets de vengeance et d'ambition... Et c'est Jehan de Sarcelles qui va manœuvrer contre moi... Ayez donc des amis!...

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage

à Marguerite qui, souriante, les bras tendus dans un geste amoureux, s'avança vers le surintendant des finances.

Tout entiers au plaisir de se voir, les deux amants ne remarquèrent pas le visage pâle de Gaulthier d'Aulnay qui parut une seconde par l'entre-bâillement de la tenture.

D'un coup d'œil rapide, le jeune homme embrassa la scène et, sans bruit, referma la porte.

— Par mon âme, gronda-t-il en serrant fiévreusement la poignée de sa dague, il fait bon de raviver sa haine à tout instant.

Puis il ajouta d'une voix sombre :

— Va, va, Buridan, ce soir sans doute le duc d'Égypte va-t-il m'indiquer quelque moyen rapide d'envoyer en enfer ta vilaine âme.

Comme retenu par une force inconnue, le capitaine aux gardes demeura un moment immobile à la même place, les dents serrées et les joues blêmes; puis, soudain, il s'enfuit follement, poursuivi par le bruit des baisers que son oreille entendait à travers la muraille.

Peut-être s'il eût eu sur lui assez d'empire pour demeurer à l'écoute, eût-il appris des choses intéressantes, et surtout édifiantes sur la moralité de celle qu'il adorait; mais il était dans un état d'exaspération telle, qu'il se fût, sans nul doute, précipité sur la reine et son compagnon, risquant ainsi, dans une folle équipée, de compromettre sa vengeance.

La nuit tombait, enveloppant de ses voiles sombres la bonne cité parisienne sur laquelle la lune et les étoiles, masquées par d'épais nuages noirs, n'envoyaient aucune lueur.

Depuis longtemps, les suppôts du duc d'Égypte avaient regagné la butte Montorgueil et reposaient en leurs repaires.

Seul le duc veillait, en compagnie d'Orsini, dans la grande salle du conseil.

Le premier allait et venait par la pièce dont il frappait par moment le sol de son pied, en signe d'impatience.

Le second, moins nerveux d'apparence, semblait cependant fort troublé.

Un silence profond régnait entre les deux hommes.



La silhouette maigre et chafouine de Guillaume Feutrier apparut. (Page 1367.)

— Voyons, grand Coërce, dit tout à coup l'Italien, causons franc... n'ai-je pas quelque droit à connaître les motifs de votre haine contre certaines personnalités qui touchent de près à la couronne de France.

— La Tour de Nesle, commença le duc...

— Silence, interrompit brusquement le mire, il est des crimes auxquels on ne doit même pas faire allusion, qu'on ne doit même pas reprocher; on se venge, en silence... cela suffit... il est un homme auquel autrefois, messire duc, vous avez tendu force pièges et traquenards... si vous m'en voulez croire, n'hésitez pas à employer tous vos moyens d'action contre le successeur de cet homme, contre celui qui n'a pas craint de s'accaparer de la charge de surintendant des finances et de faire monter à Montfaucon le sire de Marigny.

Et il ajouta en baissant la voix :

— N'était-il pas, du reste, à la Tour de Nesle?

— C'est précisément pour cela, messire duc...

— Que voulez-vous dire? je n'entends rien à votre langage plein de réticences.

— Eh ! *per Baccho !* est-ce donc là cette grande connaissance de l'humanité que vous prétendez posséder! Ne comprenez-vous pas que celles qui lui ont accordé là-bas leurs faveurs autrefois, sont aujourd'hui dans sa main, et par conséquent ses plus fidèles alliées?

Le duc réfléchissait.

— Vous avez peut-être raison, maître Orsini, fit-il après quelques instants... Cependant, à moins de preuves palpables, je ne puis encore croire que Bournonville manque à son serment.

L'Italien sourit ironiquement.

— L'expérience prouvera qui de nous deux a raison, répondit-il.

En ce moment, un coup léger fut frappé à la porte, qui s'entre-bâilla presque aussitôt pour laisser passer la tête d'un truand.

— Les gens que vous attendez, dit-il, sont là.

— Qu'ils entrent, répondit le duc.

Orsini rabattit sa cagoule sur ses yeux et se retira dans un coin de la pièce.

Jehan de Sarcelles escorté de Landry vint serrer la main du duc.

A la vue du patron du *Chat-qui-Pesche*, l'Italien fit un brusque

mouvement et d'un signe imperceptible appela le duc auprès de lui.

— C'est vous, demanda-t-il à voix basse, qui avez fait venir Landry?

— Oui, cela vous étonne?

— Bien plus, cela m'inquiète!... n'est-il point l'homme lige de Bournonville.

— Vous auriez raison, s'il n'était en même temps le père adoptif de demoiselle Alix... Or, je craindrais qu'en le maintenant à l'écart, il ne ressente contre nous des sentiments d'animosité tels qu'il ne cherche à influencer votre fille et ne la pousse à détacher Jehan de notre cause... et puis, rien, jusqu'à présent, dans la conduite de Landry, ne nous autorise à suspecter ses intentions.

— Le soupçon est une force, répondit sourdement Orsini.

— D'accord... mais en admettant même que vos soupçons soient fondés, croyez-vous qu'il ne nous sera pas plus facile de le surveiller en le conservant parmi nous? .. d'autant plus que si quelque chose en lui vous semble louche, nous pouvons parfaitement ne dire devant lui que ce que nous voudrons perdre et avoir en dehors de lui des conférences secrètes.

L'arrivée de Gaulthier d'Aulnay interrompit cette conversation.

Sans prendre garde au mouvement de surprise que la vue du capitaine aux gardes provoqua chez Landry, le duc indiqua aux assistants des escabelles rangées en cercle et lui-même s'assit.

— Maintenant que nous sommes au complet, commença-t-il, il me faut vous narrer les motifs pour lesquels je vous ai priés chacun séparément de me venir trouver ce soir... sauf, messire Gaulthier d'Aulnay, que des raisons particulières font assister à cette réunion, vous vous rappelez tous l'entretien que nous eûmes il y a quelques semaines avec maître Orsini ici présent, dans le logis qu'habitait alors le capitaine Buridan, dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc;* il s'agissait, n'est-ce pas des drames de la Tour de Nesle, et nous nous sommes engagés par serment à punir les assassins.

Jehan de Sarcelles eut un sourire indéfinissable et regardant Gaulthier.

— J'ignore les raisons particulières qui font que le sire d'Aulnay est des nôtres aujourd'hui, dit-il, mais je tiens à lui rappeler la proposition qu'il me fit le jour même de son arrivée à Paris, de se joindre à moi pour venger les victimes de ces mystérieux assassins ; donc, à ce titre, il peut être des nôtres.

Tous les yeux se tournèrent vers le capitaine aux gardes.

Celui-ci, quelque peu embarrassé allait répondre, lorsque, d'un geste, le duc lui ferma la bouche.

Et comme le jeune homme semblait se résigner au silence avec quelque peine :

— Maître Orsini, fit le duc, a dû vous donner d'amples explications sur le motif qui nous réunit, et je m'étonne que vous ne compreniez pas la nécessité de vous taire.

Sous ces paroles, prononcées d'une voix rude, le jeune homme courba la tête et se tut.

Alors, le duc promena autour de lui un regard tranquille et murmura, comme se parlant à lui-même, mais assez haut pour être entendu de tous :

— Mais il manque quelqu'un au rendez-vous.

— Le sire de Bournonville, fit d'un ton railleur Orsini.

Jehan jeta sur l'Italien un mauvais regard.

— Peut-être notre ami n'a-t-il pas été prévenu, insinua-t-il.

— Pardon, riposta vivement le duc, le capitaine a été avisé dans la journée.

Le docteur ne se tint pas pour battu.

— Les devoirs de sa charge le retiennent peut-être au palais, fit-il.

Un ricanement lui répondit.

Furieux, Jehan de Sarcelles se leva, et venant se planter devant Orsini :

— Par saint Treignant! maître Italien, gronda-t-il, veuillez vous expliquer clairement... que pensez-vous?... que supposez-vous?... Parlez net, car je ne saurais supporter plus longtemps

vos insinuations malveillantes à l'égard d'un homme qui est mon ami.

— Puisque vous me demandez d'être franc, répliqua l'autre d'une voix mordante, je vais l'être... au lieu de chercher à l'absence du sire de Bournonville toutes ces raisons aussi mauvaises les unes que les autres, vous feriez bien mieux de dire la vérité.

— Et cette vérité, vous la connaissez? maître Orsini.

— Ne la connaissez-vous pas aussi bien que moi, maître docteur?... Jurez-moi donc qu'au fond de votre être vous n'êtes point convaincu que le sire Bournonville a oublié le serment fait par le capitaine Buridan.

Jehan de Sarcelles et Landry poussèrent une exclamation de rage.

— Et je jure, moi, s'écria le docteur ès Sorbonne, que vous en avez menti par la gorge!

— Les insultes ne prouvent point que vous ayez raison et que Bournonville ne soit pas un parjure, répondit l'Italien avec un grand calme.

— Je me porte garant de son honneur! riposta Jehan.

— Et moi de même! ajouta Landry.

Orsini répondit par un ricanement.

— Allons, paix! fit le duc d'Égypte, toutes ces discussions sont vaines, car aucun de nous ne peut prouver le bien fondé de ce qu'il avance... vous, maître Orsini, votre inimitié pour le sire de Bournonville vous fait peut-être mal juger des intentions du capitaine Buridan... Quant à toi, Jehan, l'amitié qui t'unissait à Buridan te fait peut-être trop bien augurer de la conduite du sire de Bournonville... Quoi qu'il en soit, je regrette sincèrement que votre ami n'ait pu se joindre à nous pour examiner la ligne à suivre afin d'arriver le plus rapidement possible au but commun que nous nous sommes proposés, c'est-à-dire la vengeance des victimes de la Tour de Nesle.

Orsini tressaillit malgré lui; quant à Gaulthier d'Aulnay, il donna les marques évidentes de son impatience.

Le duc d'Égypte, qui les surveillait du coin de l'œil, sourit légèrement et continua:

— Le soudain changement apporté dans la situation du capitaine Buridan a, suivant moi, modifié notre plan en le simplifiant, car le poste qu'il occupe aujourd'hui lui permet de prendre en main nos projets de vengeance... Assez longtemps nous avons hésité, temporisé... Le moment est venu d'agir ; c'est pourquoi je vous ai réunis afin de connaître votre avis.

— Mon avis, fit Orsini, c'est que nous aurions tort de compter sur le concours du sire de Bournonville.

Avant que le duc d'Égypte ait pu faire un mouvement, Jehan de Sarcelles et Landry s'étaient levés.

— Puisque ce maître Italien persiste à vouloir mettre en doute les intentions de notre ami, il ne trouvera certainement pas étrange que nous refusions d'assister plus longtemps à cet entretien.

Et, sur ces mots, le docteur ès Sorbonne prit la porte, suivi du cabaretier.

En les voyant sortir, Orsini haussa les épaules, tandis qu'un sourire railleur plissait ses lèvres minces.

Gaulthier, lui, s'avança au-devant du duc et lui dit d'une voix ferme :

— Si j'ai bien compris les quelques paroles que vous venez de prononcer, il s'agirait, dans votre plan, de vous attaquer à d'autres personnes qu'au sire de Bournonville.

— Vous avez bien compris, répondit le duc auquel le mire adressait des signes d'intelligence.

— En ces contitions, répliqua le jeune homme, je n'hésite point à vous déclarer, comme je l'ai d'ailleurs déclaré à maître Orsini, que je veux bien vous prêter mon concours contre tous ceux qu'il vous plaira, une seule personne exceptée... la reine.

Le duc d'Égypte, à ces mots, fit un mouvement qu'un regard de l'Italien réprima aussitôt.

— J'aime la reine, poursuivit le sire d'Aulnay, et toute tentative faite contre sa sécurité ou contre son honneur se heurterait à la pointe de mon épée.

— Mais, riposta doucereusement l'Italien, de quoi nous venez-

vous entretenir? jamais il ne nous est venu à l'esprit la pensée de molester, en quoi que ce soit, notre souveraine.

— En effet, messire d'Aulnay, appuya le duc d'Égypte, vous pouvez vous en rapporter complètement à ce que vient de vous affirmer le mire.

— S'il en est ainsi, mon concours vous est tout acquis.

— Et vous pouvez être certain que vous ne vous en repentirez pas, fit le mire, qui ajouta à voix basse de manière à n'être entendu que de Gaulthier :

— Avant peu, vous pourrez voir à vos pieds ce fier Bournonville.

— Ah! le diable vous entende! gronda le jeune homme.

Et il reprit à voix haute :

— Ceci étant convenu, je n'ai plus rien à faire céans, et mon service m'appelle au Palais.

Ce disant, il salua d'un signe de tête Orsini, serra la main du duc et sortit.

A peine la porte s'était-elle refermée sur lui, que, par une autre porte, plus petite et dissimulée dans la muraille, la silhouette maigre et chafouine de Guillaume Feutrier apparut.

— Eh bien! fit Orsini en allant vivement au-devant de son compère, tu as entendu... Que penses-tu?

— Le sire d'Aulnay tient bon, et il sera difficile de se servir de lui.

— C'est également mon avis, dit le duc... Non seulement il ne nous sera d'aucun secours..., mais au besoin, il vous trahira.

— Lui! s'écria Orsini... C'est un homme d'honneur.

— C'est également un amoureux, répondit sentencieusement le duc d'Égypte.

— Peut-être avez-vous mal fait de le mettre au courant de nos projets.

— Laissez faire, riposta l'Italien avec un sourire malin, j'ai un moyen de le maintenir parmi nous.

— Lequel? demanda vivement Guillaume Feutrier.

— Tu comprendras que je désire garder le secret là-dessus.

Mais, si les choses marchent comme je l'espère, son amour pour la reine, loin de nous nuire, nous servira.

Nous laisserons nos trois compagnons deviser ensemble pour suivre Landry et Jehan de Sarcelles, que nous avons vus, un peu plus haut, prendre si brusquement congé du duc d'Égypte.

Après une longue course faite en silence, les deux hommes s'arrêtèrent soudain, poussés l'un et l'autre par la même pensée.

Ils étaient parvenus au bord de l'eau et le moment de se séparer était venu, Jehan devant traverser le Pont-aux-Meuniers pour rejoindre la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Landry devant tirer à droite pour retourner au *Chat-qui-Pesche*.

— Par saint Treignant! murmura le docteur ès Sorbonne, je ne sais ce qui m'a retenu tout à l'heure de faire rentrer dans la gorge de cet Italien maudit les paroles malséantes qu'il a prononcées contre Lyonnet.

Ces paroles, prononcées d'une voix irritée, ne provoquèrent de la part du cabaretier aucune réponse.

— Ne penses-tu pas comme moi, poursuivit le docteur, que notre ami est homme à tenir le serment qu'il a fait?

— Que l'enfer me confonde, grommela Landry, si je ne pense point comme vous, maître Jehan!

— Mais, as-tu remarqué, ajouta celui-ci, que le duc paraissait partager l'opinion d'Orsini?

— En effet, répliqua l'autre laconiquement.

— Ne crois-tu pas qu'il serait bon d'informer Lyonnet de ce qui se passe?

— Mais, il doit le savoir, puisque le duc prétend l'avoir prévenu de notre conciliabule de ce soir.

— Jusqu'à preuve du contraire, je serai persuadé et je soutiendrai que s'il n'est point venu, c'est que quelque raison grave l'aura empêché de s'échapper du palais.

Landry se contenta d'incliner la tête affirmativement.

— Néanmoins, je crois bon pour lui-même qu'il mette ces soupçons à néant le plus tôt possible.

— Il faudrait le prévenir...



Marguerite était immobile, sans souffle, dressée sur son séant. (Page 1376.)

— Mais comment?... me présenter au palais moi-même?... Je crains que cette démarche ne paraisse singulière si jamais elle parvenait à la connaissance de la reine.

— En effet.

— Mais toi, dont tout le monde connaît le dévouement pour

le sire de Bournonville... Ne pourrais-tu te charger de cette mission ?

Le cabaretier fit un bond, comme si la proposition du docteur ès Sorbonne l'eût véritablement abasourdi.

— Moi ! exclama-t-il, moi !... vous n'y pensez pas... Songez donc que maintes fois je suis allé au palais pour prendre les ordres de maître Orsini... ma seule présence pourrait compromettre le capitaine.

— C'est vrai, répondit Jehan tout soucieux.

Il garda le silence durant quelques instants ; puis reprit :

— Eh bien ? je vais réfléchir à cela et aviser au moyen de correspondre avec Bournonville... sur ce, bonsoir... je passerai probablement demain à la taverne pour te dire ce que j'aurai résolu et aussi pour présenter mes amitiés à demoiselle Alix.

Et, serrant énergiquement la main de Landry, Jehan de Sarcelles s'engagea sur le pont aux Meuniers, tandis que le cabaretier descendait sur la berge du fleuve pour rejoindre le *Chat-qui-Pesche*.

Après une centaine de mètres faits d'une lenteur qui eût peut-être inspiré des soupçons au docteur ès Sorbonne, Landry s'arrêta, demeura un moment immobile, puis, faisant brusquement volte-face, revint sur ses pas, presque courant, enfila à son tour le pont aux Meuniers, et arriva rapidement devant la grille du palais.

Sur sa demande, l'archer de garde envoya quérir l'officier, à l'oreille duquel Landry murmura quelques mots à voix basse.

Aussitôt, sans faire attention à l'humble vêtement, indice de la basse condition de celui qui lui parlait, l'officier enleva respectueusement son chaperon et donna à l'un de ses soldats l'ordre d'accompagner le cabaretier jusqu'aux appartements de monseigneur le surintendant.

Un instant après, Landry était introduit dans le cabinet aux écritures du sire de Bournonville.

Celui-ci attendait impatiemment le cabaretier.

— Eh bien, dit-il en venant vivement à sa rencontre, tu arrives de là-bas ?

— Oui, Messire.

— En deux mots, que s'y est-il passé?... qu'a-t-on dit?

Tout d'abord les détails que lui donnait le cabaretier firent sourire le surintendant; mais quand l'autre arriva au moment où Jehan de Sarcelles et lui avaient quitté la butte Montorgueil, laissant le duc en conférence avec Orsini et Gaulthier d'Aulnay, Bournonville fronça les sourcils.

— Ventredieu! murmura-t-il, on se méfie de toi, mon brave Landry et aussi de Jehan de Sarcelles... L'entretien de ce soir a été double. La première partie, celle à laquelle vous avez assisté, n'était que comédie... la seconde partie a dû être plus sérieuse... il faudra que je cause avec Tortelier.

Puis, frappé d'une idée soudaine, il s'écria :

— J'y pense... Jeanne pourrait bien nous servir.

Landry ouvrit de grands yeux en entendant ce nom inconnu de lui et qui n'éveillait dans son esprit aucune idée.

— Jeanne! répéta-t-il; qui cela, Jeanne?

— Eh! la princesse... la belle-sœur de la reine... Jeanne d'Evreux.

— Mais, reprit le cabaretier, je ne vois point comment...

Le surintendant souriait, tandis que sous sa paupière à demi baissée, glissait un regard plein de malice.

— Tu ne vois point... tu ne vois point, murmura-t-il... Je vois, moi, et c'est le principal.

Et, partant d'un bruyant éclat de rire, il ajouta, se parlant à lui-même.

— Ventredieu! la belle chose que le moine Feutrier serrant dans ses bras la princesse Jeanne... pendant qu'il admirerait ses charmes, elle saurait bien le confesser... Oui... oui, l'idée est bonne... il faudra que j'en parle à Marguerite.

Et voyant Landry qui, debout devant lui, attendait en tournant son chaperon entre ses mains :

— Va, lui dit-il, tu peux te retirer, et n'oublie pas de me tenir au courant... surtout, ouvre l'œil et ne parle pas trop devant ce bon Jehan.

CHAPITRE LXXV

Dans lequel le sire de Bournonville est fort soucieux du serment fait par le capitane Buridan.

Le lendemain, à la première heure, on frappa à la porte du surintendant des finances qui s'apprêtait pour le petit lever de la reine, auquel, pour rien au monde, il n'eut voulu manquer d'assister.

— Ah! c'est toi, Orly, fit Bournonville en voyant entrer son ami.

— Je t'amène quelqu'un qui te pourra donner des détails sur certain conciliabule tenu hier à la butte Montorgueil et dans lequel paraît-il, il a été question de toi.

Ce disant il s'effaça, démasquant Jacques Tortelier qui, par respect, se tenait caché derrière lui.

— Eh! exclama le sire de Bournonville en tendant la main au routier, avance, mon brave, et narre-moi ce que tu sais.

Alors, maître Jacques recommença, point pour point, le récit que Landry avait fait la veille.

Lyonnet écoutait, le sourire aux lèvres, hochant la tête, murmurant d'un air satisfait.

— C'est cela... c'est bien cela... oui, c'est tout à fait cela.

— Mais, par le diable! messire, fit Tortelier en s'interrompant brusquement, on dirait que vous connaissez déjà ce que je vous raconte là...

— Je te mentirais si je le niais... mais toi-même comment t'y es-tu pris pour avoir d'aussi exacts renseignements sur un entretien auquel tu n'as pas assisté?

Le routier sourit à son tour, d'un air mystérieux, et répondit:

— Permettez-moi de garder le secret là-dessus... car je ne pourrais vous répondre qu'en compromettant une personne qui

m'est chère... ce que je ne veux faire à aucun prix... Sans être être gentilhomme, on a des procédés...

— C'est là une chose que je ne saurais blâmer, répliqua gaiement le surintendant des finances; garde donc ton secret... permets-moi seulement de déplorer que, comme ton compère Landry, il ne te soit possible de me renseigner sur la seconde partie de ce conciliabule.

La mine de Tortelier s'allongea piteusement.

— Ce n'est point un reproche que je t'adresse... tu es un brave compagnon et le sire de Bournonville saura récompenser tous les services que tu lui rendras, comme ceux que tu as rendus déjà au capitaine Buridan.

Et, s'adressant à Orly.

— Reconduis-le toi-même par la petite porte et veille à éviter les rencontres indiscrètes.

Demeuré seul, le surintendant des finances tomba en de profondes réflexions.

La situation, en effet, était grave pour lui, et à mesure qu'il déroulait en son esprit les différentes péripéties des événements, aussi bien ceux écoulés que ceux qui se préparaient, il comprenait combien il lui serait difficile de prolonger la situation présente.

C'était, nous l'avons dit, et lui-même l'a suffisamment prouvé, un homme de haute intelligence que le sire Lyonnet de Bournonville; outre cette grande connaissance de la nature humaine qu'il tenait de l'expérience, il possédait encore une grande puissance de divination qui lui faisait prévoir à l'avance la portée des événements auxquels il se trouvait mêlé.

Aussi, les deux conciliabules tenus la nuit précédente à la butte Montorgueil ne laissaient pas que l'inquiéter quelque peu, car ils lui démontraient clairement qu'avant peu il serait mis en demeure de s'expliquer devant ses anciens alliés.

Il comprenait fort bien que le moment allait sonner où le duc d'Egypte, au nom des truands et Jehan de Sarcelles, au nom des escholiers, réclameraient de lui l'exécution des promesses qu'il avait faites : et joints à eux, il voyait ses ennemis per-

sonnels, Orsini et Gaulthier d'Aulnay, desquels il devait tout attendre.

Sa situation nouvelle le forçait à couvrir Marguerite de Bourgogne de son corps et à jeter sur les mystères de la Tour de Nesle, le voile le plus épais qu'il lui serait possible de trouver.

Mais si Bournonville devait avoir pour ennemis les anciens amis de Buridan, il importait de retarder le moment où commenceraient les hostilités ; il sentait aussi la nécessité de ne pas heurter de front le duc d'Égypte et le docteur ès Sorbonne.

Et c'est sur ce point que toute son attention était concentrée quand la portière se soulevant, Orly apparut.

— Ventredieu ! exclama le surintendant dont le visage s'éclaira à la vue de son ami ; tu ne saurais arriver plus à propos.

— Je devine, expliqua l'autre, tu penses à la butte Montorgueil ; c'est précisément de cela que je te viens parler...

— Et qu'as-tu à me dire ? demanda Bournonville surpris.

— Ceci : nous avons affaire à forte partie, c'est vrai... et cependant, en y réfléchissant, je trouve à nos adversaires bien des points faibles...

— En vérité, dit Lyonnet, que ce début intéressa.

— D'abord nous avons cet avantage considérable d'avoir pour nous le pouvoir... Nous tenons la reine Marguerite par le fameux parchemin, et tant que le sachet sera en sûreté, nous pouvons être sans crainte au sujet de l'épouse de ce bon Louis X... Ensuite, nous avons encore cette supériorité de pouvoir être renseignés sur ce que disent et méditent nos ennemis... ce qui nous permet de nous mettre en garde contre les pièges et de préparer nos défenses en toute connaissance de cause...

Bournonville, sans répondre, opina de la tête.

— Il est vrai, me diras-tu, que le rôle joué par Landry et Tortelier peut être découvert... mais, comme suprême ressource, il nous reste le moyen dont je viens t'entretenir.

— Et ce moyen, quel est-il ?

— Julienne.

Bournonville regarda son ami avec des yeux pleins d'interrogation.

— Oui, Julienne, répéta Orly... je t'ai appris par quel moyen je lui ai fait avouer en quel endroit se trouvait caché le parchemin qu'elle m'avait soustrait, dans un accès de somnambulisme ; eh bien ! j'ai pensé que ce même moyen pourrait bien nous mettre à même de connaître les menées de nos adversaires.

Le surintendant poussa un cri de joie et, saisissant les mains de son ami, les secoua avec énergie.

— Merci, murmura-t-il tout joyeux, merci !

— Seulement, ajouta Orly, je n'aurai recours à Julienne qu'à la dernière extrémité, car un vieux mire, fort savant, que j'ai amené auprès de ma bien-aimée, m'a déclaré que c'était des expériences très dangereuses pour la santé de la femme que l'on emploie.

— Je comprends, répliqua Bournonville, et je t'en suis davantage reconnaissant... mais il ne faut pas nous illusionner sur les résultats que l'on peut obtenir par ce moyen... en tous cas, prends bien garde qu'Orsini ne découvre la retraite où tu la caches, car lui n'hésiterait pas à se servir de ce don spécial de divination.

— Rassures-toi, fit Orly, toutes mes précautions sont prises.

Puis, remarquant le front soucieux de son ami, l'amant de Julienne reprit :

— Mais, que ne consultes-tu la reine? tout cela la concerne au même titre que toi et elle est de bon conseil.

— Tu as raison et je vais l'aller trouver de suite... avant même son petit lever.

Sur ces mots, il alla droit à une petite porte dissimulée dans la boiserie et disparut dans le même petit couloir dérobé dont Orsini avait fait, avant lui, si souvent usage pour se rendre chez Marguerite.

A sa grande surprise, il trouva la reine encore au lit; elle était fort pâle, ses lèvres décolorées étaient agitées d'un tremblement nerveux, ses dents claquaient la fièvre, et ses yeux, qu'entourait un large cercle bistré, avaient une expression de terreur que Lyonnet ne leur avait pas vu encore.

D'un bond, il fut auprès d'elle et, saisissant entre ses mains les doigts de la reine :

— Qu'as-tu, Marguerite... qu'as-tu?... Que s'est-il passé? demanda-t-il anxieux.

— Ah! Lyonnet, Lyonnet! murmura-t-elle, d'une voix faible comme un souffle, le châtiment commence...

Il la regarda tout surpris.

— Le châtiment, répéta-t-il; le châtiment!... lequel?

— Le mien...

— Que signifient ces paroles?

— Elles signifient que le ciel veut me punir de mes fautes... de mes crimes.

Bournonville fronça le sourcil.

— Le ciel, dis-tu, veut te punir!... je ne comprends pas.

Un moment Marguerite, que l'angoisse étranglait, demeura silencieuse, les lèvres serrées, tandis que par sa gorge, la respiration passait courte et haletante.

— Mais enfin, insista le surintendant, réponds-moi... qu'est-il survenu pour que je te voie en un semblable état?

Elle hésita encore; puis, d'une voix sourde :

— Lyonnet, dit-elle, rêves-tu quelquefois?

— Oui; pourquoi cette question?

— Et... crois-tu aux rêves?

— Cela dépend...

— De quoi?

— De ce qu'ils m'apprennent... Mais, est-ce donc d'un rêve qu'il s'agit?

— Non... car pour rêver, il faut dormir et, cette nuit, j'étais éveillée.

— Cette nuit! que s'est-il passé, cette nuit? demanda Bournonville, soudainement inquiet.

Marguerite était immobile, sans souffle, dressée sur son séant et promenant à travers la pièce sombre ses regards que la peur rendait sans éclat.

— Je dormais, commença-t-elle, quand, soudain, un bruit me réveilla en sursaut.

— Quel bruit?

— Je ne sais... un bruit étrange, surnaturel... puis, soudain,



... qu'un homme embusqué derrière un des piliers, s'élança hors de sa cachette et lui emboîta le pas. (Page 1383.)

un grand souffle me courut sur le visage; prise de terreur, je sentis mes cheveux se dresser, tandis qu'une sueur froide inondait mes tempes.

— C'était un cauchemar, murmura le surintendant, avec un sourire de pitié.

— Alors, dit Marguerite d'un accent faible et tremblant, une voix retentit dans la chambre, avec une vibration si douloureuse, qu'elle ébranla mon cerveau.

— Une voix! exclama Bournonville, d'un ton incrédule, et que te dit-elle cette voix?

La reine se redressa, tendant l'oreille.

— N'as-tu rien entendu? balbutia-t-elle.

— Non.

— Il m'avait semblé qu'un craquement...

— Pure imagination... mais continue... qu'a dit cette voix?

— Misérable pécheresse!... je suis la voix de ton Dieu.

Bournonville se redressa d'un bond.

— La voix de Dieu? murmura-t-il surpris.

— Une voix terrible... poursuivit la reine... et elle continua : « Entends-tu, pécheresse endurcie?... c'est moi, moi le Seigneur, qui te parle!...

« Oui, Seigneur, répondis-je toute tremblante... oui, je vous entends... ordonnez... que voulez-vous?

« Je veux que tu te repentes des crimes commis par toi en Tour de Nesle.

« Seigneur! Seigneur! pardonnez-moi! m'écriai-je... que dois-je faire pour que vous me pardonniez?

« Fais pénitence, d'abord... que des messes soient dites pour les âmes de toutes tes victimes... quand tu auras fait tout cela, je reviendrai te trouver. »

La reine se tut.

— Et après? demanda le surintendant, qui avait écouté ce récit avec un sourire railleur.

— Après! murmura la reine... c'est tout, je n'ai plus rien entendu.

— Eh, ventredieu! exclama Bournonville, ma chère Marguerite, tu as eu le cauchemar.

— Crois-tu? demanda la reine avec incrédulité.

— Mais oui, c'est un rêve que tu as fait et qui ne se renouvellera pas, si tu ne te frappes pas trop...

Puis, comme il voyait Marguerite un peu calmée par son assurance, il lui dit pour faire diversion :

— Mais laissons, si tu le veux bien, ce sujet, pour causer de choses plus sérieuses?

— De quoi s'agit-il? demanda la reine, un peu rassurée par le langage et surtout par la présence de Bournonville.

— Il y a eu hier soir grand conciliabule à la butte Montorgueil.

A ce nom, Marguerite dressa l'oreille.

— Ah! fit-elle vivement, et qu'y a-t-il été dit?

— Je n'ai encore, à ce sujet, que de vagues indications, répondit Lyonnet... j'en sais cependant assez pour pouvoir t'affirmer qu'il y a été question de nous deux.

— De nous deux! exclama la reine.

— Oui, on s'est un peu occupé de toi et beaucoup de moi.

— Mais à quel sujet?

Cette question, que le surintendant des finances devait cependant prévoir, l'embarrassa; il fallait, en effet, raconter à la reine l'entente qui existait entre lui et ses amis, concernant les mystères de la Tour de Nesle, et, de cela, il ne se souciait guère.

— Cela est donc bien difficile à dire? demanda-t-elle.

— Mon Dieu! répondit-il, avant d'arriver au pouvoir on fait toujours, à ceux qui vous entourent, certaines promesses difficiles à tenir.

Elle hocha la tête, souriant finement, croyant comprendre.

— Bast! fit-elle, les places ne manquent pas pour satisfaire les ambitieux.

Le front de Bournonville se plissa.

— Ce n'est point de cela qu'il est question, mais de choses plus graves.

Marguerite se souleva sur son coude et fixa sur son compagnon un regard curieux.

— Ah bah! fit-elle.

Lui, continuant son idée, poursuivit :

— De même que, lorsqu'on est au pouvoir, on commet certains actes que l'on voudrait bien effacer de sa vie, une fois rentré dans la vie ordinaire.

— Je ne comprends pas un traître mot de tout ce que tu me racontes là, dit Marguerite avec une nuance d'impatience dans la voix.

— Eh bien ! dit-il, tu dois savoir déjà par Orsini que les truands et les escholiers ont depuis longtemps juré de venger la mort de leurs amis assassinés en Tour de Nesle.

La reine tressaillit.

— Oui, dit-elle, je sais cela... après?

— Eh bien ! ceux qui ont fait ce serment sont ou plutôt étaient mes amis...

— Ensuite...

— Alors que je ne savais quel sort me réservait la destinée, ils m'ont fait faire serment de m'unir à eux.

— Pâques Dieu ! exclama la reine, voilà de la belle besogne !

— De sorte, continua le surintendant, que, hier soir, j'étais convoqué par eux pour leur dire si le sire de Bournonville tiendrait les promesses faites par le capitaine Buridan.

— Et tu n'y es pas allé !

— Assurément non.

— Tu as eu tort.

— Que leur aurais-je dit ?

— En cette vie, répondit Marguerite, la victoire demeure à ceux qui savent, non seulement attendre, mais surtout faire attendre les autres.

— C'est fort joli... mais encore faut-il un moyen.

La reine réfléchit quelques instants.

— Écoute, dit-elle, si un nouveau rendez-vous t'est donné, tu t'y rendras ; d'ici là...

— D'ici là ? répéta interrogativement Lyonnet.

— D'ici là, je réfléchirai... nous réfléchirons et nous trouverons certainement un plan qui nous fera gagner du temps.

— Oui ; mais après?

— Après... eh ! mon cher, pouvons-nous prévoir les événements... telle chose peut survenir inopinément qui modifie entièrement les projets que nous aurons formés... inutile donc de nous concerter si longtemps à l'avance...

Et comme elle voyait Bournonville prêt à émettre une nouvelle objection :

— L'heure de mon petit lever va sonner, dit-elle ; retire-toi, car je n'ai que juste le temps d'appeler mes caméristes pour ma toilette...

Le surintendant des finances s'inclina sur la main que la reine lui tendait et reprit le chemin par lequel il était venu.

Arrivé dans son cabinet aux parchemins, Bournonville retrouva Orly, qui l'attendait pour connaître le résultat de son entretien avec la reine.

A l'air soucieux de son ami, il devina que quelque chose d'insolite avait dû se passer.

— Eh bien ! fit-il vivement, quoi de nouveau ?

— Eh bien ! l'avis de Marguerite est logique, ses conseils sont bons, et je te remercie de m'avoir poussé à la consulter.

Orly jeta à Bournonville un regard en dessous et lui dit :

— Il me semble cependant que tu ne parais point satisfait.

— Quelle erreur ! répliqua l'autre avec un léger tressaillement, c'est cette maudite affaire qui me trouble.

— Mais, enfin, que t'a dit la reine ?

Alors, Bournonville, à demi-renversé sur son siège, raconta mot pour mot l'entrevue qu'il venait d'avoir avec sa royale maîtresse.

Il omit cependant de parler de cette voix que Marguerite prétendait avoir entendue et qui lui avait causé une si grande frayeur.

Quoi qu'il en eût dit à Marguerite, le surintendant des finances ne laissait pas que d'être fort intrigué par cette bizarre aventure ; il ne voyait pas là dedans, comme il l'avait pourtant affirmé, l'effet d'un cauchemar ; sans qu'il pût définir exactement la chose, il avait cependant le pressentiment qu'elle avait une grande importance, et c'était cela qui lui donnait cet air soucieux remarqué par Orly.

S'il n'en parlait pas à ce dernier, ce n'était certes pas qu'il eût contre lui quelque méfiance ; mais, avant que de le mettre au

courant de cette aventure, il voulait y réfléchir mûrement, afin de reconnaître quelles idées elle lui suggérait à lui-même.

Quand Bournonville eut fini son récit, Orly, qui l'avait écouté avec une grande attention, s'écria :

— Eh ! par tous les diables ! voilà, ce me semble, une reine qui raisonne fort judicieusement... Que veux-tu de plus ?

— Rien, assurément, et du moment que le conseil qu'elle m'a donné corrobore le tien, je suis tout prêt à le suivre. Il ne nous reste plus maintenant qu'à chercher le moyen propre à nous amener à ce résultat.

— A mon avis, c'est chose fort simple.

— En vérité ?

— N'avons-nous pas Landry sous la main ?

— Landry ! c'est fort joli... Mais, comment entends-tu l'employer ?

— De manière toute naturelle... N'a-t-il pas voix consultative aux réunions que peut provoquer le duc d'Égypte ?

— Assurément si.

— En conséquence, il a le droit de faire connaître son avis, comme aussi de soumettre les propositions qui lui passent par la cervelle ?

— Certes.

— Eh bien ! en ce cas, ne peut-il demander, chose toute naturelle, du moment que tu n'es pas allé au rendez-vous que l'on t'avait donné pour hier soir, ne peut-il demander qu'on te convoque à nouveau ?

Bournonville gardait le silence.

— On dirait, fit Orly, que tu ne goûtes pas mon idée.

— C'est qu'aussi, riposta Lyonnet, j'ai grand'peur qu'on ne se méfie quelque peu du compère Landry.

— Jusqu'à présent rien ne justifie cette appréhension... mais en admettant qu'elle soit fondée, qu'importe, si la proposition est acceptée ?

— C'est fort logique en effet.

— Que demandes-tu ? gagner du temps ; pour cela il est indispensable que tu t'expliques avec Jehan et le duc d'Égypte, et

que tu contre-balances l'influence d'Orsini et de Gaulthier d'Aulnay.

Tout en reconnaissant fort juste le raisonnement de son ami, Bournonville n'en conservait pas moins son front soucieux.

— C'est égal, dit-il, je préférerais de beaucoup que cette proposition fût faite par tout autre que par Landry.

— Eh ! par tous les saints ! exclama Orly, que vas tu t'inquiéter de cela ?... le cabaretier n'est pas un imbécile, sans compter qu'au fond, Jehan de Sarcelles ne doit pas demander mieux que de soutenir quiconque te défendra... et le docteur ès Sorbonne est homme à imposer silence à l'Italien et à l'autre s'il leur prenait fantaisie d'élever la voix contre toi.

Le surintendant poussa un soupir.

— Allons ! dit-il, qu'il soit fait suivant ton désir... je m'en remets à toi pour la direction de toute cette affaire... entends-toi avec Landry, dicte-lui ce qu'il aura à dire, et tiens-moi au courant.

— Pour ne pas perdre de temps, j'y vais de suite, fit Orly, qui, serrant la main de Bournonville, sortit du cabinet aux écritures.

A peine avait-il mis le pied hors du palais, qu'un homme embusqué derrière un des piliers, s'élança hors de sa cachette et lui emboîta le pas.

C'était le même qui avait déjà suivi Orly après son entretien au *Pot-en-Terre* avec Jacques Tortelier.

Il marcha sur les traces du confident de Bournonville, jusqu'au moment où il le vit, après avoir traversé le Pont-aux-Meuniers, tourner à gauche et suivre la rive de la Seine.

Alors il s'arrêta en murmurant :

— Inutile d'aller plus loin... le beau sire va au *Chat-qui-Pesche*... c'est tout ce que je voulais savoir.

Et sur ces mots, tournant les talons, il prit sa course et s'engagea dans le dédale de ruelles qui aboutissaient à la place du Grand-Chastelet.

CHAPITRE LXXVI

Comment le duc d'Égypte avait sa police faite.

Ce soir-là — c'était le surlendemain des événements racontés au chapitre précédent — il devait y avoir nouveau conciliabule à la butte Montorgueil.

Le premier qui arriva fut Gaulthier d'Aulnay, dont la haine contre Bournonville allait croissant d'heure en heure, augmentée sans cesse et entretenue vivace par l'attitude de Marguerite.

Depuis que le nouveau surintendant des finances était entré en fonctions, la porte de la reine avait été interdite au capitaine des gardes qui recevait les ordres concernant son service par l'intermédiaire d'un page.

Plusieurs fois, le jeune homme avait été sur le point d'envoyer sa démission et de se sauver loin, bien loin de cette femme qui lui torturait le cœur comme à plaisir.

Mais, à la seule pensée de ne plus voir Marguerite, Gaulthier sentait ses jambes fléchir sous lui et il lui semblait que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

Au moment où le sire d'Aulnay s'approchait du duc d'Égypte, celui-ci congédiait un truand qui venait de lui narrer des choses intéressantes, à en juger d'après la mine rayonnante du grand Coërce.

— Cornes du diable! exclama-t-il, vous voilà déjà, sire Gaulthier; votre haine, mieux qu'un sablier, vous rappelle l'heure du rendez-vous... Est-elle donc tellement vivace qu'elle ne sommeille jamais?

Le jeune homme eut un geste de hauteur.

— Ce sont là affaires à moi, messire duc, répondit-il, et sur lesquelles je n'autorise personne à émettre son avis.

L'autre ricana.



... car j'aperçois là-bas le docteur qui se dirige de notre côté, accompagné de Landry. (Page 1389.)

— Eh ! eh ! mon jeune coq, me semble que vous avez, ce soir, le chant bien élevé ! croyez cependant que je n'ai eu nulle envie de vous contrarier.

— Cependant...

— Permettez-moi de vous dire, puisque l'occasion s'en pré-

sente, que je n'ai point l'habitude de voir des étrangers lever le nez aussi orgueilleusement en ma cour... surtout lorsque ces étrangers viennent ici me demander aide et assistance pour leurs projets... rentrez donc vos ergots, car ils ne produisent aucun effet sur un vieux loup de mon espèce.

Il s'interrompit brusquement, en voyant arriver Orsini.

— Votre très humble serviteur, duc, fit l'Italien en s'inclinant profondément devant le duc d'Égypte.

Puis il ajouta en remarquant son air radieux :

— Si je ne me trompe, vous avez reçu de bonnes nouvelles.

— Et vous ne vous trompez pas, mon maître.

— Sans doute allez-vous nous en faire part.

— Assurément ; d'autant plus que le compère Landry ne va pas tarder à arriver et c'est de lui qu'il s'agit.

— Ah ! fit Gaulthier.

— Hein ! s'écria Orsini, dont le sourcil se fronça légèrement.

— C'est comme je vous le dis, répéta le duc d'Égypte, et je vais vous annoncer à l'avance les propositions que va nous faire tout à l'heure le tavernier.

— Mais, interrompit Gaulthier, comment savez-vous?...

— Eh ! *per Baccho!* exclama l'Italien, sire d'Aulnay, laissez donc parler le duc.

Et il ajouta en souriant finement :

— Nous avons des procédés d'informations tels que n'en a certainement pas à sa disposition le roi Louis X.

— Voici la chose, dit le duc : tout à l'heure messire Landry nous va proposer de donner un nouveau rendez-vous au surintendant des finances afin de lui permettre d'exposer ses intentions touchant les promesses qu'il nous a faites.

Gaulthier poussa un éclat de rire moqueur.

— Par mon âme, exclama-t-il, voilà une plaisante comédie !... A quoi bon tous ces ambages? n'êtes-vous pas dès à présent certain...

Le duc haussa les épaules.

— Eh ! par tous les diables ! assurément oui, je le suis, certain, et quand bien même j'aurais des doutes, maître Landry se

chargerait tout à l'heure de me les enlever; mais cela n'empêche que, pour mettre le bon droit de notre côté, nous devons entendre les explications de messire de Bournonville.

— Eh! fit le mire à son tour, ne voyez-vous donc pas que c'est le sire de Bournonville lui-même, qui aura suggéré cette idée au tavernier.

Le duc sourit.

— Mais, cela, je le sais aussi bien que vous.

— Ce que je ne m'explique pas, par exemple, c'est comment Landry a pu s'entendre avec le capitaine; car, je sais par mes espions que le cabaretier n'a pas quitté le *Chat-qui-Pesche*, si ce si ce n'est l'autre soir pour venir à la butte Montorgueil.

— Aussi bien, est-ce messire Orly, le confident du surintendant, qui est venu prendre langue avec Landry et lui transmettre les ordres de son maître.

Au nom d'Orly, l'Italien devint blême, et ses mains se crispèrent nerveusement, tellement était encore vivant dans son esprit le souvenir de Julienne, et tellement grande sa rage contre l'homme qui la lui avait ravie.

Du coin de l'œil le duc l'observait, et entendant murmurer à travers ses dents serrées des paroles de menace, il lui frappa sur l'épaule en lui disant d'un ton railleur :

— Allons, maître mire, prenez patience... tout vient à point à qui sait attendre.

Orsini frissonna et jeta sur le duc d'Égypte un singulier regard, dans lequel se mêlait la satisfaction de voir cet homme au courant de sa folle passion, et la honte d'être pris en défaut de défaillance morale.

— Ah! ah ! dit-il pour changer la conversation, maître Landry vous trahit ! cela ne m'étonne pas de sa part, car il m'a déjà donné à moi des échantillons de son savoir faire dans l'art de la traîtrise.

— Mais, s'il en est ainsi, gronda Gaulthier d'Aulnay, que ne lui plantes-tu deux pouces de fer dans son ventre bedonnant ? ce serait justice et prudence tout à la fois.

— Voilà une chose dont il faut bien se garder, dit vivement le

duc d'Égypte, comme aussi de rien laisser voir de ce que nous savons; il importe, en effet, que le traître ne se doute de rien afin que nous puissions voir quelle sorte de jeu il va jouer... ensuite, quand il ne nous sera plus d'aucune utilité, nous pourrons examiner quel châtiment il mérite; mais, pour le moment, je prétends que sa vie soit aussi respectée que la mienne.

Et sur ces mots, il regardait Orsini de façon à lui montrer combien ce langage était sérieux.

— Et comment comptez-vous accueillir la proposition du tavernier? demanda l'Italien.

— Mais de la façon la plus naturelle du monde... Nous paraîtrons, tout d'abord, un peu étonnés... puis nous la discuterons, mais sans violence, et enfin nous nous rallierons à elle complètement.

Orsini, qui écoutait avec attention, entr'ouvrit ses lèvres dans un fin sourire.

— C'est au mieux, dit-il, et si maître Landry s'en vient ici dans l'intention de nous sonder et de savoir quels sentiments nous animent à l'endroit de Bournonville, il ne pourra certainement avoir aucun soupçon; il faudrait avoir la cervelle un peu moins épaisse que ne l'a ce tavernier pour soupçonner que nous ne jouons pas franc jeu.

Gaulthier d'Aulnay murmura :

— Je ne vous conseille cependant pas de vous y fier par trop... le rustre est moins bête qu'il n'en a l'air.

— Ne pensez-vous pas, demanda Orsini au duc d'Égypte, qu'il serait bon de prévenir Jehan de Sarcelles du rôle que vient jouer ici maître Landry qui, l'autre soir, lui a emboîté le pas en sortant d'ici et en lequel nécessairement il doit avoir une confiance absolue?

— N'est-ce point l'oncle d'Alix? répliqua ironiquement le duc.

L'Italien tressaillit et son vilain visage se rembrunit.

— Eh! *per Baccho!* ne sait-il pas à quoi s'en tenir?

— Si fait... mais, de votre côté, vous savez combien aussi il répugne au docteur de se rappeler que vous êtes le père de celle

qu'il adore... en sorte qu'il préfère de beaucoup, à la parenté véritable, celle que vous-même avez créée.

— Par l'enfer! gronda l'Italien, il faudra cependant que je lui démontre que je ne suis pas un père fictif et que...

Le duc d'Égypte se mit à rire.

— Ça, dit-il, ce sont vos affaires personnelles et il n'en doit point être question céans.

Orsini avait repris son sang-froid.

— Pour en revenir au sujet qui nous occupe, fit-il, je serais d'avis qu'on ne laissât pas la discussion s'entamer, sans qu'auparavant Jehan de Sarcelles ait été prévenu... cela ébranlerait un peu ses convictions à l'égard de Bournonville.

— Ce serait également mon avis, répondit le duc; malheureusement, il nous est impossible de le suivre... car j'aperçois là-bas le docteur qui se dirige de notre côté, accompagné de Landry.

Le mire eut un geste d'impatience.

— Et, continua le duc, j'aperçois également, marchant à quelques pas derrière eux, votre docte et saint ami Guillaume Feutrier.

Puis il ajouta :

— Dieu me damne! mais le diacre me paraît avoir plus vilaine figure que les jours précédents.

— Voilà qui me semble bien difficile, murmura entre ses dents Gaulthier d'Aulnay qui, malgré la réconciliation fictive imposée par les circonstances, n'en conservait pas moins au fond du cœur une haine solide contre le moine.

Orsini, qui avait la vue perçante, étudiait la physionomie du diacre.

— Ou je me trompe fort, fit-il, ou cet homme a de grands soucis; je le connais depuis de longues années et j'ai fait sur son visage des études approfondies.

— Peut-être l'amour le travaille-t-il toujours, insinua Gaulthier d'Aulnay.

— Quel amour? demanda l'Italien sans réfléchir.

— Eh! par mon âme! riposta le jeune homme, je ne lui en ai jamais connu qu'un seul.

— Lequel? demanda Orsini d'une voix sifflante et en s'avançant vers le capitaine aux gardes dans une attitude menaçante.

Gaulthier ouvrait la bouche pour répondre, mais le duc d'Égypte prévint la querelle qui se préparait en disant :

— Ce sont là choses intimes qui ne concernent en rien l'affaire pour laquelle nous nous réunissons ce soir... Veuillez donc remettre à plus tard les explications que vous pourriez avoir à vous fournir mutuellement.

Et il ajouta en étouffant un juron :

— Voilà des alliés qu'il me sera bien difficile de faire marcher d'accord.

En ce moment les nouveaux arrivants étaient à quelques pas.

Pendant que le duc d'Égypte serrait la main de Jehan de Sarcelles, Guillaume Feutrier entraînait Orsini à l'écart.

— J'ai une nouvelle importante à vous communiquer, murmura le diacre d'un ton mystérieux.

— En vérité! fit l'Italien avec curiosité, parle vite.

— Landry nous trahit et est d'accord avec Buridan.

Un imperceptible sourire plissa les lèvres du mire.

— Ah bah! fit-il.

— Oui, poursuivit le diacre; j'ai à ce sujet des renseignements certains, et je puis même vous annoncer à l'avance la proposition que va nous faire tout à l'heure le cabaretier; il va demander...

D'un geste brusque, Orsini lui coupa la parole.

— Inutile de m'apprendre ce que je sais déjà.

Le visage de Feutrier exprima un ébahissement profond.

— Comment savez-vous cela? demanda-t-il... Il y a à peine une heure que Joël le Cagouleux est venu m'apprendre qu'il avait vu Orly sortir du palais et se rendre à la taverne du *Chat-qui-Pesche*; il est impossible que vous connaissiez déjà ce qui a été décidé...

— Landry va demander qu'on invite au plus tôt Buridan à venir s'expliquer avec nous, répondit d'une voix calme l'Italien.

— Par le bon saint Grégoire! Voilà qui est étrange!... Il y aurait indiscrétion à vous demander par quel canal cette nouvelle est venue jusqu'à vous?

— Par le canal du duc d'Égypte, tout simplement. Nous avons été informés du fait, tout à l'heure, le sire d'Aulnay et moi.

Le front du diacre était devenu soucieux.

— Voilà qui est singulier! murmura-t-il à part lui.

— Mais au moins, fit Orsini, avez-vous fait part de cela à Jehan de Sarcelles?

— Je m'en serais bien gardé! exclama Guillaume Feutrier, ce docteur ès Sorbonne ne me dit rien qui vaille... Au fond du cœur, il a conservé toute son amitié à ce capitaine du diable, et je crains bien que nous rencontrions en lui plutôt un obstacle qu'un secours quelconque.

— C'est aussi mon avis, répondit Orsini; mais comment voulez-vous faire?... Mieux vaut le conserver avec nous que nous l'aliéner, car il ne manquerait pas de s'unir à l'autre, et alors...

En ce moment, le duc d'Égypte, que Landry avait tiré à part, s'approcha.

— Or ça, dit-il avec un coup d'œil d'intelligence à l'adresse du mire, je viens de causer avec notre compère et ami Landry, et je vous prie de vouloir bien vous joindre à nous pour écouter une communication qu'il désire nous faire.

— Allons, murmura l'Italien, Jehan va saisir cette occasion de nous faire un discours sur la loyauté de son ami... Cela va être encore bien du temps de perdu.

Puis, après un moment de réflexion.

— Il y aurait peut-être un moyen, dit-il à part lui, mais c'est dangereux... Ah! par le sang du Christ! je l'emploierai quand même, et nous verrons alors si le sire de Bournonville est toujours aussi cher au docteur!

Tout en monologuant de la sorte, l'Italien était venu prendre place sur un des tonneaux rangés en cercle qui servaient de siège aux assistants.

Quand tout le monde eut fait silence, le cabaretier du *Chat-*

qui-Pesche se leva, et, d'une voix paterne, débita le petit discours que lui avait appris Orly.

Il parlait lentement, sans presse aucune, choisissant ses expressions, fixant sur chacun, à la ronde, un œil tranquille, bon enfant, au fond duquel le plus malin n'eût pu découvrir le moindre indice de duplicité.

Quand il eut fini, Landry s'assit de l'air le plus naturel du monde et attendit l'effet produit par sa harangue.

Orsini prit le premier la parole, et d'un ton quelque peu narquois, s'écria :

— Voilà une proposition à laquelle, pour ma part, je ne m'attendais guère.

— N'en déplaise à Votre Seigneurie, riposta Landry avec aigreur, cette proposition me paraît cependant la seule qui fût conforme à la justice et à la loyauté.

Guillaume Feutrier poussa un ricanement.

Alors, Jehan de Sarcelles, à son tour, se leva :

— Permettez-moi, maître Orsini, fit-il avec un grand calme, d'élever la voix pour émettre un avis opposé au vôtre : il est indispensable, plus pour nous peut-être que pour messire de Bournonville, que nous nous expliquions verbalement avec lui au sujet de la conduite qu'il entend tenir... Laissez-moi vous dire que si nous ne nous trouvons pas d'accord sur un point, cependant si simple, c'est que nous partons, vous et moi, de deux points diamétralement opposés : vous tenez, en effet, le capitaine Buridan pour un homme sans loyauté et sans honneur ; j'estime, au contraire, moi, qu'il est aussi loyal que qui ce soit ici. J'ajouterai que je trouve fort étrange qu'on se permette de l'accuser avant seulement que de l'avoir mis à même de tenir le serment fait par lui.

Ceci dit, Jehan de Sarcelles regarda fixement le duc d'Égypte, semblant attendre un mot d'affirmation pour les paroles qu'il venait de prononcer.

Mais le duc demeura muet, se contentant de hocher la tête, en signe de doute.



Et, vivement, il sauta à bas de son lit, et courant à la fenêtre qu'il entr'ouvrit avec précaution. (Page 1395.)

Gaulthier d'Aulnay s'écria, en toisant Jehan d'un regard plein de hauteur :

— Ce n'est point mon avis, maître docteur, dit-il en contenant à grand'peine la colère qui bouillonnait en lui ; pour moi, la proposition de cet homme ne peut avoir qu'un but : nous induire à

mal ; comme elle n'aura qu'un résultat, retarder nos agissements et permettre à nos adversaires de gagner du temps.

Jehan de Sarcelles répliqua, les lèvres frémissantes :

— Je ne vous répondrai, messire d'Aulnay, fit-il, car votre langage est logique, étant donnés les sentiments qui vous animent; votre présence ici indique même que dans l'esprit de mes compagnons il existe une opinion toute faite, au sujet du sire de Bournonville; autrement, eût-on admis parmi nous un de ses ennemis... en tous cas, dussé-je être seul à soutenir la proposition de Landry, je déclare qu'elle seule est juste et équitable... quant aux agissements dont vous parlez, je ne sais quels ils peuvent être; mais sachez que vous me trouverez certainement en face de vous pour m'y opposer.

Gaulthier, furieux, porta la main à la poignée de sa dague.

Mais le duc d'Égypte le prévint et, prenant la parole, dit d'un accent plein d'autorité :

— En vérité, je ne vois pas en quoi, messire d'Aulnay, le langage plein de sagesse de maître Jehan de Sarcelles vous peut surexciter à ce point; quant à moi, je l'approuve entièrement et vous demanderais même en quoi il est utile de parler d'agir contre lui, s'il vient à nous, conformément à sa promesse?

En disant ces mots, il adressait un regard d'intelligence à Orsini.

— Mais viendra-t-il? demanda béatement Guillaume Feutrier.

— Qui peut le dire? répondit Orsini... aussi je crois que le meilleur moyen de le savoir est de nous ranger à la proposition du compère Landry.

Quelque temps, la discussion continua dans les conditions qu'avait fixées le duc d'Égypte, si bien que Landry et Jehan se laissèrent entièrement prendre au piège.

Le premier crut naïvement que la réunion avalait l'hameçon qu'il lui avait lancé.

Le second demeura persuadé qu'il avait imposé son opinion à ses compagnons, sans s'être aperçu qu'on ne l'avait poussé à bout que pour le contraindre à dévoiler ses sentiments à l'égard du sire de Bournonville.

Naturellement, Landry fut chargé d'aviser le surintendant des finances du désir exprimé par ses amis de converser avec lui; mais on recommanda au tavernier de ne point parler de la présence de Feutrier ni de celle de Gaulthier d'Aulnay qui, d'ailleurs, ne devaient point assister à cette nouvelle entrevue.

Tous les deux donc partirent, également enchantés d'être arrivés au but qu'ils visaient; mais dans des intentions différentes :

Le cabaretier, en effet, voulait jouer le duc et Jehan de Sarcelles; celui-ci voulait sauver l'honneur de son ami.

CHAPITRE LXXVII

Comment il advint que le capitaine Buridan contenta ses amis sans les contenter.

Le lendemain, à l'aube, le tavernier s'étirait les bras, en bâillant, sur sa dure couchette, lorsque quelques coups appliqués d'une main ferme à la porte du cabaret le firent tressaillir.

— Par les cornes du diable! exclama-t il tout surpris, voilà un buveur bien matinal.

Et, vivement, il sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre qu'il entr'ouvrit avec précaution, tellement sa surprise frisait de près l'inquiétude.

Il passa, par l'entre-bâillement de la verrière, sa face rougeaude et, aussitôt, poussa une exclamation qui fit lever le nez à un homme enveloppé d'un long manteau, coiffé d'un chaperon enfoncé jusqu'aux yeux, et qui attendait patiemment devant l'huis fermé du *Chat-qui-Pesche*.

— Eh ! par l'enfer ! grommela le cabaretier, si je ne me trompe, c'est messire Orly que je vois là !

— Moi-même, répliqua l'ami du sire de Bournonville, hâte-toi

de descendre m'ouvrir, car je me soucie peu d'être aperçu si matin hors du palais.

Rapidement, Landry enfila ses chausses et, nu-pieds, descendit l'escalier.

— Ferme la porte et vivement, fit Orly après être entré.

Puis, lorsque le tavernier se fut assis :

— Eh bien ! demanda-t-il, l'entrevue d'hier ?...

— J'ai réussi, répondit Landry la mine toute réjouie.

— En vérité ?

— Et au-delà de mes espérances... mais cela a été dur ; et sans ce brave Jehan, qui a tenu bon et a fini par rallier les autres, je crois fort que nous ne serions pas arrivés au but.

— Eh bien ! fit Orly, apporte un broc, deux gobelets, et narre-moi cela en détail.

Le cabaretier venait d'exécuter l'ordre reçu et les deux hommes choquaient, l'un contre l'autre, leur gobelet rempli de vin mousseux, lorsque, par la porte de l'escalier, à peine entr'ouverte, Alix passa sa tête.

— Tiens ! murmura-t-elle, c'est le seigneur Orly qui est là avec Landry ; que peuvent-ils bien avoir à se dire d'aussi bonne heure ?... ils ont prononcé, je crois, le nom de Jehan... écoutons.

— Es-tu bien sûr, demandait Orly, que l'on n'a aucun soupçon sur tes agissements ?

Le cabaretier prit un air fin.

— Vous savez, dit-il, si j'ai l'œil vif... durant que je parlais, je les examinais, les uns et les autres, sans en avoir l'air et je suis convaincu de leur confiance à mon égard.

— Mais cette entrevue ne peut-elle cacher un piège tendu à Buridan ?

— Que non pas.

— D'où te vient cette assurance ?

— De mon simple bon sens ! si votre crainte était fondée, au lieu de discuter ma proposition et de la vouloir repousser, ils l'eussent au contraire, accueillie avec empressement, du moment qu'elle pouvait servir les desseins que vous leur supposez.

— Cependant... objecta Orly, dans l'esprit duquel subsistait un sorte de doute.

— Je vous dis que vous pouvez conseiller au capitaine d'aller là-bas en toute tranquillité... Je vous affirme qu'ils sont de bonne foi.

Orly ne put s'empêcher de sourire de la candeur de Landry; lui et Bournonville savaient, en effet, quel degré de confiance on pouvait accorder à Orsini et à Feutrier.

— Eh bien! fit-il avec un léger soupir, du moment qu'il en est ainsi, tu n'as plus qu'à accomplir la mission dont tu as été chargé... Rends-toi vers la neuvième heure au Palais, et raconte au surintendant des finances ce que tu viens de me dire.

— Je le ferai ainsi que vous venez de me l'ordonner, messire, répliqua le tavernier avec déférence.

Orly s'était levé, mais son front était toujours soucieux.

— Il est vrai, fit-il à mi-voix, comme se parlant à lui-même, que la présence de Jehan et de Franc-Picard empêcherait ces mécréants de se livrer à quelque attentat sur la personne de Buridan.

Puis, tout haut, il ajouta, tendant la main à Landry:

— Sur ce, je te quitte et vais prévenir notre ami... à la neuvième heure, c'est chose entendue, au palais...

Et il sortit.

De toute cette conversation, Alix, malgré toute son attention, n'avait entendu et retenu qu'un nom: celui de Jehan.

Cependant les dernières paroles prononcées par Orly frappèrent distinctement son oreille, et elle demeura toute saisie, inquiète, sans savoir pourquoi.

Quel besoin le tavernier avait-il de se rendre au palais, et dans quel but un aussi puissant seigneur qu'Orly venait-il d'aussi bonne heure converser avec le cabaretier?

Et puis, pourquoi les deux hommes avaient-ils, à deux reprises différentes, prononcé le nom de Jehan de Sarcelles?

Ne préparait-on pas contre son fiancé quelque piège, dans lequel son devoir, à elle, était de l'empêcher de tomber?

Elle résolut donc de tenter auprès de Landry une démarche

afin de lui arracher des renseignements à ce sujet, quitte, si elle échouait, à prévenir secrètement le docteur et à l'engager à se tenir sur ses gardes.

Cachée, elle entra délibérement dans la salle, et s'approchant de Landry elle lui dit d'une voix calme :

— Eh bien ! mon bon ami, vous voilà déjà debout!

Le cabaretier parut fort ennuyé d'être surpris par la jeune fille.

— Comme vous voyez, damoiselle, répondit-il d'un ton maussade.

— Et vous allez sortir ?

Il fronça le sourcil, étonné.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

— Parce que je ne puis attribuer qu'à une sortie ce lever matinal.

La logique de la jeune fille déconcerta le bon cabaretier qui rougit et balbutia :

— Eh bien ! oui, je sors.

— A la bonne heure ! exclama-t-elle, pourquoi ne pas me le dire tout de suite?

Et elle ajouta, en le menaçant gentiment de son doigt :

— Bonne sainte Vierge ! en quel endroit vous rendez-vous donc que vous vous cachez ainsi de moi ?

— Quelles idées allez-vous vous mettre en tête, demoiselle ? Je n'ai aucune raison de vous céler pourquoi je sors et où je vais. Je me rends auprès du sire Lyonnet de Bournonville, surintendant des finances qui m'a fait mander à l'instant par le seigneur Orly.

Il avait prononcé ces derniers mots avec emphase, gonflant les joues et roulant de gros yeux.

Alix eut un mouvement de frayeur parfaitement joué.

— Jésus Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains, et que croyez-vous que veuille vous dire ce haut et puissant seigneur?

Landry releva ses sourcils.

— Je l'ignore absolument, répondit-il.

La jeune fille hésita un moment, puis demanda :

— Et Jehan, sera-t-il de votre compagnie?

A ce nom, le cabaretier tressaillit et fixa sur Alix un regard curieux et soupçonneux.

— A quel propos, demoiselle, me parlez-vous du docteur ès Sorbonne? demanda-t-il.

Assez embarrassée, elle balbutia :

— Mais... je ne sais... Jehan n'est-il pas comme vous un ami du capitaine Buridan et alors... du moment que vous vous rendez au Palais... je supposais... qu'il vous accompagnerait peut-être.

— Eh bien! vous supposiez à tort, damoiselle, répondit Landry qui poussa un soupir de satisfaction, en voyant que ses soupçons étaient mal fondés.

En effet, il ne voyait plus dans le langage et dans l'attitude d'Alix que le secret désir de parler et d'entendre parler de son amoureux.

Il sourit et, tapotant amicalement la joue de la jeune fille :

— Allons, murmura-t-il, je vois ce que c'est; nous languissons après Jehan... Eh bien, rassurons-nous, car Jehan m'a annoncé sa visite pour aujourd'hui.

Cette nouvelle fit grand plaisir à la fille d'Orsini ; néanmoins elle posa ses deux mains sur le bras du compère et, le regardant droit dans les yeux :

— Autrefois, mon ami, fit-elle câlinement, alors que j'étais votre nièce, vous aviez l'habitude de me conter vos affaires... mais depuis quelque temps, vous êtes d'une discrétion...

Landry fit la moue et, prenant un air innocent :

— Mais, je vous jure, ma chère damoiselle, balbutia-t-il, que je n'ai absolument rien à vous raconter qui puisse vous intéresser...

— Moi... c'est bien possible... mais Jehan ?...

Tout embarrassé, le tavernier rougit jusqu'aux oreilles.

— Cornebœuf! exclama-t-il... Cornebœuf!...

Il ne put trouver que ce mot pour exprimer sa mauvaise humeur.

La jeune fille vit bien qu'elle n'en obtiendrait rien.

— Allons, dit-elle, résignée, je n'insiste pas, du moment que vous n'avez rien à m'apprendre.

Et, tournant les talons, elle remonta dans sa chambre, tandis que Landry se rendait dans la sienne pour se vêtir de façon convenable.

— Ah ! murmura Alix, en se laissant tomber sur une escabelle, quoiqu'il en dise, il me cache quelque chose et, ce quelque chose, je le sens bien, est tramé contre mon Jehan.

Aussitôt, saisie d'une idée subite, elle alla à un bahut, en retira un ruban bleu, sa couleur favorite, l'enveloppa dans un morceau de parchemin et, légère comme un oiseau, courut à sa verrière qu'elle entr'ouvrit sans bruit.

Au bord de l'eau, des enfants s'amusaient; d'un signe elle en appela un.

— Petit, dit-elle quand le gamin fut à portée de la voix, veux-tu gagner un teston ?

— Certes oui, ma belle damoiselle, répondit-il avec un éclair joyeux dans le regard, que faut-il faire pour cela?

— Porter ce petit paquet rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, chez le docteur ès Sorbonne Jehan de Sarcelles.

— C'est compris, fit l'enfant.

Alix laissa tomber le parchemin, puis une pièce de monnaie, que le gamin cueillit au vol.

— Cours, dit-elle.

L'enfant partit à toutes jambes et bientôt disparut à l'entrée du Pont-aux-Meuniers.

Alors, la jeune fille referma sa fenêtre, en murmurant :

— Je serai plus tranquille quand je lui aurai parlé... prévenu, il pourra aviser.

Cependant, Landry avait achevé sa toilette et, quelques instants après, franchissant le seuil du *Chat-qui-Pesche*, il prenait, tout guilleret, le chemin du palais.

Tout absorbé dans ses pensées, préparant à l'avance le discours qu'il allait tenir au sire de Bournonville, le cabaretier ne remarqua pas un homme qui venait, d'un pas rapide, en sens contraire, et qui le heurta assez rudement.



Et les mains enlacées, ils s'assirent côte à côte sur un banc, ne se parlant pas.
(Page 1403.)

C'était Jehan de Sarcelles, qui accourait au rendez-vous que venait de lui faire donner Alix.

— Qu'y a-t-il, ma mie? demanda-t-il, en arrivant tout essoufflé.

— Je vais vous conter cela en détail, répondit la jeune fille... mais, auparavant, dites-moi si vous n'avez point rencontré Landry?

— Si fait, je l'ai même heurté, tellement je me hâtais.

Alix eut un mouvement d'impatience.

— Et il vous a vu? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas.

Elle respira avec force.

— Tant mieux! murmura-t-elle.

— Et pourquoi donc? fit Jehan tout étonné.

— Je ne sais ce qui se passe, répondit-elle; mais j'ai bien peur, mon ami, qu'il ne se trame quelque chose contre vous.

— Contre moi? fit Jehan avec surprise.

— Oui.

— Et par Landry?... voilà qui me paraît invraisemblable.

— Il en est cependant ainsi, affirma-t-elle.

— Mais qui peut vous faire supposer semblable chose?

— Votre nom que tout à l'heure j'ai entendu prononcer par Landry.

— A quelle occasion ce brave homme s'est-il occupé de moi? demanda le docteur, surpris.

— Il causait avec messire Orly.

Jehan eut un haut le corps.

— Orly ici! exclama-t-il; Orly est venu ici?

— Oui... ce matin.

— Mais, dans quel but? le savez-vous?

— J'ai écouté, mais n'ai pas entendu autre chose que le rendez-vous qu'il a donné à Landry.

— Et où cela, ce rendez-vous?

— Au Palais.

L'étonnement du docteur allait croissant.

— Landry au Palais! murmura-t-il, voilà qui est singulier... et moi qui, l'autre soir, lui ai demandé de se rendre auprès de Lyonnet... il m'a cependant refusé, disant que ses précédentes relations avec Orsini l'empêchaient de remettre les pieds au Palais...

— Que pensez-vous donc? demanda Alix, en voyant son fiancé absorbé dans ses réflexions... N'est-ce pas que j'ai eu raison de vous faire prévenir?

— Sans doute... sans doute, répliqua-t-il, tout songeur.

— Mais, courez-vous un grand danger?

— Oh! ce n'est point tant le danger qui m'inquiète... que la bizarrerie de cette aventure... en tous cas, Landry se cache de moi, c'est évident... dans quel but? voilà ce que je ne puis deviner; mais il faudra bien que je sache ce qu'il prépare.

Puis, tout à coup, s'apercevant de la physionomie inquiète de la jeune fille, il changea brusquement la conversation.

Il prit les mains d'Alix, l'attira tout contre lui, et la regardant tendrement :

— Eh bien! murmura-t-il, n'avons-nous pas autre chose de plus intéressant à nous dire?

Elle leva vers lui ses grands yeux dans lesquels brillait une flamme discrète, tandis qu'une vive rougeur colorait ses joues.

— Vous m'aimez toujours, Jehan, n'est-ce pas? balbutia-t-elle timidement.

— Chère âme! répondit-il en portant à ses lèvres les doigts mignons qu'il tenait emprisonnés dans ses mains, chère âme, en pouvez-vous douter?... et quelle raison avez-vous donc de me poser semblable question?

Elle se tut, puis répondit en refoulant sous ses paupières une larme prête à couler.

— Pardonnez-moi, mon ami, mais nous vivons dans un temps si étrange et vous même êtes mêlé à de si terribles aventures que j'ai peur de n'occuper dans votre cœur et dans votre esprit que la seconde place.

Jehan pressa la jeune fille contre sa poitrine et déposa sur son front un long et chaste baiser.

— Oh! Alix! murmura-t-il, je vous en voudrais de cette pensée si je n'y voyais une preuve même de votre amour.

Et les mains enlacées, ils s'assirent côte à côte sur un banc, ne se parlant pas, mais rêveurs tous les deux et délicieusement émus.

Tout à coup, la porte du cabaret s'ouvrit avec fracas et Landry apparut.

Les deux jeunes gens tressautèrent.

— Eh ! par le diable ! s'écria le tavernier d'un ton bon enfant, ne vous dérangez point, maître Jehan, non plus que vous, demoiselle Alix ; l'amour est sujet de conversation trop intéressant pour que mon arrivée doive vous déranger...

Et, sur ces mots, prononcés uniquement pour dissimuler le trouble que lui causait la présence du docteur ès Sorbonne, Landry s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Jehan de Sarcelles, lui, s'était levé.

— Vous partez déjà, mon bon ami ? fit Alix d'un ton de reproche.

— Excusez-moi, ma chère âme, répondit-il avec un involontaire froncement de sourcils, mais ce que vous m'avez dit a fait naître dans mon esprit, au sujet du cabaretier, de certaines idées que la prudence la plus élémentaire me commande de garder pour moi... Or, je sens que, si je demeurais céans, je ne pourrais m'empêcher d'avoir avec Landry une explication qui ne m'apprendrait rien, mais qui pourrait certainement compromettre l'avenir...

Il parlait ainsi, tout songeur, répondant plutôt à ses propres réflexions qu'à la question posée par la jeune fille.

— Mais que craignez-vous donc ? demanda Alix.

— Je ne crains rien autre qu'il ne se doute de mes soupçons... Sur ce, au revoir.

Et embrassant une dernière fois sa fiancée, le maître ès Sorbonne sortit du *Chat-qui-Pesche*.

Une fois dehors, il se prit à songer aux paroles d'Alix.

Il était étrangement troublé, le brave Jehan ; sa nature si droite, son caractère si franc se révoltaient à la pensée que Landry, en lequel il avait eu, jusqu'à présent, une confiance si illimitée, était un traître.

Car, pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, l'ancien confident d'Orsini, devait agir en secret pour le compte du sire de Bournonville.

En ce qui concernait ce dernier, un violent combat se livrait dans l'âme du docteur ès Sorbonne.

Car la trahison de Landry impliquait nécessairement celle du surintendant des finances; en vain, l'amitié qui unissait, depuis de si longues années, Jehan au capitaine, luttait-elle contre ces soupçons, la logique était la plus forte et l'emportait sur l'amitié.

Et son cœur se remplissait d'amertume.

Ainsi, lui, qui s'était, au plus profond de son cœur, réjoui des faveurs dont la fortune se plaisait à combler Buridan, lui qui, par deux fois, l'avait défendu, contre les soupçons de ses anciens compagnons, il était trahi.

Pouvait-il donner à l'étrange attitude de Landry un autre mobile que d'aider la trahison de celui qu'il servait en secret?

Et cependant, quand il rentra en son logis, Jehan, avec une force de volonté peu commune, imposa silence à la logique et au raisonnement, préférant demeurer dans le doute jusqu'à ce que l'entretien du soir lui eût démontré s'il devait renoncer au plaisir de serrer encore la main de son ami.

A la nuit tombante, Buridan sortit secrètement du palais, accompagné d'Orly.

Suivant les conseils de son confident, le surintendant des finances avait endossé sous sa veste de buffle une fine cote de mailles en acier, souple comme du satin, mais suffisamment résistante pour parer un coup de dague donné en traîtrise : c'était du reste la même qui lui avait sauvé la vie lors de la tentative de meurtre commis sur sa personne par la princesse Jeanne d'Évreux; en outre un gorgerin en acier protégeait son col, tandis qu'à son côté, battait sa grande épée et que sa dague se balançait sur son flanc.

A peine les deux hommes se furent-ils glissés hors du palais par la poterne, qu'une ombre se détacha du mur et s'approcha d'eux.

— C'est toi, Tortelier? murmura Bournonville.

— Moi-même, Messire, répondit le routier en prenant la gauche du surintendant des finances.

Tous les trois, allongeant le pas, suivirent la berge, jusqu'au

pont, traversèrent l'eau et sur la place du Grand-Chastelet, rencontrèrent Tanneguy, l'écuyer qui, sur un signe du Buridan, se mit à marcher quelques pas en avant, de façon à éclairer la route.

Tortelier, lui, resta un peu arrière, et, de cette façon, Bournonville put s'acheminer vers la butte Montorgueil, sans redouter aucune surprise.

Après avoir franchi la porte aux Peintres, ils s'arrêtèrent près des Filles-Dieu.

— Ainsi, dit Orly, tu persistes à te rendre seul là-bas?... Ce n'est pas prudent.

— Eh! ventredieu! que crains-tu?... ne suis-je pas en sûreté à la butte Montorgueil autant, et plus peut-être qu'au palais même?... Si je t'ai prié de m'accompagner jusqu'ici, toi et ces braves gens, c'est que je soupçonnais fortement maître Orsini et son compère Feutrier, de me vouloir faire égorger, pour m'empêcher de donner au duc d'Égypte les explications qu'il sollicite de moi. Du moment que nous sommes arrivés ici ensemble, laissez-moi partir seul et attendez-moi céans...

— Mais si vous ne reveniez pas, cependant...

Bournonville eut aux lèvres un sourire d'incrédulité.

— Baste! fit-il, si Gaulthier d'Aulnay et l'Italien ont des raisons d'en vouloir à mes jours, Jehan de Sarcelles et Landry sont là, qui ne me laisseront pas égorger ainsi sans protester... Quant au duc d'Égypte, qui deviendra plus tard peut-être mon plus cruel ennemi, il n'a pour le moment aucun sujet de m'en vouloir.

Sur ces mots, prononcés d'une voix enjouée, il serra la main d'Orly, salua d'un geste amical ses deux autres compagnons, et s'éloigna dans le brouillard.

A l'entrée de la truanderie, il trouva un suppôt du duc d'Égypte qui l'attendait, et le mena directement en la salle où se trouvaient déjà réunis le duc et les autres.

Bournonville entra avec assurance, le sourire aux lèvres et la moustache fièrement retroussée; délibérément il s'avança vers Jehan, lui prit les mains et les secoua avec énergie, en fit autant

pour le duc d'Égypte, adressa un amical sourire à Franc-Picard et un coup d'œil d'intelligence à Landry.

Puis, sans attendre qu'on l'invitât, il s'assit, et commença en ces termes :

— Or çà, messire duc et aussi mes braves amis, sans être sorcier, je devine la cause pour laquelle vous m'avez prié de venir parmi vous ; nous sommes, vous et moi, d'intelligence trop supérieure et d'esprit trop subtil, pour que vous me cachiez les soupçons qui sont nés dans votre cervelle.

Et comme Jehan de Sarcelles esquissait un geste de protestation.

— Laissez donc, poursuivit Bournonville d'un ton gouailleur ; vous tenez à entendre le surintendant des finances, successeur d'Enguerrand de Marigny et d'Orsini le mire, vous exposer lui-même ses idées au sujet des engagements pris autrefois par le capitaine Buridan.

— Par l'enfer ! exclama le duc d'Égypte, voilà qui est parler franc.

— Et toi, continua Lyonnet, en s'adressant directement à Jehan et en le regardant droit dans les yeux, jure donc que tu ne t'es pas plus d'une fois demandé si l'ami devenu grand seigneur et puissant, vengera le pays latin et en terminera pour toujours avec les crimes commis en Tour de Nesle ; jure donc aussi que le doute ne s'est pas glissé dans ton âme, en entendant les habiles accusations que chaque jour l'on murmure à ton oreille.

Jehan haussa la tête, confus de ce langage qui lui remplissait l'âme de joie et lui faisait regretter amèrement les suppositions nées dans son esprit du fait de la conduite de Landry.

— Eh bien ! poursuivit le capitaine d'une voix ferme, à vous, sire duc, comme à toi, ami Jehan, j'affirme que mon cœur n'a pas changé avec la fortune et que le sire de Bournonville, surintendant des finances est disposé à tenir les engagements pris par Buridan.

— Ah ! mon ami, s'écria Jehan rouge de plaisir, en tendant les mains à Bournonville, si tu savais le bonheur que tu me causes en parlant ainsi que tu viens de le faire... Oui, on t'a accusé...

oui, l'on t'accuse encore chaque jour... Cependant, crois bien que je n'avais écouté que d'une oreille distraite tous les propos...

— Ta joie me comble et ton amitié m'émeut, répondit Buridan.

Puis il ajouta, après un court silence :

— Cela dit, ne croyez pas, mes amis, que je puisse tenir immédiatement les promesses que je viens de renouveler céans... On ignore généralement de combien de difficultés est entouré l'homme qui est au pouvoir... combien d'yeux jaloux le surveillent... combien de langues méchantes et calomniatrices le déchirent. Il faut donc prendre le temps comme auxiliaire et patienter d'autant plus que le coupable à atteindre occupe un rang plus élevé.

Les sourcils du duc d'Égypte se contractèrent et Jehan de Sarcelles fit la moue.

Néanmoins Bournonville continua.

— Je vous demande donc de m'accorder, au sujet de mon serment, un crédit illimité, car, pour arriver au but à atteindre, il me faudra agir souterrainement et je devrai m'entourer de minutieuses précautions... Au surplus, jusqu'à ce que le moment de la vengeance ait sonné, je m'engage à ce que la sinistre fenêtre de la tour de Nesle ne s'ouvre plus... Escholiers et truands peuvent être sans crainte à ce sujet.

Il se tut, croyant en avoir assez dit pour les convaincre; mais il s'aperçut de leur singulière attitude et ajouta d'un ton plein de désinvolture :

— Que pouvez-vous craindre, du reste?... Pensez-vous que je puisse prétendre gouverner sans m'appuyer sur des forces telles que les vôtres!

Le duc lança à Jehan de Sarcelles un regard de côté et répondit avec calme :

— Quelles idées vous allez-vous mettre en tête, Messire; jamais, pour ma part du moins, je n'ai eu la moindre crainte d'être trompé par vous.

— Et toi, Jehan, tu restes muet! N'as-tu rien à me dire?

— Moi! exclama le docteur ès Sorbonne, je me déclare ample-



.. était étendue dans une impudique nudité sur les couvertures de lin parfumées.
(Page 1412.)

ment satisfait... et te prie de vouloir bien me pardonner certains doutes...

— Tu es tout pardonné, mon cher Jehan, riposta Bournonville.

Et il ajouta, en se levant :

— Au surplus, pour bien vous prouver la loyauté de mes inten-

tions en ce qui concerne l'alliance que je rêve de conclure avec le pays latin et la grande truanderie, je vous offrirai de conclure au grand jour un pacte en bonne et due forme, et, à ce sujet, nous pourrions échanger des ambassadeurs.

Ces mots amenèrent un léger sourire sur les lèvres du duc d'Égypte qui répondit :

— C'est à voir et surtout à réfléchir... Je vous demanderai donc quelques jours avant de vous donner réponse.

— Comme il vous plaira, riposta Bournonville qui, passant son bras sous celui de Jehan de Sarcelles, sortit de la salle et s'achemina à grands pas vers les Filles-Dieu où l'attendaient, on se le rappelle, Orly, Tortelier et Tanneguy.

Les trois compagnons poussèrent un soupir de satisfaction en voyant revenir sain et sauf le surintendant des finances, et la petite troupe reprit, dans l'ombre, la route du Palais, qui était également celle de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où demeurait Jehan.

A peine Bournonville avait-il quitté le duc d'Égypte que celui-ci, allant à une tenture appendue en un coin, la souleva, découvrant Orsini, Feutrier et Gaulthier d'Aulnay, qui avaient, ainsi cachés, assisté à l'entretien.

— Eh bien! leur demanda le duc avec sérénité, avez-vous entendu?

— Oui, répondit l'Italien, railleur, j'ai entendu comme cet homme vous a berné agréablement avec ses paroles mielleuses et mensongères.

— Il est certain, ajouta Guillaume Feutrier, que le plan de Bournonville ne peut avoir pour but que de gagner du temps.

— Par mon âme! gronda Gaulthier d'Aulnay, que ne m'avez-vous laissé faire tout à l'heure, messire Orsini ! je lui eusse fait gagner le paradis, à ce traître, à ce maudit!...

Et le jeune homme crispait ses doigts sur la poignée de son épée.

— Oui, murmura le duc rêveur, Bournonville cherche à gagner du temps, cela est évident... Il nous joue, cela est non moins clair, et cependant...

Puis, après une seconde de réflexions, il ajouta en aparté :

— C'est un maître homme que le surintendant des finances, et s'il le voulait, à nous deux...

— Ce qui me navre surtout, en cette affaire, c'est de voir un de nos principaux alliés, Jehan de Sarcelles, se laisser berner aussi facilement par ce Buridan.

— Ah ! soupira benoîtement Guillaume Fentrier, ce n'est cependant pas faute que tous les jours je supplie le Seigneur de nous faire surprendre le surintendant en flagrant délit de traîtrise à notre égard !

— Oui, répliqua l'Italien tout songeur, pour dessiller les yeux de Jehan, il faudrait qu'on lui fît toucher du doigt la trahison de son ami.

— Ne pouvez-vous faire naître l'occasion, si elle ne se présente pas d'elle-même ? demanda le diacre.

— Eh ! *per Baccho !* fit Orsini avec impatience, tout cela demande du temps, car il est impossible d'organiser un piège du jour au lendemain.

Et Gaulthier d'Aulnay ajouta d'un ton plein de sarcasme :

— Mieux que personne, vous devez savoir cela, messire Guillaume, car j'ai ouï dire que vous aviez la pratique de ces petites opérations.

Le diacre répondit, en levant les yeux au ciel :

— Ceux auxquels le Seigneur n'a pas donné la force ont reçu de lui, à titre de compensation, le don de ruser.

Soudain, Orsini laissa échapper une exclamation joyeuse.

— Sang du Christ ! fit-il, j'ai votre affaire ; je vous demande deux fois vingt-quatre heures pour prouver à Jehan les véritables sentiments que renferme le cœur du sire de Bournonville.

CHAPITRE LXXVIII

Où, pour la seconde fois, le Seigneur entre en communication avec Marguerite de Bourgogne.

La reine Marguerite de Bourgogne dormait.

Son beau corps, que tant de nuictées amoureuses avaient souillé, mais non pas déformé, était étendu dans une impudique nudité sur les couvertures de lin parfumées ; à la lueur pâle et mystérieuse de la lampe d'albâtre, ses chairs prenaient des tons d'ambre doré, et sa fauve chevelure, éparse sur les oreillers de velours noir, semblait une coulée d'or en fusion ; ses bras, gracieusement repliés sous sa nuque, faisaient saillir ses seins ronds et fermes, qu'élevait et abaissait régulièrement sa respiration paisible.

Le sablier marquait deux heures de la nuit, et au loin dans la ville endormie, les crieurs et les sentinelles seuls se faisaient entendre.

Dans la pièce, rien ne troublait le silence ; parfois, cependant, les lèvres de la reine s'entr'ouvraient, balbutiant deux noms, deux noms d'hommes que, par un étrange hasard, son rêve réunissait, alors que, dans la vie réelle, elle les séparait violemment : Gaulthier et Lyonnet.

Et à voir ses lèvres sourire et son beau corps frissonner, c'était certainement un rêve d'amour qui berçait le sommeil de Marguerite.

Soudain, comme sortant d'entre les dalles, un bruit mystérieux, étrange, indéfinissable, se fit entendre.

Léger d'abord, semblable à un murmure, à un bourdonnement, il alla croissant, augmentant d'intensité, prenant les proportions d'un souffle, d'un gémissement.

Ce bruit devint bientôt tellement fort que Marguerite se réveilla, prêtant l'oreille distraitement, encore engourdie qu'elle était par

le sommeil, à ce bourdonnement qui maintenant emplissait la chambre.

Brusquement, elle se redressa, passa la main sur son front, étonnée, presque tremblante, car, chose étrange, il lui avait semblé sentir une brise légère lui souffler au visage.

Elle écarquilla les yeux, sondant les coins et recoins de sa chambre, dont la pâle lueur de la lampe ne chassait qu'à peine l'obscurité; puis, ressaisie par le sommeil, désireuse de continuer le beau rêve interrompu, elle poussa un soupir, se laissa retomber sur sa couche et ferma les yeux pour se rendormir.

En ce moment, un souffle plus fort passa sur le corps tiède de Marguerite, et une voix — voix qui n'avait rien d'humain — descendit lentement du plafond de la chambre jusqu'à l'oreille de la reine.

— Pourquoi te réveiller, Marguerite? demanda la voix, pourquoi interrompre un si beau rêve d'amour?

La reine, frappée de terreur, joignit les mains.

— Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix angoissante, mon Dieu ! que me voulez-vous?

La voix reprit avec douceur :

— A quel dieu t'adresses-tu, Marguerite?

— Au seul qui existe, au dieu qui m'a créée et que j'ai offensé si souvent, au dieu qui m'a parlé déjà l'autre nuit, et auquel j'avais formellement promis de faire pénitence.

Il sembla à Marguerite entendre un petit ricanement.

— De quoi me viens-tu parler là ? riposta la voix. Il n'y a qu'un Dieu : c'est moi, et tu ne m'as jamais offensé; je n'ai même jamais eu prêtresse plus dévouée que toi.

— Qui donc êtes-vous? demanda la reine toute surprise.

— Je suis le dieu qui t'inspire des rêves charmants et que tu as honoré si souvent dans ta vie... je suis le dieu de l'amour, le dieu de Cythère... l'amant de Psyché... c'est grâce à moi que, tout à l'heure encore, tu murmurais si doucement les noms de Lyonnet et de Gaulthier.

— Que me voulez-vous ? fit Marguerite dont la poitrine se soulevait moins doucement.

— Ce que je veux; je veux que tu aimes et que tu aimes toujours Lyonnet de Bournonville et Gaulthier d'Aulnay.

Marguerite poussa un léger cri.

— Mais c'est mon rêve qui continue! exclama-t-elle.

— Te crois-tu donc éveillée? reprit la voix.

La reine regarda autour d'elle, constatant qu'elle avait les yeux grands ouverts, qu'elle était bien éveillée, et cependant... la voix pouvait-elle se tromper?

— Et, poursuivit la voix, n'étaient-ils pas également charmants, également désirables, ces jeunes cavaliers qu'aux nuits d'amour tu rencontrais en Tour de Nesle.

Un frisson de volupté secoua Marguerite.

— Pourquoi donc, poursuivit la voix, cette couche solitaire où tu en es réduite à remplacer par de simples rêves ce qui devrait être l'adorable réalité?

La reine poussa un profond soupir.

— Eh! insinua la voix, puisque ni Lyonnet ni Gaulthier ne la viennent partager, cette couche, pourquoi ne vas-tu pas demander aux amants de la Tour de Nesle ces caresses enivrantes auxquelles tu as droit?

— Hélas! soupira la reine, autrefois j'avais pour maître Orsini.

— Tandis que, maintenant, ton maître s'appelle Bournonville et a pris, en même temps possession de ton cœur... Tu crains que son amour ne s'effarouche des fêtes nocturnes de la Tour de Nesle!... Bast! continue ton rêve, Marguerite; demain, donne, ici même, rendez-vous à Lyonnet, gorge-le d'amour, et ensuite peut-être te donnera-t-il licence d'aller guerroyer amoureusement là-bas.

Et comme la reine soupirait de nouveau.

— Tu es une femme d'amour, Marguerite, reprit la voix; l'amour est indispensable à ta vie; le jour où tu cesseras d'aimer tu cesseras de vivre!...

Sur ces mots, la voix se tut, le souffle disparut et la reine, prêtant l'oreille, ne perçut plus aucun bruit.

Un moment, elle demeura le coude sur l'oreiller, le menton dans la main, fixant droit devant elle ses regards agrandis, cher-

chant, dans son esprit encore endormi, une explication à l'étrange aventure qui lui était survenue.

Tout à coup, un parfum singulier, odorant et capiteux, se répandit par la pièce, enivrant Marguerite, lui faisant monter au cerveau ses troublantes idées.

Insensiblement sa tête se renversa sur le coussin de velours, ses membres s'allongèrent, comme brisés, sur la fine couverture de lin, ses paupières s'abaissèrent et son rêve d'amour la vint ressaisir.

En ce moment les gardes extérieurs du palais criaient la troisième heure de la nuit.

. . . .

Le lendemain du jour où Buridan avait donné, à la butte Montorgueil, les explications que nous avons relatées plus haut, Jehan de Sarcelles, s'était levé, le cœur plein de joie à la pensée que son ami n'était point un parjure ni un traître ainsi qu'Orsini avait voulu le lui persuader.

Il s'apprêtait à sortir, lorsque la porte s'ouvrit violemment, et Franc-Picard entra tout essoufflé.

— Ah ! ah ! fit le docteur ès Sorbonne d'un ton mi-plaisant mi-sérieux, te voilà, coureur de nuit!... bien qu'il soit de bon matin, il est étonnant que tu ne sois pas déjà en quelque mauvais lieu!... car, depuis un certain temps, tu me parais avoir en tête autre chose que le désir d'étudier.

— La dame de mes pensées a refusé de me recevoir cette nuit, répondit l'escholier; mais ce n'est point de çà qu'il s'agit.

— Qu'est-ce qui t'amène alors? demanda le docteur.

— Un personnage que j'ai rencontré et que m'a prié de le conduire près de vous.

— Un personnage, dis-tu ! et lequel ?

— Messire Orsini.

— Orsini ! ici ! que me veut-il ?

— Je ne sais... comme je flânais du côté de la *Pomme-de-Pin*, j'ai vu un homme soigneusement enchaperonné qui tournait autour de moi, en m'examinant curieusement.

Un peu énervé, je m'approchai de lui.

— Eh ! mon compère, lui dis-je, n'ai-je donc point le nez fait comme tout le monde, que vous me regardez de la sorte ?

Aussitôt, il me répondit à voix basse :

— Ce n'est point comme tout le monde, mais comme un escholier de ma connaissance que votre nez est fait.

— Et peut-on savoir le nom de cet escholier? demandai-je.

— Franc-Picard.

— C'est moi, fis-je, que me voulez-vous, et qui êtes-vous?

Il s'approcha tout contre mon oreille et murmura.

— Je suis le mire Orsini et voudrais que vous me conduisiez sans tarder au logis de votre professeur Jehan de Sarcelles.

— Par saint Treignant d'Ecosse! exclama le docteur ès Sorbonne, il faut qu'il ait quelque motif grave de me venir trouver pour qu'il se risque à traverser la ville, en plein jour.

Et il ajouta, après avoir réfléchi :

— Fais-le entrer prestement.

Quelques instants après, l'Italien, revêtu d'un costume d'artisan, le visage enfoui sous un large chaperon, pénétrait dans la pièce où l'attendait Jehan.

— Eh quoi ! fit ce dernier, c'est bien vous, maître mire, que je vois céans, à une heure semblable?

— Mais oui, répliqua l'Italien en enlevant la coiffure qui cachait ses traits ; moi-même, maître Jehan.

— De quoi s'agit-il donc?

— De choses importantes.

— Lesquelles ?

— Et fort pressées.

— Parlez ; je vous écoute : il s'agit...

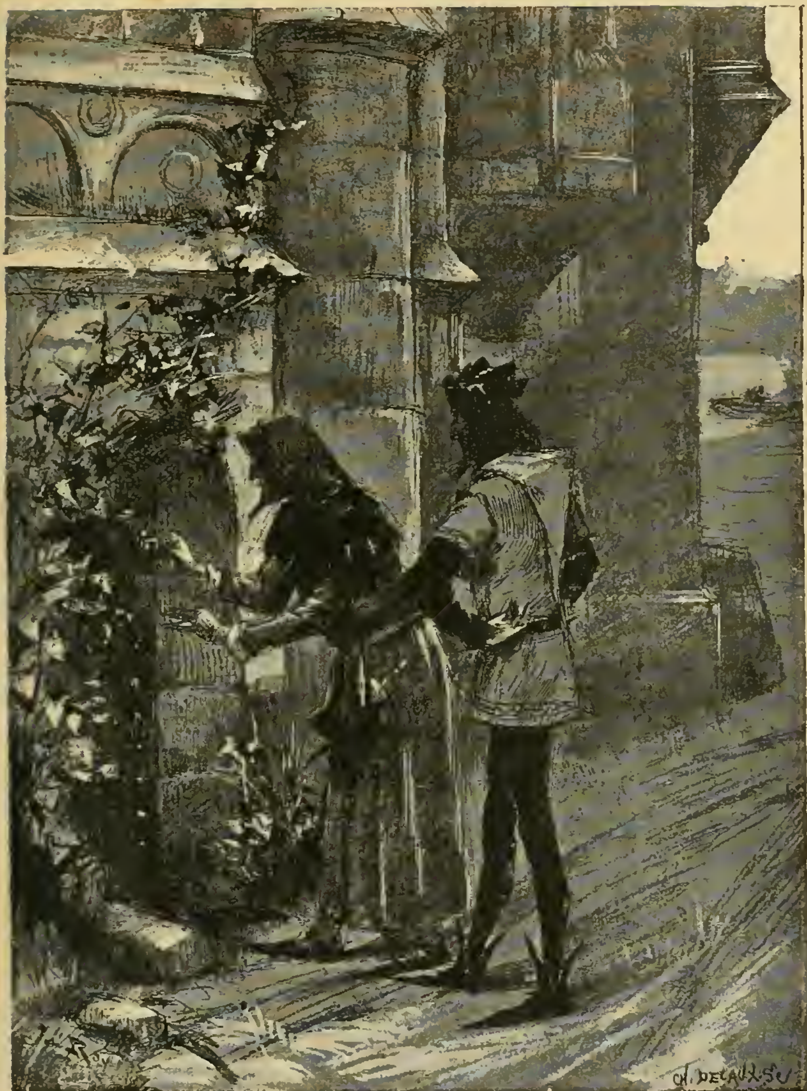
— ... Du surintendant des finances.

— De Buridan ?

Le mire inclina la tête affirmativement.

Jehan de Sarcelles fronça le sourcil, et d'un ton de mauvaise humeur :

— Cependant, dit-il, vous devez savoir par le duc d'Égypte, que dans l'entretien d'hier, le sire de Bournonville nous a donné



Une clef qu'il introduisit dans une petite porte, à demi enfouie sous des terres et des plantes grimpantes. (Page 1422.)

sur ses projets les explications les plus sincères et les plus catégoriques que nous pussions désirer.

— J'ai ouï dire cela, fit nettement Orsini.

— Alors, qui vous amène ce matin, demanda ironiquement le docteur ès Sorbonne ; auriez-vous appris par hasard que le surintendant ait changé d'opinion dans le courant de cette nuit ?

L'Italien haussa légèrement les épaules.

— J'ai appris mieux que cela, murmura-t-il en plissant les paupières d'un air entendu.

— Et quoi donc? exclama Jehan.

— Que le capitaine Buridan n'a jamais pris réellement d'engagement avec vous ni avec les autres.

— Qu'est-ce encore que cela? gronda Jehan.

— Le sire de Bournonville vous leurre comme il l'a fait jusqu'à présent et comme il continuera à le faire, si l'on n'y met bon ordre.

Le docteur eut un geste d'impatience.

— Toujours le même langage, fit-il entre ses dents.

— Eh! *per Baccho!* je ne puis changer de langage, du moment que votre ami ne change pas de conduite.

— Quelles raisons aurait-il de nous trahir? Quelles raisons le poussaient à venir hier à ce rendez-vous?

— Parce que lui-même l'avait sollicité, ce rendez-vous.

— Je ne comprends plus.

— Êtes-vous donc assez naïf pour supposer que le langage tenu l'autre soir par Landry était dû à l'épaisse cervelle du tavernier?

— Qui donc le lui aurait dicté?

— Eh! l'homme dont il est le serviteur... le sire de Bournonville.

— Les preuves...

— Les preuves!... demandez-les à Alix.

A ce nom, le visage de Jehan de Sarcelles s'assombrit soudain; le docteur venait de se rappeler le langage que lui avait tenu, la veille au matin, la fille d'Orsini, et les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la singulière conduite de Landry.

L'Italien l'examinait curieusement du coin de l'œil et lisait, comme dans un livre ouvert, toutes les réflexions qui passaient par la cervelle du docteur.

Et il sourit en l'entendant murmurer :

— Cependant, je ne puis m'expliquer le pourquoi de cette attitude de Buridan.

— Eh! par le Christ! elle est toute simple, cependant, et toute

compréhensible ; gagner du temps, voilà son seul but. Si nous lui faisons crédit pour les engagements qu'il a pris vis-à-vis de nous, il s'arrangera de telle sorte que, lorsque nous lui demanderons des comptes, il nous serrera au col.

La figure de Jehan s'allongea.

— Mais des preuves de tout cela, s'écria-t-il, des preuves?

— Trouvez-vous ce soir, vers la cinquième heure, au *Chat-qui-Pesche.* Vous avez pour y aller un prétexte tout trouvé : Alix ; faites votre possible pour dissimuler vos inquiétudes et cacher vos soupçons; soyez gai, souriant, amoureux. Si Landry met la conversation sur Bournonville, feignez d'avoir toujours la même opinion et la même confiance en lui ; vers six heures, je viendrai vous rejoindre et vous aiderai à jouer votre rôle.

— C'est donc au *Chat-qui-Pesche* que vous m'allez fournir les preuves de la trahison de Bournonville ? demanda Jehan.

— A cela je ne puis vous répondre encore ; qu'il vous suffise d'être exact au rendez-vous et de bien faire ainsi que je viens de vous dire ; car il dépend uniquement de vous que mon plan réussisse ou non.

— Et comment cela?

— En agissant de telle sorte que Landry ne puisse se douter de rien et, par conséquent, mettre le surintendant sur ses gardes... Sur ce, bonne chance et à ce soir.

Là-dessus, Orsini, rabattant son chaperon sur ses yeux, sortit, après avoir adressé à Jehan un petit salut protecteur.

Quelques minutes après, le docteur ès Sorbonne, tout soucieux, quittait son logis pour promener par les rues de la capitale son cœur tourmenté et son cerveau inquiet.

Le grand air est un remède souverain.

Le soir, à l'heure indiquée, Orsini, toujours costumé en artisan, ouvrit la porte du *Chat-qui-Pesche*, et, apercevant Jehan assis seul en un coin du cabaret, vint à lui, le sourire aux lèvres et la main tendue.

A la vue de l'Italien, Landry s'approcha, le bonnet à la main, l'échine courbée obséquieusement.

— Qu'y a-t-il pour le service de votre seigneurie? demanda-t-il d'un ton patelin.

— Un autre broc de vin et un gobelet, répliqua l'Italien, d'un ton qui indiquait suffisamment son désir de ne pas poursuivre l'entretien.

Puis, s'asseyant en face de Jehan :

— Eh bien! demanda-t-il à voix basse, quoi de nouveau?

— Absolument rien.

— Avez-vous causé avec Landry?

— Oui ; mais le bonhomme est plus fin qu'il ne paraît et cette conversation ne m'a rien appris.

Le mire eut un geste d'insouciance.

— Bast! chuchota-t-il, êtes-vous toujours disposé à vous convaincre, par vous-même, des dispositions du sire de Bournonville à notre égard?

— Plus que jamais, fit sourdement le docteur, j'en ai assez de ces incertitudes, de ces hésitations; je veux être fixé.

— Suivez-moi donc, répondit le mire, car voici l'heure.

Et se levant, il dit à haute voix, pour être entendu de Landry qui s'approchait d'un air indifférent :

— J'ai rendez-vous de l'autre côté de l'eau; s'il vous plaisait de m'accompagner, vous m'obligeriez infiniment, car, à vrai dire, je ne me soucie guère de courir les rues à cette heure?

En parlant de la sorte, il adressait un coup d'œil d'intelligence à Jehan, qui répondit aussitôt :

— Je ne demande pas mieux, car je demeure précisément de ce côté et nous cheminerons de compagnie jusqu'à mon logis de la rue de la Montagne.

Les deux hommes se levèrent et, après avoir pris congé de Landry, sortirent du cabaret, longtemps suivi du regard par le confident de Buridan, tout étonné de voir l'Italien et le docteur aussi bien d'accord.

— Allons! grommela-t-il entre ses dents, voilà ce brave docteur entre les mains de ce suppôt d'enfer; le diable seul sait toutes les calomnies que, certainement, il va lui débiter contre le sire de Bournonville.

Il poussa un grognement de rage et rentra dans son établissement.

Pendant ce temps, Orsini marchait, suivi de Jehan, nerveux à la pensée que Buridan, son ami, cet homme au caractère si élevé, manquait à ses engagements, comme le premier truand venu et qu'Orsini, ce traître de profession, allait lui fournir la preuve de cette traîtrise.

Il allait, aux côtés du mire, silencieux et sombre, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixés à terre.

Tout à coup, il s'arrêta.

— Et où m'emmenez-vous de la sorte, messire Orsini? demanda-t-il.

— En la Cité, derrière le cloître Notre-Dame.

— Est-ce donc là votre logis?

— Non pas le mien, mais celui d'un de mes amis.

Jehan regarda l'Italien d'un air soupçonneux.

— Et c'est là, murmura-t-il, que vous m'allez mettre en mains ces fameuses preuves que vous prétendez posséder de la trahison de Bournonville!

Sans répondre à cette question, Orsini se contenta de dire :

— Hâtons-nous, messire Jehan, car le temps presse.

Au lieu de traverser le Pont-aux-Meuniers, les deux hommes, allongeant le pas, cotôyèrent la rive de la Seine jusqu'à la place de Grève qu'ils dépassèrent pour s'arrêter enfin derrière le mouton Saint-Jean.

Pour la seconde fois, le docteur ès Sorbonne s'apprêtait à questionner son guide lorsque celui-ci, pivotant sur ses talons, se tourna dans la direction de la Seine, et, élevant son chaperon au-dessus de sa tête, l'agita en l'air par trois fois.

A l'autre rive une barque était attachée, dans laquelle se trouvait un homme occupé en apparence à raccommoder des filets; mais il devait observer nos deux compagnons car, à peine aperçut-il le signal d'Orsini, qu'il laissa tomber son filet au fond du bateau, prit ses rames et nagea vigoureusement vers la grève

En quelques instants il aborda.

— Embarquez, fit vivement Orsini, à Jehan stupéfait.

Quand l'Italien et son compagnon eurent pris place, le batelier éloigna d'un coup de rame l'embarcation du bord ; mais, au lieu de rejoindre l'autre rive en droite ligne, comme il avait fait pour venir, il remonta la rivière jusqu'à la pointe orientale de la Cité, et vint accoster à l'endroit même où se trouvent aujourd'hui les bâtiments de la Morgue.

Le mire et le docteur, sautant à terre, s'engagèrent vivement dans la petite rue des Prêtres qui longeait le cloître Notre-Dame.

Enfin, à sa grande stupéfaction, Jehan de Sarcelles vit son guide s'arrêter devant l'hôtel des comtes de Beaugency, tirer de son escarcelle une clef qu'il introduisit dans une petite porte à demi enfouie sous des terres et des plantes grimpantes.

La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés.

— Entrez, dit l'Italien en s'effaçant.

Jehan entra sans crainte, non cependant sans mettre la main sur sa dague, passée dans sa ceinture, sous son surcot; puis il fit quelques pas, en avant, dans le corridor sombre, pendant qu'Orsini refermait soigneusement la porte.

Puis le mire rejoignant son compagnon, lui mit la main sur l'épaule et l'arrêta :

— Si vous éprouvez quelque répugnance à me suivre, maître, fit-il, il est temps encore de retourner en arrière.

— Et pourquoi aurai-je répugnance ? demanda Jehan avec vivacité.

L'Italien eut un petit ricanement.

— Peut-être trouvez-vous étranges toutes les précautions que je prends... et vous pourriez redouter un piège au bout de tout ce mystère.

— Un piège! exclama Jehan, et dans quel but?... Nous avons fait ensemble pacte d'alliance, et j'ai la prétention d'être plus utile à vos projets ambitieux que vous ne pouvez servir, vous, à mes désirs de vengeance.

— Cela peut être vrai, murmura Orsini.

— J'en conclus donc, poursuivit le docteur d'une voix ferme,

que si l'un de nous deux avait à craindre quelque chose, ce ne serait pas moi.

L'Italien tressaillit.

— Est-ce une menace? gronda-t-il.

Ce fut au tour de Jehan de ricaner.

— Avouez, Messire, fit-il, que j'aurais mauvaise grâce à vous menacer au moment où vous m'allez rendre service.

— Est-ce bien un service que je vous rends là?

— Il n'en est pas de plus grand, à mon sens, que de vous ouvrir les yeux sur un faux ami.

— Marchons donc, dit l'Italien; mais laissez-moi passer devant... Nous n'avons, il est vrai, aucun autre obstacle à redouter que l'obscurité, mais cela vous donnera plus d'assurance pour avancer.

Silencieusement, les deux hommes se mirent en marche.

Après une centaine de pas, Orsini s'arrêta.

— Prenez garde, dit-il, nous allons nous engager dans un escalier un peu roide; retenez-vous des deux mains aux murailles.

Tout aussitôt, Jehan sentit sous son pied la première marche de l'escalier annoncé, et il s'engouffra, à la suite de l'Italien, dans une cage étroite, en forme de vis, semblant creusée dans le roc même et qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Le docteur compta ainsi une centaine de marches, puis, soudain, ses pieds rencontrèrent un terrain plat, formé d'une sorte de sable légèrement détrempé, et la course recommença, plus rapide, toujours dans l'obscurité, où l'Italien s'enfonçait avec assurance, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois suivant une ligne absolument droite.

— Par saint Treignant! ne put s'empêcher de murmurer Jehan, quel chemin nous faites-vous suivre?

L'Italien poussa un léger rire.

— Vous le voyez, répondit-il, un chemin long, il est vrai; mais qu'importe si vous trouvez au bout ce que vous cherchez.

— Dieu le veuille! grommela le docteur en serrant les dents.

Enfin, Orsini s'arrêta.

— Nous avons, tout à l'heure, descendu un escalier, dit-il ; il nous faut maintenant en remonter un autre.

En même temps, il s'engageait dans un escalier d'ascension à peu près égale à celle du précédent.

— Là, murmura l'Italien, lorsque la dernière marche eut été gravie, nous voici arrivés au terme de notre voyage.

— Où sommes-nous? demanda le docteur en promenant autour de lui ses regards curieux, sans cependant définir aucun des objets qui l'entouraient et qu'une ombre épaisse noyait.

— Le voulez-vous savoir absolument?

— Ma question vous prouve tout au moins que cela m'intéresse.

Orsini hésita un moment; puis, se décidant tout à coup :

— Qu'importe, après tout, dit-il. Eh bien ! nous sommes dans l'intérieur du Palais.

Jehan fit un léger bond en arrière.

— Dans l'intérieur du Palais ! exclama-t-il d'une voix sourde.

— Cela vous étonne?

— Je vous l'avoue, car c'est de votre part une imprudence sans nom.

— N'avais-je pas promis de vous montrer Bournonville en flagrant délit de trahison?

— C'est vrai; mais vous risquez votre tête, reprit Jehan.

— Je n'ai jamais su résister au plaisir de me venger d'un ennemi, fit l'Italien d'une voix sifflante, quelles que dussent être les conséquences de ma conduite.

Et, sur ces mots, prenant Jehan par la main, il l'entraîna à travers les grandes salles désertes et les couloirs sombres jusqu'à un petit vestibule où il s'arrêta.

Le docteur l'entendit ouvrir une porte, et en même temps il devina que son compagnon lui faisait franchir cette porte et qu'il entrait dans une pièce.

— Nous y voici, murmura Orsini.

— Mais, je ne vois rien, fit à part lui Jehan de Sarcelles fort intrigué.

— Patience et surtout silence, gronda l'Italien; car, si ma tête



... se jeta à son cou et l'enlaça d'une étreinte passionnée. (Page 1427.)

n'est guère en sûreté ici, je doute fort que la vôtre le soit davantage; vous n'avez pas l'honneur de plaire à la reine Marguerite, et une accusation d'attentat contre la vie du roi expliquerait fort bien votre présence au palais, en même temps qu'elle permettrait à la reine de se débarrasser d'un adversaire gênant.

Le docteur se tut.

— Venez, lui souffla à l'oreille l'Italien, et quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, tenez-vous calme.

Ce disant, il conduisit Jehan près de la muraille, chercha lui-même un moment dans la draperie; puis, tout à coup, un rayon lumineux éclaira vivement le réduit dans lequel ils se trouvaient.

— Qu'est-ce que cela? exclama Jehan.

Orsini sourit de l'étonnement de son compagnon.

— Cela! dit-il, c'est un trou auquel vous allez appliquer tantôt votre œil, tantôt votre oreille, suivant que la scène qui va se passer vous paraîtra plus intéressante à être regardée qu'écoutée, et réciproquement.

C'était, on se le rappelle, dans ce même cabinet qu'Orsini avait conduit l'infortuné Philippe d'Aulnay pour lui donner la preuve des sorties nocturnes de la reine.

Avidement, le docteur ès Sorbonne colla son œil à l'ouverture et poussa un soupir d'admiration à la vue d'une vaste pièce tout ornée de boiseries admirablement travaillées et ornée de tentures d'un grand prix.

— Quel est ce logis? demanda-t-il à voix basse.

— Le logis de la reine, répondit Orsini... Dame Marguerite va venir tout à l'heure en cette pièce en compagnie du sire Lyonnet de Bournonville... Puissent les actes et les paroles de votre ami vous édifier complètement sur la sincérité de sa conduite et vous démontrer le peu de cas que vous devez faire de lui.

A ce moment, Jehan tressaillit; son oreille, appliquée à la petite ouverture, lui faisait percevoir dans l'appartement royal un bruit faible mais distinct, et il se hâta alors de remplacer son oreille par son œil.

Alors Orsini l'entendit murmurer ces mots :

— Par saint Treignant! qu'elle est belle!

C'était de la reine que le docteur parlait avec tant d'enthousiasme.

Marguerite venait en effet d'entrer.

Vêtue, ou plutôt dévêtue d'une robe de lin noir lamé d'or, dont la transparence laissait apercevoir la blancheur marmo-

réenne de sa peau, elle s'avançait pieds nus sur les peaux noires qui jonchaient le sol, jusqu'à une pile de larges coussins sur lesquels elle se laissa tomber languissante.

Par l'échancrure de son corsage, Jehan voyait ses seins se soulever violemment comme sous l'empire d'une émotion profonde ; mais il était facile de deviner le genre de cette émotion à la posture languissante de la reine, à ses yeux demi clos et noyés, à ses narines palpitantes, à ses lèvres voluptueusement entr'ouvertes, à son visage, enfin, d'une pâleur adorable, que les mèches soyeuses de sa fauve chevelure encadraient divinement, et qui reflétait l'amour dont les feux la dévoraient.

Quelques secondes la reine demeura ainsi, immobile, jouant machinalement avec la cordelière de soie qui entourait sa taille.

Puis, soudain, Jehan la vit tressaillir, se relever sur un coude et jeter vers la porte un regard étincelant.

La porte s'ouvrit et, la tenture se relevant, découvrit le sire de Bournonville qui venait d'entrer, revêtu d'un splendide et élégant costume de cour.

— Lui ! murmura Jehan avec un accent d'effroi et de colère.

A la vue du surintendant, la reine battit joyeusement des mains, courut à lui, se jeta à son cou et l'enlaça d'une étreinte passionnée.

Le docteur poussa un cri de rage.

— Silence donc! gronda Orsini en lui serrant le bras avec force... Voulez-vous donc nous faire conduire de compagnie à Montfaucon ?

Alors Jehan colla son oreille à la muraille.

— Eh! quoi! fit Lyonnet, vous m'avez demandé, ma mie, s'agit-il de chose importante?

— Est-il chose plus importante que l'amour ? répondit la reine d'une voix langoureuse.

Et le docteur ès Sorbonne entendit le bruit d'un baiser.

— Mais encore? insista le sire de Bournonville.

— Je voulais te voir, répliqua Marguerite avec feu, je voulais te voir, te dire que je t'aime et te faire un reproche.

— Avez-vous donc, ma reine, quelque chose à me reprocher? demanda amoureusement Lyonnet.

— Comme reine, non certes... mais comme femme...

Et un profond soupir s'exhala de la bouche de Marguerite.

— Comme femme !... répéta le surintendant tout surpris.

— Crois-tu donc que je ne languisse pas sur ma couche déserte?

Bournonville poussa une exclamation.

— Oh! doux reproche! s'écria-t-il, reproche bien mérité et que je ne veux plus t'entendre m'adresser... car je suis le plus grand des coupables. Moi! délaisser la femme la plus adorable de France... Mais, ma Marguerite bien-aimée, les fourches de Montfaucon ne sont pas assez élevées pour m'y accrocher...

Et, enlaçant sa maîtresse dans ses bras puissants, il lui déposa sur les lèvres un baiser brûlant.

— Ne crains rien, murmura-t-il à son oreille d'un ton caressant... Je te promets des nuictées d'amour qui effaceront jusqu'aux plus dévorants souvenirs de tes fêtes en Tour de Nesle... Je te veux faire oublier tous tes amoureux de passage... Je veux que tu te croies encore au beau temps de notre jeunesse.

Marguerite poussa un soupir qui disait ses regrets et ses désirs.

— Oui, exclama tendrement Lyonnet, plus d'inquiétude, plus de sang; noyons dans l'ivresse mes remords et les tiens, et chassons, par la puissance de notre amour, les spectres qui, la nuit, viennent hanter notre sommeil.

Un frisson secoua les membres de Marguerite et son visage devint tout pâle.

— Tais-toi! bégaya-t-elle, tais-toi... n'évoque pas ces choses terribles.

Puis, tout à coup, s'écartant de Bournonville, elle lui dit avec une nuance d'inquiétude dans la voix :

— Mais que parles-tu d'amour? que parles-tu de quiétude?... C'est à la lutte qu'il nous faut préparer et non aux doulces nuictées.

— La lutte!... quelle lutte? demanda-t-il tout surpris

— Et ces amis qui attendent de toi le serment que tu leur fis jadis ! les as-tu donc oubliés?... Ne penses-tu pas qu'avant peu, quelle que soit ton habileté, ils vont te mettre en demeure de tenir ta promesse, peut-être...

Un ricanement l'interrompit.

— Ventredieu! exclama Bournonville, que viens-tu parler céans de ces gens-là ?... Un peu de patience, ma reine bien-aimée, et tu verras que le capitaine Buridan n'est pas seulement un hardi donneur de coups d'épée, mais aussi un homme politique non dépourvu d'habileté.

Jehan de Sarcelles écoutait, la poitrine oppressée et serrant les poings avec tant de violence que les ongles lui rentraient dans la chair.

— Que veut-il dire? demanda-t-il d'une voix sifflante à Orsini.

— Écoutez, lui dit simplement celui-ci avec un calme railleur.

Bournonville continuait après s'être tu un instant :

— Je veux agir de telle sorte, ma Marguerite aimée, qu'avant peu tu verras à tes pieds ces terribles ennemis : le duc d'Égypte avec ses truands féroces... Jehan de Sarcelles avec son peuple turbulent d'escholiers.

Le docteur ès Sorbonne poussa un sourd rugissement.

— Oh ! le traître! gronda-t-il. Il faudra, par saint Treignant ! qu'il me paie cher...

Orsini lui posa la main sur l'épaule.

— Un peu de calme, messire le docteur en philosophie, murmura-t-il ironiquement, et écoutez.

La reine, curieuse, demanda :

— Ce Jehan de Sarcelles est ton ami ? n'est-ce pas ?

— Mon grand ami, en effet; il a en moi une confiance absolue, et ceux qui cherchent à faire naître dans son esprit des soupçons touchant mes intentions, sont fort mal reçus, paraît-il.

Et il ajouta :

— Je sais cela par un homme qui m'est fort dévoué... le cabaretier Landry ; tu sais, celui chez lequel notre cher Orsini avait mis sa fille en dépôt.

— Oui, murmura la reine qui, au nom d'Orsini, était devenue soucieuse je sais... mais lui-même, l'Italien, n'est pas un des moins à craindre...

— Que veux-tu, répliqua Bournonville avec amertume, ne m'as-tu pas défendu d'en finir avec lui... autrement, je l'eusse fait rechercher et, si bien caché qu'il soit, il y a longtemps...

La reine poussa un léger cri d'effroi.

— Non, dit-elle, non ; celui-là, je veux qu'il ait la vie sauve.

— Mais enfin, insista Lyonnet, me diras-tu pourquoi cet homme t'intéresse au point que tu le laisses tranquillement et en toute sécurité, travailler contre toi, contre moi ?

Marguerite jeta sur son compagnon un regard singulier; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et un moment, Bournonville put croire qu'il allait enfin connaître le mystère qu'il pressentait entre la reine et l'Italien.

Mais les lèvres se refermèrent sans avoir prononcé une seule parole, les paupières s'abaissèrent, voilant le regard qui peut-être eut trop parlé, et elle répondit :

— Plus tard, peut-être, je te dirai... Mais aujourd'hui, non... ne m'interroge pas; je ne puis... je ne veux pas parler.

Bournonville eut un geste d'impatience.

— Soit, gronda-t-il... qu'il soit fait suivant tes désirs... mais un jour viendra, j'espère, où tu ne couvriras plus de ta protection cet Italien maudit, et il ne perdra rien pour attendre...

Marguerite feignit de n'avoir point entendu cette menace et dit d'un ton plein d'indifférence :

— Par exemple, il en est un que je t'abandonne volontiers et tout entier, c'est Guillaume Feutrier.

— Celui-là, fit le surintendant des finances, le moment est proche où je le tiendrai en ma possession, et alors... d'un mouvement violent, il acheva sa phrase.

Et il ajouta avec un peu d'hésitation.

— Reste messire Gaulthier d'Aulnay...

Il se tut, étudiant à la dérobée sur le visage de Marguerite, l'effet produit par ces quelques mots.

La reine demeura impassible et répondit avec une nuance de pitié mêlée d'intérêt.

— Oh ! un enfant !... un jouvenceau... tu ne voudrais pas le craindre, mon Lyonnet !

— Le craindre ! non en vérité, répartit le surintendant des finances, en fronçant les sourcils... cependant...

— Cependant ?... interrogea Marguerite.

— N'aurais-je pas des raisons d'être jaloux ? murmura-t-il en fixant sur elle un regard étrange.

Elle tressaillit et se mit à rire.

Mais son rire sonnait faux ; elle le sentit et, entourant de son bras le cou de Bournonville :

— Jaloux !... Allons donc... n'es-tu pas mon Lyonnet ?... Le Lyonnet d'autrefois ?... Mon premier amour ?... Crois-tu que ce pauvre Gaulthier sache aimer comme toi ?

Bournonville haussa les épaules, indiquant combien peu il se fiait aux paroles de Marguerite.

Puis il ajouta, après un court silence :

— Et Jeanne...

— Pâques Dieu ! exclama Marguerite avec un éclair dans la prunelle, voilà plusieurs fois en quelques jours que tu me parles de la princesse d'Évreux. Qu'en veux-tu faire ?

Elle regarda son amant droit dans les yeux.

— ...Ta maîtresse, peut-être ? ajouta-t-elle d'une voix sifflante.

Un sourire plein d'étranges sous-entendus courut sous la moustache de Bournonville qui répondit, tout égayé :

— Quelle plaisanterie !

— Cependant...

— Je parle sérieusement, fit-il ; j'ai ouï dire que l'abstinence dans laquelle la princesse Jeanne vit depuis que les fêtes de la Tour de Nesle sont interrompues, lui pesait fort.

— Que t'importe ? répliqua la reine impatientée.

— Il m'importe... il m'importe que nous donnions à nos ennemis le moins de prise possible sur nous.

— Cependant, répliqua la reine avec un sourire, ce n'est point une raison parce que je trouve à contenter céans mon cœur, pour

que mes sœurs soient obligées de languir sur leur couche solitaire.

Le surintendant des finances ne répondit rien.

Songeur, il demeurait immobile, la tête inclinée sur la poitrine, les yeux fixés à terre.

Il réfléchissait au singulier langage que venait de lui tenir Marguerite, et, en son esprit, d'étranges idées surgissaient doucement.

Avec l'instinct naturel à toute femme, la reine avait deviné le désir de Bournonville concernant la princesse Jeanne, et elle n'avait point été dupe de l'explication ambiguë faite par son amant.

Mais, ce qu'elle ne pouvait savoir, c'est que sur la possession de la princesse d'Évreux, le surintendant des finances avait bâti tout un plan, dans le but d'asseoir davantage encore sa puissance.

Il s'était juré d'être l'amant de Jeanne, comme il était celui de Marguerite; mais il ne pouvait, en présence de la jalousie que venait de manifester Marguerite, froisser celle-ci trop violemment; et, en parlant de la Tour de Nesle, la reine lui offrait inconsciemment un moyen de tourner la difficulté.

Oui, lancer à nouveau Jeanne dans les plaisirs périlleux d'autrefois, n'était-ce pas là un moyen de la tenir davantage encore dans sa main.

Il est vrai que c'était renouveler les scènes sanglantes d'autrefois, et soulever à nouveau la rumeur populaire qui commençait à s'apaiser.

Et puis, ainsi qu'il l'avait dit tout à l'heure à Marguerite, ses anciens amis, ses ennemis de demain étaient ceux-là auxquels on allait forger de nouvelles armes.

Mais le sire de Bournonville n'était point homme à s'arrêter devant des obstacles, quels qu'ils fussent, au contraire, les difficultés excitaient son audace et son imagination.

— Que vous me semblez rêveur, Messire le surintendant, fit Marguerite étonnée de ce long silence.

Comme réveillé en sursaut, Lyonnet tressaillit.



La tête enfoncée entre les mains, un homme lisait avec attention un parchemin tout couvert d'écriture bizarre (Page 1437.)

— Ne vous inquiétez pas, ma mie, répondit-il, je ne veux point donner matière à votre jalousie ni laisser plus longtemps cette chère Jeanne languir du mal d'amour... aussi, pour vous prouver ma fidélité et mon désir de vous être agréable, je vais m'occuper de préparer, dès à présent, pour vos chères belles-sœurs, ces

nuictées d'amour que ce maudit Orsini préparait autrefois pour vous.

— Je t'aime ! mon Lyonnet, soupira la reine, en jetant ses bras blancs autour du cou de son amant.

Jehan de Sarcelles n'avait plus rien à apprendre ; il éloigna son oreille de la muraille.

— Eh bien ! fit à voix basse Orsini, en remarquant la pâleur effrayante du docteur ès Sorbonne, en avez-vous suffisamment entendu pour être convaincu ?

Jehan porta à son front que mouillait une sueur froide, sa main tremblante.

— Oui, balbutia-t-il, vous aviez raison, maître Orsini... trop raison.

Et il ajouta, serrant les dents, crispant ses poings :

— Ah ! l'infâme !... le traître !... gronda-t-il... il faut que je l'aie entendu de mes propres oreilles pour le croire capable d'une pareille félonie ; lui, Lyonnet de Bournonville, agir de la sorte !... C'était bien la peine de se tailler à coups d'épée une réputation d'honneur et de loyauté !...

Et Jehan éclata en sanglots, tellement était grande la souffrance que lui causait cette amitié si subitement et si atrocement brisée.

Orsini le regardait silencieusement, assistant avec une joie non dissimulée à cette grande douleur.

— Allons, dit-il, ne nous attardons pas ici... nous pourrions faire de mauvaises rencontres par les couloirs... sans compter que d'autres soins nous réclament ailleurs.

Comme un cadavre ambulant, Jehan de Sarcelles suivait l'Italien, à travers les détours du palais, jusqu'à l'escalier qu'ils descendirent vivement.

Alors, Orsini ralentit sa marche ; ils n'avaient plus maintenant aucune surprise à redouter.

Au sortir de l'hôtel de Beaugency, les deux hommes remontèrent dans la barque qui les attendait et quelques minutes

après, le mire déposait Jehan de Sarcelles sur la berge, juste en face le cabaret du *Chat-qui-Pesche*.

CHAPITRE LXXIX

Dans lequel Orsini fait à Gaulthier d'Aulnay une proposition qui lui agrée fort.

Quelque temps, la barque dans laquelle se trouvait Orsini stationna au milieu de la rivière, immobile.

Puis, lorsque l'Italien eut vu pénétrer Jehan de Sarcelles dans l'intérieur du *Chat-qui-Pesche*, il fit signe à son compagnon de reprendre ses rames, certain alors de n'être pas épié par le docteur ès Sorbonne.

Pendant cinq minutes, on remonta le cours de la Seine ; mais l'Italien fit un signe et l'homme, d'un vigoureux coup de rame, changeant la direction de la barque, coupa le courant en ligne droite et vint accoster derrière l'église Saint-Jean.

— C'est bien, murmura Orsini, en sautant à terre, tu peux partir.

Silencieusement le batelier s'inclina et bientôt l'Italien qui, debout sur la rive, le regardait s'éloigner, le vit se fondre dans le brouillard.

Alors, il tourna les talons et s'engagea dans un fouillis de ruelles bordées de maisons aux toits pointus, tellement rapprochées que c'est à peine si un peu d'air et de lumière y pouvait pénétrer.

Sans hésitation et avec l'assurance d'un homme qui connaît le quartier, il allait, tournant tantôt à droite tantôt à gauche, s'arrêtant fréquemment pour regarder derrière lui, dans la crainte d'être suivi.

Un moment, il se jeta dans l'encoignure d'une maison, rete-

nant son souffle et tenant à la main une dague formidable qu'il avait aussitôt tirée de dessous son surcot.

Il lui avait semblé entendre un bruit de pas.

Mais c'était là une fausse alerte ; il eut beau prêter l'oreille, il ne perçut dans le silence de la nuit rien autre chose que les battements de son cœur que la crainte rendaient plus violents.

Après une demi-heure d'une course épeurée, il arriva devant une maison basse, formée d'un seul étage et dans le mur de laquelle aucune ouverture n'était percée, sauf cependant une petite porte fort étroite près de laquelle il s'arrêta.

Là encore, il se retourna, le dos à la porte, la face tournée vers la ruelle enveloppée d'une ombre épaisse qu'il cherchait vainement à sonder de ses regards perçants.

Rien ne remuait au loin.

Alors, il s'agenouilla, appliquant son oreille contre terre et écouta.

Aucun pas ne se faisait entendre.

Il poussa un soupir de soulagement, se releva, et après avoir promené quelques secondes ses mains sur les énormes clous à tête ronde qui retenaient l'armure de fer dont la porte était bardée, il en rencontra un sur lequel il arrêta son doigt; doucement il appuya, et sous cette pression, la tête du clou se déploya, decouvrant une serrure dans laquelle Orsini introduisit une petite clé qu'il avait tirée de son escarcelle.

Sans bruit, la porte roula sur ses gonds.

Par mesure de précaution, l'Italien se retourna encore, s'assura qu'aucun œil indiscret ne le pouvait voir et vivement se glissant par l'entre-bâillement, se trouva dans la maison.

Une lanterne de corne éclairait faiblement l'espèce de vestibule dans lequel il se trouvait.

En face la porte, se dressait un escalier conduisant à l'étage supérieur par des marches aussi raides que les échelons d'une échelle ; à côté de cet escalier, un trou noir s'ouvrait dans le sol, assez grand pour donner passage à un homme.

Orsini prit la lanterne et, s'approchant du trou, se baissa pour en éclairer l'intérieur.

C'était une sorte de cheminée ronde et pleine d'ombre, garnie de barreaux de fer superposés au moyen desquels on devait certainement descendre dans les caveaux de la maison.

L'Italien, se penchant, écouta.

— Rien, murmura-t-il... il est en haut.

Il se redressa, remit la lanterne de corne à sa place et avec plus d'agilité que l'on n'en eût pu supposer chez un vieillard, gravit les marches conduisant à l'étage supérieur.

Une sorte de palier se rencontra, dont l'un des pans était masqué d'une tenture.

Amortissant le bruit de ses pas, Orsini s'approcha de la tenture, la souleva doucement et passa sa tête, plongeant avec curiosité ses regards dans la pièce sur le seuil de laquelle il se trouvait.

C'était une grande chambre carrée dont les murs disparaissaient sous des draperies noires, toutes parsemées d'ornements bizarres et cabalistiques.

Dans un coin, immobile en son ossature funèbre, se dressait un squelette de dimension gigantesque.

Sur le sol, traînant çà et là, sans ordre aucun, des instruments bizarres, des outils étranges et terrifiants, des ossements ayant appartenu à une variété infinie d'animaux.

Étalés pêle-mêle sur une grande table recouverte d'un tapis noir, se voyaient des livres, des parchemins, des crânes de morts, des cornues, des alambics ; il y avait aussi un grand bassin de verre rempli d'eau dans lequel nageaient des poissons rouges ; au fond, se traînait une salamandre.

Au plafond, parmi des bêtes empaillées, pendait un crâne de mort tout luisant dont une chouette avait fait son perchoir et sur lequel elle se balançait, poussant de temps en temps un cri rauque et sinistre.

Deux cages étaient, en outre, accrochées au mur : l'une contenait trois poules noires; dans l'autre sautaient et piaulaient une vingtaine d'oiseaux de toutes sortes et de toutes couleurs.

Assis devant la table, la tête enfoncée entre les mains, un homme lisait avec intention un parchemin tout couvert d'écriture bizarre et de caractères cabalistiques.

— Par saint Grégoire! murmura-t-il tout à coup, en frappant les dalles d'un pied impatient, il faut que ce soit le diable qui s'en mêle pour m'empêcher de trouver cette formule.

Alors, Orsini s'avança.

— *Per Baccho!* exclama-t-il, cela ne va donc pas comme tu veux, compère Guillaume?

Au son de cette voix, le diacre, — car c'était lui, — releva la tête.

— Ah! c'est vous! gronda-t-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Eh! par le sang du Christ! qui voudrais-tu que ce fût?

— Le sais-je moi? répondit Feutrier... n'empêche que j'ai eu peur!

Orsini répliqua en riant.

— Quand on a l'âme aussi noire que la tienne, on tremble toujours.

L'autre eut un haussement d'épaules.

— Avouez que si le sire de Bournonville se doutait de la besogne à laquelle nous nous livrons ici, il ne serait pas long à nous faire happer par quelques-uns de ses gardes qui nous enverraient continuer chez monsieur le grand prévôt...

Impatienté, l'Italien claqua des doigts.

— Eh bien! et ce travail... avance-t-il?

Le diacre hocha la tête d'un air découragé.

— Je suis encore descendu tout à l'heure, fit-il, j'ai examiné le philtre avec soin...

— Et alors?...

— Il manque certainement un agent inconnu, le seul qui pourrait lier ensemble toutes ces mixtures.

— Es-tu sûr, au moins, d'avoir bien interprété la formule?... la moindre erreur peut faire manquer l'opération, demanda le mire, dont les sourcils se contractèrent légèrement.

— C'est précisément ce dont je m'assurais, quand vous êtes entré, répartit le diacre.

Et il lui montra, d'un geste, le parchemin déroulé devant lui et couvert de caractères et de chiffres.

Orsini y jeta un coup d'œil distrait; puis, brusquement:

— Descendons, fit-il.

Guillaume Feutrier se leva et, prenant la cire qui éclairait la pièce, sortit suivi de l'Italien.

Lentement les deux hommes descendirent l'escalier; arrivés dans le vestibule, le diacre ficha la cire dans le mur et prit la lanterne de corne à laquelle il attacha une corde qui pendait à un clou.

— Si vous le voulez bien, messire, dit-il en s'approchant du trou vers lequel, en entrant, Orsini s'était penché tout d'abord, vous allez descendre le premier... vous connaissez les êtres moins bien que moi, et je vous éclairerai.

Sans répondre, l'Italien posa le pied sur le premier échelon de fer, et commença la descente, accompagné par la lanterne que le diacre laissait filer au bout de la corde, dans la cage de cet étrange escalier.

Enfin, Orsini toucha le fond et, immobile, attendit que le diacre l'eût rejoint.

Alors, Guillaume Feutrier prit la lanterne et, précédant son compagnon, s'engagea dans un étroit couloir au fond duquel une porte de fer s'ouvrait.

Cette porte franchie, les deux hommes se trouvèrent dans une pièce entièrement ronde, basse de plafond et où une chaleur étouffante régnait.

Au fond, un immense fourneau ronflait, chargé de cornues et de récipients de forme bizarre.

Un peu partout, des alambics et des creusets; dans les coins des pinces et des pelles.

Vivement Feutrier prit, accroché au mur, un gantelet en peau de daim, recouvert de lamelles d'acier; sa main droite ainsi garantie, il saisit une pince et s'approcha du fourneau.

D'un coup sec, il l'ouvrit, et par la gueule s'échappa un jet de flamme qui inonda le laboratoire d'une subite clarté, accrochant çà et là des lumières qui donnaient à tous les objets une allure fantastique.

— Par l'enfer! grommela Orsini, je doute que maître Belzébuth lui-même ait l'air plus diabolique que toi!

Indifférent à cette plaisanterie, le diacre avait plongé sa pince dans la fournaise et fouillant dans les charbons incandescents, avait ramené une fiole en métal, rougie à blanc.

— Voilà la chose, murmura-t-il.

Puis, allant à un baquet plein d'eau, placé près du fourneau, il y laissa tomber la fiole qui, au contact de l'eau, siffla, tandis qu'une légère colonne de fumée s'éleva dans l'air.

Quand il la jugea refroidie, le diacre la prit, en versa le contenu dans une cornue de verre et l'agita violemment pour bien mêler toutes les molécules de la mixture.

Cela fait, il l'examina avec soin, à la lueur de la lanterne.

— Que saint Grégoire me damne! gronda-t-il, le mélange n'est point fait.

— Tu auras oublié quelque chose, ou mal exécuté les prescriptions de la formule, riposta Orsini.

— Mais non, et c'est précisément ce qui m'enrage.

L'Italien eut un geste d'incrédulité.

Le diacre alors courut à un gros manuscrit parcheminé qui se trouvait tout ouvert près du fourneau et l'apporta à son compagnon.

— Lisez, dit-il, ce que prescrit le manuscrit de Cumes et vérifiez vous-même si j'ai bien exactement fait ce qui est recommandé.

Et il continua, pendant qu'Orsini promenait sur le parchemin son doigt maigre et crochu.

— J'ai pesé scrupuleusement le mercure, l'or, le cuivre, l'étain et le fer, accumulé par parts égales, aux heures de lune indiquées sur le manuscrit, après le chant trois fois répété de la poule noire et en présence de la chouette qui, de sa patte droite, a agité vingt-neuf fois chaque partie.

— Et l'ergot de la poule? demanda vivement Orsini.

— Je le lui ai arraché; puis après l'avoir calciné et réduit en poudre, je l'ai mélangé par portions égales, à chacun des cinq métaux.

— C'est bien, fit l'Italien.



Et, d'une main tenant la cornue, de l'autre il élevait la lanterne dont la lumière faisait ressembler la mixture à du feu liquide. (Page 1443.)

— Ce n'est pas tout... A la neuvième heure, sous le premier croissant de la lune j'ai fait couler goutte à goutte, le sang de la même poule noire qui avait chanté trois fois.

— Et ce sang?...

— Ce sang, je l'ai fait bouillir dans un vase d'étain, vingt-neuf

fois, durant que palpitaient encore le cœur et les entrailles de la bête...

— C'est encore bien cela, murmura Orsini qui suivait sur le livre à mesure que le diacre parlait.

— Enfin, ajouta Guillaume Feutrier, à la douzième heure, et comme le douzième coup sonnait, j'ai récité le mot magique, en frappant de ma baguette de coudrier les quatre points cardinaux.

— Après? balbutia Orsini tout haletant.

— A mon évocation, l'ébullition a commencé, le génie de la mort s'est dressé lentement, ridant la surface du liquide qui se soulevait progressivement... Alors, j'ai jeté d'un seul coup, dans le sang agité, l'or, le cuivre, l'étain, le fer et le mercure; puis, j'ai versé les trois gouttes d'élixir magique, et il m'a semblé soudainement être enveloppé d'une buée surnaturelle, quand l'élixir est entré en contact avec le sang en ébullition... Puis, comme par enchantement, tout a cessé.

— As-tu laissé refroidir?... car je vois que le manuscrit de Cumes le prescrit.

— Cela a été fait... C'est alors que, vingt-neuf fois de suite, j'ai versé l'arsenic, le houblon, la gentiane, la graine de paradis, l'œillette rouge, le blé, l'avoine, le riz et le jasmin...

— L'as-tu bien décanté à la troisième heure, comme c'est prescrit?

— Assurément... Voilà vingt-neuf heures que la mixture bout dans ce fourneau, chauffé à blanc, et, comme vous pouvez vous en convaincre vous-même, la couleur indiquée n'est pas obtenue.

De nouveau, Orsini agita la fiole, en examinant le contenu à la lueur de la lanterne.

— Par le sang du Christ! grommela-t-il, tu as raison... Voilà bien du temps de perdu.

— Mais, comment expliquez-vous cela, maître? demanda Guillaume Feutrier tout soucieux.

L'Italien réfléchissait.

— Sans doute, murmura-t-il, la sybille aura-t-elle volontaire

ment omis quelque indication indispensable..., car, du moment que les préceptes ont été scrupuleusement suivis, du moment qu'ils n'ont amené le résultat désiré, c'est qu'ils ne sont pas complets.

— Que faire? murmura Feutrier tout abattu.

— Chercher dans d'autres manuscrits le complément de cette formule, car il nous faut, à tout prix, donner une âme à ce corps que nous venons de fabriquer... Mais, pour l'instant, il faut laisser cela de côté, car de nouvelles recherches nous prendraient un temps précieux que nous devons utiliser.

Le diacre s'approcha curieusement.

— Vous voulez parler de votre élixir de vie et de mort?

— Oui..., répliqua le mire avec mystère, l'instant est venu de voir, après vingt ans de recherches et d'études, si j'ai enfin réussi à trouver ce grand secret de la nature.

Il s'approcha d'une cornue, placée sur un petit fourneau en terre, dans lequel un feu très doux était allumé.

Cornue et fourneau se trouvaient placés dans une cage grillagée, qu'une serrure petite, mais compliquée, fermait.

Orsini fouilla sous son surcot et prit une clé suspendue à son cou par une minuscule chaîne d'argent.

Avec cette clé, il ouvrit la serrure, et une porte, très artistiquement cachée dans le grillage même, tournant sur des gonds invisibles, permit à l'Italien de saisir, au moyen d'une pince, le col de la cornue.

Il l'agita un moment et le liquide, trouble et comme vaseux, devint soudainement limpide et transparent.

L'œil d'Orsini lança un éclair et ses deux lèvres s'entr'ouvrirent dans un sourire de triomphe.

— Viens, Guillaume, exclama-t-il, viens voir!

Et d'une main tenant la cornue, de l'autre il élevait la lanterne dont la lumière faisait ressembler la mixture à du feu liquide.

— Oui, murmura le diacre, avec une nuance d'envie, la réaction s'est faite... ce n'est point comme pour ce maudit élixir...

— Qu'importe, répliqua Orsini tout joyeux... celui-là ne suffit-il pas?

— L'autre devait allonger et diminuer à volonté l'existence... son charme était même assez puissant pour opérer à distance.

— Je le sais, reprit Orsini, impatienté...

Puis il retourna vers le fourneau, remit la cornue sur le feu, qu'il activa à l'aide d'un long tisonnier d'acier, tandis que de l'autre main il tenait un sablier sur lequel il surveillait le temps d'ébullition de la mixture.

Quand l'opération lui parut être arrivée à terme, il cessa de tisonner, prit un masque de verre qu'il s'appliqua sur le visage; puis, saisissant à nouveau la cornue, il en versa lentement, goutte à goutte, le contenu dans un creuset de marbre qu'il recouvrit ensuite d'un couvercle d'argent.

Cela fait, il plaça le creuset dans un bahut de fer scellé au mur, qu'il ferma avec soin et dont il mit la clé dans son escarcelle.

— Eh bien? demanda anxieusement Feutrier, qui s'était tenu à l'écart dans un coin du laboratoire.

— Eh bien! répondit triomphalement Orsini, nous sommes à présent les maîtres du sire de Bournonville.

— En vérité?

— Comme aussi ceux de la reine Marguerite et de son époux.

Feutrier demeura un moment silencieux, tandis qu'un sourire éclairait son visage cauteleux.

— A propos, tout cela m'a fait oublier de vous demander le resultat de votre expédition?

— J'en arrive... tout s'est passé à merveille.

— Ainsi donc, il est venu?

— En doutais-tu donc?

— Il paraissait tellement féru de son Buridan...

— Aussi, n'a-t-il consenti à m'accompagner que dans l'espoir de me prendre en flagrant délit de mensonge.

— Et ce qu'il a entendu lui a-t-il paru suffisamment convaincant?

— Il a assisté à une petite conversation dans laquelle le surintendant des finances a clairement exposé ses plans à sa royale maîtresse.

— Sa maîtresse?

— Cela te surprend? fit Orsini d'un ton plein de pitié.

Et il ajouta :

— Oui, Jehan de Sarcelles a entendu de ses propres oreilles de quelle façon le sire Lyonnet de Bournonville entendait tenir les engagements pris par le capitaine Buridan.

Le diacre, tout joyeux, se frottait les mains.

— Par saint Grégoire! exclama-t-il, quelle superbe idée vous avez eue là, maître Orsini.

Celui-ci répondit par un sourire au compliment du moine.

— Et qu'a dit le docteur en constatant *de visu* la trahison de son ami?

— Rien, sur le moment, car il était fort abattu; mais je me réserve de l'amener à certain projet que je caresse.

Guillaume Feutrier eut un geste d'impatience.

— Attendre encore! gronda-t-il; eh! ne voyez-vous pas que tous ces atermoiements font le jeu de Bournonville!... Quel est son plan à lui? gagner du temps. Toute minute que nous perdons augmente les forces de notre ennemi, puisque cela lui donne le temps de tisser, plus serré encore, le filet dans lequel il compte nous envelopper.

— C'est fort juste.

— Il importe donc que nous arrivions les premiers au but que nous nous sommes imposé, c'est-à-dire la perte du surintendant des finances.

— La perte seulement? fit Orsini.

— J'entends par ce mot, la mort; une fois débarrassé de Bournonville, vous reprenez votre place auprès de la reine, et, grâce à votre élixir, nous rendons vacant, sans risque aucun, le trône de France.

L'Italien, les sourcils froncés et les lèvres pincées, écoutait parler le diacre.

Quand celui-ci eut fini, Orsini garda le silence quelques instants encore.

Puis, comme prenant une soudaine décision :

— C'est vrai, murmura-t-il; le mieux est d'agir rapidement...

Ce qui m'avait fait tout d'abord hésiter, c'est que j'avais pensé qu'il était préférable d'amener Jehan à l'idée...

Guillaume Feutrier s'écria :

— A mon avis, c'est là une erreur, maître Orsini ; j'estime, au contraire, que mieux vaut profiter de la situation d'esprit dans laquelle se doit trouver présentement le docteur ès Sorbonne pour lui arracher son consentement.

Le mire demeura pensif et répondit :

— Admettons que tu aies raison... comment nous y prendrons-nous pour nous débarrasser de Bournonville ?

— De tous les moyens, le poignard est le meilleur, à mon sens.

— Pourquoi pas le poison ?

— Peuh ! grommela Feutrier; cela trompe souvent... tandis qu'un bras qui ne tremble pas...

Orsini jeta sur le moine un regard en dessous.

— Ce bras, demanda-t-il railleur, quel devrait-il être, suivant toi?... car ces choses-là sont très faciles à dire et quand arrive l'exécution...

L'Italien eut un claquement de doigts significatif.

— Dame, murmura Feutrier, vous seul, je crois, pourriez vous charger de cela ?

— En vérité ! Et y aurait-il indiscrétion à te demander pourquoi ?

— Un coup de poignard est difficile à donner, même dans l'ombre... et vous seul connaissez suffisamment les tours et detours du palais pour avoir chance de réussir.

Un sourire railleur plissa les lèvres minces du mire.

— Je crois, en effet, que tu as raison, répliqua-t-il d'un ton narquois et je me rangerais volontiers à ton avis si...

— ... Si ? interrogea le diacre.

— Si cet avis ne me paraissait pas suffisamment désintéressé.

Ces mots firent monter un flot de sang au visage de Feutrier qui demanda avec une feinte candeur :

— Pas assez désintéressé !... Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, répondit Orsini en regardant le moine droit dans

les yeux, j'entends qu'il y a beaucoup de chance pour que les gardes du palais appréhendent au corps celui qui aura le bras assez ferme pour être chargé de frapper Bournonville.

Feutrier tressaillit, mais ne répondit rien.

— Une fois arrêté, poursuivit l'Italien, que crois-tu que devienne le meurtrier?... On le conduira au Grand-Chastelet ; et de là, après lui avoir fait subir la question ordinaire et extraordinaire, on le mènera à Monfaucon. — Penses-tu que je voie juste?

Le diacre esquissa un geste vague.

— Or, ajouta Orsini, comme tu l'as fort bien dit tout à l'heure, Bournonville une fois disparu, je reprends ma situation auprès de la reine... Mais si je disparaissais à mon tour, il y aurait beaucoup de chance que dame Marguerite appelât auprès d'elle en qualité de conseiller, un mien ami, que tu connais trop bien pour qu'il soit nécessaire de te le nommer.

Le diacre pâlit et balbutia :

— Par saint Grégoire! quelles singulières idées vous mettez-vous en tête, maître Orsini?

Celui-ci sourit finement et répliqua :

— Mettons que cette combinaison ne soit point née dans ton cerveau... Je le veux croire... mais alors tu dois m'être reconnaissant pour la lumière nouvelle que je viens de jeter sur la proposition que tu m'as faite de me confier le soin de frapper le traître... Certes, c'eût été un grand honneur pour moi... mais mon honnête nature me commande précisement de laisser cet honneur à un autre.

— Et cet autre? demanda Feutrier.

— Que dirais-tu de Gaulthier d'Aulnay?

— Par Satan! exclama Guillaume, Gaulthier d'Aulnay est en effet l'homme qu'il nous faut.

— Sans compter que, si nous le jugions à propos, nous pouvons parfaitement mettre ce meurtre sur le compte de la jalousie de Gaulthier contre Bournonville.

— En effet, riposta le diacre, mais il me vient une crainte.

— Laquelle?

— C'est que le capitaine aux gardes ne trouve le poignard indigne d'un gentilhomme.

Orsini réfléchit un instant.

— Cette crainte, murmura-t-il, est justifiée et je te sais gré de l'avoir émise, car elle vient de faire naître dans mon cerveau une idée qui peut mettre Gaulthier d'Aulnay sous notre entière domination.

— Et cette idée!

— Je te la ferai connaître tout à l'heure... pour l'instant, il faudrait aviser le sire d'Aulnay et Jehan de Sarcelles de venir converser ici même, ce soir.

— Ici! exclama Feutrier.

— Cela t'étonne?

— Vous n'y pensez pas?

Orsini haussa les épaules :

— Eh! *per Baccho!* mon pauvre Guillaume, que tu es poltron.

Le moine eut un geste d'énergique protestation.

— Ce n'est point pour moi que j'ai peur, grommela-t-il.

— Eh pour qui donc? demanda l'Italien railleusement; pour moi peut-être?

— Non; mais pour nos travaux.

— Bast! nous ne les ferons point descendre ici... tu pousseras la trappe qui se trouve dans le vestibule et ils ne pourront même pas soupçonner l'existence de ce laboratoire.

— Cependant, ajouta Feutrier, la butte Montorgueil?...

Orsini fronça le sourcil.

— Le duc d'Égypte, gronda-t-il, ne m'inspire qu'une médiocre confiance... lors de l'entretien qu'il a eu avec Bournonville, je l'ai bien examiné et son attitude m'a semblé louche.

— Cependant...

— En tout cas, il me paraît avoir à l'endroit du surintendant des finances une haine trop tiède pour que l'on puisse faire foi sur lui.

— Mais, j'y pense, dit tout à coup Guillaume Feutrier, pourquoi ne pas nous réunir en mon logis du cloître des Billettes?

— Si tu y tiens absolument...



... descendit la lanterne au bout de la corde, pour éclairer l'ascension d'Orsini, comme il avait éclairé la descente. (Page 1450.)

— Je serai plus tranquille.

— Va donc pour le cloître des Billettes, fit Orsini; je t'attendrai, du temps que tu courras au *Chat-qui-Pesche* chercher Jehan de Sarcelles.

— Et Landry?

— Il faut qu'il ne se doute de rien.

— Mais il est au mieux avec le docteur ès Sorbonne; n'est-il pas à craindre que celui-ci...

— Rien à redouter de ce côté-là... Jehan, dans la conversation de Bournonville et de la reine en a suffisamment entendu pour être édifié sur le compte du cabaretier...

— Et Gaulthier d'Aulnay, où le trouverai-je?

Le mire réfléchit quelques instants et répondit :

— Pendant que j'étais encore au palais, le capitaine aux gardes avait coutume de se rendre chaque soir au *Pot-en-Terre;* en te hâtant, tu as chance de l'y rencontrer encore... Pour Jehan, tu as tout le temps devant toi, car la présence d'Alix le retient fort tard chez Landry.

Sur ces mots, les deux hommes sortirent du laboratoire, et, suivant le petit corridor qui les y avait amenés, ils revinrent près de cette sorte de puits qui conduisait au vestibule.

Le moine monta le premier, et, une fois arrivé en haut, descendit la lanterne au bout de la corde, pour éclairer l'ascension d'Orsini comme il avait éclairé la descente.

Le mire enfonça jusqu'aux yeux son chaperon, Feutrier s'enfouit le visage dans son ample capuchon, et tous les deux, après avoir franchi le seuil de la maison mystérieuse, tirèrent chacun de leur côté, Orsini se dirigeant vers le cloître, où il devait attendre ses compagnons, le moine allant chercher Jehan et Gaulthier d'Aulnay.

. . . .

Trois heures plus tard, Guillaume Feutrier frappait à la porte de son logis.

L'huis s'entr'ouvrit, et le moine se coula dans l'intérieur, suivi de près par deux ombres.

Orsini, une cire à la main, introduisit les nouveaux venus dans la chambre même du diacre, et, leur désignant des sièges :

— Veuillez vous seoir, mes maîtres, fit-il d'une voix claire, nous avons à causer sérieusement.

Mais, soudain, il poussa une exclamation de surprise et de

déception en reconnaissant dans le compagnon de Feutrier et de Gaulthier, non pas Jehan de Sarcelles, mais Franc-Picard.

Il fronça le sourcil, et, s'adressant au diacre :

— Comment se fait-il que le docteur ne t'ait pas accompagné? demanda-t-il.

— Il avait déjà quitté le cabaret, répondit l'autre, et Franc-Picard l'est allé trouver en son logis pour lui faire part de votre demande.

— Et alors?

L'escholier prit la parole.

— Maître Jehan était déjà au lit, souffrant, et dans l'impossibilité de se lever; mais il m'a chargé de le représenter.

Orsini fit claquer sa langue avec impatience.

— Cela ne revient pas au même, grommela-t-il.

— Pourquoi cela? riposta Franc-Picard.

— Nous avons des résolutions graves à prendre, répondit Orsini, et il m'eût plu beaucoup que le docteur les approuvât.

— Il les approuve entièrement et par avance.

En disant ces mots, le jeune homme tendit à l'Italien un parchemin qu'il venait de tirer de son escarcelle.

Orsini s'approcha de la cire et, dépliant le parchemin, parcourut d'un regard rapide les quelques mots qu'il contenait :

« J approuve, avait écrit Jehan, ce que décideront mes compagnons, et me soumets, par avance, aux décisions qu'ils prendront, touchant le sire de Bournonville. »

Orsini sourit, plia le parchemin et le glissa dans son surcot.

— Comment se fait-il, demanda Gaulthier d'Aulnay, que nous soyons réunis ici, alors que, jusqu'à présent, c'est à la butte Montorgueil que l'on nous donnait rendez-vous?

— Par suite d'un empêchement majeur, répondit Orsini sans s'expliquer autrement.

— Est-ce aussi par le fait de ce même empêchement que Landry n'est pas parmi nous? fit Franc-Picard, d'un ton légèrement railleur qui lui valut un mauvais regard de la part de l'Italien.

— Maître Jehan vous a-t-il parlé de certaine promenade que

nous fîmes, tout à l'heure, de compagnie? demanda Orsini, sans paraître avoir entendu la question du jouvenceau.

L'escholier inclina la tête.

— Je sais tout, murmura-t-il, en jetant sur Gaulthier un coup d'œil ironique.

Le capitaine aux gardes tressaillit.

— De quelle promenade s'agit-il?

— Vous l'apprendrez plus tard, messire d'Aulnay, répondit Orsini avec vivacité.

— Cependant... insista le jeune homme.

— Ne vous tourmentez pas, reprit l'Italien, car pour l'instant cette promenade ne vous intéresse guère : elle ne concerne que maître Jehan de Sarcelles...

Puis, se levant et promenant sur ses compagnons un regard assuré :

— En deux mots, dit-il, voilà ce dont il s'agit : depuis longtemps déjà, nous sommes tous décidés à nous débarrasser du sire de Bournonville; un seul, parmi nous, lié à cet homme par les liens de l'amitié nous empêchait d'agir, confiant qu'il était dans l'honneur et la loyauté du surintendant des finances; à l'heure qu'il est, maître Jehan ne fait plus aucune opposition, comme en témoigne le parchemin qu'il m'a fait remettre... n'est-il pas vrai, Franc-Picard?

Le jouvenceau inclina la tête, en signe d'assentiment.

— Le moment d'agir est venu...

Gaulthier devint blême.

— Enfin! murmura-t-il, l'heure de la vengeance a donc sonné!

Comme s'il n'avait pas entendu, Orsini continua :

— Nous avons donc décidé, d'accord avec le duc d'Égypte, qu'il fallait mettre à mort le sire de Bournonville.

— Cependant... dit Franc-Picard.

— De nouveaux massacres se préparent à la Tour de Nesle, riposta Orsini avec autorité. Le seul moyen de les prévenir est d'en faire disparaître l'auteur; or...

L'escholier l'interrompit de nouveau.

— Permettez de vous faire observer que messire Buridan n'est surintendant des finances que depuis quinze jours, et que voilà trois ans que nous relevons des cadavres dans la Seine... il serait donc injuste d'accuser...

D'un geste violent, l'Italien lui coupa la parole.

— Maître Jehan, demanda-t-il brusquement, vous a-t-il chargé de faire ces observations? Non, n'est-ce pas?... Écoutez donc en silence, au lieu de nous faire perdre notre temps en discussions oiseuses.

Franc-Picard courba la tête, fort vexé de cette algarade.

— Il faut, poursuivit Orsini, que demain, à l'heure de nonnes, Bournonville ait cessé de vivre ; l'un de nous s'introduira au palais et, d'un bon coup de poignard, en finira avec ce traître.

D'un bond, Gaulthier d'Aulnay se trouva sur ses pieds.

— Je demande à être celui que vous allez charger de cette mission, s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Chacun de nous réclame pour lui seul cet honneur, répliqua Orsini d'un ton grave. Nous allons donc mettre dans ce vase quatre pièces d'argent, sur l'une desquelles nous aurons auparavant fait un signe facilement reconnaissable... Celui qui tirera cette pièce sera désigné par le sort et agira.

Et il ajouta en s'adressant à Franc-Picard :

— Il est bien entendu que vous représentez Jehan de Sarcelles?

— Oui, répondit l'escholier.

— Si donc le sort tombe sur vous, c'est Jehan qui sera chargé d'occire Bournonville.

Le jouvenceau devint tout pâle ; cependant il répondit avec assurance :

— C'est entendu ainsi.

Alors Orsini tira de son escarcelle quatre pièces d'argent et, sur l'une d'elles, avec la pointe de son poignard, dessina un signe cabalistique.

Puis il les jeta ensemble dans le vase qu'il agita fortement et dans lequel il invita chacun des assistants à plonger la main.

— Par saint Treignant ! exclama Franc-Picard après avoir jeté

un regard anxieux sur la pièce de monnaie qu'il tenait au bout des doigts, par saint Treignant! voilà une grande douleur épargnée à mon maître.

Feutrier sourit légèrement et tira à son tour une pièce immaculée.

Restaient Orsini et Gaulthier.

— Laissez-moi le dernier, fit celui-ci presque suppliant; j'ai le pressentiment que cela me portera bonheur!

— Puisque tel est votre bon plaisir, Messire, murmura-t-il, je m'empresse de vous obéir.

Ce disant, et adressant au diacre un énigmatique coup d'œil, il plongea à son tour sa main dans le vase, après l'avoir toutefois fortement agité.

La pièce qu'il retira était vierge de toute marque.

Gaulthier poussa un cri de joie.

— Par mon âme! exclama-t-il, le ciel a exaucé mes vœux... Inutile que je tire à mon tour, puisqu'il ne reste qu'une seule pièce et que cette pièce est la mienne.

Et, le visage rayonnant d'une joie sauvage, il ajouta :

— Certes, j'eusse préféré, comme plus digne d'un gentilhomme, de tenir ce misérable, en champ clos, à la longueur de mon épée... mais j'ai fait serment de venger les meurtres commis en Tour de Nesle sur les seigneurs de la cour... et puisque, pour tenir ce serment, je dois frapper Bournonville dans l'ombre, je me soumets.

Orsini et Feutrier écoutaient ce langage avec une indicible joie.

Le capitaine aux gardes s'approcha alors de l'Italien et lui demanda :

— Vous plaît-il maintenant, maître mire, de me donner les instructions nécessaires pour l'accomplissement de cet acte de vengeance?

Orsini fit un geste de protestation.

— Actes de justice, sire d'Aulnay, s'écria-t-il d'une voix ferme.

Feutrier réprima un sourire dans les plis de son capuchon.

L'Italien continua :

— Avant que de vous dire ce que vous devez faire, prêtez, auparavant, serment de vous conformer scrupuleusement aux instructions que je vous donnerai.

Le diacre, sur ces mots, s'approcha d'un bahut qu'il ouvrit et duquel il tira un Évangile sur lequel Gaulthier d'Aulnay étendit la main.

— Je jure, fit-il d'une voix vibrante, d'exécuter à la lettre ce que vous me direz et de ne point trembler lorsque le moment de frapper sera venu.

— Point ne doutons de votre courage, messire Gaulthier, riposta Orsini, mais bien plutôt de votre patience...

Le jeune homme eut un sourire ironique.

— J'attends depuis si longtemps, murmura-t-il, que quelques jours de plus ou de moins...

L'Italien haussa les épaules.

— Point ne s'agit de cela, fit-il encore ; mais bien de certain sentiment que vous conservez vivant dans votre cœur et qui pourrait bien se trouver froissé par les révélations que je vais être obligé de vous faire.

Le sire d'Aulnay devint soudainement pâle, et, d'un mouvement douloureux, il appuya la main sur sa poitrine.

— Parlez, maître, répondit-il d'une voix presque éteinte, quoi que vous me disiez, je jure à nouveau sur l'Évangile d'attendre le moment que vous m'indiquerez.

Orsini répliqua d'un ton satisfait.

— Vous me voyez tout heureux de ces heureuses dispositions... prenez donc ce poignard.

Ce disant, il lui tendait une arme dont la lame longue, large et tranchante des deux côtés était emmanchée dans un simple morceau de bois.

— Elle a été bénie aujourd'hui par monseigneur l'évêque lui-même au moment de l'élévation, alors qu'il officiait à Notre-Dame... le Seigneur est avec nous.

Dévotement, Gaulthier souleva son chapeau d'une main, tandis que de l'autre il recevait l'arme sainte et la passait à sa ceinture.

— Quand dois-je m'en servir? demanda-t-il.

— Mieux que personne, répondit Orsini, vous connaissez le palais et pouvez y circuler à votre aise en toute liberté, sans éveiller aucun soupçon.

— Mieux que cela... tous les soirs, à moins qu'il n'y ait réception, je fais une ronde lorsque le couvre-feu est sonné, pour m'assurer que les serviteurs sont couchés et que les sentinelles sont à leur poste.

— C'est au mieux, murmura l'Italien... Sachez donc que souvent, vers l'heure de nonnes, le surintendant des finances sort de son cabinet aux écritures qu'il laisse éclairé pour faire croire qu'il travaille la nuit aux intérêts du royaume.

— Et où va-t-il? demanda avidement Gaulthier.

— Il se rend dans les appartements de la reine Marguerite.

Le sire d'Aulnay poussa un rugissement.

— Ah! le traître, gronda-t-il, tandis qu'un flot de sang montait à son visage frêle... Le traître! avec quelle joie je le frapperai demain!

— Du calme, messire, du calme, fit Orsini en posant sa main sèche et nerveuse sur l'épaule du jeune homme... Ce que je vous dis là n'est nullement destiné à vous déchirer le cœur ou à exciter votre courage... Nous avons votre parole de gentilhomme, et nous vous connaissons assez pour savoir que vous la tiendrez... mais pour mener à bien votre expédition, il est certains détails que vous ignorez et qu'il est bon que je vous apprenne.

Gaulthier passa sa main tremblante sur son front mouillé de sueur.

— Parlez, maître, fit-il docilement, je vous écoute.

— Comment se fait-il, demanda l'Italien, que faisant une ronde, vous ne vous soyez jamais douté du manège du sire de Bournonville?... Le hasard aurait pu, cependant, un soir ou l'autre, le mettre sur votre chemin.

— Sans doute attendait-il que l'heure de la ronde fût passée.

— Savait-il, si par précaution, vous ne changiez pas cette heure?

— C'est en effet ce que je faisais.



Le routier se dirigea vers le bahut, souleva le couvercle et, en une minute, disparut dans sa cachette. (Page 1467.)

— Vous voyez bien qu'il est étrange que vous ne l'ayez pas rencontré?

— Vous avez raison... mais pour me poser semblable question sans doute en connaissiez-vous la réponse?

Orsini sourit et répliqua :

— Effectivement... Sachez donc que du temps où je possédais la confiance de la reine Marguerite, celle-ci, entourée d'ennemis et en butte aux suspicions de son époux, avait à tout moment besoin de mes conseils; afin de communiquer plus rapidement, et surtout plus secrètement avec moi, elle fit creuser un couloir secret, conduisant de mon cabinet aux écritures à son oratoire; c'est par là que nous nous rendions l'un chez l'autre; c'est par là que Bournonville rend visite à la reine.

Gaulthier se tordait les mains de désespoir.

— Mais comment l'existence de ce couloir a-t-elle pu être tenue secrète... les ouvriers qui y ont travaillé ont dû jaser?...

— Durant leur travail, ils étaient enfermés, le jour, dans une pièce dont seul j'avais la clé... la nuit, ils travaillaient en ma présence.

— Mais... quand le couloir a été terminé?...

— Comme, précisément, je doutais de leur discrétion, je m'en suis assuré.

— Comment?

— En les empoisonnant.

Le capitaine aux gardes ne put réprimer un geste d'horreur.

Après un silence, il demanda :

— C'est probablement dans ce couloir secret et sombre que je devrai frapper Bournonville?

— Vous l'avez deviné.

— Mais s'il n'a que deux issues, comment ferai-je pour m'y introduire?

Un sourire fugitif passa sur les lèvres du mire, qui répondit :

— Tout à l'heure, en vous parlant de ce couloir, j'ai négligé de vous dire que nous avions fait établir dans les gonds mêmes des portes, un système qui avertissait Marguerite quand j'ouvrais la mienne et qui m'avertissait, moi, quand la reine s'engageait dans le couloir.

Un certain étonnement se peignit sur le visage de Gaulthier.

— Et dans quel but, cette complication?

— Le but était double, c'est-à-dire que chacun de nous avait été poussé par un mobile différent : le mien était, très sincère-

ment, d'être averti du moment où Marguerite me venait trouver; la reine, elle, voulait éviter que je la vinsse surprendre à l'improviste.

— C'était fort prudent, en effet, murmura le capitaine aux gardes; quand on s'occupe de politique, il est bon de bien s'assurer qu'aucune oreille indiscrète n'écoute aux portes.

Orsini eut un léger haussement d'épaules.

— Vous conviendrez également, riposta-t-il, que lorsqu'on s'occupe de politique, il est bon de savoir de temps à autre ce que vos ennemis et vos amis, — vos amis surtout, — pensent de vous.

Gaulthier opina de la tête.

— C'est également fort juste, répondit-il.

L'Italien continua :

— C'est pourquoi, pénétré comme vous de la justesse de ce raisonnement, je fis percer secrètement et à l'insu de la reine, une petite ouverture donnant sur le fameux couloir et ouvrant, par un ressort invisible, sur la grande galerie dans laquelle les courtisans attendaient le moment où je leur pouvais donner audience.

— C'est fort ingénieux... murmura Gaulthier avec un froncement de sourcils.

— Plus peut-être que vous ne supposez... car pendant huit ans, grâce à cette porte, j'ai pu pressentir bien des événements que j'ai conjurés à temps pour sauver ma situation et ma tête.

Il ajouta d'un ton dégagé :

— Les femmes... même les reines... sont si volages et si changeantes.

Il fouilla dans son escarcelle et y prit une petite clé qu'il tendit au capitaine des gardes.

— Voici le moyen d'ouvrir cette porte. En partant de la tenture qui masque l'oratoire de la reine, vous compterez à terre vingt et une dalles; vous vous arrêterez sur la vingt-deuxième et, regardant la muraille, vous compterez, en partant d'en haut, les fleurs de lys d'or qui y sont peintes; vous poserez votre doigt sur la neuvième qui, alors, glissera un peu à gauche, et découvrira une serrure dans laquelle vous enfoncerez cette clé.

— Est-ce compris?

Le jeune homme fit signe que oui.

— Ah! j'oubliais un détail qui a son importance, reprit Orsini; une fois la porte ouverte, avant de pénétrer dans le couloir, n'oubliez pas de replacer la fleur de lys d'or, et ce pour deux raisons : la première c'est que, si vous la laissiez en dehors de sa situation normale, vous ne pourriez plus ouvrir la porte pour ressortir; ensuite, un œil observateur, — et il ne manquent pas au palais, — pourrait remarquer ce dérangement, de là des complications.

— Mais, demanda tout à coup le sire d'Aulnay, dans l'obscurité, je pourrais me tromper et frapper un autre que Bournonville.

Orsini partit d'un éclat de rire.

— Eh! par Satan! s'écria-t-il, vous tromper!... Qui voulez-vous donc qui passe par ce couloir?... Le roi peut-être?

— Cependant... si Bournonville ne venait pas.

— Soyez sans crainte, repartit l'Italien... il viendra... Et voyez un peu comme la chance vous favorise... Du même coup de poignard vous tenez le serment que vous nous avez fait, vous vous vengez d'un homme qui vous a humilié et qui vous prend votre maîtresse; enfin vous conquérez les bonnes grâces du roi qui ne pourra rien refuser au défenseur de l'honneur de sa royale épouse.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton sarcastique qui déplut à Gaulthier.

— La vengeance seule me pousse, fit-il d'une voix sombre... Je n'ai que faire des honneurs... Demain, à l'heure de nonnes, je serai mort ou j'aurai tué Bournonville.

Puis, saluant l'assemblée d'un léger signe de tête, il sortit, suivi bientôt par Franc-Picard.

Demeurés seuls, Guillaume Feutrier et Orsini se regardèrent un instant silencieux.

Enfin, le diacre murmura :

— Et d'un!...

— Oui, répliqua l'Italien, après Bournonville, il faudra nous débarrasser de Jehan de Sarcelles, et après...

— Après, nous serons bien définitivement les maîtres de ce beau royaume de France.

Et il ajouta tout bas :

— Après, je trouverai bien un moyen de faire disparaître cet Italien du diable... et alors...

Orsini le regardait fixement, fouillant sa pensée de son œil aigu.

Sans mot dire, il se leva, serra la main du diacre et se prépara à partir, lui aussi.

— Ne désirez-vous pas que je vous accompagne, maître ? demanda Guillaume obséquieusement.

— Non, répondit brusquement l'Italien, je regagne mon logis, et tu sais que je n'aime pas mettre les autres dans mes confidences.

Ce disant, il serra la main de son compagnon et quitta le cloître des Billettes.

— Va, va, Guillaume Feutrier, gronda-t-il une fois dehors, déploie toute ta ruse et toute ton astuce ; quand je t'aurai tiré du ventre tout ce qui peut m'être utile, je saurai bien t'envoyer chez Belzébuth dire la messe aux damnés.

CHAPITRE LXXX

Où il est prouvé une fois de plus que la jeunesse a souvent la langue trop déliée et que de ce défaut peuvent résulter de graves événements.

— Psstt !

— Hein ! qui est là ?

— Moi.

— Jésus Dieu ! comme vous m'avez fait peur !

— Est-tu seule ?

— Oui.

— Je puis entrer alors?

— Cette question !

Sur ces mots, Tortelier ouvrit toute grande la porte qu'il n'avait fait qu'entre-bâiller pour pouvoir passer sa tête, et, d'un pas guilleret, entra dans la pièce.

Puis il referma derrière lui la porte avec soin, en prenant la précaution de pousser le verrou.

Alors, il s'avança vers Annette qui, toute ébahie, le regardait faire.

— Bonjour, ma mignonne, fit-il en la prenant galamment par la taille et en lui déposant un baiser sur la nuque parmi les cheveux follets qui voltigeaient, dorés par la lumière de la cire.

— Bonjour, maître Jacques, répondit-elle avec un petit rire de femme chatouillée.

Et elle ajouta :

— Que venez-vous faire à semblable heure?... le couvre-feu est sonné depuis longtemps et tous les honnêtes gens sont rentrés et couchés.

— Excepté, cependant, les honnêtes filles qui demeurent éveillées en leur logis, sans même prendre la peine de fermer l'huis.

Elle haussa les épaules.

— Je suis trop pauvre pour craindre les voleurs.

Tortelier la regarda d'un air malicieux et riposta :

— Toute fille, si pauvre soit-elle, a toujours un bien qu'elle ne doit pas laisser à la disposition du premier venu.

— Du premier venu ! exclama la jeune fille soupirante... maître Jacques, vous allez un peu loin.

Et froissée de la plaisanterie un peu leste du routier, elle tenta de s'éloigner ; mais il la retint par le poignet et changeant subitement de ton :

— Allons! paix, ma belle enfant, je n'ai point voulu t'offenser : mais te prouver seulement combien il est imprudent, le soir venu, de laisser les portes non closes... si tout autre se fût présenté à ma place... Franc-Picard, par exemple, que fût-il advenu?

Il avait dit cela si sérieusement qu'elle demeura un moment

interdite, se demandant s'il plaisantait ou bien si ses paroles avait un sens caché qu'elle ne saisissait pas.

Mais elle vit les lèvres du routier se plisser en une grimace comique, tandis que dans sa prunelle une flamme gaie s'était allumée.

Alors, elle éclata de rire et répliqua :

— Vous voulez me faire avouer que j'attends Franc-Picard... Eh bien ! j'avoue... êtes-vous satisfait maintenant ?

Tortelier se frotta les mains.

— Tout ce qu'il y a de plus satisfait, murmura-t-il.

Elle le regarda, étonnée de cette réponse.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ton amoureux aura vraisemblement d'intéressantes choses à te narrer ce soir.

— Bast ! tous les jours ou à peu près, vous me dites la même chose et jusqu'à présent il a été aussi discret qu'une tombe.

— Discrétion obligée, répondit le routier ; ne sachant rien, il ne pouvait rien dire.

— Tandis que ce soir, dit-elle ironiquement.

— Ce soir..., c'est bien différent.

— Ah bah ! et qui vous fait supposer cela ?

— Certaines allures de l'escholier qui m'ont paru étranges.

— Vous eussiez dû venir plus tôt me prévenir, car vous auriez très bien pu vous rencontrer ici avec lui.

— N'aie crainte, ma mie ; d'abord, je ne pouvais venir avant d'avoir certaines indications indispensables, et puis, je savais ne pas le trouver encore ici.

— Cependant, s'il avait tenu sa promesse, il devrait être arrivé depuis longtemps.

— Il ne faut pas lui en vouloir, ma petite Annette, car il n'y a vraiment pas de sa faute, fit le routier.

— Qu'en savez-vous ? demanda-t-elle.

— Il y a une heure à peine, j'étais au cabaret du *Chat-qui-Pesche*, en compagnie de Franc-Picard, et Landry nous faisait goûter d'un vin nouveau qu'il vient de recevoir, lorsqu'un homme est entré, a tiré l'escholier à part et lui a murmuré à l'oreille

quelques mots que je n'ai pu entendre, mais qui ont paru visiblement embarrasser ton amoureux... Il est venu vers nous, a pris sa cape, et, nous souhaitant brièvement le bonsoir, est sorti précédé de l'homme.

— Voilà, en effet, qui est singulier, dit Annette.

Le routier poursuivit :

— Mais, ce n'est pas tout... Comme bien tu penses, cela m'a paru louche, et, sans rien dire à Landry, je suis sorti à mon tour du cabaret... Au loin, j'ai aperçu Franc-Picard qui filait sur la berge de la Seine, toujours précédé de son guide. Puis, tout à coup, une ombre s'est détachée d'un des piliers du Pont-aux-Meuniers et s'est approchée de lui... Après un court colloque, l'homme qui était venu chercher Franc-Picard a disparu, et l'escholier, quittant celui qui venait de l'aborder, a pris sa course dans la direction de la Cité.

— Eh bien ! fit Annette, jusqu'à présent je ne vois rien là qui puisse indiquer des révélations intéressantes pour ce soir.

— Je ne pense pas comme toi, car dans la silhouette du second homme, il m'a semblé reconnaître celle d'un de nos ennemis acharnés, du diacre Feutrier.

— Alors, que pensez-vous?

— Qu'il y a probablement ce soir un conciliabule auquel ton amoureux assiste en ce moment.

— S'il en est ainsi, revenez demain et je vous mettrai au courant ; mais, partez vite, car j'ai frayeur qu'il n'arrive et vous trouve céans !

Le routier demeurait immobile, la tête pensivement inclinée sur la poitrine, réfléchissant.

— Voyons, lui dit Annette, il faut vous en aller, car maintenant il ne peut tarder.

Il la regarda d'un air étrange.

— M'en aller ! répliqua-t-il, que non pas.

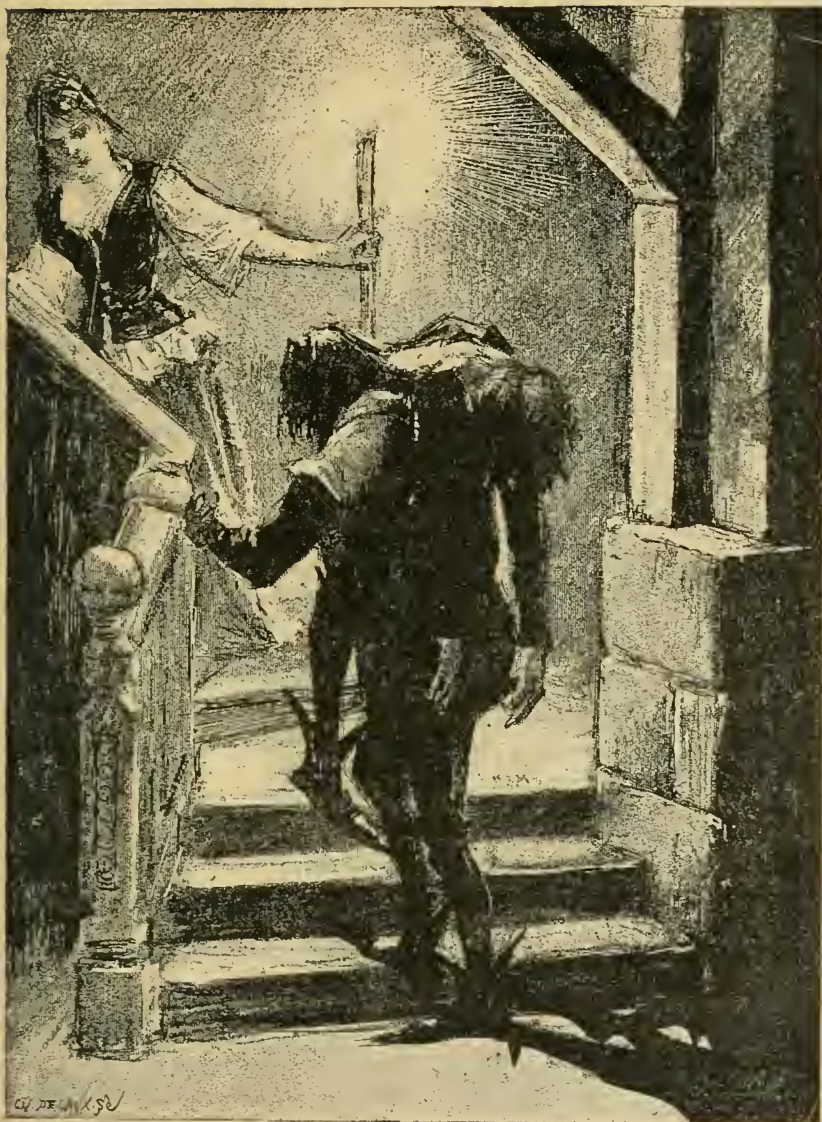
La jeune fille eut un geste effrayé.

— Que prétendez-vous donc faire? murmura-t-elle.

— Rester ici.

— Vous voulez rester ici !... et lui qui va arriver !

— C'est précisément pour cela que je ne veux point partir.



Précédé d'Annette, tenant la cire, il gravit lestement l'escalier qui conduisait à la chambre de la jeune fille. (Page 1472.)

— Quelle est donc votre intention?

— Assister à ton entretien avec lui.

Annette fronça légèrement les sourcils.

— Vous défiez-vous donc de moi? grommela-t-elle.

— Que non pas, chère enfant, répliqua vivement Tortelier.

— Mas alors, je ne vois pas bien...

— J'ai le pressentiment que dans l'entretien qui a lieu en ce moment, il est pris de graves résolutions... Lesquelles? je n'en puis rien savoir... mais il se peut que celui au nom duquel j'agis ait intérêt à en être informé sur l'heure... c'est pourquoi il faut que j'entende de mes propres oreilles ce que te narrera Franc-Picard.

La mine de la jeune fille s'était singulièrement allongée.

— Mais alors, murmura-t-elle d'un ton maussade, si vous demeurez céans...

Elle n'acheva pas sa phrase, baissant les yeux avec une fausse pudeur que soulignait la subite rougeur qui enflammait ses joues.

Tortelier la regarda en souriant.

— Eh! par saint Jacques! exclama-t-il, si je te comprends bien, tu trouves que ma présence pourra gêner vos ébats amoureux... Bast! une nuit perdue, deux retrouvées... Demain vous mettrez les bouchées doubles, voilà tout.

En ce moment des pas précipités se firent entendre dans la rue.

— Chut! dit Annette, sortez.

— On vient de ce côté, ce me semble, répliqua Tortelier en prêtant l'oreille.

— C'est lui, chuchotta la jeune fille, j'ai reconnu son pas.

Comme elle achevait ces mots, on frappa à la porte.

Tortelier saisit la jeune fille par le bras.

— Il faut me cacher, ici, dit-il.

Elle eut un geste d'effarement.

— Et où voulez-vous que je vous cache? répliqua-t-elle.

Le routier embrassa la pièce d'un coup-d'œil rapide et ouvrant un grand bahut de bois placé en un coin, il le désigna du doigt.

— Qu'y a-t-il là dedans? demanda-t-il

— Rien.

— Voilà ce qu'il me faut.

Et, fouillant dans son escarcelle, il en tira une petite fiole qu'il tendit à Annette.

— Tout à l'heure, dit-il d'un ton autoritaire, avant que de monter à ta chambre, tu proposeras à Franc-Picard de se raffraîchir et dans son gobelet tu laisseras tomber le contenu de cette fiole.

Au dehors, le visiteur s'impatientait, et les coups ne cessaient de pleuvoir sur la porte.

— Est-ce compris? demanda Tortelier.

De la tête, Annette répondit affirmativement.

— Ce n'est pas dangereux au moins? demanda-t-elle anxieusement.

Il sourit ironiquement.

— C'est inoffensif, excepté cependant pour tes intentions amoureuses.

Elle haussa les épaules avec insouciance.

Une voix cria du dehors:

— Annette! Annette!

Et un violent coup de pied, accompagnant ces mots, fit gémir les ais et grincer les gonds.

Sur la pointe du pied, le routier se dirigea vers le bahut, souleva le couvercle, et en une minute disparut dans sa cachette en faisant de la main une dernière recommandation à la jeune fille.

Celle-ci resta un moment immobile, comme indécise sur ce qu'elle allait faire.

— Annette! Annette!... appela Franc-Picard.

Il y avait dans cet appel plus de supplication que de colère et elle se décida à aller ouvrir.

— Enfin! exclama l'escholier en franchissant d'un bond le seuil du logis, tu te décides?

Elle répondit en se frottant les yeux de ses deux poings fermés.

— Il ne faut pas m'en vouloir... je m'étais endormie.

Le jeune homme promena autour de lui des regards soupçonneux.

— Endormie!... endormie!... bougonna-t-il... je faisais pourtant assez de bruit.

La jeune fille comprit qu'il était dangereux de laisser son amoureux avancer plus loin dans la voie des reproches.

Elle résolut de prendre, elle, l'offensive, et s'avançant vers Franc-Picard, les bras croisés et les sourcils froncés :

— Oui, répliqua-t-elle d'une voix brève, je m'étais endormie... et il faut que je t'aime vraiment pour ne m'être point couchée...

— Couchée !... mais ne savais-tu pas que je devais venir ?

D'un geste irrité elle lui montra le sablier

— Est-ce à cette heure que je t'attendais ?

— Que veux-tu, répondit-il, je n'ai pu faire autrement !

— Je comprends... il est tout naturel, n'est-ce pas, que j'attende pendant que mon seigneur et maître court les cabarets et les ribaudes...

— Par saint Treignant d'Ecosse, s'écria Franc-Picard, enchanté au fond de cet accès de jalousie, je te jure, ma chère Annette, que ribaudes et cabarets n'ont rien à voir dans ce retard malencontreux.

Elle haussa les épaules.

— A d'autres ! grommela-t-elle.

— Et la preuve, poursuivit-il, c'est qu'une station dans un cabaret ne m'aurait pas laissé le gosier sec comme l'est le mien en ce moment, et que si je m'étais frotté à des cottes, comme tu m'en accuses, je n'arriverais pas ici affamé d'amour.

Et, saisissant brusquement la jeune fille, il lui renversa la tête en arrière, lui plaquant sur la bouche ses lèvres rouges et gourmandes.

Annette se dégagea, simulant une grande indignation.

— Si encore tu pouvais dire d'où tu viens, grommela-t-elle.

— Tu me pardonnerais mon retard ? fit l'escholier.

— Peut-être pas, répondit-elle malicieusement ; mais puisque tu as le gosier tellement sec, je te ferais goûter d'un certain pot de vin que j'avais mis précisément de côté pour toi ce soir.

Franc-Picard regarda sa maîtresse, hésitant à parler, mais cette première concession lui fit espérer la seconde, tant désirée, et la chair l'emporta sur la conscience.

— Eh bien! dit-il, je viens du cloître des Billettes.

— Qu'est-ce que cela? demanda insoucieusement Annette qui sortait d'un placard le pot de vin promis et le plaçait sur la table avec un gobelet.

— C'est là, je crois, qu'habite le diacre Guillaume Feutrier, répondit le jeune homme.

La jeune fille faisait passer le vin du broc dans le gobelet en un filet rouge et étincelant comme du rubis liquide.

— Eh! par la sainte Vierge! exclama-t-elle, quelles affaires peux-tu bien traiter la nuit avec cet homme-là?

Tournant légèrement le dos à son amant, elle laissa tomber dans le gobelet plein le contenu de la petite fiole qu'elle dissimulait dans le creux de sa main.

— Tiens! dit-elle.

Franc-Picard saisit le gobelet et le vida d'un trait.

Puis, trouvant cet acompte insuffisant pour étancher sa soif, il saisit le broc et, penchant la tête en arrière, s'en versa le contenu à la régalade.

— Là! murmura-t-il d'un ton satisfait en reposant le broc sur la table, voilà qui va mieux.

Annette s'approcha de lui et, posant ses deux mains sur ses épaules.

— Maintenant que tu as le gosier moins sec, dit-elle d'une voix câline, daigneras-tu répondre à ma question ?

L'escholier passa la main sur son front d'un geste vague.

— Quelle question ? murmura-t-il.

— Celle que je viens de te poser.

Il secoua la tête.

— Je ne me rappelle plus.

Elle frappa du pied avec impatience.

— Ah ! ça, exclama-t-elle irritée, te gausses-tu de moi.

Sans répondre, Franc-Picard s'assit sur la table, en balbutiant.

— C'est singulier, ce vin m'a étourdi... j'ai devant les yeux comme un brouillard et il me semble que mes jambes flageollent.

Puis, soudain, son visage devint pâle, ses lèvres tremblèrent et se penchant vers Annette :

— Tu sais, murmura-t-il... on va le tuer... mais je te jure Dieu que s'il n'eût dépendu que de moi...

Il s'arrêta un moment et reprit :

— C'était un brave soldat, et moi je l'aimais bien... Jehan de Sarcelles aussi... mais c'est un traître, et en politique, quand on trahit les amis, ceux-ci vous tuent.

Toute bouleversée, la jeune fille écoutait.

— Et qui donc veut-on tuer? demanda-t-elle.

Il la regarda. comme surpris de cette question.

— Tu n'étais donc pas là tout à l'heure quand on a tiré au sort pour savoir lequel de nous s'introduirait au palais, afin de poignarder le surintendant!

La jeune fille eut un geste d'horreur.

— Non, dit-elle, je n'étais pas là... mais raconte-moi cela.

Franc-Picard la prit par la taille et l'attirant à lui, la fit asseoir sur la table à côté de lui.

Un moment il demeura silencieux, cherchant à rassembler ses idées, toutes brouillées par la poudre qu'il avait absorbée.

Soudain, il ricana et, de sa voix empâtée :

— Çà ! dit-il, c'est une drôle d'histoire... il paraît que tous les soirs le sire de Bournonville s'en va causer politique avec la reine Marguerite de Bourgogne... et dame, il paraît aussi que c'est le roi Loys qui paye personnellement les frais de cette politique. Or, tout le monde sait que Gaulthier d'Aulnay est féru d'amour pour la reine et il se trouve précisément que c'est lui que le sort a désigné pour frapper Bournonville...

Il eut un hoquet et ajouta :

— N'est-ce pas, que c'est drôle!

— Et c'est dans l'appartement de la reine que le sire Gaulthier doit tuer le surintendant? demanda Annette.

L'escholier fit un bond.

— A quoi penses-tu, ma mie?... dans l'appartement de la reine !... tu es folle .. Messire d'Aulnay doit s'embusquer demain, vers l'heure de nonnes, dans un couloir secret qui relie le cabinet du surintendant à la chambre de dame Marguerite

Sans doute, allait-il continuer, lorsque soudain il chancela.

— Ah ! c'est singulier, fit-il, tout tourne, tout danse autour de moi... qu'ai-je donc?... Annette!... Annette!... soutiens-moi... je vais ..

Il glissa en arrière et demeura étendu sur la table, les jambes battantes, les bras en croix, la bouche entr'ouverte et ronflant à poings fermés.

Mais, dans le premier moment, Annette le voyant se renverser ainsi, la face pâle et les yeux grands ouverts, crut qu'il était mort.

Elle poussa un cri déchirant.

— A moi! maître Jacques... à moi !

Le couvercle du bahut se souleva et la tête du routier apparut.

— Eh ! par le diable ! gronda-t-il à mi-voix, que te prend-il?... veux-tu bien ne pas faire un vacarme semblable.

En sanglottant, elle lui montra le corps inerte de son amant.

— Voyez, murmura-t-elle, en quel état votre poudre l'a mis.

Tortelier sourit et, sortant de sa cachette, s'approcha de la table.

— Pauvre Franc-Picard, murmura-t-il d'un ton de commisération railleuse, que ne peux-tu voir la douleur de demoiselle Annette et les larmes qu'elle verse sur ton trépas prématuré... ce te serait une douce consolation.

— Mais qu'a-t-il? demanda la jeune fille avec anxiété.

Et elle ajouta, impatiente :

— Vous feriez mieux de le tirer de cet état que de lui adresser des discours.

Tortelier sourit silencieusement.

— Eh! ma pauvre Annette, répondit-il, ne vois-tu pas qu'il est gris... complètement gris.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain et tu peux te rassurer... Demain matin, tu retrouveras ton Franc-Picard aussi frais et aussi dispos que lorsqu'il est venu tout à l'heure.

Annette, soudainement consolée, demanda :

— Pas avant demain matin ?

Le routier lui prit le menton.

— A mon grand regret, ma petite, je suis obligé de t'enlever toute illusion à ce sujet... il faut renoncer à la doulce nuictée que tu t'étais promise.

La jeune fille demeura un moment silencieuse ; puis subitement demanda :

— Mais que lui dirai-je demain quand il se réveillera sur cette table et qu'il me demandera des explications ?

— Il ne se réveillera pas sur cette table.

— Et où donc ?

— Mais dans ton lit où il passera la nuit.

— Ce n'est pas moi qui l'y porterai, en tous cas.

— C'est bien comme cela que je l'entendais.

Et sur ces mots, Tortelier saisit dans ses bras puissants le corps inanimé de l'escholier qu'il jeta sur son épaule, ainsi qu'il eût fait d'un sac de grains et, précédé d'Annette tenant la cire, il gravit lestement l'escalier qui conduisait à la chambre de la jeune fille.

Après avoir prestement déshabillé l'escholier, il l'étendit sur la couchette, et, se tournant vers sa compagne :

— Demain matin, ricana-t-il, il se réveillera sans avoir le moindre souvenir de ce qui s'est passé... Peut-être même, cela dépend des rêves qu'il aura faits, se figurera-t-il bien des choses ; c'est à toi à l'entretenir dans ces douces illusions.

Annette rougit.

— Sur ce, ma fille, reprit le routier, éclaire-moi, car ce n'est guère l'instant de me rompre le cou dans ton maudit escalier.

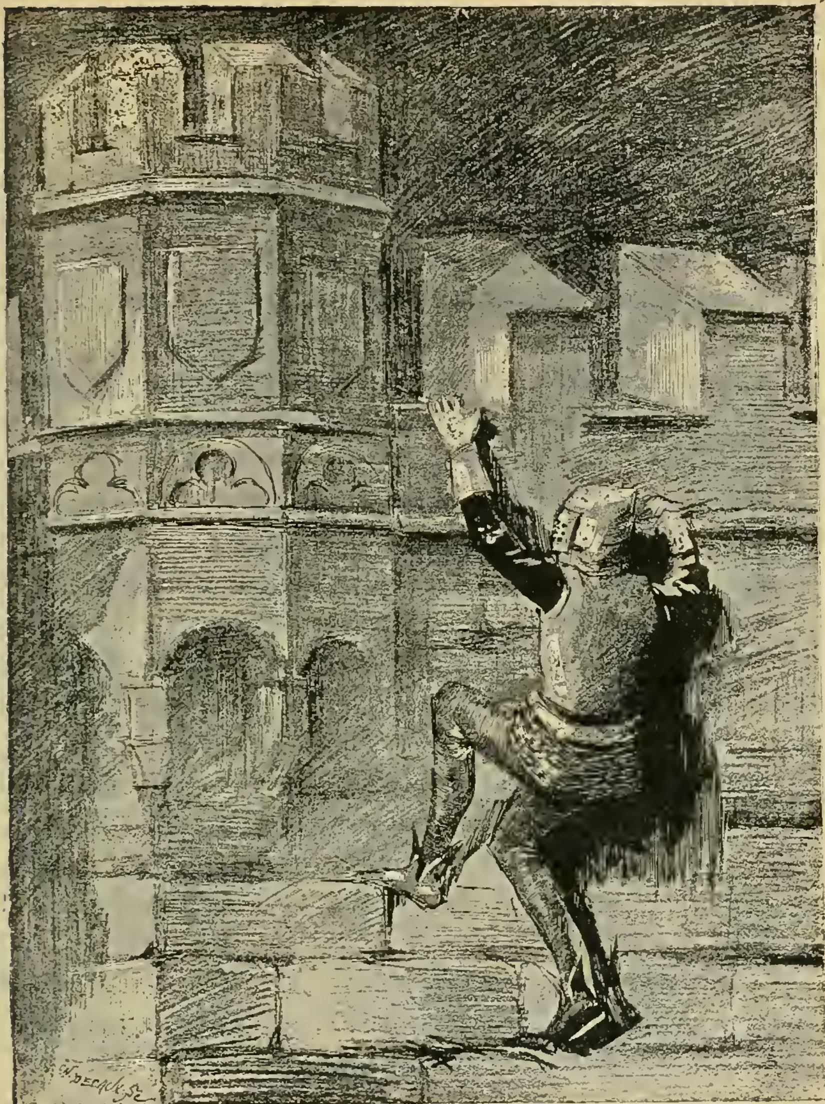
— Vous partez ?

— Crois-tu donc que je me serais amusé à m'enfermer dans ce bahut si ce n'avait été pour mettre immédiatement à profit la conversation de ce jouvenceau ?

Arrivé en bas, il prit la jeune fille par la taille, la regarda un moment en silence ; puis, l'embrassant sur les deux joues, poussa un profond soupir et s'élança au dehors.

Tortelier courut, sans s'arrêter, jusqu'au palais.

Arrivé là, force lui fut bien de se reposer et de réfléchir au moyen de parvenir jusqu'à Bournonville.



Non moins lestement que le pauvre soldat était descendu, monta prendre sa place dans la logette. (Page 1477.)

Ce n'était point là chose facile.

Une fois le couvre-feu sonné, les portes se fermaient, les sentinelles extérieures étaient retirées; seuls, les archers enfermés dans leurs logettes solitaires, situées à plusieurs pieds au-dessus du sol, veillaient sur la sécurité du roi.

Pensif, notre routier allait et venait au pied de ces murailles, dont la hauteur lui faisait regretter de ne point avoir d'ailes pour les franchir.

Sa cervelle, d'ordinaire si inventive, semblait absolument creuse, car aucune idée n'en sortait, malgré tout le soin qu'il mît à la torturer.

Tout à coup, comme il repassait pour la vingtième fois devant la grand'porte, il entendit une voix qui semblait descendre du ciel et qui grommelait :

— Allons! maraud, au large..., le palais est demeure royale, et défense est faite d'approcher si près des murailles durant la nuit.

Le routier leva les yeux et s'aperçut que celui qui l'interpellait de la sorte était l'archer de garde.

Le premier mouvement de maître Jacques à l'interpellation grossière du soldat fut de se révolter.

Mais son second mouvement le poussa au contraire à passer en douceur sur le peu de politesse de cet homme, et il répondit d'un ton patelin, en levant son chaperon :

— Excusez-moi, messire l'archer, je ne savais point que ce fut là le logis de notre seigneur le Roi.

Il avait pris, pour prononcer ces mots, un accent si grotesque, que l'autre — un bon diable, au fond — partit d'un franc éclat de rire.

— Eh! mon brave homme, répliqua-t-il, d'où viens-tu donc pour ne point savoir où loge notre seigneur Loys le dixième?

— Je viens de fort loin, fit Tortelier, et je suis bien fatigué.

Il souligna son dire d'un soupir profond.

— Quand on est si fatigué, riposta l'archer, on ne court pas la ville à une heure semblable.

Maître Jacques se tut un instant et répliqua.

— Je ne veux pas me coucher, sans voir le roy.

Le soldat riait à se tordre.

— Voir le roi! exclama-t-il, voir le roi! ah! la bonne plaisanterie.

Et, sous la visière de son casque, de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

— Mais, mon pauvre homme, tu ne penses pas à ce que tu dis! non seulement, à cette heure personne n'entre au palais, mais encore, fût-il jour, tu n'y entreras pas davantage.

Tortelier se prit à gémir, frappant du pied, s'arrachant les cheveux, simulant le désespoir le plus violent.

— Mais quelle raison te pousse donc à vouloir voir le roi, fit le soldat que ce manège attendrissait.

Pour tout réponse, le routier se mit à geindre de plus belle, murmurant au milieu de ses sanglots :

— Notre pauvre sire... Notre pauvre sire...

Le soldat pris d'inquiétude à ces mots, s'impatienta.

— Eh! par les cornes du diable! exclama-t-il, répondras-tu?... je te demande ce que tu voulais dire au roi?

— Hi! hi! hi! fit lamentablement Tortelier, je voulais lui dire qu'on va le tuer!... Hi! hi! hi!

L'archer fit un bond formidable.

— Le tuer! le tuer!... s'écria-t-il, et c'est cela que tu venais lui annoncer?

— Je marche à pied depuis hier matin pour le prévenir.

— Et comment sais-tu cela?

— Parce que je tiens à Pierrefonds un cabaret où viennent se rafraîchir bien des gens; et l'autre nuit j'ai surpris entre plusieurs d'entre eux, qui m'ont paru être des seigneurs déguisés, une conversation qui m'a mis au courant de leurs projets.

Le soldat était terrifié par cette explication.

— Mais demain, dit-il, ne serait-il pas temps encore?

— Je n'en sais rien, répliqua le routier; mais j'estime que le plus tôt serait le mieux.

Le soldat réfléchissait.

— Mais j'y pense, fit Tortelier, pourquoi ne vous chargeriez-vous pas de la chose?

— Moi! et comment cela?

— En remettant à un seigneur de la cour un parchemin que j'ai là.

Et il faisait mine de fouiller sous son surcot.

— Qu'y a-t-il dans ce parchemin ?

— Il y a le récit détaillé du complot.

— Mais pourquoi ne le remettez-vous pas vous-même? demanda le soldat pris de défiance... il y aura certainement une belle récompense ; il est tout juste que vous en bénéficiez.

— Je vais vous dire, riposta Tortelier ; je suis un habitant de la province et rien qu'à l'idée de me trouver en face de tous ces grands seigneurs, avec leurs habits de velours et leurs dorures, je suis tout malade.

L'archer eut un petit ricanement plein de commisération.

— Or, poursuivit le routier, je veux bien sauver le roi, mais je ne veux pas tomber malade.

L'archer partit d'un éclat de rire.

Et le routier ajouta :

— Tandis que vous, un soldat, un homme habitué à la cour, vous vous seriez acquitté à merveille de cette mission...

Il se tut, jugeant bon de laisser un moment l'archer en proie aux réflexions que le compliment pouvait lui suggérer.

— Ce parchemin, où est-il? demanda enfin le soldat.

Le routier eut un mouvement de joie, et répliqua :

— Je l'ai là dans mon surcot, mais comment vous le faire parvenir ?

Le soldat se pencha hors de sa logette.

— Tenez, dit-il en indiquant des endroits de la muraille où la pierre était effritée ; en mettant vos pieds dans ces traces, vous pourrez facilement monter jusqu'à moi.

Tortelier recula, comme effrayé.

— Moi ! murmura-t-il, que je grimpe là ! Eh, par la vierge Marie ! je me romprai vingt fois le col avant que d'être parvenu au bout.

L'archer eut un geste d'impatience.

— Je ne puis cependant pas descendre le chercher.

Le routier demanda naïvement :

— Et pourquoi pas?

— Parce que je ne puis quitter mon poste.

— Bast ! qui le saura ?

— Si l'on me surprenait, j'aurais une forte punition.

— Mettez-la en balance avec la forte récompense que vous aurez si vous sauvez la vie du roi.

L'archer semblait fort perplexe.

En ce moment un coup tinta au bourdon du Louvre.

— La demie de onze heures, murmura-t-il, dans quelques instants on va venir me remplacer.

— Hâtez-vous, en ce cas, fit Tortelier.

Prenant subitement une décision, le soldat enjamba la logette et, se servant des anfractuosités du mur, comme des échelons d'une échelle, il descendit lentement, et en quelques secondes sauta à terre auprès de Tortelier.

— Ce parchemin ?... demanda-t-il.

Le routier, au lieu de répondre, sauta à la gorge du soldat et le serra de ses mains puissantes, comme dans un collier de fer qui alla se retrécissant, jusqu'à ce que les yeux eurent cessé de rouler dans leur orbite, et que le visage étant congestionné, la langue pendît horriblement noire et tuméfiée.

L'archer était étranglé.

Prestement alors, maître Jacques, lui enleva son casque dont il se coiffa, dégrafa sa cotte de mailles qu'il endossa, retira ses chausses d'acier qu'il enfila et, non moins lestement que le pauvre soldat était descendu, monta prendre sa place dans la logette.

Il était temps.

Sur le chemin de ronde qui couronnait la crête de la muraille, un pas lourd et cadencé s'approchait ; on relevait les sentinelles.

Tortelier abaissa la visière de son casque, saisit l'arbalète que l'autre avait déposée dans un coin et attendit.

Quelques secondes après, une troupe de soldats apparaissait.

L'un d'eux se détacha, s'approcha de Tortelier, qui comme un homme harassé de fatigue, répondit par un grognement aux quelques paroles que l'autre lui adressa, puis il se mit à la suite de la petite troupe et emboîtant le pas, s'éloigna.

Enfin ! son stratagème avait réussi ; il était dans le palais, et dans quelques instants il serait auprès de Bournonville.

Profitant en effet de ce que le chemin de ronde tournait à angle droit, il resta en arrière.

Puis, lorsque les pas se furent éloignés, il prit sa course à travers le palais, circulant sans frayeur à travers les cours désertes, les couloirs sombres, et les galeries sonores.

Arrivé auprès des appartements du surintendant des finances, il aperçut un rayon de lumière qui filtrait sous la porte.

Cette vue fit pousser au routier un soupir de satisfaction, car il craignait, étant données les singulières aventures auxquelles était mêlé le sire de Bournonville, qu'il ne fût pas au palais.

Au moment où il allait frapper, il s'arrêta, tendant l'oreille, subitement inquiet.

Il venait d'entendre un murmure de voix.

— Il n'est point seul, grommela-t-il, que faire ? Ma présence peut lui causer quelque ennui.

Puis soudain il se rappela le costume qu'il avait endossé.

— Bast ! murmura-t-il, je m'en tirerai bien toujours sans le compromettre.

Et il heurta doucement.

Des pas s'approchèrent, la porte s'ouvrit, et dans l'encadrement, la tête d'Orly apparut.

Le confident de Bournonville parut assez étonné à la vue de cet archer, et recula d'un pas.

Mais bien plus grand encore fut son étonnement quand il entendit cet archer lui demander :

— Le capitaine est-il là ?

Orly fronça le sourcil.

— De quel capitaine voulez-vous parler ? gronda-t-il.

Puis, subitement furieux, car il lui semblait entendre un petit cri étouffé derrière la visière baissée du casque.

— Par mon âme, l'homme, fit-il, vous gaussez-vous de moi .... Ne savez-vous pas que la coutume est de se présenter céans, le visage découvert.

Tortelier, sans mot dire, releva la visière de son casque.

Orly, poussa une exclamation dans laquelle la stupéfaction et la joie se confondaient.

— Toi ! fit-il d'une voix sourde, toi ! ici, à pareille heure !

— Le capitaine est-il là ?

— Lyonnet ! cria Orly, c'est Tortelier.

— Tortelier ! s'écria Bournonville, amène-le vite.

Le routier entra dans la chambre et aperçut le surintendant des finances étendu dans son lit ; à son chevet était une table chargée de paperasses de toutes sortes sur laquelle Orly, sans doute, travaillait.

Le singulier accoutrement de maître Jacques étonna fort Bournonville.

— Qu'est-ce à dire, fit-il joyeusement après avoir serré la main de Tortelier, depuis quand fais-tu partie des gardes de Sa Majesté le roi Loys ?

— Il s'est trouvé que celui qui habitait cette défroque a passé de vie à trépas... alors j'ai cru pouvoir sans inconvénient l'endosser, alors surtout que cela m'était indispensable pour arriver jusqu'à vous,

Et il raconta de quels moyens il avait dû user pour s'introduire dans le palais.

— Hum ! fit Bournonville tout soucieux, tu as tué un soldat du roi, c'est grave.

— Eh ! Monseigneur, exclama Tortelier, j'en eusse tué cent, j'en eusse tué mille pour arriver ce soir même jusqu'à vous !

— As-tu donc quelque grave nouvelle à m'annoncer ?

— Vous allez en juger, car la chose vous concerne personnellement.

— Parle !

— Il y a eu ce soir nouveau conciliabule

Orly tressaillit et s'écria :

— Comment Landry ne nous en a-t-il pas avisé ?

— Par cette bonne raison que lui-même n'en savait rien.

Bournonville demanda :

— Cet entretien n'a donc pas eu lieu, comme les précédents, à la butte Montorgueil ?

— Non pas ; mais dans le logis de Guillaume Feutrier, au cloître des Billettes.

— Et qu'a-t-on décidé dans ce conciliabule? demanda ironiquement Orly.

— La mort du surintendant des finances, répondit laconiquement Tortelier.

Orly fit un bond.

Bournonville sourit.

— Ventredieu! fit-il d'un ton ironique, ces gens sont ambitieux!... mais quelque longues que soient leurs dents, il leur en coûtera de la peine avant de dévorer un morceau tel que moi.

Il réfléchit un moment et demanda:

— A quelle sauce ont-ils l'intention de m'accommoder?

— Le poignard.

— Allons, tant mieux... c'est une reconnaissance de plus que je leur ai... car, à dire vrai, le poison m'eût été fort désagréable... et sans doute ont-ils déjà choisi le bras viril et ferme qui me doit frapper?

Le routier inclina la tête.

— Gageons, s'écria Orly, que Gaulthier d'Aulnay a réclamé cet honneur.

Bournonville regarda sévèrement son compagnon.

— Penses-tu bien à ce que tu dis là? fit-il; bien qu'il soit notre ennemi, nous n'avons pas le droit d'accuser un gentilhomme d'une lâcheté aussi grande... c'est là l'œuvre d'un Orsini ou d'un Feutrier, mais non d'un d'Aulnay! — ai-je raison, Tortelier?

Celui-ci répliqua:

— Le seigneur Orly n'a pas tort et vous avez raison.

— Comment cela?

— Tout d'abord, le seigneur d'Aulnay avait réclamé l'honneur de vous frapper... mais Orsini a voulu qu'on tirât au sort.

— Et le sort est tombé?

— ... Sur Gaulthier d'Aulnay.

Bournonville haussa insoucieusement les épaules.

— Je le regrette pour lui, murmura-t-il; car, lorsqu'on porte une épée au côté, on doit laisser le poignard aux truands et aux malandrins.



Il tira sa dague et en introduisit sans difficulté la lame dans une rainure à peine perceptible. (Page 1486.)

Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Ainsi donc, dit-il la chose est décidée ?

— Absolument décidée.

— Et quel jour me doit-on occire ?

— Demain soir, à l'heure de nonnes.

— Ah ! ah ! ils sont pressés... et où cela doit-il se passer ?

— Au Palais.

Bournonville et Orly poussèrent ensemble une même exclamation.

— Au Palais !... mais c'est impossible... en quel endroit ?

Tortelier regarda malicieusement Bournonville et répondit :

— Savez-vous, Monseigneur, que l'on fait courir de singuliers bruits sur votre compte ?

— Et lesquels donc ? demanda Bournonville quelque peu surpris.

— On prétend que Messire le surintendant des finances va, la nuit, converser des affaires du royaume avec la reine Marguerite de Bourgogne.

Orly regarda son ami avec étonnement.

— Voilà qui est singulier, murmura-t-il.

— Oui, répliqua Bournonville tout songeur, c'est fort singulier, en effet.

Puis, s'adressant à Tortelier.

— Et où as-tu entendu raconter cela ?

— Mais dans le conciliabule en question... C'est Orsini qui donnait ces détails.

— Et c'est tout ce qu'il a dit ?

— A peu près..., il a ajouté qu'il existait entre l'oratoire de la reine et votre cabinet aux écritures certain couloir secret par lequel, la nuit venue, vous vous glissiez chez dame Marguerite.

Bournonville haussa les épaules :

— Il n'a pas grand mérite d'avoir découvert cela, puisque c'est lui qui a fait creuser ce passage et qu'il s'en servait lui-même, alors qu'il habitait ce logis... mais tout cela ne me dit pas en quel endroit du palais, je dois être mis à mort.

— C'est dans ce couloir.

— Impossible ! s'écria Bournonville.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, tu l'as dit toi-même, ce passage n'a que deux issues et que Gaulthier d'Aulnay ne pourra s'introduire par aucune de ces deux issues.

Tortelier réfléchissait.

— Voulez-vous me permettre de vous poser une question ? demanda-t-il.

— Je t'écoute.

— Ne pensez-vous pas que la reine, quels que soient les bons sentiments dont elle paraît animée à votre égard, ne serait pas disposée à prêter les mains...

D'un geste, Bournonville l'arrêta.

— Voilà qui est bien plus impossible encore, dit-il.

— En ce cas, il existe une autre issue.

— Mais où cela ? fit-il.

— Peu importe, le moyen dont il se servira pour entrer, murmura le surintendant.

Et il demanda :

— A cet entretien, le duc d'Égypte et Jehan de Sarcelles assistaient-ils ?

— Le duc d'Égypte ! je n'en ai point entendu parler... mais le docteur était représenté par ce jeune escholier auquel il avait donné plein pouvoir pour acquiescer aux décisions prises.

Bournonville poussa un soupir.

— Allons ! murmura-t-il, me voilà un ami de moins.

Un moment il demeura silencieux, les sourcils froncés, la tête inclinée sur la poitrine.

Puis, il fit claquer ses doigts, et s'adressant à Tortelier :

— Sais-tu bien, mon brave, que tu me rends un signalé service en m'avertissant ainsi du guet-apens qui se prépare.

— N'est-ce pas mon devoir, monseigneur ?

— Sans doute..., sans doute... Néanmoins, souviens-toi que je te dois une reconnaissance qui me met à ta discrétion pour tout ce que tu voudras me demander...

— Monseigneur, fit Tortelier, tout ému, soyez persuadé que ces paroles valent mieux pour moi que toutes les récompenses que vous pourriez m'offrir.

— En attendant, reprit le surintendant en cherchant sur la table un parchemin qu'il signa, et tendit au routier, voici un bon

pour cinquante écus d'or que tu iras demain toucher chez l'argentier du roi.

Et, comme maître Jacques balbutiait des remerciements.

— Va, va, mon brave compagnon, dit-il, tant de gens me haïssent, qu'il en faut bien quelques-uns pour boire à ma santé.

Tout rouge de plaisir, le routier avait plié le parchemin qui disparut prestement dans son escarcelle.

— Voilà, murmura-t-il, à part lui, de quoi débrouiller les idées de ce pauvre Franc-Picard.

Bournonville entendit ces paroles, et dit en riant :

— Mon jeune ennemi.

— Ennemi précieux, reprit Tortelier, puisque c'est par lui que j'ai su tout ce que je vous ai raconté.

— C'est vrai, reprit le surintendant, tu ne m'as pas narré comment, n'ayant pas assisté à cette fameuse entrevue, tu étais cependant au courant de ce qui s'y était décidé?

— Je viens de vous le dire ; grâce à Franc-Picard.

— Je ne comprends pas.

— L'escholier a pour mie une jeune fille que je connais et qui me veut quelque bien.

— Alors...

— Alors, elle le fait causer et me raconte ensuite ce qu'il a dit.

— Comme la jeunesse est imprudente ! exclama Bournonville.

Il ajouta :

— Comment vas-tu t'y prendre pour sortir d'ici ?

Le routier eut un geste vague.

— Je suivrai, pour ce faire, le conseil que vous me donnerez, car je ne voudrais pas me risquer à prendre pour m'en aller, le même chemin que j'ai pris pour venir.

Le surintendant fit un signe à Orly.

— Tu vas l'accompagner par la poterne du bord de l'eau ; c'est le meilleur moyen d'éviter de mauvaises rencontres.

Et, serrant la main du routier :

— Va, mon brave, dit-il, et continue à me servir avec le même dévouement..., tu ne pourras que t'en bien trouver.

A peine les deux hommes furent-ils sortis, que Bournonville, saisissant la cire, courut à la petite porte secrète ouvrant sur le fameux couloir, et, lentement, pas à pas, se dirigea vers l'oratoire de Marguerite, examinant avec soin chaque dalle et chaque pierre, cherchant où se pouvait trouver l'autre ouverture par laquelle Gaulthier d'Aulnay se devait introduire.

Il avait ainsi parcouru une bonne partie du couloir et quelques mètres seulement le séparaient du logis de la reine, lorsque, soudain, il s'arrêta devant un pan de mur qui lui parut cimenté d'une façon toute singulière.

Il promena ses mains sur les pierres, frappant du doigt pour voir si quelque cavité n'existait pas, égratignant le ciment avec ses ongles, pour chercher les ressorts que son instinct lui faisait pressentir en cet endroit.

Mais Orsini n'était pas pour rien, originaire d'Italie, c'est-à-dire du pays où l'imagination des artisans avait, à cette époque, atteint les hauteurs de l'art.

Et malgré toutes ses recherches, malgré toute sa patience, Bournonville commençait à désespérer.

Non pas qu'il tînt à trouver le secret qui ouvrait cette porte.

Mais il voulait s'assurer de l'endroit précis par lequel entrerait Gaulthier d'Aulnay.

Il venait en effet de germer dans sa cervelle féconde un plan pour la réussite duquel il lui fallait absolument trouver ce qu'il cherchait.

Enfin, il poussa une exclamation, et, s'agenouillant sur les dalles, il se pencha vers la muraille, regardant soigneusement un point sur lequel la lumière de sa torche, ayant frappé, venait de lui être renvoyé comme par un miroir de métal.

Il aperçut alors, habilement dissimulé entre les interstices de deux pierres, une tige d'acier, excessivement fine, à laquelle des ressorts s'adaptaient.

— Ventredieu! grommela-t-il, voilà, si je ne me trompe, ce que je cherche.

Il tira sa dague et en introduisit sans difficulté la lame dans

une rainure, à peine perceptible, qui se trouvait placée à côté de la tige d'acier.

Alors, il traça sur le sol, avec la pointe de son arme, une marque apparente correspondant à l'endroit de la muraille où il venait de faire cette intéressante découverte.

Puis, il se releva, remit sa dague à sa ceinture et continua à avancer dans la direction de l'oratoire de Marguerite.

A quelques pas de cette ouverture secrète, connue seulement d'Orsini, le couloir tournait à angle droit; puis, à quelques pas de là, tournait brusquement à gauche.

Le surintendant s'arrêta quelques minutes, paraissant s'apercevoir pour la première fois de cette étrange disposition du couloir, ou, tout au moins, y prêtant une grande attention.

— Allons, murmura-t-il, cela est fort bien ainsi; reste à savoir si Marguerite voudra se prêter à mes projets.

Et il ajouta avec un plissement énergique des sourcils :

— Qu'elle le veuille ou non... il faudra bien qu'elle cède!

Sur ces mots, il se remit en marche, redoublant de précautions à mesure qu'il approchait de l'oratoire de la reine.

Bien que creusé dans le mur même, le couloir ne laissait transpirer au dehors aucun des bruits qui s'y faisaient, Bournonville cependant marchait le plus doucement possible, afin de surprendre Marguerite dans son sommeil.

Orsini ignorait en effet que le premier soin du surintendant, en prenant possession du cabinet aux écritures de son prédécesseur, et lorsque Marguerite lui avait expliqué le mécanisme d'avertissement, concernant les deux portes du couloir, son premier soin avait été d'obvier au grave inconvénient qui en résultait pour lui.

Car, s'il reconnaissait l'avantage d'être averti du moment où Marguerite quittait son boudoir pour le venir trouver, il reconnaissait non moins le désavantage qu'il y avait à la prevenir lorsque, lui, se disposait à se rendre chez elle.

Et, immédiatement, sans en prévenir la reine, il avait fait, par un ouvrier habile, modifier le mécanisme, en sorte qu'il pou-

vait s'introduire maintenant dans les appartements royaux, sans que Marguerite fut avertie de son approche.

C'était la première fois, ce soir-là, qu'il expérimentait ce nouveau système.

D'abord il avait jugé inutile de mettre la reine au courant des recherches qu'il se proposait de faire dans le couloir et qui l'avaient amené à la découverte de l'issue secrète construite par Orsini.

Ensuite, un pressentiment inexplicable, incompréhensible, l'avait poussé à agir ainsi.

Arrivé tout contre l'oratoire, il posa son doigt sur un ressort caché, et une petite porte, dissimulée dans la boiserie, s'ouvrit et tourna doucement sur ses gonds.

Le surintendant s'avança de quelques pas, enivré par les parfums capiteux et les émanations embaumées qui s'envolaient de la chambre et lui montaient au cerveau.

Mais soudain il s'arrêta, les yeux agrandis par l'étonnement, la bouche entr'ouverte comme pour appeler.

De la chambre royale qui communiquait directement avec l'oratoire, un murmure de voix s'échappait, doux et indistinct :

Marguerite causait!

Marguerite n'était pas seule!

Avec qui donc était-elle, à cette heure de la nuit?

L'étonnement de Bournonville se changea en fureur.

Les sourcils froncés, les lèvres serrées, la main crispée sur la poignée de sa dague, il fit quelques pas encore.

Arrivé près de la fenêtre qui séparait les deux pièces, il s'arrêta de nouveau et prêta l'oreille.

— Oui, je t'aime ! murmurait Marguerite, je n'aime et n'ai jamais aimé que toi!

Bournonville tira sa dague.

— Ventredieu ! grommela-t-il, ce ne peut être que son damné Gaulthier d'Aulnay... il faut en finir!

Le bruit d'un baiser mit le comble à sa rage.

Soulevant violemment la draperie, il entra dans la chambre de la reine, prêt à se ruer sur les deux amants.

Mais, stupéfait, il s'arrêta, cloué au sol, incapable d'un mouvement.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà qui est singulier !

La reine était seule et semblait dormir.

Étendue sur le dos, les bras repliés sous la nuque, les paupières closes et les lèvres entr'ouvertes, sa poitrine se soulevait régulièrement sous un souffle paisible.

— Marguerite ! murmura Bournonville à mi-voix, Marguerite !

Cet appel resta sans réponse.

— Elle dort, se dit-il, et cependant il m'avait bien semblé entendre deux voix.

Et comme il demeurait là, immobile, indécis, poussé d'un côté par son désir de causer avec Marguerite, d'un autre côté retenu par ses soupçons qui subsistaient quand même, voilà tout à coup qu'un mugissement remplit la chambre d'un bruit tellement formidable que la reine, réveillée en sursaut, se dressa sur son séant.

Bournonville n'eût que le temps de se jeter derrière les courtines du lit.

— Seigneur, Seigneur ! balbutia la reine, que me voulez-vous encore ?

Un sourire de satisfaction passa sur les lèvres du surintendant.

— Ventredieu ! dit-il à part lui, le hasard fait bien les choses, et j'arrive juste à propos pour faire connaissance avec cette fameuse voix qui, dernièrement, a tellement terrifié Marguerite...

En ce moment même un souffle, accompagné d'un sifflement aigu, descendit du plafond.

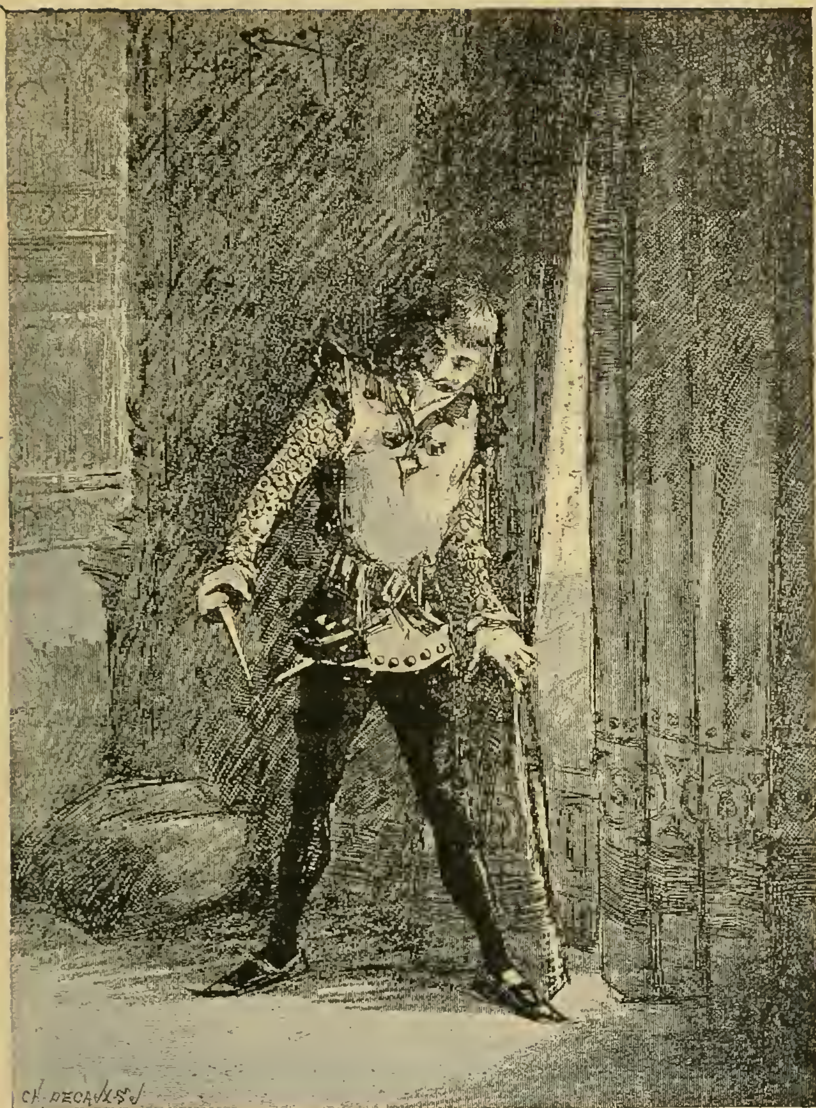
Puis, semblant venir de loin, de très loin, une voix murmura :

— Marguerite !... Marguerite !... Pourquoi ne te souviens-tu plus de ce que je t'ai dit ?

— Et que m'avez-vous dit, mon Dieu ? balbutia la reine d'un accent troublé.

La voix répondit sévèrement :

— Je t'ai dit que je n'étais point le Seigneur, créateur de



Caché derrière les tentures, le surintendant des finances eut un rire muet.
(Page 1490.)

toutes choses, mais bien le dieu de l'amour, ton dieu particulier, toi qui as passé ta vie à m'honorer avec tant de ferveur.

La reine garda le silence.

— Pourquoi, poursuivit la voix, n'as-tu point suivi les conseils que je t'avais donnés ?

— Quels conseils ? fit Marguerite.

— Relativement à tes amours en Tour de Nesle.

Bournonville tressaillit.

— Ventredieu ! gronda-t-il, voilà une voix bien avisée.

Et il prêta l'oreille davantage encore, cherchant à surprendre dans l'accent, dans l'intonation, un indice qui pût le mettre sur la trace de l'auteur de cette comédie.

— Cependant, répondit Marguerite, je vous ai obéi, et, aussitôt que j'ai vu Lyonnet, j'ai amené l'entretien sur cette question.

— Fort bien... et qu'a-t-il dit?

— Il a fini par se rendre à mes raisons.

— De sorte que?...

— De sorte que, avant peu, vos conseils seront suivis de point en point... Êtes-vous satisfait ainsi ?

— A merveille, et je saurai te récompenser de ton obéissance... Cependant, je veux encore quelque chose de toi.

— Et quoi donc?

— Je veux que tu convoques le surintendant des finances à te venir trouver demain soir, à l'heure de nonnes, ici même.

Bournonville fit avec ses lèvres une grimace significative.

— Tiens! tiens! murmura-t-il, voilà une singulière coïncidence !

La reine répliqua :

— Mais Lyonnet n'a-t-il pas l'habitude de me venir rendre visite, chaque soir, à l'heure que vous indiquez ?

— Je le sais, répondit la voix avec un ton d'autorité... cependant, je tiens à ce que tu insistes pour qu'il ne manque pas de venir demain soir... J'ai d'importantes communications à lui faire touchant précisément la Tour de Nesle.

Caché derrière les tentures, le surintendant des finances eut un rire muet.

— Décidément, pensa-t-il, voilà une voix qui me paraît trop d'accord avec ceux qui en veulent à mes jours... cette insistance pour me convoquer à l'heure de nonnes dans la chambre de la reine ne me semble pas avoir d'autre but que de me faire passer

par le fameux couloir dans lequel le poignard de Gaulthier d'Aulnay doit me frapper.

Il réfléchit quelques instants.

— Et puis, continua-t-il, ou je me trompe fort, ou cette voix a des accents qui se rapprochent beaucoup de ceux d'un certain Orsini de ma connaissance... Ventredieu ! le drôle est un gaillard assez habile pour avoir monté cette comédie, connaissant le caractère impressionnable de la reine et sachant combien son esprit, si ferme devant les choses ordinaires de la vie, devient faible devant le surnaturel...

Il attendit quelques instants encore pour voir si l'entretien mystérieux allait continuer.

Mais le silence le plus complet régnait dans la chambre.

La voix, sans doute, était allée chercher un repos bien gagné, et Marguerite, ressaisie par le sommeil, dormait profondément, bercée par ses rêves voluptueux.

Bournonville quitta la pièce sur la pointe des pieds, traversa l'oratoire, referma sans bruit la petite porte et, tout rêveur, regagna son cabinet aux écritures.

Arrivé là, il se plongea dans un vaste fauteuil et, le front dans les mains, se creusa longtemps la cervelle pour savoir en quelle retraite pouvait bien être caché celui qui se jouait aussi audacieusement de Marguerite.

Pour lui, plus il y réfléchissait et plus il demeurait convaincu que seul, Orsini pouvait être l'auteur de cette farce grossière.

L'Italien connaissait assez le tempérament de Marguerite pour savoir quels résultats il pouvait espérer de ces conversations célestes : en outre, ayant habité le palais durant de longues années, ayant surtout fait exécuter des travaux considérables pour en changer l'aménagement intérieur, il devait certainement, en prévision de certaines éventualités, s'être ménagé des retraites secrètes, introuvables.

Et c'était assurément d'une de ces retraites qu'il causait nocturnement avec Marguerite.

Mais en quel endroit se trouvait cette cachette ; par où l'Italien

y pénétrait-il ? Comment était-il parvenu à la mettre en communication avec la chambre de Marguerite?

Autant de points qu'il était indispensable de résoudre et qu'après réflexion il se reconnut incapable de résoudre seul.

Restait l'attentat préparé contre lui.

Certes, prévenu comme il l'était, il n'avait aucune inquiétude à concevoir.

C'était même là une occasion superbe de se débarrasser de son ennemi.

Quelques gardes embusqués dans le couloir, appréhenderaient Gaulthier et le conduiraient au Grand-Chastelet.

Malheureusement, la reine était là qui, certainement, aussitôt qu'elle aurait connaissance de l'arrestation de son capitaine aux gardes, ne manquerait pas d'aller trouver le roi et d'obtenir de lui la mise en liberté du jeune homme.

Et puis, pour un homme de caractère aussi entier, aussi entreprenant que Bournonville, écarter le danger était peu de chose; ce qu'il voulait, c'était faire servir cette tentative dirigée contre sa personne, à sa propre ambition, c'était surtout s'en servir pour éliminer définitivement Gaulthier d'Aulnay.

Avec sa finesse et sa perspicacité, il lisait à livre ouvert dans le jeu de la reine.

Certes, Marguerite était une femme passionnée, une femme qui se laissait souvent dominer par la violence des gens.

C'est pourquoi, et le souvenir de ses premières années aidant, elle recevait avec joie dans sa couche Bournonville, son premier amant.

Et puis, le surintendant des finances la tenait dans sa main par la possession de ce fameux parchemin dont la divulgation l'eût conduite tout d'abord à Montfaucon.

Aussi, cherchait-elle à l'endormir par ses caresses et sa bonne volonté.

Mais, au fond de son cœur sommeillait cet amour pur, singulier, platonique que, depuis plusieurs mois, Gaulthier d'Aulnay avait conquis.

Si elle livrait son corps à Lyonnet, son âme appartenait à

Gaulthier, et lorsque les membres brisés par des nuits d'orgie, elle se retrouvait seule dans sa chambre solitaire, alors le dégoût de cet homme la prenait, et le souvenir de son capitaine aux gardes gonflait sa poitrine de soupirs douloureux.

Bournonville avait parfaitement saisi cette dualité de sentiments et il comprenait que cette hostilité latente, cachée sous la fausse tendresse de Marguerite, puisait surtout sa raison d'être et sa force dans son amour pour Gaulthier d'Aulnay.

L'aube, en venant blanchir les vitraux du cabinet aux écritures, trouva le surintendant des finances encore enfoncé dans son fauteuil et réfléchissant.

Soudain, il se leva, l'œil brillant, un sourire radieux aux lèvres.

— Ventredieu! murmura-t-il, si je puis arriver à ce résultat, c'en est fait de messire Gaulthier.

Il fit quelques pas à travers la pièce, le front penché, la paupière à demi baissée, tournant et retournant dans sa cervelle le projet qui venait d'y naître, le mûrissant, l'examinant sous toutes faces, en envisageant toutes les éventualités, tous les risques, tous les dangers.

Peu à peu son visage, qu'un nuage assombrissait, s'éclaira tout à fait.

— Allons! dit-il, ne perdons pas de temps; il est préférable que je sache de suite à quoi m'en tenir.

Et il s'engagea à nouveau dans le couloir qui conduisait aux appartements de la reine.

Mais au lieu d'ouvrir la porte comme il l'avait fait quelques heures auparavant, il frappa doucement.

Quelques secondes après, Marguerite, enveloppée d'un élégant vêtement de nuit, apparut.

A la vue de Bournonville, elle poussa un léger cri de surprise.

— Toi! murmura-t-elle.

— Oui; moi, fit-il très calme.

Et il ajouta railleusement :

— Peut-être t'attendais-tu à voir paraître maître Orsini.

Elle haussa les épaules d'un geste plein de coquetterie.

— Non, répondit-elle, et mon étonnement provenait uniquement de te voir à pareille heure.

Elle lui jeta les bras autour du cou, câlinement.

Il lui rendit ses caresses puis la conduisit à une pile de coussins sur lesquels elle se laissa tomber, alanguie.

— Quelle bonne fortune t'amène? demanda-t-elle d'une voix amoureuse, remplie des réminiscences de ses doux rêves de la nuit.

Et elle lui désignait une place à ses côtés.

Mais lui restait debout, les sourcils froncés, la bouche pincée, immobile et muet.

Surprise, inquiète même de cette attitude étrange, elle le regarda fixement.

— Qu'y a-t-il? murmura-t-elle, et quelles choses graves viens-tu m'annoncer?

Il garda un moment le silence.

— Il y a quelques jours, fit-il, tu me demandais si je croyais aux songes?

— Oui, répliqua Marguerite, mais pourquoi me rappeler cela?

— En vérité, j'ai quelque honte à te répondre... car moi-même je ne puis m'expliquer l'étrangeté de ce qui m'est survenu cette nuit... et cependant...

La reine le regarda, attendant qu'il continuât.

— Et cependant, poursuivit-il, il est puéril qu'un homme tel que moi croie aux choses surnaturelles.

Marguerite tressaillit, une légère pâleur envahit son visage et, se redressant :

— Rien n'est impossible, murmura-t-elle, et bien fou est celui qui ne croit point.

Un sourire énigmatique courut sous la moustache de Bournonville.

— Voyons, fit Marguerite intriguée plutôt qu'inquiète de l'attitude de son amant, de quoi s'agit-il?

Il parut hésiter.

Alors, elle le prit par la main, l'obligea à s'asseoir et, d'une voix insinuante :

— Eh bien! parle, je t'écoute... tu n'es certainement pas venu pour demeurer muet comme une tombe...

Il se mordit les lèvres; puis, semblant se faire violence.

— Cette nuit, commença-t-il, je travaillais dans mon cabinet aux écritures, quand, soudain, un grand souffle a passé sur mon visage et une voix terrible s'est fait entendre...

Il s'arrêta sentant la reine frissonner et il l'entendit murmurer :

— C'est ainsi qu'Il me parle aussi, lui...

Satisfait de l'impression produite par ce début, le surintendant continua :

— Un moment, je crus être le jouet d'un rêve, et cependant je ne dormais pas... Je pensai alors que l'excès de travail pouvait avoir obscurci mon cerveau ; j'allai à ma verrière, je l'ouvris toute grande et demeurai un bon moment accoudé, plongeant ma tête dans l'air frais de la nuit... puis je refermai la verrière et retournai m'asseoir... alors...

— Alors? interrogea Marguerite haletante.

— Alors, il me sembla entendre comme un ricanement, puis, distinctement, j'entendis ces mots :

— Ne crois pas pouvoir échapper à ma puissance, Lyonnet de Bournonville... tous, les plus humbles comme les plus puissants, sont soumis à ma loi... Écoute donc et obéis aux ordres que je vais te donner.

Du coin de l'œil, le surintendant surveillait Marguerite ; il la vit, pâle et tremblante, fixer sur lui des yeux agrandis par la terreur.

Il poursuivit :

— Qui que tu sois, répondis-je, homme ou dieu, apparais-moi, si tu veux que je croie en toi.

La voix se fit menaçante.

— Misérable vermisseau! fit-elle, il te sied bien de te révolter alors que les paroles que je vais prononcer me sont dictées par l'intérêt que je te porte, à toi et à Marguerite.

— Mais, si tu ne veux te montrer à moi, dis-moi au moins ton nom.

— Je suis celui qui, de tous temps, ai protégé Marguerite et toi... je suis celui qui, il y a bientôt vingt ans, l'ai poussée dans tes bras... celui qui a entouré vos amours de son ombre protectrice... celui qui a mis dans la main de Marguerite le poignard qu'elle t'a donné pour aller assassiner Robert II... celui enfin qui vous unit à jamais par ce lien de sang.

La reine poussa un cri d'effroi et, pâmée, se laissa aller, défaillante, aux bras de Bournonville.

— Celui-là, gémit-elle, quel est-il, qui connaît ce secret terrible?

Le surintendant appuya ses lèvres sur le front glacé de Marguerite, et, donnant à sa voix l'accent le plus sinistre qu'il put trouver, il continua :

— Mais, enfin, m'écriai-je, frappé d'épouvante, qui donc es-tu?... Si tu veux que je t'obéisse, dis-moi ton nom.

Un ricanement éclata; puis, la voix railleuse me répondit :

— Mon nom! tu me demandes mon nom!... Eh bien! je suis celui qui, me croyant une puissance égale à celle de Dieu, ai eu l'audace de le braver, moi qu'il a précipité dans les entrailles de la terre... Je suis le dieu du mal... On m'appelle Belzébuth!... Astaroth!...

Marguerite, épouvantée, joignit les mains.

— Seigneur! balbutia-t-elle, Seigneur!

Tous deux demeurèrent un moment silencieux.

Enfin, la reine, reprenant un peu ses esprits, demanda :

— Alors, que s'est-il passé?

Bournonville passa la main sur son front, comme si les souvenirs qu'il évoquait l'impressionnaient péniblement, lui aussi, et poursuivit, d'une voix brisée.

— Sans doute, Belzébuth se douta-t-il de la terreur que son nom avait jetée dans mon âme, car il me dit :

— Pourquoi trembler, messire le surintendant des finances? les événements qui ont entravé ta vie et desquels tu es toujours sorti triomphant, la haute fortune à laquelle tu es parvenu présentement ne te prouvent-ils pas que je suis rempli pour toi d'indulgence et qu'il ne tient qu'à toi que ma bonté continue à s'étendre sur Marguerite et sur toi-même.



La reine s'approcha de son époux et, coquettement, lui tendit sa main à baiser.
(Page 1502.)

— Je courbai la tête et demandai humblement :

— Vous êtes le maître ; que voulez-vous de moi ?... Commandez, j'obéirai.

— C'est dans ton intérêt seul et dans celui de la reine que je viens te trouver aujourd'hui... Jusqu'à présent, la conduite que

vous avez tenue l'un et l'autre, a servi mes plans, c'est pourquoi je vous ai laissé faire... Mais, entraînés par l'amour qui vous aveugle, vous perdez toute prudence et vous oubliez trop que Marguerite est reine et épouse de Louis le dixième.

— Qu'entendez-vous par là? demandai-je.

— J'entends que Marguerite a depuis trop longtemps éloigné de sa couche son époux bien-aimé. Il entre dans mes vues que le trône de France ne tombe pas en quenouille, et j'ai décidé que la stérilité dont, jusqu'à présent, j'avais frappé la reine, cesse au plus tôt... Or, — et je te révèle cela pour te montrer combien il est indispensable que mes ordres soient exécutés,—Marguerite est grosse, grosse de tes œuvres.

La reine poussa un cri d'effroi.

Impassible, Bournonville continua :

— ... Il faut donc qu'au plus tôt la reine reçoive dans sa couche son royal époux, pour que l'enfant à naître ne soit point un bâtard, mais soit bien aux yeux de tous le dauphin, héritier de la couronne de France...

Le surintendant des finances se tut, examinant à la dérobée sa compagne, qui souriait doucement.

— Oh ! mon Lyonnet, murmura-t-elle d'un ton alangui, en penchant sa tête sur l'épaule de Bournonville.

Celui-ci prit entre ses mains, les mains de la reine et la regarda tendrement en disant :

— Dieu est juste, vois-tu ; après nous avoir punis de notre exécrable forfait en nous enlevant nos enfants, il nous veut pardonner, puisqu'il te rend mère une seconde fois.

Marguerite tressaillit à ce langage ; jamais Bournonville n'avait fait allusion à ses fils, et malgré elle, elle frissonna.

— Tu ne me dis pas comment s'est terminé cet entretien ? fit-elle en se redressant.

— Ce soir, à l'heure de nonnes, Belzébuth m'a dit qu'il devait allumer le cœur du roi d'un vif désir de t'aller rendre visite et il m'a ordonné de te recommander de tout faire de ton côté pour inciter ton époux à ce faire.

— Ce soir ! balbutia la reine qui se rappela l'entretien qu'elle avait eu de son côté avec la voix mystérieuse.

Bournonville comprit l'hésitation que contenait cette simple exclamation, et répliqua :

— Les derniers mots de Belzébuth, avant que de me quitter, ont été ceux-ci : « Que Marguerite, si elle était tentée de ne pas suivre tes conseils, se souvienne du sort réservé par les rois à leurs épouses adultères, et de la mort terrible qui attend, à sa naissance le produit des relations coupables.

Un sueur glacée couvrit le front de Marguerite.

— J'obéirai, dit-elle en courbant la tête; que dois-je faire ?

Et elle ajouta :

— Hâtons-nous ! car voici bientôt l'heure du conseil, et auparavant il me faut procéder à ma toilette.

Le surintendant réfléchit quelques minutes et répondit :

— Ce que tu dois faire est bien simple ; puisque précisément tu assistes ce matin au conseil, fais-toi attifer de tes plus beaux atours, afin d'ajouter encore à ta superbe beauté... et si le roi, ce dont je doute, demeurait, malgré tout, insensible à tes charmes, moi par quelques paroles habiles, je saurais bien attirer son attention sur toi.

Marguerite hocha la tête.

— Je doute fort, dit-elle, que mes charmes puissent avoir quelque influence sur mon royal époux... il est de sens qui s'accommodent à merveille de l'abstinence absolue en laquelle je les tiens...

— Il est certain, poursuivit Bournonville, qu'au point de vue de l'amour, la nature ne l'a pas doué avec une grande libéralité.

Et attirant la reine à lui, il la baisa passionnément sur les lèvres.

— C'est pourquoi, ajouta-t-elle en se défendant mollement, je doute fort de la réussite de ce projet.

Le surintendant eut un geste plein d'assurance.

— Ne t'inquiete pas, dit-il, si le cœur du roi ne s'envole pas de lui-même vers toi, il est des philtres souverains pour allumer un brasier d'amour dans les poitrines les plus glacées.

Un sourire ironique plissa les lèvres de Marguerite.

— Qu'il soit donc fait comme tu le désires, dit-elle en se levant... j'avais disposé autrement de ma soirée; mais puisqu'il le faut absolument...

Bournonville lui saisit les mains.

— Pense à notre enfant, dit-il d'une voix vibrante.

Elle pâlit, légèrement troublée, et avec une gaîté feinte.

— Je vais penser à toi et me faire irrésistible... pour toi.

Sur ces mots, elle lui jeta ses bras autour du cou, le baisa amoureusement et lui montrant la petite porte du couloir.

— Partez vite, mon beau surintendant des finances, fit-elle ; je n'ai que juste le temps d'exécuter vos ordres.

A peine rentré dans son cabinet aux écritures, Bournonville poussa un cri de triomphe.

— Ventredieu ! exclama-t-il, ce n'est pas sans peine... mais je suis fort content de moi... et si mon digne ami Jehan de Sarcelles m'avait entendu, il m'aurait certainement accordé un diplôme universitaire.

En ce moment, on heurta à la porte d'une façon particulière. Le surintendant alla ouvrir et Orly entra.

— Déjà levé! fit le nouveau venu.

Bournonville sourit.

— Déjà! dit-il, tu veux dire encore.

— Ne t'es-tu donc pas couché ?

— Non, j'ai travaillé.

— As-tu pris tes dispositions pour les événements qui se préparent ce soir.

— Je n'ai fait que cela durant toute la nuit.

— Et le résultat de ton travail?

— Excellent.

— Tant mieux... je te venais chercher pour nous rendre au conseil.

— Déjà?

— La demie de huit heures vient de sonner.

— Je te demande quelques instants pour me rendre présentable et je suis à toi.

Ce disant, il passait dans une pièce voisine où l'attendaient son premier varlet flanqué d'un coiffeur et d'un parfumeur qui s'emparèrent aussitôt du surintendant pour se livrer sur sa personne à leur besogne quotidienne.

— A propos, fit Bournonville en s'adressant au parfumeur d'un ton mystérieux, ne pourrais-tu me procurer une de ces poudres de ta fabrication, qui ont le don de faire naître dans un cœur violent un amour brûlant?

L'homme regarda le surintendant d'un air fin et se penchant vers lui :

— Monseigneur est amoureux?

— Tu es bien indiscret, maraud, répondit-il en plaisantant... et quand cela serait... des drôles de ton espèce le sont bien... pourquoi cela me serait-il interdit?

Et il ajouta :

— Ce n'est point pour moi... c'est pour un de mes amis dont les amours ne sont guère couronnées de succès et qui languit, qui se désespère et alors, connaissant ton habileté en la matière, il m'a chargé de te demander...

Le parfumeur cligna de l'œil d'un air entendu.

— Je vois ce qu'il vous faut, répondit-il... cependant, en toute sincérité, je dois vous avouer, Monseigneur, que tous ces philtres et poudres magiques se réduisent à des breuvages procurant une excitation nerveuse et une sorte d'ivresse instantanée.

Bourneville répliqua d'un ton détaché.

— Cela suffira, je pense... j'enverrai cette après-midi, le seigneur Orly à ton logis et tu lui remettras la poudre en question.

Quelques instants après, le conseil entrait en séance, conseil tout intime et auquel assistaient simplement le roi, le surintendant des finances, et son confident Orly et quelquefois, quand il lui en prenait fantaisie, la reine Marguerite.

Depuis une heure déjà, Bournonville retenait Louis X, éternisant les questions, traînant les discussions en longueur, soulevant des objections à propos de tout et à propos de rien, bref, cherchant par tous les moyens possibles à retenir le roi jusqu'à l'arrivée de Marguerite.

A chaque instant, il s'arrêtait dans ses explications, prêtant l'oreille et tournant son regard inquiet vers la porte.

Enfin, au moment même où, à bout de ressources, il allait laisser Louis X rejoindre ses appartements, la portière se souleva et le page de service annonça :

— La reine !

Tout d'abord le roi fronça le sourcil, prévoyant que cette arrivée inopportune allait le contraindre de demeurer céans quelques instants encore.

Mais quand il aperçut Marguerite, superbement vêtue d'une robe de brocard, agrémentée de broderies d'argent, dont un hardi et savant décolletage découvrait la gorge et les épaules, son visage se rasséréna soudain, il sembla à Bournonville que dans la prunelle éteinte du roi, un éclair de désir brillait.

La reine s'approcha de son époux et coquettement lui tendit sa main à baiser.

Louis s'inclina avec galanterie et il parut au surintendant que les lèvres du roi demeuraient collées sur les doigts mignons de son épouse plus longtemps peut-être que ne l'exigeaient les lois de l'étiquette.

— Que vous voilà en de superbes atours, Madame ! fit Louis X, en faisant signe à Marguerite de s'asseoir près de lui.

— Vous trouvez, Sire ? dit-elle en minaudant et en arrangeant la dentelle d'or sous laquelle on voyait son sein battre avec violence.

Et elle ajouta :

— Voilà un compliment auquel vous me voyez fort sensible ; d'autant plus, Sire, que ces superbes atours, comme vous voulez bien le dire, n'ont été préparés que dans le but unique de plaire à votre Majesté.

Un fugitif sourire entr'ouvrit les lèvres pâlies du roi qui demanda :

— Pourrais-je, Madame, savoir à quelle occasion vous avez pensé à m'être si agréable ?

— Eh ! Sire, n'est-ce point le devoir d'une épouse fidèle et attentionnée que de plaire à son seigneur et maître ?

— Mais encore... insista Louis X.

— Sire, je suis venue vous demander s'il vous conviendrait de souper ce soir en ma compagnie.

Le roi rougit de plaisir.

— C'est là une faveur, Madame, que vous m'accordez si rarement que vous m'en voyez tout surpris.

Bournonville regarda le roi.

— Surpris seulement, Sire? demanda-t-il.

Louis X se pencha vers la reine qui sentit sur son épaule l'haleine chaude de son époux.

— Et ravi, ajouta-t-il à voix basse.

Marguerite trouva, sans doute, que le roi s'émancipait bien vite, car elle se leva et, se dirigeant vers la porte.

— C'est donc chose entendue, dit-elle ; ce soir, vers la sixième heure, je vous attendrai dans mes appartements... je vous serais infiniment reconnaissante d'amener avec vous messire le surintendant.

Bournonville s'inclina, en signe de remerciement, riant sous cape de la grimace dépitée que fit le roi à cette invitation imprévue et gênante pour les projets entreprenants de son souverain.

La reine une fois sortie, les deux hommes se regardèrent en silence ; le roi attendant que Bournonville déclinât lui-même l'honneur de souper en compagnie du roi et de la reine, le surintendant attendant que le roi confirmât l'invitation que venait de lui faire Marguerite.

Enfin, Louis X sentit que cette situation ne pouvait se prolonger sous peine de les rendre ridicules l'un et l'autre et il se décida à parler le premier.

— Vous avez entendu ce qu'a dit la reine, messire de Bournonville? demanda-t-il.

Le surintendant des finances s'inclina.

— Comme vous l'avez entendu vous-même, Sire, répondit-il avec un grand sérieux.

Le roi se mordit les lèvres et, faisant contre fortune bon cœur :

— Et me ferez-vous le plaisir, messire le surintendant, de vous rendre à cette invitation?

Bournonville appuya la main sur son cœur :

— Ce me sera un grand honneur, Sire, répliqua-t-il.

Louis X fit une légère grimace et, tournant brusquement les talons :

— A ce soir donc, dit-il d'un ton sec.

Et il sortit sans même saluer le surintendant.

Une fois seul avec Orly, qui n'avait rien compris à cette scène, Bournonville partit d'un grand éclat de rire.

— Le pauvre roi! s'écria-t-il, pour une fois que des velléités amoureuses le prennent, il n'a vraiment pas de chance.

— Eh! par le diable! riposta Orly, quel plaisir peux-tu trouver à te mettre en tiers dans ce tête-à-tête conjugal?

Bournonville redevint sérieux :

— Ce soir, répliqua-t-il, je t'expliquerai cela... à moins que les événements ne se chargent, mieux que moi, de te démontrer le pourquoi de ma conduite.

. . . .

Le souper touchait à sa fin.

Durant tout le repas, le roi, placé aux côtés de la reine, avait été auprès d'elle d'un empressement exagéré.

Bournonville, assis en face du couple royal, assistait impassible et souriant au manège de Louis X.

A différentes reprises, celui-ci avait adressé à son surintendant des finances des regards, tantôt impérieux, tantôt suppliants, pour lui demander de le laisser seul.

Mais Bournonville avait feint de ne pas comprendre, et le roi, réprimant sa colère, s'était résigné à attendre que Marguerite elle-même mît fin à cette situation.

Tout à coup, huit heures tintèrent à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Bournonville tressaillit et, involontairement, tourna ses regards vers la porte.

En ce moment, le roi, penché vers la reine, lui murmura à



Celui-ci promena avec effroi sa main sur sa poitrine, se palpant soigneusement, tout pâle. (Page 1512.)

l'oreille quelques mots qui provoquèrent de sa part une petite exclamation.

— Oh ! Sire, murmura-t-elle avec un embarras parfaitement simulé.

En même temps, elle jetait sur Bournonville un regard interrogateur.

Vivement, celui-ci tira de son escarcelle une petite fiole dont il vida le contenu dans l'aiguière d'or placé à côté de lui.

Marguerite surprit ce mouvement et adressa à son amant un coup d'œil d'intelligence.

Puis, prenant à son tour l'aiguière, elle remplit avec son contenu la coupe du roi et la lui tendit après y avoir trempé les lèvres.

— Allons! Sire, dit-elle d'un ton câlin, le moment de nous séparer est venu ; vous plaît-il de vider cette coupe à notre commune affection ?

Le roi prit la coupe, la vida d'un trait et murmura :

— Mais il est une autre coupe, Marguerite, que je voudrais vider avec vous... la coupe d'amour...

La reine rougit et regarda Bournonville.

Celui-ci paraissait en proie à une vive surexcitation, lançant des regards furtifs vers la porte, comme s'il attendait quelqu'un qui n'arrivait pas.

Le roi devenait plus pressant et Marguerite était fort embarrassée, lorsque la tenture se souleva et un page entra.

Bournonville poussa un soupir de soulagement.

Le roi eut un geste d'impatience.

— Le seigneur Orly, dit le page, demande s'il peut être introduit sur-le-champ auprès de Votre Majesté.

— Qu'est-ce encore? fit Louis X en fronçant le sourcil.

Puis il ajouta, enchanté de se débarrasser de la présence du surintendant :

— Voyez donc cela vous-même, Bournonville.

Mais celui-ci, sans bouger de place, répliqua :

— Si Orly demande à vous parler, Sire, c'est que vous seul pouvez lui répondre, et il serait plus rapide, je crois, de le recevoir céans et de vous débarrasser au plus tôt de cette affaire.

Le roi frappa du pied.

— Pâques-Dieu! grommela-t-il, triste sort que le nôtre... Pour une fois par hasard qu'Amour nous sollicite, force nous est de le faire attendre.

Et s'adressant au page :

— Faites entrer messire Orly.

Quelques instants après, le confident de Bournonville pénétrait dans la salle du festin.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Louis X d'un ton bref; narrez l'affaire sans discours, car je suis fort pressé.

Orly parut assez embarrassé.

— C'est que précisément, Sire, répondit-il, la chose est longue à raconter, et comme il faut y donner une solution immédiate, force vous sera peut-être d'en causer longuement avec messire le surintendant des finances.

La figure du roi s'allongea démesurément, et il fixait sur Marguerite des regards désespérés.

Mais la reine, à laquelle Bournonville venait d'adresser u rapide coup d'œil se leva.

— Oh ! Sire, par grâce, s'écria-t-elle, pas de politique ici... Ne troublez pas l'aimable souvenir de cette douce soirée par une conversation fastidieuse avec vos conseillers... Au surplus, c'est l'heure du repos, permettez-moi donc de vous rendre votre liberté et rendez-moi la mienne, car mes femmes m'attendent pour me mettre au lit.

Le roi, sans prendre la peine de dissimuler son dépit, s'inclina sur la main que lui tendait son épouse et sortit de la pièce, en maugréant entre ses dents.

Bournonville et Orly saluèrent la reine et suivirent le roi.

A peine la tenture s'était-elle abaissée derrière eux que les deux hommes s'arrêtèrent.

— Prends immédiatement avec toi quatre gardes, fit à voix basse le surintendant à Orly; passe par la petite porte du couloir secret qui donne dans mon cabinet aux écritures et va t'embusquer, l'épée au poing, dans le couloir... Tu verras sur les dalles une marque que j'ai faite avec mon poignard; c'est là que se trouve l'entrée par laquelle Gaulthier doit s'introduire. Il est plus que probable qu'il m'attendra au premier détour à droite... Toi et tes hommes, cachez-vous à l'endroit où le couloir fait un angle brusque à gauche...

— Tu es donc décidé à tenter l'aventure?

— Que t'importe?... Au premier cri, accourez et garrottez-le... Ah! qu'un de tes hommes se munisse d'une cagoule et la lui jette sur la tête aussitôt qu'il sera garrotté.

— Ensuite, qu'en ferai-je?

— On le transportera le plus rapidement possible au Grand-Chastelet.

Et tirant de son escarcelle un parchemin plié et scellé aux armes royales :

— Voici des instructions pour Le Testu... maintenant va vite, car il importe que tu aies déjà pénétré dans le couloir quand le roi va entrer dans le cabinet aux écritures.

Sur ce, Orly disparut prestement et le surintendant rejoignit Louis X qui, arrêté près d'une verrière donnant sur la cour intérieure du palais, tambourinait avec ses doigts sur les vitraux.

— Me voici tout à vos ordres, Sire, dit Bournonville en s'inclinant.

— Me direz-vous ce que tout cela signifie, demanda le roi qui sentait autour de lui tout un mystère.

Un léger sourire éclaira le visage du surintendant.

— Cela signifie, Sire, répondit-il, que votre Majesté n'a pas de plus dévoué serviteur que moi.

Le roi lui lança un mauvais regard et répliqua :

— Dévoué !... peut-être... mais perspicace, non pas.

Bournonville parut surpris.

— Et pourquoi, fit-il, votre Majesté me dénie-t-elle la perspicacité?

Louis X eut un mouvement d'humeur.

— Parce que... dit-il... parce que...

Il se tut un moment ; puis, soudain :

— Parce que, répliqua-t-il, il était assez facile de comprendre que mon désir tout à l'heure était de demeurer seul avec dame Marguerite.

— Que votre Majesté me pardonne... mais en cela la perspicacité ne m'a point fait défaut...

Louis X fit un brusque mouvement.

— Que voulez-vous dire? exclama-t-il.

— Je veux dire que depuis ce matin j'ai deviné les intentions de votre Majesté.

— Et c'est pourquoi vous vous êtes attaché, comme à plaisir, à contrecarrer mes projets.

Bournonville secoua la tête.

— Non, Sire, répondit-il, j'ai travaillé au contraire de toutes mes forces à vous satisfaire.

— Vous trouvez? fit le roi d'un ton amer, je serais assez curieux que vous m'expliquassiez cela.

— Je ferai mieux, je vous le prouverai.

Il se tut un moment et poursuivit :

— Mon Dieu, Sire, sans que vous puissiez me taxer d'indiscrétion, vous devez comprendre que, dans la haute situation à laquelle vous avez bien voulu m'appeler, je vois bien des choses... C'est ainsi que la froideur de vos rapports avec dame Marguerite m'est apparue clairement.

Le roi sourit ironiquement :

— Point n'est besoin, dit-il, d'être dans votre haute situation pour vous apercevoir d'un fait que le dernier gentilhomme de la cour connaît depuis longtemps.

Sans relever ce qu'il y avait d'acerbe dans cette réplique, Bournonville continua.

— Or, ce matin, je me suis aperçu de la profonde impression qu'avait faite sur Votre Majesté la beauté de dame Marguerite; et d'un autre côté, comme je connais à fond la coquetterie des femmes, j'ai craint que la reine ne vous réservât une déception.

— Avouez, dit le roi, qu'au cas où il n'aurait point été dans les projets de la reine de me fermer ses appartements, vous avez manœuvré de façon à me les faire quitter.

— Oui, Sire, dit le surintendant, mais pour vous y faire rentrer plus sûrement.

Le roi saisit Bournonville par le bras et le regardant dans les yeux :

— Serait-il possible, exclama-t-il, vous pourriez...

— Oui, Sire, répliqua le surintendant des finances qui voyait

le visage du roi se congestionner sous l'influence de la poudre versée dans son breuvage, oui, Sire, je peux... tout ce que Votre Majesté désirera.

Louis X eut dans les yeux un éclair de passion.

— Ce que je veux, balbutia-t-il, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux... Je veux...

Il n'acheva pas, mais un vent de bestialité passa sur sa face, et il regarda Bournonville d'une façon étrange.

— Eh bien, Sire, s'il vous plaît venir jusqu'en mon cabinet, je veux vous montrer une chose qui vous étonnera fort.

Et, précédant le roi, à travers la galerie déserte, le surintendant des finances prit le chemin de ses appartements.

Une fois entré, Bournonville poussa le verrou derrière lui, et prenant la cire, conduisit Louis X jusqu'à la tenture derrière laquelle se dissimulait l'entrée du couloir.

— Là, dit-il à voix basse, se trouve une porte... Cette porte ouvre sur un long couloir qui conduit à une autre porte, laquelle donne dans l'oratoire de la reine.

Le roi poussa une exclamation :

— Dans l'oratoire de la reine, s'écria-t-il, frémissant... mais alors...

— Orsini avait fait construire ce chemin secret pour pouvoir converser politique avec dame Marguerite, au temps où il occupait encore les fonctions de conseiller intime.

Mais Louis X n'écoutait pas, et les yeux fixés sur la tenture, il paraissait en proie à une vive agitation.

— Et la clef de cette porte?... demanda-t-il d'une voix étranglée.

— La voici, fit Bournonville.

Et soulevant la draperie, il découvrit la porte et introduisit la clef dans la serrure.

En ce moment neuf heures sonnèrent.

La porte tourna sur ses gonds, découvrant le couloir dans lequel, sans souci de l'obscurité, le roi s'élança comme un fou.

— Allons, murmura le surintendant, le sort en est jeté.

Et, tirant sa dague, marchant sans bruit, il se précipita sur les pas du roi.

Tout à coup, en avant de lui, des cris retentirent, accompagnés de jurons et de bruit de lutte.

— Tenez ferme ! Sire, gronda-t-il, me voici !

Et, accélérant sa course, brandissant son arme, il se jeta en avant.

Quand il arriva sur le lieu du combat, un singulier spectacle s'offrit à sa vue.

Attirée par tout ce vacarme, Marguerite avait entr'ouvert la porte de son oratoire et, à demi-masquée par une tenture, tenant à la main une cire qui jetait sur tous les acteurs de cette scène une lueur douteuse, elle regardait sans bien voir et surtout sans bien comprendre.

Tout d'abord, la première idée qui lui avait passé par la tête était qu'un guet-apens avait été tendu à Lyonnet.

Mais sa stupéfaction fut grande quand elle aperçut le roi, pâle et son pourpoint tout lacéré, appuyé contre la muraille, tandis que Bournonville s'approchait de lui avec empressement.

— Eh bien ! demanda le surintendant des finances, Votre Majesté l'a échappé belle.

Louis X balbutia en s'appuyant au bras de Bournonville :

— En effet... sans ces hommes qui se sont précipités à mon secours, et sans vous-même qui, en accourant vers moi, avez fait, soudain, et comme par enchantement, lâcher prise à ce mécréant, j'étais mort !

Et à cette pensée qu'au moment où il parlait, il aurait pu se faire qu'il fût, là, étendu sur les dalles, sans souffle et sans vie, ce pauvre Louis X fut pris d'un tremblement nerveux tel que, sans l'appui de son surintendant, il fût tombé tout de son long.

— Votre Majesté désire-t-elle que je l'accompagne jusqu'à l'oratoire de dame Marguerite? demanda Bournonville avec un imperceptible sourire.

Le roi eut un geste d'énergique dénégation.

— Non, non, murmura-t-il, retournons dans votre cabinet, et, après avoir causé un peu de cette mystérieuse affaire, je regagnerai mes appartements.

Pauvre Louis X ! cet incident avait fait s'enfuir de son cœur les amoureux désirs.

Et il faut avouer que, pour un homme auquel il prenait peu souvent fantaisie de partager la couche de son épouse, cette tentative d'assassinat était bien mal tombée.

A pas lents, Bournonville et le roi sortirent du couloir, et le surintendant entendit son royal compagnon pousser un profond soupir de satisfaction en quittant ces horribles ténèbres, où il avait manqué perdre la vie, pour se retrouver à la clarté des torches.

— N'êtes-vous pas blessé, au moins, Sire? demanda anxieusement Bournonville en remarquant le pitoyable état en lequel se trouvaient les vêtements du roi.

Celui-ci promena avec effroi ses mains sur sa poitrine, se palpant soigneusement, tout pâle, l'œil agrandi et le front moite de sueur.

— Non, fit-il d'une voix mourante où perçait cependant le profond contentement que lui causait cette constatation.

Et il demanda, après avoir réfléchi un moment :

— Il est une chose que je ne m'explique pas... C'est comment, le couloir par lequel vous m'avez fait passer étant inconnu de tous, il s'est trouvé là des hommes juste à point pour me sauver.

Bournonville sourit mystérieusement.

Le roi continua :

— Il faut donc que ces hommes aient eu connaissance de deux choses : la première, que je devais prendre ce chemin pour me rendre chez la reine...; la seconde, qu'un misérable devait attenter à mes jours, en cet endroit même.

Le surintendant répondit :

— L'existence de Votre Majesté est trop précieuse pour que je ne considère pas comme traître quiconque ne s'emploie pas à la protéger de toutes ses forces... c'est pourquoi... avant que vous pénétriez dans ce couloir, le seigneur Orly y était entré sur mes ordres, accompagné de six de vos gardes... si aucun événement



GAULTHIER D'AULNAY.



n'était survenu, vous n'auriez même pas soupçonné leur présence, et vous auriez été protégé sans vous en douter...

— Mais vous aviez donc quelque sujet de crainte, pour prendre de semblables précautions?

Bournonville répondit avec vivacité :

— Aucun, Sire, je vous le jure.

Et il ajouta, en accompagnant ses paroles d'un mouvement superbe :

— N'eussé-je pas été le dernier des lâches et des traîtres si, sachant qu'un assassin vous attendait là, je ne vous avais pas précédé moi-même, faisant de ma poitrine une cuirasse à la vôtre.

Le roi, tout ému, saisit les mains de son surintendant des finances.

— Ah! si tous les serviteurs du trône vous ressemblaient!... mais, hélas!

La tête penchée sur la poitrine, il se tut quelques instants; puis relevant brusquement le front et fixant sur Bournonville ses yeux chargés d'éclairs :

— Et cet homme... cet assassin, où est-il?...

— A l'heure présente, il doit être en la possession de maître Le Testu...

— C'est dommage, fit Louis X, j'eusse voulu l'interroger moi-même...

— J'avais pensé que Votre Majesté préférerait se reposer de ses émotions... et puis, Sire, sous l'empire de la colère, on juge mal...

Le roi paraissait accablé, maintenant.

— Ah ! gémit-il, que lui avais-je fait à ce misérable pour qu'il ait cherché à me mettre à mort?

— Beaucoup de bien, peut-être, répondit Bournonville.

— Le connaissez-vous donc? demanda le roi avec vivacité.

— Non, Sire... je n'ai même pas vu son visage.

— Le maudit! grommela le roi... le maudit!... il faudra que le bourreau lui fasse payer cher les minutes d'angoisse par lesquelles il m'a fait passer.

Et le pauvre roi en confessant ainsi la peur épouvantable qu'il avait eue, essuyait du revers de sa main, les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Oui... oui, murmura-t-il, tandis qu'un rictus féroce plissait ses lèvres, il subira la question ordinaire et extraordinaire... il sera écartelé en place de Grève... et ensuite brûlé vif.

Il demeura un moment silencieux : puis se leva et refusant d'un geste le bras que Bournonville lui proposait pour gagner ses appartements.

— Inutile, mon cher Bournonville... n'oubliez pas de me faire savoir le nom de cet homme et de me le faire tenir demain matin au plus tôt ; soyez prêt à m'accompagner au Chastelet, aussitôt après le conseil, pour procéder à un premier interrogatoire.

A peine Louis X avait-il quitté le cabinet aux écritures que la tenture se souleva et Orly entra.

— Eh bien ? demanda vivement le surintendant, est-ce fait?

— Le sire d'Aulnay est en ce moment dans le cachot que tu occupais toi-même il y a quelques jours ; ainsi donc, il n'y a aucune crainte à concevoir au sujet d'une évasion...

— La reine, cependant...

— Bast ! le nom de Gaulthier n'a pas été prononcé... Le roi lui-même ignore le nom de son agresseur... toi et moi sommes les seuls qui connaissions l'homme qui a frappé le roi.

— Le Testu connaît bien son prisonnier, je suppose ?

— Erreur !... je le lui ai amené le visage toujours enfoui sous la cagoule et j'ai dit à Le Testu que l'ordre du roi était que le prisonnier demeurât au secret le plus absolu.

— Mais Gaulthier dira son nom.

— Nouvelle erreur ! il est bâillonné.

— Allons, murmura Bournonville, c'est parfait... tout a marché à merveille... le principal, maintenant est que le roi ne se laisse pas influencer par Marguerite.

— Si tu crains cela, dit Orly, que ne procède-t-on pas à une justice sommaire... si tu veux, je retourne au Chastelet... j'étrangle Gaulthier, on jette son corps à la Seine avec une bonne pierre

au cou et jamais Marguerite ne se doutera de ce qu'est devenu son favori.

Le surintendant eut un geste de colère.

— Et! ventredieu! gronda-t-il, crois-tu que je t'aie attendu pour avoir semblable idée.

— En ce cas, pourquoi ne pas la mettre à exécution?

— Parce que le roi veut voir le prisonnier et l'interroger lui-même.

Orly garda un instant le silence.

— Bast! fit-il, à quoi bon nous inquiéter?... les choses ont trop bien marché au commencement pour ne pas continuer de même... laissons faire le roi et tâchons de mener l'exécution assez rapidement pour empêcher la reine de venir se mettre en travers de notre route.

— Oh! sois tranquille, riposta Bournonville, point ne sera besoin d'engager le roi à hâter sa justice... il a eu trop grand'peur pour n'avoir pas le plus grand désir de voir son assassin roué vif et brûlé.

Orly se frotta les mains.

— Et ce nous sera un terrible ennemi de moins.

— Et un rival dangereux, ajouta le surintendant.

Sur ces mots, les deux hommes se serrèrent la main, et Orly s'en alla, laissant Bournonville, qui se mit à parcourir à pas lents, son cabinet aux écritures.

Il regrettait maintenant de n'avoir pas donné à Orly l'ordre de poignarder sur le champ Gaulthier d'Aulnay, car à l'heure présente, il n'y aurait plus aucune inquiétude à concevoir... D'un autre côté, cette mort brusque eût peut-être éveillé les soupçons de Marguerite qui, avec sa perspicacité et sa finesse, eût certainement vu là un guet-apens tendu, non pas au roi, mais à son capitaine des gardes.

Tout à coup, il tressaillit, cessa de marcher et tendit l'oreille.

Il lui semblait entendre dans le couloir comme le frôlement de pas se dirigeant de son côté.

Doucement, il s'approcha, et appliqua son oreille à la serrure.

— Ventredieu ! murmura-t-il ; voici Marguerite qui me vient relancer jusqu'ici... que peut-elle avoir à me dire ?

Il attendit, et bientôt un petit coup sec retentit contre la boiserie.

— Toi ici ! dit-il en simulant l'étonnement à la vue de la reine, qui apparaissait sur le seuil, enveloppée d'un long peignoir.

— Oui, moi, fit-elle à voix basse et en refermant la porte... cela te surprend ?

— Un peu.

— Comment ! tu ne comprends pas qu'après ce qui s'est passé tout à l'heure, je désire comprendre... je désire savoir...

D'un geste Bournonville indiqua un siège à Marguerite qui s'assit.

Lui-même s'adossa à la muraille, et demanda :

— Que veux-tu savoir ? demanda-t-il.

Elle eut un geste d'impatience.

— Tout à l'heure, le roi a été attaqué !

— C'est vrai.

— Par un homme qui en voulait à ses jours !

— C'est toujours vrai.

— Quel est cet homme ?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne l'as donc pas vu ?

— Tout était fini quand je suis arrivé.

— Mais comment pouvait-il se trouver dans ce couloir ?... Par où a-t-il pu pénétrer ?

— Je l'ignore comme toi.

— Donc, si le roi n'est pas mort, c'est grâce à toi ?

Bournonville eut un sourire d'orgueil.

— Oui, dit-il, grâce à moi.

— Tu savais donc qu'il se machinait contre lui quelque attentat.

Le surintendant simula l'ébahissement le plus profond.

— Que dis-tu là ? exclama-t-il... J'avais pris de simples mesures de précaution, voilà tout.

— Ah ! fit laconiquement Marguerite en jetant sur son compagnon un regard singulier.

Puis, revenant à sa première idée, comme poursuivie par un pressentiment :

— Cet homme, dit-elle, qu'en a-t-on fait?

— Le roi l'a fait appréhender au corps et jeter en quelque cul de basse-fosse.

— Laquelle?

— Il ne me l'a pas dit et je ne le lui ai pas demandé.

— Ainsi, tu ne te doutes pas qui ce peut être?

— Absolument pas.

Le visage de la reine se rembrunit davantage encore.

— Il me cache quelque chose, murmura-t-elle; il faudra que je sache.

Et, se levant, elle se dirigea vers la petite porte.

— Bonsoir, fit-elle.

— Déjà? exclama Bournonville.

— Oui; j'étais venue m'assurer de la santé du roi... Ce que tu m'as dit m'a tranquillisée... Il est temps de nous aller reposer.

— Allons, murmura joyeusement le surintendant, lorsque la draperie fut retombée immobile derrière sa royale maîtresse, elle n'a aucun soupçon; tout marche à souhait.

. . . .

Le lendemain de ces mémorables événements, l'aube blanchissait déjà les verrières des maisons et, dans le cloître des Billettes, deux hommes veillaient encore.

Ces deux hommes étaient Orsini et Guillaume Feutrier.

Ils avaient passé la nuit dans l'attente, comptant que Gaulthier d'Aulnay, aussitôt son coup fait, viendrait les rejoindre ou tout au moins les ferait avertir de ce qui s'était passé.

Mais les heures s'étaient écoulées lentement et aucune nouvelle.

Plusieurs fois, l'Italien, bouillant d'impatience avait été tenté de courir à la Cité pour rôder autour du Palais et s'informer adroitement si le plan qu'il avait conçu avait reçu son exécution.

Un personnage aussi considérable que le surintendant des

finances ne meurt pas de mort violente sans qu'il en résulte une rumeur qui se répande immédiatement au dehors.

Mais le diacre, plus calme en apparence que son compagnon, lui démontra combien il serait imprudent à lui de se faire voir, en semblable circonstance.

Il fallait, autant que possible, laisser à Gaulthier d'Aulnay seul l'entière responsabilité de cet acte, et la présence d'Orsini aux environs du théâtre du crime pouvait inspirer aux malveillants des soupçons sur sa complicité.

— Mais, grommela l'Italien, en arpentant à grands pas le logis de Guillaume, que fait-il?... voilà longtemps déjà qu'il devrait être ici.

— Peut-être n'a-t-il pas réussi.

Orsini leva les épaules.

— Combiné tel qu'il l'était, répondit-il, le plan doit être couronné de succès... surtout en tenant compte de la haine qui anime Gaulthier.

— Eh! précisément, cette haine l'a peut-être poussé à quelque imprudence.

L'Italien jetait des regards furieux sur le sablier qui marquait quatre heures et frappait du pied avec rage.

— Peut-être aussi, ajouta Feutrier pour le calmer, Bournonville a-t-il délaissé ce soir dame Marguerite.

Le front d'Orsini se dérida, et ses lèvres se plissèrent dans un fin sourire.

— *Per Baccho!* murmura-t-il, il n'aurait garde.

— Et pourquoi cela? interrogea le diacre.

— Parce que la reine elle-même a dû le convoquer spécialement pour l'heure indiquée au capitaine des gardes.

La stupéfaction de Guillaume était profonde; il fixait sur son compagnon des regards où se lisaient la curiosité et l'ahurissement.

— Et, demanda-t-il, sur quoi basez-vous votre affirmation?

Le mire eut un petit rire muet qui découvrit ses gencives édentées.

— Çà, dit-il, c'est mon secret.



... n'ayant ni l'un ni l'autre la force morale de faire un pas vers la porte
(Page 1522.)

Le diacre eut un froncement de sourcil et baissa la tête.

Puis tout à coup la relevant :

— Mais j'y pense, murmura-t-il, subitement égayé, il n'y a rien d'étonnant à ce que le capitaine aux gardes ne soit point encore ici !

— Et pourquoi? dit vivement Orsini.

— Après en avoir terminé avec Bournonville, il aura certainement usé du couloir secret pour rendre visite à dame Marguerite.

Le mire fit la grimace.

— Et terminé la scène de sang par une scène d'amour! poursuivit Guillaume en ricanant.

Orsini, les mains crispées, les yeux fixés à terre, paraissait en proie à de profondes réflexions.

— Par le sang du Christ! grommela-t-il... Elle et lui!... Ma vengeance serait trop complète... et Dieu, peut-être!...

Un frisson le secoua.

— Il sait cependant que j'ai tout fait pour empêcher ce crime; ce serait horrible!...

Puis, sentant peser sur lui les regards de Feutrier, il se raidit contre l'émotion profonde qui l'envahissait et, accablé, se laissa tomber sur un siège.

Il demeura là, la tête enfoncée en ses mains, immobile comme une statue de pierre.

Soudain, on heurta à la porte un coup précipité.

Les deux compagnons se redressèrent et, un moment, dévisagèrent leur visage pâle et sur lequel l'anxiété était peinte.

— C'est lui! murmura Orsini.

Comme un écho, Feutrier répéta :

— C'est lui!

Et, immobiles, ils demeuraient à la même place, n'ayant ni l'un ni l'autre la force morale de faire un pas vers la porte.

Enfin un deuxième coup plus impatient retentit.

Tous deux, alors, s'élancèrent ensemble, et, d'un geste fébrile, Orsini tira les verroux tandis que Feutrier ouvrait les serrures.

La porte roula sur ses gonds.

Un double cri retentit, cri de rage et de désappointement.

Sur le seuil, Jehan de Sarcelles et Franc-Picard s'offrirent à la vue des deux compagnons.

— Vous! exclamèrent-ils

Sans répondre, le docteur ès Sorbonne les écarta de la main

pour passer; puis, une fois dans le logis, il fit signe à Franc-Picard de clore soigneusement la porte.

Haletants d'impatience, étreints à la gorge par l'anxiété, Orsini et Feutrier attendaient que Jehan prît la parole.

Mais celui-ci demeurait muet, les dents serrées et le sourcil froncé.

Enfin, le mire se décida à demander, d'une voix hésitante :

— Et Gaulthier d'Aulnay ?

Le docteur ès Sorbonne eut un haussement d'épaules.

— Gaulthier d'Aulnay ! répéta-t-il d'une voix sourde, savez-vous où il est ?

A l'intonation de cette voix, les deux hommes frissonnèrent.

Le mire secoua la tête.

— Eh bien ! il est au Grand-Chastelet !

— Au Grand-Chastelet ! s'écrièrent à la fois Orsini et Guillaume Feutrier.

— Oui, fit laconiquement le docteur.

Orsini s'élança vers lui et lui prenant les mains.

— Comment savez-vous? grommela-t-il.

— Demandez à Franc-Picard.

L'escholier s'avança :

— Maître Jehan, dit-il, vient de vous narrer la vérité ; j'ai appris la chose de maître Carcajou, le guichetier du Grand-Chastelet qui m'a dit la chose en grand secret.

— Comment lui-même la connaît-il ?

— Il a été réveillé cette nuit par le seigneur Orly qui a amené à messire Le Testu un prisonnier ligotté, encapuchonné, bâillonné, que sur l'ordre du sire de Bournonville, on a plongé dans la geôle qui avait précédemment servi au capitaine Buridan.

— Mais si ce prisonnier était si soigneusement encapuchonné, comment maître Carcajou a-t-il pu savoir que c'était Gaulthier d'Aulnay ?

— Par le porte-clés qui est de ses amis.

— Voilà qui est étrange.

— Non pas ; le porte-clés, il y a quelque temps, avait introduit le capitaine aux gardes dans le cachot de Buridan ; or cette nuit

il a reconnu à la main du prisonnier un anneau d'or et de pierreries qu'il avait aperçu au doigt de Gaulthier d'Aulnay.

Orsini et Feutrier se regardèrent :

— Alors, c'est fini, murmura l'Italien.

— Fini ! quoi ? demanda Jehan.

— Eh ! *per Baccho!* je veux dire qu'il est mort.

Le docteur secoua la tête.

— Non, dit-il.

— Blessé, alors ?

— Même pas.

— Je ne comprends plus, gronda Orsini.

— Si vous saviez ce que je sais, vous comprendriez encore moins, fit Jehan de Sarcelles.

— Que savez-vous donc? demanda Feutrier d'une voix altérée.

— Vous doutez-vous du personnage sur lequel s'est jeté Gaulthier d'Aulnay ?

Cette question fit pâlir Orsini qui eut subitement le pressentiment qu'un événement inattendu, terrible, avait surgi, se mettant en travers de ses projets.

Guillaume Feutrier s'écria :

— Eh ! sur qui voulez-vous que le capitaine se jette sinon sur Bournonville ?

Jehan haussa les épaules.

— Gaulthier aurait certainement attaqué Bournonville, à l'heure dite et dans le lieu convenu, si les renseignements de maître Orsini avaient été exacts... mais comme ils ne l'étaient pas...

L'Italien se redressa.

— Mes renseignements n'étaient pas exacts ! s'écria-t-il... qu'entendez-vous dire par ces mots ?

Le docteur eut un sourire railleur et répondit :

— Tout simplement ceci : c'est que le couloir secret, s'il sert parfois à Bournonville, ne lui sert pas à lui seul !

— *Per Baccho!* grommela Orsini, et à qui donc sert-il?

Jehan garda un moment le silence.

— Au roi, dit-il simplement.

Et il regardait du coin de l'œil l'effet produit par ces deux mots.

Nous devons dire, à l'honneur du docteur ès Sorbonne, que le complot organisé contre la vie du surintendant des finances lui répugnait profondément.

Au fond de son cœur, et malgré la trahison dont il avait eu des preuves si palpables, subsistait toujours un peu de cette amitié qui, pendant de si longues années, l'avait uni à Lyonnet.

Sur le premier moment, encore sous l'impresion de la fureur qui lui avait causée la perfidie de son ami, il avait donné son adhésion au projet d'Orsini.

Mais une fois calmé, il avait regretté amèrement ce qu'il avait fait et sans doute que, s'il n'eût été lié par serment aux ennemis du surintendant des finances, il eût averti celui-ci de ce qui se tramait contre lui.

Mais si la loyauté lui défendait de trahir ses complices, elle ne lui défendait pas de faire des vœux pour que Bournonville se tirât sain et sauf de cette aventure.

Et sa joie avait été grande quand il avait appris de quelle façon avait échoué le plan de l'Italien.

Celui-ci, en entendant Jehan de Sarcelles dire quelle avait été la victime à laquelle s'était attaqué Gaulthier d'Aulnay, poussa un cri de stupeur et il répéta d'une voix brisée :

— Au roi!... Gaulthier s'est attaqué au roi!

Et Feutrier murmura avec un accent apeuré :

— Mais alors, tout est perdu!

Ironiquement, Jehan jeta ses bras en l'air, sans répondre.

Orsini, lui, réfléchissait,

— Par le sang de Christ! grommela-t-il, quelle force surnaturelle possède donc cet homme?

Puis soudain s'adressant à Jehan :

— Mais comment avez-vous appris ce détail? demanda-t-il.

Le docteur répondit :

— C'est fort simple : dès que Franc-Picard me fut venu répéter ce que lui avait dit le guichetier du Grand-Chastelet, j'allai rôder autour du palais, dans l'espoir d'en voir sortir certaine relation

que j'y ai ; et c'est ainsi que j'ai su que le roi avait manqué, cette nuit, être victime d'un attentat, et que l'auteur de cet attentat était le capitaine aux gardes de la reine.

Orsini tressaillit.

— Et dame Marguerite, fit-il, savez-vous si elle est au courant de ces événements ?

— Non, je ne sais ; mais il est peu probable qu'elle les ignore, vous en conviendrez vous-même.

L'Italien fronça le sourcil.

— Bast ! répliqua-t-il, qu'elle ait connaissance de l'aventure survenue à son époux, cela ne m'étonnerait guère ; mais ce qui me surprendrait, c'est qu'elle sût la part prise par Gaulthier et surtout son arrestation.

Jehan de Sarcelles le regardait avec étonnement.

— Que croyez-vous donc ? demanda-t-il.

— Rien, pour le moment, mais je suppose bien des choses.

— Peut-on savoir lesquelles?

L'Italien fixa sur le docteur un regard aigu et soupçonneux.

— Les soupçons sont choses trop peu intéressantes en elles-mêmes pour que je veuille vous en entretenir ; lorsque je serai certain que la reine ignore l'arrestation de Gaulthier, alors je vous parlerai.

— Eh ! par Notre-Dame ! en quoi cela peut-il bien vous intéresser que Marguerite sache ou ne sache pas ce qu'il est advenu de son favori ?

Orsini tressauta.

— Tout uniment en ceci, dit-il d'un ton narquois : la reine sera-t-elle ou ne sera-t-elle pas avec nous contre le surintendant des finances?

— Comment l'entendez-vous?

— Très simplement : si Marguerite ne sait pas que l'assassin du roi est Gaulthier d'Aulnay, c'est que c'est lui qui a tramé la chose et qui, averti je ne sais comment, du guet-apens qu'on lui tendait, y a poussé le roi pour se défaire de Gaulthier d'une façon à peu près certaine.

Et comme Jehan avait un mouvement de doute :

— Je connais Louis X, affirma Orsini ; son caractère faible et peureux le rend vindicatif, cruel et sans pitié; l'homme qui a tenté de le tuer sera mis à mort... Eh bien ! si nous pouvons prouver à Marguerite que Bournonville a envoyé sciemment Gaulthier à la mort, elle deviendra notre alliée.

— Et Gaulthier? demanda Feutrier.

— C'est un homme dont la haine est précieuse, murmura Orsini, il faudra songer à le sauver.

CHAPITRE LXXXI

Dans lequel Marguerite de Bourgogne s'aperçoit que Bournonville l'a trompée.

C'était la nuit qui suivait celle où le roi avait failli succomber sous le couteau de Gaulthier d'Aulnay.

Marguerite de Bourgogne, après le départ de Bournonville qui était venu, comme à l'ordinaire, lui rendre visite, reposait ses membres de l'amoureux tournoi auquel elle venait de se livrer.

Soudain un bruit étrange la tira de son sommeil.

Elle se redressa sur son séant, sans terreur cette fois, instruite par l'expérience qu'elle n'avait rien à redouter de ces entretiens nocturnes.

— Seigneur ! murmura-t-elle, Seigneur ! est-ce vous?

Nulle voix ne répondit; mais il sembla à Marguerite qu'un sanglot frappait son oreille.

Elle répéta son appel, d'un ton plus suppliant.

Un nouveau sanglot, plus distinct, plus lamentable la fit frissonner.

— Qui est là? s'écria-t-elle, la gorge serrée par l'émotion.

Alors, à sa grande surprise, elle entendit ces mots.

— Marguerite !... ma reine !... c'est moi, c'est ton Gaulthier...

Elle bondit, hors de sa couche, tellement cette hallucination prenait à ses yeux une couleur de vérité.

— Gaulthier! exclama-t-elle, en comprimant de ses deux mains son cœur qui battait avec force dans sa poitrine. Gaulthier, mon Gaulthier adoré... où es tu?... Que n'es-tu dans mes bras?

Un gémissement éclata; puis aussitôt:

— Hélas! reprit la voix, je ne suis pas Gaulthier... je suis son âme.

— Son âme!...

Marguerite joignit les mains, prise de terreur.

— Mais cependant, tu n'es pas mort? balbutia-t-elle.

— Non; mais avant peu, mon trépas sera chose accomplie... puisque tu me délaisses... puisque tu ne m'aimes plus!...

— Moi! ne plus t'aimer, gémit la reine... ingrat, si tu pouvais lire dans mon cœur, tu verrais de quelle force est mon amour...

Il sembla à la reine qu'un soupir bruissait à son oreille.

— Bast! continua l'âme de Gaulthier... ton amour ne te tourmente pas tellement, que tu songes à me tirer de la geôle dans laquelle je gémis.

— La geôle! répéta Marguerite, la geôle!

— Ne sais-tu donc pas que je suis en ce moment au Grand-Chastelet d'où je vais sortir bientôt pour aller en place de Grève tendre mon col au bourreau.

La reine poussa un cri sauvage.

— Toi, au Chastelet; gronda-t-elle, toi, en place de Grève!... et pourquoi?

— Pour avoir voulu assassiner le roi!

Marguerite retomba, défaillante sur sa couche :

— Toi! gémit-elle... toi!... ah! malheureux! malheureux!

Et elle éclata en sanglots :

— Oui, moi qui croyais frapper Bournonville .. Bournonville que tu aimes et que je hais... Bournonville qui a jeté sous mon poignard le roi, afin de me perdre plus sûrement...

A ces mots, une sourde colère s'empara de Marguerite :

— Ah! le traître, gronda-t-elle... le félon!

La voix continua :



Elle se pencha vers Bournonville, lui enlaçant le cou de ses deux bras caressants. (Page 1535.)

— Adieu! Marguerite... adieu! je n'ai pas voulu quitter cette terre sans venir te dire combien je t'ai aimée, combien je t'aime encore, malgré ton lâche abandon... je te jure que ton nom sera le dernier que prononceront mes lèvres mourantes quand le bourreau me frappera.

La voix était allée s'affaiblissant et s'éteignit en un sanglot.

Toute la nuit Marguerite demeura éveillée, plongée dans un désespoir poignant, attendant le jour avec impatience pour éclaircir ce mystère.

Cependant, plus elle réfléchissait et plus elle était persuadée qu'elle avait été le jouet d'un cauchemar épouvantable ; car il lui paraissait impossible que l'âme de Gaulthier fut réellement venue faire les révélations insensées qu'il lui avait semblé entendre dans son rêve.

Néanmoins, quand dame Aloyse se présenta pour lui annoncer que l'heure de sa toilette était sonnée, Marguerite se sentit tellement fatiguée par cette nuit d'insomnie qu'elle lui dit :

— Il n'y aura pas de petit lever aujourd'hui... je me sens quelque peu souffrante et me veux reposer.

La camériste s'inclina et se disposait à sortir lorsque d'un geste la reine l'arrêta :

— Vous m'enverrez le sire d'Aulnay, dit-elle d'une voix tremblante que cependant elle s'efforçait de rendre ferme, j'ai quelque changements à introduire dans le service et je veux à ce sujet lui donner moi-même les explications nécessaires.

— Mais, Madame, répondit dame Aloyse, le capitaine aux gardes de Votre Majesté n'est point au palais.

Il sembla à la reine que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

— Comment !... pas au palais ! balbutia-t-elle... et sait-on où il est ?

— On parle d'une mission confidentielle dont l'aurait chargé le roi.

Marguerite se raccrocha à ce suprême espoir ; elle respira faiblement et dit :

— En ce cas, priez le surintendant des finances de me venir trouver céans, au plus tôt.

Dame Aloyse se retira, laissant Marguerite en proie à une anxiété profonde.

Quelques instants après, un bruit faible venant de l'oratoire

indiqua à la reine que Bournonville se rendait à son appel par le couloir secret.

— Vous m'avez fait demander, Madame! fit le surintendant en s'avançant avec empressement vers la couche royale.

Il s'était incliné pour baiser la main de Marguerite qui pendait immobile sur la courtine de lin.

Ne recevant pas de réponse, il releva instinctivement les yeux, il s'aperçut alors des traits bouleversés de la reine.

— Ventredieu! pensa-t-il, il y a du nouveau... tenons-nous bien.

Et se relevant, il demeura immobile, le visage éclairé par un sourire gracieux, attendant qu'il plût à sa maîtresse de lui adresser la parole.

Celle-ci le considérait d'un œil irrité; les lèvres pincées, cherchant ses phrases avant que de parler.

Enfin, brusquement, elle demanda:

— Me pourrais-tu renseigner sur ce qu'est devenu mon capitaine aux gardes?

— Le sais-je, moi?... Me l'as-tu donné à garder?

Elle se redressa, et le couvant d'un œil haineux:

— Tu m'as trompée! exclama-t-elle.

Il haussa les épaules, répétant d'un ton vague, pour ne point se compromettre.

— Je t'ai trompée!

— Oui, tu m'as trompé en m'affirmant ne pas connaître le nom de celui que tu as arrêté dans le passage secret.

Il demanda audacieusement:

— Le connais-tu donc, toi?

— C'est Gaulthier, affirma-t-elle.

Il la regarda un moment silencieux.

— Eh bien! oui, c'est Gaulthier... et après?

Elle poussa un rugissement.

— Misérable!

Un sourire dédaigneux courut sur les lèvres de Bournonville.

— Que t'importe? murmura-t-il... lui ou un autre, du moment qu'il s'agit de l'assassin du roi.

— Misérable ! répéta-t-elle... c'est toi qui lui as tendu ce piège.

— Moi ! exclama-t-il.

— Ah ! je comprends maintenant, poursuivit-elle d'un ton plein de rage, cette insistance que tu as mise à pousser le roi vers moi... cette comédie que tu m'as fait jouer, ne servait qu'à préparer le drame.

— Et moi, répondit-il, toujours calme et conservant son sang-froid, où serais-je à cette heure si je n'avais pas envoyé le roi à ma place... si j'avais accepté le rendez-vous que l'on t'avait conseillé de me donner à l'heure de nonnes?

Marguerite jeta sur lui un regard effaré, balbutiant malgré elle ;

— Comment sais-tu?

Il répliqua carrément :

— Me narres-tu tes affaires pour que je te narre les miennes?

Elle courba la tête, se creusant la cervelle pour savoir par quel moyen Bournonville pouvait avoir eu connaissance de l'entretien qu'elle avait eu avec la voix mystérieuse, la nuit précédant l'attentat commis sur la personne du roi.

Il reprit, railleur :

— Si je ne t'ai point avertie de l'arrestation de Gaulthier, c'est uniquement parce que, connaissant ta profonde affection pour lui, j'ai craint de te trop déchirer le cœur.

Marguerite regarda Bournonville jusqu'au fond des yeux, comme pour y mieux lire sa pensée et voir si les paroles qu'il venait de prononcer étaient sincères.

Il soutint ce regard avec un imperturbable aplomb, si bien que la reine, toute troublée, fut convaincue que son amant lui disait la vérité.

Elle alla même jusqu'à apprécier la délicatesse du sentiment qui avait dicté à Bournonville sa réserve vis-à-vis d'elle, et, avec son astuce, résolut d'en tirer parti pour sauver Gaulthier.

Son front se dérida, son œil se fit caressant et ses lèvres devinrent souriantes.

— Viens çà, mon Lyonnet, murmura-t-elle d'une voix chaude en lui faisant signe d'approcher de sa couche et de prendre place

sur un carreau de velours, viens çà, et pardonne-moi d'avoir méconnu tes intentions.

Surpris de ce brusque revirement, Bournonville s'avança et s'assit, plein de méfiance et se tenant sur ses gardes, redoutant une traîtrise.

Avec la connaissance approfondie qu'il avait du caractère de Marguerite, il pressentait une scène d'autant plus terrible qu'elle était plus calme et plus caressante, et il se prépara à soutenir, sans faiblir, l'attaque qui se préparait.

Elle lui prit les mains et, se penchant vers lui :

— Tu sais, murmura-t-elle, si je t'aime, mon Lyonnet!... tu sais que mon cœur est tout à toi... tu sais combien grande est ma joie quand tes bras m'enlacent et quand nos lèvres s'unissent.

— Pourquoi me dire cela? murmura-t-il défiant.

Sans lui répondre, elle poursuivit :

— Tu ne peux donc être jaloux...

Il eut un haussement d'épaules et répliqua :

— J'ai l'âme trop haute, en effet, pour qu'un sentiment aussi bas et aussi méprisable puisse y trouver accès.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Marguerite.

— Tout est pour le mieux, en ce cas, continua-t-elle, car tu ne voudrais pas me causer de peine par le fait d'un sentiment que tu ignores...

Bournonville avait compris, dès le premier mot, où en voulait venir la reine; mais il était trop fin pour le lui faire voir; il préférait la laisser se découvrir entièrement.

Avec une candeur parfaite, il demanda :

— Que veux-tu dire?... parle, ma Marguerite adorée!

Elle le regarda un moment en silence, comme prise d'une hésitation.

Puis, enfin, se décidant :

— Tu disais vrai, tout à l'heure, balbutia-t-elle, en prétendant que j'avais encore quelque affection pour ce Gaulthier d'Aulnay.

A ces mots, Bournonville fit un brusque mouvement que la reine attribua au dépit causé par cet aveu, car elle lui dit en minaudant et en faisant une moue adorable :

— Tu vois bien que tu es jaloux de lui.

Une flamme brilla dans les yeux du surintendant.

— Mais non, répondit-il avec un embarras parfaitement simulé, tu te trompes... je te jure.

Elle poussa un soupir.

— Si, fit-elle, tu es jaloux, je le vois, je le sens... et c'est grand dommage.

— Et en admettant que tu ne te trompes pas, que t'importe?

Elle baissa les yeux et répondit :

— Je voulais te demander de le sauver.

Bournonville bondit sur lui-même, comme si cette demande le prenait à l'improviste, et, donnant à sa physionomie l'air le plus stupéfait qu'il lui fut possible :

— Le sauver! exclama-t-il.

— Oui, dit-elle, il faut le sauver, et ce sera justice.

— Justice! répéta-t-il en souriant; je doute que ton noble époux soit de cet avis.

— Eh! l'invraisemblance même de l'acte commis par Gaulthier prouve surabondamment qu'il a agi sous l'empire de la folie... ou bien qu'il y a eu erreur de sa part.

Bournonville, cette fois, tressaillit et, jetant sur Marguerite un regard terrible qui lui fit baisser les paupières :

— Erreur! murmura-t-il, comment le prouver?

Il se tut un moment et reprit ;

— Supposons qu'en effet ton capitaine aux gardes, en se jetant sur le roi, se soit trompé et que véritablement son intention ait été de frapper un autre personnage... il faudra qu'il le désigne.

— Il le désignera, répliqua fermement la reine.

— Ce n'est pas tout... il faudra aussi qu'il explique pourquoi il voulait le frapper... qu'il dise les motifs de haine qu'il avait contre lui... enfin qu'il avoue comment il se trouvait dans ce couloir secret, inconnu de tout le monde, et ce qu'allait y faire celui qu'il y attendait.

Marguerite ne répondit rien, frappée de ces paroles qui lui démontraient l'impossibilité d'arracher Gaulthier à la responsabilité terrible qui pesait sur lui.

Bournonville continua :

— Bref, il faudra, que pour sauver sa tête... ou tout au moins pour tenter de la sauver, — car je doute que le roi admette chez un simple capitaine aux gardes un amour visant aussi haut, — il faudra que Gaulthier d'Aulnay avoue qu'il t'aime à la folie, qu'il est jaloux de moi et que, s'il m'attendait à l'heure de nonnes, en cet endroit, c'est parce que je passe par là chaque soir pour aller en les appartements recevoir les faveurs qu'il te plaît de m'octroyer... Comprends-tu maintenant pourquoi on ne peut le sauver?... Quelle que soit sa haine contre moi et son désir de me perdre, il se taira, car le coup qui me frapperait t'atteindrait également.

Et il ajouta d'une voix ferme :

— Non... Gaulthier d'Aulnay est régicide... il ne peut être que régicide... Il est perdu sans ressources et toute tentative pour l'arracher des mains du roi serait vaine.

La reine se mordit les lèvres pour arrêter le sanglot qui lui montait de la gorge.

— Il faut cependant que tu le sauves! gronda-t-elle d'un accent désespéré.

— Je te le répète... c'est impossible.

Elle se pencha vers Bournonville, lui enlaçant le cou de ses deux bras caressants.

— Impossible! murmura-t-elle, calme, voilà un mot que je n'admets pas dans la bouche du capitaine Buridan... Je t'aime, je n'aime que toi d'amour... mais lui, je l'aime aussi... d'une autre façon que toi, et cependant, s'il meurt, je sens que quelque chose se brisera en moi... Vois-tu, il faut que tu le sauves, car, si tu le laissais mourir, je serais persuadé que tu as été guidé par la jalousie, et ce serait fini entre nous... Et puis, je ne te demande pas de le réhabiliter... non, je ne veux qu'une chose, c'est que tu lui procures les moyens de fuir loin d'ici... même qu'il passe la frontière, pour être plus en sûreté... De la sorte, jamais plus je ne le verrai... Tu vois bien que tu n'as pas à être jaloux.

Bournonville secoua la tête.

— Impossible.

Marguerite se tordait les mains, désespérée.

— Ainsi donc ! s'écria-t-elle, tu le laisseras mourir?

— Je ne puis m'opposer à ce que le sort s'accomplisse.

— N'es-tu pas le maître?

— Au-dessus de moi est le roi.

Elle le saisit aux poignets et, le regardant droit dans les yeux :

— Mais, rugit-elle, aie donc la franchise de dire que tu ne veux pas!

Il eut un haussement d'épaules comme lorsqu'un enfant gâté exprime une de ses fantaisies impossibles à réaliser; puis, d'une voix calme :

— Mais, ma pauvre Marguerite, dit-il, c'est toi qui ne veux pas comprendre... Il est déjà trop tard... trop de bruit a été fait autour de cette malheureuse affaire... tout le monde, de par la ville, la connaît... En outre, le roi a exprimé le désir de juger lui-même le capitaine aux gardes, dont le crime lui paraît d'autant plus monstrueux que Gaulthier avait été comblé par lui de bienfaits... Faire évader le prisonnier, le soustraire à la juste vengeance du roi, ventredieu ! mais sais-tu bien que ce serait faire tomber sûrement la tête de Le Testu... Peut-être même semblable tentative pourrait-elle avoir pour toi des conséquences que tu ne peux prévoir.

— Pour moi! exclama-t-elle.

— Oui, pour toi ; le roi connaissait la faveur dont tu comblais Gaulthier et peut-être dans sa rage de lui voir échapper sa victime, ferait-il des suppositions qui pourraient bien s'approcher de la réalité... Au surplus, son attitude vis-à-vis de toi depuis deux jours, la froideur glaciale qu'il te témoigne, tout cela ne prouve-t-il pas que la première faute fera naître dans l'esprit de ton époux des soupçons terribles.

— Eh! que m'importent les soupçons du roi, pourvu que tu le sauves.

Il secoua la tête sans répondre.

— Mais si moi-même je t'y aidais?

— Impossible!



Le diacre prit le parchemin et le tint durant un bon moment suspendu au-dessus de la vapeur d'eau. (Page 1546.)

Marguerite comprit que toute son insistance se briserait contre une volonté fermement arrêtée.

Elle se tut, et fixant sur le surintendant des finances un regard singulier :

— C'est bien, dit-elle, tu peux te retirer.

Il s'inclina silencieusement et sortit.

— Gaulthier d'Aulnay! murmura-t-il quand il fut dehors, avais-je raison de le considérer comme mon ennemi le plus dangereux!... Elle l'aime trop, et quelque jour, en dépit même du fameux parchemin par lequel je la tiens en ce moment, elle me glissera entre les mains, du fait de ce jouvenceau, et me jettera à bas du pouvoir.

Et il ajouta d'une voix sombre :

— Non... il faut qu'il meure et il mourra, quand je devrais le conduire moi-même au supplice.

De son côté, les yeux fixés sur la tenture qui venait de retomber immobile derrière son amant, Marguerite murmurait :

— Pâques Dieu! messire de Bournonville, j'ai vu dans votre jeu... Gaulthier vous gêne... Gaulthier effraye votre ambition, il faut que Gaulthier meure pour vous tranquilliser... eh bien! il ne mourra pas.

Et elle ajouta entre ses dents :

— Ah! si je savais où trouver Orsini!

CHAPITRE LXXXII

Où l'on s'occupe de sauver Gaulthier.

Quand une fois, les femmes ont une idée en tête, ce n'est généralement pas pour l'abandonner aussitôt.

Et Marguerite, bien que reine, était femme jusqu'au bout des ongles.

Et à peine ce désir de revoir l'Italien eut-il germé dans son cerveau qu'elle chercha par quels moyens elle pourrait bien arriver à la réalisation de ce désir; d'autant plus que, son amour et son imagination aidant, elle parvint à se persuader qu'un seul homme était capable de sauver Gaulthier, et que cet homme était Orsini.

Mais comment mettre la main sur le mire?

Comment lui faire savoir qu'elle voulait causer avec lui?

Et en quel endroit cet entretien pourrait-il avoir lieu?

Le premier de ces points, seul, inquiétait Marguerite.

Elle savait Orsini trop homme de ressources pour douter qu'une fois avisé du désir qu'avait son ancienne complice de l'entretenir, il ne trouvât pas une ruse quelconque pour arriver jusqu'à elle ou la faire venir jusqu'à lui.

Il était certain que l'Italien n'avait pas quitté la capitale.

Elle le connaissait suffisamment pour être persuadée que, bien qu'ayant perdu une partie, il ne se considérait pas comme battu et qu'il devait rôder autour du palais, attendant l'occasion de faire pièce au surintendant des finances et de prendre sa revanche.

Un moment Marguerite pensa à ce cabaretier auquel l'Italien avait confié sa fille, à ce Landry qu'elle savait être venu maintes fois au palais, alors qu'Orsini était au pouvoir.

Mais elle se rappela aussi que dans un récent entretien, Bournonville avait prononcé ce nom comme celui d'un personnage par lequel il était au courant de ce qui se passait chez ses ennemis.

Elle repoussa donc cette idée.

Mais le nom de Landry en avait forcément amené un autre sur ses lèvres: celui d'Alix.

Alix, en effet, était la fille d'Orsini; mais elle était surtout la fiancée de ce Jehan de Sarcelles, l'allié de cet Italien contre le surintendant des finances, du moins, c'est ce que Bournonville lui-même lui avait raconté.

Pourquoi ne pas employer cette jeune fille?

Assurément, soit par elle-même, soit par l'entremise de celui qu'elle aimait, il lui serait possible de mettre Marguerite en rapport avec Orsini.

Un instant, cependant, la reine hésita.

Qui lui assurait, en effet, qu'Alix ne préviendrait pas Landry, son père adoptif?

Mais, après quelques secondes de réflexion, Marguerite sourit.

Car elle connaissait bien le cœur humain et n'ignorait pas que toute fille, même la plus vertueuse, est toujours prête à abandonner le père pour l'amant; il suffisait donc, pour s'assurer la complicité d'Alix, de savoir l'attaquer dans son côté faible, c'est-à-dire au cœur.

Cette résolution une fois prise, Marguerite lança un regard farouche dans la direction du logis de Bournonville.

— Ah! Lyonnet, murmura-t-elle, tu veux la mort de Gaulthier!... tu ignores donc tout ce dont une femme telle que moi est capable pour sauver celui qu'elle aime !

Et elle ajouta, d'une voix sourde qui sifflait à travers ses dents serrées :

— Tu devrais pourtant te rappeler ce que j'ai fait autrefois pour satisfaire mon ambition... et qu'est-ce que l'ambition comparée à l'amour ?

Cependant, la plus grande prudence était nécessaire.

Il importait en effet de n'éveiller ni la méfiance ni les soupçons de Bournonville qui devait certainement se tenir sur ses gardes, et surveiller la reine de près.

Il la savait femme à ne pas abandonner un projet lorsqu'elle l'avait en tête, et il devait se douter qu'elle ne se résignerait pas facilement à la mort de son capitaine aux gardes.

Du reste, c'était, après tout, chose aisée que d'introduire au palais demoiselle Alix sans que le surintendant des finances l'apprît, ou du moins en fût surpris.

Il suffisait d'éviter une rencontre inopportune; pour une imagination aussi féconde que celle de la reine, c'était là un jeu d'enfant.

Aussi deux heures après, dame Aloyse introduisait-elle au palais, par l'entrée réservée aux gens de service, la fille d'Orsini.

Alix, à dire vrai, avait été fort étonnée lorsque la camériste de la reine l'était venue quérir pour la conduire auprès de la reine.

Mais la jeune fille n'avait fait aucune difficulté, non seulement pour suivre dame Aloyse, mais encore pour lui promettre par

serment de ne point parler de cette démarche, lorsque la camériste lui eut dit qu'il s'agissait de Jehan.

Sans hardiesse, mais sans crainte, elle se tenait debout, et les yeux baissés, dans l'oratoire de la reine, attendant que celle-ci l'interrogeât.

Marguerite examinait curieusement la jeune fille, comprenant à la voir si belle, la passion qui s'était allumée dans le cœur de Guillaume Feutrier, et l'amour profond dont brûlait le docteur ès Sorbonne.

D'un geste, la reine fit signe à Alix de s'asseoir sur des carreaux de velours.

Puis quand la jeune fille eut pris place :

— Savez-vous, mon enfant, demanda-t-elle d'une voix douce, pourquoi je vous ai fait mander auprès de moi ?

— La personne qui m'est venue chercher de votre part, m'a dit qu'il s'agissait de Jehan de Sarcelles.

— C'est vrai.

Le front de la jeune fille s'assombrit, ses joues pâlirent, et elle demanda d'une voix tremblante :

— Courrait-il quelque danger ?

— Un très grand danger, répondit la reine.

Alix apuya ses deux mains sur sa poitrine et, soudainement, fondit en larmes.

— Comme elle l'aime ! murmura Marguerite touchée de ce désespoir.

Et elle ajouta :

— Rassurez-vous, mon enfant, je veux le sauver.

— Oh ! dame ! bonne dame ! exclama Alix en se précipitant aux pieds de la reine, que je vous remercie de cette bonne parole.

Et elle couvrait de baisers et de larmes les mains de Marguerite dont elle s'était emparée.

Celle-ci la releva doucement.

— Remettez-vous, Alix, dit-elle ; nous avons à causer sérieusement et pour cela, il faut que vos repreniez vos esprits.

La jeune fille s'essuya les yeux dans lesquels un rayon d'espoir brillait.

— Mais, balbutia-t-elle, qui donc peut vouloir du mal à mon Jehan ?

— Un noble homme, très puissant, que je ne puis nommer.

La jeune fille réfléchissait.

— Mais, dit-elle timidement, je ne comprends pas quel intérêt assez grand vous pouvez porter à mon fiancé pour le vouloir sauver.

Marguerite sourit.

— C'est que le même homme qui veut perdre maître Jehan de Sarcelles, veut perdre également un mien ami que je veux sauver.

Alix fixait sur la reine des regards interrogateurs.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle...

— Vous allez comprendre... vous tenez entre vos mains le sort de cet ami et celui de votre fiancé.

— Moi ! exclama la jeune fille.

— Oui, vous ! car vous seule pouvez me dire où se trouve le seul homme capable de sauver ces deux malheureux.

— Cet homme, qui est-il ? demanda vivement Alix.

— C'est maître Orsini... savez-vous où gîte maître Orsini ?

Un voile de tristesse s'étendit sur le gracieux visage d'Alix qui murmura, en secouant la tête :

— Hélas ! Madame, je ne puis vous donner ce renseignement.

La reine s'écria :

— Mais Jehan de Sarcelles le sait, lui ; il vous suffirait de le lui demander pour qu'il vous le dise..., et alors venez me le rapporter de suite... mais, je vous en conjure, au nom de la vie même de votre fiancé, qu'il ne se doute pas du motif qui vous fait l'interroger à ce sujet.

— Mais, puisqu'il s'agit de le sauver.

— C'est vrai, répliqua la reine ; mais Jehan de Sarcelles n'est pas de mes amis et il ne voudrait certainement pas croire que j'ai l'intention de le sauver et que c'est dans son intérêt que je cherche à savoir la retraite d'Orsini.

La jeune fille se leva et s'inclina sur la main que lui tendait Marguerite.

— Ah! dit celle-ci, j'oubliais une recommandation importante. Il importe que Landry ne se doute de rien, car s'il avait le moindre soupçon, c'en serait fait de votre ami Jehan.

Alix murmura d'un air surpris.

— Ce n'est pourtant point un méchant homme, mon oncle Landry.

— Non, assurément, répliqua la reine en souriant, mais c'est un imbécile, et souvent ces gens-là font, sans le vouloir, plus de mal que d'autres n'en font sciemment.

Alix ouvrit de grands yeux.

— C'est bien convenu ainsi, n'est-ce pas? demanda la reine.

— Du moment qu'il s'agit de mon cher Jehan, Madame, vous pouvez compter sur ma discrétion, répondit la jeune fille en sortant de l'appartement royal, escortée de dame Aloyse, qui avait mission de la reconduire au *Chat-qui-Pesche*.

. . . .

Le lendemain matin, Guillaume Feutrier, en se réveillant en son logis du cloître des Billettes, fut fort étonné d'entendre heurter assez fortement à la porte.

Inquiet, car depuis l'élévation de Bournonville au poste de surintendant des finances, le diacre vivait dans des transes continuelles, il se leva, et, pieds nus, s'approcha doucement de la porte.

Sans bruit, il fit glisser dans sa rainure un guichet qui découvrit un trou minuscule auquel il appliqua son œil.

En même temps, un second coup retentissait, accompagné de ces mots, prononcés à voix basse :

— Ouvrez, maître Guillaume, c'est moi, Joël.

Et le diacre reconnut la voix du Cagouleux, dont le visage truculent lui apparut par l'ouverture du guichet.

— Attends un moment, répondit-il.

Vivement il revêtit une vaste houpelande et saisit sur sa table une dague respectable, qu'il dissimula dans l'une de ses larges manches.

Cette précaution une fois prise, il alla ouvrir, donnant à la porte un entre-bâillement à peine suffisant pour que Joël pût se

glisser à l'intérieur, puis à nouveau poussa les verroux, ferma les serrures, tendit la chaîne pendant que le truand le regardait faire, avec un éclair de malice dans la prunelle.

— Eh bien ! que veux-tu? demanda-t-il, enfin, d'un ton soupçonneux.

— Je veux vous remettre un message.

— Un message ! fit le diacre en fronçant le sourcil... pour moi?

— Vraisemblablement.

— Et de quel part?

— De la part de demoiselle Alix.

Maître Guillaume haussa les sourcils.

— Par saint Grégoire ! murmura-t-il, voilà qui est surprenant.

Et il ajouta à haute voix.

— Et ce message, où est-il?

Le truand plongea la main dans son surcot déloqueté et en retira un pli qu'il tendit au diacre.

Celui-ci, intrigué, tourna et retourna en tous sens le parchemin, comme s'il eût pu, à l'examiner et à le flairer, en deviner le contenu.

Enfin, il se décida à en briser le scel.

Mais, à sa grande surprise, cette première enveloppe en contenait une seconde, non moins bien scellée que la première et qui portait en suscription ces mots :

« Pour remettre de suite à maître Orsini. »

Guillaume Feutrier frissonna.

Longuement, il examina l'écriture et tout à coup poussa une sourde exclamation en reconnaissant dans le coin du pli un signe particulier formé de deux lettres enlacées.

— Cela vient de la reine, murmura-t-il en fronçant les sourcils.

Puis à haute voix :

— Que fais-tu là? qu'attends-tu?

— J'attends la réponse.

— Quelle réponse ! demanda le diacre impatienté.

— Cette demoiselle m'a dit d'attendre.



— Marguerite, fit-il d'une voix sourde, jure sur le Christ, de m'aider à chasser Bournonville. (Page 1549.)

Feutrier se frappa le front :

— C'est vrai, fit-il ; tu diras que la commission sera faite ce soir.

— Et il mit dans la main du truand une pièce de monnaie.

— Bien, grommela laconiquement Joël en tournant les talons.

Une fois seul, le diacre s'assit, couvant de regards étincelants le parchemin qu'il avait placé devant lui, sur la table.

Que contenait ce parchemin?

Voilà la question qu'il se posait et dans sa cervelle il cherchait le moyen d'y répondre.

Tout à coup il se leva, alla prendre dans un coin un petit bassin de cuivre qu'il remplit d'eau et plaça ensuite sur le feu.

Au bout de quelques instants, l'eau était en ébullition.

Alors, le diacre prit le parchemin et le tint, durant un bon moment, suspendu au-dessus de la vapeur d'eau qui se dégageait du bassin de cuivre.

Lorsque le diacre jugea les cachets de cire suffisamment amollis, il passa avec soin entre eux et le parchemin la lame fine d'une dague ; les cachets se détachèrent et le pli se trouva ouvert.

Avec mille précautions, de crainte de la froisser, Guillaume ouvrit la missive et d'un œil ardent en parcourut le contenu :

« Cette nuit, vers onze heures, disait Marguerite, je vous attendrai en mon oratoire ; la clé que vous avez conservée vous permettra d'ouvrir la poterne du bord de l'eau ; venez sans crainte des mauvaises rencontres dont je saurai vous préserver... mais sur votre âme, venez. »

— Par saint Grégoire, grommela le diacre, après cette lecture, que veut dire ceci... le sire de Bournonville aurait-il joué déjà quelque tour de sa façon?...

Et il demeura pensif, tenant toujours en main ce pli qui l'intriguait tant.

— Enfin, ajouta-t-il, quoiqu'il en soit, cela est toujours de bon augure.

Et avec une habileté qui prouvait que l'opération à laquelle il se livrait n'était pas son coup d'essai, maître Guillaume exposa de nouveau la missive au-dessus de l'eau bouillante, et lorsque les cachets furent suffisamment amollis, il les appliqua de nouveau sur le parchemin.

Alors, il l'examina en tous sens avec soin, et, satisfait de sa besogne, il murmura en souriant :

— *Per Baccho!* comme dit maître Orsini, si cet excellent ami

s'aperçoit de quelque chose, je veux que le diable ait mon âme... Enfin, ce soir, nous ferons la commission de demoiselle Alix.

Onze heures venaient de tinter à Saint-Germain-des-Prés.

Marguerite de Bourgogne était seule dans son oratoire, attendant, inquiète, agitée, la venue d'Orsini.

— Pourvu qu'il vienne, balbutia-t-elle, pourvu qu'il ne craigne pas quelque piège.

Et à la pensée des nombreux guet-apens qu'ils s'étaient mutuellement tendus pendant près de vingt ans, elle frissonna; c'est qu'il s'agissait de Gaulthier, de Gaulthier, dont la mort était certaine si Orsini n'accourait pour le sauver.

Livide d'angoisse, le cœur battant avec force, la gorge serrée par l'émotion, elle prêtait l'oreille, l'œil fixé sur le sablier, tressaillant au moindre bruit, croyant toujours voir apparaître la silhouette de l'Italien.

Mais les minutes s'écoulaient, et Orsini n'arrivait pas.

Alors, désespérée, elle se jeta à genoux sur son prie-Dieu, et là, les mains convulsivement jointes, les yeux levés vers un grand crucifix d'ivoire, elle pria avec ferveur.

Tout à coup, il se fit derrière elle comme un froissement d'étoffes.

Vivement, elle se retourna et poussa une sourde exclamation.

Orsini était là, debout, immobile, la considérant d'un air railleur.

Elle se précipita vers lui, et, saisissant ses mains dans un transport joyeux, elle s'écria d'une voix haletante :

— Enfin! te voilà!

— Ne m'aviez-vous pas mandé? fit-il avec calme.

— Je commençais à désespérer, balbutia-t-elle.

— Quand m'avez-vous jamais trouvé sourd à un appel? dit-il d'un ton de reproche.

Elle le considérait avec étonnement, et, soudain :

— Mais, comment as-tu pénétré ici? demanda-t-elle.

— Que vous importe?... Onze heures sonnent, et me voici.

Elle demeura silencieuse, craintive, en présence de cet homme

étrange, dont les moindres actions portaient l'empreinte d'un mystère terrifiant pour elle : et elle frémit à la pensée qu'il existait dans son propre appartement une issue qu'elle ne connaissait pas et qui la mettait, de jour et de nuit, à la merci de cet Italien.

— J'ai besoin de toi, dit-elle d'une voix rauque.

— J'attendais ce moment, répondit-il froidement... je savais bien que l'instant ne tarderait pas à venir où vous auriez, comme autrefois, besoin de mes conseils et de mon expérience... quoique vous m'ayez abandonné pour Lyonnet de Bournonville...

— Pouvais-je faire autrement ? exclama-t-elle.

— Peut-être, si nous nous étions concertés.

— J'ai perdu la tête, balbutia-t-elle.

— Qu'importe, maintenant ; il n'est plus temps de récriminer sur les choses passées.. soyez assurée que je ne vous en veux pas, mon étoile a pâli... mais reparaîtra bientôt à l'horizon.

Il l'entendit soupirer et ajouta :

— Vous voulez sauver Gaulthier ?

Marguerite tressaillit.

— Comment sais-tu cela ? murmura-t-elle.

Il eut un haussement d'épaules :

— Ne vous connais-je pas entièrement, dit-il railleur... du moment que j'ai appris l'arrestation de sire d'Aulnay, j'ai attendu un mot de vous m'appelant ici.

Et la reine se tut un moment ; puis brusquement :

— Eh bien, oui, fit-elle, foin de dissimulation... tu as deviné.

— Et vous avez compté sur moi ?

— Tu es ma seule ressource.

— Le sire de Bournonville vous a donc refusé son concours ?

— Je ne lui ai même pas demandé.

Orsini regarda Marguerite qui rougit légèrement :

— Pourquoi ne pas me dire la vérité, gronda-t-il... vous avez imploré le surintendant des finances et il a refusé.

Elle courba la tête ; évidemment cet homme était plus fort qu'elle.

— Tu es ma seule ressource, répéta-t-elle.

— C'est chose peu aisée, dit-il lentement, et comme suivant le fil de ses pensées...

Elle fit un geste suppliant :

— ... D'autant plus, continua-t-il, que le sire de Bournonville a dû prendre toutes ses mesures pour que le prisonnier ne puisse sortir du Chastelet que pour se rendre en place de Grève.

Marguerite tressaillit et joignant les mains.

— Je t'en supplie, Orsini... cherche, trouve et sauve-le... Je ne veux pas qu'il meure.

Il la regarda presque prosternée à ses pieds.

— Et si je réussis, demanda-t-il après un long silence, qu'adviendra-t-il de moi?

— Demande ce que tu voudras... d'avance je souscris à tes conditions.

Orsini fit un pas en avant et la regardant dans le fond des yeux.

— Il n'en est qu'une, dit-il avec fermeté, et vous la connaissez...

— Laquelle?

— Je veux rentrer au palais et reprendre auprès de vous la place dont m'a dépouillé Bournonville.

— J'y souscris, répondit-elle sans hésitation... mais il faudra m'aider, car je me reconnais impuissante à surmonter seule les obstacles d'une semblable entreprise.

— Peu importe, répliqua Orsini... je dirigerai vos efforts et nous réussirons... à une condition cependant...

— Parle.

— C'est que vous soyez loyale et que vous ne me trahissiez pas.

— Ah! exclama-t-elle dans un élan plein de sincérité, sauve Gaulthier et ma vie toute entière est à toi.

Il la prit par la main, et l'amenant devant le crucifix d'ivoire, au pied duquel elle s'était prosternée quelques instants auparavant.

— Marguerite, fit-il d'une voix sourde, jure sur le Christ de m'aider à chasser Bournonville, et Gaulthier est sauvé.

Elle étendit le bras.

— Je le jure, dit-elle, avec fermeté.

— Et moi, ajouta-t-il, je jure de tuer moi-même Gaulthier si tu manques à ton serment.

Puis s'asseyant et faisant signe à la reine de l'imiter :

— J'ai un plan, dit-il, le voici :

. . . .

Quand il eut fini de parler, Marguerite s'écria enthousiasmée :

— Tu es un homme de génie, Orsini, et tu réussiras si Dieu est avec nous!

— Dieu ou le diable, grommela-t-il.

Puis il ajouta :

— Mais il importe que Bournonville n'ait aucun soupçon : il s'agit donc d'endormir sa défiance... continue d'être avec lui la Marguerite qu'il connaît, et fais en sorte qu'il suppose ton caprice pour Gaulthier d'Aulnay, un caprice d'un instant aussitôt évanoui... surtout qu'il ne se doute pas qu'il puisse t'être venu à l'esprit la pensée de te séparer de lui.

— Sois tranquille, Orsini ; il s'agit de Gaulthier... je saurai, malgré mon ressentiment, l'endormir de mes caresses et de mes baisers.

L'Italien eut un geste moqueur.

— A ce sujet-là, dit-il, je suis sans inquiétude... au revoir.

Et avant que la reine eut eu le temps de se lever, Orsini était passé dans la chambre attenant à l'oratoire.

Marguerite l'y suivit, mais quand elle en franchit le seuil, la chambre était vide, Orsini avait disparu.

Stupéfaite, elle s'arrêta, promenant autour d'elle ses yeux, que la surprise agrandissait, sondant les coins et les recoins, cherchant par quelle issue secrète, ignorée d'elle, l'Italien avait pu sortir.

Un frisson la secoua et elle murmura :

— Cet homme est décidément le diable en personne ou l'un de ses suppôts, car à moins qu'il ne se soit évanoui à travers les murailles elles-mêmes, il n'y a ici aucune porte...

Et, toute songeuse, elle se déshabilla et se mit au lit.

Ce que Marguerite ne savait pas, c'est qu'à la tête même de son lit, derrière un panneau d'étoffe tout brodé d'or et d'argent, une ouverture habillement dissimulée, s'ouvrait, donnant accès à un étroit couloir qui conduisait par mille détours dans les murailles mêmes du palais, au souterrain dans lequel Orsini s'était réfugié et où Gaulthier d'Aulnay avait été un soir conduit en si grand mystère.

C'est par cette voie que l'Italien s'était si diaboliquement introduit dans l'appartement royal ; c'est par cette voie qu'il en était sorti à la grande stupéfaction de la reine.

Arrivé dans le souterrain qui lui servait d'asile, Orsini trouva là Guillaume Feutrier qui l'attendait.

— Eh bien ? demanda le diacre.

— J'avais deviné juste, répondit l'Italien ; il s'agit de Gaulthier.

— Et alors?...

— Je me suis engagé à le sauver.

Un imperceptible tressaillement agita le visage du diacre.

— Sauver le sire d'Aulnay est fort bien, répliqua-t-il... mais la récompense, quelle sera-t-elle?

— Celle dont nous étions convenu.

— Et les garanties ? exclama Feurtrier, car j'imagine que dame Marguerite ne s'est pas contentée de prêter serment, vous et moi connaissons la valeur des serments de la reine.

Orsini hocha la tête :

— Outre le serment, répondit-il, railleur, qui ne peut jamais faire de mal, j'ai d'autres moyens plus efficaces pour obliger la reine à ne pas se jouer de nous.

— Lesquels? demanda Guillaume avec curiosité.

— Je te les exposerai ultérieurement, le principal est de nous occuper à sauver Gaulthier.

— Lui avez-vous développé notre plan ?

— Oui, et elle le trouve infaillible.

Puis frappant avec calme sur l'épaule du moine.

— Hein ! compère Feutrier, nous ne nous doutions pas que

notre fameux élixir de vie et de mort dût nous servir si prochainement.

— Vous proposez-vous donc de l'utiliser en cette circonstance?

— Tu verras, répliqua l'Italien avec mystère.

Puis il ajouta :

— Et maintenant, à l'œuvre; car nous n'avons pas de temps à perdre si l'exécution doit avoir lieu après-demain.

CHAPITRE LXXXIII

Bournonville et Orsini jouent à cache-cache.

Deux jours s'étaient écoulés depuis la nuit où Orsini s'était si singulièrement introduit dans les appartements de Marguerite de Bourgogne.

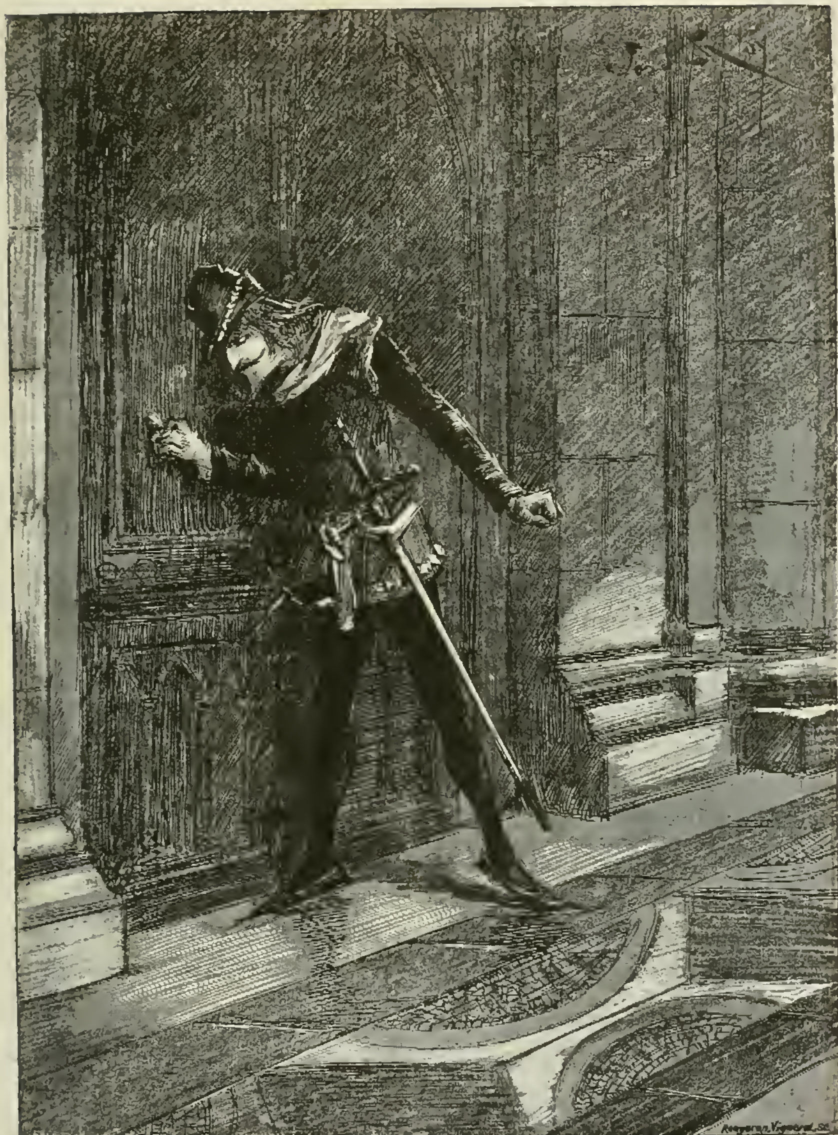
Fidèle aux conseils que lui avait donnée l'Italien, la reine avait fort habilement manœuvré à l'endroit de Bournonville, ou du moins elle le croyait.

Passionnée comme auparavant, elle laissait à dessein s'échapper de sa poitrine des soupirs de regrets pour donner à penser au surintendant que si le souvenir de Gaulthier n'était point complètement effacé de son cœur, du moins il n'était plus assez vivant pour contre-balancer l'amour et l'influence de Lyonnet.

Mais celui-ci était doué d'une finesse peu commune ; en outre, il connaissait à fond le caractère de Marguerite.

Son attitude qui, dès le premier jour, le surprit, l'inquiéta le lendemain matin et le lendemain soir lui inspira de sérieux soupçons.

Il est vrai qu'il se trompait sur le but que poursuivait la reine.



... et s'approchant de la porte, y heurta doucement. (Page 1557.)

Pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, Marguerite n'avait aucunement renoncé à sauver Gaulthier, et la résignation qu'elle affectait était feinte.

Mais il croyait qu'elle se proposait de revenir à la charge en un autre moment, et qu'elle machinait contre lui quelque em-

bûche, de laquelle il ne pourrait sortir qu'en en passant par où elle voulait, c'est-à-dire en sauvant le capitaine aux gardes.

D'un autre côté, il avait fort habilement manœuvré en ce qui concernait le roi.

Afin de détourner les soupçons qu'eût pu faire naître dans l'esprit de Louis X, ce couloir secret communiquant de son cabinet à l'oratoire de la reine, Bournonville avait fait, dès le lendemain de l'attentat commis par Gaulthier, condamner la petite porte donnant dans ses appartements.

Cette mesure lui valut une merveilleux sourire de la part de son souverain.

Elle lui valut également, et cela était aux yeux du surintendant, bien autrement précieux, d'endormir la vigilance de Marguerite qui s'applaudit de n'être plus sous le coup d'une visite imprévue, d'autant plus dangereuse depuis qu'elle avait renoué des relations avec Orsini, et que celui-ci, grâce à cette mystérieuse issue connue de lui seul, pouvait s'introduire, quand bon lui plairait, dans ses appartements.

Mais ce que le roi, dans sa candeur, et ce que Marguerite, malgré son astuce, ne pouvaient deviner, c'est que si Bournonville avait sacrifié la porte du couloir donnant dans son cabinet aux écritures, c'est qu'il avait trouvé un autre moyen d'arriver jusqu'à l'oratoire de la reine.

Ce moyen était tout simplement la petite porte percée dans le couloir par les soins d'Orsini, la même par laquelle Gaulthier d'Aulnay avait pénétré.

N'étant pas ressorti par cette porte, puisque Orly et ses gardes l'avaient entraîné par le cabinet de Bournonville, le jeune homme n'avait pas pu remettre en place, sur la tenture de la galerie, la fleur de lys d'or sous laquelle se dissimulait le secret par lequel s'ouvrait cette porte.

Aussi fut-il fort facile au surintendant de retrouver à l'extérieur du couloir la trace de cette porte qu'il avait, on s'en souvient, aperçue à l'intérieur et qu'il avait marquée sur les dalles à l'aide de sa dague.

Donc, le soir du deuxième jour, après s'être assuré que tout

dormait dans le palais, Bournonville sortit de son cabinet aux écritures et, éclairé par une petite lanterne de corne, se dirigea, en rasant les murs, jusqu'à la petite porte en question qu'il ouvrit sans difficulté aucune.

Par mesure de précaution, — l'incident de l'avant-veille l'avait instruit, — il avait ceint son épée et portait au flanc une forte dague.

Arrivé dans le couloir, il s'assura que ses armes jouaient bien au fourreau, déposa sur le sol sa lanterne et, avec mille précautions, pour étouffer le bruit de ses pas, s'avança vers le logis de la reine.

Doucement, il ouvrit l'huis de l'oratoire et entra.

Mais, au moment où il allait soulever la lourde tenture qui séparait cette pièce de la chambre voisine, un murmure confus de voix parvint à son oreille.

Surpris d'abord, il s'arrêta.

— Ventredieu ! grommela-t-il, trouverais-je la place prise par le roi ?

Cette pensée l'égaya et un rire muet souligna sa pensée.

Pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, il prêta davantage attention et, soudain, tressaillit ; il venait de reconnaître la voix d'Orsini.

— Par la mort ! gronda-t-il en portant la main à sa dague ; lui ici... mais, alors, elle me trompait !... Ah ! cette fois, il ne m'échappera pas...

Et il allait s'élancer, lorsque, prudemment, au contraire, il fit un pas en arrière.

— Un moment, dit-il, reconquérant tout à coup son sang-froid, l'arrêter, c'est fort bien ; mais encore faut-il que le scandale ne rejaillisse pas sur moi... Or, comment expliquer ma présence dans les appartements de la reine à une heure semblable.

Il réfléchit un moment, puis, souriant :

— C'est cela, murmura-t-il, de la sorte, je n'ai rien à redouter... mais, auparavant, si je pouvais surprendre quelque chose de leur conversation.

Il s'approcha et prêta l'oreille.

C'était Orsini qui parlait :

— Oui, nous éprouvons quelques difficultés pour le sauver et je ne sais...

La reine frappa l'une contre l'autre ses mains avec impatience.

— Ce n'est point le langage que tu m'as tenu la première fois que tu es venu ici.

Dans sa cachette, Bournonville eut un haut-le-corps.

— La première fois!... murmura-t-il. Il y a donc longtemps que ce petit manège-là dure.

L'Italien répondit :

— Il y aurait bien un moyen qui simplifierait les choses.

Sa voix s'était faite mielleuse et insinuante.

— Un moyen! dit vivement Marguerite, lequel?

— Se débarrasser de Bournonville... Lui mort, il serait facile d'arracher Gaulthier des mains du roi.

Le surintendant eut un sourire moqueur.

— Il va bien, l'Italien, se dit-il ; je vois que s'il ne dépendait que de lui je ne conserverais pas longtemps ma tête sur mes épaules... Mais que va-t-elle répondre?

La reine, à la proposition d'Orsini, avait bondi sur son siège.

— Tuer Bournonville! exclama-t-elle.

— Oui.

— Je ne le veux pas.

Orsini ricana.

— Si vous l'aimez plus que Gaulthier, à quoi bon se donner tant de mal pour sauver celui-ci.

— Ce n'est point que je l'aime, répondit Marguerite d'une voix sourde.

— En ce cas, je ne comprends plus...

La reine eut un haussement d'épaules.

— On ne peut tuer Bournonville, dit-elle.

— Les autres ne le peuvent pas, peut-être..., mais vous?

— Moi!...

— Aisément, par un moyen que je vous procurerais.

Elle eut un mouvement d'effroi.

— Ne dis pas cela!...

— Ne voulez-vous donc pas sauver Gaulthier?

— Sauver Gaulthier! s'écria Marguerite dans un élan de sauvage douleur.

Orsini s'était rapproché d'elle, et, baissant la voix :

— Écoute, Marguerite, dit-il; j'ai trouvé un élixir infaillible... Après Bournonville, je te rends veuve, et alors, toi et moi nous demeurons maîtres du trône de France... et alors tu aimeras ton Gaulthier à ta fantaisie!...

Bournonville, à ces mots, frissonna.

— Ventredieu! dit-il, mais voilà une superbe occasion de devenir, moi seul, maître du royaume..., car ce petit complot peut faire tomber la tête d'Orsini et celle de Marguerite... Et moi, sauvant une seconde fois la vie du roi, je le tiens dans ma main... Un complot! à cette heure! dans la chambre de la reine!...

Il réfléchit un moment.

— Orsini ne peut s'échapper que par la poterne... c'est le seul chemin qu'il ait pu prendre pour venir... décidément le diable est pour moi.

Doucement, alors, il revint sur ses pas.

Sorti du couloir, il courut jusqu'au vestibule dans lequel sommeillaient des pages de garde.

A l'un d'eux il murmura un ordre et, toujours courant, revint se placer, l'épée au poing, en travers de la porte des appartements de Marguerite.

Bientôt quatre archers bourguignons arrivèrent silencieusement conduits par le page.

Bournonville les disposa dans la galerie, à quelques pas de la porte, leur donnant pour consigne d'arrêter quiconque, lui excepté, sortirait de la chambre de la reine.

Les soldats mirent le fer au poing et, cachés dans l'ombre, attendirent.

Le surintendant, lui, repoussa son épée au fourreau et s'approchant de la porte, y heurta doucement.

Il entendit un murmure de voix, puis des pas assourdis sur les peaux qui couvraient le sol, et enfin Marguerite, en déhabillé de nuit, vint ouvrir.

A la vue de Bournonville, elle fit un pas en arrière ; puis se remettant presque aussitôt, elle sut jouer une joyeuse surprise, lui prit la main et l'entraînant dans sa chambre :

— Eh ! quoi ! murmura-t-elle, toi, ce soir ! n'avait-il pas été convenu que je n'aurais pas le plaisir de te voir?

Sans répondre, le surintendant promenait autour de lui ses regards investigateurs, fouillant les coins et recoins, cherchant en quel lieu Orsini pouvait bien s'être caché.

Alors il tourna les yeux vers la tenture qui séparait la pièce de l'oratoire.

— C'est là qu'il s'est réfugié, dit-il à part lui.

Muette d'étonnement, Marguerite le regardait, se demandant ce qui se passait dans l'esprit de son amant.

Soudain, rapprochant cette attitude singulière de cette visite inattendue, une idée lui traversa soudainement la cervelle.

Elle se jeta au cou de Bournonville en murmurant d'une voix tendre et calme :

— Je devine, mon Lyonnet, tu m'aimes trop et tu es jaloux... tu as voulu me surprendre.

Enchanté de ce prétexte qu'elle lui fournissait elle-même, il répliqua, jouant l'embarras.

— C'est vrai...

— Ne crois-tu donc pas à mon amour?

— Assurément si ! mais...

— Tu me supposes capable de te tromper?

Il ne répondit pas, et tourna de nouveau ses regards vers la tenture.

Elle le prit par la main :

— Regarde, dit-elle, cette chambre, tu le sais, est sans issue; quant à mon oratoire, tu le connais, et à l'exception du couloir secret, aujourd'hui condamné par tes soins, il ne révèle aucune cachette.

Et, soulevant la tenture, elle l'entraîna à sa suite dans l'oratoire.

Bournonville, en écoutant parler Marguerite, ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aplomb de cette femme que, quelques instants

auparavant, il avait entendu discutant froidement sa mort, et qui, maintenant, savait se faire si tendre, si passionnée.

Mais tout cela disparut de son esprit devant la stupéfaction profonde qu'il éprouva en constatant que, comme la chambre, l'oratoire était vide.

Un moment, il demeura immobile; puis, sentant peser sur lui les regards inquisiteurs de Marguerite, il voila son désappointement sous un sourire, enlaça sa maîtresse, lui déposa sur les lèvres un froid baiser, et, sans dire mot, sortit de l'appartement laissant Marguerite encore plus ébahie de cette silencieuse sortie qu'il ne l'avait été, lui, de la disparition inexplicable d'Orsini.

CHAPITRE LXXXIV

Dans lequel Gaulthier d'Aulnay, croyant avoir le col tranché est sauvé miraculeusement.

Le lendemain, au conseil, le surintendant des finances avisa le roi que tout était prêt pour le jugement du sire Gaulthier d'Aulnay et qu'il ne pouvait tarder plus longtemps à tirer vengeance du crime de lèse-majesté commis par le capitaine aux gardes.

En faisant cette déclaration, Bournonville jetait à la dérobée un regard sur la reine.

Celle-ci ne sourcilla pas; calme et souriante, elle jouait avec son aumônière, paraissant n'avoir pas entendu les paroles de Bournonville.

Louis X, en véritable roi fainéant qu'il était, répondit d'un ton nonchalant qu'il laissait au surintendant des finances le soin de toute cette affaire.

— Il n'est qu'une chose, ajouta-t-il, à laquelle je tienne, et pour l'accomplissement de laquelle je compte sur vous... Je veux me souvenir que Gaulthier d'Aulnay a été capitaine aux gardes

de madame Marguerite, je veux me souvenir aussi des services que m'a rendus son regretté frère... Or, donc, il ne subira pas la question et fera simplement amende au parvis Notre-Dame, avant que d'avoir la tête tranchée en place de Grève.

Et, se tournant gracieusement vers la reine :

— Est-ce bien ainsi, Madame?

Marguerite s'inclina et répondit avec un sourire :

— Je remercie Votre Majesté.

Bournonville, à part lui, admirait la force d'âme de cette femme, dont pas un muscle du visage n'avait tressailli.

Quant à lui, peu lui importait que Gaulthier fut ou non torturé, brûlé, roué ou pendu, pourvu qu'il mourût.

Il se doutait bien, il est vrai, d'après le fragment de conversation surpris par lui la veille au soir, entre Orsini et Marguerite, que le calme de la reine n'était dû qu'au secret espoir qu'elle avait de sauver son favori.

Mais cet espoir ne le troublait pas, car ses mesures étaient prises pour que Gaulthier, en sortant du Chastelet, fut remis entre les mains du bourreau.

Une seule chose était à craindre : la mobilité d'esprit du roi.

Déjà, sur le moment même du crime, Louis X avait déclaré vouloir interroger en personne, et le lendemain même, le prisonnier.

Mais, le lendemain, le roi avait changé d'avis ; il lui répugnait de se trouver en présence de ce jeune homme qu'il avait honoré de sa bienveillance et il avait remis l'examen de cette affaire à plus tard.

Maintenant, il ne voulait même plus que Gaulthier pérît de la mort des régicides, qui sait, si l'on tardait un peu, si le roi ne finirait pas par faire grâce.

Peut-être même était-ce là-dessus surtout que Marguerite fondait la plus grande partie de ses espérances.

C'est pourquoi, aussitôt le conseil terminé, Bournonville revint-il en hâte dans son cabinet aux parchemins, où déjà Orly l'attendait.

Là, il libella de suite une ordonnance, contre-scellée au scel



Gaulthier d'Aulnay, les fers aux mains et aux pieds, parut, entouré de gardes de la prévôté. (Page 1562.)

royal, convoquant, pour la deuxième heure de l'après-midi, les juges royaux dans la chambre ardente du Grand-Chastelet.

Il remit l'ordonnance à Orly, avec mission d'en faire parvenir copie aux intéressés; cela fait, il passa chez Marguerite.

La reine lui fit répondre qu'il lui était impossible de le recevoir.

Surpris, il revint à ses appartements fort perplexe, se demandant si ce calme et cette indifférence ne cachaient pas un piège.

Cependant, dans son esprit, le diable lui-même s'en mêlât-il, il ne pensait pas que Gaulthier d'Aulnay pût être sauvé.

Il comptait, en effet, d'une part, exécuter le jugement qui serait rendu dans quelques heures, assez rapidement pour devancer un changement dans les intentions du roi ; quant aux moyens violents sur lesquels Marguerite et Orsini pouvaient compter, Bournonville n'avait à ce sujet aucune inquiétude.

Dût-il mettre sur pied, pour conserver le condamné, toutes les troupes du roi, il se jura bien que la tête de Gaulthier d'Aulnay tomberait le lendemain.

Néanmoins, curieux de voir quelle attitude avait la reine, il se présenta chez elle une seconde fois.

Une seconde fois, la reine lui fit défendre sa porte.

— Allons ! grommela-t-il en revenant chez lui à pas lents, décidément, elle a confiance en Orsini. Eh bien ! nous verrons qui de moi ou de l'Italien l'emportera.

En ce moment, Orly revint annoncer que tout serait prêt pour la deuxième heure.

— Le sort en est jeté, s'écria Bournonville.

— Mais la condamnation ne peut être douteuse, réplique Orly.

— Assurément... mais l'exécution

— Bast !... l'exécution ! je me charge de ne pas quitter le condamné et de le remettre moi-même au bourreau.

— Tu es un fidèle, toi, grommela le surintendant.

. . . .

A l'heure dite, les juges royaux, présidés par le surintendant des finances, assisté de messire Orly, étaient réunis dans la chambre ardente du Grand-Chastelet.

Sur un signe de Bournonville, la porte s'ouvrit, et Gaulthier d'Aulnay, les fers aux mains et aux pieds, parut, entouré de gardes de la prévôté.

Le jeune homme était fort pâle et portait sur son visage les marques d'une profonde souffrance.

Il s'avança d'un pas ferme au milieu du prétoire, promena sur

ses juges un regard calme et digne qui s'arrêta sur Bournonville, hautain et méprisant.

En apercevant celui qui était chargé de prononcer contre lui une sentence qu'il prévoyait à l'avance, Gaulthier tressaillit, et peu s'en fallut que son sang-froid ne l'abandonnât.

Mais il s'était juré d'être calme et, refoulant au fond de son âme toute la haine qui lui montait aux lèvres, il demeura coi, attendant qu'on l'interrogeât.

Alors, le sire de Bournonville se leva, et, déployant un parchemin qu'Orly venait de lui tendre.

— Sire d'Aulnay, dit-il d'une voix forte, en vertu d'une ordonnance rendue ce matin même en conseil privé par notre seigneur le Roy, j'ai été commis à l'effet de vous interroger, en présence de ces nobles seigneurs, sur les causes qui vous ont poussé à commettre l'épouvantable forfait dont vous vous êtes rendu coupable.

Gaulthier haussa imperceptiblement les épaules.

— Pensez-vous vraiment, fit-il avec dédain, que cet interrogatoire soit utile?

— Il est ordonné par le Roy, répondit laconiquement le surintendant des finances.

Le jeune homme inclina la tête.

Croyant voir en ce mouvement un signe d'obéissance, Bournonville demanda :

— Sire d'Aulnay, veuillez nous dire d'abord si vous vous reconnaissez coupable d'avoir voulu mettre à mort Loys le dixième, roi de France.

Gaulthier garda un moment le silence et répondit avec un sourire ironique :

— Je reconnais avoir été saisi tenant à la main un poignard dont j'allais percer le roy.

Bournonville comprit l'ambiguïté de cette réponse.

Il insista :

— Mais, c'était bien le roy que vous vouliez frapper?

Le jeune homme regarda jusqu'au fond des yeux celui qui l'interrogeait.

— Qui pensez-vous que ce puisse être? demanda-t-il avec calme.

Cette réponse déconcerta un peu Bournonville, qui balbutia :

— Le sais-je, moi; il arrive souvent qu'à la cour, entre gentilshommes, il naît soudain des haines terribles et que...

Gaulthier eut un mouvement de révolte.

— Quand la haine entre dans le cœur d'un gentilhomme, s'écria-t-il d'une voix vibrante, c'est à la pointe de son épée, en plein jour, la poitrine exposée aux coups de celui qu'il hait, qu'il la satisfait, et non dans l'ombre, le poignard à la main, comme un assassin.

Ces fières paroles soulevèrent parmi les assistants un murmure d'approbation.

Gaulthier promena autour de lui un regard tranquille, et, soudain, tressaillit.

Il venait d'apercevoir dans un coin de la salle, à demi caché derrière une tenture, une noire silhouette, la tête encapuchonnée d'une cagoule, qui lui faisait un signe de la main.

Le jeune homme fixa alors sans affectation ses yeux dans cette direction et attendit, pressentant qu'il allait se passer quelque chose.

Cependant, Bournonville continuait son interrogatoire.

— Si donc, fit-il, vous reconnaissez comme indigne d'un gentilhomme, de s'attaquer dans l'ombre à un de ses semblables, que pensez-vous de celui qui attend le poignard à la main son roi pour l'assassiner lâchement?

Et il appuya sur ces derniers mots.

Gaulthier poussa une sourde exclamation et ouvrit la bouche pour répondre.

Mais ses lèvres se refermèrent, muette, et toute son indignation tomba soudain.

La cagoule de l'homme mystérieux venait de se soulever, et le visage pâle d'Orsini lui était apparu quelques secondes.

Mais si courte qu'eût été cette apparition, elle avait suffi pour que d'un geste expressif, le mire recommandât au jeune homme de garder le silence le plus absolu.

Surpris, Bournonville suivit la direction des regards de Gaulthier.

Orsini avait disparu.

Mais le surintendant des finances avait vu frémir l'accusé, et il comprit que quelque chose d'insolite avait dû survenir pour produire chez l'accusé un si brusque changement d'attitude.

Et il en fut convaincu, lorsque à toutes ses réponses, quelque habiles et insidieuses qu'elles fussent, Gaulthier d'Aulnay opposa le mutisme le plus absolu.

En de telles circonstances, se taire était reconnaître son crime.

Bournonville, après avoir consulté rapidement le juge que, pour la forme, il s'était adjoint, se leva donc, et d'une voix tranquille, s'adressant à Gaulthier, lui dit :

— Nous, sire Lyonnet de Bournonville, surintendant des finances, commis par le roi à l'effet de vous interroger sur le crime que vous avez tenté de perpétrer contre sa personne, et vous ayant interrogé, vous déclarons, d'après cet interrogatoire, coupable du crime de lèse-majesté, et vous condamnons, suivant les us et coutumes du royaume, à faire amende honorable à Notre-Dame, vêtu d'une chemise de lin, pieds nus et un cierge de douze livres à la main ; ce après quoi conduit en place de Grève, vous y aurez le poing droit tranché et, couché sur la roue, les membres écartelés ; pour être ensuite votre cadavre brûlé et la cendre jetée au vent.

Bournonville se tut, examinant curieusement l'effet produit sur l'accusé par cette sentence.

Immobile et la tête baissée, le jeune homme semblait ne pas avoir entendu.

Le surintendant continua :

— Mais le Roy, en souvenir des services à lui rendus par messire Philippe d'Aulnay, votre frère, et en considération de la supplique à lui adressée par dame Marguerite de Bourgogne, sa noble épouse, le roy a décidé d'user de faveur envers vous et, commuant la sentence prononcée par moi céans, vous condamne à avoir le col tranché en place de Grève.

Le visage de Gaulthier s'illumina d'un sourire.

— Messire de Bournonville, dit-il, d'une voix vibrante, vous remercierez le roy d'avoir pensé que j'étais gentilhomme, et vous lui direz que je mourrai en le bénissant.

Sur ces mots et après un signe de Bournonville, les gardes emmenèrent le condamné, tout heureux d'avoir gardé le secret de sa conduite et d'avoir ainsi conservé intact l'honneur de Marguerite.

Lorsque Bournonville, escorté d'Orly, sortit de la chambre ardente, il était fort nerveux et surtout fort soucieux.

— Qu'as-tu donc, ami Lyonnet, demanda Orly, en remarquant le visage sombre de son ami?... tout ne s'est-il point passé comme tu le souhaitais?

— Assurément si...

— Gaulthier est condamné!

— Oui, mais non exécuté.

— Demain, à heure semblable, c'en sera fait de lui.

— Puisses-tu dire vrai.

— Eh! qui t'en fait douter?

— L'attitude bizarre de Gaulthier, son mutisme...

— Pouvait-il donc avouer, lui qui aime la reine, que celui visé par son poignard était le sire de Bournonville, amant de la reine Marguerite, dont lui, Gaulthier, était jaloux.

— C'est vrai... mais je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu...

— Lorsque tu auras vu rouler sa tête.

A ces mots, Bournonville s'arrêta, subitement pâle, et posant sa main sur l'épaule de son confident :

— Je vais t'avouer une chose singulière, murmura-t-il.

— Parle.

— Au fond, et lorsque j'interroge mon cœur, je ne me sens aucune haine contre Gaulthier... bien au contraire, il me semble que j'ai conservé pour lui un peu de cette amitié qui nous unissait autrefois...

Orly fixait sur le surintendant des regards surpris.

— Étrange langage! exclama-t-il; et que je ne comprends pas.

— T'expliquer le sentiment qui s'agite en mon âme est impossible, et cependant, je sens là quelque chose qui me dit que la hache qui touchera Gaulthier à la tête m'atteindra au cœur.

Orty gardait le silence.

— En ce cas, balbutia-t-il, pourquoi faire ce que tu as fait?... toi seul l'as perdu... et s'il meurt, c'est toi qui l'auras poussé au bûcher.

Bournonville tressaillit, et saisissant le bras d'Orly:

— Tais-toi, gronda-t-il d'une voix sombre... ne parle pas ainsi... mes remords suffisent sans que toi aussi viennes me reprocher la mort de cet enfant.

— Au surplus, répliqua Orly d'un ton quelque peu railleur, il est encore temps de défaire ce que tu as fait... va-t-en avouer au roi Loys l'habile stratagème dont tu t'es servi pour perdre ton rival, et Gaulthier est sauvé.

Le surintendant eut un geste colère.

— Pourquoi aussi est-il venu se mettre en travers de ma route?

Et frappant le sol du pied.

— Non, il faut qu'il meure... il mourra.

Les deux hommes reprirent leur route, sans avoir remarqué un homme qui, caché derrière l'un des piliers du Chastelet, avait assisté à ce court dialogue.

Quand Bournonville et son compagnon se furent éloignés, l'homme sortit de sa cachette.

C'était Orsini.

— *Per Baccho!* ricana-t-il, ce pauvre Lyonnet me paraît bien perplexe; j'ai cru un moment qu'il allait délivrer Gaulthier et se remettre à sa place entre les mains de Le Testu...

Et il ajouta, songeur:

— Son cœur l'a pressenti et son sang l'a reconnu... Oh! la nature, quelle grande chose!

Puis, pressant sa course, il se lança dans le fouillis de ruelles qui s'étendaient entre la place du Grand-Chastelet et celle de Grève, et entra dans une taverne de sombre apparence, sorte de bouge à vitraux poisseux et à porte basse, au-dessus de laquelle,

se balançait une enseigne portant ces mots: *A l'Epée Flamboyante.*

Dans un coin, assis à une table écartée, Guillaume Feutrier buvait, solitaire.

A la vue de l'Italien, il se leva.

— Eh bien? fit-il laconiquement.

— C'est pour demain, à la neuvième heure du jour.

— C'est parfait... je vais aller prévenir le Cagouleux?

— Oui... toutes tes dispositions sont bien prises?

— Vous n'avez aucune crainte à avoir.

— Va donc, et que le diable soit avec toi.

— Et l'élixir, l'avez-vous apporté?

Orsini fouilla dans son escarcelle et en tira une petite fiole, pleine d'un liquide doré, qu'il tendit au diacre.

— Tu as bien compris comment tu en devais faire usage? demanda-t-il.

— Soyez tranquille, répliqua Feutrier avec un mauvais sourire; s'il ne tient qu'à moi, Julienne ne tardera pas à être à vous.

Le lendemain, dès la septième heure, un grand mouvement de populaire avait lieu dans Paris.

Bourgeois, escholiers, artisans et manants s'esbaudissaient fort à la pensée qu'ils allaient assister à une belle exécution, précédée d'une amende honorable faite par le condamné au parvis de Notre-Dame.

Ils se pressaient dans les rues, se poussant, se bousculant, s'injuriant pour conquérir la meilleure place.

Les uns stationnaient sur la place du Grand-Chastelet, pour saisir, dès la sortie du donjon, les impressions de Gaulthier d'Aulnay.

Les autres avaient pris position près des portes de Notre-Dame pour entendre si le condamné prononcerait d'une voix ferme, la formule consacrée de l'amende honorable.

D'autres enfin, ceux qui aimaient les fortes émotions, entouraient l'échafaud dressé en place de Grève.

Et tout le long du parcours que devait suivre le cortège, les rues étaient noires de monde.



La corde hissée avec rapidité, malgré son fardeau, emportait deux hommes dans les airs... (Page 1577.)

Il faut dire que si la foule était grande, les hommes d'armes étaient également fort nombreux.

A voir les hommes de pied et de cheval dont les armures étincelaient au soleil, on aurait plutôt cru qu'il s'agissait de réprimer une émeute du bon peuple de Paris, que d'assurer la tranquille et complète exécution d'un condamné.

Dès la huitième heure, de tous les points de la capitale, arrivèrent archers bourguignons, arbalétriers poitevins, gens d'armes de France, massiers flamands qui refoulèrent peu à peu les parisiens et occupèrent militairement les abords du Grand Chastelet, de Notre-Dame et de la place de Grève.

Comme bien l'on pense, cela ne se fit pas sans grandes difficultés, car alors de même qu'aujourd'hui, le peuple de Paris était grand amateur de spectacles, quels qu'ils fussent, et il n'aimait pas qu'on vînt le gêner dans ses amusements et le contrecarrer dans ses projets.

Aussi de toutes parts s'élevait-il des cris, des jurons, des protestations, des huées qui se croisaient dans l'air et faisaient un vacarme épouvantable.

Ce dont les troupes royales n'avaient cure, du reste.

Cependant, malgré les coups de manche de piques dont l'avaient gratifiées les fantassins, malgré les sabots des chevaux que les cavaliers faisaient avancer sur eux, une troupe de jeunes gens avaient tenu ferme et était demeurés sur la place qu'ils avaient conquise sur les bourgeois, à grand renfort de bourrades, il est vrai.

C'était, à en juger par leur costume et par l'écritoire qu'ils portaient pendue à la ceinture à côté de leur dague, des élèves de l'Université.

Et c'est probablement à ce titre que les gens d'armes n'avaient point insisté, car depuis Philippe-le-Bel, les escholiers étaient devenus une caste fort puissante et à laquelle il ne faisait pas bon s'attaquer.

Au milieu de ce groupe et semblant commander à ceux qui le composaient, élevé qu'il était sur leurs épaules, l'un d'entre eux criait comme quatre, gesticulait comme dix, raillant les soldats, insultant les bourgeois et ne perdant pas des yeux la porte du Grand-Chastelet.

Celui-là était Franc-Picard.

De temps à autre, mais sans affectation aucune, comme s'il s'agissait pour lui de manifester la joie que lui inspirait la décapitation d'un gentilhomme, l'escholier de Clermont agitait en l'air son chaperon.

Puis il se tournait vers le milieu de la place et apercevait alors un autre chaperon qui exécutait dans l'espace des mouvements semblables aux siens.

Celui qui eût été assez observateur pour être frappé de cette similitude de mouvements et qui eût cherché à se rendre compte de la cause de cette correspondance, eut vu, non loin du groupe bruyant d'escholiers que commandait Franc-Picard, un groupe beaucoup plus nombreux, beaucoup plus compact, mais aussi beaucoup plus silencieux.

C'étaient des truands, aux vêtements déguenillés, aux mines patibulaires, dont la ceinture était ornée de formidables coutelas, et qui tenaient à la main d'énormes bâtons ferrés du bout, qui pouvaient, bien manœuvrés, devenir des armes terribles.

A quelques pas d'eux, ne les quittant pas du regard, se trouvait Joël le Cagouleux.

Enfin, la neuvième heure sonna à la tour de l'église Saint-Jean.

Aussitôt, et comme par enchantement, l'énorme bourdonnement de la foule cessa, et un profond silence régna sur la place, troublé seulement par les armes des gardes qui s'entre-choquaient, et par les brefs commandements des officiers faisant exécuter un mouvement à leurs troupes.

Une dernière fois, Franc-Picard agita son chaperon.

Une dernière fois le Cagouleux lui répondit.

Puis tous deux fixèrent leurs regards sur le Grand-Chastelet.

Soudain les portes s'ouvrirent.

Les gens d'armes de France, qui se trouvaient massés auprès, se déployèrent de façon à former la haie, en refoulant le populaire.

Une compagnie d'archers bourguignons apparut la première.

Puis, derrière elle, accompagné d'un massier, venait un héraut d'armes, calme et digne, portant en ses mains, de façon à ce qu'elle pût être aperçue de tous, l'ordonnance royale, mentionnant l'enregistrement de la peine infligée au noble homme, messire Gaulthier d'Aulnay.

Après ces deux personnages de marque, marchait le condamne,

ayant à sa droite un moine tout de blanc vêtu, la cagoule rabattue sur le visage, et tenant à la main un crucifix d'argent.

Enfin, fermant le cortège, une nouvelle compagnie d'archers.

A la vue de Gaulthier, dont le populaire prit les regards fiers et assurés pour des regards de défi, mille cris éclatèrent sur la place contre le criminel qui avait voulu mettre à mort le bon roy Loys.

Un instant, on put même craindre que la foule, débordant les gens d'armes de France, n'enlevât le prisonnier et ne fît justice elle-même.

Mais les soldats se serrèrent autour de Gaulthier, jouant des manches de piques et de la crosse d'arbalète, et le cortège put poursuivre tranquillement sa marche.

Tout d'abord, en entendant ces cris formidables, le jeune homme, frappé au cœur par l'injustice de tous ces gens qui le haïssaient et le maudissaient sans savoir, avait pâli.

Mais l'image de Marguerite se dressa devant ses yeux, et cette vision lui donna une nouvelle force et un nouveau courage.

Il releva la tête qu'il avait baissée, promena autour de lui ses regards tranquilles et marcha d'un pas assuré.

En vain le moine approchait-il des lèvres du condamné son grand crucifix d'argent pour le faire penser à la mort qui allait s'emparer de lui ; Gaulthier pensait à Marguerite et souriait, heureux de se sacrifier pour elle.

Parmi les plus acharnés contre le condamné, les escholiers se faisaient remarquer des soldats, et plus d'une fois ceux-ci avaient dû intervenir rudement pour les empêcher d'envoyer un mauvais coup au sire d'Aulnay.

L'un d'entre eux surtout, Franc-Picard, l'invectivait d'horrible façon.

Et les officiers riaient, se montrant le jouvenceau qui, rouge de colère, faisait tous ses efforts pour se glisser à traver les gens d'armes afin de frapper le prisonnier.

Enfin celui-ci, surpris d'entendre toujours la même voix crier à son oreille les mêmes injures, se tourna de son côté.

En apercevant Franc-Picard, il tressaillit.

L'acharnement de l'escholier lui parut tellement invraisemblable qu'il rapprocha dans son esprit cette singulière attitude de l'apparition faite la veille par Orsini, et que, malgré lui, un espoir soudain se glissa dans son cœur.

Alors, il regarda autour de lui, examinant avec soin les visages de ceux qui se pressaient sur son passage et tressaillit encore.

Il venait de reconnaître, de l'autre côté de la haie de soldats, en face Franc-Picard, Joël le Cagouleux qui l'avait salué d'un imperceptible signe de tête.

Quant aux truands que commandait Joël, avant la sortie du condamné, ils s'étaient dispersés dans la foule et, çà et là, tout contre la ligne des gens d'armes, leurs mines patibulaires faisaient tache au milieu des faces bourgeoisement placides qui les entouraient.

Au surplus, escholiers et truands suivaient le condamné depuis sa sortie du Grand-Chastelet, l'invectivant et le menaçant de la façon la plus bizarre du monde, à la grande joie du populaire.

Enfin, le cortège arriva au parvis Notre-Dame.

Là, le héraut d'armes, après avoir fait imposer silence par son massier, donna à haute et intelligible voix, lecture de l'ordonnance royale au nom de laquelle Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de Sa Majesté la Reine, devait faire, un cierge de six livres à la main, amende honorable aux pieds de « très haulte, très puissante et très miséricordieuse Dame Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus! »

Par faveur spéciale, et sur la demande de la reine, le roi avait autorisé Gaulthier à marcher au supplice non en chemise, pieds nus et la hart au col, mais revêtu de ses habits de gentilhomme; ses mains seules étaient liées derrière le dos.

Sur un signe du héraut d'armes, on défit les liens qui attachaient le condamné, et on lui remet un cierge allumé.

Le jeune homme le prit, s'agenouilla, et, d'une voix ferme, récita la formule de miséricorde.

Puis, il se réleva, remit le cierge au massier qui l'éteignit en le renversant brusquement.

On attacha ensuite les mains du condamné, et le cortège se remit en marche dans la direction de la place de Grève où Gaulthier devait avoir la tête tranchée.

Mais, à cette époque, les voies publiques étaient loin, même les plus belles, d'avoir la largeur d'une de nos rues, même de troisième ou de quatrième ordre.

C'était à proprement parler, des ruelles, dont quelques-unes laissaient à peine passage à un homme.

Or, un peu avant que de déboucher sur la place de Grève, le cortège devait suivre, pendant quelque temps, la rue des Marmousets, rue fort étroite, formée de maisons très hautes et à encorbellements.

Les archers passèrent les premiers, suivis du condamné, escorté par la foule grouillante et turbulente.

Mais, si grande était l'étroitesse de la rue, que les rangs des soldats durent se déformer quelque peu.

Il en résulta une confusion qui fit froncer le sourcil à l'officier sous le commandement duquel se trouvaient placées les deux compagnies d'archers bourguignons qui servaient d'escorte à Gaulthier d'Aulnay.

Aussitôt, cet officier qui n'était autre qu'Orly, vint se placer, l'épée au poing, à la gauche du condamné, prêt à lui enfoncer son arme dans la poitrine, à la moindre tentative d'enlèvement qui se pourrait produire dans la foule.

A la gauche du sire d'Aulnay, le moine blanc, marchait toujours, marmottant ses prières à voix basse.

Le mouvement d'Orly lui fit un peu détourner la tête, et si, à ce moment, Gaulthier eût regardé, il eût pu voir, à travers les trous dont sa cagoule était percée, un éclair briller dans son œil fauve.

On était arrivé aux deux tiers de la rue, et déjà Orly apercevait au loin l'échafaud, tout revêtu de noir, qui se dressait sur la place de Grève.

A cette vue, un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

Encore quelques pas, et l'on était sorti de cette ruelle étroite et sombre, si propre à un guet-apens ; encore quelques pas, et les troupes massées sur la place se réuniraient à celles placées sous ses ordres, et l'exécution de Gaulthier d'Aulnay était assurée.

Tout à coup, le cortège se trouva coupé en deux tronçons.

Les soldats bourguignons, qui formaient l'avant-garde, furent séparés du condamné par une bande de truands qui s'élancèrent de la porte basse d'une maison, et barrèrent la rue dans toute sa largeur.

La compagnie de soldats qui marchait derrière Gaulthier, trouva soudain entre elle et le condamné toute une troupe d'escholiers qui, sous prétexte de l'insulter, formaient une barrière infranchissable entre ses gardes et lui.

Puis un sifflement strident se fit entendre.

Alors, prompt comme l'éclair, le moine passa derrière le prisonnier et trancha ses liens avec le poignard auquel servait de manche le crucifix d'argent qu'il tenait à la main.

Orly poussa un rugissement de colère et fondit l'épée haute sur Gaulthier, en criant :

— A moi ! les gardes bourguignons, à moi.

Mais soudain, il pâlit, chancela, laissa tomber son épée et s'effondra lui-même sur le sol.

Le moine avait tiré de dessous sa robe la petite fiole d'élixir confectionné... on se le rappelle par Orsini... et que celui-ci avait remis la veille à Guillaume Feutrier; puis, brusquement, étendant le bras, en avait lancé le contenu au visage d'Orly.

L'effet fut foudroyant.

Pendant que ces événements se passaient en moins de secondes qu'il n'en faut pour les écrire, une lutte terrible s'engageait en avant du cortège.

La première compagnie, au cri poussé par son capitaine, avait fait volte-face.

Mais elle s'était heurtée à la bande de truands qui, le coutelas au poing, attendaient de pied ferme les archers du roi.

Quant à la seconde compagnie, celle qui fermait la marche, la perplexité des bas officiers qui la commandaient était fort grande.

Eux aussi avaient dû s'arrêter devant une troupe qui se dressait menaçante, mais au moment où ils allaient charger, leurs armes s'étaient abaissées.

Une voix venait de se faire entendre, criant :

— Au nom de Notre-Dame de Clermont et pour nos privilèges!

C'était Franc-Picard qui poussait le cri de ralliement des escholiers.

L'Université, nous l'avons déjà dit, était à cette époque, une corporation fort respectée et un soldat qui eût frappé un de ses membres aurait certainement goûté de la hart.

C'est pourquoi, en voyant à quels adversaires ils avaient affaire, les archers bourguignons avaient eu un moment d'hésitation.

Cependant ils avaient vu tomber Orly et leur fureur était grande.

En outre, ils voyaient leurs compagnons de l'avant-garde engager bataille avec leurs assaillants, et la honte les prenait de reculer devant ces jouvenceaux.

Or, si les ordonnances défendaient de faire couler le sang d'un escholier, le cas des luttes à coups de poings n'était pas prévu.

Aussi, sur l'ordre d'un de leurs bas officiers, les soldats, sans faire usage de leurs armes, se ruèrent-ils sur les compagnons de Franc-Picard.

Mais, soudain les archers s'arrêtèrent, frappés d'étonnement au spectacle qui soudain s'offrit à eux.

Du ciel, descendit tout à coup une forte corde, munie d'un croc.

Cette corde se manœuvrait au moyen d'un poulie suspendue à l'une des fenêtres de la même maison par laquelle truands et escholiers s'étaient rués sur le cortège.

Prestement, le moine passa le croc à la cordelière qui lui en-



— Va, va, Marguerite, grommela-t-il, à toi la première manche... mais à moi la seconde!... (Page 1581.)

serrait la taille, et saisissant entre ses bras Gaulthier d'Aulnay stupéfait :

— Pendez-vous à mon col, cria-t-il, et tenez ferme.

Au même instant, la corde hissée avec rapidité malgré son fardeau, emportait les deux hommes dans les airs, aux applaudissements de la foule et aux cris de rage des soldats.

Quand ceux-ci furent revenus de leur ahurissement. Gaulthier d'Aulnay et son confesseur avaient disparu, tirés dans l'intérieur de la maison par plusieurs bras qui avaient fait irruption hors de la verrière.

Une volée de flèches envoyée par les arbalétriers poitevins, vint s'enfoncer dans la muraille; mais cette démonstration tardive et inoffensive ne servit qu'à provoquer l'hilarité du populaire.

Alors, les soldats songèrent à passer leur colère sur ceux qui avaient si puissamment contribué à l'évasion du condamné.

Mais quand ils abaissèrent leur nez vers le sol, cherchant truands et escholiers, ceux-ci avaient disparu comme par enchantement.

Pris de rage, ils se ruèrent contre la maison.

Mais la porte était solide et leur résista près d'un quart d'heure, et lorsqu'enfin elle vola en éclats et leur livra passage, il était trop tard.

Ils eurent beau fouiller la maison, de haut en bas, elle était vide.

Tête basse, humiliés de leur défaite, les soldats ressortirent, et faisant demi-tour, prirent le chemin de leur casernement, accompagnés par les quolibets de la foule.

Cependant, messire de Bournonville attendait impatiemment, place de Grève, l'arrivée du cortège.

Un moment, il lui sembla percevoir un bruit de clameurs venant du côté de la rue des Marmousets, mais il attribua ces clameurs aux curieux saluant de leurs cris le prisonnier.

Mais, après une assez longue attente, soudainement impatienté et quelque peu inquiet, il fit un signe, et Tortelier qui se trouvait non loin de là, s'élança à travers les flots pressés des spectateurs, pour s'enquérir de la cause de ce retard.

Grâce à ses poings et à ses pieds, qu'il manœuvra fort habilement, grâce aussi au pommeau de sa dague dont il heurtait avec une merveilleuse présence d'esprit les côtes des récalcitrants, le routier atteignit enfin la rue des Marmousets.

Mais là, il se heurta à une foule plus compacte encore et plus irritable.

— Au nom du roi! cria-t-il d'une voix de stentor.

A ce cri les rangs s'écartèrent, et Tortelier, parvint sans encombre auprès du corps inanimé d'Orly, que quelques-uns considéraient d'un air craintif.

A cette vue, maître Jacques poussa un formidable juron.

Interrogé, un des assistants raconta brièvement ce qui venait de se passer.

Tortelier était pâle de colère.

Un moment, il pensa bien à recommencer les fouilles auxquelles les archers s'étaient livrés dans la maison ; mais il comprit qu'il n'aurait pas plus de chance que les soldats, car cette maison devait avoir deux issues.

Chargeant alors les archers bourguignons de reconduire Orly au palais, il revint en toute hâte auprès du sire de Bournonville.

En deux mots il le mit au courant des événements.

Le surintendant des finances entra dans une effroyable colère.

Mais, sentant peser sur lui les yeux du populaire, il reconquit bientôt son sang-froid.

— Bien joué, Marguerite ! gronda-t-il; tu viens de gagner cette partie ; reste à savoir si tu seras toujours aussi heureuse et si tu gagneras la suivante.

Il fit aviser le bourreau et prit en toute hâte le chemin du palais, pour s'entretenir au plus tôt avec le roi de ce qui venait de se passer et mettre sa responsabilité à couvert.

Chemin faisant, une idée lui vint.

C'était de faire croire à Marguerite qu'il était au courant du complot organisé en son nom par Orsini pour sauver Gaulthier d'Aulnay ; que, sans lui en parler, il avait résolu d'y prêter les mains, et qu'il avait donné à ses soldats des ordres qui avaient facilité l'évasion du condamné.

— Elle le croira ou elle ne le croira pas, pensa-t-il ; quant à moi, ce m'est une force de plus contre elle.

Aussitôt arrivé au palais, il courut donc aux appartements de la reine.

Mais là, une première déception l'attendait.

La reine était en conférence avec son époux.

Bournonville se rendit aux appartements du roi.

Là encore, nouvelle déception.

Louis X, en conférence avec la reine, priait le surintendant des finances de remettre à plus tard l'entretien qu'il sollicitait de lui.

Bournonville s'en revint, à pas lents, vers son logis.

— Ventredieu ! grommela-t-il, soudainement inquiet, Marguerite est une fine mouche et elle a pris les devants; que peut-elle bien raconter au roi ?

Il réfléchit longtemps, et le résultat de ses réflexions fut qu'il pourrait bien arriver dans sa fortune un brusque changement.

Cette conclusion lui fit froncer le sourcil, et il cherchait déjà dans son esprit un moyen de parer aux événements qu'il prévoyait, lorsqu'on heurta doucement à la porte.

Anxieux, il alla ouvrir.

C'était la reine.

Bournonville devint pâle et s'inclina devant elle.

Marguerite était radieuse.

Le sourire aux lèvres, elle s'approcha du surintendant et, refusant d'un geste le siège qu'il lui offrait :

— Je n'ai que deux mots à te dire, mon cher Lyonnet, fit-elle d'une voix mordante; tu as voulu perdre Gaulthier; moi je l'ai sauvé ! Que ce premier échec te donne à réfléchir... Tant que tu marcheras d'accord avec moi, tout ira bien ; mais lorsque tu voudras aller contre ma volonté et mon cœur... tous tes efforts se briseront.

Il la regardait, silencieux, attendant la suite.

Elle continua :

— Cependant, rassure toi... tu es battu, c est vrai; mais sois content, car tu demeures surintendant des finances.

Elle lui tendit la main.

Il la prit, la baisa, et respectueusement reconduisit Marguerite jusqu'au seuil de son cabinet.

Quand la tenture fut retombée, immobile derrière elle, il se

redressa, l'œil étincelant, la bouche crispée dans un sourire mauvais :

— Va, va, Marguerite, grommela-t-il, à toi la première manche... mais à moi la seconde !

. . . .

Cependant Gaulthier d'Aulnay, après avoir été déposé par des bras amis, sur le plancher de la chambre, dont la fenêtre était garnie de la fameuse poulie qui l'avait enlevé dans les airs, Gaulthier d'Aulnay avait promené autour de lui des regards stupéfaits.

Le moine, décrocha la corde de sa ceinture, et vivement rabattit en arrière la cagoule qui lui masquait le visage.

— Guillaume Feutrier ! exclama le favori de Marguerite.

— Moi-même ! répondit le diacre avec un fin sourire.

— Cependant, balbutia le jeune homme, tout surpris, cette nuit, dans la chapelle...

— Ce n'était pas moi.

— Mais, alors, comment ?...

— Je me suis substitué à votre confesseur.

— Par quel moyen ?

— Par le même moyen qui m'a servi à me débarrasser de messire Orly.

Et il ajouta :

— Mais ce n'est ni le lieu ni l'instant d'entrer en conversation... fuyons.

Au même instant, Joël le Cagouleux faisait irruption dans la chambre, suivi d'une douzaine de truands, couverts de sueur et de sang.

— Alerte ! alerte ! cria le Cagouleux, dans quelques minutes les archers seront dans la maison.

Guillaume Feutrier saisit Gaulthier par le bras et l'entraîna dans l'escalier.

Arrivés au bas, ils entendirent les coups formidables assénés par les soldats contre la porte.

— Oh ! dit Joël en ricanant, frappez, frappez, mes bons amis...

elle est en bon chêne dur et bardée de bonnes barres de fer; du temps qu'elle vous résistera, nous serons loin...

En disant ces mots, le truand ouvrit une petite porte par laquelle la troupe défila et qu'il referma ensuite avec soin.

Maintenant on se trouvait dans une cour qu'un mur peu élevé séparait de la maison voisine.

Contre chacun des côtés de ce mur une échelle était dressée.

Gaulthier d'Aulnay passa le premier, puis Guillame Feutrier; vinrent ensuite les truands, et enfin, Joël qui ferma la marche, en ayant soin d'enlever les échelles, après qu'il s'en fut servi.

Dans cette seconde maison existait une sortie secrète conduisant à une petite ruelle parallèle à celle des Marmousets.

Une fois là, les fugitifs respirèrent; ils étaient sauvés.

Les truands tirèrent chacun de leur côté.

Feutrier et Gaulthier demeurés seuls, se mirent rapidement en chemin, à travers un labyrinthe inextricable de rues, de ruelles, de carrefours.

Enfin, après une course assez longue, le diacre s'arrêta, au fond d'une impasse de misérable apparence, devant une masure d'aspect plus misérable encore.

Il tira une clef de son escarcelle, l'introduisit dans la serrure, la porte s'ouvrit, se referma.

Guillaume Feutrier poussa un profond soupir.

— Par saint Grégoire! murmura-t-il, nous sommes en sûreté... je défie bien qui que ce soit de nous trouver ici... le roy Loys, Bournonville, Dieu ou le diable!

Gaulthier d'Aulnay serra les mains du diacre.

— Grand merci, maître Guillaume, fit-il d'une voix émue; vous m'avez sauvé la vie... soyez certain que j'ai longue mémoire et que je saurai récompenser comme il le mérite le service que vous m'avez rendu aujourd'hui.

Le moine eut un geste de protestation.

— Nous parlerons de cela plus tard, répondit-il.

Le jeune homme réfléchissait, puis tout à coup :

— Mais vous ne m'avez point dit de quelle façon vous aviez réussi à vous substituer à mon confesseur de la nuit dernière ?

— Ceci n'est point mon secret, répliqua Feutrier.

— Mais cette corde, ces hommes qui nous ont tirés... cet enlèvement enfin...

— Les truands de la butte Mauconseil conduits par un homme qui m'est dévoué, Jeël le Cagouleux.

Et il ajouta avec un sourire :

— Vous voyez que les gens de Mauconseil ne sont pas manchots, eux non plus, quelque bonne opinion que vous ayez de ceux de Montorgueil.

— Ainsi donc, ce sont ces gens, sous votre direction, qui m'ont sauvé? demanda Gaulthier tout pensif.

Le diacre hésita un moment et répondit :

— Oui... Cela vous étonne?

Avant que le sire d'Aulnay eut ouvert la bouche, une voix se fit entendre.

— Moi aussi, cela m'étonne.

Guillaume Feutrier bondit sur son siège et se retourna effaré.

Orsini était devant lui.

— L'Italien! grommela le diacre.

— Orsini ! s'écria Gaulthier.

— Oui, répliqua le mire, souriant ironiquement, moi-même.

— Mais que signifient les paroles que vous venez de prononcer, maître Orsini ! demanda le jeune homme.

— Ceci tout simplement : c'est que l'émotion de mon ami Feutrier est telle qu'il a complètement oublié la participation que j'ai prise, moi aussi, à votre enlèvement.

Le diacre fit la grimace.

Gaulthier ouvrit des yeux étonnés.

L'Italien ajouta :

— Mais, ne parlons plus de cela. Je suis persuadé que c'est là un oubli involontaire de la part de maître Guillaume. J'ai entendu tout à l'heure vos protestations de reconnaissance... Permettez-moi de m'en appliquer une partie... Vous vous rappellerez plus tard, lorsque vos projets seront mûrs, que j'ai été assez puissant pour vous arracher aux mains de Bournonville... C'est

vous dire que si, en dépit de votre mémoire, vous veniez à oublier ce qui s'est passé aujourd'hui, nulle force ne pourrait vous protéger contre moi.

Gaulthier d'Aulnay rougit légèrement.

— Votre soupçon même est une insulte! s'écria-t-il.

L'Italien sourit.

— Je n'ai point l'intention de vous insulter, répliqua-t-il, mais, je suis prudent, j'ai l'expérience des choses de la vie, et je prends mes précautions.

Gaulthier inclina la tête.

— Parlez donc, répondit-il, je vous écoute.

Le mire prit un siège, fit signe à l'entrier de s'asseoir et commença ainsi :

— Voici ce dont il s'agit. . . . .

. . . .

CHAPITRE LXXXV

Comme quoi l'amour change les sentiments du Cagouleux.

Est-il besoin de dire que l'enlèvement de Gaulthier d'Aulnay produisit à la cour une vive émotion ?

Le roy entra dans une fureur épouvantable et, dans le premier moment, ne parlait rien moins que d'envoyer à Montfaucon le sire de Bournonville qu'il accusait d'avoir favorisé l'évasion du capitaine aux gardes.

Le surintendant des finances sourit finement, haussa imperceptiblement les épaules et courba la tête pour laisser passer l'orage.

Il comptait sur Marguerite pour apaiser le roy et il avait raison.

La reine ne pouvait, en effet, laisser planer un tel soupçon sur Bournonville auquel il eût suffi, pour sauver sa tête et sa situa-



Une fois près de la porte, il se baissa et appliqua son œil au trou de la serrure. (Page 1592.)

tion, de raconter à Loys X ce que Gaulthier d'Aulnay avait refusé de dire à ses juges du Grand-Chastelet.

De quels arguments se servit-elle, quels raisonnements employa-t-elle?

Peu importait à Bournonville; le principal était qu'il constatât que l'horizon s'était éclairci.

Au fond, du reste, Louis X était surtout irrité de l'échec infligé à la justice royale et il en voulait davantage à Gaulthier de l'avoir emporté sur son autorité souveraine que d'avoir tenté de l'assassiner.

Après quelques jours, les choses avaient repris leur aspect ordinaire ; le roy et son surintendant des finances étaient dans les meilleurs termes du monde.

Quant à Marguerite elle était radieuse ; car, non seulement elle avait sauvé Gaulthier, mais encore elle travaillait l'esprit de son époux pour faire rentrer en grâce le sire d'Aulnay.

Le surintendant des finances n'avait cure de ces menées qu'il ignorait d'ailleurs complètement, étant fort occupé d'autre côté.

Malgré tous les efforts de ses amis qu'il avait lancés sur la piste de la bande Orsini, il n'avait rien pu apprendre concernant l'Italien et ses complices.

C'était à croire que l'unique but de ces gens était l'évasion de Gaulthier et que, cela fait, chacun d'eux avait quitté Paris, sans laisser aucune trace.

Personne n'avait entendu parler ni d'Orsini ni de Feutrier.

Personne n'avait aperçu Jehan de Sarcelles ; Landry lui-même n'avait pas vu le docteur ès Sorbonne, et cependant Alix avait dû l'attirer au *Chat-qui-Pesche;* la jeune fille, habilement interrogée, déclara n'avoir point eu de nouvelles de son amoureux, mais chose bizarre, Franc-Picard lui-même, si féru cependant d'amour pour la petite Annette, était complètement invisible.

Quant au duc d'Égypte qu'Orsini avait écarté systématiquement de ses combinaisons, il se tenait coi.

Et cependant, Bournonville, en dépit ou à cause même de ce silence, avait le pressentiment d'un nouveau complot se tramant dans l'ombre contre lui.

Il sentait que si la main de ses ennemis demeurait inactive, leur cerveau travaillait et que le jour n'était pas loin où quelqu'événement inattendu se produirait.

Mais que faire ?

On peut encore, par la torture, faire parler des muets et arracher les secrets enfouis au fond de leur cœur.

Autre chose est de saisir des êtres invisibles.

Il est vrai que si le surintendant des finances avait eu le don d'ubiquité, il eût pu apercevoir, trois jours après l'évasion de Gaulthier d'Aulnay, maître Orsini et son compère Feutrier revenir dans le caveau de la petite maison où nous les avons déjà vus préparer leurs élixirs et leurs breuvages mystérieux.

Assis l'un en face de l'autre, les deux hommes étaient diversement occupés.

Tandis que le diacre lisait à haute voix certains passages d'un volumineux manuscrit grand ouvert sur ses genoux, Orsini s'occupait à pétrir dans ses doigts secs et nerveux une masse de terre glaise qui, peu à peu, prenait la silhouette d'une statuette.

La besogne n'était point facile et n'avançait pas avec rapidité, car l'Italien suait à grosses gouttes et grommelait à chaque instant.

Soudain, Feutrier cessa la lecture et dressa l'oreille.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Orsini surpris de ne plus entendre la voix de son compagnon.

Le diacre leva son doigt en l'air.

— On marche dans la rue, murmura-t-il.

Et son visage devint blême.

L'Italien ricana.

— Ah! mon pauvre Feutrier, fit-il, tu n'es guère brave!

— Mais on marche dans la rue, vous dis-je!

— Eh! *per Baccho!* l'as-tu donc achetée, cette rue, pour t'étonner que d'autres que toi s'y promènent.

— Assurément non... Cependant...

Il se tut, écoutant, tremblant de peur.

— Par saint Grégoire! on s'arrête devant la maison.

Orsini était devenu sérieux et, à son tour, prêta l'oreille.

En ce moment on frappa à la porte.

— Vous voyez, balbutia le diacre, vous voyez.

— Eh! je vois, je vois... qu'il faut aller ouvrir.

Et sur ces mots prononcés d'une voix impatiente, Orsini quitta le caveau, grimpa les échelons de fer placés dans la sorte de cheminée qui servait d'escalier et arriva dans le vestibule.

Sur la pointe des pieds, il s'approcha de la porte à laquelle un grattement particulier était pratiqué du dehors.

L'Italien ouvrit et un homme, soigneusement encapuchonné, entra précipitamment.

— Joël! exclama Orsini.

— Moi-même, maître, fit le truand en saluant.

— Qui t'amène?

— Je viens vous prévenir qu'un individu d'allure suspecte rôde dans les environs.

L'Italien tressaillit et murmura :

— Es-tu bien sûr que ce soit à nous qu'il en veuille?

— Si j'en étais sûr! grommela le Cagouleux.

Un geste énergique compléta sa phrase.

Il ajouta :

— Cependant, il m'a semblé jeter de ce côté des regards un peu trop curieux, et c'est pourquoi je me suis permis de vous venir aviser.

— L'homme est-il toujours là?

— Oui, maître, juste en face, de l'autre côté de la ruelle.

Orsini entr'ouvrit avec précaution l'étroit guichet pratiqué dans la porte, et vit en effet, embusqué sous un auvent, se confondant presque avec l'ombre, un homme enveloppé d'un long manteau qui lui cachait le bas du visage, tandis que la partie supérieure disparaissait sous un énorme chaperon.

Malgré toute sa bonne volonté, Orsini referma le guichet, sans être plus avancé qu'auparavant.

— Allons! maugréa-t-il, inutile de nous écarquiller les yeux davantage, le diable lui-même ne pourrait reconnaître un de ses suppôts.

Et il ajouta entre ses dents :

— Il n'y a pas de doute, cet homme nous surveille...

Il réfléchit un moment.

— A moins que ce ne soit toi qu'il surveille.

Le truand sourit dédaigneusement, et, écartant sa cape, il montra à l'Italien les manches de deux respectables coutelas passés à sa ceinture.

— Je ne marche plus qu'armé en guerre! gronda-t-il.

Orsini fit un geste de la main.

— Je ne doute pas, dit il, de ta force ni de ton courage, aussi n'est-ce pas toi qui m'intéresse.

Cette franchise fit faire la grimace au Cagouleux.

— Parce que tu comprends que si cet homme est là pour toi, nous n'avons rien à craindre. Si, au contraire, c'est à nous qu'il en veut, nous avons certaines précautions à prendre... As-tu compris?

Le truand inclina la tête.

— Eh bien! poursuivit Orsini, voici ce que tu vas faire : tu vas sortir et t'en aller d'un pas tranquille; moi, je surveillerai notre homme, et s'il te suit, c'est que réellement ce n'est pas nous qu'il surveille, et en ce cas, tu en feras ce que bon te semblera... S'il ne bouge pas..., son immobilité sera significative, et alors...

— Alors, demanda Joël en mettant la main sur le manche de l'un de ses couteaux, faudra-t-il?...

— Non..., inutile de verser du sang quand il n'y a pas nécessité absolue.

Un instant après, l'Italien entre-bâillait l'huis et le truand se glissait au dehors.

Puis Orsini s'installait en observation à son guichet, attendant avec une certaine anxiété si l'homme s'attacherait aux pas du Cagouleux.

Celui-ci s'éloigna et l'homme demeura immobile.

— *Per Baccho!* gronda Orsini, c'est décidément à la maison qu'il en veut... il nous faut déloger d'ici au plus vite et transporter nos travaux en un endroit plus sûr.

Et, précipitamment il redescendit, auprès de Feutrier.

Celui-ci attendait plein d'impatience et d'épouvante.

En quelques mots l'Italien le mit au courant de ce qui se passait.

Un frisson glacé secoua le diacre.

— Eh bien! maître Guillaume, fit Orsini, que penses-tu de cela?

— Je pense, répondit l'autre, en claquant des dents, que j'avais raison.

Orsini frappa du pied :

— Eh ! par le sang du Christ ! il n'est point question de cela, s'écria-t-il... je te demande ton avis.

— Mon avis ! c'est qu'il faut quitter ce logis au plus vite... mais où aller?

— Le dessous du palais ne te paraît-il donc plus un refuge suffisamment sûr?

— Assurément si... d'autant plus que nous serons plus à notre aise qu'ici pour continuer notre grand œuvre.

Le mire, la tête penchée sur la poitrine, réfléchissait.

— Oui, mais pour cela, nos instruments sont encore nécessaires.

— Eh ! n'est-ce que cela qui vous embarrasse ? avant ce soir je me charge d'avoir fait transporter, là-bas, fourneaux, cornues, alambics, sans que l'espion installé en face notre maison, s'en doute.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Le plus simplement du monde.

— Mais encore ?

Le diacre eut un petit ricanement.

— Votre homme peut bien rester à son poste d'observation jusqu'à la fin de ses jours, je veux que le diable me rôtisse vivant, s'il voit sortir d'ici qui ou quoi que ce soit.

— Je ne comprends pas.

Un sourire errant sur ses lèvres minces, le diacre s'approcha du mur auquel se trouvait adossé un gigantesque four, dont la gueule était fermée au moyen d'une porte de fer.

Guillaume ouvrit cette porte et l'intérieur noir du four apparut.

— Eh bien ! demanda Orsini, c'est un four.

— Patience, murmura Feutrier, patience.

Et il ajouta :

— Vous plairait-il, maître Orsini, d'apporter ici la lanterne?

L'Italien fit ce qui lui était demandé.

Alors, pendant que son compagnon l'éclairait, Guillaume Feutrier se glissa dans le four et tout à coup Orsini sentit un courant d'air frais qui lui fouettait le visage.

— Qu'est-ce que cela? murmura-t-il tout surpris, en faisant un pas en arrière.

— L'ouverture d'un couloir qui nous conduira au dehors.

— Par le sang de Christ! s'écria Orsini, l'homme qui a construit cette maison était un habile et un prudent.

Guillaume Feutrier sortit du four et murmura d'un air de contentement.

— Voilà par où nous sortirons quand il vous conviendra... cette nuit, si vous voulez.

— Non, ce soir, quand la nuit sera tombée; car j'ai besoin d'être au palais de bonne heure.

— En ce cas, j'avertirai le batelier.

— Inutile... sa barque est, à toute heure du jour et de la nuit, à la pointe de la Cité... nous sommes certains de l'y trouver.

. . . .

En sortant, suivant les ordres d'Orsini, du logis en lequel le mire et son compère Feutrier se livraient à la singulière besogne dont nous avons dit plus haut quelques mots, Joël le Cagouleux, s'en était rendu, à pas lents, à travers les ruelles, la tête inclinée sur la poitrine, absorbé en une profonde songerie.

Cet admirable personnage avait, en effet, l'âme fort sensible et la femme avait pour lui un attrait irrésistible.

C'est pourquoi, sans être nullement ingrat envers la patronne du cabaret du *Cœur-Sanglant* qui le comblait de bontés, de prévenances, de caresses, le truand était féru d'amour pour demoiselle Annette, la gentille nièce de maître Carcajou, le guichetier du Grand-Chastelet.

Depuis la fameuse soirée où Franc-Picard lui avait envoyé en pleine poitrine le virolet qu'il l'avait jeté à bas, maître Joël avait voué à l'escholier une haine terrible.

Non seulement pour le mauvais coup qu'il lui avait porté, mais encore pour le mauvais tour qu'il lui avait joué en lui enlevant sa maîtresse.

Le truand n'avait point remis les pieds chez demoiselle Annette.

Mais tout le temps que lui laissaient ses *affaires* et ses opérations, il le consacrait à rôder autour du logis de la jeune fille, et à épier sa conduite.

Or, quelque habileté qu'il eût mis dans ses investigations, quelques patientes qu'eussent été ses recherches, le Cagouleux n'avait plus revu de traces de Franc-Picard et il finit par demeurer convaincu que ce n'avait été de la part de l'escholier comme de la part d'Annette qu'un amour passager, un caprice sans lendemain.

Et dans son intérieur, il se réjouit.

Aussi, ce même jour, après mûres réflexions, venait-il de décider d'oublier l'infidélité d'Annette et de renouer connaissance avec elle.

Comme il s'approchait du logis de la nièce de maître Carcajou, le truand redoubla de précautions, étouffant le bruit de ses pas et rasant de près la muraille.

Une dernière fois, il voulait se convaincre qu'il n'avait plus rien à redouter et qu'il avait raison d'arriver le cœur plein de mansuétude et de pardon.

Une fois près de la porte, il se baissa et appliqua son œil au trou de la serrure.

— Cornes du diable ! exclama-t-il.

Il se releva vivement, la face congestionnée par la colère, les dents serrées, les yeux roulant furieusement dans leur orbite.

Il lança dans l'air son poing fermé vers le logis d'Annette et s'éloigna à grands pas, irrité et désolé tout à la fois.

Il venait d'apercevoir la jeune fille sur les genoux de Franc-Picard et l'embrassant à pleine bouche.

La rage du truand était inconcevable.

Que faire ?

Laisser les choses continuer ainsi? cela était au-dessus de ses forces.

Se venger ?



Le truand, à la vue de cette attitude hostile, s'arrêta, mais éclata de rire.
(Page 1595.)

Mais Franc-Picard n'était-il pas l'ami intime de Jehan de Sarcelles, l'un de ceux au service desquels il était employé?

S'attaquer à l'un n'était-ce pas s'attaquer à tous?

Puis, peu à peu, le sang lui montant au cerveau, il les comprit tous dans sa colère, les considérant tous comme les complices

de l'escholier, et résolu à les comprendre tous dans sa vengeance.

Un moment il revint sur ses pas comme un fou, décidé à se cacher en un coin, à attendre la sortie de Franc-Picard et à lui planter, sans autres façons, son coutelas dans le dos.

Mais c'était un raffiné que Joël le Cagouleux.

Cette mort lui parut trop douce encore et il résolut de trouver mieux.

Il arpentait le terrain, allant et venant comme une bête fauve, serrant les poings et grommelant d'une voix rauque des menaces inintelligibles.

Soudain, il s'arrêta, un sourire de triomphe sur les lèvres.

— Par Satan, fit-il avec un ricanement joyeux, je crois que j'ai trouvé.

Il se tut un moment pour mieux mûrir son idée, et s'écria, l face tournée vers le logis d'Annette :

— Oui !... oui !... mon couteau serait une mort trop douce !... Ce que je veux, c'est voir tes membres disloqués par le bourreau et ton corps brûlé en place de Grève... Quant aux autres, tant pis pour eux...

Il jeta un dernier regard sur les murs derrière lesquels Annette et Franc-Picard cachaient leur bonheur, et s'éloigna d'un pas alerte.

— Certes, disait-il tout en marchant, tout est pour le mieux ; d'autant plus que maître Guillaume ne me bâillait plus guère de monnaie, et que maître Orsini ne m'en a jamais donné beaucoup. Il est donc temps de passer à un autre et d'expérimenter la générosité du surintendant des finances... S'il est vraiment tel qu'on me l'a dépeint, il videra son escarcelle dans la mienne.

Un moment, il s'arrêta, pris de scrupules et hésitant.

— Par le diable ! gronda-t-il avec un geste impatienté, que me prend-il ?... Assurément, ce que je vais faire n'est pas digne d'un gentilhomme... Mais, d'abord, je ne suis pas gentilhomme, et ensuite, ce *béjaune* n'avait qu'à ne point se venir mettre en travers de ma route

Comme il achevait ces mots, il jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

Ses rêveries et ses monologues l'avaient conduit devant l'auberge du *Pot-en-Terre*.

— Voilà qui tombe à merveille, murmura-t-il.

Il s'approcha de la verrière, regarda à l'intérieur du cabaret et entra d'un pas déterminé, s'avançant vers une table à laquelle était assis Tortelier.

En voyant venir son ennemi, maître Jacques tira de sa ceinture une large dague, qu'il posa sur la table, à côté de son broc.

Le Cagouleux sourit, mais ne s'arrêta pas.

L'homme de confiance du sire de Bournonville se leva, prit de sa main gauche la dague, dont la lame jeta un éclair, et de la main droite brandit le pot de terre qui contenait son vin.

Le truand, à la vue de cette attitude hostile, s'arrêta, mais éclata de rire.

— Eh bien! maître Tortelier, dit-il d'un ton de joyeuse humeur, me voulez-vous donc étriper?

Le routier lui jeta un mauvais regard.

— Toi et moi n'avons rien de commun, bougonna-t-il, et je te trouve bien osé...

Ce disant, il se mit en défense.

— Allons! paix, messire Tortelier, fit-il, point ne viens ici dans l'intention de vous couper la gorge, mais au contraire...

Tortelier poussa un grognement.

— Le contraire me surprendrait de la part d'un ami d'Orsini et de Guillaume Feutrier.

— Il en est pourtant ainsi, dit d'une voix ferme le Cagouleux.

— Enfin, que désires-tu?

— Causer avec vous.

— De quoi et de qui?

— De choses intéressantes pour celui que vous servez.

Le routier tressaillit et jeta sur Joël un regard plein d'étonnement et de défiance.

— Vous avez tort, ajouta le Cagouleux, de ne point me croire.

— Qui me prouve que tu es sincère?

Le truand baissa la tête.

— C'est vrai, murmura-t-il, vous n'avez aucune raison pour vous fier à moi.

— Tandis que nous en avons, nous, beaucoup pour te considérer comme un traître et un ennemi.

— Vous parlez juste, maître Tortelier.

Celui-ci demanda :

— Encore, si tu pouvais dire dans quel but tu viens à nous?

Le Cagouleux demeura un instant silencieux; puis, tout à coup :

— Je veux être franc, dit-il, et ne rien vous céler.

— Parle.

— J'aime demoiselle Annette.

Tortelier tressaillit.

— Or, cet escholier maudit me l'a enlevée et je veux me venger de lui.

Le routier haussa les épaules.

— En quoi cela intéresse-t-il le surintendant des finances, fit-il.

— En quoi!... en quoi!... Mais ce Franc-Picard est l'âme damnée de Jehan de Sarcelles... et puis je sais bien des choses qui peuvent les envoyer au bûcher.

— Alors tu es décidé à les perdre tous?

— Oui, s'il faut les perdre tous pour perdre Franc-Picard.

Jacques Tortelier fronça le sourcil; au fond, le routier était un homme loyal et droit d'allures; cette trahison, aussi brutalement exposée, lui répugnait, et il pensa un moment à renvoyer le truand à Orsini et à Guillaume Feutrier.

Mais il réfléchit que les ennemis du surintendant des finances étaient eux-mêmes trop lâches et trop traîtres pour qu'il ne fût pas juste qu'un des leurs les trahît à son tour.

Alors, il demanda au truand :

— De quoi s'agit-il?

— Je voudrais parler au sire de Bournonville.

— C'est impossible.

— Et pourquoi cela, impossible?

— Parce que le surintendant des finances n'accorde pas audience au premier venu.

— Mais je ne suis pas le premier venu... vous me connaissez.

Tortelier haussa les épaules.

— C'est précisément parce que je te connais! fit-il.

— Que craignez-vous donc?

— Ton adresse à jouer du couteau.

Le Cagouleux eut un geste indigné.

— Quoi! s'écria-t-il, vous pourriez me soupçonner...

Il s'arrêta comme si ses lèvres se refusaient à reprimer une monstrueuse pensée.

Mais Tortelier acheva la phrase.

— Je te soupçonne de vouloir assassiner le surintendant.

Joël bondit.

— Mais, c'est de la folie! exclama-t-il.

— Folie ou non, c'est ainsi, dit froidement le routier.

Le truand paraissait fort perplexe.

— Que faire? murmura-t-il.

— Rester au service de maître Feutrier, répliqua Tortelier gouailleur.

— Et ma vengeance? fit Joël.

— Bast! tu y renonceras.

— Jamais.

— Eh bien! tu l'accompliras.

— Pour qu'Orsini ou Feutrier, ou bien encore Jehan de Sarcelles me fassent trouer le corps d'un bon coup de dague.

Tortelier eut un mouvement d'épaules indiquant clairement combien grande était son indifférence à l'endroit de son interlocuteur.

Celui-ci baissait la tête, réfléchissant.

— Ainsi, vous refusez? murmura-t-il.

— Assurément, répondit maître Jacques, d'une voix ferme.

— Même si le sort du surintendant des finances dépendait de l'entretien que je désire avoir avec lui.

— Messire de Bournonville, répliqua Tortelier d'un ton plein

de mépris, n'a pas encore oublié que tout récemment, encore, il s'appelait le capitaine Buridan.

— Soit, fit le truand; mettons que le surintendant soit homme à défendre sa vie... Cependant... combien croyez-vous qu'il donnerait à l'homme qui lui faciliterait les moyens de se débarrasser de maître Orsini et du diacre Feutrier.

Et, en disant ces mots, le Cagouleux plongeait curieusement ses regards dans les yeux de Tortelier qui, malgré lui, avait tressailli.

Il savait, en effet, combien grande était la haine de Bournonville contre les deux hommes que Joël prétendait pouvoir livrer et combien âpre le désir du surintendant d'arriver à les perdre d'une façon irrémissible.

— Tu sais, dit-il d'un ton menaçant après quelques instants de réflexion, que si tu mens, messire de Bournonville ne se donnera pas la peine de t'envoyer au bourreau.

Le Cagouleux ricana.

— Que le surintendant soit aussi généreux que je suis sûr de vous dire la vérité en ce moment et ma fortune est faite.

A l'assurance du truand, Tortelier devina qu'il était sincère.

Il se leva donc et dit à Joël :

— Attends-moi là jusqu'à ce que je revienne.

— Où allez-vous ? demanda l'autre, pris de défiance.

— Prévenir le surintendant et lui demander s'il consent à te voir ; tu peux boire pour passer le temps, je prends à mon compte les brocs vides.

Et sur ces mots, Tortelier sortit du cabaret, se dirigeant rapidement vers le palais.

Bournonville était fort occupé, en son cabinet aux écritures, à libeller diverses ordonnances, parmi lesquelles une relative à de nouvelles impositions, et extrêmement difficile à rédiger à cause du peuple qu'il s'agissait de pressurer habilement pour l'empêcher de trop crier.

Un varlet de service annonça Jacques Tortelier.

A ce nom, le surintendant des finances posa sa plume, ferma

son écritoire, repoussa les parchemins qu'il griffonnait, et donna l'ordre d'introduire le routier.

— Eh bien! maître Jacques, fit-il, quelle nouvelle apportes-tu?

— Une assez étrange, Messire, et qui ne laissera pas que de vous surprendre.

— Parle, de quoi s'agit-il ?

— Je quitte Joël le Cagouleux.

— Ventredieu! s'écria le surintendant tout en colère, que peut-il y avoir de commun entre ce mécréant et moi ?

— Il veut vous proposer de vous livrer Orsini et Guillaume Feutrier.

Le surintendant se leva tout d'une pièce.

— Que dis-tu là? exclama-t-il.

— Je répète ses propres paroles.

— Mais quel intérêt a-t-il à cela?

— La vengeance d'abord... la cupidité ensuite.

— Que ne l'as-tu amené avec toi?

— C'eût été dangereux... Orsini a certainement ici des créatures qui n'eussent pas manqué de l'informer du fait, et alors l'Italien, prévenu, se fût tenu sur ses gardes.

— Que faire en ce cas?

— Me suivre au cabaret où le Cagouleux m'attend.

— Et ce cabaret ; c'est?...

— Le *Pot-en-Terre*, répondit Tortelier.

— C'est parfait ; va-t'en de ton côté ; moi, je pars du mien et te rejoindrai là-bas.

Sur ces mots, il congédia le routier et sortit du palais par la poterne.

Quelques instants après, il entrait dans le cabaret.

A sa vue, le Cagouleux se leva vivement et se tint debout, dans une attitude respectueuse, son chaperon à la main.

— Eh bien ! fit Bournonville d'un ton brusque en s'adressant au truand, tu as demandé à me parler ; que me veux-tu?

Joël répondit d'une voix ferme :

— Je veux vous dire, Monseigneur, qu'à partir de ce jour je

vous suis tout acquis et qu'il ne tient qu'à vous de ne pas avoir de plus dévoué serviteur que moi.

Le surintendant regarda à nouveau le truand, cherchant à scruter, d'un coup d'œil, sa pensée.

— Parle, dit-il enfin, et tâche d'être clair, car je n'ignore aucune de tes menées à mon égard.

L'autre releva la tête et répliqua avec hardiesse :

— Je n'ai point à céler ce que j'ai fait; car, jusqu'à présent, j'ai servi maître Orsini et le diacre Feutrier... j'ai fait mon devoir et j'ai la prétention de l'avoir fait tout entier... j'étais votre ennemi... Or, à cette heure, pour des motifs tout particuliers, tout nouveaux et que peu vous importe de connaître, je viens me mettre à votre disposition... J'ai ouï parlé de votre générosité et point ne me déplaît d'être à votre service.

Buridan sourit et, plongeant la main dans son escarcelle, en tira une bourse de rondeur fort respectable et à travers les mailles de laquelle luisaient force pièces d'or et d'argent.

Un moment, il le fit sauter d'une main dans l'autre pour bien faire résonner le métal à l'oreille charmée du Cagouleux, dont l'œil brillant de convoitise suivait la bourse dans son vol.

Puis il la lança au truand qui, prestement, l'attrapa et la fit disparaître dans son surcot, en balbutiant d'une voix que la joie rendait tremblante :

— Oh ! Monseigneur !... oh ! Monseigneur !

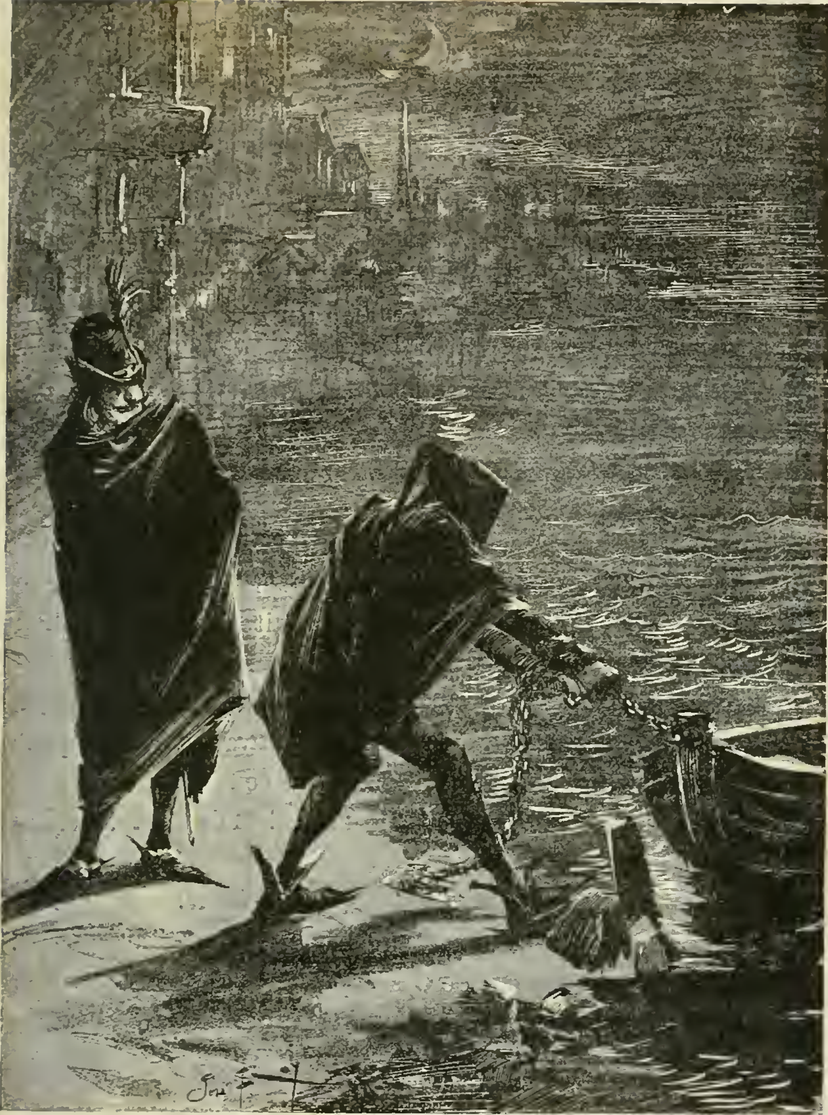
Bournonville lui dit :

— Tiens ! maître Joël ! tu vois combien peu je me fais prier pour récompenser un service... c'est de cette façon que j'engage mes amis à m'être dévoués... Maintenant que te voilà la langue déliée, tu peux parler.

— Ah ! Monseigneur, répondit le truand, que Belzébuth m'étouffe pour n'avoir pas plus tôt compris votre valeur et le plaisir qu'on peut éprouver à vous servir... Ecoutez : dès cet instant, je veux être tout à vous, disposez de moi à votre gré.

Le surintendant fit la grimace.

— Est-ce uniquement pour me faire part de cela que tu as voulu me causer ? demanda-t-il.



... et ne tarda pas à amener contre le bord, une barque toute peinte en noir..
(Page 1607.)

— Non, répliqua le Cagouleux, je venais mettre entre vos mains Orsini et les siens.

Bournonville demeura calme, son visage n'eut pas le moindre tressaillement ; il se contenta de demander laconiquement :

— Par quels moyens ?

— Par des moyens fort simples.

— Lesquels?

Le truand prit un air mystérieux.

— Sans doute, murmura-t-il, Votre Seigneurie ignore-t-elle qu'il existe sous le Palais un souterrain qui s'étend au loin dans la ville.

Le surintendant des finances tressaillit légèrement.

Sans paraître avoir remarqué ce mouvement, Joël poursuivit :

— Assurément, ce souterrain doit communiquer avec l'intérieur même du Palais, peut-être avec les appartements du roy; or, ce souterrain aboutit, ou plutôt commence en un coin que je sais... S'il vous convient que je vous y conduise, je suis à votre entière disposition.

Bournonville, en entendant ces mots, sentit tout à coup une joie inexprimable remplir son cœur, car il ne douta pas que ce fût par ce souterrain qu'Orsini entrait la nuit en communication avec Marguerite.

Mais, comme il jugeait inutile et imprudent de faire connaître au Cagouleux de quelle importance cette révélation était pour lui, il répliqua d'un ton calme et même un peu indifférent :

— Un souterrain aboutissant au Palais! Mais c'est là chose toute simple et toute naturelle.

Le truand lui jeta à la dérobée un regard railleur.

— D'accord, Monseigneur, cependant si je vous disais que j'ai surpris, souventes fois, maître Orsini entrant dans ce souterrain, peut-être trouveriez-vous plus intéressant ce que je vous ai dit.

— Je ne le nie point.

Le visage de Joël devint radieux.

— Peut-être aussi, poursuivit-il, désireriez-vous le visiter?

— Cela est bien possible, fit Bournonville.

Puis, après avoir réfléchi quelques minutes :

— Au fait, dit-il, ce que tu me dis là, mérite qu'on y pense.

Et il ajouta :

— Ainsi, tu me peux mener dans ce souterrain?

— Je le peux.

— A toute heure?

— Assurément, m'est avis, cependant, que le soir serait préférable.

— C'est chose convenue, en ce cas...

Mais, soudain, pris de défiance, le surintendant s'interrompit. Il venait en effet de lui passer par la cervelle l'idée que la proposition du Cagouleux pouvait bien cacher un piège... Ce brusque dévouement, après une haine aussi acharnée, n'était-elle point étrange, inexplicable?... Qui sait si derrière le truand les silhouettes d'Orsini et de Feutrier ne se dissimulaient pas dans l'ombre.

Et, sous l'impression de cette pensée, Bournonville demeurait immobile, le front soucieux, les yeux obstinément fixés sur le visage de Joël, comme pour scruter la conscience du truand.

Mais, sans doute, celui-ci devina-t-il ce qui se passait dans l'âme du surintendant, car il s'écria :

— Pourquoi ne pas parler franc, Monseigneur, et ne pas me dire les soupçons qui vous hantent... vous voyez en moi un traître, à la solde de vos ennemis, et craignez que je ne vous conduise en un lieu où l'on puisse se défaire facilement de votre personne. Je ne vous en veux point, car ce sentiment est trop naturel et vous ne pouvez être convaincu que je viens à vous franchement, sincèrement décidé à mettre ma main dans la vôtre sans arrière-pensée et à vous servir loyalement.

Et comme Bournonville voulait protester :

— Inutile de nier, Monseigneur, poursuivit le routier, je ne suis pas resté si longtemps au service d'Orsini, le maître en dissimulation et en fourberie, sans savoir lire dans les yeux... vous vous méfiez, et vous avez raison... à votre place j'en ferais tout autant.

Le front du surintendant se dérida et il demanda :

— Eh bien ! as-tu un moyen de me prouver ta franchise et ta loyauté?

Le truand sourit.

— Voici ce que je vous propose, répliqua-t-il ; je demeurerai votre prisonnier jusqu'au moment où il vous plaira que je vous

conduise où je vous ai dit... vous pourrez ainsi prendre toutes vos précautions, et vous faire accompagner du nombre d'hommes qui vous conviendra.

— Que non pas! s'écria Bournonville... tu te trompes, ventredieu! en me supposant une telle couardise... j'irai seul avec toi, et fusses-tu un traître, eusses-tu avec toi toute une légion d'Orsini et de Feutrier, je veux voir si je suis encore le capitan Buridan, et si vingt épées me font peur.

Tortelier qui, depuis le commencement de l'entretien était demeuré coi, intervint.

— S'il n'y avait que les épées, monseigneur... mais les poignards...

— Qu'importent les poignards! Le courage est une cuirasse qu'il ne peuvent percer.

Et comme il voyait le routier prêt à insister, il lui ferma la bouche d'un seul mot.

— Je le veux.

Puis se tournant vers le Cagouleux:

— Fixe toi-même le lieu et l'heure du rendez-vous, dit-il.

— Merci de votre confiance, Monseigneur, balbutia le truand.

— Point n'est besoin de tes remerciements, riposta brutalement Bournonville, car j'ai confiance, non en ta loyauté, mai en ma force et en mon courage.

Joël, sans relever ce que ces paroles avaient de méprisant pour lui, dit après un court moment de réflexion :

— Ce soir, sitôt après le couvre-feu, alors que l'obscurité nous enveloppera tant et si bien, que nul ne pourra nous reconnaître.

— C'est entendu, et où devrai-je te trouver?

— A la pointe de la Cité, non loin du chevet de Notre-Dame, au bord de la Seine, près de l'hôtel de messire Lebègue de Montorgueil.

— Dans les environs de l'hôtel de Beaugency, n'est-ce pas?

— C'est cela même... trouvez-vous là et je vous conduirai au souterrain en question.

— C'est chose convenue, fit le surintendant et saluant d'un

geste le Cagouleux, il tourna les talons, en faisant signe à Tortelier de le suivre.

Avant d'obéir, celui-ci se pencha vers Joël et découvrant le manche d'un respectable coutelas passé à sa ceinture, il lui dit d'une voix grondante et farouche :

— Voilà qui saura retrouver et punir le traître, quelque part qu'il se cache.

Le truand haussa les épaules et, pour bien montrer à maître Jacques combien il avait la conscience à l'aise, il saisit son gobelet et, tout souriant, le porta à ses lèvres.

Une fois dehors, quand il eut rejoint le surintendant, celui-ci lui demanda :

— Eh bien ! que penses-tu de cet entretien ?

— Je pense que cet homme est sincère... cependant il ne serait pas mauvais de prendre quelques précautions.

— Ainsi ferai-je.

— Quant à moi, je vous demande la permission de vous laisser rentrer seul au palais... je vais m'attacher au pas de ce malandrin et surveiller un peu ses agissements.

Sans attendre la réponse de Bournonville, il le quitta et revint vers le cabaret du *Pot-en-Terre*, au moment où le Cagouleux en franchissait le seuil.

— Ah ! ah ! ricana le truand, vous voilà, maître Tortelier.

— Oui, me voilà, fit maître Jacques, ne sachant quelle raison plausible donner à sa présence.

— Vous êtes plus défiant que votre maître... au surplus, il m'importe peu... j'ai ma conscience pour moi... elle me suffit.

Il avait prononcé ces mots avec une emphase qui fit sourire Tortelier.

— Cependant, maintenant que nous sommes d'accord, le surintendant et moi, je veux vous narrer certaines choses qui vous démontreront peut-être combien est logique ma conduite que, sans nul doute, vous trouvez extraordinaire.

Maître Jacques voulut refuser, mais le truand le prit par le bras et l'entraîna.

— Venez, venez, mon compère, dit-il, point n'est bon pour

nous de rôder par les rues où nous pouvons faire de mauvaises rencontres... Je connais non loin d'ici une taverne où le vin est bon et où nous pourrons causer loin des oreilles indiscrètes.

Le routier se laissa faire.

Et sans doute les confidences du Cagouleux étaient-elles longues, sans doute le vin était-il excellent, car les deux hommes ne sortirent du cabaret que quelques instants avant l'heure du couvre-feu.

— Par le diable ! gronda Joël, en entendant l'heure tinter aux Ménétriers, je n'ai que juste le temps de me rendre à Notre-Dame... car le moment du rendez-vous approche.

Et, quittant son compagnon, il se dirigea, à grandes enjambées vers la pointe de la Cité.

Comme il était encore distant d'une cinquantaine de mètres de l'hôtel de messire Lebègue de Montorgueil, Joël aperçut dans l'obscurité une ombre qui se mouvait.

Instinctivement, il mit la main sur la poignée de sa dague et avança.

Il vit alors que l'ombre était enveloppée d'un grand manteau sous le bord duquel passait la pointe d'une longue épée, et il ne douta pas que Bournonville ne fût arrivé le premier au rendez-vous.

Il hâta le pas et dès qu'il fut à portée de la voix :

— Est-ce vous, messire capitaine ? demanda-t-il.

L'ombre tira son épée et répondit :

— Est-ce toi, Joël ?

— Oui, Monseigneur, fit le truand en repoussant sa dague au fourreau, mouvement que Bournonville imita.

Puis, s'approchant, il ajouta :

— Prenez ma main, Monseigneur ; car il fait noir comme au fond de l'enfer, et il n'est point commode de se conduire quand on ne connaît pas le pays... Vous n'avez point peur au moins ?

Le surintendant laissa échapper un ricanement sonore.

— Ventredieu ! fit-il, il ferait beau voir que le capitaine Buridan eût peur.

Et, tranquillement, il abandonna sa main au Cagouleux.

Celui-ci entraîna son compagnon jusqu'à la berge, c'est-à-dire à quelques pas de là; car, à cette époque, l'abside de Notre-Dame était plantée sur le sommet de la déclivité du terrain, si bien, qu'aux époques de haute crue, l'eau du fleuve venait lécher les arcs-boutants; quant aux hôtels sis au bord de l'eau, ils étaient construits de telle façon que leurs fondations plongeaient dans les flots de la Seine.

Un fois au bas de la berge, Joël arrêta, lâcha la main de son compagnon, et s'abaissant, saisit une chaîne de fer qui pendait dans l'eau.

Il se mit à tirer sur cette chaîne, et ne tarda pas à amener contre le bord, une barque toute peinte en noir et qui se confondait, pour cette raison, avec les eaux sombres du fleuve.

— Pour nous rendre aux lieux dont je vous ai parlé, fit le truand, il nous faut prendre le chemin de la Seine... si donc vous voulez monter dans cette barque...

Bournonville obéit aussitôt, et lorsqu'il fut assis, Joël à son tour embarqua; puis, détachant l'amarre, il gagna, en quelques coups de rames, le milieu du fleuve.

Arrivé là, il s'arrêta, promena autour de lui des regards soupçonneux, cherchant à percer l'épais brouillard qui flottait à la surface de l'eau.

Puis il se pencha en dehors de la barque, prêtant l'oreille pour entendre si un bruit de rames ne viendrait pas jusqu'à lui.

Tout était silencieux.

— On ne nous a pas épiés, murmura-t-il, nous pouvons avancer sans danger.

Il vira de bord et remonta le courant avec autant de facilité qu'il l'avait descendu, tout en ayant soin de se maintenir dans le milieu du fleuve.

En peu d'instants, il revint à son point de départ, le dépassa, et, à quelque distance, s'arrêta de nouveau pour s'assurer encore qu'ils n'étaient point suivis.

Puis, coupant droit, vint atterrir à l'entrée du même souterrain par lequel Gaulthier d'Aulnay avait rejoint Orsini et Guillaume Feutrier.

Joël amarra sa barque à un anneau, sauta à terre, et invita Bournonville à en faire autant.

Puis les deux hommes s'enfoncèrent dans l'ombre.

Arrivés à l'endroit où Gaulthier d'Aulnay, abandonné par son guide, était demeuré seul, le truand s'arrêta.

— Sommes-nous donc arrivés? demanda le surintendant.

— Silence! au nom du ciel! gronda le Cagouleux; sans être arrivés, nous sommes cependant assez près du repaire de l'Italien pour que celui-ci nous entende... il a l'oreille fine, maître Orsini, et ce serait bientôt fait de nous, s'il se pouvait douter de notre présence.

En disant ces mots, le truand, abandonnant la main de son compagnon, s'avançait les bras en avant dans l'obscurité, sondant le sol du pied, de peur de disparaître dans quelqu'une des crevasses dont le sol du souterrain était parsemé.

Soudain, il poussa une sourde exclamation; il venait de se heurter à une muraille qui barrait le souterrain dans toute sa largeur; alors, il promena agilement ses doigts sur les pierres, les tâtant, les palpant, en accompagnant son opération de jurons énergiques.

Enfin, son doigt s'arrêta en s'appuyant sur l'interstice de deux moellons et, aussitôt, tout un pan de mur bascula, laissant une ouverture assez large pour livrer passage à un homme.

Joël reprit la main de son compagnon et, tous deux, continuèrent leur marche en avant.

Tout à coup, le truand cessa d'avancer et, se penchant à l'oreille de Bournonville :

— Faites en sorte, chuchota-t-il, de ne point rouler de cailloux sous vos pieds, car le moindre bruit peut éveiller l'attention de ceux que nous allons surprendre.

— Ventredieu ! gronda le surintendant, en tirant son épée, pourquoi ne m'emparerais-je pas d'eux, moi-même?

— Encore faut-il qu'ils ne s'échappent pas... or, il est certain que ce souterrain a plus d'une issue... malheureusement, je ne connais que celle-ci.

— Tu as raison. répliqua Bournonville.



Le premier, assis sur un escabelle de bois, façonnait une statuette de terre placée sur une table. (Page 1610.)

Et repoussant son épée au fourreau, il marcha en silence.

Mais, au loin, un rayon lumineux brilla tout à coup.

— Qu'est-ce que cela? demanda Bournonville.

— Ce sont eux.

— Viennent-ils donc de notre côté?

— Non pas... vous voyez bien que la lumière reste immobile.

— Avançons, en ce cas; car je voudrais voir ce qu'ils font et entendre ce qu'ils disent.

— Peste, murmura Joël, Votre Seigneurie est exigeante ; néanmoins, nous allons essayer de la satisfaire.

Ce disant, il se courba, rampant sur ses mains et sur ses genoux, et s'engagea dans une sorte de boyau fort étroit qui serpentait dans le roc, partant du souterrain même et faisant un long circuit, les conduisit à une crevasse ouverte sur une grande cavité, qu'éclairait une torche de cire.

Sur un signe de son guide, Bournonville s'avança et, à plat ventre sur le sol, il regarda par la crevasse et un spectacle étrange frappa ses yeux.

Deux hommes se trouvaient là, qu'à la lueur tremblottante de la cire il reconnut pour Orsini et Guillaume Feutrier.

Le premier, assis sur une escabelle de bois, façonnait une statuette de terre, placée sur une table, et que Bournonville distingua assez nettement pour voir qu'elle était revêtue d'ornements royaux.

Couronne en tête, le sceptre en main, la figurine, couverte d'un long manteau, était dressée sur une sorte de piédestal, affectant la forme d'un trône.

A côté, le diacre surveillait attentivement l'ébullition d'un liquide rougeâtre enfermée dans une cornue de verre placée sur un fourneau.

— Eh bien! fit tout à coup le mire, en se tournant vers Guillaume, ton œuvre avance-t-elle?

— Oui, maître : demain, tout sera terminé ; et vous?

— Vois toi-même.

Et en disant ces mots, l'Italien prenait la statuette et la mettait sous les yeux de son compère.

— Ventredieu! grommela Bournonville; mais c'est le portrait du roi.

Silencieusement, le moine examina le travail du mire et un rictus tordit ses lèvres minces.

— Demain, ricana-t-il, nous pourrons apporter l'aiguille d'or et la poule noire.

— Oui, tout sera prêt pour l'envoûtement.

Le surintendant des finances, dans sa cachette, tressaillit en entendant ces paroles.

Feutrier ajouta d'une voix sombre :

— Demain sera le dernier jour du roi.

— Silence, fit Orsini, point de paroles inutiles.

— Bast! ne sommes-nous point seuls?

— Si seuls que l'on soit, prononça le mire, il faut toujours agir et parler comme si un tiers vous voyait et vous écoutait.

Bournonville sourit silencieusement.

— Tu ne sais pas si bien dire, pensa-t-il, Italien de malheur!

Cependant Orsini était retourné à sa statuette et s'était remis à la besogne.

Tout à coup, Feutrier s'écria, en saisissant avec des pinces le col de la cornue :

— Enfin! ma liqueur de vie prend les teintes voulues et mon sablier marque, comme accomplis, les temps nécessaires; je n'ai plus qu'à éteindre mon feu. Il ne me restera plus demain qu'à renouveler l'ébullition, trois fois neuf fois, pendant l'égorgement de la poule, et tout sera fini. Nous pourrons alors évoquer Astaroth et la sibylle... alors aussi, Marguerite et Bournonville seront en notre pouvoir.

— A moins que vous ne soyez au mien, sorciers maudits! gronda le surintendant.

Puis, se retournant vers le Cagouleux qui, muet et immobile en un coin, attendait :

— Viens, murmura-t-il, l'enfer m'a servi à souhait en te faisant me conduire ici, en cet instant... viens, j'en sais assez...

Et prenant les mêmes précautions, les deux hommes revinrent sur leurs pas.

— Avez-vous compris quelque chose à ces pratiques? demanda Joël, lorsqu'ils furent sortis du souterrain.

— Assurément, et je veux te l'expliquer; mais pas céans... la chose est trop longue à narrer et le lieu trop mal choisi... nous allons remonter dans ta barque et tu me mèneras au Palais, où

nous causerons et où je te récompenserai du service que tu viens de me rendre.

Quelques instants après, Bournonville et son compagnon débarquaient au pied de la tour Bombec, à laquelle Joël amarra le bateau.

Puis, le surintendant s'approcha d'une porte basse dissimulée dans la muraille et qu'il ouvrit au moyen d'une clé prise dans son escarcelle.

Quand ils furent dans le cabinet aux écritures, Bournonville s'assit et dit au Cagouleux, d'une voix grave :

— Or ça, maître Joël, le secret que, grâce à toi, je viens de surprendre, est de telle importance, que ta vie en dépend.

Le truand se prit à trembler.

— Que voulez-vous dire, monseigneur? balbutia-t-il.

— Je veux dire que le moindre écart de langue pourrait te coûter l'existence et que, maintenant que te voilà mon serviteur, j'ai le devoir de veiller sur tes jours.

Le Cagouleux devint blême.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il.

Bournonville continua, avec un sourire :

— Je veux te mettre en garde contre toi-même et, pour cela, vais te conserver à ma disposition.

L'autre eut un haut-le-corps et, fronçant le sourcil :

— C'est-à-dire que je suis votre prisonnier, gronda-t-il.

— Quel vilain mot tu prononces là! répliqua le surintendant, gouailleur; j'ai l'intention de m'occuper de ton logis et de ta nourriture jusqu'au moment où Orsini et son compère Feutrier seront écroués au Grand-Chastelet.

— Peut-être sera-ce long? grommela le Cagouleux.

Bournonville haussa les épaules.

— Ce sera fait demain, assura-t-il.

— Vous feriez mieux de dire, carrément, que vous vous défiez de moi, fit Joël.

— Et si la supposition était fondée, trouverais-tu que j'ai tort?

Le truand hocha la tête.

Bournonville continua :

— Je te connais pour un homme dont le cerveau est fertile en idées ; il te pourrait prendre fantaisie de me trahir comme tu as trahi Orsini et, je te le répète, cela te coûterait la vie ; le seul moyen de te conserver vivant est donc de t'empêcher de succomber à la tentation, c'est pourquoi je te vais mettre sous clé.

Le truand fit la grimace.

— Et non seulement je te rendrai à la liberté, aussitôt que j'en aurai fini avec l'Italien et le diacre ; mais encore je ferai ta fortune.

En achevant ces mots, le surintendant frappa sur un timbre.

Un varlet entra, auquel Bournonville donna un ordre à voix basse.

Quelques minutes après, quatre archers s'arrêtaient à la porte du cabinet aux écritures.

Au bruit que fit sur les dalles le pas cadencé des hommes d'armes, le Cagouleux était devenu blême.

Cependant les couleurs lui revinrent, quand il entendit le surintendant dire à celui qui les commandait :

— Que l'on conduise messire Joël à la tour Bombec, où il doit demeurer jusqu'à nouvel ordre ; mais n'oubliez pas que si vous devez prendre toutes précautions nécessaires pour le conserver entre vos mains, vous devez également avoir pour lui tous les égards imaginables et satisfaire tous ses désirs, excepté, cependant, ceux relatifs à la liberté. Vous le placerez dans la salle de la Vierge et lui tiendrez compagnie.

Puis s'adressant au truand :

— Va, maître Joël, demain soir, s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons; ainsi donc, prends patience.

Les archers sortirent, emmenant leur prisonnier, et Bournonville demeura seul dans son cabinet aux écritures.

— Enfin! s'écria-t-il, dès que la porte fut refermée sur le dernier soldat; enfin, je les tiens!

CHAPITRE LXXXVI

Où le Roy Loys le Hutin assiste à un mirifique spectacle, d'où il retire grande frayeur.

Il s'agissait maintenant, pour le surintendant aux finances, de manœuvrer assez habilement pour ne laisser soupçonner à quiconque, les grands projets qu'il avait en tête ; il savait qu'à la cour même, Orsini avait conservé des intelligences et que tous ses projets et gestes étaient rapportés à l'Italien.

Mais Bournonville, nous l'avons vu, avait toutes les qualités de l'homme d'État, et si parmi ces qualités spéciales il en est une qui tient la première place, c'est assurément la dissimulation, et, celle-là, il la possédait au premier chef.

Donc, après que Joël le Cagouleux fut sorti, emmené par les archers commis à sa garde, Bournonville quitta à son tour son cabinet aux écritures et s'en fut trouver la reine.

Marguerite de Bourgogne reçut son amant de charmante façon ; la nuit précédente, elle avait vu Gaulthier d'Aulnay, qu'Orsini avait amené dans les appartements royaux par le couloir communiquant avec le souterrain qui lui servait de retraite ; et bien que cette entrevue eût eu lieu en sa présence, la reine n'en avait pas moins éprouvé une grande joie à serrer dans ses bras cet enfant doux et aimant qui, dans la naïveté d'un premier amour, pardonnait à cette femme tout le mal que la politique l'avait contrainte et la contraignait encore à lui faire.

Mais les caresses que lui avait prodiguées Gaulthier ne suffisaient point au tempérament de Marguerite ; aussi, quand Bournonville arriva, se jeta-t-elle à son cou avec mille démonstrations de tendresse, auxquelles le surintendant répondit de son mieux.

Cependant, les jeux d'amours n'étaient pas le but qui lui avaient fait quitter son cabinet aux écritures ; ce qu'il voulait, avant tout, c'était dérouter l'espionnage dont Orsini l'entourait et détourner

les soupçons que pouvaient faire naître un froncement de sourcil ou un plissement de lèvres.

Quelque sûr qu'il fût de lui-même et quelque forte qu'il connût sa volonté, Bournonville craignait de trahir, par un geste, par un mot, les importants projets qu'il méditait pour le lendemain.

C'est pourquoi il lui avait semblé que le meilleur était de ne rien changer à ses habitudes et d'aller passer quelques heures dans l'appartement de Marguerite.

Dès qu'il fut arrivé, il se mit à caqueter fort de tout et de tous, parlant à haute voix, comme s'il eût désiré que ses paroles fussent entendues d'autres personnes que celle à laquelle elles s'adressaient vraiment; il devisa gaiement des objets les plus futiles et narra maintes joyeusetés à la reine, que cette gaîté émerveillait.

Aussi, fut-ce avec un regain d'amour juvénile, qu'à la fin de ces joyeux propos, ses bras s'ouvrirent au surintendant des finances, comme au temps où le page Lyonnet escaladait, avec son échelle de soie, la Tour de Nesle.

Le lendemain, Bournonville, suivant son habitude, se rendit au Conseil, où il siégea, fier et hautain, à la droite du roi, s'occupant des affaires du royaume avec la même intelligence, la même présence d'esprit que si sa pensée n'était pas toute entière absorbée par ses affaires personnelles; même, à l'occasion d'une taxe nouvelle, dont il s'agissait de frapper les artisans de la capitale, il prononça un discours, dans lequel il fit preuve d'une logique si serrée et d'une éloquence si haute, que les seigneurs présents à la discussion ne purent s'empêcher de le féliciter.

Après l'expédition des affaires ordinaires, le roy s'apprêtait à prendre congé et à laisser les scribes achever, sous la surveillance du surintendant des finances, de libeller les parchemins et ordonnances, lorsque Marguerite se pencha mignardement vers son époux et lui dit, d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux :

— Sire Loys, il me plairait fort que vous me conduisiez en votre logis, où j'aurais le désir de vous entretenir de sujets intéressants.

— Mais, ma mie, fit le roi galamment, je suis tout prêt à satisfaire votre fantaisie, d'autant plus qu'elle n'a rien que de très agréable pour moi.

Sur ces mots, Loys le dixième se leva et sortit lentement de la salle du Conseil, conduisant par la main Marguerite de Bourgogne qui, sur le seuil de la porte, se retourna et échangea avec Bournonville un regard d'intelligence.

Le surintendant des finances, après s'être incliné devant le couple royal, prit la direction du conseil, après le départ du roi et de ses gentilhommes; c'est-à-dire qu'il se mit à libeller, à sa fantaisie, les différents parchemins qu'il avait préalablement fait signer en blanc.

Sur ses indications, les scribes grossoyaient rapidement les nombreuses copies des ordonnances qui devaient être expédiées, le jour même, aux gouverneurs de province; mais, ce jour-là, on eût dit que les importantes affaires avaient été accumulées, comme à plaisir, et les travaux d'écritures et de copies durèrent fort longtemps.

Trois heures sonnaient, lorsqu'un varlet de bouche de la maison du roi le vint quérir de la part de Loys le dixième qui mandait le surintendant des finances à sa table, pour partager son repas, ainsi qu'il avait coutume de le faire assez fréquemment.

Bournonville donna ses derniers ordres aux scribes et se retira aussitôt.

Quelques instants après, il entrait dans la salle à manger des rois de France.

C'était une haute et vaste pièce aux voussures élégantes, dallée de marbre, meublée de dressoirs élevés et de bahuts renfermant, exposés à tous les yeux, les belles pièces d'orfèvrerie de Louis VII, le Jeune, d'Eléonore, sa femme, de Blanche de Castille, de Louis IX, les rares pièces de verrerie, achetées à prix d'or aux fabriques de Venise, les couverts et coustelles à l'usage des viandes, les draperies de lin, pièces nouvelles et fort rares à cette époque, brochées aux armes royales, et vulgairement connues aujourd'hui sous le nom de serviettes; tout cela formait un chatoiement fort agréable à l'œil dans ce cadre sévère de vieux chêne sculpté.

Autour de la table royale, allaient et venaient une foule de varlets de bouche, d'écuyers tranchants, le coustelier, le palmi-



.Le roi bondit et, tout tremblant de peur, retomba sur ses coussins.
(Page 1620.)

fère et le maître d'hostel, chacun à sa place, quoique tous parussent se mouvoir en désordre.

Le chambellan, le connétable et le grand écuyer étaient en tête des nobles hommes tenus d'assister au repas de Loys le dixième et de son épouse, haulte et puissante dame Marguerite de Bourgogne.

Le roi et la reine étaient sous un dais fort élevé adossé au fond de la salle ; devant eux s'allongeait une table rectangulaire dont ils occupaient la largeur et à l'extrémité de laquelle se trouvaient assises les princesses Blanche de Navarre et Jeanne d'Evreux, belles-sœurs du roi.

La table était surchargée de mets aux appétissantes envergures, pièces toutes bardées, croustillantes, de longe de veau ; cuisseaux entiers de chevreuil cuits en une sauce rouge, chargée de piment, de poivre et de canelle ; hures de sanglier, jambons tout fumants ; côtes entières de bœuf ; dos tout craquelant de cochon ; chapelet de perdrix enfilées toutes en un épieu d'argent, faisans rôtis en leur plumage ; enfin, sur un dressoir spécial, un superbe paon, coiffé de sa peau, orné encore de ses plumes irradiantes ; point de ces mets recherchés en leur délicatesse, dont sont couvertes aujourd'hui nos tables bourgeoises, mais de bonnes et solides pièces de viande, grasses et nombreuses, cuites en leur jus, comme il en fallait aux vaillants estomacs de nos bons aïeux.

Les varlets apportaient les plats au milieu de la table, par devant messire le roi, puis se retiraient, après avoir ployé le genou, et remettaient le plat à l'écuyer tranchant qui découpait les viandes et les passait ensuite au maître d'hostel. Celui-ci, précédé du chambellan, suivi du pannetier et du saucier, servait le roi, la reine et ses invités ; venait ensuite le bouteillier qui n'avait de cesse de remplir les gobelets.

Dès l'entrée de Bournonville en la salle à manger, le roi le salua d'un geste amical et lui désigna de la main une place en face de lui ; puis le repas continua.

Soit que le roi fût, ce jour, en plus bel appétit que de coutume, soit que le service se fît avec plus de lenteur, le sablier marquait cinq heures que les friandises nombreuses dont on était gourmand à cette époque n'avaient point encore paru sur la table.

Au surplus, le roi Loys était gros mangeur et peu lui importait l'heure, pourvu qu'il engloutit force victuailles, que les seigneurs contraints par l'étiquette à respirer le fumet de ces mets auxquels ils ne touchaient pas, devinssent quasiment enragés de faim.

Enfin, le roi, après avoir ouï quelques paroles murmurées à son oreille par Marguerite, se leva.

C'était le signal qui mettait fin au dîner et rendait à chacun sa liberté.

— Vous m'accompagnerez en mon logis, messire Lyonnet de Bournonville, fit-il en s'adressant au surintendant... nous avons à causer de choses moult intéressantes.

Et il ajouta en se tournant vers la reine.

— Venez aussi, ma mie.

Bournonville s'inclina et suivit, à distance respectueuse, le couple royal qui regagnait l'appartement du roi.

Une fois assis, Loys se laissa nonchalamment aller sur les coussins de son vaste fauteuil, les mains croisées sur son ventre, les yeux fermés comme s'il commençait une laborieuse digestion.

Enfin, comme à regret, il souleva ses paupières et d'une voix traînarde :

— Ma mie vient de me dire que vous aviez à m'entretenir d'un grand secret d'État, murmura-t-il.

Lyonnet s'inclina et répondit d'une voix ferme :

— La reine a dit la vérité, Sire.

— Narrez-moi la chose au plus vite, messire le surintendant.. vous me ferez ensuite vos observations.

Marguerite se leva :

— Où donc allez-vous, ma mie ? demanda Loys.

— Je me retire, cher Seigneur, car point ne veux être la confidente de ce que va vous dire messire de Bournonville.

— Mais, ma mie... insista le Roi.

— Non, Sire, ce sont là choses qui ne m'amusent pas ; en outre, j'ai grand besoin de repos... Bâillez-moi donc la permission de vous laisser.

Et, en disant ces mots, Marguerite adressait à Bournonville un sourire auquel le surintendant répondit par un coup d'œil d'intelligence.

D'un geste suppliant, la reine fit signe à son complice qu'elle désirait rester ; d'un geste non moins énergique, celui-ci lui or-

donna de sortir, lui faisant comprendre qu'elle eût à résister au désir du roi si le roi la priait de rester.

Mais Loys n'avait insisté, tout d'abord que pour la forme; tout à sa digestion et à la curiosité, il accorda à la reine la permission de se retirer et force fut à Marguerite de laisser son époux seul avec le surintendant, quelque grand que fût son désir de connaître le secret de Bournonville.

C'est que celui-ci, en habile homme, sur le point de jouer une partie de laquelle dépendait sa fortune, n'avait rien voulu livrer au hasard ; or, livrer en toute confidence un secret à une femme, n'est-ce point le livrer au hasard ; aussi, avait-il prié simplement la reine de lui ménager un entretien avec le Roy, mais sans lui dire ce dont il s'agissait.

Et cet entretien, il avait tenu à l'avoir le plus tard possible, car il se défiait du roi lui-même ; le sachant de caractère léger et versatile, de cœur sans fermeté aucune, et ne voulant lui laisser le temps de réfléchir, ni le temps de revenir sur une décision une fois prise.

Demeuré seul avec le roi, Bournonville s'approcha du siège royal et s'inclinant devant Loys, étonné de cette singulière attitude, il murmura à mi-voix :

— Sire, vous souvient-il encore de l'attentat commis sur votre personne par Gaulthier d'Aulnay, alors que vous vous rendiez nuitamment chez dame Marguerite?

Loys, à ce souvenir, devint tout pâle.

— Oui, balbutia-t-il, mais pourquoi cette question?

— C'est que tout à l'heure, Sire, il va se commettre un attentat bien plus terrible, bien plus formidable encore.

Le roi bondit et, tout tremblant de peur, retomba sur ses coussins.

— Quoi! encore! murmura-t-il d'une voix défaillante... que savez-vous... vous êtes donc le diable?

— Non, Sire, mais l'un de vos plus fidèles serviteurs... ainsi que je vous le prouverai tout à l'heure.

— De quoi s'agit-il?... parlez...

— Il s'agit, Sire, d'un forfait tellement épouvantable, d'un crime

tellement hideux, que toutes les flammes du bûcher seront à peine suffisantes pour en punir les auteurs.

— Les auteurs! s'écria le roi, ils sont donc plusieurs?

Bournonville inclina la tête affirmativement.

— Une révolte? exclama Loys.

— Il ne s'agit ni du populaire ni de la noblesse... mais de deux hommes seulement.

— Deux hommes! Les connaissez-vous?

— Oui, Sire.

— Leurs noms, messire de Bournonville, leurs noms, et par notre seigneur Dieu! je les fais jeter de suite au Chastelet!

Le surintendant aux finances secoua la tête.

— Ces noms, Sire, permettez moi de ne point vous les livrer encore.

— Et pourquoi cela?

— Parce que si vous saviez les noms de ces criminels, vous ne croiriez peut-être pas à leur crime, et mettriez mon dire en doute.

— Que prétendez-vous donc? demanda le roi tout surpris.

— Vous les montrer préparant leur attentat... Alors, quand vos yeux auront vu leur visage, vous n'hésiterez plus à punir sur cette terre ce crime auquel Dieu réserve les flammes éternelles, car il s'accomplit avec la complicité de Satan lui-même.

Loys le dixième, devint blême.

— Quel est donc ce crime? fit-il.

— L'envoûtement.

— Je suis perdu! cria le roi.

— Pourquoi perdu, Sire? demanda Bournonville avec un grand calme; du moment que vous saurez le système d'envoûtement employé contre vous, il vous sera facile de conjurer le sort.

— Mais, puisque vous êtes si bien renseigné, pourriez-vous me dire par avance de quel moyen vont se servir mes ennemis?

— Je puis vous le dire, quoique vous devez le voir vous-même; c'est par l'aiguille d'or; il vous suffira donc de manger un cœur d'agneau assaisonné de sauge et de verveine.

— Et vous dites que je vais le voir.

— Dans quelques heures, Sire.

Un frisson secoua le roi.

— N'y aurait-il pas moyen de me dispenser de ce spectacle? fit-il, ou mieux encore de le prévenir?

— Non, Sire; ces deux hommes doivent mourir... mais pour qu'il meurent, il faut, entendez-vous, il faut que vous les voyiez à l'œuvre... c'est pourquoi il est indispensable que vous m'accompagniez.

Et comme les joues du roi blêmissaient, et que ses yeux agrandis par la frayeur, se fixaient sur lui désespérément :

— N'ayez crainte, du reste, Sire, ajouta-t-il, je me porte garant de votre précieuse existence... moi et quelques hommes dévoués vous accompagneront... vous changerez de vêtement, par surcroit de précaution... mais, et cela dans votre intérêt même, gardez sur tout ceci le plus profond mystère; songez que nul ne doit soupçonner notre expédition et ce, sous peine de mettre vos jours en périls; car si quelqu'un de ceux qui vous entourent se pouvait douter que je viens de vous révéler un tel secret, tout serait perdu et l'envoûtement aurait lieu...

— Messire de Bournonville, s'écria le roi éperdu, ne me quittez pas... je vous en supplie.

Le surintendant ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis à vos ordres, Sire; et puisque votre bon plaisir est que je ne vous quitte pas, ainsi ferai-je... Je vous demanderai seulement la permission de mander ici messire Orly, à qui je dois donner certaines instructions, concernant l'arrestation des deux criminels.

La nuit était venue et une ombre épaisse enveloppait le palais, lorsque le roy Loys, vêtu en homme d'armes, et la tête enfouie sous un casque qui lui cachait en partie le visage, se glissa par les couloirs sombres et les salles désertes, à la suite de Bournonville, déguisé de même façon, mais l'épée à la main, qui le conduisit jusqu'à la poterne du bord de l'eau.

Le roi, inquiet, se serrait contre le surintendant des finances.

— Où sommes-nous? demanda-t-il lorsque la poterne se fut refermée sur lui, et qu'il se vit dehors, enveloppé d'un brouillard épais que sa vue ne pouvait percer.

— N'entendez-vous pas le clapotement de l'eau? répondit son guide.

Le roi fit un pas en arrière.

— Et où me menez-vous? murmura-t-il avec défiance, sentant que le surintendant lui faisait descendre la berge.

— A une barque qui nous attend.

— Une barque! exclama le roi d'une voix sourde, et pourquoi faire?

— Pour aller où nous devons aller.

Puis se penchant vers la rive :

— Eh Tortelier! cria--t-il, es-tu là?

— Oui, capitaine, répondit une voix.

En même temps, une forme grise sortait du brouillard, et bientôt le routier apparut distinctement aux yeux du roi

— Quel est cet homme? demanda Loys défiant.

— Un de mes fidèles compagnons et un serviteur fidèle de Votre Majesté.

Disant ces mots, le surintendant offrait son bras au roi pour l'aider à monter dans la barque.

Une fois Loys installé, Bournonville monta à son tour; puis Tortelier saisit les rames et l'embarcation s'éloigna du bord.

Pendant quelques instants, un profond silence régna, troublé seulement par le bruit de l'eau clapotant contre les flancs du bateau et par le halètement de Tortelier courbé sur ses rames

Enfin, le roi prit la parole :

— Mais où me menez-vous donc, messire le surintendant?

— Au logis du sire Lebègue de Montorgueil.

Le roi eut un soubresaut si violent que la barque faillit chavirer.

— Jésus Dieu! exclama-t-il, serait-ce lui dont il s'agit?

— Que non pas, Sire, riposta Bournonville avec un léger ricanement, nous nous rendons en un lieu de sa maison qui nous servira à pénétrer dans la retraite des deux hommes en question.

En ce moment, d'un vigoureux coup de rame, Tortelier faisait échouer la barque sur la berge, non loin de l'entrée du souterrain que nous connaissons déjà pour y avoir vu pénétrer plusieurs de nos personnages.

Il sauta à terre, attacha solidement l'embarcation à un anneau de fer solidement amarré dans le mur, et présenta son épaule au roi qui s'y appuya pour débarquer.

— Voici par où nous devons nous introduire, fit Bournonville en étendant la main vers l'ouverture béante et sombre à laquelle affleuraient les eaux.

Loys le dixième fut secoué d'un léger frisson et le surintendant l'entendit murmurer :

— Pâques Dieu ! que voilà un endroit peu réjouissant.

Bournonville le prit par le bras.

— Venez, Sire, dit-il, et n'ayez crainte ; par mes soins vous êtes gardé de tous côtés.

Et il ajouta, voyant le roi hésiter :

— En voulez-vous une preuve ?

Ne recevant pas de réponse, il prit ce silence pour un acquiescement, et, portant ses doigts à ses lèvres, il fit entendre un sifflement prolongé.

Après quelques moments d'attente, un autre sifflement semblable répondit et, aussitôt, dans l'ombre, le roi vit des silhouettes se mouvoir lentement ; à mesure qu'elles avançaient, on voyait des aciers reluire dans l'obscurité et bientôt on put distinguer les armures des archers bourguignons.

— Faut-il leur dire d'approcher encore, Sire ? demanda le surintendant.

— Non, fit le roi d'une voix plus ferme, cela est bien, marchons.

Sur un nouveau sifflement, les ombres s'éloignèrent et bientôt se confondirent avec le brouillard.

— Maintenant, Sire, donnez-moi la main et abandonnez-vous à moi en toute sécurité, je vais vous servir de guide.

Puis, s'adressant à Tortelier :



Le diacre le plaça sur le sol au centre d'un cercle. (Page 1627.)

— Toi, dit-il, suis-nous à quelques pas, et étrangle sans bruit quiconque surviendrait sur nos traces.

Ce disant, tirant sa dague pour être prêt à toute éventualité, il s'engagea dans le souterrain, tirant le roi après lui.

Après une course de quelques minutes, on s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés? murmura Loys à l'oreille de Bournonville.

— Oui, chuchota le surintendant, glissez-vous là, à côté de moi.

Il s'était traîné sur les genoux jusqu'à l'endroit d'où, la veille, il avait aperçu Orsini et Feutrier occupés à leur mystérieuse besogne.

Quand le roi l'eut rejoint, Bournonville déplaça un éclat de roc, et, par l'ouverture ainsi formée, une lumière apparut aux yeux étonnés de l'époux de Marguerite.

— Par saint Jacques! gronda-t-il, mais c'est Orsini que je vois là!

D'une forte pression de main, son compagnon lui imposa silence.

Mais le roi venait de reconnaître le diacre, et il ne put retenir un mouvement de surprise.

— Feutrier, murmura-t-il à voix basse, cette fois; Guillaume Feutrier, le confesseur de la reine!

Bournonville se pencha à l'oreille du roi.

— Oui, Sire, fit-il, l'Italien et le diacre sont les deux dignes complices dont je vous ai parlé.

— Et vous dites qu'ils veulent me...

Le roi n'osa pas continuer, tellement le mot qu'il voulait prononcer l'épouvantait.

— Je l'ai dit, Sire, riposta le surintendant, et vous allez assister par vos yeux à la confirmation de mes paroles.

En ce moment, Orsini et Feutrier qui, silencieusement jusque-là, s'étaient livrés à d'étranges besognes, se redressèrent.

L'Italien alla à un sablier posé sur une table, et, l'examinant avec attention :

— Voici l'heure, dit-il d'une voix grave.

Sans répondre, le diacre tira d'un ballot jeté en un coin une grande robe blanche toute couverte d'ornements diaboliques brodés en fil d'argent, et qui, à la lueur des torches, jetaient des feux étranges; puis, il rejeta en arrière son capuchon et se couvrit la tête d'une cagoule rouge autour de laquelle, également

brodée en soie verte, un serpent s'enroulait, venant reposer sa tête entre les deux trous réservés pour les yeux.

C'était par ce moyen que l'invocateur se plaçait sous la protection directe de Belzébuth.

De son côté, Orsini avait revêtu une robe toute noire, brodée d'argent, et avait couvert sa tête d'une cagoule blanche, sur laquelle un serpent était brodé également.

Seulement, le serpent était en fil d'or.

Cela fait, et toujours sans prononcer un mot, le diacre prit dans une sorte de cage une bête immonde et visqueuse que le roi, frissonnant, reconnut pour un crapaud.

Mais c'était un crapaud énorme; à la lueur des torches, sa peau rugueuse luisait comme de l'écaille et, tout étonné de cette grande lumière, il roulait ses gros yeux glauques en ouvrant sa large gueule, comme pour happer des mouches imaginaires.

Le diacre le plaça sur le sol, au centre d'un cercle qu'il traça au moyen d'une baguette de coudrier, autour de laquelle une couleuvre vivante s'enroulait, attachée par la tête et par la queue, tordant ses anneaux autour du bois et poussant de petits sifflements aigus.

Ensuite, Orsini s'approcha et enroula autour de la bête une longue mèche de cheveux noirs et par-dessus ces cheveux, une écharpe de soie qui fit faire au roi un mouvement de surprise.

— Cette écharpe m'a appartenu, murmura-t-il à l'oreille de Bournonville; je la reconnais... c'est Marguerite qui me l'a brodée.

— Silence, Sire, fit le surintendant, écoutez.

En effet, Feutrier demandait à l'Italien :

— Êtes-vous bien sûr, maître, que ce sont là des cheveux du roi?

— Tranquillise-toi, Guillaume, répondit Orsini ; ces cheveux m'ont été fournis par la reine elle-même.

— Et l'écharpe?

— Elle m'a été également donnée par dame Marguerite.

— Alors, nous pouvons commencer.

Et, sortant du cercle au centre duquel le crapaud se tenait

immobile, il prit un vase d'argent dans lequel il plongea la main; il la retira toute mouillée d'eau avec laquelle il aspergea la bête immonde, en traçant un signe de croix.

— Au nom de Belzébuth, roi tout-puissant des sombres enfers, moi, Guillaume Feutrier, son dévoué serviteur, je te baptise Loys, dixième du nom, roi de France.

Et de nouveau, il aspergea l'ignoble bête, qui sous l'influence de l'eau sans doute, poussa un lugubre croassement.

Le roi étreignait de ses doigts crispés le bras de son compagnon.

Puis, Orsini s'agenouillant, entr'ouvrit délicatement la gueule du crapaud, dans laquelle Feutrier introduisit une ostie consacrée qu'il venait de tirer d'un ciboire en argent.

— Sacrilège! gronda le roi d'une voix défaillante et en se signant à plusieurs reprises, sacrilège!

Il avait détourné la tête; mais un cri terrible lui fit à nouveau diriger ses regards vers la salle basse où se trouvaient Orsini et son complice.

En ce moment, le crapaud gisait sur le sol, perdant tout son sang par une horrible blessure que, d'un seul coup de couteau, Orsini venait de lui faire, et, c'est en se sentant frapper qu'il avait poussé ce cri de douleur qui avait attiré l'attention du roi.

Vivement Feutrier plongea sa main dans le corps de l'immonde animal et, triomphant, ramena au bout de ses doigts un objet sanglant qu'il jeta à terre.

C'était le cœur du crapaud que, tout palpitant, Orsini perça, par trois fois, d'une longue épingle.

Avidement penché sur le corps de l'animal, le diacre étudiait son agonie.

— Il a respiré trois fois, murmura-t-il.

— Le cœur a battu trois fois, répliqua Orsini.

Tous deux se relevèrent et se regardèrent un moment silencieux.

— C'est donc trois mois que Loys le dixième a encore à vivre, prononça l'Italien d'une voix ferme.

— Trois mois! répéta le diacre comme un écho fidèle.

Le roi, demi-mort de frayeur, répéta lui aussi d'une voix balbutiante:

— Trois mois!

Bournonville comprit qu'il était inutile de prolonger cette scène; d'abord l'époux de Marguerite était suffisamment édifié sur le crime d'Orsini et de Feutrier; ensuite le surintendant craignait que les deux complices ne se livrassent à quelque nouveau maléfice qui troublât complètement la raison du roy.

Alors, il fit entendre ce même sifflement qui, tout à l'heure, au bord de l'eau, avait attiré les soldats bourguignons.

L'Italien et le diacre demeuraient immobiles, et comme pétrifiés.

— Qu'est-ce que cela? demanda le premier, dont le visage était devenu livide.

— Je ne sais, répondit Guillaume, cela ressemblait assez à un signal.

— Il serait prudent à nous de déguerpir d'ici, murmura Orsini... nous n'y sommes pas en sûreté.

Mais avant qu'ils pussent faire un geste, ils étaient entourés d'hommes d'armes, surgis inopinément de dessous terre, qui se jetèrent sur eux et les ligottèrent de façon à les mettre dans l'impossibilité de fuir.

— Venez, Sire, dit alors à voix haute, Lyonnet de Bournonville, venez considérer de près ces deux intéressants personnages.

Le roi se laissa entraîner machinalement.

— Fort bien, Orly, dit le surintendant en s'adressant au chef commandant la troupe d'archers... c'est là une opération fort intelligemment menée, et qui fera grand bien aux intérêts de Sa Majesté.

Le roi, cependant, avait repris un peu ses esprits, et se dirigeant vers Orly, il lui tendit la main que celui-ci baisa respectueusement.

— Je vous veux récompenser royalement, messire Orly, fit Loys X; venez demain à mon petit lever et vous verrez que vous ne serviez pas un ingrat.

Orsini fermait les yeux pour ne point voir le triomphe du sire de Bournonville, quand à Feutrier, semblable à une hyène prise au piège, il promenait autour de lui des regards pleins de rage.

— Conduis les deux prisonniers au Grand-Chastelet, commanda le surintendant à Orly; maître Le Testu a reçu tous les ordres nécessaires... donne-moi seulement un de tes gardes pour éclairer, avec cette torche, les pas de Sa Majesté.

Arrivés hors du souterrain, le roy remonta avec Bournonville dans la barque qui les avait amenés, et quelques instants après, débarquait en face la petite poterne du palais.

— Messire de Bournonville, dit-il alors, en désignant Tortelier, vous veillerez à ce que ce brave homme reçoive dès demain, chez notre argentier, une royale récompense.

Et il s'éloigna, appuyé au bras du surintendant, souriant des remerciements chaleureux dont maître Jacques le poursuivit jusqu'à ce que la petite porte se fut refermée.

Arrivé au seuil des appartements royaux, Bournonville fit mine de se retirer, mais le roi, lui posant la main sur l'épaule pour le retenir, lui dit:

— S'il vous est indifférent, mon cher surintendant, vous resterez avec moi quelque temps encore pour converser de cette singulière aventure.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Bournonville en s'inclinant.

Mais toute l'énergie, que le pauvre Loys X venait de dépenser en quelques heures, l'abandonna soudain, et ce fut, le visage blême, les jambes tremblantes, qu'il entra dans son cabinet de travail, soutenu par son compagnon.

Une fois assis, il laissa aller sa tête sur sa poitrine, et garda le silence, les paupières closes, comme s'il dormait.

Enfin, Bournonville l'entendit qui murmurait à travers ses dents serrées.

— Des traîtres!... des traîtres!... toujours des traîtres !... Ah! pauvre de moi !

Il y avait dans ces quelques mots un tel accent de désolation, que le surintendant s'approcha et lui dit:

— Eh, Sire ! songez-vous bien que votre désespoir n'est guère flatteur pour les dévoués serviteurs qui vous entourent?

Le roi tressaillit, et lui prenant les mains :

— Vous avez raison, Bournonville, dit-il avec des larmes dans la voix ; je suis un ingrat... lorsqu'un roi a le bonheur de pouvoir s'appuyer sur un bras aussi vaillant que le vôtre, il n'a point le droit de se plaindre.

Bournonville se baissa sur la main du roi et la baisa respectueusement.

Puis, de nouveau, un profond silence régna dans la salle.

— Mais, enfin, s'écria tout à coup Loys X, comme s'éveillant en sursaut, je voudrais bien comprendre le pourquoi de la conduite de ces deux hommes.

— Qu'entendez-vous par là, Sire?

— Pourquoi cet Orsini, pourquoi ce Feutrier cherchent-ils ma mort?

Bournonville haussa les épaules en jetant au plafond ses grands bras.

— Je ne sais, Sire ; mais il y a un moyen bien simple de vous renseigner à ce sujet.

— Et ce moyen?

— C'est de leur demander à eux-mêmes l'explication que vous me demandez à moi.

Le roi eut un geste d'impatience, en murmurant :

— Vous ne me comprenez pas, Bournonville ; en vous posant cette question, je m'adressais à la logique et au bon sens que je vous connais.

— Dans quel but?

— Dans le but de savoir pourquoi ces misérables s'attaquent à moi et non...

Le roi s'arrêta brusquement.

— Et non?... demanda Bournonville.

Louis X sourit et continua :

— Tenez, messire le surintendant, vous ne m'en voudrez pas de ce que je vais vous dire, mais il me semble que si quelqu'un

devait exciter la haine de ces gens-là, ce n'est pas moi, mais vous.

Bournonville eut un haut-le-corps.

— Moi! s'écria-t-il avec une surprise admirablement feinte, Votre Majesté plaisante.

— Non pas, je parle sérieusement, et pour peu que vous y réfléchissiez, vous reconnaîtrez que j'ai raison... Car, moi, je les ai toujours comblés de faveurs et de bontés, ces misérables; tandis que vous, il se peut que vous ayez excité leur haine par votre fortune rapide. Il ne faut pas oublier que vous ne vous êtes élevé que par leur abaissement.

Bournonville inclina la tête.

— Votre Majesté a raison, murmura-t-il.

— Si donc, ils s'étaient attaqués à vous, je ne m'étonnerais nullement de leurs monstrueux agissements, tandis que je ne vois pas leur intérêt à hâter ma mort.

Le surintendant se tut, paraissant chercher dans sa cervelle une réponse aux questions posées par le roi.

— Dame! Sire, dit-il enfin, je ne vois, moi, qu'une explication plausible à tout cela.

— Laquelle? demanda le roi avec vivacité.

— C'est grave, Sire, ce que je vais dire, et je ne sais...

— Parlez! fit le roi d'une voix sévère; je vous l'ordonne.

— Ces gens-là avaient assez goûté du pouvoir pour aspirer à y goûter de nouveau.

— C'est pourquoi j'eusse compris qu'ils cherchassent à vous faire disparaître, vous qui, par le fait, avez bâti votre fortune sur leur ruine.

Bournonville eut un haussement d'épaules qui voulait dire clairement : « Laissez-moi donc tranquille avec vos idées stupides, » et il ajouta :

— Peut-être avaient-ils un appétit plus vaste que vous ne le supposez... Peut-être ne se contentaient-ils pas d'une tranche du gâteau... Peut-être voulaient-ils le gâteau tout entier.

Le roi fit un bond sur son fauteuil.

— C'est-à-dire... balbutia-t-il.



Ce disant, il lui tendit une lourde bourse. (Page 1637.)

— C'est-à-dire, répéta Bournonville, que vous mort, ils espéraient se débarrasser de moi beaucoup plus facilement et qu'alors, la reine étant régente et eux étant les créatures de la reine, ils revenaient tout naturellement au pouvoir.

Le surintendant avait accompagné ses paroles d'un petit ricanement plein de bonne humeur.

Cependant, voyant un nuage de sombre tristesse s'étendre sur le visage du roi, il ajouta :

— Vous m'avez ordonné de parler, Sire, je l'ai fait. Mais notez que ce que je viens de vous dire est le produit de mon imagination, et que je n'ai aucune raison sur laquelle baser l'explication que je viens de vous fournir.

Louis X ne répondit pas; mais, à plusieurs reprises, il se gratta le menton, ce qui était chez lui l'indice d'une vive préoccupation.

— Mais, dit-il enfin d'une voix sombre, Orsini n'est pas homme à s'engager dans une semblable aventure sans s'être assuré de la mener à bien.

— C'est probable, fit Bournonville; mais il avait compté sans le hasard...

— Et sans votre dévouement, ajouta le roi; mais ce n'est point cela que je voulais dire.

Après avoir hésité un moment, il poursuivit :

— Ne pensez-vous pas que la reine?...

Il s'arrêta encore, ce qui permit au surintendant de s'écrier, en arrondissant de grands yeux :

— La reine...

— Oui, répondit le roi ; vous n'êtes point sans connaître le caractère hautain et entier de dame Marguerite. Je sais que le temps que je guerroyais en Navarre et qu'elle a gouverné le royaume en qualité de régente, lui a donné le goût du pouvoir, et je ne serais pas éloigné de croire...

Il s'interrompit, et, sous l'influence d'une vive surexcitation nerveuse, il se leva pour arpenter à grands pas son cabinet.

Bournonville l'entendit murmurer.

— Ce serait horrible !... ce serait horrible!

— Mais, Sire, fit le surintendant, jusqu'où vos soupçons vont-ils s'égarer... Pensez-vous?...

Brusquement, le roi s'arrêta devant Bournonville et, se croisant les bras sur la poitrine :

— Oui, gronda-t-il, j'y pense, et non sans épouvante... Tout

m'autorise à soupçonner la reine, tout ; son caractère, son attitude, ses relations autrefois si étroites avec cet Italien.

— Sire, de grâce, du sang-froid, implora le surintendant qui, au fond, se sentait le cœur tout joyeux du tour que prenaient les idées du roi.

Mais celui-ci, avec son nervosisme, n'était pas homme à s'arrêter, une fois entré dans la voie des soupçons.

D'un geste, il imposa silence à Bournonville et, se replongeant dans son fauteuil :

— Vous pouvez vous retirer, messire le surintendant, fit-il d'une voix brève ; sans doute vous ferai-je appeler demain avant le conseil.

— Votre Majesté désire-t-elle que je fasse venir les pages de service pour la mettre au lit ?

Le roi secoua négativement la tête et Bournonville, après s'être incliné respectueusement, se retira.

En rentrant dans ses appartements, le surintendant trouva Orly qui l'attendait.

— Eh bien ! demanda-t-il.

— Les deux oiseaux sont en cage.

— Tu as dit à Le Testu qu'il en répondait sur sa tête ?

— Je le lui ai dit, et il m'a répondu que point n'était besoin de cette recommandation ; que sa haine nous était, mieux que sa tête, une garantie.

— Il faut avouer, dit Bournonville en ricanant, que ce pauvre Orsini n'a pas eu le don de s'attirer les sympathies de ses subordonnés, pendant les quelques vingt ans qu'il a exercé le pouvoir.

— Ajoute que ce cher Guillaume Feutrier est absolument dans le même cas.

Le surintendant hocha la tête.

— Qui sait, murmura-t-il mélancoliquement, si, moi tombé, tous ceux qui me flattent aujourd'hui ne seront pas les premiers à me jeter la pierre.

— Ton idée fût-elle vraie, que le moment dont tu parles n'est pas encore proche, dit Orly.

— Bast! dit Bournonville, si tu savais comme je suis las de cette lutte incessante... Il y a des heures, vois-tu, où je me prends à regretter le temps où nous chevauchions librement sous le grand ciel bleu.

Et en prononçant ces mots, il avait dans la voix un tel accent de lassitude que, tout surpris, Orly le regarda.

— Eh! par Notre-Dame! s'écria-t-il, quel est ce langage?... Comment, tu te laisses abattre au moment où tu touches enfin au but, lorsque tes derniers ennemis sont vaincus, lorsque tu vas tenir le pouvoir d'une main tellement ferme que nul ne pourra te le disputer.

— Oui, murmura Bournonville, tu as raison, Orly, et cependant je ne sais quel triste pressentiment me fait voir l'avenir sous les plus noires couleurs.

— Mais c'est insensé!

— Que veux-tu, ami, c'est ainsi, et j'ai beau réagir de toutes mes forces, je ne puis chasser les sombres idées qui s'emparent de mon esprit.

— Mais tu triomphes, et la route, maintenant, s'ouvre libre devant toi.

— Tu te trompes, répliqua le surintendant d'une voix grave, un homme est encore là, debout devant moi, et qui me barre le passage; cet homme, c'est Gaulthier d'Aulnay.

— Eh! que ne l'abats-tu, lui aussi?

— D'abord, il faudrait mettre la main dessus, et ensuite...

— Eh bien! ensuite? demanda Orly.

— Je ne sais si j'oserais le frapper, murmura Bournonville d'une voix tellement basse que son ami devina plutôt qu'il n'entendit ces mots.

— En vérité! Je ne te savais pas une si grande peur de déplaire à la reine.

Le surintendant lança sur Orly un regard furieux.

— Assez plaisanté, gronda-t-il; tu sais fort bien que la crainte de causer un déplaisir à Marguerite n'entre pour rien dans le sentiment bizarre, inexplicable, qui retient mon bras, lorsqu'il est suspendu sur la tête de cet enfant.

Il se tut un moment et ajouta :

— Ventredieu ! que n'est-il mort sur le bûcher, alors que j'avais pris la résolution d'en finir avec lui... Maintenant, je recule, et je sens que plus j'attendrai et moins j'oserai porter la main sur lui.

— Mais c'est de l'enfantillage indigne du capitaine Buridan.

— Que veux-tu?... c'est ainsi.

Orly haussa les épaules.

— A propos, fit-il changeant de conversation, il est quelqu'un qui doit attendre de tes nouvelles avec une certaine impatience.

Bournonville eut un brusque sursaut, comme quelqu'un qu'on tire de son sommeil.

— Et qui donc? demanda-t-il.

— Ce truand auquel tu dois d'avoir mis la main sur Orsini et son compère.

— Le Cagouleux ! s'écria Bournonville. Ah ! par ma foi, je l'avais complètement oublié.

Et, frappant sur un timbre, il dit au page qui se présenta :

— Fais prévenir l'officier de garde à la tour Bombec, de m'envoyer de suite le prisonnier que je lui ai confié hier.

Quelques instants après Joël était introduit dans le cabinet du surintendant.

— Et bien ! dit celui-ci au truand, tu vois que je tiens parole; tu es libre, et voici une nouvelle preuve de ma satisfaction pour la manière dont tu m'as servi.

Ce disant, il lui tendait une lourde bourse qui disparut, comme un éclair, dans le surcot du Cagouleux.

— Maintenant, fit Bournonville, il ne tient qu'à toi de palper, quand tu en auras besoin, l'argent du roi.

— Et que devrai-je faire pour cela, monseigneur? demanda Joël dont le cœur battait avec force.

— Demeurer à mon service.

Le truand eut un mouvement plein d'éloquence.

— Du reste, poursuivit le surintendant, c'est, je crois, le plus sage parti que tu puisses prendre... car, à cette heure, ceux que

tu servais autrefois, maître Orsini et le diacre Feutrier, sont logés au Grand-Chastelet.

— Par Satan! s'écria Joël, je suis doublement à vous, monseigneur.

Et il murmura entre ses dents:

— Les beaux feu de joie que cela va faire, quand on les grillera en place de Grève.

Bournonville sourit amèrement; puis après un silence:

— Ainsi donc, c'est compris, dit-il, je puis compter sur toi.

— Comme sur vous-même; mais que dois-je faire?

— Rien pour le moment.

Et, se reprenant, en manière de plaisanterie :

— Il ne faudrait pourtant pas te conduire, lorsqu'on mènera ces deux mécréants en Grève, de la même façon que tu t'es conduit lors du supplice de Gaulthier d'Aulnay.

Le truand fit un bond de surprise et, devint tout pâle.

— Quoi ! monseigneur, balbutia-t-il, vous savez...

— Je sais tout, répliqua le surintendant avec autorité.

Le Cagouleux demeura un moment pensif.

— Bast! dit-il avec insouciance, il était si jeune, le seigneur Gaulthier... et puis j'obéissais aux ordres qui m'avaient été donnés... Vous ne pouvez me faire un crime...

— Qui te parle de cela?

— Mais n'ayez crainte, ajouta le truand; si j'ai aidé à sauver le sire d'Aulnay avec plaisir, c'est avec bien plus de plaisir encore que j'aiderai à supplicier ces deux-là.

— C'est bien, fit Bournonville, tu peux te retirer... Souviens-toi seulement qu'après l'exécution d'Orsini et de Feutrier tu pourras te considérer définitivement comme à mon service... Présente-toi ici et, comme arrhes sur tes gages, je te baillerai une bourse plus lourde encore que les deux premières.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du truand.

— Oh! Monseigneur! balbutia-t-il, Monseigneur! que de bontés.

— Et peut-être, ajouta le surintendant, t'octroierai-je une récompense à laquelle tu ne t'attends pas.

Le Cagouleux s'inclina jusqu'à terre et sortit, l'âme inondée de contentement, ébloui d'une munificence dont, jusqu'alors, les libéralités d'Orsini et de Feutrier ne lui avaient donné qu'une faible idée.

Restés seuls, Bournonville et Orly se regardèrent en riant.

— Par Notre-Dame! exclama celui-ci, voilà, je crois, une excellente recrue.

— Oui, murmura pensivement le surintendant, plus précieuse peut-être que tu ne t'en doutes.

— Qu'entends-tu par là?

— Dame! Orsini et Feutrier disparus, Jehan de Sarcelles et Gaulthier sont toujours là.

— Eh bien?

— Le docteur ès Sorbonne n'est pas homme à abandonner ses projets de vengeance.

— Contre toi?

— Non, contre les mystérieux auteurs des crimes de la Tour de Nesle.

— Bast! penses-tu que ce soit toujours un mystère pour lui et qu'il ne sache pas?...

— Eh! ventredieu! tu ne m'apprends rien de nouveau... mais Jehan ne peut frapper la reine qu'à travers moi et il n'hésitera pas...

— D'où tu conclus?

— Que les événements vont se précipiter et que, plus que jamais, il nous faut avoir avec nous un homme en apparence dévoué à nos ennemis et qui nous tienne au courant de leurs intentions.

— C'est, ma foi, vrai; et le Cagouleux est bien l'homme qu'il nous faut.

— Aussi, tu vois que je n'ai pas hésité à agir libéralement avec lui.

De nouveau, la conversation tomba.

Après un long silence, Orly demanda :

— Mais tu ne me parles pas du roi... Que pense-t-il de tout cela?

— Le roi est d'une perspicacité qui me sied assez.

— En vérité?

— Ne se figure-t-il pas que la reine a trempé les mains dans les combinaisons d'Orsini et de Feurtrier.

— Gageons, fit Orly en souriant, que tu as quelque peu dirigé cette perspicacité.

— Tu te trompes, répondit Bournonville; un tel soupçon est chose trop grave pour que je me sois risqué à le faire naître dans la cervelle de Louis X.

— Je suis d'accord avec toi sur ce point; mais en quoi cette disposition d'esprit peut-elle servir tes projets.

— En ce sens que, le roi une fois persuadé que sa femme a cherché à le faire envoûter pour s'emparer de la couronne, aucune puissance ne le pourra empêcher de prendre telles dispositions propres à le mettre à l'abri des visées ambitieuses de dame Marguerite.

— Et alors...

— ... Et alors, je serai tout naturellement débarrassé de ma plus mortelle ennemie.

— Ta plus mortelle ennemie! s'écria Orly... Je croyais au contraire qu'il n'était pas d'amants plus d'accord.

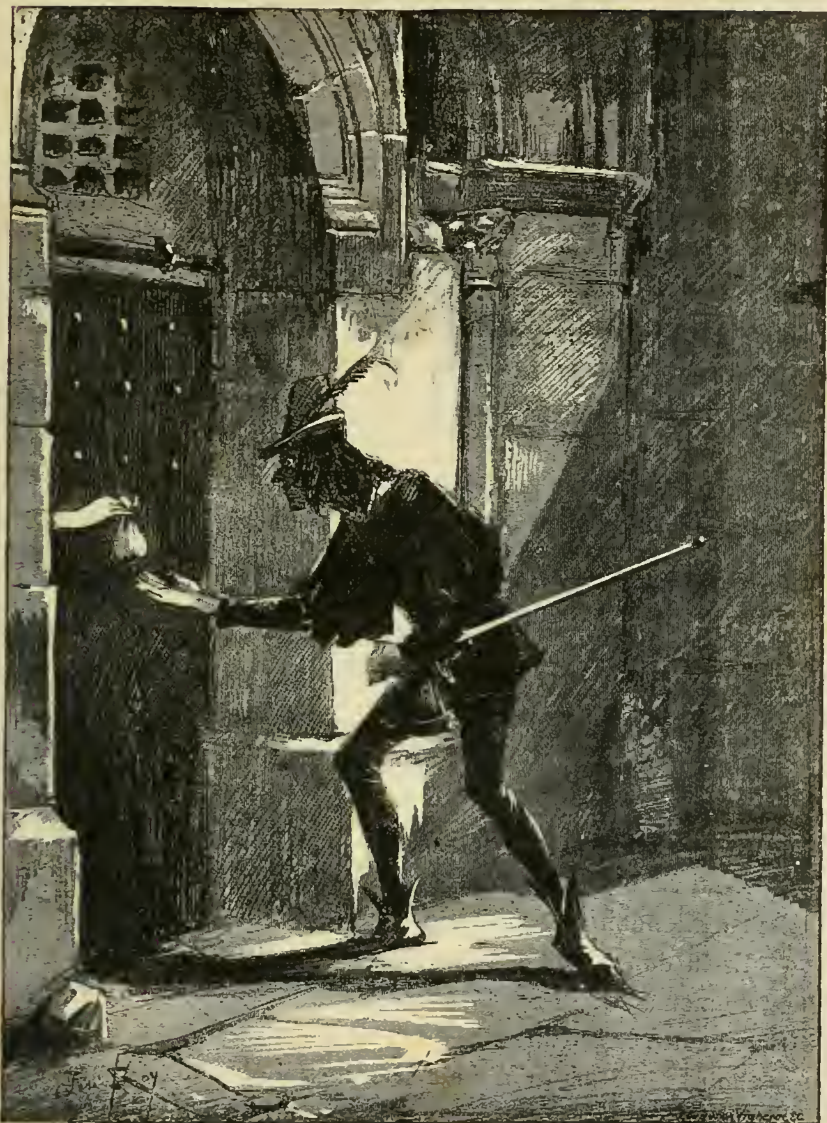
Le surintendant haussa les épaules.

— Ah! murmura-t-il, les affreux baisers que les nôtres; lorsque nos lèvres s'approchent, nous sentons si bien que nous voudrions nous déchirer à belles dents, que nous frissonnons tous deux, non d'amour, mais de haine et d'effroi.

— Pauvre ami! fit Orly en serrant énergiquement la main de son compagnon.

— Hélas! soupira celui-ci, combien je troquerais ma puissance et l'avenir brillant mais incertain qui m'attend contre l'amour de ta Julienne... mais, va, laisse-moi... j'ai beaucoup à travailler encore, et demain le roi me doit mander avant le conseil pour causer du sort de maître Orsini et de Guillaume Feutrier.

— La reine est-elle prévenue?



Le Cagouleux tendit la main. (Page 1648.)

— Que non pas, et je veux lui laisser ignorer la chose aussi longtemps que possible... elle avait conservé des relations secrètes avec cet Italien du diable, et je craindrais qu'étant avertie elle ne trouvât moyen de faire pour lui ce qu'elle a fait pour Gaulthier... sur ce, au revoir.

Et Orly sortit, laissant le surintendant préparer son conseil du lendemain.

CHAPITRE LXXXVII

Comment Marguerite de Bourgogne apprit l'emprisonnement d'Orsini et comment fut préparée la mort de Guillaume Feutrier.

Le lendemain matin, au sortir du conseil, Orly accompagna Bournonville dans son cabinet aux écritures.

Le surintendant était sombre et marchait, la tête inclinée sur la poitrine, les yeux fixés à terre.

— Gageons, dit tout à coup Orly, que je sais le motif de tes préoccupations.

Bournonville tressaillit et, regardant son compagnon :

— Il n'y aurait rien d'impossible à cela, murmura-t-il. Parle.

— Tu penses encore à ce jouvencel de Gaulthier d'Aulnay.

— Ventredieu ! tu sais lire en mon âme... oui, je pense à lui.

— A lui seulement ? interrogea Orly d'un air fin.

Le surintendant rougit et répondit en s'efforçant de sourire :

— Es-tu donc Belzébuth en personne pour lire ainsi dans le fond de mon âme ?

Orly haussa les épaules.

— Point n'est besoin d'avoir avec messire Satan de si grandes accointances ; n'ai-je pas comme toi l'expérience de la femme et ne connais-je pas Marguerite aussi bien que toi ?

— C'est vrai, répliqua Bournonville en étouffant un soupir ; je redoute l'influence de cet enfant sur cette femme ; bien que son intérêt à elle soit de me ménager, il arrivera fatalement un moment où le cœur parlera plus haut que les sens, et alors je prévois des événements terribles.

— Tu aurais raison si Gaulthier revoyait Marguerite... mais tu

la fais garder à vue et, jusqu'à présent, elle n'a pu sortir du palais sans avoir quelqu'un de nos gens à ses trousses.

— Et s'il vient la trouver, lui ?

— A moins qu'il ne s'introduise par les fenêtres, je ne vois pas trop comment il pourrait rendre visite à Marguerite.

Bournonville claqua des doigts avec impatience.

— Eh ! ventredieu ! gronda-t-il, ne t'ai-je point raconté l'aventure qui m'est survenue tout récemment avec Orsini que je croyais surprendre dans la chambre même de la reine et qui, lorsque je suis entré pour m'emparer de lui, avait disparu ?

— Tu en conclus donc qu'il y aurait dans les appartements de la reine une issue que tu ne connaîtrais pas?

— Il le faut bien.

— En ce cas, tu as raison de craindre et le meilleur moyen de faire cesser ces inquiétudes est de s'emparer de Gaulthier.

— Connais-tu sa retraite ?

— Non, mais nous la chercherons.

Le surintendant hocha la tête.

— C'est là chose peu facile, murmura-t-il.

— Bast ! il suffit d'employer l'homme qu'il faut.

— Et, à ton avis, cet homme quel est-il ?

— Le Cagouleux.

— Eh bien ! abouche-toi avec lui et donne-lui les ordres nécessaires.

Orly sortit aussitôt, avec l'intention de se rendre à la taverne de l'*Épée-Sanglante* où il était quasi-certain de rencontrer Jacques Tortelier qu'il chargerait de s'entendre avec Joël pour trouver la trace du sire d'Aulnay.

Mais comme il traversait la cour du palais, il aperçut, causant avec les hommes d'armes qui paraissaient se divertir fort à sa conversation, un homme qui lui semblait avoir de nombreux points de ressemblance avec Joël le Cagouleux.

Une seule chose mettait un doute dans l'esprit d'Orly, c'était la tenue quasi-élégante du personnage qui attirait son attention.

Vêtu d'un surcot de buffle garnie de chaînettes d'acier et d'aiguillettes de soie, les jambes bien moulées dans des hauts-de-

chausses de futaine jaune enfoncés en des poulaines de drap, la tête couverte d'un chaperon de velours orné d'une plume rouge, le personnage avait vraiment bonne mine... de loin ; car, en s'approchant, on constatait que le buffle du surcot avait de nombreuses pièces ; que la futaine des hauts-de-chausses était rapiécée en maints endroits, que les poulaines étaient quelque peu percées et que la plume du chaperon était cassée et défrisée.

Par contre, une longue épée à la garde brillante lui battait les mollets et une large dague à la poignée damasquinée était passée à sa ceinture.

Cependant en s'approchant, Orly se convainquit que son premier coup d'œil ne l'avait point trompé, et que cet homme était bien le Cagouleux.

De son côté celui-ci avait bien reconnu l'ami du surintendant et, tournant brusquement le dos aux soldats, s'approcha, le dos courbé servilement, balayant le sol avec la plume de son chaperon qu'il tenait à la main.

— Me voici à votre service, messire, balbutia-t-il.

— Béni soit le hasard qui me fait te rencontrer, maître drôle, car je sortais précisément pour m'occuper de toi.

— Je pressentais le désir de votre seigneurie, répondit le truand, c'est pourquoi je m'étais mis en faction.

Orly jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

— Nous ferions mieux d'aller causer dehors, dit-il en apercevant tous les gens de service qui, à cette heure de la matinée, vaquaient par la cour.

— Comme il conviendra à votre seigneurie.

— Eh bien, va m'attendre près la petite porte qui se trouve à l'angle du mur de ronde ; nous trouverons là une encoignure où nous serons à merveille pour causer...

Quelques instants après, les deux hommes étaient réunis, adossés à une porte dont on ne se servait plus depuis longtemps, et abrités des regards indiscrets, par l'enfoncement du mur, fort profond à cet endroit.

— Eh bien ! messire, demanda Joël, de quoi ou de qui s'agit-il?

— Il s'agit de Gaulthier d'Aulnay.

Le Cagouleux fixa sur Orly des regards étonnés, et ne souffla mot.

— Oui, reprit l'ami du surintendant, nous avons pensé que tu pourrais nous fournir quelque indication sur le lieu où s'est réfugié l'ancien capitaine aux gardes.

Le truand secoua la tête négativement.

— Cependant, poursuivit Orly, c'est toi surtout qui l'as aidé à s'enfuir le jour de son supplice.

— C'est vrai; mais là se sont bornés mes efforts.

Orly lui jeta un regard soupçonneux.

— Voilà qui est étrange, grommela-t-il.

— Et pourquoi cela, reprit le truand, froissé de la défiance qu'il lisait dans l'attitude de son compagnon... Maître Orsini n'avait guère coutume d'initier les autres à ses affaires... Or, lui seul connaissait et connaît encore la retraite qu'il a donnée à Gaulthier d'Aulnay.

Et il ajouta d'un ton de mauvaise humeur:

— Si donc vous la voulez connaître, allez la lui demander.

Orly fut sur le point de s'emporter, mais il se contint, prévoyant que par ce moyen là il n'obtiendrait rien de ce qu'il voulait obtenir.

— Ho là! maître Joël, dit-il avec hauteur, me prends-tu pour un suppôt de Mauconseil que tu te permets de railler avec moi.

— Pourquoi mettre en doute mes paroles, lorsque je vous affirme que j'ignore la retraite du sire d'Aulnay.

— Eh bien! si tu l'ignores, tu t'en enquerras, car tel est le bon plaisir du surintendant.

Le Cagouleux hocha la tête :

— Hélas! fit-il, voilà une chose peu aisée et qui coûtera gros... car il me faudra soudoyer maintes gens et en abreuver maintes autres.

— Imbécile, s'écria Orly, ne t'es-tu déjà pas aperçu de quelle façon messire de Bournonville récompense ceux qui le servent fidèlement et intelligemment.

Le truand courba le front, tout honteux :

— Cependant, balbutia-t-il, je ne suis pas en mesure de subvenir aux dépenses que je prévois.

— As-tu donc épuisé déjà la bourse que Monseigneur t'a donnée hier.

Joël pivota sur ses talons pour montrer l'habillement dont il avait fait emplette.

— Croyez-vous donc, demanda-t-il, que le fripier des Saints-Innocents m'ait fait, pour mes beaux yeux, cadeau de tout cela... Tenez, rien que mon épée me revient à plus de trente pistoles.

Orly haussa les épaules.

— Une épée, fit-il d'un ton dédaigneux... sauras-tu t'en servir... une dague suffisait.

Le Cagouleux se redressa, l'œil étincelant, le visage rouge de colère.

— J'ai été soldat autrefois, gronda-t il, avant que d'être ce que j'étais hier, et si le diable veut que j'aie à tirer l'épée pour le service de messire le surintendant, vous verrez si je m'entends à la manier.

— Allons, allons, dit Orly, désolé d'avoir, sans le vouloir, froissé le Cagouleux, calme-toi, mon brave, et pardonne-moi une plaisanterie qui n'avait nullement pour but de t'offenser... et maintenant, pour revenir à notre entretien, sache que le surintendant veut savoir au plus tôt où gîte Gaulthier d'Aulnay et qu'il te met en demeure de choisir entre une lourde bourse d'écus et un profond cul de basse-fosse.

— Par l'enfer! s'écria Joël, voilà un traitement dont je n'ai cure.

— A moins que tu ne préfères être cousu tout nu en un sac, en compagnie d'un chat et jeté dans les eaux de la Seine.

— Je préfère de beaucoup les deniers du roi qui me fourniront le loisir de vider de nombreuses pintes à la santé de messire le surintendant.

— A ton aise, fit Orly en souriant; c'est de toi seul que dépend ta destinée... messire de Bournonville est généreux, mais il aime à ce que l'on exécute ponctuellement ses ordres... ainsi donc trouve Gaulthier, ou bien moi, je saurai bien le trouver.

Le truand, fit de la main un geste énergique.

— Point n'est besoin de vos menaces, Messire, répliqua-t-il, la promesse de la bourse me fera faire des prodiges.

— Mets-toi donc de suite en campagne et songe que la générosité du surintendant sera d'autant plus grande que la réponse sera plus prompte.

Sur ces mots, Orly tourna les talons et s'éloigna rapidement pour aller rendre compte à Bournonville du résultat de sa démarche auprès du Cagouleux.

Cependant, celui-ci, demeuré seul, monologuait entre ses dents :

— Par les tripes du pape! me voilà, je crois, en passe de changer de situation et de devenir honnête homme... Messire le surintendant est un homme généreux, et s'il me donne de temps en temps quelques bourses semblables à celles qu'il m'a déjà octroyées, je pourrai avoir bientôt pignon sur rue et passer à l'état de bourgeois de la bonne ville de Paris; il est vrai...

Brusquement, il s'interrompit :

La porte à laquelle il était adossé venait de s'entr'ouvrir, et peu s'en fallut que le truand ne chancelât.

Un moment, il crut que le poids de son corps avait fait céder l'huis; mais il recula d'un pas, tout étonné d'entendre une voix lui dire tout bas.

— Si vous voulez m'écouter sans donner aucun signe de surprise, sans bouger, sans parler, et si, après m'avoir écoutée, vous voulez faire ce que je vais vous demander, votre fortune est faite.

— Que l'enfer me confonde, grommela le Cagouleux, si je ne demeure pas immobile et muet comme une pierre jusqu'à ce que vous ayez fini de parler.

— Voici ce dont il s'agit, reprit la voix : une dame noble et puissante désirerait faire tenir un billet à messire Gaulthier d'Aulnay...

Joël ne put retenir un mouvement de surprise.

— ... Et, continua la voix, elle a compté sur vous, qui êtes de ses amis, pour le lui remettre.

— Mais, répondit le truand, j'ignore où gîte messire d'Aulnay.

— Vous vous mettrez à sa recherche.

Joël allait ouvrir la bouche, quand une main fine et blanche passa par l'entre-bâillement de la porte; le truand remarqua que cette main tenait une bourse de rotondité fort respectable.

— Voici, continua-t-on, de quoi subvenir aux frais que peuvent occasionner ces recherches; le billet, une fois remis à son adresse, vous viendrez vous placer contre cette même porte, et une bourse semblable à celle-ci vous sera remise.

Le Cagouleux tendit la main, dans laquelle la bourse tomba lourdement, avec un joyeux bruit de monnaie.

— Oh! Madame! Madame! balbutia-t-il, que de générosité!

— On compte sur votre discrétion absolue, ajouta la voix avec fermeté, sinon, au premier mot qui sortirait de votre bouche touchant cette mission, un bon coup de dague entre les deux épaules pourrait bien vous envoyer en enfer porter des nouvelles de ce monde.

La main se retira, la porte se referma, et Joël, non encore revenu de sa surprise, demeura seul, considérant stupidement la bourse d'or qu'il tenait encore à la main.

— Allons! murmura-t-il enfin, le diable me brûle si j'y comprends rien; mais, qu'importe, du moment qu'on me paye...

Il s'arrêta et se gratta l'oreille, car une idée subite, traversant son épaisse cervelle, venait de le plonger en une profonde perplexité.

— C'est fort joli, tout cela, grommela-t-il, mais je suis au service du sire de Bournonville et il me paye pour trouver Gaulthier d'Aulnay... Or, d'un autre côté, on me paye également pour le trouver... il est vrai qu'on ne me demande pas de venir dire en quel lieu il gîte. Cependant, qui m'assure que cette haute et puissante dame n'est pas une ennemie du surintendant.

Le brave Cagouleux ne savait que résoudre pour mettre sa conscience à l'aise, quand il eut l'idée d'ouvrir la bourse et d'examiner le billet qu'il devait remettre au sire d'Aulnay.

— Par l'enfer! exclama-t-il, mais ce sont les armes royales que je vois là sur cette cire.

Cette vue changea le cours de ses idées en ce sens qu'elle lui



Lentement, alors, le truand défit son surcot, tira le pli qu'il y avait caché...
(Page 1658.)

fit considérer comme beaucoup plus sérieuse la menace qui lui avait été faite, concernant le coup de dague, comme punition de son indiscrétion s'il parlait.

— Bast! fit-il, messire Orly ne m'a point dit dans quel but le surintendant faisait rechercher la retraite de Gaulthier d'Aulnay;

je puis donc supposer qu'il est animé à l'égard de l'ancien capitaine aux gardes d'excellentes intentions... D'un autre côté, il ne m'a demandé qu'une chose : lui révéler le lieu de cette retraite, mais le cas qui se présente n'a point été prévu ; donc je puis, sans manquer en rien à ma promesse de servir fidèlement messire de Bournonville, remettre ce billet à son adresse.

Ayant ainsi tranquillisé sa conscience, le Cagouleux se mit en marche, tout en monologuant :

— Joël, mon ami, il s'agit de faire un bon usage de tout cet argent qui tombe, comme par miracle, dans ton escarcelle... ma foi, il me semble que je pourrais lever une compagnie de braves et bons garçons maniant avec adresse la lance et l'épée ; j'en prendrais le commandement et me mettrais au service de quelque grand seigneur... j'empocherai ma solde toute entière et ferai vivre mes hommes sur les manants... Voilà, au moins, un état où ne manquent ni le vin, ni les femmes..

Il se tut quelques instants et ajouta en ricanant :

— Puis s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieux est surtout pour les pauvres, on tâchera de lui en faciliter l'entrée ! Voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie, et, pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque bohème, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît chose aussi assurée que d'avaler une pinte de vin de Vougeot.

Soudain, le truand s'arrêta.

— Oui, mais toutes ces belles choses ne passeront de ma cervelle dans le domaine de la réalité que si je retrouve le sire Gaulthier d'Aulnay, et ce n'est point là besogne facile.

Puis, se frappant le front :

— Eh ! double et triple brute que je fais, exclama-t-il, le docteur ès Sorbonne, Jehan de Sarcelles, doit savoir à quoi s'en tenir à ce sujet ; et, comme il ne peut avoir en aucune méfiance mon humble personne, il n'hésitera pas à me confier le secret de messire Orsini.

Sur ces mots, il se remit en marche, se dirigeant à grandes enjambées vers le cabaret du *Chat-qui-Pesche*.

Comme s'y attendait le truand, il trouva Jehan de Sarcelles en grande conversation avec demoiselle Alix, assis tous les deux en un coin de la taverne, tandis qu'à une autre table, Landry et Franc-Picard s'escrimaient l'un contre l'autre à coups de dés.

La vue de l'escholier fit froncer les sourcils du Cagouleux; mais, mettant son intérêt au-dessus de sa haine, et comprenant qu'il importait, avant tout, pour le succès de son entreprise, de ne pas éveiller les soupçons, il accueillit d'un air aimable l'exclamation que Franc-Picard poussa en l'apercevant sur le seuil de la taverne.

— Eh ! maître Joël ! c'est le diable, sans doute, qui vous amène assurément, car voilà bien des jours qu'on ne vous avait vu.

Landry leva la tête et examina curieusement le truand dont il connaissait probablement les nouvelles attaches avec Bournonville, car il lui adressa un coup-d'œil rapide pour lui faire comprendre que désormais il était de ses amis; malgré sa perspicacité ordinaire, l'escholier ne surprit pas ce coup-d'œil.

— Eh ! fit le tavernier, ce jouvencel a raison, maître Joël, par quel hasard extraordinaire vous voit-on céans aujourd'hui... étiez-vous donc absent de Paris, tous ces jours-ci ?

Le truand sourit imperceptiblement et répondit en affectant une grande indifférence :

— En effet... j'ai dû m'absenter pour une affaire importante dont un puissant seigneur m'avait chargé en province... mais me voici de retour, et j'accours retrouver le bon vin et les gais compagnons. Cela vous étonne, compère Landry?

— Non pas, exclama le tavernier, je sais à quoi m'en tenir sur ma cave, et cela ne me surprend aucunement que mes cruchons aient sur un ivrogne tel que vous une puissance attractive... mais, seyez-vous donc, maître Joël.

Et en disant ces mots, Landry désignait de la main au truand un escabeau placé près de sa table.

— Grand merci, répliqua le Cagouleux; mais je veux, auparavant, présenter mes respects au maître ès Sorbonne.

Et s'approchant de Jehan de Sarcelles il s'inclina avec déférence devant lui.

Mais, en même temps, il le regardait de si singulière façon, que le docteur, tout surpris, se pencha vers le truand sous prétexte de lui serrer la main, mais en réalité soupçonnant Joël d'avoir quelques confidences à lui faire.

En effet, le Cagouleux lui murmura vivement à l'oreille.

— Il faut que je vous parle.

Cela dit, il s'éloigna et s'en fut s'asseoir à la table de Landry, se tournant de façon à surveiller le docteur ès Sorbonne.

Celui-ci, de grande intelligence et de profond entendement lorsqu'il s'agissait de philosophie et de théologie, n'était nullement l'homme des intrigues basses et des manœuvres tortueuses auxquelles le mêlait la mission vengeresse dont l'avaient chargé les escholiers du pays latin.

Aussi, en cette occasion, comme en bien d'autres d'ailleurs, manqua-t-il de perspicacité et crut-il que le truand avait à lui faire de la part d'Orsini ou de Guillaume Feutrier quelque importante communication.

Profitant d'un moment où Landry et Franc-Picard étaient absorbés dans une discussion soulevée par un coup douteux, Jehan fit comprendre par signes au Cagouleux, que bientôt il allait sortir et qu'il l'attendrait au dehors.

Le truand indiqua qu'il avait saisi cette correspondance muette et que c'était chose convenue ; puis il prit part à la partie de dés, et Jehan recommença son duo d'amour avec la charmante Alix.

Les deux fiancés causaient de leur prochain mariage.

Prochain !... futur serait plus justement l'expression, et c'est précisément ce qui mettait la fille d'Orsini en fréquente colère ; il suffisait en effet qu'une date fût fixée pour la consécration de leur union pour qu'aussitôt survînt un événement qui reculait cette date à une époque indéterminée.

Et Alix, qu'au fond toutes ces questions politiques intéressait fort peu, Alix pressait, pour la vingtième fois peut-être, le doc-

teur ès Sorbonne d'en finir avec la cérémonie qui devait consacrer leur amour.

Et, cette fois-là, comme les précédentes, Jehan de Sarcelles disait oui du bout des lèvres; mais la jeune fille sentait bien, avec sa perspicacité d'amoureuse, que son amant ne pensait pas un mot de ce qu'il disait.

— Mais, chère et adorable mie, faisait le docteur, ne comprenez-vous donc pas que je veux, le jour de notre union, avoir l'esprit libre et exclusivement occupé de mon bonheur.

— Bast! répondait la jeune fille avec une moue charmante, il vous suffit de songer à votre bonheur, ce jour-là seulement! Moi, je songe au mien tous les jours.

A ce reproche, le visage de Jehan s'assombrit.

— Ne comprenez-vous donc pas, vilaine enfant, dit-il, que toutes ces négociations, toutes ces conspirations, absorbent mon temps et mes pensées ?

— Eh! s'écria-t-elle d'un ton boudeur, c'est précisément ce que je vous reproche, méchant... Vous vous absorbez dans cette politique, de laquelle il ne peut sortir pour vous que de vilaines choses..., et moi, vous me délaissez.

Jehan était au désespoir.

Jamais la nièce de Landry ne s'était montrée aussi affectée des retards apportés à ses noces, et, en ce moment, s'il avait été franc, il aurait avoué qu'il regrettait amèrement de s'être mêlé de ces intrigues, qui ne lui rapportaient rien que des soucis et attristaient tellement sa mie.

Ah! si cela était à recommencer, comme il laisserait de côté la Tour de Nesle et ses orgies, l'Université et ses vengeances, pour se consacrer exclusivement à son amour.

Mais, maintenant, il était trop tard; il avait mis le doigt dans l'engrenage, il fallait que le corps tout entier y passât; il avait fait un serment, il devait le tenir, dût la pauvre Alix en verser toutes les larmes de son cœur, dût son amour s'en trouver momentanément amoindri.

Ce n'était pas au moment où se jouaient les derniers coups de cette formidable partie engagée contre les mystérieux et puissants

assassins de la Tour de Nesle, qu'il devait songer à des réjouissances, lui qui, par le fait, avait été le premier à prononcer des mots de colère et de vengeance contre ceux auxquels on s'était attaqué.

Orsini lui avait bien dit, la dernière fois qu'il l'avait vu :

— Les moments sont proches où d'étranges et terribles choses se verront et où il nous faudra toute notre force et toute notre prudence...

Et, sur ces simples paroles, qui lui faisaient prévoir de grands événements, Jehan de Sarcelles avait encore reculé l'époque fixée pour son mariage avec Alix.

De là, mécontentement et reproches de la jeune fille.

— Je vous assure, Jehan, finit-elle par dire, que si cela dure longtemps encore, un moment viendra où je ne vous aimerai plus.

Égayé par l'invraisemblance même de cette déclaration, le docteur ès Sorbonne sourit et répliqua :

— Pauvre chère âme, que venez-vous de dire? ne plus m'aimer, alors que plus que jamais j'ai besoin de votre amour pour m'aider à supporter des retards qui me font tant souffrir!... Non! je vous connais trop pour vous croire capable d'une telle noirceur d'âme.

Elle le regarda, et devinant la douleur sous l'enjouement avec lequel ces mots avaient été prononcés, elle lui saisit les mains et d'une voix grave, lui dit :

— Ne plus vous aimer, Jehan! le jour où cela arrivera, c'est que je serai morte.

Doucement il l'attira à lui et l'embrassa avec tendresse sur le front.

Puis il se leva et, s'approchant de la table où se trouvait assis Joël :

— A propos, maître truand, fit-il d'un ton détaché, me pourriez-vous bailler des nouvelles de messire Orsini? Voici, ce me semble, longtemps que je ne l'ai point vu.

Le Cagouleux tressaillit imperceptiblement et se fût certaine-

ment trahi s'il avait eu affaire à un homme plus perspicace que le maître ès Sorbonne.

Mais son trouble ne dura que quelques secondes ; il se remit aussitôt et répondit avec assurance :

— Messire Orsini, mais je l'ai vu ce matin, dès mon arrivée à Paris... j'ai même une communication de sa part à vous faire.

Tout en remuant les dés, le Cagouleux avait pensé que c'était encore là le meilleur moyen de causer à Jehan de Sarcelles, sans éveiller aucun soupçon dans l'esprit des assistants.

— Eh bien ! répliqua Jehan, si tu me veux accompagner un bout de chemin, tu me vas narrer cela tout en marchant.

Le truand se leva, serra la main de Landry, eut le courage de prendre celle que lui tendait ironiquement Franc-Picard et sortit sur les pas du docteur.

Une fois dehors, celui-ci demanda vivement :

— De quoi s'agit-il ?

— D'une chose fort grave, fit Joël en prenant un ton mystérieux et en promenant des regards inquiets autour de lui comme s'il eût craint que quelque oreille indiscrète ne fût aux écoutes.

— Parle.

— La vie du sire d'Aulnay est en danger.

Jehan de Sarcelles fit un bond :

— On connaît donc le lieu de sa retraite !

— Il paraît, répondit laconiquement le truand.

— Qui te l'a dit ?... Orsini ?

— Je n'ai point vu maître Orsini.

Le docteur eut un moment de surprise.

— Ce que tu m'as dit tout à l'heure n'est donc pas la vérité ?

— Non.

— Tu n'as pas vu Orsini ce matin ?

— Non, répondit encore le truand.

— Pourquoi alors m'avoir dit...

— Parce que je ne pouvais vous raconter devant les autres qui j'avais vu.

— Et qui as-tu vu ? demanda Jehan.

Le truand se tut ; la question en effet l'embarrassait fort, vu

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

qu'il n'y pouvait répondre de manière satisfaisante, et pour Jehan et pour lui-même.

Néanmoins, après un instant de réflexion, il répliqua hardiment:

— J'ai vu quelqu'un qui s'intéresse à messire Gaulthier.

Puis, se rappelant soudain les paroles prononcées par la personne invisible qui lui avait tendu la bourse gonflée d'or et le billet à destination de l'ancien capitaine aux gardes, il ajouta avec importance:

— Une haute et puissante dame.

Le docteur ès Sorbonne ne put retenir une exclamation, tellement son étonnement était grand et tellement il lui paraissait invraisemblable que la reine — car il ne doutait pas que la haute et puissante dame dont parlait le Cagouleux ne fût Marguerite — que la reine, disons-nous, se fut abouchée avec ce malandrin.

Et, de suite, son étonnement se changea en défiance.

— Une dame, fit-il, t'a parlé de Gaulthier d'Aulnay?

— Oui, répondit le Cagouleux; cela vous surprend?

— Quelque peu, je l'avoue; et que t'a-t-elle dit?

— Que messire d'Aulnay n'était plus en sûreté dans la retraite qu'il a choisie, et elle m'a chargé de l'en prévenir.

— La preuve que tu ne mens pas.

Joël prit un air indigné.

— Maître Jehan, exclama-t-il, on dirait que vous vous méfiez de moi!

— Tu ne me réponds pas, murmura le docteur plus soupçonneux encore; je t'ai demandé la preuve que tu me disais la vérité?

Joël sourit ironiquement.

— Comme preuve, dit-il, j'ai un billet.

— Un billet!... un billet de cette dame!

Le truand inclina affirmativement la tête à plusieurs reprises.

Jehan tendit la main.

— Montre ce billet, dit-il.

Joël fit un pas en arrière.



Le Cagouleux lui fit un signe mystérieux. (Page 1660.)

— J'ai juré de le remettre en mains propres au sire d'Aulnay, grommela-t-il.

— Eh! par saint Treignant! exclama le docteur, je ne veux point te le prendre, mais le voir pour bien m'assurer que tu ne me mens pas.

— Cette confiance m'honore, grommela le Cagouleux.

— Quand il s'agit de la vie d'un homme, on ne saurait prendre trop de précautions, dit sévèrement Jehan; allons, montre ce billet... ou sinon...

— Sinon ? demanda ironiquement le truand.

— Sinon... cherche la retraite où se cache Gaulthier et remets-lui la missive que tu dis avoir pour lui.

Le visage de Joël exprima un profond mécontentement.

— Et quand je vous l'aurai montré, vous m'indiquerez cette retraite ?

— Bien mieux, je te conduirai moi-même auprès du sire d'Aulnay.

— Vous le jurez ? fit le Cagouleux pris de soupçon à son tour.

— Par Notre-Dame ! je le jure, répondit gravement le docteur en levant la main au ciel.

Lentement, alors, le truand défit son surcot, tira le pli qu'il y avait caché et, non sans hésitation, le tendit au docteur qui le saisit brusquement.

D'un coup d'œil, il reconnut l'écriture, et Joël l'entendit murmurer :

— C'est bien elle... voilà qui est étrange !

Et il ajouta en rendant le billet au truand :

— C'est vrai... tu as parlé franc.

Le Cagouleux eut un geste qui signifiait clairement : « C'était bien la peine de douter ! »

— Et, poursuivit Jehan, cette... dame t'a dit de prévenir le sire d'Aulnay ?...

— ... Qu'il n'était plus en sûreté dans la retraite qu'il avait choisie... et aussi de lui remettre en mains propres ce billet.

Bien que le docteur ne fût pas encore revenu de sa surprise, il dit à Joël :

— Suis-moi.

Et tous deux se remirent en marche.

— Allons-nous loin comme ça ? demanda Joël après quelques instants.

— En la porte Barbette, tout contre le logis de Chastillon.

— Et c'est par là qu'est caché le sire d'Aulnay?

— Oui, en une tourelle où l'on ne saurait le découvrir.

— Ce que je vous ai dit doit vous prouver le contraire, maître Jehan.

Celui-ci haussa les épaules.

— Je crains bien que la dame en question n'ait pris ses terreurs pour la réalité.

— Eh! eh! ricana le Cagouleux, les gens du roi sont quelquefois habiles.

— Bast! en admettant qu'ils parviennent à découvrir le lieu où se cache Gaulthier, les mesures sont prises pour l'empêcher de tomber entre les mains de ses ennemis.

— Ah bah! et par quel moyen?

Le docteur jeta un regard de côté sur son compagnon; sans doute cette question le surprit elle, sans doute lui inspira-t-elle des soupçons, car il n'y répondit pas et poursuivit silencieusement son chemin.

La tourelle dont avait parlé Jehan de Sarcelles était adossée à l'encoignure du logis de Châtillon, tout contre le mur d'enceinte construit par le roi Philippe-Auguste ou, pour mieux dire, sous le règne de ce roi, par la municipalité parisienne. Quant au logis de Châtillon il se trouvait à peu près à l'endroit où s'élève aujourd'hui le grand Mont-de-Piété, entre la rue des Blancs-Manteaux et la rue du Plâtre; elle avait son entrée sur le chemin des Templiers, aujourd'hui rue Vieille-du-Temple.

Arrivé là, Jehan de Sarcelles s'arrêta, regarda autour de lui avec précaution, puis s'étant assuré que personne ne pouvait l'apercevoir, il s'approcha d'une petite porte basse, enfouie à moitié sous le lierre et la mousse qui couraient sur les pierres de la tourelle et frappa d'une certaine façon.

Après quelques instants, la porte s'entr'ouvrit et le docteur faisant signe à son compagnon de le suivre, se faufila par l'entrebâillement.

A peine dans l'intérieur, Joël réprima un mouvement de surprise en reconnaissant dans celui qui était venu ouvrir un de ses compères, suppôt comme lui, de la butte Mauconseil; le Cagou-

leux lui fit un signe mystérieux que l'autre comprit sans doute, car il baissa la tête en dissimulant un sourire.

Seul en ce logis duquel, sous peine de risquer sa tête, il ne pouvait sortir, Gaulthier d'Aulnay s'ennuyait fort; non pas que la solitude lui fût à charge, son amour pour la reine lui était une douce occupation ; mais, par moments, la rage s'emparait de lui de ne pouvoir contempler, même de loin, le visage adoré de Marguerite de Bourgogne, et bien souvent, malgré les recommandations qui lui avaient été faites, il aurait mis le pied sur le pavé du roi pour aller rôder aux environs du palais, s'il n'avait eu crainte de causer à Bournonville une trop grande joie en se faisant happer par les limiers qu'il avait lancés à ses trousses.

Ses seules distractions, en dehors de son éternelle évocation de la silhouette de Marguerite, étaient les visites de Jehan de Sarcelles et d'Orsini. Celles de ce dernier avaient un grand charme pour le reclus ; depuis en effet que l'Italien était en rapports avec la reine, il avait pris aux yeux de Gaulthier une importance considérable, en ce sens qu'il pouvait lui parler d'elle; même, un soir, un nuit plutôt, Orsini avait bandé les yeux du jeune homme, et l'avait amené, avec lui, par le souterrain secret, jusque dans la chambre de Marguerite.

Ç'avait été pour tous les deux, pour lui surtout, un moment de radieux bonheur.

Mais depuis, les événements s'étaient précipités, et Orsini, tout entier occupé à comploter la ruine de Bournonville et la mort du roi, n'avait cure des tourments amoureux de Gaulthier d'Aulnay, qui n'avait même pas eu la satisfaction de pouvoir lui demander de nouvelles de Marguerite, le mire n'ayant pas paru à la Tournelle, depuis trois jours.

Aussi poussa-t-il un cri de joie en apercevant Jehan de Sarcelles, et s'avançant à sa rencontre, il lui prit les mains qu'il secoua fébrilement.

— Par mon âme ! s'écria-t-il, vous faites bien d'arriver, maître Jehan, car je crois bien que j'allais mourir.

— Etes-vous donc malade? demanda le docteur tout surpris.

— Non de corps, mais d'âme, riposta Gaulthier.

Puis apercevant Joël qui se tenait dans l'ombre.

— Qu'est celui-ci ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

Jehan de Sarcelles sourit et répondit simplement.

— Un messager.

— Enfin, s'écria le jeune homme, se méprenant sur le sens des paroles de Jean, Orsini m'envoie de ses nouvelles.

Le truand secoua énergiquement la tête.

L'éclair de joie qui brillait dans les yeux de Gaulthier disparut.

— En ce cas, que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix sombre.

— Maître Jehan vient de vous le dire, je veux vous remettre un message.

Le jeune homme haussa les épaules avec indifférence et murmura :

— Un message ! et de qui donc, mon Dieu?

Le Cagouleux sourit et le docteur répliqua :

— Si la personne qui vous écrit est celle que je suppose, ce vous sera une grande joie.

A ces mots, le sire d'Aulnay tressaillit et, regardant Jehan, s'écria d'une voix tremblante :

— Il n'est qu'une personne, vous le savez bien, dont une missive puisse mettre mon cœur en joie.

Le docteur posa son doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence et, lui désignant du coin de l'œil Joël, dans le masque impassible duquel les yeux brillaient de curiosité.

— Qui sait! dit-il, les hasards de la vie sont grands.

Gaulthier tendit la main et, tout frémissant, prit le pli que le truand venait de tirer de son surcot :

— C'est d'elle ! s'écria-t-il, en reconnaissant l'écriture.

Et, fébrilement, il rompit le scel, tandis que, par discrétion, Jehan s'était approché de la fenêtre et tapotait avec ses doigts sur la verrière.

« Mon bien-aimé, écrivait la reine, il me faut absolument te voir ; les jours, loin de toi, me semblent sans fin, et les nuits, que hante ta gracieuse vision, sont interminables ; je veux

te voir, caresser ta blonde chevelure et baiser tes lèvres amoureuses... exige donc d'Orsini, dès que tu le verras, qu'ils te conduise vers moi, par le même chemin que la dernière fois. »

En lisant ces mots, Gaulthier était devenu tout pâle et ses yeux s'étaient mouillés de larmes.

— Comme elle m'aime! murmura-t-il, comme elle m'aime!

Puis, d'un signe, appelant Joël auprès de lui.

— Pourrais-tu aller trouver de suite maître Orsini? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

Tout d'abord interloqué par cette question, le truand balbutia:

— Dame! pour l'aller trouver, je ne demande pas mieux... pour le trouver, c'est tout autre chose.

— Mais enfin, reprit le jeune homme impatienté, tu peux toujours tenter.

Comme le Cagouleux cherchait dans son épaisse cervelle quelle réponse peu compromettante il allait faire, on heurta à la porte.

— Qui vient là? gronda Jehan de Sarcelles en tressaillant.

Il entr'ouvrit donc ensuite la verrière et penchant sa tête au dehors, aperçut Franc-Picard.

Le docteur modula un léger sifflement qui fit lever la tête à l'escholier.

— C'est vous, maître, exclama-t-il, ouvrez vite, j'apporte des nouvelles graves.

Sur l'ordre de Jehan, le truand de garde à la porte, l'entre-bâilla, et quelques minutes après, Franc-Picard entrait tout essoufflé dans la pièce où se tenaient nos personnages.

A la vue du visage décomposé de son élève, le docteur comprit qu'en effet quelque événement important avait dû se produire.

— Eh bien! interrogea-t-il sans attendre que l'escholier eut repris haleine.

— Orsini... Feutrier... balbutia celui-ci.

Le Cagouleux put à peine réprimer un mouvement de surprise et de colère.

— Que le diable lui torde le col, maugréa-t-il à part lui, pour sûr, cet escholier de l'enfer sait la chose.

Cependant Franc-Picard, ayant repris sa respiration, dit d'une voix brève :

— Orsini et Feutrier ont été arrêtés cette nuit.

Une triple exclamation accueillit ces paroles.

— Par saint Treignant ! fit le docteur ès Sorbonne, que nous contes-tu là ?

— Rien qui ne soit l'exacte vérité.

— Et d'où tiens-tu cette nouvelle ?

— De demoiselle Annette, la nièce de maître Carca[illegible].

— Le guichetier du Grand-Chastelet ?

— Lui-même... L'Italien et le diacre sont, paraît-il, dans la fosse où se trouvait le capitaine Buridan.

Jehan de Sarcelles paraissait atterré.

Gaulthier d'Aulnay, lui, pensait à Marguerite et voyait s'évanouir l'espoir de l'aller trouver ; il tomba sur une escabelle et, le visage enfoui dans les mains, se mit à sangloter.

— Mais, poursuivit le docteur ès Sorbonne en s'adressant à Franc-Picard, sais-tu dans quelles conditions ils ont été arrêtés, par qui et en quel nom ils ont été incarcérés ?

L'escholier leva les bras au ciel.

— Non, de tout cela, je ne sais rien.

Jehan de Sarcelles était soucieux.

Le Cagouleux riait sous cape, tout en ayant l'air plus déconfit que tous les autres.

— Çà, dit tout à coup Jehan, il ne convient point que nous nous attardions céans ; il nous faut au plus tôt rejoindre le duc d'Égypte pour examiner avec lui la conduite à tenir en cette circonstance.

Franc-Picard fit la moue.

— Le duc d'Égypte, maître, dit-il, me semble singulier depuis quelque temps.

— Qu'entends-tu par là ? demanda Jehan en fronçant le sourcil.

— J'entends que l'attitude d'Orsini à son égard, l'écart dans

lequel l'Italien l'a systématiquement tenu, semblent avoir refroidi beaucoup son zèle.

— Raison de plus pour que nous l'allions trouver et que nous nous assurions de ses intentions.

L'escholier eut un mouvement d'épaules qui prouvait surabondamment combien il jugeait inutile cette démarche, et, s'inclinant devant Gaulthier d'Aulnay, sortit de la pièce, non sans avoir adressé au Cagouleux un salut narquois.

— Messire d'Aulnay, fit Jehan de Sarcelles, à l'oreille de l'ancien capitaine aux gardes, je vous laisse cet homme qui, outre le billet qu'il vous a remis, paraît avoir à vous narrer de choses intéressantes touchant votre sûreté.

Sur ces mots, il rejoignit Franc-Picard.

Alors Gaulthier tourna vers Joël son regard baigné de larmes.

— Vous avez quelque communication à me faire? demanda-t-il.

— Moi! exclama le truand tout surpris.

— C'est du moins ce que vient de me dire le docteur.

— Eh bien! le docteur en sait plus long que moi... car j'ignore ce qu'il veut dire, riposta Joël d'un ton gouailleur.

Et il ajouta, songeant à la nouvelle bourse promise par la voix mystérieuse.

— Vous plaît-il, messire, me rendre ma liberté.

Gaulthier hocha la tête pour accorder la permission que lui demandait le truand.

Celui-ci donc se retirait, et il avait déjà la main sur le loquet de la porte lorsqu'il s'entendit appeler.

Il se retourna et vit le jeune homme qui venait vers lui.

— Ecoutez, dit Gaulthier à voix basse, vous me paraissez avoir une honnête figure, et je veux me confier à vous.

Le truand tressaillit, pressentant quelque nouvelle aubaine, et répondit en s'inclinant :

— Votre seigneurie est trop bonne en vérité, et...

— Etes-vous un homme que l'appât d'une grosse somme à gagner puisse engager à me servir.

Cette question plongea le truand en une profonde perplexité.



... et alors, un trou noir et béant apparut aux yeux stupéfaits du Cagouleux
(Page 1669.)

Servir Gaulthier, n'était-ce point trahir le surintendant des finances, dont il était dès à présent l'homme-lige?

— Vous hésitez! murmura d'une voix défaillante le jeune homme.

— Je n'hésite pas, répliqua le Cagouleux, qui venait de réflé-

chir, qu'après tout, il ne s'engageait pas en demandant de quel service il s'agissait.

Le visage de Gaulthier devint radieux.

— Vous acceptez alors! s'écria-t-il.

— Je n'ai point dit cela.

Les traits du sire d'Aulnay s'allongèrent.

— Alors... balbutia-t il, quelle réponse me faites-vous?

— Celle-ci, dit nettement le truand, je désire connaître le genre de service que vous attendez de moi.

Gaulthier poussa un soupir de satisfaction.

— La dame qui vous a remis ce billet, est une haute et puissante dame, dit-il.

— Je le sais, répliqua Joël en retenant un sourire.

— Fort riche, ajouta le sire d'Aulnay.

Joël frappa sur son escarcelle et répondit :

— Çà, je le sais aussi.

Le jeune homme poursuivit avec quelque impatience.

— Savez-vous aussi qu'elle est capable, pour un service rendu, de vous donner dix fois la somme qu'elle vous a déjà donnée.

Les yeux du truand s'arrondirent démesurément.

— Par le ventre du Saint-Père! murmura-t-il, voilà qui m'ouvre toutes grandes les oreilles.

Et il ajouta d'un ton obséquieux :

— Parlez, Messire, parlez.

Gaulthier garda un instant le silence, semblant hésiter; puis soudain :

— Vous êtes, n'est-ce pas, fort avant dans les bonnes grâces de maître Orsini.

— Singulière question! pensa le Cagouleux.

Et il répondit :

— C'est-à-dire que maître Orsini avait quelque confiance dans mon activité, mon intelligence et ma fidélité... et qu'il ne dédaignait pas de me confier, à l'occasion, des missions délicates.

Gaulthier, la tête baissée, semblait réfléchir; puis, brusquement, changeant de conversation.

— Comme truand de la butte Mauconseil, dit-il, vous devez connaître tous les coins et recoins de la bonne ville de Paris.

Pensant qu'il s'agissait d'une recherche à faire, Joël répondit en souriant :

— Que le diable me rôtisse tout vif si je ne circulerais pas dans Paris, les yeux fermés aussi facilement que je mets la main dans mon escarcelle.

— Alors, fit le jeune homme en plongeant ses regards droit dans les yeux du Cagouleux, vous devez connaître certain caveau qui court dans les entrailles de la terre jusque sous le Palais de la Cité.

Joël, pris à l'improviste, tressaillit, et ce tressaillement n'échappa pas à Gaulthier.

Le sire d'Aulnay lui saisit la main et, la pressant avec force, lui dit d'une voix vibrante :

— Quoiqu'il en doive advenir, je me veux confier à vous ; aussi bien, si vous me trahissez et que l'on s'empare de moi, ce sera un moyen plus rapide de mettre fin à une existence qui m'est devenue insupportable.

Joël eut un magnifique geste de protestation.

— J'aime la reine, poursuivit Gaulthier, et je meurs de ne point la voir ; par ce billet que vous m'avez remis, elle me mande auprès d'elle et je veux obéir à son ordre... Or, il existe un souterrain qui aboutit à sa chambre même.

Et comme le truand semblait mettre ses paroles en doute, il ajouta :

— Je le sais pour avoir été conduit près de la reine par Orsini lui-même, au moyen de ce souterrain.

Toutes ces choses nouvelles pour lui et dont il promettait de faire son profit auprès de Bournonville, intéressaient fort le Cagouleux ; cependant il ne voyait toujours pas où le sire d'Aulnay voulait en venir.

— Eh bien ! Messire? demanda-t-il du ton dont il aurait dit « que voulez-vous que tout cela me fasse ? »

Gaulthier hésita encore ; puis murmura :

— Connaissez-vous ce souterrain?

Il fut sur le point de s'écrier:

— Comment ne le connaîtrais-je pas, puisque c'est moi qui ai fait arrêter Orsini et Feutrier dans ce souterrain même!

Mais il se mordit les lèvres et se contenta de dire:

— Et en admettant que je le connaisse?...

— Je vous demanderais de m'y conduire.

Joël fit un haut-le-corps.

Décidément cela devenait grave: introduire Gaulthier d'Aulnay, l'ennemi de Bournonville dans la place, bien plus, le conduire dans les appartements de la reine! voilà qui semblait bien en opposition avec les engagements que le Cagouleux avait pris vis-à-vis du surintendant des finances.

Et il allait opposer un refus catégorique à la singulière proposition du jeune homme, lorsque soudain il se ravisa.

Qu'avait-il en effet promis à Bournonville?

De chercher, découvrir et lui révéler la retraite du sire d'Aulnay; rien de plus.

Eh bien! cette promesse, il la tiendrait, et dès qu'il le pourrait, il irait trouver le surintendant pour lui faire connaître le résultat de ses recherches.

Mais il ne s'était nullement engagé à refuser toutes les occasions de gain qui se pourraient recontrer sur son chemin; or, la demande de Gaulthier paraissait devoir avoir au bout nombre considérable d'écus, et dame, les temps étant durs, Joël trouvait que ce serait un crime de repousser l'argent du roi lorsqu'il venait à lui.

Pendant que ce travail se faisait sous le crâne du truand, le sire d'Aulnay, tremblant d'anxiété, attendait, cherchait à lire par avance dans les yeux du Cagouleux quelle serait sa décision.

— Qu'avez-vous résolu? murmura-t-il.

— J'accepte, répondit-il simplement.

— Par mon âme! s'écria Gaulthier, vous êtes un brave homme, et que Dieu me châtie si vous n'êtes point récompensé royalement.

Le truand sourit discrètement, et répliqua ?

— Je ne saurais l'être autrement.

Puis il ajouta :

— Mais pour sortir d'ici, comment ferez-vous? car je ne vous cache pas que les gens du roi battent le pavé de la capitale à seule fin de vous confier à maître Le Testu, le gouverneur du Grand-Chastelet.

Gaulthier haussa les épaules.

— Quelque fins qu'ils soient, répondit-il, je les mets au défi de s'emparer de moi.

— Existe-t-il donc une autre issue?

Sans répondre, le jeune homme se dirigea vers un immense bahut de chêne qui occupait tout un coin de la pièce, et l'ouvrit.

A l'intérieur, des vêtements, des armes étaient pendus.

Gaulthier appuya la main sur un ressort, et le fond du bahut bascula, découvrant une porte de fer percée dans le mur ; puis, au moyen de nouveaux ressorts, cette porte tourna sur des gonds invisibles, et alors, un trou noir et béant apparut aux yeux stupéfaits du Cagouleux.

— Ah ! murmura-t-il entre ses dents, il faut avouer que maître Orsini était un habile homme.

— N'est-ce pas? fit le jeune homme qui avait entendu la réflexion du truand.

Puis il ajouta :

— C'est par là que je dois m'enfuir en cas d'alerte, c'est par là que je sortirai ce soir.

— Et savez-vous où aboutit ce couloir? demanda Joël auquel ce renseignement était doublement indispensable; d'abord pour savoir en quel lieu donner rendez-vous à Gaulthier, ensuite afin de pouvoir donner à Bournonville des détails complets et précis sur la retraite du jeune homme.

— Orsini m'a affirmé que ce souterrain communique avec l'église Notre-Dame.

— En vérité, s'écria le Cagouleux, il faut donc qu'il passe sous la Seine?

Le sire d'Aulnay abaissa la tête affirmativement.

— Et, poursuivit le truand, en quel endroit de la basilique?

— Sous l'autel même de la chapelle de la Vierge.

— C'est merveilleux! murmura Joël.

Puis il reprit après un moment de réflexion :

— Mais, au cas où vous seriez obligé de fuir durant la nuit, vous seriez donc enfermé dans Notre-Dame comme en une geôle.

— Et pourquoi cela?

— Dame! après vespres, les portes de l'église sont fermées.

Gaulthier, que la perspective de voir Marguerite, mettait en gaîté, répliqua en souriant :

— Et ceci!

Il montrait une petite clef qu'il venait de tirer de son escarcelle.

— Qu'est-ce? demanda le Cagouleux.

— De quoi ouvrir la grande porte même de Notre-Dame.

Pour le coup, Joël fut émerveillé.

— Par l'âme du grand saint Grégoire! exclama-t-il, comment vous êtes-vous procuré cette clef?

— C'est le diacre Guillaume Feutrier qui, à prix d'or, l'a obtenue de l'un des desservants.

Le truand baissa la tête; il enregistrait dans sa cervelle tous ces détails qui, aux yeux de Bournonville, vaudraient leur pesant d'écus d'or.

Puis il dit à Gaulthier qui, la face radieuse, le regardait :

— Quand désirez-vous aller chez madame la reine?

— Ce soir même, si c'est possible.

Le Cagouleux réfléchit un moment et répondit :

— Ce soir, soit; lorsque l'heure de nonnes sonnera à la basilique même, sortez par la grande porte; je vous attendrai.

Le sire d'Aulnay se jeta sur la main du truand et la serrant avec force :

— Merci, murmura-t-il; soyez exact et fidèle, et votre fortune est faite.

Et, sur ces mots, il accompagna Joël jusqu'au seuil même de la porte.

Le même soir, après le dernier office, c'est-à-dire vers la huitième heure, les archers préposés à la garde de la basilique de Notre-Dame, aperçurent, en faisant leur ronde, un mendiant loqueteux et misérable accroupi sur la première marche de l'autel, dans la chapelle de la Vierge.

Sans doute, le pauvre diable avait-il nombre de grâces à implorer de la miséricordieuse mère de Dieu, sans doute aussi espérait-il se faire mieux entendre en adressant ses prières à haute voix, car lorsque les gardes s'approchèrent pour le faire sortir et le mettre dehors, ils l'entendirent qui adressait la parole à un personnage invisible.

— Êtes-vous là, disait le malandrin, êtes-vous là ?

Et, les mains jointes, il se penchait vers l'autel, comme s'il espérait en entendre sortir une réponse.

— C'est un fou ! murmurèrent les gardes.

Et ils furent d'autant plus confirmés dans cette opinion qu'ils virent tout à coup le mendiant se lever, d'un air satisfait, en disant :

— A tout à l'heure ! A tout à l'heure !

En se retournant, il se trouva nez à nez avec les archers.

— Eh bien ! firent ces derniers d'un ton narquois, la bonne Vierge vous a-t-elle répondu ?

Le mendiant les regarda un moment en silence, puis répliqua avec un éclair dans les yeux :

— La bonne Vierge est la mère des malheureux ; elle ne pouvait être sourde à mes prières, et je ne doute pas qu'elle ne les exauce.

— Et sans doute, ajouta en ricanant l'un des gardes, lui avez-vous donné rendez-vous ?

— Pourquoi cela ? répliqua le malandrin.

— Parce que nous vous avons entendu dire : « A tout à l'heure. »

Le pauvre hère tressaillit.

— J'ai promis, dit-il, à la vierge Marie, de continuer mes prières sous le porche de Notre-Dame, tout à l'heure, lorsque les portes seraient closes.

— Eh bien ! voici le moment de tenir votre promesse, mon brave homme, car nous faisons notre ronde et fermons les portes jusqu'à demain matin.

Sans dire mot, le mendiant s'approcha de l'autel, plia le genou sur la première marche, en murmurant une fois encore, d'un ton pénétré :

— A tout à l'heure.

Puis il se releva, et, traînant péniblement la jambe, il s'éloigna, suivi des gardiens et faisant résonner les échos du bruit de ses béquilles.

Une fois dehors, il s'accroupit sous le porche et sembla plongé dans de ferventes prières.

Dans l'intérieur de la basilique l'ombre envahissait tout, les chapelles, les autels, les confessionnaux, à mesure, qu'avançant dans leur ronde, les archers éteignaient les cierges, ne laissant derrière eux que les petites veilleuses d'huile parfumée, brûlant d'une lueur incertaine dans leurs suspensions d'or et de pierreries.

Bientôt même, les voûtes sonores cessèrent de se renvoyer de l'une à l'autre les pas des archers, et un silence religieux plein de trouble et de mystère régna dans la maison de Dieu.

Alors, dans la chapelle de la Vierge, un bruit singulier, indéfinissable, se fit entendre, qui eût certainement attiré l'attention des gardes si, à ce moment, leur service terminé, ils n'eussent déjà rejoint l'hôtel de l'évêché.

Peu à peu, ce bruit augmenta, prit corps et devint tout à fait intense ; on eût dit le grignotement d'une souris sur les bois de l'autel, ou encore la morsure d'un instrument d'acier.

Une oreille attentive et perspicace se fût plutôt décidée pour cette dernière supposition ; car le bruit était régulier et sans arrêt, tellement continu qu'un animal n'eût certainement pas pu le produire.

Enfin, le bruit cessa ; mais alors quelque chose de plus étrange encore se produisit.

La nappe brodée de l'autel se souleva doucement et, lentement, mystérieusement, une tête d'homme parut.



... il se coula, semblable à un fantôme, le long des piliers énormes.
(Page 1674.)

Après avoir promené de tous côtés ses yeux pour se convaincre que nul ne pouvait le voir, il colla son oreille contre les dalles pour s'assurer que nul, même au loin, ne pouvait l'entendre, et alors, avec mille précautions, il sortit de sa cachette.

Un instant après, l'homme s'assit sur les marches de l'autel, im-

mobile, impressionné, malgré lui par le silence qui régnait dans la basilique dont la masse imposante semblait peser sur ses épaules pour l'écraser.

Les lecteurs l'ont deviné : cet homme était Gaulthier d'Aulnay.

Après avoir recueilli un moment ses esprits, le jeune homme retira ses poulaines, afin que sa marche n'éveillât sous la voûte aucun écho, puis, dans son manteau enroulé, il prit son épée qu'il agrafa à son ceinturon et dans son manteau même s'enveloppa hermétiquement, se cachant le bas du visage, tandis qu'il enfonçait jusqu'aux yeux son chaperon qu'une longue plume de héron ornait cavalièrement.

Alors, d'une main tenant ses poulaines, de l'autre saisissant la garde de son épée, il se coula, semblable à un fantôme, le long des piliers énormes, s'arrêtant à chaque pas, croyant toujours sentir dans son dos le souffle d'un ennemi ou voir briller dans l'ombre, devant lui, les yeux d'un adversaire, prêt à bondir.

Enfin, il arriva près de la grande porte et, tirant de son escarcelle la clé qu'il devait à l'obligeance de Guillaume Feutrier, il l'introduisit sans bruit dans la serrure; la porte roula silencieusement sur ses gonds et Gauthier se trouva dehors.

Alors il poussa un profond soupir, comme si tout danger était écarté ; puis il regarda autour de lui, cherchant le Cagouleux.

— Personne, murmura-t-il, cet homme m'aurait-il menti ?

Et, soudain son cœur se glaça, à la pensée qu'il ne pourrait pas voir Marguerite.

Comme il ouvrait déjà la bouche pour appeler, il vit, dans l'ombre, une silhouette qui semblait se détacher d'un des piliers de la porte voisine.

La première pensée fut qu'un espion du roi l'attendait là, et il porta vivement la main à son épée, résolu à vendre chèrement sa vie, s'il était contraint.

Mais il sourit de sa surprise, en remarquant que l'homme qui s'approchait de lui, tout pleurnichant, était un mendiant, se traînant misérablement à l'aide de béquilles.

— Mon bon seigneur, geignait le loqueteux, au nom de Notre-Dame la Vierge, la charité, s'il vous plaît!

Gaulthier fouilla dans son escarcelle, en haussant des épaules, et, du bout des doigts, tendit quelques pièces de même monnaie au malandrin.

Celui-ci, au lieu de prendre l'argent, saisit la main du jeune homme.

— Seigneur d'Aulnay ! murmura-t-il.

Gaulthier fit un bond en arrière, et, tirant son épée, en allongea un coup terrible au mendiant.

Mais le fer du jeune homme ne rencontra que le vide, car celui qu'il devait percer, lâchant ses béquilles, avait prestement sauté de côté.

— Par le ventre du Saint-Père! gronda-t-il d'un ton plaisant, est-ce ainsi que vous arrangez vos amis, messire d'Aulnay !

Le jeune homme tressaillit.

— Est-ce donc vous le Cagouleux? demanda-t-il.

— Eh ! qui voulez-vous que ce soit? ricana le truand ; ne vous ai-je pas, tout à l'heure encore, à l'autel de la Vierge, donné rendez-vous ici même ?

Gaulthier était tout honteux de sa méprise.

— Mais aussi, balbutia-t-il, pourquoi ne m'avoir pas prévenu du costume sous lequel vous vous présenteriez à moi?

— C'était bien mon intention, reprit Joël, mais au moment où j'allais vous en informer, les gardes de l'évêché sont arrivés et m'ont prestement mis à la porte.

Puis, il ajouta avec un ricanement :

— Enfin... vous voilà, je suis, malgré votre attaque de tout à l'heure, sain et sauf... Si vous voulez bien, nous allons nous mettre en route.

— Je vous suis, murmura Gaulthier.

Et les deux hommes quittèrent le porche de Notre-Dame.

Comme ils approchaient du bord de l'eau, à l'endroit où se trouvait la barque dont Orsini se servait pour gagner son souterrain, le Cagouleux s'arrêta, et, posant sa main sur le bras de son compagnon :

— Demeurez ici, fit-il à voix basse; ne bougez ni ne soufflez

mot, quelque chose que vous entendiez... à moins, cependant, que vous ne m'entendiez vous appeler.

— Que craignez-vous donc?

— Dans une aventure comme celle où nous sommes engagés, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

— Mais encore? insista le jeune homme.

— Ne vous préoccupez de rien, et accourez, l'épée haute, si je vous appelle.

Sur ces mots, il s'éloigna et descendit prudemment la berge, fort élevée à cet endroit.

Comme il s'y attendait, la barque était rangée le long du bord; mais, à l'approche du Cagouleux, une ombre remua dans le fond du bateau, et bientôt un homme se dressa.

— Est-ce vous, maître Orsini? demanda-t-on.

— Ah! c'est toi! Bertrand, fit Joël en reconnaissant la voix.

— Tiens! c'est le Cagouleux, exclama à son tour l'homme en sautant à terre et en s'avançant vers le truand.

Puis, soudain, un soupçon naissant dans son esprit, il recula, murmurant d'une voix défiante :

— Mais que viens-tu faire ici, à pareille heure?

— Rendre compte à maître Orsini d'une mission dont il m'avait chargé... Mais qu'as-tu donc, tu sembles te défier de moi?

L'autre essaya de rire.

— Non, dit-il, seulement, tout d'abord, j'étais étonné de te voir... mais, puisqu'il s'agit d'une réponse à rendre à maître Orsini, viens.

Puis, voyant que le Cagouleux ne bougeait pas.

— Eh bien! qu'attends-tu? demanda-t-il.

— C'est que voilà, murmura le truand, je ne suis pas seul.

Ce disant, il avait manœuvré de façon à se mettre entre la barque et l'homme.

Celui-ci vit que la retraite lui était coupée et comprit que Joël l'avait trompé.

Il tira sa dague.

— Ah! bandit, gronda-t-il, tu es un traître!

L'autre ricana dans l'ombre.

— Allons, Bertrand, mon ami, fit-il, si tu veux écouter un bon conseil, eh bien ! tu tourneras les talons et tu me laisseras user de la barque à ma fantaisie.

— Joël, mon ami, répliqua l'homme, si tu veux la barque, pour l'avoir tu risqueras ta peau, car je t'avertis que, moi vivant, tu n'y mettras pas les pieds.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le Cagouleux.

D'un brusque mouvement, il se débarrassa de l'ample manteau qui l'enveloppait ; mais au lieu de le laisser tomber à terre, il le fit tournoyer autour de lui et, le développant soudain, ainsi qu'un filet, il le jeta sur la tête de l'homme à la barque qui s'embarrassa dans ses plis et, pendant un moment demeura immobilisé.

Joël profita de ce moment ; d'un bond il se précipita sur son adversaire, l'étreignit à la gorge et serra ses mains ainsi que deux pinces d'acier entre lesquelles le cou du malheureux alla s'aplatissant jusqu'à ce que l'asphyxie fût complète.

Alors, prenant le corps par une jambe, il le traîna au bas de la berge et, d'une vigoureuse poussée, le précipita dans l'eau où il tomba avec un bruit sourd.

Réunissant ses deux mains autour de sa bouche, le Cagouleux fit entendre un cri d'appel, et bientôt Gaulthier accourut, l'épée à la main, comme il lui avait été recommandé.

— Eh bien ! demanda-t-il, cherchant des yeux l'ennemi qu'il devait pourfendre

— Tout est fini, Messire, dit le truand d'un ton satisfait, il ne vous reste plus qu'à embarquer.

Et, en parlant ainsi, il tendait son poing au jeune homme pour lui permettre de quitter terre plus facilement.

Une fois Gaulthier installé, Joël s'assit, prit les rames et, en quelques minutes, aborda à l'entrée du fameux souterrain qui devait conduire le sire d'Aulnay aux pieds de Marguerite.

Les grandes joies, comme les grandes douleurs, sont muettes ; aussi Gaulthier suivit-il son guide en silence, montant quand il montait, descendant quand il descendait, tournant à droite ou à

gauche, sans manifester le moindre étonnement ni la moindre crainte.

Joël, en homme avisé, s'était muni d'une cire dont la lueur douteuse éclairait à peine la marche des deux hommes.

Enfin, après de longs détours, le jeune homme remarqua que la nature du terrain avait changé ; au lieu d'un sol limoneux et trempé d'eau par moments, son pied rencontrait maintenant des sortes de dalles, non cimentées il est vrai, mais correctement alignées et placées les unes auprès des autres ; les parois du souterrain ne suintaient plus l'humidité, l'air était moins rare et plus sec.

Bientôt on se trouva au bas d'un escalier aux marches étroites et fort élevées qui semblait monter à perte de vue, en tournoyant, dans des murailles de granit.

Le truand s'arrêta.

— Eh bien ! demanda Gaulthier tout anxieux, sommes-nous donc arrivés ?

— Non, Messire, seulement, si vous le permettez, je vous attendrai ici.

— Et pourquoi cela ? fit le jeune homme surpris.

— Parce que, riposta le Cagouleux après un moment d'hésitation, j'ai accompagné plusieurs fois maître Orsini en de semblables expéditions, et je dois vous avouer...

Joël s'arrêta.

Le jeune homme le regarda tout surpris.

— Je dois vous avouer, poursuivit le truand, que j'ai entendu une partie de la conversation de l'Italien et de dame Marguerite.

Gaulthier fronça le sourcil de façon significative.

Le Cagouleux se mit à rire et poursuivit :

— M'occupant moi-même de politique, ce qu'ils disaient pouvait être pour moi de quelque importance ; mais je ne vous cache pas que les duos d'amour sont pour moi choses fastidieuses... c'est pourquoi j'use de discrétion.

Et, s'asseyant sur la première marche :

— Allez donc seul, murmura-t-il, vous me retrouverez ici en descendant.

Gaulthier saisit la torche et, les jambes tremblantes, le cœur serré dans la poitrine, la tête en feu, tellement grande était son émotion, il s'engagea dans l'escalier.

Longtemps il monta, car les marches s'ajoutaient les unes aux autres indéfiniment, enfin une porte se présenta devant lui, porte à peine assez grande pour livrer passage à un homme.

Un grand moment il s'arrêta, autant pour reprendre haleine que pour comprimer les battements de son cœur.

Puis, s'armant de courage, il pressa sur un bouton trop apparent pour n'être pas le ressort au moyen duquel s'ouvrait la porte, et la porte s'ouvrit.

Une bouffée d'air chaud et parfumé vint frapper le jeune homme en plein visage.

Gaulthier chancela.

Ce parfum, il le reconnaissait; c'était celui dont Marguerite faisait usage; ce souffle tiède, il le reconnaissait, c'était l'haleine dont Marguerite le caressait, lorsqu'il était agenouillé à ses pieds et que la reine se penchait vers lui pour baiser ses boucles blondes.

Une tenture masquait la porte; le sire d'Aulnay la souleva avec précaution et avança la tête.

La pièce dans laquelle plongeaient ses regards était la chambre à coucher de Marguerite, et la tenture qu'il venait de soulever se trouvait précisément placée à la tête du lit de la reine.

Gaulthier dut se retenir désespérément à la tapisserie pour ne point tomber.

Ses yeux, après avoir erré quelques instants à travers la pièce, qu'éclairait seulement la lueur vague d'une lampe d'albâtre, venaient de se reporter tout près de lui, sur le lit immense que dominait un majestueux baldaquin.

Et, sur ce lit, enveloppée de couvertures de lin noires, qui faisaient ressortir la blancheur de sa peau, Marguerite dormait.

A cette vue, le sire d'Aulnay ne put retenir un cri de joie et d'amour.

Sans calculer combien son action était imprudente, il se précipita dans la chambre, et, tombant à genoux près du lit, se saisit

d'une des mains de Marguerite, qui pendait le long des couvertures, et la couvrit de baisers passionnés et fous.

Sans doute la reine, ainsi qu'il lui arrivait souvent, rêvait-elle de son beau capitaine aux gardes, car, ouvrant doucement les yeux, comme si ces caresses étaient la continuation d'un rêve, elle murmura d'une voix encore inconsciente :

— Toi ! mon Gaulthier, toi !

Puis, tout à coup, elle poussa une exclamation délirante, et, saisissant entre ses mains la tête du jeune homme, elle le baisa furieusement sur les lèvres.

— Toi ! répéta-t-elle encore d'une voix pleine de surprise, toi ici !

Il la regarda, comme s'il ne comprenait pas bien le sens de ses paroles.

— Ne m'avez-vous pas fait dire de vous venir trouver ?

— C'est vrai, répliqua-t-elle ; mais pouvais-je penser qu'Orsini se trouverait là à propos pour te permettre d'exécuter si rapidement mon désir.

— Orsini ! exclama à son tour le sire d'Aulnay stupéfait ; mais ce n'est point lui qui m'a accompagné ici.

La reine se redressa sur son séant, et, considérant Gaulthier avec des yeux effarés :

— Ce n'est point Orsini qui t'a amené, s'écria-t-elle ; et qui donc est-ce ?

— Un homme, son confident ordinaire... celui-là même qui m'a apporté ce billet de ta part.

— Mais, malheureux, nous sommes perdus ! s'écria Marguerite, dont l'épouvante allait croissant.

— Perdus ! et pourquoi ?

— Parce que cet homme est un ennemi.

— Comment ! un ennemi !... un ennemi de qui ?

— De toi !

— Je ne comprends plus, balbutia le sire d'Aulnay.

— Cet homme appartient à Bournonville.

— Impossible ! c'est celui qui m'a aidé à m'échapper le jour de mon supplice.



A peine Gaulthier eut-il le dos tourné qu'elle porta cette larme à ses lèvres et la but. (Page 1685.)

— Et je te dis, moi, que cet homme est un traître... car je l'ai entendu, moi-même, promettre à Orly, l'ami du surintendant, de découvrir ta retraite pour te livrer à Bournonville.

Gaulthier était atterré.

— Alors? demanda-t-il.

— Alors, en ce moment peut-être, il court prévenir le surintendant.

Et lui jetant les bras autour du cou :

— Il faut fuir, mon Gaulthier, fuir au plus vite, car d'un instant à l'autre, ce maudit va arriver.

— Fuir! s'écria lamentablement le jeune homme, vous quitter!... oh! Marguerite!... Marguerite!

— Mais, demanda-t-elle soudain, pourquoi t'être fié à ce bandit et n'avoir pas fait prévenir Orsini?

A son tour, il la regarda, plein d'étonnement.

— Orsini!... ne savez-vous donc pas?...

Elle eut tout à coup le pressentiment d'un grand malheur, et balbutia :

— Non, je ne sais pas.

— Le roi a fait arrêter Orsini et Guillaume Feutrier!

La reine devint pâle et pensa défaillir.

— Orsini arrêté! murmura-t-elle d'une voix mourante, que dis-tu là? où et comment?

— Je n'en sais pas davantage que ce que je viens de vous dire... le mire et son compère sont, en ce moment, au Grand-Chastelet.

La tête baissée, Marguerite réfléchissait.

L'arrestation de ces deux hommes constituait pour elle et un grand danger et un grand malheur.

Un grand danger! elle connaissait en effet suffisamment Guillaume Feutrier pour savoir qu'elle n'avait à attendre de lui que mensonge et trahison.

Entre les mains d'un ennemi tel que Bournonville, le diacre pouvait devenir un instrument terrible, peut-être même la cause de sa perte.

Il importait donc qu'elle le vît au plus tôt, qu'elle s'entendît avec lui... bref, qu'elle avisât aux moyens de le réduire au silence.

Quant à Orsini, d'autres intérêts plus chers encore que sa vie et sa liberté étaient en jeu.

Il fallait à tout prix qu'elle lui causât, qu'à force de prières,

de supplications, de larmes, de menaces même, elle lui arrachât ce secret au moyen duquel il la tenait en son pouvoir depuis plusieurs mois, ce secret qui constituait pour elle, avec son amour pour Gaulthier, le seul but de sa vie, la seule espérance de bonheur qui lui restait pour l'avenir.

— Marguerite! murmura douloureusement le sire d'Aulnay.

— Il faut fuir, Gaulthier, répéta-t-elle, il faut fuir plus que jamais... la nouvelle que tu viens de m'annoncer est pour moi d'importance telle qu'il me faut rassembler mes esprits... va donc, j'ai besoin d'être seule.

Et, comme désespéré, il se levait pour se retirer, elle l'arrêta, frappée d'une idée subite :

— Mais tu ne peux partir par où tu es venu, murmura-t-elle.

— Et pourquoi cela?

— Parce que si l'homme qui t'a conduit ici est ce que je suppose, c'est-à-dire un traître au service de Bournonville, le souterrain doit être plein de gardes chargés de t'arrêter, au cas où tu chercherais à t'enfuir.

— Eh ! par mon âme! gronda le sire d'Aulnay, qu'ils m'arrêtent donc, qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront!... aussi bien la vie m'est à charge, et je saurai gré à celui qui m'en débarrassera.

La reine le regarda, navrée au fond du cœur du désespoir peint sur le visage du jeune homme.

— Enfant, dit-elle, qui n'as point assez de force et point assez de courage pour refouler ton amour au fond de ton cœur, alors que les événements exigent de viriles résolutions au lieu de doux murmures d'amour.

Accablé, il s'était laissé tomber sur un carreau de velours et, la tête entre les mains, il pleurait silencieusement :

— Allons! Gaulthier, du courage et au lieu de te désoler, cherche un peu avec moi par quel moyen tu pourrais bien t'échapper d'ici.

Il eut un mouvement d'épaules plein d'insouciance et murmura d'une voix amère :

— Qu'importe ma vie et ma liberté... ne vous souciez pas de moi, mais uniquement de vous, Marguerite.

La reine, subitement impatientée de cet accablement, elle que les plus grands malheurs trouvaient debout et énergique, prête à la lutte, s'écria :

— Tu veux mourir! tu veux gémir dans un cul de basse-fosse! soit... mais qu'adviendra-t-il quand les gardes du surintendant des finances, entrant tout à l'heure en cette chambre, y trouveront messire Gaulthier d'Aulnay ?

Elle éclata d'un rire strident et ajouta, railleusement :

— Tu veux donc faire tomber ma tête.

D'un geste indigné, il protesta :

— Donc, continua-t-elle, comme tu ne veux point me perdre, je t'ordonne de tout faire pour te sauver et me sauver en même temps.

Tous les deux gardaient le silence, réfléchissant, quand soudain un sourire illumina la face de Marguerite.

— J'ai trouvé, dit-elle.

Et l'appelant d'un signe auprès d'elle.

— Il te faut, dit-elle, rester ici jusqu'au jour.

Il fit un mouvement de surprise et répliqua :

— Mais il me sera bien plus difficile de m'évader.

Elle secoua la tête :

— Au contraire ; car tu sortiras par la porte même du palais.

Et, riant de l'étonnement du jeune homme :

— Tu vas voir, dit-elle.

D'un bond elle se leva et courut à un petit cabinet attenant à son appartement et communiquant à la salle où couchaient les caméristes.

Elle revint au bout de quelques instants, suivie d'une vieille femme, que Gaulthier reconnut pour dame Aloyse, la première camérière de la reine.

En apercevant Gaulthier, la vieille n'eut aucune surprise ; elle se contenta de s'incliner respectueusement et attendit que sa maîtresse, pour laquelle elle avait un dévouement profond, voulût bien lui expliquer la présence du jeune homme.

— Ma bonne, fit Marguerite, voici le sire d'Aulnay qui, poursuivi par les gens de Bournonville, chassé de la retraite qu'il avait choisie, est venu chercher un refuge ici.

Dame Aloyse garda le silence.

— Seulement, continua la reine, il s'agit à présent de le faire sortir d'ici.

— Et Votre Majesté a compté sur mon dévouement?

— Oui, ma bonne Aloyse, j'ai pensé à ceci : c'était à donner au sire d'Aulnay le costume d'une de vos chambrières et de le faire sortir du palais par l'escalier réservé aux gens de service, demain matin aussitôt l'ouverture des portes.

— En effet, Madame, ce plan peut réussir.

— Il s'agit donc de le mettre à exécution.

Puis, se tournant vers Gaulthier, elle lui demanda :

— Vous n'éprouverez, n'est-ce pas, aucune répugnance à courir par les rues avec des vêtements de jouvencelle?

Il hocha la tête et répondit :

— Je suis à vos ordres, Madame.

— En ce cas, dit Marguerite, suivez dame Aloyse et prenez garde de faire aucun bruit qui puisse attirer l'attention de ces jeunes babillardes.

Elle tendit sa main au jeune homme qui, s'inclinant, la baisa respectueusement.

Mais la reine sentit en même temps une larme qui tombait sur sa main.

A peine Gaulthier eut-il le dos tourné qu'elle porta cette larme à ses lèvres et la but.

Tout à coup, elle rappela dame Aloyse, et, se penchant à son oreille, lui dit :

— Vous mettrez de côté les vêtements de sire Gaulthier et en ferez un paquet que vous porterez dans mon oratoire.

A peine seule, Marguerite jeta sur ses épaules un long vêtement de nuit, et, sortant de sa chambre, une cire à la main, se dirigea à travers les couloirs sombres vers le cabinet aux écritures de Loys le dixième.

Par bonheur, la porte n'était pas fermée; la reine l'ouvrit,

entra dans la pièce, marcha droit à un bahut où s'enfermaient les parchemins royaux, y plongea la main et en prit un, sur lequel elle apposa le sceau du roi.

Puis elle se retira comme elle était venue et rentra dans ses appartements.

Dans les rues, les crieurs annonçaient la deuxième heure de la nuit, lorsque la reine, en poussant un soupir de satisfaction, se mit au lit.

CHAPITRE LXXXVIII

De l'étrange visite que reçut maître Le Testu.

La huitième heure tintait au couvent des Ménétriers lorsqu'un jeune homme, d'élégante tournure, enveloppé dans un grand manteau que soulevait cavalièrement la pointe d'une longue épée, traversa à pas rapides la place du Grand-Chastelet, en faisant sonner les chaînettes de ses éperons.

Arrivé devant le donjon royal, il sembla hésiter un moment, puis tournant à droite, longea les fossés jusqu'à la petite poterne située près du bord de l'eau à laquelle il s'arrêta.

Là encore, il eut une hésitation, puis prenant brusquement une décision, il heurta fortement du pommeau de sa dague et attendit.

Un petit judas s'ouvrit alors dans la porte, découvrant un visage rogue qui n'était autre que celui de notre vieille connaissance, maître Carcajou.

Sans doute le peu aimable portier s'apprêtait-il à apostropher dans les termes qui lui étaient familiers, le nouveau venu, lorsqu'il vit luire dans l'ombre la plume blanche de héron qui ornait le chaperon du gentilhomme.

Carcajou imposa, par prudence, une sourdine à sa mauvaise humeur et demanda avec assez d'humilité:

— Qu'y a-t-il pour votre service, Messire ?

— Ceci d'abord, dit le jeune homme en tendant du bout des doigts à travers les grilles du judas une pièce d'or qui alluma dans l'œil du portier une étincelle de convoitise.

— Et ensuite? fit-il, en mettant dans sa voix toute la douceur dont il fut capable.

— Ouvre-moi.

Mais, tout en empochant la pièce d'or, maître Carcajou qui n'était pas un imbécile, se fit la réflexion suivante : « On veut me séduire, donc on n'est pas animé d'intentions avouables ; prenons garde. »

Il ne répondit pas et n'ouvrit pas.

— Oh là ! drôle, fit le jeune homme en grossissant sa voix, ne m'as-tu pas entendu ?

— Si, parfaitement, Messire, riposta le portier avec politesse.

— Que ne m'ouvres-tu, en ce cas ?

— Parce que les ordres sont formels.

— Et ces ordres, quels sont-ils ?

— Ne laisser pénétrer personne, au Grand-Chastelet, après le coucher du soleil.

Le jeune homme frappa du pied et, par l'ouverture du guichet, une seconde pièce d'or brilla.

Maître Carcajou prit cette seconde pièce qui alla rejoindre la première dans son escarcelle ; les règlements ne lui interdisaient pas d'accepter les libéralités des étrangers.

Voyant que toute sa bourse passerait entre les mains du portier. sans lui faire enfreindre sa consigne, le jeune homme lui dit d'un ton où le dépit perçait :

— Mon ami, voudriez-vous me rendre un service ?

— Avec plaisir, si toutefois, ce service n'est pas contraire au règlement.

— Je ne pense pas ; il s'agit simplement d'aller prévenir maître Le Testu, gouverneur du Grand-Chastelet, que je l'attends ici, ayant à lui parler.

Carcajou fit un bond formidable.

— Etes-vous fou, grommela-t-il, ou me voulez-vous faire perdre ma place ?

— Dame, répliqua placidement l'étranger ; vous m'avez dit qu'il était interdit d'introduire personne au Grand-Chastelet après le coucher du soleil, alors je suppose, peut-être à tort, que tout au moins l'on peut en sortir.

Carcajou secoua la tête.

— On ne sort pas plus qu'on n'entre... et quand à déranger maître Le Testu au moment de son souper, ce n'est certes pas moi qui m'y hasarderai.

— Même pour l'aller prévenir qu'il est mandé par un envoyé du roi.

Le portier devint rêveur.

— Mais si vous étiez porteur d'un message royal, grommela-t-il, pourquoi passer par cette porte ?

Le jeune homme se mordit les lèvres et ne répondit pas.

— Et puis, ajouta Carcajou dont le soupçon grandissait à mesure qu'il réfléchissait, pourquoi si vous pouvez vous faire ouvrir la porte en montrant l'ordre du roi, chercher à me gagner en me donnant de l'or ?

Et, sur ces mots, il ferma le guichet.

— Je te jure, cria alors le jeune homme d'une voix menaçante, que si tu ne m'ouvres pas, ta tête ne restera pas longtemps sur tes épaules.

Malgré lui, Carcajou fut impressionné de ces paroles et du ton avec lequel elles étaient prononcées.

Lentement il revint sur ses pas, et de nouveau son visage apparut à la grille du judas.

— Ouvre-moi, dit l'étranger, d'un ton radouci, et ta fortune est faite.

En même temps il tirait de son escarcelle une lourde bourse d'or qu'il montrait au portier à travers les barreaux.

Probablement Carcajou fut-il plus alléché par la vue des écus d'or contenus dans la bourse, qu'effrayé par le châtiment qui l'attendait s'il enfreignait les règlements, car la porte roula sans bruit



Marguerite de Bourgogne, vêtue en cavalier, apparaît aux yeux stupéfaits du gouverneur. (Page 1691.)

sur ses gonds, juste assez pour livrer passage au jeune homme qui, prestement, se glissa dans l'intérieur du donjon.

— Enfin ! murmura-t-il.

Puis il ajouta en laissant tomber dans la main largement ouverte du portier la bourse promise.

— Il s'agit maintenant de me conduire ou me faire conduire de suite auprès de maître Le Testu.

Le visage du portier se rembrunit.

— Çà, grommela-t-il, c'est plus difficile.

Le jeune homme sourit.

— Eh Pâques Dieu ! c'est donc le diable en personne que ce Le Testu? demanda-t-il.

— C'est l'heure de son repas, répliqua le portier, et il n'aime pas qu'on le dérange à ce moment-là.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Qu'on lui dise qu'un messager de dame Marguerite de Bourgogne désire l'entretenir de suite.

Et, dans la voix du jeune homme, il y avait un tel accent d'autorité que Tortelier, sans murmurer, s'éloigna, la tête basse, les épaules courbées.

L'étranger, en attendant qu'on lui vînt rendre reponse, se promenait de long en large, le chaperon enfoncé jusqu'aux yeux, le bas du visage enfoui dans les plis de son manteau.

— Si Votre Seigneurie veut se donner la peine de me suivre, dit respectueusement un varlet qui accompagnait Carcajou.

Quelques instants après, le jeune homme était introduit dans le cabinet du gouverneur du Grand-Chastelet.

De maussade humeur, suivant son habitude lorsqu'on interrompait son repas, celui-ci n'invita même pas le nouveau venu à prendre un siège.

Le jeune homme, sans y être convié, s'assit.

Ce que voyant, maître Le Testu fronça le sourcil et demanda d'un air rogue :

— C'est vous qui êtes porteur d'un message de la reine ?

Silencieusement, le jeune homme s'inclina, en dissimulant un sourire railleur.

— Cet ordre, où est-il ? fit Le Testu en lui tendant la main.

Ces mots avaient été prononcés avec un tel accent de grossièreté que l'étranger battit nerveusement le sol de la pointe de sa poulaine et que ses doigts claquèrent avec impatience.

— Avant que de vous répondre, messire Le Testu, dit l'étran-

ger, je vous demanderai la permission de vous adresser une question.

Surpris, le gouverneur du Chastelet regarda son interlocuteur.

— Parlez, dit-il laconiquement.

— Je désirerais savoir si vous avez l'habitude de recevoir avec un pareil sans-gène et une semblable attitude les messagers royaux.

Indigné de ce langage, maître Le Testu bondit sur son siège, et, s'avançant vers le jeune homme :

— Par l'âme du Saint-Père! grommela-t-il, est-ce pour me faire la leçon que dame Marguerite vous a envoyé vers moi ?

Un petit ricanement sec lui répondit.

— Savez-vous bien, poursuivit Le Testu dont la colère ne connaissait plus de bornes, savez-vous bien que cela pourrait vous coûter cher?

Nouveau ricanement.

— Je ferai mon rapport à la reine, s'écria le gouverneur.

Le jeune homme s'était levé.

— Faites-le lui donc de suite, dit-il, messire Le Testu; la reine vous écoute.

Et, enlevant rapidement le chaperon qui lui masquait le visage, laissant tomber à terre l'ample manteau dont elle était enveloppée, Marguerite de Bourgogne, vêtue en cavalier, apparut aux yeux stupéfaits du gouverneur.

Un moment, Le Testu demeura muet et immobile comme frappé de la foudre.

Puis, soudain, s'agenouillant et courbant la tête :

— Que Votre Majesté me pardonne, balbutia-t-il d'une voix confuse.

Marguerite le regarda quelques instants d'un air sévère; puis, enfin, lui tendant la main :

— Relevez-vous, messire Le Testu, dit-elle, sans pouvoir s'empêcher de sourire de la mine confuse du vieux bonhomme, vous êtes un fidèle serviteur auquel cette leçon profitera, j'espère.

Respectueusement, le gouverneur du Grand-Chastelet effleura de ses lèvres la main royale, et se releva, attendant dans une

attitude pleine d'humilité qu'il plût à la reine de lui dicter des ordres.

— Vous avez de nouveaux prisonniers, ici, n'est-ce pas? demanda enfin Marguerite.

Le Testu tressaillit.

— Votre Majesté sait donc? balbutia-t-il...

Il s'arrêta net au milieu de sa phrase, en voyant Marguerite froncer le sourcil.

— Et pourquoi ne saurais-je pas? demanda-t-elle d'une voix brève.

Assez embarrassé, le gouverneur murmura :

— Messire de Bournonville avait exigé que cette arrestation fût tenue secrète.

— Le roi en a jugé autrement, riposta la reine avec hauteur.

Elle ajouta d'un ton railleur :

— Messire Le Testu y verrait-il quelque inconvénient?

Le visage du gouverneur s'empourpra d'une subite rougeur.

— Votre Majesté raille, fit-il; notre Sire le roi n'est-il point le maître?

La reine poussa un léger soupir de satisfaction et ajouta :

— En ce cas, maître Le Testu, vous ne trouverez pas étrange que mon noble époux désire, tout comme messire de Bournonville, garder le secret sur ses faits et gestes?

Le gouverneur s'inclina profondément.

— Je n'aurai garde, balbutia-t-il.

— Donc, poursuivit Marguerite, le roi et moi pouvons compter sur votre absolue discrétion sur la démarche que je tente ce soir auprès de vous?

Le Testu se redressa.

— Votre Majesté douterait-elle de ma fidélité et de ma paroie? demanda-t-il d'une voix vibrante d'indignation.

D'un geste de la main, la reine apaisa ce courroux et répondit :

— Calmez-vous, maître Le Testu; vous êtes un vieux serviteur et avez derrière vous trop de loyaux services pour que nous ne puissions nous en remettre à vous.

Un sourire de satisfaction courut sur les lèvres du gouverneur.

Il s'inclina, et Marguerite prit ce salut pour une marque d'obéissance absolue.

— Or donc, dit-elle, vous m'allez conduire au cachot d'Orsini.

Le Testu fit un brusque mouvement, mais ne répondit pas.

— Qu'y a-t-il? demanda la reine, auquel le geste de surprise du gouverneur n'avait pas échappé.

— C'est que... balbutia le pauvre homme dont le front se couvrit d'une abondante sueur... c'est que...

Un regard courroucé de Marguerite lui coupa la parole et les jambes, car il dut s'appuyer contre le mur pour ne point défaillir.

— Allons, gronda-t-elle en frappant le sol du pied avec impatience, hâtez-vous de vous expliquer... quelle nouvelle complication se présente qui vous fait hésiter après vos protestations de dévouement?

Le malheureux courba la tête et tint ses regards attachés sur les dalles, tout en murmurant :

— Les règlements.

— Eh! s'écria Marguerite avec emportement, vous êtes bien osé de me parler de règlements, à moi, la reine!

— Que Votre Majesté me pardonne; mais je ne puis faire autrement, répliqua-t-il.

Elle réfléchit quelques instants, et demanda brusquement :

— Ces règlements, que disent-ils ?

— Que nul, même le plus haut seigneur, ne peut être admis à visiter un prisonnier s'il n'est porteur d'une autorisation spéciale du roi.

— Et moi, la reine, je dois me soumettre à ces règlements.

Pour toute réponse, Le Testu s'inclina jusqu'à terre.

Alors, Marguerite sourit comme si l'attitude et le langage du gouverneur la satisfaisaient entièrement; puis elle lui dit d'une voix douce :

— Allons, maître Le Testu, je rendrai compte à mon époux

le roi de la façon dont vous remplissez votre charge, et nul doute qu'il ne vous fasse tenir une marque de satisfaction.

Eperdu de joie, en entendant ce langage, le gouverneur se redressa.

— C'était donc une plaisanterie, balbutia-t-il.

— Non, Messire, c'était une épreuve.

— Alors, murmura le bonhomme, Votre Majesté a une autorisation du roi?

Sans répondre, Marguerite prit dans son escarcelle le parchemin soustrait par elle, la veille au soir, dans le cabinet aux écritures de Loys X, et le tendit au gouverneur.

Celui-ci le prit, le déplia lentement, et s'approchant de la cire s'apprêta à y jeter les yeux.

D'un geste, Marguerite l'arrêta.

— Voulez-vous donc pousser l'épreuve jusqu'au bout? demanda-t-elle,

— C'est mon devoir, dit-il simplement, que Votre Majesté me pardonne.

Et il commença la lecture.

Mais à mesure qu'il avançait, son visage, tout à l'heure radieux, se rembrunissait, et quand il eut fini, exprimait une profonde inquiétude.

Marguerite, cependant, ne le quittait pas des yeux.

— Qu'y a-t-il donc, maître Le Testu? demanda-t-elle.

Le gouverneur hésita un moment, puis répondit avec humilité :

— Je suis prêt à accompagner Votre Majesté, seulement...

— ... Seulement? répéta Marguerite.

— ... Je supplierai Votre Majesté de se rappeler que je suis un vieux serviteur, que j'ai des enfants et que si, par hasard, je perdais la vie ou seulement ma charge, ma famille...

Il n'acheva pas; un sanglot l'étranglait ; il se contenta de joindre les mains dans un geste suppliant.

Émue de la soumission résignée du bonhomme, la reine s'approcha et lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Gardez sur cette aventure une discrétion semblable à celle

que moi-même je garderai, dit-elle, et vous n'avez aucune crainte à concevoir...

Le Testu s'inclina en silence; puis il se dirigea vers un petit bahut dont la porte, toute bardée de fer, était garnie d'une quantité de serrures grandes et petites; dans ce bahut, il prit un trousseau de clés et se tournant vers la reine.

— Si Votre Majesté veut me suivre, dit-il, je vais avoir l'honneur de la conduire vers les prisonniers.

En même temps il allumait une cire placée dans une lanterne de corne et, précédant Marguerite, sortit de l'appartement.

Dans le vestibule, des gardes dormaient au lieu de monter leur faction.

Le gouverneur fronça le sourcil, la reine sourit et tous deux passèrent sans bruit.

Puis commença, à travers les cours désertes, les couloirs sombres, les escaliers glissants et les souterrains suintant d'humidité, une interminable course.

— Quel est celui des deux prisonniers que Votre Majesté veut voir le premier, demanda le gouverneur en s'arrêtant devant la porte d'un cachot, celui-là même où avait été enfermé le capitaine Buridan

— Ne sont-ils donc point tous deux dans la même geôle ? fit Marguerite.

— Non, Madame, les prisonniers d'État sont toujours claustrés séparément.

Il sembla à Le Testu qu'un léger soupir accueillait sa réponse; mais il ne sourcilla pas.

— Menez-moi près d'Orsini, répliqua brièvement la reine.

— Point ne vous sera besoin d'aller bien loin, dit le gouverneur en cherchant dans son trousseau une clé qu'il introduisit dans la porte devant laquelle il était arrêté.

Puis, tirant le verrou et enlevant les barres de fer, il poussa la porte qui s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés, et, s'effaçant contre le mur :

— Passez, Madame, dit-il à voix basse.

La reine entra, suivie de Le Testu qui s'adressant à un person-

nage, confondu sans doute dans l'ombre du cachot, car tout d'abord Marguerite ne l'aperçut pas.

— Seigneur Orsini, dit-il, voici un gentilhomme qui désire s'entretenir avec vous, je vous laisse ensemble.

Et il sortit.

Depuis son arrestation, c'est-à-dire depuis quarante-huit heures, l'Italien avait beaucoup médité et le résultat de ces méditations n'avait pas été sans l'inquiéter fort.

Le crime dont il était convaincu était de ceux que la justice de ce temps-là punissait des supplices les plus épouvantables; il savait en outre que, en supposant même que le roi fît grâce, que Bournonville cessât de vouloir la mort de son ennemi les juges, eux, ne se laisseraient pas fléchir.

En outre, l'envoûtement était considéré comme un crime contre Dieu même et, en admettant que les juges se laissassent fléchir ou influencer, le légat du pape était là pour réclamer justice et vengeance au nom de l'Église.

Donc, de ce côté-là, Orsini ne pouvait conserver nul espoir.

D'un autre côté, il savait que son complice était homme à nier toute participation au crime et même à inventer toutes sortes de mensonges pour dégager sa propre personne d'une aventure dont la mort et le bûcher devaient être la conclusion fatale.

Sans compter que Guillaume Feutrier avait dans son jeu un atout : sa situation d'homme d'église, qui donnerait à ses affirmations un grand poids.

Une seule chance restait à Orsini, c'était Marguerite.

Si la reine était mise au courant de son arrestation, il savait bien qu'elle ne le laisserait pas mettre à mal.

Il la tenait entre ses mains, non plus comme femme, non plus comme reine, mais comme mère.

Ce secret dont il lui avait affirmé être possesseur, touchant ses enfants, ce secret qui, plusieurs fois déjà, l'avait mise aux pieds d'Orsini, ce secret lui sauverait la vie, à lui.

Mais, pour cela, il fallait que Marguerite connût les événements qui s'étaient passés, et, ces événements, Bournonville avait trop d'intérêt à les cacher à la reine pour que l'Italien ne



Vous, Marguerite, c'est vous qui êtes là?... Ah! je suis sauvé. (Page 1698.)

fût pas persuadé que tout serait mis en œuvre par le surintendant pour les tenir secrets.

Pendant ces deux jours de captivité, il avait creusé sa cervelle, si féconde, cependant, pour trouver un moyen d'avertir Marguerite.

Si encore, il avait vu un geôlier, il eût pu tenter de le corrompre.

Mais personne n'était venu et il se désespérait lorsque le bruit des verrous qu'on tirait au dehors était venu ranimer l'espoir dans son âme.

Sa surprise fut égale à sa joie, lorsqu'il entendit le gouverneur lui annoncer une visite.

Pour que Le Testu accompagnât lui-même le visiteur, il fallait que ce visiteur fût un personnage de marque et tout de suite, les yeux du prisonnier, habitués à l'obscurité, examinèrent le nouveau venu des pieds à la tête.

Lorsque la porte se fut refermée sur Le Testu, Marguerite saisit la lanterne et faisant quelques pas en avant, chercha l'homme qu'elle venait voir.

Enfin, elle l'aperçut, étendu en un coin sur une litière de paille, les fers aux mains et aux pieds, le milieu du corps cerclé de fer et attaché au mur par une lourde chaîne.

— Orsini ! fit la reine.

Au son de cette voix, le prisonnier bondit sur sa couche, agitant ses fers d'une façon sinistre.

— Cette voix, murmura-t-il.

Et, penché en avant, il cherchait à percer l'ombre qui enveloppait le visiteur.

— Orsini, répéta la reine, est-ce toi que je vois en ce misérable état?

Le prisonnier joignit les mains en s'écriant :

— Vous, Marguerite, c'est vous qui êtes là ?... Ah! je suis sauvé.

Et cet homme dont l'âme, depuis deux jours, était torturée par l'effroi de la mort, se prit à pleurer en voyant devant lui celle qui représentait la vie et la liberté.

— Voyons, fit-elle brusquement, point ne s'agit de s'attendrir, mais de mettre à profit le peu de temps que nous avons devant nous... par suite de quelles circonstances es-tu là ?

Alors, rapidement, l'Italien narra le projet qu'il avait formé, de concert avec Guillaume Feutrier, de faire mourir le roi pour

que la reine devînt régente et que tous deux devinssent maîtres du royaume.

A ce récit que le prisonnier fit avec son cynisme ordinaire, Marguerite ne put s'empêcher de frissonner.

— Et Bournonville, demanda-t-elle, que devenait-il dans cette combinaison ?

— On le pendait à Montfaucon, car une fois Louis X dans la tombe, le parchemin que Lyonnet de Bournonville a entre les mains, et qui constitue sa force vis-à-vis de vous, devenait inutile...

— C'est vrai, pensa la reine.

— Et, ajouta Orsini, votre liberté reconquise, les gaies fêtes de la tour de Nesle pouvaient recommencer.

Marguerite poussa un soupir.

— Mais vous-même, poursuivit l'Italien, par quel hasard avez-vous appris que j'étais ici?

— C'est Gaulthier qui m'en a porté la nouvelle.

— Gaulthier! s'écria Orsini, vous l'avez donc revu ?

— La nuit dernière, il m'est venu trouver par le chemin dont tu servais toi-même dans ces derniers temps.

L'Italien eut un mouvement de surprise.

— Par l'enfer ! gronda-t-il, moi seul connais ce chemin.

— Tu perds la mémoire, fit railleusement Marguerite, un autre que toi le connaissait.

— Qui donc?

— Un homme que tu employais souvent, un truand du nom du Cagouleux.

La surprise d'Orsini était à son comble.

— Et c'est lui, demanda-t-il, qui a guidé Gaulthier par le souterrain ?

— C'est lui.

— Mais quel intérêt pouvait-il avoir ?

— Que t'importe ?... au surplus, ne dois-tu pas lui savoir un gré infini de ce qu'il a fait, puisque sans cela j'ignorais ta captivité.

— C'est juste, réfléchit Orsini

Et il ajouta :

— Il faudra le récompenser, cet homme.

Puis, après un moment de silence :

— Il faut me faire sortir d'ici, dit-il.

La reine haussa les épaules :

— Tu es fou, murmura-t-elle.

— Moi ! fou ! et pourquoi cela ?

— Tu connais trop bien et le Grand-Chastelet et celui qui t'y a fait mettre pour savoir qu'on ne sort pas ainsi d'une geôle.

— Qu'êtes-vous donc venue faire ici, sinon me sauver?

Elle se tut un moment et s'approchant de lui.

— Tu demandes ce que je suis venu faire! gronda-t-elle, ne le devines-tu pas?

Il secoua la tête.

— Ne te rappelles-tu plus cette confidence que tu me fis un jour et cette menace perpétuelle que tu as suspendue sur ma tête depuis ce jour... tu me demandes ce que je viens faire?... je viens savoir ce que sont devenus mes enfants!

Un éclat de rire strident lui répondit :

— Voyons, supplia-t-elle, tu vas mourir!... tu ne peux vouloir emporter ce secret dans la tombe. Rends-moi heureuse, toi qui as fait le malheur de ma vie et je te pardonnerai et je ferai dire des messes pour le repos de ton âme.

Orsini ricana :

— Ton pardon et des messes ! s'écria-t-il, voilà tout ce que tu viens m'offrir, voilà tout ce que ta générosité a su trouver pour l'homme qui t'a, pendant vingt ans, été dévoué corps et âme.. c'est peu, Marguerite, et je t'avoue que j'attendais plus de toi.

La reine se redressa :

— Qu'attendais-tu donc? demanda-t-elle.

— Je te l'ai déjà dit : la vie et la liberté.

— Mais c'est impossible ! exclama-t-elle, tu le sais mieux que moi.

— Allons donc ! répondit-il avec fermeté, à une femme qui supplie, à une reine qui commande rien n'est impossible.

Marguerite réfléchit quelques instants :

— Soit, dit-elle, je ferai l'impossible; mais tu vas me dire ce que sont devenus mes enfants.

Orsini haussa les épaules :

— Non, répondit-il, pas avant que je ne sois libre.

— Tu m'as déjà fait semblable promesse et tu ne l'as pas exécutée.

— Cette fois, je te donne, par serment, ma parole de te révéler le nom de tes enfants, au moment même où je franchirai le seuil du Grand-Chastelet.

Puis, se reprenant.

— Mieux encore, je le dirai à Bournonville lui-même.

— Bournonville! mais ce sera lui donner une nouvelle arme contre moi.

— Telle est cependant ma volonté.

A l'accent de l'Italien, Marguerite comprit que c'était là une immuable décision.

— Que dois-je faire, en ce cas? demanda-t-elle.

— Dire à Bournonville de me venir trouver.

— Lui dois-je dire pour quelle raison?

— Garde-t'en bien; je veux sonder son cœur auparavant et m'assurer que pour lui ce secret vaut ma vie et ma liberté.

Marguerite s'était éloignée.

— N'as-tu rien de plus à me dire? demanda-t-elle avant d'appeler le gouverneur.

— Si, un mot encore... peut-être ne sais-tu pas que Feutrier est ici.

— Je le sais si bien que je me dispose à lui rendre visite.

— Que vas-tu lui dire?

La reine fit un mouvement.

— Ne vois là dedans aucune indiscrétion ne ma part... si je t'interroge, c'est uniquement dans ton intérêt comme dans le mien que je pose cette question.

— Et pourquoi?

— Parce que Feutrier nous perdra.

Marguerite tressaillit, car ce que lui disait l'Italien confirmait ses propres craintes.

— Oui, poursuivit Orsini, je connais le personnage, et pour sauver sa tête il est capable de toutes les traîtrises.

— Que peut-il dire contre moi? demanda la reine d'un ton de défi.

Le prisonnier eut un sourire amer en voyant que Marguerite ne s'occupait que de son propre sort et répondit d'un ton sarcastique :

— Peu de choses... mais quand il ne parlerait que de la Tour de Nesle.

La reine bondit :

— Sait-il donc?... exclama-t-elle.

— Tout... jusqu'à la manière dont est mort Philippe d'Aulnay.

Marguerite se couvrit le visage de ses mains.

— Oh! s'écria-t-elle douloureusement.

— Tu vois, fit Orsini, que cela est suffisant pour te perdre.

— Mais, riposta-t-elle, en relevant la tête, le roi ne le croirait pas!... il faut des preuves, et cet homme n'en a pas...

— Qui vous le dit?... en de semblables circonstances, il faut tout craindre.

Accablée, la reine garda le silence.

Puis, après un long moment :

— Que faire? murmura-t-elle.

— Le tuer, répondit Orsini.

— Le tuer!... mais comment?

— N'as-tu point une dague, une épée?

Marguerite fit un geste d'horreur.

— Je n'oserai jamais, balbutia-t-elle.

L'Italien ricana :

— En vérité, fit-il, je ne te savais pas si avare du sang humain... et puis, songe qu'il ne s'agit pas seulement de ta couronne, mais aussi de ta tête.

— Mais il criera, dit Marguerite, et Le Testu accourra.

— Il est vrai que si tu crains de n'avoir pas la main assez ferme,

c'est là un moyen dangereux et qui ne peut que précipiter les événements que nous voulons éviter.

— Que faire? murmurait la reine, que faire?

Orsini réfléchissait :

— Sais-tu, demanda-t-il tout à coup, en quel endroit se trouve son cachot?

— Le gouverneur a parlé tout à l'heure de la tour Barbantane.

L'Italien poussa un cri de joie :

— La tour Barbantane! exclama-t-il, si tu dis vrai, nous sommes sauvés.

— Sauvés! répéta Marguerite comme un écho.

— Oui, sauvés, affirma Orsini... tu vas, comme tu en avais l'intention, te rendre dans le cachot de Feutrier; ce cachot, creusé dans le roc même sur lequel est élevée la tour Barbantane, est au-dessous du niveau d'eau... une fois que tu auras causé avec le diacre et que tu te seras assurée de ses intentions, tu verras si cet homme doit mourir...

Marguerite l'interrompit brusquement :

— Quelque chose qu'il me dise, je craindrai toujours une trahison.

— Soit, fit Orsini avec calme, décidons donc qu'il mourra; mais, de toutes façons, il est nécessaire que tu causes avec lui pour ne donner aucun soupçon au gouverneur.

— C'est juste...

— Lorsque tu seras sur le point de sortir, tu regarderas à ta droite et tu apercevras alors dans le coin, à côté de la porte, une dalle du cachot qui est ronde et paraît un peu descellée.

— Alors...

— Alors tu poseras ton pied sur cette dalle en appuyant fortement et en donnant à ton corps un léger mouvement de rotation de gauche à droite.

— Et puis?

— C'est tout... tu sortiras du cachot et tu t'en iras paisiblement.

— Mais, demanda Marguerite toute surprise, et Feutrier?

— Feutrier ne s'apercevra de rien, sur le moment... seulement quelques instants après ton départ, il entendra un petit

bruit qui l'inquiètera, puis l'épouvantera ; car ce bruit sera accompagné d'une inondation lente, mais qui ira toujours croissant ; en vain, il criera; les murs sont sourds et personne n'entendra ses appels... en vain, il se débattra, ses fers le retiennent comme moi, au sol, et les eaux ne descendront que lorsqu'elles auront atteint la voûte même du cachot.

Immobile et glacée, Marguerite écoutait.

— *Per Baccho!* murmura Orsini d'un ton gouailleur, on dirait à te voir, que le sort de ce misérable Feutrier t'épouvante.

La reine fut secouée d'un frisson et, sans répliquer, se dirigea vers la porte.

— De la prudence, Marguerite, répéta l'Italien, de la prudence et de la fermeté; rappelle-toi que la pitié, en certaines circonstances, est un crime, et que non seulement ta tête, mais celle de ton fils est en jeu.

— Ah ! fit à part elle la reine, si cet homme pouvait me promettre le silence.

Dans le souterrain, à la porte du cachot, maître Le Testu attendait, fort inquiet de la façon dont se prolongeait cet entretien.

— Hâtons-nous, Madame, dit-il en voyant paraître Marguerite; le couvre-feu va sonner; c'est le moment où l'on triple les gardes et peut-être me sera-t-il bien difficile de vous faire sortir d'ici.

— Marchons, Messire, fit Marguerite en allongeant le pas.

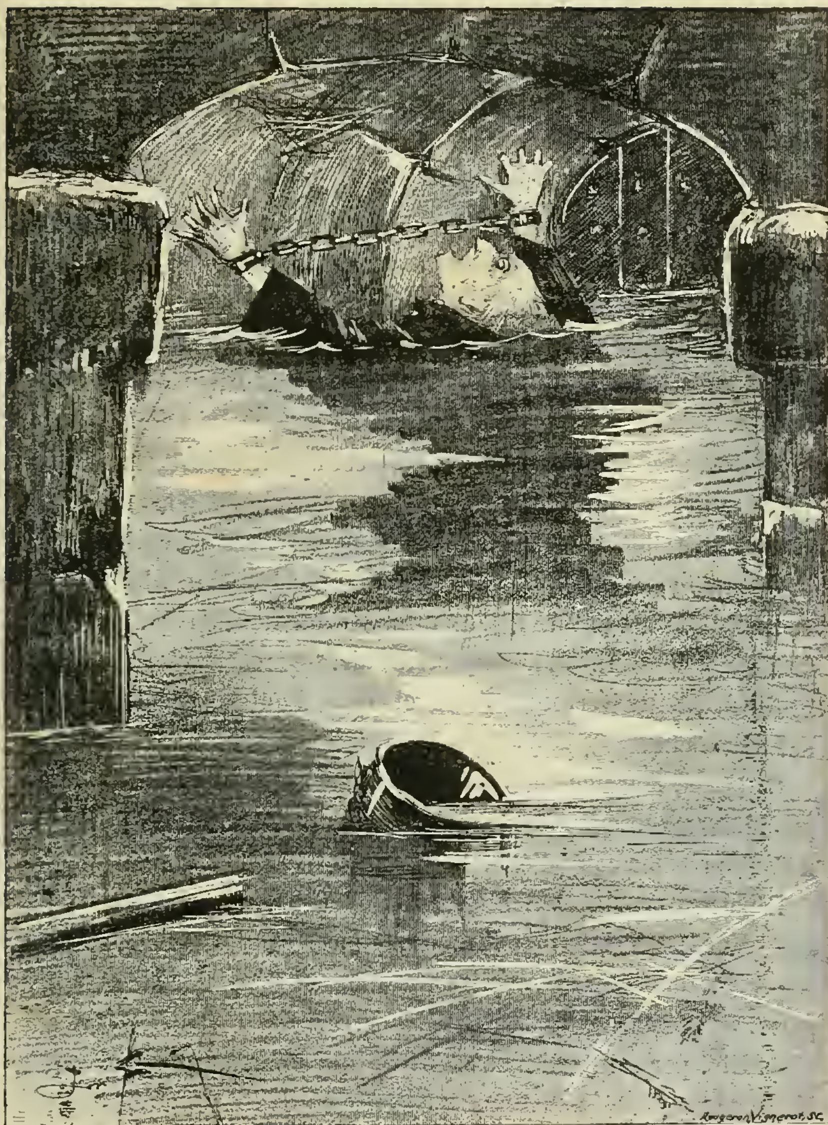
A l'extrémité d'un long couloir, le gouverneur ouvrit une petite porte de fer, derrière laquelle un escalier, en forme de puits, se creusait et s'enfonçait dans le roc.

— Voici la tour Barbantane, murmura Le Testu.

Marguerite eut un mouvement d'effroi à la vue de ces marches étroites et glissantes qui descendaient à perte de vue dans ce trou noir.

— Si Votre Majesté veut bien s'appuyer sur mon épaule, fit Le Testu, elle aura ainsi la marche plus assurée, car cet escalier est fort dangereux.

Et il passa le premier, avançant lentement, tout ému du précieux fardeau qu'il soutenait.



Quelque chose d'innomable, un cri, un appel, un rugissement avait retenti.
(Page 1711.)

Tout autour d'eux, au-dessus de leur tête, sous leurs pieds, le roc, dans lequel étaient creusées les marches, suintait l'eau, faisant des stalactites brillantes, ainsi que des filons d'argent.

Et Marguerite perçut un bruit assez semblable au frôlement d'une jupe de velours contre la pierre; c'étaient les flots de la Seine qui léchaient les assises de la tour Barbantane.

Enfin, ils arrivèrent au fond, et le gouverneur, après avoir tourné à droite, se remit en marche, éclairant la reine pour éviter qu'elle ne mît les pieds dans les flaques d'eau dont le sol bourbeux était parsemé.

Soudain, il s'arrêta.

— C'est là, fit-il.

Il ouvrit la porte, passa la lanterne à la reine, et lui fit cette dernière recommandation :

— Je supplie Votre Majesté de se hâter, car le temps presse !

Une fois le seuil du cachot franchi, Marguerite s'arrêta épouvantée.

C'était une sorte de cage en pierres, à peine assez haute pour qu'on pût s'y tenir debout, à peine assez large pour qu'on pût s'y étendre ; le sol sur lequel s'appuyaient ses pieds, détrempé par l'eau, exhalait toutes les odeurs putrides d'un charnier ; et la paille qui servait de litière au misérable habitant de ce séjour, transformée en fumier, empestait l'air.

Au bruit des verrous et des chaînes, Feutrier s'était redressé sur sa couche.

Sans que Marguerite ait eu besoin d'éclairer son visage et malgré le déguisement sous lequel elle lui apparaissait ; il la reconnut du premier coup d'œil.

Il poussa un ricanement sonore :

— Vous ! s'écria-t-il, enfin, c'est vous !

— M'attendiez-vous, maître Guillaume ? demanda la reine surprise.

— Eh ! par saint Grégoire ! fit-il, qui donc aurais-je attendu, Madame ?

La reine s'avança :

— Et qui vous faisait compter sur ma visite ?

— Votre propre intérêt.

Pour prononcer ces mots, le diacre avait dans la voix une telle fermeté que Marguerite en frémit, songeant à part elle combien les pressentiments d'Orsini étaient fondés.

— Mon propre intérêt, dites-vous, maître Guillaume, fit-elle, d'un ton surpris, je ne vous comprends pas.

Elle l'entendit rire tout bas et elle comprit que ce rire était plein de menace.

— Eh ! par le sang du Christ ! comme dit mon illustre ami, votre mire et confident, n'est-ce point aux maîtres à défendre leurs serviteurs ?

— Mais je ne sache point qu'au moment où les gardes du roi se sont emparés de vous et d'Orsini, vous fussiez occupés à travailler pour moi.

— En vérité ! exclama le diacre, et pour qui donc, Madame, supposez-vous que nous travaillions ?

— Pour vous ; Orsini lui-même me l'a avoué.

— Orsini est un traître ! gronda Guillaume.

— C'est un serviteur fidèle, répondit la reine irritée de cette discussion ; il m'a dit la vérité et vous feriez mieux d'être franc que de mentir ainsi que vous le faites.

Le diacre garda un moment le silence ; puis, tout à coup :

— Voici des paroles inutiles, grommela-t-il ; les moments sont précieux et nous ferions mieux de les utiliser que de les gaspiller ainsi.

Il se tut un moment, rassemblant ses esprits, cherchant par quel côté il commencerait l'attaque, lorsque la reine prit la parole :

— Vous m'avez dit, lorsque je suis entrée, que vous m'attendiez, c'est donc que vous aviez quelque chose à me dire... me voici, je vous écoute.

Feutrier ricana :

— Ne serait-ce pas plutôt vous qui auriez à me narrer des choses intéressantes, fit-il, d'un ton narquois, pour m'être venue trouver en un si misérable réduit et sous un tel déguisement.

La reine ne répondit pas ; comme sous l'empire d'une invincible curiosité, elle examinait le cachot en tous sens, élevant et abaissant sa lanterne, de crainte qu'un détail lui échappât.

Soudain elle tressaillit.

Elle venait d'apercevoir dans un coin, près de la porte, la dalle dont lui avait parlé Orsini.

Et une immense joie envahit son âme en constatant que l'Italien

ne lui avait pas menti, et que la vie de ce Feutrier dont elle pressentait la révolte et la trahison était bien réellement dans sa main.

Résolue, alors, à savoir le fond de la pensée de cet homme, elle lui dit ouvertement :

— Votre perspicacité n'est point en défaut, maître Guillaume ; et vous raisonnez avec logique en supposant que si je suis venue vous trouver, c'est parce que j'ai à vous causer.

Il eut un petit ricanement moqueur.

— Parlez, Madame, je vous écoute.

— Oh ! répondit-elle d'un ton plein de désinvolture, ce que j'ai à vous dire se borne à peu de chose : demain, les juges royaux s'assemblent pour vous juger... puis-je compter sur votre discrétion et votre fidélité?

— Mais, riposta Feutrier, tout à l'heure n'avez-vous pas dit que nous ne travaillions pas à votre gloire lorsque nous avons été arrêtés... Donc, vous n'avez à intervenir en rien dans le procès qui nous est fait.

Ces mots avaient été prononcés avec un accent de persiflage auquel la reine ne se méprit pas.

— Vous savez bien ce que je veux dire, répondit-elle contenant à grand'peine la colère qui grondait en elle.

Il la regarda de ses yeux mauvais et répondit comme si seulement alors il comprenait le sens caché dans les paroles de la reine.

— Eh ! quoi ! Madame, me croiriez-vous capable d'abuser des secrets confiés par vous au tribunal de la pénitence?

— Je vous crois capable de tout, murmura-elle.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il, la situation est franche ainsi, et à mon tour je vous dirai que j'ai de vous la même opinion.

La reine poussa un rugissement.

— Misérable varlet! exclama-t-elle, c'est à moi que tu oses parler ainsi, à moi la reine!

Il l'interrompit d'un geste.

— Pardon, dit-il froidement, vous vous méprenez, Madame ; il n'y a plus ici ni varlet, ainsi qu'il vous plaît de me qualifier, ni reine... il n'y a plus que deux complices.

— Deux complices! balbutia-t-elle.

— Oui, répéta-t-il avec force, deux complices dant l'un cherche à se sauver en perdant l'autre.

Marguerite ne répondit pas.

Il poursuivit en élevant la voix:

— Nierez-vous donc que vous veniez vous assurer de ma fidélité et de mon mutisme... Nierez-vous donc que vous venez me supplier de garder le silence au milieu des tortures, et au besoin de mourir sans révéler ce que je sais.

— Et quand cela serait? demanda-t-elle, les constantes bontés dont je t'ai accablé pendant si longtemps ne m'autorisent-elles pas à compter sur un dernier dévouement?

Il ricana et répliqua :

— Vos bontés, vous osez parler de vos bontés!... parlez plutôt des salaires dont vous payiez les services que je vous rendais.

Marguerite eut un mouvement, mais garda le silence.

— Vous deviniez en outre que je savais bien des choses dont la moindre eut pu faire rouler votre tête en place de Grève.

Le cœur de la reine se serra à la pensée que cet homme la perdrait et, dans l'ombre, elle sourit en songeant à Orsini, grâce auquel elle pourrait fermer la bouche de cet indiscret confident.

La croyant vaincue, il continua:

— Avouez, Madame, que les juges pourraient bien demain surseoir à mon supplice, si je demandais à communiquer confidentiellement au roi certains détails touchant les crimes commis dans la Tour de Nesle.

Marguerite s'avança vers le prisonnier.

— Tu ferais cela? Feutrier? demanda t-elle.

— Dame! chacun tient à la vie, surtout lorsqu'on a, comme moi, la peu agréable perspective d'être voué aux flammes de l'enfer, dans l'autre monde.

— Tu ferais cela? répéta la reine.

— Oui, répondit-il sans hésiter, à moins que vous ne trouviez un moyen de me sauver vous-même.

Elle parut réfléchir; puis répondit lentement:

— C'est bien; je sais maintenant tout ce que je voulais savoir.

— J'étais bien certain, murmura-t-il, que nous nous entendrions, et que vous comprendriez comme moi la nécessité de me tirer d'ici.

— Sois tranquille, maître Guillaume, répliqua-t-elle d'une voix sombre, je jure Dieu que tu ne paraîtras pas demain devant tes juges et que les souffrances de la question te seront épargnées.

— Vous êtes une grande reine, répondit-il tout joyeux, et nous ferons encore de belles choses.

Comme elle faisait mine de se retirer.

— Votre main, dit-il, Madame, que je la baise.

Elle s'avança tout contre la litière sur laquelle le misérable était étendu et elle sentit dans l'ombre les lèvres froides du diacre se coller sur sa peau moite de fièvre.

— Au revoir, dit-il en retombant sur sa couche avec un épouvantable bruit de ferraille.

— Adieu ! murmura-t-elle d'une voix indistincte.

Elle s'éloigna et se dirigea droit vers le coin que lui avait désigné Orsini.

Elle plaça son pied sur la dalle ronde qu'elle sentit osciller sous elle ; puis s'appuyant au mur, elle imprima à son corps un brusque mouvement, et pivota sur elle-même d'un demi-tour.

— Que faites-vous donc ? demanda Feutrier qui ne distinguait qu'imparfaitement Marguerite, noyée qu'elle était dans l'obscurité.

Sans répondre et sans se retourner, elle heurta du poing à la muraille.

A ce signal, la porte du cachot s'ouvrit et Marguerite se retrouva dans le souterrain, aux côtés de maître Le Testu.

— Fuyons ! dit-elle d'une voix sourde sans songer même aux paroles qu'elle prononçait.

Mais elle pensa soudain à son imprudence quand elle entendit le gouverneur du Chastelet lui demander d'un ton surpris :

— Fuir ! et quelles raisons Votre Majesté a-t-elle de fuir ?

Si une ombre épaisse n'eût caché entièrement le visage de

Marguerite, nul doute que son compagnon ne se fût aperçu de son trouble.

Mais elle reconquit rapidement son sang-froid et répliqua:

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'après le couvre-feu, il vous serait difficile de me faire sortir d'ici?

— En effet, murmura Le Testu.

— Et n'est-ce point nonnes qui sonnent? poursuivit la reine.

Au loin en effet, à travers les murailles, une cloche tintait.

— Votre Majesté a raison; hâtons-nous.

Et presque courant, le gouverneur et sa compagne précipitaient leur marche.

Mais soudain, Le Testu s'arrêta, et posant sa main sur le bras de la reine:

— Ecoutez, Madame, dit-il.

Marguerite prêta l'oreille, et un frémissement agita soudain son corps tout entier.

Là-bas, tout là-bas, semblant sortir des entrailles de la terre, quelque chose d'innommable, un cri, un appel, un rugissement, avait retenti.

— Qu'est-ce que cela? murmura Le Testu.

La reine se roidit contre son émotion, et demanda d'une voix calme:

— Quoi donc?

— N'avez-vous pas entendu? poursuivit le gouverneur surpris.

— Non, affirma la reine.

— C'est singulier, murmura Le Testu; c'était comme un cri de désespoir.

Et il ajouta en se remettant en route:

— Je me serai trompé, ou bien j'aurai pris le vent pour un appel.

— Probablement.

Quelques instants après, le gouverneur entr'ouvrait la poterne, et disait à Marguerite:

— Votre Majesté désire-t-elle que je l'accompagne jusqu'au palais?

— Non, fit Marguerite, j'ai su venir seule, et je saurai m'en retourner de même... Gardez-moi seulement le silence le plus absolu sur cette démarche... il y va de votre vie et de votre fortune.

— Mon dévouement à Votre Majesté est le plus sûr garant de ma discrétion.

Sur ces mots, il s'inclina, et Marguerite s'élança au dehors.

Une fois seule, un frisson la secoua; au ciel, d'énormes nuages roulaient dans le ciel sans lune, et un brouillard épais, qui s'élevait de la Seine, rendait invisible le sol même où la reine posait ses pieds.

Néanmoins, enveloppée jusqu'aux yeux, dans les plis de son manteau, la main posée sur la garde de son épée, Marguerite avançait d'un pas ferme.

Elle était arrivée au milieu du Pont-aux-Meuniers, et déjà elle fouillait dans son escarcelle pour prendre la clef de la petite porte du bord de l'eau, lorsque soudain elle s'arrêta et se retourna brusquement.

Il lui avait semblé, entendre derrière, elle comme un bruit de pas.

Mais en vain elle prêta l'oreille, en vain elle chercha à percer le brouillard qui l'enveloppait; le bruit s'était tu et dans le brouillard rien ne bougeait.

Elle reprit sa route, un peu tranquillisée et commençait même à rire de sa frayeur lorsque tout à coup, à ses côtés, des ombres surgirent, se jetèrent sur elle et en un tour de main l'eurent ligottée et bâillonnée.

En même temps une voix railleuse disait à son oreille :

— Un bon conseil, messire Gaulthier d'Aulnay; pas un mouvement de révolte, pas un gémissement, sinon, nous vous envoyons faire un petit tour en Seine.

Gaulthier d'Aulnay! on l'appelait Gaulthier d'Aulnay! que signifiait cette plaisanterie?

Puis, tout à coup, une lueur se fit dans son esprit: les vêtements qu'elle portait étaient ceux avec lesquels Gaulthier était venu la



Elle s'avança vers lui, les yeux brillants de haine, et, serrant ses petits poings avec force. (Page 1720.)

trouver la veille et c'était cela qui avait induit en erreur ceux qui l'attaquaient.

D'autant plus que maintenant elle reconnaissait bien la voix qui lui avait parlé pour celle de l'homme qu'elle avait chargé d'un message et qui avait conduit le jeune homme à travers le souterrain secret.

— Allons ! en route ! fit soudain une autre voix.

— Et où allons-nous ainsi, maître Tortelier?

— Conduire le beau sire que voilà auprès du surintendant.

Marguerite tressaillit; puis elle se sentit enlevée dans des bras vigoureux et le petit cortège se mit en marche.

On descendit le long de la berge ; la petite porte de la poterne s'ouvrit, et guidés par une lanterne que l'un des agresseurs portait à la main, on traversa les couloirs et les salles du palais.

Enfin on s'arrêta; Marguerite entendit qu'on frappait à une porte; des pas précipités retentirent sur le sol, la porte s'ouvrit, et une voix, la voix de Bournonville, s'écria :

— Eh bien! Tortelier, avons-nous réussi cette fois ?

— Oui, monseigneur, répondit maître Jacques.

En même temps, le routier donnait l'ordre de faire entrer le prisonnier.

— Qu'on le délie, commanda Bournonville.

Puis quand Tortelier eut tranché d'un coup de dague les liens qui enserraient les membres de la reine :

— Sortez ! fit le surintendant des finances.

Demeuré seul, il considéra un moment en silence, le jeune homme qui se tenait debout devant lui ; immobile, muet et impénétrable.

Puis, il s'écria d'une voix gouailleuse :

— Enfin ! messire Gaulthier, vous voilà donc!

Un ricanement, sortant des plis du manteau, lui répondit.

Il continua :

— Vous m'excuserez d'avoir employé semblable moyen de m'emparer de votre personne... Mais le choix ne m'était pas laissé, et comme il était indispensable que j'eusse avec vous cet entretien...

Marguerite fit un brusque mouvement.

— Que voulait-il dire à Gaulthier? pensa-t-elle.

Mais Bournonville se méprenant à la singulière attitude du prisonnier, poursuivit :

— Donc, nous voilà face à face, et cette fois, il faudra que nous nous expliquions sur la conduite que jusqu'à présent vous avez

tenue à mon égard; car, vous reconnaîtrez que, bien que gentilhomme, vous avez entassé trahison sur trahison.

— Tu mens, Bournonville, s'écria la reine, Gaulthier d'Aulnay n'est pas un traître.

A cette voix, le surintendant fit un bond en avant.

— Marguerite! exclama-t-il, Marguerite!

— Moi-même, fit-elle, en rejetant loin d'elle le chaperon qui lui couvrait la tête et le manteau qui l'enveloppait.

Muet de surprise, Bournonville la considérait, n'en pouvant croire ses yeux.

Nonchalamment, la reine s'assit, et, croisant ses jambes l'une sur l'autre, dans une posture cavalière :

— Eh bien! demanda-t-elle, tu voulais parler à Gaulthier! Ne peux-tu me dire à moi ce que tu voulais lui dire à lui?

Et elle attendit, narguant du regard le surintendant, toujours immobile devant elle.

Cependant, celui-ci, le premier moment d'étonnement passé, avait reconquis son sang-froid.

Il s'assit à son tour, et, le sourire aux lèvres, regarda fixement Marguerite.

— Après tout, murmura-t-il, j'avais à te causer aussi et puisque te voilà...

Marguerite, curieuse, écoutait.

— Gageons, ajouta-t-il, que tu ne devinerais jamais ce dont je te veux parler?

— Comment le pourrais-je?

— Ton cœur devrait te faire pressentir mes paroles.

Elle porta ses mains à sa poitrine.

— Gaulthier! exclama-t-elle; c'est de lui qu'il s'agit?

— Oui, fit Bournonville, en souriant, c'est de Gaulthier qu'il s'agit, et je vois, non sans amertume, que c'est toujours de lui que ta pensée est remplie.

— C'est vrai! ajouta-t-elle confuse; mais, que veux-tu, je ne puis distraire mon esprit et oublier Gaulthier. Mais cela me fait-il oublier mes engagements vis-à-vis de toi?

— Non, certes, riposta le surintendant en ricanant, et je me

plais à reconnaître combien ton cœur est vaste; mais, vois-tu, j'ai toujours peur d'une surprise, et je redoute les conséquences que ton amour pourrait avoir pour moi...

Il se reprit et ajouta :

— ... Pour nous deux!

— Tu es fou!

— Non pas, répliqua-t-il vivement.

Et désignant de la main le costume de Marguerite.

— Car il ne te suffit pas de penser à lui... il faut que tu revêtes ses pourpoints et ses hauts de chausses.

La reine se troubla.

— Je te dirai, balbutia-t-elle... mais tu voulais me causer de Gaulthier...

— C'est vrai, et si le hasard ne t'avait amenée ici... je t'eusse été trouver demain.

— Eh bien?

— J'ai découvert le lieu de sa retraite.

Marguerite devint toute pâle.

— Ciel! s'écria-t-elle.

— Et, poursuivit-il, je puis le faire arrêter quand il me plaira.

Elle le regarda droit dans les yeux, et répliqua :

— Cependant, cette méprise de tout à l'heure...

— ... Est due à ce que mes ordres n'ont pas été fidèlement exécutés sans doute... mais, poursuivons... donc je sais en quel lieu se cache le sire d'Aulnay, et s'il me convient, demain, cette nuit même, il sera logé au Grand-Chastelet.

Elle joignit les mains d'une voix suppliante :

— Oh! Lyonnet! murmura-t-elle.

Il étendit la main pour la rassurer.

— Ne crains rien, répondit-il... je ne le ferai point.

Elle tendit les bras vers lui.

— Merci! balbutia-elle... merci!

Un sourire sarcastique courut sur les lèvres de Bournonville.

— Attends pour me remercier, fit-il, car je n'ai point tout dit.

Marguerite se reprit à trembler.

— Eh ! quoi !... qu'y a-t-il encore ?

— Écoute, et toi-même décideras ensuite du sort de Gaulthier.

Haletante, elle prêta l'oreille.

— Je ne verse pas inutilement le sang de mes ennemis... ainsi donc, si je puis me débarrasser autrement de Gaulthier d'Aulnay, tu peux être certaine que je ne l'enverrai point inutilement au supplice... mais je le ferais cependant si tu ne m'aidais dans mes projets.

— Parle, fit la reine, pour sauver Gaulthier, il n'est rien que je ne fasse.

— Donc, poursuivit le surintendant, comme je te l'ai dit tout à l'heure, je redoute la folle passion que tu conserves au fond du cœur pour ce jouvencel, et je prévois pour l'avenir de sombres drames causés par cette passion... Ton cœur, Marguerite, est trop vaste, et j'ai eu trop de peine à conquérir et à conserver le poste que j'occupe en ce moment pour ne point craindre tout ce qui pourrait me le faire perdre... Or, Gaulthier est un danger permanent que je veux écarter.

— Oh! mon Lyonnet! murmura-t-elle, quelles choses vas-tu t'imaginer là?

D'un geste brusque il lui imposa silence.

— Laisse-moi continuer, fit-il... j'ai trop l'expérience des hommes et des femmes, de toi surtout, pour pouvoir me tromper lorsque le cœur est en jeu.

Or donc, si ma sécurité m'interdit de marcher dans la vie, côte à côte avec un ennemi, je ne veux point, d'autre part, troubler ton cœur, à toi qui, par le fait, m'as aidé à monter sur les premières marches du trône... aussi veux-je être magnanime... non seulement je n'enverrai point Gaulthier au supplice, mais encore je ferai sa fortune...

Elle le regardait, toute surprise, n'en pouvant croire ses oreilles.

— Que tu es bon! balbutia-t-elle.

— Mais, ainsi que je te le disais tout à l'heure, à cela je mets une condition.

— Laquelle?

— Il quittera Paris, dans les deux jours, pour aller prendre le gouvernement du comté de Champagne, jusqu'au jour où il plaira au roi de le mettre à la tête de quelqu'une de ses troupes.

Frappée en plein cœur, Marguerite balbutia d'une voix troublée :

— Que dis-tu ?

— Ne m'as tu donc pas compris? répliqua-t-il avec fermeté.

— Hélas ! tu veux qu'il quitte Paris.

— C'est ma volonté.

Elle poussa un faible gémissement.

— Je ne le verrai plus.

— Que t'importe, s'il est riche et heureux.

— Lui ! heureux ! loin de moi ! c'est impossible.

Il haussa légèrement les épaules et répondit tout en jouant avec la boucle de son escarcelle.

— Préférerais-tu donc le voir monter aux fourches de Montfaucon ?

Elle eut un geste d'horreur et répondit :

— Non !... non... tu as raison... j'accepte.

— C'est bien, fit-il, je n'attendais pas moins de ta docilité et de ton amour pour lui... mais ce n'est pas tout que tu acceptes, toi, il faut qu'il parte, lui.

Elle tressaillit.

— C'est vrai, murmura-t-elle, jamais il n'y consentira.

— Il le faut, cependant, car, je te l'affirme, s'il ne part point, il mourra !

Puis, d'une voix plus douce, il poursuivit :

— Mais j'ai tout prévu et Gaulthier partira.

— Penses-tu? demanda-t-elle le visage éclairé d'un subit espoir.

— Oui; car cela dépend de toi.

— De moi !

— Je t'ai dit, tout à l'heure, que je connaissais la retraite de Gaulthier; je vais te l'indiquer... Tu lui feras remettre un billet dès demain matin pour lui donner rendez-vous en tes appartements, le soir même... Tu sauras bien le décider à accepter l'ordonnance du roi le nommant au gouvernement du comté de Champagne.

Ce disant, il souriait ironiquement à une pensée intérieure qu'on lisait dans ses yeux.

La reine demeura quelques instants muette et immobile.

Elle connaissait Bournonville ; plus elle y réfléchissait et plus cette manière de se débarrasser d'un ennemi lui paraissait contraire à son tempérament, et elle cherchait ce qui pouvait bien se cacher sous cette attitude étrange.

Néanmoins, la pensée de voir Gaulthier sans contrainte l'emporta sur ses soupçons.

Son visage assombri s'éclaira, et elle répondit :

— J'accepte. Qu'il soit donc fait ainsi que tu le veux.

Il la regardait fixement, et la transformation qui venait de s'opérer dans sa physionomie ne lui échappa pas.

Il se méfia et dit à son tour :

— Ton sourire indique quelque traîtrise nouvelle... Mais ce sont là des idées que je t'engage fort à repousser au fond de ton cœur, car, en cette occasion, il nous faut, l'un et l'autre, agir carrément.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle ; le sourire dont tu parles n'est dû qu'au bonheur que j'éprouve en pensant que je vais enfin serrer mon Gaulthier dans mes bras !

Il ricana.

— C'est bien ce que j'avais deviné, grommela-t-il ; tu te leurres de l'espoir de passer, demain soir, en tes appartements, quelques heures d'amour avec le sire d'Aulnay.

Elle tressaillit, et, à ce tressaillement, il vit qu'il avait deviné juste.

— Eh bien ! poursuivit-il, tu te trompes, car, pendant cette entrevue d'adieu, je serai dans ton oratoire, et s'il sort de ta bouche d'autres paroles que celles concernant son départ pour la Champagne, c'en est fait de lui : il est arrêté et exécuté au Palais même.

Et il ajouta, en la regardant d'un air de défi :

— Et il n'y aura là pour le sauver, ni ton Italien Orsini, ni ton diacre Feutrier.

La reine devint toute pâle de colère.

— Pâques-Dieu ! gronda-t-elle, sais-tu que tu es bien audacieux de me parler ainsi !

Il haussa les épaules et répondit d'un ton dédaigneux :

— Ne suis-je point ton maître ?

Elle s'avança vers lui, les yeux brillants de haine, et, serrant ses petits poings avec force :

— Mon maître? rugit-elle.

Il la regarda railleusement et répliqua :

— Que tu es belle, Marguerite, quand tu es en courroux ! Tu es cent fois plus désirable encore !

La figure de la reine éprouva une telle horreur qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Ne crains rien, dit-il, c'est de l'admiration seule que tu m'inspires et non du désir... Cette dernière partie que nous jouons est trop sérieuse pour qu'une pensée d'amour puisse se faire jour dans mon esprit.

Elle le regardait toujours, hautaine et fière, murmurant :

— Mon maître !

— Eh oui ! répliqua Bournonville ; as-tu donc oublié ce parchemin que tu écrivis sous ma dictée, il y a quelques vingt ans, ce parchemin que ton compère Orsini a fait tous ses efforts pour m'arracher et que, malgré toutes ses ruses et toutes ses trahisons, j'ai su conserver par devers moi.

— Oh ! démon ! gronda-t-elle.

Il sourit d'un air tendre.

— Démon ! dis-tu, soit ; mais démon qui t'aime et veut te rendre heureuse.

Elle se tordit les mains.

— Heureuse ! moi... mais tu me fais horreur !

Il eut un mouvement d'épaules plein d'insouciance.

— La France est à nous deux, continua-t-il, que te faut-il de plus ?... Gaulthier d'Aulnay ! quelle plaisanterie... combien d'autres jouvenceaux as-tu aimés en Tour de Nesle auxquels tu ne t'es pas attachée plus d'une nuit !... Qu'a donc de particulier celui-là pour que tu pousses la folie jusqu'à mettre son amour



Et elle tomba à demi-pâmée aux pieds du jeune homme. (Page 1725.)

en balance avec les plus grands intérêts... Le principal n'est-il pas qu'il vive?

Les paupières baissées et les lèvres pincées, Marguerite demeura un instant silencieuse.

— Soit, murmura-t-elle enfin, j'obéirai.

— A demain soir, donc.

Et sur ces mots, il se leva, prit la main de la reine pour la conduire jusqu'au seuil de son cabinet aux écritures.

— Ah! démon, murmurait Marguerite en regagnant par les couloirs sombres et déserts ses appartements, tu ne veux point me laisser Gaulthier, soit; il partira, puisque sa vie est à ce prix, mais je le posséderai avant, ne t'en déplaise... tu assisteras à notre entretien! que m'importe? la Tour de Nesle n'est-elle pas toujours là, mettant à ma disposition son ombre et son mystère, la Tour de Nesle où ses lèvres s'uniront aux miennes avant son départ et où en quelques heures de cheval il pourra me venir voir, lorsqu'il sera installé dans son gouvernement de Champagne.

Et quelques instants après, le cœur tout joyeux à cette pensée, Marguerite s'endormait en murmurant le nom de Gaulthier d'Aulnay.

Peut-être son cœur eut-il été moins joyeux, peut-être aussi eut-elle murmuré le nom de Gaulthier avec moins d'allégresse, si elle avait pu entendre ces mots que Bournonville après son départ, grommela entre ses dents:

— Enfin, Gaulthier d'Aulnay, cette fois-ci, je te tiens, et tu ne saurais m'échapper non plus que Marguerite... Cette femme est trop férue de toi pour se contenter de cet entretien auquel j'assisterai... il lui en faudra un autre où elle puisse donner plus librement carrière à son amour, et cet autre c'est à la Tour de Nesle qu'elle te le donnera... c'est là aussi que je l'attendrai.

CHAPITRE LXXXIX

Qui est la suite du précédent.

Le lendemain soir, ainsi que la reine l'en avait avisé par un billet que Bournonville s'était chargé de faire porter à destination, Gaulthier d'Aulnay était introduit au palais par la petite

poterne du bord de l'eau et sous la conduite de Jacques Tortelier.

A la vue du jeune homme, Marguerite demeura toute troublée, sentant son amour plus violent que jamais, regrettant d'avoir fait au surintendant la promesse qu'elle lui avait faite.

Un moment, elle faillit tout oublier et se jeter dans les bras que lui tendait éperdûment le jeune homme.

Mais la pensée de Bournonville, qui la guettait, le fer au poing, derrière la draperie, arrêta son élan et figea sur ses lèvres les paroles de tendresse et d'abandon prêtes à s'en échapper.

D'un geste de la main, elle désigna à Gaulthier, tout surpris par cette attitude, un siège placé à quelque distance d'elle; puis elle dit, d'une voix triste et tremblante d'émotion :

— Gaulthier! mon Gaulthier, ne vous semble-t-il pas étrange d'être demeuré si longtemps sans recevoir de mes nouvelles?

Stupéfait, il la regarda, semblant lui demander si elle oubliait leur entrevue de l'avant-veille, mais il comprit, à un imperceptible froncement de sourcils, qu'il n'en fallait point parler et il se contenta de répondre :

— Oh! ma reine, puis-je vous soupçonner de m'avoir oublié.

— Non, vous ne le pensez pas, Gaulthier; car si j'ai attendu jusqu'à ce jour, c'est que des considérations d'un ordre tout spécial m'y contraignaient pour que je pusse sauver votre tête.

Cette fois, le sire d'Aulnay bondit sur son siège.

— Sauver ma tête! exclama-t-il, cela veut donc dire?...

— Que céans vous êtes hors de danger.

Gaulthier se leva vivement.

— Serait-il possible! s'écria-t-il d'une voix vibrante en se rapprochant de Marguerite, dont il saisit les mains avec transports, je pourrai donc vous revoir en toute assurance.

Marguerite secoua la tête d'un air désespéré.

— Point comme vous le pensez, Gaulthier, balbutia-t-elle.

— Par Notre-Dame! exclama-t-il tout pâle, vous raillez, ma reine, n'est-ce pas? Oh! oui, dites-moi que vous raillez!

— Hélas non! répondit-elle, Gaulthier, nous ne devons plus nous revoir.

— Ne plus vous revoir ! Ah ! plutôt mourir.

— Mourir ! toi ! Ah ! s'écria-t-elle d'une voix amère, si tu savais tous les sacrifices auxquels j'ai dû me résigner pour te sauver la vie, tu ne parlerais pas de mourir, car ta vie me coûte trop cher.

— J'aime mieux mourir ! répéta le jeune homme.

— Et moi je te le défends.

— Mais loin de vous, quelle serait ma vie, Marguerite?

— Et si tu ne pars, ta tête roule en place de Grève, pauvre fou !... alors quelle sera mon existence, à moi ?

Gauthier poussa un sourd gémissement et plongea son front entre ses mains.

Alors, tirant de son escarcelle un parchemin auquel pendait le sceau royal, elle le tendit au jeune homme et disant d'une voix grave :

— Tenez, Gaulthier, voici l'ordonnance par laquelle le roi veut bien vous conférer le gouvernement de la comté de Champagne ; il faut que dans deux jours vous ayez rejoint Troyes, ville qui vous est assignée comme lieu de résidence.

Et elle ajouta, en étouffant ses larmes :

— C'est un grand honneur que votre gracieux souverain veut bien vous accorder.

Gaulthier s'était relevé et saisissant le parchemin, il répéta entre ses dents :

— Un grand honneur que le roi veut bien me faire et dont je lui suis fort reconnaissant... dites donc plutôt, Madame, que c'est un nouveau moyen dû à l'intervention du sire de Bournonville pour m'éloigner.

— Pauvre fou ! exclama Marguerite, que cette accusation frappa au cœur.

— Eh bien ! ajouta-t-il, avec un rire mauvais, je suis plus jaloux que vous de votre tranquillité... et comme, moi mort, votre repos sera plus assuré que par mon éloignement, je reste... que mon sort s'accomplisse.

Ce disant, il mit en pièces le parchemin et en jeta les morceaux aux pieds de la reine.

Marguerite jeta un cri d'effroi et, saisissant les mains du jeune homme, l'attira à elle d'un geste passionné :

— Fou! fou! mille fois fou! murmura-t-elle, que te vas-tu imaginer là et de quelle insulte réponds-tu à mon amour... quoi! supposes-tu vraiment que si je te supplie de quitter Paris, c'est pour me livrer en paix à Bournonville!... Ingrat ! quelle preuve d'amour me faut-il donc te donner pour que tu croies à ma sincérité?

Elle se tut un moment, et reprit :

— Mais si tu m'aimais un peu, n'aurais-tu pas pitié de la misérable existence que je mène, toujours tremblante, toujours en pleurs à cause de toi... Je t'en supplie, si tu m'aimes, ainsi que tu l'affirmes, obéis-moi... vois, moi une femme, moi ta reine, je suis à tes genoux.

Et elle tomba à demi-pâmée aux pieds du jeune homme.

Éperdu, Gaulthier, saisit Marguerite entre ses bras, et, la relevant, l'appuya follement contre sa poitrine.

Comme en une étreinte folle, elle l'enlaça et collant ses lèvres à l'oreille du sire d'Aulnay.

— Demain, murmura-t-elle vivement à voix basse, trouve-toi à la dixième heure, sur la berge du fleuve, au pied de la Tour de Nesle... un homme dévoué te mènera vers moi.

Gaulthier, ivre de bonheur, ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles et voulut retenir Marguerite.

Mais celle-ci, tirée de son délire par la pensée de Bournonville, s'était échappée.

— Allons, dit-elle, soyez raisonnable, Gaulthier ; venez me retrouver demain à pareille heure, je vous remettrai une nouvelle ordonnance et après nous être dit adieu, vous partirez pour votre gouvernement.

Le jeune homme s'inclina sur la main que lui tendait la reine et, les oreilles tintant des enivrantes paroles que lui avait murmurées la reine, se retira lentement en lui envoyant du bout des doigts un amoureux baiser.

A peine eut-il disparu que Marguerite, anéantie, se laissa tom-

ber sur un siège, la tête entre les mains, sans même apercevoir Bournonville qui sortait de l'oratoire.

Il s'avança vers Marguerite, lui prit la main en disant d'une voix douce :

— C'est bien, Marguerite, tu m'as obéi... je comprends ta douleur, mais les événements voulaient ce sacrifice... N'aie crainte, l'avenir désormais est à nous.

La reine retira sa main comme si elle eût senti le contact d'un animal venimeux.

— Merci, fit-elle d'une voix dolente, je vous saurai un gré infini de me laisser seule... J'ai besoin de me recueillir et votre présence me fait mal.

Il s'inclina en silence et sortit.

— Allons, murmura-t-il tout en se frottant les mains, je gage que le rendez-vous a été donné dans cette dernière scène d'effusion... Au surplus, c'est là chose dont je m'assurerai demain.

L'aube luisait à peine que, le lendemain, Joël le Cagouleux se présentait à la tourelle où Gaulthier d'Aulnay le reçut avec une surprise pleine de méfiance.

— Vous ! dit-il, vous ici...

— Oui, répliqua le Cagouleux, je viens de la part de la reine.

Le visage du jeune homme devint soudainement blanc comme cire.

— De la reine ! balbutia-t-il, aurait-elle donc changé d'avis.

Le truand sourit discrètement.

— Pas que je sache, répliqua-t-il ; n'avez-vous pas rendez-vous ce soir à la Tour de Nesle?

— Oui, fit le jeune homme, ce soir, à la dixième heure.

— Eh bien ! le rendez-vous demeure ainsi qu'il a été fixé... et la reine m'envoie vous prévenir que je vous viendrai prendre afin de vous accompagner là-bas.

Tout à coup, un soupçon vint à l'esprit de Gaulthier.

— Mais, fit-il, je devais attendre, sur la berge, la venue d'un homme dévoué.

— Cet homme dévoué, répondit Joël avec assurance, c'est moi !

mais la reine a réfléchi qu'il était imprudent à vous de courir seul par les rues de la ville, et qu'il était prudent d'avoir avec vous un bras solide et un cœur vaillant.

— Eh! poursuivit le jeune homme, n'ai-je point assez de mon épée.

Le truand prit un air mystérieux.

— Qu'est-ce qu'une épée, si vaillante qu'elle soit, contre la bande d'ennemis qui vous environne.

Gaulthier courba la tête.

— C'est vrai! balbutia-t-il.

Puis il ajouta en tendant la main au truand.

— Merci donc, compère Joël..., et du moment que les choses conviennent ainsi à la reine, j'accepte ton offre.

— C'est chose entendue, Messire, à la neuvième heure, je vous viendrai quérir.

Et, saluant jusqu'à terre, le truand se retira, reconduit jusqu'à la porte de la tourelle par Gaulthier d'Aulnay, qui bénissait intérieurement Marguerite pour cette nouvelle preuve d'amour qu'elle venait de lui donner.

En quelques enjambées, le Cagouleux arrivait devant la petite poterne du bord de l'eau.

Un homme attendait; cet homme était Tortelier.

— Eh bien? demanda-t-il.

— C'est pour ce soir, répondit Joël.

Le routier eut dans l'œil une lueur joyeuse.

— Tu lui as dit ce qu'il avait été convenu?

— Oui; je vais le prendre à la neuvième heure.

— C'est fort bien... Ne t'écarte pas du Palais; il se pourrait que j'eusse de nouvelles instructions à te donner.

Sur ces mots, maître Jacques congédia le Cagouleux et s'en alla trouver Orly, auquel il répéta les paroles du truand.

Quelques instants après, le surintendant des finances recevait la visite de son ami, qui le mit au courant du résultat de la démarche du Cagouleux auprès de Gaulthier d'Aulnay.

Bournonville sourit finement, ainsi qu'il lui arrivait de faire chaque fois que les événements confirmaient ses prévisions.

Il réfléchit quelques instants; puis il prit un parchemin au bas duquel était apposé le sceau royal.

Rapidement, Bournonville traça quelques lignes; puis, frappant sur un timbre :

— Qu'on aille quérir le comte de Savoisy, commanda-t-il au varlet qui se présenta.

Quand ils furent seuls, Orly demanda :

Quelles sont tes intentions?

— Tu n'as qu'à ouvrir tes oreilles, répondit le surintendant.

Et il tomba dans une sombre méditation.

Enfin, le comte de Savoisy, capitaine aux gardes du roi, se présenta.

— Vous m'avez fait appeler, messire, dit-il en s'inclinant devant le surintendant?

— Oui, comte, j'ai à vous communiquer un ordre de Sa Majesté.

Et, lui tendant le parchemin, il ajouta :

— Le roi a décidé de mettre un terme aux scènes qui se passent en sa bonne ville de Paris; depuis longtemps, il a fait surveiller la Tour de Nesles, et il a acquis la conviction que des mauvais garçons et des ribaudes s'y réunissent de nuit pour y détrousser et mettre à mort les passants. En conséquence, ce soir, à la onzième heure, vous vous rendrez à la Tour de Nesle avec une compagnie d'archers et arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels qu'ils soient.

Et il répéta, en appuyant sur chaque mot :

— Vous entendez, comte de Savoisy, quels qu'ils soient.

Après le départ du capitaine aux gardes, Orly se précipita vers Bournonville.

— As-tu bien réfléchi à ce que tu vas faire ? s'écria-t-il.

— Je vais en finir, répondit froidement Bournonville.

— Mais la reine !

Bournonville regarda son ami droit dans les yeux.

— Eh bien! la reine? demanda-t il.

— Tu ne vas pas la faire arrêter, je suppose.

— Et pourquoi pas?



Un homme était devant lui, immobile et muet, le regardant d'un air goguenard.
(Page 1730.)

— Mais c'est un coup à te faire envoyer en place de Grève.

Le surintendant haussa les épaules et murmura :

— On voit que tu n'es pas comme moi dans les secrets du roi.

Orly poussa une exclamation de surprise.

— Le roi, fit-il, est d'accord avec toi ?...

— Non... mais il ne lui serait pas désagréable d'avoir une bonne raison pour divorcer.

— En vérité, s'écria Orly que cette confidence amusait.

— Oui, répliqua négligemment Bournonville, notre gracieux souverain m'a parlé à demi-mot de certaine princesse de Pologne dont la riche dot tomberait à merveille dans les coffres quelque peu dégarnis de l'État.

— Et tu en conclus?...

— J'en conclus que Marguerite de Bourgogne étant arrêtée en Tour de Nesle, en compagnie de Gaulthier d'Aulnay, cette double arrestation ferait non seulement mes affaires, mais aussi celles du roi.

Orly était devenu grave.

— Tu peux avoir raison, murmura-t-il, et je le souhaite de toute mon âme... mais si tu allais t'être trompé... si le roi...

— Le roi a signé lui-même l'ordre que je viens de remettre au comte de Savoisy... Il n'aura à s'en prendre qu'à lui-même de ce qui surviendra.

Orly ne répondit rien, mais le profond soupir qu'il poussa, prouvait qu'il ne partageait pas entièrement la manière de voir du surintendant.

Landry se chauffait paisiblement au soleil devant la porte de sa taverne, quand soudain une ombre vint s'interposer entre les rayons de l'astre et sa propre personne.

Inquiet, il releva les yeux et poussa un cri de surprise et d'effroi.

Un homme était devant lui, immobile et muet, le regardant d'un air goguenard.

— Le Houdin! exclama Landry.

— Lui-même, murmura l'homme.

— Comment, toi? répéta d'une voix tremblante le patron du *Chat-qui-Pesche*.

Et il ajouta :

— Viendrais-tu de la part?...

L'homme lui fit signe de le suivre sur la berge, loin des oreilles indiscrètes.

— Je viens de la part de la reine, dit-il.

Landry devint blême et balbutia :

— Pour...

— Eh ! par les cornes du diable ! exclama l'autre, pour être à la Tour, ce soir.

— Encore !

L'autre ricana :

— Non, fit-il, cette fois tu viendras seul, car il ne s'agit plus...

Il s'interrompit, achevant sa phrase d'un mouvement terrible et continua :

— ... Ton rôle consistera tout simplement à sauvegarder et non à... faire ce que Gargouslier et ses hommes avaient coutume de faire.

Landry respira bruyamment :

— C'est bien, dit-il, on y sera.

Et il feignit, l'autre ayant tourné les talons, de rentrer dans le cabaret.

Mais à peine Le Houdin eût-il disparu au tournant du Pont-aux-Meuniers que le tavernier s'élança sur ses traces ; seulement, au lieu de poursuivre, comme lui, jusqu'à l'entrée principale du palais, il tourna brusquement à droite, aussitôt le pont traversé, et s'arrêta devant la petite poterne à laquelle il frappa d'une façon spéciale.

La porte s'ouvrit tout juste assez pour le laisser passer, puis dans l'ombre, un homme saisit la main du cabaretier :

— C'est toi, Landry ? fit une voix.

— Oui, maître Jacques, riposta le patron du *Chat-qui-Pesche*.

— Qu'y a-t-il donc que te voilà si inopinément ?

— Il se prépare un grave événement dont il me faut prévenir de suite messire de Bournonville.

— Suis-moi donc, murmura le routier.

Quelques instants après, Landry était dans le cabinet aux écritures du surintendant des finances.

Celui-ci ne put retenir un geste de surprise en apercevant le visage bouleversé du cabaretier.

— Ventredieu ! exclama-t-il joyeusement, que te voilà déconfit, mon brave Landry !

— Si votre seigneurie savait ce que je sais, répliqua brusquement le cabaretier, elle trouverait certainement comme moi que les événements prêtent peu à la plaisanterie.

— Ah bah ! et de quoi s'agit-il ?

Landry s'approcha tout près du surintendant et, roulant des yeux effrayés, murmura à voix basse :

— Les nuits de la Tour de Nesle vont recommencer.

Contre l'attente du cabaretier, Bournonville demeura impassible et son visage ne refléta pas le moindre étonnement.

Il se contenta de demander d'une voix calme :

— Comment sais-tu cela ?

— Par le Houdin qui m'est venu prévenir à l'instant que dame Marguerite se rendait ce soir à la Tour de Nesle.

Le surintendant se prit à ricaner.

— Et c'est cela, dit-il, qui te bouleverse à ce point?

— Dame ! écoutez donc, riposta Landry, je croyais en avoir fini avec toutes ces vilaines histoires.

Bournonville haussa les épaules.

— Que t'importe, du moment que Gargouslier n'est pas de la partie?

Le cabaretier jeta les bras au ciel pour manifester son étonnement.

— Et quoi ! s'écria-t-il, vous savez donc...

Le surintendant le considéra un moment, tout souriant ; puis répondit :

— Je sais tout ce qu'il me convient de connaître.

— Alors? balbutia le cabaretier abasourdi.

— Voyons, mon brave Landy, fit Bournonville d'un ton bon enfant, si tu t'étais donné la peine de réfléchir un peu, n'aurais-tu pas trouvé étrange que la reine te fasse prévenir, toi, dont elle connaît le dévouement à ma personne...

Landry baissa la tête tout confus.

— C'est juste, balbutia-t-il... mais, en ce cas, comment se fait-il que Le Houdin ?...

Le surintendant eut un haussement d'épaules plein de commisération.

— C'est moi qui te l'ai envoyé.

— Vous !

— Oui, moi. Et si j'ai un conseil à te donner...

— Parlez, fit vivement Landry.

— C'est de te tenir toujours à proximité d'une porte de sortie, car il se passera ce soir, en Tour de Nesle, certains événements qui, si tu t'y trouvais mêlé, pourraient bien te valoir la hart.

Le cabaretier fit un bond en arrière, tout en portant, avec effroi, les mains à son cou.

— La hart ! exclama-t-il.

— Oui, fit Bournonville toujours souriant, la hart.

— Mais, que se passera-t-il donc ?

Le surintendant lui lança un regard sérieux.

— Depuis quand, demanda-t-il, d'un ton sévère, maître Landry a-t-il l'habitude d'interroger ?

Puis d'un ton plus doux, il ajouta :

— Contente-toi de suivre mon conseil et de filer au moindre bruit, quelque chose que tu voies ou que tu entendes... au surplus, cela te sera facile, car, sans doute, seras-tu chargé d'ouvrir la petite porte basse et d'introduire Gaulthier d'Aulnay.

— Gaulthier d'Aulnay ! balbutia Landry.

— Oui ! Que t'importe ?

— C'est que, en vérité, je ne comprends plus.

Le surintendant ne put retenir un geste d'impatience.

— Ventredieu ! s'écria-t-il, jamais je ne t'ai vu le cerveau aussi dur... Je te répète... Et surtout ne parais pas étonné devant ce jouvencel... Tu pourras ensuite retourner en paix à ta taverne, où tu vivras paisiblement, car la Tour de Nesle fera parler d'elle ce soir pour la dernière fois.

Landry s'inclina, et, tout rêveur de ce mystère, regagna le *Chat-qui-Pesche*.

CHAPITRE XC

Dans lequel Lyonnet de Bournonville est reporté soudain à vingt ans en arrière.

Ce même jour, à la huitième heure du soir, heure à laquelle, nos lecteurs doivent s'en souvenir, le gouverneur du Grand-Chastelet avait coutume de se mettre à table, maître Le Testu se préparait à déguster une superbe crouste, d'appétissante allure et d'odorant fumet, que le varlet venait de déposer devant lui.

Déjà il la couvait du regard, choisissant l'endroit en lequel il allait plonger le couteau qu'il tenait à la main, lorsqu'un timide grattement se fit entendre à la porte.

Le bon gouverneur fronça le sourcil; car, si vous savez qu'il avait coutume de manger vers la huitième heure, il avait horreur d'être dérangé au moment de ses repas.

Il fit donc la sourde oreille, espérant que l'importun n'insisterait pas.

Mais, on gratta à nouveau.

— Par le diable! grommela maître Le Testu, quel est le mécréant qui me vient voir en un pareil instant?

Et comme le varlet le regardait pour lui demander s'il devait aller ouvrir, Le Testu lui fit un signe, tout en maugréant.

Cet importun n'était autre que Carcajou qui, le bonnet à la main, s'avança tout tremblant vers le gouverneur.

Le Testu, en voyant à quel visiteur infime il avait affaire, s'assit aussitôt, et, tournant le dos à Carcajou, s'arma d'un grand couteau à l'aide duquel il détacha habilement la couverture de la croûte; il s'en échappa une superbe sauce, dans laquelle nageaient différentes matières de mine appétissante, et qui firent reniller d'aise le bon gouverneur.

Et, tellement grand était son contentement, qu'oubliant Carcajou, il allait verser dans une belle écuelle d'étain poli, le con-

tenu de la croûte, lorsque le guichetier s'avança encore et murmura :

— Messire, il s'agit d'affaires graves.

Le Testu, s'arrêta, et tournant vers l'importun un regard courroucé :

— Cornes du diable! grommela-t-il, qu'est-ce encore? Ne puis-je donc une seule fois manger en paix?

Le guichetier croisa ses mains dans un geste suppliant.

— Excusez-moi, Messire, balbutia-t-il, de vous venir troubler en ce moment; mais je vous suis envoyé par Jacquemart, le geôlier spécialement attaché à Guillaume Feutrier et à Orsini.

Le Testu tressaillit.

Un moment, il oublia sa belle croûte, et, faisant demi-tour, se trouva face à face avec le pauvre Carcajou, auquel il demanda d'une voix tonitruante :

— Qu'y a-t-il... sont-ils morts?... se sont-ils enfuis?

Carcajou leva les bras au ciel.

— Hélas, Messire! balbutia-t-il.

Et son visage était tellement décomposé, que le gouverneur, devinant un malheur, se leva d'un bond et sautant sur le pauvre guichetier l'empoigna à la gorge, et le secouant durement :

— Mais, parle donc, cria-t-il, mécréant, parle donc.

Le voyant tirer une langue longue d'un pied, il le lâcha.

Carcajou était tout blême de frayeur.

— Le diacre... balbutia le guichetier... mort !

Le gouverneur faillit tomber à la renverse.

— Mort! exclama-t-il... mort... mais où?

Carcajou le regarda d'un air affaré.

— Comment! où?... dans son cachot.

— Dans son cachot! répéta Le Testu abasourdi.

— Oui... noyé!

Le Testu eut un cri de rage, pensant à la reine, devinant que c'était à elle qu'il fallait attribuer la mort de Feutrier.

— C'est elle! gronda-t-il, c'est elle!

Puis s'apercevant que Carcajou prêtait l'oreille, il lui dit d'un ton colère:

— Eh ! bien! Feutrier est mort... venez-vous me chercher pour que je le ressuscite?

— Non, Messire, mais ce n'est pas tout.

Le gouverneur, sentait sa raison s'égarer, se saisit la tête à deux mains.

— Pas tout! exclama-t-il, pas tout! qu'y a-t-il encore?

— L'autre prisonnier...

— Mort aussi?

— Non...

Le Testu respira.

— Alors, de quoi s'agit-il?

— Le prisonnier Orsini a dépêché Jacquemont son geôlier, vers moi, pour que je vinsse vous dire qu'il voulait vous parler.

Le gouverneur eut un geste d'impatience.

— Eh bien, fit-il, messire Orsini attendra.

Et se retournant vers la table, il versa dans son écuelle le contenu de la belle croûte dorée et odorante.

Puis il se mit à manger avec componction.

Carcajou était demeuré à la même place, tournant et retournant son bonnet entre ses doigts.

— C'est bien, t'ai-je dit, fit Le Testu sans même se retourner, pour congédier le guichetier.

— Mais, balbutia celui-ci, c'est que je ne vous ai pas tout dit, Messire,

Le gouverneur reposa dans son écuelle la bouchée qu'il portait à ses lèvres.

— Comment! pas tout! exclama-t-il, tu ne m'as pas dit tout; achève donc, imbécile!

— Le mire Orsini a bien recommandé à Jacquemart de vous dire que la chose était pressée et qu'il voulait vous voir sans perdre de temps.

Le Testu secoua furieusement les épaules.

— Si c'est pour me parler de la sorte que tu es resté céans, tu peux t'en retourner à ton guichet et me laisser en paix... Ce sera déjà fort beau à moi d'aller voir le mire dans sa geôle, après



Et, quatre à quatre, gravit les marches de l'escalier qui conduisait au logis de messire de Bournonville. (Page 1743.)

mon souper, au lieu de digérer tranquillement ainsi que j'ai l'habitude de le faire.

Carcajou n'osa insister, tellement la mine du gouverneur était rébarbative ; au surplus, sa mission était terminée ; peu lui importait que maître Le Testu se hâtât ou non.

Il s'inclina donc profondément et sortit.

Demeuré seul, le gouverneur poussa un profond soupir de satisfaction et se mit à manger, lentement, oubliant l'univers entier, y compris son prisonnier.

Il se trouvait précisément que, ce soir-là, ce bon Le Testu était en appétit ; il mastiquait longuement chaque bouchée, la dégustant, se souciant fort peu des conséquences désastreuses qu'allait engendrer son peu d'empressement à se rendre auprès d'Orsini.

Il mangeait donc lentement, humectant son gosier par intervalles judicieusement calculés, de larges lampées d'un vin tiré exprès pour lui d'un coteau bien ensoleillé situé sur les bords de la Loire ; cette double opération délicatement accomplie, dura une bonne demi-heure.

Le repas terminé, maître Le Testu se leva pesamment de table, défit quelques aiguillettes de son surcot en poussant un profond soupir de béatitude et s'en vint s'étendre sur un siège recouvert de coussins moelleux ; il allongea ses jambes, croisa ses mains sur son ventre bedonnant et commença sa sieste.

Et maître Le Testu allait s'endormir, lorsque tout à coup la visite de Carcajou lui revint à la mémoire.

Il ramena à lui ses jambes, décroisa ses mains et, se soulevant à moitié sur son siège, murmura :

— Par le diable, ce damné Orsini choisit bien son temps pour me vouloir faire des communications importantes... que monseigneur Belzébuth le reçoive en son enfer pour lui apprendre à me déranger au milieu de ma digestion.

Néanmoins, en dépit de sa colère, le gouverneur se leva tout à fait et, allant à un timbre, appela un varlet :

— Allez me quérir le porte-clés Jacquemard, bougonna-t-il.

Puis, demeuré seul, il se mit à marcher de par la pièce en grognant :

— Un secret d'État ! un secret d'État ! ce diable d'homme en doit connaître une certaine quantité et chercher à deviner ce qu'il veut me confier est impossible.

Il s'arrêta, mis en gaîté par une idée qui venait de lui traverser le cerveau.

— Eh! eh! fit-il en se frottant les mains, aucun condamné ne peut se décider à faire tout seul le grand voyage de l'éternité ; il semble qu'ils meurent plus satisfaits en se voyant accompagnés... aussi font-ils tous *in extremis*, des révélations compromettantes pour leurs complices, et, malgré sa prétendue force d'âme, maître Orsini n'est pas plus exempt que les autres de cette faiblesse commune.

Il souriait en prononçant ces mots, curieux de deviner les noms des coupables que l'Italien allait lui livrer.

En ce moment on frappa, et son visage, subitement, redevint grave.

C'était le porte-clefs Jacquemart qui se rendait à l'appel du gouverneur.

— Ah! ah! fit celui-ci en toisant le pauvre homme d'un regard terrible, que me vient dire Carcajou, que ton prisonnier demande à me parler?

Tout tremblant Jacquemart balbutia:

— Oui, Messire, c'est la vérité, et excusez la liberté que j'ai prise de vous déranger à l'heure de votre repas, mais l'Italien a proféré de telles menaces contre moi, contre vous, contre tout le monde, si je ne m'empressais de vous prévenir de son désir, que je n'ai pas osé lui refuser...

— ... Et que tu as préféré venir m'interrompre, ajouta Le Testu d'une voix sévère.

Puis allant à un petit bahut, dans lequel il prit un trousseau de clefs.

— Prends une cire, bougonna-t-il, et accompagne-moi.

Et, involontairement, le gouverneur pensait qu'il avait pris la veille, à peu près à la même heure, le même chemin, en compagnie de la reine, et il avait le pressentiment que celle-ci pourrait bien être pour quelque chose dans les révélations du mire.

Aussi fut-ce en frissonnant presque, que Jacquemart ayant tiré les verroux et ouvert les serrures, il franchit le seuil du cachot en lequel Orsini gisait soigneusement enchaîné.

Il prit des mains du porte-clefs la cire et lui dit :

— Maintenant, laisse-nous seuls.

— Point n'est besoin, fit Orsini d'une voix caverneuse.

Le gouverneur eut un haut-le-corps de surprise.

— N'avez-vous point parlé d'un secret d'État? murmura-t-il.

— En effet, il s'agit d'un secret d'État qu'il me faut confier sans tarder, mais comme ce n'est pas vous qu'il concerne, ce n'est pas à vous que je le veux confier.

— Cependant...

— ... et, poursuivit l'Italien, pour les quelques mots que j'ai à vous dire, cet homme n'est pas de trop.

— Parlez-donc, fit maître Le Testu, d'un ton maussade.

— Il faut que je voie sur l'heure messire de Bournonville.

— Messire de Bournonville, exclama le gouverneur en projetant la lumière de sa cire sur le visage du prisonnier, par saint Grégoire! mais vous êtes fou!

— Pas que je sache, répondit paisiblement Orsini... je crois avoir toute ma raison... comme vous.

— Alors, vous plaisantez.

— Ce lieu et les circonstances m'y incitent peu, répliqua l'Italien.

Maître Le Testu se croisa les bras sur la poitrine dans une attitude indignée.

— Et vous me croyez assez fou, moi, dit-il, pour m'en aller, à cette heure, au palais, déranger le surintendant des finances.

Orsini ricana et répondit :

— Aviez-vous donc tant de scrupules lorsque j'étais à sa place?

Puis il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, il faut, entendez-vous bien, il faut que vous alliez quérir immédiatement le sire de Bournonville.

Devant cet entêtement, toute la colère du gouverneur éclata.

— Par le diable! s'écria-t-il... c'est pour me charger d'une semblable commission que vous troublez ma digestion ?... je vous trouve bien osé, et si vous ne deviez demain être soumis à la question ordinaire et extraordinaire, je vous ferais passer de suite par les bâtons.

Orsini frémit en entendant les paroles du gouverneur.

— Je vous en supplie, dit-il, ne me refusez pas ; songez à toutes les faveurs dont je vous ai comblé, alors que j'étais au pouvoir, songez aussi que la fortune politique des hommes est inconstante, — vous en avez devant vous une preuve vivante, — et si mon sort vient à changer, craignez ma colère, si vous refusez d'accéder à ma demande.

Lentement, le gouverneur pivota sur ses talons, et se dirigea vers la porte.

— Arrêtez, triple fou! s'écria Orsini d'une voix stridente, arrêtez, sur votre tête !

Ces derniers mots eurent sur la volonté de maître Le Testu plus d'empire que n'en auraient pu avoir toutes les supplications et toutes les menaces.

Sur sa tête !

Par l'enfer! cela méritait considération; car de la tête dépend l'estomac, et cet homme vivait trop pour ce dernier pour n'être pas sensible au danger que pouvait courir la première.

Il se retourna brusquement et revint vers la litière sur laquelle était étendu Orsini.

— Croyez-vous, fit celui-ci, que j'aie l'esprit à plaisanter, et que si je vous dérange pour vous prier d'aller quérir vous-même le sire de Bournonville, ce ne soit pas parce que j'y vois une nécessité absolue... si le surintendant apprenait seulement demain ce que je veux lui dire ce soir, et s'il savait que ce retard est dû à votre mauvaise volonté, je suis bien certain que demain soir votre corps se balancerait agréablement aux fourches de Montfaucon, pour la plus grande joie des corbeaux.

Le Testu devint blême et porta machinalement la main à son cou.

A la lueur de la cire, Orsini s'aperçut de l'effroi du gouverneur, et regretta, à part lui, de n'avoir pas commencé la conversation par là.

— Mais, balbutia le pauvre homme, ce n'est pas chose aisée que d'aller à cette heure au palais, et surtout de ramener céans messire le surintendant des finances.

Le prisonnier haussa les épaules.

— Ceci n'est point mon affaire, mais la vôtre, répondit-il avec calme. J'ai dit, et, par Belzébuth! je jure qu'il en sera ainsi que je vous l'ai annoncé, si vous n'accomplissez pas votre mission... Au surplus, messire de Bournonville, en se rendant à mon appel, ne fera que payer la dette de reconnaissance contractée envers moi par le capitaine Buridan... Vous vous rappelez, n'est-ce pas, qu'en semblable circonstance, il n'y a pas bien longtemps de cela, je n'ai pas hésité à venir trouver le capitaine ici même.

— C'est vrai, murmura le gouverneur, auquel ce souvenir rendit un peu d'espoir.

Cependant, la perspective de cette démarche quasi nocturne n'était guère du goût de ce pauvre Le Testu et, malgré la terreur que lui inspirait la prédiction de l'Italien, il insista :

— C'est donc chose grave?

— Eh ! *per Baccho!* ne vous l'ai-je pas déjà dit?

— D'accord ; mais cela ne peut-il se remettre à la première heure de demain?

Orsini fit un brusque mouvement.

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même que demain je devais être soumis à la question ordinaire et extraordinaire?

Le Testu fit la grimace.

— C'est vrai, pensa-t-il, j'ai eu tort de lui dire cela.

Puis tout haut, d'un ton qu'il essaya de rendre goguenard :

— Et si, sans prendre souci de vos paroles, je vous vous laissais soumettre à la question, puis, de là, conduire à Montfaucon.

Le mire se tut un instant, frémissant à part lui de cette plaisanterie, et répliqua avec un ricanement :

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, demain, messire de Bournonville serait avisé du refus opposé par vous à ma demande. Je mourrais, il est vrai, sans lui faire connaître le secret d'État que je voulais lui révéler, mais, vous ne tarderiez pas à me rejoindre.

— Et comment serait-il avisé de cela? demanda Le Testu.

— Avez-vous donc oublié la visite que j'ai reçue hier?

Le gouverneur tressaillit.

— Ce que vous ne savez pas et que je veux bien vous dire,

c'est que le secret d'État dont s'agit intéresse la reine au même point que le surintendant, que celui-ci sait déjà par dame Marguerite...

— Pourquoi ne vient-il pas? répliqua Le Testu.

Cette question, toute simple et toute logique, étonna cependant Orsini.

Il baissa la tête un long moment et répliqua...

— Il y a là-dessous des questions politiques que ni vous ni moi ne pouvons approfondir... mais, pour vous comme pour moi, il y va de la tête... cela doit vous suffire pour faire ce que je vous demande.

Ce dernier argument convainquit le gouverneur.

— C'est bien, soupira-t-il en gagnant la porte, je vais faire ce que vous désirez.

— Allez et faites vite, cria Orsini en s'étendant sur sa couche de paille.

Quelques instants après, maître Le Testu, accompagné de deux archers armés jusqu'aux dents, quittait le Grand-Chastelet et prenait le chemin du Palais.

Tout en marchant, à grandes enjambées, car il frémissait maintenant à la pensée de ne plus rencontrer le surintendant et de ne pouvoir exécuter la mission dont l'avait chargé Orsini, maître Le Testu pensait au langage qu'il allait tenir à Bournonville.

Celui-ci était parfaitement capable, si encore il daignait le recevoir, de ne pas vouloir l'accompagner.

Alors, qu'arriverait-il?

Aussi, malgré ses jambes flageollantes, fut-ce presque courant qu'il arriva dans la cour d'honneur.

Il laissa là ses deux archers, et quatre à quatre gravit les marches de l'escalier qui conduisait au logis de messire de Bournonville.

Celui-ci était en grande conférence avec la reine, quand on le vint prévenir que le gouverneur du Chastelet demandait à lui parler sur l'heure.

— Va, Lyonnet, fit la reine en le congédiant aussitôt, va

chercher auprès de maître Le Testu la confirmation de ce que je viens de te dire.

Perplexe, Bournonville prit, à pas lents, le chemin de son cabinet aux écritures.

Tout en marchant, il murmurait :

— Orsini, prétend-elle, veut me parler... Quelle comédie nouvelle a-t-il inventé pour écarter de son col la hart que cependant il a si bien méritée... à moins qu'elle-même n'ait trouvé ce prétexte pour m'éloigner du temps qu'elle se rendra à la Tour de Nesle.

Il est vrai que la présence du gouverneur du Grand-Chasteïet donnait quelque crédit aux paroles de la reine.

Il est vrai que celui-ci pouvait bien aussi venir lui annoncer l'évasion d'Orsini.

A cette pensée, la fureur l'envahit et il hâta le pas.

Rentré dans son cabinet, il donna l'ordre qu'on introduisît maître Le Testu.

— Eh ! quoi ! dit-il en allant vivement à sa rencontre, c'est vous, maître Le Testu ! quel grave événement vous amène ?... les prisonniers ?

Le visage du gouverneur se rembrunit :

— Ventredieu ! gronda le surintendant, leur serait-il arrivé malheur ?

— Monseigneur, balbutia le malheureux Le Testu, Guillaume Feutrier est mort.

— Mort ! exclama Bournonville.

Le gouverneur répliqua d'une voix défaillante :

— On l'a trouvé noyé dans son cachot.

Un sourire cruel courut sous la moustache de Bournonville qui murmura, mais, si bas que Le Testu ne l'entendit pas.

— Ah ! Marguerite, c'est ta dernière victime.

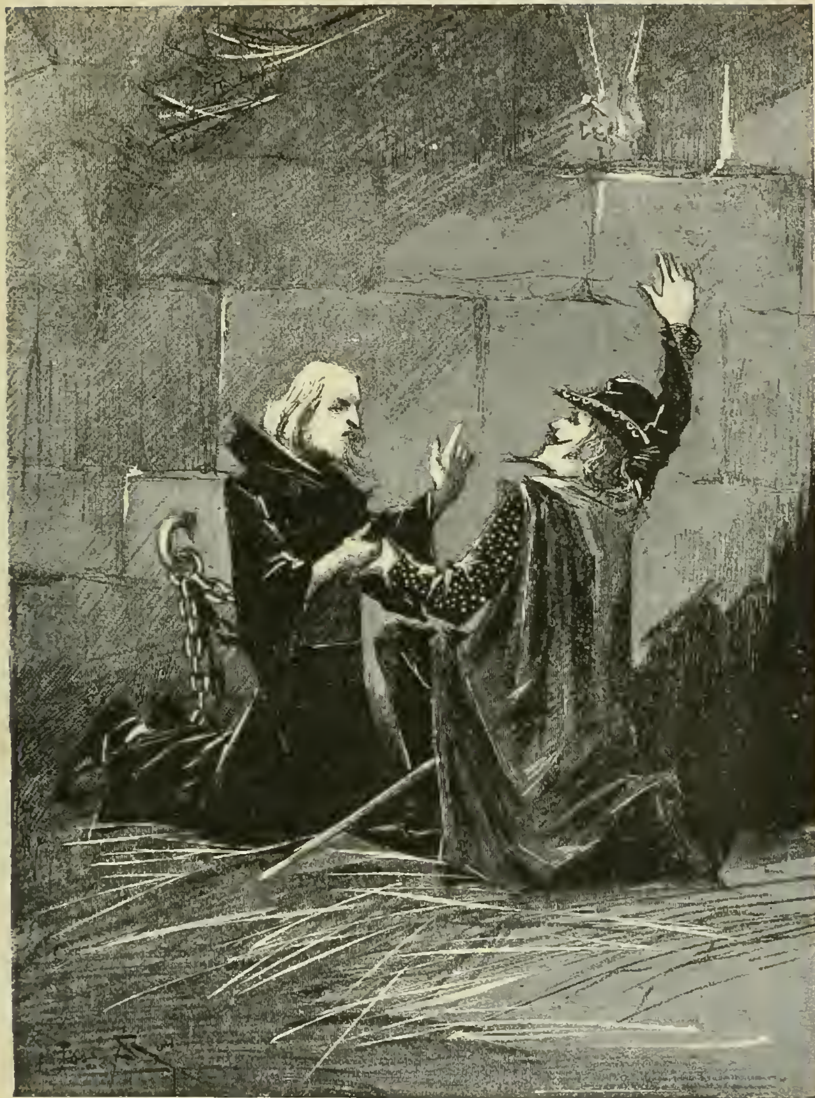
Puis, tout haut :

— Et Orsini ? demanda-t-il anxieux.

— En parfaite sécurité dans sa geôle.

Bournonville respira :

— Et à quoi dois-je votre visite ? fit-il.



— Oui, dit-il, j'en jure par le Seigneur Dieu. (Page 1751.)

— A la prière, ou plutôt à l'ordre du prisonnier qui désire vous voir immédiatement.

— Que veut-il? demanda le surintendant avec brusquerie.

— Vous révéler un secret des plus importants.

Bournonville haussa les épaules.

— Quelle comédie! murmura-t-il.

Le Testu répliqua vivement :

— Je ne crois pas, monseigneur, que le prisonnier veuille se jouer de vous... au surplus, comme j'hésitais à vous venir déranger, il m'a prié de vous rappeler que lui-même n'avait pas refusé de se rendre à votre appel, la veille de votre supplice.

Le surintendant eut un geste d'impatience.

— C'est vrai, gronda-t-il.

Puis se tournant vers le sablier, il le consulta de l'œil et ajouta :

— En faisant vite, j'aurai le temps d'être de retour ici avant que tout soit fini là-bas.

Il ceignit son épée, jeta sa cape sur ses épaules et dit :

— Allons!

Du palais au Grand-Chastelet, le chemin se fit en silence.

Le Testu était tout joyeux de voir terminée si heureusement cette mission qui aurait pu mettre sa tête en péril.

Bournonville sentait une légère angoisse lui étreindre le cœur, en pensant que l'entrevue qu'il allait avoir avec son vieil ennemi était la dernière.

Quand Orsini vit entrer le surintendant il poussa un grognement joyeux.

— Ah! ah! messire de Bournonville, fit-il d'un ton goguenard, vous voilà enfin...

— Oui, dit brusquement l'autre, j'ai voulu faire pour vous ce que vous avez fait pour moi... mais je doute que de cet entretien résulte pour vous un revirement de fortune semblable à celui qui est résulté pour moi, lorsque vous avez consenti à me venir trouver.

— Eh! eh! ricana l'Italien, les mourants ont de grandes forces pour se cramponner à la vie.

Bournonville frappa du pied avec impatience.

— Bref! dit-il, que voulez-vous?

— Il importe que nous demeurions seuls, car je suis persuadé que vous ne seriez point aise de voir tomber en d'autres oreilles que les vôtres ce que j'ai à vous confier.

Le surintendant se tourna vers le gouverneur qui l'avait accompagné.

— Vous avez entendu, maître Le Testu.

Et, d'un geste de la main, il lui faisait signe de se retirer.

Quand la porte fut refermée, Bournonville s'approcha du prisonnier, et, malgré une indifférence affectée, il dit d'une voix où perçait la curiosité :

— Maintenant, vous pouvez parler.

Orsini s'accroupit sur la paille, et fixant sur le surintendant ses yeux dans lesquelles une flamme vive brillait :

— Messire de Bournonville, dit-il lentement d'une voix grave, la fortune nous a diversement souri; hier j'étais à votre place, aujourd'hui vous voici à la mienne... C'est pour faire subir à mon sort une nouvelle transformation que je vous ai fait prier de me venir trouver.

Ici, il fit une pause pour permettre au surintendant des finances de pousser le cri de surprise que ces paroles devaient forcément provoquer.

Mais Bournonville demeura muet et impassible ; seul un léger sourire, quelque peu ironique, pouvait prouver qu'il avait entendu.

Orsini continua :

— Ne croyez point cependant, messire, que j'aie l'intention de retourner au palais pour vous charger de fers... non, mon ambition se borne simplement à sortir de cette geôle.

— C'est en vérité fort aimable à vous, maître Orsini, riposta Bournonville d'un ton sarcastique, et je vous sais grand gré de vous contenter de si peu.

— Vous raillez, fit l'Italien, et vous avez tort.

Le surintendant haussa les épaules.

— Je ne sais lequel des deux se gausse de l'autre, répliqua-t-il, mettez-vous à ma place et voyez de quelle sorte vous écouteriez un langage semblable à celui que vous venez de me tenir.

Puis croisant les bras :

— Voyons, maître Orsini, poursuivit-il, dites la vérité une fois dans votre vie... si le roi vous permettait de me tenir à nouveau entre vos mains, moi, votre irréconciliable ennemi, de quelle

oreille m'entendriez-vous vous exposer mon intention de sortir d'ici?

Et il éclata de rire.

— Vous venez sans vous en douter, de commettre deux erreurs, messire ; d'abord je ne suis pas votre ennemi, ou du moins je ne le suis plus...

Bournonville fit un brusque mouvement auquel le prisonnier répondit par ces mots :

— Vous m'avez demandé de vous parler franc... eh, bien ! je vais le faire... que craignez-vous en moi, et qui vous pousse à vouloir, non seulement ma perte, mais ma mort?... L'ennemi irréconciliable, capable de vous renverser et de vous arracher ce pouvoir si chèrement acheté.

Le surintendant eut un hochement de tête.

— N'avez-vous donc pas conservé le vôtre plus chèrement encore? grommela-t-il.

— Ceci est un détail, fit Orsini ; passons... or, si dès ce jour, vous n'avez plus aucune raison de me redouter, en quoi ma vie ou ma mort pourrait-elle bien vous intéresser... L'âge m'est venu, voyez-vous, messire de Bournonville, et avec lui le désir de terminer en paix mes jours dans ce beau pays d'Italie où je suis né... faites-moi donc mettre hors d'ici, et je jure Dieu que dès demain, j'enfourche un destrier et prends le chemin de la frontière pour ne jamais revenir céans.

Bournonville poussa un petit ricanement et projetant sa cire sur le visage de son interlocuteur :

— Ventredieu, mon compère, murmura-t-il, je ne savais pas que les murs du Grand-Chastelet eussent le don de vous mettre de si joyeuse humeur.

— Pensez-vous donc que je plaisante? fit l'Italien en fixant sur le surintendant un regard singulier.

— Mettez-vous à ma place... que penseriez-vous?

Orsini fit une pause; puis d'une voix lente, et en détachant chaque syllabe, il répondit :

— Si un homme tel que vous, messire de Bournonville, étant dans la situation où je me trouve me tenait le langage que je

viens de vous tenir, je supposerais deux choses; la première qu'il est fou... et cela vous ne le supposez pas?

Bournonville fit un geste d'énergique négation.

— La seconde chose que je supposerais, poursuivit l'Italien, c'est que cet homme a pour causer de la sorte, des raisons sérieuses.

Le surintendant haussa les épaules :

— Vous vous entendez fort bien à jouer la comédie, maître Orsini ; malheureusement, il est un peu tard.

— Etait-il donc trop tard aussi lorsqu'il y a quelques semaines, vous avez fait prier la reine de vous venir trouver dans ce même Grand-Chastelet où nous nous trouvons aujourd'hui ?

Bournonville tressaillit.

— Ce n'est point la même chose, grommela-t-il.

— Qu'en savez-vous? demanda Orsini.

L'assurance avec laquelle cette question fut posée fit tressaillir plus fortement encore le surintendant.

— Vous avez, m'a dit Le Testu, à me communiquer un secret d'État, fit-il brusquement.

— D'État! répliqua Orsini, non : mais plus intéressant pour vous du moins, car il vous concerne particulièrement et même uniquement.

— Parlez, je vous écoute, murmura Bournonville frappé du ton de l'Italien.

Celui-ci ricana durement.

— Eh! eh! Messire, dit-il, la curiosité est une belle chose; mais la prudence en est une autre non moins belle... je vous disais tout à l'heure que pour tenir le langage que je vous ai tenu, j'avais une raison sérieuse... cette raison est ce secret que vous me demandez de vous révéler.

— Eh bien!

— Eh bien ! je suis prêt à parler... mais après que vous aurez rempli une petite formalité qui me tient fort au cœur.

— Laquelle donc?

— L'ordre de ma mise en liberté.

— Allons, ricana Bournonville, cela vous reprend!... soyez sérieux, Orsini.

— Jamais je ne le fus davantage.

— Il faut que ce secret soit de bien grande importance, pour qu'il me faille l'acheter à tel prix.

— Et de quel autre prix voudriez-vous donc me le payer? demanda à son tour Orsini ; en la situation où je me trouve, tous les trésors du monde ne le vaudraient pas.

— Cela, je le comprends... mais en ce qui me concerne?

— En ce qui vous concerne... messire, une fois que j'aurai parlé, vous me bénirez.

Rêveur, Bournonville baissa la tête, cherchant à deviner par avance de quelle nature pouvait bien être le secret que voulait lui confier Orsini.

Enfin, celui-ci, après avoir réfléchi, lui dit :

— Jurez-moi sur le Christ qu'après m'avoir entendu vous me rendrez la liberté, si je parle.

— Mais quand bien même je le voudrais, je ne le pourrais pas.

— Et pourquoi?

— Vous êtes le prisonnier du roi et non le mien.

— Qu'importe? sur un mot de vous, Le Testu m'ouvrira le Grand-Chastelet.

— Et moi, le lendemain, je m'en irai à Montfaucon payer de ma tête la liberté que je vous aurai rendue.

— En quelques chevauchées vous pouvez mettre la frontière entre vous et les gardes du roi.

Bournonville se prit à rire.

— Et moi, je me serai donné tant de mal, j'aurai risqué ma vie et fait pis encore pour arriver à ce résultat : rendre libre mon ennemi Orsini.

— Non pas; le résultat auquel vous arriverez, sera de connaître ce secret qui pour vous a cent fois plus de valeur que votre pouvoir, vos honneurs, vos richesses.

— Comédie! exclama le surintendant.

— Ne vous souvient-il donc plus, messire de Bournonville, de vos jeunes années, alors que vous étiez féru d'amour pour Mar-

guerite de Bourgogne, au point de tremper vos mains dans le sang du duc Robert ?

Le surintendant s'avança vers le prisonnier en agitant ses poings d'un air menaçant.

— Misérable ! gronda-t-il, est-ce donc pour raviver au fond de mon cœur ce terrible souvenir, le remords de toute ma vie ?...

D'un geste de la main, l'Italien lui fit signe de se taire.

— Ne vous souvient-il plus des événements terribles pour vous qui suivirent la mort du duc ?

Le visage de Bournonville s'assombrit encore.

— Des événements terribles... gronda-t-il... Ah ! maudit, tu veux sans doute parler de mes enfants... ces deux anges que tu fus assez cruel pour égorger.

— Qu'en sais-tu ? exclama Orsini.

Le surintendant jeta un grand cri, et bondissant en avant.

— Que veux-tu dire ?... maudit... mes enfants ?...

— Tes enfants sont vivants.

Bournonville se retint au mur pour ne pas tomber.

— Vivants ! répéta-t-il, vivants !... mais Marguerite m'avait dit qu'ils étaient morts !

— A ce moment elle le croyait, car il était de mon intérêt de les faire passer pour tels.

— Les connais-tu donc ?

— Oui, puisqu'ils ont été élevés par mes soins.

Le surintendant s'agenouilla près de la couche de paille sur laquelle était étendu le prisonnier dont il prit la main entre les siennes.

— Oh ! parle, dit-il, parle... où sont mes enfants ?

Orsini le regarda froidement et demanda :

— Aurai-je la liberté ?

Bournonville étendit la main vers un Christ grossièrement sculpté dans la pierre même du cachot :

— Oui, dit-il, j'en jure par le Seigneur Dieu, et je t'engage ma foi de Lyonnet de Bournonville que tu seras libre si tu me fais connaître mes enfants... Te suffit-elle ?

— Oui, j'ai foi dans votre serment... écoutez donc ; aussitôt

après leur naissance, Marguerite me les remit en me donnant l'ordre de les faire périr...

— La misérable ! gronda Bournonville.

Orsini continua :

— Mais, à cette époque, ma fille ramenée de Paris par les soins de Landry, était avec moi et j'ai craint que le sang de ces deux innocents ne rejaillit sur la tête de mon Alix adorée... Je leur sauvai la vie et les fis élever chez des paysans de la Bourgogne, après leur avoir fait au bras, à l'aide de ma dague, une croix qui m'aidât à prouver leur naissance. Quelques années plus tard, comme déjà des tiraillements existaient entre la reine et moi, je pensai que je pourrais tirer profit de ma sensibilité et je confiai les deux enfants à un vieux seigneur bourguignon, avec charge par lui de les élever en gentilshommes.

L'intendant poussa un profond soupir et serra énergiquement les mains de l'Italien.

— Merci, Orsini, murmura-t-il tout ému, tu as plus fait pour moi qu'un ami sincère... J'espère te prouver que la reconnaissance de Bournonville n'est pas un vain mot... mais, continue.

— Des deux enfants, l'un est mort.

— Mort ! exclama douloureusement le surintendant.

— Oui, fit lentement Orsini, mort assassiné.

— Assassiné ! s'écria Bournonville, et je n'étais pas là pour le défendre... L'assassin a-t-il été puni au moins !

L'Italien secoua la tête :

— L'assassin est de ceux sur lesquels le bourreau ne peut mettre la main.

Bournonville frémit :

— Serait-ce donc un seigneur de la cour ? murmura-t-il.

— Non, c'est plus haut qu'il faut chercher.

— Plus haut ! balbutia le surintendant, en considérant le prisonnier avec des yeux effrayés, plus haut... mais je ne vois que... le roi.

Orsini secoua de nouveau la tête :

— Ce n'est pas le roi... cherchez plus haut encore.

— Mais, au-dessus du roi, je ne vois que Dieu !



Joël se courbant sur les avirons, fit voler la barque à la surface de l'eau.
(Page 1758.)

— Ou le diable, ricana Orsini.

Bournonville pensa que l'Italien perdait la raison.

— Oui, le diable, répéta Orsini avec force, le diable incarné en Marguerite de Bourgogne.

D'un bond, le surintendant se redressa en poussant un rugissement terrible.

— Ventredieu ! hurla-t-il... c'est la reine, c'est Marguerite qui a assassiné mon fils... son fils... horreur !

Et il plongea sa tête dans ses mains.

Puis, Orsini l'entendit murmurer :

— Ah ! le ciel est terrible dans sa justice !

Un profond silence régnait dans la pièce ; on n'entendait que le souffle haletant de Bournonville qui, sombre et muet, se tenait debout en un coin, réfléchissant.

Tout à coup il demanda :

— Mais, en quelles circonstances s'est accompli cet épouvantable forfait ?

— Il était jeune, il était beau ; il plut à Marguerite, fut convié par elle à venir à la Tour de Nesle...

Bournonville poussa un rugissement et, se jetant sur le prisonnier :

— Tu mens ! s'écria-t-il, tu mens ! il est impossible que Dieu ait permis un tel sacrilège...

— Ai-je dit qu'il se fût accompli ? demanda froidement l'Italien.

Le surintendant demanda :

— En ce cas, que veux-tu dire ?

— J'ai l'entière conviction que l'amour de Marguerite pour cet enfant était demeuré chaste... moi-même, d'ailleurs, ai tout fait pour empêcher que le sacrilège s'accomplît.

— Ne pouvais-tu également prévenir cet horrible meurtre d'un fils par sa mère ?

Orsini leva vers le ciel ses bras chargés de fer.

— La fatalité était là contre laquelle je ne pouvais lutter.

Bournonville courba la tête, comme accablé :

— Mais enfin, murmura-t-il, est-il bien certain que ce soit Marguerite qui l'ait tué ?

Orsini attendit un moment, puis il dit d'une voix calme :

— Toi-même ne sais-tu pas comment est mort Philippe d'Aulnay ?

— Philippe d'Aulnay, s'écria Bournonville, Philippe était...

Il ne put achever sa phrase et porta les mains à son cou comme si le sang l'étouffait.

— Oui, continua l'Italien, de sa même voix calme, Philippe d'Aulnay était l'un de vos fils, à Marguerite et à toi ; l'autre est Gaulthier d'Aulnay!

On eut dit que ce second nom réveillait l'intelligence subitement endormie du surintendant.

— Gaulthier! cria-t-il d'une voix terrible... comme son frère, à la Tour de Nesle!... Ah! maudit! maudit! si tu m'as prévenu trop tard, malheur à toi!

Et, s'élançant vers la porte, il se rua contre elle des pieds et des poings, hurlant :

— Le Testu ! ouvrez ! ouvrez vite, au nom de Dieu !

Le gouverneur affolé croyant à un crime de la part du prisonnier, s'empressa d'obéir.

Mais à peine la porte eut-elle roulé sur ses gonds que le pauvre Le Testu pensa être renversé par Bournonville qui, le bousculant, s'élança à toutes jambes à travers le souterrain, en criant :

— Gaulthier! Gaulthier! Gaulthier!

Le croyant soudainement frappé d'aliénation mentale, le gouverneur se précipita sur les traces du surintendant, oubliant le prisonnier que cette fuite inexplicable de Bournonville laissait stupéfait et inquiet.

Quand Le Testu parvint dans la grande cour du donjon, le surintendant avait disparu; il rentra donc en son logis, fort étonné de l'effet produit par le secret d'état que venait de révéler Orsini et ne se doutant pas des conséquences terribles qu'allait avoir le peu d'empressement mis par lui à se rendre auprès du prisonnier.

CHAPITRE XCI

A la Tour de Nesle.

Bournonville était sorti du Grand-Chastelet, éperdu, échevelé, courant comme un fou, grondant d'incompréhensibles paroles.

Essoufflé il s'arrêta à l'entrée du Pont-aux-Meuniers et, tout haletant, passa fébrilement la main sur son front.

En ce moment les dix coups de la dixième heure, frappés par la cloche des Ménétriers, s'égrenèrent un à un, lentement, dans la nuit.

— Déjà! grommela-t-il, et immobile, il demeura songeur, accoudé au parapet du pont, regardant rouler sous lui les eaux noirâtres du fleuve, tout en cherchant en sa cervelle un moyen d'empêcher l'épouvantable catastrophe que lui-même avait préparée.

Un fils! il avait un fils! et il l'aurait poussé à la mort!

Non, cela ne pouvait être; cela ne serait pas!

Et il reprit sa course.

Mais, au lieu de franchir le Pont-aux-Meuniers, ce qui l'eût conduit en droite ligne au palais, il tourna brusquement à droite, et longeant la berge de la Seine, arriva rapidement au *Chat-qui-Pesche.*

A quelques pas du cabaret, Bournonville s'arrêta.

Tout était noir et silencieux; sans doute Alix, en l'absence de son oncle Landry, était-elle couchée déjà, et les clients congédiés.

Cependant, en s'approchant, il sembla au surintendant qu'un mince rayon de lumière filtrait par une fissure des volets, et cela lui remit de l'espoir au cœur.

Sans bruit il s'avança sur la pointe des pieds, et collant son œil au volet, regarda dans l'intérieur.

Il tressaillit et murmura:

— Décidément, Dieu est avec moi!

Et sans cesser de regarder, il porta ses doigts à ses lèvres, et fit entendre un long sifflement, modulé d'une façon étrange.

Puis, il s'éloigna vivement et s'accroupissant derrière un tas de pierres, il attendit.

Bientôt, la porte du cabaret s'entr'ouvrit avec précaution, et deux hommes se glissèrent au dehors.

Ils se dirigèrent vers la berge, semblant se disputer.

En effet, quand il furent plus près de lui, Bournonville entendit distinctement leur conversation.

— Par le diable! grommelait l'un, je te jure, compère Joël, que cet appel est celui du sire de Bournonville.

— Eh! ami Tortelier, fit l'autre, tu me la bailles belle... avec çà que le surintendant des finances s'amuserait à courir les rues comme un routier et un truand.

— N'empêche pas, répliqua maître Jacques, quo je donnerais ma tête à couper que c'est lui qui a appelé.

Bournonville sortit de sa cachette.

— Et tu aurais raison, maître routier, fit-il d'une voix grave.

— Quand je te le disais! exclama Tortelier en s'avançant vers le surintendant, suivi du Cagouleux.

Puis, respectueusement, il demanda:

— En quoi pouvons-nous vous être utile, monseigneur?

Bournonville réfléchit un instant et répondit:

— Landry n'est pas chez lui?

— Non, fit le Cagouleux, il est sorti un peu avant le couvre-feu.

Le surintendant fit un mouvement en reconnaissant la voix du truand.

— Toi ici! s'écria-t-il.

— Et pourquoi pas, monseigneur?... m'aviez-vous donné mission de rester à la Tour après y avoir conduit messire Gaulthier?

— C'est vrai, murmura Bournonville.

Puis vivement:

— Il y a-t-il longtemps que tu l'as quitté?

— Je venais d'arriver au *Chat-qui-Pesche*, quand vous avez appelé.

— Et tu avais passé par le Pont-aux-Meuniers?

— Que non pas; j'ai traversé l'eau au moyen d'une barque.

Bournonville poussa un cri de joie.

— Une barque! fit-il, tu es venu avec une barque?

— Que j'ai trouvée amarrée à un pieu, au pied de la Tour.

— Celle de Landry, sans doute.

Le truand haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Qu'importe, murmura le surintendant, mène-moi vite à l'endroit où tu l'as attachée.

Et il suivit Joël qui se dirigeait à grandes enjambées vers un point de la rive, où des roseaux croissaient en abondance.

Arrivé là, le truand se baissa, saisit une chaîne qui trempait dans l'eau, et hâlant dessus de toutes ses forces, amena une embarcation qui se balançait, au milieu des herbes à quelque distance du bord.

— Embarquez, monseigneur, fit-il.

Bournonville s'assit, et appelant Tortelier :

— Viens aussi, commanda-t-il ; peut-être aurai-je besoin de vous deux.

Le routier prit place à l'avant de l'embarcation ; puis le Cagouleux monta à son tour, et manœuvrant les rames d'un bras vigoureux, gagna le milieu de la rivière.

— Où allons-nous, monseigneur ? demanda-t-il alors.

— Droit sur la Tour de Nesle, répondit Bournonville d'une voix rauque, et le plus vite possible.

Joël, se courbant sur les avirons, fit voler la barque à la surface de l'eau.

Comme on approchait du bord, un déchirement se fit dans les nuages noirs qui couraient au ciel, et la lune apparut, inondant de sa clarté blanchâtre, la masse noirâtre de la Tour qui, sinistre et menaçante, se dressait dans la nuit.

Machinalement le surintendant leva les yeux vers la petite tourelle à la fenêtre de laquelle autrefois Marguerite l'attendait en lui tendant les bras.

Et instinctivement, son cœur se serra :

— Ah ! pensa-t-il, malheur sur moi qui ai voulu que mon fils trouvât la mort en ce même endroit où, il y a vingt ans, il fut conçu dans une nuit d'amour... Amour ! est-ce bien là le nom qu'il faut donner à ces horribles transports qui me poussaient vers Marguerite ?

Puis, ce nom amenant dans son esprit une autre pensée, il frémit :

— Ventredieu ! gronda-t-il, ce n'est point de mort seulement qu'il s'agit !... Dieu veuille que j'arrive à temps pour empêcher l'épouvantable sacrilège... une mère dans les bras de son fils !...

Et, s'adressant à Joël qui maniait les rames de toute la vigueur de ses bras :

— Nage! cria-t-il, nage ferme et ta fortune est faite.

. . . .

Cette journée, Marguerite de Bourgogne l'avait passée dans des alternatives terribles d'inquiétudes et d'espérances.

Oui, après y avoir mûrement réfléchi, Gaulthier d'Aulnay quitterait Paris ; il irait prendre le gouvernement de la comté de Champagne ; puisque telle était la volonté de Bournonville et que, pour le moment, force lui était de courber la tête sous sa volonté.

N'était-il pas préférable de savoir son bien-aimé vivant, mais loin d'elle, que de trembler toutes les heures du jour sans le voir davantage ?

Mais, au moins, en s'éloignant, elle voulait qu'il emportât le souvenir d'inoubliables caresses et que les quelques dernières heures passées ensemble fussent des heures d'amour.

Gaulthier, elle le sentait, — lui-même, du reste, le lui avait dit, — était jaloux, et elle voulait le tellement aimer pendant ces derniers instants que le germe de la jalousie mourût de lui-même dans son cœur.

Et puis, depuis si longtemps qu'elle était dévorée de désir pour ce beau jouvenceau, elle ne voulait point le laisser partir sans avoir, par ses caresses, apaisé le sang qui bouillonnait dans ses veines.

Aussi, fût-ce avec une fébrile impatience, qu'enfermée tout le jour dans son oratoire sous prétexte de prières, elle écouta les heures sonner une à une à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Enfin, le moment vint pour elle de s'apprêter à partir et, après une minutieuse toilette à laquelle elle procéda amoureusement en pensant à l'adoré qu'elle allait retrouver, elle se glissa hors du palais par la petite poterne du bord de l'eau ; et, comme autrefois, mais seule et escortée de Le Hudin seulement, elle se dirigea vers la Tour de Nesle.

Elle n'attendit pas longtemps.

Comme si son arrivée eut été un signal, Gaulthier fut introduit presque aussitôt.

D'un bond, il fut au pied de la reine.

— Marguerite! Marguerite! murmura-t-il, en couvrant d'ardents baisers les mains qu'elle lui abandonnait.

Doucement, elle dégagea ses mains et lui nouant ses bras blancs autour du cou, éleva jusqu'à ses lèvres les lèvres du jeune homme.

Ce fut un baiser fou.

Puis il s'agenouilla et longuement, silencieusement, les yeux pleins de larmes, la contempla.

Tout à coup, d'une voix rageuse, il s'écria :

— Partir!... moi, partir... jamais, jamais!

Avec douceur, elle lui répondit :

— Mais, mon Gaulthier, ne comprends-tu pas que ce départ est nécessaire, indispensable... tu vois cependant quelle douleur me cause cette séparation !... tu devrais comprendre qu'il ne peut en être autrement et ne point me torturer le cœur en me forçant, moi qui t'aime tant, à te contraindre de m'obéir.

Il secoua la tête et répliqua amèrement :

— Ah! Marguerite... Marguerite, je ne sais dans quel but tu veux m'éloigner de Paris... mais je sais, moi, que je ne veux pas te laisser seule ici...

— Il le faut, cependant.

— Non...

Il s'était levé, et, dans une posture pleine d'énergie, il se tenait debout devant Marguerite.

Elle tendit le bras vers lui :

— Je t'en conjure! murmura-t-elle.

— Non! répéta-t-il.

Alors, la reine tomba aux pieds du jeune homme et joignant les mains :

— Obéis, dit-elle d'une voix navrée, obéis, il y va de ta vie.

Il eut un ricanement moqueur :

— Ma vie! s'écria-t-il, ma vie! qu'en ferais-je loin de toi?

Et il ajouta :



— Bournonville ! exclama la reine, pleine de honte et de rage. (Page 1762.)

— Te laisser seule, là ; toi si belle, toi que j'adore !... être condamné à ne plus te voir... non, non, mille fois non... plutôt mourir !

Et comme elle insistait, il lui saisit les poignets dans un mouvement plein de brutalité :

— Mais, gronda-t-il d'une voix rauque, ne sais-tu donc pas ce que c'est que la jalousie .. et n'ai-je point toutes raisons d'être jaloux de toi... de toi qui dis m'aimer et qui ne m'as point encore ouvert les bras?

Brusquement, Marguerite se releva et attirant Gaulthier sur sa poitrine :

— Enfant! murmura-t-elle, ne devines-tu donc pas que si je t'ai fait venir ici, dans ce lieu solitaire, c'est pour pouvoir être à toi, à toi toute entière...

Et, l'entraînant vers un large siège formé de peaux et de coussins.

— Viens, ajouta-t-elle d'une voix frémissante, viens, mon Gaulthier, viens nous aimer !

Le jeune homme poussa un cri, dans lequel son âme toute entière s'exhalait et entoura la reine de ses bras tremblants de désir.

Mais, avant que leurs lèvres se fussent unies, les vitraux de la verrière volaient en éclats et un homme, sautant dans la pièce, courait au groupe enlacé et séparait violemment les deux amants.

— Bournonville! exclama la reine, pleine de honte et de rage.

— Bournonville ! répéta Gaulthier d'Aulnay en tirant son épée et se plaçant devant Marguerite prêt à la défendre.

Immobile et les bras croisés, le surintendant les regardait en silence.

— Dieu soit loué! murmura-t-il enfin, j'arrive à temps.

Le jeune homme fit un pas en avant.

— Sire de Bournonville, gronda-t-il, si vous n'êtes pas un lâche, vous mettrez l'épée à la main.

— Tue-le, Gaulthier, tue-le, fit Marguerite d'une voix sifflante, en fixant sur le surintendant des yeux pleins de haine.

Bournonville étendit la main.

— Marguerite, dit-il d'un ton plein d'autorité, tais-toi si tu veux empêcher ta langue de prononcer des mots dont chacun est un crime.

Puis se tournant vers le jeune homme, il commanda, mais d'une voix plus douce :

— Et toi, remets ton épée au fourreau...

— Pas avant qu'elle ne se soit trempée dans ton sang, gronda Gaulthier.

Bournonville le considéra un moment avec tristesse.

— Tu me hais donc bien? demanda-t-il.

Surpris, Gaulthier se tut; puis, enfin, répondit :

— N'es-tu pas cause de tous mes malheurs?... Maintenant encore ne viens-tu pas t'interposer entre moi et la suprême félicité qui m'était réservée?

Bournonville eut, de la main, un geste fou.

— Cette félicité, répliqua-t-il avec fermeté, eut été un exécrable forfait.

Saisie d'un pressentiment subit, Marguerite s'élança vers le surintendant.

— Un forfait? as-tu dit, Lyonnet, s'écria-t-elle toute tremblante, un forfait... mais alors?...

Bournonville garda le silence, et soudain :

— Gaulthier est ton fils! dit-il.

Et, se tournant vers le jeune homme, lui désignant la reine, il ajouta :

— Voici ta mère.

Atterrés, Marguerite et Gaulthier se regardaient, immobiles et muets.

— Sa mère! murmura enfin la reine; voilà donc l'explication du sentiment étrange qui s'emparait de moi.

Gaulthier plongea sa tête dans ses mains, frappé au cœur par cette révélation.

— Ma mère!... murmura-t-il. O mon rêve!... ô mon amour!...

Puis soudain :

— Mais la preuve, dit-il d'une voix forte, la preuve que ce que vous avancez là est bien la vérité, sire de Bournonville!

Celui-ci répondit :

— Orsini lui-même vient, à l'instant, de me révéler ce secret.

— Orsini! s'écrièrent à la fois Marguerite et Gaulthier.

Celui-ci ajouta :

— Mais, cet homme lui-même, qu'en sait-il?...

Marguerite tendit vers Bournonville ses mains tremblantes.

— Oh ! pas cela ! dit-elle d'une voix mourante, Lyonnet, ne lui raconte pas cela !

Le surintendant, la tête penchée sur la poitrine, réfléchissait.

Puis il alla vers Gaulthier, lui prit la main gauche et, l'amenant vers la reine :

— Si Orsini a dit vrai, murmura-t-il, le sire d'Aulnay doit avoir là, sur le bras gauche, une croix rouge.

— C'est vrai, s'écria involontairement le jeune homme.

— Et ton frère Philippe devait avoir, également sur le bras gauche, une marque semblable.

— C'est encore vrai, répondit Gaulthier.

Au nom de Philippe, Marguerite poussa un cri déchirant et, chancelante, fût tombée si son fils ne l'eût retenue.

— Orsini, gémit-elle, Ah ! le démon !... le démon !

Sombre et les sourcils froncés, Gaulthier demanda, en s'adressant à Bournonville :

— Mais Orsini, en vous révélant le nom de ma mère, a bien dû vous dire aussi quel était mon père ?

Le surintendant hésita un moment, puis, courbant la tête.

— C'est moi ! balbutia-t-il.

Le sire d'Aulnay bondit.

— Toi !... s'écria-t-il, vous !

Et, se tournant vers Marguerite, qui semblait une statue de pierre :

— Ma mère, demanda-t-il, est-ce vrai ?... Ce que dit le sire de Bournonville est-il vrai ?

— Oui, fit la reine d'une voix mourante, cet homme est ton père.

Alors, Gaulthier fit un pas en avant, et, mettant un genou en terre devant le surintendant :

— Mon père, dit-il, pardonnez-moi d'avoir tiré l'épée contre vous.

Ému, Bournonville se baissa et, relevant le jeune homme :

— Te pardonner ! mon fils, répliqua-t-il... n'est-ce pas moi plutôt qui devrait prononcer ce mot ?... Et Dieu sait cependant

que, s'il n'avait tenu qu'à moi, je vous eusse élevés à mes côtés, ton frère et toi, et me fusse évertué à faire de vous de braves gentilshommes.

— Lyonnet! Lyonnet! murmura Marguerite, pitié!...

Gaulthier s'était retourné vers elle, surpris de cette supplication.

— Mais qui donc, mon père, demanda-t-il, s'est opposé à ce que vous fissiez, pour mon frère et moi, ce que vous vouliez faire?

Un moment, Bournonville tint, comme un châtiment, sa réponse suspendue au-dessus de la tête courbée et repentante de Marguerite.

Puis il répondit d'une voix grave :

— Cela, mon fils, est le secret de Dieu.

Les lèvres de la reine balbutièrent un « merci » faible comme un souffle.

Alors, attirant Gaulthier contre sa poitrine, Bournonville reprit d'une voix vibrante:

— Va, mon fils, si tu as eu dans les premières années de ta jeunesse bien des heures sombres, l'horizon s'ouvre riant désormais devant toi, je veux que tu sois un des premiers dans ce beau royaume de France, que ta mère et moi gouvernerons maintenant... Tu es beau, mon Gaulthier, tu es noble, tu es fier... tu seras heureux...

Soudain par la verrière entr'ouverte une voix qui semblait s'élever du fleuve, lança deux fois ce mot :

— Alerte! alerte!

En même temps un homme entrait par le même chemin que le surintendant.

— Tortelier! s'écria celui-ci.

— Oui, monseigneur, moi-même, fit le routier, moi qui viens vous prévenir qu'une compagnie d'archers cerne la Tour.

Marguerite se redressa d'un bond.

— Une compagnie d'archers! exclama-t-elle, quels archers?

Tortelier regarda Bournonville qui baissait la tête.

Alors, il garda le silence.

— Mais, réponds donc, rugit Gaulthier en secouant le routier par son surcot, de quels archers parle-tu?

— De ceux du roi, que le comte de Savoisy conduit.

Au même instant on heurta à la porte de la pièce.

— Monseigneur, fit une voix que Bournonville reconnut pour être celle de Landry, monseigneur! ouvrez vite, voici les gens du roi.

Tortelier se précipita vers la porte qui, s'ouvrant, donna passage au cabaretier du *Chat-qui-Pesche*, suivi du Cagouleux.

— Cet homme vient de m'apprendre que vous étiez céans, poursuivit Landry, et j'accours vous avertir...

Bournonville poussa un cri de rage.

— Mais que signifie? demanda la reine.

— Cela signifie, répondit le surintendant d'une voix rauque, que par ordre du roi, ordre donné par moi, le comte de Savoisy s'en vient arrêter, quelque soit leur rang, tous ceux qu'il trouvera céans.

Marguerite eut un rugissement de lionne, et enlaçant Gaulthier de ses bras :

— L'arrêter, lui ! mon fils!... lui, mourir!... Ah! cent fois la mort pour moi!...

Bournonville tira son épée.

— Ventredieu! gronda-t-il, pour arriver à lui, ils devront marcher sur mon cadavre.

Et il ajouta d'une voix tonnante :

— Ils sauront auparavant ce qu'il en coûte de s'attaquer au capitaine Buridan.

Landry s'avança.

— Un moment monseigneur, dit-il; en admettant qu'à vous seul vous valiez quinze hommes, avec quatre que nous sommes ici, cela ne fait jamais que dix-neuf épées... Et ils sont deux compagnies.

— Passons par le fleuve ! s'écria Marguerite en désignant la verrière.

— Impossible, Madame, répondit le Cagouleux ; ils ont des barques qui nous attendent au pied de la Tour.

La reine eut un geste de désespoir :

— Que faire alors, exclama-t-elle, si la lutte et la fuite sont également impossibles?

Landry sourit finement :

— Ai-je dit cela? demanda-t-il... suivez-moi.

— Que veux-tu donc? fit Bournonville.

— Vous sauver, riposta simplement le tavernier.

Et il ajouta en regardant autour de lui :

— Si je ne me trompe, c'est ici même la pièce ou j'ai manqué vous assassiner il y a quelques mois, Monseigneur.

Bournonville jeta par la chambre un regard circulaire :

— En effet, murmura-t-il.

Alors, Landry se dirigea vers la muraille et appuyant son doigt sur une des sculptures de la boiserie, fit jouer une petite porte, celle-là même par laquelle il avait soustrait le capitaine Buridan aux assassins de Jeanne d'Evreux.

Cette porte donnait sur un couloir sombre dans lequel s'engouffrèrent la reine d'abord, puis Gaulthier que suivaient Tortelier et le Cagouleux.

Bournonville avait tenu à fermer la marche.

Guidée par le tavernier, la petite troupe avançait lentement dans l'ombre, entendant le bruit que faisaient les hommes d'armes du comte de Savoisy en envahissant la Tour.

Ce furent de mortels instants que ceux employés à cette course folle à travers les couloirs sombres et qui semblaient sans issue.

Soudain, la troupe s'arrêta.

Landry venait de se heurter à une porte fermée :

— Corne de bœuf! gronda le tavernier, il nous faut revenir sur nos pas.

— Impossible! s'écria Bournonville; les archers approchent; la retraite nous est coupée.

Marguerite poussait des cris de rage :

— Oh! fuir! fuir! exclamait-elle.

Alors le Cagouleux se glissa comme une couleuvre jusqu'à la porte qui leur barrait la fuite.

— Ne craignez rien, dit-il; ces besognes-là me connaissent,

et à moins que cette porte ne soit en fer, elle ne me résistera pas longtemps.

Tout en parlant, il avait tiré son coutelas et travaillait la serrure avec une habileté prouvant que ce n'était pas, en effet, la première fois qu'il se passait de clé pour ouvrir une porte fermée.

Enfin, un grincement se fit entendre, accompagné d'un cri de triomphe !

La serrure était forcée, et la porte grande ouverte, livrait passage aux fugitifs.

Derrière la petite troupe, Bournonville referma la porte.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Comme pour lui répondre, la lune, entrant par une étroite verrière, éclaira la pièce où le hasard de leur course les avait amenés,

— Perdus ! s'écria Marguerite.

— Perdus ! répéta rageusement Bournonville.

L'un et l'autre, en effet, venaient de reconnaître la chambre de la petite tourelle où, vingt ans auparavant, Lyonnet de Bournonville venait nuitamment parler d'amour avec Marguerite de Bourgogne.

Nulle issue ne leur était ouverte ; ils étaient acculés et pris ainsi que dans une cage.

— Alerte ! alerte ! fit Landry, les archers nous ont suivis... Dans quelques instants, ils seront sur nous.

Comme il achevait ces mots, un cliquetis d'armes se fit entendre à quelques pas de la petite chambre, dans le couloir.

Avisant alors de grands bahuts de chêne qui meublaient la pièce, Landry, aidé de ses compagnons, les déplaça et les poussa contre la porte qui se trouva, en un clin d'œil, barricadée de formidable façon.

— Corne de bœuf ! grommela Landry, il était temps.

En effet, au même instant, on heurtait fortement, et une voix, celle du comte de Savoisy, s'écria :

— Au nom du Roy !

Bournonville et Marguerite se regardaient épouvantés, voyant



Le diacre Guillaume Feutrier.

le châtiment de la Providence dans le hasard qui les menait à la mort là même où étaient nées leurs illégitimes amours.

Tout à coup, Landry poussa un cri de joie.

Lui aussi venait de reconnaître cette pièce et, s'approchant du surintendant :

— Nous sommes sauvés ! exclama-t-il.

— Comment cela? balbutia Bournonville.

Le cabaretier sourit, et murmura :

— N'est-ce point par ici que je vous ai fait évader cette fameuse nuit où l'ami Gargouslier vous voulait mettre à mal?

Et, courant à un des bahuts qui barricadaient la porte, il en tira une échelle de corde.

— La même dont vous vous êtes servi, fit-il.

Marguerite, tremblante de joie, regardait.

Avec l'aide de Tortelier, Landry assujettit l'échelle à la fenêtre.

— Maintenant, dit-il, il ne reste plus qu'à filer.

— Oui, dit Bournonville, mais la tour doit être cernée, et, arrivés en bas de l'échelle, les gens du roi nous happeront !

Tortelier eut un haussement d'épaules.

— Bast! fit-il goguenard, on a des poings comme eux et une épée aussi longue que les leurs.

Le Cagouleux avait déjà enjambé la croisée et, la dague aux dents, s'apprêtait à descendre.

— Je vais explorer la route, fit-il, et il disparut dans l'obscurité.

Anxieusement penché au dehors, Bournonville attendait.

Enfin, du pied de la tour, une voix lança ce seul mot :

— Libre !

Le surintendant dit alors :

— Toi, Landry, et toi, Tortelier, passez les premiers; avec le Cagouleux, vous ne serez pas trop de trois pour protéger notre descente.

Quand les deux hommes eurent disparu :

— A votre tour, ma mère, fit Gaulthier à la reine.

En ce moment, un bruit formidable se fit entendre.

C'étaient les bahuts qui, sous une poussée formidable, venaient d'être renversés, livrant passage aux gens du roi qui se ruèrent dans la pièce.

— Vite, ma mère, je vous en supplie, murmura Gauthier en essayant d'entraîner Marguerite vers la fenêtre.

— Non ! s'écria-t elle en se débattant, toi le premier.

— Je veux mourir à vos côtés et non pas fuir avant vous! s'écria le jeune homme.

— Allons! gronda Bournonville, l'enfant avant nous!

Et avant que Gaulthier eut pu pressentir les intentions de son père, celui-ci, le saisissant à bras le corps, l'enlevait, le faisait passer par la verrière et le jetait sur l'échelle à laquelle le jeune homme se cramponna instinctivement pour ne point tomber dans le vide.

Puis Bournonville referma la verrière.

Les hommes d'armes emplissaient la chambre qu'éclairait la lueur fumeuse des torches.

Marguerite, agenouillée, priait pour le salut de son fils.

Le comte de Savoisy, en reconnaissant ceux auxquels il avait affaire, recula d'un pas en murmurant :

— Messire Lyonnet de Bournonville!... Sa Majesté la reine!...

Bournonville marcha à la rencontre du comte et, d'un ton hautain :

— Ça, messire de Savoisy, dit-il, je vous ai remis un ordre du roi vous enjoignant d'arrêter quiconque vous trouveriez céans... Faites votre devoir; nous expliquerons notre conduite à celui seul qu'elle intéresse... au roy.

Et, relevant la reine, il lui offrit noblement la main.

Puis tous deux, suivis du comte de Savoisy et de ses gens d'armes, quittèrent la Tour de Nesle.

CHAPITRE XCII

De la tentative désespérée de Gaulthier d'Aulnay pour délivrer les prisonniers.

Telle avait été la rapidité avec laquelle le sire de Bournonville avait mis Gaulthier d'Aulnay hors de la petite chambre que le jeune homme n'avait pas eu le temps de résister ; fort heureusement pour lui, il eut la présence d'esprit de se cramponner à l'échelle, sans quoi il tombait dans le vide et se brisait au pied de la tour.

Mais, en quelques minutes, il eut repris son sang-froid et pressentant ce qui se passait là haut, il gravit rapidement les échelons en grommelant :

— Par mon âme ! on les tue... on les arrête !... Ah ! je veux partager leur sort... morts ou captifs, je serai avec eux !

En bas, Landry et ses compagnons cherchaient en vain à percer l'obscurité épaisse qui les environnait, surpris de sentir l'échelle remuer sous le poids d'un corps et de ne voir personne descendre.

Le cabaretier se hasarda à lancer un appel, au risque d'attirer l'attention des soldats du roi.

— Capitaine Buridan ! cria-t-il, messire d'Aulnay !

Il lui sembla qu'un cri de rage lui répondait.

Alors, sans songer à son imprudence, sans penser que l'échelle, sous le poids de deux corps, pouvait se rompre, le tavernier s'élança sur les échelons.

Pendant ce temps, Gaulthier était parvenu à la verrière et jetait un regard anxieux dans la pièce dont Bournonville l'avait si brutalement chassé quelques instants auparavant.

Une torche renversée à terre, éclairait le logis de sa clarté mourante.

Vide ! la pièce était vide !

Le jeune homme poussa un rugissement :

— Malheur sur moi ! gronda-t-il, ils sont arrêtés... à moins que...

Et tout de suite la pensée lui vint que peut-être Bournonville avait refoulé ses ennemis dans l'intérieur de la tour et y avait été mis à mort.

D'un coup de poing il enfonça plusieurs vitraux ; passa son bras par cette baie, ouvrit la verrière et sauta dans la chambre.

Elle était vide, en effet ; mais ce qui surprit étrangement le jeune homme, c'est qu'aucune trace de lutte ne s'y voyait.

Un moment il demeura immobile ; puis courant à la torche qui allait s'éteindre, il s'en saisit et allait s'élancer par la porte entr'ouverte dans l'intérieur de la tour, lorsque le bruit d'un corps tombant pesamment sur les dalles le fit se retourner brusquement.

C'était Landry qui venait à son tour d'enjamber la verrière.

— Vous, ici ! exclama le jeune homme.

— Moi-même, messire, riposta le tavernier, et je vois que j'arrive à temps pour vous empêcher de commettre une bêtise...

Et comme Gaulthier faisait un haut-le-corps, Landry demanda en lui posant la main sur le bras.

— Qu'alliez-vous faire ?

— M'élancer sur leurs traces pour les sauver ou mourir avec eux.

Le tavernier haussa les épaules.

— Seul contre toute cette troupe, que feriez-vous ? sinon vous faire arrêter sans profit.

Ah ! du moins, je partagerai leur captivité et ils ne pourront pas m'accuser de lâcheté !

A vrai dire, le brave Landry ne comprenait pas grand'chose aux événements qui venaient de se passer ; tout d'abord, il avait cru que Bournonville avait tendu un piège a Gaulthier d'Aulnay et à Marguerite ; puis voilà que, brusquement, Bournonville tombait lui-même dans le piège en sauvant Gaulthier, et que celui-ci voulait à son tour le sauver ou mourir.

Mais le tavernier avait vu dans sa longue carrière, des choses

bien autrement étranges, et l'expérience lui avait appris à s'étonner intérieurement, mais à n'en rien laisser paraître à l'extérieur.

Aussi, dans tout cela, ne voyait-il qu'une chose : c'est que son capitaine, comme il continuait à l'appeler, était prisonnier.

— Eh ! cornes de bœuf ! gronda-t-il, impatienté du désespoir même de Gaulthier, croyez-vous donc Messire, que vous n'ayez pas mieux à faire que de mourir ou vous faire arrêter?

Le jeune homme eut un geste désespéré.

— Agissons au plus vite, reprit le tavernier, et tentons de les sauver... mais avec intelligence, afin de n'avoir rien à nous reprocher, si nous échouons.

— Il faut réussir, Landry, s'écria le sire d'Aulnay.

Le tavernier hocha la tête.

— C'est facile à dire, Messire, murmura-t-il ; mais l'exécution est plus difficile ; en tous cas, soyez persuadé que moi, et les braves gens qui sont en bas, nous nous y emploierons de notre mieux.

Le jeune homme serra énergiquement la main de Landry.

— Bien parlé, mon brave, fit-il ; commandez donc, j'obéirai et vous verrez si je ne vous seconde pas vaillamment... mais que faire ?

— D'abord, reprendre de suite le chemin par lequel nous sommes venus, et rejoindre mes compagnons.

Comme il allait enjamber la fenêtre, il s'arrêta, murmurant :

— Assurons-nous d'abord qu'aucun événement fâcheux n'est survenu...

Il se pencha jusqu'à mi-corps et lança dans l'ombre un sifflement aigu.

Après un instant, un sifflement semblable lui répondit.

— Nous pouvons descendre, fit Landry en se glissant rapidement le long de l'échelle.

Gaulthier d'Aulnay l'imita, et tous deux furent bientôt à terre, retrouvant le Cagouleux et Tortelier, qui, la dague au poing, faisaient bonne garde.

— Eh bien ! demanda maître Jacques, que se passe-t-il là-haut ?

— Tout est vide et désert, répliqua Landry.

— Et le sire de Bournonville?

— Pas la moindre trace, répliqua Gaulthier.

— N'a-t-il donc pas livré bataille? questionna le Cagouleux.

— Pas, à ce qui me semble, du moins, fit le tavernier, et c'est ce qui m'étonne.

— Peut-être, répondit Tortelier, le surintendant se sera-t-il rendu sans condition pour éviter de porter atteinte à la majesté de la reine Marguerite.

— Cela est possible... En tous cas, messire Gaulthier et moi avons résolu d'attaquer la troupe du comte de Savoisy et de lui arracher ses prisonniers... Êtes-vous avec nous?

— Cette question même est une injure, répliqua vivement Tortelier.

— Cependant, fit le Cagouleux, les archers sont nombreux.

— Eh! par mon âme! s'écria le sire d'Aulnay, nous n'aurons qu'à donner des coups d'épée plus nombreux encore.

Le truand eut un geste d'insouciance.

— D'accord, grommela-t-il; mais encore faut-il savoir où le comte de Savoisy conduit ses prisonniers; car vous n'avez pas, je suppose, l'intention de livrer franche bataille aux gens du roi!

— Pourquoi pas? demanda impétueusement Gaulthier.

Landry prit la parole.

— Joël a raison, dit-il; il s'agit d'opérer avec le plus de chances possibles de réussite... Or, c'est par surprise seulement que nous pouvons délivrer la reine et le capitaine, et pour surprendre messire de Savoisy, il faut savoir où il se dirige, afin de l'attendre au passage.

— Bien parlé, fit Tortelier. Peut-être le comte se rend-il à la porte Bussy.

— Non; des prisonniers de cette importance veulent un cachot plus sérieux.

— A la Tournelle?

— La Tournelle est trop éloignée.

Gaulthier demanda :

— Ne pensez-vous pas qu'on les ait conduits en la tour du Louvre?



Et l'avait frappé d'un coup de dague entre les deux épaules. (Page 1784.)

Le truand répliqua aussitôt avec assurance :

— Impossible.

— Et pourquoi?

— Parce que la troupe se fût embarquée au pied de la tour et que les embarcations sont parties tout à l'heure, emmenant seulement les archers qui surveillaient la rivière.

— Il ne reste donc que deux endroits où les prisonniers puissent être conduits : le Palais et le Grand-Chastelet.

Gaulthier eut un geste d'impatience.

— Vous oubliez que les prisonniers peuvent être séparés pour être conduits : l'un au Grand-Chastelet, l'autre au Palais.

— C'est juste, fit Landry, subitement inquiet.

Joël eut un petit ricanement.

— Quoi qu'il en soit, grommela-t-il, nous arriverons à temps.

— Puisses-tu dire vrai ! s'écria le sire d'Aulnay.

— Il n'en peut être autrement, Messire... La troupe du comte de Savoisy, pour se rendre à l'un ou à l'autre de ces deux points, est obligée de passer derrière le cloître des Grands-Augustins et de suivre la rue Saint-André-des-Arcs pour rentrer dans celle de l'Hirondelle, avant que d'arriver au Pont-aux-Meuniers... Si vous voulez me laisser le soin de vous guider, je vous ferai prendre sur eux une respectable avance.

— Nous avons confiance en toi, répliqua Landry.

On allait se mettre en marche, lorsque Tortelier s'écria :

— Eh ! par le diable ! j'ai un moyen de raccourcir encore le chemin !

— Lequel ?

— Suivez-moi ; vous l'allez voir.

Et le routier, prenant les devants, dégringola rapidement la berge et, se baissant, tira sur la chaîne qui attachait le bateau au moyen duquel Bournonville, Joël et lui avaient traversé la Seine.

Le truand poussa un cri de joie.

— Voilà une triomphale idée ! fit-il, et qui nous fera gagner près d'un quart d'heure sur le comte de Savoisy.

L'un après l'autre, les auxiliaires de Gaulthier d'Aulnay embarquèrent ; puis deux d'entre eux saisirent les avirons, et la barque, enlevée par des bras vigoureux, gagna rapidement le milieu du fleuve dont elle remonta ensuite le courant.

Laissant à droite l'îlot aux Vaches et l'îlot du Passeur, on s'engagea dans le petit bras de la Seine où l'on avança avec plus de vitesse ; puis, après avoir dépassé le cloître des Augustins et

l'hôtel de Savoie, on vint atterrir en un point de la rive situé non loin de l'endroit où se trouve actuellement la rue Gît-le-Cœur.

En un clin d'œil, on eut débarqué.

— A toi, maintenant, de nous conduire, fit Landry au Cagouleux.

Le truand prit la tête de la petite troupe qui, sur ses pas, s'engagea dans un dédale de ruelles et de carrefours, tellement sombres que, par moments, nos compagnons durent se tenir par la main pour ne pas s'égarer.

Tout à coup, Jeël s'arrêta.

— Nous sommes arrivés? demanda Tortelier.

— La rue de l'Hirondelle ne vous semble-t-elle pas toute faite pour une embuscade? fit le Cagouleux tout goguenard.

Puis d'une main désignant une profonde encoignure :

— Et croyez-vous que d'ici nous ne pourrons pas à merveille nous élancer sur les gens du roi... sans compter que dans le fond de cette encoignure se trouve certaine petite porte basse qui nous permettra de fuir rapidement et de mettre en sûreté les prisonniers, si toutefois le hasard veut que nous les délivrions?

Gaulthier d'Aulnay ne put retenir un cri de joie.

— Et cette porte, demanda-t-il, où nous mènera-t-elle?

— Dans un couloir souterrain conduisant lui-même à une rue adjacente... Une fois là, il nous sera facile de dépister ceux qui seraient tentés de nous poursuivre.

— C'est fort bien, murmura Landry; il n'y a plus qu'à souhaiter que le comte de Savoisy prenne ce chemin.

Le sire d'Aulnay tressaillit.

— Que dites-vous? balbutia-t-il.

— Eh! n'ayez crainte, riposta Tortelier; pour se rendre au Palais, les gens du roi n'ont pas de route plus courte, et vous pouvez croire qu'à une pareille heure de nuit, avec des prisonniers de cette importance, ils ne vont pas s'amuser de par les rues.

— Dieu vous entende! murmura Gaulthier.

En ce moment, Landry s'était avancé jusqu'au fond de l'encoignure et palpait la porte dont avait parlé le Cagouleux.

— Cornes de bœuf! grommela-t-il; mais cette porte est fermée!

Un éclat de rire lui répondit.

C'était le truand qui, s'approchant à son tour, toucha d'une façon spéciale les gonds mêmes de la porte, qui s'entr'ouvrit.

— C'est là un secret qui n'appartient qu'à certains bons garçons de la butte Mauconseil, ricana-t-il, et ce secret m'a maintes fois arraché aux mains des gardes de monsieur le prévôt.

Et il ajouta :

— Il ne nous reste plus maintenant qu'à attendre le passage de messire de Savoisy.

Nos compagnons tirèrent leurs épées, dagues et coutelas, et immobiles, retenant leur haleine, attendirent.

Mais les minutes s'écoulaient, et l'impatience, l'anxiété commençaient à les gagner, lorsque, soudain, Tortelier s'agenouilla, colla son oreille contre terre, et, se relevant, murmura :

— Les voici.

On entendait, en effet, au loin, le claquement des fers de chevaux sur les pavés.

Gaulthier d'Aulnay poussa un profond soupir.

— Enfin! murmura-t-il!

Puis, tout à coup, pris d'inquiétude, il ajouta :

— Mais, si ce n'étaient pas eux?

Tortelier haussa les épaules.

— Voulez-vous la preuve que ce bruit est celui de la troupe du comte de Savoisy? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, il porta ses doigts à sa bouche et en tira un sifflement étrange qui perça la nuit et fit retentir lugubrement les échos d'alentour.

Quelques instants se passèrent; puis, tout à coup, un sifflement semblable retentit.

— Vous voyez, riposta le routier, messire de Bournonville lui-même vient de me répondre.

— Comme cela, ajouta Landry, il est prévenu et va se tenir prêt à tout événement.

Le bruit se rapprochait et devenait de plus en plus distinct, s'accusant nettement, comme celui d'une troupe d'armes en marche ; on entendait maintenant les heurts de l'acier et les pas pesants des gens de pied.

Soudain, une lueur pointa au bout de la rue, et deux archers, portant des torches, apparurent, précédant la troupe d'hommes et de chevaux qui venait après eux.

— Attention, fit Landry en serrant fébrilement la poignée de son épée ; toi, Joël, charge-toi de la torche de gauche, et toi, Tortelier de celle de droite... dans l'obscurité, le comte de Savoisy ne verra pas à combien d'assaillants il a à faire.

Gaulthier d'Aulnay poussa une sourde exclamation.

— Par le ciel ! s'écria-il, je les vois... ce sont eux.

— Et remarquez, ajouta Landry, que le sire de Bournonville a les mains libres et l'épée au côté.

— Mais, ajouta Joël, lui et la reine sont entourés d'archers.

— Qu'importe ? dans l'obscurité tout cela se débandera et nous aurons les coudées plus franches.

Du temps qu'ils parlaient de la sorte, la troupe s'était avancée en bon ordre ; derrière les archers porteurs de torches, marchaient quelques soldats bourguignons, puis la reine escortée du comte de Savoisy, et Bournonville, ayant à chacun de ses côtés un bas officier à cheval ; fermaient la marche des fantassins et des cavaliers.

Sans en avoir l'air, Bournonville surveillait de droite et de gauche les alentours, fouillant l'obscurité, sondant chaque encoignure, chaque renfoncement de porte ; le coup de sifflet lancé par Tortelier l'avait mis en éveil, lui prouvant que ses amis ne l'abandonnaient pas, et il s'attendait à quelque tentative désespérée mais énergique.

Soudain, la rue qu'éclairaient les deux torches, devint sombre. Les deux archers frappés à la gorge d'un coup de dague étaient tombés sans bruit.

Ce qu'avait prévu Landry arriva ; la troupe de Savoisy s'arrêta,

et les soldats serrés autour des prisonniers s'écartèrent de leurs rangs.

— Tue! tue! aux gens du roi! cria Tortelier en faisant volte-face et en courant jusqu'au cheval du comte de Savoisy, dont il trancha les jarrets d'un coup de coutelas.

La bête hennit de douleur, se cabra, et après un moment de révolte se renversa, entraînant son cavalier dans sa chute.

En même temps Landry et Gaulthier d'Aulnay se ruaient sur les archers qui, surpris par cette attaque imprévue, se mirent à lâcher pied.

D'un bond, Gaulthier fût sur Savoisy, dont la jambe était engagée sous le corps de sa monture ; d'un furieux coup d'épée, il lui perça la poitrine, pendant que le Cagouleux jouait de son terrible coutelas, abattait l'un des bas officiers commis à la garde de Bournonville

Dès le commencement du combat, celui-ci avait tiré son épée et s'escrimait d'estoc et de taille, fauchant tout ce qui était autour de lui.

En un moment il eut fait place nette.

Mais, mis en bonne humeur par ce combat qui lui rappelait les aventures du capitaine Buridan, il allait, oubliant toute prudence, se jeter dans la mêlée, lorsque Landry qui l'avait rejoint, lui murmura à l'oreille :

— Ils sont trop, capitaine ; mieux vaut jouer des jambes ; car, je vois dans l'ombre, le gros de l'escorte qui se rassemble et va nous envelopper.

— Et Gaulthier! exclama Bournonville.

— Il se charge de la reine, riposta le tavernier un peu au hasard, ne pensant qu'à une chose : tirer son maître de cette bagarre.

Sans trop réfléchir, le surintendant emboîta le pas à Landry, et, tous deux, faisant avec leurs épées de terribles moulinets, rompirent la troupe d'archers qui commençaient à les entourer et gagnèrent la porte découverte par le Cagouleux.

Déjà Landry se glissait dans le couloir, lorsque Bournonville lui cria :

— Mais je ne vois ni Gaulthier, ni Marguerite... Il faut les sauver !

— Ne viennent-ils donc point ? exclama le tavernier.

— Ventredieu ! rugit Bournonville, les archers les tiennent une fois encore...

Et il s'élança de nouveau dans la mêlée en rugissant d'une voix terrible :

— Buridan ! en avant ! sus aux gens du roi.

Landry se jeta sur ses traces en grommelant :

Cornes de bœuf ! est-il donc devenu fou ?... Je le sauve, et le voilà retourné au danger... Que le diable ait son âme !

Du temps que nos deux compagnons avaient gagné la petite porte secrète, les archers et cavaliers s'étaient remis de leur émotion, et, sous le commandement du lieutenant de Savoisy, exécutèrent un mouvement rapide qui eut pour résultat d'enserrer Marguerite dans un cercle de fer, autour duquel Gaulthier d'Aulnay, assisté du Cagouleux et de Tortelier, tournait, fou de rage et de désespoir, sans pouvoir se frayer un passage jusqu'à la reine.

Mais, entendant le cri de Bournonville, le jeune homme reprit courage et, brandissant de nouveau son épée :

— A moi ! Buridan ! appela-t-il, à moi !

— Ventredieu ! tiens ferme, Gaulthier, nous voici ! riposta le surintendant en tombant sur les archers.

Comprenant qu'il fallait tenter un dernier effort, Joël et Tortelier se ruèrent de nouveau sur les soldats dont quelques-uns, ayant ouvert leur rang, cernaient le sire d'Aulnay.

A coup de coutelas et de dagues, ils se frayèrent jusqu'à lui un chemin sanglant, au même moment où Bournonville et Landry le rejoignaient.

Puis, tous cinq réunis, ils se précipitèrent contre les archers du roi et se dégagèrent.

— La reine ! cria Gaulthier d'une voix désespérée en montrant à Bournonville Marguerite, autour de laquelle se pressèrent, encore nombreux, les survivants de la troupe du comte de Savoisy.

Le surintendant eut un geste accablé.

— Impossible de rien faire, murmura-t-il ; nous ne pourrions que nous faire tuer... tandis qu'en conservant la liberté, il nous reste la chance de tout tenter pour la sauver.

— Mais Savoisy est mort!

— Raison de plus.

Le jeune homme, pris d'une furie désespérée, s'écria :

— Fuir! fuir! alors qu'elle reste prisonnière!... non! non! plutôt mourir!

Tout à coup comme si elle lui répondait, la voix de Marguerite s'éleva, autoritaire et forte.

— N'ayez souci de moi, Messire; mieux vaut, pour ma sûreté, que vous demeuriez sain et sauf... Je vous ordonne d'obéir au capitaine Buridan.

Le sire d'Aulnay, accablé, courba la tête :

— Viens! Gaulthier, lui dit Bournonville, viens, mon enfant... obéis-lui!

Et, prenant le jeune homme par le bras, il l'entraîna vers la petite porte basse, dans laquelle il s'engouffra, suivi de Landry et de Tortelier.

Joël était resté le dernier pour barricader la porte.

Mais comme il allait s'y glisser, il poussa un grand cri ; un des archers qui s'étaient élancés sur les traces des fugitifs, venait de l'atteindre et l'avait frappé d'un coup de dague entre les deux épaules.

La blessure était mortelle.

Cependant le truand eut encore la force de faire quelques pas et, en tombant, de fermer la porte pour assurer la retraite de ses compagnons.

Puis ses membres se raidirent et sa vie s'exhala dans un horrible juron.

Un quart d'heure après, Marguerite de Bourgogne entrait au palais, escortée par les débris de la troupe du comte de Savoisy, dont le corps avait été rapporté sur un brancard improvisé au moyen de piques.

Ainsi que le mentionnait l'ordre délivré le matin même par



D'un bond, Orly se jeta à bas de son lit, et empoignant le varlet par les épaules.
(Page 1791.)

Bournonville lui-même, la reine fut conduite à l'appartement du roi.

Mais comme Louis le dixième dormait d'un profond sommeil et que l'officier de service n'osa prendre sur lui de troubler le repos royal, Marguerite demanda à attendre la fin de la nuit dans son oratoire.

Cette demande lui fut accordée et, plusieurs archers ayant été placés aux portes de son appartement, la reine se prit à réfléchir aux terribles événements qui, en si peu d'heures, venaient de se dérouler.

Ce n'était pas seulement sa couronne qui était en jeu, c'était sa liberté, c'était sa vie !

Elle pouvait ne sortir du palais que pour aller en grève, s'il plaisait au roi et si les témoignages accumulés contre elle étaient suffisants.

Elle n'ignorait pas les projets de mariage que Louis X mûrissait, et elle ne doutait pas qu'une preuve d'adultère fournirait à son époux un excellent prétexte de divorcer.

Au fond, ce qui la désespérait, ce n'était pas la perte de son pouvoir, c'était la perte de ce fils que son cœur avait pressenti, aux côtés duquel elle avait si longtemps vécu sans le serrer une seule fois maternellement sur sa poitrine.

Ce fils, qu'elle retrouvait si miraculeusement et qui n'aurait même pas la suprême consolation de venir pleurer sur la tombe de cette mère qu'il n'avait pas eu le temps d'aimer.

Alors, éperdue, elle tomba à genoux et, les mains angoisseusement croisées, les yeux fixés sur le grand crucifix d'ivoire, elle supplia le Seigneur de lui sauver la vie.

Pendant que ces choses se passaient au Palais, Orsini, seul en son cachot du Grand-Chastelet, se morfondait, sinistrement impressionné par la manière étrange dont Bournonville l'avait quitté.

Avec la perspicacité qui le caractérisait, l'Italien comprenait que les événements se tournaient contre lui et que le marché qu'il venait de conclure était un marché de dupe.

Ce secret qu'il avait si longtemps conservé enfoui dans son cœur pour s'en servir dans une situation désespérée, ce secret qu'il avait compté vendre pour racheter sa vie, ce secret, il l'avait donné naïvement, bêtement, et maintenant il ne lui restait plus qu'à mourir.

Mourir ! et mourir sans vengeance, en pensant qu'avant sa

mort il aurait réuni ses plus terribles ennemis, Buridan et Marguerite de Bourgogne, dans l'amour de leur fils, Gaulthier d'Aulnay!

De rage, il s'enfonçait les ongles dans la poitrine et ses dents se serraient à se briser.

Tout à coup, la porte de son cachot s'entr'ouvrit et le geôlier entra suivi d'un homme qu'à la lueur confuse d'une torche fumeuse, le prisonnier reconnut pour un moine.

L'Italien fit un mouvement de surprise et d'effroi,

— Un prêtre, murmura-t-il... le moment est-il donc si proche?

Le geôlier haussa les épaules et répliqua d'un ton bourru :

— Ce soir, vous devez subir la question extraordinaire, et notre seigneur le Roy, vous sachant de constitution délicate, a craint que vous ne rendiez l'âme au milieu des tortures, sans l'avoir lavée de tous les crimes qui la souillent.

Cette attention du roi fit faire au prisonnier une assez laide grimace.

— Malheureusement, poursuivit le geôlier, le confesseur ordinaire du Chastelet était absent, et force nous a été de prier ce brave homme qui passait de bien vouloir se rendre auprès de vous.

— Je vous remercie, mon père, bougonna Orsini railleusement.

Le moine étendit la main et répondit d'une voix grave :

— Je ne fais que mon devoir, mon fils, en venant préparer un chrétien à comparaître devant le Seigneur.

Malgré lui, Orsini eut un brusque tressaillement.

Cette voix ne lui était pas inconnue, et, involontairement, il se pencha en avant, cherchant à percer l'obscucité pour distinguer les traits du moine.

Mais celui-ci, la cagoule baissée jusqu'au menton, les mains enfouies dans les larges manches de sa robe de bure, se tenait immobile, impénétrable, semblable à une statue de pierre.

L'émotion d'Orsini ne dura que quelques secondes et son mas-

que, qu'un rictus hideux avait tordu quelques instants, redevint impassible.

— Hâtez-vous, ajouta le geôlier, car vous n'avez que peu de temps devant vous.

Et il grommela entre ses dents d'un ton narquois :

— Ce sont des jours entiers qu'il faudrait pour la confession de ce suppôt de Belzébuth !

L'Italien, les yeux rivés obstinément sur le moine, demanda :

— Et combien de minutes m'est-il accordé par la générosité du roy ?

— Quinze... pas davantage.

— C'est la volonté du gouverneur... du reste, les ordres sont précis en ce qui vous concerne... tout à l'heure, quand sonnera la septième heure, vous devrez être conduit à la salle de la question !

Orsini frissonna.

— Mais, au moins, dit-il, vous nous laisserez seuls, le confesseur et moi.

Le geôlier secoua la tête.

— Je ne dois pas vous quitter, répliqua-t-il.

Le moine intervint et dit avec autorité.

— Mais la confession est chose secrète.

— Point n'est dans mes instructions de vous écouter, mon père, répliqua le geôlier humblement, mais seulement d'assister à votre entretien.

Ce disant, il se retira dans un coin et s'assit sur les dalles, sa torche entre les jambes, regardant avec curiosité le groupe que formaient les deux hommes.

Le moine s'était agenouillé sur la paille qui servait de litière au prisonnier ; d'un geste large il s'était signé, et la tête inclinée sur la poitrine, il écoutait Orsini qui, à genoux également, et les mains dévotement croisées, lui chuchotait à l'oreille.

Par moments, le moine avait des haut-le-corps formidables et poussait de sourdes exclamations ; ce qui faisait sourire le geôlier.

— Par les cornes du diable ! pensait le brave homme, ce monstre

d'Orsini doit confesser d'horribles crimes à ce pauvre moine pour lui causer de semblables surprises,

La confession fut longue, très longue... mais elle fut brusquement interrompue par un bruit d'armes qui, soudain, remplit le couloir.

Puis la porte s'ouvrit en grinçant, et une vive lumière inonda le cachot.

C'était le gouverneur du Grand-Chastelet qui, escorté de gardes portant des torches, venait chercher le prisonnier pour le conduire à la salle de la question.

A cette vue, le prisonnier et son confesseur se levèrent.

— Messire Orsini, fit Le Testu, êtes-vous prêt ?

Sans répondre à cette question, l'Italien se tourna vers le moine, et lui dit :

— Je puis compter sur vous ?

— Comme sur vous-même ; je vous jure sur mon salut éternel de faire ce que vous m'avez demandé, répliqua, d'une voix grave, le moine, en élevant la main, comme pour prendre le ciel à témoin de son serment.

Alors un sourire cruel plissa les lèvres d'Orsini.

— Au moins, murmura-t-il, je serai vengé.

Le moine s'était incliné devant Le Testu et, passant à travers les rangs des soldats, sortit du cachot.

Quelques instants après, il mettait le pied sur la place du Grand-Chastelet.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, il fit quelques pas; puis, s'arrêtant soudain, promena autour de lui des regards étonnés, et fit entendre une sorte de sifflement qui résonna d'une manière étrange dans la nuit.

Alors une ombre se détacha d'un des piliers mêmes du Grand-Chastelet et, prestement, s'approcha du moine.

— Est-ce toi, Franc-Picard ? demanda celui-ci d'une voix hésitante.

— Oui, maître, répondit l'ombre, qui ajouta aussitôt :

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est épouvantable.

Et comme l'autre l'interrogeait du regard, le moine ajouta :

— Rentrons au logis... là seulement nous pourrons conférer en toute sécurité.

Ce disant, il passa son bras sous celui de Franc-Picard, et tous deux, traversant le Pont aux Meuniers, gagnèrent à grandes enjambées le pays Latin.

CHAPITRE XCIII

Dans lequel Jehan de Sarcelle tient le serment fait au pays Latin.

Le lendemain matin, comme la septième heure sonnait au bourdon du Louvre, le varlet d'Orly entra précipitamment dans la chambre de son maître.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci à la vue du visage effaré de son serviteur.

Celui-ci qui était arrivé toujours courant, consacra quelques secondes à reprendre haleine, et répondit :

— Il circule par le palais des bruits étranges, Messire ; et j'ai cru dans votre intérêt, devoir vous en faire part.

Pressentant qu'il s'agissait du guet-apens tendu cette nuit même à Marguerite par Bournonville, Orly demeura impassible, et d'une voix pleine d'indifférence, demanda :

— Eh ! par mon âme ! le feu serait à la basilique de Notre-Dame que tu ne serais pas en un plus lamentable état que celui en lequel je te vois présentement.

Et il souligna d'un petit éclat de rire ces paroles narquoises.

— Ah ! Messire, riposta le varlet en levant les bras au ciel, ne raillez pas, car il s'agit de choses graves.

— Narre-les-moi donc.

Ce disant, Orly, s'accouda sur son oreiller en une pose pleine

de nonchalance, connaissant par avance ce qu'allait lui conter son varlet.

Celui-ci, baissant la voix, murmura :

— Madame Marguerite serait, dit-on, retenue prisonnière dans sa chambre.

— Ah, bah ! fit d'un ton joyeux Orly, qui voyait dans cette nouvelle la preuve que le surintendant avait réussi dans ses desseins.

Stupéfait du calme avec lequel son maître accueillait ses paroles, le varlet demeura un moment bouche bée, fixant Orly de ses yeux écarquillés.

Puis il reprit :

— Mais on raconte aussi que la reine aurait été arrêtée cette nuit, en Tour de Nesle, par ordre du roi.

Et il se tut, voulant laisser à son maître le temps de s'étonner.

Mais Orly, toujours impassible, lui demanda tranquillement :

— Et dit-on que la reine ait été arrêtée seule ?

— Non pas, reprit vivement le varlet on parle d'une autre arrestation.

— A la bonne heure, fit involontairement Orly qui mentalement ajouta :

— Ce Bournonville a toutes les chances... le voilà, grâce à cette aventure hardie, débarrassé d'un même coup de ses deux ennemis. Mais son contentement ne fut pas de longue durée et il ne put s'empêcher de proférer un juron épouvantable, en entendant le varlet qui disait :

— Malheureusement, l'autre prisonnier a réussi à s'échapper.

Le front plissé, les sourcils froncés, Orly demeura rêveur un bon moment ; puis, poussé par un secret pressentiment, il demanda :

— Mais, cet autre prisonnier, quel était-il ?

— On a prononcé le nom du sire de Bournonville.

D'un bond, Orly se jeta à bas de son lit, et empoignant le varlet par les épaules.

— Que viens-tu de dire ? s'écria-t-il d'une voix furieuses le sire de Bournonville, le surintendant des finances, a été arrêté cette nuit, à la Tour de Nesle.

Épeuré, le varlet balbutia :

— Mais il s'est sauvé... il s'est sauvé.

Son premier moment de stupéfaction passé, Orly reconquit son sang-froid ; il sourit même en songeant à l'invraisemblance d'une semblable aventure.

Donc, haussant les épaules, il demanda :

— Et de qui tiens-tu cette mirifique nouvelle ?

— De l'écuyer du lieutenant aux gardes, répliqua le varlet.

— Que fait en cette affaire le lieutenant aux gardes ?

— C'est lui qui commandait la compagnie envoyée cette nuit à la Tour de Nesle.

— Mais le comte de Savoisy n'est-il pas capitaine ?

— Si fait, Messire ; mais le comte ayant été tué ou grièvement blessé par le sire de Bournonville, c'est le lieutenant qui a pris le commandement.

Orly tressaillit : l'invraisemblance première du récit de son varlet disparaissait pour faire place sinon à la vérité elle-même, du moins à une couleur de vraisemblance qui l'inquiéta.

Sans dire mot, il se fit habiller ; puis congédiant son serviteur, il se rendit en toute hâte, par un escalier dérobé, au cabinet aux écritures du surintendant des finances.

A son grand étonnement, le cabinet était vide.

Comme il en ressortait précipitamment, décidé à courir aux informations auprès du lieutenant aux gardes lui-même, il fut heurté par un arbalétrier bourguignon qui venait en sens contraire.

— Seigneur Orly, fit le soldat.

Orly s'arrêta :

— Tortelier ! exclama-t-il tout surpris.

Puis s'approchant :

— Que viens-tu faire céans ?

— Vous chercher, répliqua le routier.

Et il ajouta :

— Suivez-moi au plus vite, car, avant peu, il ne fera pas bon pour vous ici.



L'officier fouilla dans son escarcelle, et en tira un parchemin qu'il tendit au roi. (Page 1799.)

Et comme déjà il tournait les talons, Orly lui posa la main sur le bras.

— Ce qu'on vient de me raconter, dit-il d'une voix haletante, est donc vrai... Bournonville?...

— Venez, fit Tortelier en l'entraînant... c'est le capitaine qui m'envoie... lui-même vous mettre au courant.

Comme ils sortaient du palais, les deux hommes croisèrent un moine qui entrait, le visage enfoncé sous sa cagoule blanche, les mains croisées dans les manches de sa robe.

Tortelier poussa le coude d'Orly.

— Avez-vous vu ce moine? murmura-t-il.

— Non, répondit son compagnon.

— Eh bien! fit le routier, retournez-vous rapidement et regardez-le.

Orly suivit ce conseil et tressaillit.

— N'est-ce pas, grommela le routier, que ce saint homme a toute la tournure d'un personnage que nous connaissons.

— En effet, murmura Orly, ce grand corps, ces longs bras, ces jambes maigres et sèches qu'on devine sous la robe flottante...

— ... Tout cela, continua maître Jacques, serait mieux à sa place dans une robe de docteur ès Sorbonne que dans celle d'un moine.

Orly fit le mouvement de courir après le personnage qui l'intriguait.

Tortelier le retint.

— Venez, venez, messire Orly, gronda-t-il, si cet homme est bien celui que vous et moi supposons, c'est votre mort et la mienne qu'il apporte dans son capuchon.

Ce disant, le routier, accélérant son allure, entraîna son compagnon et disparut avec lui au tournant de la rue Saint-André-des-Arcs.

Cependant, le bon roi Loys le dixième, après une excellente nuit employée à des rêves plus charmants les uns que les autres, somnolait doucement, ne pouvant se décider à ouvrir encore les yeux, éprouvant une jouissance intime à entendre les bruits vagues du palais qui parvenaient jusqu'à son oreille.

Tout à coup, sa quiétude fut troublée par une altercation violente qui s'élevait dans la galerie précédant ses appartements.

— Et je vous dis, moi, clamait une voix que le roy reconnut pour être celle de son premier gentilhomme, je vous dis, moi,

que Sa Majesté n'est point encore éveillée, et que je ne me permettrai certainement pas de l'aller tirer de son sommeil.

— Et je vous dis, moi, répondait rageusement une voix qui sembla inconnue à Louis X, qu'il me faut parler à Sa Majesté le plus tôt possible... J'ai attendu pour cela que le jour fut paru... mais je ne puis attendre plus longtemps.

— Je vous affirme, Messire lieutenant, que vous ne parlerez pas au roy avant l'heure du petit lever.

— Et je vous affirme, moi, que si je ne lui parle pas avant ce moment, c'est sur votre tête que retombera la responsabilité des événements qui surviendront.

Le bruit de voix allait grandissant et, bientôt, le roi, réveillé tout à fait, énervé et intrigué tout à la fois, se décida à interrompre sa somnolence pour tirer lui-même au clair cette affaire.

Sortant donc frileusement sa main de dessous les courtines, il frappa sur un timbre placé à son chevet.

A ce signal, le premier gentilhomme, abandonnant son interlocuteur, accourut.

— Qu'est-ce donc? demanda le roi.

— Sire, répondit le gentilhomme, c'est le lieutenant aux gardes de Votre Majesté qui insiste pour être introduit auprès de vous immédiatement.

— Savez-vous ce dont il s'agit? fit Louis X.

— Je l'ignore, Sire, répliqua l'autre qui, en fin courtisan, ne tenait nullement à faire part au roi des événements étranges survenus la nuit précédente.

Il n'est point, en effet, dans la nature humaine, de savoir grand gré aux porteurs de mauvaises nouvelles, bien au contraire, et chez les rois, tout particulièrement, le ressentiment, en semblable circonstance, est chose certaine.

Louis X, tout pensif, murmura :

— Comment se fait-il que ce soit le lieutenant, et non le comte de Savoisy lui-même qui me vienne trouver?

D'un mouvement significatif des épaules, le courtisan fit comprendre qu'il ne pouvait pas plus répondre à cette question qu'à la première.

— Par Notre-Dame! grommela le roi impatienté, faites entrer le lieutenant aux gardes.

Quelques instants après, le jeune officier pénétrait dans la chambre à coucher royale.

Arrivé à quelques pas du lit sur lequel reposait Sa Majesté très chrétienne, il s'arrêta, s'inclina respectueusement et attendit qu'il plût au roi de l'interroger.

— Vous avez demandé à me parler, fit Louis X en fixant sur l'officier des regards curieux; qu'avez-vous à me dire?

Puis, se reprenant, il demanda d'un ton sévère :

— Mais, d'abord, s'agit-il d'affaires de service?

— Oui, Sire, répondit le lieutenant.

Le roi fronça le sourcil.

— En ce cas, poursuivit-il, comment se fait-il que le comte de Savoisy ne soit pas ici?

— Le comte est mort, Sire, répliqua l'officier d'une voix grave.

Louis X fit sur son lit un bond formidable.

— Mort! s'écria-t-il, Savoisy est mort!

Et il ajouta :

— Voilà une bien triste et bien étonnante nouvelle, car Savoisy était un de mes bons serviteurs, et hier soir encore, lorsque je l'ai vu, il était en excellente santé...

Puis, après un silence :

— Mais, comment est-il mort? demanda-t-il.

— Le comte de Savoisy a été tué cette nuit, en exécutant l'ordre que vous lui aviez donné, Sire.

La surprise du roi était à son comble.

— Moi! exclama-t-il, j'ai donné un ordre au comte de Savoisy!... et lequel donc?

Ce fut au tour du lieutenant aux gardes d'être étonné et il balbutia :

— Le comte de Savoisy avait pour mission de s'emparer de tous ceux, quels qu'ils fussent, qu'il trouverait en Tour de Nesle.

Louis X fit un brusque soubresaut :

— Par la mort du Christ! s'écria-t-il; a-t-on donc enfin mis la main sur ces mécréants?

Et, rageusement, il serrait les poings.

Le lieutenant aux gardes se taisait, embarrassé par la colère même du roi pour continuer son récit.

— Et ce sont eux, poursuivit Louis X, qui ont tué mon pauvre Savoisy!... qu'on les pende aujourd'hui même... allez...

L'officier, en dépit de cette injonction, demeura immobile, atterré, fixant sur le premier gentilhomme des regards désespérés.

— Eh bien! fit le roi surpris, n'avez-vous pas entendu?... qu'on pende ces misérables.

Puis s'adressant à son premier gentilhomme :

— Il n'y aura pas de petit lever ce matin.

Et comme le courtisan s'inclinait, le roi ajouta :

— Envoyez-moi quérir messire le surintendant des finances.

En entendant ces mots, le lieutenant aux gardes poussa une exclamation qui attira l'attention du roi.

— Qu'y a-t-il? demanda Louis X en remarquant en même temps l'ahurissement peint sur le visage des deux interlocuteurs.

— Il y a, Sire... commença l'officier.

Le gentilhomme continua :

— Il y a que messire de Bournonville...

L'officier ajouta :

— ... Est un de ceux que nous avions arrêtés cette nuit.

La foudre tombant aux pieds du roi n'aurait pas produit sur sa royale personne un plus terrible effet que ces paroles.

Un moment, la surprise le rendit muet; puis enfin il s'écria :

— Par saint Jacques! ou j'ai mal entendu ou vous êtes devenus fous.

— Hélas! Sire, soupira l'officier en s'inclinant.

— Que venez-vous de me dire? demanda le roi.

— L'exacte vérité, Sire, malheureusement.

Le roi n'en pouvait croire ses oreilles :

— Bournonville! répéta-t-il, le surintendant des finances a été arrêté cette nuit en Tour de Nesle!

L'officier inclina la tête de haut en bas.

Louis X haussa les épaules :

— Ce que vous me racontez-là est invraisemblable, murmura-t-il, je ne le croirai que lorsque j'entendrai la bouche même de Bournonville me confirmer ces paroles...

Et il ajouta, s'adressant au premier gentilhomme :

— Allez me quérir le surintendant.

Celui auquel s'adressait cet ordre ne bougea pas, et l'officier répondit :

— Hélas ! Sire, messire de Bournonville n'est pas au palais.

Le roi s'écria :

— Pas au palais !... Bournonville !... mais par le diable ! vous perdez la tête !... ne venez-vous pas de me dire qu'il avait été arrêté cette nuit en Tour de Nesle ?

L'officier salua profondément :

— Et c'est la vérité, Sire, balbutia-t-il... malheureusement, comme nous rentrions au palais, nous avons été attaqués par une troupe d'amis du surintendant. Un combat s'est engagé, à la faveur duquel le prisonnier s'est enfui, après avoir tué le comte de Savoisy.

Pour le coup, la cervelle du roi faillit éclater.

Il saisit sa tête à deux mains, pensant devenir fou en entendant ces singulières paroles.

Un moment il fixa des regards hébetés sur le lieutenant aux gardes ; puis soudain, un flot de sang envahit son visage, et il s'écria d'une voix tremblante de colère :

— Il me faut cependant l'explication de cette étrange aventure... je veux interroger moi-même, avant qu'on les pende, les autres prisonniers.

Le front de l'officier se plissa soucieusement, et ses jambes se prirent à flageoller.

— Les autres prisonniers, Sire, les autres prisonniers...

Surpris de ce trouble, Louis X demanda :

— N'aviez-vous arrêté que le surintendant des finances ?

Le lieutenant secoua la tête.

— Non, Sire, non... nous avons arrêté une autre personne.

— Une seule ! exclama le roi.

— Oui, Sire.

— Eh bien ! qu'elle comparaisse de suite.

Puis se tournant vers le gentilhomme :

— Envoyez de suite à maître Le Testu, le gouverneur du Grand-Chastelet, l'ordre de faire venir Caboche, le bourreau, afin qu'il prépare la question extraordinaire.

Et il ajouta entre ses dents :

— De gré ou de force il faudra bien que le prisonnier m'avoue la vérité.

C'était au tour du gentilhomme de trembler.

— C'est que... balbutia-t-il... c'est une prisonnière.

— Fût-ce le diable en personne, s'écria le roi, il passerait entre les mains de maître Caboche.

Le gentilhomme jeta un regard désespéré sur l'officier, et il ajouta, mais d'une voix si basse, que c'est à peine si le roi l'entendit :

— C'est que cette prisonnière, Sire, c'est la reine.

Cette fois, Loys X bondit hors de son lit.

— La reine ! bégaya-t-il... la reine prisonnière !... mais je deviens fou... ou vous perdez la raison... et qui s'est permis de porter la main sur dame Marguerite de Bourgogne ?

— Le comte de Savoisy, sur l'ordre exprès de Votre Majesté.

— Mais je vous répète, cria le roi, que je n'ai jamais donné d'ordre semblable.

L'officier fouilla dans son escarcelle et en tira un parchemin qu'il tendit au roi.

Celui-ci le prit d'une main tremblante, le déplia et y jeta les yeux.

Mais son émotion était telle, que les lettres dansaient devant lui et qu'il ne put distinguer ce qui était écrit.

— Tenez, fit-il en passant le parchemin au gentilhomme, lisez vous même... moi, cela m'est impossible.

Alors d'une voix faible, le courtisan balbutia ces mots :

« Ordre au comte de Savoisy, capitaine aux gardes de Sa Ma-

jesté, d'arrêter ce soir en Tour de Nesle, tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur rang et leur qualité.

« *Pour et par le roi :*

« LYONNET DE BOURNONVILLE. »

La stupéfaction de Loys X était à son comble, d'autant plus qu'il ne pouvait s'expliquer comment le surintendant avait pu donner l'ordre de s'arrêter lui-même.

Un moment, le roy demeura la tête penchée sur la poitrine, en proie à une profonde méditation; puis, enfin, il dit à voix basse :

— La reine... où se trouve-t-elle?

— Prisonnière en ses appartements.

Loys X réfléchit quelques secondes.

— C'est bien, dit-il, qu'on m'habille.

Et s'adressant au lieutenant :

— Vous, rendez-vous auprès de la reine, et tenez-vous prêt, lorsque j'en donnerai l'ordre, à l'accompagner céans.

La toilette royale fut, ce matin-là, abrégée plus que de coutume ; toutes les cérémonies exigées par l'étiquette furent laissées de côté.

Le roi avait hâte d'éclaircir le mystère qui l'entourait.

Enfin, lorsque le barbier déclara son œuvre finie, Loys X poussa un soupir de satisfaction, et courant à un timbre, il frappa violemment.

A cet appel, le premier gentilhomme parut.

— Qu'on amène céans dame Marguerite de Bourgogne, commanda-t-il d'une voix sombre.

Quelques instants après, un bruit d'armes retentit dans la galerie.

— C'est elle, pensa le roi en frémissant.

Et lui-même, courut à la portière qu'il souleva.

La reine, entourée d'archers, la main appuyée sur l'épaule du lieutenant aux gardes, arrivait lentement.

— Entrez, Madame, murmura le roi.

D'un pas lent, Marguerite se traîna jusqu'à un siège sur lequel



— Tu mens ! rugit-elle, comte de Savoisy, tu mens ! (Page 1808.)

elle se laissa tomber, la tête penchée sur la poitrine, les bras ballants le long du corps, comme brisée.

Rapidement, Louis X se dirigea vers elle, mais à peine l'eut-il considérée qu'il recula d'un pas, en étouffant un cri de surprise.

La femme qu'il avait devant lui n'était plus la belle Marguerite

de Bourgogne, l'altière princesse dont les charmes étaient connus de toute la chrétienté.

Elle, qui la veille encore pouvait prétendre à siéger parmi les jeunes femmes, elle avait, en l'espace de ces quelques heures, vieilli de dix années.

Ses cheveux, tout gris aux tempes, tombaient en mèches désordonnées le long de ses joues pâles et flétries; les yeux rougis par les larmes amères versées pendant cette nuit terrible, n'avaient plus cet éclat qui donnait au visage une allure de jeunesse, et disparaissaient sous les paupières flasques; les lèvres qu'entrouvrait autrefois ce sourire capiteux et enivrant, s'abaissaient à chaque coin dans un pli que la douleur avait creusé.

Mais si cette nuit avait métamorphosé si complètement le physique, elle avait produit au moral un changement non moins considérable.

Ce cœur dans lequel il n'était entré jusqu'à présent qu'orgueil et volupté, ne connaissait plus maintenant qu'un seul sentiment, l'amour maternel.

De ses deux fils que sa chair appelait depuis de si longues années, à son insu même, de ses deux fils, un seul vivait... l'autre était mort!... mort par elle et pour elle... mort victime de ce fatal amour dont son frère avait hérité.

Quels remords éternels le souvenir de Philippe assassiné en Tour de Nesle, n'entretiendrait-il pas dans son sein, et quels frissons l'agitaient à la pensée que Gaulthier avait failli avoir le même sort!

Mais maintenant qu'elle l'avait retrouvé ce fils, elle voulait vivre, vivre pour lui, vivre pour le chérir, vivre pour l'entourer d'un bonheur qui pût lui faire oublier le malheur de ses premières années.

Mais pour disputer sa vie au justicier qui se dressait devant elle dans la personne de son époux, elle comprenait qu'il allait falloir engager une lutte terrible: car elle n'ignorait pas les projets de divorce de Louis X, et elle comprenait quel atout superbe lui mettait dans la main cette aventure de la Tour de Nesle.

Néanmoins, elle résolut de livrer bataille et de disputer chèrement tout au moins son existence.

Elle releva la tête, et faisant appel à toute son énergie :

— Eh bien ! Sire, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre railleuse, trouvez-vous mon humiliation assez complète ; trouvez-vous que le manteau royal est assez traîné dans la boue ?

Surpris de cette audace, le roi regarda Marguerite et murmura :

— Je ne vous comprends pas, Madame.

— Allons ! allons ! poursuivit-elle, ayez au moins la franchise de vos actes, et, du moment que je suis tombée dans votre guet-apens, reconnaissez hautement que vous me l'avez tendu.

Le roi sursauta.

— Un guet-apens ! exclama-t-il, vous êtes tombée dans un guet-apens tendu par moi !... vous perdez la tête.

Il y avait dans l'accent de Louis X une nuance d'hésitation que la perspicacité de la reine saisit.

Aussi, reprenant courage, elle répliqua d'une voix persiflante :

— En ce cas, veuillez m'expliquer par suite de quelles basses intrigues et de quelle lâche combinaison, j'ai été arrêtée cette nuit et retenue prisionnière dans mes appartements.

Et, plaçant son menton dans la paume de sa main, elle fixa ses yeux perçants sur le roi.

Celui-ci répondit, assez embarrassé :

— Mais je vous ai fait venir, Madame, pour vous demander une explication à ce sujet.

Marguerite laissa échapper un léger éclat de rire :

— Avouez, Sire, murmura-t-elle, que voilà une étrange situation... Je suis arrêtée par votre ordre... et lorsque je vous demande ce qui a motivé cet ordre, vous me répondez en me le demandant à moi-même.

Les sourcils froncés et les lèvres crispées nerveusement, le roi arpentait son cabinet à grandes enjambées.

— Si nous cherchions ensemble, Sire, fit Marguerite railleuse, peut-être trouverions-nous une solution satisfaisante.

Sans s'arrêter, le roi répondit :

— Parlez, Madame, je vous écoute.

— Et d'abord, fit la reine, voulez-vous que je vous raconte quelles sont mes idées, à moi ?

Ne recevant pas de réponse, Marguerite prit ce silence pour un acquiescement et poursuivit :

— Depuis longtemps, les coffres de l'État sont vides...

— N'est-ce point votre confident Orsini qui en a fait passer le contenu dans son escarcelle ? demanda Louis X d'une voix amère.

Sans relever cette interruption, la reine continua :

— Or, pour les remplir à nouveau, Votre Majesté n'a point trouvé de moyen plus simple que de se remarier avec une femme qui lui apporterait une dot respectable.

Le roi tressaillit et poursuivit sa promenade en frappant plus nerveusement de ses talons les tapis qui couvraient le sol.

— Des négociations ont été secrètement entamées par vos ambassadeurs, et j'ai appris que la femme en question était trouvée.

Elle fit une pause, attendant sans doute un démenti ; mais le roi se tut, et Marguerite, souriante, poursuivit :

— Donc ce second mariage est tout préparé ; malheureusement, à sa conclusion, il y a un obstacle et cet obstacle, c'est moi.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec un accent plein de défi dont le roi s'émut ; car il releva la tête, considéra Marguerite longuement et demanda :

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : que mon arrestation de cette nuit n'a pour but que de faciliter notre divorce.

Impatienté, le roi s'écria :

— Eh ! par tous les saints, puisque je vous répète que ce n'est pas moi qui ai donné cet ordre.

Marguerite haussa les épaules :

— A d'autres, Sire, s'écria-t-elle.

Puis, elle reprit :

— Comment, vous voudriez me faire croire que vous ne connaissiez pas le fol amour de Gaulthier d'Aulnay pour moi ? Votre grand confident, Bournonville, ne vous avait peut-être pas ra-

conté que le sire d'Aulnay avait exigé que je lui vinsse dire adieu avant son départ pour la comté de Champagne, en me menaçant de faire du scandale si je n'accédais à sa demande... Vous ne saviez peut-être pas par ce même Bournonville, que j'avais indiqué la Tour de Nesle pour ce rendez-vous, et qu'afin d'écarter tout soupçon, j'avais prié votre surintendant de m'accompagner!

Le roi, bouche bée, écoutait, tout surpris de ces confidences nouvelles pour lui.

— Quelle belle occasion pour vous, poursuivit-elle..., la reine de France arrêtée en Tour de Nesle, la nuit, avec un gentilhomme! .. Voilà un divorce accordé à l'avance par la cour de Rome

Et elle ajouta, en terminant, en cinglant de son mépris la face de son époux.

— Ah! c'est bien joué, Sire, j'en conviens... Mais ce sont là mœurs de truand et non de roi.

Louis X se taisait; il avait bien entendu ce que lui avait dit la reine, mais il n'avait compris que fort vaguement, ou tout au moins, les détails que venait de lui fournir Marguerite ne coïncidaient pas avec ceux qu'il tenait du lieutenant aux gardes.

Enfin, après un silence, il demanda :

— Ainsi donc, Madame, selon vous, c'est le sire de Bournonville qui vous aurait trahie?

Elle haussa les épaules et répliqua :

— Quel autre voulez-vous que ce soit?

— Cependant, le surintendant, m'a-t-on dit, a été fait prisonnier en même temps que vous.

— Comédie! gronda la reine.

Le roi réfléchit et répliqua :

— Si les choses s'étaient passées telles que vous le supposez, si, d'accord avec le surintendant des finances, je vous avais tendu ce guet-apens, quelles raisons aurions-nous eues de jouer encore la comédie?

Elle le regarda avec mépris et répliqua :

— Une certaine pudeur qui vous pousse à cacher aux yeux de tous votre traîtrise.

— En tous cas, cette comédie n'aurait pas eu besoin d'être poussée jusqu'à l'assassinat de Savoisy.

C'était logique, et Marguerite, en entendant le roi parler de la sorte, ne put s'empêcher de froncer imperceptiblement le sourcil.

— Alors, vous pensez que messire de Bournonville est mon complice? demanda-t-elle audacieusement.

Le roi claqua des doigts avec impatience et répondit ;

— Je ne pense rien..., je ne sais rien..., je cherche à savoir..., voilà tout.

Et il ajouta :

— Ah! si Savoisy n'était pas mort, celui-là m'aurait dit la vérité.

Un éclair de joie brilla dans la prunelle de Marguerite; ces quelques mots lui rendaient l'espoir en lui prouvant que le roi était sincère en affirmant que Louis X ne savait rien.

Il se fit par la pièce un long silence.

Enfin, la première, Marguerite prit la parole :

— Il faudrait pourtant, Sire, prendre une décision, dit-elle; ou je suis coupable, et je demande à savoir quel est mon crime, ou je suis innocente, et alors je demande à ce que justice me soit rendue.

Le roi, fort perplexe, s'était arrêté devant la reine, fixant sur elle des regards scrutateurs comme pour chercher à découvrir la vérité dans le fond de sa conscience.

— Ah! murmura-t-il de nouveau, si Savoisy n'était pas mort!

En ce moment, on heurta à la porte.

— Entrez! fit Louis X d'un ton maussade.

Le lieutenant aux gardes parut.

— Sire! dit-il, le comte de Savoisy que l'on croyait mort, vient de se faire porter ici, et il supplie Votre Majesté de vouloir bien le recevoir.

Une double exclamation accueillit ces paroles, joyeuse de la part du roi, furieuse de la part de la reine.

— Dieu soit loué! s'écria Louis X en se précipitant hors de ses appartements.

Dans la grande galerie, sur un brancard improvisé à la hâte,

le comte de Savoisy était étendu, pâle, sanglant, portant sur son visage l'empreinte de la mort qui l'allait saisir.

— Mon pauvre Savoisy, balbutia le roi ému du pitoyable état en lequel se trouvait son fidèle serviteur.

Celui-ci eut encore, malgré son atroce souffrance, le courage de sourire.

— Punissez-moi, Sire, balbutia-t-il, les lèvres tremblantes, je n'ai pu exécuter complètement l'ordre que vous m'avez donné.

Sans répondre, le roi fit signe aux porteurs qui enlevèrent l'infortuné capitaine et le déposèrent dans le cabinet aux écritures, à quelques pas du siège sur lequel Marguerite, atterrée et tremblante d'épouvante, se tenait demi-pâmée.

A la vue de la reine, le moribond fronça les sourcils et ferma les paupières, sans doute pour fuir les regards haineux que lui lançait la prisonnière.

Le roi, après avoir lui-même fermé l'huis, s'approcha du comte de Savoisy, et lui prenant les mains, lui dit d'une voix grave :

— Jurez-moi, comte, de me dire la vérité, sans vous laisser influencer par aucune considération.

Ce disant, il fixait sévèrement la reine pour lui imposer silence.

— Sire, parlez, murmura faiblement le capitaine aux gardes ; mais hâtez-vous... car je sens la vie qui m'abandonne.

Comme il prononçait ces mots, sa tête se renversa en arrière, et il demeura immobile.

— Savoisy ! cria le roi en se précipitant.

Le moribond ouvrit les yeux, et poussant un profond soupir :

— C'est la fin qui approche, bégaya-t-il, hâtez-vous... hâtez-vous.

Louis X s'agenouilla près de lui et demanda :

— Cet ordre en vertu duquel vous êtes allé cette nuit à la Tour de Nesle... cet ordre, de qui le teniez-vous ?

Savoisy regarda le roi avec étonnement.

— Mais, Sire, répliqua-t-il, c'est le surintendant qui me l'a remis en votre nom.

Louis X fit un brusque mouvement.

— Pourquoi l'avez-vous arrêté?

— Parce que tel était l'ordre.

— Mais, en l'arrêtant, ne craignez-vous pas d'avoir commis quelque méprise?

Marguerite poussa une sourde exclamation.

— Mais oui, Sire, c'est un méprise, fit-elle en s'avançant, le comte de Savoisy...

Le roi se retourna brusquement vers elle, et, d'un accent terrible :

— Taisez-vous, Madame, gronda-t-il, taisez-vous si vous ne voulez que je vous fasse bâillonner.

Puis, s'adressant à Savoisy :

— Voyons, comte, demanda-t-il à nouveau, réfléchissez bien aux conséquences de votre réponse ; songez qu'il y va de l'honneur de la reine de France... Répondez-moi suivant ce que vous conseillera votre conscience de gentilhomme et de soldat.

Le capitaine fixa sur le roi un regard plein de tristesse.

— Sans comprendre les mobiles qui faisaient agir madame Marguerite et le surintendant des finances, je suis persuadé, Sire, d'avoir fait mon devoir, en arrêtant ces deux coupables.

— Tu mens! s'écria la reine avec un rugissement de colère.

Le capitaine haussa imperceptiblement les épaules et continua d'une voix qui allait s'affaiblissant :

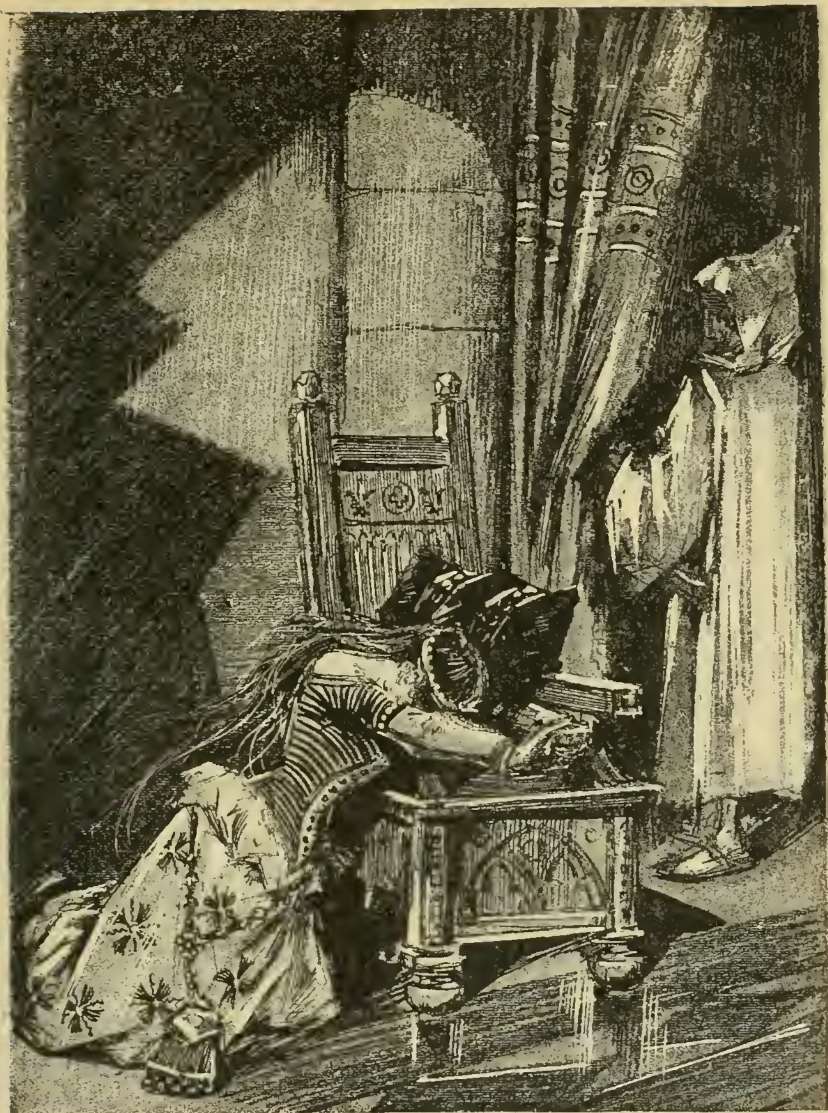
— Je ne suis pas un homme de cour, moi, et je ne puis vous donner, comme le ferait peut-être, à ma place, un de vos courtisans, des explications bien nettes... Cependant, je ne serais nullement étonné que l'ordre remis par le sire de Bournonville n'eût été dirigé par lui contre la reine.

Marguerite frémit et, s'élançant sur le blessé, semblable à une hyène :

— Tu mens! rugit-elle, comte de Savoisy, tu mens!

Brusquement, Louis X écarta la reine et répliqua doucement au capitaine :

— Sans pouvoir discuter le bien-fondé de votre supposition, elle me paraît, à première vue, illogique, en ce sens que, pour vous donner l'ordre d'arrêter la reine cette nuit en Tour de



Jetant sur son ennemie terrassée un regard de pitié, sortit à son tour des appartements. (Page 1814.)

Nesle, il fallait donc que le sire de Bournonville sût qu'elle y devait aller.

Marguerite eut un sourire de triomphe.

— Ne vous ai-je point dit tout à l'heure, moi-même, comment le surintendant avait connaissance de ma visite à la Tour?

Et sur ces mots, prononcés d'une voix insinuante, la reine s'approcha de son époux.

Mais celui-ci détourna la tête.

— Oh ! murmura-t-il d'un accent désespéré, qui donc me dira la vérité?

— Moi, Sire, dit soudain, derrière lui, une voix grave.

Stupéfait, Louis X se retourna et jeta une légère exclamation en apercevant, debout, immobile ainsi qu'une statue de pierre, un moine blanc dont les yeux brillaient, comme des flammes, à travers les trous de sa cagoule.

Marguerite, le cœur serré par un horrible pressentiment, s'avança vers le saint homme.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-elle en contenant mal sa rage.

Le moine ne répondit pas.

Et bien il fit, car le roi, revenu de sa surprise, riposta, en s'adressant à Marguerite :

— Je vous trouve bien osée, Madame ; vous oubliez qu'il n'y a céans qu'un maître, moi, et que seul j'ai le droit d'interroger ceux qui se trouvent en mes appartements.

Puis s'approchant du moine :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Votre Majesté le voit à mon costume : un serviteur de Dieu.

— Qui vous amène céans?

— Le désir de faire justice.

Blême de colère et tremblante d'effroi, Marguerite, ramassée sur elle-même, semblait une bête fauve prête à s'élancer.

— Justice ! répéta Louis X, faire justice !... Savez-vous bien, mon père, que c'est là un privilège royal.

Le moine éleva sa main vers le ciel.

— Au-dessus des rois, Sire, dit-il avec fermeté, il y a Dieu, et les privilèges royaux ne sont qu'une parcelle des privilèges divins.

Le roi fronça le sourcil, mais se contenant :

— Mais, pour faire justice, reprit-il, il faut un coupable... y en a-t-il donc un ici?

A pas lents, le moine se dirigea vers Marguerite, le doigt tendu menaçant vers elle qui reculait terrifiée; puis, lorsque le doigt du moine toucha la poitrine de la reine, il dit :

— Voici la coupable.

— La preuve! cria le roi, la preuve de ce que tu avances là, moine! cria Louis X, d'une voix tremblante.

— Sire, fit le moine sans s'émouvoir, je vous ai entendu tout à l'heure réclamer désespérément quelqu'un qui vous dit la vérité... ce quelqu'un, c'est moi ; il faut m'entendre.

Subissant malgré lui l'ascendant de cet homme, le roi bulbutia :

— Parle.

— Roi Louis X, fit alors le moine, je vous ai entendu, il y a quelques mois, promettre justice à Gaulthier d'Aulnay qui pleurait sur le corps de son frère Philippe, assassiné en Tour de Nesle... Roi Louis X, j'ai entendu vos hérauts crier par les rues et carrefours de la ville que vous vengeriez les cadavres ramassés chaque matin, en Seine, au pied de la Tour de Nesle... Roi Louis X, le moment est venu de tenir vos promesses.

— Tu es fou! moine, tu es fou! balbutia le roi d'une voix étranglée.

— Ce sont toutes les victimes de la Tour de Nesle qui te parlent par ma bouche, roi Louis X, continua imperturbablement le moine, veux-tu tenir ton serment? veux-tu venger tes sujets égorgés lâchement pour avoir succombé aux séductions de ta royale épouse?

— Misérable félon et menteur! s'écria le roi en tirant son épée et en se précipitant sur le moine.

Impassible, celui-ci laissa venir sur lui Louis X qui agitait furieusement le fer dont son poing était armé.

Il lui dit simplement :

— Écoute.

Il s'élevait du dehors un grondement sourd, semblable aux rugissements de flots qui eussent battu les murs du palais.

Comme le moine allait répondre, dans un cri formidable, un seul mot poussé par des milliers de bouches éclata :

— Justice!

Le roi pâlit et des gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

— Justice ! cria encore le peuple.

Et le moine, de sa voix grave, murmura :

— *Vox populi, vox Dei!*

Et il ajouta sévèrement :

— Roi Louis X, tout ce peuple, las d'avoir attendu une vengeance qui ne venait pas, te somme aujourd'hui par ma bouche de faire justice de la femme qui, depuis trop longtemps, souille l'hermine royale, de la gouge avide de baisers sanglants dont les victimes ont roulé parmi les eaux ensanglantées de la Seine... Aujourd'hui, tu n'es ni époux ni roi, tu n'es que justicier !

Marguerite, à demi-pâmée maintenant, ne percevait plus les paroles du moine que comme un sourd bourdonnement.

Le roi, pris d'une rage folle, se mordait les lèvres à belles dents pour contraindre les sanglots qui l'étouffaient.

Tout à coup, une nuée de pierres lancées du dehors vint s'abattre sur la verrière, qui vola en éclats.

— Justice! justice! criait le peuple.

Louis X se prit à trembler.

En ce moment, la porte s'ouvrit précipitamment, et le lieutenant aux gardes entra, l'épée à la main, les vêtements en désordre.

— Sire, fit-il d'une voix émue, on cherche à forcer les portes du palais.

— Tuez-les! tuez-les tous! cria Louis X, subitement épeuré.

— Mais, Sire, tout le peuple de Paris est là avec le pays latin et la grande truanderie... Nous serons envahis.

Le roi se désolait.

— Que faire? murmura-t-il... Que faire?

Le moine intervint, et d'une voix profonde :

— Paraissez au balcon, Sire; promettez justice au peuple et le peuple demeurera tranquille.

— Mais, des preuves !... des preuves! murmura Louis X.

— Faites tirer de son cachot le complice de dame Marguerite... Lui-même se chargera de vous fournir les preuves que vous demandez.

— Le complice!...

— Oui, l'italien Orsini, qui, depuis vingt ans est l'exécuteur des œuvres amoureuses et sanglantes de Marguerite de Bourgogne, l'italien Orsini, dont les bons offices ont commencé par l'assassinat du duc Robert II, pour continuer par l'égorgement des amants de la Tour de Nesle.

Marguerite poussa un cri terrible.

— Qui donc es-tu, moine? gronda-t-elle; quel est ton maître, Dieu ou le diable?

Le moine rabattit son capuchon, et la tête pâle et sévère de Jehan de Sarcelles apparut.

Puis, s'adressant au roi :

— Je me nomme Jehan de Sarcelles, dit-il, je suis docteur ès Sorbonne, professeur à l'Université de Paris et j'ai fait serment aux habitants du pays latin de venger les escholiers qui ont payé de leur vie l'éphémère plaisir de serrer dans leurs bras le beau corps de la reine de France... C'est sur mes ordres que le peuple de Paris se soulève aujourd'hui... Il n'attend qu'un signe de moi pour se ruer dans le palais et venir se faire justice par ses propres mains si vous ne voulez la lui accorder de vous-même.

Et il ajouta :

— Et si cette nuit, dame Marguerite a été arrêtée en Tour de Nesle, c'est qu'apparemment elle s'y trouvait accompagnée de son amant Gaulthier d'Aulnay.

A ces mots, la reine sortit de la sorte de léthargie dans laquelle elle était plongée, et se rua comme une lionne blessée sur Jehan de Sarcelles.

— Gaulthier d'Aulnay! mon amant! s'écria-t-elle, tu mens, docteur du diable, tu mens!

— Et Philippe d'Aulnay, et les escholiers, et les truands, et les gentilshommes avec lesquels Orsini te ménageait des rendez-vous en Tour de Nesle, et dont on trouvait les cadavres dans la Seine, étaient-ils tes amants, ceux-là?... Et Lyonnet de Bournonville, le page du dauphin de France, l'écuyer du duc de Bourgogne, celui que tu poussas au meurtre du duc, a-t-il été ton amant?

Marguerite était tombée à genoux.

Le roi se précipita vers elle et, lui saisissant rudement les poignets :

— Mais dites donc à cet homme qu'il ment, gronda-t-il, dites-le lui donc!

— Grâce ! murmura la reine, mourante

Louis X, d'un brusque mouvement, la rejeta loin de lui.

— Grâce ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, elle demande grâce !... mais tu t'avoues donc coupable?

Et Marguerite répéta :

— Grâce !

Alors Jehan de Sarcelles fit gravement :

— Ils demandaient grâce aussi, ces malheureux jeunes gens que tes sourires avaient enivrés durant quelques heures et qui passaient de tes bras dans ceux de la mort.

— Grâce ! gémit Marguerite.

Le roi répliqua :

— Non, point de grâce pour la reine criminelle et adultère, point de grâce pour la femme sans pitié qui a fauché cruellement la fleur de la jeunesse de ma capitale... Pas de grâce... mais la mort lente... la mort environnée de tortures morales et physiques.

Et, se retournant vers le lieutenant aux gardes :

— Faites préparer une escorte royale pour accompagner la reine qui se retire, pour la fin de ses jours, dans notre château de Pierrefonds.

Et sur ces mots, sans plus se soucier de Marguerite, à demi évanouie sur le sol, Louis X quitta son cabinet aux écritures.

Alors, Jehan de Sarcelles rabattit sur son visage la cagoule qui le rendait méconnaissable et, jetant sur son ennemie terrassée un regard de pitié, sortit à son tour des appartements.

CHAPITRE XCIV

Où les amis de Marguerite de Bourgogne s'occupent de la sauver.

En quittant le palais, Orly et Tortelier avaient brusquement tourné à leur droite; puis, sans retourner la tête, sans même s'inquiéter s'ils étaient suivis, ils s'étaient engagés dans la rue Saint-André-des-Arcs.

Sans mot dire, Orly suivait son guide, se creusant la cervelle pour deviner les événements terribles qui avaient dû se passer la nuit précédente.

Bournonville en fuite! la reine arrêtée!

Que voulait dire cela?

Une chose surtout l'intriguait; la présence de Jehan de Sarcelles en ces graves circonstances.

Tout à coup Tortelier opéra sur ses talons une volte rapide, et mettant sa main sur ses yeux en guise d'abat-jour, il regarda autour de lui.

La rue était complètement déserte; même, au milieu du silence d'alentour, aucun bruit de pas ne se faisait entendre.

Il poussa un soupir de satisfaction, et, prenant Orly par la main :

— Venez vite, murmura-t-il.

Puis, il poussa une porte, et tirant après lui son compagnon, referma l'huis vivement

Orly alors regarda autour de lui, et ne put retenir un cri de surprise en s'apercevant qu'il se trouvait dans le cabaret de la *Pomme-de-Pin*.

A cette vue, soudain son cœur se prit à battre avec violence, et ses pensées, remontant le cours des années, se reportèrent à vingt ans en arrière, alors que, page du dauphin de France, il venait faire la cour à la nièce de dame Calixte, à sa chère Julienne.

Le cabaret était vide ; seul au comptoir, un homme, le cabaretier, sans doute, sommeillait.

Tortelier s'approcha de lui et le toucha légèrement du doigt.

L'homme alors releva la tête, montrant aux yeux stupéfaits d'Orly le visage placide de Landry.

— Salut, seigneur Orly, fit le cabaretier d'un ton joyeux.

Puis il ajouta :

— Vous voulez sans doute parler de suite au capitaine ?

— Je ne suis pas ici pour autre chose, riposta Orly.

— Eh ! bien, Tortelier sait où il se trouve, il va vous conduire.

Pendant que Landry parlait, le routier avait allumé une torche et, soulevant un anneau encastré dans le plancher, il avait amené à lui une trappe qui recouvrait un trou noir et béant.

— S'il vous plaît de me suivre, Messire, fit-il en s'engageant dans un escalier qui s'enfonçait en tire-bouchonnant, nous allons rejoindre le seigneur de Bournonville.

Ce disant, il disparaissait, et Orly descendait à sa suite les marches de bois.

En quelques minutes ils se trouvèrent dans un réduit fort étroit, mais assez long qui servait de cave au propriétaire du cabaret.

— Si vous voulez me donner un coup de main, Messire, fit maître Jacques en s'approchant d'une énorme futaille qui masquait tout un pan de mur, vous m'aiderez à remuer cette barrique qui nous barre le passage.

Et tous deux, s'attelant à la pièce de bois, l'un la poussant, l'autre la tirant, ils arrivèrent assez facilement à l'écarter de la muraille.

Mais, à sa grande stupéfaction, Orly aperçut une porte de bois que son compagnon fit tourner sur ses gonds en pressant sur un ressort dissimulé dans la boiserie.

Aussitôt, un autre escalier se dressa devant eux dont ils gravirent rapidement les marches, à tâtons.

Car l'escalier, autant qu'il parut à Orly, semblait monter dans la muraille même.



A ce signal, une porte s'ouvrit et Buridan parut sur le seuil. (Page 1818.)

— Où sommes-nous donc? demanda-t-il.

— En ce moment, nous circulons dans le mur d'enceinte du couvent Saint-André-des-Arcs, dont nous allons atteindre, tout à l'heure, les combles... C'est là que se tient caché le capitaine.

Et ils continuèrent à monter.

Enfin, après une ascension assez longue, Tortelier s'arrêta.

— Nous voici arrivés, murmura-t-il.

Et il frappa trois fois dans ses mains

A ce signal, une porte s'ouvrit et Buridan parut sur le seuil.

— Enfin, te voilà, s'écria-t-il en ouvrant tout grands ses bras à Orly, je craignais que Tortelier ne fût arrivé trop tard et qu'on l'eût mis la main dessus.

En ce moment, Gaulthier, qui reposait, étendu sur le sol, enveloppé de son manteau, se réveilla en sursaut.

— Ah ! seigneur Orly ! s'écria-t-il en accourant, vous qui arrivez du palais, vous allez pouvoir me donner de ses nouvelles.

Un moment, Orly demeura bouche bée en apercevant le sire d'Aulnay en compagnie de Buridan.

Puis il répondit :

— Des nouvelles de qui ?

— Eh ! par mon âme ! de la reine.

Orly regarda Buridan qui répondit avec un sourire triste à sa muette interrogation :

— Bien des choses se sont passées depuis hier, mon pauvre Orly ; bien des haines indignes se sont éteintes, bien des amours se sont évanouies, bien des affections sont nées... Pour te tout dire, en un mot, Gaulthier est mon fils.

Silencieusement, Orly tendit ses deux mains au jeune homme qui les pressa avec des larmes dans les yeux.

Mais, tout à coup, ses yeux s'agrandirent, comme si une subite vision s'était dressée devant lui.

— Mais l'autre... murmura-t-il, son frère Philippe ?...

Et il s'écria :

— Oh ! ce serait horrible !

Gaulthier, tremblant, écoutait.

— Dites ! dites ! fit-il avec un cri d'angoisse, que savez-vous de mon frère ?

Buridan s'interposa et, d'une voix grave :

— Silence, mon fils, commanda-t-il ; ne cherche point à percer certains mystères... Les douleurs de la vie sont suffisamment

nombreuses sans que, par notre curiosité, nous les augmentions encore.

Puis, brusquant la conversation :

— Quoi de nouveau au palais? demanda t-il.

— Mais, pas grand'chose; du moins lorsque je l'ai quitté, à part un certain émoi qui semblait régner, aucun événement ne paraissait s'être produit.

— Mais, la reine?

Orly eut un mouvement d'épaules signifiant qu'à ce sujet il ne pouvait fournir aucun renseignement.

— Il faut pourtant que nous ayons des nouvelles sur ce qui s'est passé et que nous connaissions le sort qui lui est réservé, pour que nous puissions l'y arracher, s'écria Gaulthier avec emportement.

Tout étonné, Orly regarda Buridan.

Celui-ci répondit :

— Il le faut bien... c'est mon fils .. et c'est sa mère.

Tortelier assistait à cette scène, tortillant sa longue moustache, roulant dans sa cervelle féconde les projets les plus divers.

— Il faudrait, murmura-t-il, que l'un de nous retournât au palais et s'enquît des événements.

— Ce sera moi, si vous voulez bien, mon père, s'écria Gaulthier en s'avançant.

Buridan étendit la main :

— Non, Gaulthier, non, fit-il; ni toi ni moi ne pouvons nous charger de cette mission qui exige trop de sang-froid et trop de prudence.

— Il s'agit cependant de ma mère! s'écria impétueusement le jeune homme.

— C'est précisément pour cela que je redouterais de ta part quelque imprudence.

Orly marchait à travers la pièce, réfléchissant sur le parti à prendre.

— Quelqu'un, dit-il ironiquement, pourrait nous fournir tous les renseignements nécessaires.

— Et ce quelqu'un ? demanda curieusement Buridan.

— C'est ton ami, Jehan de Sarcelles.

Le capitaine fit un bond, tellement était grande sa surprise.

— Lui! s'écria-t-il, lui!... que vient-il faire là-dedans?

— Au moment où nous sortions du palais, répondit Tortelier, nous avons croisé un moine blanc dont la tournure et la démarche étaient celles du docteur ès Sorbonne.

Buridan haussa les épaules :

— Quelle plaisanterie! bougonna-t-il.

— Messire Orly l'a reconnu comme moi, riposta le routier vexé.

— Eh! par le diable! qu'allait-il faire au palais?

— Perdre la reine, peut-être, répliqua Orly comme saisi d'une inspiration soudaine.

Gauthier poussa un cri terrible.

— Ah! par mon âme! rugit-il, si ma mère est perdue par le fait de cet homme, sa mort est certaine.

Tortelier intervint.

— M'est avis, dit-il, qu'il nous faut du calme pour mener à bien nos projets... et pour commencer, je vous demanderai de ne rien entreprendre avant que de m'avoir laissé faire certaine petite démarche dont l'idée vient de me traverser la cervelle.

Et sur ces mots, il disparut.

Demeurés seuls, les trois hommes se regardèrent tout surpris.

— Mais, le temps passe, grommela Gaulthier

— Laissons faire Tortelier, répliqua Buridan, c'est un homme avisé et dont les conseils sont bons à suivre.

Puis s'adressant à Orly :

— Mettons à profit le temps que maître Jacques va employer à cette mystérieuse démarche et écoute le récit de ce qui s'est passé depuis hier.

Et, succinctement, il lui narra sa visite à Orsini, son entretien avec le mire, la scène à la Tour de Nesle, l'évasion de Gaulthier et l'arrestation de la reine, le combat contre les troupes de Savoisy.

Il achevait à peine ce récit que des pas retentirent dans l'escalier.

— Voici notre ami, fit Buridan.

En effet, Tortelier tout essoufflé, parut sur le seuil.

— Eh bien! fit le capitaine, subitement anxieux à la vue du visage bouleversé du routier.

Mais lui, s'adressant à Orly, répondit d'une voix sourde :

— Avais-je raison de vous dire, en voyant ce moine blanc que nous avons rencontré tout à l'heure au sortir du palais, que cet homme était notre ennemi.

— C'était Jehan de Sarcelles? s'écria Orly.

— Oui, répliqua maître Jacques, c'était lui..., lui qui a trouvé le moyen de pénétrer hier soir dans le cachot d'Orsini...

Buridan poussa un cri terrible.

— Malédiction! l'Italien lui aura tout dit... La reine est perdue!

— Perdue! exclama Gaulthier; mais, pourquoi perdue?

A cette question, le capitaine frémit; il adressa à Orly un regard plein de douleur et demeura un moment pensif, cherchant en sa cervelle comment ne pas révéler à ce fils l'indignité de sa mère.

— Pourquoi perdue? répéta le jeune homme.

— Parce que Orsini a dû révéler à Jehan de Sarcelles des secrets politiques que celui-ci s'est empressé de transmettre au roi.

Le sire d'Aulnay courba la tête.

— Mais, d'où vient la haine de Jehan pour la reine? demanda-t-il.

Voyant l'embarras de Buridan, Orly prit la parole :

— Cela, fit-il, on ne l'a jamais su de façon bien certaine. On parle vaguement de certains privilèges que le docteur ès Sorbonne aurait réclamé pour l'Université, privilèges que le roi aurait refusés, sur le conseil de la reine.

Puis, pour couper court à cette conversation pleine de périls, il demanda brusquement à Tortelier :

— Mais, comment as-tu eu connaissance de la démarche faite par Jehan auprès d'Orsini?

Le routier sourit.

— Ne vous souvenez-vous donc plus de demoiselle Annette? murmura-t-il.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est encore par elle que j'ai appris le déguisement du docteur et son entretien avec le prisonnier, et cela, grâce au bavardage de Franc-Picard.

Gaulthier, pendant ce temps, avait ceint son épée et jeté sa cape sur ses épaules.

— Que fais-tu? demanda Buridan en le voyant s'approcher de la porte.

— Je cours au palais, mon père, répliqua le jeune homme; il faut que nous sachions ce qui est advenu de la reine.

Orly étendit la main.

— Voulez-vous donc vous faire arrêter, messire d'Aulnay? fit-il. Songez que votre tête comme les nôtres doivent être mises à prix, et que, dans l'intérêt même de celle que nous voulons sauver, nous devons conserver notre vie et notre liberté.

Gaulthier eut un moment de révolte.

— Eh! par mon âme! s'écria-t-il, avez-vous en tête un autre projet?

— Je m'offre, moi, à m'introduire au palais et à faire l'impossible pour savoir ce qui a été décidé touchant la reine, fit Tortelier; mon visage est moins connu que le vôtre, et, grâce à ce déguisement, j'ai plus de chance que tout autre de n'être pas arrêté.

Gaulthier s'emporta.

— A aucun autre, gronda-t-il, à aucun autre, je ne laisserai le soin de sauver ma mère.

Puis, tout à coup, comme si une idée subite venait de lui traverser l'esprit, un sourire illumina son visage et, s'approchant de Buridan :

— Mon père, fit-il avec fermeté, je vous demande la permission d'agir à ma guise... J'ai un plan dont la réussite me paraît presque certaine et dont l'exécution ne peut me faire courir que de minces dangers... Mon père, je vous supplie, en grâce, de me donner toute liberté.

Et, comme le capitaine l'interrogeait du regard :

— Permettez-moi, ajouta le jeune homme, de garder le silence sur ce que je me propose de faire; lorsque j'aurai réussi, vous saurez tout.

Puis, voyant un nuage d'inquiétude s'étendre soudainement sur le visage de Buridan, il lui prit la main et, d'une voix douce :

— N'ayez crainte, mon père, dit-il; trop de motifs m'engagent, malgré ma douleur, à conserver saines et sauves ma vie et ma liberté, pour que je les compromette vainement et sans motifs... Mais, du reste, pour vous rassurer, je vais demander à ce bon Tortelier de me bailler son costume d'arbalétrier bourguignon... Ce déguisement me permettra de circuler plus à l'aise avec moins de chance d'être arrêté.

En quelques instants, les deux hommes eurent changé de costume.

Alors, Gaulthier se jeta dans les bras de Buridan qui l'étreignit avec force sur sa poitrine, tandis qu'une larme indiscrète perlait au bord de sa paupière.

Puis, après avoir serré les mains d'Orly et de Tortelier, il rabattit son casque sur ses yeux et, s'assurant que son épée jouait bien dans son fourreau, il s'élança dans l'escalier.

Il n'eut aucune peine à retrouver le chemin par lequel l'avait conduit maître Jacques, et moins de cinq minutes à peine, après avoir quitté ses compagnons, il arrivait en haut de l'escalier qui conduisait de la cave à la grande salle du cabaret de la *Pomme-de-Pin*.

Doucement le jeune homme souleva la trappe et jeta un rapide regard dans l'intérieur du cabaret.

Les tables étaient vides; seul, Landry continuait à sommeiller dans son comptoir.

Alors Gaulthier sortit tout à fait de sa cachette; au bruit qu'il fit, le cabaretier ouvrit les yeux.

Un moment dérouté par ce costume, il fixa sur le sire d'Aulnay des regards indécis; puis, le reconnaissant, il alla vers lui vivement.

— Eh ! quoi, Messire, fit-il, vous sortez !... Savez-vous bien que cela est fort imprudent à vous?

Le jeune homme eut un mouvement d'épaules plein d'insouciance.

— Bast, fit-il, avec un peu de hardiesse...

— Ne désirez-vous pas que je vous accompagne?... A deux on se tire plus facilement d'affaires.

Gaulthier sourit.

— Si vous saviez où je vais, peut-être ne me feriez-vous pas semblable proposition.

— Et où allez-vous?

— Chez vous, répondit laconiquement le sire d'Aulnay.

Le patron du *Chat-qui-Pesche* fit un bond formidable.

— Chez moi! balbutia-t-il, chez moi!... et qu'allez-vous y faire ?

Le front de Gaulthier se plissa.

— Savoir ce qu'il a été décidé de la reine.

L'étonnement du cabaretier allait croissant.

— Et c'est chez moi que vous pensez avoir de semblables renseignements? demanda-t-il.

— Demoiselle Alix n'est-elle pas au mieux avec Jehan de Sarcelles?

— Assurément; mais en quoi maître Jehan?...

D'un mouvement brusque, Gaulthier interrompit Landry, et en deux mots le mit au courant de l'attitude tenue par le docteur ès Sorbonne en cette affaire.

Le cabaretier jeta ses bras en l'air en murmurant:

— Ça ne m'étonne pas, ça ne m'étonne pas... il l'avait juré.

Le jeune homme le saisit par le bras.

— Vous savez quelque chose, n'est-ce pas? lui demanda-t-il, les dents serrées et les traits contractés par une horrible angoisse... dites-moi la raison de cette haine qui a poussé Jehan à perdre la reine.

Landry jeta sur Gaulthier un regard terrifié; puis, secouant la tête à plusieurs reprises;

— Je vous en conjure, messire d'Aulnay, fit-il d'une voix



Gaulthier l'attira à lui et la serra sur sa poitrine. (Page 1830.)

suppliante, ne m'interrogez pas, je ne sais rien... je ne sais rien...

Puis, brusquement il ajouta :

— Messire d'Aulnay, je vais vous accompagner... Peut-être pourrai-je vous donner là-bas un bon coup de main pour votre entreprise.

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, il se leva, décrocha du mur, où elle était suspendue, une longue épée, la ceignit et sortit sur les traces de Gaulthier.

Celui-ci marchait rapidement et, traversant l'eau, ne tarda pas à arriver sur la rive de la Seine.

Alors, il ralentit son allure et même, à une centaine de mètres du *Chat-qui-Pesche*, il s'arrêta tout à fait, ce qui permit à Landry qui le suivait de loin, tout essoufflé, de le rejoindre.

— Eh bien ! messire, qu'allez-vous faire? demanda-t-il.

— Je n'en sais trop rien, répondit le jeune homme... je crains de trouver là-bas ce Jehan de malheur... et alors je ne réponds plus de moi.

— Sans compter, ajouta le cabaretier, que sa présence empêchera certainement demoiselle Alix de vous rien dire de ce qu'elle a appris, si tant est qu'elle ait appris quelque chose.

— Alors ?

— Je vous propose donc d'aller en avant et de faire en sorte que le docteur s'éloigne, au cas où je le trouverais là-bas.

Sur ces mots, il se mit en marche, tandis que Gaulthier descendait sur la rive et s'y dissimulait de son mieux.

Le cœur battant à rompre, il suivait anxieusement de l'œil Landry, le vit entrer dans le cabaret, puis la porte se referma et rien ne bougea plus.

Les minutes s'écoulaient, longues comme des heures, et déjà le jeune homme songeait à aller quand même trouver Alix, lorsque, sur le seuil du cabaret, Landry apparut en compagnie de Jehan de Sarcelles ; derrière eux venait Alix.

Gaulthier vit le cabaretier déposer un baiser paternel sur le front de la jeune fille, tandis que le docteur baisait amoureusement la main fine et blanche qu'on lui tendait.

Puis les deux hommes s'éloignèrent et bientôt disparurent au détour d'une rue.

Alors Gaulthier s'élança et en quelques enjambées atteignit le cabaret.

La fille d'Orsini, assise à son comptoir, avait déjà repris un travail de couture ; en entendant la porte s'ouvrir, elle leva les

yeux, regarda un moment distraitement le nouvel arrivant et murmura, comme à tous les clients habituels, un timide bonjour.

Puis, posant de côté son petit travail, elle abandonna son siège pour demander à ce consommateur ce qu'il lui fallait servir, lorsqu'elle poussa un cri de surprise en apercevant cet homme debout devant elle, la considérant avec des yeux étranges.

Alors seulement elle le regarda avec attention et une exclamation sourde s'échappa de sa gorge.

Elle venait de reconnaître Gaulthier sous son déguisement.

— Messire Gaulthier! fit-elle d'une voix angoissée, vous ici!... Mais, malheureux, vous vous perdez!

— Me perdre! répéta-t-il en jouant la surprise, et pourquoi?

En disant cela, il la regardait au fond des yeux.

La jeune fille rougit et, d'une voix hésitante, répondit :

— Mais, parce que... Jehan...

Elle s'arrêta, prise de pudeur, et craignant sans doute de laisser échapper les secrets qui peut-être lui avaient été confiés.

Gaulthier le sentit et, lui prenant la main :

— Alix, fit-il, je vous en supplie, écoutez-moi et jurez-moi de me dire la vérité, je vous en conjure au nom de ce pauvre Philippe que vous avez tant aimé, et dont le souvenir, j'en suis certain, est demeuré vivant dans votre cœur, malgré votre affection pour Jehan.

Toute émue, la jeune fille le regardait avec des yeux remplis de larmes.

— Que voulez-vous savoir, messire Gaulthier? demanda-t-elle.

— Maître Jehan vous aime, répliqua-t-il, et ne vous cache aucun de ses actes.

Elle hocha la tête.

Il lui prit les mains et, d'une voix suppliante :

— Alix, murmura-t-il, vous a-t-il parlé de la reine?

La jeune fille tressaillit et fixant sur le sire d'Aulnay des regards pleins de pitié :

— Vous l'aimez donc toujours, dit-elle, cette femme?...

Il y avait dans la voix d'Alix un tel accent de mépris et de haine que le jeune homme pâlit.

— Vous aussi, demanda-t-il, vous la haïssez donc?... que vous a-t-elle fait, cependant?

Alix, mue par un secret instinct, garda le silence.

Qu'eût-elle répondu, d'ailleurs?

Dans les conversations de Jehan, elle avait bien, de ci de là surpris certains mots concernant Marguerite de Bourgogne.

Mais le docteur ès Sorbonne était trop respectueux de la chasteté de sa fiancée pour l'avoir mise au courant des faits et gestes adultères et criminels de la reine.

Sa haine pour l'épouse du roi n'était donc, en somme, que le reflet de celle du docteur.

— Ne m'interrogez pas, messire d'Aulnay, dit-elle.

Gaulthier fronça les sourcils, tandis que ses traits se contractaient sous l'empire d'une profonde douleur intérieure.

Quoi! cette enfant, elle aussi, refusait de lui répondre, alors qu'il l'interrogeait sur la reine.

Quel mystère terrible l'enveloppait donc.

Et, silencieusement, deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues.

L'une de ces larmes tomba sur la main d'Alix qui tressaillit.

Emue de pitié, la jeune fille se rapprocha :

— N'avez-vous pas quelque chose à me demander, messire? fit-elle de sa voix douce et tendre.

Cette question rappela au jeune homme le motif de sa démarche.

— Vous avez aimé mon frère, Alix, répondit-il, et cet amour me donne en vous une telle confiance que je veux vous faire part de mes projets... vous avez sans doute appris par Jehan que la reine avait été arrêtée, cette nuit, en Tour de Nesle?...

La jeune fille abaissa affirmativement la tête.

— Eh bien! je veux sauver la reine.

Alix poussa un cri :

— Vous! sauver la reine! exclama-t-elle... c'est impossible!

— Impossible! gronda Gaulthier, et pourquoi?

Alix allait répondre.

— Parce que Jehan ne le veut pas.

Mais elle se contint et demanda :

— Mais comment voulez-vous la sauver?

Il eut un geste fou.

— Je ne sais... mais il faut que je la sauve et j'ai compté sur vous pour m'y aider.

Et il ajouta, en tombant à genoux et en baignant de ses larmes les mains de la jeune fille :

— Oh ! je vous en supplie, par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, par votre souvenir pour ce pauvre Philippe, par votre amour pour Jehan, ne me refusez pas!

Et il levait vers elle des regards suppliants.

— Vous l'aimez-donc toujours? murmura-t-elle.

— C'est ma mère, répondit-il d'une voix tellement faible, qu'à peine l'entendit-elle.

Alix poussa une exclamation de surprise.

— Votre mère! répéta-t-elle... Marguerite de Bourgogne est votre mère !

Et elle ajouta à part elle:

— Pauvre... pauvre garçon !

— Comprenez-vous, maintenant, poursuivit-il, pourquoi je veux... pourquoi je dois la sauver?

— Pauvre Gaulthier ! murmura la jeune fille.

Ces simples mots de compassion firent éclater la douleur de Gaulthier.

Il dégagea ses mains de celles d'Alix, et tomba sur une escabelle, accablé, le visage inondé de pleurs.

La fille d'Orsini s'approcha de lui, et se penchant à son oreille :

— Voyons! murmura-t-elle, du courage... Vous voulez sauver votre mère... c'est le moment de faire appel à tout votre courage, à toute votre énergie... et non pas de vous laisser abattre.

Et elle ajouta:

— Vous m'avez demandé de vous aider. Interrogez-moi, me voici prête à vous répondre... ce que je vais faire est bien mal ;

je vais trahir la confiance de Jehan... mais je ne puis refuser au fils ce que je voulai refuser à l'amant.

Gaulthier l'attira à lui, et la serra sur sa poitrine

— Merci, murmura-t-il, d'une voix angoissée, si mon pauvre Philippe vous entend, il vous bénit du fond de sa tombe.

— Eh bien ! fit-elle, que voulez-vous savoir? Hâtez-vous, car d'un moment à l'autre, mon oncle ou Jehan lui-même peuvent rentrer, et je ne sais ce qui arriverait.

— Je veux savoir ce qui est advenu de la reine.

Et il fixait sur Alix des yeux effrayants, tremblant de la réponse qu'elle allait faire.

— La reine part cet après-midi pour Pierrefonds.

— Pour Pierrefonds? s'écria Gaulthier.

— C'est la résidence que le roi lui a assignée.

Gaulthier poussa un profond soupir de satisfaction.

— Elle est sauvée, murmura-t-il

— Sauvée, répéta Alix, surprise. Que comptez-vous donc?

— L'arracher à ses geôliers ou à son escorte.

La jeune fille hocha la tête.

— Hélas! murmura-t-elle, je ne veux pas vous désespérer; mais je crains fort que vous ne vous abusiez.

Gaulthier s'était levé, transfiguré.

— Par mon âme! s'écria-t-il, je la sauverai ou je mourrai avec elle.

Puis, soucieusement :

— Puis-je compter sur votre discrétion? demanda-t-il.

Elle le regarda droit dans les yeux et répondit d'une voix ferme :

— Jehan ignorera votre démarche, messire d'Aulnay, ou, du moins, je ne la lui avouerai que lorsque mon aveu ne pourra nuire en rien à vos projets.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte; puis, s'avançant sur le seuil, elle regarda à droite et à gauche si nulle figure suspecte ne rôdait aux environs.

Tout lui paraissant tranquille, elle serra la main du jeune homme.

— Partez, dit-elle, et que Dieu soit avec vous!

— Merci, fit-il, et puisse le ciel vous donner tout le bonheur que vous méritez.

Sur ces mots, il s'élança dehors, et, tout d'une traite, courut à la *Pomme-de-Pin*.

— Eh bien! s'écria le capitaine, en l'apercevant.

— La reine part à la deuxième heure pour le château de Pierrefonds.

— Bataille! alors, s'écria Tortelier frémissant.

Buridan réfléchissait.

— Oui, bataille, répondit-il au bout d'un instant; aussi, n'avons-nous pas un moment à perdre... Il faut qu'avant une heure nous soyons sur la route et prenions suffisamment d'avance pour choisir à notre aise le lieu qui nous semblera le plus favorable au combat.

— Parlez, capitaine, fit Tortelier.

— Tu vas courir à l'auberge de l'*Églantier-d'Or*, tu y trouveras Tanneguy et tu lui diras de tenir tout prêt pour le départ qui s'effectuera dans deux heures d'ici... Moi, pendant ce temps, je vais me consulter avec Orly sur le plan de campagne.

Le routier avait déjà tourné les talons, lorsque Orly, s'approchant de Buridan, lui murmura quelques mots à l'oreille.

Le capitaine sourit, et, frappant sur l'épaule de son ami :

— Va, répondit-il, je comprends ton désir; il est trop légitime pour que je songe à m'y opposer... Va donc, et n'oublie pas le rendez-vous.

Orly sortit rapidement, traversa le Pont-aux-Meuniers et, longeant la Seine, dans la direction opposée au *Chat-qui-Pesche*, ne tarda pas à arriver devant une petite maisonnette à la porte de laquelle il s'arrêta.

Après qu'il eut frappé, une fenêtre située au premier étage s'ouvrit avec précaution et une tête de femme parut.

Cette femme, c'était Julienne.

A la vue de son amant, son visage, si pâle, s'empourpra d'une soudaine rougeur.

— Je descends, murmura-t-elle d'une voix que la joie rendait tremblante.

En deux bonds, elle fut en bas et, ouvrant la porte, se jeta dans les bras de son amant.

— Oh ! Orly, murmura-t-elle, Orly, comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Hélas ! ma chère âme ! répondit-il en enlaçant la taille de son amie, les destins sont tels que je viens aujourd'hui te faire mes adieux.

La jeune femme chancela, comme frappée au cœur par cette nouvelle.

— Vous partez ? balbutia-t-elle.

Et elle reprit d'un ton chagrin :

— Et moi, que chacune de vos visites transforme, moi, qui à votre vue, me sens devenir toute autre, moi, dont la raison se dégage du voile qui l'obscurcit, vais-je donc vous perdre à nouveau et vais-je demeurer seule avec le souvenir de ce terrible passé qui me tue ?

Elle inclina sa tête sur l'épaule d'Orly.

— Oh ! ne me quittez pas, murmura-t-elle, ne me quittez pas. L'idée seule de vous voir vous éloigner me fait frissonner.

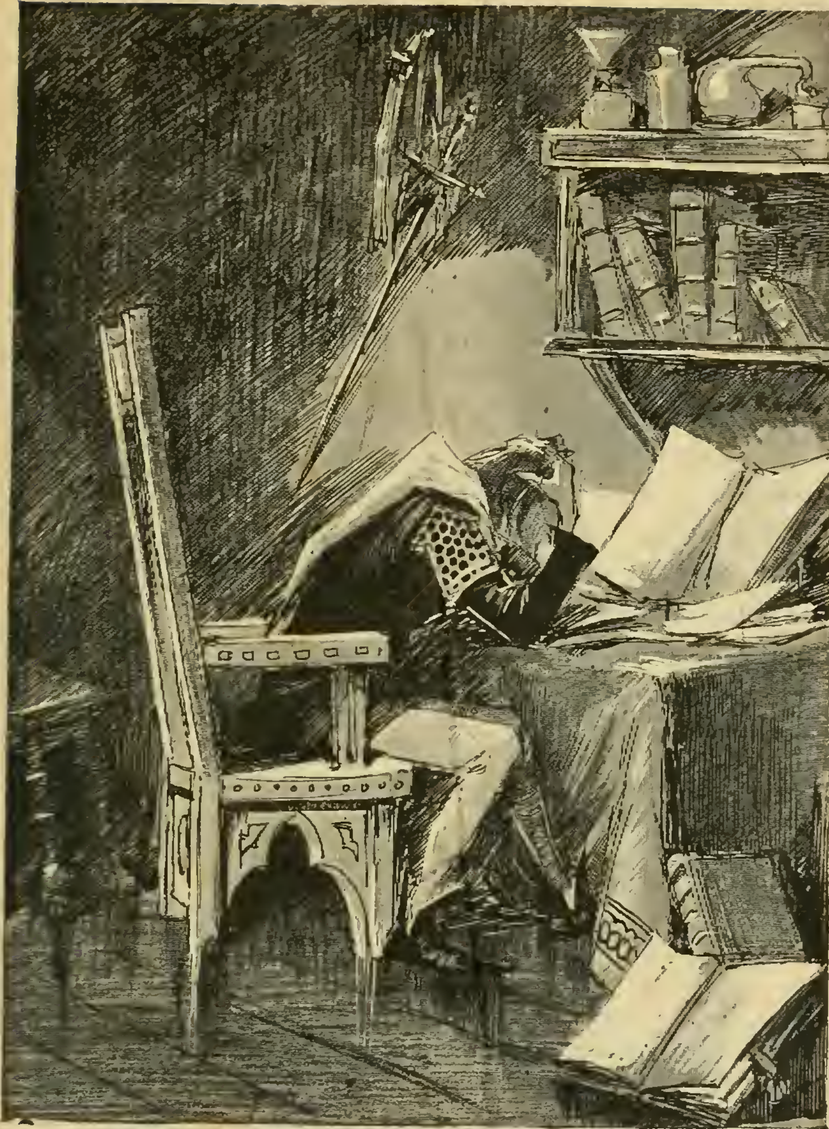
Orly s'assit et, la prenant sur ses genoux, se mit à la dodeliner comme il eût fait d'une enfant.

— Voyons, Julienne, ma chérie, murmura-t-il, il faut avoir du courage... Le bonheur, hélas ! ne s'obtient pas facilement, et quelques jours à peine nous séparent de cette suprême félicité qui sera pour nous la réunion définitive.

Cependant, la jeune femme écoutait d'une oreille distraite ces paroles de consolation.

Une transformation soudaine s'était faite en elle ; on eût dit que le mal, dont elle semblait moins souffrir depuis quelque temps, s'emparait d'elle à nouveau.

Brusquement, elle s'arracha des bras de son amant et, l'œil perdu dans le vague, le geste saccadé, la marche raide, elle fit quelques pas à travers la pièce.



Les coudes sur la table, le front entre les mains, il pensait. (Page 1837.)

Puis, tout à coup, étendant la main et désignant du doigt un point dans l'espace, elle murmura d'une voix sifflante :

— Seule ! encore... mais lui ! lui ! il va revenir... il va s'emparer de moi.

Et, terrifiée, elle cacha sa tête entre ses mains pour échapper

à la terrible vision qui se dressait sans doute devant son imagination malade.

Orly la reprit entre ses bras.

— Mais non, lui dit-il, celui dont tu parles n'est plus à craindre... avant peu, son corps se balancera aux fourches de Montfaucon... Demeure donc paisible, sans nul souci ni frayeur... Au surplus, demoiselle Alix viendra te tenir compagnie et tu pourras parler de moi avec elle.

Le nom de la jeune fille amena sur les lèvres de Julienne un faible sourire.

— Adieu donc, ajouta Orly en pressant une dernière fois entre ses bras sa maîtresse.

Puis, craignant de devenir trop faible devant cette grande douleur, il s'enfuit.

Comme le dernier coup de midi tintait encore au couvent des Frères Prêcheurs, une troupe d'hommes formidablement armés franchissait au grand trot la porte aux Peintres pour disparaître bientôt sur la route de Senlis, au milieu d'un nuage de poussière.

CHAPITRE XCV

Où les ennemis de Marguerite de Bourgogne s'occupent de la conduire en sûreté à Pierrefonds.

C'était par l'intermédiaire de Landry qu'Orly avait fait prier Alix de se rendre auprès de Julienne.

Jehan de Sarcelles, assez surpris, avait tenu, quoiqu'en n'en laissant rien paraître, à accompagner la jeune fille dont une ombre de mystère lui paraissait assombrir le visage.

Arrivé à la petite maison du bord de l'eau, il se tint à l'écart, affectant l'indifférence, devant les premiers embrassements des deux femmes.

— Eh! ma pauvre Julienne, fit Jehan en s'avançant, vous me paraissez d'humeur bien chagrine.

Elle tressaillit, car ces quelques mots lui rappelaient sa douleur et, malgré les signes que lui faisait Alix pour lui recommander le silence, elle répondit d'un ton navré:

— Hélas! ne m'a-t-il pas dit adieu tout à l'heure? Ne vais-je pas une fois encore, rester seule?

Les lèvres du docteur ès Sorbonne se plissèrent dans un imperceptible sourire.

Il baisa Alix sur le front, serra la main de Julienne et sortit.

— Par Saint-Treignant d'Écosse! murmura-t-il, tout en allongeant ses longues jambes, si messire Orly se met en campagne, il ne s'y met certainement pas seul, et maître Landry que j'ai vu tantôt sortir de son cabaret en grand mystère, me paraissait cacher sous son manteau des choses ressemblant d'une frappante façon à des épées et à des dagues... mais si Landry part en guerre, son honorable maître Buridan doit en être également.

Comme il monologuait de la sorte, un corps lancé avec violence en sens contraire, vint le heurter, et faillit le renverser.

— Par le diable! maugréa-t-il, que Satan étouffe le maladroit!

— Pardon, maître, murmura d'une voix piteuse Franc-Picard, je courais à votre recherche, et je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer.

Et il reprenait haleine avec force soupirs.

— Quelle nouvelle grave m'apportes-tu donc? demanda le docteur.

— Ils ont quitté Paris, répondit l'escholier encore tout essoufflé.

Jehan frappa du pied avec impatience.

— Buridan et Gaulthier, n'est-ce pas? fit-il rageusement.

— Avec Orly! Landry, Tortelier et Tanneguy; oui, maître.

Le docteur faisait claquer ses doigts, promenant autour de lui des regards furieux.

— Après tout, ils ne sont que six, murmura Franc-Picard pour l'apaiser

— Mais, ces six hommes valent une compagnie, gronda Jehan.

— Vous pensez, comme moi, qu'ils veulent enlever la reine, n'est-ce pas, fit Franc-Picard?

Jehan haussa les épaules :

— Eh! quelle autre raison veux-tu qu'ils aient de courir les routes?

Et il ajouta, les dents serrées :

— Non ; j'ai fait un serment, et ce ne sont pas eux qui empêcheront la justice de suivre son cours... entre la reine et eux, ils trouveront le pays latin et la butte Montorgueil.

Il demeura quelques secondes, le menton dans la paume de la main, méditant profondément.

Puis, soudain, faisant signe à l'escholier de le suivre, il revint sur ses pas, traversa le Pont-aux-Meuniers, et arriva assez rapidement à la montagne Sainte-Geneviève.

A la porte de son logis il s'arrêta!

— Toi! dit-il à Franc-Picard, va-t'en me chercher Pierre Courte-Cuisse et me l'amène céans au plus tôt.

Puis, quand il eut vu le jouvenceau dévaler par la rue à toutes jambes, il monta chez lui, s'enferma dans son cabinet de travail et d'une plume fiévreuse, se mit à libeller plusieurs parchemins.

De temps en temps, il feuilletait hâtivement des manuscrits poudreux et ressaisissait sa plume qui de nouveau volait sur le parchemin.

Et, durant qu'il écrivait, mille pensées lui torturaient l'esprit : il songeait à Julienne, à Alix, à Buridan, son ami si longtemps, et entre lequel et lui son serment avait creusé un abîme infranchissable; il revoyait son ennemi d'autrefois, Orsini, dont il était devenu l'allié par la force des choses ; et Guillaume Feutrier, le traître hideux dont la figure cauteleuse servait d'ombre au profil rayonnant de beauté de Marguerite de Bourgogne.

Maintenant, il se sentait pris de pitié pour cette femme dont il avait brisé la fierté, et il se repentait de ce serment qui l'obligeait à poursuivre jusqu'au bout la perte de cette mère qui ne demandait plus maintenant qu'une chose, vivre avec son fils.

Mais, Jehan de Sarcelles était l'homme du devoir.

Il avait reçu des habitants du pays latin la mission de pour-

suivre implacablement les assassins des escholiers tués en Tour de Nesle, et bien que son cœur en saignât, il accomplirait sa mission sans défaillance.

Il avait laissé tomber sa plume, et, les coudes sur la table, le front entre les mains, il pensait, tout navré à cette nouvelle lutte qu'il lui fallait entreprendre et qui, une fois encore, allait le mettre face à face avec Buridan, avec tous ses anciens amis.

Et, tellement profonde était sa méditation, qu'il n'entendit pas tout d'abord les coups violents frappés à sa porte.

Cependant, au bout de quelques instants, le bruit dégénéra en un tel vacarme que le docteur releva la tête.

— Par saint Treignant! murmura-t-il, ce doit être Franc-Picard.

Et il alla ouvrir.

Jehan ne se trompait pas; mais l'escholier de Clermont n'était pas seul : un grand garçon à la figure bestiale, mais aux membres athlétiques, le suivait de près.

— Ah! ah! c'est toi, Courte-Cuisse, fit le docteur en refermant la porte.

D'un geste, il indiqua un siège aux nouveaux venus.

— Çà, dit-il, maître Courte-Cuisse, je t'ai mandé pour savoir si l'humeur belliqueuse qui m'a été maintes fois signalée par le recteur comme étant la tienne, pourrait te mettre l'épée à la main.

— Par saint Jacques! s'écria maître Pierre Courte-Cuisse, c'est me faire injure que me poser semblable question, maître Jehan.

Le docteur ès Sorbonne sourit, et continua :

— Je pourrais donc compter sur toi pour l'organisation d'une troupe aussi avisée que vaillante et prête à un prompt départ?

— Comme sur vous-même.

— Il s'agit fit gravement le docteur ès Sorbonne, de la vengeance des meurtres répétés commis sur la personne des escholiers.

Courte-Cuisse serra les poings et s'écria avec colère :

— Double raison, alors, pour que vous puissiez compter sur moi.

Jehan étendit la main.

— Il faut que tu saches, fit-il; justice commence en ce moment contre les assassins; mais nous devons veiller nous-mêmes à ce qu'elle suive son cours jusqu'au bout, car j'ai reçu avis que tout sera mis en œuvre pour faire échapper les coupables au châtiment qu'ils ont mérité... J'ai donc pensé qu'il était du devoir des escholiers...

— Il suffit, maître, que vous ordonniez, pour que nous nous inclinions devant votre volonté... Nous savons trop combien vous avez à cœur les intérêts du pays latin pour que nous ayons besoin de tant d'explications.

Et il ajouta d'un ton fanfaron :

— En ce qui me concerne personnellement, d'ailleurs, je suis enchanté de cette circonstance de faire prendre l'air à ma dague qu'un trop long séjour au fourreau a quelque peu rouillée.

— C'est donc une chose entendue, fit le docteur ès Sorbonne; trouve-toi dans une heure, à la porte aux Peintres, avec vingt de tes compagnons bien armés et montés sur de bons destriers; tu les auras, auparavant, divisés en quatre troupes auxquelles tu auras donné le chef qui t'aura paru le plus courageux et le plus intelligent... Vous m'attendrez en dehors de la porte, tout contre le fossé.

Courte-Cuisse s'était levé

— Dans une heure, murmura-t-il, nous serons, mes hommes et moi, à l'endroit que vous m'indiquez.

Sur ces mots, il sortit.

Dès qu'il fut demeuré seul avec Franc-Picard, le docteur ès Sorbonne lui dit :

— Ça, aide-moi à passer cette jacquette d'armes..., et vivement, car nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons rattraper l'avance qu'ils ont prise sur nous.

Tout en harnachant son maître, l'escholier demanda :

— Mais, pourquoi ne prévenez-vous pas le chef de l'escorte royale?

Jehan de Sarcelles haussa les épaules.

— Parce que cette escorte est partie déjà, et puis, ne le fût-elle pas, je n'ai pas grande confiance dans les gens qui la composent. Ce sont tous des soldats qui doivent avoir pour le capitaine Buridan un respect tel et une peur telle qu'ils sont capables de lâcher pied au premier étincellement de son épée.

Et il ajouta, comme tranchant une hésitation intérieure :

— Non, décidément, je préfère mes escholiers.

Cinq minutes après, le docteur ès Sorbonne était prêt, avec pot en tête et épée au côté.

Il alla à un petit bahut qu'il ouvrit et duquel il tira une forte bourse d'or.

Il la remit à Franc-Picard en lui disant :

— Trouve-toi dans une heure, avec des chevaux, à la porte aux Peintres.

— Mais, cette bourse, demanda l'escholier, qu'en ferai-je?

Jehan répliqua en riant :

— Je ne te savais pas si riche que tu eusses dans ton escarcelle de quoi acheter nos deux montures.

Et, soulignant ces mots d'un éclat de rire ironique, il sortit.

D'une marche rapide, il traversa le pays latin, passa devant le palais, franchit le Pont-aux-Meuniers et ne tarda pas à arriver au charnier des Innocents.

Il se rendait à la butte Montorgueil..

Mais, quelque hâtive que fût sa marche, quand il arriva au royaume du duc d'Égypte, le royaume était à peu près vide, les sujets s'étant déjà envolés pour aller prendre position à la porte des églises de la ville et dans les principaux carrefours.

Déjà prévenu, par d'invisibles espions, de la visite qui lui arrivait, le duc d'Égypte attendait le docteur ès Sorbonne à la porte de la grand'cour.

— Eh quoi! voilà maître Jehan d'aussi bonne heure! s'écria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

— J'ai à vous entretenir de choses importantes, répondit le docteur.

Le duc d'Égypte haussa les épaules en souriant.

— Gageons que je les connais, fit-il.

— Je ne pense pas.

— Gageons, cependant.

Jehan de Sarcelles eut un geste d'impatience.

— Cela ne se peut, maugréa-t-il.

— La vilaine figure de Guillaume Feutrier a disparu de cette terre pour aller faire le plus bel ornement du sombre royaume de Belzébuth... Orsini doit se pâmer en ce moment dans les angoisses de la torture... Dame Marguerite de Bourgogne fort gardée par une nombreuse troupe d'archers bourguignons s'en va mélancoliquement au château de Pierrefonds penser à ses belles amours de la Tour de Nesle... Quant à vous...

Il s'arrêta, fixant un regard railleur sur Jehan de Sarcelles.

Celui-ci fit claquer sa langue contre son palais, et répéta d'un ton de mauvaise humeur :

— Quant à moi...

— Vous êtes fort embarrassé de six cavaliers qui ont franchi, il y a quelques heures déjà, la porte aux Peintres et qui, à l'instant présent, courent à toute bride sur la route de Senlis.

Le docteur tressaillit.

— Et puis? demanda-t-il.

— En conséquence, vous avez chargé Pierre Courte-Cuisse de vous attendre avec vingt de ses camarades tout contre la dite porte aux Peintres où vous l'allez rejoindre tout à l'heure... et en ce moment, vous venez me demander de me joindre à vous avec quelques-uns de mes sujets.

Jehan était atterré.

— Est-ce assez cela, mon maître, poursuivit le duc d'Egypte ; ai-je deviné juste en devinant que vous vous croiriez bien plus certain d'empêcher le rapt de la reine par les six cavaliers, si vous êtes soutenu par quelques truands de Montorgueil?

Le docteur regardait son interlocuteur avec une surprise à laquelle se mêlait une pointe de crainte.

— Eh quoi! murmura-t-il, êtes vous donc le démon, pour savoir?...

Le duc d'Égyte le regarda en ricanant et, continuant d'un ton narquois la phrase commencée :



— Grâce! balbutia Coquerel. (Page 1847.)

— Pour savoir ce que je viens de vous narrer? dit-il.. mais, ne suis-je donc plus le grand Coërce, l'égal en souveraineté de mon cousin le roi de France?... mes sujets ne sont-ils pas aussi nombreux que les pavés de la bonne ville de Paris, et ne sais-je pas par eux, avant qui que ce soit, tout ce qu'il m'importe de

connaître?.. Aussi, sans attendre votre venue, vingt de mes truands courent en ce moment sur la route de Senlis, prêts à se joindre aux vôtres pour s'opposer à l'accomplissement des projets du capitaine Buridan, auquel je ne pardonnerai pas de m'avoir voulu jouer.

Et il ajouta d'un ton farouche :

— Si vous avez à venger le meurtre de vos escholiers, n'ai-je pas celui de mes sujets? Aussi moi-même irai-je au moment propice me mettre entre Marguerite de Bourgogne et ceux qui la veulent délivrer.

Jehan de Sarcelles prit les mains du duc d'Egypte, et lui dit d'une voix émue :

— Merci, mon ami, vous et moi allons servir une cause sainte, celle de la justice.

Le duc poussa un profond soupir, et le docteur ès Sorbonne l'entendit murmurer :

— Quelle fatalité, qu'il me faille combattre cet homme vers lequel me poussaient tous les instincts de mon cœur et de mon intelligence !

Puis brusquement :

— Mais l'heure passe, ajouta-t-il, et nos ennemis ont sur nous une avance considérable... il est temps de nous préparer.

Après une dernière poignée de mains, Jehan de Sarcelles quitta la butte Montorgueil et, d'un pas rapide, se dirigea vers la porte aux Peintres, anxieux de savoir si ses ordres avaient été exécutés.

Du plus loin que sa vue put porter, il aperçut une troupe à cheval, et bientôt, un homme, qu'il reconnut pour Franc-Picard, s'avança vers lui, tenant en main deux destriers.

— Allons, fit Jehan en se mettant prestement en selle, vous avez été exacts; il ne nous reste plus qu'à brûler la route.

Puis, s'adressant à Courte-Cuisse :

— Et mes prescriptions, demanda-t-il, ont été suivies?

— De point en point.

— Ta troupe est bien divisée en quatre fractions ayant chacune un chef?

— Oui, maître, répondit l'escholier, et ces chefs je vous les veux présenter.

Puis, se tournant vers sa troupe, il appela :

— Holà! venez çà, Taille-Boudin, Belle-Avoine, Tristan-Lépreux, Court-Tout-Nu!

Aussitôt, quatre cavaliers se détachèrent du reste de la troupe et vinrent, au trot de leurs chevaux, rejoindre Courte-Cuisse.

D'un coup d'œil, Jehan se convainquit qu'il pouvait compter sur eux.

— Fort bien, dit-il ; votre chef vous a expliqué le but de notre entreprise ; aussi bien que moi, plus que moi peut-être, vous devez avoir à cœur de venger la mort de vos frères assassinés en Tour de Nesle... La justice qui nous est due va nous échapper, si nous ne savons garder nous-mêmes les coupables pour le châtiment mérité.

Et, enfonçant ses éperons aux flancs de son cheval, il s'écria :

— Donc, en avant pour l'honneur du pays latin!

Un hurrah lui répondit et la petite troupe s'ébranla.

CHAPITRE XCVI

Sur la route de Pierrefonds.

Cependant, Buridan et ses compagnons chevauchaient, sans trop presser leurs montures, certains qu'ils étaient d'avoir sur l'escorte de la reine une avance respectable.

Donc, toujours allant au petit trot, ils ne tardèrent pas à arriver à un petit village, situé sur la lisière d'une forêt, au bord d'un mince filet d'eau, à l'endroit précisément où s'élève aujourd'hui la petite ville d'Enghien.

Buridan décida qu'on s'y arrêterait quelque temps pour laisser souffler les chevaux et aussi pour prendre quelque nourriture,

chose que, dans la précipitation du départ, l'on avait négligé de faire.

L'endroit, au surplus, était judicieusement choisi comme poste d'observation ; toute troupe se dirigeant vers Pierrefonds devait, forcément, passer par là ; en outre, au cas où les circonstances obligeraient le capitaine à livrer bataille plus tôt qu'il ne l'avait prévu, il se trouvait, à cinq cents mètres environ du village, un amas d'énormes rochers et de hautes futaies qui semblaient disposés à point pour une embuscade.

Du temps que Tortelier et Tanneguy donnaient à leurs montures une double ration d'avoine mélangée de vin pour rendre à leurs membres la vigueur et la force que l'éventualité d'un combat prochain rendait nécessaires, Buridan, accompagné de ses amis, alla inspecter les environs, et après avoir tenu conseil, décida qu'on attendrait en ce lieu la troupe royale.

Ce point bien établi, on revint à l'auberge où une table chargée de mets, sinon succulents, du moins nombreux, les attendait.

Les brocs de vin aidant, la conversation s'anima, les voix s'élevèrent et bientôt chacun exprima son opinion librement sur les événements qui se préparaient, sans se préoccuper d'être entendu ou non des autres hôtes du cabaret.

Mais cette insouciance n'était point partagée par trois individus, vêtus à la façon des marchands voyageurs qui, assis isolément à une table, semblaient fort intéressés par les propos de Buridan et de ses compagnons.

Mais, soudain, au moment où ils s'attendaient certainement le moins à ce qui allait leur arriver, chacun d'eux se sentit pris par le cou et serré si violemment qu'à peine leur gorge contractée put-elle laisser échapper un cri étouffé.

C'étaient tout simplement les doigts de Landry, Tortelier et Tanneguy, qui les enserraient ainsi que dans étau.

— Eh quoi? maître Coquarel, fit Landry d'un ton railleur, sans cesser de presser la gorge de celui auquel s'adressaient ses paroles, on est donc venu surprendre céans les petites confidences de son ami Landry.

Le malheureux ne répondit pas, et pour cause. Son visage était

devenu apoplectique, ses yeux blancs roulaient effarés, ses lèvres noircies déjà par la congestion se crispaient douloureusement.

— Eh bien ! on ne parle plus ! on est devenu muet, et faudra-t-il serrer davantage ?

Maître Coquarel fit un geste désespéré.

— Ah ! ah ! s'écria Landry, c'est sans doute que je serre un peu trop.

Et il desserra légèrement ses doigts, opération qui parut faire un sensible plaisir au patient, lequel en profita pour ouvrir grande sa gorge et y engouffrer le plus d'air possible ?

— Eh bien ! demanda Landry, cela va-t-il mieux maintenant ?

Coquarel poussa un profond soupir.

— Allons ! grommela Landry avec impatience, répondras-tu ?

— Oui, Messire, dit l'homme d'un ton rauque.

— Et pour le compte de qui nous as-tu suivis depuis notre départ pour Paris ? quels sont les testons qui doivent récompenser le récit que tu feras de notre conversation de tout à l'heure ?

— Mais, Messire, balbutia l'homme, je vous jure...

Landry étouffa un juron et serra légèrement les doigts.

Coquarel joignit les mains en suppliant :

— Jures-tu de me dire la vérité ? demanda le cabaretier du *Chat-qui-Pesche*.

L'autre inclina la tête affirmativement.

Les doigts de Landry se desserrèrent.

— Vous êtes donc le diable, murmura Coquarel, pour m'avoir reconnu depuis de si longues années ?

Landry sourit.

— Que t'importe, répondit-il, du moment que je t'ai reconnu.

En ce moment, Buridan, qui regardait cette scène avec intérêt, s'approcha.

— Tiens ! tiens ! fit-il, en paraissant chercher dans sa cervelle quelque souvenir confus.

Puis, tout à coup, s'adressant à Coquarel :

— Dis donc, maître drôle, fit-il, as-tu conservé souvenance de certain jour où, en Allemagne, quelqu'un te décrocha d'une

branche où certains actes de brigandage t'avaient fait accrocher?

Coquarel fit un brusque soubresaut.

— Quoi! s'écria-t-il, serait-ce vous, Messire, vous qui...

Buridan lui coupa la parole.

— Allons donc, gronda-t-il, ne le savais-tu pas et ne m'avais-tu pas reconnu?... Au surplus, ceux qui t'emploient t'avaient assurément dit qui tu devais espionner, et la reconnaissance la plus élémentaire aurait dû te faire renoncer à cette mission.

— Mais, je vous jure, Messire, fit Coquarel, cherchant à sauver sa peau par un mensonge, je vous jure...

— Tais-toi, commanda Buridan.

Et, désignant les deux compagnons qui se débattaient aux mains de Tanneguy et de Tortelier.

— Ceux-là, quels sont-ils? demanda-t-il.

— Des amis à moi, marchands voyageurs comme moi.

— Tu mens, s'écria Tortelier, qui avait entraîné sa victime tout contre la fenêtre et qui venait de la reconnaître, car le personnage que voici est un des truands de la plus vilaine eau..., Jacques le Hardouin, un maître-queue de la bande du duc d'Égypte... M'est avis que ce serait rendre service à Belzébuth que de lui renvoyer ce personnage digne de figurer dans son royaume.

Et, sans attendre l'autorisation de Buridan, Tortelier serrait le col du malheureux truand, dont le visage passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que ses bras dessinaient dans l'air des arabesques désordonnées.

Le capitaine haussa les épaules insoucieusement.

— Peu me chault le sort que tu lui infligerais, murmura-t-il, cet homme m'est inutile.

Tortelier serra ses doigts davantage, et l'infortuné truand tomba comme une masse sur le sol, la face noire, les yeux convulsés.

— Dois-je en faire autant du mien? demanda Tanneguy.

Silencieusement, Buridan fit avec sa tête un signe affirmatif.

Le deuxième marchand voyageur vint s'abattre, privé de vie, à côté de son camarade.

Si rapide qu'avait été cette double exécution, Coquarel avait cependant eu le temps de faire de tristes réflexions sur la fragilité de l'existence humaine.

Un moment, il considéra les deux corps étendus à ses pieds, puis il releva ses yeux suppliants vers Buridan.

Celui-ci, à la vue de la mine piteuse du truand, ne put s'empêcher de rire.

— Par le diable! s'écria-t-il, tu ne faisais pas plus mauvaise figure, lorsque je t'ai descendu de l'arbre où l'on t'avait branché, mon pauvre Coquarel... mais rassure-toi, je ne te veux point occir...

Le malheureux respira bruyamment.

— ... A une condition, continua le capitaine.

— Laquelle? balbutia le prétendu marchand voyageur.

— C'est que tu vas me narrer franchement ce que tu faisais ici?

Ces mots firent faire la grimace à maître Coquarel.

— Hélas! murmura-t-il, est-ce donc la peine que vous me sauviez la vie d'une main pour me l'arracher d'une autre?

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends que le duc d'Egypte me trouera la peau lorsqu'il apprendra que je l'ai trahi.

Buridan fit un signe à Landry, dont les doigts se resserrèrent.

— Grâce! balbutia Coquarel.

— Dame! décide-toi, gronda Buridan avec impatience... toutes tes hésitations nous font perdre un temps précieux.

La situation du truand était assez embarrassante; cependant, quelque épaisse que fut sa cervelle, il réfléchit que de deux maux, mieux valait écarter le plus imminent; aussi faisant un suprême effort, il s'écria :

— Je suis avec vous.

Buridan sourit, et Landry rendit la respiration au prisonnier.

— Tu as raison, va, dit le capitaine d'un ton bonhomme, je te protégerai, moi.

Coquarel hocha la tête d'un air de doute.

— Me protéger contre le grand Coërce, murmura-t-il... il est bien puissant.

— Et moi, le capitaine Buridan, crois-tu que je ne sois pas bien fort ?

Puis sur un ton de commandement il ajouta :

— Maintenant, parle.

— Eh bien ! commença Coquarel en se décidant bien forcément, le duc d'Égypte connaît votre départ de Paris, il connaît votre projet d'attaquer les troupes royales qui se dirigent sur Pierrefonds... avant une heure, il sera ici avec une troupe de ses suppôts, et il compte tellement être victorieux, qu'il n'attendra même pas l'arrivé de Jehan de Sarcelles et de ses escholiers.

Buridan ne put retenir un cri de surprise.

— Quoi ! fit-il, Jehan, lui aussi ?...

— Le docteur ès Sorbonne court sur vos traces avec vingt hommes du pays Latin, car lui non plus ne veut pas que vous enleviez dame Marguerite de Bourgogne.

Le capitaine poussa un grondement de colère.

— Eh quoi ? dit-il, tu sais?

— Dame ! en m'envoyant ici, ne fallait-il pas qu'il me fournît les explications nécessaires ?

— Mais, au fait, quel est ton rôle en cette affaire?

— J'ai pour mission de vous surveiller et de faire au duc d'Égypte, quand il arrivera avec ses gens, tel signal qui lui apprenne si vous vous tenez ou non sur vos gardes.

— Alors?

— Alors, dans une heure, je ferai au duc le signal qu'il vous conviendra que je fasse.

Ce disant, Coquarel prit un air piteux.

Buridan le regardait d'un air soupçonneux.

— Et qui me garantit de ta fidélité ? demanda-t-il.

— Ne serez-vous pas là pour me réduire au silence avec la lame de votre poignard, si je ne fais pas entendre le signal que vous m'aurez ordonné ?

Le capitaine réfléchissait.



Le saisissant par le collet de son surcot, il le traîna au milieu de la salle.
(Page 1850.)

— Tu as raison, murmura-t-il après quelques secondes; et à combien d'hommes estimes-tu la troupe du duc d'Égypte?

— Le duc compte vous surprendre et non vous attaquer de vive force... En outre, comme il leur fallait, pour vous rattraper, se procurer de bons destriers de course, ils ont dû se contenter du

petit nombre de chevaux qu'ils ont pu se procurer... Aussi, je crois pouvoir vous affirmer qu'ils ne seront pas plus d'une dizaine.

Buridan eut dans la prunelle un éclair joyeux.

— En ce cas, murmura-t-il, ils sont perdus !

Et il donna l'ordre de seller immédiatement les chevaux.

Quelques instants après, toute la troupe était prête à se mettre en selle.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Orly en voyant Buridan qui, haussé sur la pointe des pieds, la main sur les yeux, en guise d'abat-jour, fouillait minutieusement l'horizon.

Sans répondre, celui-ci se tourna vers Coquarel.

— A quelle heure, dit-il, penses-tu que le duc arrive ici avec ses gens ?

— Il ne me paraît pas possible de vous renseigner au juste... mais ils ne peuvent tarder.

— En ce cas, à cheval, commanda le capitaine.

Landry, auquel la garde de Coquarel fut confiée, le jeta en travers de sa selle avec un manque de délicatesse qui arracha de nombreux gémissements au truand.

Puis, accompagné de Tortelier et de Tanneguy, il traversa le village pour aller prendre position sur l'autre rive du ruisseau où il devait attendre Buridan.

Quant au capitaine, il rentra dans le cabaret en compagnie de Gaulthier et d'Orly, avec l'aide desquels il fit rouler dans la cave les cadavres des truands étranglés.

Mais, comme ils allaient se retirer, ils avisèrent le tavernier qui blotti dans un coin, tremblant de peur, les regardait avec des yeux effarés.

Vivement, Buridan alla vers lui, et, le saisissant par le collet de son surcot, le traîna au milieu de la salle.

— Écoute, lui dit-il d'une voix menaçante, j'ai deux propositions à te faire : ou te laisser ici, dans ta maison, avec ma dague dans le ventre, ou t'emmener avec nous, après avoir hermétiquement fermé ta barraque... Tu as compris ?... A toi de choisir.

Les lèvres du malheureux tremblaient tellement qu'il leur fut

impossible de proférer autre chose que des syllabes inintelligibles.

Cependant, Buridan crut comprendre que les préférences du tavernier étaient pour la dernière proposition; il le confia donc à Orly; puis, la maison étant close, les trois compagnons se mirent en selle et s'éloignèrent au petit trot.

— Ah! songeait le capitaine tout en chevauchant, ah! duc d'Égypte, tu veux te mêler de mes affaires plus qu'il ne convient... Que t'importait le capitaine Buridan?... Ah! tu te mets en travers de ma route... Malheur à toi, car tu vas sentir tout le poids de mon épée.

Et il ajouta avec un sourire :

— Quant à l'ami Jehan, nous verrons ensuite à nous arranger ensemble.

Avec l'expérience qu'il avait acquise dans ses courses à travers le monde, Buridan eut tôt fait de placer ses compagnons de manière à racheter leur petit nombre par l'avantage de la position.

Ils étaient dissimulés si habilement derrière les arbres et les rocs qui bordaient le chemin, de l'autre côté du ruisseau, que l'œil le plus méfiant, le mieux exercé n'aurait pu se douter que l'ennemi était si proche.

— Or çà, Coquarel, fit-il après avoir pris ses dernières dispositions, penses-tu que le duc tarde maintenant?

— Il ne me paraît pas qu'il doive être loin, répondit l'autre.

Le capitaine fit alors signe à Landry de rendre la liberté à son prisonnier, lequel parut fouler la terre du pied avec une sensible satisfaction.

— En ce cas, commanda Buridan, arrange-toi de manière à lui donner le signal convenu entre lui et toi.

Coquarel obéit immédiatement; il s'avança sur la route et s'engagea sur le pont, à la partie la plus élevée duquel il s'arrêta, de manière à être aperçu du plus loin possible.

Il était là depuis quelque temps, immobile, les yeux fixés droit devant lui, fouillant l'horizon de ses regards perçants, quand, soudain, il tressaillit.

Il lui avait semblé entendre, venant d'un fouillis d'arbre placé

de l'autre côté du pont, en avant de lui, comme le hululement de la chouette.

Il prêta l'oreille et, plus distinctement cette fois, le même cri retentit.

Coquarel attendit encore.

La chouette cria pour la troisième fois.

Alors, le truand tira de son gosier une onomatopée bizarre ressemblant, à s'y méprendre, au chant du coucou.

A peine s'était-il tu pour la troisième fois, qu'aussitôt, comme sortant de dessous terre, parurent une dizaine de truands commandés par le duc d'Égypte.

Chacun d'eux tenait en main des chevaux magnifiques, ce qui ne laissa pas que d'étonner profondément Buridan, qui se creusait la cervelle pour deviner par quel moyen des bêtes aussi admirables pouvaient se trouver en la possession des gens de la butte Montorgueil.

Sur un signe de leur chef ils se mirent prestement en selle et tous s'avancèrent en bon ordre à la rencontre de maître Coquarel qui les attendait au milieu du pont.

— Eh bien ? demanda le duc d'Égypte.

— Nous les tenons, répondit le truand en cherchant à affermir sa voix.

Le duc ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Et en quel lieu se trouvent-ils? fit-il.

— A peu de distance d'ici, dans un cabaret où ils se reposent... là bas, derrière ce bouquet d'arbres.

Et Coquarel étendait la main vers un point quelconque de la forêt, situé au-delà de l'embuscade dressée par Buridan.

— Ils y sont tous ? poursuivit le duc d'Égypte.

— Tous.

— Le capitaine ?...

— Avec les autres.

Le duc poussa un soupir de satisfaction.

— Et tes compagnons ? demanda-t-il.

— Je les ai laissés là bas, aux approches du cabaret pour sur-

veiller l'ennemi, avec mission de me venir prévenir céans, au cas où il se produirait quelque chose d'anormal.

Le duc approuva d'un hochement de tête.

— Ainsi donc, fit-il, aucun danger?

— Non, rien à craindre.

— Ils n'ont aucun soupçon, alors?

— Aucun.

Le duc d'Égypte tira alors son épée et se tournant vers ses truands :

— En avant, alors, compagnons, et que chacun fasse son devoir... il s'agit de l'honneur de la butte Montorgueil.

Et il ajouta en s'adressant à Coquarel :

— Toi, guide-nous.

Le truand prit la tête de la petite troupe et l'on se mit en marche sans méfiance aucune.

Mais, arrivé à la hauteur de l'endroit où étaient cachés Buridan et ses compagnons, Coquarel se baissa, comme pour rattacher la courroie de sa poulaine, et d'un bond se jeta de côté dans les épais fourrés qui bordaient la route et derrière lesquels il disparut.

Le duc d'Égypte poussa un cri de surprise.

Mais, avant qu'il eut le temps de se reconnaître, ils étaient, lui et ses hommes, assaillis par la troupe de Buridan qui se jeta sur eux l'épée haute et le poignard à la main.

. . . .

Le combat avait duré tout au plus un quart d'heure, et s'était terminé par la victoire du capitaine.

Sur la route blanche que rougissaient des mares de sang, des cadavres étaient étendus dans la rigidité de la mort.

Le duc d'Égypte, après s'être longtemps défendu, armé seulement d'un tronçon d'épée, gisait, la poitrine ouverte d'un coup de poignard, ayant encore aux lèvres ce sourire sceptique et railleur qui avait été, toute sa vie durant, la caractéristique de ce personnage étrange.

Aucun de ses compagnons ne lui avait survécu.

Coquarel, lui, n'avait pas joui de sa trahison ; pour mériter entièrement les bonnes grâces de Buridan, il avait tenu à batailler à ses côtés ; mais un coup d'épée formidable lui avait fendu le crâne, et sa vilaine âme s'en était allée rejoindre dans le royaume de Belzébuth, celles de ses amis de la butte Montorgueil.

— Eh bien! demanda Gaulthier d'Aulnay, que faisons-nous? attendons-nous ici Jehan de Sarcelles et ses escholiers, ou bien continuons-nous notre route ?

— M'est avis, répondit Buridan, après avoir consulté Orly du regard, que nous ferons mieux de demeurer céans ; la position est excellente, et je crois plus prudent d'avoir affaire aux hommes du docteur ès Sorbonne, avant qu'ils ne se soient réunis à l'escorte royale.

— Bien raisonné, capitaine, exclama Landry qui, assis sur un des côtés de la route, s'occupait à panser une large estafilade reçue au bras gauche.

En ce moment Tortelier s'approcha.

— Je pense, dit-il, que nous ferions bien de ramasser ces superbes destriers et de les mettre à couvert, en quelque endroit écarté, pour le cas où nous serions obligés de fuir... ils nous seront plus utiles que nos chevaux déjà fatigués.

— Je pense comme toi, opina Tannegny.

— En ce cas, dit Buridan, faites vite, car Jehan de Sarcelles ne peut tarder à arriver maintenant.

Pendant que l'écuyer et le routier s'emparaient des chevaux et les conduisaient sous bois à quelque distance, Landry demanda à Buridan :

— Pensez-vous, capitaine, que ces cadavres étendus en travers de la route, ne vont pas nuire à nos projets, en mettant l'ennemi sur ses gardes?

Un sourire énigmatique courut sous la moustache de Buridan.

— Ne te mets pas en peine, mon brave, répondit-il.

— Cependant, insista le cabaretier du *Chat-qui-Pesche*, on aurait pu jeter tous ces corps dans le ruisseau et faire aussi disparaître les traces de la lutte.

— Point n'est besoin de nous fatiguer inutilement, j'ai un plan...

Ce disant, il reprit son poste d'observation en ordonnant à ses compagnons de l'imiter.

Ils étaient à peine dans leur cachette, que tout à coup, à l'horizon, un épais nuage de poussière s'éleva, produit, sans nul doute, par une nombreuse troupe de cavaliers.

— Ce sont eux, fit le capitaine.

Et il ajouta :

— A moins que je ne pousse un appel, demeurez immobiles et cois... et surtout, ne vous étonnez pas, quelque chose que je fasse.

— Et si c'était l'escorte de la reine, murmura Gaulthier d'une voix tremblante.

— Ce n'est pas possible, riposta brièvement le capitaine ; les archers bourguignons ne peuvent chevaucher que doucement, à cause de la prisonnière même; ils ne peuvent donc être déjà rendus ici... et puis, la troupe qui arrive est lancée au grand galop.

— Cornebœuf ! s'écria Landry, savez-vous, capitaine, qu'ils me paraissent être diablement nombreux.

Et, assujettissant dans sa main la garde de son épée :

— Voilà qui nous promet une bataille sérieuse, gronda-t-il joyeusement.

Pour la seconde fois, Bournonville sourit, mais garda le silence.

Le nuage de poussière se rapprochait rapidement, et, bientôt, il fut assez près pour qu'on pût distinguer au travers une troupe nombreuse de cavaliers, à la tête desquels galopait un homme que Buridan et ses compagnons reconnurent être Jehan de Sarcelles.

Derrière lui, le suivant de près, venait Franc-Picard, son inévitable arbalète battant le flanc de sa monture.

En un instant, les escholiers furent sur le pont, qu'ils franchirent avec un bruit de tonnerre.

Mais, soudain, le cheval de Jehan s'arrêta net et si court que son cavalier faillit passer par-dessus son col.

— Par les tripes du diable ! grouda Courte-Cuisse qui suivait de près le docteur et qui, avec toute la troupe, dut faire halte également, qu'arrive-t-il donc ?

— Par l'enfer ! exclama Jehan, que voilà une jolie tuerie.

Et il ajouta mentalement :

— Buridan a passé par ici.

— Oh ! oh ! dit à son tour Franc-Picard, il y a eu bataille en ce lieu.

Puis, tout à coup, il s'écria :

— Mais, par Satan ! c'est le duc d'Égypte que j'aperçois là, étendu sans vie sur le côté de la route.

Jehan de Sarcelles ne put retenir un cri de stupeur.

— Le duc d'Égypte ! répéta-t-il d'une voix sombre.

— Et ses truands, ajouta l'escholier de Clermont.

Jehan jeta un regard en arrière et fronça le sourcil en voyant les mines allongées de ses compagnons que la vue de tous ces cadavres prédisposait peu à la lutte.

— Allons ! dit-il en pressant les flancs de sa monture et en brandissant son épée au-dessus de sa tête, en avant !

— Halte ! s'écria Buridan en bondissant au milieu de la route.

A cette apparition inattendue, Jehan fit reculer sa monture.

— Jehan de Sarcelles, dit le capitaine d'une voix ferme, avant que de livrer bataille à ces braves garçons qui te suivent et à toi, je veux t'entretenir quelques instants... Tu me connais assez pour ne point voir dans cette demande le désir de reculer le moment des coups d'épée, mais je voudrais éviter une lutte fratricide avec toi et ne la soutiendrai que si tu n'as point dans le cœur des sentiments égaux aux miens.

Surpris par ce langage, ému par la vue de ce vaillant soldat dont si longtemps il avait été ami fidèle et dévoué, Jehan de Sarcelles se taisait.

— Doutes-tu de moi ?... crois-tu à une trahison ? poursuivit Buridan.

Et jetant son épée, il se tint debout, immobile, la tête haute, le regard fier, les bras croisés sur sa poitrine.



Jehan de Sarcelles avait ouvert tous grands ses bras et pressait Buridan sur sa poitrine. (Page 1858.)

A cette vue, Jehan remit l'épée au fourreau, et sautant à terre s'avança vers le capitaine.

Celui-ci l'emmena à l'écart.

— Écoute, dit-il, avec un léger tremblement dans la voix; il n est plus question d'elle, de la reine orgueilleuse et superbe, de

la femme criminelle, de l'épouse adultère, que tu combattais... Non, ce n'est même pas pour la mère que je t'implore, pour la mère qui vient de retrouver son fils et qui pleure... c'est pour lui, pour l'innocent, pour ce fils éploré que je viens te supplier de ne pas te mettre en travers de mon chemin, de ne pas t'opposer à mes projets... regarde, je m'humilie, regarde, je t'implore... refuseras-tu, toi, mon compagnon de jeunesse, toi, le confident de toutes mes pensées, refuseras-tu de me tendre la main?

Jehan de Sarcelles avait ouvert tout grands ses bras et pressait Buridan sur sa poitrine.

— Ah! par Saint-Treignant! s'écria-t-il après une longue étreinte, me crois-tu donc bien barbare?... Les larmes qu'elle a versées sur son fils effacent le sang des nuictées de la Tour de Nesle... Je lui pardonne... je suis avec toi.

En ce moment Franc-Picard qui s'était approché, en voyant les deux compagnons s'embrasser si cordialement, exclama joyeusement:

— Que Notre-Dame de Clermont me punisse à l'instant même si vous ne me voyez pas ravi de n'avoir pas à tirer l'épée contre mon ancien ami, le brave capitaine Buridan!

Celui-ci tendit sa main au jouvenceau qui la serra énergiquement.

Alors se tournant vers les fourrés qui bordaient la route, le capitaine cria à ses compagnons:

— Allons, venez vous autres, que l'on s'embrasse.

Et les amis de Buridan sortant de leur cachette, ce ne furent pendant cinq minutes que cordiales étreintes et pressements de mains énergiques.

Seul, Franc-Picard fronça le sourcil à la vue de Tortelier, en songeant à demoiselle Annette qui avait, souventes fois, accordé ses faveurs au routier.

— Ah! ah! jouvenceau, fit maître Jacques, en le menaçant du doigt, gageons que tu n'eusses pas été mécontent de me percer d'un de tes virelais.

Et il désignait l'arbalète qui pendait au côté de l'escholier.

— Bast! fit celui-ci, toute réflexion faite, un cœur de femme

ne veut pas une goutte du sang d'un homme, et surtout d'un brave tel que toi.

Et il tendit la main au routier qui la secoua énergiquement.

Cependant Courte-Cuisse et ses compagnons assistaient, stupéfaits, à cette scène de réconciliation.

— Qu'est-ce à dire? demanda-t-il enfin, est-ce pour cela que l'on nous a fait ceindre l'épée et enfourcher des destriers ?

— Tranquillise-toi, mon brave ami, fit Jehan de Sarcelles; si ce sont les coups d'épée que tu regrettes, avant peu, il y en aura à donner et à recevoir... mais contre les troupes du roi ; il s'agit de la délivrance...

Les escholiers n'en écoutèrent pas davantage, électrisés qu'ils étaient par la pensée de combattre sous les ordres du célèbre capitaine Buridan.

— Bataille! hurlèrent-ils en agitant leurs épées.

Puis ils ajoutèrent :

— Vive Buridan !

D'un signe de main, le capitaine leur imposa silence ; puis tirant à part Jehan de Sarcelles, Orly et Gaulthier d'Aulnay, il tint conseil avec eux sur les dispositions à prendre en vue du combat qu'il allait falloir livrer aux troupes du roi.

Bien qu'étant venu par des chemins de traverse, Jehan apprit à Buridan qu'il devançait d'une demi-heure environ l'escorte de Marguerite de Bourgogne.

— J'ai fait diligence, ajouta le docteur en souriant, tellement j'étais avide de verser moi-même le sang de mes amis.

Et de nouveau il pressa la main du capitaine.

— Une demi-heure d'avance, dit celui-ci, c'est plus qu'il nous en faut pour nous préparer à les recevoir de belle façon.

En ce moment Tortelier, qui jusqu'alors s'était tenu a l'écart s'avança :

— Croyez-vous nécessaire de laisser là toutes ces charognes? demanda-t-il en désignant le duc d'Égypte et ses compagnons dont les cadavres gisaient dans la poussière du chemin.

— Certes, fit Jehan, maître Jacques a raison, car c'est là plus qu'il n'en faut pour éveiller l'attention de l'ennemi et faire

échouer tous nos plans d'attaque... je n'en veux pour exemple que ce qui m'est arrivé à moi...

Buridan sourit d'un air fin.

— En ce qui te concerne, répliqua-t-il, ces cadavres faisaient partie de mon plan ; car ce que je voulais c'était arrêter ton premier élan et me donner le temps de parlementer avec toi, grâce à la surprise première... Je n'ai point les mêmes raisons d'agir avec ceux qui vont venir... bien au contraire... qu'on me prenne donc ces mécréants et qu'on me les jette à l'eau, à moins qu'on ne préfère les cacher dans les taillis.

En quelques minutes, les traces du combat précédent avaient disparu et il eut fallu un œil bien exercé pour reconnaître qu'une lutte acharnée avait eu lieu en cet endroit.

Bien que Buridan sut par Jehan de Sarcelles que l'escorte de la reine se montait à une cinquantaine d'hommes, tous vieux soldats disciplinés et aguerris, il n'en conservait pas moins l'espoir d'arriver au but qu'il poursuivait ; car, outre ses compagnons personnels à la valeur desquels il savait pouvoir demander des prodiges, il comptait aussi sur la troupe de Jehan de Sarcelles, composée de jeunes gens solidement bâtis pour lesquels l'épée et la dague n'étaient point choses nouvelles et dont le courage s'exhalterait à la pensée de combattre sous les ordres d'un aussi fameux capitaine.

L'important pour Buridan était de prendre telles dispositions qui lui permissent de compenser l'infériorité du nombre par la surprise et l'impétuosité de l'attaque.

Au fond, peu lui importait le nombre de morts et de blessés qu'il laisserait sur le chemin : le principal était d'enlever la reine.

En vieux capitaine qu'il était, Buridan divisa ses gens en trois bandes :

La première fut chargée, sous la direction d'Orly, d'attaquer la tête de l'escorte.

La seconde, commandée par lui-même, devait fondre sur le milieu de la troupe royale où vraisemblablement devait se trouver la reine.

La troisième enfin, conduite par Jehan de Sarcelles, avait pour mission de prendre les gens du roi par derrière et de les séparer, si possible, du reste de l'escorte.

Après avoir composé lui-même chacun de ces trois groupes, Buridan les disposa derrière les rochers qui bordaient la route, à peu de distance les uns des autres.

Puis, on attendit, le fer au poing, le cœur battant avec force.

Enfin, Franc-Picard que le capitaine avait placé en vedette au haut d'un arbre, de l'autre côté du pont, accourut à toutes jambes pour annoncer qu'il apercevait au loin un gros de cavaliers dont les armures étincelaient au soleil.

C'était l'escorte royale qui, s'avançant au petit trot, apparut distinctement et bientôt eût traversé le pont.

L'instant était solennel : Gaulthier d'Aulnay, la main crispée sur la poignée de son épée, épiait sur le visage de Buridan le signal de l'attaque.

Quant au capitaine, bien qu'habitué aux choses de guerre et blasé sur de semblables aventures, celle-ci était pour lui d'un intérêt tel qu'une légère angoisse l'étreignait à la gorge.

Le chef de l'escorte, un cavalier magnifique, d'air martial et de haute stature, devançant de plusieurs mètres ses soldats, s'avançait seul, hardiment, au milieu de la route.

Couvert de son haubert, le haume en tête, les gantelets de fer aux mains, il maniait avec une habileté sans pareille le destrier sur lequel il était monté.

L'œil au guet, il marchait, examinant le chemin de droite et de gauche, épiant chaque détail.

Soudain, d'un brusque mouvement, il arrêta sa monture et se levant sur ses étriers, la main sur les yeux, en guise d'abat-jour, il regarda de tous côtés, les sourcils froncés, humant l'air, comme s'il y sentait un danger.

Son instinct d'homme de guerre venait d'être mis en éveil par quelque chose d'anormal ; il lui semblait que les feuilles des arbres avaient un frémissement singulier, que la route, sous les chauds rayons de soleil, avait comme des reflets de sang, que le silence lui-même était plein de menace.

Son regard aigu fouilla les taillis qui bordaient la route, son oreille se tendit, prête à saisir le moindre bruit suspect, et tout-à-coup comme un bruissement d'acier parvint jusqu'à lui

Alors faisant faire à son cheval une volte rapide, il tira son épée en criant :

— A moi ! les gens du roi, nous sommes attaqués.

Buridan ne s'attendait pas à voir si finement éventée l'embuscade qu'il avait tendue, et tout d'abord il demeura quelque peu déconcerté.

Mais, il ne pouvait reculer, il fallait livrer bataille, et sans tarder, pour ne point donner aux soldats le temps de se reconnaître

Levant la main, il donna le signal de l'attaque et se précipita sur la route, les rennes de son cheval entre ses dents, brandissant son épée dans sa main droite, tandis que dans sa main gauche il serrait fébrilement la poignée de sa dague.

Ce fut pendant quelque temps une indescriptible mêlée.

Mais le fort de la lutte avait lieu au centre même de l'escorte qui luttait désespérement contre l'effort de Buridan et de Gaulthier d'Aulnay.

Bien que se défendant avec énergie, les soldats du roi faiblirent un moment, et leurs rangs s'entr'ouvrirent.

Gaulthier profita de cet instant, et se précipita, comme un furieux, vers la haquenée de la reine.

Entourant Marguerite de ses bras, il s'écria :

— Ma mère, fiez-vous à moi ; vous êtes sauvée !

— Pas encore, tripes du Pape, exclama une voix derrière lui.

C'était le chef de l'escorte qui luttant à l'avant-garde, avait aperçu la tentative désespérée du jeune homme, et après avoir enlevé son cheval à la force du poignet, venait de franchir ses propres soldats, pour garder lui-même la prisonnière.

Gaulthier se retourna pour faire face à ce nouveau danger ; mais soudain un nuage s'étendit devant ses yeux, et il perdit connaissance, pas assez cependant pour ne pas se rendre compte qu'on l'enlevait de sa selle et qu'on le jetait en travers d'un cheval.

Un coup de masse d'armes, solidement appliqué sur la nuque venait de mettre le jeune homme à la disposition de son ennemi, qui, avec la rapidité de l'éclair et aussi facilement que s'il se fut agi d'un enfant, le faisait passer de son cheval sur le sien.

Puis, saisissant par la bride la monture de la reine, il sortit de la mêlée.

Cet avantage ranima aussitôt le courage des soldats qui, en quelques instants reprirent tout l'avantage que leur avait fait perdre l'énergie de Buridan et de ses compagnons.

Enveloppés de toutes parts, ceux-ci combattaient désespérément pour ne point être pris.

D'un coup-d'œil, le chef de l'escorte vit le parti qu'il pouvait tirer de cette situation ; il appela près de lui un cavalier auquel il confia la reine, puis enfonçant ses éperons aux flancs de son cheval, il fendit les rangs des combattants, suivi de près par son compagnon.

Moins d'une minute après, tous les deux étaient hors de vue.

En ce moment, Buridan qui, après d'énergiques efforts, venait de réussir à se dégager, s'aperçut de la disparition de Marguerite et de Gaulthier.

Il poussa un cri de rage.

Ainsi donc, toute sa valeur n'avait abouti qu'à ce résultat effroyable : Gaulthier, son fils, était tombé au pouvoir de ses ennemis!

Que faire? La sagesse ordonnait de terminer le combat, dans les conditions les moins déplorables, c'est-à-dire en perdant le moins de monde possible.

Qu'importait, en effet, la victoire, maintenant que l'on n'en eût pu retirer aucun fruit?

L'important était de fuir, de fuir au plus tôt, et de s'élancer à toute vitesse sur la route de Pierrefonds ; peut-être aurait-on le temps d'y arriver avant les ravisseurs et alors on verrait.

Buridan alors poussa un cri strident qui retentit au-dessus du fracas de la lutte.

A ce signal, les soldats du roi virent avec stupéfaction leurs

ennemis lâcher pied, puis se jetant dans les taillis, disparaître à leurs yeux.

Et cette disparition fut si subite, si étrange, qu'ils eussent pu croire que cette lutte si chaude à laquelle ils venaient de prendre part n'était qu'un rêve, si les cadavres étendus sanglants sur la route n'avaient été là pour attester des coups furieux qui s'étaient donnés en cet endroit.

CHAPITRE XCVII

Comment Marguerite de Bourgogne conquit la liberté de Gaulthier.

Cependant, Buridan, pris soudain d'une rage folle et d'un espoir insensé, enfonça ses éperons aux flancs de son cheval.

La bête hennit de douleur et fila comme une flèche.

Instinctivement, le reste de la troupe se rallia dans les fourrés et se précipita sur les traces du capitaine.

Mais devant celui-ci, la route s'étendait longue et déserte; ceux qu'il poursuivait avaient sur lui une avance trop considérable pour que, quelle que fut l'ardeur de Buridan, il pût la rejoindre.

Et vainement, il se haussait sur ses étriers, sondant l'horizon d'un rapide coup d'œil, ceux qu'il poursuivait demeuraient invisibles.

En vain il labourait les flancs de sa monture, en vain, il lui enfonçait, pour activer son ardeur, la pointe de son épée dans le garot, dans la croupe, la pauvre bête inondait de son sang la poussière de la route, mais sa vitesse ne pouvait augmenter ; elle donnait tout ce qu'elle pouvait donner.

Tout-à-coup, Buridan poussa un cri de joie ; après avoir tourné un coude que faisait brusquement la route, il venait d'apercevoir au loin trois points noirs qui ne pouvaient être autre chose que les fugitifs.



Enfin, d'un geste fou, il piqua en terre son épée et, s'appuyant sur la poignée, il se mit à pleurer. (Page 1867.)

Cette vue ranima son courage, doubla son ardeur, et de nouveau il éperonna son cheval.

La bête poussa un long hennissement et précipita sa course; mais le capitaine, en cavalier consommé, la sentit frémir sous lui, tandis qu'elle pesait de tout son poids sur ses poignets de fer et il comprit que c'était le dernier élan.

— Ventredieu! pensa-t-il, il faut qu'en quelques secondes je sois sur eux, sinon mon cheval va s'abattre.

Alors seulement la pensée de ses compagnons lui vint à l'esprit; tout entier à sa course folle il avait négligé de s'assurer que les autres le suivaient; mais maintenant que le moment approchait où il allait falloir batailler, il se retourna et jeta un cri de rage.

Il était seul!

Au loin, bien loin derrière lui, il entendait bien un bruit sourd comme celui d'une troupe de cavaliers au galop, mais jamais ceux-ci n'arriveraient assez à temps pour lui prêter main-forte.

Seul! eh bien! il tenterait l'aventure; bien que son corps fut brisé et son cheval mourant, il pourrait encore donner de bons coups d'épée et, si du moins il succombait, il aurait la triste satisfaction d'avoir fait l'impossible.

Et puis, après tout, serait-ce donc la première fois qu'il combattrait un contre plusieurs? et jamais cependant il n'aurait eu d'aussi pressants motifs de triompher.

Son fils! Il fallait sauver son fils!

Dressé sur ses étriers, légèrement penché en avant, les coudes au corps, soutenant, portant pour ainsi dire en avant sa malheureuse monture, blanche d'écume et rouge de sang, il allait comme le vent, gagnant à chaque galop du terrain sur ceux qu'il poursuivait et desquels seulement quelques mètres le séparaient.

— Par Notre-Dame! leur cria-t-il, arrêtez, si vous n'êtes pas des lâches!

Un ricanement lui répondit, et il vit les cavaliers éperonner leurs chevaux.

Alors, fou de rage, le capitaine abandonna les rênes de sa monture pour saisir son épée, mais en même temps il enfonçait de toutes ses forces ses énormes éperons dans les flancs de la bête.

D'un bond prodigieux, celle-ci s'élança et, retombant sur ses quatre pieds, atteignit la croupe du cheval sur lequel le capitaine des archers emportait Gaulthier d'Aulnay en travers de sa selle.

L'officier du roi poussa un cri de rage auquel Buridan répondit par une joyeuse exclamation.

Et déjà il brandissait en l'air sa terrible épée, quand soudain son cheval, après un tremblement convulsif de quelques secondes, s'effondra sous lui.

Lestement, Buridan avait quitté les étriers et il retomba sur ses pieds.

Mais déjà les fuyards étaient loin, et seul l'écho répondit aux épouvantables jurons que le capitaine, dans sa rage, hurlait à pleine voix.

Enfin, d'un geste fou, il piqua en terre son épée et, s'appuyant sur la poignée, il se mit à pleurer.

Rapidement la troupe dont, quelques instants auparavant, il avait perçu le grondement derrière lui, approchait.

En un temps de galop elle fut sur lui.

Orly, qui courait en tête, apercevant le capitaine en cette posture désolée, crut qu'il lui était arrivé malheur.

Vivement il sauta à terre et, lui posant les deux mains sur les épaules :

— Par saint Anne! demanda-t-il, te serait-il arrivé quelque chose?

Et montrant, barrant la route, le cadavre déjà raide du cheval de Buridan :

— As-tu donc rejoint ces démons, ajouta-t-il, et y a-t-il eu bataille?

L'autre secoua la tête et répondit, les dents serrées par une fureur concentrée :

— Bataille !... Dieu et l'enfer sont apparemment contre moi... car au moment où je tenais ce mécréant à portée de mon épée, cette bête est morte et lui s'est échappé.

— Mais, fit Tortelier, n'y a-t-il aucun espoir de les rejoindre ?

Le capitaine étendit la main.

— Ce serait une folie que de le tenter... mon cheval seul pouvait entreprendre cette lutte, vous en voyez le résultat... mais avec des montures déjà surmenées comme les vôtres, tout ce à quoi il faut tendre, c'est de gagner Pierrefonds.

Landry alors s'avança :

— Quelles sont vos intentions, capitaine, demanda-t-il... devons nous livrer une seconde fois bataille aux ârchers qui nous suivent?...

— Non pas, riposta Buridan... ce serait là du temps et du sang dépensés en pure perte... enfonçons-nous plutôt dans ces taillis, laissons-les passer, et nous reprendrons notre route derrière eux.

— Pendant ce temps, fit alors Landry, j'irai en un temps de galop, chercher des chevaux frais.

Buridan le regarda avec étonnement :

— Des chevaux frais! répéta-il.

— Eh! oui, fit le cabaretier, ne vous rappelez-vous déjà plus que Tanneguy a mis en sûreté les chevaux du duc d'Égypte et de ses hommes... or, j'estime que des montures telles que celles-là, peuvent toujours être utiles.

— D'accord, dit le capitaine, en sortant de la route pour se mettre à couvert sous les hautes futaies; tout le reste de la troupe fit comme lui.

Il était temps.

Comme une avalanche, les survivants des soldats du roi accouraient sur les traces de la troupe de Buridan.

Ils avaient laissé sur le lieu du combat un grand nombre des leurs, tués ou blessés, et pleins de rage, altérés de vengeance, ils avaient poussé leurs chevaux pour pouvoir une seconde fois livrer bataille.

Et ils passèrent, rapides comme le vent, poursuivant dans la direction de Pierrefonds, un ennemi qui se tenait près d'eux à une longueur d'épée.

Lorsque le bruit des chevaux, lancés à fond de train, se fut éteint dans le lointain, Buridan rassembla d'un geste ses amis autour de lui.

— Maintenant, dit-il, il nous faut tenir conseil...

— Mais, fit observer Jehan de Sarcelles, les autres, pendant ce temps-là, jouent des jambes.

Le capitaine eut un haussement d'épaules plein d'indifférence;

à présent sa rage était calmée, et sa présence d'esprit ordinaire lui faisait entrevoir les choses avec plus de philosophie.

— Qu'ils jouent des jambes à leur aise, répliqua-t-il ; ce n'est certes pas moi qui aurais la prétention de m'y opposer... Avec l'avance qu'ils ont sur nous, ils peuvent arriver au château de Pierrefonds, quand bon leur semblera, et sans souci d'être dérangés par nous.

— Mais alors ?

— Ce qu'il nous faut examiner céans ce sont les moyens les plus propres à nous permettre d'arracher les prisonniers à leurs geôliers.

Tortelier poussa un grognement.

— Heu ! dit-il, je connais le castel de Pierrefonds ; il est autrement défendable que le Louvre construit par le roi Philippe-Auguste dans la bonne ville de Paris, et cependant le Louvre est forteresse formidable.

Landry hocha la tête gravement.

— C'est également mon avis, fit-il.

— Ce sont là paroles dont j'approuve la sagesse, dit à son tour Orly.

Franc-Picard prit alors la parole.

— Cependant, exclama-t-il, sans être homme de guerre, m'est avis que si fort et si mantelé que soit un castel, il doit toujours exister un moyen d'y pénétrer.

Tortelier laissa échapper un léger ricanement et, toisant dédaigneusement l'escholier :

— Je suis de votre avis, jeune damoiseau, répliqua-t-il, donnez-moi des troupes nombreuses, ayant échelles et tours roulantes, et je me fais fort, en sacrifiant beaucoup de monde, de m'emparer de Pierrefonds.

Puis, désignant de la main les quelques compagnons qui l'entouraient :

— Mais vous conviendrez que ce sont là guerriers peu aguerris et peu nombreux avec lesquels tenter un assaut serait folie.

— Faut-il donc en conclure, demanda Orly, que nous devons laisser les prisonniers gémir dans les cachots du roy ?

Buridan, en guise de réponse, poussa un énergique : Ventre-dieu !

Franc-Picard reprit la parole en fixant un regard railleur sur Tortelier :

— Je ne sais, dit-il, quelle est au juste la force du château de Pierrefonds, bien que, en une circonstance quasi semblable à celle-ci, j'aie pu en voir de près les murailles... M'est avis cependant que le principal est d'entrer d'abord en relations avec les prisonniers.

Landry éclata de rire.

— Mais pour cela, dit-il, il faut pénétrer dans l'intérieur du castel, et l'on vous a démontré tout à l'heure que cela était aussi impossible que...

— Que ?... répéta l'escholier narquois.

— Que de prendre la lune avec les dents.

— Mais si la terre nous est fermée, dit Franc-Picard, entrons par l'air.

Tout le monde regarda le jouvenceau avec des yeux dans lesquels on pouvait lire clairement : « Mais il devient fou ! »

Jehan de Sarcelles lui demanda :

— Aurais-tu l'intention de nous attacher des ailes aux épaules ?

— N'y a-t-il donc que les oiseaux qui filent dans l'air ? reprit le jouvenceau un peu piqué de voir que son maître lui-même le raillait.

— Qu'entends-tu par là ? fit le docteur ès Sorbonne.

— Je vais vous le dire, reprit l'escholier, et quand vous m'aurez écouté, vous pourrez en toute liberté vous moquer de moi.

Le cercle se resserra et, au milieu d'un profond silence, Franc-Picard commença :

— D'abord, il faudrait savoir où se trouve situé le cachot des prisonniers. . . . .

Un homérique éclat de rire accueillit ces paroles.

— Ce commencement est peu aisé, dit Landry railleusement.

— Pourquoi ? demanda Franc-Picard.

— Eh! corneboeuf! par le fait même de l'impossibilité qu'il y a de pénétrer dans l'intérieur du donjon.

— D'où vous concluez? poursuivit l'escholier qui, de temps en temps, se plaisait à taquiner le cabaretier.

Celui-ci fit un bond et répliqua :

— Eh! corneboeuf! mouflet du diable! on t'a dit tout à heure qu'il fallait renoncer à l'espoir d'entrer dans le castel; ne viens-donc pas nous parler de savoir où sont situés les cachots, puisque ce n'est qu'en pénétrant...

D'un geste de la main, l'escholier interrompit :

— Puissamment raisonné, dit le jouvenceau tout souriant : seulement dans toute ta logique tu as oublié une chose, et cette chose est précisément la base de mon plan... Si tu veux me prêter l'oreille, cinq minutes, je te vais confondre entièrement, tavernier du diable!

— Eh bien! parle, petit, dit Buridan.

— Ecoutez :

. . . .

Un quart d'heure après, le capitaine donnait l'ordre qu'on se mît en selle.

Puis lui-même partit au trot en tête de sa petite troupe et l'on se mit à courir sur la route de Pierrefonds.

Soudain, le cheval du capitaine s'arrêta net, renaclant avec force et grattant le sol de son sabot.

En un bond, Buridan fut à terre et s'aperçut que l'obstacle devant lequel sa monture refusait d'avancer, était un corps qui barrait la route.

A peine ses regards s'y furent-ils portés, qu'il poussa un grand cri, et s'agenouilla près du corps.

Il venait de reconnaître Gaulthier d'Aulnay.

Son fils! c'était son fils qu'il avait-là, devant lui, inanimé, mort peut-être!

Et, la gorge étranglé par l'émotion, le cœur battant avec force, il posa sa main sur la poitrine du jeune homme.

La poitrine se soulevait, faiblement il est vrai, mais elle se soulevait.

Buridan sentit alors une joie incommensurable l'envahir.

Doucement, avec mille précautions, il transporta le corps de son fils sur le bord de la route à un endroit où le fossé était revêtu d'un tapis d'herbe haute et épaisse; puis, pièce par pièce, il se mit à lui enlever son armure, dont le poids devait briser ses membres et écraser sa poitrine.

En même temps, Landry qui était descendu dans le fond du fossé, remontait son casque rempli d'eau avec laquelle il aspergea abondamment le visage de Gaulthier.

Enfin celui-ci poussa un profond soupir; ses paupières se soulevèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser échapper dans un souffle ces deux mots :

— Ma mère !

Puis apercevant Buridan, dont le visage était anxieusement penché vers le sien, il lui jeta les bras autour du cou en murmurant avec énergie :

— Nous la sauverons n'est-ce pas ? oh ! mon père !

Et il s'évanouit de nouveau.

Pour comprendre comment le capitaine trouvait son fils à demimort sur la route de Pierrefonds, il faut que le lecteur revienne avec nous un peu en arrière.

Au moment où le capitaine de l'escorte royale jetait en travers de sa selle le corps inanimé de Gaulthier d'Aulnay et saisissant par la bride la monture de la reine, se retirait hors de la mêlée, Marguerite de Bourgogne, plus morte que vive, était en proie à une inexprimable émotion.

L'attaque imprévue de Buridan et des siens avait surpris Marguerite qui ne comptait plus sur aucun secours, du moins de quelque temps.

Partie de Paris la désespérance dans l'âme, elle avait chevauché triste et silencieuse, l'esprit tout rempli de ses pensées décevantes.

Eh quoi ! après son existence si agitée, à la fin d'une vie si pleine de crimes et de passions, l'instant de l'expiation était venu; le moment était arrivé de payer ses fautes passées; et Dieu la frappait cruellement en faisant naître subitement dans son



... attira contre ses lèvres la bouche du cavalier et la baisa furieusement.
(Page 1880.)

âme des sentiments nouveaux, plus forts que ceux auxquels toute sa vie, elle avait sacrifié, et dont la non satisfaction allait devenir pour elle un horrible tourment.

Elle qui n'avait jamais connu que l'amour voluptueux, les plaisirs charnels, elle dont les sens seuls n'avaient pu être assou-

vis, elle dont le cœur n'avait jamais parlé, voilà que tout à coup elle se sentait agitée, dans tout son être, par un sentiment inconnu: l'amour maternel.

Elle, Marguerite de Bourgogne, la parricide, l'adultère, la maîtresse félonne, elle était toute émue, toute attendrie à la pensée que cet ancien amant, Lyonnet de Bournonvile était le père de ce fils dont soudain l'adoration lui était poussée au cœur, et elle remontait le cours des années jusqu'à l'époque de ce premier amour, le seul peut-être vraiment sincère de sa vie.

Et elle se désespérait, à la pensée qu'elle aurait pu rafraîchir son âme brûlée aux feux des passions, dans ces deux amours!

Et elle se révoltait contre la providence dont le châtiment s'appesantissait sur elle au moment où toute sa joie, sa seule joie eût été de serrer sur sa poitrine ce fils, ce fruit de ses entrailles, qu'elle avait si longtemps méconnu.

Au moment où, dans l'innombrable foule de ses amants, elle retrouvait le père de ses enfants, au moment où elle eut payé de sa couronne et de son ambition, le plaisir de vivre en paix dans quelque coin obscur, les derniers jours de sa vie, aux côtés de cet homme, le ciel s'effondrait sur la terre et l'écrasait.

Une révolution complète s'était opérée en cette femme.

La mère avait horreur de l'amante et l'amour maternel éclairant subitement cette conscience sombre et troublée, le remords la mordit cruellement.

Devant ses yeux, sous ses paupières abaissées, elle eut, durant qu'elle chevauchait, la rapide vision de son existence entière.

Elle se revit à la cour de Bourgogne, alors que vierge, elle avait tous les désirs de la femme; puis sa première faute avec le conseiller de son père, Orsini, ses dérèglements protégés par l'Italien, qui s'en fera une arme contre elle; sa venue à Paris pour ses fiançailles avec le dauphin de France; sa rencontre avec Lyonnet de Bournonville, ses nuits passées avec lui en Tour de Nesle.

Alors toute cette existence de meurtres commence, et ce fleuve de sang qu'elle devait faire couler plus tard prend sa source dans

l'assassinat de son propre père... Puis, ce sont les orgies, les amours monstrueuses, les baisers se terminant par des coups de poignard... et enfin, Philippe d'Aulnay, son autre fils, mort celui-là, pour elle et par elle.

A ce souvenir, la reine, comme pâmée, se laisse aller, sur sa selle, à la renverse, et elle serait tombée si les cavaliers chevauchant à ses côtés, ne l'avaient soutenue.

Il lui semble que le sang de Philippe coule, comme une rivière infranchissable, entre Gaulthier et elle.

Il lui semble que ce serait de sa part un crime épouvantable que d'aller baiser au front celui-ci, des mêmes lèvres qui ont baisé celui-là sur la bouche; il lui semble que le sang de Philippe...

Et l'existence qui l'attend lui importe peu; il est préférable qu'elle meure et que Gaulthier, soutenu par Buridan, jouisse de la vie.

Ah! oui, qu'elle ne le revoye jamais, cet enfant dont elle a ordonné la mort, le soir même de sa naissance... tout ce qu'elle demandera à Dieu, c'est qu'il ignore toujours ce que fut sa mère, c'est qu'il ne renie point la mémoire de sa mère.

Elle chevauchait ainsi, l'esprit perdu dans mille pensées, en proie à une sorte d'hallucination qui la faisait marcher toute éveillée dans un horrible cauchemar, lorsque son escorte fut attaquée par Buridan.

Tout d'abord, Marguerite, ne se rendit pas compte de ce qui arrivait; elle crut un moment qu'elle se trouvait en présence de nouvelles péripéties enfantées par son cerveau malade.

Mais bientôt elle comprit que de graves événements survenaient; avec l'espoir d'être délivrée, la sombre désespérance qui venait de s'emparer d'elle, l'abandonna; elle se raffermit sur sa selle, ressaisit d'une main sûre les rênes de sa monture et se tint prête à profiter du secours que le ciel lui envoyait.

Car, assurément, Dieu avait pitié d'elle, Dieu lui pardonnait!

L'œil brillant d'un éclair de joie, elle vit Buridan chargeant à la tête des siens les cavaliers de l'escorte; elle aperçut Gaulthier,

l'épée haute, faisant une trouée sanglante à travers les so du roi.

Et elle les trouva beaux tous les deux, également hardi t courageux.

Ecuyère consommée, elle enleva sa monture, et allait se précipiter vers ceux qui accouraient la délivrer.

Mais une main de fer immobilisa la haquenée, tandis qu'une voix ferme murmuraît à l'oreille de Marguerite :

— Au moindre mouvement pour m'échapper, je vous égorge... ordre de Sa Majesté le roi.

Celui qui lui parlait ainsi était un sergent d'armes, tout spécialement chargé de garder la prisonnière.

La reine frémit et se tint coi, faisant les vœux les plus ardents pour la victoire de ses amis.

Angoissée, elle suivait les péripéties du combat, comprimant de ses deux mains son cœur qui bondissait dans sa poitrine.

Enfin, elle se crut sauvée.

Gaulthier, d'un coup de pointe terrible venait de traverser de part en part, le gardien de la reine et déjà elle lui tendait les bras, lorsque soudain elle vit le jeune homme chancelé, frappé à la nuque d'un coup de masse d'armes que venait de lui asséner le chef de l'escorte.

Puis, avant qu'elle eut eu le temps de se reconnaître, elle se sentit tirer hors de la mêlée et se vit chevauchant grand train sur la route, en compagnie d'un homme qui tenait Gaulthier en travers de sa selle.

A la vue de son fils dont le corps inerte ballottait à chaque mouvement du cheval, elle poussa un grand cri.

Et une douleur si poignante était peinte sur le visage de la reine que le chef des cavaliers se sentant pris de pitié, lui dit :

— Rassurez-vous, Madame, ce gentilhomme n'est pas mort.

Et il ajouta avec un sourire cruel :

— Mieux vaudrait peut-être qu'il le fût.

Ces paroles glacèrent Marguerite et lui firent entrevoir aussitôt le sort destiné à Gaulthier.

Les lois de l'époque étaient terribles pour les adultères et leurs

complices; les plus horribles tortures leur étaient réservées : la question extraordinaire d'abord, puis l'écartèlement, enfin le bûcher.

Et elle frémit en pensant que dans l'esprit du roi, Gaulthier d'Aulnay était l'amant de la reine et que Louis X infligerait au jeune homme tous les supplices par lesquels certaines considérations l'empêchaient de faire passer son épouse.

A la dérobée, elle jeta un rapide coup d'œil sur le cavalier qui l'escortait.

C'était un homme d'une trentaine d'années, dont les manières rudes indiquaient une vie passée dans les courses et sur les grandes routes; sous des sourcils épais, au fond d'un orbite profond, l'œil brillait d'un feu étrange, et sous la moustache cavalièrement retroussée, les lèvres lipues s'entr'ouvraient dans un sourire plein de bestialité.

A travers la frange soyeuse de ses longs cils, Marguerite surprit chez son gardien, un regard qui lui parut chargé de passion; elle sourit et tout en galopant, forgea un plan.

— Oui, pensait-elle, Philippe est mort par moi, il le faut, je dois sauver Gaulthier... le ciel n'est pas assez inclément pour vouloir charger ma conscience de la mort de mes deux enfants.

Du temps qu'elle réfléchissait ainsi, le galop sourd d'un cheval retentit au loin derrière elle.

Le cavalier fronça le sourcil et Marguerite lui vit ensanglanter de ses éperons les flancs de sa monture.

La reine tressaillit d'espérance; évidemment c'était un ami qui les suivait et son cœur battit plus fort, car, un seul homme était capable de se lancer ainsi, seul à leur poursuite; cet homme, c'était Buridan.

Ah! s'il pouvait les atteindre, Gaulthier et elle étaient sauvés.

Mais, les atteindrait-il?

Le cavalier, dont le visage était devenu de plus en plus sombre, avait tiré son épée et son compagnon l'avait imité.

Le galop du cheval se rapprochait et la monture de la reine avait une allure folle.

— De grâce, Messire, cria-t-elle à son gardien, arrêtez et livrez bataille à cet homme ; mais je ne puis aller plus loin.

— Si je m'arrête Madame, répondit l'autre, avant que de froisser mon épée contre celle de ce cavalier, je vous tuerai vous et le sire d'Aulnay ; car, si je succombais, vous deviendrez libre, et j'ai reçu l'ordre de vous empêcher de reconquérir la liberté, dussé-je pour cela vous ôter la vie.

— Fuyez donc, Messire, répliqua la reine d'un ton méprisant.

Le cavalier tressaillit, mais lança son cheval à fond de train.

En ce moment Buridan invectivait les fugitifs, leur reprochant leur lâcheté, les sommant de s'arrêter, s'ils étaient dignes de porter l'épée qui leur pendait au côté.

Le cavalier blêmit.

— M'engagez-vous votre parole, Madame, de ne pas fuir, si j'attends cet homme? gronda-t-il entre ses dents, mis hors de lui par les insultes du capitaine.

— Je vous engage ma parole au contraire de fuir par tous les moyens possibles, répliqua la reine.

La fuite continua plus pressée, plus haletante.

— Il est sur vous, cria triomphalement Marguerite, au moment suprême où dans les spasmes de son agonie, le cheval de Buridan se lançait en avant.

Mais, c'était son dernier effort et, comme nous l'avons vu plus haut, le capitaine demeura sur la route, à côté du cadavre de sa monture, tandis que les fugitifs disparaissaient derrière un bouquet d'arbres.

Au bout de quelque temps la reine s'adressa à son compagnon.

— Je me sens défaillir, Messire, murmura-t-elle, d'une voix faible, et mon cheval n'en peut plus; arrêtez un moment, je vous en conjure, sinon pour moi du moins pour cette pauvre bête.

Le cavalier fit halte, se dressa sur ses étriers et inspecta l'horizon.

Tout était calme; aucun bruit ne s'entendait, aucune silhouette ne se montrait.

Alors, se tournant vers la reine, il lui dit avec un semblant de douceur dans la voix.

— Reposez-vous, Madame.

— Merci, Messire, répondit-elle avec cette harmonie enchanteresse qui avait séduit tant d'amants, merci d'avoir eu pitié, non pas de la reine, mais de la femme; cette rude chevauchée m'a brisée.

Comme elle achevait ces mots, elle se pencha en arrière, feignant de se pâmer.

Les bras du cavalier se trouvèrent derrière elle à propos pour la retenir.

Elle avait baissée ses paupières, mais à travers ses cils, elle voyait le cavalier la couvrir d'un regard de feu, et ses narines se gonfler dans un vent de passion et de bestialité.

Lentement, elle revint à elle, entr'ouvrant ses lèvres pour laisser voir l'émail éclatant de ses dents, se cambrant, pour faire valoir les avantages de sa gorge, soulevant comme avec peine ses paupières, pour envelopper son compagnon de l'effluve magnétique de son regard.

— Je ne me sens pas bien, messire. balbutia-t-elle, alanguie. Mettez le comble à vos bontés en me permettant de quitter la selle quelques secondes.

Ce disant, elle passait la main sur son front comme pour en chasser de subites vapeurs.

En un bond, le cavalier fut à terre et présenta son genou à la reine pour lui permettre de descendre.

— Merci, dit-elle en lui envoyant une œillade qui le fit frissonner jusqu'au cœur.

Puis elle s'éloigna de quelques pas, marchant doucement, épiant, sans en avoir l'air, la contenance du cavalier.

Soudain Marguerite, comme frappée d'un mal subit, porta la main à sa poitrine; puis, battant l'air de ses deux bras, elle tomba à la renverse, en poussant un sourd gémissement.

Dans sa chute, ses cheveux s'étaient dénoués, l'enveloppant d'une nappe d'or en fusion! et sa gorgerette s'était si habilement dérangée que l'un de ses seins d'albâtre tranchait, par

sa blancheur marmoréenne, sur le drap noir de sa robe de voyage.

Le cavalier se précipita, tomba à genoux et, soulevant la tête de la reine, la pressa sur sa poitrine, éperdu à la vue des richesses qui, subitement, lui étaient dévoilées.

Le soldat, planté sur sa selle, tenant en bride les deux autres chevaux, demeurait immobile.

— Par l'enfer! gronda le cavalier, perdant la tête au contact de la peau chaude et parfumée dont les effluves secrètes lui montaient au cerveau, par l'enfer! double mécréant, au lieu de rester comme une statue, cours donc au ruisseau que nous avons rencontré il y a cinq cents pas, et rapporte ici de l'eau dans ton casque.

Et il ajouta rudement, pour racheter l'émotion de sa voix :

— Nous avons l'ordre de conduire la prisonnière saine et sauve à Pierrefonds, mais non pas de l'y conduire à l'état de cadavre.

Le soldat se jeta à bas de son cheval et disparut bientôt en courant.

— Madame! murmura le cavalier, madame Marguerite!

La reine souleva ses paupières, fixa sur son compagnon un regard noyé de langueur et le tint longtemps sous le charme sans prononcer un mot.

Lui, le visage penché sur elle, les yeux luisants comme des braises, les lèvres pincées dans un rictus nerveux, les narines palpitantes, la regardait.

Et soudain son regard se fit suppliant.

Alors, comme se rendant à cette éloquence, Marguerite lui noua autour du cou ses bras blancs, attira contre ses lèvres la bouche du cavalier et la baisa furieusement.

— Marguerite! rugit-il, Marguerite!...

Mais elle le regarda froidement dans les yeux et lui dit :

— Soit... mais il me faut la liberté de ce jeune homme.

Il hésita une seconde entre son devoir et sa passion.

Celle-ci l'emporta.



JOEL LE CAGOULEUX.

— Il sera libre, répondit-il tout bas, comme honteux de sa faiblesse.

— Bien vrai ! murmura-t-elle avec un éclair de triomphe dans la prunelle.

— Foi de gentilhomme.

Elle l'attira à elle, colla ses lèvres aux siennes et, fermant les yeux, pensant à Gaulthier pour étouffer sa rancœur, elle s'abandonna.

— Voici le soldat, dit-elle tout à coup en entendant des pas sur la route.

Le cavalier se redressa et, machinalement, porta la main à sa dague.

Marguerite comprit ce mouvement et, hochant la tête :

— Pauvre diable ! murmura-t-elle ; est-ce bien utile ?

— Un témoin gênant, un traître au besoin, répondit le cavalier.

Puis, s'approchant du soldat qui, sans méfiance, s'avançait vers lui, il lui plongea sa dague jusqu'à la garde dans la poitrine.

Le malheureux poussa un sourd gémissement et tomba raide mort.

Le cavalier le prit par une jambe et le traîna dans le fossé ; puis, enlevant Gaulthier de dessus sa selle, il l'étendit en travers de la route.

Marguerite, alors, s'agenouilla près du jeune homme, le baisa au front et, se relevant :

— Partons ! dit-elle fermement.

Quelques instants après, le cavalier et sa compagne couraient à toutes brides sur la route de Pierrefonds.

Avec sa perspicacité naturelle et sa connaissance approfondie du cœur de Marguerite, Buridan reconstitua aussitôt dans son esprit la scène de séduction que nous venons de raconter et grâce à laquelle son fils lui était rendu.

Le nouveau sacrifice de la reine amena sur les lèvres du capitaine un sourire plein de tristesse.

— Pauvre femme! murmura-t-il, c'est l'expiation qui commence pour elle.

Gaulthier cependant gisait toujours inanimé, la tête renversée en arrière, sur l'épaule de son père, les paupières closes, les lèvres serrées.

Mais la terreur première de Buridan en retrouvant son fils en si pitoyable état avait rapidement fait place à une quiétude relative.

Pendant les longues années qu'il avait couru les grandes routes et bataillé de tous côtés, le capitaine avait acquis, — bien forcément, — dans la science médicale, des notions assez sérieuses pour qu'il pût juger de la gravité de la blessure reçue par Gaulthier d'Aulnay.

Or, le coup de masse d'armes porté par le chef de l'escorte royale avait produit, il est vrai, une terrible blessure; mais cette blessure était plus terrible que dangereuse.

Pendant que Jehan de Sarcelles aspergeait d'eau fraîche le visage du jeune homme, Buridan, avec la pointe de sa dague, lui pratiqua à la saignée du bras une large incision.

Le sang coula d'abord goutte à goutte, noir, épais, comme coagulé, puis plus rapidement et plus clair, enfin, il jaillit en un abondant ruisselet vermeil; en même temps le blessé, poussant un profond soupir, entr'ouvrit les yeux.

Tout d'abord, il promena autour de lui des regards abêtis, cherchant à deviner où il se trouvait.

Puis, soudain, la mémoire lui revint et il s'écria dans un sanglot:

— Ma mère!

Le front de Buridan se creusa d'un pli profond.

— La reine! répondit-il d'une voix sourde, la reine est à Pierrefonds, maintenant... Mais rassure-toi, elle est sauvée.

— Sauvée! répéta le jeune homme, vous dites qu'elle est au castel de Pierrefonds?

— Qu'importe qu'elle soit prisonnière, poursuivit le capitaine avec assurance, je t'affirme, moi, qu'avant peu, elle sera en liberté!

Le visage de Gaulthier, sombre jusqu'alors, s'éclaira d'un pâle sourire.

Puis, d'une voix plus forte, il répliqua :

— Voilà qui me remet le cœur, messire, et... mais qu'attendons-nous pour reprendre notre marche en avant ?

— Te sens-tu donc de force à supporter la selle ?

Pour toute réponse, Gaulthier se redressa, renfermant dans sa poitrine les gémissements que son horrible souffrance était sur le point de lui arracher.

— Vous voyez, dit-il, que ce n'est point de moi que viendra le retard.

Seul peut-être, Buridan comprit le muet stoïcisme du jeune homme, et intérieurement il en fut fier.

Lui-même il l'aida à se mettre en selle, puis, sautant sur son cheval :

— En route ! commanda-t-il.

Et la petite troupe reprit, à moyenne allure, le chemin de Pierrefonds.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon lorsque, par dessus les hautes futaies, nos amis aperçurent les poivrières et les tours du donjon royal.

Un peu avant d'arriver à la lisière, on fit halte, on mit pied à terre et on délibéra.

On reconnut à l'unanimité que le point qu'il s'agissait de régler tout d'abord était le gîte ; il s'agissait en effet d'abriter hommes et chevaux assez habilement pour que nul ne pût soupçonner leur présence aussi près des ouvrages avancés du castel.

Franc Picard avait, on se le rappelle, soumis à ses amis un plan infaillible, disait-il, pour entrer en rapport avec la prisonnière.

Seulement la difficulté, et il la reconnaissait lui-même presque insurmontable, consistait à savoir en quel endroit du donjon la reine était enfermée.

— Une fois que nous serons fixés à ce sujet, disait-il d'un ton badin, le reste ne sera plus qu'un jeu.

Et il ajouta en s'adressant à Buridan :

— Je m'en vais réfléchir à cela du temps que vous allez vous occuper de trouver un gîte pour tous ces gens-là.

Et le capitaine, rempli de confiance dans la cervelle inventive du jouvenceau, avait emmené toute sa troupe sous bois, le laissant seul adossé au tronc d'un hêtre énorme.

Un moment, il demeura dans cette posture, immobile, les yeux fixés vaguement sur les glacis du donjon, réfléchissant à la difficulteuse mission qu'il avait acceptée, cherchant par quel moyen il pourrait bien se procurer le renseignement qui devait servir de base aux opérations de Buridan.

Machinalement, et sans prendre garde, Franc-Picard avait abandonné son abri et marchait maintenant le long des fossés remplis d'eau qui faisaient une ceinture au castel de Pierrefonds.

Sa tournure d'escholier, qui n'avait rien de guerrier, pas même sa fameuse arbalète qu'il avait confiée avec maintes recommandations à Jehan de Sarcelles, sa tournure — disons-nous — ne pouvait inspirer le plus léger soupçon à l'homme le plus méfiant.

L'œil ne pouvait voir en lui qu'un jeune garçon inoffensif, foulant distraitement l'herbe épaisse et fleurie, aspirant la brise chargée des senteurs printannières, et pensant à sa bien-aimée.

Il est vrai, que s'il eut prit fantaisie à un passant de dégrafer le surcot du jouvenceau, on y eut trouvé un solide coutelas parfaitement effilé, redoutablement pointu et emmanché dans une garniture de bois, cerclé de rondelles de fer, arme défensive redoutable en les mains d'un homme qui, comme lui, était habile dans tous les exercices du corps, et dans le maniement des armes de toutes sortes.

Franc-Picard avait cru devoir donner à sa physionomie un air de bonhommie naïve et même bête, qui aurait trompé l'œil le plus perspicace.

Les mains ballantes le long du corps, le surcot et les chausses couverts de poussière, les brodequins trempés dans une flaque boueuse, l'escholier se promenait de long en large, toujours méditant, mais prêt à se transformer soudainement de piéton méditatif en voyageur insouciant.

Tout à coup, derrière lui, il entendit comme un bruit de branches brisées et de feuilles piétinées.

Il se retourna vivement et aperçut à travers les premiers taillis de la fôrêt, un baudet chargé de deux sacs d'aspect respectable, et que conduisait à grand renfort de coups de bâton, un jouvenceau d'air assez niais.

A la vue de ce couple, la cervelle de Franc-Picard fut immédiatement traversée par un rayon lumineux.

Certes, si à ce moment même, on eut demandé à l'escholier quelle raison lui faisait voir dans cet âne et son conducteur des instruments qu'il pourrait utiliser pour la réalisation de ses projets, certes il eût été bien empêché de répondre.

Il agissait d'instinct, poussé par une force supérieure à son raisonnement à faire ce qu'il faisait.

Poursuivi par le bâton et les cris de son conducteur, l'âne allait grand train.

Tout à coup, Franc-Picard vint rouler devant les sabots de l'animal qui, stupéfait, s'arrêta court.

Il en fut de même pour l'ânier qui demeura immobile, frappé de cette apparition soudaine, ni plus ni moins que s'il eut aperçu le diable.

Mais Franc-Picard ne laissa pas au jouvenceau le temps de revenir de sa surprise.

Il se releva, et, clopin-clopant, s'en vint droit à lui, hurlant et tenant sa jambe avec affectation.

— Par le diable ! cria-t-il, ânier de malheur ! que ne sais-tu mieux conduire ta bête, elle ne m'aurait point renversé et foulé aux pieds, comme elle vient de le faire... Crois-tu qu'il y ait des étoiles au ciel, en plein jour, que tu marches le nez en l'air, abruti dans une contemplation qui t'empêche de regarder à tes pieds?... Mais cela ne se passera pas ainsi... il faut que tu payes ta maladresse.

Et, en disant ces mots, l'escholier donnait à sa physionomie un aspect terrible.

— Grâce ! Messire, supplia l'ânier tout interloqué et ne com prenant, de tout ce discours, que les derniers mots.

Franc-Picard ricana.

— Grâce ! exclama-t-il, ton âne maudit m'a-t-il fait grâce de la lourdeur de ses sabots ?

— Mais... bégaya le jouvenceau.

— Il n'y a pas de mais... répliqua l'escholier d'une voix terrible : je te veux étriper pour le moins...

Eperdu, l'ânier tomba à genoux aux pieds de Franc-Picard et, tendant vers lui ses mains suppliantes :

— Grâce ! murmura-t-il d'une voix étranglée, grâce !

L'escholier avait tiré de son surcot son terrible couteau dont il faisait reluire la lame aux yeux terrifiés du jouvencel.

— Grâce ! répéta-t-il, tu oses me demander grâce après m'avoir arrangé de semblable façon.

Ce disant, il prenait une pose superbe qui terrifia davantage encore le pauvre garçon.

— Oh ! Messire, prenez-moi en pitié.

Soudain, les regards de l'escholier de Clermont se firent moins menaçants, le plissement farouche de ses sourcils disparut et, comme ému à la vue de ce désespoir sincère, il dit d'une voix brève :

— Soit... je te veux bien bailler merci... mais à une condition.

— Quelle quelle soit, s'écria l'ânier, que ces paroles rendaient à la vie, je l'accepte,

Franc-Picard eut un geste magnanime.

— Relève-toi donc, ordonna-t-il, et causons.

Ce disant, il s'asseyait sur le gazon et indiquait à l'ânier une place auprès de lui.

— Çà ! commença-t-il, où allais-tu lorsque ton bourriquet m'a piétiné de si insolente façon ?

L'autre étendit le bras dans la direction du château et répondit :

— J'allais au castel de Pierrefonds où, parait-il, on a besoin d'un supplément de victuailles.

Franc-Picard tressaillit et un sourire de triomphe plissa ses lèvres.

— Ainsi, répéta-t-il lentement, tu te rends au castel ?



Éperdu, l'ânier tomba à genoux aux pieds de Franc-Picard. (Page 1888.)

— Oui, Messire, répliqua l'ânier, j'y vais porter ce que vous voyez là sur mon âne, car il est arrivé nombreuse compagnie et on s'est trouvé subitement à court de provisions.

— En vérité, fit Franc-Picard d'un ton insouciant.

Puis il ajouta avec plus d'indifférence encore :

— Et... connais-tu quelqu'un au castel?

L'autre eut un gros rire bête.

— Eh bien! qu'as-tu donc? demanda Franc-Picard surpris de cette hilarité intempestive.

L'ânier reprit soudain son sérieux.

— C'est vrai, répliqua-t-il, Votre Seigneurie ne peut pas savoir...

— Non... mais quand tu m'auras dit, je saurai.

— Apprenez-donc que le maître des cuisines est un parent à moi.

L'escholier eut un frisson de joie.

— Ah bah! fit-il.

— Oui, poursuivit l'ânier; il m'a même attaché à sa personne pour faire les commissions, et c'est à lui que je vais livrer cette charge.

Cette fois, Franc-Picard laissa éclater son contentement.

— Par Notre-Dame! s'écria-t-il, tu es un brave garçon... Autant je te voulais étriper tout à l'heure, autant à présent je te veux du bien.

Et, dignement, il tendit ses mains à l'ânier qui les baisa avec ferveur.

— Mais, par Jupiter! continua l'escholier, ne te crois pas quitte avec moi, à si bon compte... Je te veux, dès à présent, considérer comme mon camarade... mon ami...

— Ah! Messire, balbutia l'ânier suffoqué par tant de cordialité.

— Et d'abord, poursuivit Franc-Picard, veux-tu savoir qui je suis?

— Dame! répondit l'autre avec logique, on aime toujours à savoir le nom de ses amis.

— On me nomme Jehan de Moulin, et, à la cour de Bourgogne, d'où je viens, j'ai pour mission de charmer les heures tristes de messire le duc, par mon art à chanter et à pincer de la viole.

L'ânier joignit les mains dans un geste admiratif.

— Eh quoi! messire! exclama-t-il, seriez-vous un de ces merveilleux conteurs qui s'en vont, de château en château,

chanter les prouesses des seigneurs, et débiter aux dames les doux lais d'amour?

— Il en est ainsi que tu viens de le dire...

Mais il s'interrompit en surprenant le regard étonné que le jeune paysan venait de lancer de son côté.

— Eh! eh! dit Franc-Picard, tu remarques sans doute que quelque chose manque à mon accoutrement?... Tu cherches ma viole?...

— En effet, murmura l'ânier en rougissant.

— Je n'ai point coutume de la faire voyager inconsidérément, car c'est un instrument précieux qui représente toute une fortune; aussi l'ai-je soigneusement cachée dans le gîte où je suis descendu hier.

Cette explication satisfit entièrement l'ânier.

Alors Franc-Picard, jugeant inutile d'insister sur ce point, lui demanda brusquement :

— Mais, toi-même, comment t'appelles-tu, l'ami?

— On me nomme Torgnicole, Jacques de mon petit nom; ma mère s'appelle Hermance et mon père Hurteau du Vallon, et...

L'escholier étendit la main en souriant.

— Là! là! fit-il, il me suffit ainsi... Point n'ai besoin de ta généalogie, maître Torgnicole.

— Je suis votre serviteur, Messire... mais en quoi puis-je vous servir?

Franc-Picard devint subitement sérieux, et prenant les mains de l'ânier :

— Je vais te prouver, dit-il d'une voix grave, que je te considère comme mon ami en te confiant un secret.

Les yeux du paysan s'ouvrirent et il avança le cou en répétant :

— Un secret!

— Voici la chose, dit Franc-Picard... comme je te l'ai dit tout à l'heure, mon métier est de chanter — mais, comme tout poète j'ai le cœur tendre et facile à prendre... Or, j'ai le cœur pris...

Torgnicole fixait sur son nouvel ami des regards ahuris.

— C'est-y, murmura-t-il, que vous aimez une femme.

— Tu l'as dit, répliqua l'escholier d'un ton langoureux.

Et il ajouta en baissant la voix.

— Ce matin, courant par les chemins, j'ai rencontré une dame donc la beauté a fait sur moi une impression telle que j'en suis fou, et que j'ai décidé de mourir si je ne puis la revoir et lui avouer mon amour.

L'ânier avait l'âme naïve et tendre; en entendant Franc-Picard parler de se donner la mort, il poussa un gémissement.

— Jésus-Dieu! fit-il, vous penseriez à vous périr!... mais c'est de la folie.

Franc-Picard secoua douloureusement la tête.

— A quoi bon vivre, murmura-t-il... et cependant, si tu voulais.

Le paysan leva les bras au ciel.

— Si je voulais, dites vous, Messire... mais assurément que je veux.

Et il ajouta:

— Qu'est-ce que je dois vouloir?

Franc-Picard parut hésiter; puis prenant soudain une décision :

— Écoute, dit-il, en montrant les tourelles du château, celle que j'aime est là-dedans.

Torgnicole bondit.

— Là-dedans! répéta-t-il, serait-ce donc la dame qui faisait partie de la troupe pour laquelle mon oncle m'envoie chercher des provisions.

— Je n'en suis pas certain, car j'ai perdu sa trace; mais j'en ai le pressentiment... il faudrait donc que tu t'en assures.

— Rien n'est plus facile. Je demanderai cela à maître Poulain.

— Qu'est cela, maître Poulain ?

— Mon oncle, le chef des cuisines.

— Ah! fort bien... mais il est autre chose que je désirerais savoir également.

— Et quelle est cette chose, Messire? demanda l'ânier.

— L'endroit précis où se trouve dans le château le logement de cette dame.

Le paysan ne put retenir un cri de surprise.

— Jésus Dieu! murmura-t-il, voilà un singulier désir!

Franc-Picard lui jeta en dessous un regard perçant pour analyser le sentiment auquel il devait attribuer ces mots.

Mais il n'eut pas de peine à se convaincre qu'ils n'étaient dictés que par une surprise naïve.

Alors, il s'empressa de répondre.

— Ah! heureux Torgnicole! on voit que tu ne connais pas l'amour ni ses tourments.

— Çà, c'est vrai, repondit l'ânier, jusqu'à présent je n'ai point rencontré de filles à mon goût.

Et il poussa un gros soupir.

— Le regretterais-tu! exclama Franc-Picard... Ah! tu ne sais pas apprécier ton bonheur!... mais tu verras, lorsque tu auras le cœur et l'esprit remplis d'une femme dont la fatalité te tiendra séparé, tu verras que tu éprouveres un soulagement à t'en aller rôder sous ses fenêtres, à apercevoir sa silhouette à travers les verrières, à chanter des airs amoureux, quand bien même ils ne devraient pas être entendus d'elle.

Il avait prononcé ces mots d'une voix mouillée de larmes qui fit grande impression sur le jeune paysan.

Ce que voyant, le faux troubadour ajouta :

— Donc j'ai composé en l'honneur de ma dame des vers charmants que je veux lui réciter sur un air tendre, également de ma composition, et c'est pourquoi...

Torgnicole frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Je comprends, s'écria-t-il, le pourquoi du renseignement que vous désirez avoir.

— C'est bien heureux, pensa Franc-Picard.

L'ânier s'était levé.

— C'est fort bien, dit-il, j'ai compris, je pars.

L'escholier l'arrêta par sa souquenille.

— Hola! fit-il, un mot encore; il importe de ne pas donner des soupçons à l'époux de cette noble dame qui pourrait bien me faire brancher haut et court à quelque arbre, s'il apprenait que j'ai osé levé les yeux sur son épouse.

Torgnicole hocha la tête en marque d'approbation.

— C'est assez mon avis, pensa-t-il..

— Donc, poursuivit Franc-Picard, il importe que ton oncle non plus, n'ait aucun soupçon sur le motif que te fera l'interroger; sinon il est certain qu'il n'aura rien de plus pressé que d'en aller avertir l'époux de mon aimée.

La dure cervelle de l'ânier parut saisir fort bien cette logique, car Franc-Picard l'entendit murmurer

— En effet... cela paraît clair.

— En conséquence, continua l'escholier, il va falloir être malin, interroger maître Poulain avec habileté et lui arracher, sans qu'il s'en doute, les renseignements dont j'ai besoin.

— Compris, fit l'ânier en saisissant son baudet par la bride, on tâchera d'être aussi intelligent que possible.

Ce disant, il clignait de l'œil d'un air malin.

Il avait déjà fait quelques pas que, soudain, il s'arrêta et se retournant.

— Où vous retrouverai-je, Messire, demanda-t-il, et dans combien de temps?

— Eh! par Notre-Dame! ici même, s'il te convient.

— A votre aise.

Et pendant que Franc-Picard s'enfonçait dans le fourré, maître Torgnicole, tirant après lui son baudet, prenait le chemin du castel.

L'absence du jouvenceau dura près de deux heures.

Franc-Picard, tellement son impatience était grande, allait et venait fébrilement sous les arbres, supputant à part lui les chances que pouvait avoir la tentative de l'ânier.

Enfin, dans le grand silence de la campagne, une voix sonore, résonnant comme une fanfare, retentit; c'était le baudet qui manifestait sa joie de se trouver en liberté, après avoir séjourné, deux heures durant, dans la cour du castel.

Derrière lui, Jacques Torgnicole marchait allègrement, siffiotant entre ses dents et faisant claquer son fouet.

A sa vue, Franc-Picard sentit son cœur battre dans sa poitrine.

Le jeune paysan avait-il pu obtenir les renseignements qu'il désirait avoir? ces renseignements étaient-ils satisfaisants, c'est-à-dire allaient-ils permettre aux amis de Marguerite de Bourgogne de mener a bien le plan formé pour sa délivrance?

Vivement il s'avança au-devant de l'ânier.

— Eh bien! demanda-t-il avec anxiété dès qu'il fut à portée de la voix.

Pour toute réponse, l'autre éclata de rire, fendant sa bouche jusqu'aux oreilles.

— Eh bien! répéta l'escholier de Clermont que cette hilarité intempestive irritait.

L'ânier regarda Franc-Picard d'un air malin.

Puis, mettant un doigt sur sa bouche.

— Je sais, murmura-t-il, tout ce que vous m'aviez chargé de savoir.

L'escholier poussa un cri de joie et saisissant le jouvenceau par le bras.

— Parle, exclama-t-il, parle... qu'as-tu appris?

— Un moment... fit l'autre; que me donnerez-vous en échange?

Franc-Picard eut un haut-le-corps :

— Par Notre-Dame! gronda-t-il, que signifie cette prétention?

Jacques Torgnicole prit un air suppliant.

— Excusez-moi, Messire, répondit-il : il ne s'agit point de prétention... ou je me serai mal expliqué... c'est une prière que je désire vous adresser...

L'escholier haussa les sourcils, en signe d'étonnement.

— Je t'écoute, fit-il.

— Eh bien! voici la chose... je désirerais que vous me chantiez un de vos lais d'amour...

Franc-Picard ne peut retenir un joyeux éclat de rire.

— Que je te chante quelque chose! moi! exclama-t-il... en vérité voilà une singulière idée! et je me demande qui a bien pu te fourrer cela dans la tête.

— N'êtes-vous pas trouvère?...

Et mis en défiance par l'étonnement même de l'escholier, il ajouta :

— Du moins, vous me l'avez dit.

Franc-Picard se mordit les lèvres.

— C'est juste, dit-il, c'est juste... eh bien, c'est chose convenue... Raconte-moi ce que tu as appris là-bas, et ensuite je me rendrai à ton désir.

Le visage de Jacques Torgnicole s'illumina d'une joie radieuse.

— La dame de vos pensées, dit-il, est en effet arrivée ce matin au château de Pierrefonds, accompagnée d'un seul cavalier... à propos, pensez-vous que ce cavalier soit son mari ?

L'escholier dissimula un sourire.

— Mais, je pense, murmura-t-il... ou du moins, je n'ai aucune raison de supposer qu'il n'en soit pas ainsi... mais pourquoi cette question ?

— Parce que mon parent, maître Guillaume Poulain m'a éclaté de rire au nez lorsque je lui ai parlé de cela...

Et il ajouta d'un ton de confidence :

— C'est comme cette dame... ce doit être une grande, une très grande dame.

— En vérité, fit Franc-Picard en jouant la surprise... et qui te fais supposer cela ?

— Les respects dont tout le monde, au castel, paraît l'entourer... Comme je causais avec maître Poulain, dans la cour d'honneur, cette dame l'a traversée, tout près de moi, pour se rendre à son logis.

— Ah !

— A ce moment-là, je demandais à mon parrain s'il savait en quelle partie du château cette dame allait habiter... peut-être a-t-elle entendu ma question, car elle a brusquement relevé la tête, et m'a regardé d'un air tout drôle.

— Cela lui a sans doute semblé indiscret, fit observer Franc-Picard.

— Peut-être bien... car cela a semblé ainsi à Guillaume Poulain, qui a refusé de me répondre.



Quant à Marguerite elle demeura, jusqu'à la tombée de la nuit, encadrée au rebord de la fenêtre. (Page 1903.)

Franc-Picard serra les poings et grommela entre ses dents des paroles que l'ânier n'entendit point.

— En ce cas, demanda-t-il tout haut, comment as-tu fait pour te procurer les renseignements?

— J'ai surpris une conversation entre le cuisinier, mon parent,

et le gouverneur lui-même, et c'est ainsi que j'ai appris que la dame avait pour habitation la Tour-Noire... tenez, celle-ci.

Et Jacques Torgnicole designait du bout de son fouet une des grosses tours placées à l'angle du castel.

— Mais, fit observer Franc-Picard, à quel étage penses-tu ?...

L'autre se mit à rire.

— Il n'y a pas d'erreur possible à ce sujet, répliqua-t-il, vu que tout l'intérieur de la tour a été détruit par un incendie, il y a quelques années, sauf l'appartement dont vous voyez la fenêtre, précisément de ce côté.

Et, comme Franc-Picard, la main sur les yeux en guise d'abat-jour, cherchait à se reconnaître, l'autre ajouta :

— Au surplus, c'est la seule fenêtre qui ne soit point grillagée.

Et il murmura d'un ton plaisant :

— Hein ! voilà une petite particularité qui ne doit pas vous déplaire.

— Comme bien tu penses, répliqua l'escholier sur le même ton.

Et, comme il faisait un mouvement pour s'en aller, l'autre le retint par son surcot.

— Eh ! là ! fit-il en faisant la grimace.

— De quoi ? demanda Franc-Picard.

— Vous oubliez nos conventions, Messire.

— Lesquelles ?

— Comment ! lesquelles ! mais, par Jésus ! n'aviez-vous pas promis de me payer mes renseignements ?

Franc-Picard éclata de rire.

— Ce n'était donc point une plaisanterie ?

— Que non pas.

— Mais ce n'est ni le lieu, ni l'heure.

— Vous avez promis.

Et l'ânier se cramponnait à son compagnon.

— Peste soit de l'importun ! grommela celui-ci.

Et son premier mouvement fut d'envoyer à Torgnicole une bourrade qui le débarrassât de lui ; mais il réfléchit que mieux valait s'en séparer amicalement plutôt que de s'en faire un ennemi susceptible d'éveiller des soupçons dangereux dans l'esprit des gens du castel.

Il dissimula donc sa mauvaise humeur sous un sourire contraint.

— Eh bien ! maître Jacques, dit-il, seyez-vous là et prêtez-moi une oreille attentive.

Puis, prenant au milieu du taillis une pose pleine de prétention dont ses amis du pays latin eussent certainement pouffé de rire, il commença d'une voix déclamatoire la ballade suivante :

Las ! je me plains d'amour et de ma dame,
Et de mes yeulx dont j'ay veu sa beauté;
Et oultre plus, je me plains d'une femme
Qui, contre moy a le conseil donné.
Dont j'ai déjà tant de mal enduré,
Qu'il me fauldra, par deffaulte de joye,
Aller criant, comme tout forcené,
Que hez ma dame que tant aymer souloye.

Car, sé pitié, son très doulx cueur n'entame,
A me donner ce que j'ai désiré,
J'yray mourir, ainsy qu'un homme infâme,
Tout hors de sens et si désespéré,
Qu'après ma mort il ne sera parlé,
Plus loin dix fois que d'icy en Savoye,
Et lors diray pour plus estre blasmé :
Je hez ma dame que tant aymer souloye.

Si je le dy, je jure sur mon âme,
Que se sera contre ma volonté,
Je prye à Dieu qu'il n'y puist avoir âme,
A celle fin qu'il ne soit raporté,
Car jasait ce qu'elle m'ait courroucé,
Tout qu'on peut plus, cent mille fois mourroye,
Avant que j'eusse ne dit, ne proféré :
Je hez ma dame, que tant aymer souloye.

Franc-Picard avait déclamé cette ballade de façon burlesque et déclamatoire, surveillant du coin de l'œil l'attitude recueillie de son auditeur, riant sous cape de la piété avec laquelle celui-ci l'écoutait.

Quand l'escholier eut terminé, Torgnicole se leva d'un bond, courut au poète et lui saisissant les mains, les lui secoua avec une énergie brutale qui témoignait de son enthousiasme.

— Par Jésus ! s'écria-t-il, tandis que des larmes d'attendrissement roulaient au bord de ses paupières, par Jésus ! vous êtes le roi des trouvères et les moments que je viens de passer sont certainement les plus beaux de ma vie.

Franc-Picard dut faire appel à toute la force de sa volonté pour réprimer le fou rire qui s'emparait de lui.

— Par Apollon, Dieu de la poésie ! répondit-il, tu es trop aimable, ami Torgnicole... mais, maintenant que, de part et d'autre nous avons tenu nos engagements, m'est avis que nous nous rendions chacun à nos affaires.

Ce disant, et sans attendre la réponse de l'ânier, l'escholier tourna les talons et laissa le sensible et poétique paysan tout interloqué par cette fuite précipitée.

C'est que Franc-Picard avait hâte d'annoncer à ses amis la bonne nouvelle qu'il tenait de son nouvel ami.

Il courut, tout d'une traite, à travers les fourrés et les taillis, jusqu'à l'endroit où la petite troupe s'était établie et, en quelques mots, mit ses compagnons au courant de ce qu'il avait fait et de ce qu'il venait d'apprendre.

A mesure qu'il parlait, il voyait autour de lui les fronts s'éclaircir ; quand il eut fini, ce fut une explosion de joie. D'un même mouvement Buridan et Gaulthier s'étaient emparés chacun d'une main du jeune homme et la pressaient avec effusion.

Puis tout à coup Buridan s'écria :

— Nous n'avons point de temps à perdre... plus tôt nous agirons, mieux ce sera, car nul ne peut prévoir les événements.

Franc-Picard avait pris des mains de Jehan de Sarcelles l'arbalète qu'il lui avait confiée ; puis s'adressant au capitaine :

— Je suis à vos ordres, dit-il.

Alors, Buridan, fit un signe à Gaulthier d'Aulnay, et précédé de Franc-Picard, les deux hommes se mirent en marche dans la direction de la lisière de la forêt, vers l'endroit même où quelques instants auparavant, l'escholier avait quitté Jacques Torgnicole.

— C'est là, fit l'escholier en étendant la main vers la fenêtre qui lui avait été indiquée comme celle de l'appartement dans lequel était enfermée Marguerite de Bourgogne.

— Ma mère ! murmura Gaulthier d'un accent douloureux.

Buridan fit signe à ses deux compagnons de demeurer tapis sous le feuillage. Quant à lui, il s'avança en rampant jusqu'au bord du fossé qui formait un ceinture d'eau au castel de Pierrefonds.

Dissimulé derrière une roche, étendu à terre, le menton entre les paumes de sa main, le capitaine demeura quelque temps immobile, examinant avec soin le château, calculant la hauteur de la fenêtre, la profondeur et la largeur du fossé.

Cette inspection et ces calculs une fois terminés, le capitaine revint vers l'endroit où l'attendaient Gaulthier d'Aulnay et Franc-Picard.

— Et bien! demandèrent-ils aussitôt.

— La chose est fort possible; mais il faudra une barque pour traverser le fossé.

— Bast! fit Franc-Picard avec assurance, nous en trouverons une, et à défaut, nous fabriquerons un radeau avec des branches et des troncs d'arbre.

— Soit, dit Buridan; maintenant es-tu certain de toi et de ton arbalète?

Un éclair brilla dans la prunelle du jeune homme.

— Douter de mon adresse est une insulte, fit-il d'un ton mécontent.

Le capitaine calma d'un geste sa mauvaise humeur, et tirant de son escarcelle un parchemin, il le tendit à l'escholier en disant

— Assieds-toi et écris.

Franc-Picard, bien que harnaché en guerre, n'en avait pas moins son inévitable écritoire qui ballottait à sa ceinture à côté de sa dague.

Il prit dans son étui une plume d'oie, et la trempant dans l'encrier :

— Je suis à vos ordres, capitaine, dit-il.

Buridan réfléchit un moment et dicta le billet suivant :

« Madame, ceux qui vous aiment sont ici; ce soir, à l'heure de nonnes, si vous êtes disposée à reconquérir votre liberté, allumez une cire et faites-la paraître et disparaître par trois fois devant votre fenêtre : puis éteignez-la, ouvrez votre verrière. Alors un trait d'arbalète tombera dans votre chambre, vous apportant une cordelette sur laquelle vous n'aurez qu'à tirer pour amener une échelle de corde; vous l'assurerez fortement en la laissant pendre au dehors... le reste nous regarde. »

Le parchemin fut enroulé, puis attaché solidement autour d'un des virolets dont Franc-Picard avait eu la précaution d'arracher l'armature de fer; puis le jeune homme plaça le projectile dans son arbalète et se prépara à tirer.

Lentement il épaula, visa longuement la fenêtre, pressa progressivement la détente, et enfin, un claquement se fit entendre, le trait partit en sifflant, crèva l'un des croisillons enchâssés de plomb de la verrière, et tomba au milieu de la chambre dans l'un des coins de laquelle Marguerite était étendue, réfléchissant.

La reine pensait à la fois à Buridan, à Gaulthier d'Aulnay et à ce capitaine d'archers dont elle était maintenant prisonnière.

Au bruit de la verrière, volant en éclats, elle poussa un cri d'effroi, et se levant brusquement, courut jusqu'à la porte de son appartement pour appeler du secours.

Mais ses regards étant tombés sur le virolet qui était sur le plancher, elle tressaillit en apercevant le parchemin qui y était enroulé.

Saisie d'un secret pressentiment, elle s'arrêta, se baissa, ramassa le virolet qu'elle cacha dans son sein, après en avoir détaché la missive dont elle prit connaissance hâtivement, tandis que dans son corsage, son cœur battait avec violence.

— Mon Gaulthier! s'écria Marguerite, ivre de joie à la pensée de revoir son fils.

Elle se précipita vers la verrière, l'ouvrit et se pencha au dehors.

Au loin, de l'autre côté des fossés, sur la lisière de la forêt, il lui sembla voir au-dessus des buissons trois silhouettes humaines et trois chaperons qui s'agitaient en l'air.

Vivement elle détacha une écharpe enroulée autour de sa taille et la laissa flotter au gré du vent.

Alors la brise apporta jusqu'à elle comme l'écho affaibli d'une exclamation joyeuse.

Puis, les chaperons disparurent, et les hommes s'enfoncèrent sous bois.

Quant à Marguerite elle demeura, jusqu'à la tombée de la nuit, accoudée au rebord de la fenêtre, les yeux perdus dans le vague, l'âme bercée par l'espoir de sa prochaine délivrance.

CHAPITRE XCVIII

Où il advient une singulière mésaventure à Gaulthier d'Aulnay.

La reine demeura ainsi de longues heures; plus le moment approchait où allait se jouer cette partie terrible de laquelle son existence dépendait et plus son cœur, tout d'abord joyeux, se serrait comme sous l'empire d'un funèbre pressentiment.

Soudain, elle tressaillit à la pensée qu'elle commettait peut-être une imprudence en demeurant ainsi à cette fenêtre.

D'un moment à l'autre, le capitaine des archers, son nouvel amant — et ses lèvres se plissaient avec amertume à ce souvenir — le capitaine pouvait venir, et qui sait, peut-être cette fenêtre, cette attitude songeuse, lui inspireraient-elles des soupçons.

Brusquement, elle referma la verrière, et alla s'asseoir au fond de la pièce sur un siège, dans le coin le plus obscur, craignant que ses secrets désirs de liberté ne se lussent sur son visage.

En ce moment la porte s'ouvrit et le capitaine parut sur le seuil.

— Aurais-je le malheur de vous importuner, madame? demanda-t-il en s'inclinant respectueusement?

Cette question était toute naturelle; mais il sembla à Marguerite qu'elle était faite sur un ton singulier et que le capitaine lui lançait en même temps un regard étrange.

Elle se fit violence et répondit avec un léger tremblement dans la voix.

— Me gêner! Messire, et pourquoi cela, je vous prie?

Nonchalamment, elle lui tendit la main, sur laquelle il se courba pour y déposer un baiser.

Mais cette main avait un frémissement nerveux qui le surprit.

Du coin de l'œil, il regarda Marguerite et, malgré les efforts de la reine pour paraître calme, il eut le pressentiment qu'une pensée secrète l'agitait.

Aussi, sans dissimuler, il lui demanda :

— Seriez-vous malade, madame? il me semble que votre physionomie n'est point telle qu'elle était tantôt.

A cette question faite à l'improviste, la reine sentit une inexprimable angoisse lui étreindre le cœur.

Elle releva la tête et regarda l'officier bien en face, plongeant ses yeux au fond des siens pour chercher à lire dans son âme.

Mais l'officier ne lui offrit qu'un visage calme, impassible, dans lequel aucun muscle ne bougeait.

Alors elle abaissa ses paupières et répondit :

— Sans doute, Messire, sont-ce les fatigues du voyage qui se reflètent sur mon visage... Je suis brisée.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix dolente qui parut faire sur l'officier une vive impression.

Il s'empressa de répliquer :

— Croyez, Madame, que mon cœur seul s'est ému et que ma question, toute d'intérêt, ne peut être attribuée à aucun autre sentiment.

Il avait mis dans ses paroles une telle ardeur que, malgré elle, la reine rougit.

Il ajouta en baissant un peu la voix :

— Je venais vous dire, madame, combien les bontés qu'il vous a plu de m'octroyer durant le voyage avaient produit d'impression sur moi, et vous assurer que jamais vous n'auriez un chevalier plus dévoué et plus fidèle.

Ce disant, il lui avait pris les mains et avait mis un genou en terre.

La reine étouffa un soupir.

A travers ses longs cils, elle jeta un rapide regard sur son compagnon et remarqua son visage, qu'un flot de sang empour-



Ce disant, il saisissait Marguerite, l'enlevait entre ses bras nerveux et courait à la fenêtre. (Page 1909.)

prait soudain, et ses yeux dans lesquels ses secrets désirs mettaient une flamme.

Elle eut comme un geste de dégoût, toute entière à la pensée de Gaulthier et de Buridan ; et elle eut la velléité de résister et de chasser cet homme.

Mais aussitôt elle réfléchit que peut-être, en agissant de la sorte, elle éveillerait les soupçons de l'officier, tandis qu'en se sacrifiant une fois encore elle les endormirait complètement.

La liberté valait bien ce nouveau sacrifice.

Elle se renversa en arrière, fermant les yeux et entr'ouvrant les lèvres, penchant la tête dans une pose pleine d'abandon et de morbidesse.

L'officier, affolé d'amour, oublia tout; d'un bras il enlaça Marguerite, de l'autre il attira à lui cette tête adorable, et, collant ses lèvres aux siennes y déposa un baiser brûlant.

Quand la raison lui fut revenue, il demeura là, prosterné, couvant des yeux la reine qui, pâmée dans une pose pleine de nonchalance, le regardait, en silence, tandis qu'un sourire étrange découvrait l'émail de ses dents.

Puis, soudain, il pâlit, son front se plissa soucieusement, et il ouvrait la bouche pour parler, lorsque Marguerite lui dit d'une voix douce et comme brisée :

— Ne vous semble-t-il pas, Messire, que la nuit est bien noire maintenant, et que l'heure est venue pour chacun de nous de prendre un peu de repos?... Vous plairait-il, en conséquence, de me laisser seule céans?... Demain nous nous reverrons.

Il parut à l'officier que la reine avait prononcé ces derniers mots de singulière façon; aussi, malgré lui, malgré sa force de volonté, il répondit d'un ton sec :

— Demain, assurément, Madame, et d'autres jours encore, s'il plaît à Dieu.

Marguerite eut un léger sourire; mais, si léger qu'il fût, il n'échappa pas au capitaine, qui riposta d'un ton un peu railleur :

— En vérité, Dame, n'êtes-vous point maîtresse en ce castel?

— Sauf votre bon plaisir.

Il étendit la main.

— Celui du roy, Madame, voulez-vous dire.

— Du roy!...

— ... Dont je suis l'humble serviteur.

— N'êtes-vous point également celui de la reine?

— Son plus dévoué, assurément.

— Et...

— Et, fit l'officier, en achevant la pensée de Marguerite, l'admirateur passionné de Marguerite de Bourgogne.

Elle fit un brusque mouvement.

— N'est-ce donc point être celui de la reine de France? demanda-t-elle.

— Hélas! non, répondit l'officier, en ce moment du moins..., car je suis féal sujet du roy, notre sire, et...

— Et trop amoureux de moi pour m'obéir au cas où mes commandements seraient contraires à ceux du roi mon époux, qui veut que vous me gardiez prisonnière en ce castel.

— Et cela me rend trop heureux, Madame, pour que je ne vous garde pas avec toute la vigilance possible.

Marguerite inclina la tête, toute souriante, en murmurant d'une façon quelque peu narquoise :

— Pour moi, en cet instant du moins, je partage votre bonheur.

L'officier fut surpris désagréablement par ce nouveau sourire et pinça imperceptiblement les lèvres.

— Mais, poursuivit la reine, en dissimulant mal un bâillement, je vous serais mille fois reconnaissante, Messire, en me laissant seule. J'ai besoin de repos.

L'officier déposa un baiser sur la main que lui tendait Marguerite, s'inclina respectueusement devant elle et sortit.

Un moment, la reine demeura immobile, écoutant anxieusement s'éloigner sous les voûtes sonores les pas du capitaine, puis quand elle fut bien convaincue qu'elle était seule, elle courut à la porte, poussa le verrou, donna un tour de clé et partit d'un léger éclat de rire, en s'écriant :

— Il ne s'est douté de rien !

Puis, bondissant jusqu'à la fenêtre, elle ouvrit la verrière et se pencha en dehors.

En ce moment, la lune se dégageant des nuages qui la voilaient, laissa couler sa lumière argentée qui permit à Marguerite d'apercevoir sur la lisière du bois, trois ombres qui s'avançaient vers les fossés du château.

— Ce sont eux ! murmura-t-elle.

Et aussitôt, se rappelant les prescriptions de Buridan, elle alluma une cire, la passa par trois fois devant la fenêtre, puis l'éteignit aussitôt.

Alors Marguerite se pencha de nouveau et vit distinctement Franc-Picard, tendre son arbalète.

Elle s'écarta dans un angle de la pièce et bientôt un sifflement aigu traversa l'air, suivi bientôt du bruit produit par le virolet qui tombait sur les dalles.

Ainsi que Buridan l'en avait avertie, à ce virolet était attachée une cordelette sur laquelle elle tira jusqu'à ce qu'elle eut entre les mains l'extrémité d'une échelle de corde qu'elle fixa solidement à l'entablement de la fenêtre.

Puis elle attendit.

En cet instant, tout un monde de pensées assaillit son cerveau : elle se rappela ces soirées d'amour, alors que jeune fille et logée en Tour de Nesle avec son père, elle attendait son amant, le page Lyonnet de Bournonville, la venant voir, en sa chambrette, la nuit, au moyen d'une échelle de soie ; puis sa mémoire, suivant le cours du temps, la mena à cette nuit terrible où le duc l'avait surprise en compagnie du page.

A ce souvenir, elle frissonna, saisie d'un pressentiment de mauvais augure, et fut sur le point de crier à ses amis qu'elle ne voulait point fuir, qu'ils la laissassent subir son destin.

Mais il était trop tard !

Déjà, du bord opposé du fossé, une masse sombre se détachait, un bateau sans doute, sur lequel trois ombres se mouvaient et au milieu du silence de la nuit, le bruit des rames maniées cependant avec précaution, venait jusqu'à elle.

Alors, elle tomba à genoux et joignant les mains, s'abîma dans une fervente prière.

Elle fut brusquement tirée de prostration par le bruit d'un corps tombant à côté d'elle sur le plancher.

Un homme venait d'enjamber l'entablement de la fenêtre et sautait légèrement dans la chambre.

Marguerite poussa un cri de joie en reconnaissant Gaulthier d'Aulnay.

— Ma mère ! s'écria le jeune homme en courant à la reine, les bras grands ouverts.

Elle le saisit et le pressa tendrement sur sa poitrine.

— Toi ! murmura-t-elle, toi ici ! quelle imprudence !

— Eh ! par Notre-Dame ! exclama-t-il, pouvais-je laisser à un autre le soin de vous sauver, ma mère ! ma mère adorée !

Et il ajouta, en entraînant Marguerite vers la fenêtre :

— Venez !... Venez vite !

Mais la mère, toute au plaisir de sentir pour la première fois battre contre son cœur le cœur de son fils, s'absorbait dans une muette contemplation.

— Mon fils ! murmura-t-elle en le regardant avec amour, mon Gaulthier !

— Oui, répliqua-t-il, votre fils bien-aimé, qui vous vient arracher à votre prison... Mais, venez, je vous en supplie ; il n'est point de temps à perdre... Mon père doit s'inquiéter de notre retard...

Marguerite fit un mouvement comme pour suivre le jeune homme ; puis, tout à coup, elle s'arrêta, poussa un léger cri, et, portant ses deux mains à son front, fut tombée si le bras de Gaulthier ne se fût trouvé là pour la soutenir.

— Qu'avez-vous, ma mère ? exclama le sire d'Aulnay.

Elle le regarda un moment avec des yeux frappés de stupeur et répondit à voix basse :

— Je ne sais quelle puissance étrange s'oppose à ce que je marche..., mais je ne puis..., non, je ne puis...

— N'est-ce que cela ! s'écria Gaulthier ; je vous vais porter.

Et comme elle secouait la tête en signe de doute, il ajouta :

— Je suis fort, vous allez voir.... Nouez seulement vos bras autour de mon col... et laissez-moi faire.

Ce disant, il saisissait Marguerite, l'enlevait entre ses bras nerveux et courait à la fenêtre.

Mais, soudain, la porte s'ouvrit avec fracas, et une troupe

d'hommes conduits par le capitaine des archers fit irruption dans la pièce.

— Perdus! s'écria le jeune homme d'une voix désespérée, en abandonnant sa mère et en saisissant son épée.

Mais avant qu'il eut pu se mettre en défense, il était entouré, accablé, désarmé et chargé de liens.

En même temps, la reine était entraînée dans un coin de l'appartement.

— Eh! eh! messire Gaulthier! fit l'officier d'un ton railleur, quelles sont ces nouvelles façons de s'introduire ainsi nuitamment dans un donjon royal?

Le jeune homme garda le silence.

— Savez-vous bien que c'est là crime de lèse-majesté?

Même mutisme de la part de Gaulthier.

L'officier, irrité de ne point recevoir de réponse, frappa du pied avec colère.

— Par le diable! gronda-t-il, ne pourra-t-on vous arracher une parole?

— Qu'ai-je à vous dire? demanda le sire d'Aulnay avec dédain.

Le capitaine des archers fit entendre un ricanement sauvage et riposta :

— Rien peut-être à ces premières observations, beaucoup peut-être à celles qui vont suivre.

Gaulthier tressaillit au ton singulier avec lequel ces mots furent prononcés.

— Savez-vous, Messire, poursuivit l'autre, tout en jouant avec le pommeau de son épée, pourquoi ces hommes que j'ai amenés avec moi sont entrés dans l'obscurité la plus complète au lieu d'apporter des torches pour éclairer la scène, assez bizarre, — vous en conviendrez, — de votre arrestation?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Que m'importe? murmura-t-il.

— Plus peut-être que vous ne pensez.

— Parlez donc nettement, répondit Gaulthier, car je n'ai guère l'esprit à deviner les énigmes.

L'officier fit un pas en avant.

— Vous allez être satisfait, fit-il ; quoique, à vrai dire, le plus mince travail de cerveau vous eût aidé à comprendre pourquoi j'en ai agi ainsi que je l'ai fait... En n'éclairant point cette pièce, je n'éveille point l'attention de vos amis qui vous attendent au pied du Donjon en tenant ferme l'échelle qui pend au dehors de cette fenêtre, et par laquelle vous vous proposiez de descendre en compagnie de dame Marguerite.

Gaulthier poussa un rugissement de colère.

— Trahis ! gronda-t-il, nous avons été trahis !

— Donc, poursuivit l'officier en goguenardant, vos amis vous attendent et, comme vous le disiez tout à l'heure, ils s'étonnent déjà de votre retard ; dans un instant ils s'en impatienteront, et il monteront ici vous arracher aux doux embrassements de Madame... car ils sont sans soupçons aucun... la lune brille trop pour que je puisse penser à les faire entourer et arrêter en bas... et comme j'ai résolu de vous les donner pour compagnons, j'ai voulu que cette scène se passât sans bruit et sans lumière, pour qu'ils montent ici sans crainte... Cependant, pour abréger l'attente, s'il vous convenait de les appeler vous-même et de les prier de vous venir retrouver... sous un prétexte quelconque... L'officier s'interrompit, voyant que Gaulthier avait les yeux fermés et semblait dormir :

— Mais vous ne m'écoutez pas? dit-il.

— Si fait, répondit le jeune homme, je vous ai parfaitement entendu.

— Ainsi vous vous reconnaissez coupable de crime de lèse Majesté?

— En tous points.

— Vous n'ignorez pas le châtiment infligé à ceux qui se révoltent contre l'autorité du roi et portent atteinte à son honneur comme vous avez tenté de le faire?

— Je ne l'ignore pas.

— Vous savez quels supplices terribles vous attendent?

— Je le sais.

— La torture, l'écartèlement, le bûcher?

— Oui.

— Cela ne vous effraye point?

Pour toute réponse, Gaulthier hocha la tête.

— Vous n'avez point peur de la mort? poursuivit l'officier.

— Il y a si longtemps que je l'appelle, qu'elle ne saurait trop tôt venir, répondit le jeune homme avec fermeté.

— Et si, cependant, je vous évitais un semblable sort?

Une lueur se fit dans l'esprit du sire d'Aulnay, qui vit seulement où en voulait venir le chef des archers.

Néanmoins, il demanda avec candeur :

— Le pourriez-vous, vraiment?

— Je le pourrais, affirma l'autre.

— Et de quelle façon ?

— En remplaçant le supplice par la prison perpétuelle... dont on peut s'échapper un jour où l'autre, quand on ne manque pas d'habileté.

Gaulthier parut réfléchir, puis il dit :

— Votre proposition est tentante, Messire ; mais que faudrait-il faire?

— Vous pencher à cette fenêtre et inviter vos deux compagnons à vous venir rejoindre au plus tôt.

— Mais je ne puis bouger, enserré comme je le suis, dans ces liens.

L'officier fit un geste de la main et répliqua :

— Qu'à cela ne tienne... on vous y portera.

— Faites donc... je suis prêt à vous obéir.

Pendant que se passaient dans l'appartement de Marguerite les événements que nous venons de raconter, Buridan et Franc-Picard, cramponnés à l'extrémité de l'échelle de corde pour en rendre la descente plus facile à la reine, commençaient à s'inquiéter d'un retard inexplicable pour eux.

— Aurions-nous été trahis? demanda tout à coup le capitaine.

— Je ne pense pas, répliqua Franc-Picard ; car, on aurait entendu un bruit de lutte, un cri, un appel ; et rien... tout est calme et silencieux.



Et il posa le pied sur le premier échelon. (Page 1914.)

Buridan étreignit sa poitrine d'une main nerveuse et secouait la tête.

— Ventredieu! grommela-t-il, j'ai pressentiment qu'il est arrivé quelque chose de fâcheux.

Puis soudain, prenant une décision.

— Tiens ferme l'échelle, dit-il à Franc-Picard, je vais monter là haut voir ce qui s'y passe.

— Par Notre-Dame de Clermont! dit vivement l'escholier, ne le faites pas.

— Et pourquoi pas... si tu ne crois pas à une trahison.

Franc-Picard claqua de la langue.

— A dire vrai, grommela-t-il, ce que je vous disais tout à l'heure était pour vous rassurer... car, moi non plus, je n'ai pas grande confiance... je flaire un piège.

Buridan repoussa Franc-Picard.

— Si tes pressentiments sont justes, gronda-t-il, c'est là haut qu'est le piège et non ici.

Et il posa le pied sur le premier échelon.

Mais, à ce moment, une voix, celle de Gaulthier, cria dans la nuit :

— Fuyez ! tout est perdu ! nous sommes prisonniers!

Un tumulte épouvantable suivit ces paroles et, aussitôt, une nuée de flèches siffla autour de Buridan et de Franc-Picard que l'exclamation de Gaulthier avait immobilisés de stupeur.

— Venez, capitaine, cria l'escholier, venez ; nous servons de cible à ces mécréants, sans profit pour nous et pour ceux qui sont là-haut.

Machinalement, Buridan avait rejoint Franc-Picard dans la barque qui, en quelques coups de rames, les eut conduits de l'autre côté du fossé.

En deux bonds, le capitaine et son compagnon furent à couvert sous les taillis.

Alors Buridan s'arrêta et s'écria dans un sanglot :

— Prisonniers ! il sont perdus !... perdus à jamais.

— Pourquoi se désespérer ? dit l'escholier. Tant que leur tête est sur leurs épaules, nous pouvons toujours lutter pour les sauver.

CHAPITRE XCIX

Des conséquences d'une ballade sur l'esprit d'un ânier.

Loin de nous la pensée de vouloir nier le rôle de la Providence dans ce monde; il est trop certain que les événements d'ici-bas n'arrivent qu'à leur heure et suivant une loi immuablement fixée.

Nous ne voulons cependant pas imiter certains romanciers pour lesquels la Providence est puissance souveraine devant laquelle l'homme n'est plus rien ; c'est là d'abord une thèse philosophique pleine de fausseté et, ensuite, un truc de métier que nous dédaignons, que celui qui consiste à faire intervenir la Providence toutes les fois qu'il s'agit d'expliquer des événements surprenants ou de dénouer une situation inextricable.

Cette courte digression a pour but de prévenir le lecteur, que le chapitre précédent aurait un peu surpris, que nous nous proposons de lui dire pourquoi le capitaine des archers était arrivé si fort à propos pour s'opposer à la tentative hardie de Gaulthier d'Aulnay.

La cause en était tout simplement à Jacques Torgnicole, l'ânier un peu naïf dont Franc-Picard avait fait connaissance et grâce auquel les amis de Marguerite de Bourgogne avaient été si justement renseignés sur le logis occupé par la reine dans le castel de Pierrefonds.

Quand nous disons que la cause en était à Torgnicole, nous ne sommes point tout à fait dans la vérité, et il serait plus juste de dire que la cause de cette surprise remontait à Franc-Picard.

En effet, après le départ de l'escholier de Clermont, le petit paysan, encore sous le charme de la ballade dont les rimes lui bourdonnaient aux oreilles, se dirigea, l'âme toute ravie et le cerveau à l'envers, du côté du castel, ou, pour parler plus précisément, vers la poterne de service; depuis l'arrivée à Pierrefonds

de la reine et de ses gardes, la grande herse était levée et les gens du service seuls pénétraient au château.

Cette poterne, surmontée d'un large machicoulis était protégée à droite et à gauche par des barbacanes suffisantes à sa défense, et l'on n'y parvenait que par un pont étroit que quelques coups de hache pouvaient abattre dans les fossés; en outre, une herse de fer, toute garnie de pointes fort aiguës, descendait au moyen d'un mécanisme très simple devant la porte qui devenait ainsi inattaquable.

C'est que le castel de Pierrefonds était un manoir de haute lice, garanti en tout point contre les mauvais coups du sort, de sorte que hormis son voisin de Coucy, il était le plus important de toute l'Ile de France, plus important même que le château de Montlhéry dont l'orgueilleuse tour se dresse encore aujourd'hui, dominant superbement la colline sur laquelle il était bâti.

Jacques Torgnicole, avec sa naïveté de paysan du moyen âge, avait un profond respect pour cette massive construction dans laquelle il venait, au moins une fois par semaine, apporter à son parent Guillaume Poulain, farine et autres denrées nécessaires à l'alimentation du château; et pour lui, ces tours élevées, ces remparts épais, ces murs massifs, ces fossés profonds étaient l'image de puissance seigneuriale féroce et brutale, dont les effets s'étaient souvent appesantis sur lui, humble et chétif.

Aussi, du plus loin qu'il apercevait le castel, il se sentait pris, par tous les membres, d'un léger tremblement, lequel allait croissant à mesure qu'il avançait; et lorsqu'il passait sous la herse de la poterne dont les pointes se dressaient menaçantes au-dessus de sa tête, il se courbait profondément, comme dans un religieux salut, se faisant tout petit.

Et les soldats de garde ricanaient, s'amusant à augmenter encore dans l'âme du jeune paysan, par leurs mines rébarbatives et leurs attitudes belliqueuses, la terreur peinte sur son visage.

Or, ce jour-là, soit que son imagination, d'ordinaire peu vagabonde et terre à terre, eût été transformée par le chant poétique de Franc-Picard et qu'il lui fût poussé soudain des ailes.

Jacques Torgnicole n'éprouva pas, à la vue du castel de Pierrefonds, son frissonnement accoutumé; il franchit même d'un pas alerte le petit pont jeté sur le fossé, et passa, la tête haute, le maintien assuré sous la herse de la poterne.

Cette dérogation à son respect habituel constituait purement et simplement un cas monstrueux, une aberration mentale épouvantable, un renversement total des règles de l'existence de Jacques Torgnicole !

Et cependant l'ânier n'avait aucune conscience de la révolution qui, à son insu, venait de s'opérer en lui.

Il est certain que s'il s'en fût seulement douté, une seconde, il n'eût pas tardé à revenir à ses sentiments d'autrefois.

Nous avons dit tout à l'heure que cette transformation était due à la ballade de Franc-Picard, et nous avons laissé supposer que l'imagination de notre ânier avait bien pu être bouleversée par cette audition, toute nouvelle pour lui.

C'était la vérité ; mais il ne faudrait pas supposer que la poésie eut pu toucher à ce point l'âme du paysan ; sa nature était trop coriace et les ailes de la poésie sont trop frêles pour qu'un semblable miracle pût s'opérer aussi facilement.

Non, le sentiment auquel obéissait Torgnicole appartenait à un ordre moins élevé : c'était l'orgueil !

Eh oui ! l'orgueil que sa liaison avec le trouvère avait fait naître subitement dans son cœur !

Dans sa naïve imbécilité il se crut transformé par le fait même de sa liaison d'un moment avec celui qui venait de lui débiter quelques vers.

Ce n'était plus Jacques Torgnicole ! c'était un autre homme.

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

L'ânier prouvait surabondamment l'exactitude de ce vers qu'un grand poète devait écrire quelques siècles plus tard.

Aussi son profond respect, sa terreur instinctive pour le domaine royal se trouvèrent-ils diminués dans son esprit de tout ce que la fréquentation passagère avec le soi-disant trouvère y avait mis d'orgueil et de suffisance.

Cepeandant si la nouvelle attitude de l'ânier s'était bornée au

mépris des matériaux inertes quoique représentatifs de la Majesté royale, il n'en fut probablement pas résulté les tristes mésaventures dont nos amis devaient être victimes, et Franc-Picard n'aurait pas eu à regretter d'avoir si malencontreusement choisi son messager.

Mais, pouvait-il, en toute sincérité, prévoir que le récit d'une simple ballade pourrait produire dans l'esprit d'un ânier une semblable transformation? Assurément non.

Donc, maître Jacques, l'âme fière et le regard assuré, s'était avancé sous la poterne et avait pénétré d'un pas délibéré dans la première cour du château.

Or, comme le visage est le miroir de l'âme, le premier archer que rencontra notre ânier ne manqua pas de constater la transfiguration de ce benêt d'attitude ordinairement si humble et si respectueuse.

Son étonnement fut grand et ne tarda pas à être partagé par les camarades auxquels il indiqua d'un geste l'attitude anormale du jeune garçon.

Flairant quelque mystère, ils se mirent à le suivre de loin, mais avec prudence, afin de ne point éveiller son attention et c'est ainsi, escorté sans le savoir, que Torgnicole arriva à la porte des cuisines, où il déchargea son âne.

Puis, un à un, il s'en vint porter ses sacs à son parent.

Mais ce dernier, fort occupé de la confection d'une sauce de son invention dans laquelle il déployait toute sa science culinaire, reçut l'ânier d'un air distrait, sans même le regarder, n'ayant d'yeux que pour la marmite de laquelle s'échappait un fumet délicieux.

Ce que voyant, Jacques au lieu de s'en retourner, ainsi qu'il avait coutume de le faire, une fois sa besogne accomplie, se mit à arpenter les cuisines, d'un air plein d'importance, toisant avec mépris les aides et les marmitons stupéfaits d'une semblable attitude.

Tout d'abord, Guillaume Poulain tout à sa sauce, qu'il remuait avec amour à l'aide d'une cuiller à pot, ne prit point garde à ce manège. Son front creusé de rides profondes était chargé des

plus graves soucis, et sous sa paupière plissée, son œil reflétait une inquiétude grande; à tout instant il goûtait la sauce, attendait un moment; puis la regoûtait et sa langue avait toujours le même claquement impatienté.

Quelque chose manquait à cette sauce pour qu'elle fut parfaite... mais quoi?

Et c'était cela qui préoccupait notre cuisinier.

Soudain, une idée géniale traversa sa cervelle, il plongea la main dans une petite boîte placée à côté de lui, en tira du bout des doigts, une pincée de poudre jaunâtre qu'il laissa tomber dans la marmite.

Au bout de quelques secondes de cuisson, il goûta à nouveau et jeta un cri; la sauce était à point.

Alors, fier de cette victoire, il se retourna vers son personnel, qu'il écrasa d'un regard plein de gloriole.

Mais son regard, dans le mouvement circulaire qu'il lui fit faire, vint tomber sur Jacques Torgnicole, que le cri du cuisinier n'avait nullement arrêté dans sa promenade.

Comme les gardes, comme les marmitons, le maître queux fut surpris du changement survenu chez son jeune parent, et cette surprise alla même jusqu'à l'ébahissement.

Quelle pouvait être la cause de cette transfiguration?

Telle fut la question que Guillaume Poulain, esprit réfléchi et profond, se posa immédiatement.

— Eh quoi! s'écria-t-il soudain, quel beau visage nous montres-tu là, ami Jacques! Que t'est-il donc arrivé?

Le jeune paysan fixa sur le cuisinier des yeux arrondis par l'étonnement.

— Je ne sais quelle mouche vous pique, maître Guillaume, grommela-t-il, impatienté des rires moqueurs que les paroles du maître queux avaient soulevés parmi l'assistance de marmitons.

— Par ma lardoire! exclama Guillaume Poulain, te gausserais-tu de moi?

— A Dieu ne plaise.

— Alors, réponds à mon observation et te tais.

— Mais...

— Silence !... dis-je, interrompit violemment le maître-queue en prenant un air rempli d'importance... ne sais-tu pas la distance qui sépare un ânier de ta sorte du chef des cuisiniers du castel de Pierrefonds?

Tout stupéfait d'une attitude si nouvelle pour lui, maître Torgnicole exécuta un plongeon bien humble, en balbutiant :

— Je n'ignore rien du respect que je vous dois, et...

— En ce cas, fit Guillaume, subitement radouci, qu'il te plaise de me parler sans ambages et de m'apprendre la cause du changement que je constate sur ton visage.

Les traits de l'ânier exprimèrent la stupéfaction la plus profonde :

— Mais, murmura-t-il, je n'ai pas, que je sache du moins, été transformé ainsi que vous me le dites.

Le maître queux haussa les épaules :

— Je veux bien croire, répondit-il d'un ton sévère, que tu es sincère en parlant de la sorte, mais si tu te pouvais mirer dans un bac d'eau pure, tu reconnaîtrais bien vite que tu ne sais ce que tu dis.

— Ah !

— Voyons, ajouta maître Poulain en patelinant de la main l'épaule de son jeune parent, voyons, il n'est pas possible que tu n'aies fait quelque rencontre mémorable.

La surprise de Torgnicole fut telle qu'il jeta les bras en l'air, s'écriant :

— Mais, qui a pu vous dire cela?

Le cuisinier réprima un sourire de satisfaction, en voyant le résultat de sa finesse.

— Allons, dit-il, conte-moi cela... puisque je le sais.

L'ânier approcha ses lèvres de l'oreille du cuisinier et murmura :

— Eh bien! j'ai vu et ouï tel personnage qu'il n'est pas donné à tout un chacun de voir et d'entendre.

— Par le diable ! exclama Guillaume Poulain, tu me fais venir l'eau à la bouche... et ce mirifique personnage, quel est-il?

— Un trouvère.



Le cuisinier l'arrêta par la manche de son surcot. (Page 1926.)

— Un trouvère ! répéta le maître queux avec une forte nuance d'incrédulité dans la voix.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, répliqua l'ânier piqué du doute qu'il remarquait dans le ton de son parent.

— Et... comment la chose s'est-elle passée ? insinua Guillaume

Poulain... oncques ne m'a transmis la nouvelle d'une telle venue.

— Douteriez-vous de moi ?...

— Assurément non... se hâta de répondre le cuisinier, mais tu m'en vois fort étonné...

— Si je vous disais que j'en suis moi-même encore tout esbaubi... tellement sa courtoisie à mon égard a été grande.

— Tous mes compliments, fit l'autre, non sans raillerie.

— Ah! vous pouvez rire, allez; peu m'en chault, car le fait s'est passé tel.

Guillaume Poulain donna alors un libre cours à sa gaîté, ce en quoi il fut imité par tout le personnel des cuisines.

— Et sans doute, poursuivit le maître queux, quand son hilarité fut un peu calmée, sans doute, ce mirifique oiseau s'est pâmé d'aise à la vue de ton joli minois.

— Le trouvère a mieux fait encore... il m'a donné spectacle à moi seul.

— Voyez-vous, l'heureux mortel que Jacques Torgnicole.

— C'est ainsi.

— Pour tes grands beaux yeux.

— Je ne sais...

Une voix partie du fond de la pièce cria :

— Non, c'était pour les yeux de son âne.

Et tout le monde d'éclater de rire.

Mais l'ânier demeurait sérieux :

— Non point, répondit-il, c'était pour m'être agréable..

— Et sans la moindre compensation?

Maître Jacques secoua négativement la tête.

— Sans la moindre?

Guillaume Poulain frappa l'une contre l'autre ses mains épaisses et grosses.

— Par ma lardoire, clama-t-il, voilà qui m'étonne fort; si libres d'allure et de sentiments qu'ils soient, les trouvères n'ont point l'habitude de jeter leurs chants aux moineaux, même pour la satisfaction d'un ânier.

Torgnicole demeurait muet, insensible aux plaisanteries de son

parent, ayant encore dans l'oreille les rimes de la ballade déclamée par Franc-Picard.

Quant à Guillaume Poulain, cette aventure lui paraissait bizarre, inexplicable, et il flairait dessous quelque mystère qu'il était peut-être utile de percer.

— Eh! eh! fit-il en revenant à la charge, je gage qu'il ne t'a point ainsi, sans raison aucune, débité ses lais et ses chants; tu as bien quelque peu causé avec lui, auparavant.

— Çà, c'est vrai, répondit l'ânier d'un air benêt, nous avons quasiment conversé.

— Et, de quoi vous-êtes vous entretenu?

— Bast!... de choses fort banales.

— Encore serais-je curieux de les connaître.

La bouche de Jacques Torgnicole se fendit dans un rire aussi large que bête.

— Eh! eh! fit-il, vous ne vous êtes douté de rien tout à l'heure?

— Tout à l'heure!... non pas.

Et en disant cela, le maître queux cherchait à rappeler ses souvenirs.

L'ânier plissa ses paupières d'un air malin.

— C'est que je suis fin, quand il faut, moi, murmura-t-il... Vous ne m'avez pas répondu; mais j'ai eu tout de même mon renseignement.

Les sourcils du cuisinier se froncèrent.

— Que veux-tu dire? gronda-t-il.

— Ce trouvère, mon ami maintenant, se proposait de venir ici même débiter ses ballades et ses poésies en ce castel de Pierrefonds, à condition qu'il servit de séjour à une dame.

— Et...

— Je l'ai, comme bien vous pensez, rassuré à ce sujet.

— Que lui as-tu dit? demanda vivement Guillaume Poulain.

— La vérité.

— Et la vérité, quelle est-elle?

— Qu'une troupe de gens du roi est arrivée ici ce matin même escortant une dame.

Le maître queux devint blanc comme son tablier.

— Malh... s'écria-t-il.

Puis se reprenant aussitôt, il ajouta en se contenant:

— Tu as sagement agi.

— Cependant, fit le jouvenceau en lançant un regard soupçonneux du côté de son parent.

— Je te répète, fit celui-ci, que tu as sagement agi... T'en faut-il davantage ?... mais continue.

— Je croyais donc en avoir fini avec la curiosité de mon ami en l'assurant du séjour à Pierrefonds de cette dame qui lui semblait tant tenir au cœur... mais cela ne lui suffisait pas.

— En vérité! et que désirait-il de plus ?

Le petit paysan eut un sourire muet.

— Dame! ces faiseurs de rondeaux sont de nature bizarre... ils s'émeuvent à la vue des premiers beaux yeux qui passent à leur portée et sitôt émus, sitôt leur cœur pris, ils ne parlent de rien moins que de se donner la mort s'ils ne peuvent satisfaire leur fantaisie.

— Et quelle était la sienne, à ce beau trouvère? demanda Guillaume Poulain dont la curiosité était excitée au plus haut point.

— Il désirait savoir en quel endroit du château gîte la dame de ses pensées.

Le maître queux se mordit les lèvres.

— Ah! ah! grommela-t-il à part lui, voilà un trouvère de curiosité bien surprenante.

Puis, tout haut :

— C'est donc pour cela que tout à l'heure, tu me questionnais à ce sujet... au moment même où la dame traversait la cour?

Jacques Torgnicole inclina la tête en ricanant; puis il dit :

— Heureusement que j'ai entendu le gouverneur qui en parlait...

— Mais quel motif secret pousse le trouvère à connaître le logis de la dame de céans?

— Il veut lui débiter une ballade de sa composition.

— Ouais!... et tu l'as renseigné?

— Assurément... bien que vous ayez refusé de répondre à ma question.

— Eh! par le diable! le pouvais-je?

— Vous ne le pouviez pas?

— Absolument point.

— Qui vous en empêchait?

— La meilleure des causes?

— Ce n'est point une réponse, cela?

— Eh bien! je ne connais pas le logis particulier de la dame de céans.

L'ânier eut un haut-le-corps :

— Vous ne le connaissez point? exclama-t-il.

— Nullement.

— C'est impossible.

— Il en est cependant ainsi.

— Allons donc, vous vous gaussez de moi.

— Et pourquoi?

— Ne lui servez-vous pas ses repas?... conséquemment ne devez-vous pas savoir où elle gîte?

— Voilà où est ton erreur; ce n'est pas moi qui lui sert ses repas; mais le coustellier et l'argentier du roi.

— Alors, reprit l'ânier, bien m'en a pris d'écouter ce que disait le gouverneur... autrement je n'aurais pas pu m'acquitter de la commission qu'il m'avait donnée et je n'aurais pas entendu la saisissante ballade qu'il m'a dite.

Et joignant les mains, comme en extase :

— Oh! maître Guillaume, murmura-t-il, si vous aviez entendu comme c'était beau!

Le cuisinier baissait la tête, tout pensif; puis, tout à coup, il demanda :

— Ne dois-tu pas le revoir?

— Pourquoi cette question?

— Parce que moi aussi, je voudrais bien entendre ses chansons... au besoin, pour les entendre, je favoriserais ses amours... je pourrais peut-être l'introduire ici, auprès de la dame.

Torgnicole fit un bond de joie.

— Ah ! maître Guillaume! maître Guillaume! s'écria-t-il... si vous faisiez chose semblable...

Puis soudain, se dirigeant vers la porte :

— Je cours lui apprendre...

Le cuisinier l'arrêta par la manche de son surcot.

— Attends donc... avant de lui parler de mes intentions, encore faut-il savoir si je pourrai les mettre à exécution.

— Alors?...

— Je m'en vais aller trouver le gouverneur et tâcher d'avoir de lui certains détails qui m'aideront à être agréable à ton ami.

Le visage de l'ânier s'épanouit d'aise.

— Allez, murmura-t-il, je vous attends ici.

Le maître queux jeta un regard ironique sur son jeune parent, et sans même prendre la peine de retirer son tablier, qui, à cette époque, comme de nos jours, ceignait les reins de tout cuisinier, sortit des cuisines, et se rendit en toute hâte auprès du gouverneur à qui il fit demander accès sur l'heure pour lui communiquer des nouvelles graves.

Fort étonné que son maître queux pût l'entretenir d'autre chose que de recettes culinaires, le gouverneur fit entrer aussitôt maître Guillaume et l'interrogea du regard.

— Excusez-moi, Messire, fit Guillaume Poulain, sans préambule ; je viens vous prévenir d'un malheur qui, sans doute, à mon humble avis, menace la très haute et très noble dame amenée céans, ce matin.

Le gouverneur sursauta sur son siège en considérant le cuisinier avec une profonde stupéfaction.

— Je supplie Votre Seigneurie de ne point prendre mes paroles en mauvaise part ; je vous suis dévoué, Messire, et je connais trop bien les devoirs attachés à ma charge, pour me permettre de plaisanter.

Le gouverneur n'avait pas eu un seul instant la pensée, qu'un personnage aussi infime que Guillaume Poulain pût se moquer de lui et le tressaut, auquel s'était mépris le cuisinier, était dû seulement à l'effarement produit par les paroles qu'il venait d'entendre.

— Point n'ai eu semblable idée, répliqua-t-il, au contraire, je vous veux croire entièrement... mais j'attends que vous vous expliquiez.

Le maître queux raconta alors, mot pour mot, l'entretien qu'il venait d'avoir avec son parent.

Quand il eut terminé, le gouverneur demeura quelques instants pensif.

— C'est bien, maître Guillaume, fit-il en relevant la tête, et grand merci.

Guillaume Poulain s'inclina.

— Je me retire, murmura-t-il, heureux d'avoir pu être de quelque utilité à Votre Seigneurie.

Le gouverneur étendit la main, en disant :

— Attendez.

Le cuisinier demeura debout, l'échine respectueusement courbée.

— Vous allez, continua le gouverneur, rejoindre ce jeune homme, lui fournir tous les renseignements exacts sur le logis de la dame, logis que vous connaissez parfaitement... puis, après avoir machiné avec lui quelque complot propre à l'engager à aller retrouver de suite son soi-disant trouvère, vous le laisserez aller... le reste me regarde.

Guillaume Poulain se retira, et aussitôt de retour dans les cuisines, exécuta fidèlement les instructions qu'il venait de recevoir, c'est-à-dire, qu'en grand mystère il annonça à Jacques Torgnicole qu'il était prêt à favoriser son entrée au château, à condition qu'il lui chantât quelque romance.

L'ânier, au comble de la joie, s'élança hors du château et s'enfonça dans la forêt, sans se douter qu'il entraînait sur ses pas un homme qui se glissant à travers les broussailles et les branches, le suivit jusqu'à l'endroit où Franc-Picard avait retrouvé ses compagnons, et leur faisait part de la réussite de son plan.

Alors, l'homme se coula sans bruit jusqu'à l'ânier, le bâillonna fortement avant qu'il eût pu jeter un cri, et le jeta ensuite dans un fourré, laissant à la Providence le soin de le rendre à la liberté.

Ce témoin dangereux écarté, l'homme se lança sur les traces de Buridan et de Gaulthier d'Aulnay que Franc-Picard conduisait jusqu'à la lisière du bois.

Et il entendit le capitaine dicter à l'escholier le billet que nous avons vu Franc-Picard envoyer à Marguerite de Bourgogne à l'aide de son arbalète.

Et c'est ainsi que le chef des archers, mis au courant du complot, pût s'emparer de Gaulthier d'Aulnay, au moment où celui-ci allait enlever la reine.

CHAPITRE C

Où Franc-Picard fait une singulière rencontre.

Une fois en sûreté derrière les premières futaies de la forêt, Buridan et son compagnon s'étaient arrêtés pour reprendre haleine.

Le capitaine, accablé, s'était laissé tomber sur une souche, et là, le corps affaissé, la tête entre les mains, il se laissait aller au désespoir dont son âme était pleine.

Lui, l'homme fort, l'homme invincible, lui qui, depuis vingt ans, avait traversé victorieusement les épreuves de la vie, il était terrassé aujourd'hui par la fatalité.

La chance qui l'avait accompagné toute sa vie, l'abandonnait maintenant.

Audaces fortuna juvat! a dit un latin.

La fortune favorise l'audace; soit, mais il faut que l'audacieux soit jeune, car la fortune est femme et comme telle, les barbons grisonnants ne lui plaisent guère.

Et Buridan, vieilli avant l'âge sous le harnais de guerre, avait quelques cheveux blancs dans sa longue chevelure noire.

Mais, toucher au but et voir soudain tout espoir s'évanouir, en



S'approcha du capitaine et lui plaçant la main sur l'épaule. (Page 1930.)

vérité, n'y avait-il pas là de quoi faire défaillir un cœur même aussi fortement trempé que l'était celui de Buridan?

Eh quoi! il perdait du même coup et l'enfant et la mère!

Ventredieu! c'en était trop! et machinalement sa main tourmentait la poignée de sa dague, tandis que sous ses épais sourcils ses yeux brillaient d'une lueur sombre.

Et il demeurait là, écrasé par la douleur, oublieux de tout ce qui l'entourait, ne vivant plus qu'instinctivement, l'âme était éteinte en lui; le corps seul survivait.

Assis à quelques pas de lui, Franc-Picard demeurait silencieux, respectant cet accablement, mais bien que ses bras et ses jambes demeurassent inactifs, son cerveau travaillait, cherchant par quels moyens on pourrait tenter de réparer cet échec.

Soudain, prenant une décision subite, il se leva, s'approcha du capitaine et lui plaçant la main sur l'épaule :

— Allons! Messire! dit-il d'une voix douce mais ferme cependant, allons! ce n'est point le moment de vous laisser abattre.

Buridan, comme tiré d'un rêve, tressauta et fixant sur le jouvenceau des regards égarés :

— Ventredieu! exclama-t-il, qu'est-ce? qu'y a-t-il?

Puis, à la vue de l'escholier, la mémoire lui revint, il passa la main sur son front et sourit tristement.

— Capitaine, fit Franc-Picard, savez-vous bien qu'après ce qui vient de se passer, ni vous ni nos compagnons ne sommes en sûreté?

— Comment cela?

— Pensez-vous que le premier soin du gouverneur de Pierrefonds ne va pas être de faire fouiller la forêt afin, si possible, de s'emparer de nos personnes?

Buridan sauta sur ses pieds :

— Pardieu! tu parles juste, exclama Buridan, j'ai charge d'âmes et ce n'est point une raison, parce que notre tentative a échoué, pour que j'abandonne ceux qui m'ont prêté leur concours.

Et il ajouta d'un accent désolé :

— S'il ne s'agissait que de moi, le chastelet de Pierrefonds compterait un prisonnier de plus.

Franc-Picard lui prit les mains.

— Ensuite, dit-il sur le ton d'une raillerie amicale, croyez-vous donc n'avoir plus besoin de votre liberté?

Le capitaine secoua la tête.

— Qu'en ferais-je? balbutia-t-il.

— Par Notre-Dame de Clermont, exclama le jouvenceau, vous

me la baillez belle, Messire... pensez-vous avoir le droit de ne plus rien tenter pour eux ?

Et son bras s'étendait dans la direction de Pierrefonds, dont les tours, blanchies par la clarté de la lune, semblaient de blancs fantômes flottant dans la nuit.

— Oui, oui, tu as raison, encore raison, fit le capitaine avec énergie, je serais le dernier des lâches si je ne luttais pas jusqu'à la mort...

Et Franc-Picard ajouta, pour augmenter encore l'espoir qu'il sentait renaître dans le cœur de son compagnon :

— Rappelez-vous ce qui est arrivé pour Gaulthier d'Aulnay lorsque sur votre ordre même on le conduisait au supplice... il n'était plus qu'à quelques pas de la place de Grève et cependant il vit encore.

— C'est vrai, murmura pensivement Buridan.

— Ainsi donc, poursuivit l'escholier en entraînant le capitaine à travers les fourrés, hâtons-nous; chaque minute perdue peut rapprocher nos amis du moment fatal.

Après une course d'une demi-heure dans la forêt, Buridan et Franc-Picard rejoignirent enfin la troupe qui avait été laissée sous le commandement de Jehan de Sarcelles et qui campait dans une sorte de cirque formé de rochers énormes et de taillis impénétrables, et dans lequel ils eussent pu, au besoin, soutenir avantageusement un siège en règle, s'il avait pris fantaisie aux soldats du château de les venir attaquer.

A l'arrivée de Buridan, tout le monde fut debout, prêt à fêter Marguerite de son heureuse évasion.

Aussi un cri de rage s'échappa-t-il de toutes les poitrines, lorsque, d'une voix brisée, Buridan fit le récit de ce qui venait de se passer.

Les escholiers, surtout, dont l'esprit était prompt à s'enflammer, avaient tiré leurs épées et ne parlaient de rien moins que de courir donner assaut au castel ou de s'en emparer par surprise.

Buridan avait repris son sang-froid, et enfouissant au plus

profond de son âme l'immense douleur qui le poignait, apaisait d'un mot cet enthousiasme intempestif.

— Ce sont là des paroles, fit-il d'un ton grave, et dans la situation présente ce sont des actes qu'il faut... penser à prendre Pierrefonds est aussi fou que de songer à s'emparer du Louvre... Non, m'est avis que nous devons employer plus utilement notre temps qu'à de semblables enfantillages.

Les têtes se baissèrent et les épées rentrèrent au fourreau.

— Bien parlé, ami, fit Jehan de Sarcelles ému de la grande douleur du capitaine; et nous voici tout prêts à étudier, de concert avec toi, ce qu'il convient de faire.

— Eh! Corneboœuf! exclama Landry, il convient de sauver dame Marguerite et messire d'Aulnay... ou de mourir.

Le docteur ès Sorbonne haussa légèrement les épaules.

— Nous sommes tous d'accord sur ce point, répliqua-t-il; aussi n'est-ce point-là ce que je demandais.

En ce moment Tortelier qui, jusqu'à présent s'était tenu à l'écart, enfoncé en une profonde méditation, s'avança :

— Je crois, dit-il, que, jusqu'à à nouvel ordre, dame Marguerite s'en va demeurer au castel... Quant à messire d'Aulnay, on ne tardera pas à l'en éloigner.

— Et pourquoi cela? firent plusieurs voix.

Le routier hocha la tête.

— Je pense, répondit-il, que messire Buridan est de mon avis.

— En effet, répliqua le capitaine après un moment de réflexion en jetant sur Tortelier un singulier regard.

— Donc, continua le routier, il importe de surveiller au plus tôt et le plus étroitement possible, toutes les issues du castel; c'est le seul moyen de savoir où sera conduit le jeune homme... et peut-être même de l'enlever... à moins, cependant, qu'à l'heure présente il ne soit déjà plus là bas.

Buridan poussa une exclamation de surprise.

— Ventredieu! dit-il, voilà qui serait aller un peu vite en besogne.

— Heu! heu! répliqua le routier en se penchant à l'oreille du

capitaine, pensez-vous que je n'aie point, tout comme vous, déviné à quel événement bizarre nous devions d'avoir trouvé messire d'Aulnay étendu sur la route, évanoui, mais libre.

Buridan tressaillit, mais resta muet.

Tortelier poursuivit :

— Or, dame Marguerite a toujours pour geôlier ce même capitaine d'archers.

— Tu en concluerais donc, fit le capitaine d'une voix tremblante d'émotion, que la reine serait capable de se sacrifier une seconde fois.

— En doutez-vous? demanda vivement le routier.

Mais il ajouta :

— Cependant, pour que cet homme soit intervenu tout à l'heure et ait fait avorter votre tentative, il faut que sa volonté d'obéir maintenant aux ordres qu'il a reçus soit immuable; peut-être aussi n'était-ce qu'un caprice.

— A moins, gronda Buridan, qu'il n'aime Marguerite et que ce soit à son évasion seulement qu'il se soit opposé.

— En ce cas, si c'est un homme intelligent, poursuivit le routier, il n'aura pas perdu du temps pour faire conduire Gaulthier sous bonne escorte en quelque castel voisin, afin de n'être point tenté de payer une seconde fois de la même monnaie les faveurs de la reine.

Buridan étouffa un juron épouvantable.

— Tu dois avoir raison, grommela-t-il, et nous allons de suite garder les issues du château de Pierrefonds... puisque tu connais déjà le castel, je te confie, ainsi qu'à Jehan de Sarcelles, le soin de diviser votre troupe, en autant de fractions qu'il faudra pour que personne ne puisse sortir de là-bas sans que nous en soyons avisés... Landry, Orly, Tanneguy et moi, nous formerons la réserve et nous nous tiendrons le plus près possible du château, en un lieu que vous connaissez tous déjà, à la *Pierre qui Tourne*.

— Et moi, fit Franc-Picard, quel sera mon rôle?

— Toi, tu iras et viendras à ta guise, partout où ta cervelle te fera deviner qu'on a besoin de toi.

Sur ces mots, les deux troupes montèrent à cheval et se mirent en marche, chacune dans une direction opposée.

La première, celle que Tortelier et Jehan conduisaient, piqua droit sur le castel; arrivée sur la lisière de la forêt, elle s'arrêta sur un signe du docteur ès Sorbonne qui prit la parole.

— Avant que de nous risquer dans la clarté de dame Phœbé, dit-il, il s'agit de bien nous entendre sur le rôle que chacun de nous aura à jouer en cette affaire; le château ayant quatre sorties, nous allons donc nous diviser en quatre groupes, qui se posteront à chacun des quatre coins de la forêt correspondant avec les différentes issues du castel; chacun de ces groupes, après avoir pris position à couvert, en se dissimulant le plus possible, enverra en avant un homme, en guise d'éclaireur, qui se postera le plus près possible du château afin de ne rien perdre de ce qui se passera aux environs, et de voir ce qui entrera ou sortira. Dès qu'un des groupes sera avisé du départ de Gaulthier d'Aulnay, il se mettra aussitôt en marche le plus secrètement possible pour ne point donner l'éveil; en même temps il enverra un homme pour prévenir les autres et leur indiquer la route à suivre... Sur ce, que chacun fasse son devoir et que le Seigneur Dieu veuille bien nous seconder.

Cela dit, trois chefs furent aussitôt désignés par le docteur, ces trois chefs prirent la direction des trois groupes et partirent vers les points indiqués.

Franc-Picard, lui, était demeuré près de Jehan; le jeune garçon était tout pensif, songeant aux paroles de Jacques Tortelier, et se demandant avec terreur si toutes les dispositions qu'il voyait prendre dans le but de surveiller le départ de Gaulthier d'Aulnay, n'étaient pas prises trop tard.

Il lui semblait clair que le chef des archers, après avoir été séduit une première fois par les grâces de Marguerite de Bourgogne, et après avoir enfreint, pour complaire à sa prisonnière, les ordres qu'il avait reçus, était décidé à ne plus se laisser tenter; s'il en eût été autrement, aurait-il une seconde fois opéré l'arrestation de Gaulthier d'Aulnay?

Soudain, l'escholier sortit de sa méditation, mit pied à terre,

attacha par la bride sa monture à une branche d'arbre, et sans mot dire, laissant Jehan de Sarcelles stupéfait d'un semblable départ, s'enfonça dans la forêt.

Il marchait déjà depuis quelques instants, lorsqu'un heurt subit l'arrêta.

— Par Notre-Dame! qu'est cela? exclama-t-il tout colère.

Et il cherchait à deviner dans l'obscurité à quel sorte d'obstacle il avait affaire.

Mais il fit un bond en arrière, lorsqu'une voix rauque lui gronda à l'oreille ces mots:

— Et par le diable! ne voyez-vous donc pas clair à vous diriger?

L'escholier saisit sa dague et il répondit d'une voix ferme:

— Holà!... l'homme! qui êtes-vous?

Un éclat de rire retentit aussitôt.

— Qui êtes-vous, vous-même? demanda la première voix.

— A vous de répondre, fit Franc-Picard que ce dialogue avec un inconnu qu'il ne pouvait même pas voir, commençait à irriter fortement.

— Qui est-ce à dire, mon jeune roquet?...

Et avant que l'escholier eut eu le temps de se reconnaître, il se sentit saisi à la gorge par une main de fer qui l'étreignit de telle façon que s'il n'avait pas eu la précaution d'absorber une provision d'air suffisante, c'en était fait de lui.

Il voulut bien résister; mais les doigts se resserrèrent encore; alors la respiration venant à lui manquer, Franc-Picard sentit ses jambes se dérober sous lui; il eut un hoquet, battit l'air des deux bras et tomba.

Mais à ce moment, ô surprise! les doigts se détendirent, l'air, de nouveau pénétra dans ses poumons et deux bras vigoureux le relevèrent et le remirent sur pied.

En même temps, une voix railleuse demandait:

— Eh bien! jouvencel! êtes-vous plus paisible, à cette heure?

Au lieu de répondre, l'escholier ouvrit la bouche largement et respira avec un bruit sonore qui disait toute sa satisfaction de renaître à la vie.

Enfin, plus tranquille depuis qu'il était certain que ses poumons fonctionnaient comme devant, le jouvenceau reprit ses esprits et se rappelant la question qui venait de lui être posée, il répliqua très sincèrement.

— Ah! Messire, qui que vous soyez, grâce vous soit rendue pour ne m'avoir pas plus mal accommodé.

— Allons! allons! répondit la voix, je vois avec satisfaction que vous êtes revenu à des sentiments plus raisonnables.

— Certes! mais...

— Vous vous étonnez?...

— On le serait à moins... car avec cette obscurité...

— Bast! fit-il clair, vous ne sauriez me reconnaître.

Franc-Picard fit un mouvement.

— Mais alors, dit-il...

— Oui, c'est surprenant, messire Franc-Picard...

— Vous savez mon nom?

— Ne viens-je pas de le prononcer?

— Qui êtes-vous donc?

— Un homme que l'habitude de courir les chemins depuis vingt ans met à même de reconnaître les gens dans l'obscurité la plus profonde... mais où courriez-vous de la sorte?

L'escholier garda le silence.

— Eh! eh! ricana l'inconnu, du mystère!... du mystère avec moi! voilà qui est singulier et hors de propos.

— Pourquoi cela? demanda Franc-Picard involontairement.

— Parce que ma question était absolument inutile, puisqu'elle avait pour but de provoquer une réponse dont je puis absolument me passer.

L'escholier sursauta.

— Je ne comprends plus, murmura-t-il.

— C'est bien simple; du moment que je sais que vous vous nommez Franc-Picard, je sais également que vous faites partie de la troupe ou plutôt des troupes commandées par mon ancien capitaine, le sire de Buridan.

— Quel nom venez-vous de prononcer là? s'écria Franc-Picard au comble de la stupeur.



— Tu es un traître alors, rugit Franc-Picard, en cherchant à percer de sa dague le mystérieux individu. (Page 1938.)

— Buridan.

— Vous connaissez le capitaine?

— Comme je sais ce qu'il vient faire ici.

— Par Notre-Dame! exclama le jeune homme, voilà qui est fort.

L'inconnu fit entendre un petit ricanement.

— Pourquoi cela? demanda-t-il, et que voyez-vous d'extraordinaire à ce que vous surveillant depuis plusieurs heures je sache qui vous êtes et ce que vous vous proposez?

— Tu es un traître alors, rugit Franc-Picard en cherchant à percer de sa dague le mystérieux individu.

Mais aussitôt les mêmes doigts qui tout à l'heure l'avaient quasiment étranglé, s'abattirent sur son poignet, et le tordirent si férocement, que l'arme lui échappa et tomba à terre.

— Par Satan! grommela l'inconnu d'une voix calme, c'est étonnant comme la jeunesse est inconséquente...

Puis il ajouta :

— Je suis si peu un traître, maître Franc-Picard, que je vous prie de vouloir bien me mener incontinent auprès de messire Buridan, auquel je veux offrir mon bras et mes conseils.

— Vous! s'écria l'escholier, que ces paroles plongeaient dans la stupéfaction la plus profonde.

— Et pourquoi pas?... entre routiers cela se doit; or, il y a de cela une dizaine d'années, le capitaine et moi avons couru par l'Allemagne le fer au poing... et dame, voyez-vous, quand on a eu l'honneur de combattre sous un capitaine tel que lui, cela ne s'oublie jamais.

Franc-Picard cherchait vainement à percer l'obscurité pour voir sur le visage de l'inconnu s'il parlait sérieusement où s'il se gaussait de lui; mais l'ombre était trop épaisse, ce qui fit faire au jouvenceau une significative grimace.

Mais si l'escholier n'y voyait goutte, le routier par contre semblait posséder des prunelles de lynx, car il lui frappa amicalement sur l'épaule en disant :

— Peste! mon jeune ami, vous me semblez doué d'un sentiment de défiance assez développé... Ecoutez donc ce que je vais vous dire, et vous déciderez ensuite si vous devez, oui ou non, me conduire vers le capitaine Buridan.

Anxieux, Franc-Picard ouvrit ses oreilles toutes grandes.

— Quand tout à l'heure je vous ai demandé où vous courriez

de la sorte — question entre parenthèse, à laquelle vous n'avez pas cru devoir répondre, je le savais parfaitement.

— Comment!... vous!... vous savez!...

L'autre répliqua tranquillement :

— Vous vous occupez de savoir à quel moment le sire Gaulthier d'Aulnay sortira du Château de Pierrefonds, où il est en ce moment retenu prisonnier.

— Par Notre-Dame de Clermont! exclama Franc-Picard au comble de l'ahurissement, vous savez cela?

— Je sais cela, riposta l'autre d'un ton goguenard.

Et il ajouta :

— C'est bien la vérité, n'est-ce pas?

— C'est la vérité... Mais comment?...

— Comment suis-je au courant? voilà ce que vous voulez dire.

— J'avoue, en effet...

— Je vous le répète; je suis routier, coureur de plaines et de bois... Quand je vous ai rencontré il y a quelques heures, je vous ai suivi, épié, et c'est ainsi que j'ai été mis au courant de toutes vos petites affaires... Un vieux gredin comme moi connaît tous les moyens de se glisser sans bruit à travers un taillis, afin de surprendre les conversations et d'en faire son profit.

— Mais, dit Franc-Picard, pris de doute; si, ainsi que vous le prétendez, vous avez servi autrefois sous les ordres du capitaine Buridan, pourquoi n'êtes-vous point allé vous-même, et aussitôt, vous mettre à sa disposition?

Et l'escholier attendit la réponse qu'allait faire le routier à cette judicieuse question.

Celui-ci se tut un moment et répondit après :

— L'indiscrétion est un des principaux défauts des jeunes gens, maître Franc-Picard... cela pour vous dire que, toute logique que soit votre question, je n'y puis répondre pour des raisons spéciales... impossible de vous dire non plus pourquoi j'ai cru devoir m'attacher de préférence à vous...

Et il ajouta en ricanant :

— Si cette explication vous satisfait, menez-moi au capitaine ;

Buridan, et rondement, car le temps presse... S'il est toujours dans l'intention de revoir Gaulthier d'Aulnay.

— Singulières paroles!

— Dame! il ne sait pas probablement que messire d'Aulnay n'est plus au château.

Franc-Picard poussa un cri de rage.

— Par Notre-Dame de Clermont! exclama-t-il, Tortelier avait deviné juste.

— Tortelier! fit l'inconnu, est-il donc des vôtres?

— Assurément.

— Allons! allons! grommela l'autre, voilà ce qui me fait plaisir, et nous allons voir s'il reconnaîtra son vieux camarade Maheu.

— Maheu! répeta l'escholier, qui ça Maheu?

— Ton serviteur, jouvencel.

Puis, abandonnant le poignet de l'escholier que ses doigts de fer n'avaient pas lâchés durant tout ce dialogue :

— Allons, allons, en chemin, et vivement, car l'escorte de Gaulthier d'Aulnay a une forte avance, et il va falloir, pour la rattraper, brûler, sans tarder, le pavé du roi.

— Quelle route suit-il donc? demanda Franc-Picard.

— Celle de Flandre.

On se mettait en route lorsque le routier s'arrêta :

— Foi de Maheu, dit-il, où allons-nous de ce pas?

— Rejoindre le capitaine, comme vous m'en avez prié

— M'est avis qu'auparavant il serait préférable que vous releviez vos compagnons afin que toute la troupe pût partir en même temps à la poursuite du prisonnier.

— C'est ma foi vrai, observa l'escholier.

Et changeant de direction, il revint sur ses pas, et ne tarda pas à arriver à l'endroit où il avait quitté Jehan de Sarcelles et ses hommes.

Le docteur ès Sorbonne, mis au courant de ce qui venait de se passer, fut, comme le compère Maheu, d'avis qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour courir sur la trace de Gaulthier d'Aulnay ; il détacha trois de ses compagnons pour porter aux

autres groupes l'ordre de se replier sur la *Pierre qui tremble*, où l'on se rappelle que Buridan avait fixé le rendez-vous général, et, lui-même s'y rendit sans tarder, accompagné de Franc-Picard et du routier.

En apercevant la troupe qui venait à lui, Buridan, persuadé que le docteur avait surpris la sortie du prisonnier, éperonna son cheval, et accourut ventre à terre, tellement était grande son impatience d'avoir des nouvelles.

Mais, comme il allait ouvrir la bouche pour l'interroger, ses regards tombèrent sur le nouveau compagnon du docteur, et désagréablement impressionné par la physionomie du nommé Maheu, ses sourcils se contractèrent légèrement, soulignant la moue significative que faisaient ses lèvres.

C'est que dans sa longue carrière, Buridan avait eu affaire à des chenapans de la pire espèce, à des gens de sac et de corde, et que son œil avait acquis une acuité telle, que du premier coup il transperçait les masques, même les plus épais, et que dans les mines même les plus patibulaires il savait découvrir la parcelle d'honnêteté, si petite fût-elle, qui s'y trouvait contenue.

Or, il lui sembla que le visage du compagnon de Jehan de Sarcelles ne réflétait pas une honnêteté bien complète, que son regard, d'une fixité douteuse, avait dans la prunelle quelque chose de terne qui ne sentait pas la franchise, enfin, que le dessin de la bouche avait quelque chose de spécial sentant la traîtrise à plein nez.

Cependant son inquiétude concernant son fils fut plus forte que l'impression produite par cet inconnu.

Il poussa son cheval vers le docteur ès Sorbonne.

— Eh bien! Jehan, demanda-t-il d'une voix anxieuse, quoi de nouveau?

— Il nous faut mettre incontinent à la poursuite des gens du château qui courent en ce moment sur la route de Flandre en compagnie de Gaulthier d'Aulnay.

— Sur la route de Flandre! exclama le capitaine... en êtes-vous certain?

— J'en tiens la nouvelle de l'homme que voici, riposta Jehan de Sarcelles.

Et il étendit la main vers Maheu.

Ces mots rappelèrent l'attention du capitaine sur le routier ; de nouveau il abaissa ses regards vers lui, le considéra avec attention et, malgré lui sa prévention première lui revint à l'esprit.

— Quel est cet homme, grommela-t-il, et que vient-il faire ici ?

— Il m'a été amené par Franc-Picard, répondit le docteur.

Alors se tournant vers l'escholier, le capitaine demanda :

— Où l'as-tu rencontré ?

— Dans la forêt... mais c'est plutôt lui qui m'a rencontré, répliqua le jouvenceau dont la gorge et le poignet gardaient encore le souvenir des terribles doigts du routier.

Celui-ci sourit discrètement, tenant ses regards hardiment fixés sur Buridan.

Surpris, le capitaine demanda à l'escholier des détails sur cette rencontre, détails que Franc-Picard s'empressa de donner le plus complètement possible.

Alors s'adressant directement au routier :

— Ton nom est Maheu ? fit-il brusquement.

— Oui, capitaine.

— Et tu prétends avoir servi dans ma compagnie?

— Oui, capitaine, j'ai eu cet honneur.

Les sourcils froncés, les lèvres pincées, Buridan se tut un moment :

— C'est curieux, reprit-il, j'ai beau faire appel à mes souvenirs, ton visage comme ton nom me sont également inconnus.

Les paupières du routier s'abaissèrent quelques secondes comme pour dissimuler un regard mauvais et il répliqua :

— Dame, capitaine, votre renommée était si grande que, nombreux étaient ceux qui bataillaient sous vos ordres et il faudrait avoir une mémoire plus qu'humaine pour se rappeler les gens d'épée qui ont guerroyé avec vous.

Comme pensant tout haut, Buridan murmura :

— C'est vrai.

En ce moment arrivaient les autres détachements que Jehan de Sarcelles avait envoyé quérir.

— Eh bien ! partons-nous? demanda le docteur.

Le capitaine, la tête basse, réfléchissait, fort perplexe sur la décision à prendre; d'un côté un certain instinct le poussait à se défier de cet homme; mais d'un autre côté, si cet homme disait vrai, il fallait, sans perdre une minute, gagner la route de Flandre et courir après les gens du château.

Brusquement il se retourna vers le routier.

— Ainsi donc, fit-il, tu as vu le cortège sortir du castel.

— Oui, Messire, par la poterne du nord, répondit Maheu sans hésitation.

— Mais vers quel moment?

— Pendant que vous vous réunissiez pour délibérer sur ce que vous aviez à faire.

Le capitaine eut un petit claquement de langue qui témoignait de son agitation; il demeura quelques instants sombre, silencieux, étirant sa moustache, les paupières demi-closes, examinant, sans en avoir l'air, à travers ses cils baissés, le routier debout devant lui.

— Mais j'y pense, demanda Buridan du ton le plus naturel du monde, quel intérêt as-tu à t'occuper de nos affaires?

Maheu haussa les épaules :

— Je me suis souvenu de votre générosité de jadis et j'ai pensé qu'en vous servant je courrais risque de gagner une honnête récompense... sans compter que je me souvenais d'avoir combattu sous vos ordres et que j'avais le désir de vous être utile.

— Je te sais grand gré de tes bonnes dispositions à mon égard, répliqua Buridan... mais une chose que je ne saisis pas très bien, c'est comment tu as connu nos affaires et surtout comment tu as été mis au courant de nos projets.

— Pourquoi vous le cacher, riposta fort tranquillement Maheu, je vous ai suivi, épié, écouté, et c'est ainsi que j'ai appris et la raison pour laquelle vous rôdiez dans les bois, et vos intentions.

Buridan ricana :

— Fort bien ! dit-il, tu nous espionnais.

— Pour mon compte, à moi seulement, croyez-le bien, capitaine, riposta le routier avec vivacité... et comme je n'avais aucune raison d'être agréable aux gens du château, je suis venu à vous vers qui mes souvenirs d'autrefois et mes sympathies de soldat me poussaient.

— Mille remerciements, fit Buridan toujours railleur.

— Il ne faut pas être grand clerc en l'art des batailles, poursuivit tranquillement le routier, pour prévoir qu'une troupe aussi nombreuse que la vôtre, quelque soin qu'elle prît à se dissimuler, devait tôt ou tard être découverte... elle l'a été et je sais que des mesures sont prises par les gens du castel pour qu'avant peu la forêt soit cernée et vous arrêter sans combat.

— Ventredieu ! exclama Buridan ; comment sais-tu cela ?

— Par une conversation que j'ai surprise entre deux des cavaliers qui escortaient le sire Gaulthier, à sa sortie de Pierrefonds ?

— A propos, demanda le capitaine, cette escorte, est-elle nombreuse ?

— Une cinquantaine de lances à peu près, répliqua maître Maheu.

Le capitaine étouffa un juron et le routier l'entendit murmurer :

— C'est fâcheux, car s'ils eussent été moitié moins, j'eusse laissé là quelques-uns d'entre nous pour surveiller les abords du château et les autres auraient couru la route de Flandre.

Le visage du routier se rembrunit.

— Vous vous méfiez de moi, capitaine, balbutia-t-il... c'est mal.

— Dame, répliqua Buridan, la confiance ne s'inspire pas ainsi du premier coup.

— Eh bien ! par Satan ! vous avez tort ; j'agis en toute franchise et vous m'en récompensez bien mal.

— Allons, fit soudain le capitaine, je te veux croire..., mais,



La main sur la garde de son épée, et prenant un ton d'importance. (Page 1950.)

sur mon salut éternel, si tu es un traître, si tu es venu céans m'induire en erreur, je te ferai périr de telle sorte que les traîtres de tous les pays en frémiront dans leurs moelles.

Puis, faisant signe à Orly et à Tanneguy d'approcher, il plaça maître Maheu entre eux deux, avec ces mots :

— A la première tentative de fuite, plongez-lui votre dague dans la poitrine, non pas pour le tuer, mais pour l'empêcher de se sauver, car il faudra le conserver pour le supplice que je lui ménage.

Puis, prenant la tête de la troupe, il leva son épée, et, au grand trot, on sortit de la forêt pour gagner la route de Flandre.

CHAPITRE CI

D'un singulier spectacle auquel assiste le bon peuple de Paris.

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, la bonne ville de Paris était tout en émoi.

Dès les premières heures de la journée, on pouvait voir les badauds réunis par groupes, dans les carrefours, le long des rues un peu larges et sur les rares places de la cité. A ces badauds, discourant de façon mystérieuse, vinrent bientôt se joindre les commerçants du quartier, quittant leurs boutiques sombres, les artisans abandonnant leurs établis posés sur le devant de leurs fenêtres, les commères lâchant leur besogne ménagère.

Chacun s'interrogeait, s'interpellait, avec cette vivacité inhérente au bon peuple de Paris, ces exclamations burlesques, ces gestes un peu exagérés, cette exubérance de langage qui le feraient reconnaître entre mille et qui font son cachet bien spécial.

La onzième heure n'avait point encore sonné qu'il semblait que la vieille cité parisienne fût en préparatifs, ou d'émeute contre son roy, ou de défense contre un ennemi.

Quel événement surexcitait donc à ce point les paisibles habitants?

S'agissait-il de protester contre quelque taille nouvelle, destinée à subvenir au luxe effréné des courtisans?

Avait-on signalé aux environs de la capitale des bandes de routiers prêtes à tout mettre au pillage.

Les Flamands, si bien troussés par Philippe le Bel, père du roi régnant, essayaient-ils de prendre leur revanche et s'avançaient-ils sur Paris, ou bien les Bourguignons, cédant à leur haine séculaire contre les Parisiens, étaient-ils aux portes de la ville?

Il ne fallait chercher dans aucune des suppositions ci-dessus énoncées celle qui mettait ainsi sens dessus dessous les bons bourgeois de Paris.

Du reste, pour nous rendre bien compte de cet émoi, il nous suffira de prêter l'oreille aux propos qui s'échangent à voix haute dans un groupe nombreux installé en la Croix-du-Trahoir, presqu'en face une taverne toute neuve, à la devanture de laquelle se balance une enseigne portant en lettres d'or ces mots : « Au Cochon d'Amour. »

Disons tout de suite que cette taverne, bâtie sur les ruines de l'ancienne, a pour propriétaire, comme la première d'ailleurs, notre ami Gargouslier, lequel, après l'emprisonnement d'Orsini, n'ayant plus aucune crainte à concevoir, a jugé bon de se remettre dans le commerce.

— Jésus Dieu! est-ce possible? glapissait une commère, en levant les bras au ciel.

— Oui, oui, dame Barbette, c'est ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire.

— Ah! bonne Sainte Vierge, dame Gertrude! Qu'allons-nous devenir en ce siècle pervers?

Et elle ajouta, avec un haussement de paupières tout confit en dévotion :

— J'ai fait vœu de porter un cierge à l'autel de mon patron, monseigneur le grand saint François, en punition de mes péchés.

Une fort jolie servante, qui jusque-là s'était tue, dit avec un soupir de regret :

— Il paraît que c'est un beau jeune homme.

— Voyez-vous, repartit aigrement dame Barbette, cette enjôlée

de la Fouinasse ! Je vous demande un peu s'il est possible qu'un aussi grand criminel soit jeune et beau.

Et dame Gertrude d'ajouter en frissonnant des épaules :

— Ce doit être un vilain barbu avec les pieds fourchus comme ceux du diable !

— On prétend qu'il a commis de nombreux maléfices, fit un grand dadais à la physionomie idiote.

— Oh ! maître Corniflard, exclama un épais bourgeois au ventre rebondi, au visage peu intelligent, peut-on en douter?... Du reste, je l'ai entendu affirmer par un cousin de ma femme qui est sergent dans la prévôté.

— En vérité ! maître Ledouillé, fit-on de toutes parts.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, répliqua le bourgeois en se gonflant d'importance.

— Donnez-nous des détails, s'écria une voix.

Et quelqu'un ajouta :

— Vous parlez si bien !

Maître Ledouillé promena sur l'assistance un regard empreint d'une grande pitié que lui inspirait sans doute son indéniable supériorité.

— Voyez-vous, commença-t-il d'une voix lente et pesant chaque mot, quand on a un jugement aussi sain que le mien, ce qui permet d'apprécier toutes choses à leur juste valeur, il est facile d'en parler avec justesse... Notez que j'ai l'honneur d'appartenir à la corporation des étuvistes-barbiers, dont je suis même le porte-bannière, ce qui me donne sur tous un grand avantage, vu que cela me met en rapport avec presque tous les membres de la corporation des pelletiers, gens qui, comme vous le savez, sont de haute importance et passent pour avoir les esprits les plus droits et les mieux ouverts de la capitale.

Le jeune Corniflard ouvrait de grands yeux.

— Ah ! soupira-t-il d'un air d'envie, ce n'est pas comme moi, qui n'ai d'autres relations de commerce que celles que me procure mon humble métier de mercier... Je n'ai pas comme vous le loisir de converser avec de si honorables personnages.

Et il ajouta, avec une lueur de curiosité dans les prunelles :

— Ainsi donc on vous a affirmé, à vous aussi, qu'il avait commis de nombreux maléfices.

— Oh ! ne m'en parlez pas, s'écria maître Ledouillé en jetant ses bras à la face du ciel.

— C'est si horrible que cela ?

— Horrible! épouvantable!

A ces mots, le groupe se resserra, pris de frayeur et de curiosité, autour du barbier-étuviste.

— Et...? demanda une voix.

— Et...? répétèrent plusieurs voix après la première.

Comme le barbier se taisait, quelqu'un ajouta :

— Ces maléfices, vous les connaissez?

— Je... ne les connais pas..., mais c'est épouvantable.

En ce moment, un nouveau personnage s'approcha de nos bavards. C'était un homme ayant l'allure et le costume d'un de ces soldats irréguliers comme en foisonnaient les rues de Paris à cette époque, sur la tête un chaperon orné d'une plume conquérante, sur le buste, que couvrait un justaucorps de buffle, s'agrafait un ceinturon auquel pendaient une longue épée et une large dague, à ses pieds, chaussés de fortes poulaines, d'énormes éperons mettaient un cliquetis de mollettes et de chaînettes d'acier.

En entendant la parlotte de nos deux idiots, il haussa sans façon les épaules, et, s'adressant à un de ses voisins :

— Il paraît, dit-il, qu'on a voulu attenter de façon toute particulière aux jours du roy Loys.

Ces mots firent se retourner vers le nouvel arrivant tous ceux qu'avait captivés jusqu'à ce moment maître Ledouillé.

— Parlez, parlez, murmura-t-on, que savez-vous, messire Bernard?

— Moi, pas grand'chose; depuis ce matin, je vais de groupe en groupe, afin de me renseigner exactement à ce sujet, et n'ai réussi qu'à récolter des bruits plus absurdes les uns que les autres.

Maître Ledouillé arrondit ses lèvres dans une mimique méprisante.

— Ah! fit-il, le populaire est toujours le même; jamais il ne saura raisonner avec discernement.

— Mais, enfin, maître Bernard, quel est votre avis, à vous?

Le nouveau venu se cambra sur ses jarrets, la poitrine bombée, la main sur la garde de son épée, et, prenant un ton d'importance.

— Ça, dit-il, c'est autre chose, et du moment que ce que vous voulez savoir c'est ce que je pense, je puis bien vous répondre. Mon avis est qu'en réalité notre bon sire a été la victime d'un grand crime... La grande chambre rouge du Châtelet est parée, et l'on n'attend plus que l'arrivée à Paris du criminel... Ça, du reste, vous le savez, puisque si vous êtes là, c'est pour le mieux voir de près, et que toute cette foule s'écrase dans les rues..

— Un crime! un crime? répétait-on avec terreur.

— Oui, c'est aussi vrai que je vous le dis.

— Et le criminel?

— ... Ne serait autre que l'ex-capitaine aux gardes de Sa Majesté la reine, messire Gaulthier d'Aulnay, lequel, paraît-il...

Et messire Bernard, se penchant vers son voisin, lui acheva sa phrase confidentiellement à l'oreille.

Le voisin fit un haut-de-corps formidable en murmurant :

— Par notre bonne dame la Vierge, êtes-vous bien certain de ce que vous avancez-là?

— Moi! pas le moins du monde, je me borne à vous répéter ce qui m'a été dit par certaines personnes bien informées.

— Par le diable! dit alors le confident de maître Bernard, s'il en est ainsi, je plains messire Gaulthier d'Aulnay.

A ces paroles une jeune fille toute encapuchonnée dans sa mante, se pencha vers une femme également encapuchonnée, et lui dit d'une voix tremblante :

— Avez-vous entendu? ma bonne Julienne.

— Oui, ma chère Alix, j'ai entendu et j'ai grand crainte qu'Orly, mon bien-aimé, ne courre danger en cette affaire.

— Et moi, répartit vivement la jeune fille qui n'était autre que la fille d'Orsini, croyez-vous que je ne tremble pas pour mon

ami Jehan... Je l'ai vu partir en guerre et je le sais mêlé à cette terrible histoire.

— Plus bas, demoiselle, je vous en supplie, plus bas, murmura d'une voix sourde maître Gargouslier qui, en tenue de bourgeois endimanché, se tenait derrière Alix et sa compagne... nous sommes environnés d'oreilles indiscrètes, et il pourrait y avoir inconvénient à ce que tout ce populaire s'aperçut que nous portons intérêt à messire Gaulthier.

— Vous avez raison, mon bon ami, répondit Julienne... mais qu'y a-t-il de vrai dans tout ce que l'on dit?

— Je n'en sais pas plus que vous... c'est pourquoi j'estime plus utile et plus prudent d'ouvrir grandes mes oreilles, mais de tenir ma bouche close.

— Ah! maître Gargouslier, fit Alix d'une voix suppliante, que vous seriez aimable si vous pouviez vous enquérir du sort de messire Orly et de Jehan de Sarcelles.

— Je le veux bien, répondit le cabaretier; mais pour cela il faudrait me rendre ma liberté afin que je puisse aller de groupe en groupe.

— Nous laisser seules! exclama dame Julienne en saisissant Gargouslier par son justaucorps... non pas, non pas, et puis que pourriez-vous apprendre de plus précis, que ce que nous venons d'entendre déjà?

En ce moment, un mouvement de houle fit onduler toutes les têtes qui se pressaient sur la place de Trahoir, en même temps qu'une clameur sourde s'élevait des rues avoisinantes, augmentant à mesure que de bouche en bouche elle arrivait jusqu'à nos trois amis.

Et des cris, des appels, des lambeaux de phrases se croisaient dans l'air.

— Il va venir!

— C'est lui!

— On le dit jeune et beau.

— Non, c'est un suppôt de Satan.

— C'est un nécromancien.

— Et moi, je vous soutiens qu'il est jeune.

— Allons donc.

— Je le connais; c est Gaulthier d'Aulnay.

— Le capitaine aux gardes?

— Lui-même.

— Impossible! vous vous gaussez.

— Et pourquoi cela, me gausserais-je?

— L'avez-vous vu?

— Non, mais on me l'a dit.

— Qui cela?

— On vient de l'apercevoir auprès du couvent des Dames-des-Filles-Dieu; c'est un mien ami, truand de la butte Montorgueil, qui l'a aperçu et m'est venu conter la nouvelle... Mais ce n'est point tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il rentre à Paris en un singulier équipage.

— Lequel?

— Ça, mon truand n'a point voulu me le dire, afin de m'en laisser la surprise.

Un vif désappointement se peignit sur tous les visages.

— Bast! répondit un auditeur plus vexé que les autres, c'est un beau parleur qui ne sait rien et veux paraître en savoir plus long que nous autres.

— Vous verrez, répondit le bourgeois d'un ton piqué.

Une seconde houle, accompagnée de nouveaux cris, fit moutonner l'océan de têtes, puis, aussitôt, sans qu'on pût en connaître la raison, la foule se précipita en avant, courant, se pressant, se bousculant, en hurlant :

— A la porte aux Peintres! à la porte aux Peintres!

— Maître Gargouslier, implora Alix, accompagnez-nous.

— Quoi, ma chère enfant, fit Julienne d'un ton de reproche, si ce que l'on dit est vrai, voulez-vous donc vous repaître du spectacle de ce pauvre garçon?

— Non, dame Julienne, riposta la jeune fille, mais le hasard nous fournira peut-être des nouvelles de nos amis.

— L'enfant a raison, grommela Gargouslier. Prenez donc chacune un de mes bras et suivons la foule.



Il les cogna l'un contre l'autre une demi-douzaine de fois. (Page 1957.)

Et nos trois amis, hâtant le pas, suivirent le flot populaire.

A mesure qu'ils avançaient, ils voyaient les curieux déboucher de toutes parts, augmentant le nombre considérable de ceux qui allaient à la porte aux Peintres assister à l'entrée dans Paris de l'infortuné capitaine aux gardes.

En quelques instants, Gargouslier et ses deux compagnes furent noyés dans la foule qui se pressait autour d'eux, s'écrasant, se piétinant, se défonçant les côtes, chacun voulant arriver premier pour avoir la meilleure place.

Enfin, après plus de vingt minutes, non pas de marche, car la distance était fort courte, mais de stationnements successifs et de reculs répétés, ils débouchèrent à leur tour dans la rue du Grand-Saint-Denys.

Mais là ils n'étaient point au bout de leur peine; ce n'était pas tout en effet, que d'être arrivés là, il fallait s'y placer commodément, de manière à bien voir.

Le tavernier du *Cochon-d'Amour*, auquel, en de semblables circonstances sa taille était d'un adjuvant considérable, jeta autour de lui, par dessus toutes les têtes qui se pressaient, un regard circulaire; il aperçut alors, non loin du lieu où ils se trouvaient, un endroit qui semblait moins envahi par la foule et qu'il jugea aussitôt très favorable pour y installer ses compagnes; quelques hommes seulement y étaient groupés, des malandrins, certainement, à en juger par leurs vêtements singuliers et leurs mines patibulaires. Mais notre ami Gargouslier n'était point homme à s'inquiéter de ces détails, et aussitôt sa décision fut prise.

Restait à la mettre à exécution; ce n'était certes point une besogne facile que de percer la foule qui le séparait du point visé par lui; mais nous avons déjà vu, en maintes circonstances, que le cabaretier du *Cochon-d'Amour*, n'hésitait jamais à mettre au service de ses déterminations, les poings formidables dont ses bras musculeux étaient ornés.

— Allons, mes mignonnes, dit-il à ses compagnes, serrez-vous à mes bras du plus fort que vous pourrez, il s'agit de quitter la place et point ne faut nous laisser réparer les uns des autres.

Puis, lentement, pesamment, comme un bœuf au labour, il s'avança au milieu de la foule qui, tout en bougonnant, cédait sous l'énorme pression de ce géant; on murmura, on cria, on hurla; mais lui n'en avança par moins, calme, paisible, souriant, comme s'il eût été sourd aux récriminations qui s'élevaient de

tous côtés, effrondrant de sa vaste poitrine les obstacles humains qui lui barraient le chemin.

Le populaire a le respect de la force, et sans doute, si Gargouslier eut été seul, tout se serait-il passé en cris et en invectives; malheureusement les compagnes du cabaretier n'inspiraient pas à la foule la même terreur salutaire et il était fatal qu'on cherchât à se venger sur les deux faibles femmes, des pieds écrasés et des côtes enfoncées par les muscles herculéens du colosse.

Tout occupé à regarder en avant de lui, il ne surveillait pas assez étroitement ses compagnes; aussi poussa-t-il un rugissement de colère lorsqu'une voix vint frapper son oreille; c'était celle d'Alix, qu'un truand un peu malmené par Gargouslier venait de brutaliser lâchement.

— Ah ! le vilain homme ! exclama la jeune fille.

— Qu'y a-t-il, demoiselle ? demanda vivement le cabaretier.

— C'est cet homme.

Et sans achever sa phrase, elle désigna du doigt un personnage qui cherchait à se faufiler à travers les rangs pressés de la foule.

Mais, avant qu'il eut réussi à se frayer un passage, le poing formidable de Gargoulier s'était abattu sur son crâne.

L'homme poussa un gémissement et s'écrasa sur le sol.

La foule murmura; mais Gargouslier promena autour de lui des regards si formidables, que les premiers rangs se reculèrent avec effroi.

Le tavernier profita de l'impression produite par cet incident pour accentuer sa marche en avant, sans difficulté cette fois, car la réputation qu'il avait faite à son terrible poignet, le devançant, les badauds s'écartaient d'eux-mêmes, et Gargouslier ainsi que ses deux compagnes parvinrent sans de nouvelles difficultés à l'observatoire choisi.

Mais arrivé là, le maître du *Cochon-d'Amour* se trouva face à face avec ceux qui s'y trouvaient installés déjà et que leur trogne dénonçait, sans qu'il fût besoin de preuves plus péremptoires, comme n'appartenant pas à la bourgeoisie de la bonne ville de Paris.

A la vue des nouveaux voisins qui leur arrivaient, ils froncèrent les sourcils en grommelant entre leurs dents :

— Quel est celui-là ? et que nous vient-il troubler avec ses donzelles ?

— Qu'il aille donc promener ses amours à la rue du Pute-y-Musce.

— Eh ! eh ! ricana un troisième, c'est qu'elles sont fort jolies.

— Qu'importe, gronda un quatrième, nous avons jusqu'ici écarté tout le monde, ce n'est point pour supporter la présence de ces intrus.

— Permets, fit un autre ; le grand malandrin, je te l'abandonne, mais quant aux deux gentes personnes qui l'accompagnent, il n'en est point de même, et je suis tout disposé à partager ma place avec elles si, en retour, elles veulent bien partager leur couche avec moi.

Un gros rire accueillit cette aimable et délicate plaisanterie.

— Un moment ! Deux pour un, c'est de trop, et je réclame une part.

— Nenni !

— Fi ! le gourmand.

— Allons, allons ! je suis bon enfant et ne demande pas mieux que d'être agréable à un camarade, je choisis celle-ci et je donne celle-là.

Et, du doigt, il désigna Alix comme celle sur laquelle il jetait son dévolu.

— Accepté, répliqua le malandrin auquel venait d'être faite cette concession, et je vais prendre de suite livraison.

Et, en goguenardant, il s'avançait vers la jeune fille qui, toute pâle, se cramponnait au bras de Gargouslier.

Celui-ci n'avait point semblé entendre le colloque que nous venons de rapporter ; indifférent en apparence aux velléités galantes de celui qui s'avançait, il promenait sur la foule des regards tranquilles.

Mais, comme l'homme étendait la main et allait toucher la jeune fille, le bras de Gargouslier se détendit sans violence appa-

rente, et le malheureux tomba à la renverse en poussant des cris de chat écorché.

— Eh quoi! fit le cabaretier d'une voix paisible, que vous arrive-t-il donc, mon bon ami?

Les camarades du malandrin, tout heureux du prétexte qui leur était offert d'entrer en scène, s'avancèrent alors, la mine menaçante, la main instinctivement posée sur le manche de leurs coutelas.

Gargouslier, tout souriant, les regardait venir.

Puis, soudain, avant qu'ils eussent pu rien prévoir et se mettre en défense, l'un d'eux recevait en pleine poitrine un coup de pied qui l'étendait à terre tout pantelant et suffocant, incapable de pouvoir, de quelques minutes au moins, reprendre sa respiration; puis le digne cabaretier, abandonnant ses compagnes, saisissait de chaque main, par le collet, deux autres agresseurs, et, les ramenant l'un contre l'autre, comme un cymbalier ferait de ses cymballes, il les cogna une demi-douzaine de fois avec une telle violence que les pauvres diables ne furent bientôt plus, entre les doigts du géant, que des loques humaines sans force et sans volonté.

Alors, Gargouslier les rejeta à quelques pas de lui, ainsi que de vieilles hardes hors d'usage; ils tombèrent à terre avec le bruit sourd d'un paquet d'os brisés et de chairs meurtries, et demeurèrent là, inertes, ainsi que des cadavres.

Disons, à la louange de leurs camarades, que pas un d'eux n'eut la pensée de les venir relever.

La place était conquise définitivement; chacun, respectueux d'une telle vigueur, s'était reculé avec force inclinaisons de tête; mais, modeste dans le succès, le tavernier se plaça au second plan, mettant devant lui ses deux compagnes qui, dès lors, pouvaient voir commodément le spectacle qui se préparait.

Et il était temps, car à peine nos trois amis venaient-ils de prendre place qu'un grand bruit se fit entendre, accompagné d'un mouvement de recul des plus violents.

Un moment Gargouslier craignit de se voir déposséder de ce refuge qu'il avait eu tant de peine à conquérir; mais l'emplace-

ment avait été judicieusement choisi ; c'était une sorte de piédestal carré en maçonnerie, élevé de quelques pieds au-dessus du sol et placé à l'angle d'une maison au-dessous d'une statue de la Vierge devant laquelle une lampe brûlait ; et ce piédestal avait pour but de permettre au pieux propriétaire de la statue de venir remplir la lampe d'huile et remplacer la mèche.

Comme un fleuve qui rencontre un roc dans son cours et dont les eaux se séparent pour aller se réunir plus loin, la foule se brisait sur l'angle du piédestal, le contournait et se reformait en arrière, plus compacte et plus mouvante encore; en sorte que le digne tavernier et ses compagnes étaient assez semblables à des naufragés qui voient se briser les eaux contre l'îlot sur lequel ils se sont réfugiés.

La foule était certainement repoussée par la tête du cortège qu'on ne pouvait apercevoir encore, masquée qu'elle était par un coude de la rue ; mais si l'on ne pouvait voir, tout au moins l'on entendait les clameurs soulevées par le cortège sur son passage et, chose curieuse, pour un homme qui, comme Gargouslier, connaissait sur le bout du doigt le peuple de Paris et ses habitudes, ces cris ne ressemblaient nullement à ceux dont il avait coutume de saluer les condamnés.

Que se passait-il donc là-bas?

Voilà ce que le colosse se demandait et voilà ce qu'il ne pouvait arriver à comprendre malgré la gymnastique intellectuelle à laquelle il se livrait.

Mais bientôt, il sut à quoi s'en tenir et poussa une exclamation de surprise à laquelle ses compagnes répondirent par un cri d'horreur.

Au retour de la rue, débouchant sur la place du Trahoir, un singulier cortège venait d'apparaître.

Derrière une troupe d'archers à cheval, formidablement armés et formant avant-garde, entourée d'une triple haie de gens d'armes, bardés de fer, et l'épée au poing, montée sur un bas charriot que traînait quatre chevaux, s'avançait une cage faite d'épais madriers de chênes renforcés par des plaques de fer et qui paraissaient d'épais barreaux, solidement forgés et rivés, sem-

blable à ces cages dans lesquelles les bateleurs transportaient les bêtes féroces qu'ils exhibaient dans les grandes fêtes populaires.

Seulement, sur le plancher de la cage, un homme était étendu, les mains ramenées derrière le dos et attachées l'une à l'autre par un anneau de fer entourant ses deux poignets, les pieds joints ensemble par le même procédé ; un collier de fer lui enserrait le cou, réuni au plancher de la cage, par une courte chaîne qui lui permettait à peine de soulever la tête.

Et le populaire, émerveillé d'un tel spectacle, poussait des cris extraordinaires, des exclamations de surprise et, comme tout populaire en délire, invectivait, à qui mieux mieux, le prisonnier, le couvrant d'injures pour son crime... crime qu'il ne connaissait même pas... lui jetant par dessus la tête des sergents d'armes, de la boue, des mottes de terre, des cailloux, bref, tous les projectiles qui lui tombaient sous la main.

Le prisonnier, vêtu comme les gentilshommes, à la figure mâle et fière, au regard hautain et dédaigneux, méprisant les insultes comme les coups, n'était autre que Gaulthier d'Aulnay, étranger en apparence à ce qui se passait autour de lui, pensant uniquement à sa mère, sans que les cris, les injures, les cailloux mêmes, qui pleuvaient autour de lui et l'ensanglantaient, pussent l'interrompre dans ses pensées.

En le reconnaissant, Alix et Julienne jetèrent un cri de douleur et se voilèrent le visage de leurs mains.

Gaulthier, cette fois, tressaillit, et, faisant un effort pour détourner la tête, tourna ses regards vers le petit promontoire de maçonnerie sur lequel se dressait la haute stature de Gargouslier.

Le prisonnier reconnut le colosse qui, sans se préoccuper de l'impression que pouvaient produire autour de lui son attitude et ses paroles, le salua de la main en disant :

— Salut à vous, messire Gaulthier.

Le jeune homme inclina la tête et le cortège passa.

Gargouslier eut beau regarder autour des sergents d'armes, en avant comme en arrière du cortège, au plus profond de la foule,

avec le vague espoir d'apercevoir quelque silhouette amie, ce fut en vain.

— Il ne reste plus que nous, demoiselles, dit-il lorsque le dernier flot de badauds eut disparu, tout hurlant et tout gesticulant, derrière le dernier archer, et je n'ai rien vu.

— Seigneur Jésus! gémit Julienne en croisant les mains, où peut être messire Orly?

— Sainte Vierge? dit à son tour Alix, pourvu qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à maître Jehan.

Gargouslier haussa doucement les épaules.

— Eh! par le diable! gronda-t-il, pourquoi vous désoler de la sorte?... Peut-être ont-ils perdu la piste de ceux qu'ils poursuivaient... Ou, ce qui me paraît plus probable, sans doute ont-ils jugé inutile de se faire voir en plein jour, alors que leur présence, sans être utile à leurs projets, ne pouvait qu'être nuisible à leur personne.

Et il ajouta :

— Le plus sage est, je crois, de retourner au logis, où il y a beaucoup de chances pour que nous les voyions arriver.

Les deux jeunes femmes poussèrent un faible soupir et, reprenant chacune un bras du tavernier, se mirent en route d'abord pour le *Chat-qui-Pesche*, où devait s'arrêter Alix; Julienne devait ensuite être ensuite reconduite à la petite maison du bord de l'eau où Orly lui avait fait ses adieux avant de partir.

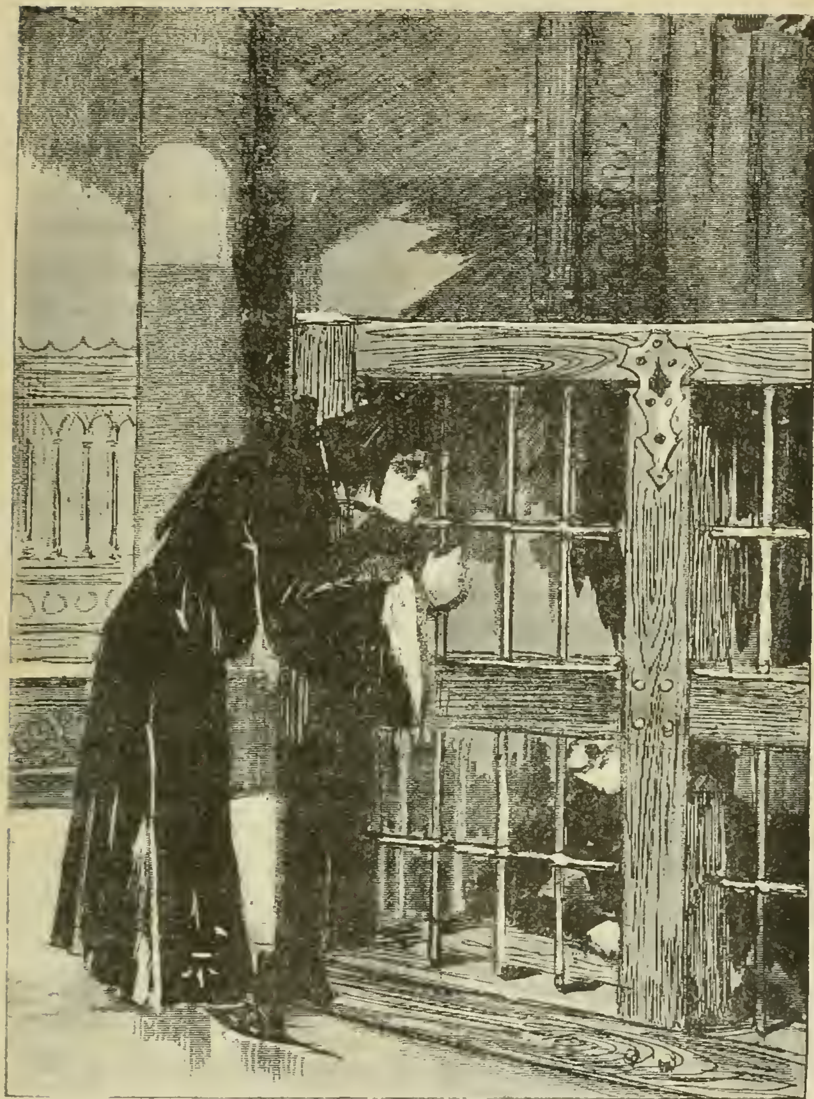
— Qu'allez-vous faire, maître Gargouslier? demanda la jeune fille lorsque le cabaretier s'apprêta à prendre congé d'elle.

— Je me propose d'aller au Grand-Chastelet, où vraisemblament va être conduit le prisonnier... Peut-être là aurai-je des nouvelles.

— Dieu vous entende et nous ramène nos amis! murmura la fille d'Orsini.

— Espérons-le, demoiselle.

Et sur ces mots, après que dame Julienne eut tendrement embrassé Alix, le cabaretier du *Cochon-d'Amour* s'éloigna le long de l'eau, en compagnie de la maîtresse d'Orly.



Le roi se cramponna furieusement aux barreaux de la cage. (Page 1968.)

CHAPITRE CII

Dans lequel, le bon roy Loys montre qu'il tient fort à son honneur.

Pendant que Gargouslier ramenait dame Julienne en son logis, le cortège arrivait devant le Grand-Chastelet à la porte duquel

attendait de fort méchante humeur, maître Le Testu, le digne gouverneur que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié.

Quand un individu est né sous une mauvaise étoile, c'est en vain qu'il cherche à se débattre contre l'influence néfaste de l'astre qui a présidé à sa naissance; jusqu'à l'heure de sa mort il lui faudra courber la tête et accepter docilement son destin.

Il était écrit là-haut, que jamais maître Le Testu ne pourrait se mettre à table à l'heure exigée par son estomac, et cette fois comme les précédentes, le repas était servi, et le digne gouverneur s'apprêtait à l'attaquer lorsqu'on était venu le prévenir que le cortège paraissait à l'extrémité de la place.

Contrairement aux formalités ordinairement employées pour la réception des prisonniers, maître Le Testu avait reçu l'ordre d'attendre en personne la venue de Gaulthier, à la tête de toutes les forces militaires que contenait la forteresse.

Conformément aux instructions qui lui avaient été données, maître Le Testu avait aussitôt, à l'aide d'une compagnie d'archers, fait déblayer les alentours du Chastelet de la foule qui s'y pressait, en sorte que le cortège s'avança au milieu de la place, nette et vide, ce qui rendait beaucoup plus difficiles les tentatives d'enlèvement que les amis du prisonnier pouvaient avoir préparées.

Le gouverneur avait donc dû remettre à plus tard le moment où il satisferait sa fringale et, l'épée au poing, il se tenait sur le seuil du Grand-Chastelet, ayant derrière lui maître Carcajou, le guichetier, tout étonné de voir ouverte cette grande porte qui restait toujours fermée.

La cage qui renfermait le prisonnier produisit sur les gardes et sur le personnel du Chastelet, une impression de stupeur profonde qui se traduisit par des murmures et des exclamations étouffées.

Maître Le Testu lui-même ne put retenir un cri de surprise; mais aussitôt, reprenant possession de lui-même, il jeta autour de lui un regard sévère qui rétablit aussitôt le silence.

La vue de cette cage prouva au gouverneur qu'il y avait des raisons majeures pour qu'il fît au prisonnier une réception spé-

ciale, entourée de précautions extraordinaires; quant à Carcajou, il ne s'étonna plus de ce qu'on lui eût fait ouvrir tout grands les battants de la porte principale, la dimension seule de la cage exigeait cette mesure.

Bien que maître Le Testu fut bien de son époque, c'est-à-dire qu'il fût lui-même enclin à la cruauté, bien que vingt années passées au Grand-Chastelet lui eussent cuirassé la poitrine et rendu le cœur assez semblable à une pierre, cependant il ne put s'empêcher de frissonner en constatant le supplice tout spécial infligé à Gaulthier d'Aulnay, par la fureur du roy Louis le dixième; et malgré lui, malgré l'horreur du crime de lèse majesté dont était accusé le jeune homme, il le plaignit du fond de l'âme, en l'apercevant si cruellement enchaîné, si durement étendu sur le parquet de madriers qui formaient le fond de la prison roulante.

Mais comme ses devoirs de gouverneur l'obligeaient à s'incliner servilement sous l'autorité du roi, et à tenir aveuglement compte des ordres reçus, il étouffa ce commencement d'émotion, d'autant plus que son estomac criant faim, le poussait à se débarrasser au plus tôt de la réception du prisonnier pour aller rejoindre son repas qui refroidissait.

De son côté, Carcajou demeurait tout émerveillé par ce nouveau genre de prison dont les historiens ont faussement attribué l'invention à l'un des successeurs de Louis X, le terrible châtelain de Plessis-les-Tours. Le brave guichetier du Grand-Chastelet n'avait oncques ouï parler de semblable machine, et c'est à peine s'il pouvait croire à ce que voyaient ses yeux; au contraire du gouverneur, Carcajou n'était distrait de son admiration, ni par la faim — il venait de manger la soupe — ni par la pitié, il ne connaissait pas le prisonnier, et il restait la bouche bée, les sourcils levés.

Quand la cage arriva devant lui, il s'effaça pour la laisser passer; puis quand elle eut disparu sous la voûte sombre, et que archers et gardes se furent engouffrés à leur tour dans la citadelle, le guichetier ferma la porte contre laquelle, la foule qui n'était plus contenue en respect par les soldats, vint se préci-

piter en hurlant; pour être justes, nous devons dire que cette manifestation platoniquement hostile était plutôt dirigée contre le gouverneur qui l'avait éloignée du spectacle vers lequel l'attirait sa curiosité que contre le prisonnier.

Pendant qu'à l'extérieur le populaire, criait, gesticulait, chantant force noël et ballades de mort, à l'intérieur, maître Le Testu assistait impassible au déchargement de la cage, c'est-à-dire qu'on détela les chevaux, on enleva les brancards du charriot, et qu'une vingtaine d'archers la poussa, à force de bras, jusqu'à la grande chambre rouge toute disposée déjà pour recevoir la haute cour de justice, dont les membres désignés par le roi allaient incessamment s'assembler pour juger le crime de lèse majesté commis par Gaulthier d'Aulnay.

Sans délier le prisonnier des fers qui le chargeaient, un geôlier lui passa par les barreaux de fer, ainsi qu'à un animal féroce, un peu de nourriture, juste ce qu'il en fallait pour l'empêcher de mourir de faim ; puis on referma les portes, et Carcajou, s'en retourna à son guichet pendant que maître Le Testu remontait en hâte à son logis, soupirant d'aise à la pensée qu'il allait enfin pouvoir s'asseoir devant un bon repas, tremblant un peu à l'idée que l'attente ne l'eût pas trop refroidi.

Vivement, il se débarrassa de son gorgerin de fer, déboucla son ceinturon, dégrafa sa cape et se laissa lourdement tomber dans un large fauteuil de cuir, devant une table sur laquelle fumaient quelques plats.

Et il savourait du regard avant que de le porter à sa bouche, un succulent potage, et dans sa face empourprée de plaisir, son petit œil brillait de contentement, lorsque brusquement la porte s'ouvrit, livrant passage à Carcajou tout essoufflé.

Le gouverneur bondit et à la vue du guichetier sa main défaillante abandonna sa cuiller, tandis que ses lèvres demeuraient fixées dans une crispation de colère :

— Qu'est-ce encore ? gronda-t-il, l'estomac serré par un pressentiment sinistre.

— Messire Le Testu ! s'écria le guichetier, c'est le roi, notre sire Louis, dixième du nom.

Comme mu par un ressort, le gouverneur se dressa sur ses pieds, pâle et tremblant :

— Le roi! bégaya-t-il... le roi!

— Oui, Messire.

— Que veut dire cela ? explique-toi.

— Sa Majesté est en bas dans la cour d'honneur, avec une nombreuse escorte, et il vous réclame.

Le gouverneur leva ses bras au profond.

— Par saint Grégoire! exclama-t-il, est-ce Dieu possible!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— J'y vais..., j'y cours..., j'y vole.

Et, sautant sur son épée, il se la boucla au corps rapidement et descendit en courant, tout en s'agrafant au col son gorgerin de fer.

Tout haletant, il arriva dans la cour d'honneur, où, en effet, Loys le dixième se trouvait entouré d'une cavalcade bruyante.

Courbé en deux, Le Testu s'approcha, et, présentant son poing au roi, l'aida à mettre pied à terre.

Puis, incliné respectueusement, il attendit qu'il plût à Sa Majesté de lui faire part du but de sa visite.

— Or ça, Messire le gouverneur, dit enfin le roi, il m'a pris fantaisie de venir voir par moi-même comment se comportait mon beau Châtelet et d'y tout examiner en détail...

— Sire, balbutia Le Testu, croyez que je suis confus de l'honneur que vous voulez bien me faire, et...

D'un geste de la main, le roi l'interrompit, et, sèchement, lui dit :

— Il suffit, Messire le gouverneur... Veuillez me conduire.

Et se retournant vers les seigneurs qui l'avaient accompagné :

— Vous voudrez bien m'attendre céans, Messires, dit-il d'un ton de commandement.

Comme, son chaperon à la main, Le Testu allait se mettre en marche, le roi lui dit :

— Commencez par me mener à la chambre rouge... Vous y avez, paraît-il, en ce moment, une cage curieuse dont on m'a beaucoup parlé et que je veux voir de près pour m'assurer si

véritablement elle mérite tous les éloges que j'en ai entendu faire.

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton de raillerie froide et cruelle qui fit frissonner maître le Testu.

Néanmoins, il se mit en marche, et, arrivé près de la chambre, il en ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer son souverain, qui s'avança, distrait en apparence, mais dont le regard acéré fouillait le clair-obscur de la pièce, était rempli de haine et s'injectait de sang en s'arrêtant sur la cage dans laquelle était enfermé le malheureux Gaulthier.

Maître de lui, domptant la rage qui lui faisait monter aux lèvres des paroles mauvaises, serrant ses poings avec une force telle que ses ongles lui crevaient la chair, le roy fit quelques pas en avant, semblant s'intéresser fort à tout ce qui l'entourait; puis, il dit à Le Testu :

— Ça, laissez-moi seul, Messire le gouverneur, et n'ayez garde de venir céans, non plus que d'autres, avant que je ne vous aie appelé... Allez! et sur la vie, obéissez-moi.

Le Testu s'inclina et sortit, non sans s'étonner fort de l'étrange désir qu'avait le roy de demeurer en compagnie du prisonnier; un moment, il eut le coupable désir de demeurer là contre la porte et d'essayer de surprendre, par un ais mal joint, ce qui allait se passer... Mais il tenait beaucoup à sa précieuse existence, le bon Le Testu; la vie et la santé lui étaient indispensables pour continuer à savourer les excellents repas que lui confectionnait son cuisinier, un maître queux connu de toute la capitale.

Demeuré seul Loys X demeura un moment immobile, les bras croisés sur la poitrine, les lèvres pincées, les yeux obstinéments fixés sur la cage au fond de laquelle le prisonnier, les paupières clauses, semblait dormir.

Enfin, il s'approcha à pas lents et lorsque son visage effleura presque les barreaux, il dit d'une voix sourde :

— Ainsi donc, te voilà, Gaulthier d'Aulnay, les chaînes aux pieds, le carcan au cou, ainsi qu'il convient à un voleur.

Gaulthier ne bougea pas, et le roi ajouta :

— Oui, un larron d'honneur! un fourbe! un traître! voilà ce

que tu es... voilà ce que tu as été toujours, alors que je t'accablais de mes bienfaits, te comblant d'honneur et de richesses et que tu me récompensais...

Il s'arrêta, la gorge serrée par la colère, les lèvres tremblantes, attendant un mot de regret ou de prière.

Mais rien... rien...

Alors, Loys perdit un peu de son sang-froid et s'écria :

— Ainsi donc, toi, le beau capitaine pour lequel toutes les femmes de ma cour étaient affolées d'amour, on t'a promené de par les rues en cette cage de fer, en butte aux colères, aux railleries, aux insultes de ce populaire que naguère tu écartais dédaigneusement du poitrail de ton cheval.

Gaulthier demeurait toujours immobile et silencieux.

— Ah ! gronda le roi, tu ne veux pas parler... écoute : je t'aimais comme un fils, moi auquel le Seigneur a refusé des enfants, j'avais ressenti pour toi une sorte d'affection bizarre qui me faisait te préférer à tous les autres... comment m'as-tu récompensé ?

Le prisonnier tressaillit.

Le roi s'en aperçut et poursuivit :

— Enfin, tu m'écoutes... tu tressailles cette fois... j'ai touché juste... oui, infâme, comment as-tu répondu à mon affection, à ma confiance, en m'enlevant l'amour de mon épouse... en élevant, toi vassal, tes regards jusque sur la reine, en t'alliant avec ce Buridan, ce Lyonnet de Bournonville qui a pu m'échapper jusqu'ici, mais qui ne tardera pas à tomber entre mes mains, en te faisant l'ami de cet Italien du diable, de cet Orsini que je détiens, lui, au fond de ce Chastelet et qui ira bientôt rejoindre son compère Guillaume Feutrier, mais par un autre moyen, par le chemin de Monfaucon.

Il s'arrêta un moment pour reprendre haleine et ajouta :

— Ah ! tu as été l'amant de la reine... Eh bien, elle aussi, comme toi, du reste, je la ferai mourir épouvantablement, car je sais tout, entends-tu bien... je connais toutes ces histoires lugubres de la Tour de Nesle, les orgies nocturnes auxquelles tu prenais part, toi et tant d'autres, avec Marguerite de Bourgogne,

Blanche de Navarre et Jeanne d'Évreux... Ah! rassure-toi, elles aussi sont arrêtées et détenues en mon castel de Gisors... quant à leurs complices, je ne puis, hélas! m'en venger, car elles-mêmes se sont chargées de les mettre à mort, leurs beaux amoureux.

Et le roi éclata d'un rire hideux.

En entendant porter contre sa mère cette accusation épouvantable, Gaulthier d'Aulnay avait sursauté, fixant des yeux terribles sur le visage blême de Loys, cherchant à deviner si ce qu'il venait d'entendre était la vérité ou seulement une raillerie.

Il chercha à se soulever, mais les liens qui l'enserraient étaient trop étroits, et brutalement, il fut ramené au plancher auquel l'attachait le carcan de fer de son cou.

— Oh! fit railleusement le roi, tu gémis sur tes fautes, sans doute, et tu veux implorer ma clémence..., mais je n'ai cure d'écouter tes supplications...; la mort est là qui t'attend, inutile de la faire languir.

— Sire! mon roi! implora le jeune homme, en vérité, prêtez-vous créance aux racontars de méchants et de jaloux... La Tour de Nesle! mensonge! mensonge! Sire...

— Infâme! hurla le roi, aies donc au moins le courage d'avouer tes forfaits...

— Sire!

— Sache qu'Orsini n'a point su garder les secrets que son âme épouvantable recélait depuis tant d'années et que la torture lui a fait avouer tout ce qu'il savait sur les agissements de la reine.

— Il ment!... il ment!... gémit le prisonnier. C'est la haine..., c'est l'envie qui l'ont fait parler.

— Il a dit vrai...

— Mensonge! cria Gaulthier; croyez-m'en, Sire, la reine n'est pas coupable.

Le roi se cramponna furieusement aux barreaux de la cage.

— Et que faisais-tu donc toi-même au castel de Pierrefonds lorsqu'on t'y a arrêté? Nieras-tu que tu ne fusses venu pour délivrer la reine?

— Cela, je le reconnais, dit franchement Gaulthier.



Quand à Le Testu, il s'achemina mélancoliquement vers son logis où l'attendait son repas. (Page 1971,)

— La reine, dont tu étais, après Buridan, le dernier amant.

— Non, Sire, c'est faux, exclama le prisonnier... Sur le Christ et sur son père le Seigneur Dieu, sur ma part de paradis, sur la mort qui m'attend, je jure n'avoir jamais souillé Madame la reine d'un attouchement impur.

— Que faisais-tu au castel de Pierrefonds? répéta le roi.

Le jeune homme courba la tête.

— Eh bien! tu ne réponds pas! ricana le roi.

— Sire, ce secret ne m'appartient pas.

— Mauvaise excuse...

Gaulthier blêmit, ses lèvres s'agitèrent dans un tremblement nerveux, et il dit à voix basse, si basse qu'à peine le roi l'entendit.

— Sire, mon roy, vous le voulez savoir..., eh bien, je vais vous révéler ce secret.... mais Dieu m'est témoin que si je parle, c'est pour me laver de l'horrible soupçon qui pèse sur moi... Eh bien! oui, Sire, j'aimais la reine..., oui; je l'aime encore de toutes les forces de mon cœur..., mais d'un amour pur, d'un amour filial... Je l'aime parce que c'est ma mère.

Un ricanement terrible lui répondit.

— Ta mère? s'écria Louis X.

— Ma mère, et point autre chose, affirma Gaulthier.

— En vérité! c'est à d'autres qu'il faut conter de semblables plaisanteries.

— Sire, Sire, répliqua le prisonnier, je vous jure...

— Eh bien! par l'enfer! s'écria le roi, en admettant que tu dises vrai, la vengeance n'en sera que plus complète... tenailler le fils au fer rouge, en présence de la mère!... Si tu croyais te sauver l'existence en me révélant ce beau mystère, tu t'es singulièrement trompé, car tu n'as fait qu'attiser ma colère et ma haine.

Et il ajouta avec un rictus de bête fauve.

— Publique a été l'injure, public doit être l'aveu également... dans une heure, mon grand chancelier et mon surintendant, assistés du prieur, du grand prévôt, des membres commissaires et des baillis, seront ici pour t'interroger... Maître Caboche et ses aides y seront également pour te faciliter la mémoire au cas ou tu ne voudrais point répondre aux questions que te seront posées... et moi, j'assisterai à tes tortures, je me repaîtrai de tes souffrances, j'écouterai avec délices tes hurlements de douleur, je verrai déchiqueter ta chair et couler ton sang... Et plus tard,

la place de Grève avec toutes ses horreurs... et ta mère, elle aussi, y assistera... Délicate attention de ma part pour que vos derniers regards se rencontrent... A bientôt donc, messire le capitaine aux gardes.

Et le roi, l'enveloppant d'un regard chargé de haine, sortit à reculons pour se repaître plus longtemps du spectacle de son ennemi abattu.

Quelques minutes après, Louis le dizième remontait à cheval, l'âme un peu apaisée par cette entrevue, et suivi de son escorte, sortait du Chastelet accompagné par les acclamations de la foule qui criait sur son passage :

— Noël ! noël ! Mort à celui qui a osé offenser notre Sire ! Noël ! noël ! pour notre roi Louis !

Quant à Le Testu, il s'achemina mélancoliquement vers son logis où l'attendait son repas, espérant que la Providence aurait eu pitié de lui en tenand ses plats au chaud.

Mais, ô désolation ! tout était froid, et cependant la faim l'emportant, le pauvre gouverneur dut se résigner à manger du bout des dents ce repas succulent qu'il s'était proposé d'engloutir de si bon appétit.

CHAPITRE CIII

Dans lequel Gaulthier d'Aulnay entend prononcer un jugement auquel il s'attendait.

A peine maître Le Testu achevait-il de se repaître, non sans haut-le-cœur, de ces mets refroidis qu'on le vint prévenir de l'arrivée des membres de la chambre ardente constituée par le roi pour juger le sire Gaulthier d'Aulnay.

Aussitôt le gouverneur abandonna la table, sans regrets peut-être pour la première fois de sa vie et dévala par les escaliers jusjusqu'au préau.

Mais, à son grand étonnement, il eut beau regarder de tous côtés, il ne vit rien et personne... le préau était vide.

D'un geste il appela auprès de lui maître Carcajou qui, son trousseau de clefs à la main, se promenait de long en large près de la grande porte.

— Par le diable! exclama-t-il d'un ton de fort mauvaise humeur, ne m'est-on pas venu prévenir que messires de la chambre rouge étaient là ?

— Non point, messire le gouverneur, mais qu'ils arrivaient.

— Eh bien ! point ne les vois.

— N'entendez-vous pas ces cris, ces exclamations? fit Carcajou ; c'est le populaire qui, sans doute, les a reconnus et salue en eux les hauts justiciers de notre Sire... Ils sont sur la place et il est temps, je crois, que vous preniez rang avec vos archers, pour les recevoir, à la grande poterne.

— Tu as raison, fit maître Le Testu.

Pendant que le gouverneur prenait toutes ces dispositions pour les accueillir dignement, les membres de la chambre ardente débouchaient du Pont-au-Change et s'avançaient lentement, à travers une haie de badauds, accourus pour assister au défilé des premiers magistrats du royaume.

En tête, marchait le grand surintendant des finances, successeur de Lyonnet de Bournonville, haut et puissant seigneur, messire Haultemont de Massancourt, superbement précédé de deux massiers, portant, l'un, une balance d'argent, l'autre, une grande épée, symboles de l'équité et de la sévérité de la justice ; après lui venait un gros personnage, à la panse rebondie, qui n'était autre que le chancelier, maître du sceau de France, messire Germinier de Colombel des Ursins, et qui s'efforçait, mais en vain, de donner à sa trogne de jouisseur et de gourmet, une allure digne à laquelle son nez rouge et ses bajoues flottantes l'empêchaient d'arriver.

Suivaient le connétable, messire Charles de Chastellux, et d'autres dignitaires de moindre importance, les barons Voyrel de la Ville-l'Étang, Bormet de Saint-Ouen, le vidame Oriol de Villers-Cotterets, le vicomte Allais d'Onfleur, le baron Amédée

Thiébault de Laval, le chevalier Georges des Moulins ; tous seigneurs de la cour, désignés par le roi pour juger en son nom le criminel Gaulthier d'Aulnay, tous revêtus de la robe de pourpre d'une pèlerine d'hermine.

Derrière cette assemblée des plus hauts seigneurs de France, ornée venait le porte-queue, Claude de Maheu.

Et le populaire se désignait du doigt en se les nommant et en racontant sur chacun d'eux les détails biographiques parvenus à sa connaissance, chacun des membres du cortège.

Et c'étaient tantôt des acclamations qu'il poussait et des noël! lorsque passait quelque puissant seigneur renommé pour sa valeur et ses hauts faits d'armes.

Tantôt, au contraire, les huées et les insultes éclataient de toutes parts, lorsqu'il s'agissait de quelques-uns de ces seigneurs, comme la cour de cette époque en possédait beaucoup, dont la faveur du roi seule avait fait la réputation et la fortune.

Cependant, la porte du Grand-Chastelet s'était ouverte toute grande pour donner accès à la justice du roi ; alors les trompettes précédant le cortège, sur de beaux chevaux blancs tout caparaçonnés de toile fine d'argent, s'étaient mis à sonner une fanfare éclatante, et les trompettes des gens d'armes du Chastelet leur répondirent, formant ainsi un concert auquel applaudirent les mains battantes des milliers de curieux massés sur la place.

Puis, lentement, avec solennité, le cortège s'engouffra sous la voûte sonore et sombre, et les portes se refermèrent.

Et le cortège se dirigea gravement vers la grande tourelle du Sud, cette fameuse tourëlle connue des Parisiens par les horribles mystères et les sombres tragédies qui s'y étaient accomplis.

La tourelle du Sud, ou pour employer l'expression usitée en Parisis, la tourelle Sud, était une sorte de donjon octogonal, à porte basse, aux étroites meurtrières. aux voussures ornementées de fleurs et agrémentées d'animaux burlesques et fantastiques.

Construite sous le bon roi Louis IX, par l'architecte Isabey de la Seine, le second et l'élève affectionné du grand architecte auquel nous devons la Sainte-Chapelle et le cloître de l'abbaye

Saint-Martin-des-Champs, cette tour était d'une ligne très pure et fort discrète.

Mais comme nous l'avons dit, ce n'était point par son architecture que le populaire la connaissait, c'était par les sombres légendes qui y étaient attachées.

Les archers de la grande écossaise, sous le commandement général de l'écossais Mac-Nab, le chef des grands clans d'Écosse, formaient la haie sur le parcours du cortège et un déploiement de forces inusité avait été suscité par la présence de Gaulthier d'Aulnay en la chambre rouge, car, de quelque côté qu'on se tournât, les yeux apercevaient des aciers d'armures luire dans l'ombre.

La salle avait été disposée de cette façon que la cage du prisonnier en occupât le centre, à cinq mètres environ de l'estrade sur laquelle se voyait un siège tout fleurdelysé que surmontait un dais tout enrichi de velours et de crépines d'or; au-dessous de ce siège, trois autres plus petits avaient été installés perpendiculairement à ces trois sièges; à leur droite et à leur gauche, des bancs s'allongeaient, courant le long du mur; enfin, à cinq mètres derrière la cage, à une distance égale de l'extrémité de chacun des deux bancs, un autre siège se trouvait disposé.

Le fauteuil fleurdelysé étant destiné au roi, demeura vide; quant aux trois sièges inférieurs ils furent occupés : celui du milieu par le surintendant des finances en sa qualité de président; les deux autres par le connétable et le chancelier; les bancs de droite et de gauche reçurent le reste de l'assistance.

Une fois que chacun eût pris place, le plus grand silence régna dans la salle; on attendait, pour entrer en séance, soit la venue du roi, soit un ordre de lui.

C'était un spectacle saisissant que celui de cette assemblée, composée des personnages les plus importants, revêtus de ce costume rouge flamboyant dont nous avons parlé plus haut.

Et le décor dans lequel se mouvaient ces acteurs n'était pas peu fait pour les rendre plus lugubres encore.

Par suite d'une bizarrerie de l'architecte, le jour ne parvenait qu'à travers des vitraux peints d'un rouge sombre; rouges aussi,

jusqu'aux chapiteaux étaient les piliers qui soutenaient les voûtes, lesquelles disparaissaient sous un immense velum de pourpre; enfin, il n'était pas jusqu'aux dalles elles-mêmes qui ne fussent rouges aussi, taillées dans du porphyre.

Si bien trempé que fut le courage du prisonnier et quelque fut d'ailleurs son dégoût de la vie et son mépris de la mort, il ne put s'empêcher de tressaillir à la vue du lugubre spectacle, de ces fantômes rouges dans ce cadre couleur de sang; et pour échapper à cette horrifique vision, il ferma les yeux.

Cependant, le surintendant s'était levé et, après avoir promené lentement ses regards sur l'assemblée, il prit la parole en ces termes :

— Or ça, Messires, nobles hommes de France, de Normandie, de Poitou, de Bourgogne et aultres pays, je vous ai réunis en ce lieu de par ordre de notre gracieux souverain, Loys le dixième, pour avoir à vous demander qu'il vous plaise me bailler licence d'interroger ce gentilhomme, cy présent en cette cage, messire Gaulthier d'Aulnay, auparavant capitaine aux gardes de Sa Majesté la reine, présentement convaincu du crime de haulte trahison par devers Sa Majesté notre Sire, et l'ouïr en toutes ses réponses et observations, et lui faire appliquer, suivant vos désirs, telle question ordinaire ou extraordinaire qu'il vous conviendra.

Un murmure d'assentiment répondit à ces paroles.

— Mais auparavant, Messires, continua le surintendant, avant que d'ouvrir la séance, il importe que nous recevions licence du roy notre Sire.

Comme il achevait ces mots, un bruissement d'aciers accompagné de commandements divers se fit entendre en dehors.

Puis la porte s'ouvrit toute grande et un huissier cria d'une voix forte :

— Le Roy!

Aussitôt, comme mus par un ressort, tous les assistants se levèrent, tête nue, immobilisés dans leur respect, comme des statues de pierre.

Alors entrèrent quatre gentilshommes, de superbe mine, qui

tirant leur épée, se rangèrent deux par deux de chaque côté de la porte.

Puis vinrent des pages, tout couverts de brocart d'or, écussonné aux armes de France; ensuite s'avancèrent les hérauts d'armes, ensuite un groupe de gentilhommes de la chambre.

Enfin, le roi lui-même, parut, grave, solennel, s'avançant lentement, les yeux fixés droit devant lui, perdus dans le vague, la main appuyée sur la poignée de son épée.

Sans même jeter un coup d'œil sur toutes ces têtes inclinées sur son passage, il s'achemina vers l'estrade dont il gravit les marches, appuyé sur l'épaule de son capitaine aux gardes; puis il s'assit sur le siège fleurdelysé, la tête penchée sur la poitrine, les paupières demi-closes, la bouche pincée dans un rictus plein de dureté.

En passant près de la cage qui renfermait Gaulthier d'Aulnay, un éclair, bien vite éteint, avait brillé dans sa prunelle et un pli profond s'était creusé entre ses deux sourcils; mais aussitôt son visage avait repris sa sérénité calme.

Mais le prisonnier, indifférent à tout ce qui passait autour de lui, absorbé dans sa douleur amère, pensait à Marguerite de Bourgogne, à sa mère infortunée qui, bientôt elle-même, allait se trouver dans une situation semblable, infâme et torturante.

Soudain il tressaillit, en entendant prononcer son nom.

C'était le surintendant des finances qui, sur un signe du roi s'était levé.

— Plaise au Seigneur Dieu, disait-il, de nous venir en aide dans l'accomplissement de notre devoir et d'éclairer nos consciences pour le plus grand contentement de notre gracieux souverain et pour le plus grand bien de la justice, contre l'infamie du sire Gaulthier d'Aulnay, cy présent, en cette cage, de laquelle il nous devra répondre, après nous avoir ouï en nos questions... Plaise en outre à notre gracieux Sire, cy présent sur son siège de velours à ses armes, nous bailler licence d'ouvrir cette instruction contre le dict sieur Gaulthier d'Aulnay et permettre à tous membres de la chambre rouge d'agir en son âme et conscience pour le mieux de son honneur et de la justice.



S'était tout simplement assis sur les jambes du routier, l'immobilisant et lui ôtant ainsi toute idée de fuite. (Page 1984.)

Ce préambule une fois achevé, le surintendant des finances se tourna vers son souverain, et s'inclina par trois fois devant lui.

Puis il s'assit, remit son chaperon sur sa tête et attendit.

Le roi alors se leva, et d'une voix tremblante, qu'il s'efforçait d'affermir, il prit la parole :

— J'accorde licence à la noble assemblée ici présente, d'ouvrir séance et de commencer sans tarder, par tous moyens de droit, instruction contre le traître et félon sire Gaulthier d'Aulnay.

Un frisson courut dans l'assemblée.

Quant au prisonnier, loin d'être intimidé par ces paroles, il s'efforça au contraire à prendre une attitude aussi énergique et aussi noble que pouvaient le lui permettre les liens dont il était chargé ; somme toute, ces gens qui l'entouraient, quelques nobles et puissants qu'ils fussent, il avait été leur pair, il les avait coudoyés, il les avait traités d'égal à égaux et son âme était trop fière pour lui permettre de baisser la tête devant eux.

Et puis, n'avait-il pas pour lui sa conscience qui lui criait bien haut « tu es innocent. »

Malgré l'accusation du roi, malgré les preuves terrifiantes qui se tournaient contre lui, il ne se sentait ni traître ni félon ; il était une victime de l'amour, pas autre chose.

— Or donc, dit le surintendant, pour qu'il soit fait suivant la volonté de notre sire le roi, je déclare en état la chambre rouge, et lui dénie le droit de se séparer devant que le traître et félon Gaulthier d'Aulnay ne se soit reconnu coupable des crimes dont il est accusé et n'ait été, comme tel, jugé et condamné aux peines afférentes... j'ai dit.

Puis, s'adressant à un petit bonhomme chauve, tout de noir habillé, assis au-dessous de lui devant une petite table toute surchargée de parchemins.

— Maître Henry Lafinaille, dit-il, veuillez accomplir les devoirs de votre charge de greffier.

Le petit homme noir se leva alors, et d'une voix nasillarde donna lecture d'un mémoire tout pétillant d'esprit, mais accablant pour le malheureux Gaulthier.

Puis il s'assit et ce fut au tour du surintendant de prendre la parole :

— Messire Gaulthier d'Aulnay, dit-il, vous êtes accusé du crime de traîtrise et de félonie envers notre sire le roi... Vous plaira-t-il répondre à nos questions?

Cela avait été dit avec une extrême politesse, et le prisonnier répondit sur le même ton:

— Ainsi ferai, mais s'il me convient, et seulement pour les questions qui me paraîtront opportunes.

— Par le Christ! exclama de son banc le vicomte Auriol de Villers-Cotterets, voilà une piquante réponse!

Et le sire Allais de Honfleur ajouta:

— Voilà un avis que je partage entièrement.

— Silence! s'écria le surintendant d'une voix forte en étendant la main du côté des bavards.

Puis, s'adressant au prisonnier :

— La chambre rouge, continua-t-il, est composée de gens assez doctes et d'esprit assez éclairé pour pouvoir apprécier à leur juste valeur les réponses qu'il vous plaira nous faire... vous avez ouï l'accusation formelle portée contre vous et nous vous demandons s'il vous convient ouïr les témoignages formels des sires de Beaugency, de Savoisy, de Frogerolle, de Hérys, de Gondry.

Gauthier d'Aulnay se redressa tant bien que mal sur un coude et répondit d'une voix forte :

— Inutile, messire le surintendant, d'interroger tous ces nobles seigneurs... je m'en rapporte entièrement à ce qu'ils ont pu vous narrer.

Une exclamation de surprise s'échappa de toutes les poitrines.

— Que voulez vous dire? demanda le surintendant stupéfait et croyant avoir mal entendu.

— Rien autre chose que ce que j'ai dit.

— Vous reconnaissez avoir eu avec dame Marguerite de Bourgogne des rapports secrets?

— Je le reconnais.

— Vous reconnaissez vous être introduit nuitamment dans une demeure royale?

— Je le reconnais.

— Vous reconnaissez également votre intention d'enlever dame Marguerite de la demeure qui lui avait été assignée par son époux, notre gracieux souverain?

— Je le reconnais.

Ces réponses claires et précises rendaient fort simple le rôle de messieurs de la chambre rouge.

Point n'était besoin non plus d'avoir recours à la torture pour arracher au prisonnier des aveux qui lui étaient venus naturellement aux lèvres.

Après une courte délibération avec les membres de la chambre, le surintendant prit la parole et prononça un long jugement condamnant le sire Gauthier d'Aulnay à faire amende honorable à Notre-Dame, à avoir le poing tranché en place de Grève et à être ensuite conduit à Montfaucon pour y être pendu, le tout pour « s'être, ledit sire Gauthier d'Aulnay, reconnu complice de dame Marguerite de Bourgogne, dans son crime d'adultère contre son royal époux, Louis le dixième. »

En entendant ces derniers mots, le prisonnier poussa un effroyable juron et s'écria :

— C'est faux, sur mon âme et sur ma part de paradis, c'est faux !

Et il allait ajouter :

— Marguerite de Bourgogne est ma mère !

Mais il recula devant la pensée d'accuser publiquement sa mère d'inconduite et, dans son désespoir, il éclata en sanglots, tandis qu'autour de sa cage, graves, sombres, silencieux, les membres de la chambre rouge, défilaient à la suite du roi.

CHAPITRE CIV

Pourquoi le capitaine Buridan avait, sans coup férir, laissé enfermer son fils au Grand-Chastelet.

Nous avons laissé Buridan et ses amis galopant sur la route de Flandre, à la poursuite de l'escorte emmenant Gaulthier d'Aulnay, que le routier Maheu prétendait avoir vu sortir du château de Pierrefonds.

Tout d'abord, on courut au galop, en silence, chacun absorbé dans ses réflexions, Orly et Tanneguy, tenant entre eux Maheu, prêts à le poignarder au premier signal du capitaine.

On était arrivé un peu au-delà de Compiègne, petit bourg de peu d'importance qui ne pensait guère à cette époque, devenir jamais résidence impériale, lorsque pour la première fois depuis le départ, le cheval de Buridan broncha, ce qui de sa part, était l'indice d'une grande fatigue.

D'un geste Buridan arrêta la troupe, afin de donner aux montures le temps de souffler un peu et de reprendre des forces pour les fatigues qui les attendaient encore.

En outre, le capitaine était fort perplexe ; les mauvais pressentiments qui l'avaient assailli en apercevant Maheu le pressaient davantage encore, les doutes que de prime-abord il avait conçus à son récit, avaient grandi.

Depuis leur départ, en effet, les amis de Gaulthier d'Aulnay avaient couru sur-une route absolument déserte, en sorte que Buridan n'avait pu contrôler l'authenticité des renseignements fournis par le routier, en interrogeant quelque voyageur qui eût dû certainement croiser l'escorte du jeune homme.

Par hasard, sans doute, soit que la route de Flandre fût, en ce point, peu fréquentée, soit qu'à cette heure tardive, on n'osât point s'aventurer sur les grands chemins ; bref, depuis une heure aucune silhouette de piéton ou de cavalier n'avait été aperçue.

Pendant la courte halte rendue nécessaire par la fatigue des chevaux, Buridan était demeuré à l'écart, sombre et soucieux, se demandant quel parti prendre ; ou écouter ses pressentiments et revenir en arrière, ou pousser la crédulité jusqu'au bout et courir, au besoin, jusqu'en Flandre.

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta, réfléchissant que si Maheu était un traître et les avait entraînés si loin pour obéir à une consigne, c'était assurément dans le but de permettre aux gardiens de Gaulthier d'Aulnay d'emmener leur prisonnier sans avoir rien à craindre, ce qui devait être fait à cette heure.

Donc, il donna le signal du départ, enfonçant rageusement

les éperons aux flancs de sa monture et grommelant entre ses dents :

— Ventredieu ! si ce Maheu nous trompe, ce que nous faisons est autant de temps de perdu pour Gaulthier... mais la vengeance n'en sera que plus terrible.

Orly et Tanneguy galopaient impassibles aux côtés de Maheu qu'ils ne quittaient pas des yeux.

Depuis le départ, en dépit de leur vigilance, il n'avaient constaté dans l'attitude du routier rien qui pût faire croire à une trahison de sa part.

Le nez penché sur le col de son cheval, il sifflottait entre ses dents, fort indifférent – paraissait-il — au pays que l'on traversait et à ce qui se passait autour de lui.

Cependant, en quittant Compiègne, il leur sembla qu'un changement, presque imperceptible, il est vrai, s'était opéré dans la physionomie de Maheu.

Par moment, les muscles de son visage avaient de brusques contractions et ses lèvres se pinçaient dans une légère grimace ironique, tandis que dans ses prunelles passait un rapide éclair.

En même temps, il avait cessé de siffler et semblait s'intéresser fort au paysage.

Orly et Tanneguy échangèrent mutuellement un rapide coup d'œil qui leur suffit à se communiquer leurs impressions réciproques; puis d'un même mouvement, mais sans affectation cependant, ils firent obliquer légèrement leurs montures, de façon à se trouver botte à botte avec le routier.

Celui-ci était sans doute plongé dans de profondes réflexions, car il ne prit point garde à ce rapprochement qui eût dû cependant attirer son attention et éveiller sa méfiance.

Par contre, à mesure que l'on avançait, son front devenait soucieux et il lançait de droite et de gauche de fréquents regards.

Le bourg de Compiègne une fois perdu de vue, la troupe, toujours guidée par Buridan, qui galopait à plusieurs mètres en avant, contourna la base d'un coteau qui jusqu'à présent avait masqué l'horizon et se trouva sur une route toute droite s'étendant au loin, sans obstacle.

Le capitaine se haussa sur ses étriers, fouillant le lointain avec attention; rien n'apparaissait.

Brusquement il s'arrêta, sauta à terre et s'agenouillant, colla son oreille au sol.

Aucun galop de cheval ne se percevait.

Il fronça le sourcil, étouffa un juron et, se remettant en selle, repiqua des deux.

Orly, qui, à ce moment, surveillait Maheu du coin de l'œil, le vit faire un petit mouvement des lèvres, tandis qu'un claquement de langue inquiet lui échappait.

En même temps, son trouble augmentait, il tira si violemment sur les rênes, que sa monture s'arrêta court; et même, elle s'arrêta si court que son cavalier faillit passer par dessus son col et aller piquer une tête en avant.

— Par la messe! maître Maheu! dit Orly, en ricanant, je vous croyais meilleur cavalier.

Le routier avait déjà repris son équilibre et son sang-froid.

— Heu! heu! répondit-il, en affectant de plaisanter avec un sourire qui ressemblait à une grimace, et en s'efforçant d'affermir sa voix un peu tremblante, si bon cavalier qu'on ait été, lorsqu'on cesse de pratiquer la selle on devient bête comme le dernier des bourgeois.

— Mais, dit Tanneguy sur un ton d'ingénuité plein de naturel, je ne vois rien qui ait pu effrayer l'animal.

— Ni moi non plus, répondit de même le routier.

Et il ajouta, voyant qu'on avait ralenti l'allure des chevaux :

— Mais, hâtons-nous, car tout retard peut nous être préjudiciable.

Il avait parlé assez fort pour que Buridan l'entendît.

Aussi celui-ci se retourna-t-il sur sa selle en répliquant d'un ton railleur :

— En effet, maître Maheu, vous avez raison, point ne faut perdre de temps.

Et la course continua.

La route, avons-nous dit, s'étendait longue et plate, se déroulant sans interruption à travers champs; tout à coup, le pays de-

vint accidenté, montueux, et bientôt l'on s'engagea dans une sorte de défilé, bordé à droite et à gauche par de grosses roches et des taillis assez touffus, servant de lisière à un bois.

Avant que d'arriver à ce point, il sembla à Tanneguy que le visage de Maheu s'éclairait.

Sans doute, Orly avait-il, de son côté, fait la même remarque, car il leva les yeux vers son camarade qui, précisément, le regardait à ce moment et tous deux tressaillirent, saisis d'un pressentiment identique.

Tous deux s'assurèrent que leur dague jouait bien dans sa gaîne et ne quittèrent plus Maheu des yeux.

Enfin, Buridan qui marchait toujours en éclaireur, s'engagea dans le défilé.

Alors Maheu, sans prendre la peine même de dissimuler, se mit à surveiller attentivement les bords de la route, examinant les roches, sondant les taillis.

Enfin, un soupir crispa ses lèvres, un éclair alluma ses yeux et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, qui hennit de douleur, il l'enleva d'un brusque mouvement des poignets le faisant en même temps volter vers la droite pour le jeter sur Tanneguy.

L'écuyer, surpris par cette brusque attaque, faillit perdre les arçons ; néanmoins, il eût la présence d'esprit de se cramponner à sa selle, ce qui l'empêcha de tomber.

En même temps une main de fer s'abattait sur Maheu, l'empoignait au cou, se rivait, comme eut fait un étau, et l'enlevant de selle, le jetait brutalement sur le sol où il s'aplatissait avec un bruit sourd.

Presque aussitôt, après avoir accompli ce beau coup, Orly sautait en bas de son cheval et, se précipitant sur Maheu, le mettait dans l'impossibilité de faire aucun mouvement.

Du reste, Tanneguy qui n'avait pas tardé à revenir de sa surprise, l'avait imité et s'était tout simplement assis sur les jambes du routier, l'immobilisant et lui ôtant toute idée de fuite.

Toute la troupe s'était arrêtée et Buridan, aux cris que l'on poussait, fit volte-face et revint au galop sur ses pas.



— Empoignez-moi ce gaillard là par les jambes, et vous y suspendez de tout votre poids. (Page 1992.)

A la vue de Maheu qu'Orly et Tanneguy tenaient si rudement en respect, il comprit tout de suite que l'autre avait voulu se sauver et de ce fait à la persuasion qu'il avait affaire à un traître, il n'y avait même pas l'épaisseur d'un cheveu.

Blême de rage à la pensée que cet homme l'avait joué, il mit

pied à terre, et les lèvres pincées, les poings serrés, il s'avança vers le prisonnier :

— Ainsi, tu m'as trompé, gronda-t-il.

Le routier ne répondit pas, et pour cause... les doigts d'Orly le serraient à la gorge de telle façon qu'aucun son, même le plus fluet, ne pouvait s'en échapper.

C'est à peine s'il pouvait s'y infiltrer suffisamment d'air pour l'empêcher de passer de vie à trépas.

Mais s'il ne pouvait parler, Maheu, tout au moins, entendait très bien.

Il roula des yeux suppliants, ne pouvant faire aucun geste ni avec ses bras que comprimait Orly, ni avec ses jambes sur lesquelles Tanneguy était toujours assis.

Buridan comprit la muette supplication contenue dans les regards du routier.

— Laisse-le respirer un peu, commanda-t-il à Orly, qu'il puisse répondre.

Orly desserra ses doigts.

Alors le capitaine se tourna vers la troupe :

— Descendez, vous autres, dit-il, cela permettra aux chevaux de souffler un peu ; en même temps je désire que vous vous approchiez pour entendre ce malandrin nous donner des explications sur sa traîtrise.

Pendant que chacun obéissait à Buridan. Maheu emplissait avidement ses poumons, ne paraissant occupé qu'à cette intéressante besogne, mais au fond, se creusant la cervelle pour chercher quelque expédient propre à le tirer de ce mauvais pas.

— Or çà, maître drôle, commença Buridan, dis-nous, et cela en quelques mots, quel intérêt tu avais à nous trahir et à causer par ta trahison, la perte de Gaulthier d'Aulnay.

— Messire, je vous jure...

D'un geste menaçant, le capitaine lui coupa la parole.

— Assureras-tu encore que le prisonnier a quitté le château de Pierrefonds et galope en ce moment avec ses gardiens sur la route de Flandre ?

— Je vous jure... je vous jure... balbutia Maheu, épeuré par

les regards terribles de Buridan, non moins que par la vue de la dague sur laquelle ses doigts se crispaient.

— En ce cas, poursuivit le capitaine qui faisait tous ses efforts pour conserver son sang-froid, en ce cas, explique-nous pourquoi tu as tenté de t'enfuir à l'instant.

— M'enfuir! répéta le routier avec épouvante, m'enfuir!...

Buridan poussa un rugissement de colère.

— Brisons-là, s'écria-t il... trêve de mensonges et de duperies... si tu ne veux parler que pour mentir comme tu l'as fait jusqu'à présent, il est inutile d'ouvrir la bouche.

Une lueur d'espoir brilla dans la prunelle du misérable.

— Mais, poursuivit Buridan avec un ricanement féroce, que tu le veuilles ou non, nous allons bien trouver un moyen de t'arracher la vérité... Puisque tu t'entêtes à ne pas nous la faire connaître de bonne volonté.

Maheu tressaillit ; puis faisant appel à tout son courage, à toute sa force de volonté, il essaya encore de ruser, demandant d'une voix mal affermie:

— Eh quoi ! Messire, ne me croyez-vous point, quand je vous affirme que messire Gaulthier d'Aulnay a quitté le castel de Pierrefonds?

Il y avait dans ces mots un semblant de sincérité qui surprit Buridan.

Un moment il demeura pensif; puis soudain une lueur se fit dans son esprit, et il s'écria :

— Ah ! bandit, je te comprends maintenant... si Gaulthier d'Aulnay, comme tu l'affirmes, a quitté le castel de Pierrefonds, il n'est point sur la route de Flandre. Ah ! maître drôle! tu te veux décidément gausser de moi !

— Point n'est mon désir, capitaine, affirma le routier.

— Alors, que n'as-tu commencé par parler franc?

— Ainsi fais-je cependant, jusqu'à cette heure.

— Ah! bandit! gronda Buridan.

Maheu se tut et regarda le capitaine qui trépignait d'impatience et de rage.

Alors, Buridan crut saisir dans l'œil du routier comme un im-

perceptible éclair plein de moquerie, tandis qu'il lui semblait voir sur ses lèvres un fugitif sourire. Et il comprit que le langage et l'attitude de Maheu avaient un tout autre but que de sauver sa vie. Et Buridan enragea contre lui-même de n'avoir pas saisi plus tôt le plan si simple cependant du routier.

Maheu voulait gagner du temps, trouvant sans doute n'en avoir pas suffisamment gagné en entraînant le capitaine et sa troupe sur une fausse piste.

Buridan s'avança vers le routier et lui dit d'une voix ferme :

— Maître Maheu ! la comédie a assez duré, pas pour toi peut-être, mais pour moi... je trouve que grâce à ma naïveté et à ma complaisance, les gardes qui emmènent Gaulthier d'Aulnay loin de Pierrefonds ont maintenant sur nous une avance suffisante et qu'il est grand temps que nous nous mettions à leur poursuite... adoncques, tu vas incontinent nous dire quelle route ils ont suivie...

Et, indiquant de la main un hêtre énorme qui se dressait à quelques pas :

— ... Je te fais brancher à cet arbre !

Le routier demeura impassible.

Buridan serrait des doigts le manche de sa dague.

— Parleras-tu? cria-t-il.

— Je n'ai point autre chose à ajouter aux renseignements que je vous ai fournis tout à l'heure.

Le capitaine se mordit les lèvres pour retenir les paroles de colère prêtes à s'en échapper et dit avec le plus beau sang-froid du monde :

— Ainsi, tu ne nous a point induits en erreur, lorsque tu t'es présenté à nous, là-bas?

— Non.

— Tu as vu réellement, de tes yeux vu les gens d'armes du castel de Pierrefonds... une cinquantaine d'hommes environ, as-tu dit... prendre la route de Flandre, en emmenant Gaulthier d'Aulnay?

— Oui.

— Et, voyant qu'après notre course infructueuse nous n'allions

point tarder à deviner la trahison, tu n'as pas tout à l'heure cherché à t'enfuir par le travers de la chaussée?

— Mais...

— Réponds!

— Qui vous dit que je voulais?...

Buridan l'interrompit d'un geste violent:

— Il ne me convient point de recommencer une longue et inutile discussion... où est Gaulthier d'Aulnay?

— Je l'ignore.

Le capitaine lui tourna le dos, et s'adressant à ses compagnons:

— Allons, commanda-t-il, l'estrapade à cet homme, et vite, car j'ai besoin au plus tôt des renseignements qu'il refuse de nous donner... Cherchez quelque bonne pierre à lui pendre aux pieds, et à défaut, deux d'entre vous le tireront par les jambes...

Maheu pâlit quelque peu, en entendant ces mots, mais sa bouche demeura close.

Pendant que Landry et Franc-Picard s'occupaient des préparatifs de la petite torture à laquelle le routier allait être soumis, Buridan se promenait de long en large, mordant sa moustache avec impatience, et grommelant entre ses dents de terribles jurons.

Tout à coup, il se retourna brusquement vers le routier:

— A propos, fit-il, n'es-tu point parent d'un certain Maheu, menuisier de son état, établi en la bonne ville de Paris, non loin de la Cité?

Maheu, surpris de cette question, releva la tête, considérant le capitaine avec étonnement.

— Eh bien? fit celui-ci.

— En effet, répondit l'autre, c'est mon frère.

— J'ai ouï dire qu'il était porte-queue au Parlement.

Maheu hocha la tête.

— Je l'ai entendu raconter, répliqua-t-il, mais je ne l'affirmerais pas... Nous n'avons, mon frère et moi, que des relations absolument éloignées.

— Ah! fit pensivement Buridan, tu n'as point commerce avec lui?

— Il y a de longues années que nous nous sommes séparés.

Et il ajouta du ton le plus naturel du monde, en manière d'explication :

— Nous n'avons pas suivi la même voie.

— Eh! bien, répartit le capitaine, je vais avoir une excellente occasion de te faire renouer tes relations avec ton frère... car, à mon avis, aucun spectacle n'est plus navrant que celui qu'offre une famille désunie... Donc, à mon retour à Paris, je préviendrai ton excellent frère.

— Dans quel but? demanda Maheu, ne prévoyant pas où Buridan voulait en arriver.

— Afin qu'il te vienne embrasser sur le front avant que les corbeaux ne t'aient entièrement déchiqueté, lorsqu'on t'aura accroché à cette branche.

Il éclata de rire et continua:

— Devant la mort les ressentiments les plus graves doivent s'évanouir, et il saura, je pense, mettre de côté ses rancunes contre toi, pour te prendre mesure et te confectionner un bon vêtement... de chêne ou de sapin, à ton choix, à la seule fin de te garantir durant l'éternité, contre l'humidité de la terre.

Ce disant Buridan examinait le routier du coin de l'œil pour tâcher de surprendre quel effet ces paroles pouvaient bien avoir produit sur lui.

Mais Maheu demeura impassible et muet.

Alors le capitaine se tourna vers Landry.

— Çà, demanda-t-il, es-tu prêt?

— Voilà qui est fait, répondit le tavernier en s'approchant avec une forte corde.

— Eh bien ! à la besogne, commanda Buridan.

A ces mots, Tanneguy et Orly se redressèrent, mirent le routier sur ses pieds et le maintinrent immobile, pendant que deux escholiers lui ramenaient les mains au-dessus de la tête, les lui attachaient solidement avec l'une des extrémités de la corde.

Puis on poussa le prisonnier au pied du hêtre, et Franc-Picard, saisissant le tronc à pleins bras, s'éleva rapidement, avec l'agileté

d'un singe, jusqu'à l'une des plus fortes branches, sur laquelle il se plaça à califourchon.

Cela fait, on lui lança l'extrémité libre de la corde qu'il fit passer par-dessus la branche et qu'il laissa ensuite retomber à terre.

Landry, qui conduisait l'opération, fit un signe, et deux escholiers s'en saisirent.

Alors, Buridan se retourna vers Maheu.

— Tu as trop connu les routes pour n'avoir pas toi-même fait passer par l'estrapade les gens qui te tombaient sous la main ; donc aussi bien que moi, mieux que moi peut-être, tu en connais les effets... Si donc, tu veux te les éviter, parle, il n'est que temps.

Maheu était devenu livide et ses dents claquaient ; mais il secoua la tête et balbutia :

— Je ne sais rien.

— Ventredieu! gronda le capitaine, il ne sera pas dit que nous n'aurons pas eu raison de ton entêtement.

Et, s'adressant aux escholiers :

— Allons, dit-il, commencez, et tirez très fort.

Les deux hommes s'attelèrent à la corde, sans se préoccuper le moins du monde des cris horribles que poussait le routier, dont les jointures craquaient, dont les membres se disloquaient, élevé en l'air qu'il était, au bout des poignets.

— Parleras-tu? demanda tranquillement Buridan.

— Lâches et traîtres que vous êtes! gronda Maheu, vous vous acharnez sur un homme seul!

— N'es-tu point cause qu'en ce moment Gaulthier d'Aulnay est peut-être à la mort?

En dépit de ses douleurs, Maheu ricana.

— Peut-être! dit-il, non ; c'est sûrement que vous devez dire

Le capitaine poussa un rugissement.

— Ah! félon! cria-t-il, tu te décides enfin à parler... Tirez, vous autres! tirez ferme!

Et le corps élevé de cinq pieds au-dessus du sol, se balançait

de droite et de gauche dans une oscillation lente, mais qui n'en rendait le supplice que plus horrible.

Sous l'empire d'une souffrance effroyable, Maheu se mit à pousser des hurlements comme une bête fauve ; puis soudain, ses yeux se fermèrent, sa tête s'inclina sur ses épaules et il devint muet.

Buridan le crut évanoui ; il fit signe alors aux escholiers de laisser filer doucement la corde entre leurs doigts, en sorte que les pieds de Maheu touchèrent le sol aussitôt.

— Ah ! brigands ! cria tout à coup le routier, en retrouvant ses forces, vous me voulez tuer... mais mon cadavre ne vous servira point à sauver celui qui m'aura précédé certainement dans l'éternité... Vous ne pourrez le rejoindre, et le pourriez-vous, que toute votre rage se briserait contre le nombre de ses gardiens.

Le capitaine s'approcha :

— Si tu me dis où se trouve Gaulthier, je te pardonne...

— Je ne sais, répliqua Maheu.

— Tirez ! fit simplement Buridan.

Et de nouveau le corps s'éleva et se balança.

— Çà, vous autres, ajouta Buridan aux deux escholiers, empoignez-moi ce gaillard-là par les jambes, et vous y suspendez de tout votre poids.

Maheu poussa un hurlement de douleur plus effroyable, plus terrifiant que les autres.

Mais les escholiers tinrent bon, et sous leur poids il semblait que le corps du routier s'allongeât démesurément ; les cordes qui l'attachaient, avaient entamé les chairs, mettant presque à nu les os du poignet ; entre ses lèvres tuméfiées la langue noire et gonflée pendait.

— Je meurs ! soupira-t-il.

— Parle ! et foi de Buridan, je fais arrêter le supplice.

Mais Maheu ne répondit rien, soit qu'il y eut chez cet homme une force de résistance telle que la douleur ne pût faire fléchir sa volonté, soit qu'il fût dans l'impossibilité absolue de prononcer un mot.



Abandonnant sur le côté du chemin, Maheu, tout disloqué et tremblant de fièvre.
(Page 1997.)

Buridan étouffa un juron et demanda :

— Allons ! mes amis, pesez davantage sur ce mulet

— Mais nous risquons de l'écarteler, fit objecter un des escholiers.

— Bast ! répliqua Landry, la bête est dure et résistante.

Et sur un signe du cabaretier, quatre autres escholiers vinrent prêter main-forte à ceux qui s'étaient attelés à la corde, et tirant d'ensemble avec eux, élevèrent jusqu'à la branche le corps auquel étaient suspendus deux de leurs compagnons, que deux autres vinrent à leur tour saisir par les jambes.

Sous l'effort de cette tension terrible, tous les os du patient craquèrent.

Et, soit que la douleur le tirât de son évanouissement, soit qu'elle fût cette fois plus forte que la volonté du misérable, celui-ci se mit à geindre d'une voix éteinte :

— Arrêtez ! arrêtez !... je suis tout disloqué... je me meurs !

— Parleras-tu ? demanda Buridan.

— Oui.

— Adoncques, commanda le capitaine, qu'on le descende mollement, qu'on le détache avec précaution et qu'on l'étende sur l'herbe avec douceur, sans cesser cependant de le garder de l'œil et du poignet.

Quelques instants après, Maheu reposait sur le revers de la route, tout feutré de mousse ; il poussait d'énormes soupirs, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, semblant indifférent aux gens qui se pressaient autour de lui.

— Çà, fit Buridan, qu'on se dépêche... Explique nettement et rapidement ta conduite.

— Vous m'accorderez la vie sauve.

— Des conditions ! exclama Buridan.

— C'est pour me donner le courage de parler, balbutia le bandit ; je souffre tant que j'ai peur de m'évanouir.

Le capitaine haussa les épaules.

— Soit ! bougonna-t-il, tu auras la vie sauve, foi de Buridan !

— Eh bien ! commença le routier, j'avoue que, de ma part, il y a eu grande traîtrise... mais je suis soldat et, lorsque mes chefs commandent, il me faut obéir.

— Et de qui tenais-tu les ordres que tu exécutais ?

— De l'officier qui commandait les archers au castel de Pierrefonds.

Le front de Buridan se creusa en plis profonds.

— Bien, dit-il, et ensuite ?

— Mon capitaine, poursuivit Maheu, avisé qu'une troupe d'hommes armés, commandés par vous, surveillait le castel pour empêcher toute sortie du prisonnier et, pressé de le transférer en un lieu plus sûr que Pierrefonds, résolut de vous lancer sur une fausse piste, afin de pouvoir effectuer sans encombre le transport du sire d'Aulnay... Comme il me jugeait le plus adroit, il m'a chargé de l'entreprise... Vous avez vu comment j'ai rempli les ordres qui m'avaient été donnés.

— Oui, oui, grommela Buridan, tu nous a proprement et bellement leurrés.

Puis il ajouta :

— Et sur quel endroit le prisonnier a-t-il été dirigé ?

— Sur Paris, enfermé en une cage de bonnes et solides poutres en chêne, avec de forts barreaux de fer.

— En cage ! rugit Buridan.

— Oui.

— Tu mens ! ce n'est pas possible.

— Je vous vois venir, riposta Maheu ; c'est là une invention du gouverneur qui, malgré toutes les précautions prises pour vous écarter, craignait que vous ne fissiez quand même quelque tentative pour délivrer le prisonnier, a fait prendre cette cage dans les souterrains du castel et y a fait enfermer le prisonnier.

Mais Buridan ne l'écoutait pas.

La révélation de Maheu l'accablait.

— Gaulthier à Paris ! murmura-t-il.

Et Orly ainsi que Jehan de Sarcelles répétèrent après lui :

— Paris !

Et le capitaine ajouta, d'une voix brisée :

— Il est perdu !

— Pourquoi ne pas courir là-bas ? demanda Franc-Picard.

— Il est trop tard... pendant que nous prenions la route de Flandre, eux gagnaient Paris, et à cette heure ils sont arrivés.

— Ou, tout au moins, ils le seront depuis longtemps, lorsque nous y arriverons à notre tour.

— Cependant, insista Franc-Picard, quelque désir qu'ils aient

de franchir au plus tôt les portes de la capitale, cette cage, fort lourde, si j'en crois le récit de Maheu, doit les empêcher de se mouvoir avec grande rapidité, tandis que nous autres, bien montés, et n'ayant rien qui nous embarrasse...

Tanneguy haussa les épaules.

— Nos chevaux sont fourbus, dit-il, ils ont couru toute la journée et la distance qui nous sépare du sire Gaulthier d'Aulnay est trop grande pour que nous puissions espérer, même en crevant nos montures, la franchir en une seule traite.

Landry, d'un seul coup d'œil lancé sur les animaux, se convainquit que l'écuyer avait raison.

Tout à coup Buridan demanda à Maheu :

— Et Gaulthier d'Aulnay, est-il parti pour Paris ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que je veux savoir si madame Marguerite est demeurée au castel de Pierrefonds.

— Au moment de mon départ, elle y était encore et je n'ai point entendu dire qu'il fût question de l'en tirer.

— C'est bien, grommela Buridan.

Et un moment, il demeura immobile, la tête pensivement penchée sur la poitrine, les paupières closes, les lèvres convulsivement serrées :

— Écoute, dit-il à Maheu, je t'ai promis la vie sauve, si tu me disais la vérité... tu me l'a dite... tu es libre... mais retiens bien ceci : Je cours à Paris retrouver Gaulthier d'Aulnay et tenter de le sauver... si j'échoue, s'il meurt, ce sera ta faute, et alors je jure ici devant tous que je te chercherai par voies et par chemins jusqu'à ce que je t'aie mis la main dessus, te fusses-tu terré au centre même de la terre et je ne serai pas seul pour cette besogne. Quand je t'aurai retrouvé, je tenaillerai ta peau jusqu'à ce qu'il ne t'en reste pas sur le corps la moindre parcelle et je te verrai expirer après t'avoir découpé tout le corps par menus morceaux.

Il se tut quelques secondes et reprit :

— Et si le hasard veut que tu meures de mort tranquille avant que je te découvre ou si la destinée m'empêche de te décou-

vrir..., eh bien! ton frère, le menuisier payera pour toi ; les choses se passeront ainsi en famille.

Puis, se tournant vers son monde, il cria d'une voix tonnante :

— Or çà, maintenant, à cheval! qu'on tourne bride dans la direction de Paris, et le plus rapidement possible!

Cinq minutes après, toute la troupe s'éloignait au grand trot, abandonnant sur le côté du chemin, Maheu, tout disloqué et tremblant de fièvre.

Longtemps le routier suivit des yeux les cavaliers qui, peu à peu, s'effacèrent à l'horizon.

Alors, sa bouche se tordit dans un rictus haineux, une flamme sombre s'alluma dans ses regards et il murmura, la gorge serrée par la colère :

— Ah! bandits et traîtres! vous m'avez mis en un bel état! — Ah! Buridan de malheur, tu jures de me poursuivre en tous lieux... Et bien! moi, je jure à mon tour de tirer vengeance de toi... et vengeance terrible... Garde-toi bien... sinon ...

Il n'acheva pas sa phrase ; vaincu par la douleur, il se renversa en arrière et s'évanouit.

Quant il revint à lui, il était ballotté de droite et de gauche, jeté ainsi qu'un sac de grain, en travers de la croupe d'un cheval qui marchait au pas.

Il se garda bien d'ouvrir les yeux, et d'indiquer par le moindre mouvement qu'il fût revenu à la vie; mais à travers ses cils baissés, il regarda autour de lui et reconnut la route qu'il avait déjà parcouru, mais en sens inverse, avec la troupe de Buridan.

Cela fait, il voulut se rendre compte de l'individu derrière lequel il se trouvait; mais il ne le voyait que de dos, et il voulut se pencher pour apercevoir son visage.

— Ça! fit une voix bougonnante, ne pouvez-vous demeurer tranquille?

— Où suis-je?... qui êtes-vous? demanda Maheu.

— Où vous êtes? sur un cheval, parbleu, répondit l'homme. Je vous ai ramassé sur la grand'route, et vous ramène en mon logis, pour vous soigner et vous rétablir, si c'est possible, car vous me paraissez avoir été quelque peu malmené.

— Ah! gronda Maheu... je me vengerai!...

— Doucement... doucement, s'il vous plaît, fit l'homme... Point de colère, sinon je ne réponds pas de vous... la colère donne la fièvre, et la fièvre donne la mort... donc...

Ces mots calmèrent subitement l'entretien du routier qui demanda d'une voix plus calme:

— Mais qui êtes-vous?

— Je suis mire, et demeure au bourg de Compiègne... On me nomme Malateste le Chevelu.

Maheu poussa un profond soupir de soulagement et son âme s'éleva vers le ciel ou vers l'enfer, pour bénir Dieu ou le diable d'avoir, si juste à point, fait passer sur la route cet homme qui l'allait sauver.

D'humeur peu loquace par tempérament, Maheu l'était encore moins dans les circonstances où il se trouvait; il garda donc jusqu'à Compiègne, le plus profond silence.

Pendant ce temps Buridan et ses compagnons couraient ventre à terre dans la direction de Paris.

A Senlis, ils avaient pu se procurer des chevaux frais, et ils brûlaient à toute vitesse le pavé du roi, certains maintenant d'arriver tout d'une traite à Paris.

En s'arrêtant à la porte aux Peintres, ils apprirent l'entrée de Gaulthier en son singulier équipage, ainsi que son incarcération au Grand-Chastelet.

Buridan était désespéré et il fixait sur ses compagnons des regards pleins de larmes.

— Que faire? murmurait-il.

— Oui, que faire? répéta Orly après lui.

— Hum! fit Jehan de Sarcelles en hochant la tête, il est trop tard maintenant pour employer la force... Quant à la ruse, les gens du roi doivent se tenir sur leurs gardes et leurs précautions sont certainement prises.

— Alors! exclama Franc-Picard, vous considérez la situation comme perdue?

Le capitaine tressaillit.

— Non, pas perdue, riposta Jehan, mais fortement compromise.

L'escholier de Clermont haussa les épaules.

— Bast ! fit-il, quand on devrait soulever le quartier latin tout entier pour se mettre entre Gaulthier d'Aulnay et la place de Grève, le supplice n'aura pas lieu.

— Vous oubliez, fit Tortelier d'un ton grave, que ce jour-là, la butte Montorgueil tout entière se dressera en face du pays latin. Vous oubliez que le duc d'Égypte a été tué par Buridan et que maître Jehan, qui avait traité d'alliance avec le duc, s'est rangé du côté du capitaine... Les truands ont donc à venger la mort du duc et à punir la traîtrise du docteur ès Sorbonne.

— C'est fort juste, balbutia Franc-Picard.

— Sans compter, objecta Buridan, que les précédents événements leur donnant de l'expérience, ils sont capables de le faire passer de vie à trépas dans l'intérieur même du Chastelet.

Et il ajouta avec un sanglot dans la voix :

— Mon Gaulthier !... mon pauvre enfant ! vais-je donc le laisser mourir ainsi, sans rien tenter pour l'arracher à la mort... sans me faire tuer pour le sauver.

Jehan plaça la main sur l'épaule du capitaine.

— Allons, ami, courage, dit-il d'une voix pleine de douceur. Laissons aux femmes l'abattement et la désolation. Nous sommes hommes, par saint Treignant d'Écosse ! et nous devons réagir contre la douleur... sinon, nous perdons toutes nos forces et toute notre intelligence... Allons, allons, reviens à toi, reprends tes esprits... dans l'intérêt même du salut de Gaulthier.

A ces mots, Buridan tressaillit ; il se secoua, passa nerveusement la main sur son front et dit :

— Mes bons amis, il faut nous séparer et rentrer chacun dans nos logis respectifs ; Orly et moi, qui avons à craindre plus spécialement les recherches, nous nous retirerons en un logis où nul ne viendra nous découvrir ; toi, Franc-Picard, tu viendras avec nous, pour nous mettre, le cas échéant, en rapport avec nos compagnons, et toi, Tortelier, tu resteras en permanence au *Chat-qui-Pesche* à la disposition de Landry... Quant à toi, mon

cher Jehan, attends paisiblement chez Landry que je te donne de mes nouvelles et ne bouge point auparavant... j'ai certain plan que je veux étudier avec Orly et que je te ferai connaître quand le moment sera venu ; sur-ce, à bientôt.

CHAPITRE CV

D'une mirifique idée qu'eut le roy Loys le dixième pour agrémenter sa vengeance.

C'était un singulier monarque que Loys le dixième, le souverain que la France avait le bonheur de posséder à cette époque.

Astucieux et plein de cruauté, semblable en cela à Philippe le-Bel et à Charles de Navarre, il éprouvait, nous disent les chroniques du temps, « moult plaisir à voir escorcher et torturer povres gens. »

Aussi ne pensons-nous surprendre aucunement nos lecteurs en leur apprenant qu'en sortant de la chambre rouge, où venaient d'être expédiés si promptement le jugement et la condamnation de Gaulthier d'Aulnay, le bon roi roulait dans sa tête mille projets variés tendant à ajouter au supplice du condamné certains petits détails propres à en augmenter le raffinement et la cruauté.

A peine fut-il rentré en son logis de la Cité, qu'il manda par devers lui son capitaine des gardes, le sire de Salis.

Celui-ci accourut et, la main sur la garde de son épée, la tête fièrement relevée sous son casque de fer, attendit avec patience qu'il plût à son maître, lequel déambulait tout pensif à travers son appartement, de lui adresser la parole.

Enfin Loys s'assit à une table, prit un parchemin sur lequel il traça hâtivemement quelques lignes et, le tendant au sire de Salis :

— Ça, dit-il, beau sire, vous allez de suite monter à cheval et



Sur ces mots, qu'un petit sourire accompagnait, le roi congédia le sire de Salis.
(Page 2002.)

courir jusqu'à Pierrefonds, d'où vous me ramènerez, sous bonne escorte, madame la Royne, que je donne ordre à mon gouverneur de vous remettre. Faites diligence et que Dieu vous garde.

— Votre Majesté n'a-t-elle rien de plus à me dire? demanda le capitaine.

— Non.

Puis, se reprenant aussitôt, le roi dit avec un ton plein d'indifférence :

— Cependant, une recommandation... Sans oublier tout le respect dû à l'épouse de votre roy, souvenez-vous que si les événements vous empêchaient d'amener ici madame Marguerite, comme je vous en donne mission, vous iriez certainement faire un pèlerinage à Montfaucon.

Sur ces mots, qu'un petit sourire accompagnait, le roi congédia de la main le sire de Salis.

Celui-ci, sans sourciller à ces paroles pleines de menaces, s'inclina profondément et sortit.

Pour faire bien comprendre à nos lecteurs la pensée du roi et leur faire prévoir dans toute son horreur l'odieuse machination que son cerveau venait d'inventer et dont nous verrons plus loin la mise à exécution, nous croyons devoir ouvrir ici une parenthèse et donner, d'après Dulaure, quelques renseignements sur l'état moral de Paris à cette époque troublée.

Le luxe des princes, leurs plaisirs, leurs folles dépenses, sont payés par leurs sujets; on leur reproche encore l'habitude qu'ils ont d'altérer les monnaies à leur gré.

Les rois portent le titre de « très redoutés » ; quant aux nobles, ils se qualifient de tout puissants, qualification qu'ils méritent à cause de leurs excessives tyrannies et leurs inclinations perverses.

Ainsi, au XIVe siècle, des hommes presque abrutis par l'ignorance, l'erreur et les vices, jamais utiles, dont le luxe, leur seul mérite, n'était dû qu'à des violences, des exactions exercées sur le peuple, des hommes avilis par des rapines et des vols sur les grands chemins, se donnèrent les apparences de la divinité et se substituèrent à Dieu, dont ils prirent les titres de « très haut, très puissant et très redouté. »

Toutefois, à cette époque, la bourgeoisie commençait à mépriser les chevaliers qui vivaient de pillages et que quelques troubadours ne craignaient pas de qualifier de chevaliers de proie.

Ainsi Huon-le-Roi, dans son fabliau intitulé du *Vain Palefroy*, fait ainsi parler un riche chevalier qui refusait de donner sa fille à un jeune chevalier sans fortune :

Je ne suis si yvres,
Que ma fille donner doie
A un chevalier qui vit de proie.

Cédant devant le mépris universel, quelques seigneurs plus hypocrites, eurent recours à une stratagème destiné, dans leur esprit, à sauver les apparences.

Ils eurent des coureurs chargés de dépouiller, pour leur compte, les voyageurs.

Les rois eux-mêmes avaient leurs chevaucheurs qui, chaque fois que leur souverain rentrait dans sa bonne ville après une absence, pénétraient dans les maisons des bourgeois pour y enlever meubles et denrées : cela s'appelait le droit de prise.

Les mœurs étaient également singulières, en dehors de la noblesse, malgré que le parlement de Paris cherchât par tous les moyens possibles à refréner les excès du menu peuple aussi bien que ceux de la féodalité.

Et, à l'appui, voici un exemple : un prévôt de Paris, du nom de Tapperel, qui tenait en prison un homme riche, condamné à mort pour plusieurs crimes, se laissa corrompre le jour de l'exécution et substitua au coupable un malheureux fort innocent qui fut pendu au lieu et place du criminel.

Il est vrai qu'à quelque temps de là, le prévôt fut pendu à son tour ; mais cela ne ressuscita pas l'innocent.

Nous avons parlé des chevaliers de la bonne ville de Paris ; il nous faut maintenant faire un court tableau de ce qu'était à cette époque l'Université, à laquelle appartenait Jehan de Sarcelles.

Les écoles allaient, chaque année, se multipliant.

Dans la période précédente, il s'était établi à Paris neuf collèges, et celle-ci en vit fonder trente autres ; l'esprit public se prononçait clairement en faveur des institutions enseignantes.

Mais ces collèges, qu'il faudrait bien se garder d'assimiler à ceux des XVIIe et XVIIIe siècles offraient encore de faibles moyens :

ils se composaient chacun d'un principal, de quelques maîtres et d'une douzaine de pauvres escholiers qui n'avaient pour subsister que trois ou quatre sous par semaine; comme cela ne leur suffisait pas, ils devaient mendier ou se plier à des besognes avilissantes dans les églises ou chez des particuliers.

Cet état d'indigence et d'humiliation permanentes ne diminuait en rien la turbulence qui faisait partie inhérente de leur tempérament; et l'Université avec ses privilèges absurdes, se montrait toujours disposée à protéger les désordres des escholiers et à poursuivre, quelquefois jusqu'à la mort, les magistrats qui tentaient de les réprimer.

Un clerc du nom de Pierre-le-Barbier, convaincu d'assassinat, fut condamné à être pendu, et ce sur les ordres du prévôt de Paris.

Cet acte de justice provoqua de la part de l'Université, un soulèvement général: le recteur fit aussitôt cesser l'exercice des classes, l'official de Paris vit dans la punition de ce criminel un attentat contre ses droits, et par une sentence célèbre ordonna, sous peine d'excomunication, à tous les curés, archiprêtres, chanoines, etc., de se réunir, à jour fixe, dans l'église de Saint-Barthélemy.

Une fois tous les diocèses de Paris rassemblés en ce lieu, on se forma en cortège et, précédé, accompagné des croix, des bannières, des porteurs d'eau bénite, on se dirigea vers la maison du prévôt, on l'investit, et on en fit le siège en règle, faisant pleuvoir sur les portes et sur les fenêtres une grêle de pierres qu'accompagnaient ces mots poussés par des milliers de bouches furieuses:

« Retire-toi, retire-toi, maudit Satan, fais réparation d'honneur à ta mère, la Sainte Église, que tu as déshonorée et blessée dans ses privilèges... puisses-tu, si tu ne répares pas ton crime, être englouti tout vivant dans la terre » et mille autres aménités semblables.

Ces imprécations répétées furent suivies d'une formule d'excommunication lancée par l'official et le recteur de l'Université.

Ridicule jusqu'alors, le clergé de Paris voulut se rendre odieux

par ses vengeances; il demanda la mort du prévôt; le roi se vit obligé de négocier; il fut convenu que le magistrat serait dépouillé de sa charge, qu'il irait à pied à Avignon pour se faire absoudre de son excommunication, qu'il demanderait solennellement pardon à l'Université, qu'il baiserait sur la bouche l'escholier pendu, qu'il paierait de fortes amendes à l'official et à l'Université, et qu'il fonderait en leur honneur deux chapelles expiatoires.

Grâce à ces concessions, l'Université consentit à laisser la vie sauve au prévôt et à reprendre le cours de l'enseignement; le jour de Toussaint, les écoles furent rouvertes en grande pompe.

L'Université signala sa suprême puissance par plusieurs actes semblables; c'est au mépris de toute justice, de tout ordre public qu'elle maintint constamment ses privilèges.

Voici un fait qui permettra de juger l'état physique des écoles de Paris à cette époque.

La Faculté des arts donnait ses cours dans la rue du Fouarre; or, l'Université se plaignit au régent Charles V de ce que cette rue était encombrée chaque nuit par des immondices et des ordures fétides qu'apportaient des hommes malfaisants; que, de plus, on enfonçait les portes de l'église, en introduisant des filles publiques, des femmes malpropres, qui passaient la nuit et souillaient de leurs excréments les lieux où se plaçaient les escholiers ainsi que la chaire du professeur.

Sur cette plainte, le régent ordonna qu'il serait établi deux portes aux extrémités de la rue du Fouarre, et que ces portes seraient fermées pendant la nuit.

Et cette rue ne fut pas la seule ainsi clôturée; le besoin de se préserver des brigandages exercés nuitamment par les escholiers dans la bonne ville de Paris, fit adopter cette précaution par les habitants de plusieurs rues; celle des Deux-Portes, située entre les rues de la Harpe et de Hautefeuille; celle des Deux-Portes-Saint-Jean, des Deux-Portes-Saint-Sauveur, ainsi que la rue des Trois-Portes, place Saint-Sauveur, doivent leur nom à une pareille précaution.

Le Pré-aux-Clercs fut encore plus spécialement le théâtre des désordres des étudiants.

Un long canal, appelé la petite Seine, qui s'étendait de la rivière jusqu'au bas de la rue de Saint-Benoît, abondait en poissons, et les escholiers ne se faisaient pas faute d'y venir pêcher.

L'abbé de Saint-Germain, après avoir pendant longtemps souffert cette atteinte à ses droits, finit par se lasser et par envoyer contre les délinquants ses hommes d'armes.

Une bataille sanglante eut lieu dans laquelle nombre de cadavres jonchèrent le sol, de l'un et l'autre côté.

L'Université, aussitôt, porta ses plaintes devant le pape, et prit ce prince étranger comme juge.

L'abbé de Saint-Benoît, plus régulier dans sa procédure, demanda justice au roi.

Chaque partie ayant un tribunal, eut comme de juste, son jugement, et ce ne fut que vingt-sept ans plus tard que l'Université et l'abbé de Saint-Benoît parvinrent à se mettre d'accord.

Quant au clergé, l'un des tristes personnages de cette histoire, Guillaume Feutrier, suffit à donner une suffisante idée de son niveau moral.

Le clergé de Paris, à cette époque, se montrait aussi déréglé dans sa conduite que l'étaient les membres de l'Université.

Dans cette période, on trouve à chaque instant des exemples du penchant des prêtres à envahir insensiblement les biens dont l'administration leur était confiée, même ceux réservés aux pauvres et aux indigents.

C'est ainsi que les hôpitaux de Saint-Lazare, de la Trinité, de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, du Saint-Sépulcre, de Saint-Julien-des-Ménétriers, etc., ont été ruinés par les prêtres qui ont, sans vergogne, détourné à leur profit les revenus destinés aux pauvres.

Les débauches, l'avidité, les fourberies des membres du clergé les avaient fait tomber en un tel mépris, qu'ils rougissaient d'avouer leur conduite.

Le bénédictin, historien du Languedoc dit, d'après les chroniques de Puy-Laurent : « La plupart des séculiers méprisaient

tellement les ecclésiastiques, qu'ils disaient par imprécation: J'aimerais mieux être piêtre que d'avoir commis telle ou telle action. Les ecclésiastiques n'osaient se montrer en public, à cause de la haine qu'on leur portait, ils s'efforçaient de déguiser leur état en cachant leur tonsure qu'ils couvraient avec les cheveux de derrière leur tête... »

Les curés de Paris ne permettaient pas aux nouveaux mariés de consommer le mariage avant la bénédiction de la couche nuptiale, bénédiction qu'il fallait toujours payer: ils exigeaient en outre, des mariés, une dîme désignée sous le nom de « plat de noces, » et le doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, exigeait des curés qui lui étaient subordonnés, tels que ceux de Saint-Eustache, de Saint-Laurent, etc., qu'ils partageassent le plat de noces avec lui; les curés de Paris refusaient d'enterrer un homme qui, avant de mourir, n'avait pas fait par testament, un legs à l'Eglise; mais souvent le défunt, surpris par la mort, n'avait pas eu le temps de tester; alors, les héritiers, afin de pouvoir faire donner une sépulture au mort, sollicitaient humblement la grâce de tester à sa place; comme on pense bien, jamais cette grâce ne leur était refusée.

Il arrivait aussi quelquefois, que les morts restaient sans sépulture, faute d'un legs suffisant fait à l'Eglise; alors les parents et les amis faisaient dans le quartier une quête afin de réunir la somme exigée par la rapacité du curé. S'il arrivait qu'un prêtre plus généreux et moins indigne que les autres se permît d'enterrer un mort qui n'avait pas testé en faveur de l'Eglise, il était cité par devant l'official qui le punissait de son désintéressement, comme ayant lésé les intérêts du clergé.

Les évêques de Paris exigeaient des héritiers de toutes les personnes mortes dans le diocèse, le dépôt de leur testament pour s'assurer par eux-mêmes qu'il ne contenait pas quelque clause susceptible de frauder ce que le clergé considérait comme ses droits.

Bien qu'à la plupart des cures fussent attachés des revenus en fonds de terre, les desservants ne se gênaient nullement pour exiger de leurs paroissiens le prix de tous les actes, sacrements,

cérémonies prescrits par l'Église, et aussi de beaucoup d'autres qu'elle ne prescrivait pas! Tels que le baptême, la communion, la confession, les pénitences, les messes, les fiançailles, les mariages, l'extrême-onction, les enterrements. Puis, dans la vie, on payait encore les offrandes des premiers fruits, des premiers nés des animaux domestiques, les dîmes, les bénédictions de toutes sortes, des champs, des jardins, des puits, des fontaines, des maisons nouvellement construites, de la besace du voyageur, des raisins, des fèves, des cuves, du fromage, du lait, du miel, des bestiaux, en temps de peste, du sel, des armes.

Les curés affermaient les revenus de leurs cures à des prêtres subalternes nommés custodisiens, lesquels, pour en tirer plus de profits, inventaient mille supercheries, instituant des confréries, établissant des fêtes à bâtons, et mettant aux enchères le droit de porter ces bâtons à la procession, le droit de posséder pendant un certain temps dans sa maison certaines reliques destinées à porter bonheur, supposant des apparitions d'esprits ou de revenants qui demandaient des prières, bref, se mettant l'imagination à la torture pour trouver des moyens de tondre dru contre la peau le pauvre monde, et de faire le plus promptement possible passer l'argent des imbéciles dans la poche des malins.

A ces turpitudes, le clergé joignait des actes de dévotions fort ridicules.

C'est ainsi qu'en 1315, des pluies torrentielles accompagnées de frimas firent désespérer de la récolte.

On eut recours aux processions; on en fit une, entre autres, de Paris à Saint-Denis, remarquable par l'immense multitude de personnes de tout âge, de tout sexe qui, accourues de cinq lieues à la ronde, y figuraient pieds nus et tête couverte de cendres.

Il se fit de même à Paris, en cette occasion, quelques processions particulières où le zèle religieux fut poussé jusqu'aux dernières limites; les figurantes, à l'exception des femmes mariées, étaient entièrement nues.

Lorsque les prélats fulminaient une excommunication contre un délinquant et que celui-ci se refusait à acheter son absolu-



Et tout en descendant, le capitaine serrait soigneusement le parchemin que venait de lui donner le roi. (Page 2016.)

tion, il était alors en usage, comme autrefois, pour épouvanter la multitude et la remplir d'horreur pour cette résistance, d'éteindre les cierges, de maudire le coupable, de jeter à terre les Évangiles, les images du Christ et de la Vierge, de les placer sur des épines et de les traîner autour de l'église.

Ces pratiques imitées du paganisme, quoique sévèrement prohibées par quelques conciles, se maintenaient encore.

Quant aux mœurs particulières du clergé elles étaient peu édifiantes.

Les prélats et les prêtres étaient, le plus ordinairement, vêtus d'habits séculiers, portaient l'épée, joûtaient dans les tournois, fréquentaient les cabarets, entretenaient des concubines.

Les prêtres et les curés occupaient des emplois judiciaires, prêtaient à usure, s'adonnaient à la débauche et aux excès de la table.

Dans certains diocèses, les grands vicaires vendaient l'autorisation de commettre l'adultère pendant l'espace d'une année; dans d'autres, on pouvait acheter le droit de forniquer impudemment pendant le cours de sa vie; l'acheteur en était quitte pour payer chaque année à l'official une quarte de vin, et lorsque l'âge le rendait incapable d'user de ce privilège, il n'en était pas moins tenu de payer la taxe.

Ces fausses idées de la religion chrétienne, ces faux principes, ces exemples de corruption devaient exercer une influence funeste sur la morale publique.

A ces désordres se mêlaient des pratiques absurdes : on imitait les cérémonies indécentes du clergé, comme on imitait l'indécence de ses mœurs.

Des nudités semblables à celles que nous avons racontées plus haut à l'occasion des processions, étaient ordonnées maintes fois par les tribunaux; en voici un exemple :

Anne Piédeleu, femme publique, voulant se venger du prévôt de Paris, l'accusa de plusieurs crimes et produisit même, à l'appui de ses accusations, de faux témoins, reconnus pour tels.

Le Parlement, au mois de février 1353, sur les conclusions de l'avocat du roi, condamna Anne Piédeleu à être menée par la ville, toute nue et n'ayant qu'une couronne de parchemin sur la tête ; sur cette couronne était écrit le mot : faussaire.

Elle fut, en cet état, conduite au pilori des halles, y resta deux heures aux regards de la foule et fut ensuite bannie du royaume.

Voyons maintenant les mœurs sous une autre face.

L'usage du couvre-feu était établi dans Paris, loi gênante qui assujettissait les parisiens à des règles à peu près monastiques.

A huit heures du soir, en toutes saisons, au son de la cloche Notre-Dame, tous les feux, toutes les lumières devaient s'éteindre.

Les guerres privées étaient devenues plus rares. Néanmoins, la noblesse transgressait encore les lois édictées à ce sujet et bataillait en champ clos pour le jugement de sa cause.

Les seigneurs ecclésiastiques percevaient des contributions pécuniaires pour ces combats et entretenaient à cet effet des champs clos ou lices ; à Paris, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés concédait lice ouverte à tous ceux qui se voulaient faire tuer ou estropier.

Le prieur de Saint-Martin-des-Champs avait aussi son champ clos ; ce fut même dans celui-là qu'eut lieu entre Jacques Legris, écuyer, et Jean Carrouges, chevalier, un fameux combat, le 29 décembre 1386, combat que nous allons raconter comme un merveilleux spécimen des mœurs du temps.

Jacques Legris était accusé devant la cour du Parlement, de violences et d'outrages contre la personne de la dame de Carrouges.

La cour, ne trouvant pas les preuves suffisantes, ordonna qu'un combat à outrance aurait lieu, en présence de cette dame entre le mari et l'accusé et que si le sieur de Carrouges était vaincu, sa femme, comme accusatrice, subirait la peine réservée aux calomniateurs.

Au jour fixé pour le combat, les lices furent dressées auprès de Saint-Martin-des-Champs.

La dame de Carrouges y fut conduite en habits de deuil.

Son mari s'approcha d'elle et lui dit :

— Dame, par votre information et votre querelle, je vais aventurer ma vie et combattre Jacques Legris... vous seule savez si ma cause est juste et loyale.

— Monseigneur, répondit-elle, il en est ainsi que je l'ai avancé... vous pouvez combattre à coup sûr, car la cause est honnête.

Carrouges embrassa son épouse, se signa, et bien qu'alors il fut tourmenté par la fièvre, il se disposa au combat.

Les deux adversaires luttèrent d'abord à cheval avec un égal avantage; puis ils mirent pied à terre, et s'étant avancés l'un contre l'autre, ils s'abordèrent avec une rage pareille.

Legris porta à son adversaire un violent coup d'épée qui lui fit à la cuisse une blessure des plus graves; cependant le combat continua avec acharnement; mais l'infortuné Legris ayant glissé dans une mare de sang qui coulait de la blessure de son adversaire, celui-ci en profita pour le terrasser.

Vainement Carrouges s'efforça de lui faire avouer son crime, il ne put en arracher que des protestations d'innocence.

Usant alors de toute la rigueur de sa victoire, il lui passa son épée au travers du corps.

Telle fut l'issue de ce combat que ne laissait aucun doute sur la culpabilité du vaincu.

Le corps de Legris fut abandonné au bourreau qui le pendit, selon l'usage, puis le jeta à la voirie.

Carrouges fut comblé de faveurs et devint, dit-on, chambellan du roi ; de plus, le parlement, par arrêt du 9 février 1387, lui adjugea une somme de six mille livres sur les biens de son adversaire.

Quelques années après, le véritable auteur du crime fut découvert; c'était un écuyer ayant quelque ressemblance avec l'infortuné Legris.

On prétend que Carrouges apprit cette nouvelle pendant qu'il était en Afrique et qu'on ne le revit plus. Sa femme, en proie à un désespoir violent, se renferma dans un couvent, en punition de son imprudente accusation.

Ce combat et ses conséquences ne contribuent pas peu à montrer de quelle valeur était la jurisprudence de ces temps reculés.

Les délits les plus communs de la féodalité, c'est-à-dire les meurtres, les vols, les brigandages et les rébellions, quoique assez vivement réprimés par les Cours de justice et le Parlement, désolaient encore la classe utile de la population.

Voici du reste quelques-uns des nobles qui, pendant cette période, passèrent par les mains du bourreau, en expiation de leurs crimes.

Le sire Jourdain de l'Isle, chevalier, fut, le 11 mai 1323, pendu au gibet de Paris.

Robert d'Artois, comte de Beaumont, banni du royaume en 1337.

Parisot et Pierre d'Orléans, dit de Villers, ayant assassiné, dans l'église d'Estreville, la demoiselle Péronne d'Estreville, furent, en 1332, pendus à Paris.

Jourdain Perron, damoiseau, fut pendu en 1333.

Mathieu de Houssaye, chevalier, fut, en 1333, condamné d'abord au gibet et ensuite à être noyé avec ses complices.

Onze gentilshommes accusés d'avoir, en 1324, assassiné Emeri Béranger, furent longtemps détenus au Châtelet de Paris et suppliciés dans la suite.

Godmard de Foy, chevalier, bailli de Vitry et de Chaumont, dont la tyrannie excessive avait soulevé tous les habitants de ses baillages fut, en 1335, poursuivi par la cour du Parlement.

Messire Adam de Hordain, chevalier, subit vers la même époque le supplice de la potence.

Geoffroy de Saint-Dizier eut le poing coupé en place de Grève pour avoir maltraité un sergent du roi.

Raoul, comte d'Eu et de Quignes, fut décapité pour trahison...

Cette courte nomenclature suffit à prouver qu'à cette époque, la noblesse n'était point un titre à l'impunité.

A cette exquisse des mœurs et habitudes des seigneurs, joignons quelques traits destinés à prendre celles de leurs dames.

Une pièce de vers qui appartient évidemment à cette période contient quelques détails bons à reproduire.

L'auteur donne aux dames de bons conseils « parler médiocrement, fuir l'orgueil et la fierté, ne point trotter ni courir, en allant à l'église, saluer les gens de connaissances qu'elles rencontrent en chemin et même rendre le salut aux pauvres gens.

« Gardez-vous, leur dit-il, de permettre à aucun homme d'introduire la main dans votre sein ; votre mari seul en a le droit. »

C'est pour servir d'obstacle à cette privauté qu'on inventa les affiches, c'est-à-dire les épingles ou agrafes dont le but était de rapprocher et de clore le vêtement de la poitrine; de manière à ce que la main ne pût y avoir accès trop facile.

L'auteur recommande en outre à ses lectrices de ne point tolérer le baiser sur la bouche et il s'étend longuement et avec complaisance sur les suites dangereuses de cette caresse familière.

Il ne veut point qu'elles regardent les hommes avec trop d'affectation, ni qu'elles se vantent en public de l'amour qu'elles leur ont inspiré.

Il blâme, chez les dames, l'habitude qu'elles ont de découvrir leurs gorges, leurs jambes et même leur côté. Cette dernière mode, inconnue à la coquetterie moderne, résultait de la forme des habits de cette époque.

Voici en quels termes, l'auteur s'exprime à ce sujet :

De ce fet dame blasmer,
Qui veult sa blanche chair monstrer
A ceux de qui n'est pas privée.
Aucune laisse deffermée
Sa poitrine pour ce qu'on voie,
Comme bellement sa chair blanchoie.
Une autre laisse tout de gré
Sa chair apparaître au costé ;
Une de ses jambes trop décuire...

L'auteur prescrit ensuite aux dames de ne recevoir des hommes, en présent, aucun joyau, à moins que ce ne soit de la part d'un parent bien intentionné ; alors seulement elles peuvent accepter sans blâme et sans danger :

Belle corroie ou biau coutel
Ausmosnière, affiche ou anel.

L'auteur se récrie ensuite contre les femmes impérieuses, hautaines, colères, vindicatives, qui querellent souvent et maltraitent ceux qui sont sous leur dépendance. Il s'arrête longuement sur ces vices auxquels, paraît-il, les dames de son temps étaient fort sujettes.

Il leur recommande aussi de ne pas jurer et de point boire avec excès.

« Une dame, dit-il, perd talent, esprit, beauté, lorsqu'elle est en état d'ivresse :

Fi de la dame qui s'enyvre,
Elle n'est pas digne de vivre ;
Cil vilain vice est trop grand,
A Dieu et au siècle présent.

« Les dames, dit-il, devant de grands seigneurs, ne doivent point voiler leur visage ; elles peuvent se le couvrir lorsqu'elles montent à cheval ou qu'elles vont à l'église ; étant à l'église, il ne convient pas de regarder de côté et d'autre, d'y parler et d'y rire avec éclat, elle doit se lever à l'évangile, faire courtoisement le signe de la croix, aller à l'offrande sans rire et sans plaisenter.

« Au moment de l'élévation, il lui convient de se lever, puis de s'agenouiller, et de prier pour tous les chrétiens ; au surplus, l'auteur recommande à la dame de réciter par cœur des prières et, si elle sait lire, de prier dans son psautier.

« Au sortir de l'église, une dame courtoise doit saluer grands et petits.

« Celle que la nature a douée d'une belle voix, ne peut se refuser à chanter lorsqu'on l'en prie. »

L'auteur ne veut pas que les dames s'habituent à mentir et à voler ; enfin, il établit des règles de galanterie, enseigne aux dames les formules les plus usitées dans les déclarations d'amour et les réponses qu'elles doivent y faire.

De ces recommandations on peut induire que les dames de cette époque étaient sujettes à se livrer à la colère, habituées à tourmenter par des querelles ou des mauvais traitements leurs domestiques ou leurs maris, qu'elles juraient, qu'elles s'enivraient, mentaient, volaient, et poussaient la coquetterie jusqu'à exposer nues aux regards du public leur gorge et leurs jambes.

Une autre pièce de vers fort curieuse, intitulée « *les Crieries de*

Paris, » composée par Guillaume de la Ville-Neuve, contient sur les mœurs et usages des habitants, des traits dignes d'être recueillis.

Chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, des crieurs parcouraient les rues de la capitale et ne cessaient de braire.

De grand matin, on entendait ceux qui invitaient les parisiens à se baigner; ils annonçaient que le bain était chaud et qu'il fallait se hâter.

Quelquefois aussi, on criait le ban du roi ; c'était un ordre donné aux parisiens de se préparer à entrer en campagne.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner cette digression un peu longue à leur gré peut-être, mais qui nous a paru nécessaire pour bien leur faire comprendre les événements qui sont appelés à terminer cette histoire.

Cela dit, revenons au point où nous avons interrompu notre récit, c'est-à-dire au moment où, sortant de l'appartement royal, le sire de Salis, capitaine aux gardes, descendait le grand escalier conduisant à la cour d'honneur, tout en faisant résonner sous ses éperons de fer les marches de marbre.

Et tout en descendant, le capitaine serrait soigneusement le parchemin que venait de lui donner le roi, dans son escarcelle, faite d'un beau cuir gaufré d'or et frappé à ses armes, et il réfléchissait à cette mision dont il était chargé.

Le langage du roi avait été trop bref, trop concis pour que le capitaine pût se faire illusion sur la nécessité qu'il avait de lui obéir en tous points, promptement et intelligemment.

Or, c'était un maître homme que messire de Salis, comte de Barbantane, seigneur de Châtellerault et baron de Genenville-en-Vexin. Capitaine des gardes du roi, il avait su déployer dans cette charge, la plus importante de la cour, et dont il avait hérité du comte de Savoisy, tué on se le rappelle par Buridan, une science, une intelligence, une diplomatie dont ses devanciers n'avaient guère fait preuve avant lui.

Et il hochait la tête de façon toute particulière, tandis qu'un sourire singulier lui courait sur les lèvres en pensant qu'il de-



— Calmez-vous, mon doux ami, murmura Annette en lui caressant la joue de sa blanche main. (Page 2024.)

vait ramener céans madame Marguerite de Bourgogne, reine de France; et il retroussait cavalièrement sa moustache au souvenir sans doute de certaine aventure galante dont il avait dû être le héros, ainsi du reste que beaucoup de gentilhommes à la cour.

Puis, tout à coup, son sourire disparut, et son visage s'assom-

brit à la pensée de l'avenir terrible réservé à cette malheureuse femme ; une ride profonde coupa transversalement son front en songeant qu'il ne l'allait quérir au castel de Pierrefonds que pour mettre le roi à même d'exercer sur elle quelque vengeance odieuse.

Et, par une transition toute naturelle, son esprit se reporta sur Gaulthier d'Aulnay, le malheureux enfant qu'il savait si bien et si sérieusement enfermé au Grand-Chastelet.

Il l'avait quelque peu connu autrefois à la cour, alors qu'il remplissait auprès de la reine la charge de capitaine aux gardes, et il était toujours resté porté vers lui par une sympathie naturelle qui, le temps aidant, se serait certainement transformée en une bonne et solide amitié.

Or, messire de Salis n'ignorait pas le jugement terrible qui venait d'être rendu contre Gaulthier d'Aulnay par la chambre rouge ; en outre, il connaissait jusque dans les plus petits replis l'état de l'âme de son seigneur et maître, le roi de France, et il ne doutait aucunement qu'il ne tînt en réserve quelque horrible supplice destiné à corser davantage encore celui auquel l'infortuné gentilhomme avait été condamné par la chambre rouge.

Et le capitaine aux gardes ne put s'empêcher de frémir; car il savait expert en semblable matière son gracieux souverain, et il ne doutait pas que son esprit fertile en cruautés, ne découvrît pour la circonstance, quelque monstrueux raffinement.

Il poussa un soupir, haussa les épaules dans un geste plein de philosophie et, d'un pas rapide, s'achemina vers les écuries.

— Oh là! Mateu! cria-t-il à un bas varlet qui se promenait par là, selle-moi Jupiter!

S'il se connaissait en hommes, le sire de Salis ne se connaissait pas moins en chevaux, comme le prouvait surabondamment le choix qu'il venait de faire ; c'était en effet une bête magnifique que Jupiter, dont les jambes fines et nerveuses devaient galoper par les routes avec la rapidité d'un cerf.

En entendant son nom prononcé par une voix familière, il tourna vers le capitaine sa tête intelligente et hennit doucement en grattant avec impatience le sol de son sabot.

Le capitaine s'approcha de lui, le flatta de la main au garot, en murmurant :

— Ça, Jupiter, mon ami, s'agit d'allonger ses jambes pour le service du roi et de ne pas s'amuser en route... nous devons être arrivés à Pierrefonds avant ce soir.

Si le sire de Salis eut été moins occupé qu'il ne l'était à converser avec son cheval favori, il eut sans doute remarqué le tressaillement assez apparent que ces derniers mots avaient provoqué dans les muscles faciaux du nommé Mateu.

Le varlet d'écurie, attentionné exclusivement, en apparence du moins, à harnacher Jupiter, lança à la dérobée un regard sur le capitaine ; puis sans avoir l'air de rien, il se remit à la besogne.

Maintenant le cheval était prêt et, le prenant par la bride, Mateu le fit sortir dans la cour.

Alors, le sire de Salis, tourna lentement autour de la monture, examinant attentivement et en détail le harnachement, resserrant une boucle, relâchant une bride ; puis sur un signe, Mateu lui tendit l'étrier et le capitaine, en un clin-d'œil, se trouva en selle, sans avoir remarqué que tandis que le varlet lui tendait l'étrier de la main droite, sa main gauche flattait l'animal sous le ventre, juste à l'endroit de la sangle.

Puis, le sire de Salis rassembla les rênes, exerça avec ses genoux une légère pression, et Jupiter, prenant un petit galop de chasse des plus gracieux, traversa la cour dont les pavés résonnaient sous ses fers et sortit du palais.

Un moment, Mateu demeura immobile, à la même place, regardant s'éloigner le cavalier.

Mais à peine eut-il vu le casque du capitaine s'incliner sous la voûte basse de la poterne, qu'il sortit de son immobilité, s'élança sur ses traces et le rejoignit, comme il atteignait à peine le milieu du pont aux Meuniers.

C'était au demeurant un singulier type que ce Mateu, sorte de personnage hybride, aux allures louches et stupides à la fois.

Il arrivait on ne savait trop d'où, des pays chauds, de la Catalogne, disait-il; tout décontenancé par ce climat si différent du

sien, par ces mœurs qui n'étaient point celles de son pays, il n'avait pu, depuis de longues années qu'il habitait en Parisis, s'accoutumer ni aux mœurs ni au climat, et il vivait, comme en pays ennemi, seul, renfermé en lui-même, rempli d'astuce et cependant, par un hasard curieux presque inexplicable, rempli d'une timidité que certains taxaient de couardise.

En résumé, Mateu était un grotesque et eut passé pour un crétin sans deux petits yeux gris qui luisaient malicieusement au fond d'orbites profondes; et sans certain sourire railleur, à peine perceptible, qui, par moment, plissait ses lèvres et donnait aussitôt à sa physionomie un caractère de causticité très prononcé.

Mais sans doute, tout abruti qu'il parût, Mateu avait-il de sérieuses raisons pour cacher à tous l'état de son esprit, car ses yeux étaient, la plupart du temps, éteints sous des paupières flasques, et ses lèvres s'entr'ouvraient à l'état permanent, en un entre-bâillement plein d'idiotisme.

Or, le susdit Mateu, qui occupait dans la valetaille du palais, un rang des plus infimes, se trouvait sur le point de jouer dans les rouages gouvernementaux le rôle du grain de sable suffisant pour enrayer la machine la plus puissante et bouleverser tous les beaux projets du roi.

Il avait vu venir à lui le sire de Salis, la main sur son escarcelle comme sur un objet précieux.

Il avait entendu le sire de Salis dire qu'il était chargé d'une mission du roi pour le castel de Pierrefonds.

Et dans sa jugeotte, le varlet en avait conclu que l'escarcelle du sire de Salis devait contenir un ordre pressé concernant la dame Marguerite de Bourgogne.

Et en s'élançant sur les traces du capitaine aux gardes il avait deux buts: le premier de s'assurer que le sire de Salis prenait bien la route de Pierrefonds, le second, d'aller informer de cette nouvelle un sien ami qui n'était autre qu'une vieille connaissance à nous, maître Jacques Tortelier.

Donc, une fois que Mateu eut vu, de ses yeux vu, messire de Salis franchir l'enceinte de Paris par la porte aux Peintres, il tourna les talons et s'enfonça dans le cœur de la Cité!

Quant au capitaine aux gardes, une fois hors des remparts, il rendit la main à Jupiter en même temps qu'il lui faisait sentir — fort légèrement d'ailleurs, — la pointe de ses éperons, et le cheval, tout hennisant de joie, allongea les jambes.

Et à mesure qu'il avançait dans sa course, le sire de Salis se prenait à sourire, mais d'un sourire énigmatique et qu'il eût été bien difficile d'analyser pour tout autre que nous, auquel notre qualité de romancier permet de percer les plus épaisses cuirasses dont s'enveloppent les cœurs humains.

Or, ce sourire était provoqué par une grande joie dont était remplie l'âme du noble sire, et cette joie était une des plus pures et des plus légitimes qui puissent rayonner sous les cieux, puisqu'elle était causée par l'amour paternel.

Oui, le capitaine aux gardes de Louis le dixième était enchanté de ce voyage qui lui permettait de traverser le bourg de Sarcelles, où il pensait bien s'arrêter quelques instants pour serrer entre ses bras le petit Jehan, le fils aîné de la noble maison des Salis, alors nourri à la mamelle par dame Chalot, maîtresse personne du bourg de Sarcelles, et gente dame du lieu, fort aidée en la circonstance, par respectable matronne Meunier, haulte et estimable vieille femme du plus grand savoir.

Le sire de Salis arriva tout d'une traite à Saint-Denys, où il s'arrêta quelques instants pour laisser souffler Jupiter.

Puis en un temps de galop, il poussa jusqu'à Pierrefitte, monta la côte au pas, et une fois sur le plateau, laissa les brides flotter sur le cou de son cheval qui, de lui-même, repartit à fond de train.

Enfin, les premières maisons de Sarcelles apparurent à l'horizon et le capitaine accéléra encore l'allure de Jupiter qui, du reste, comme s'il comprenait l'impatience de son maître, courait ventre à terre.

Au bruit de cette galopade effrénée qui faisait sur les cailloux de la route comme un bruit de tonnerre, les portes des maisons se garnissaient d'habitants curieux de voir passer ce voyageur si pressé et parmi ces habitants dame Chalot qui, en apercevant le père de son nourrisson, jeta les bras au ciel et poussa un cri

de surprise; puis disparaissant à l'intérieur de sa demeure, elle revint bientôt, tenant entre ses bras l'héritier de la maison de Salis.

Bien que le capitaine se fut promis de rendre aussi rapides que possible ses épanchements paternels, il ne put cependant tenir sa promesse aussi strictement qu'il l'aurait voulu.

D'abord il y avait fort longtemps qu'il n'avait embrassé le jeune Jehan et il trouvait dans ces baisers une douceur attachante qui le faisait à chaque instant retarder son départ.

Puis il prit fantaisie au jeune gentilhomme de monter sur Jupiter et le capitaine aux gardes dut lui faire faire ainsi une centaine de pas, tout fier des dispositions précoces de son héritier pour l'équitation.

Ensuite ce fut dame Chalot qui s'apitoya sur le pauvre cheval et tint à le mener à l'écurie quelques instants pour lui donner une bonne provende.

Enfin, quand le jeune Jehan se fut bien amusé et que Jupiter se fut bien reposé, le sire de Salis reprit sa route; mais il était demeuré à Sarcelles une couple d'heures.

— Allons! allons! Jupiter, gronda-t-il en lui enfonçant légèrement dans les flancs la pointe de ses éperons, voilà ou jamais l'occasion de prouver que tu es un vaillant animal.

Comme s'il avait compris ce langage, le cheval partit comme une flèche.

Mais tout à coup, un claquement, semblable à un coup de fouet, se fit entendre, la selle dont la sangle venait de se rompre tourna et le sire de Salis roula à terre où il resta étendu sans connaissance, sa tête ayant porté contre une pierre.

Jupiter s'arrêta de lui-même et demeura immobile près de son maître dont il flairait le visage de ses naseaux fumants.

Cependant, après une course de quelques minutes, maître Mateu était arrivé au cloître Sainte-Opportune, où il s'arrêta à la porte d'un logis de modeste apparence.

Après avoir soufflé quelques secondes, le varlet frappa et

attendit, prêtant l'oreille, anxieux de savoir s'il allait trouver visage de bois.

Mais sa physionomie s'éclaira en entendant à l'intérieur des petits pas qui trottinaient.

A peine la porte se fut-elle entr'ouverte que le varlet se faufila par l'entre-bâillement, sans faire aucune attention à un cri de surprise que cette singulière intrusion provoqua chez le maître ou plutôt chez la maîtresse du logis.

La dite maîtresse n'était autre que demoiselle Annette dont nous savons depuis longtemps que Jacques Tortelier recherchait les faveurs, faveurs qu'elle s'obstinait à conserver pour le seul Franc-Picard.

— Eh quoi! c'est vous, Mateu, dit-elle toute surprise en reconnaissant la varlet.

— C'est moi-même, demoiselle, répondit-il avec une révérence.

— Et que venez-vous faire céans? Est-ce moi que vous venez trouver?

— Comme vous le dites, demoiselle.

— Alors, qu'avez-vous à me dire?

— A vous, rien. C'est à maître Jacques que j'ai affaire.

Annette fronça légèrement le sourcil.

— Et que voulez-vous lui narrer? demanda-t-elle.

— Ceci est chose qui nous regarde seuls, lui et moi. Qu'il vous suffise de savoir qu'il s'agit d'intérêts fort chers et que la vie de plusieurs est en jeu.

Le varlet avait prononcé ces mots d'un ton si grave que la jeune fille en fut tout impressionnée.

— S'il en est ainsi, demeurez céans; je le vais envoyer quérir.

Et laissant maître Mateu seul dans la grande salle, elle ouvrit la porte de l'escalier, dont elle gravit les marches, légère comme un oiseau.

En haut, Franc-Picard l'attendait.

— Eh bien! demanda-t-il du ton de mauvaise humeur d'un

homme qui voit brusquement interrompu un galant tête-à-tête, eh bien, quel est ce gêneur?

— Un ami de Tortelier.

— Gîte-t-il donc ici? répliqua l'escholier tout bougonnant, et ce logis sert-il donc de rendez-vous à ses amis?

— Calmez-vous, mon doux ami, murmura Annette en lui caressant la joue de sa blanche main.

Et elle ajouta :

— Il s'agit, paraît-il, de choses graves, et je ne serais nullement étonnée que les affaires de messire Buridan ne fussent le sujet de la conversation que Mateu veut avoir avec maître Jacques.

— Et cet homme, quel est-il? demanda Franc-Picard subitement interressé.

— C'est un bas varlet des écuries du roi; il prétend avoir une communication pressée à faire à Tortelier.

— Ah! vraiment.

— Il a même ajouté que la vie de plusieurs de ses amis était en danger.

L'escholier était tout pensif.

— Il faudrait, sans perdre de temps, prévenir Tortelier.

— Assurément... mais où le trouver?

— Je le sais, moi.

— Allez le prévenir, en ce cas.

— Et comment expliquer que je connais la présence céans d'un de ses amis?

— C'est juste... Mais, alors, si j'y allais, moi?

— Pourquoi pas... Il est au *Chat-qui-Pesche*, la taverne de Landry... Cours-y... Moi, pendant ce temps, je reste caché ici pour savoir ce qu'ils ont à dire tous les deux.

Sans en attendre davantage, la jeune fille descendit rapidement l'escalier, et courant à la porte se dirigea vers le logis du compère Landry.

En arrivant au *Chat-qui-Pesche*, la jeune fille trouva en effet Tortelier qui vidait des brocs en compagnie du cabaretier.

A la vue d'Annette, le routier fit un bond sur son escarcelle.



Le routier considérait son ami avec stupéfaction. (Page 2027.)

— Par le Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, ou les yeux me trompent fort, ou c'est demoiselle Annette que voici.

— Elle-même, maître Jacques, répondit la nièce de Carcajou.

— Et peut-on savoir, la belle enfant, à quel heureux hasard...

Il n'acheva pas sa phrase ; Annette s'était approchée de lui et lui murmurait à l'oreille.

— Je viens vous chercher.

Le routier poussa une sourde exclamation.

— Moi ! fit-il.

— Oui, vous... Un de vos amis vous attend en mon logis.

— Un de mes amis.

— Le varlet des écuries du roi, Mateu.

Tortelier saisit la jeune fille par la main.

— Il y a donc du nouveau ? gronda-t-il.

— Il paraît, répondit-elle laconiquement.

Et, sur ces mots, la jeune fille sortit du cabaret, suivie de près par Tortelier.

Quelques instants après, tous les deux arrivaient au logis de demoiselle Annette.

Sans doute Mateu attendait-il son ami avec impatience, car il se précipita à sa rencontre, à peine eut-il franchi le seuil de la porte.

— Enfin, te voilà ! exclama-t-il.

— Qu'arrive-t-il ?

— Ceci... Le capitaine aux gardes, messire de Salis, vient de partir tout à l'heure pour le castel de Pierrefonds porteur d'un message pressé du roi.

— Eh bien ! demanda Tortelier, en quoi cela nous importe-t-il ?

Mateu poussa un éclat de rire moqueur.

— Moi, fit-il, je ne suis pas comme toi... j'estime, au contraire que cela nous intéresse, et si bien que j'ai pris mes précautions pour que nous puissions nous emparer de ce fameux parchemin et nous présenter à Pierrefonds aux lieu et place de messire de Salis.

— La belle avance, murmura maître Jacques.

Un éclair brilla dans les petits yeux gris du varlet d'écurie.

— Supposons, fit-il, que messire de Salis s'en aille quérir dame Marguerite de Bourgogne pour l'amener à Paris... crois-tu qu'il n'y aurait pas là un moyen de rendre la reine à la liberté ?

Le visage de Tortelier s'était épanoui.

— Par le diable ! tu pourrais bien avoir raison, compère Mateu, fit le routier après une minute de réflexion.

Puis tout à coup :

— Seulement, tu oublies une chose, c'est que messire de Salis galope depuis une heure sur la route de Pierrefonds et qu'il me faudrait pour le rattraper un cheval ayant aux flancs les ailes de Satan.

Et en disant ces mots, il ricanait, d'un air railleur.

Mateu plissa ses lèvres avec finesse.

— Compère Tortelier, fit-il, sans avoir la prétention d'être sorcier, je puis te prédire que tu rencontreras le sire de Salis, non loin de Pierrefitte.

Le routier regarda son ami avec des yeux ronds pleins d'étonnement.

— Ah! bah! dit-il, et qui te le fait supposer?

— J'ai pris mes précautions en conséquence.

— Et sans être indiscret, peut-on savoir quels moyens tu as employés pour contraindre le capitaine à m'attendre?

— Moyen fort simple, répliqua Mateu; du temps que messire de Salis se mettait en selle, j'ai prestement coupé avec ma dague la sangle aux deux tiers, et comme il est probable qu'il va courir grand train, j'estime que la sangle se rompra dans les environs de Sarcelles... c'est donc là que tu le retrouveras.

Le routier considérait son ami avec stupéfaction.

— Sais-tu bien, dit-il, que tu es un malin.

— Peuh! répliqua l'autre, on fait ce qu'on peut.

Puis il ajouta :

— Enfin, voilà qui est fait... use de mon renseignement comme il te conviendra... je me sauve au palais où mon absence peut être remarquée.

Et là-dessus il sortit toujours courant.

Une demi-heure après, Jacques Tortelier, équipé en guerre, franchissait la porte aux Peintres et se lançait à fond de train sur la route de Pierrefonds.

Après un évanouissement qui avait duré longtemps, le sire de Salis revint enfin à lui.

Un moment il se promena les mains par tout le corps pour

s'assurer que, dans sa chute, il ne s'était rien brisé, puis lentement, il se remit sur ses jambes en grommelant :

— Ce diable de Mateu, je te l'étrillerai de la belle façon, à mon retour... car si la selle a tourné...

Il acheva sa phrase dans un juron épouvantable.

Il venait d'apercevoir la sangle tranchée net d'un coup de couteau, et cette vue le mit dans une fureur impossible.

— Par les cornes de Belzébuth! maugréa-t-il, que signifie ceci?

Et il cherchait dans sa tête dans quel but on en avait agi ainsi.

Mais bientôt il abandonna ses idées de vengeance, pour réfléchir au moyen de continuer la route.

Tout d'abord, l'idée lui vint bien de se passer de selle; pour un cavalier consommé comme lui, monter un cheval à poils n'était qu'un jeu.

Mais il ne fallait pas songer à chevaucher de la sorte, à cause de l'armure d'acier dont il était revêtu.

Un seul parti lui restait donc à prendre.

Retourner en arrière jusqu'à Pierrefitte, où un ouvrier aurait tôt fait de raccommoder la sangle.

Cela aussitôt décidé, messire de Salis plaça la selle sur ses épaules et, suivi de Jupiter dont il avait passé la bride dans son bras, il revint sur ses pas.

Tout à coup, il s'arrêta en entendant au loin, dans la direction de Paris, le galop furieux d'un cheval.

— Par le ciel! exclama-t-il, quel que soit celui qui arrive, c'est le ciel qui l'envoie.

Et au lieu de se ranger sur le bord du chemin, il se plaça de façon à ce que Jupiter le barrât en entier.

En voyant cette manœuvre, le cavalier qui arrivait ralentit l'allure de sa monture, tout en criant à travers la visière abaissée de son casque.

— Place! place!

Ce à quoi le sire de Salis répondit par un « halte » lancé d'une voix sourde.

Le cavalier s'arrêta.

Alors, le capitaine aux gardes s'approcha de lui très courtoisement et lui dit :

— Pardon, Messire, j'ai un grand service à vous demander.

— Parlez... de quoi s'agit-il ?

— Il vient de m'arriver un accident pitoyable... la sangle de ma selle s'est brisée et me voici dans l'impossibilité de continuer ma route.

Le cavalier haussa les épaules dans un geste qui signifiait :

— Que m'importe !

— Eh bien ! poursuivit le capitaine, vous ne répondez pas?

— Je n'ai rien à répondre.

— C'est donc que vous me refusez.

— Pensez-vous donc que je sois venu de Paris ici pour vous céder ma selle ? fit ironiquement l'inconnu.

— Peut-être bien, du moment qu'il s'agit du service du roi.

Ce disant, le sire de Salis que l'impatience commençait à gagner, étirait fortement sa moustache, faisant tous ses efforts pour ne pas éclater.

— Mon service à moi, passe avant le service du roi ! répondit le cavalier.

— Misérable ! s'écria le capitaine.

— Non, ajouta l'inconnu, non, messire de Salis, je ne suis point venu jusqu'ici pour vous donner ma selle; mais je vous étonnerais peut-être beaucoup en vous disant que je suis ici pour vous demander un service.

— Un service ! fit l'autre avec surprise... mais d'abord à qui ai-je l'honneur de parler?

— A messire Jacques Tortelier.

Salis haussa les épaules pour montrer que ce nom lui était totalement inconnu et qu'il n'y attachait aucune importance.

— Ouais, fit-il avec un dédain non dissimulé; et peut-on savoir de quoi il s'agit?

— Je vous le vais narrer, répondit Tortelier toujours gouailleur.

— En ce cas, dépêchons, car ce n'est ni le lieu ni l'heure de

converser... sans compter que, comme je vous le disais à l'instant, je suis fort pressé.

— C'est comme moi, répondit le routier... donc comptez sur moi pour me hâter... voilà la chose : vous m'avez demandé tout à l'heure de vous rendre le service de vous bailler ma selle, messire capitaine... à mon tour je vous demanderai comme service de vouloir bien me bailler votre escarcelle.

Salis ne put retenir un cri de surprise.

— Mon escarcelle! dit-il... seriez-vous donc coureur de grande route, messire Tortelier, et en voudriez-vous à mon argent?

Ce disant il reculait d'un pas et portait machinalement la main à son épée.

Tortelier ricana en ripostant :

— Votre escarcelle ne contient-elle donc que de l'argent?

Le sire de Salis devint blême.

— Eh! eh! pensa-t-il, ceci me paraît être un petit complot dirigé contre le messager du roi.

Puis tout haut :

— Et à votre avis, que contient-elle donc, cette escarcelle?

En parlant ainsi, il reculait encore, prévoyant une attaque subite et voulant éviter toute surprise :

— Allons! allons! gronda Tortelier, pourquoi dissimuler si longtemps, messire de Salis?... Vous êtes porteur d'un parchemin scellé aux armes du roi pour le gouverneur du castel de Pierrefonds?...

— C'est vrai, riposta le capitaine.

— Eh bien! ce parchemin il faut qu'il passe de votre escarcelle dans la mienne.

— Ah bah! fit le sire de Salis, comme cela, aussi simplement que cela... Peste, comme vous y allez, messire de Tortelier.

Et il reculait encore d'un pas, tout en poussant de petits ricanements qui portèrent l'irritation du routier à son comble.

Pour toute réponse, le capitaine avait tiré son épée.

— Mais, savez-vous bien, ajouta-t-il, que je suis homme généreux, moi, et que lorsque l'on me demande quelque chose, je m'empresse toujours de donner plus qu'on ne me demande;

ainsi, vous me demandez mon escarcelle, je vais vous l'offrir, et non seulement avec le parchemin tant souhaité, mais encore avec de beaux et de grands coups d'épée.

Et il se mit, non pas en mesure de se défendre, mais en mesure d'attaquer.

Certes, il était dans un grave état d'infériorité, puisqu'il lui fallait lutter à pied contre un homme à cheval, et qui, à en juger par la manière toute spéciale dont il manœuvrait sa monture, devait être un cavalier expérimenté.

Mais, d'une bravoure à toute épreuve, et d'une habileté consommée dans tous les exercices du corps, le sire de Salis n'était point homme à s'arrêter à un aussi mince détail.

En un tour de main, il arracha le manteau qui le couvrait, l'enroula autour de son avant-bras gauche pour s'en servir comme d'un bouclier, afin de parer les coups de son adversaire ; en même temps il tirait de sa gaîne une dague longue et large à double tranchant dont il armait son poing gauche, tandis qu'il attendait, la pointe de son épée piquée en terre, l'attaque de Tortelier.

— Ah ! grommelait le capitaine aux gardes, tu me veux venir prendre l'ordre du roi... Je te vais servir un plat de ma façon qui te satisfera amplement, quelque gourmand que tu sois...

Le routier, lui, n'avait qu'un but : s'emparer du parchemin royal ; aussi ne lui vint-il pas un seul instant à l'esprit la pensée qu'il eût pu faire de la chevalerie en mettant pied à terre pour combattre son ennemi à armes égales.

Bien au contraire, il se réjouit fort de la supériorité que lui donnait sa monture ; il alla même jusqu'à regretter que le sire de Salis possédât une épée et qu'il lui prît fantaisie de s'en servir pour sa défense... Un combat, c'était du temps de perdu et une chance contre la réussite des projets du routier.

Lui aussi avait tiré son épée, une épée formidable dont la fabrication remontait certainement à un demi-siècle en arrière, une épée longue, lourde, large, que tout autre eût dû manier à deux mains, mais que le bras herculeen du routier manœuvrait aussi dextrement que si elle n'eût rien pesé.

D'une pression insensible des genoux, il faisait avancer son cheval, le soutenant ferme du poignet gauche, laissant son bras droit, armé, retomber mollement le long de sa cuisse, tenant ses regards rivés sur le visage du sire de Salis dans les yeux duquel il cherchait à deviner ses projets d'attaque et de défense.

Mais le capitaine, son épée toujours piquée en terre, demeurait immobile comme un roc, regardant, lui aussi, imperturbablement Tortelier.

Quelques pieds seulement séparaient maintenant les deux adversaires.

Tout à coup, enlevé du poignet et des éperons, le cheval du routier fit un bond formidable qui le jeta sur le sire de Salis ; en même temps que le bras du routier, se redressant comme un ressort, brandissait en l'air la terrible épée qui s'abattit, pareille à une massue, sur la tête du capitaine.

C'était là un coup à le trancher de la tête aux pieds, en dépit du pot de fer qui le protégeait.

Mais le sire de Salis était aussi expert aux maniements des armes qu'habile dans les exercices du corps.

Quelque rapide qu'eut été l'attaque du routier, son adversaire l'avait pressentie et, d'un bond de côté, l'avait évité.

En sorte que l'arme de Tortelier ne rencontra que le vide et qu'emporté par son élan même, le routier faillit passer par dessus le col de sa monture et piquer une tête sur le sol.

Mais, par un puissant effort, il réussit à conserver son équilibre et à se remettre en selle.

Mais Salis avait profité de l'émoi passager de son ennemi ; prompt comme l'éclair, il s'était glissé sous la monture de Tortelier et, d'un furieux coup de coutelas, il venait de lui faire dans le flanc une formidable blessure.

La pauvre bête poussa un hennissement de douleur; puis, se cabrant, elle se dressa toute droite et se renversa en arrière, entraînant son cavalier dans sa chute.

En vain, Tortelier sentant sa monture fléchir sous lui, voulut dégager ses pieds des étriers pour sauter à terre ; il n'y put parvenir et se trouva engagé sous son cheval.



— Enfer et sang! rugit-il en brandissant au-dessus de la tête de la reine ses poings convulsivement fermés. (Page 2040.)

D'un bond, le sire de Salis fut sur lui et lui faisant sauter son arme d'un terrible coup de revers, il lui transperça la gorge de son épée.

Le routier expira en proférant un horrible juron auquel répondit un ricanement railleur du capitaine.

— Ah ! ah ! mon maître, fit-il, tu voulais le parchemin du roi... le voici.

Puis saisissant le routier par un bras, il parvint, non sans beaucoup de peine à l'arracher de dessous le cheval et à le tirer sur le revers de la route, où il l'étendit, la face vers le ciel ; ensuite ramassant l'épée que Tortelier avait laissé échapper, il la piqua en terre en guise de croix, car le sire de Salis, bien que grand guerrier et peu ménager de la vie de ses semblables, était un bon chrétien, croyant en Dieu et accomplissant ses devoirs religieux.

Donc, ayant accompli vis-à-vis de son adversaire, ce qu'il considérait comme un devoir de conscience, il revint vers le cheval qui se débattait dans les douleurs de l'agonie et lui porta au cœur, un coup si habile que la bête en mourut sur le coup, ce qui avait le double avantage de mettre fin à ses douleurs et en même temps de permettre au sire de Salis de s'approcher sans avoir à craindre ses ruades.

Non sans peine, le capitaine put dessangler l'animal ; enfin, il y parvint et aussitôt il transporta sur le dos de Jupiter la selle intacte du routier en remplacement de celle qu'un ennemi inconnu avait si malencontreusement coupée.

Puis, d'un bond, sautant à cheval, il repartit à fond de train dans la direction de Pierrefonds.

Il semblait que le brave Jupiter comprît qui lui fallait rattraper le temps perdu, car il filait comme une flèche, ne donnant aucun signe de fatigue, n'ayant même pas besoin de l'éperon ni de la voix pour conserver son allure.

Aussi quand il s'arrêta dans la cour du castel, la brave bête était-elle toute blanche d'écume.

Avant toutes choses, le sire de Salis accompagna à l'écurie le varlet qui s'était chargé de Jupiter et tint à assister au commencement du pansement.

Sa conscience une fois tranquille en ce qui concernait sa monture, le capitaine aux gardes se fit conduire vers le gouverneur.

A la vue du parchemin royal qui lui enjoignait de remettre sur l'heure sa prisonnière entre les mains du sire de Salis, le

gouverneur se mordit les lèvres pour contenir la rage qui lui montait au cœur.

Il lui en coûtait, en effet, d'abandonner Marguerite pour laquelle s'augmentait d'heure en heure la folle passion qu'elle lui avait inspirée.

Mais que faire?

Il ne pouvait que s'incliner devant l'ordre du roi, sans même songer à en retarder l'exécution par quelque prétexte que ce fût.

Le sire de Salis n'était point un homme avec lequel on pût discuter.

— Adoncques, fit le capitaine aux gardes qui était loin de soupçonner même les sentiments qui s'agitaient dans l'âme du gouverneur, vous plaît-il, Messire, de me faire conduire de suite auprès de dame Marguerite de Bourgogne.

— Je ferai mieux, sire de Salis, répondit avec empressement le gouverneur, je veux vous y conduire moi-même.

Salis l'arrêta d'un geste.

— Je vous remercie, dit-il, mais il est préférable que vous donniez des ordres pour qu'une troupe de quinze hommes se tiennent prêts à m'accompagner au premier signal.

— Vous proposez-vous donc de partir aujourd'hui même? murmura le gouverneur dont le cœur se serra.

— Dans une heure, répondit le sire de Salis, si toutefois la reine n'y met point obstacle.

— Mais, insista l'autre, vous venez tout d'une traite de Paris, vous ne pouvez vous en retourner de même.

— Le roi attend, répliqua simplement le capitaine aux gardes.

Et sur ces mots qui n'admettaient pas de réplique, les deux hommes sortirent, le gouverneur pour aller préparer l'escorte, le sire de Salis pour s'en aller rendre visite à Marguerite.

A la vue du capitaine aux gardes, la reine se leva précipitamment et s'avançant vers lui, toute émue:

— Vous ici! s'écria-t-elle, vous ici, sire comte!

Le sire de Salis s'inclina respectueusement.

La reine poursuivit:

— Que venez-vous faire céans?... est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle que vous m'apportez?

Le capitaine se redressa et répondit d'une voix calme :

— Je viens vous chercher, Madame, pour vous ramener à Paris.

Un éclair brilla dans la prunelle de Marguerite.

— Enfin, exclama-t-elle, le roi a donc reconnu son erreur!

Et comme, en disant cela, elle regardait le sire de Salis, semblant l'interroger, il répondit :

— Je ne sais, Madame; le roi mon maître ne m'a point fait part de ses desseins.

Elle ajouta :

— Mais enfin, je ne suis plus prisonnière.

Salis s'inclina :

— Pardon, Madame, répondit-il, j'ai dit tout à l'heure que j'avais ordre de vous ramener à Paris... je n'ai pas dit : accompagner.

Marguerite leva les yeux au ciel, en portant les mains à son cœur dans un geste douloureux :

— Hélas! fit-elle lamentablement... mais quel est donc le projet du roi?

Le capitaine aux gardes hocha la tête.

— Et, ajouta la reine, nous faut-il quitter bientôt Pierrefonds?

— A l'instant même, Madame... à moins cependant que quelque grave motif ne vous empêche...

La reine l'interrompit :

— Pâques Dieu! s'écria-t-elle, partons de suite, Messire, car ce n'est point vivre que de végéter en ce castel, sans voir personne ni recevoir nouvelles d'aucune sorte.

— Je suis à vos ordres, Madame, répondit le sire de Salis.

En ce moment, on heurta à la porte, c'était le gouverneur qui venait prévenir que l'escorte attendait.

Le capitaine aux gardes se précipita pour offrir son poing à la reine.

Mais le gouverneur l'avait devancé et lui dit :

— Permettez, sire de Salis, madame Marguerite de Bourgogne est mon hôte, tant qu'elle n'aura point franchi le pont-levis du castel, c'est à moi que revient l'honneur de l'accompagner.

Un fin sourire effleura les lèvres du capitaine qui se rangea pour laisser passer la reine, derrière laquelle il se mit à marcher tout en sifflottant.

Dans la cour, une quinzaine d'hommes armés se tenaient prêts à se mettre en selle.

Un varlet tenait deux chevaux à la main ; l'un pour la reine, l'autre pour le sire de Salis, qui laissait Jupiter à Pierrefonds, d'où on le lui ramènerait le lendemain à petite journée.

Le gouverneur s'agenouilla pour aider Marguerite à se mettre en selle; puis il lui tendit les rênes en la couvant d'un regard d'amour auquel la reine, elle, ne prêta nulle attention, l'âme toute angoissée de ce départ et du mystérieux avenir qui l'attendait à Paris.

— Quand il vous plaira, Madame, dit respectueusement Salis, qui venait de monter à cheval avec autant d'élégance et de souplesse que s'il fut sorti de son lit quelques instants auparavant.

Et il se rangea au côté de la reine, attendant l'ordre du départ.

— Partons, Messire, murmura-t-elle.

Salis leva la main et, en même temps, pressant doucement les flancs de son cheval, il se mit en marche, suivi des cavaliers de l'escorte, qui passèrent sous la voûte sonore avec un sinistre bruissement d'acier.

Ainsi qu'il était prescrit dans l'ordre écrit que lui avait donné le roi, la petite troupe arriva à l'aube aux portes de Paris; elle avait marché toute la nuit sans encombre d'aucune sorte, de manière à faire son entrée dans la capitale sans éveiller la curiosité. Loys le dixième était assez marri d'avoir des malheurs dans son ménage, sans qu'il lui convînt de mettre les Parisiens au courant de ses discordes conjugales.

Aussi, fut-ce à peine si, de la porte aux Peintres jusqu'à la Cité, on rencontra quelques malingreux errant de par les rues, ou quelque ouvrier matinal se rendant à sa besogne.

Au moment où la reine et son escorte entraient dans la cour

du palais, un homme, occupé en apparence à étriller des chevaux, sortit de l'écurie et regarda anxieusement la troupe.

En apercevant le sire de Salis, il poussa une sourde exclamation.

— Tonnerre et sang! exclama-t-il, l'affaire est manquée... C'est que Tortelier est mort.

Et se glissant comme une anguille derrière le dernier cavalier de l'escorte, il sortit tout courant du palais dans la direction du pont aux Meuniers.

Cependant le sire de Salis, après avoir aidé Marguerite à mettre pied à terre, lui avait offert respectueusement son poing et, à pas lents, la conduisait vers les appartements du roi.

Les pages étaient sans doute avertis, car ils introduisirent aussitôt le capitaine et sa compagne dans la chambre royale.

Louis X ne s'était probablement pas couché

Il était assis devant sa table, chargée de paperasses de toutes sortes; le logis était éclairé par des cires qui avaient brûlé toute la nuit et qui achevaient de se consumer dans de massifs chandeliers d'argent.

A la vue de Marguerite, il se redressa et la regarda bien en face, pâle de colère, les dents serrées, les yeux étincelants, les mains crispées sur le bois de son siège.

Un moment, il demeura ainsi, immobile et sans voix, semblable au tigre à l'affût qui cherche à fasciner sa victime avant de l'égorger.

Enfin, un peu de calme lui vint, à grand'peine il reconquit son sang-froid; alors, d'un geste muet, il commanda au sire de Salis de sortir; puis, se redressant, tout d'une pièce, il marcha jusqu'à Marguerite, sur l'épaule de laquelle sa main s'abattit.

— Ah! traîtresse! mauvaise femme! gronda-t-il, larronne d'amour! qui avez trahi votre foi, manqué à vos serments et renié le devoir conjugal, vous qui n'avez pas craint de souiller l'hermine de France, de déshonorer ma couche et de me flétrir, moi, le représentant de Dieu sur cette terre... Vous avez cru que pour assouvir ma vengeance, il me suffirait de prendre votre liberté.

— Eh! s'écria la reine! prenez ma vie, Sire, et que cela finisse!...

— Ta vie! maudite!... murmura le roi en grinçant des dents, cela ne me suffit pas...

Une effroyable lueur se fit dans l'esprit de Marguerite.

— Que vous faut-il donc? demanda-t-elle toute angoissée de la réponse.

Le roi ricana.

— Ce qu'il me faut, dit-il, ce qu'il me faut! il me faut te voir souffrir dans ton cœur, dans tes entrailles, avant que tu ne souffres dans ton corps et dans ta chair... Je te ménage la vue de certain spectacle qui ne pourra, j'en suis certain, que t'être agréable.

Ce disant, il avait saisi la reine par les bras, et il la secouait si violemment qu'elle tomba à terre sur les genoux.

Croyant qu'elle l'implorait, il grommela :

— Non, point de grâce; il sera fait ainsi que je l'ai décidé.

— Ah! s'écria-t-elle en se redressant, malgré l'étreinte de son époux, et saisie tout à coup d'un pressentiment, ce serait infâme et barbare... Non, cela ne peut être... Faites de moi ce qu'il vous plaira, tuez-moi de la façon la plus horrible que vous pourrez imaginer, mais épargnez-le..., épargnez mon fils!...

— Ton fils! exclama le roi qui, en dépit des affirmations de Gaulthier, n'avait pu se résoudre à croire que Marguerite fut véritablement la mère de son ancien capitaine aux gardes.

— Oui, mon fils, répondit-elle avec fermeté.

— Tromperie! hurla Loys, pris d'une rage jalouse et convaincu que c'était là un subterfuge sur lequel Gaulthier et Marguerite s'étaient mis d'accord pour l'induire en erreur sur la véritable nature de leurs relations.

La reine regarda son époux droit dans les yeux.

— Ne vous ai-je donc pas déjà fait ma confession pleine et entière? demanda-t-elle.

Il y avait dans ce regard, dans cette voix, une telle fermeté, une telle franchise, que le roi hésita.

Alors Marguerite conçut une espérance folle, comme seules les

mères peuvent en avoir lorsque leurs enfants sont en danger de mort, elle s'imagina que peut-être le roi se départirait de sa rigueur vis-à-vis de Gaulthier, si elle parvenait à le convaincre des véritables sentiments qui les unissaient l'un à l'autre.

Mais elle le sentait, il fallait au roi des preuves éclatantes, des preuves telles que, le voulût-il, il lui fut impossible de ne pas se rendre à l'évidence.

Et tout à coup, elle songea qu'un homme, un seul, pouvait faire éclater la lumière aux yeux du roi.

Cet homme était Orsini, toujours prisonnier au Grand-Chastelet où il attendait qu'il plût au roi de l'envoyer au supplice.

Et elle s'écria d'une d'une voix haletante :

— Sire, mon roi, mon époux, épargnez Gaulthier d'Aulnay, s'il est mon fils, et me frappez seule... il est un homme qui vous peut certifier qu'en ce moment je dis la vérité, et que Gaulthier est bien la chair de ma chair, le fruit de mes entrailles.

Un éclair de folie furieuse passa dans les yeux du roi.

— Enfer et sang! rugit-il en brandissant au-dessus de la tête de la reine ses poings convulsivement fermés... s'il est ton enfant, malheureuse, n'en est-ce pas une preuve éclatante de tes fautes?

— Il n'est pas coupable envers vous, Sire.

Cette simple parole parut ramener un peu de calme dans l'esprit du roi; ses traits se détendirent, sa paupière s'abaissa, ses lèvres crispées s'adoucirent dans un imperceptible sourire, et il demanda d'une voix plus tranquile :

— Ainsi donc, Madame, vous persistez à dire que ce jeune homme est votre fils?

— Sur la foi du serment je l'affirme.

Louis le dixième hocha la tête.

— Et vous dites qu'il existe un homme dont la parole peut confirmer la vôtre?

— Effectivement, Sire; cet homme est le mire Orsini.

Le roi poussa un sauvage éclat de rire.

— Par le Seigneur Dieu! exclama-t-il, vous faites bien de me le remettre en mémoire, celui-là... car, aussi vrai que la Vierge



Les gardes une fois sortis, l'Italien se laissa tomber aux pieds du roi.
(Page 2042.)

est mère du Christ, je l'avais totalement oublié... et puisque vous prétendez que lui seul sait à quoi s'en tenir sur la naissance du sire d'Aulnay, nous allons le faire comparaître.

Et frappant sur un timbre, il dit au page qui se présenta :

— Dites au sire de Salis qu'il se rende en toute hâte au Grand-

Chastelet et qu'il ordonne à messire Le Testu de lui remettre sans tarder un de ses prisonniers, le mire Orsini, pour me l'amener céans.

Puis, lorsque la portière fut retombée derrière le page, Louis le dixième retourna à son fauteuil, s'y assit et appuyant les coudes sur la table, enfouit sa tête dans ses mains, semblant oublier la présence de la reine.

Celle-ci s'était relevée et s'était assise sur une escabelle, au coin de l'âtre, le cœur serré par l'angoisse de cette confrontation qu'elle avait provoquée, et dont maintenant elle redoutait l'issue.

Une demi-heure se passa ainsi, sans que ni l'un ni l'autre des deux époux, enfoncé chacun dans d'amères réflexions, prît la parole.

Enfin, dans la galerie voisine, des éperons résonnèrent sur les dalles, la porte s'ouvrit et Orsini entra, accompagné ou plutôt traîné par quatre gardes.

Louis releva la tête.

— Çà, dit-il, qu'on laisse cet homme ici.

Les gardes une fois sortis, l'Italien se laissa tomber aux pieds du roi.

Celui-ci le regarda quelques instants en silence ; puis enfin :

— Releve-toi, Italien du diable, commanda-t-il, et écoute-moi.

Orsini se redressa, et soudain tressaillit à la vue de Marguerite qu'il n'avait pas aperçue en entrant.

— Cette femme, continua le roi en désignant la reine, prétend que seul tu peux confirmer ce qu'elle m'a dit, concernant Gaulthier d'Aulnay, est-ce vrai?

— C'est vrai, Sire.

Le roi fit un brusque mouvement.

— En ce cas, parle, dit-il.

Et comme l'Italien gardait le silence.

— Oui, parle, Orsini, supplia la reine, parle, je t'en conjure... dis la vérité...

Orsini fixa sur elle des regards pleins de haine.

— La vérité ! reprit-il, oui, je la dirai... toute entière... toute nue... et point ne sera besoin de la torture pour me l'arracher.

Je désespérais de te revoir avant de mourir, Marguerite... ce suprême bonheur m'est donné et que ce soit Dieu ou le diable qui me le procure... je veux le remercier en étant sincère.

— Oui, oui, murmura Marguerite, la vérité... dis la vérité.

— Parle, commanda le roi... parle-moi de Gaulthier d'Aulnay.

Orsini ricana :

— Mon récit sera court, fit-il... Quand vous avez épousé noble demoiselle Marguerite de Bourgogne, elle...

— Non, non, tais-toi, n'évoque pas ce terrible souvenir, s'écria Marguerite, prévoyant que l'Italien allait parler du vieux duc Robert II.

Le mire regarda le roi.

— Parle, fit Louis.

— Eh bien ! Sire, poursuivit l'Italien, vous rappelez-vous la mort singulière et tragique du duc de Bourgogne, quelques mois après son départ de Paris, où il était venu passer les fêtes?

— Oui, fit le roi, à ce moment j'étais dauphin et guerroyais en Navarre... cependant, je me rappelle que cette mort mystérieuse fit beaucoup de bruit.

— Et vous ne vous êtes jamais demandé quel était l'assassin?

Marguerite avait enfoui sa tête dans ses mains.

— Eh bien ! poursuivit Orsini, l'assassin était demoiselle Marguerite, fille du duc Robert.

Un moment, le roi demeura muet d'horreur ; puis courant à la reine :

— Il ment, n'est-ce pas, Madame, il ment !

— Oui, murmura Marguerite, d'une voix sourde, il ment.

Un sourire effleura les lèvres de l'Italien.

— C'est-à-dire, répondit-il avec beaucoup de calme, que demoiselle Marguerite ne fut point le bras qui frappa, mais la tête qui conçût.

— Et le bras qui frappa, grommela le roi, quel fut-il donc?

— Celui de sire Lyonnet de Bournonville.

— Mon ancien page !

— Celui-là même.

Un moment, le roi demeura silencieux.

— Mais, dit-il enfin, quel intérêt pouvait avoir demoiselle Marguerite à assassiner son père?

— Un très simple, Sire, répliqua l'Italien... vous vous rappelez dans quel but le duc Robert II était venu à Paris.

— Oui, pour négocier du mariage de sa fille avec le dauphin de France.

— Parfaitement... or, il se trouva que demoiselle Marguerite, qui n'en était pas d'ailleurs à son premier amant, tomba soudainement amoureuse de votre page Lyonnet... lequel, de son côté, se garda bien de ne pas répondre à une flamme si grande... bref, ils s'aimèrent, se le dirent, se le prouvèrent...

— Ici même, s'écria le roi, blanc de fureur, à Paris.

— Oui, Sire, à Paris, tandis que vous faisiez votre cour durant la journée, le jeune Lyonnet, lui, la faisait durant la nuit... mais un de ces rendez-vous fut surpris par le duc et c'est alors que, fou de honte et de désespoir, il emmena précipitamment sa fille en Bourgogne pour la jeter dans un couvent... malheureusement elle était enceinte et le duc, cédant à mes conseils, se décida à attendre la délivrance de demoiselle Marguerite...

— La misérable ! gronda le roi.

— Mais demoiselle Marguerite avait jeté son dévolu sur la couronne de France... aussi les projets de son père ne lui convenaient-ils pas plus que l'enfant dont elle allait être mère ; c'est pourquoi, tandis qu'elle faisait assassiner son père par son amant, elle me remettait ses deux fils pour les faire disparaître.

— Horreur! horreur!... s'écria Loys... et ces deux fils?

— Ces deux fils, au lieu de les faire périr, je les ai élevés secrètement... me disant qu'avec une complice telle que celle-là, il me fallait avoir des précieux ôtages.

Le roi haletait :

— Et ces deux fils? répéta-t-il.

— Vous les avez eus tous les deux à votre cour, Sire, et vous les avez également aimés tous les deux.., l'un, Philippe d'Aulnay est mort, assassiné en Tour de Nesle... l'autre Gaulthier...

Loys poussa un véritable rugissement.

— Et l'autre, cria-t-il, l'autre passera, avant de mourir, par

les plus épouvantables supplices... et sa mère, assise à mes côtés, verra couler le sang de son fils, verra ses chairs déchiquetées sous la morsure des pinces et des scies, entendra ses os craquer sous la tension des chevalets.

Il ne continua pas.

Marguerite, poussant un grand cri, venait de tomber à la renverse sur le sol.

Le roi frappa sur un timbre et désignant Orsini :

— Qu'on reconduise cet homme au Grand-Chastelet, commanda-t-il.

Puis désignant Marguerite :

— Que l'on mène la reine à ses appartements, ajouta-t-il, et que le sire de Salis, me vienne trouver.

CHAPITRE CVI

Dans lequel Maheu retrouve miraculeusement ceux qu'il cherchait.

Quelques instants après, le capitaine aux gardes entrait dans le logis du roi.

— Sire comte, fit Louis d'un ton gracieux, j'ai négligé tout à l'heure de vous remercier du zèle et de l'intelligence que vous avez déployés dans la mission dont je viens de vous charger.

Le sire de Salis s'inclina.

— Votre Majesté, j'aime à le croire, n'attendait pas moins de moi, répondit-il avec fierté.

— Non, non, assurément... je sais que vous êtes un bon et loyal serviteur... mais j'ai encore besoin de vous.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répliqua le capitaine, en posant une main sur son cœur et l'autre sur la garde de son épée.

Le roi libella rapidement un parchemin qu'il tendit au gentilhomme en disant :

— Je vous donne commandement de mes gens d'armes, archers, bourguignons, arbalétriers, écuyers et autres, se trouvant présentément en ma bonne ville de Paris, avec charge de maintenir l'ordre en la Cité, lors du supplice de Gaulthier d'Aulnay, auquel je veux donner grand apparat.

— Que craignez-vous donc, Sire? demanda Salis.

— Qu'après les exploits déjà accomplis par ce Buridan du diable, les amis de Gaulthier ne tentent de s'opposer à l'exécution de ma royale volonté... Je vous donne donc charge de prévenir semblables agissements, ou d'en empêcher l'accomplissement... je vous baille en même temps licence entière sur les voies et moyens qu'il vous plaira d'employer pour arrêter ce félon et ses compagnons, en tous lieux, même d'asile, où vous les pourrez rencontrer.

Le sire de Salis se taisait, le cœur gonflé de joie par une telle marque de confiance.

Le roi ajouta :

— Vous m'irez quérir aussitôt le prévôt de Paris et le président des échevins qui siège au parlouer aux bourgeois; je tiens à leur confirmer moi-même les paroles que vous venez d'entendre, et leur annoncer que, dès à présent, ils aient à vous regarder comme un maître absolu du guet, jusqu'à ce que ma justice ait reçu satisfaction.

Ce disant, Louis tendit sa main sur laquelle le sire de Salis s'inclina pour y poser ses lèvres tremblantes.

Après quoi, il sortit pour accomplir l'ordre du roi.

C'était une situation extraordinaire que venait de donner, passagèrement c'est vrai, Loys le dixième au sire de Salis, et une situation qui convenait moult à son esprit et aux facultés d'intelligence et de finesse dont la nature s'était plu à le combler.

Il possédait en effet, en son cerveau, tous les éléments d'un policier, et son tempérament de chasseur était servi à souhait par l'occasion qui se présentait.

Il se réjouissait à la pensée d'entourer ceux qu'il avait mission

d'arrêter, de filets aux mailles assez serrées pour les empêcher d'échapper, soit par force, soit par ruse; et ce, malgré la hardiesse et l'habileté de ses adversaires, dont l'incident de Tortelier lui donnait une haute opinion.

— Par la mort-Dieu! grommelait-il tout en marchant, il faut que ces gens-là aient des moyens d'information bien mystérieux et bien étranges pour avoir eu connaissance de ma mission à Pierrefonds.

Et il ajouta, tout en jetant autour de lui un regard circulaire :

— Qui sait, peut-être en ce moment sont-ils déjà au courant de ce que vient de me dire le roi et me suivent-ils pour m'occire en quelque coin.

Ce disant, sa main serrait plus fortement la poignée de son épée.

Puis, revenant à son combat avec cet ennemi qui s'était si juste à propos trouvé à Pierrefitte pour lui disputer le contenu de son escarcelle, il pensa qu'il fallait être le diable en personne pour avoir eu connaissance de ce qu'il allait faire à Pierrefonds.

— Le diable! murmura-t-il.

Et il ricana, car le sire de Salis était un esprit éclairé, et en cela il différait de ses contemporains, qui avaient de la puissance diabolique une terreur contre laquelle rien ne pouvait réagir.

Le sire de Salis ne croyait pas à Satan.

Il ne pouvait donc attribuer à une entente avec messire Belzébuth, la connaissance qu'avaient ses ennemis de certains détails qu'il croyait absolument secrets, il en conclut donc que ses ennemis avait un service d'espionnage merveilleusement organisé.

Des adversaires ainsi armés étaient fort dangereux, le sire de Salis ne se le dissimulait pas, comme il ne se dissimulait pas que, pour lutter contre eux, il lui fallait des armes spéciales, à moins qu'il ne voulut courir à une défaite presque certaine.

Or, messire le comte de Salis, seigneur de Châtellerault et baron de Genenville-en-Vexin, ne voulait point être vaincu; il se dit donc, tout d'abord, que la force ne servirait de rien pour

découvrir la piste de ceux sur lesquels il lui fallait mettre la main; que la ruse seule pourrait l'amener à un résultat.

Et c'est à cette ruse, qu'il lui fallait employer, qu'il réfléchissait tout en s'acheminant à grandes enjambées vers l'hôtel des Ursins, où logeait messire le grand prévôt de la bonne ville de Paris.

Mais il eut beau se creuser la cervelle, il arriva au porche de l'hôtel des Ursins sans avoir rien découvert.

Même résultat négatif durant son trajet de l'hôtel des Ursins au parloir aux bourgeois.

Et, enfin, à sa grande confusion, en sortant du logis du roi, où il avait accompagné le prévôt et le chef des échevins, il dut reconnaître que tous ses efforts avaient été vains.

On s'étonna quelque peu de par la ville lorsque, dans les carrefours, les hérauts d'armes eurent lu à haute et intelligible voix l'ordonnance par laquelle le roi Loys le dixième conférait à messire de Salis, comte de Chatellerault, seigneur de Barbantane, baron de Génenville en Vexin et aultres lieux, capitaine aux gardes de Sa Majesté, la surveillance absolue et sans contrôle de la bonne ville de Paris

Dès cet instant, en effet, le sire de Salis avait sous ses ordres le chef des arbalétriers, le guidon des gens d'armes, les écuyers, les quarteniers, dizainiers et cinquanteniers de la milice et du guet, les archers à cheval chargés de la garde des portes, le bourreau et ses aides, les gouverneurs des donjons, le grand-maître de l'Université, les prévôts eux-mêmes avec les baillis, les procureurs, les huissiers à verge et les commissaires près le Grand-Chastelet et près le Parlement.

L'Université s'émut, et son grand-maître demanda audience au roi; mais le roi refusa de le recevoir et le renvoya à Messire le comte de Salis.

La Prévôté et le Parlement se présentèrent au Palais pour adresser des représentations à Loys le dixième; mais les ordres étaient donnés en conséquence, et les pages conduisirent ces hauts dignitaires à messire le comte de Salis, lequel, d'ailleurs, les reçut avec moult respect et dignité.



Aussitôt, il poussa un cri de surprise. (Page 2050.)

Tout le monde dut s'incliner.

Mais, si parmi le populaire on s'étonna sans comprendre, il n'en fut pas de même de Buridan, qui se rendit compte de la situation et apprécia à sa juste valeur la mesure que venait de prendre le roi.

C'était, en effet, sagement agir que de centraliser tous les pouvoirs et toutes les forces entre les mains d'un homme énergique et audacieux tel que l'était le comte de Salis, pour lutter contre des adversaires redoutables tels que l'étaient le capitaine Buridan et ses amis.

Aussi, envoya-t-il immédiatement Franc-Picard prévenir Jehan de Sarcelles de le venir trouver sur l'heure.

Tout d'abord, ainsi que nous l'avons dit, les deux hommes avaient décidé de ne se point séparer; mais le docteur ès Sorbonne, confiant dans son titre de membre supérieur de l'Université et se sachant soutenu par cette puissante corporation, avait repris ses cours à la rue du Fouarre et était réinstallé en son logis de la Montagne Sainte-Geneviève.

Ce fut là que Franc-Picard le rencontra, plein de fureur contre l'ordonnance royale qui abaissait l'Université de Paris et la mettait sous la domination d'un capitaine aux gardes.

Aux premiers mots de l'escholier, Jehan de Sarcelles passa sa dague à sa ceinture, s'enveloppa dans sa cape et dévala par le pays latin, sur les talons du jouvenceau.

Comme ils étaient arrivés sur la place du Grand-Chastelet, le docteur ès Sorbonne heurta un individu qui se traînait à l'aide de béquilles, et qu'il n'avait point remarqué, tellement grande était sa préoccupation.

Mais l'homme, après avoir étouffé un juron et pesté contre le maladroit, allait continuer sa route lorsque, machinalement, il se retourna, et, relevant la tête, regarda Jehan de Sarcelles qui s'en allait à grandes enjambées.

Aussitôt, il poussa un cri de surprise.

— Que Belzébuth me rôtisse tout vif! maugréa-t-il, si ne voilà pas un de mes sacripants.

Et, voyant que le docteur ès Sorbonne et son compagnon poursuivaient leur chemin paisiblement, l'homme s'élança sur leurs traces, en dépit de ses béquilles, mais tout en jurant épouvantablement à chaque pas.

Quand il les eut rattrapés, il régla son allure sur la leur, se

maintenant à une distance suffisante pour ne point attirer leur attention, mais aussi pour ne pas les perdre de vue.

Ajoutons qu'il avait pris la précaution de rabattre sur ses yeux le chaperon crasseux qui lui couvrait la tête et de remonter jusqu'aux oreilles un lambeau d'étoffe tout déloqueté qui lui servait de manteau.

Et Jehan de Sarcelles marchait toujours, sans se douter du personnage qu'il entraînait à sa suite et qui ne cessait de maugréer, voyant que le docteur ne s'arrêtait pas.

— Enfer et damnation ! grommelait-il, vont-ils donc m'enmener hors de la ville ?

Cette crainte heureusement était vaine.

A peine achevait-il ces mots, que Franc-Picard et son compagnon, quittant la rue du Grand-Saint-Denys, se jetaient dans une rue transversale qui les mena au charnier des Saints-Innocents qu'ils contournèrent, ce qui les conduisit à une petite rue dans laquelle ils s'engagèrent.

Après quelques pas, ils s'arrêtèrent à la porte d'une haute maison, ils frappèrent, la porte s'entr'ouvrit juste de l'écart suffisant pour les laisser passer, puis se referma.

En les voyant s'arrêter, l'inconnu lui aussi avait fait halte; puis il s'était jeté contre le mur d'une maison voisine, hôtel d'assez grande apparence, et il se trouva que le hasard l'avait amené dans la calotte inférieure d'une tourelle en encorbellement dont l'ombre semblait vouloir le dissimuler entièrement.

Il demeura là, immobile, quelque temps encore, après que le docteur et son compagnon eurent disparu dans l'intérieur de la maison ; puis, tout à coup, il murmura :

— Eh ! par le diable ! que vais-je faire maintenant ?... et la belle avance que cela me fait de les avoir suivis... Vais-je coucher là ou bien continuer ma route ?

Un moment, il demeura pensif.

— Cornes de Belzébuth ! exclama-t-il enfin, non, je ne m'en irai pas... Le sire de Salis ne s'envolera pas et je suis toujours certain de le trouver au palais; tandis que ces oiseaux-là ont des

ailes de grandes dimensions, et si je leur laisse prendre la volée, je ne pourrai peut-être plus mettre la main dessus.

Il se tut à nouveau, réfléchissant.

— Tiens! tiens ! dit-il tout à coup, mais il me vient une idée : puisque, m'a-t-on dit, le sire de Salis recherche ce Buridan de malheur et que moi je veux m'en venger, pourquoi ne ferai-je pas alliance avec le comte de Salis... A deux, on a plus de chance que lorsqu'on est seul... et puis, c'est assurément le diable qui a amené sur mes pas ce docteur de malheur et cet escholier que Belzébuth échaude; pour qu'ils viennent dans un quartier aussi reculé, il faut assurément qu'ils y soient poussés par quelque motif sérieux... qui sait même si, en ressortant de là, ils ne me mettront pas sur les traces de ce damné Buridan?... Donc, attendons.

Et l'homme rabattit davantage encore son chaperon, releva plus encore son manteau, et, se renfonçant dans l'ombre, se tint coi et immobile, semblant faire partie du mur lui-même.

Pendant longtemps il attendit avec la patience du chat qui guette une souris au sortir du trou dans lequel il l'a vue disparaître.

Enfin, la porte s'entre-bâilla et Jehan de Sarcelles avança la tête, regardant de droite et de gauche avec précaution, pour s'assurer que nul indiscret ne rôdait aux environs.

La rue était déserte et silencieuse; le docteur ès Sorbonne s'avança alors suivi aussitôt d'un moine de haute stature, enveloppé de la tête aux pieds d'une flottante robe de bure serrée à la taille par une cordelière, la tête recouverte d'une capuche qui, rabattue jusqu'au milieu du visage, dissimulait ses traits mieux peut-être que ne l'eût pu faire un masque.

Ce moine était de haute taille, de forte carrure, avec des épaules carrées qui indiquaient une force peu commune.

L'inconnu, en l'apercevant, tressaillit.

— Sang-Dieu! maugréa-t-il, voilà une tournure que je connais.

Mais il était un peu gêné dans l'examen minutieux qu'il fai-

sait subir à Jehan et à son compagnon, par la crainte qu'il avait d'être aperçu par lui.

Et cette crainte n'était pas vaine, étant donnée le peu de distance qui séparait la tourelle à l'ombre protectrice à laquelle il se trouvait, du porche sous lequel les deux hommes stationnaient.

Enfin, glissant peu à peu le long du mur avec autant de souplesse et sans plus de bruit qu'une couleuvre, l'homme réussit à détaler.

Il était temps; car à peine s'était-il dissimulé derrière une encoignure que Jehan et le moine se mettaient en marche, et, passant tout contre la tourelle qu'il venait de quitter, ils l'eussent certainement aperçu.

Caché derrière un tas de pierres, l'homme sentit les deux compagnons le frôler presque; puis les laissant prendre sur lui quelques pas d'avance, il s'attacha à eux comme précédemment il s'était attaché à Jehan de Sarcelles.

Et, tout en marchant, il monologuait :

— Si cependant c'était lui!... ah! si c'était lui, je promets d'aller brûler deux cierges à Saint-Magloire, car je devrai certainement à un miracle une si heureuse rencontre.

Et devant lui, les deux hommes continuaient leur route, tranquillement, pour ne pas attirer l'attention des passants par une allure précipitée, mais cependant tout en devisant avec animation.

Et sans doute, le moine avait-il à faire prévaloir une opinion vivement discutée, car, à un moment, il gesticula fort des bras, ce qui permit au vent qui soufflait assez violemment de s'engouffrer dans sa robe de bure.

Vivement, le moine rabattit ses mains sur lui pour resserrer le pli de son vêtement; en même temps il dut se retourner pour ramener un pan de sa robe qui claquait à la brise comme un drapeau.

Cela n'avait duré que quelques secondes; mais ces secondes avaient été suffisamment nombreuses pour permettre à l'inconnu

de voir luire sous la robe une cote de mailles, et de voir appendue au flanc du moine une forte dague.

— Singulier cilice! fit-il avec joie, et non moins singulier bréviaire...

Et il ajouta :

— Ces armes jointes à cette taille, à cette démarche, me disent que c'est lui... Oui, c'est bien toi, comme je m'en doutais, mais comme je n'osais l'espérer... Ah ! Buridan du diable ! tu viens de faire gagner à saint Magloire non pas un cierge, ce n'est suffisant... mais deux... et il ne les aura pas volés... saint Magloire verra ainsi que Maheu sait tenir ses promesses comme un grand seigneur.

Ce disant, il ne perdait pas de l'œil Jehan de Sarcelles et son compagnon.

— Par Belzébuth ! poursuivit-il, je veux être brûlé tout vif, si je ne trouve pas moyen de soigner ma vengeance et de gagner une grosse somme... car le sire de Salis ne pourra manquer de me payer cher les renseignements que je vais récolter en suivant ces deux suppôts de l'enfer.

Et il se frottait allégrement les mains, plus ragaillardi par cette aventure que par tous les baumes plus ou moins mirifiques dont l'avait frotté, fort consciencieusement, il faut l'avouer, le mire qui l'avait récolté, recueilli à moitié mort sur la route de Pierrefonds.

Cependant Buridan et Jehan de Sarcelles continuaient à marcher.

— Où, diable, vont-ils me conduire? maugréa Maheu entre ses dents, trouvant que ceux qu'il suivait ne ménageaient pas suffisamment ses forces de convalescent.

Peut-être, s'il eût su où l'allaient mener les deux compagnons, n'eût-il pas été si curieux de voir arriver la fin de cette promenade et n'eût-il pas si allégrement fredonné les couplets égrillards et les marches militaires qui lui bourdonnaient aux lèvres.

Mais certainement, il eut payé bien cher pour avoir l'oreille assez fine pour entendre les paroles qu'échangeaient entre eux, Buridan et Jehan de Sarcelles.

— Ainsi donc, faisait le docteur, l'acte du roi conférant au sire de Salis une si extraordinaire puissance ne te surprend pas?

— Non, elle m'inquiète fort.

— Je ne vois pas trop pourquoi... du moins en ce qui concerne nos projets... quant à moi, je vois plutôt là-dedans un moyen de vexer et d'humilier le grand corps universitaire... peut-être bien aussi de provoquer une révolte qui permettrait au roi d'écraser le pays latin.

Buridan étouffa un juron.

— Ventredieu! gronda-t-il, il s'agit bien de vos prérogatives universitaires et du pays latin... et je m'étonne que toi, un homme intelligent, tu n'aies point discerné la vérité.

— Je te le répète, je ne vois pas autre chose qu'un empiètement sur nos privilèges.

— Et en admettant que tu dises vrai, l'Université n'est pas la seule atteinte.

— Non, assurément, car la prévôté de Paris et le Parlement me semblent également quelque peu englobés en cette affaire.

— Et cela ne te surprend pas?

Jehan de Sarcelles se tut un moment et répliqua :

— J'avoue ne faire cette remarque que seulement à présent, mais je reconnais en effet que ce concours de circonstances me surprend... Quelles sont donc, d'après toi, les causes de cette attitude aggressive du roi?

— Aggressive... non point; ce sont là seulement mesures de précaution.

— De précaution?... et contre qui?...

— Contre nous.

— En vérité!

— L'ordonnance remet en effet le commandement suprême entre les mains d'un seul... mais pour un certain temps seulement, pour ensuite les choses être rétablies en leur état.

— C'est vrai.

— C'est là une arme à deux tranchants, dirigés de deux côtés à la fois, contre les amis de Gaulthier d'Aulnay et contre ceux de

la reine Marguerite... Le roi, vois-tu, Jehan, est plein de haine contre mon pauvre enfant... C'est sur lui qu'il veut passer toute la fureur que lui inspire ce qu'il a appris touchant la conduite de la reine, et les supplices les plus épouvantables seront inventés pour tirer de l'infortuné toute la vengeance possible... C'est pourquoi, de crainte que, soulevé par l'horreur des épouvantables choses qui se préparent, nul ne tente de se dresser entre le bourreau et la victime, il a abaissé tous les pouvoirs, les a brisés momentanément.

— Mais, fit observer Jehan, je ne comprends pas très bien...

— Quand il y a plusieurs chefs, il y a plusieurs ordres... Partant, de là, désaccord, confusion, dont peuvent profiter des gens intelligents et hardis comme nous... Le roi l'a bien compris, c'est pourquoi il a élevé le sire de Salis au-dessus de tous, et cette situation durera jusqu'à ce que la justice du roi ait reçu satisfaction.

Jehan demeura pensif.

— En ce cas, fit-il tout à coup, cette décision du roi peut nous être d'un grand avantage.

Buridan le regarda ébahi.

— Un grand avantage! répéta-t-il.

— Assurément... car nous n'avons plus à lutter que contre un pouvoir... Tandis que nous pourrions en avoir plusieurs contre nous.

— Oui, mais ce pouvoir les résume tous.

— Et comptes-tu pour rien l'humiliation de l'Université, de la Prévôté, du Parlement; et crois-tu qu'en s'y prenant habilement on ne pourrait pas exploiter ce sentiment-là à notre profit?

Buridan hocha la tête.

— Tu as peut-être raison, murmura-t-il.

— Peut-être! s'écria le docteur ès Sorbonne avec feu, c'est assurément que tu devrais dire... Et pour ma part, je jurerais que l'Université sera avec nous.

— Dieu t'entende, répondit Buridan d'une voix grave.

Les deux hommes marchèrent quelque temps en silence.

Le premier, le capitaine prit la parole.



Une fois là, Buridan s'arrêta, élevant sa torche au-dessus de sa tête.
(Page 2062.)

— A propos, fit-il, sais-tu que la reine est à Paris?

— Marguerite de Bourgogne ?

— Oui, le roi l'a fait revenir cette nuit de Pierrefonds.

Jehan poussa un sourd grognement.

— Par saint Treignant d'Écosse! maugréa-t-il, que n'avons-nous su cela ?

— Et pourquoi ?

— Nous aurions pu tenter une fois encore de nous en emparer... Marguerite, entre nos mains, pouvait servir d'otage pour avoir la liberté de Gaulthier.

— Un de nos amis a tenté de le faire, répondit tristement Buridan.

— Qui cela ? demanda Jehan de Sarcelles, stupéfait.

— Tortelier, qui, averti du départ du sire de Salis, l'a rejoint sur la route de Pierrefonds, lui a livré bataille et...

— Et...

— Et a été tué.

— Pauvre ami ! murmura Jehan.

Après un moment, le docteur reprit :

— Tu disais donc que la reine est à Paris.

— Elle est arrivée ce matin au palais où elle est gardée prisonnière.

— Mais dans quel but?

— Il doit se préparer certainement quelque horrible machination pour laquelle sa présence est nécessaire... c'est certainement dans ce but que le roi l'a fait revenir secrètement.

— Comment connais-tu ce retour? demanda Jehan tout surpris.

— Du fond de mon réduit, je veille, répondit Buridan, et suis tenu au courant des événements par des amis, dont quelques uns même gîtent dans le palais du roi.

Le docteur regarda son ami avec admiration.

— Je veux ravoir mon fils, répondit Buridan qui surprit ce regard, et il n'est point d'effort, il n'est point de sacrifice que je ne fasse pour arriver à ce but... donc voici ce que j'ai imaginé : comme tu le disais parfaitement tout à l'heure, la nouvelle ordonnance du roi, loin de nous nuire, peut nous servir, si nous en savons tirer habilement parti et tu peux m'être d'un grand secours.

— Parle, fit Jehan en devenant tout oreille.

— Tu supposes, n'est-ce pas, le pays latin fort ému par cette atteinte à ses privilèges?

— Plus qu'ému... furieux, si furieux même, que ce matin

j'ai eu toutes les peines du monde à empêcher une révolte d'éclater.

— A merveille, fit Buridan,

— Hein ! s'écria Jehan.

— Je dis qu'il faut que cette révolte éclate... mais qu'il faut que nous la préparions, la dirigions, pour qu'en éclatant, elle serve nos projets.

— Qu'entends-tu par là ?

— Que loin d'apaiser les ressentiments de la jeunesse des écoles contre le roi, ressentiment motivé par l'atteinte que cette ordonnance porte aux privilèges de l'Université, il faut, au contraire, l'exciter jusqu'à un entier soulèvement... Cela fait, nous dirigerons le torrent du côté qu'il nous conviendra... comprends-tu maintenant?

— C'est trop simple et trop clair pour qu'il puisse en être autrement.

Puis, après quelques instants de course silencieuse :

— Mais où m'emmènes-tu de la sorte ? demanda le docteur ès Sorbonne.

Buridan sourit d'un air mystérieux.

— Je te mène en un lieu le plus merveilleux de tous pour te servir à réunir secrètement les escholiers... et ce le plus tôt possible, car il importe de ne pas perdre une minute.

— Une cache ! s'écria Jehan de Sarcelles.

— Oui, la meilleure de toutes.

— Que personne ne connaît?

— Que tout le monde connaît au contraire.

Jehan fit un haut-le-corps de surprise.

— Eh ! oui, poursuivit Buridan ; on la connaît trop pour pouvoir la soupçonner un seul instant de nous servir, c'est ce qui me l'a fait choisir... en outre, elle est assez grande pour contenir la moitié des habitants de la bonne ville de Paris.

— Et cette cache, où se trouve-t-elle ? demanda le docteur tout intrigué.

— Non loin de la porte Bordel ; en une maison sise près du Puits-qui-Parle.

— Le Puits-qui-Parle !

— Tu le connais?

— Qui ne le connaît ce puits que le populaire prétend hanté par le diable... parfois il en sort des fumées qui ne peuvent provenir que des chaudières de l'enfer et en prêtant attentivement l'oreille, il semble qu'on entende des bruits étranges, comme des éclats de voix en colère, des gémissements, des cris de douleur, et aussi comme des martellements de marteau sur l'éclume.

Le capitaine, les lèvres crispées dans un imperceptible sourire écoutait parler le docteur tout en le couvrant d'un singulier regard.

— Et, demanda-t-il, tu as vu et entendu tout ce dont tu viens de parler?

— Moi! exclama Jehan de Sarcelles, assurément non... Je ne fais que rapporter ce que l'on m'a narré !

— Mais, tout au moins, celui qui t'a narré ces choses mirifiques, les avait-il, lui-même, vues ou entendues.

— Non pas... Mais tu me demandes cela d'un ton qui ferait supposer...

— ... Que je sais à quoi m'en tenir sur les mystères du Puits-qui-Parle, n'est-ce pas ?

— Dame! fit Jehan, je serais tout disposé à le croire.

— Et tu ne te tromperais pas, mon cher ami, répliqua le capitaine; oui, le Puits-qui-Parle n'a rien de caché pour moi et je puis t'assurer que Belzébuth n'est pour rien dans tout ce que l'on affirme y avoir vu ou entendu... Au surplus, je te dis cela entre nous, mais il sera inutile de soulever cette question au pays latin.

Tout en causant de la sorte, les deux compagnons s'étaient engagés dans un dédale de ruelles noires, étroites et sordides avoisinant l'enceinte de la ville et qui semblaient servir de refuge à toute la lie de la capitale.

Le capitaine se conduisait dans ce labyrinthe avec une prestesse et une assurance qui suffisaient à prouver que ces lieux lui étaient familiers.

Enfin, il s'arrêta devant une masure, toute disloquée par les

ans, et dont les murs ne semblaient tenir debout que par un miracle d'équilibre ; il tira de son escarcelle une clef qu'il introduisit dans une serrure de forme antique et toute mangée par la rouille; la clef grinça, la porte vermoulue et tombant en lambeaux s'entre-bâilla en criant sur ses gonds; Buridan et son compagnon se glissèrent à l'intérieur, et la porte se referma.

Une fois entré, le capitaine assujettit derrière lui la porte avec de fortes barres de fer; puis prenant Jehan par la main, il se mit en marche à travers une demi-obscurité à peine suffisante pour permettre de voir le sol sur lequel on posait ses pieds.

Après une dizaine de pas, le capitaine s'arrêta et, se baissant, souleva une trappe qui découvrit un trou noir et béant : c'était un escalier qui s'enfonçait en tire-bouchonnant dans les entrailles de la terre.

Sans hésiter, Buridan s'y engagea, invitant le docteur ès Sorbonne à le suivre, et la descente commença.

Jehan de Sarcelles venait de compter la deux centième marche, lorsque le capitaine prononça ce seul mot :

— Halte !

Alors Jehan s'arrêta.

Il entendit son compagnon faire quelques pas dans l'ombre; puis soudain une lumière brilla dans l'obscurité; c'était une torche de résine que Buridan venait d'allumer à une petite lanterne de corne dissimulée dans un coin.

Jehan jeta avec curiosité les regards autour de lui; l'endroit où il se trouvait semblait être un caveau, non pas creusé dans le roc, mais bâti par la main de l'homme.

Sans prendre garde à l'étonnement de son compagnon, Buridan lui dit :

— Maintenant que nous pouvons nous diriger à l'aise sans courir risque de nous casser la tête, nous allons, si tu le veux bien, nous remettre en marche.

Ce disant, il s'était approché d'une porte qu'il poussa, et qui, lorsqu'ils en eurent franchi le seuil, se referma derrière eux avec un bruit sourd, tel que Jehan pensa que cette porte était en fer.

Elle donnait accès à un nouvel escalier d'une cinquantaine de marches seulement, qui les mena à une sorte de couloir fort étroit, dans lequel ils s'engagèrent et qui, après mille détours, les conduisit dans une grande salle au plafond de maçonnerie soutenue en guise de piliers par d'énormes pierres superposées; cette salle, à proprement parler était plutôt un carrefour, car plusieurs galeries y aboutissaient.

Une fois là, Buridan s'arrêta, élevant sa torche au-dessus de sa tête pour permettre à son compagnon d'embrasser d'un seul coup-d'œil le lieu dans lequel ils se trouvaient.

— Nous sommes arrivés.

Et comme Jehan, tout occupé à regarder, demeurait silencieux :

— C'est ici que, dès demain, les chefs des différentes corporations du pays latin, obéissant à tes ordres, devront, sous ta direction, se réunir à l'heure de nonnes.

— C'est convenu, murmura le docteur ès Sorbonne. Maintenant, j'attends que tu me dises où nous sommes.

— Sous la ville même.

Jehan fit un geste de surprise.

— J'avais, dit-il, entendu parler de ces longs souterrains qui courent sous la cité; mais je croyais à une légende et j'en ignorais l'existence réelle.

— Ici, fit Buridan avec un sourire de triomphe, nulle oreille indiscrète ne pourra surprendre nos complots. Sans compter qu'au besoin le pays latin peut se réunir ici.

— Assurément, repartit le docteur ès Sorbonne émerveillé.

— Il s'agit seulement, dit le capitaine, que tu connaisses bien exactement la route; nous allons revenir plus lentement, ce qui te permettra de prendre des points de repère.

Une demi-heure après, les deux compagnons ressortaient de la masure et, arrivés à l'extrémité de la ruelle, se séparèrent, Buridan pour rejoindre son logis, Jehan de Sarcelles pour se rendre au pays latin afin d'y commencer l'exécution des ordres que venait de lui donner le capitaine.

A peine eurent-ils disparu, chacun dans une direction diffé-

rente, qu'un homme sortit avec précaution de derrière des décombres, où il s'était caché.

Cet homme était Maheu.

Quand il fut certain qu'il était seul et que nul ne pouvait l'observer, il s'approcha à son tour de la masure, en examina soigneusement la serrure, y introduisit même un fort coutelas pour tenter de la faire sauter; mais, en dépit de son apparente vétusté, la serrure résista aux efforts du bandit.

— Mille diables! gronda-t-il.

Puis, soudain, il se frappa le front, indice certain qu'une idée lumineuse venait de traverser sa cervelle; il traversa la ruelle et, sur le mur, en face même la porte qu'il venait de s'efforcer d'ouvrir, il traça une croix avec son poignard.

— Comme cela, murmura-t-il, je pourrai toujours reconnaître l'endroit... Et maintenant allons, raconter au sire de Salis les différentes choses intéressantes que le hasard nous a apprises.

Sur ces mots, il allongea les jambes dans la direction de la cité.

Laissons, si vous le voulez bien, amis lecteurs, le traître Maheu courir vers le palais et disons quelques mots de ces catacombes qui vont servir de décor à l'un des derniers actes de ce sombre drame de la *Tour de Nesle*.

On ne saurait déterminer précisément à quelle époque remonte l'origine de ces grandes voies souterraines, c'est-à-dire de ces carrières qui ont reçu, au XVIIIe siècle, le nom de catacombes; on retrouve les premiers vestiges d'extraction de pierres au bas de la montagne Sainte-Geneviève, sur les rives de l'ancien lit de la Bièvre, dans l'emplacement de l'abbaye Saint-Victor, du Jardin des Plantes et du faubourg Saint-Marcel.

« Jusqu'au XIIe siècle, les palais, les temples et autres monuments furent construits en pierres extraites des carrières de ce faubourg et de celles qui furent ensuite ouvertes au midi des remparts de Paris, vers la place Saint-Michel, de l'Odéon, du Panthéon, des Chartreux, des barrières d'Enfer et de Saint-Jacques.

En 1774, plusieurs éboulements et graves accidents attirèrent l'attention du gouvernement, et firent connaître l'étendue d'un péril imminent inconnu jusque là; la rive gauche était tout simplement menacée d'être engloutie, un jour ou l'autre, à une centaine de mètres de profondeur, dans ces souterrains.

Trois escaliers conduisent de la surface du sol dans les catacombes de Paris : le premier est situé dans la cour du pavillon occidental de la barrière d'Enfer et d'Orléans; le second à la Tombe-Issoire; il remonte à l'époque de l'établissement des souterrains et fut condamné en 1794, époque de la vente du domaine de la Tombe-Issoire; le troisième, enfin, s'ouvre dans la plaine de Montsouris, sur les bords de la voie creuse, ou ancienne route d'Orléans, à peu de distance de l'aqueduc souterrain d'Arcueil.

Trois portes ferment l'enceinte des catacombes : l'une à l'ouest, connue sous le nom de porte de l'ouest; c'est par celle-là que l'on arrive communément ; la seconde à l'est, appelée porte du Port-Mahon ; celle-là n'est point ouverte au public et est destinée à l'entretien, la troisième au sud, près de la Tombe-Issoire, dont elle a pris le nom.

C'est par l'escalier de la barrière d'Enfer que l'on descend le plus généralement; c'est donc de ce point que nous allons tracer l'itinéraire du touriste dans les catacombes, en lui signalant les objets et les curiosités les plus remarquables de la route.

Le pied de l'escalier est appuyé sur la masse de pierres qu'on peut reconnaître avant de descendre les dernières marches; la hauteur totale de la surface au sol de la galerie est de dix-neuf mètres quatorze centimètres, qu'on descend au moyen de quatre-vingt-dix marches.

A sept ou huit mètres de l'escalier, on trouve la galerie de l'ouest qui est à l'aplomb de la rangée occidentale des arbres de la route d'Orléans.

Cette route était entièrement encaissée, de là son nom de voie creuse; l'inspection en a fait remblayer partout les excavations et, suivant son système de consolidation, elle s'est ménagé, de gauche et de droite, à l'aplomb des deux rangées d'arbres, une



Il traça une croix avec son poignard. (Page 2063.)

grande galerie de service avec des traverses qui coupent le massif au-dessous de la chaussée, de distance en distance.

Dans la galerie de l'est de la route d'Orléans, on reconnaît les exploitations ou les travaux des anciens; en suivant cette galerie vers le nord, on voit dans la partie inférieure du banc d'appareil

qui lui sert de ciel un échantillon remarquable du crublage ou forage des couches.

L'extrême nord, qu'on suit sur une longueur de cinquante ou soixante mètres, à cause des éboulements qui se trouvent sur la ligne droite de l'escalier aux catacombes, ramène sous la demi-lune intérieure, du côté du pavillon oriental de la barrière d'Enfer, près des murs et contre-murs qui ont été contruits pour fermer la communication des vides de l'intérieur et de l'extérieur de Paris, à l'effet d'empêcher la contrebande qui se faisait, autrefois par dessous terre, au préjudice de l'octroi.

Après avoir suivi, pendant environ cent mètres, la galerie pratiquée sous la contre-allée du boulevard Saint-Jacques, du côté du midi; sous un ciel fracturé, fendu, lézardé, diversement incliné; ruisselant de gouttes d'eau qui étincellent comme autant de diamants à la lueur des torches, on trouve les grands ouvrages de consolidation de l'aqueduc d'Arcueil.

On laisse à sa gauche les murs et contre-murs faits contre la fraude des droits d'octroi; on suit l'aqueduc d'Arcueil, un des ouvrages dus à la passion de Marie de Médicis pour l'architecture; cet aqueduc construit par Léon Loing, maître maçon, suivant traité passé le 18 octobre 1612, pour la somme de quatre cent soixante mille livres, fut commencé le 11 juillet 1613 et achevé en 1624.

Il avait pour but de recueillir les sources situées dans le plateau de Rungis et de Cachan, les mêmes que l'empereur Julien avait anciennement fait conduire à son palais des Thermes, rue de la Harpe, par un aqueduc dont on voit encore à Arcueil les restes remarquables, derrière les constructions de Marie de Médicis, ce premier aqueduc qui traversait la plaine de Montsouris et de la Glacière, avait été ruiné par l'exploitation des carrières.

Le nouvel aqueduc d'Arcueil fut construit, avec une magnificence vraiment digne des Romains, comme nous l'avons dit précédemment, par Marie de Médicis qui en posa la première pierre avec Louis XIII, en présence des principaux seigneurs de la cour, du gouverneur, du prévôt et des échevins de la ville de Paris, le 13 juillet 1613.

Depuis Arcueil jusqu'à Paris, l'aqueduc forme une grande galerie souterraine qui fut établie, dans quelques parties de la plaine de Montsouris, sur des carrières très anciennes et alors inconnues; les infiltrations, les pertes d'eau, les terrassements et les affaissements qui en furent la suite, l'éboulement d'une portion de l'aqueduc, l'inondation de toutes les carrières et l'interruption du service des fontaines de Paris, que les eaux de Rungis alimentent, nécessitèrent de très grands travaux de restauration.

Les premiers ouvrages de consolidations datent de 1777 : ils furent faits en grandes pierres d'appareils auxquelles on a depuis substitué une maçonnerie en moellons.

L'endroit le plus favorable pour bien juger et reconnaître ces opérations sur le chemin des catacombes est à quatre-vingt-dix mètres sud du faubourg Saint-Jacques.

Dans cet endroit, on voit à découvert le massif fait sous le cours de l'aqueduc, les deux galeries longitudinales de l'est à l'ouest et leurs murs de contre-fort.

Une ligne rouge au ciel de la galerie indique le milieu du chenal.

Le chemin le plus direct pour se rendre de cet endroit aux catacombes, c'est de suivre le cours de l'aqueduc dans l'une ou l'autre de ces galeries inférieures, sur une longueur de deux cent cinquante mètres; mais on prend généralement le chemin des doubles carrières, dit du Port-Mahon, pour voir les grandes excavations faites par les anciens. C'est donc celui que nous allons prendre.

On se dirige, au sud-ouest, par une galerie irrégulière de deux cents mètres environ de longueur, pratiquée dans les vides et remblais des anciens.

Cette galerie, après quelques sinuosités, aboutit à l'aplomb de l'ancienne route d'Orléans, près du boulevard extérieur de la barrière Saint-Jacques ou d'Arcueil, en passant sur l'aqueduc de l'empereur Julien.

Malgré les piliers de pierre et les remblais de terre, les tassements se sont produits sur cette partie avec une force telle que

la grande construction n'a pu résister et que tous les piliers voisins sont également écrasés.

Plus loin, on voit une longue suite de piliers en pierres sèches, grossièrement ébauchés, élevés à droite et à gauche sur deux lignes de remblais, travaux exécutés en 1790, sur l'ordre de Louis XVI.

Après plusieurs tours et détours dans les remblais des anciennes carrières, on trouve un escalier pratiqué dans les taillis inférieur.

Un ouvrier de l'inspection, nommé Ducare, dit Beauséjour, ancien militaire vétéran, reconnut cette carrière en 1777, à la suite d'un éboulement de couches de pierre qui la séparait de la carrière supérieure.

L'étendue du local et sa disposition naturelle engagèrent cet homme à former un petit atelier particulier où il pourrait venir prendre ses repas, tandis que les autres ouvriers remontaient à la surface de la terre.

Peu après son établissement dans cette double carrière, Ducare se rappelant sa longue captivité dans les casemates des forts du Port-Mahon, résolut d'en faire un plan en relief dans les couches des bancs des lambourdes qui d'ailleurs assez tendres, sont en effet susceptibles d'être sculptées.

Decare se mit à l'œuvre et travailla sans relâche à son relief du Port-Mahon pendant cinq années consécutives, de 1777 à 1782; quand il fut terminé, il fit un vestibule orné d'une mosaïque en silex noir.

Au bout de ces cinq années de travaux exécutés dans l'ombre, le silence et la solitude, l'entrée de son atelier étant à peu près impraticable pour tout autre que pour lui, Ducare voulut compléter son œuvre par la construction d'un escalier commode taillé dans la masse de pierres.

Une fois le projet conçu, il se mit en devoir de l'exécuter; l'escalier avançait, et touchait même à sa fin, lorsque tout à coup, comme Ducare élevait le dernier pilier, un éboulement terrible se produisit, et le courageux ouvrier, à moitié écrasé sous les décombres, périt peu de temps après des suites de cet accident.

Pour consacrer la mémoire de cet artiste inconnu, on fit graver l'inscription suivante sur une table de pierre, près du relief du Port-Mahon, avec la plaque d'honneur des vétérans :

Cet ouvrage fut commencé en 1777
Par Ducare, dit Beauséjour,
Vétéran de Sa Majesté,
Et fini en 1782.

On avait conservé sa table et ses bancs de pierre dans un endroit qu'en termes de carrière, on nomme taille, chambre ou atelier et que le malheureux Ducarre décorait du titre pompeux de salon.

En 1787, le comte d'Artois et plusieurs dames de la cour qui visitaient le Port-Mahon, déjeunèrent dans ce salon, sur la table où le courageux ouvrier avait durant de longues années, fait chaque soir son modeste et frugal repas.

Depuis, le relief a disparu, mutilé en partie par la main des hommes; les larmes des voûtes ont fait le reste.

Il en reste cependant des vestiges suffisants pour que l'on puisse juger de la patience et de l'art de cet humble ouvrier, qui aux rayons du soleil fût devenu peut-être un grand sculpteur.

Mais, le Port-Mahon n'est pas la seule curiosité que cette carrière offre aux visiteurs; on y voit encore les traces d'un éboulement du plus pittoresque effet dans les bancs de pierre qui séparent les deux carrières.

Les rochers sont rompus, fracassés, isolés les uns des autres, épars çà et là sur le sol ; on dirait qu'une tempête furieuse a passé par ces souterrains et entassé pêle-mêle, confusément ces rocs les uns sur les autres, prêts à s'écrouler de nouveau ; une pierre, un simple caillou ont souvent arrêté dans leur chute des blocs énormes qui semblent ainsi suspendus dans le vide comme par un miracle.

Vu à distance, l'ensemble de ces rochers rappelle les récifs les plus sauvages des côtes de Bretagne.

Si votre conducteur vous abandonnait soudain au milieu des

ruines, les terreurs de l'inconnu vous monteraient au cœur, car nulle part le mot de chaos n'est écrit en caractères plus terribles et plus ineffaçables.

A cent mètres environ de l'escalier de Ducare, à la rencontre des deux chemins, on voit un grand pilier taillé dans la masse par les anciens et, sur le bord même de la route, un autre pilier revêtu d'incrustations d'albâtre calcaire gris et jaunâtre.

A quatre-vingts mètres de là, on trouve le vestibule des Catacombes, construit en 1811 ; ce vestibule dans lequel on arrive par un couloir long de six mètres, est de forme octogonale.

Deux bancs de pierre y ont été placés sur les grands côtés et, de gauche et de droite de la porte, sont deux piliers qui portent l'inscription du cimetière Saint-Sulpice :

> Has ultra metas requiescunt
> Beatam spem expectantes

Sur le linteau de la porte d'entrée des Catacombes, on lit, taillée dans la roche même, cet alexandrin de l'abbé Delille :

> Arrête! c'est ici l'empire de la mort!

Et on entre dans l'ossuaire.

Après avoir examiné la collection minéralogique, la collection pathologique et la crypte de Saint-Laurent, on voit l'autel des obélisques, copié sur un tombeau antique découvert entre Vienne et Valence, sur les bords du Rhône; à droite et à gauche de l'autel se trouvent deux piédestaux construits en ossements.

Plus loin, on aperçoit un monument sépulcral, appelé le Sarcophage du lacrymatoire, ou le tombeau de Gilbert, à cause des vers qui y sont gravés :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparais un instant et je meurs,
> Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser des pleurs!

A quelques pas de là, on vous fait remarquer une lampe sépulcrale, en forme de coupe antique, supportée par un piédestal ; à droite de la lampe, un grand pilier cruciforme, appelé le

pilier du *Memento*, parce que, sur ses trois faces, il porte ces mots, vrais, mais peu consolants :

> Memento quia pulvis es.
> Et nunc pulverem reverteris.

Derrière le pilier du *Memento*, est celui de l'Imitation qui a reçu ce nom de ses quatre inscriptions tirées de « l'Imitation de Jésus-Christ. »

Ensuite on arrive à la Fontaine de la Samaritaine ; ce nom a été donné à une source découverte dans le sol des Catacombes par des ouvriers qui y avaient établi un réservoir pour recueillir l'eau nécessaire à leur usage.

Cette source avait primitivement reçu le nom de source du Léthé ou de l'Oubli, à cause de ces vers de Virgile :

> Animæ quibus altera fata
> Corpora debentur Lœthei ad fluminis undam
> Securos laties et longa oblivira portent

Vers que l'abbé Delille, déjà nommé, a traduits de la malplaisante façon :

> Tu vois ici paraître
> Ceux qui, dans d'autres corps, un jour doivent renaître ;
> Mais avant l'autre vie, avant ses durs travaux
> Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux,
> Et dans le long sommeil des passions humaines
> Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines.

Le 25 novembre 1817, on jeta dans le bassin de cette source quatre poissons rouges, vulgairement appelés dorades chinoises. Depuis ce temps, ces dorades se sont parfaitement apprivoisées ; elles répondent aux appels du conservateur, mais n'ont, jusqu'à présent, donné aucune velléité de reproduction. Leur belle couleur s'est conservée intacte pour trois d'entre elles seulement ; mais la quatrième présente quelques nuances plus sombres qui la distinguent des autres.

Les ouvriers ont remarqué que ces dorades indiquent à l'avance les changements de temps et qu'elles restent à la sur-

face de l'eau ou occupent le fond du bassin, suivant que le temps se met à la pluie ou au beau temps, au froid ou au chaud.

On voit, enfin, les tombeaux de la Révolution, l'escalier des Catacombes basses, le pilier des nuits clémentines, — ainsi nommé à cause des inscriptions qu'il porte, tirées du poème sur la mort de Ganganelli (Clément XIV).

Puis, on sort des Catacombes par la porte de l'Est ou de la Tombe-Issoire, au-dessus de laquelle se lit ce vers :

Non metuit mortem qui scit contemnere vitam!

Pendant que nous donnions aux lecteurs les quelques renseignements qui précèdent, maître Maheu, grâce à une course rapide, était arrivé à la porte du Palais.

— Que veux-tu? lui demanda tout bougonnant le bas officier de garde.

— Parler à messire le comte de Salis.

Le soldat se mit à ricaner, toisant du haut en bas son interlocuteur.

Enfin, après quelques minutes de cette méprisante inspection, il demanda :

— Et que peux-tu avoir à lui dire, à messire le comte de Salis?

— Des choses intéressantes pour lui seul.

Le garde haussa les épaules.

— Messire de Salis, dit-il, ne reçoit pas ainsi quiconque demande à lui parler, surtout en ce moment.

— Eh bien! faites-lui dire qu'un archer du castel de Pierrefonds demande à lui parler sur l'heure.

— Un archer!... sous ce costume, bougonna le bas officier.

Néanmoins, tournant aussitôt les talons, il s'en alla trouver le capitaine aux gardes, tout occupé, en son cabinet, à méditer sur le plan qu'il pourrait bien employer pour mener à bien la mission dont Loys l'avait chargé : mission double, ainsi que l'on sait, et qui consistait, premièrement à assurer jusqu'au bout complète satisfaction à la justice du roi, en ce qui concernait Gaulthier



— Prends ceci qui te servira de passe pour parvenir jusqu'à moi, à toute heure du jour et de la nuit. (Page 2079.)

d'Aulnay; secondement, à mettre la main sur ceux que le roi accusait, non sans raison, de vouloir soustraire le condamné à sa justice.

Le pauvre comte avait beau se creuser la cervelle, il ne trouvait absolument rien.

Aussi était-il de fort méchante humeur et lâcha-t-il une bordée de jurons énergiques, lorsque le bas officier le vint déranger dans ses réflexions.

— Mille diables! gronda-t-il, lorsque l'autre lui eût exposé ce dont il s'agissait, et quels renseignements cet archer me veut-il fournir?

— Je l'ignore, messire, répliqua le soldat: à ma question il a répondu que c'était à vous seul qu'il avait affaire.

— Eh! je n'ai pas le temps en ce moment; qu'il revienne.

— Il a insisté pour être entendu de suite.

Le capitaine aux gardes écrasa la dalle d'un coup de talon furieux.

— Par l'enfer! grommela-t-il, qu'il entre alors!... mais si ce qu'il a à me dire n'est pas aussi intéressant qu'il le prétend, je le fais brancher haut et court.

Un instant après, Maheu était introduit dans le cabinet, à l'entrée duquel il se tint respectueusement immobile, mais sans émotion et sans gêne, sans se troubler aucunement du regard perçant et soupçonneux dont messire de Salis l'enveloppait.

Enfin, d'un ton brusque, celui-ci lui dit :

— On m'avait annoncé un archer et c'est un truand, un coureur de routes qui se présente.

— L'habit ne fait pas le moine, mon capitaine, répondit Maheu avec assurance.

— Ceci n'est point une réponse.

— S'il me fallait vous expliquer pourquoi je n'ai point mon uniforme et mes armes, j'y perdrais un temps précieux qu'il est plus intéressant d'employer à causer de ce qui m'amène.

— Vous avez, m'a-t-on dit, des renseignements importants à me communiquer?

— Il est vrai.

Le sire de Salis regarda Maheu droit dans les yeux.

— Parlez, en ce cas... mais soyez bref, car je suis fort occupé et fort préoccupé!

Le routier sourit finement.

— Je crois, alors, que j'arrive à propos, dit-il.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il se pourrait bien que mes renseignements aient rapport au sujet qui vous préoccupe en ce moment.

Un coup de poing formidable appliqué sur la table, marqua en quelle profonde stupéfaction ses paroles venaient de jeter le sire de Salis.

Il fixa sur le prétendu archer un œil perçant, puis répliqua :

— Je vous écoute.

— Je suis à Paris d'aujourd'hui seulement, messire capitaine, commença le routier, et cependant j'ai fait déjà telles découvertes, dont le récit vous plaira fort.

Le sire de Salis devint attentif.

— J'ai commencé par me heurter à un personnage que vous connaissez et qui doit certainement occuper une place dans vos préoccupations.

— Ah bah ! et ce personnage?...

— C'est le docteur ès Sorbonne, maître Jehan de Sarcelles.

— Effectivement, répondit le capitaine aux gardes, je connais maître Jehan.

— Comme bien vous pensez, continua le routier, l'ayant rencontré, je ne l'ai pas quitté.

— Et quel intérêt aviez-vous à le revoir?

Maheu cligna les yeux d'un air malin.

— Çà, dit-il, ça rentre dans l'explication que vous me demandiez tout à l'heure relativement à mon costume; en ce qui concerne le docteur, qu'il vous suffise de savoir que lui et moi avons un petit compte à régler ensemble.

Le sire de Salis, claqua des doigts d'une façon qui signifiait clairement « que m'importent vos comptes? » puis il demanda sèchement :

— Ensuite.

Maheu poursuivit :

— Et voyez si j'ai eu le nez fin, de suivre maître Jehan, puisqu'en le suivant j'ai fait la rencontre d'un de ses amis, lequel doit vous intéresser également.

— Ah ! fit laconiquement le capitaine aux gardes

Et il demanda avec indifférence :

— Lequel?

Le routier le regarda un moment en silence, et répondit nonchalamment :

— Il s'appelle le capitaine Buridan.

Le sire de Salis fit sur son fauteuil un bond formidable

— Vous dites? s'écria-t-il.

— Je dis, répéta tranquillement Maheu, que j'ai vu le capitaine Buridan et que je connais son gîte.

Un éclair, aussitôt éteint, brilla dans la prunelle du sire de Salis.

Puis, avec un calme apparent, il demanda :

— Mais, que vous importe le capitaine Buridan?

Un rictus cruel tordit la bouche du routier, qui répondit d'une voix sourde :

— Lui et moi avons un compte à régler ensemble.

— Ah bah! avec lui aussi, fit Salis non sans un certain étonnement.

Maheu inclina la tête de haut en bas.

Le capitaine réfléchit quelques instants.

— Ainsi, vous connaissez le logis de cet homme?

— Non seulement son logis, mais un autre dans lequel il s'est rendu mystérieusement, accompagné de Jehan de Sarcelles.

— Mais, dit brusquement, le sire de Salis, pourquoi me venez-vous raconter cela, et quel intérêt avez-vous à me faire part de ces découvertes?

— Je vais être franc, répondit Maheu; je veux me venger de ces deux hommes, et comme la force et la puissance me manquent pour cela, j'ai pensé à faire alliance avec vous.

Salis eut un haut-le-corps.

— Alliance, murmura-t-il.

— Pourquoi pas? Vous êtes fort en peine pour mettre la main sur Buridan et sur Jehan de Sarcelles, dont les agissements vous inquiètent fort, n'est-ce pas?

Le capitaine ne répondit pas.

Maheu, prenant ce silence pour un acquiescement, continua :

— Donc, si vous me promettez que Buridan et Jehan, une fois arrêtés, me seront remis, je suis votre homme.

— Sinon...

— Sinon, il n'y a rien de fait, je vous les laisse chercher et je me retourne d'un autre côté. Voyons, est-ce dit?

Le sire de Salis réfléchit quelques secondes et répondit :

— C'est convenu, sur mon honneur de gentilhomme.

Et il ajouta :

— Mais, comment avez-vous procédé?

— Le hasard a tout fait en me faisant rencontrer Jehan de Sarcelles, aux pas duquel je me suis attaché; je suis arrivé, en le suivant, aux environs du charnier des Saints-Innocents; je l'ai vu entrer dans une maison, je l'ai attendu et je l'ai vu ressortir au bout de quelque temps en compagnie de Buridan, que j'ai reconnu, malgré la précaution qu'il avait prise de s'habiller en moine. Je les ai suivis alors, comme bien vous pensez, jusqu'à la porte Bordel, non loin de l'enceinte de la ville, et tout auprès du Puits-qui-Parle. Ils sont disparus dans une sorte de masure dont Buridan a la clé et dans laquelle ils sont restés près d'une heure. Après leur départ, jugeant la maison sans habitant, j'ai voulu y entrer par force; mais je n'ai pu y réussir.

Salis fit entendre un claquement de langue impatienté.

— Tout au moins, grommela-t-il, vous n'avez laissé aucune trace de votre tentative?

— Non..., mais pourquoi cette question?

— Parce que nos personnages, se croyant épiés, ne seraient plus revenus à ce logis.

Et tout en parlant, le capitaine prenait des notes sur une feuille de parchemin.

Puis, regardant Maheu bien en face :

— Or ça, mon maître, dit-il, vos renseignements sont fort précieux... car il est clair que Buridan et son compagnon ne se promenaient pas par les rues dans un simple but de promenade... s'ils se sont rendus à cette maison du Puits-qui-Parle, c'est qu'il doit se préparer là une machination que je veux tirer au clair.

— Je suis votre homme pour cela, Messire, dit Maheu, et je

vous supplie en grâce de n'employer personne autre que moi pour approfondir ce mystère.

Et il ajouta avec une voix pleine de haine :

— Nul ne pourra vous servir mieux que moi... car le désir de la vengeance ouvre autrement les yeux et l'intelligence que le désir de gagner une somme d'or quelque forte qu'elle soit.

— C'est entendu, répondit le sire de Salis... je vous vais employer à démolir ce que Buridan et les siens préparent en si grand mystère pour empêcher l'exécution du sire Gaulthier d'Aulnay.

Maheu fit entendre un sauvage ricanement.

— Ils me trouveront sur leur chemin, gronda-t-il, et ils passeront sur mon corps avant que d'arriver au condamné...

Il se tut un moment, les sourcils froncés, les yeux luisants de haine.

— Au surplus, en dehors de mon désir de vengeance, qui me pousse à vous servir, dit-il, le soin de ma propre existence m'oblige à vous livrer Buridan avant le jour du supplice.

— Et pourquoi donc? demanda Salis avec étonnement.

— Parce qu'il m'a menacé, si son fils était mis à mort, de me rechercher quelque part que je m'enfuie et que je me cache et de me mettre à mort, après m'avoir fait endurer les plus horribles tortures... et je le connais homme à tenir son serment.

Le capitaine aux gardes, réfléchissait :

— Par le diable! murmura-t-il enfin, je donnerais beaucoup pour savoir ce que ces deux hommes préparent dans cette maison du Puits-qui-Parle.

Maheu qui avait baissé la tête, la releva vivement.

— Eh bien! monseigneur, dit-il d'une voix vibrante, vous le saurez et vous n'aurez pas besoin de donner beaucoup pour cela.

— Vous vous en chargez?

— Oui.

— Et comment vous y prendrez-vous?

— Je vais retourner de suite là-bas et avec un peu de cire molle je prendrai l'empreinte de la serrure ! avec cette empreinte je me ferai fabriquer une clé... avec cette clé j'entrerai dans la maison, je la visiterai en tous sens et le hasard qui m'a déjà si

bien servi, me fera bien découvrir dans le logis quelque indice qui trahira les intentions de Buridan.

— Et s'ils arrivent pendant que vous êtes là?

— Ce n'est point à craindre, si j'y retourne sans perdre de temps... En tous cas, le diable saura bien me protéger.

— En tous cas, fit le sire de Salis en tirant de son doigt une bague sur laquelle reluisait une pierre précieuse, et la tendant au routier, prends ceci qui te servira de passe pour parvenir jusqu'à moi à toute heure du jour et de la nuit.

Maheu mit la bague dans son escarcelle et sortit après s'être incliné respectueusement.

CHAPITRE CVII

Qui est la suite du précédent.

A peine eut-il mis le pied hors du palier, que Maheu s'arrêta un moment pour se frotter les mains en signe de la satisfaction intérieure qu'il éprouvait à voir si bien réussir le plan de vengeance qu'il avait conçu.

— Par l'enfer! grommela-t-il, si le Buridan m'échappe, avec un allié tel que le sire de Salis, il faudra qu'il soit bien adroit et bien fort.

Cependant, rien qu'à cette pensée qu'il ne pourrait peut-être pas faire payer au centuple à Buridan les douleurs effroyables de l'estrapade, le cœur du misérable se serra, et un flot de sang lui monta à la face.

Ses poings se crispèrent, ses lèvres blémirent et il grommela sourdement:

— Ah! je le rattraperai, dussé-je le poursuivre jusque chez Belzébuth!

Et, sans plus tarder, il s'enquit auprès du premier artisan qu'il rencontra de l'endroit en lequel il pourrait acheter cette

cire molle, indispensable à l'empreinte qu'il voulait prendre de la serrure de la maison du Puits-qui-Parle.

Renseigné sur ce point, il ressortait quelque instants après de la boutique d'un droguiste qui lui avait vendu ce dont il avait besoin, et toujours courant, il gagnait le logis mystérieux où, quelques heures auparavant, il avait vu entrer Buridan et Jehan de Sarcelles.

Comme il l'avait pensé fort judicieusement, le quartier était entièrement désert et aux environs du logis, tout semblait mort ou endormi; et le Puits-qui-Parle dressait sa gueule béante et noire qu'entourait un margelle moussue autour de laquelle nul depuis longtemps ne s'était hasardé à pénétrer.

En dépit de ce silence et de cette solitude, Maheu demeura plusieurs minutes embusqué derrière un mur, épiant si par hasard quelque bruit inquiétant ne se ferait pas entendre.

Rassuré complètement alors, il se coula comme une anguille, rasant les murs et se dissimulant dans l'ombre, jusqu'à la porte de la maison; arrivé là, il tira de son escarcelle la cire dont il venait de faire emplette, la pétrit un peu dans ses doigts pour la rendre malléable, puis il l'appliqua sur l'ouverture de la serrure, ce qui lui donna une excellente empreinte.

Cela fait, il sortit de la ruelle avec autant de précaution qu'il en avait mis à y entrer, et prenant la rue du Mont-Cétard, appelée depuis par corruption Mouffetard, il s'en fut tout droit jusqu'au clos Bourdeau, en une échoppe de serrurerie, dans laquelle il entra.

Le maître de l'échoppe, sorte de nain, claudiquant épouvantablement et louchant des deux yeux, s'approcha, en traînant la jambe, du nouveau venu et silencieusement le regarda avec une extrême attention, semblant chercher dans sa mémoire un nom qu'il put mettre sur ce visage qui ne lui était pas inconnu :

Apres s'être prêté avec beaucoup de complaisance à cet examen, Maheu dit tout-à-coup :

— Eh bien! maître Garramel, suis-je donc tellement changé que vous ne me reconnaissiez plus?



— Voici un outil capable d'ouvrir votre serrure, ou je ne me nomme plus Garramel. (Page 2084.)

Le son de cette voix déchira le brouillard qui obscurcissait la mémoire de l'artisan car il s'écria :

— Eh ! par l'enfer ! c'est vous ?

Mais il y avait encore sur toute sa physionomie un doute si apparent que Maheu riposta en souriant :

— Qui çà?... moi.

Le serrurier hésita.

— C'est singulier, dit-il enfin, j'aurais juré que je vous reconnaissais ; mais, en toute vérité, je dois confesser...

— Ma figure?...

— ... Ne me revient pas complètement...

— Ah bah!... Mon nom, alors, vous en dira davantage.

— Probable.

— On m'appelle Maheu.

Le visage du serrurier s'éclaira.

— Maheu! l'archer, n'est-ce pas? fit-il, comme soulagé d'un poids énorme.

Puis il ajouta :

— Je me disais bien aussi : voilà une tête que je connais... Mais quelle affaire vous amène céans?

— J'ai besoin de vos services.

— Je suis tout à vos ordres... De quoi s'agit-il? Votre épée est-elle faussée, ou dois-je remettre une coquille à votre dague.

Maheu secoua la tête.

— Il ne s'agit point de cela, murmura-t-il d'un ton mystérieux.

Surpris, le serrurier le regarda en agrandissant ses yeux.

Mais il les agrandit bien davantage encore lorsqu'il vit le soldat ouvrir son escarcelle et lui tendre l'empreinte de cire qu'il venait de lever sur la serrure du logis du Puits-qui-Parle.

Un moment, l'artisan considéra le morceau de cire en silence; puis, soudain, ses lèvres se pincèrent et il demanda, avec une naïveté trop complète pour n'être pas feinte :

— Qu'est-ce que cela?

— Eh! ventre du pape! ne le voyez-vous pas?

— Je ne vois, en vérité, qu'un morceau de cire molle.

Maheu fronça le sourcil.

— C'est probablement, fit-il d'une voix sourde, que vous regardez de trop de côtés à la fois pour y bien voir.

— Peut-être bien, répliqua le serrurier.

Maheu s'approcha de lui, et lui posant la main sur l'épaule.

— Ecoute, maugéra-t-il, j'ai à ma disposition deux moyens infaillibles pour te rendre la vue nette.

— Lesquels?

— Un bon coup de dague entre les deux épaules, ou quelques beaux écus dans la main... choisis

Aux premiers mots du soldat, l'autre s'était pris à trembler.

— J'aime mieux les écus, dit-il tout de suite.

Maheu sourit.

— A la bonne heure! fit-il, voilà qui est parlé... et maintenant distingues-tu clairement l'objet que voici:

— Ce me semble être une empreinte.

— Parfaitement.

— Et même une empreinte de serrure.

— De mieux en mieux.

— Eh bien! pourquoi me montrez-vous cela?

— Ne le devines-tu pas?

Le serrurier avança la main, en murmurant d'une voix nasillarde.

— Peut-être bien que si vous éclairiez, j'y verrais plus clair.

— Ventre du pape, ricana Maheu, tu entends tes affaires, l'ami.

Et tirant de son escarcelle une pièce d'or, il la déposa dans la main de l'artisan, dont les doigts crochus se refermèrent aussitôt avec rapacité, et firent prestement disparaître la pièce dans son surcot de laine grise.

— A quel moment vous faut-il la clef? demanda-t-il ensuite.

— Tout de suite.

— Peste... c'est aller un peu vite en besogne.

— Il le faut cependant.

— En ce cas, prenez place sur cette escabelle... je me mets sans tarder à l'ouvrage.

Et aussitôt, Garramel, choisissant dans un paquet de clefs toutes préparées, mais non forées ni façonnées, celle qui lui parut s'adapter le mieux à l'empreinte de cire, lima tant et si

bien, qu'au bout d'une demi-heure il eut terminé l'objet réclamé par Maheu.

— Voici, dit-il triomphalement, en essuyant avec sa manche, de grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front, voici un outil capable d'ouvrir votre serrure, ou je ne me nomme plus Garramel.

Puis, voyant que Maheu s'apprêtait à sortir:

— Vous ajouterez bien un broc de vin pour la diligence faite ?

— C'est que je suis pressé, fit l'archer avec une hésitation.

— Bast ! la taverne du *Croissant d'Or* est à quelques pas d'ici, à l'extrémité du clos, dans la rue d'Écosse, ce qui sera un vrai plaisir que de heurter mon gobelet contre le vôtre.

Et ce disant, sans attendre la réponse du soldat, Garramel sortit tout claudiquant de sa boutique.

Force fut bien à Maheu de le suivre ; mais après avoir payé le broc de vin et trempé à peine ses lèvres dans son gobelet, il laissa son compagnon fêter seul le dieu Bacchus et se glissa hors du cabaret.

D'une traite, il courut jusqu'au logis du Puits-qui-Parle ; la clé s'enfonça parfaitement dans le trou de la serrure ; il la tourna et le pène aussitôt joua sans difficulté.

Mais au lieu d'entrer, Maheu referma la porte, serra soigneusement la clé dans son escarcelle et s'éloigna au plus vite dans la direction du palais.

Il avait réfléchi qu'il était fort imprudent à lui de s'aventurer seul dans ce mystérieux logis et que tout au moins, pour une semblable expédition, il fallait être deux pour qu'au cas d'une surprise, l'un à défaut de l'autre, put venir raconter ce qu'il avait vu.

Et en quelques mots il fit part de cette réflexion au sire de Salis auprès duquel, sur la première réquisition, on l'avait introduit.

— C'est fort judicieusement raisonné, dit le capitaine aux gardes après un court silence... aussi bien tu n'iras pas seul là-bas.

— Vous allez me donner un compagnon?

— Oui...

— Choissez-le au moins courageux et capable de donner un coup de dague sans trembler.

Le sire de Salis sourit légèrement :

— Quant à cela, dit il, tu peux être tranquille, je t'en réponds comme de moi-même.

— Et qui est-ce? demanda Maheu avec curiosité.

— Moi, répondit laconiquement le capitaine.

— Vous, Messire, vous ! s'écria le soldat qui n'en pouvait croire ses oreilles.

Salis lança au malheureux un regard sévère.

— Quel est cet étonnement? grommela-t-il... me crois-tu donc trop couard pour risquer avec toi semblable aventure ?

Maheu protesta énergiquement contre une semblable pensée.

D'un geste de la main, le capitaine lui imposa silence.

— Tu te rendras, ce soir, à la sixième heure, auprès du Puits-qui-Parles et tu m'y attendras... j'ai forte idée que nous y verrais choses moult intéressantes.

Maheu comprenant que ces mots lui donnaient congé, s'inclina et sortit.

La nuit était sombre; du ciel que couvraient d'épais nuages couleur d'encre, pas un rayon de lumière ne tombait, et dans cette obscurité qui l'enveloppait, le quartier, sinistre déjà aux rayons du soleil, semblait plus horrible encore.

Comme le sixième coup de six heures tintait encore, Maheu qui avait jugé prudent d'arriver un peu en avance, vit déboucher avec précaution dans la ruelle un homme couvert de la tête aux pieds dans un ample manteau; à ses pieds bruissaient des chaînettes d'éperon et sous le bord du manteau, luisait l'extrémité d'une épée nue.

— C'est vous, capitaine! chuchota le soldat à voix basse.

— Oui, c'est moi, répondit le sir de Salis sur le même ton · n'as-tu rien vu encore ?

— Non, rien encore.

— C'est à merveille; mais j'aperçois un coin où nous serions mieux à l'aise qu'ici pour voir sans être vus.

— Voir quoi? murmura Maheu, n'allons-nous donc pas entrer de suite.

Sans répondre, le sire de Salis l'entraîna vers une maison formant un angle assez prononcé pour qu'ils puissent s'y mettre complètement à couvert sans rien perdre cependant de ce qui se passerait dans la rue.

A peine étaient-ils dans cette cachette que des pas résonnèrent au loin et que bientôt trois hommes apparurent, marchant à pas pressés, le visage enveloppé dans de longues capuches qui leur descendaient jusqu'à mi-corps.

Ils se dirigèrent droit vers la maison.

L'un d'eux ouvrit la porte et s'accroupit dans l'ombre après avoir introduit ses deux compagnons et avoir refermé l'huis derrière eux.

A peine cela s'était-il accompli, que trois autres hommes, tournant le coin de la rue s'approchèrent eux aussi de la maison et après avoir échangé quelques mots avec l'individu qui était demeuré en faction, entrèrent à leur tour.

Et pendant une demi-heure, le sire de Salis compta ainsi trente-six individus encapuchonnés et mystérieux comme les premiers qui par groupes de trois franchirent le seuil du logis.

Et derrière le douzième groupe, celui qui était resté dehors, entra à son tour en fermant soigneusement la porte derrière lui.

Le capitaine aux gardes laissa s'écouler quelques instants puis dit à Maheu :

— Maintenant, c'est à nous.

Ce disant il sortit prestement de son coin et, suivi de l'archer, s'approcha de la porte :

Avant d'entrer il appliqua son oreille contre la serrure, rien ne bougeait à l'intérieur de la maison; alors Maheu tira de son escarcelle la clef fabriquée par Garramel et, l'introduisant doucement, fit jouer le pène avec une facilité qui prouvait que Garràmel, véritable artiste en son genre, n'avait pas volé son écu d'or.

— De la prudence, murmura Salis, en poussant simplement la porte derrière lui.

Et, durant quelques instants, les deux hommes demeurèrent immobiles, prêtant l'oreille, espérant entendre quelque bruit, quelques éclats de voix, qui pussent les guider dans cette obscurité complète.

Mais rien, absolument rien.

Alors, le capitaine aux gardes tira de son escarcelle une petite chandelle de cire qu'il eut bientôt fait d'allumer à l'aide d'un briquet et à la lueur tremblotante de ce petit lumignon, il s'avança, suivi de Maheu, dans un long couloir étroit et sombre qui s'ouvrait devant lui.

A l'extrémité du couloir, il rencontra une porte qu'une simple poussée suffit à ouvrir et il se trouva alors dans une vaste salle circulaire dont la voûte en ogive était supportée par d'énormes et massifs piliers de pierres brutes.

Mais il eut beau regarder de tous côtés, nulle part il ne vit trace d'issue autre que la porte par laquelle il venait d'entrer.

Alors, il revint sur ses pas, parcourant lentement le couloir en sens inverse, sondant les murs du poing, examinant soigneusement chaque dalle pour s'assurer qu'elle ne dissimulait aucun secret destiné à ouvrir quelque trappe souterraine.

Tout à coup, Maheu poussa une sourde exclamation et demeura le doigt tendu vers une sombre excavation qui soudainement venait de s'ouvrir devant leurs pas, mise à jour par une énorme pierre plate qu'involontairement ils avaient fait basculer.

— Oh ! oh ! grommela Salis, voilà qui mène probablement à la tanière des gens que nous cherchons.

Il abaissa sa petite chandelle de cire et remarqua que des marches étaient creusées dans le trou ; c'était en effet l'escalier par lequel nous avons vu Jehan de Sarcelles et Buridan gagner le caveau souterrain.

— Eh bien ! murmura Maheu, descendons-nous?

— Assurément.

Et sur ce mot, le capitaine tira son épée et s'engagea dans l'es-

calier; l'archer descendit sur ses talons, son épée d'une main, son coutelas de l'autre.

Mais une fois en bas, ils se trouvèrent dans une petite salle hermétiquement close et à laquelle ils ne purent découvrir d'autre issue que l'escalier lui-même.

Désapointés, ils remontèrent, fouillèrent encore une fois le couloir; puis la tête basse et les lèvres pincées, ils revinrent vers la porte d'entrée.

— Par tous les diables de l'enfer! grommela Salis, si je croyais au démon, je croirais qu'il y a sur cette maison un sortilège.

— Que supposez-vous alors? balbutia Maheu qui n'était pas loin de voir là-dedans l'ingérence d'une puissance diabolique ou autre.

— Eh! par Belzébuth, je suppose que cette maison possède une issue que nous n'avons pas été assez fins pour découvrir; voilà tout... je ne rêvais pas lorsque j'ai compté douze fois trois personnages entrant ici.

— C'est peut-être bien un leurre pour tromper les passants, observa Maheu.

— Assurément, et maintenant je donnerais mon poing à couper que ce n'est point dans ce logis mais dans un autre que sont réunis les individus que nous avons vus pénétrer céans... inutile donc de rester plus longtemps ici.

Et ils sortirent en ayant soin de fermer derrière eux la porte, ainsi qu'ils l'avaient trouvée.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Maheu.

Sans répondre, le capitaine s'était éloigné un peu pour mieux examiner dans leur ensemble les maisons avoisinant le logis mystérieux.

Or, il se trouva que dans sa marche à reculons, le hasard l'amena tout contre la margelle du Puits-qui-Parle et que machinalement il s'y appuya.

Tout à coup, d'un geste bref, il appela Maheu auprès de lui:

— Qu'y a-t-il? demanda le soldat.

— Silence, fit Salis en lui saisissant le poignet, écoute.

— Quoi donc?



Se trouva alors devant une fente assez longue, quelque peu large, comme une fissure dans la roche même. (Page 2094.)

— N'entends-tu pas?

Maheu fixa sur le capitaine des regards épeurés.

— Entendre quoi, et où cela?

— Là, au fond du puits, grommela Salis en se penchant jusqu'à mi-corps sur l'orifice du puits et en forçant Maheu à l'imiter.

— En effet, murmura l'archer, il me semble entendre, comme venant des entrailles de la terre, un bruit sourd, confus, indéfinissable.

— Chut! fit le capitaine en le saisissant par le bras pour lui mieux imposer silence.

Et tous deux, retenant leur souffle, écoutèrent.

— On dirait le murmure d'une foule.

Comme il achevait ces mots, le sire de Salis se redressa, comme mu par un ressort, et, se retournant tout d'une pièce, aperçut au tournant de la rue une ombre vague qui s'agitait dans l'obscurité.

Vigoureusement, il saisit son compagnon par les deux épaules et, pesant sur lui de toute sa force, il le contraignit à s'aplatir contre le sol, dans l'ombre projetée par la margelle du puits et lui-même s'étendit à ses côtés.

Maheu s'apprêtait à demander ce que cela signifiait, lorsque son oreille, appliquée contre terre, perçut un bruit de pas qui venait dans leur direction, et il comprit que, sans la vigilance du sire de Salis, its auraient été surpris par quelque indiscret ou même par l'un des conjurés et il se tint coi.

Doucement, Salis rampa un peu en avant, de façon à pouvoir apercevoir la porte du mystérieux logis, car un instinct secret lui disait que c'était là qu'aboutirait la course du nocturne promeneur.

Il ne s'était pas trompé; celui qui arrivait, un moine de haute taille, dont les pieds, chaussés d'éperons, passaient cependant sous la robe de bure, et au flanc duquel devaient être suspendues dague et épée, à en juger par certain bruissement d'acier, s'approcha de la porte, tira de son escarcelle une clé, l'introduisit dans la serrure; la porte s'ouvrit, se referma sur le moine.

Puis le silence se fit.

Doucement, Maheu s'était coulé près du capitaine aux gardes.

A la vue du moine, il s'était penché vers Salis et lui avait dit à l'oreille :

— C'est lui.

Quand le moine eut disparu, Salis demanda :

— Qui?... lui.

— Buridan.

— Par l'enfer ! tu as raison.

Puis, tout à coup, se frappant le front comme quelqu'un dont l'esprit est soudainement traversé par une lueur.

— Et maintenant, s'écria-t-il, je crois bien avoir deviné.

— Deviné !... quoi ?

— L'endroit où tous ces mécréants se sont réfugiés.

— Ah ! bah !

— Que Belzébuth me rôtisse à l'instant tout vif si Buridan et ses compagnons ne sont pas dans ces souterrains qui courent sous la ville et dont quelques vieillards affirment l'existence.

Maheu frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Eh ! par l'enfer ! Messire, vous devez avoir raison... moi aussi, j'ai entendu narrer des choses, semblables... je me suis même laissé dire que parfois il s'échappait de ce puits des lueurs étranges, qui n'étaient autres que le reflet des feux allumés dans ces souterrains par des gens fabriquant monnaie, et même, ajoutait-on, il arrivait que souvent aussi on entendait le bruit des marteaux sur l'enclume.

— Cette supposition est fort judicieuse, pensa le sire de Salis, il est certain que des bandes de faux monnayeurs, connaissant l'existence de ce lieu, y seraient fort à l'aise pour se livrer, avec toute sécurité, à leur besogne, protégés surtout par la terreur du populaire qui est porté à voir partout l'ingérence du diable... Et ce Buridan aura voulu bénéficier, lui aussi, des avantages de cette mystérieuse retraite.

Et il demeurait silencieux et pensif.

Tout à coup, Maheu murmura :

— Mais j'y pense, Messire... à quoi bon être persuadé que ces gens sont bien là où vous dites, du moment que nous n'avons aucun moyen de les y rejoindre.

Le capitaine aux gardes frappa du pied.

— Eh ! je ne le sais que trop, grommela-t-il... il est certain qu'il existe dans cette maison une issue qui nous a échappé et qui donne accès dans ces souterrains.

Puis soudain, comme ses yeux s'étaient portés machinalement sur l'orifice du puits :

— Tu demandes un moyen de parvenir jusqu'à eux, s'écria-t-il tout ravi, ce moyen je l'ai trouvé.

Et comme Maheu, plein de stupéfaction, se taisait, le capitaine étendit la main et ajouta :

— Voici l'escalier par lequel il faut descendre.

L'archer crut que Salis perdait la tête.

— Vous voulez descendre par là, Messire, fit-il... mais il n'y a point de marches là dedans ?

— Je m'en passerai.

— Avez-vous donc la prétention de glisser le long des parois du puits ?

— Non pas... mais écoute et tu vas comprendre... cours me trouver une corde...

Puis s'arrêtant :

— Non... viens-t'en avec moi jusqu'à la porte Bordel et ne perdons pas de temps, car, si mes prévisions sont justes, nos gens auront attendu, pour entrer en séance, la présence de Buridan, et je pourrai quasiment arriver pour le début de la réunion.

Ce disant, il entraîna, toujours courant, Maheu vers la porte Bordel, qui dressait ses pignons pointus et ses murs crénelés au milieu de la brume, à environ cent mètres de là.

Arrivé là, Salis se fit reconnaître par l'officier de garde auquel il communiqua son désir d'avoir une corde de force suffisante pour supporter un poids assez lourd.

— Moi ! par exemple, dit-il.

L'officier sourit d'un air fin.

— Une expédition amoureuse, Messire, murmura-t-il.

— Oui, chuchota Salis, sur le même ton, mais silence.

L'officier mit son doigt sur ses lèvres, en signe de discrétion absolue et quelques instants après, un des soldats venait portant la corde demandée.

Messire de Salis et son compagnon repartirent au pas de course.

Par un hasard fort heureux pour le dessein du capitaine, la

roue de fer qui, lors de l'exploitation des carrières, servait à monter les pierres à la surface, cette roue existait toujours, moussue il est vrai et fortement rouillée.

Mais Salis s'assura que la rouille ne l'avait pas rongée suffisamment pour rendre par trop périlleuse la descente qu'il se proposait ; alors, il engagea dans la gorge de la roue la corde dont il amena à lui l'une des extrémités, extrémité qu'il se noua solidement sous les aisselles ; puis il donna l'autre extrémité à Maheu et lui dit en montant sur la margelle :

— Tu sais comment se hissent des sacs de grains, n'est-ce pas? eh bien fais de même pour moi ; tiens ferme et laisse-moi glisser lentement, sans secousse, en déroulant la corde au fur et à mesure... tu t'arrêteras lorsque je tirerai deux fois de suite et si je tire trois fois tu continueras.

Il ajouta :

— Prends mon épée qui ne pourrait que m'embarrasser dans cette expédition... mon poignard suffira.

Maheu avait saisi la corde et, s'arc-boutant solidement à la margelle, s'apprêta à la filer au premier commandement

— Es-tu prêt? demanda Salis.

— Je le suis.

— Adieu, va. !

Et empoignant le croisillon de fer qui soutenait la roue, il s'enleva à la force des poignets et demeura un instant suspendu dans le vide, jetant au-dessous de lui, un regard calme et assuré.

Puis quand il fut certain par la tension de la corde que Maheu était solide à son poste, il ouvrit les doigts, lâcha le croisillon de fer pour saisir la corde, puis la descente commença.

Pendant une quinzaine de mètres, Salis fila lentement le long des parois, sans rien voir autre chose que des murs taillés à pic, moussus et suintant l'humidité et il se désespérait d'atteindre le but qu'il s'était proposé quand soudain, une faible lueur brilla dans l'obscurité, juste en face de lui.

Le capitaine donna aussitôt par trois petits tiraillements successifs l'ordre d'arrêter et aussitôt Maheu retint la corde.

Alors Salis imprima à son corps un balancement suffisant pour

approcher de la paroi du puits et il remarqua qu'à cet endroit se trouvait une excavation profonde, mais il constata que ce qu'il avait aperçu était non pas une lumière elle-même mais un reflet de lumière.

Sans hésiter, Salis s'accrocha aux anfractuosités de la muraille et réussit, non sans peine, à mettre le pied sur un moellon qui s'avançait un peu.

Alors, il dénoua la corde qui le retenait, tira son poignard qu'il plaça entre ses dents et s'engagea dans le trou, rampant sur les genoux et sur les mains, dans la direction de la lumière.

Après une cinquantaine de mètres parcourus de la sorte, Salis tourna brusquement à sa droite et se trouva alors devant une fente assez longue, quelque peu large, comme une fissure dans la roche même, par laquelle sortaient à flots des rayons lumineux qui l'aveuglèrent tout d'abord.

Quand il fut revenu de sa surprise, il s'approcha et reconnut que cette lumière était produite par plusieurs torches fichées en terre au milieu d'une sorte de cirque assez large, fort élevé, et dont la voûte reposait sur des piliers naturels.

Tout autour de cette salle, des personnages étaient assis; Salis les compta et en trouva trente-six, juste le nombre de ceux qu'il avait vus entrer dans le mystérieux logis.

Il n'y avait donc aucun doute à concevoir; il était bien en présence de ceux dont il avait surpris, embusqué derrière le puits, les singuliers agissements.

Au milieu d'eux, un homme de haute taille se tenait debout, parlant lentement, d'une voix claire et calme, ainsi que fait un homme qui veut être compris, et faire sur l'esprit de ses auditeurs une impression profonde.

Cet homme, c'était Buridan; Salis le reconnut aussitôt comme aussi après examen, il reconnut ceux qui l'écoutaient pour appartenir au pays latin.

Alors le sire de Salis prêta l'oreille et voici ce qu'il entendit:

— Oui, mes amis, c'est demain ou après-demain au plus tard, que doit avoir lieu le supplice de Gaulthier d'Aulnay... Ah! je

le sais, peu vous importe, ce gentilhomme. Peu vous chault qu'il vive ou qu'il meure... aussi ne vous demandé-je pas de vous apitoyer sur son sort. Non, vous devez envisager la question sous une autre face... et voir dans une tentative de délivrance l'occasion si longtemps recherchée par vous de protester contre la violation de vos privilèges.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles.

Quant à Salis il fronça les sourcils en grommelant.

— Voilà un raisonnement qui ne manque pas d'habileté.

Buridan continua :

— Ne voyez-vous pas l'autorité royale ne tenir aucun compte des droits acquis, et chercher chaque jour à amoindrir, au profit des siens, les privilèges de l'Université... N'avez-vous point, malgré vos humbles requêtes, malgré vos suppliantes protestations, été privés partiellement de certains de vos droits et précisement de ceux qui vous étaient les plus chers... et hier encore, par une injustice flagrante, par un mépris outré de vos coutumes, le roi ne s'est-il pas joué indignement de vous en édictant cette ordonnance qui ravale l'Université de Paris au-dessous d'un capitaine de gardes, et abaisse la jeunesse des escholiers au rang d'une compagnie d'archers bourguignons.

— C'est vrai ! c'est vrai !... crièrent plusieurs voix.

— N'est-ce point, je vous le demande, poursuivit Buridan, un soufflet que le roi applique sur votre joue? n'est-ce pas, en se plaçant à un point de vue plus pratique, un indice inquiétant des tendances de la monarchie en ce qui concerne les droits et privilèges de l'Université?

Un brouhaha indescriptible accueillit ces paroles; tous s'étaient levés, vociférant, gesticulant, les joues empourprées par la colère, les poings serrés.

Quelques-uns avaient tirés leur dague et la brandissaient furieusement en criant :

— Mort au roi !... mort au roi !

Dans sa cachette, Salis frémit :

— Ah ! les malandrins ! grommela-t-t-il... Béni soit le hasard

qui a mis ce Maheu sur ma route... sans lui, la monarchie courait un grand danger.

Cependant, il se fit tout à coup un profond silence.

Buridan venait d'être remplacé par Jehan de Sarcelles et le respect qu'inspirait le jeune docteur ès Sorbonne était tel que les plus furieux mirent une sourdine à leur colère pour entendre ce qu'il allait dire :

— Mes amis, fit Jehan, il faut en finir, le jour est venu de relever la tête et de prouver que nous sommes dignes de nos ancêtres et des privilèges que nous a concédés le roi Philippe le Bel... Nous cherchions une occasion de secouer la main royale qui, depuis quelque temps s'apesantit lourdement sur nous... cette occasion la voici... voulez-vous en profiter?

— Oui !... oui !... cria-t-on en chœur.

— Comme vous le disait, tout à l'heure, mon ami Buridan, point ne s'agit pour vous de sauver la vie au sire d'Aulnay... le sang des escholiers ne doit couler que lorsqu'il s'agit de faire respecter l'honneur du pays latin ou de sauver la vie d'un de ses habitants... pour donner une leçon au roi et lui prouver que nous sommes décidés à faire respecter nos droits envers et contre tous, il nous faut un coup de force, car le temps est passé de nous adresser à la justice et à la loyauté du roi... Ce sont les armes à la main que nous devons pétitionner.

— C'est juste... c'est juste.

— Mais, un soulèvement des escholes ne s'organise pas ainsi et à préparer une révolution nous perdrions des jours précieux pendant lesquels l'autorité passagère donnée au sire de Salis aurait le temps de devenir définitive... donc il faut agir au plus vite... il faut que d'un bout à l'autre, le pays latin tire la dague et l'épée sans qu'il soit besoin de conférences pour prouver à la grande masse des timorés que nous sommes dans notre bon droit.

— Oui... oui... oui.

Jehan de Sarcelles poursuivit :

— Or, demain, dans quarante-huit peut-être, on va conduire au



D'un violent effort, Maheu éleva le sire de Salis jusqu'au croisillon auquel il se cramponna. (Page 2100.)

supplice un homme que vous pourrez présenter à la jeunesse des escholes comme lui appartenant.

Un cri de surprise accueillit ces paroles.

— Gauthier d'Aulnay appartient à la noblesse et non à l'Université, dit une voix.

— C'est juste, répliqua le docteur ès Sorbonne... mais il est une chose que vous ne savez pas et qui peut-être pourra modifier nos sentiments à l'égard de ce jeune homme.

— Parlez!.. parlez!

— Sachez donc que le jour même de l'arrivée à Paris de Gaulthier d'Aulnay, le hasard me le fit rencontrer et me le donna pour compagnon, lorsque je fis en Seine cette expérience à la suite de laquelle je reconnus que tous les cadavres ramassés chaque matin au pied de la tour de Nesle, n'étaient point amenés là par le courant, mais étaient jetés de la tour elle-même... Or, de même que j'avais fait le serment de venger la mort des escholiers assassinés, de même Gaulthier d'Aulnay, prenant en main la cause de la noblesse, jura de venger, lui, la mort des jeunes seigneurs... n'est-ce point là un titre suffisant à votre sympathie.

— Oui, oui, crièrent plusieurs voix.

— Et je dois constater que, pendant longtemps, il m'a secondé dans mes recherches.

— Oui, fit quelqu'un, mais depuis lors, il s'est mis du côté de la reine.

— C'est vrai... mais Dieu pouvait-il laisser un fils livrer sa mère au bourreau... Or, le sire Gaulthier d'Aulnay est le fils de Marguerite de Bourgogne.

Un murmure étouffé courut par l'assemblée.

D'un geste de la main, Jehan de Sarcelles réclama le silence, puis il continua :

— Et maintenant, croyez-vous que ce prétexte soit suffisant pour mettre les armes aux mains des escholiers, lorsque vous les y pousserez... Par le fait, c'est un allié de l'Université qu'il faut arracher à la vindicte du roi.

— Mais comment nous y prendre?

Sans répondre à cette question, le docteur ès Sorbonne poursuivit :

— Oui, je le répète, cette occasion est la meilleure qui se pût présenter pour nous permettre de protester contre les empiètements du roi et contre les agissements des seigneurs qui l'en-

tourent... lors du supplice de Gaultier d'Aulnay, le sire de Salis, capitaine aux gardes, et depuis hier notre maître...

Un frémissement de colère courut, à ce mot, dans l'assemblée.

— ... Notre maître, répéta Jehan avec intention, sera là... Montrons-lui que nous ne sommes point gens à nous laisser conduire comme des moutons.

— Parlez... parlez... nous sommes prêts à exécuter vos ordres

— La chose est simple... vous tous ici présents, avez chacun sous vos ordres une des trente-six compagnies en lesquelles se divise la jeunesse du pays latin... dès ce soir, que chacun assemble sa compagnie et lui donne rendez-vous pour demain en armes sur la montagne Sainte-Geneviève.

— Mais demain, s'écria une voix, c'est foire de Lendit !

Jehan de Sarcelles poussa un cri de joie.

— Alors, dit-il, c'est sûrement demain qu'aura lieu le supplice de Gaulthier, car le roi voudra profiter de ce que la foire attirera la population loin de la place de Grève.

Et il ajouta :

— En ce cas, ne donnez aucun rendez-vous à vos compagnies... elles y viendront d'elles-mêmes, et je me chargerai, moi, de les entraîner... cependant, sans leur parler de leur participation à l'enlèvement du prisonnier, excitez-les déjà contre le roi et tâchez de les faire s'apitoyer sur le sort de Gaulthier... quant au plan, mon ami Buridan et moi allons y réfléchir et, d'ailleurs, à mon avis, le meilleur est de se conduire suivant les circonstances. Sur ce, vous avez entendu tout ce que nous avions à vous dire... vous êtes libres.

Alors les escholiers se levèrent, prirent les torches et s'éloignèrent, laissant la salle de leur délibération plongée dans une obscurité complète, et nécessairement aussi la cachette du sire de Salis.

— Ah ! ah ! grommela-t-il en serrant ses poings avec force, vous avez compté sans moi, mes beaux sires. Eh bien ! par la pasques-Dieu ! je saurais vous prouver que je suis digne d'être votre maître.

Puis, se rappelant la présence, là haut, à la margelle du puits,

de Maheu qui allait être surpris là par les compagnons de Buridan à leur sortie du logis mystérieux, il revint en toute hâte sur ses pas, s'écorchant les genoux, se déchirant les mains, se heurtant la tête contre les parois des couloirs.

Sans prendre le temps de s'attacher la corde autour du corps, il l'agita trois fois et, s'y suspendant des deux mains, fut enlevé rapidement par Maheu qui semblait comprendre ce qui se passait.

A peine sa tête fut-elle arrivée à la hauteur de la margelle qu'il cria à l'archer.

— Vite!.. vite.. ils vont sortir.

D'un violent effort, Maheu éleva le sire de Salis jusqu'au croisillon auquel il se cramponna.

En un bond, il fut hors du puits, et tirant la corde après lui, se jeta à plat ventre, mouvement aussitôt imité par son compagnon.

Il était temps.

A peine étaient-ils blottis derrière cet abri, qu'ils virent l'huis de la maison mystérieuse s'ouvrir et que, trois par trois comme ils étaient venus, les conjurés sortirent et s'éloignèrent.

— Ne les suivons-nous pas? demanda Maheu.

— Inutile, fit Salis en souriant, je sais tout ce que je voulais savoir.

Enfin, Buridan et Jehan de Sarcelle sortirent les derniers.

Lorsqu'il eurent disparu à l'angle de la rue, le capitaine aux gardes se releva et tendant la corde à Maheu.

— Tiens fit-il, cours reporter cela à la porte Bordel et me rejoins sans tarder au palais.. j'ai à t'entretenir de choses graves et à préparer, de concert avec toi, un plan qui sera peut-être profitable à tous deux.

Et tandis que son compagnon s'éloignait dans la direction de la porte Bordel, le sire de Salis prit le chemin de la Cité.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le capitaine aux gardes voyait entrer dans son cabinet Maheu tout essoufflé.

— Voilà qui est fait, dit l'archer après quelques instants.. et maintenant, Messire, je vous écoute.

— Or ça, commença le sire de Salis, es-tu un homme à me trouver sur le pavé de la bonne ville de Paris des malandrins déterminés, capables d'agir énergiquement et d'obéir sans murmurer aux ordres qu'ils recevront?

— S'agit-il de coups à donner?

— Il s'agit aussi de coups à recevoir.

— Je m'en doute bien... sera-ce payé?

— Grassement.

— Qui paiera?

— Moi... au nom du roi.

Maheu réfléchit quelques instants; puis enfin il dit carrément :

— M'est avis, Messire, qu'avant de vous répondre, il faut connaître le genre de besogne à laquelle seront employés les susdits malandrins.

— Ne te l'ai-je pas dit à l'instant?

— Oui, je sais... il s'agit de donner des coups et d'en recevoir; mais cela ne suffit pas.

— Que veux-tu dire?

— Ne croyez pas surtout à une curiosité inutile de ma part; non... si je vous pose semblable question, c'est afin de trouver exactement les gens qui vous sont nécessaires.

— Je te le répète, les gens qui me sont nécessaires doivent être hardis, souples, intelligents et décidés à se faire tuer pour respecter la consigne qui leur sera donnée

Maheu sourit finement.

— Gageons, dit-il, que j'ai deviné.

— Il se peut.

— Il s'agit, n'est-ce pas, de la troupe que nous avons vue entrer dans le logis du Puits-qui-Parle.

— Tu as peut-être raison.

Maheu regarda le sire de Salis du coin de l'œil et ajouta en jouant la naïveté :

— Point n'est besoin d'un nombre bien considérable de compagnons pour avoir raison de ces trente-six conspirateurs.

— Il se pourrait qu'ils fussent plus nombreux.

Un éclair brilla dans la prunelle du soldat.

— Vous avez probablement de bonnes raisons pour le penser.

Et il ajouta :

— Et moi de même.

Le capitaine aux gardes sursauta sur son siège.

— Tu dis ! exclama-t-il.

— Je dis que cette troupe, si nombreuse soit-elle, sera placée sous le commandement de ce damné Buridan, lequel s'obstine à vouloir enlever aux gens du roi un certain sire de ma connaissance, du nom de Gaulthier d'Aulnay.

— Décidément, maître Maheu, tu es merveilleusement perspicace.

— Si, jusqu'à présent, j'ai bien deviné, il n'est pas de raison pour que je me trompe en ce qui concerne la suite.

— Parle donc.

— Demain, ledit Gaulthier d'Aulnay partira du Grand-Chastelet pour se rendre en place de Grève et y être torturé de royale façon.

— Pourquoi demain?

— Parce que demain c'est le jour de la foire de Lendit, et que tandis que la foule se portera au pays latin et que la jeunesse des escholes sera occupée avec ses recteurs, la justice du roi aura plus de facilité pour suivre son cours.

— Judicieusement raisonné, maître Maheu, fit le sire de Salis; mais continue.

— Or, je ne serais pas étonné que le capitaine Buridan, en raison même de son amitié avec Jehan de Sarcelles, eut comme auxiliaire en cette affaire les gens du pays latin, et que les trente-six individus de tout à l'heure fussent les chefs des compagnies.

Le sire de Salis inclina muettement la tête en signe d'approbation.

— Or, poursuivit l'archer, ce sont des adversaires redoutables que les escholiers.

— Douterais-tu déjà du succès? demanda le capitaine aux gardes.

Un vent de haine passa sur la face de Maheu.

— Ce Buridan du diable a compté sans moi, grommela-t-il. Je jure Dieu et tous les saints du paradis qu'il se brisera contre moi

Puis, après un moment, il ajouta:

— Ah! messire de Salis, vous avez eu de la chance que mes projets de vengeance concordent si bien avec vos desseins, car, sans forfanterie, je suis le seul en Parisis capable de faire échouer l'entreprise des amis de Gaulthier d'Aulnay.

— Mais, ne t'abuses-tu pas? demanda Salis et la haine qui t'anime contre Buridan ne te fait-elle pas exagérer les probabilités de réussite?... souvent on prend ses désirs pour la réalité, et on échoue piteusement.

Maheu se redressa, et regardant le capitaine aux gardes bien en face, il lui dit d'une voix ferme :

— Il ne faut point vous illusionner, Messire, c'est le pays latin tout entier que vous allez avoir sur les bras; c'est par légions que les escholiers vont se ruer sur vos troupes... lesquelles, si aguerries et si nombreuses qu'elles soient, lâcheront pied.

— Mes soldats lâcheront pied! exclama Salis furieux.

— Oui, à cause des privilèges concédés à l'Université, et du respect dont ce corps est entouré par le populaire.

Le capitaine hocha la tête.

— Donc, poursuivit Maheu, laissons de côté vos archers, vos arbalétriers, vos gardes écossaises et vos cavaliers... ce sont là quantités négligeables... ce qu'il faut pour lutter contre les escholiers, ce sont des gens agissant pour ainsi dire pour leur propre compte; des gens qu'anime une haine personnelle contre le pays latin... il faut en outre, que ces gens soient fort nombreux...

— Ce sont là conditions impossibles à remplir, murmura le capitaine aux gardes.

Maheu sourit ironiquement.

— Erreur, messire capitaine, dit-il, profonde erreur.

— Quoi! s'écria Salis tout surpris, il existe à Paris des gens tels que tu viens de le dire?

— Oui, Messire.

— Et de qui veux-tu donc parler?

— Des truands de la butte Montorgueil, répondit mytérieusement l'archer.

— Allons donc! j'ai entendu dire que la butte Montorgueil et le pays latin avaient fait alliance?

— Oui pour venger les meurtres commis en Tour de Nesle.

— Eh bien!

— Or, ce que vous ne savez pas, c'est que lorsque dernièrement on a mené la reine au castel de Pierrefonds, le duc d'Égypte, ayant appris que les projets de Buridan étaient de délivrer dame Marguerite, était parti avec une troupe des siens pour s'opposer à cette tentative... il y a eu bataille et le duc a été tué.

Le visage du sire de Salis exprimait un étonnement profond.

— Ah bah! dit-il, voilà en effet qui change la face des choses.

Puis, soudain, il reprit:

— Cependant voilà qui, je l'avoue, explique la haine des gens de la butte Montorgueil contre Buridan... mais qui peut la pousser à marcher contre le pays latin.

— Parce que en s'alliant avec Buridan et en tentant d'enlever la reine à l'escorte qui la conduisait à Pierrefonds, les escholiers ont manqué au serment qui les liait au duc d'Égypte.

— Par le pape! s'écria Salis en se frottant les mains, on dirait que les événements font tout pour m'aider dans la réalisation de mes projets.

Et il ajouta :

— Mais il faudrait te hâter car, d'ici demain, quelques heures à peine te restent et, de leur côté, Jehan de Sarcelles et Buridan ne perdent pas leur temps.

— Maintenant que je vous ai dit ce que je comptais faire, j'attends que vous me donniez les renseignements qui me permettront de tracer une ligne de conduite.



— Or ça, fit le truand, on me raconte que tu es entré ici avec le mot de passe, qui es-tu, que veux-tu ? (Page 2107.)

En quelques mots, Salis mis Maheu au courant de la conversation qu'il avait surprise dans le souterrain

Le soldat se frottait les mains, à mesure que le capitaine parlait.

Quant il eut fini, Maheu s'écria :

— Nous les tenons.

— Puisse-tu dire vrai ! exclama Salis en se levant.

Il alla à un coffre, l'ouvrit, en tira deux sacs rebondis qu'il mit entre les mains du soldat, en lui disant :

— Voilà de quoi payer à boire à tes amis... quant à toi, nous nous entendrons après l'affaire, sur la récompense qu'il convient de te donner... mais je t'en supplie, ne perds pas de temps.

— Je cours de ce pas à la butte Montorgueil... je m'entends avec mes gens et je reviens en hâte ici vous faire part de ce qui aura été convenu.

Comme il gagnait la porte, il revint sur ses pas et plongeant ses regards dans les yeux de Salis,

— Une question importante... le sang devra-t-il couler ou non ?

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends ceci : les truands devront-ils simplement s'opposer à la tentative des escholiers, ou bien jouer du coutelas et y aller pour leur propre compte... en ce cas, je vous préviens que ce sera un égorgement.

Salis baissa la tête et réfléchit quelques instants, puis un sourire cruel crispa ses lèvres et il répondit d'une voix mordante.

— Tes hommes auront carte blanche.

Maheu poussa un soupir de satisfaction.

— Tant mieux... et merci, gronda-t-il, tandis qu'un éclair de haine passait dans ses yeux... on va donc pouvoir s'amuser un peu.

Puis il s'inclina et sortit tandis que le capitaine aux gardes se disposait à passer dans l'appartement du roi pour lui rendre compte de ce qu'il avait déjà fait et de ce qu'il se proposait de faire pour s'acquitter de la mission qui lui avait été confiée.

Cependant, après une demi-heure de marche, Maheu était arrivé à la butte Montorgueil et avait demandé aussitôt à être conduit en présence du nouveau duc d'Egypte.

Celui-ci enveloppa l'archer d'un regard profond, investigateur et si terrible en même temps que le soldat se sentit frissonner. Il

lui sembla que cet homme était doué d'une double vue et pouvait lire au plus profond de son âme.

Mais cette impression première ne tarda pas à s'effacer et, reconquérant l'aplomb qui lui était ordinaire, il attendit que le duc daignât l'interroger.

— Or ça, fit le truand, on me raconte que tu es entré ici avec le mot de passe, qui es-tu, que veux-tu?

— En deux mots, voici la chose, riposta Maheu : je viens au nom de messire le comte de Salis, seigneur de Chatellerault, baron de Geninville-en-Vexin, capitaine aux gardes de Sa Majesté le roi Loys le dixième.

Le duc écouta sans sourciller cette nomenclature de titres faite avec emphase par Maheu; puis il répondit non sans une pointe de raillerie dans la voix :

— Ah! ah! messire de Salis nous daigne envoyer ambassadeur.

Silencieusement, le soldat s'inclina.

— Et peut-on savoir dans quel but? ajouta le duc.

— Afin que je vous narre certaine aventure dont le héros est le capitaine Buridan.

A ce nom le chef des truands fronça les sourcils.

— Voici un nom, gronda-t-il, qu'il te sied mal de prononcer à la butte Montorgueil.

— Je le sais, sire duc, et cependant je ne pouvais faire autrement.

— Tu sais à quelle exécration ce nom est voué parmi nous et que quiconque le prononce autrement que pour le maudire, court risque d'être pendu.

— C'est là chose que je n'ignore pas, répondit Maheu avec beaucoup de calme ; aussi ne viens-je ici que pour vous assurer l'alliance du comte de Salis contre ledit Buridan.

— Que m'importe cette alliance? bougonna le duc d'Egypte... je n'ai point attendu après elle pour jurer vengeance aux mânes du duc mon prédécesseur.

— Je n'ai point la prétention de croire cette alliance indispensable, répartit le soldat; je viens seulement vous dire que le comte

de Salis lui aussi a à lutter contre Buridan et comme l'heure de la lutte a sonné pour lui, il supposait qu'il pourrait bien en être de même pour l'heure de la vengeance.

Ces mots allumèrent dans les yeux du truand une flamme sauvage.

— Dis-tu vrai, maître Maheu? fit-il d'une voix sourde en saisissant les mains de l'archer.

— Aussi vrai que je jure ici avoir vu ce matin Buridan errant par les rues en compagnie de son damné docteur ès Sorbonne, Jehan de Sarcelles.

— Buridan à Paris ! exclama le duc... et personne ne m'avait informé de sa venue !

Ce disant il lançait des regards furieux dans la direction d'un groupe de truands qui se tenait à distance, semblant attendre des ordres mais en réalité veillant sur leur chef.

— Oui, répondit Maheu, Buridan est à Paris où il s'occupe activement de poursuivre l'œuvre commencée par lui sur la route de Senlis... Demain doit avoir lieu le supplice de Gauthier d'Aulnay et le capitaine doit tenter de l'arracher au bourreau.

Le duc releva la tête et, regardant fixement l'archer dans les yeux :

— Il suffit, dit-il d'un ton bref, n'en dis pas davantage... le sire de Salis a déjà dépêché vers moi pour me demander mon appui contre Buridan et les siens... les hommes d'armes du roi ne suffiront-ils donc pas à s'opposer à cette tentative ?

— Le pays latin se lève, répondit simplement Maheu.

Le chef des truands eut un sourire cruel :

— Ah ! ah ! fit-il, le pays latin aussi... Eh bien, par ma foi ! cela me va, puisque je pourrai venger à la fois et la mort du duc et la trahison des escholiers.

Voyant le succès complet de sa mission, Maheu rayonnait; mais son visage ne tarda pas à se rembrunir quand le grand coërse lui dit :

— Cependant, s'il me convient de prêter aide et assistance au comte de Salis, encore veux-je savoir si je puis avoir foi en lui.

— Mais, puisque c'est lui qui m'envoie vers vous ?

— Qui me le prouve?

L'archer fort embarrassé se grattait l'oreille.

— Il n'y a qu'un moyen, dit enfin le chef des truands.

— Lequel?

— Que le sire de Salis me confirme, de sa propre bouche, la proposition que tu viens de me faire en son nom.

Maheu fit un haut-le-corps:

— Et comment voulez-vous, murmura-t-il, que messire de Salis?...

— Comment?... tu vas le voir.

Puis se tournant vers l'un de ses suppôts.

— Holà! cria-t-il, qu'on m'apporte céans ma cape, mon bâton et mon coutelas!

Tout surpris de cet ordre, Maheu demanda :

— Que signifie?...

— ... Tout simplement ceci; je t'accompagne auprès du capitaine aux gardes.

— Vous n'y pensez pas, murmura Maheu... au palais! vous!...

La main du duc s'abattit lourdement sur son épaule.

— Par les tripes du pape! grommela-t-il, jugerais-tu ma présence au palais inconvenante!... le roi de France n'est-il pas mon cousin; et...

— Eh! qu'allez-vous supposer là, duc, fit l'archer.

— D'où vient alors ta surprise?...

— C'est votre costume...

— Ne t'es-tu donc pas regardé, ricana le duc...

Et il ajouta en jetant sur ses épaules la cape qu'on venait de lui apporter en même temps que son coutelas qu'il passa à sa ceinture, et son bâton sur lequel il s'appuya.

— Allons! assez causé... en route.

Après une course rapide à travers les rues désertes et sombres de la capitale, les deux hommes franchirent le Pont-aux-Meuniers, et aperçurent alors la masse sinistre du Palais qui se réflétait dans les eaux noirâtres de la Seine.

Au rez-de-chaussée, une fenêtre était éclairée; c'était celle du logis où se trouvait le sire de Salis, lequel le front appuyé

à la verrière, attendait impatiemment, guettant dans la nuit le retour de Maheu.

— Enfin, le voici, murmura-t-il, en apercevant la silhouette de l'archer se glisser le long des murs.

Mais il fit un brusque mouvement en remarquant que cette première silhouette était suivie d'une seconde.

— Qui diable! m'amène-t-il là? grommela-t-il.

Il alla s'asseoir à sa table et attendit.

Au bout de quelques minutes, la portière se souleva, et le visage de Maheu apparut.

— Par l'enfer! s'écria le capitaine aux gardes, tu as fait diligence, mon maître, et as-tu réussi?

— A cela je ne puis répondre, fit le soldat; mais j'amène avec moi certain personnage qui s'est réservé de vous donner réponse lui-même.

Un haussement de sourcil fut le seul indice de la surprise du capitaine.

— Et ce personnage, dit-il, quel est-il?

— Lui-même vous le dira, si vous voulez bien lui donner audience.

— Qu'il entre donc.

A peine avait-il achevé ces mots, que Maheu s'effaçait et que le duc d'Égypte apparut sur le seuil.

— Sire comte, dit-il avec une grande assurance, n'ayant dans la parole de votre messager qu'une confiance très relative, j'ai tenu à venir vous trouver pour m'entendre avec vous au sujet de ce que vous m'avez fait proposer.

— Etes-vous donc celui qu'on appelle le duc d'Égypte? demanda Salis regardant curieusement le personnage qu'il avait devant lui.

— Je suis celui-là, répondit l'autre laconiquement.

— En ce cas, apprenez que maître Maheu n'a fait que vous répéter mes propres paroles.

— C'est-à-dire que vous me demandez de faire, moi et mes hommes, un rempart de nos corps au condamné.

— C'est cela même.

— Mais peut-être n'ignorez-vous pas que les suppôts de la butte Montorgueil ont en grande haine les gens du pays latin?

— Je sais cela, en effet.

— Si bien, que le sang coulera certainement.

— J'ai causé de cela avec le roi, et sa Majesté désire qu'aucune attaque ne soit dirigée contre les escholiers.

Le duc fit la grimace.

— Sommes-nous donc moutons que l'on doive égorger?

— Vous ne m'entendez-pas bien... le roi veut simplement ceci: qu'on laisse aux élèves de l'Université la responsabilité de l'offensive.

— Alors?

— Alors, il vous sera loisible de vous opposer, par tous les moyens possibles, à ce que l'on touche au condamné.

— En ce cas, je suis à vous ainsi que mes truands, car dès ce ce jour, il y a communauté de haine.

Le capitaine aux gardes étendit la main dans un geste de protestation.

— Je n'ai point de haine, fit-il, mais simplement la volonté de remplir les devoirs de ma charge et d'obéir fidèlement à la volonté du roi.

— Peu m'importe, dit le duc en secouant les épaules, le but auquel vous tendez.

— C'est donc entendu?

— C'est convenu... maintenant, avez-vous des détails à me donner concernant le plan de Buridan.

— Je ne sais rien de plus que ceci : demain, jour de la foire de Lendit, l'Université toute entière se réunit à la montagne Sainte-Geneviève et c'est là que le mouvement éclatera... à quel moment, de quelle façon? cela je l'ignore.

— Il suffit, dit le duc, la butte Montorgueil, elle aussi, assistera à la fête,

— Nous nous y rencontrerons donc, riposta le capitaine aux gardes, car, moi aussi, j'ai l'intention d'y passer une partie de la matinée.

Comme le duc se retirait, le sire de Salis le rappela :

— N'oubliez pas, dit-il, que le condamné partira du Grand-Chastelet lorsque sonnera le premier coup de dix heures.

Et il ajouta, en étouffant un bâillement, lorsque la portière fut retombée derrière Maheu et son compagnon :

— Maintenant, que j'ai assuré l'exécution des volontés du roi, allons nous coucher.

CHAPITRE CVIII

Dans lequel la justice du roi suit son cours.

Le lendemain matin, la ville était en grande rumeur; la population entière de la capitale se pressait, s'agitait, se croisait en tous sens.

Les maisons étaient désertes, laissées à la garde des infirmes, des vieilles femmes et des enfants, les affaires suspendues et remises au lendemain, les boutiques fermées.

C'est que ce jour-là était jour de grande liesse pour les bourgeois et les artisans : c'était le jour de la foire du Lendit et le jour du supplice de Gaulthier d'Aulnay; deux spectacles qui promettaient moult merveilles aux bons parisiens.

Dès l'heure de matines, toutes les cloches de la capitale se mirent en branle et sonnèrent lugubrement, en l'honneur du condamné, le glas des morts.

A cette même heure, il y eut par les rues un grand mouvement de troupes; fantassins au pas de course, cavaliers au grand trot, se hâtaient d'aller occuper les postes qui leur avaient été assignés, si bien qu'en moins d'une heure chacune des sept cent cinquante guérites de bois, fixées par des créneaux de fer aux créneaux de l'enceinte, se trouva garnie de deux archers bourguignons, en même temps que chacun des donjons protégeant les portes de la ville renfermait une forte troupe de cavaliers



La saisit par sa longue chevelure rousse et avec une force surhumaine, décuplée par sa fureur, il la souleva de terre. (Page 2116.)

auxquels ordre était donné, à un signal convenu, de partir au galop dans le sens de la place de Grève et de tout balayer sur leur passage. Nous n'avons pas besoin de mentionner qu'une triple haie de soldats bordait le chemin que devait parcourir le condamné, depuis le Grand-Chastelet jusqu'au lieu du supplice.

Pendant que ces marches et contre-marches avaient lieu, chaque troupe de soldats était suivie par une troupe de badauds, comme du reste cela se passe de nos jours; mais, chose singulière, aussitôt qu'une sentinelle était placée ou un petit poste établi, un des badauds abandonnait la foule et toujours courant se dirigeait vers la montagne Sainte-Geneviève où grouillaient des flots de curieux venus pour assister à la grande fête académique qui se célébrait une fois par an, le jour même de la foire de Lendit.

Ce jour-là, le recteur recevait les honoraires dus aux régents de l'Université; cette cérémonie se faisait avec pompe et d'une manière solennelle en présence de toute la gent escholière.

Or, tandis que toute l'attention des bourgeois et artisans était concentrée sur les tambours, les fifres, les porte-bannières qui précédaient le cortège du recteur, plusieurs individus, réunis un peu à l'écart, et parmi lesquels le comte de Salis eut certainement reconnu les trente-six personnages dont il avait la veille surpris la présence dans les souterrains du Puits-qui-Parle, — recevaient les messagers qui, toujours courant de tous les points de la ville, arrivaient leur donner des renseignements sur la force numérique des sentinelles et des postes.

Quand le dernier des émissaires eut fait son rapport, les chefs examinèrent les notes et les chiffres qu'ils avaient pris sur une feuille de parchemin; puis aussitôt, libellant des ordres sur des feuillets arrachés à leurs tablettes, ils remettaient ces ordres à des escholiers qui les entouraient et qui se glissaient dans la foule entourant l'estrade du recteur.

Un observateur attentif eût vu peu à peu cette foule diminuer, se fondre, et des petits groupes d'escholiers, enveloppés de leur cape soigneusement, sans doute pour dissimuler des armes, sillonner les rues et aller grossir le nombre des badauds en contemplation devant les sentinelles et les soldats; si ce même observateur eût eu un œil pénétrant, il eut remarqué que le nombre des escholiers était toujours double du nombre des soldats.

Or, pendant que ces choses se passaient, deux scènes bien dif-

férentes avaient lieu, l'une au logis du roi, l'autre au Grand-Chastelet.

Les membres de la chambre rouge, mandés au palais par le sire de Salis, obéissant en cela aux ordres du roi, étaient réunis dans une salle basse de la tour Bombée ; cette salle, d'aspect lugubre alors comme aujourd'hui, est devenue la Conciergerie.

Quoique vaillants hommes, les membres de la chambre rouge ne pouvaient s'empêcher de frissonner, en se voyant solennellement convoqués en un tel lieu et à une pareille heure ; instruits tous de l'exécution de Gaulthier d'Aulnay, ils se demandaient, non sans une vague et indéfinissable inquiétude, ce que se proposait de faire le roi.

En vain, messire Allais d'Honfleur, lié intimement au vidame Georges Auriol de Villers-Cotterets, cherchait-il à badiner avec celui-ci et à égayer l'assemblée par des saillies piquantes, les fronts demeuraient soucieux et les mines austères.

Et pendant ce temps, le capitaine aux gardes du roi, messire de Salis, escorté de gendarmes à cheval, tous bardés de fer, s'en allait à la tour du Louvre, quérir dame Marguerite de Bourgogne, pour la mener au palais où l'attendait le roi.

La pauvre femme, montée sur une haquenée de couleur noire, fit le trajet, défaillante et frissonnante, songeant avec terreur à ce qu'allait lui dire son époux, regardant avec une instinctive horreur les flots de populaire qui se pressaient sur son passage et que l'escorte fendait brutalement, comme fait des eaux de la mer la proue d'un navire.

Arrivé dans la cour du palais, le comte de Salis lui offrit la main pour l'aider à descendre, mais à peine eut-elle mis pied à terre, qu'elle se trouva emprisonnée entre quatre archers bourguignons qui la conduisirent, sous le commandement du sire de Salis, marchant gravement, l'épée à la main, au logis du roi.

Le capitaine souleva la tenture, s'effaça en s'inclinant respectueusement devant la reine malheureuse, et demeura ensuite immobile, en compagnie de ses quatre soldats, assurant ainsi sécurité et solitude complète à l'entretien des deux époux.

Demeuré seul avec Marguerite, Loys le dixième, la regarda

longuement d'un œil féroce, le couvant ainsi que fait le tigre pour sa victime, le cou tendu en avant, le corps légèrement penché, les jarrets ployés, comme prêt à bondir sur elle et à la lacérer de ses ongles.

La pauvre femme, anéantie de douleur et d'effroi, redoutant non ce qu'allait lui faire, mais bien ce qu'allait lui dire le roi, était tombée à genoux et, la tête renversée en arrière, les yeux levés vers son époux, les mains jointes, le suppliait de n'être point trop cruel.

Et elle était si belle encore en cette posture que le roi en fut un instant ébloui.

Mais, soudain, il songea que cette beauté, son bien à lui, sa propriété à lui, avait été morcelé et jeté en pâture à quiconque l'avait bien voulu ; et alors il poussa un cri rauque, et fou d'une folie sauvage, se jeta sur la reine qu'il saisit férocement à la gorge, comme s'il eût voulu l'étrangler, la renversa sur les dalles et, un genou sur la poitrine, il se baissa vers elle, son visage tout contre le sien, les yeux flamboyants de rage, les lèvres retroussées convulsivement sur des dents prêtes à mordre.

Et il demeura ainsi, quelques secondes, assez semblable au fauve accroupi sur sa proie avant de la déchirer, poussant des sons inarticulés, l'écrasant brutalement sous son poids, l'étouffant de ses doigts noués autour de son cou.

La pauvre femme crut que sa dernière heure était arrivée ; elle devint blême, un tremblement nerveux agita tous ses membres et ses paupières se fermèrent.

Alors, de peur de la tuer tout à fait, ce qui n'eût point fait le compte de sa vengeance jalouse, il se redressa d'un bond, s'arrachant avec effort de cette chair palpitante qu'il eût voulu voir saigner sous ses ongles.

— Mourir ainsi ! ricana-t-il sauvagement... allons... ce serait trop doux... allons ! relève-toi, ribaude !

Et comme Marguerite à demi-suffoquée, ne bougeait pas, le roi se baissa vers elle, la saisit par sa longue chevelure rousse et avec une force surhumaine, décuplée par sa fureur, il la souleva de terre.

La douleur rappela la reine à elle; péniblement, elle se mit sur pied, en étouffant un cri de douleur.

— Eh! quoi, fit-il railleusement, n'as-tu donc pas plus de courage que cela... il va t'en falloir cependant une forte dose pour assister au spectacle que je te réserve.

Elle le regarda avec des yeux épouvantés.

— Oui, ajouta-t-il, un spectacle qui réjouira ton cœur de mère et d'amante.

Marguerite sentit un frisson glacé la secouer jusqu'aux moelles; il lui sembla que son cœur se brisait dans sa poitrine; mais elle se raidit, et demanda à voix basse :

— Ah! Sire, que prétendez-vous donc?

— Te mener en place de Grève, où se va donner tout à l'heure une représentation du plus vif intérêt.

Elle poussa un sourd gémissement.

— Grâce! murmura-t-elle, grâce!

Il la saisit rudement aux poignets :

— Ecoutez, dit-il, vous allez assister à ce supplice à mes côtés— ce sera là votre dernier acte de souveraineté — si un cri, un geste vous échappe, pouvant trahir aux yeux du populaire le sentiment qui vous lie au condamné, si votre attitude peut faire comprendre quelle vengeance, moi, époux et roi outragé, je tire de vous, votre fils périra dans d'horribles supplices et c'est vous qui l'aurez voulu.

— Grâce! répéta-t-elle.

Le roi, se détournant d'elle, s'approcha de sa table et frappa sur un timbre.

— Messire de Salis, dit Loys au capitaine, veuillez faire royalement escorte à Madame la reine jusqu'en la salle de la tour Bombée où je vais la rejoindre.

Le sire de Salis remit alors l'épée au fourreau, enleva son chaperon et, tendant le poing à Marguerite, précédé de gardes, suivi de pages, se mit en marche à travers les longues galeries qu'éclairait le jour à peine naissant.

Derrière eux venait un long cortège de seigneurs de la cour, accompagnant le roi qui s'avançait fièrement, la main sur la garde

de son épée, la couronne en tête, vêtu superbement d'une robe de velours rouge, agrafée d'or, recouverte d'une cape doublée de petit gris.

Le cortège arriva dans la salle où siégeaient les seigneurs de la chambre rouge qui, la gorge étreinte par l'émotion, attendirent ce qui allait se passer.

— Or ça, Messires, dit le roi d'une voix sombre et lente, il me plaît que vous assistiez en ma compagnie au tenaillement de Gaulthier d'Aulnay, le traître et félon que l'on va tout à l'heure écorcher tout vif en place de Grève ; voilà pourquoi, je vous ai convoqués, afin que vous fassiez superbement escorte à la justice du roi.

Tout le monde s'inclina, sans songer à s'étonner outre mesure de ces paroles.

C'était assez la coutume, à cette époque, que les grands seigneurs et les grandes dames assistassent à ces représentations sanguinaires ; la civilisation n'avait pas encore affiné les sentiments ni les cœurs, et l'on regardait sans s'émouvoir couler le sang, déchiqueter les membres, rôtir les chairs.

Mais si l'on ne s'étonna pas, on frémit; car ce supplice empruntait un caractère d'horreur et de sauvagerie à la présence de la reine, condamnée à une torture plus épouvantable que le supplicié.

Mais le roi était le roi et il fallait obéir.

Pendant que cette scène se passait au palais, il s'en passait, au Grand-Chastelet, un autre d'un ordre tout différent.

Dès l'aube, une grande activité avait régné dans le donjon ; ce n'était que courses de geôliers à travers les couloirs sombres, mouvements de troupes, ordres, contre-ordres, imprécations, jurons.

Au milieu de la nuit, messire Le Testu, le digne gouverneur, avait reçu du comte de Salis un pli l'informant au nom de Louis X que le supplice de Gaulthier d'Aulnay était fixé au lendemain et qu'il eût à prendre toutes les mesures nécessaires pour remettre sain et sauf le prisonnier entre les mains des gens du roi.

Et le capitaine aux gardes avait ajouté, en une sorte de *post-*

scriptum, qu'il savait pertinemment qu'un complot était organisé pour soustraire Gaulthier à la justice royale, qu'il conseillait en conséquence à messire Le Testu de faire bonne garde, car s'il arrivait que ledit complot réussît, c'est sur le gouverneur que retomberait la colère de Louis X, colère qui se traduirait par la hart, précédée de quelque bon écorchement.

Comme l'on pense bien, la lecture de ce billet avait suffi pour glacer Le Testu jusqu'aux moelles, et comme la perspective du sort qui lui était réservé avait chassé le sommeil de ses paupières, il se leva incontinent, décidé à faire bonne garde jusqu'au moment où le prisonnier aurait franchi la grande porte du Chastelet.

Une chose cependant le rassurait quelque peu ; c'est que le comte de Salis en lui faisant tenir le parchemin susdit, lui avait envoyé une demi-compagnie de gardes écossaises, choisis par lui-même parmi les hommes d'élite de ses soldats et qu'il destinait à entourer le prisonnier et à lui faire un rempart impénétrable.

Par surcroît de précaution, messire Le Testu, au lieu de laisser ces braves se morfondre en dehors du donjon comme ils en avaient reçu la consigne, les avait introduits dans la cour du Chastelet afin qu'il puissent prendre plus tôt livraison du prisonnier à sa sortie du cachot.

Et il avait souri, le digne gouverneur, sentant la confiance renaître dans son cœur, à la vue de ces archers, immobiles dans leur armure, le casque en tête et la visière rabattue sur le visage, formidablement armés d'épées, de dagues et de masses.

Et il était si content, messire Le Testu, que pour récompenser ces braves de la satisfaction qu'ils lui causaient bien involontairement, il voulut leur faire apporter des brocs de vin.

Mais aussitôt, celui qui les commandait, une sorte de géant aux épaules athlétiques, à la poitrine énorme, aux cuisses colossales, tira à part le gouverneur :

— Permettez-moi, messire le gouverneur, lui dit-il à l'oreille, de vous remercier... mais il nous est impossible d'accepter.

Le Testu parut étonné.

— Nous avons reçu comme consigne de veiller et de faire bonne garde, et j'ai juré que cette consigne serait observée.

Le Testu s'inclina.

— Je suis trop soldat moi-même, répondit-il, pour ne pas respecter vos scrupules... mais au moins débarrassez-vous de ce harnais de guerre... vous ne pouvez demeurer jusqu'au jour, enfermé dans votre cuirasse, et le casque en tête.

Le géant étendit les mains en signe de protestation.

— Tel est cependant l'ordre du roi.

Nouvelle surprise du gouverneur qui dit :

— Relevez au moins la visière de vos casques... Vous respirerez plus librement.

— Impossible... le roi l'a défendu.

Le Testu fit un brusque haut-le-corps.

— Le roi ! exclama-t-il... mais que peut lui importer?

— Plus que vous ne pensez.

Et, passant son bras sous celui du gouverneur, le géant se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

— Je vais vous révéler un secret qui vous montrera quelle importance notre gracieux Sire attache à ce que Gaulthier d'Aulnay périsse aujourd'hui même en place de Grève.

— Parlez ! fit Le Testu dont la curiosité était allumée.

— Le roi n'a pas voulu confier à des soldats ordinaires la garde du prisonnier.

— Ah bah ! qui êtes-vous donc? demanda le gouverneur tout intrigué.

— Des seigneurs de sa cour en lesquels il a une confiance absolue et qu'il a suppliés d'endosser ces armures, en exigeant de nous le serment de nous faire tuer plutôt que de laisser évader Gaulthier d'Aulnay.

Messire le Testu n'en pouvait croire ses oreilles, il arrondissait ses yeux démesurément écarquillés, tandis que sa bouche s'ouvrait en accent circonflexe.

— Est-ce Dieu possible, murmura-t-il en joignant les mains.

Le géant se redressa et posant superbement la main sur la garde de son épée :



A genouillés dévotement sur la paille de sa geôle, les mains benoîtement croisées, les yeux baissés vers le sol, il écoutait. (Page 2123.)

— Me feriez-vous l'injure de douter de ma parole ? demanda-t-il avec hauteur.

Le gouverneur protesta humblement.

— C'est que, continua l'autre avec un accent terrible, nous sommes ici cinquante gentilshommes, tous friands de la lame,

et qui serions prêts à en découdre, s'il vous prenait fantaisie...

— Là!... là!... calmez-vous, fit Le Testu tout tremblant, je vous affirme que pas un instant, il n'est entré dans ma pauvre cervelle la pensée que vous pourriez ne pas me dire la vérité.

A travers la visière grillée de son casque, le géant laissa tomber sur le gouverneur un regard de mépris.

— J'ai cru devoir vous raconter cela, ajouta le géant d'un ton radouci, pour vous expliquer la raison qui nous faisait décliner vos offres aimables et aussi pour répondre à la question que vous vous êtes posée tout à l'heure en nous voyant arriver.

Le Testu regarda son interlocuteur avec surprise.

— Une question! répéta-t-il... je me suis posé une question?

Le géant lui posa familièrement la main sur l'épaule.

Mais bien que cet attouchement n'eût rien de brutal, le gouverneur fléchit sous le poids formidable de cette main.

— Allons! ricana le géant, allez-vous pas me faire croire que, v... un soldat...

Le Testu se redressa avec fierté.

— Que vous, un soldat, poursuivit l'autre, vous n'avez pas remarqué que notre troupe offrait un aspect singulier.

— Un aspect singulier! balbutia le gouverneur... mais je ne vois pas...

— Vous plaisantez, car il est impossible que cela ne vous ait pas de suite sauté aux yeux.

— Eh! quoi donc?

Le géant le prit par le bras et l'attira à quelques pas des gardes écossais.

— Voyons, franchement, avez-vous jamais vu des soldats aussi disproportionnés de taille?

Le Testu écarquilla ses yeux; puis tout à coup :

— C'est ma foi vrai... en voici un tout petit à côté de ce grand... tenez... là-bas... et puis ce maigre devant ce gros...

Et il éclata doucement de rire en murmurant :

— En effet... on voit bien que ce ne sont pas là des soldats.

— J'étais persuadé que vous l'aviez remarqué et comme cela

pouvait vous avoir paru étrange... à vous, homme de guerre... voilà pourquoi j'ai tenu à vous dire qui nous étions, mes compagnons et moi, bien que le secret nous ait été imposé par le roi :

— Soyez tranquille, fit Le Testu en plaçant un doigt sur sa bouche... je vous sais trop gré de cette confidence pour que vous ayez à redouter de ma part la moindre indiscrétion.

Et il ajouta :

— Songez-donc, ce que vous venez de me dire me rassérène l'âme entièrement, car vous autour dû prisonnier, nulle crainte que ses amis réussissent à l'enlever... ils se briseront contre la fleur de la noblesse française.

Et il s'éloigna, tout guilleret, en se frottant les mains, la poitrine soulagée d'un poids énorme.

Néanmoins, il résolut de prendre de son côté toutes les précautions nécessaires ; il fit mettre sous les armes la garnison entière du château, plaça lui-même les postes qu'il doubla, tripla le nombre des sentinelles, leur donna des consignes exceptionnelles et passa le reste de la nuit à faire ronde sur ronde pour tenir en éveil la vigilance de tous.

L'heure de nonnes n'était point encore sonnée, que tout était prêt pour le départ du prisonnier, tant était grande l'impatience du gouverneur d'en être débarrassé; et cependant une heure encore le séparait du moment qu'avait fixé le sire de Salis pour le départ du cortège.

Pendant ce temps, que faisait Gaulthier d'Aulnay ?

Agenouillé dévotement sur la paille de sa geôle, les mains benoîtement croisées, les yeux baissés vers le sol, il écoutait avec un empressement recueilli les sages exhortations qu'un moine cordelier, également agenouillé à ses côtés, lui adressait à voix basse.

De temps à autre, un murmure s'élevait dans lequel se distinguaient presque distinctement des paroles latines qui devaient être des prières ; puis le moine se signait pieusement, imité en cela par le prisonnier qui, d'autres fois encore, se frappait la poitrine donnant les marques évidentes d'un repentir profond.

Et les gardes, qui assistaient, muets et immobiles à cette

confession dernière, ne pouvaient s'empêcher de se communiquer du regard l'édification intérieure que leur procurait la vue de ce saint homme ramenant au Seigneur ce pêcheur endurci.

Et sans doute n'était-ce pas une mince besogne que celle confiée à ce pauvre moine? sans doute éprouvait-il quelque difficulté à arracher à Gaulthier la confession entière au bout de laquelle se trouvait l'absolution; sans doute aussi la nomenclature des crimes du condamné, était-elle fort longue, car plusieurs fois déjà, messire Le Testu s'était présenté à la porte de la geôle, demandant d'une voix discrète si le condamné était prêt à ouïr l'office des morts; le moine, d'un geste de la main, avait congédié le gouverneur.

Enfin, impatienté, de ces retards, et voyant s'avancer l'heure du départ, maître Le Testu déclara qu'il fallait ou abréger la confession, ou que le condamné partit pour la place de Grève sans avoir assisté à la messe.

Alors, le moine adressa encore quelques paroles à Gaulthier d'Aulnay, puis d'un geste large traça dans l'air le signe de croix final de l'absolution, sous lequel le jeune homme courba pieusement la tête.

Ensuite le moine se releva, et les mains enfoncées dans les larges manches de sa robe de bure, sous laquelle passaient ses pieds nus chaussés de sandales, la capuche rabattue jusqu'au menton, et le menton incliné sur la poitrine, le moine, disons-nous, s'écarta pour permettre aux archers de s'emparer du prisonnier.

Ils lui enlevèrent ses vêtements de cavalier et lui passèrent une longue chemise blanche; puis lui ramenant les mains en avant, ils les attachèrent solidement au moyen d'une corde dont l'autre extrémité était nouée à ses chevilles, laissant à ses jambes un jeu suffisant pour marcher à petits pas.

Il semblait que pendant que l'on procédait à cette toilette sommaire, un frémissement agitât tout le corps du moine; ses mains avaient quitté leur position première, et se crispaient sur un énorme crucifix d'argent attaché à sa ceinture par une cordelière.

Enfin, précédé et suivi d'un garde, l'épée nue, Gaulthier s'engagea dans l'étroit escalier qui tire-bouchonnant dans la muraille épaisse, conduisait des souterrains à la chapelle.

Pour se conformer aux us et coutumes de l'époque, le condamné eut dû passer au pied de l'autel au moins douze heures avant son supplice; mais, d'une part, la décision du roi avait été prise trop hâtivement; d'un autre côté, messire Le Testu préférait voir son prisonnier dans sa geôle, où il était en sûreté absolue, que dans cette chapelle qui, par sa disposition, se prêtait plus à une surprise.

Il avait été décidé, en conséquence, que Gaulthier d'Aulnay, après avoir reçu l'absolution, assisterait purement et simplement, avant son départ pour la place de Grève, à l'office des trépassés.

Comme il s'en fallait de quelques minutes que le premier coup de dix heures sonnât, Le Testu s'approcha de l'officiant et lui murmura quelques mots à voix basse; la moitié des prières fut escamotée, ce dont ni le condamné ni son confesseur ne parurent s'apercevoir. Du moins, s'ils s'en aperçurent, ils n'en manifestèrent aucun étonnement et demeurèrent, tout le temps que dura l'office, agenouillés dévotement, les mains jointes, les lèvres balbutiantes.

Enfin, la cloche tinta; Le Testu tira son épée, et, faisant signe aux archers, qui enveloppèrent Gaulthier d'Aulnay et le moine cordelier, le cortège sortit de la chapelle.

Le moine marchait posément, la tête baissée, soutenant d'une main le bras du condamné, dont les liens entravaient l'allure, de l'autre main il soulevait son grand crucifix d'argent, semblant donner comme exemple à celui qui allait mourir pour expier ses crimes, celui qui était mort pour expier les crimes de l'humanité.

Quand on arriva dans la cour où, formant une haie d'acier, était rangée la demi-compagnie de soldats envoyée par le comte de Salis, le moine releva un peu la tête, et, sous son capuchon, ses yeux noirs inspectèrent rapidement les gardes; puis le capuchon s'abaissa, et le cordelier reprit son impassibilité première.

— Ce sont eux! murmura-t-il tout bas à l'oreille de Gaulthier.

Celui-ci tressaillit et promena ses regards sur l'escorte formi-

dablement armée qui, sur un signe de son chef, s'était resserrée autour de lui, l'entourant d'une barrière d'épées et de masses d'arme qui semblait impossible à franchir.

En ce moment, le géant, qui servait de chef à l'escorte, s'approcha de Le Testu.

— Messire le gouverneur, me voici prêt, s'il vous plaît, à prendre livraison de votre prisonnier.

Le visage du bon Le Testu rayonnait, encore cinq minutes, et ses épaules seraient soulagées du lourd fardeau de responsabilité qui l'écrasait.

— S'il me plaît, exclama-t-il, ah! Messire! en pouvez-vous douter? C'est-à-dire que vous me retirez du cou la corde qui menaçait de m'étrangler.

Sans répondre, le colosse tira son épée, et aussitôt le cortège se mit en marche, défilant au milieu des gardes du Grand-Chastelet, rangés de chaque côté de la cour, pour faire honneur au condamné et à son escorte.

Quand la porte se fut refermée sur le dernier des singuliers soldats à la garde desquels il venait de remettre son dangereux prisonnier, maître Le Testu poussa un profond soupir de soulagement.

Les amis de Gaulthier d'Aulnay pouvaient bien maintenant agir à leur guise et faire les cinq cent mille coups, peu lui importait à lui; il avait accompli son devoir jusqu'au bout... Aux autres à faire le leur..

Sur cette réflexion consolante, le gouverneur pivota légèrement sur lui-même, et d'un pas allègre se dirigea vers son logis, où l'attendait un repas plantureux, cuit à point et servi bouillant.

Il connaissait en effet l'exactitude scrupuleuse du roi en matière de supplice et il savait, qu'à moins d'événements extraordinaires, le cortège partirait du Chastelet à la dixième heure, il n'avait donc pas hésité à faire patienter son estomac une heure de plus et avait donné des ordres en conséquence.

Comme le dernier coup de la dixième heure sonnait encore, Gaulthier d'Aulnay sortait du Grand-Chastelet et le maître queux

du gouverneur servait sur la table un rôt fumant et odorant qui fut aussitôt attaque et dépecé.

Pendant que le digne Le Testu se livrait ainsi à ses plaisirs gastronomiques, le cortège s'avançait lentement entre une haie d'archers bourguignons derrière laquelle se pressait une foule grouillante avide de voir ce fameux criminel, cet ancien favori du roi auquel était réservé un supplice si exceptionnellement épouvantable.

Sur son passage des cris éclataient, des battements de mains, des huées, des sifflets et aussi des plaintes, des applaudissements.

Gaulthier, alors, releva la tête et promena fièrement ses regards de droite et de gauche pour bien faire voir de quel visage calme et tranquille il marchait à la mort. Et vraiment c'était pitié que de voir ce beau jeune homme que chaque pas rapprochait du supplice et dont les bourreaux allaient, tout à l'heure, briser les membres, tenailler les chairs et les arracher lambeaux par lambeaux.

Le moine cordelier, lui aussi, parut sortir de son impassibilité, il avait imperceptiblement soulevé un coin de son capuchon et il lançait de tous côtés sur la foule un regard perçant.

Il était, avons-nous dit plus haut, ainsi que le condamné, entouré par les gardes écossais envoyés par le sire de Salis ; à côté de lui, marchait silencieusement, l'arme au poing, comme tous ses camarades, un soldat de petite taille, mince, fluet, qu'on eût certainement pris plutôt pour un enfant que pour un guerrier, et sans doute, était-il intéressé fort par le spectacle de toutes ces têtes qui, semblables aux flots de la mer, ondulaient et moutonnaient autour du cortège; car il tournait sans cesse son visage de droite et de gauche, comme s'il cherchait quelque chose qu'il n'apercevait pas.

Insensiblement, dans sa marche, il s'était rapproché du moine cordelier dont maintenant il heurtait le coude à chaque pas.

— Dites donc, capitaine, murmura le garde, je ne les vois pas...

Le moine répondit :

— Ventredieu ! penses-tu que je ne m'en aperçois pas... mais que signifie cela?

Le garde eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Le sais-je ? répliqua-t-il.

— Où donc est Jehan ? poursuivit le moine.

— En tête, à côté de Gargouslier... mais qu'allez-vous faire?

— Tu me le demandes... nous ferons ce qui a été décidé.

— Mais c'est folie.

— Puisse-je laisser mourir Gaulthier? demanda le moine d'une voix tremblante.

— Eh bien ! nous mourrons avec vous... foi de Franc-Picard, riposta le garde mince et fluet... car, c'est la mort qui nous attend... si les escholiers ne viennent pas à notre secours.

Et du geste il désigna toute une confrérie de pénitents blancs et noirs qui marchaient sur deux rangs, à leur droite et à leur gauche, en ajoutant :

— Je ne sais pourquoi, mais ces cagoules me paraissent cacher autre chose que des visages de moines...

Le cordelier ne répondit pas.

On était arrivé à la place Notre-Dame ; là, le cortège s'arrêta pour donner le temps au condamné de faire amende honorable, puis cette cérémonie accomplie, on se remit en marche, suivant précisément le même itinéraire qu'avait suivi déjà, quelques mois auparavant, ce même Gaulthier d'Aulnay, alors que Lyonnet de Bournonville l'envoyait au supplice.

Le cordelier, quand le cortège repartit, remarqua que le garde son voisin n'était plus le même et il tressaillit en entendant une voix lui murmurer à l'oreille :

— Buridan, m'entends-tu bien?

— C'est toi, Jehan ? répliqua-t-il.

— Oui, c'est moi... Frand-Picard vient de me narrer tes inquiétudes et j'ai réussi à me glisser auprès de toi pour te rassurer.

— Toutes les dispositions sont prises, n'est-ce pas?

— En doutes-tu?... les postes et les sentinelles sont tous cernés par les escholiers qui, au premier signal, doivent les égorger et accourir ici nous prêter main-forte.



En ce moment Landry, qui remontait de la cave, les bras chargés de brocs écumants, s'approcha. (Page 2136.)

Un soupir formidable s'échappa de la poitrine du cordelier.

— Tu me rends la vie, murmura-t-il.

Puis se tournant vers le condamné, il se pencha vers lui, comme pour lui adresser des consolations et, tout bas, il lui dit :

— Attention, Gaulthier! le moment approche.

Le cortège s'engageait dans la rue des Marmousets, si étroite que les pénitents durent se diviser par moitié; les uns en tête, les autres en queue, pour permettre aux archers de demeurer groupés autour du condamné.

Tout à coup, le moine cordelier poussa un cri sauvage et tirant de son crucifix d'argent un poignard qui s'y trouvait caché, se jeta sur Gaulthier et se mit à trancher ses liens.

En même temps, tous les gardes se précipitèrent au pas de course, entraînant Buridan et Gaulthier.

Mais alors, les pénitents qui se trouvaient en tête du cortège, firent volte-face et jetant les cierges allumés qu'ils tenaient à la main, ils rabattirent leurs cagoules, arrachèrent leurs robes et se montrèrent soudain en costumes de truands, armés de coutelas et d'épées.

Les pénitents qui marchaient derrière, firent comme leurs camarades, si bien que Buridan et ses complices se trouvèrent enfermés, de droite et de gauche entre de hautes maisons, en avant et en arrière, dans un cercle de fer.

— A moi! à moi! le pays latin! cria Buridan d'une voix de stentor.

Dans la foule quelques voix isolées lui répondirent; mais ce fut tout.

— Jehan! Jehan! appela le capitaine d'une voix désespérée, nous sommes trahis... les escholiers ne viennent pas.

— S'ils ne viennent pas, c'est qu'ils sont morts, répliqua le docteur ès Sorbonne... il ne nous reste qu'à faire comme eux.

Ce disant, il manœuvrait formidablement une grande épée qui fauchait autour de lui les truands comme des épis mûrs.

Cependant, les rangs des faux pénitents s'éclaircissaient à vue-d'œil; un dernier effort et la fuite en avant était possible.

— Courage! Gaulthier! cria Buridan à son fils qui bataillait à ses côtés, courage! nous sommes sauvés.

Comme il disait ces mots, un homme se glissant jusqu'à lui; lui porta dans le dos un formidable coup de dague en criant:

— A toi, Buridan du diable... emporte en enfer le souvenir de Maheu.

Mais, à la stupéfaction de l'archer, l'arme se brisa sur la robe de bure du moine qui recouvrait une cotte de mailles en acier.

Mahen poussa un cri de rage; il était désarmé et à la merci de son ennemi.

Celui-ci se retourna, et reconnaissant son adversaire:

— Ah! traître, grommela-t-il, tu vas mourir.

— Je ne ferai que te précéder de peu, ricana Mahen... mais avant que tu me tues, sache que c'est moi qui t'ai vendu, sache que...

L'épée de Buridan s'enfonçant tout entière dans la gorge du misérable, coupa sa phrase en deux; il tomba les yeux grands ouverts, la bouche tordue dans une dernière menace.

— En avant! en avant! cria le capitaine en s'élançant, suivi de Gaulthier et de quelques uns dans la rue que l'on avait débarassée des truands à grands coups d'épée et de masse d'armes.

Mais, soudain, là-bas à l'extrémité de la rue, apparurent, rangés en bon ordre, des cavaliers tout bardés de fer, et dont les armures étincelaient aux rayons du soleil.

Buridan laissa échapper un hurlement de rage, et comme pour y répondre, le chef des cavaliers leva son épée, et toute la masse s'ébranla dans un grand bruit d'acier faisant trembler le sol sous les fers des chevaux.

Et comme une avalanche, la masse arriva sur Buridan et ses amis que pressaient par derrière les gens du roi arrivés en tumulte.

Le sire de Salis se précipita sur Buridan, et dressant en l'air sa formidable épée, l'abattit rapide comme l'éclair; mais Tanneguy avait vu le coup, et s'était jeté au-devant; il tomba la tête fracassée, en jetant sur son maître un dernier regard d'adieu; au même temps Jehan et Orly avaient tiré Buridan à eux, se frayant à grands coups d'épée un passage au travers de la foule.

— Gaulthier! Gaulthier! s'écria désespérément le capitaine en s'apercevant tout à coup que le jeune homme ne les avait point suivis.

Ils se regardèrent atterés; Gaulthier blessé peut-être, avait été repris par les gens du roi.

— Laissez-moi! laissez-moi! hurla Buridan... je veux retourner là-bas... je veux le délivrer ou mourir avec lui.

Jehan de Sarcelles le saisit par le bras.

— Tenter maintenant de délivrer Gaulthier, dit-il, serait une folie inutile... quant à mourir... ce n'est point l'heure encore... Si tu veux donner ta vie qu'elle serve au moins à venger ton fils.

Buridan se tordait les mains de désespoir.

— Et cette mort! balbutia-t-il, cette mort hideuse... ces tortures effroyables... ah! que ne l'ai-je poignardé de mes propres mains... du moins lui aurais-je épargné..

Et il jeta autour de lui des regards terribles.

— Capitaine, dit tout à coup Franc-Picard, voulez-vous vraiment faire que le bourreau n'ait plus à mutiler qu'un cadavre? voulez-vous vraiment donner à Gaulthier une mort prompte et exempte de toutes les atrocités qu'on lui ménage?

Le capitaine saisit les mains du jeune homme.

— Parle, dit-il, que projettes-tu?...

Franc-Picard montra son arbalète.

Buridan poussa un cri terrible.

— Oui, dit-il, c'est cela... qu'au moins, il ne souffre pas... viens.

Et, suivi de l'escholier il s'élança par les rues, comme un fou.

Ils avaient pris un chemin détourné qui, leur faisant éviter la foule, les mena rapidement à la place de Grève.

Tout un côté de la place était occupé par une haute estrade recouverte de velours rouge passementé d'or; au milieu de l'estrade, sous un dais, le roi était assis ayant à sa droite la reine, et tout autour d'eux, les seigneurs et dames de la cour, se pressaient, attendant avec avidité le spectacle émouvant auquel il leur était donné d'assister.

A la vue de Marguerite qu'il pressentit plutôt qu'il ne la reconnut, Buridan jeta un cri terrible.

— Ah! l'infâme! gronda-t-il, elle a racheté sa vie par cette horrible bassesse... et pour plaire à son époux elle vient assister au supplice de son fils... Ah! l'infâme!... l'infâme!... Et lui, le

malheureux!... quelle torture plus terrible encore que celle que lui ménage le bourreau.

Et lançant dans la direction de l'estrade royale son poing menaçant.

— Franc-Picard, dit-il, c'est-elle qu'il faut frapper... c'est-elle qui...

L'escholier lui coupa la parole.

— Messire, dit-il... je ne pourrai envoyer qu'un virolet... si je frappe la reine, Gaulthier mourra déchiré par les tenailles des bourreaux... La vengeance, vous avez le temps devant vous pour l'exécuter... tandis que pour arracher votre fils aux mains de Caboche, vous n'avez plus que quelques minutes.

— Va donc, gronda Buridan, et vise juste.

Malheureusement, il leur était impossible d'approcher, et encore moins d'atteindre un endroit quelconque, d'où ils pussent voir l'échafaud.

Tout à coup, Franc-Picard vit à quelques pas devant lui, un homme d'une haute stature, dont la tête émergeait de l'océan de crânes qui l'entourait, comme un chêne qui se dresse au-dessus de jeunes futaies.

L'escholier fit entendre un petit sifflement.

L'homme se retourna, c'était Gargouslier, qui s'était échappé de la bagarre, contusionné et couvert de sang, mais point grièvement atteint; il était venu là, entraîné par la foule, et faut-il le dire, par ses instincts sanguinaires qui ne l'avaient jamais abandonné et qui le poussaient à assister à ces spectacles horribles dont, autrefois, le peuple était fort friand.

En reconnaissant le jeune escholier, le géant fendit la foule qui se pressait autour de lui.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il.

— Prends-moi, répondit l'escholier et dresse-moi sur tes épaules en me maintenant solidement.

— Tu veux donc voir, toi aussi? fit Gargouslier tout surpris.

— Oui, répliqua le jeune homme.

Le colosse le saisit sous les bras et, aussi facilement qu'une plume, l'enleva du sol.

Franc-Picard se mit à califourchon sur les épaules de Gargouslier et une fois bien installé, regarda devant lui.

Sur l'échafaud qui se dressait à une trentaine de mètres, les bourreaux venaient de délier Gaulthier d'Aulnay et s'apprêtaient à le saisir pour le lier sur le chevalet de torture, lorsque Franc-Picard poussa un de ces hurlements prolongés qui avaient servi de cri de ralliement à Buridan et à ses compagnons, lorsqu'ils avaient eu besoin de livrer bataille.

Le condamné reconnut ce cri et se retourna aussitôt vers l'endroit d'où il était parti.

Il reconnut Franc-Picard et lui fit de la main un dernier adieu.

Alors, le jeune escholier lui montra l'arbalète qu'il tenait, toute bandée à la main.

Gaulthier comprit-il ou bien voulut-il adresser au ciel une dernière prière? il leva les bras, découvrant ainsi sa poitrine, offrant à Franc-Picard une cible facile.

Rapide comme l'éclair, l'escholier abaissa son arme, ajusta quelques secondes et pressa la détente.

Le trait partit en sifflant et Gaulthier tomba entre les bras des bourreaux, frappé en plein cœur.

Franc-Picard se laissa alors glisser le long de Gargouslier et tous deux se perdirent dans la foule.

Mais la justice du roi devait suivre son cours, il avait été dit que le sire Gaulthier d'Aulnay serait écorché, roué et pendu.

Maître Caboche, sans prévenir personne, de ce qui venait de se passer, étendit le cadavre sur la roue et accomplit jusqu'au bout sa sinistre besogne.

CHAPITRE CIX

De ce qui se passa dans la petite tourelle du logis de Nesle, vingt ans après les premières amours de Lyonnet de Bournonville et de Marguerite de Bourgogne.

Bien que le couvre-feu fut sonné depuis longtemps, un passant attardé qui eût appliqué son œil curieux aux fentes des volets qui fermaient la devanture du *Chat-qui-Pesche* eût pu constater que l'intérieur du cabaret était encore éclairé.

Et non seulement les cires y brûlaient en plus grand nombre que d'habitude, mais encore une grande table toute dressée au milieu de la salle et couverte de brocs de vins et de plats indiquaient que l'on se préoccupait peu d'observer les ordonnances royales relativement au couvre-feu.

Landry, le ventre ceint d'un beau tablier blanc, vaquait, affairé, par le cabaret, aidé par dame Julienne et demoiselle Alix.

Orly et Jehan de Sarcelles, assis en un coin, causaient avec Franc-Picard et Gargouslier.

— Ainsi donc, disait le docteur ès Sorbonne en s'adressant à l'escholier de Clermont, tu n'as aucune idée de ce qu'est devenu Buridan ?

— Non, lorsque après avoir vu tomber ce pauvre Gaulthier, je me suis laissé glisser en bas des épaules de Gargouslier, le capitaine avait disparu.

— Et, dit Orly à Jehan, vous n'avez aucune idée de ce qu'il médite.

Le docteur haussa les épaules :

— Je vous le répète, le billet que j'ai reçu de lui dans la journée me donne rendez-vous ici, ce soir, à l'heure de nonnes et me prie de convoquer ses amis... je n'en sais pas plus.

— C'est comme ce repas que Landry a reçu ordre de préparer, fit Gargouslier, vous avouerez que c'est là une singulière idée...

— Le fait est que je m'explique mal qu'il ait le cœur à vider des gobelets après l'épouvantable drame de la matinée, ajouta Franc-Picard.

En ce moment Landry qui remontait de la cave, les bras chargés de brocs écumants, s'approcha :

— A propos, fit-il, vous savez que le logis d'en face est habité.

Il y eut un mouvement de curiosité dans le groupe des causeurs.

— Le logis d'en face! exclama Orly... mais je vois guère que la Tour de Nesle... car l'autre rive de la Seine est complètement déserte.

— Aussi est-ce bien du logis de Nesle que je parle, continua le patron du *Chat-qui-Pesche*.

Les figures devinrent graves aussitôt.

— Explique-toi, fit Jehan de Sarcelles d'une voix brève.

— Je ne puis vous en dire plus que je n'en sais, répliqua le cabaretier... toute la journée, à travers ma verrière, j'ai aperçu sur le bord de la Seine un mouvement inaccoutumé... des gardes écossais forment aux environs une ligne serrée de sentinelles, puis, j'ai aperçu de nombreux courriers à cheval entrer et sortir... enfin, aussitôt la tombée de la nuit j'ai vu les fenêtres s'allumer... preuve qu'il y a un habitant à la Tour.

— Peut-être quelque prince étranger auquel le roi donne hospitalité en son hostellerie, fit Gargouslier.

Jehan de Sarcelles avait le front soucieux.

Cependant Franc-Picard qui s'était curieusement approché de la verrière, s'écria :

— Mais je ne vois rien... la Tour est sombre et sinistre comme à son ordinaire.

— En effet, murmura Orly, qui avait rejoint le jouvenceau... Tu as dû te tromper, compère Landry.

— Et cette petite lumière qui brille là-haut, au sommet de la tourelle... la comptez-vous pour rien ?... murmura Gargouslier.

Et Landry lui souffla à l'oreille.

— C'est comme autrefois.



Julienne et Alix, le cœur pris d'inquiétude, s'agenouillèrent sur les dalles.
(Page 2143.)

Le visage du colosse devint blême, et ses mâchoires s'entrechoquèrent.

— Voilà qui est singulier, pensa Jehan.

Puis tous retournèrent s'asseoir ; mais les esprits étaient préoccupés et les mains, même celles de Gargouslier ne soulevaient

que machinalement jusqu'aux lèvres, les gobelets remplis de vin.

— Et dire, fit tout à coup Jehan en assénant sur la table un formidable coup de poing, que c'est ce maudit Maheu qui est cause de la mort de ce pauvre Gaulthier.

— Comment cela? dit Orly.

— Dame! c'est lui qui nous a trahi, riposta France-Picard... ou du moins il s'en est vanté, avant de recevoir du capitaine ce coup d'épée qui lui a si bien traversé la gorge.

— Mais trahis ou non, observa Gargouslier, nous serions arrivés quand même... si les gens du pays latin avaient tenu leur promesse.

— Eh! par saint Treignant d'Ecosse! s'écria Jehan de Sarcelles, les pauvres diables en étaient bien empêchés.

— Bast! ne devaient-ils pas, après avoir égorgé les gens du roi, accourir vers nous!...

— Certes... mais pour cela, il eût fallu qu'ils pussent exécuter les ordres reçues.

— Cependant, fit Orly un peu railleur, cela leur était facile... Chaque poste d'archers n'était-il pas entouré d'un nombre double d'escholiers.

— Cela est vrai... mais ce que vous ne savez pas et ce que j'ai appris depuis, c'est que, à leur tour, les escholiers étaient cernés, enveloppés, mis hors d'état d'agir par un nombre double de truands de la butte Montorgueil... si bien que là où dix escholiers entouraient cinq archers, vingt truands paralysaient les mouvements de nos amis...

— Les bandits! exclama Gargouslier d'une voix terrible, et c'est ce Maheu du diable!...

Jehan de Sarcelles haussa philosophiquement les épaules.

— La butte Montorgueil avait à venger la mort de son chef, tué par Buridan, et le manquement de parole dont le pays latin s'était rendu coupable vis-à-vis d'elle... Ce qui est arrivé devait arriver...

Une cloche tinta au loin.

— Voici neuf heures, dit Franc-Picard.

— Buridan ne tardera pas à arriver, répliqua Orly.

Comme il achevait ces mots, on heurta à la porte.

— C'est lui, dit Landry en allant ouvrir... je reconnais le signal.

C'était en effet Buridan, vêtu en capitaine d'aventure, avec ses haut-de-chausses de cuir fauve, auxquels s'adaptaient de fortes poulaines armées d'énormes éperons d'acier; dépassant le long manteau brun qui l'enveloppait de la tête aux pieds, la pointe d'une longue épée brillait, et sur sa tête, un chaperon d'allure militaire, orné d'une grande plume rouge, complétait ce costume que tant de fois il avait dû changer contre des déguisements divers.

D'un pas ferme. il s'avança au milieu du cabaret, les mains tendues vers ceux qui l'attendaient.

— Bonjour, mes amis, dit-il d'une voix grave, bonjour... et merci d'être venus.

Ce disant, il enleva son chaperon qu'il tendit à Landry.

Franc-Picard put à peine retenir un cri de surprise; les cheveux de Buridan, noirs encore le matin, étaient complètement gris et son visage, sur lequel donnait en plein la lumière d'une torche, était celui d'un vieillard.

Le capitaine s'aperçut de l'étonnement de l'escholier; il hocha tristement la tête et lui posant amicalement la main sur l'épaule, lui dit avec un accent navré :

— Ma vie est brisée, vois-tu, mon enfant... Dieu m'a frappé cruellement... peut-être a-t-il eu raison... j'avais consacré ma vie à la vengeance... le trait que j'avais préparé pour les autres, s'est retourné contre moi...

Et il ajouta. en se couvrant le visage de ses deux mains :

— Mon Gaulthier!... mon fils!...

— Buridan! firent ensemble Jehan et Orly d'une voix suppliante.

Il se raidit et murmura :

— Oui!... oui!... vous avez raison... ce n'est point le moment de pleurer... d'ici que Dieu me rappelle à lui, j'ai le temps de

verser des larmes... il me faut encore de l'énergie pour ce qui me reste à faire... j'en aurai!

Ce disant, il dégrafait son manteau et il apparut, le buste étincelant d'une cotte de mailles d'acier passée par-dessus une jaquette en peau de daim; un gorgeret de fer enserrait son cou, et à son flanc, à côté de sa grande épée, pendait une longue et forte dague.

— Quel est cet équipement? demanda Jehan de Sarcelles tout surpris.

— Nous quittes-tu donc? ajouta Orly.

Buridan les regarda un moment d'un œil attendri.

— Oui! mes amis, dit-il, oui, je vous quitte et c'est un repas d'adieu que j'ai prié ce brave Landry de nous préparer pour que nous puissions, une fois encore, heurter nos gobelets dans un élan d'amitié...

— Tu pars, fit le docteur ès Sorbonne en l'observant attentivement; et où vas-tu?

— Ce costume ne vous le dit-il pas assez? maître Jehan! dit Landry.

Et le cabaretier ajouta.

— Mais vous ne partirez point seul, capitaine... le vieux Landry est toujours là, pas encore si abîmé par l'âge qu'il ne puisse faire, à votre suite, quelques chevauchées de par le monde.

— Merci! mon brave Landry, merci, répliqua Buridan en serrant la main du cabaretier, mais là où je vais, il ne saurait être question de chevauchées, d'écuyers ni de combats.

— Par saint Treignan! exclama Jehan de Sarcelles, que signifie ce mystère?

— Je pars en Italie.

— Qu'y vas-tu faire?... je ne sache point qu'il y ait là-bas, ni coups à donner ni coups à recevoir.

— Aussi bien, répondit tristement Buridan, n'est-ce point dans ce but que je m'y rends... loin de là... mais dans ma course aventureuse à travers le monde, je me suis arrêté quelques jours, non

loin de Rome, en un couvent de franciscains, où j'ai fait un vœu...

— Lequel? demanda Orly, qui pressentait ce qu'allait dire son ami.

— J'ai fait vœu, si jamais quelque grand malheur venait à me frapper, et si je réussissais à tirer de celui qui l'aurait occasionné une vengeance éclatante, de me venir enfermer dans ce couvent pour le restant de mes jours...

Un moment tous le regardèrent en silence.

— Ce que je ne comprends pas, dit enfin Landry, c'est qu'il vous faille semblable équipage pour devenir moine... Vous eussiez mieux fait de conserver la robe de bure que vous portiez ce matin.

Le capitaine fit peser sur le cabaretier un regard sévère.

— J'ai parlé de deux choses, répondit-il, deux choses indispensables pour que je remplisse le vœu fait par moi. De ces deux choses, une seulement est arrivée... La mort de Gaulthier m'a brisé le cœur...

Et, comme il se taisait, Franc-Picard s'écria :

— Reste la vengeance à tirer de celui qui a causé la mort de votre fils.

— Cet enfant me comprend, dit Buridan d'une voix grave.

— Mais Maheu est mort de ta main, observa Jehan de Sarcelles.

Le capitaine haussa les épaules.

— Que parles-tu de Maheu ! grommela-t-il, et que m'importe cet homme.

Il se croisa les bras sur la poitrine, et regardant Jehan d'un air terrible :

— Comment, toi, fit-il, toi, mon ami, mon confident, toi qui sais quel a été le but de toute ma vie..., toi qui connais le démon qui a empoisonné mon existence, que j'ai cherché à fuir, mais en vain, et que j'ai emporté, accroché à mon flanc, dans ma course à travers le monde, tu ne devines pas quel doit être mon dernier acte avant que je m'enferme vivant dans ce tombeau que l'on

nomme un couvent..., tu ne devines pas sur quelle tête retombe tout le sang de Gaulthier?

Il avait dit cela d'une voix terrible, éclatante, qui fit frémir tous les assistants.

— Veux-tu donc parler de la reine? murmura Orly.

Buridan le saisit par le bras, et, les dents serrées :

— Oui, grommela-t-il, c'est à la reine adultère et incestueuse, c'est à la mère criminelle que je veux aller demander compte de l'horrible trépas de mon fils. Non contente de l'avoir poussé au supplice..., elle a eu l'infamie de se repaître du spectacle horrible de ses chairs pantelantes, de ses membres brisés, arrachés!... Et cela pour apaiser son époux et sauver sa vie... Mais, si l'autre a pardonné, moi je ne pardonne pas... Si l'autre a oublié, moi je n'oublie pas, et si Dieu, dans l'infinité de ses vues et l'immensité de sa miséricorde, épargne ce monstre pour lui laisser le temps du repentir, moi, je m'érige en justicier!

Il se tut, et pendant quelques instants, un silence de plomb pesa sur les assistants.

— Justicier! répéta d'une voix grave Jehan de Sarcelles, et que comptes-tu faire?

Sans mot dire, Buridan l'entraîna vers la verrière et lui montra de la main la masse sombre qui se dressait sur la rive opposée du fleuve.

— La Tour de Nesle! murmura Jehan, eh bien!

— Eh bien! dit d'une voix sourde Buridan, c'est-là, dans cette petite chambre dont tu vois la fenêtre éclairée, qu'il y a vingt ans, le page Lyonnet de Bournonville a donné à Marguerite de Bourgogne son premier baiser d'amour... c'est là que le capitaine Buridan veut venger la mort de Gaulthier d'Aulnay.

— Que veux-tu dire? demanda Jehan tout surpris.

— Je veux dire que le roi Louis le dixième, qui est un raffiné en matière de cruauté, a fait aujourd'hui même, pour le restant de ses jours, enfermer sa noble épouse en cette Tour de Nesle où tant de crimes se seront accomplis, espérant que les fantômes de toutes ses victimes viendront l'y visiter et peupleront sa solitude... je veux dire que tout à l'heure, je vais m'introduire là,

et que... seul avec elle, j'aurai l'explication dernière qui terminera notre vie à l'un et à l'autre.

— Malheureux! s'écria le docteur ès Sorbonne, quel horrible dessein...

— Sur moi doit se fermer la porte du couvent... sur elle la pierre du tombeau.

Jehan jeta un cri d'effroi.

— Un crime! dit-il.

— Un acte de justice répliqua froidement Buridan.

Puis se tournant vers Gargouslier.

— As-tu apporté ce que je t'ai dit?

— Oui, Messire, répondit le colosse en tirant de son surcot une clef qu'il tendit au capitaine... peut-être bien est-elle rouillée, depuis le temps qu'elle n'a servi.

Buridan s'adressa alors à Landry.

— Les barques sont prêtes? fit-il.

— Oui, Messire, toutes les deux amarrées dans les roseaux, ainsi que vous me l'aviez recommandé.

— En route donc! fit Buridan après avoir, une dernière fois, heurté son gobelet contre celui de ses compagnons.

Tous sortirent à sa suite, descendirent sur la berge, et quelques instants après, les barques poussées par des rames vigoureusement maniées, gagnaient le milieu du fleuve.

A peine le cabaret fut-il vide, que Julienne et Alix, le cœur pris d'inquiétude, s'agenouillèrent sur les dalles, et les mains jointes, dans une angoisse inexprimable, se mirent à prier avec ferveur et, en ce moment même, le glas funèbre de Saint-Germain-l'Auxerrois commença à tinter, lugubrement, lentement, annonçant le commencement d'une agonie, et demandant aux vivants des prières pour celui allait trépasser.

Et les deux femmes tressaillirent, saisies du même pressentiment sinistre; les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois semblaient sonner pour ceux qui se rendaient en Tour de Nesle.

Les barques venaient d'atterrir et Buridan venait de sauter à terre, à côté de Jehan, lorsque l'écho affaibli du glas, traversant le brouillard qui flottait sur la rivière, arriva jusqu'à lui.

Le docteur ès Sorbonne le vit tressaillir en même temps qu'il l'entendit murmurer :

— C'est un encouragement du ciel... Dieu même est avec moi.

La berge était sombre et déserte, aux environs tout était silencieux et semblait dormir.

D'un pas ferme le capitaine se dirigea vers la petite porte qui était percée dans le pied de la Tour, face à la Seine.

— Ami, lui dit Jehan de Sarcelles, avant de poursuivre cette aventure, as-tu bien sondé ta conscience, es-tu bien certain qu'en croyant faire justice, tu...

— Tais-toi, fit brusquement Buridan, ma résolution est bien prise et rien ne m'en pourrait faire changer... si ce que je vais faire est un crime, j'ai toute ma vie pour en demander pardon à Dieu... mais, vois-tu, si je la laissais vivre, il n'y aurait pour moi aucun repos possible... et les méditations du cloître ont besoin d'une parfaite quiétude d'âme.

— Maître, maître, fit Landry d'une voix suppliante, laissez-moi tout au moins vous accompagner.

— Merci, mon brave Landry, merci de cette dernière marque de dévouement... mais je n'ai pas besoin de toi.

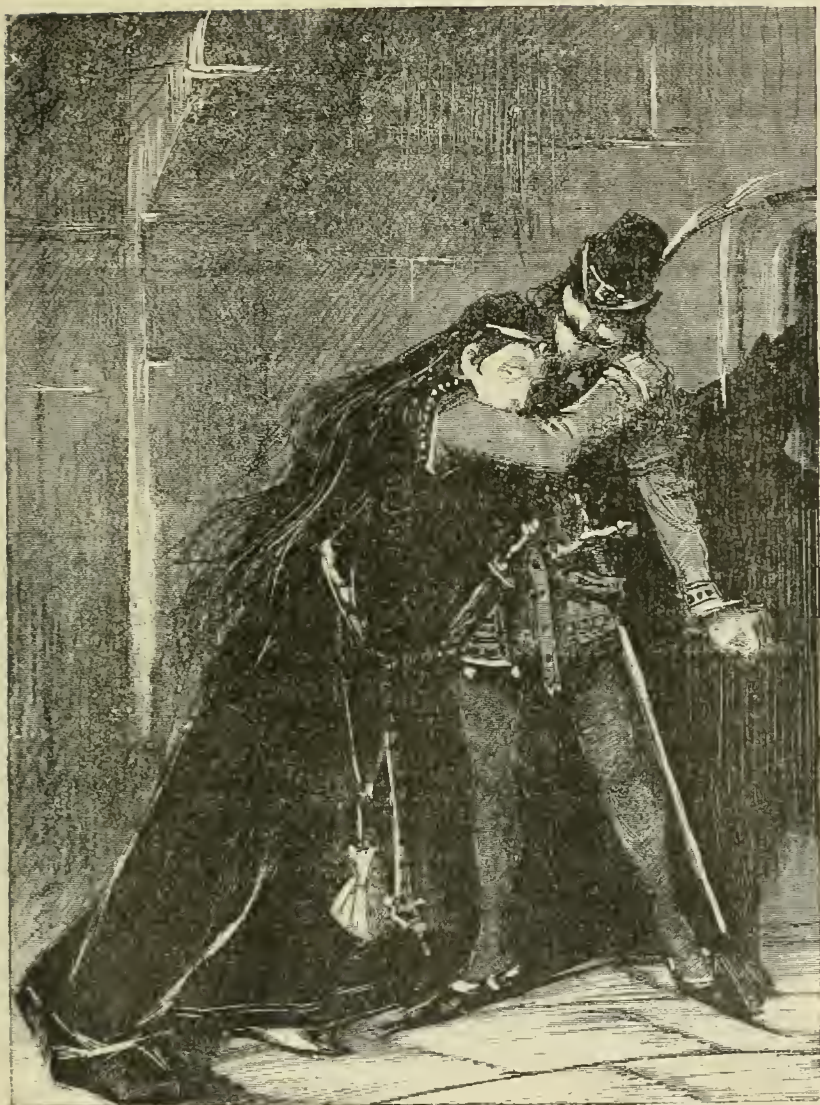
— Cependant, insista Orly, tu dois bien comprendre que le roi a mis garnison à la Tour.

— J'ai des renseignements précis à ce sujet, répliqua Buridan ; quelques écus ont, dans la journée, délié la langue d'un archer bourguignon, et je n'ai rien à craindre.

— Cependant, dit Franc-Picard, une surprise...

— C'est précisément pour parer à une surprise éventuelle que je vous ai priés de m'accompagner... vous allez vous tenir ici, tapis dans l'ombre, et à mon signal, trois coups de sifflets, mais à mon signal seulement, vous accourerez. Landry connaît le chemin, il vous guidera...

Ce disant, il tirait sa dague de sa gaîne et la tenait nue dans sa main droite ; puis après s'être assuré que son épée jouait facilement dans son fourreau, il enfonça dans la serrure la clé que lui avait remise Gargouslier ; la porte roula silencieusement sur ses gonds



Et elle se cramponnait à Buridan en ajoutant... (Page 2148.)

— Adieu! murmura Buridan.

Et il s'enfonça dans l'ombre.

Une fois la porte refermée derrière lui, il demeura un moment immobile pour donner à ses yeux le temps de s'habituer à l'obscurité, peu à peu il distingua les objets qui l'environnaient,

grâce à un mince filet de lumière qui filtrait à travers la fente d'une épaisse porte de chêne fermée devant lui.

A pas de loups il s'approcha et appliquant son œil à cette fente, il aperçut pêle-mêle sur le sol, dans une grande salle basse, une vingtaine d'archers dormant à poings fermés.

— Voilà qui va bien, murmura Buridan.

Et, avisant les marches étroites et roides d'un escalier qui s'enfonçait dans la muraille, il les gravit sans bruit, montant, montant toujours, sans effroi, sans appréhension, l'âme aussi calme que s'il n'eût point roulé dans son esprit de si terribles projets.

Après une longue ascension, il arriva à une pièce ronde et toute nue qu'éclairait une torche fichée dans la muraille; là, il se reconnut: le hasard lui avait fait prendre précisément l'escalier de la tourelle.

A sa droite, par une tenture soulevée, il aperçut trois soldats qui devisaient à voix basse, l'épée à la main, les yeux fixés sur une porte que fermaient de grosses serrures et d'énormes verroux.

C'était la porte de la chambre dans laquelle était Marguerite de Bourgogne.

Alors, Buridan revint sur ses pas, redescendit une vingtaine de marches, s'arrêta, chercha quelques instants sur le mur de pierre une saillie où il appuya fortement la main; sous cette pression la saillie s'enfonça et une porte habilement dissimulée s'ouvrit, démasquant un escalier étroit, percé dans la muraille même et qui courait jusqu'au sommet même de la tourelle.

Buridan s'y engagea et ne tarda pas à arriver contre une porte qu'il ouvrit de la même manière que la première.

Il en franchit le seuil, la referma sans bruit derrière lui et demeura immobile, regardant silencieusement l'endroit où il se trouvait.

C'était cette même petite pièce où, vingt ans auparavant, il arrivait par une échelle de soie pour passer quelques heures folles dans les bras de Marguerite, cette même pièce où avait commencé le malheur de toute sa vie, cette même pièce où ses enfants avaient été engendrés.

Et le destin voulait que dans cette même pièce se dénouât la sanglante tragédie qui avait commencé en un baiser d'amour.

A la lueur vacillante d'une lampe de nuit, il aperçut la reine enfoncée dans un fauteuil, la tête cachée dans les mains, sa fauve chevelure tombant sans ordre sur ses épaules.

A côté d'elle, sur une table, le repas qu'on lui avait servi quelques heures auparavant, était intact.

Sans doute était-elle dans cette posture depuis longtemps, le corps anéanti, l'esprit absorbé par ses rêveries douloureuses.

Durant quelques instants, Buridan la considéra d'un œil terrible, contenant à grand'peine la colère qui bouillonnait en son cœur et lui montait aux lèvres.

Enfin, d'une voix sourde :

— Marguerite, dit-il, Marguerite...

La reine demeura impassible; on eut dit une statue de pierre.

— Marguerite, répéta Buridan.

Saisie d'effroi, épouvantée d'être ainsi troublée dans ses rêveries, alors qu'elle se croyait seule, bien seule, avec ses douleurs et ses remords, elle se dressa tout d'une pièce, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte.

— Buridan !... clama-t-elle, Buridan !...

Lentement, il s'avança vers elle, les bras croisés sur la poitrine, menaçant, terrible.

— Oui, gronda-t-il, c'est Buridan qui vient te demander compte de la mort de son fils; c'est Buridan qui vient te demander compte de la vie brisée de Bournonville ; c'est Buridan qui vient venger dans ton sang la mort de tous les malheureux dont ces murs ont étouffé les supplications et les cris d'agonie.

— Grâce ! soupira la reine, grâce !

Buridan éclata d'un rire infernal.

— C'est toi qui demandes grâce, toi, l'épouse adultère et la mère infâme, qui n'as pas craint de se repaître du supplice de ton fils pour adoucir la rigueur du roi et sauver ta vie.

— Moi ! moi ! s'écria-t-elle avec un accent de sincérité tel que Buridan se sentit ébranlé, ah ! Buridan, je me reconnais coupable de tous les crimes dont on m'accuse... Mais je te jure par le

Christ que j'eusse donné avec joie toute ma chair, tout mon sang, pour sauver Gaulthier.

— Allons donc ! gronda Buridan.

— Mais, regarde-moi, dit-elle en le saisissant par la main et en l'entraînant vers la lampe, dont la pâle clarté tomba en plein sur elle.

Il fit un pas en arrière, épouvanté de la transformation subite qui s'était faite en cette femme; les cheveux blanchis aux tempes, tombaient le long des joues creuses et blafardes; le front si pur était sillonné de rides profondes ; sous la paupière flasque et rougie, l'œil brillant encore, mais d'un éclat fièvreux et comme halluciné; la bouche se creusait à chaque coin en des plis amers, et la taille si droite, si juvénile encore, s'était soudainement courbée comme sous le poids d'une douleur accablante.

Un sourire sinistre crispa les lèvres de Marguerite.

— Eh bien ! dit-elle d'une voix rauque, crois-tu que j'ai souffert, moi aussi? crois-tu encore que j'ai assisté indifférente à cet horrible spectacle ?

Il ne répondit pas, troublé maintenant jusqu'au fond de son être, hésitant à accomplir l'acte de justice et de vengeance pour lequel il était venu.

— Tu restes muet! murmura-t-elle.

Tout à coup elle tressaillit, et lui mettant la main sur le bras:

— Écoute, dit-elle.

Il prêta l'oreille ; dans la pièce voisine, celle où se trouvaient les archers de garde, des voix venaient de s'élever.

— On vient, balbutia-t-elle, tremblante... c'est le sire de Salis... J'ai reconnu sa voix. Oh ! j'ai peur!... j'ai peur!

Ses dents claquaient et ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif.

— J'ai peur!... répéta-t-elle... j'ai peur!...

Et elle se cramponait à Buridan en ajoutant:

— Ne t'en vas pas... je t'en supplie... reste.

Il la regardait, ému malgré lui de cet effroi, ne sachant que faire.

En ce moment on tirait les verrous extérieurs.

Doucement alors il la repoussa, et se dirigeant vers la porte du petit escalier par lequel il était entré :

— Je suis-là, lui souffla-t-il à l'oreille, ne crains rien... mais pas un mot qui puisse révéler ma présence.

Et comme il refermait cette porte, l'autre s'ouvrit donnant passage au sire de Salis.

Dès le seuil, le capitaine aux gardes s'était découvert respectueusement.

— Madame, dit-il d'une voix lente, en s'inclinant respectueusement; le roi mon maître m'a chargé auprès de vous d'une mission pénible, et dont je m'acquitte, le cœur navré.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, pressentant le sinistre sens de ses paroles.

— Madame... poursuivit le sire de Salis.

Mais il s'interrompit; la reine venait de tomber à genoux, brisée, anéantie par cette terreur de la mort dont la vision épouvantable se dressait devant elle.

Alors, il sortit de la pièce, s'effaçant pour laisser passer un moine sur lequel la porte se referma.

Marguerite avait relevé la tête, et la bouche entr'ouverte, elle demeurait sans voix, fixant des regards affolés sur l'homme de Dieu qui la considérait d'un air plein de commisération.

— Que voulez-vous? fit-elle enfin d'une voix rauque. Qu'ai-je à faire d'un moine... Allez vous-en... allez vous-en...

— Ma fille, répondit-il d'une voix douce, le Seigneur vous envoie une terrible épreuve... mais sa miséricorde sera d'autant plus grande, que vous vous inclinerez avec plus de docilité sous sa volonté.

— Que dites-vous?... que signifie ce langage?... balbutia la reine en le considérant avec des yeux hébétés.

— Le roi, ma fille, répondit tristement le moine, a décidé de mettre fin à la terrible punition qu'il avait cru devoir vous infliger; cédant à la bonté naturelle de son cœur, il consent à changer en mort immédiate la prison perpétuelle à laquelle il vous avait condamnée.

Marguerite ne répondit pas; alors l'homme de Dieu crut

qu'elle se résignait à son sort et, d'une voix lente, monotone, il se mit à lui parler du Seigneur, de sa miséricorde infinie, du ciel où l'attendait la félicité éternelle.

Marguerite, la tête dans la main, semblait écouter avec recueillement.

— Adieu donc!... ma fille, dit le moine en se relevant et en étendant les mains sur elle dans un geste de bénédiction... Dieu qui lit dans votre conscience, voit votre repentir et vous absout de vos péchés; vous pouvez, sans crainte, comparaître devant lui.

Et il se retirait pour laisser la place à un homme, tout de rouge vêtu, qui venait d'entr'ouvrir silencieusement la porte et attendait, immobile, lorsque d'un bond Marguerite se releva.

— Le bourreau!... cria-t-elle avec horreur, le bourreau!

Maître Caboche fit un pas vers elle; elle recula jusqu'à ce qu'elle sentit derrière elle le mur de la pièce.

— A moi! hurla-t-elle, à moi, Buridan!

Étonné, inquiet, le bourreau jeta un regard autour de lui et, rassuré par la vue de trois hommes d'armes qui se tenaient à l'entrée de la chambre, l'épée à la main, prêts à lui porter aide, il fit un pas encore.

— Buridan! Buridan! cria Marguerite, me laisseras-tu donc mourir?

Soudain, la porte du petit escalier s'ouvrit, livrant passage à Buridan qui se jeta entre la reine et le bourreau.

Celui-ci, qui était sans armes, traversa la pièce d'un bond et se réfugia derrière les archers.

— Le capitaine Buridan! ricana le comte de Salis en apparaissant, voilà qui va m'épargner bien des recherches.

— Oui, riposta Buridan, oui, c'est moi, sire de Salis, moi qui viens m'opposer à la sinistre besogne à laquelle tu n'as pas honte de te salir les mains.

— Le roi est le roi, répliqua le capitaine des gardes, et ses ordres seront exécutés.

— En ce cas, viens donc les exécuter toi-même, s'écria Buridan en faisant siffler son épée.

Salis demeura les bras croisés sur la poitrine.

— Holà! mes braves! dit-il d'une voix calme à ses soldats, courrez-moi sus à ce rebelle et vous en emparez mort ou vif, pour laisser passage à la justice du roi.

Rapidement, Buridan attira à lui un bahut de chêne sur lequel il jeta le fauteuil dans lequel était assise Marguerite et un lourd prie-Dieu de velours qui se trouvait à sa portée; par ce rempart improvisé, il protégait la reine et compensait l'infériorité numérique en laquelle il se trouvait.

Cependant, poussés par Salis, les trois archers s'avançaient vers Buridan qui, replié sur lui-même, la pointe de l'épée à la hauteur de l'œil, le bras gauche en avant armé de sa dague et prêt à la parade comme à la riposte, les attendait.

L'un d'eux eut l'imprudence d'étendre la main vers le prie-Dieu pour le jeter à bas; prompte comme l'éclair, l'épée de Buridan se leva puis s'abattit, tranchant d'un seul coup le poignet de l'homme, qui poussa un hurlement terrible, et s'enfuit vers la porte, suivi de près par l'un de ses compagnons, dont l'arme de Buridan venait d'enfiler le bras dans toute sa longueur.

Un seul restait; il battit en retraite lui aussi; mais en ce moment le sire de Salis fit un signe, et trois nouveaux archers parurent.

Buridan ricana.

— Ventredieu! dit-il, seigneur Salis, vous êtes homme de précaution à ce que je vois... il vous fallait une compagnie pour venir égorger une femme.

— En avant! en avant! commanda le capitaine aux gardes.

Les soldats n'avançaient qu'avec précaution.

— Par l'enfer! grommela Buridan, nous allons rire et montrer au sire de Salis ce que valent les gens du roi contre des vieux routiers comme moi et mes amis.

En même temps il défonça la verrière d'un coup de poing, et se penchant au dehors, lança trois vigoureux coups de sifflets qui retentirent dans la nuit.

Salis éclata de rire.

— Coups de sifflets inutiles, mon cher sire, dit-il, vos amis

ne répondront pas... vu qu'ils sont en ce moment solidement garrottés et bien gardés.

Buridan poussa un rugissement de colère.

— Eh bien ! gronda-t-il, je suffirai.

Et bondissant par dessus son retranchement, il se jeta sur les soldats, semblable à un sanglier qui fond sur une meute de chiens.

D'un revers terrible de son épée il fendit un crâne, en même temps que de la pointe il trouait une poitrine et que d'un coup de dague il égorgeait un troisième assaillant.

— Ventredieu ! fit-il, le terrain se déblaye, ce me semble... qu'en pensez-vous, sire comte.

Celui-ci haussa les épaules, et se tournant légèrement :

— D'autres hommes, commanda-t-il.

Et une douzaine au moins d'archers s'élancèrent dans la pièce.

— A la bonne heure! exclama Buridan, cela commence à compter.

Et dédaignant de protéger ses derrières, il demeura au milieu de la pièce, se laissant, comme à plaisir, entourer, s'excitant, se grisant à l'ardeur de la lutte, aux froissements de l'acier, au souffle haletant des combattants, aux soupirs des mourants, aux gémissements des blessés.

Les lèvres convulsivement serrées, les yeux étincelants, il luttait, silencieux, levant et abaissant son épée, poussant sa dague et la retirant à chaque coup, plus sanglante.

Cependant, plusieurs fois déjà il avait été touché, et son sang coulant avec abondance par plusieurs blessures, l'affaiblissait.

Tout à coup, il poussa un hurlement de douleur et s'abattit sur ses genoux ; un des soldats étendus à terre s'était soulevé, il venait de lui trancher le jarret d'un coup de dague.

— Hardi ! mes braves! cria Salis, hardi !

Malheureusement, bien qu'abattu, Buridan n'en continuait pas moins à tenir tête à ses ennemis ; chaque coup portait et étendait à terre un nouveau cadavre, si bien que les cadavres s'entassant les uns sur les autres finirent par lui faire un rempart



... et ce fut tout. (Page 2155.)

naturel au-dessus duquel sa tête seule dépassait et son bras qui faisait tournoyer en l'air sa terrible épée.

Mais d'un coup de masses d'armes l'un des survivants brisa cette épée et Buridan se trouva désarmée.

Alors ceux qui restaient se jetèrent férocement sur lui, le lar-

dant de leur épée, fouillant son corps de leur dague, l'assommant de leur masse d'armes.

Et ils en eurent raison enfin.

Alors, Salis s'approcha et considéra d'un œil plein de pitié le corps tout ensanglanté de ce vaillant qui gisait maintenant inanimé sur un monceau de cadavres, ses victimes.

— En vérité, murmura-t-il... c'est grand dommage... mais le roi est le roi... et ses ordres doivent être exécutés.

Puis, se tournant vers le bourreau qui, debout sur le seuil, regardait avec calme cette scène de carnage :

— Allons ! maître Caboche, dit-il, faites votre besogne.

Le bourreau s'avança vers le coin où Marguerite, dès le début de la lutte, s'était réfugiée.

Etendue tout de son long, la face contre terre, les membres raides et sans mouvement, elle semblait n'être plus qu'un cadavre.

— Serait-elle morte? demanda le sire de Salis, ayant déjà l'espoir de n'être point contraint de faire ce qui lui était commandé.

Le bourreau s'agenouilla et souleva la reine d'une main, plaça l'autre sur sa poitrine :

— Le cœur bat encore, répondit-il .. elle n'est qu'évanouie.

Le sourcil froncé, Salis commanda :

— Alors, faites ce que vous savez.

Et, comme incapable d'assister froidement à ce qu'allait faire maître Caboche, il sortit de la pièce dont il ferma la porte sur lui.

Demeuré seul, le bourreau tira de son escarcelle une fine cordelette de soie à laquelle il forma un nœud coulant; ce nœud il le passa au cou de la reine; puis s'accroupissant, il posa un genou à terre, l'autre sur la poitrine de Marguerite et enroulant la cordelette à ses poignets, il tira de toutes ses forces.

La douleur tira la pauvre femme de son évanouissement, ses paupières se relevèrent découvrant les pupilles dilatées par l'épouvante, la bouche s'ouvrit démesurément, comme pour crier, mais ne proféra aucun son, ses bras se dressèrent dans un

débat suprême et son corps entier fut secoué d'un long frémissement ; et ce fut tout.

Les membres se raidirent et la tête se renversa en arrière, le visage convulsé, les yeux retournés, les lèvres noires et frangées d'une légère écume rougeâtre.

Alors, le bourreau détacha la corde, la roula et la remit dans son escarcelle ; puis il se releva et allant à la porte, l'ouvrit

A la vue de maître Caboche, le sire de Salis ne put retenir un geste de dégoût et d'horreur.

— La justice du roi est accomplie, fit le bourreau en s'inclinant.

Le capitaine des gardes franchit le seuil de la chambre, le chaperon à la main et, s'avançant lentement vers le cadavre de Marguerite :

— Pauvre femme, murmura-t-il, ce fut une grande criminelle... Mais peut-être ses souffrances et sa mort plaideront-elles auprès du seigneur Dieu pour lui faire obtenir pitié et pardon.

Puis, se tournant vers les archers survivants du terrible combat dont cette pièce venait d'être le théâtre :

— Dégagez-moi le corps de messire Buridan, commanda-t-il, et vous le descendrez en bas pour le remettre entre les mains de ses amis afin qu'ils puissent lui donner sépulture.

— Mais ils sont prisonniers, objecta l'un des soldats, qu'en devons-nous faire?

— Les laisser aller où bon leur semble ; je n'ai aucun ordre les concernant, répondit Salis qui, bien que serviteur dévoué au roi, gardait rancune à Louis X pour la vilaine besogne dont il l'avait chargé.

Un quart d'heure après, le cadavre de Buridan, enveloppé dans son manteau, était déposé dans l'une des barques qui l'avaient amené avec ses amis et transporté au *Chat-qui-Pesche*.

Le glas des morts tintait toujours à l'abbaye Saint-Germain-l'Auxerrois.

. . . .

Quinze jours après ces événements, le peuple, en grand costume de fête, se pressait joyeusement dans les rues de la capi-

tale, se dirigeant en flots compacts vers l'église Notre-Dame, dont les cloches sonnaient à toute volée.

Le roi Louis X, veuf de sa femme, Marguerite de Bourgogne, morte subitement d'une maladie mal définie, célébrait ses fiançailles avec haute, noble et puissante dame Élisabeth de Hongrie, dont la dot considérable allait servir à remplir les coffres de l'État, que la rapacité d'Orsini et la prodigalité de Lyonnet de Bournonville avaient mis complètement à sec.

Et précisément ce même jour, — et ce par suite du raffinement du roi en matière de supplice, — messire Orsini devait faire amende honorable devant le parvis Notre-Dame.

— C'est un ancien serviteur, avait dit Loys, lorsqu'on lui fit remarquer que cette amende honorable coïnciderait avec la célébration de ces fiançailles, et ce lui fera certainement plaisir d'assister au bonheur de son roi, avant que maître Caboche lui ferme les paupières.

Aussi, le populaire, qui n'avait point été prévenu de cette circonstance, fut-il doublement joyeux lorsqu'en arrivant à la place Notre-Dame, le bruit courut de bouche en bouche de la double fête qui se préparait.

Tout contre le portail, un groupe se tenait silencieux, attendant non pas la sortie du cortège royal, mais l'arrivée du cortège du condamné.

Dans ce groupe se trouvaient, avec Landry et Gargouslier, nos amis Jehan de Sarcelles, Orly et Franc-Picard.

— Eh bien ! compère Landry, dit tout à coup le docteur ès Sorbonne, crois-tu à présent que j'avais raison de ne pas vouloir célébrer aujourd'hui mon mariage avec ma chère Alix?

Le cabaretier hocha la tête.

— Non, dit-il après un moment, je ne vois pas pourquoi.

— N'eût-il pas été répugnant de choisir, pour ce jour de fête, le jour précisément où son père va mourir.

Gargouslier haussa les épaules.

— Son père, ricana t-il, son père... il l'est si peu.

— Maître Jehan, a raison, ajouta Franc-Picard, et puis cet

Italien du diable a le mauvais œil, et il vous aurait porté malheur... n'est-ce pas votre avis, seigneur Orly?

Les lèvres d'Orly se pincèrent dans un sourire cruel.

— Quant à moi, dit-il, je n'aurais pour rien au monde voulu manquer à cette petite fête... il me semble que mon union avec cette chère Julienne ne sera véritablement cimentée que par le sang de ce misérable, aussi est-ce avec joie que j'ai entendu Jehan émettre l'avis de reculer son mariage... autrement je n'aurais pu l'accompagner à l'autel.

En ce moment, de grands cris s'élevèrent à l'extrémité de la place, et le peuple refoulé par les gardes vint battre de son remous la façade de Notre-Dame.

En même temps les portes de l'Église s'ouvraient toutes grandes, et les cloches qui s'étaient tues quelques instants, se reprirent à sonner; mais tandis que les unes faisaient entendre un joyeux carillon, les autres envoyaient dans les airs un tintement désolé.

Les unes sonnaient pour les fiançailles du roi qui sortait de l'Église, accompagné d'un éblouissant cortège.

Les autres sonnaient pour l'agonie d'Orsini, qui s'avançait pieds nus, escorté de gardes.

Comme le misérable s'agenouillait sur le pavé, un gros cierge à la main pour faire amende honorable, ses yeux rencontrèrent le groupe de nos amis.

— Vengeance pour le pays latin! murmura Jehan de Sarcelles.

— Vengeance pour Julienne! dit à son tour Orly.

— Vengeance pour Buridan!... gronda Landry.

Orsini devint pâle et balbutia :

— Pitié ! pitié, au nom d'Alix!

Puis il retourna la tête, comme pour fuir les regards chargés de haine qui pesaient sur lui.

Mais il fit la grimace en voyant le roi qui passait à ses côtés, richement vêtu, tout souriant, offrant le poing à sa nouvelle épouse toute étincelante de pierreries.

— Oh ! le pauvre homme! Sire, murmura la reine avec com-

passion ; j'ai envie, en don de joyeux avènement, de vous demander sa grâce.

— Ce serait la plus mauvaise action que vous puissiez commettre, chère âme, répondit le roi.

Et il ajouta d'un ton dur et presque méchant :

— C'est un diable incarné, dont Belzébuth attend l'âme depuis trop longtemps déjà... je m'en voudrais de le faire languir.

Et sur ces mots, le cortège royal s'éloigna dans la direction de la Cité, tandis que le condamné reprenait le chemin de Montfaucon.

— Bon voyage! grommela Gargouslier en suivant son ennemi d'un regard haineux.

Puis, prenant les bras de Landry et de Franc-Picard, tandis que Jehan de Sarcelles et Orly marchaient en avant côte à côte, causant de leur prochain mariage.

— Çà, compère Landry, dit-il, je te vais donner une bonne idée et qui peut faire ta fortune : remplace-moi ton enseigne du *Chat-qui-Pesche* pour celle-ci : *A la Tour de Nesle*, et, nouvelle Marguerite de Bourgogne, tu convieras chaque soir la jeunesse de la capitale à faire couler à flots, non pas du sang, mais du bon jus vermeil des treilles françaises.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. H. Noirot, rue de l'Abbaye, 22.

